Le Journal de la jeunesse. Nouveau recueil hebdomadaire illustré

LE JOURNAL

DE

LA JEUNESSE

13

PARIS — IMPRIMERIE EMILE MARTINET, RUE MIGNON, 2

LE JOURNAL

DE

LA JEUNESSE

NOUVEAU RECUEIL

HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

1879

PREMIER SEMESTRE



PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE & Cie

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND, W. C.

LE JOURNAL DE LA JEUNESSE



Il exécuta une véritable danse de Peau-Rouge. (P. 1, co

LE NEVEU DE L'ONCLE PLACIDE [1]

TROISIÈME PARTIE

L'HÉRITAGE DU VIEUX COB

I

Fureur du colonel Blotter. — Le capitaine Monroë retrouve un vieil ami, et lui présente le colonel.

Le colonel Blotter était au désespoir d'avoir « manqué son coup »; mais il ne renonçait pas pour cela à *son* héritage. Son premier mouvement fut de courir à son hôtel, comme un loup blessé qui va se cacher dans sa tanière en grinçant des dents. La preuve qu'il était absolument hors de lui, c'est qu'il commença par décharger un formidable coup de poing sur le *Webster complet*, et le précipita ignominieusement de la table, où il s'étalait avec gloire, sur le parquet, où la belle reliure dorée reçut d'irréparables avaries. Ensuite, saisissant le tisonnier à plein poing, il transperça le petit édifice de charbon de terre qui brûlait dans le poêle, comme si ç'eût été la poitrine de l'héritier légitime. Ensuite, ayant arraché violemment sa cravate, il la lança à toute volée, en même temps que son chapeau, à travers la chambre, jeta son magnifique manteau de fourrure sur le plancher, et exécuta dessus une véritable danse de Peau-Rouge. Alors seulement il retrouva la parole, et encore ne la retrouva-t-il qu'imparfaitement. Ayant cherché dans sa mémoire, généralement bien fournie, tout ce qu'il y avait de plus horrible en fait de jurons et de blasphèmes, il ne trouva rien qui fût assez abominable et assez violent pour égaler sa rage, et aboutit platement à cette exclamation peu significative : « Mille millions de... je ne sais quoi ! »

Là-dessus, il avala tout un siphon d'un seul coup, et se mit à réfléchir les deux coudes étalés sur la table. Mais il avait beau faire, la même pensée l'obsédait toujours, et l'empêchait de réfléchir sérieusement. Comme un ours blessé, il se prenait la tête à deux mains, et la secouait avec violence pour en faire tomber cette idée importune : sans l'intervention de la police, il n'aurait plus qu'à partir pour San-Francisco, afin d'opérer l'échange des testaments : un jeu d'enfant ! Il n'aurait pas de complices et par conséquent pas de cohéritiers.

Maintenant, au contraire, il lui fallait changer tous ses plans, des plans si bien conçus ! La plus vulgaire prudence lui interdisait de se montrer à Potomac ; car, à supposer que Potomac ne fût pas encore prévenu de l'arrivée d'Émile, il ne manquerait pas de l'être bientôt. C'était déjà beaucoup, c'était trop d'avoir laissé sa carte entre les mains du vieux nègre ; mais aussi qui aurait pu prévoir...? Maudite police ! Par moments, le colonel laissait la police tranquille, et faisant un retour sur lui-même, se traitait de chien et de bélitre pour s'être fourré dans un pareil guêpier, pour avoir cru trop facilement qu'il tenait les sieurs King et Triquet sous le talon de sa botte.

Désormais il lui faudrait un compère, et comme

1. Voy. la première partie, vol. X, pages 97 et suivantes ; et la deuxième partie, vol. XII, pages 209 et suivantes.

il ne connaissait personne qui eût moins de préjugés que le capitaine Monroë, ni qui fût plus capable que lui de donner un bon conseil et un bon coup de main, il songea forcément au capitaine Monroë.

Justement le capitaine Monroë songeait à lui ce matin-là. Le capitaine Monroë venait de voir la fin de ses *greenbacks*, et il s'était dit qu'il était temps de tirer sur son banquier.

L'idée d'avoir un banquier l'avait mis en belle humeur; il avait dégringolé, en sifflant comme un merle, les cent soixante marches boiteuses au sommet desquelles était perché son taudis, dans une des plus horribles maisons du vieux New-York, à deux pas du carrefour des *Cinq-Points*.

Pendant qu'il trottinait pour se réchauffer, coiffé de son chapeau incomplet et pelotonné dans son waterproof de femme, il fut coudoyé assez rudement par un gentleman borgne, à barbe rousse. Comme il était pressé, il ne prit pas la peine de rendre bousculade pour bousculade; mais le gentleman borgne attira de nouveau son attention en lui administrant un bon coup de porte-manteau dans les reins.

C'était trop fort! le capitaine se retourna brusquement, avec des regards courroucés. Mais il demeura bouche béante en voyant que le gentleman borgne n'était plus borgne, et le dévisageait avec des yeux très-éveillés, d'un air malicieux. Il tressaillit dans son waterproof, lorsque l'étranger, au lieu de lui faire les excuses et de lui donner les explications auxquelles il avait droit, siffla entre ses dents quatre ou cinq notes qui ressemblaient à un signal maçonnique, et qui réveillèrent subitement dans sa mémoire des souvenirs lointains et d'étranges réminiscences.

« Mon vieux Mauroy, dit tout bas le gentleman à barbe rousse, est-il possible que tu ne me reconnaisses pas?

— Rambowski! dit à voix basse également le capitaine Monroe, d'où viens-tu? que fais-tu? où vas-tu?

— Je m'appelle pour le moment Jourdy, fit observer le prudent Rambowski, et toi?

— Moi, je m'appelle capitaine Monroë, répondit l'autre coquin, avec un clignement d'yeux significatif.

— Capitaine Monroë, reprit M. Jourdy d'un ton cérémonieux, je vais répondre en deux mots aux nombreuses questions de votre capitainerie. Je viens de France; je fais le pied de grue en cherchant un logement qui me convienne, et je vais où tu me conduiras. Pas de cérémonie entre nous; je vois à ton costume que ton logement doit laisser à désirer; mais, après tout, c'est un logement, et j'ai à te dire certaines petites choses qui ne peuvent se dire qu'entre quatre murs, à l'abri des oreilles indiscrètes.

— Les quatre murs y sont, dit le capitaine Monroe; il y a même en plus un garde-manger vide, un poêle éteint, une table boiteuse et trois chaises sans élégance.

— Très-bien, » reprit M. Jourdy avec un aimable sourire; et il ajouta dans un langage qui n'avait rien d'académique : « Tu fournis la niche, moi j'offre la pâtée et le combustible.

— Tu es donc devenu riche? dit le capitaine en jetant sur son ami des regards remplis d'admiration.

— Momentanément riche, répondit M. Jourdy avec une aimable franchise. Cela durera ce que cela pourra; mais tant que j'aurai seulement deux *cents*, il y en aura un pour toi. Quelle heureuse chance d'avoir rencontré au débotté juste celui de mes anciens amis que je désirais le plus rencontrer. J'ai à te parler de quelque chose de très-important ; une affaire de millions. Hum! je suppose que les policemen portent toujours le même uniforme qu'autrefois?

— Oui, pourquoi cette question?

— Alors c'est un policeman que j'aperçois là-bas. Il a l'air endormi et pacifique, et semble tout occupé à regarder ouvrir des huîtres; mais je ne me fie pas aux airs endormis et pacifiques de ces gaillards-là. Par conséquent, mène-moi chez toi. D'ailleurs ce porte-manteau me coupe le bras; et puis, ajouta-t-il de la bouche à l'oreille, j'ai dans mes poches un certain nombre de porte-monnaie, dont je voudrais me débarrasser en lieu sûr, après en avoir extrait le contenu. La police est, je le suppose du moins, aussi tracassière qu'autrefois; elle doit toujours avoir mauvaise opinion d'un gentleman qui fait collection de porte-monnaie.

— Compris! » dit le capitaine.

Ayant arraché le porte-manteau des mains de M. Jourdy qui ne résista que par politesse et pour la forme, le capitaine, au bout de dix pas, mit le nez dans une boutique de marchand de charbon de terre, et commanda princièrement une belle petite provision.

Le marchand de charbon cligna l'œil d'un air fûté, et fit passer à plusieurs reprises le pouce de sa main droite sur l'index de la même main, comme s'il comptait de l'argent.

Cette pantomime exprimait les doutes les plus injurieux sur la solvabilité du capitaine. Mais le capitaine ne fit qu'en rire, et dit : « Toujours défiant, M. Silsbee!

— Les affaires sont les affaires, dit l'homme défiant, en se tournant du côté du gentleman borgne, comme pour le prendre à témoin.

— Le gentleman ici présent est mon banquier, » reprit en riant le capitaine.

L'homme défiant, sans perdre son temps en paroles, tendit la paume de sa main dans la direction du banquier ; le banquier exhiba un de ses porte-monnaie et paya en argent français. L'homme défiant, qui se connaissait en monnaies étrangères aussi bien qu'en charbon indigène, se fit adjuger un

petit appoint en surplus, à cause du change, et déclara au capitaine qu'il aurait son charbon avant d'être plus vieux d'un quart d'heure.

Ensuite le capitaine fit passer son hôte par un écheveau très-embrouillé de ruelles ignobles, de passages malpropres et de cours nauséabondes, lui fit faire l'ascension de ses cent soixante marches branlantes, et l'introduisit dans son taudis.

Quand l'homme défiant eut apporté le charbon, le premier soin du capitaine fut de bourrer son poêle et de l'allumer. M. Jourdy, homme méthodique et prudent, commença par faire l'autopsie des porte-monnaie récoltés le matin même sur le pont du *Coyote*, avec accompagnement de signes de tête approbatifs quand le porte-monnaie était bien garni, et de remarques satiriques quand il était par trop maigre. Trait pour trait, M. Jourdy ressemblait à une soigneuse ménagère qui écosse des pois. Il passait les cosses au capitaine; le capitaine, agenouillé devant le poêle, y introduisait les cosses pour les faire disparaître; et l'atmosphère de la chambre étroite se chargeait de parfums qui rappelaient l'odeur du cuir roussi et de la corne de cheval brûlée. Quand la dernière trace des porte-monnaie eut disparu, M. Jourdy raconta à son vieil ami l'histoire du fameux héritage et les idées qui lui étaient venues à ce sujet. Le capitaine approuvait de la tête, souriait silencieusement, et montrait par toute sa contenance que M. Jourdy avait eu raison de compter sur lui.



Il se planta insolemment devant le capitaine. (P. 4, col. 1.)

Pendant qu'ils chuchotaient avec le poêle de fonte entre eux, quelqu'un frappa à la porte, d'abord un coup timide, puis un coup discret, puis une série de coups moins discrets et plus pressés, sans arriver toutefois jusqu'à la violence.

A la fin, le visiteur matinal prit le parti de s'en aller, et les coups cessèrent subitement.

Ce visiteur matinal, c'était le colonel Blotter, que l'on entendait par le trou de la serrure souffler comme un cachalot, pour avoir gravi d'un pas trop rapide les cent soixante marches du capitaine.

Le colonel se demandait avec inquiétude pourquoi le capitaine refusait d'ouvrir sa porte, car il était absolument sûr que le capitaine était chez lui. Le savetier irlandais, qui servait de *janitor* à l'horrible masure, l'avait affirmé au colonel, en jetant des regards inquiétants sur le magnifique manteau de fourrure. Le *janitor* avait affirmé avec serment que le capitaine Monroë était rentré une demi-heure auparavant, bras dessus bras dessous avec un gentleman borgne, porteur d'une barbe rousse.

Le colonel s'assit presque patiemment sur la dernière marche de l'escalier, résolu à pénétrer, coûte que coûte, jusqu'au capitaine, quand même il devrait donner l'assaut et enfoncer la porte; pour le moment, il s'en tenait au blocus, résolu à employer la ruse, avant d'user des grands moyens.

Malgré ses gants fourrés, le colonel commençait à sentir les premières atteintes de l'onglée; il lui semblait que des légions de fourmis lui parcouraient les jambes, lorsque tout à coup la porte du capitaine s'ouvrit, et le capitaine en personne apparut, le visage rouge et animé, comme quelqu'un qui vient de rire aux larmes, ou qui a concentré toute son attention sur un point important et sur une affaire délicate. C'est que le facétieux M. Jourdy lui avait raconté l'histoire des cinq cents francs d'Alfanègre.

Le capitaine Monroë tenait à la main un objet étrange, qui n'était ni casserole, ni marmite, ni rôtissoire, ni seau au charbon, mais qui donnait par sa forme, sa consistance et sa couleur une vague idée de tous ces ustensiles à la fois. Le trait le plus frappant de la physionomie de cet objet baroque, c'était d'être aussi bosselé que l'armure d'un vaillant chevalier après toutes les passes d'un grand tournoi.

Si par malheur le capitaine Monroë eût été ce matin-là dans ses humeurs noires, le colonel eût certainement reçu l'objet bosselé en pleine figure pour s'être permis : 1° de heurter avec une insistance fatigante à la porte du capitaine; 2° de s'asseoir ensuite sur l'escalier pour espionner le capitaine.

Dès qu'il aperçut le colonel, le capitaine, au lieu de lui jeter son engin à la tête, lui adressa un sourire hospitalier, et lui fit signe d'entrer. Il le précéda en grande cérémonie et le présenta à M. Jourdy, qui avait clos prudemment son œil droit. Il se servit pour cette présentation d'une formule bizarre que M. Jourdy parut comprendre parfaitement, mais qui plongea le colonel dans une profonde stupeur.

« M. Jourdy, voici le richard en question, l'actionnaire! M. l'actionnaire, M. Jourdy, un de mes bons amis! »

M. Jourdy rouvrit son œil et se mit à rire, pendant que M. l'actionnaire demeurait immobile, bouche béante, et roulant des yeux effarés.

II

Top ou le jeune homme de grande espérance. — Un déjeuner d'affaires.

Laissant ses deux hôtes se livrer à leurs premiers épanchements, qui n'eurent rien de bien cordial ni de bien chaud, le capitaine ressortit de la chambre, s'assura que personne ne montait l'escalier en ce moment, et lança son objet métallique dans la cage sonore. Pendant que le projectile faisait un grand vacarme en dégringolant les marches de l'escalier, le capitaine reparut dans la chambre avec un air de satisfaction intime.

« Quel vacarme faites-vous donc ? demanda le colonel épouvanté, en songeant que le bruit pouvait attirer la police.

— J'appelle mes domestiques, répondit tranquillement le capitaine ; ou plutôt pardon! j'appelle mes *aides*, puisqu'il est convenu qu'il n'y a pas de domestiques sur le noble sol de l'Union. Comme le propriétaire de ce château ne parle pas encore d'y faire établir des sonneries électriques, on appelle ses *aides* comme on peut. Moi, j'ai la voix faible et le larynx délicat, si délicat que j'irai quelqu'un de ces jours prendre les eaux en France. Quand j'ai besoin d'un commissionnaire, je lance mon avertissement dans l'escalier. A tous les étages, il y a des vagabonds d'enfants qui ne demandent pas mieux que de gagner quelque petite chose à faire mes commissions, au lieu de travailler. Toutes les fois que je suis riche, je me fais servir comme un prince et je paye comme un nabab. Tenez, les entendez-vous qui se battent dans l'escalier! Quand ils entendent mon avertissement, ils sortent tous comme une bande de Peaux-Rouges. Le plus fort ou le plus avisé s'empare de l'objet et me le rapporte Cela m'épargne l'ennui de choisir moi-même entre une trentaine de mendiants effrontés qui boxeraient avec moi au lieu de boxer entre eux. »

Il y eut des piétinements dans l'escalier, des vociférations, et même des dégringolades. Tout à coup le bruit cessa, les portes que l'on avait bruyamment ouvertes se refermèrent bruyamment à tous les étages inférieurs ; un petit drôle de treize ans, avec une figure d'homme usé, et des yeux effrontés, ouvrit la porte sans cérémonie, et déposa l'objet magique dans un coin. Sans prononcer une seule parole, il se planta insolemment devant le capitaine, attendant ses instructions.

« Ah! ah! Top, dit le capitaine, c'est donc vous, aujourd'hui? Il me semble, mon garçon, que j'aperçois une bien grosse bosse sur votre front.

— Oui, c'est moi! dit Top avec insolence ; je suis libre d'avoir ou de n'avoir pas une bosse sur le front; c'est mon affaire et non pas la vôtre. Dans tous les cas, celui qui me l'a faite est rentré chez lui en hurlant, avec la lèvre fendue, et une dent cassée. Attrape! en attendant, c'est moi qui ai rapporté la machine. Dépêchons. »

Et il se mit à dévisager sans vergogne, tantôt le colonel qui pliait les épaules et cachait sa figure, tantôt M. Jourdy, dont l'œil unique finit par le fasciner.

Se sentant mal à l'aise sous le regard de M. Jourdy, Top se mit à piétiner et à grommeler comme un jeune chien hargneux. « Je suppose, dit-il au capitaine, que vous savez ce que vous voulez, et que vous ne me ferez pas perdre mon temps à contempler des individus qui font le gros dos et qui vous dévisagent avec un seul œil! »

Le capitaine, sans se presser, ajoutait, en l'honneur du colonel, quelques *item* à une liste de commissions déjà raisonnablement longue. Il méditait, en fin gourmet qu'il était, la pointe du crayon entre les lèvres, et écrivait en souriant, d'une belle écriture bien lisible, s'amusant à part lui de la petite scène qu'il avait sous les yeux.

A la fin, il dit à M. Jourdy : « Mon vieux, comme c'est toi qui payes la pâtée, veux-tu que je te lise le menu. » M. Jourdy, sans quitter Top du regard, fit signe qu'il s'en rapportait au capitaine, et le capitaine dit d'une voix brève : « Top, je crois que c'est tout! »

Il était temps, car la patience de Top était à bout. Il avait déjà comparé, à haute et intelligible voix, le malheureux colonel à un buffle, à un hippopotame, à un dromadaire, et il menaçait sérieusement M. Jourdy de lui jeter l'objet métallique à la tête, s'il ne cessait, à l'instant même, de dévisager avec son insupportable effronterie un citoyen libre qui le valait bien.

« Jeune homme de grande espérance, dit le capitaine avec des intonations douces et caressantes, je crains que, pour cette fois, vos forces ne soient pas à la hauteur de votre courage, car la liste est terriblement longue. Veuillez prier, de ma part, votre respectable mère de vous accompagner, et de veiller à ce que tout soit de première qualité. »

Le jeune homme de grande espérance lui arracha la liste des mains, et la parcourut tranquillement ligne par ligne ; il ne se gêna nullement pour donner son avis qu'on ne lui demandait pas, et pour faire des commentaires qui n'étaient pas marqués au coin du bon goût, ni même de la simple bienveillance.

« Rien que cela ! s'écria-t il, en dévisageant le capitaine, avec effronterie ; votre ami a donc dévalisé une vieille dame riche ou assassiné un banquier?

— Quelque chose comme cela, répondit tranquillement le capitaine ; et il jeta un regard d'intelli-

gence du côté de ses associés, pour leur faire remarquer combien son jeune protégé était avancé pour son âge.

— Il y a trop pour trois individus! poursuivit le jeune homme de grande espérance, en soulignant avec l'ongle de son pouce certains articles qu'il jugeait superflus. Vous ne savez pas ce que vous devriez faire, capitaine Monroë ; vous devriez dire à votre ami de retrancher les huitres, le champagne et les ananas, et de vous donner l'argent pour vous acheter un bon paletot, à la place de ce waterproof. »

Le capitaine regarda son waterproof d'un air de bonne humeur, et répondit en riant : « Top, vous avez trop d'esprit pour votre âge, mon chérubin, je crains sérieusement que vous ne mouriez jeune. Je passerais volontiers ma journée à vous entendre. Mais ces deux gentlemen meurent littéralement de faim. Ainsi donc... »

Ayant mis des *greenbacks* dans la main de Top, le capitaine lui montra cérémonieusement la porte. La respectable mère de Top, qui était une dame morose et décharnée, toujours affligée d'une fluxion, soit à la joue gauche, soit à la joue droite, le respectable père de Top qui, ce jour-là, par hasard, pouvait se tenir à peu près en équilibre sur ses jambes, enfin Top lui-même, firent une telle diligence, que les trois associés se trouvèrent bientôt attablés devant le plus étrange de tous les festins.



Il attira son attention. (P. 2, col. 1.)

La respectable mère de Top avait fourni, moyennant finances, les assiettes, les verres, les fourchettes et les couteaux. Si elle n'y avait pas ajouté trois serviettes et une nappe, ce n'était point par mauvais vouloir. Pourquoi la pauvre âme aurait-elle refusé des accessoires dont le loyer lui eût rapporté un honnête profit? Si elle ne monta chez le capitaine ni serviettes ni nappe, c'est tout simplement parce qu'elle n'avait ni nappe ni serviettes, et qu'elle connaissait simplement de vue et de nom ces objets d'un luxe exorbitant.

Les assiettes, au nombre de trois, provenaient bien évidemment de trois fabriques différentes. Aussi n'offraient-elles ni les mêmes dimensions, ni les mêmes dessins; il en était de même des fourchettes, des couteaux et des tasses, qui étaient tout simplement des tasses à thé ébréchées.

Le colonel (un millionnaire!), eut pour assiette une sorte de plat oblong, sur lequel un trois-mâts filait, vent arrière, une effroyable quantité de nœuds à l'heure ; pour verre une tasse à thé qui ressemblait à une moitié de calebasse pétrifiée, pour fourchette une fourche en fer à griller les rôties, et pour couteau un bowie-knife du plus grand modèle.

M. Jourdy fut servi sur une assiette polygonale, au fond de laquelle on pouvait lire la *Déclaration d'Indépendance*, c'est-à-dire qu'on eût pu la lire si elle eût été imprimée en caractères moins fins, si elle eût été moins rayée par la pointe des couteaux, et moins dilapidée par suite de divers accidents; il buvait dans une tasse escarpée qui rappelait aux esprits sagaces la forme d'un de ces cornets où l'on agite les dés à jouer; il coupait ses victuailles avec une sorte de scalpel à manche vert olive, et les portait à sa bouche avec un trident en miniature.

Le capitaine dut se contenter d'un vulgaire couteau de poche à manche de buis, d'une fourchette en étain qui était faible des reins, et d'un récipient trop grand pour être une simple tasse à thé, trop petit pour être un sucrier décent. En revanche, il avait sur son assiette la représentation authentique du *Bapteme de Pocahontas*, tel qu'on le voit dans les peintures du Capitole de Washington, et tel qu'il est reproduit en gravure sur le dos d'une partie des *greenbacks* de l'Union.

Le colonel, scandalisé de n'avoir point de serviette, fit d'abord le renchéri, comme un grand seigneur qui s'encanaille chez de petites gens. Mais le capitaine lui fit entendre clairement que ces airs-là ne lui convenaient pas, et que si, par hasard, il croyait être en mauvaise compagnie, il n'avait qu'à prendre la porte.

Le colonel baissa piteusement le nez sur son trois-mâts, et ne se vengea de l'affront fait à sa dignité qu'en mangeant avec gloutonnerie, et en vidant coup sur coup le contenu de sa calebasse pétrifiée.

Quand, par l'effet combiné du vin généreux et de la chaleur suffocante du poêle, le nez du colonel fut devenu cramoisi, et que sa physionomie eut repris une expression moins farouche et plus sociable, le capitaine lui demanda, en le regardant dans le jaune des yeux, ce qui lui valait l'honneur de sa visite. La main du colonel portait en ce moment à la bouche du colonel un énorme morceau de pâté de foie gras, par l'entremise de la pointe du bowie-knife. La main s'arrêta à moitié chemin, et par-dessus la tranche de pâté, le colonel fit les gros yeux au capitaine, pour lui faire comprendre qu'il ne pouvait s'expliquer devant un tiers.

« Jourdy, s'écria brusquement le capitaine, sais-tu ce qui se passe, à ta propre table, pendant que tu baisses les yeux sur ton assiette? *Il* me fait signe que tu es de trop, et qu'il ne veut pas parler devant toi. Conçois-tu cela? Je crois, mon garçon, que nous ferons bien de chercher ailleurs; la confiance ne se commande pas. J'ai idée que nous trouverons bien un autre bailleur de fonds pour notre petite affaire de deux millions de dollars.

— Chacun est libre, » dit sèchement M. Jourdy, sans lever les yeux. Il s'acharnait, ou du moins il avait l'air de s'acharner à déchiffrer la *Déclaration d'Independance*, en dépêchant une tranche de jambon et une demi-douzaine de clams[1], qui la dérobaient à sa vue.

« C'est singulier, marmotta le colonel, tenant d'une main son bowie-knife et de l'autre sa fourchette à rôties, les pointes en l'air; oui, c'est une bien singulière rencontre, une *confidence*, comme dit Webster.

— Webster dit *coïncidence*, suggéra le capitaine, qui était un lettré.

— Va pour coïncidence, reprit le colonel en rougissant. C'est donc une singulière coïncidence, car je venais, de mon côté, vous parler d'une affaire de deux millions de dollars.

— Il pleut des dollars! fit observer M. Jourdy, tout en continuant ses fouilles pour arriver à la *Déclaration d'Indépendance*.

— Écoutez-moi, » dit le colonel.

Après avoir mis ses deux coudes sur la table, et s'être servi de son bowie-knife en guise de cure-dent, il dit avec emphase : « C'est une affaire de succession.

— Je m'en étais bien douté, répondit tranquillement le capitaine, le jour même où vous m'avez demandé l'adresse d'un de ces copistes habiles, que nous nommerons un faussaire, pour plus de clarté, puisque nous n'avons pas besoin de nous gêner entre amis. Le faussaire est venu me montrer, avant de vous la livrer, la lettre que vous lui aviez commandée. La succession en question est celle du vieux Cob; vous tenez un bout de l'affaire, Jourdy tient l'autre. Qu'est-ce que je t'avais dit, Jourdy?

— Exactement cela, » répondit M. Jourdy en faisant de nouveau sur la *Déclaration d'Independance* un horrible mélange de choses qui, séparées, auraient été exquises. Il affectait toujours de bouder.

« Blotter, dit le capitaine en faisant semblant d'avoir le vin tendre, il y a ici un malentendu qui ne doit pas durer plus longtemps. Un homme qui vide la coupe écumante en compagnie de deux amis est profondément humilié, abominablement vexé, Monsieur, de voir ces deux amis si bien faits pour s'entendre, se regarder de travers comme deux chiens de faïence. J'ai dit à Jourdy, quand vous n'étiez pas là: Blotter est l'homme. Je dis à Blotter: Jourdy est l'homme! Je dis à Jourdy et à Blotter réunis : Remplissez vos coupes; buvons au succès de l'entreprise et serrons-nous les mains comme trois hommes; car moi aussi, je suis l'homme! Et maintenant, mes amours, cartes sur table! »

Cette métaphore élégante charma le colonel, qui était joueur comme les cartes. Elle dérida M. Jourdy, qui n'avait pas son pareil pour faire sauter la coupe, dans un tripot.

« Atout! dit le colonel, en abattant sa grosse patte sur la table, pour y jeter une carte imaginaire: Je sais qu'il y a un testament, et je sais où il est.

— Je coupe! dit M. Jourdy avec beaucoup d'entrain, et il jeta une seconde carte imaginaire sur

1. Le clam est un coquillage de la grosseur d'une huître d'Ostende.

celle du colonel. Moi, je sais qu'il y a *deux* testaments; l'un chez M. Barley, homme de loi, Nouvelle-Orléans, Louisiane; l'autre au domicile du défunt présumé, Montgomery street, San-Francisco, Californie. »

Le colonel fit la grimace. Le second testament à escamoter représenta aussitôt à son imagination un surcroît de peines et de fatigues et surtout un surcroît de dépenses. Pour avaler cette amère pilule, il versa une rasade de champagne dans sa calebasse pétrifiée.

« Je marque un point à Jourdy », s'écria le capitaine, en faisant glisser entre son pouce et son index une petite croûte de pâté, en guise de jeton.

M. Jourdy annonça un autre atout: il avait escamoté l'acte de naissance de l'héritier, afin d'entraver ses démarches, du moins pour quelque temps. Cette fois, ce fut le colonel qui coupa et qui fit une levée; il avait en portefeuille la preuve matérielle et authentique de la mort du testateur.

A suivre. J. GIRARDIN.

L'AFGHANISTAN

ET LES PROVINCES DU NORD-OUEST DE L'INDE

La nature elle-même semble avoir nettement tracé les limites de la vaste contrée que nous appelons l'Inde. A l'est et à l'ouest des mers immenses enveloppent la large péninsule triangulaire dont la base s'appuie aux formidables remparts de l'Himalaya, infranchissables sur toute leur rangée. Cependant il existe deux points faibles sur cette ligne de frontières naturelles; au nord-est, vers le Bengale, le Brahmapoutra, qui s'est frayé un passage à travers l'Himalaya, forme une brèche qu'ont suivie plus d'une fois les hordes sino-mongoliques. Mais depuis longtemps les guerriers aux yeux bridés ont cessé d'être des voisins redoutables et l'Inde ignore en paix les querelles des fils du Ciel. Il n'en est pas de même au nord-ouest où s'ouvre la véritable porte du pays hindou, porte qu'ont franchie tour à tour les Aryens, Alexandre, les Turcs et les Tartares, en un mot tous les maîtres de l'Inde, sauf les Anglais, qui eux, sont venus assaillir l'Inde sur leurs vaisseaux. Au nord-ouest, en effet, une vallée étroite et tortueuse, mais cependant d'un accès facile, vient déboucher du plateau iranien sur les plaines de l'Inde que défendent seulement les faibles crêtes des monts Soleïmân et, en arrière, le large mais franchissable fossé de l'Indus. Cette vallée, parcourue par la rivière de Caboul, est l'Afghanistan propre. Par elle, l'Inde se trouve en communication directe avec l'Asie musulmane, et depuis peu avec l'Europe, représentée par la Russie, son infatigable pionnier.

Lorsque les Anglais s'emparèrent de l'Inde, les seuls rivaux qui leur parussent redoutables étaient les Français, dont la marine puissante pouvait essayer de leur disputer l'empire des mers. Après avoir écrasé cette puissance par de dures et longues guerres, ils purent se considérer désormais comme les maîtres incontestés de la vaste péninsule, le trésor du monde. La mer leur appartenait; d'où pouvaient donc venir les ennemis? Ce ne serait ni de l'Indo-Chine, sur laquelle ils jetaient déjà des regards de convoitise, ni de la Chine épuisée. Les Afghans tenaient, il est vrai, la porte de leur forteresse; mais que pouvait cette horde de montagnards contre la puissante Angleterre? Il est vrai que la Russie, dans son rêve d'omnipotence, avait déjà, dès Pierre le Grand, laissé deviner ses convoitises asiatiques. Mais, encore une fois, que pouvait la Russie, dont les frontières étaient séparées de celles de l'Inde par des centaines de lieues, par les pays des Kirghiz, la Perse, le Turkestan et l'Afghanistan? Non-seulement ces pays, parcourus de vastes déserts, n'offraient aucune ressource à une armée conquérante, mais ils étaient habités par des nations belliqueuses et d'un tel fanatisme qu'aucun voyageur n'avait pu pénétrer chez elles. Donc, du côté du nord-ouest aussi, l'Angleterre pouvait être tranquille.

Et voilà qu'en quelques années ces conditions se sont presque subitement transformées. La Russie marchant à pas de géant a effacé de la carte les Kirghiz, le Turkestan, et, arrêtée au bord de l'Oxus, elle regarde, par-dessus les montagnes afghanes, les riches plaines, objet de ses convoitises. L'histoire se renouvelle, et de nouveau l'Inde voit se rouvrir la vieille route des invasions. L'Afghanistan sépare seul maintenant Anglais et Russes, les deux adversaires invétérés.

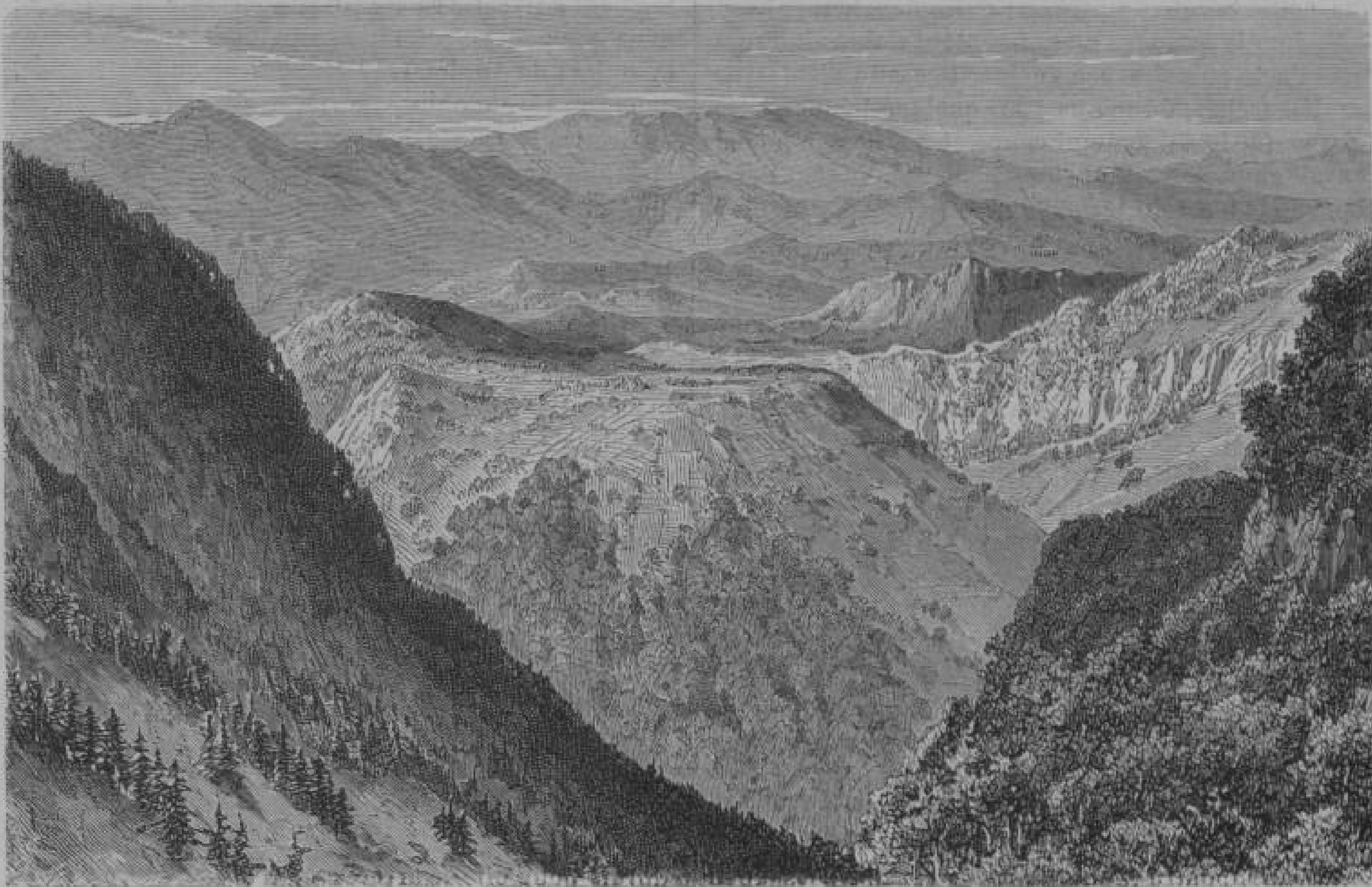
L'Angleterre, sentant enfin l'importance qu'il y aurait pour elle à arrêter la marche de son rival, s'est décidée à occuper la vallée de Caboul, et a déclaré la guerre à l'Afghanistan. Notre intention n'est pas d'apprécier ici la valeur politique de cet acte, ni même d'en suivre en détail les péripéties; mais, au moment où les regards de l'Europe sont tournés vers ces régions peu connues, nous croyons bon d'en donner à nos lecteurs une large esquisse.

I

L'Afghanistan.

L'Afghanistan est un pays d'âpres et dures montagnes qui se rattachent au nord à la grande chaîne de l'Hindou-Kouch et qui vont en se ramifiant encadrer le bassin inférieur de l'Indus. Une grande rivière, le Caboul, le *Cophès* des anciens, en arrose toute la partie septentrionale et y creuse une profonde vallée, coupée en plusieurs bassins par des

chainons transversaux. Un de ces chainons coupe la vallée peu avant sa jonction avec l'Indus et ne laisse à la rivière qu'un passage si étroit que les hommes n'ont pu en tirer profit et ont dû établir leurs routes plus au sud, à travers les défilés de Kaïber. C'est dans cette vallée fertile que dès la plus haute antiquité s'est établie la nation belliqueuse qui porte aujourd'hui le nom national de *pouktou* ou *afghan*. Dès Alexandre, elle défendit courageusement ses montagnes, devint plus tard l'avant-garde de l'invasion musulmane dans l'Inde et, rayonnant vers le sud et l'est, s'empara des vallées de l'Helmend et du moyen Indus. Les Anglais de nos jours les refoulèrent de nouveau dans leurs montagnes.



La vallée du Caboul, près de la passe de Kaïber. (P. 8, col. 1.)

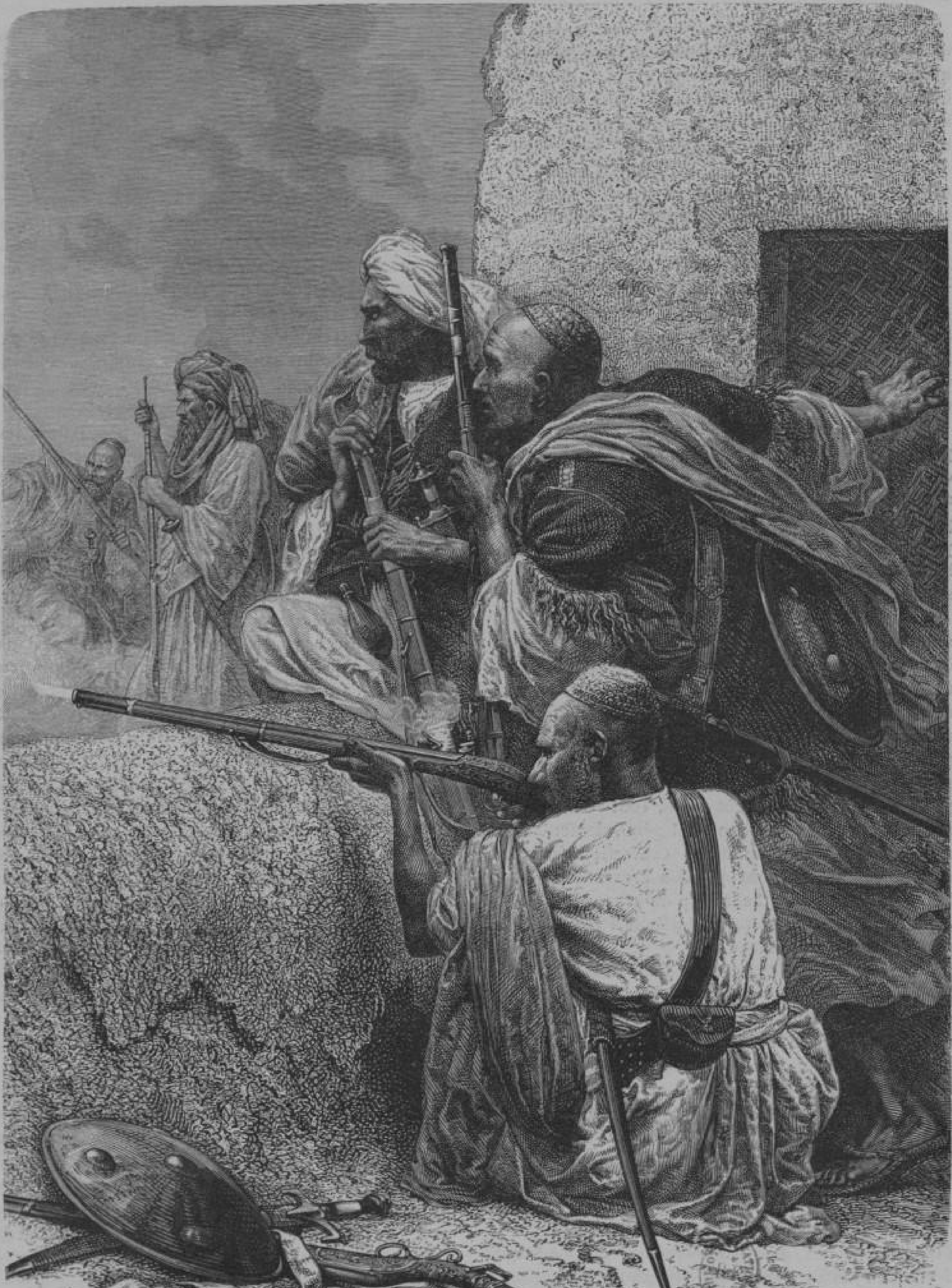
Le royaume afghan, tel qu'il existe aujourd'hui, est un pays à peu près égal en étendue à la France; mais sa population est bien inférieure : on peut l'évaluer de trois à cinq millions au maximum.

Politiquement il confine à l'est à l'Inde, au sud au Béloutchistan, à l'ouest à la Perse, au nord au Turkestan et à divers petits pays barbares.

Envisagé dans son ensemble, l'Afghanistan est un pays de rochers et de montagnes, entremêlés çà et là de vallées pittoresques, fertiles et bien arrosées, mais n'offrant en nombre d'endroits que des plaines élevées, froides, arides et couvertes de maigres pâturages, où vivent cependant de nombreux troupeaux. Situé sous les parallèles de l'Égypte et de la Syrie, mais présentant une surface non moins accidentée que la Suisse et des montagnes beaucoup plus élevées que les Alpes, l'Afghanistan doit à cette triple circonstance de situation, d'assiette et de configuration, de réunir dans son climat et dans ses productions les extrêmes de la zone torride et des zones tempérées. De même que la rareté des eaux est le trait caractéristique de beaucoup de parties du pays, la sécheresse est le trait dominant du climat, ainsi que les extrêmes de température selon les saisons, le froid étant habituellement rigoureux en hiver, là où pendant l'été les chaleurs sont excessives.

Le caractère de la végétation dans les parties hautes de l'Afghanistan est tout à fait européen. Tous les fruits y abondent et y sont délicieux; beaucoup s'y trouvent à l'état sauvage. La vigne y est indigène. Le pays est peu boisé. Le blé, le maïs et le riz forment le fond de la nourriture des Afghans. Le coton, la canne à sucre et le tabac viennent dans les parties chaudes du pays.

On n'y trouve pas non plus beaucoup d'espèces d'animaux sauvages. Les hautes vallées de l'Hindou-Kouch nourrissent des lions et des léopards, qui n'ont ni la taille ni la férocité de ceux de l'Inde. On y rencontre aussi des loups.



Montagnards Afghans. (P. 10, col. 2.)

Les brebis et les chèvres sauvages sont communes dans les montagnes du Nord. Un quadrupède remarquable, qui tient de la chèvre et de l'élan, fréquente les parties solitaires des montagnes, principalement le Soleïmân. La variété du chat dite *angora* est originaire de la vallée de Caboul. Parmi les animaux domestiques, le dromadaire, ou chameau à une bosse, est la bête de somme dans le pays plat. Le chameau bactrien, ou à deux bosses, est moins commun. Les chevaux de l'Afghanistan sont inférieurs à ceux de Hérât, et plus encore aux belles races que nourrit le Turkestan. L'âne se trouve à l'état domestique, aussi bien qu'à l'état sauvage. La vache est répandue par tout le pays; mais ce sont les bêtes à laine qui font surtout la richesse des tribus pastorales. Les chèvres y sont aussi très-nombreuses, et on en voit fréquemment de très-grands troupeaux.

Les productions minérales ne manquent pas d'importance. Les sables de la rivière de Caboul, comme ceux de l'Indus, fournissent de l'or. L'Hindou-Kouch a des veines d'argent, de cuivre, de cinabre, de plomb, d'antimoine, de zinc, de soufre, etc. Le fer y est surtout abondant, et le cuivre existe dans beaucoup d'autres localités du pays. On a constaté, sur plusieurs points, la présence de la houille.

Quand l'Afghanistan sera plus avancé dans l'économie agricole et industrielle, ses laines pourront devenir un des éléments les plus importants de sa richesse territoriale. Les plus belles espèces sont dès à présent converties en châles et en étoffes de diverses sortes; Caboul et Candahar sont les centres principaux de cette industrie. Ces châles, toutefois, sont inférieurs à ceux du Cachemire, quoique le prix en soit également très-élevé. Tout se consomme à l'intérieur. Les paysans sont généralement vêtus d'étoffes grossières en laine, confectionnées dans chaque famille. La fabrique des armes à feu et de la coutellerie occupe beaucoup de bras, ainsi que la confection de tout ce qui appartient à l'équipement du cheval et du chameau.

Malgré les empêchements que mettent au développement du commerce l'organisation imparfaite du pouvoir politique, les nombreuses exactions, la rapacité des tribus qui infestent les passes, et enfin l'état peu avancé encore de la civilisation, les transactions de vente, d'achat ou d'échange ne laissent pas d'avoir une véritable importance. Le commerce suit principalement deux directions : à l'est, avec l'Inde; au nord-ouest, avec l'Asie centrale et la Russie. L'Afghanistan donne, en échange de ce qu'il reçoit, principalement de la garance et d'autres matières propres à la teinture, de l'assa-fœtida et diverses drogues, des fruits secs et frais, de la soie écrue, du tabac, des laines, du plomb, du soufre, de l'alun, du zinc, des chevaux et des chameaux.

On voit, par cette rapide énumération que l'Afghanistan est un pays plein de ressources et non pas un désert sauvage comme on a bien voulu le représenter aux yeux de l'Europe.

Il nous faut donner maintenant un aperçu des populations diverses que renferme l'Afghanistan. Il est peu de pays qui présentent, à étendue égale, un aussi grand mélange de races. On y reconnaît d'abord deux classes générales : les *Afghans* proprement dits, et les *Tadjiks*. Le premier nom s'applique à toutes les tribus qui parlent le poukhtou (c'est le nom que les Afghans donnent à l'idiome national); le second, à tous ceux des habitants dont le persan est la langue native. Les Afghans sont, en très-grande majorité, adonnés à la vie pastorale; les Tadjiks sont sédentaires et cultivent le sol. A ces deux grandes classes, il faut ajouter les *Hindkris*, d'origine hindoue et parlant l'hindoustani, classe très-nombreuse dans les cantons orientaux et un nombre considérable de tribus mongoles, turcomanes, etc.

Parmi les diverses classes de la population, les Afghans réclament une attention spéciale, puisque ce sont eux qui dominent dans le pays, qu'ils en sont les véritables aborigènes, et que c'est d'eux qu'il a pris son nom. On a longtemps discuté sur l'origine et la parenté des Afghans. On a voulu retrouver en eux la descendance des dix tribus d'Israel emmenées en captivité par Salmanasar : cette hypothèse, soutenue par plusieurs savants, est une tradition musulmane qui est passée dans les chroniques et dans la croyance populaire. En altérant leur nom en Aghvans, d'autres en ont voulu faire une branche des Albanais du Caucase. La critique sérieuse a fait justice de ces vains systèmes. On a reconnu, par l'étude comparée de la langue des Afghans, qu'elle appartient à la grande famille indo-européenne, et que dans cette famille elle se rattache plus particulièrement au groupe iranien, mais avec un développement qui lui est propre, et où se reconnaît aussi le contact du sanscrit; on peut en outre établir d'une manière tout à fait péremptoire, tout à la fois par le témoignage de l'histoire et par de nombreux rapprochements ethnologiques, que depuis les plus anciens temps les Afghans ont habité le bassin de la rivière de Caboul, qui est, nous l'avons vu, le siége principal de la race, et qu'ils y ont toujours été connus sous leur nom actuel.

Par le type physique, les Afghans se rapprochent tout à fait, comme tous les peuples de l'ouest de l'Asie, de la conformation européenne. Les différences sont dans la physionomie, non dans le type. Elphinstone les dépeint comme des hommes vigoureux et bien trempés. Le visage est long, le nez aquilin, les yeux vifs, la barbe forte. Les cheveux et les yeux sont communément noirs; le type blond ou le châtain, avec l'œil de couleur claire (bleu ou gris), se montre cependant assez fréquemment, surtout chez les tribus montagnardes de l'Hindou-Kouch et des monts Soleimân.

Comme chez toutes les nations primitives, l'organisation sociale chez les Afghans repose sur la tribu. Leurs mœurs sont rudes et passablement re-

lâchées. Pillards et menteurs, ils supportent difficilement toute domination, et leur histoire n'est qu'une longue suite de révolutions sanglantes. Leur souverain, qui porte le titre d'émir et réside à Caboul, est plutôt le chef d'une fédération de tribus qu'un roi dans toute l'acception du terme. Il ne peut compter sur l'obéissance de ses sujets que lorsqu'il les convoque à une guerre nationale ou même à une expédition de pillage.

Au point de vue militaire, les Afghans sont d'excellents soldats, patients, courageux, merveilleusement pliés aux fatigues des guerres de montagnes ; mais ils manquent de discipline et d'organisation, et il est douteux qu'ils puissent lutter efficacement contre une armée anglaise.

A suivre. LOUIS ROUSSELET.

LE CHIEN DU CAPITAINE

CHAPITRE PREMIER

« Où donc est Zéro ? demanda Jean Pigault à sa femme quand il eut mangé sa soupe ; je suis si accoutumé à le voir ici quand nous dînons, que son absence me fait un vide.

— Je l'ai enfermé, » répondit, un peu sèchement peut-être, celle à qui cette question était adressée, et qui n'était autre que Mme Pigault, en son nom de jeune fille Mlle Lise Lehalleux, née d'un père cultivateur, dans les environs de la jolie petite ville d'Honfleur, et mariée depuis environ six mois à un ancien capitaine au long cours, Jean Pigault, qui jouissait d'une honnête aisance, honorablement gagnée par son travail sur terre et sur mer.

« Eh ! pourquoi l'as-tu enfermé ? continua le mari.

— Parce que je le trouve insupportable pendant le repas ! c'est bien assez de l'avoir dans les jambes le reste de la journée. Arrangez-vous tous deux pour nous donner au moins cette heure de tranquillité. »

Mme Pigault parlait encore, quand Victoire, campagnarde haute en couleur et bien embouchée, bonne à tout faire du petit ménage, entra dans la salle à manger, à seule fin de remplacer le potage par une matelote normande.

Au moment où elle avait ouvert la porte, et il fallait qu'elle fût assez grande pour livrer passage à son importante personne, un chien de taille moyenne, mais singulièrement vigoureux, se précipita dans la salle comme un ouragan, fit trois fois le tour de la pièce en courant comme un fou, éraillà de ses griffes d'acier la couche de cire rouge soigneusement étendue sur des carreaux de pierre dure, frottés et reluisants, renversa une chaise, mit la patte dans une assiette oubliée par terre, et attira sur sa tête les imprécations et les colères d'un énorme perroquet rouge, jaune et vert, gravement perché sur le bord de sa mangeoire.

Les yeux de Mme Pigault eurent un éclair bleu qui les fit briller comme deux pointes d'acier. Zéro rencontra sans doute ce regard, car il s'arrêta au milieu de ses gambades, calmé comme par enchantement, et alla s'abriter derrière la chaise de son maître, craintif, rasé contre terre, se faisant petit, tremblant qu'on ne le renvoyât à son chenil.

« Tu ne me débarrasseras donc jamais de ce sot animal ? demanda Lise à son mari, de sa voix de tête la plus provocante.

— Il m'aime tant ! répondit Jean Pigault avec beaucoup de douceur, que je te serai vraiment obligé de bien vouloir me le laisser.

— Il n'a pas affaire à un ingrat ! répliqua l'irascible créature, et s'il te fallait choisir entre lui et moi, je sais bien lequel de nous deux tu sacrifierais !

— Il ne m'en a jamais tant dit contre toi ! fit Jean Pigault, avec une naïveté qui n'était peut-être pas exempte d'un peu de malice. Mais, grâce à Dieu, je sais bien que tu ne te crois pas toi-même. Tu me connais ; tu sais que j'ai une profonde affection pour toi... trop grande peut-être, et tu abuses de ma faiblesse.

— En attendant, dit Mme Pigault, voilà cette horrible bête installée dans la salle à manger, aux heures des repas... c'est, je le sais, ce que vous vouliez tous deux ! »

Jean Pigault se leva, et, sans répondre, il appela Zéro à voix basse.

Le chien comprit, que, cette fois, toute résistance était inutile : il se leva et quitta sa place, sa bonne place derrière son maître, où il était si bien — et il le suivit.

« Viens, mon pauvre vieux, dit Jean Pigault, en le flattant de la main et de la voix, quand ils furent sortis tous deux de la salle à manger ; tu sais bien que nous ne faisons plus ici ce que nous voulons ! Ce n'est pas comme autrefois, quand j'étais garçon ! »

Il enferma le chien dans une sorte de buanderie attenant à la maison, et dont il était certain que personne n'irait ouvrir la porte pendant le dîner ; puis il entra dans la salle, la tête basse, visiblement attristé, et, sans rien dire, il alla reprendre sa place.

Cependant la figure de Lise n'avait point l'aspect irrité que son mari avait paru craindre ; elle semblait, au contraire, adoucie par son triomphe, ce qui ne prouve point une mauvaise nature. Mme Pigault, en ennemie généreuse, avait désarmé après la victoire. Il ne fut pas mal aisé de s'apercevoir que le mari fut heureux de ces dispositions nouvelles et plus clémentes. Il se dit sans doute, qu'après tout, il serait bien insensé de laisser un chien troubler la paix de son ménage, et il regarda sa femme avec des

yeux qui ne demandaient qu'à signer un traité de paix.

Mme Pigault était vive, mais elle n'était pas méchante; fille d'honnêtes gens, honnête elle-même, elle aimait son mari : c'est le grand point, sans doute ; mais si elle l'aimait beaucoup, elle ne l'aimait pas toujours bien. Il y avait, en effet, dans son affection un peu de légèreté, assez de caprice, et beaucoup de tyrannie. Bonne au fond, et avec des qualités plus solides qu'on n'eût peut-être été tenté de le croire au premier abord; telle qu'elle était, son mari l'adorait.

Jean Pigault formait avec Lise Lehalleux le contraste le plus frappant : c'est peut-être pour cela qu'ils s'étaient plu. Jean était le type du loup de mer : large d'épaules et de poitrine, le front bronzé par tous les soleils, l'œil bien ouvert, glauque comme les vagues qu'il avait si souvent regardées, la pommette saillante, la bouche large, mais avec une expression de franchise qui tout de suite vous prenait le cœur; la parole sonore et le rire éclatant. Sur terre, il écartait un peu les jambes en marchant, comme lorsqu'il voulait prendre ses aplombs sur le pont tremblant de son navire. Mais il pouvait porter un sac de blé de sa cave à son grenier sans que ses reins fléchissent.

Pas un fil d'argent dans sa chevelure épaisse et rude comme la crinière d'un lion ; pas un poil grisonnant dans sa barbe taillée en éventail, à l'américaine. Il avait navigué assez heureusement, et, à quarante-cinq ans, il s'était retiré des affaires avec assez de bien pour vivre tranquille. Il rencontra Lise, la trouva de son goût à première vue, la demanda le lendemain, et un mois après, vent arrière, toute voile dehors, il se lançait, le cap vers l'inconnu, sur cet océan de la vie conjugale, qui n'a peut-être pas moins de tempêtes que l'autre.

Ce fut, à tout prendre, un ménage heureux.

Zéro, le chien du capitaine, avait été jusque-là le seul point noir visible à leur horizon : mais ne suffit-il pas d'un *grain* pour contenir une tempête? — c'est du moins ce qu'assurent les marins.

Lise prétendait que Zéro lui faisait du tort dans l'affection de son mari. A force de le répéter, elle avait fini par le croire et par prendre en grippe ce malheureux chien, qui n'en pouvait mais, qui n'avait à se reprocher aucun tort envers elle, et qui, ne se sentant point aimé, — les bêtes ne se trompent jamais comme les hommes à ces choses-là — avait sagement pris le parti de ne plus s'occuper d'elle. Il n'en était pas arrivé là du premier coup. Tout au contraire, dans les premiers temps, il avait essayé de la désarmer par ses regards soumis, et par mille marques de déférence et de respect. Il lui avait prodigué les attentions et les égards, à son arrivée dans la maison, où il était installé avant elle. Mais il avait bientôt compris qu'il ne parviendrait jamais à conquérir les bonnes grâces de cette personne difficile. Et comme il avait sa dignité de chien, il se retira sous sa tente, je veux dire dans sa niche, et prit le parti de ne pas plus tenir compte du dédain de sa maîtresse que si elle n'avait jamais existé ; de fait, elle n'exista plus pour lui.



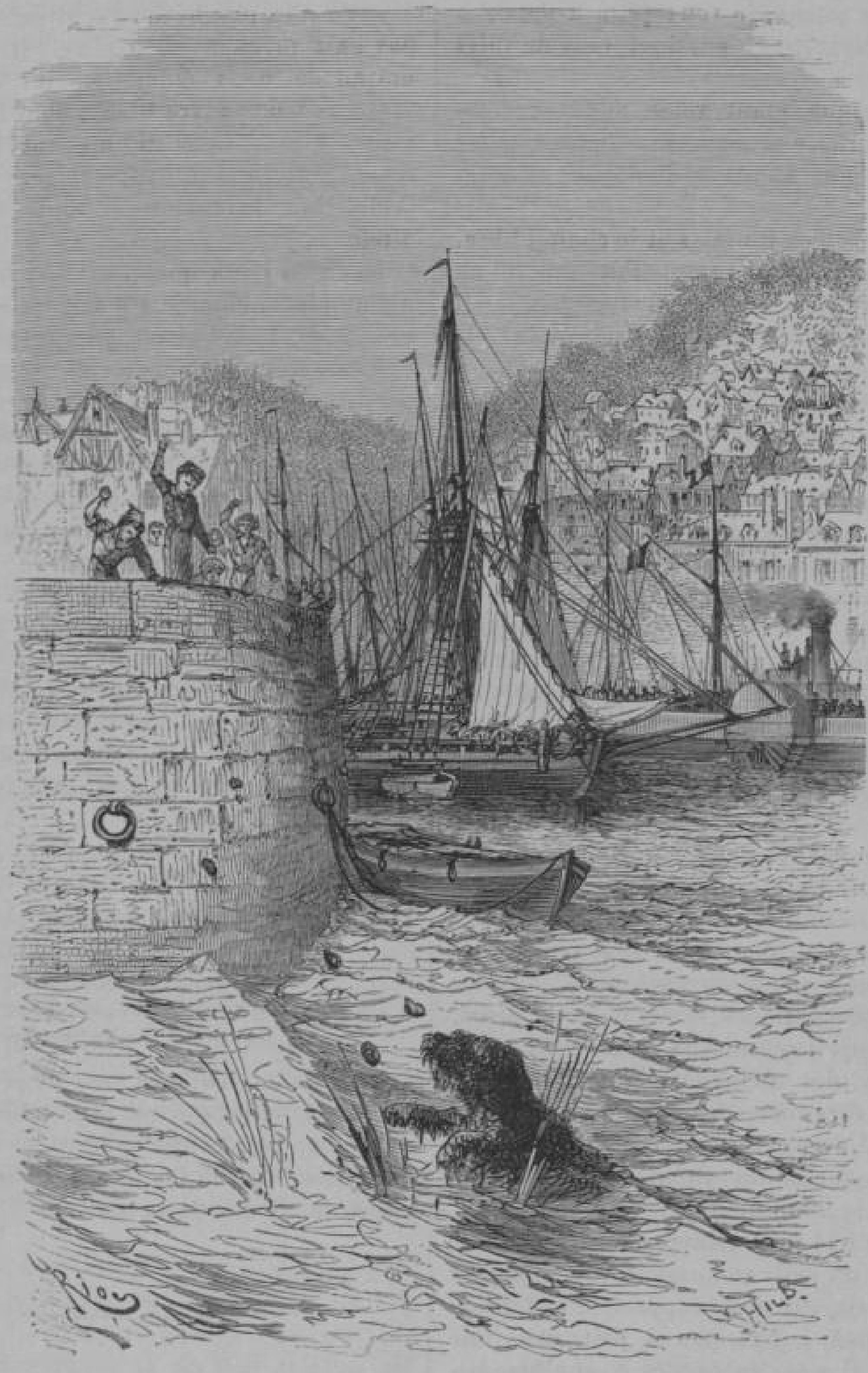
Il renversa une chaise. (P. 11, col. 1.)

Cette mésintelligence entre deux créatures qui lui étaient chères, bien qu'à des titres différents, n'avait pu échapper à Jean Pigault. Le brave capitaine en avait éprouvé une contrariété vive, car il aurait voulu voir la bonne harmonie régner toujours entre ceux qui vivaient auprès de lui, principalement entre sa femme et son chien. Ce n'était pas du côté du chien qu'était venue la résistance; Pigault le savait bien, et, comme c'était une excellente nature, il avait essayé de réparer les torts de sa femme, en aimant davantage le pauvre animal. Cette visible recrudescence de tendresse, qui partait d'un bon cœur, mais qu'il eût fallu cacher, n'était pas faite pour ramener Lise à des sentiments meilleurs. Contre toute vraisemblance, et contre toute raison, elle prétendait que la part d'affection que l'on donnait à Zéro était prise sur la sienne, et son antipathie contre lui s'en accrut encore.

Zéro, cause involontaire de cette regrettable mésintelligence, ne semblait point au premier abord mériter cette faveur, ou justifier cette crainte. Il manquait absolument de prestige. La nature lui avait refusé les qualités extérieures. Il n'avait pas de brillant. Il avait reçu en partage un grand cœur... mais ce cœur était mal logé... Il n'avait même pas le type bien caractérisé d'une race : un peu long, bas sur jambes, la tête énorme, avec une moustache hérissée, et une sorte de toupet qui lui retombait

sur les yeux, il avait du moins une physionomie originale, qui l'empêchait de ressembler à personne. Son poil n'était pas moins mêlé que son sang. Il était poivre et sel, comme la barbe d'un homme de cinquante-cinq ans ; tantôt lisse et tantôt frisé, ras sur les reins et les cuisses, avec une sorte de palatine plantée dans le cou, et retombant sur les épaules, qui lui donnait je ne sais quel aspect léonin. Tout cela formait un ensemble probablement étrange, mais qui n'avait rien de flatteur. Il ne serait venu à personne l'idée qu'un pareil chien pût être le compagnon préféré d'une jolie femme, et l'on comprenait bien qu'il eût déplu à Mme Pigault.

Eh ! pourtant, si on l'avait bien connu ! jamais chez aucun être les défauts visibles n'avaient été rachetés par un tel ensemble des qualités internes, les plus précieuses et les plus rares. L'intelligence pétillait dans ses yeux pleins de malice et de ruse ; il avait de l'esprit à en revendre à dix chiens ; quant à son cœur, M. de Buffon, en manchettes de dentelle, en aurait fait l'éloge en pleine académie. L'affection qu'il portait à son maître avait tous les caractères d'un attachement passionné. Le capitaine Pigault ne l'avait ni acheté, ni reçu, ni élevé, ni trouvé. La façon dont il était tombé entre ses mains avait, au contraire, un certain côté romanesque.



L'animal s'épuisait en stériles efforts. (P. 14, col. 1.)

Quelque temps avant son mariage, auquel, du reste, il ne pensait pas encore, le capitaine se promenait un soir sur la jetée de Honfleur, pour surveiller de loin l'entrée et la sortie des navires. Ces passe-temps sont chers aux marins retirés, à qui la terre ferme donne la nostalgie de la mer, toujours quittée trop tôt.

Son attention fut attirée tout à coup par les cris et les rires bruyants d'une douzaine de polissons qui jetaient des pierres dans le fleuve, et qui poussaient des exclamations joyeuses, quand leurs coups avaient porté.

Pigault savait que cet âge est sans pitié, comme a dit le poëte : il soupçonna quelque forfait et s'approcha de la berge pour voir quelle était la victime de ces jeux cruels.

Bientôt, à quelque distance de la rive, il aperçut un pauvre chien, luttant avec peine contre le courant, très-fort en cet endroit. Il aurait, cependant, fini par aborder, car il nageait bien et vigoureusement; mais, chaque fois qu'il était sur le point de prendre terre, il se voyait impitoyablement repoussé par les cris, les menaces et les coups de ses féroces ennemis. Il était évident que ces jeunes drôles voulaient se donner le barbare plaisir d'assister à la noyade de la pauvre bête.

Ils ne paraissaient pas devoir attendre cette joie bien longtemps, car l'animal, vaincu par la fatigue,

découragé peut-être par les indignes procédés auxquels il était en butte, s'épuisait en stériles efforts, et le moment n'était pas loin où il allait succomber.

Une généreuse colère et une douce compassion remplirent l'âme du capitaine.

« Tas de gamins! s'écria-t-il, si vous ne tournez immédiatement les talons, je vous jette à l'eau, à la place de ce malheureux chien, dont vous ne valez pas les quatre fers! »

Un geste énergique étant venu appuyer cette parole, la troupe barbare se dispersa, sans demander son reste, comme une bande de moineaux effarouchés.

Le chien vit bien qu'on lui laissait le champ libre, et il comprit que ce nouveau venu était pour lui un sauveur. Ce secours moral lui rendit des forces: il nagea avec une ardeur nouvelle, et, malgré le courant, il réussit à gagner le bord.

Ce fut à ce moment qu'il donna au capitaine la première preuve d'une intelligence dont celui-ci devait être si souvent frappé par la suite. Il avait sans doute entendu dire dans le monde que rien n'était plus désagréable que le voisinage d'un chien mouillé qui se secoue. Aussi, au lieu d'aller tout de suite offrir ses remerciements à son sauveur, il commença par aller faire un bout de toilette à quelque distance, et Dieu sait s'il en avait besoin! Ce fut seulement alors que, timidement, comme quelqu'un qui a eu des malheurs, et que sa mauvaise fortune condamne à se défier des autres, et plus encore de lui-même, il revint à pas lents vers le marin.

Comme s'il n'eût pas osé davantage, il s'arrêta discrètement à quelques pas de lui, battant la terre de sa queue longue et fournie, et fixant sur lui un regard vif et brillant, qui exprimait tous ses sentiments avec plus d'éloquence que n'auraient pu le faire les discours les plus académiques, écrits en style fleuri.

Le capitaine comprit ce muet langage, et il en fut aussi touché que des démonstrations les plus bruyantes,—peut-être même davantage. Aussi, d'une voix caressante, et avec cette bonne physionomie, à l'expression de laquelle un chien ne se trompe jamais, faisant de la main un appel sur sa cuisse :

« Allons! viens ici! mon pauvre vieux, lui dit-il, que nous fassions un peu connaissance, toi et moi! »

Le chien comprit, car il se rapprocha encore du capitaine, mais pas à pas, peu à peu, avec une crainte visible, et il s'arrêta encore à quelque distance, le regardant toujours avec ses grands yeux fixes, qui demandaient grâce et pitié.

« Que le pauvre diable a dû souffrir pour montrer tant de peur à un homme qui ne lui veut pas de mal! se dit le brave Jean Pigault, dont l'âme était vraiment compatissante et bonne. A-t-il le flanc creux! Je crois qu'il y a longtemps qu'il n'a mangé. Allons! viens, bonhomme! ajouta-t-il avec son large rire, je veux faire un heureux aujourd'hui. Je vais te payer à souper!... as-tu déjeuné, seulement! »

Le capitaine était homme d'action, et ne payait de mots ni les autres ni lui-même. Il alla droit au chien, et, bien qu'il fût encore ruisselant d'eau et souillé de vase, il le caressa doucement, en lui adressant de bonnes paroles, que celui-ci paraissait comprendre.

« Tu n'es pas beau! lui disait-il ; mais tu n'as pas l'air méchant non plus! Il y aura peut-être moyen de nous entendre, toi et moi... tu remplaceras mon pauvre Black, dont la niche est encore vide... Allons! viens maintenant! il est sept heures, nous trouverons la nappe mise, et la soupe sur la table. Mais Jeanneton ne veut pas qu'on la fasse attendre, je t'en préviens! »

Le chien resta quelques instants immobile à la même place, comme s'il eût réfléchi et délibéré en lui-même. Mais bientôt, jugeant sans doute sa dette suffisamment payée, il parut prendre un grand parti, fit demi-tour à gauche, et retournant vers la berge, il fixa obstinément ses yeux vers le large, du côté de l'ouest, où l'on voyait disparaître, et, pour ainsi parler, s'évanouir la silhouette pâlissante d'un navire de fort tonnage, qui, toutes voiles dehors, cinglait vers la haute mer.

« Ingrat! murmura Jean Pigault! je voulais ton bonheur... mais si tu crois que je vais le faire de force... non, par exemple! tu n'es pas assez beau pour que je te loge, te nourrisse, te blanchisse, — tu en as bien besoin, — et t'entretienne malgré toi!... Bonsoir la compagnie! tu me dois un beau cierge! va le brûler, si tu veux, à Notre-Dame-de-Grâce. Tu ne m'y trouveras point! »

Et se mettant à chantonner, d'une jolie voix de baryton, juste et bien timbrée, une romance jadis chère aux marins de toutes nos côtes :

> ...Adieu, mon beau navire
> Aux grands mâts pavoisés,
> Je te quitte, et pour dire :
> Mes beaux jours sont passés!

le capitaine enfonça ses deux mains jusqu'aux coudes dans les poches profondes d'un pantalon de gros drap bleu, large comme les braies des Gaulois nos pères, tourna les talons, haussa les épaules, et reprit le chemin de sa maison.

A suivre. LOUIS ENAULT.

PHONOGRAPHIE ET MICROPHONE

Pyrophone, telephone, phonographe, microphone! Les noms de tous ces instruments nouvellement inventés et qui contiennent tous le mot-racine *phone*, qui veut dire *voix*, vous indiquent assez les sérieux pro-

grès que fait en ce moment la science des sons. Notre esprit passe d'étonnements en étonnements. Et j'apprendrais aujourd'hui qu'un Américain nous fait entendre les conversations des habitants de la Lune que, ma foi! j'ouvrirais l'oreille.

Si j'ai supposé que l'auteur de cette dernière et problématique découverte pourrait être un Américain, c'est que la plupart des inventions récentes auxquelles je fais allusion nous arrivent de l'autre monde : je veux dire du nouveau continent.

N'est-ce pas l'Américain Bell qui nous a permis, grâce au téléphone, de correspondre à d'énormes distances en faisant entendre notre propre voix d'une station à l'autre station?

N'est-ce pas l'Américain Edison qui emmagasine notre voix, et, grâce au phonographe, permettra à nos petits-neveux d'entendre, avec son timbre spécial, la voix des hommes illustres de notre temps?

Enfin, c'est un Américain, le professeur Hughes, qui nous permet aujourd'hui d'amplifier à ce point les sons produits par un corps sonore, que nous pouvons, à plusieurs lieues, entendre les mouvements d'un insecte, les bourdonnements d'une guêpe!

Nous vous avons fait connaître le téléphone ; nous ne reviendrons sur cet admirable instrument, modifié et perfectionné chaque jour, que lorsqu'il aura revêtu sa forme définitive.

On vous a parlé du phonographe, et peut-être avez-vous entendu parler le phonographe lui-même, ce curieux instrument qui vient de donner à nos artistes lyriques et dramatiques l'espoir de l'immortalité.

On disait avec raison : le sculpteur et le peintre laissent en mourant leurs œuvres, statues ou tableaux; le poete laisse ses chants; le musicien, ses partitions ; seuls, les interprètes du poete et du musicien, interprètes de génie parfois, meurent tout entiers. Les accents merveilleux des Rachel et des Malibran, des Talma et des Frédérick Lemaître, ne sont plus que des souvenirs qui s'effacent chaque jour davantage et dont on ne parle que pour rabaisser le talent des artistes nouveaux, auxquels on oppose sans cesse le génie de leurs devanciers, sans pouvoir leur donner les moyens d'imiter ces modèles.

Vous savez que désormais le phonographe enregistrera d'une manière sûre et conservera, à travers les âges, les discours de nos orateurs, les accents de nos tragédiens et de nos artistes lyriques.

Vous avez parlé devant la membrane de l'appareil transmetteur d'un téléphone; à l'extrémité de la ligne, la membrane réceptrice se met immédiatement à vibrer. Si vous avez fixé un stylet à cette membrane, ce stylet se déplacera en suivant tous les mouvements de la membrane à laquelle il est attaché. Supposons maintenant que, devant le stylet, se meuve un cylindre recouvert d'une feuille d'étain : la pointe du stylet, dans ses déplacements, va dessiner ses vibrations sur ce cylindre. Je dis devant l'appareil : « Bonjour, monsieur, comment vous portez-vous? « le stylet en vibrant fait, dans le papier d'étain, une série de petits trous constituant un dessin qui représente phonographiquement la phrase prononcée. Inversement alors, si j'oblige le stylet à repasser dans les trous qu'il a primitivement formés, le stylet sera obligé d'exécuter une série de vibrations qui se communiqueront à la membrane à laquelle il est attaché; cette membrane vibrera exactement comme elle l'aurait fait si on avait parlé devant elle, et l'on entendra nettement l'instrument dire : « Bonjour, monsieur, comment vous portez-vous? »

Dans le premier appareil construit par M. Edison, on amenait le stylet devant chacun des trous du papier d'étain au moyen d'une manivelle mue par la main. Aujourd'qui on construit des phonographes munis d'un appareil d'horlogerie qui donne une régularité absolue au mouvement du stylet.

Comme le phonographe, le microphone est une simple transformation du téléphone. Déjà M. Edison, le père du phonographe, avait heureusement modifié l'instrument de M. Bell. Son appareil transmetteur était formé d'une membrane derrière laquelle était un crayon de plombagine, traversé, ainsi que la membrane, par un courant électrique ; en parlant devant l'appareil, la membrane pressait plus ou moins fortement sur la plombagine, et produisait ainsi, dans le courant électrique, des changements d'intensité qui se communiquaient au téléphone récepteur.

La découverte de M. Edison est capable d'opérer une révolution dans la librairie. L'auteur, au lieu d'écrire son livre, le dictera au phonographe. Les magnifiques volumes, splendidement reliés, qui ornent la librairie Hachette, seront remplacés par des feuilles d'étain superposées, chacune d'elles pouvant contenir 4000 mots.

On ne dira plus : j'ai lu l'ouvrage de M. X.; on dira: j'ai entendu le livre de M. X. L'industrie du papetier, du relieur, a cessé d'exister. Plus d'imprimeurs et par conséquent plus de grèves! Adieu les fameuses coquilles typographiques qui faisaient notre désespoir... mais qui parfois vous faisaient sourire.

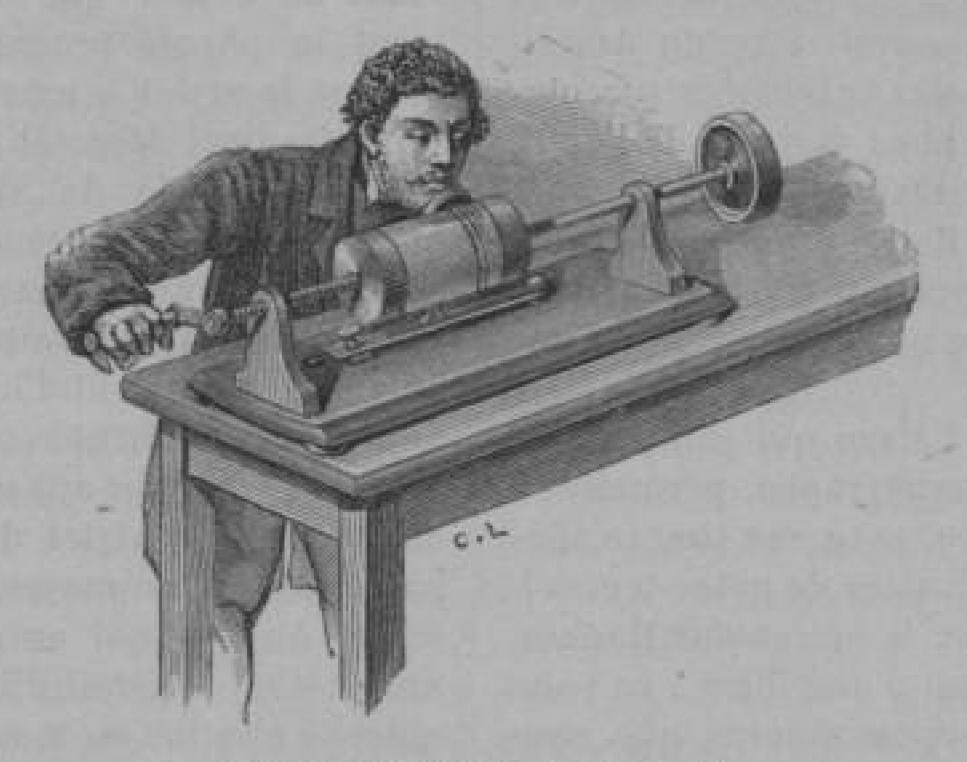
Un seul point m'embarrasse : comment éviter les défauts de prononciation de l'auteur? Vous représentez-vous l'audition d'un livre dicté par un bègue ou par un auteur qui zézaie? Nous entendrons des livres parlés du nez, grasseyés...

Et comment nous laisser émouvoir quand l'héroïne s'écriera : «Ah! monsieur, sauvez ma mère! » avec un accent marseillais ou auvergnat. Allons, décidément, je crois que nos libraires et nos imprimeurs se portent encore assez bien, malgré le coup qui devait les tuer.

L'idée de M. Edison a été utilisée par M. Hughes,

comme nous allons le voir. Disons tout d'abord que le nom de M. Hughes ne doit pas vous être inconnu. Cet éminent physicien a modifié les systèmes télégraphiques qui existaient avant lui, et a permis d'obtenir des dépêches *imprimées* avec une vitesse de transmission considérable. Tandis que l'appareil Morse, par exemple, donne 12 à 15 mots par minutes, le télégraphe Hughes permet d'en imprimer 30 à 40 dans le même temps.

Le microphone de Hughes est d'une simplicité enfantine.

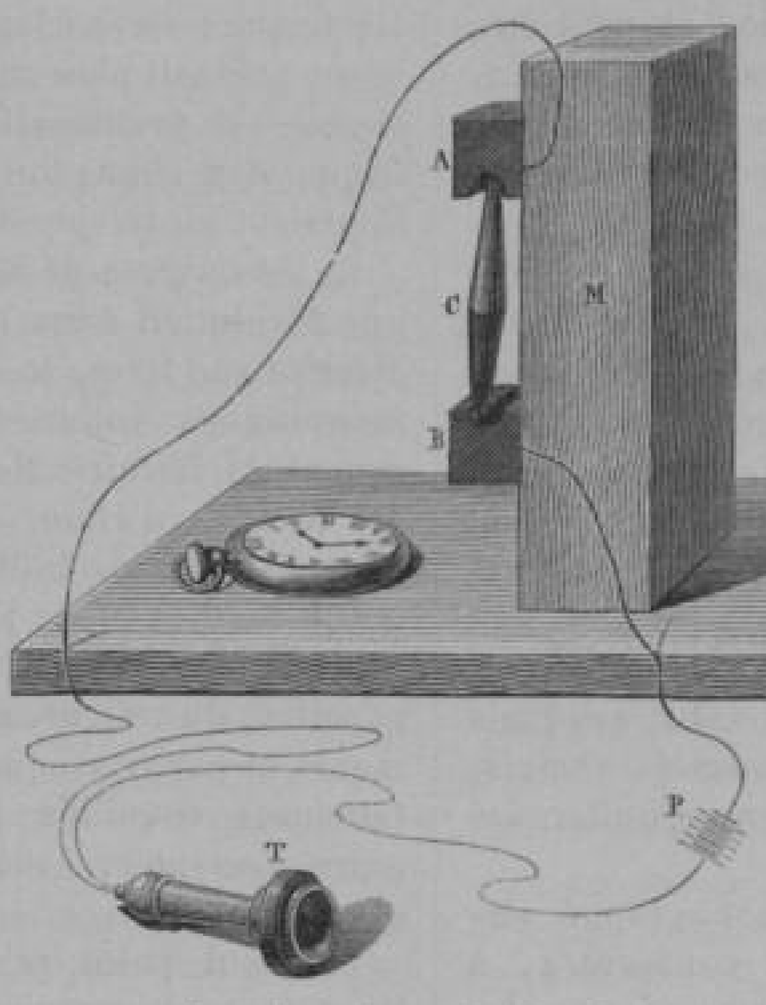


Le phonographe. (P. 15, col. 1.)

L'instrument, représenté sur notre figure 2 se compose d'une petite planchette dressée verticalement, d'un crayon de charbon C dont les extrémités sont maintenues par deux petits prismes de charbon A et B. Les prismes de charbon A et B portent des pièces métalliques auxquelles sont fixés deux fils télégraphiques communiquant à une pile électrique et à l'appareil récepteur d'un téléphone. La pile n'est pas représentée sur notre figure.

Si le crayon de charbon était *solidement* fixé aux deux prismes de charbon, les sons poussés devant la planchette seraient faiblement perçus dans le téléphone. Si, au contraire, le crayon de charbon, appuyé dans le prisme inférieur, n'est que légèrement soutenu par le prisme supérieur, les sons les plus faibles poussés devant la planchette sont entendus et amplifiés dans le téléphone.

Tout le secret de l'appareil de M. Hughes consiste donc dans l'*imperfection des contacts* du crayon de charbon avec ses supports. Ainsi, les vibrations sonores n'influencent pas un courant électrique qui passe à travers des fils tendus; M. Hughes l'avait remarqué. Pendant cette expérience, un accident arriva : le fil se rompit. On rapprocha les bouts, et immédiatement les sons passèrent : le microphone était inventé. Pour obtenir le passage des sons, il fallait un conducteur électrique divisé.



Le microphone. (P. 16, col. 1.)

Examinons quelques-uns des résultats obtenus. On place une montre sur le support de la planchette, puis on fait marcher un insecte; le tic-tac de la montre, le frottement des pattes de l'insecte sont entendus à 160 kilomètres de distance !! On peut « entendre le défilement des rouages de la montre, les battements du balancier, et même le bruit particulier du métal » ; les pas d'une mouche font à l'oreille le bruit du piétinement d'un cheval.

Vous rappelez-vous les exploits de ce héros légendaire, qui avait, dit-on, l'oreille si heureusement organisée qu'il entendait l'herbe pousser. Eh bien ! cela nous semble presque naturel aujourd'hui !

On a dit déjà, avec raison, que le microphone serait pour l'oreille ce que le microscope est pour la vue..... les sons les plus faibles seront désormais entendus. Le microphone sera certainement utilisé en médecine pour entendre les bruits du cœur, des poumons, etc... Déjà les médecins se servaient du *stéthoscope*, imaginé par Laënnec, et qui n'est qu'une sorte de cornet acoustique; le microphone leur sera sans doute d'un puissant secours.

Au moment où nous terminons cette causerie, on nous dit que M. Hughes vient de modifier son instrument, en plaçant, dans le circuit électrique, une *bobine d'induction*. Le microphone ainsi transformé permettrait de correspondre *à toute distance*, et ferait entendre les plus faibles sons à toutes les personnes placées dans une grande salle. On nous communique encore ce curieux détail : toutes les lettres de l'alphabet sont exactement reproduites par le microphone, sauf l's. Pour quelle raison ? Nous attendons l'explication de M. Hughes.

ALBERT LÉVY.



Il coupa en deux un superbe ananas. (P. 20, col. 1.)

LE NEVEU DE L'ONCLE PLACIDE [1]

TROISIÈME PARTIE [2]

L'HÉRITAGE DU VIEUX COB

III

Importantes décisions.

Il y eut alors entre les trois coquins une longue discussion, qui ne suivit pas toujours la ligne droite, par suite de l'obstination que mettait le colonel à entrer dans des considérations très-profondes sur les graves questions qui agitent et divisent la société américaine; c'est ainsi qu'ils abordèrent la question *noire*, à propos de Potomac, la question *jaune*, à propos du Chinois de Montgomery-Street, et la question *rouge*, à propos du *baptême de Pocahontas*, représenté sur une des assiettes. On finit cependant par traiter à fond la question Cob.

M. Jourdy se chargeait de mettre la main sur le testament déposé entre les mains de M. Barley, homme de loi. Il fit observer avec beaucoup de justesse que les fausses clefs n'ont pas été inventées pour les chiens, mais pour les gentlemen intelligents. Il ajoutait que s'il n'y avait pas moyen de faire usage de fausses clefs, on avait toujours la ressource de mettre le feu à la maison de M. Barley, homme de loi, afin de brûler le document au lieu de l'escamoter, ce qui, au fond, reviendrait au même.

Le capitaine Monroë approuva du geste et de la voix les généreuses résolutions et les ingénieux expédients de son ami Jourdy. Seulement il prit la liberté de lui faire observer que l'incendie est de beaucoup préférable aux fausses clefs, parce que l'incendie est un des incidents les plus naturels de la vie quotidienne à la Nouvelle-Orléans, comme à New-York, comme à Chicago.

« J'ai lu quelque part, dit-il avec la gravité d'un homme de science, qu'il y a dans la seule ville de New-York, année moyenne, autant d'incendies que dans la France tout entière, et à la Nouvelle-Orléans un cinquième de plus qu'à New-York. Le feu, mon cher Jourdy! le feu! il faut se conformer aux usages du pays où l'on opère. Avec les fausses clefs, un gentleman peut toujours craindre de se faire une fâcheuse affaire: avec le feu, non. Car j'ai reconnu par une longue expérience, qu'en cas d'incendie les soupçons tombent toujours sur le propriétaire, surtout si la maison est assurée, et nous ne pouvons pas douter un seul instant qu'un homme de loi, comme notre ami Barley, ne soit assuré plutôt deux fois qu'une. Je livre ces aperçus philosophiques à tes méditations, et je te recommande tout particulièrement les *allumettes silencieuses* de Pougkeepside, et l'essence de pétrole concentrée; quelle précieuse découverte que celle du pétrole, et quel usage intelligent les Allemands en ont su faire à Bazeilles! Tu as lu cela dans tous les journaux?

— Je ne lisais pas de journaux dans la retraite

1. Suite — Voy. page. 1.
2. Voy. la première partie, vol. X, pages 97 et suivantes; et la deuxième partie, vol. XII, pages 209 et suivantes.

où je m'étais confiné, répondit M. Jourdy avec un sourire ambigu; mais le bruit de l'exploit de Bazeilles est cependant arrivé jusqu'à moi. »

Le capitaine Monroë partirait pour San-Francisco, puisque le colonel s'était mis dans le cas de n'oser plus paraître devant l'innocent Potomac. Le capitaine, d'ailleurs, n'avait nullement l'intention de s'aboucher avec l'innocent Potomac. Puisqu'il y avait un Chinois dans la maison, le problème était du genre simple. Le Chinois en question ne serait pas un Chinois authentique, s'il n'avait pas dépisté depuis longtemps le secret de la cachette où Potomac conservait le testament.

« Or, dit le capitaine, avec l'assurance d'un homme sûr de son fait, qui connaît bien un Chinois, connaît tous les Chinois, et peut s'aboucher avec n'importe quel citoyen du céleste Empire. Tout Chinois naît filou et coquin, c'est un fait constaté par la science anthropologique ; mais les plus filous et les plus coquins de tous les Chinois sont ceux que les cinq grandes compagnies exportent en Amérique. Un mandarin facétieux, ne sachant plus que faire de la crème de ses coquins et de ses filous, a eu l'idée de les déporter, et de choisir la côte ouest de l'Amérique comme lieu de déportation. Les collègues du mandarin facétieux ont suivi son exemple et s'en sont bien trouvés. Voilà pourquoi notre Amérique est envahie maintenant par des myriades de *faces de lune* à peau jaune et à queue de pourceau. »

Le capitaine se flattait d'être très-populaire parmi les *faces de lune* de New-York ; il savait assez de chinois pour entretenir une conversation; il emporterait le mot de passe, fréquenterait le quartier chinois de San-Francisco, se lierait d'amitié avec le coquin jaune du vieux Cob, et se ferait remettre en mains propres le papier confié à la garde de l'innocent Potomac : ce n'était pas plus difficile que cela !

Une fois en possession de ce document, il le ferait remplacer adroitement par un document semblable qui instituerait son honorable ami, le colonel Blotter, ici présent, son légataire universel. L'innocent Potomac, qui ne savait pas lire, ne se douterait pas seulement de la supercherie, pourvu que le papier du second document offrît la même apparence que celui du premier.

A supposer que le sieur Charlier ne fût pas assommé en route, à Chicago par exemple, le sieur Charlier se trouverait en présence d'un testament en bonne forme, et tous les tribunaux de l'Union lui donneraient tort, d'autant plus que ce n'est après tout qu'un avide et méprisable étranger. Les sieurs King et Triquet se douteraient peut-être de quelque chose, mais ils n'auraient d'autre parti à prendre que celui de se ronger les poings de colère et d'impuissance. Que pourraient-ils prouver contre le colonel? Rien, absolument rien.

Le colonel, il est vrai, avait fait une visite à Potomac; mais cette visite n'est qu'une preuve de la délicatesse de ses sentiments et de la charité chrétienne dont sa belle âme est embrasée. Il n'a même pas demandé à voir le testament. D'après la lecture de certains fragments de papier, à moitié brûlés, il a pu croire un instant que son ami intime, M. Cob, songeait à faire de ces messieurs ses légataires universels ; rendant le bien pour le mal, et répondant à d'ignobles injures par les procédés délicats d'un vrai gentleman, il a prévenu Potomac que ces messieurs étaient probablement les héritiers du regretté M. Cob. Il l'a mis en garde contre les filous et les chevaliers d'industrie. Il a si peu songé à se cacher qu'il a laissé sa carte audit Potomac, tout prêt à accourir à son premier appel, pour rendre aux héritiers légitimes tous les services qu'il pourrait leur rendre, et leur donner tous les renseignements qu'il a pu recueillir de la bouche même de M. Cob, pendant leur longue intimité.

Ce n'est donc pas sa faute si son vieil ami l'a préféré à ces messieurs, et il peut jurer devant une légion de magistrats et sur une collection de Bibles qu'il n'a jamais rien fait pour cela.

« Oh ! absolument rien, » dit le colonel, en éclatant d'un rire grossier. Aussitôt après avoir ri, il se mit à pleurer de joie et d'admiration en voyant avec quelle fécondité de ressources, avec quelle habileté d'avocat le capitaine Monroë le tirait du bourbier où il s'était si niaisement enfoncé, faisant paraître blanc ce qui était noir, et transformant ses démarches les plus compromettantes en autant de preuves de loyauté, de grandeur d'âme et de désintéressement.

« Capitaine Monroë, dit-il en se levant et en saluant le capitaine, votre place serait au Congrès, oui, monsieur, au Congrès, à Washington; car vous n'avez pas votre pareil pour embrouiller les questions. Ce qui m'étonne, c'est que vous ne soyez pas parti pour le Sud, avec un sac de nuit, pour revendiquer une place de gouverneur d'État ; personne n'aurait osé vous la disputer. J'ai vu et entendu bien des *carpet-baggers* : il n'y en a pas un seul qui soit digne de dénouer les cordons de vos souliers, et, cependant, tous sont devenus ou gouverneurs d'État, ou présidents d'Assemblée, ou secrétaires, avec de très-gros appointements.

» Capitaine Monroë, votre main, monsieur, je suis fier d'être votre ami. Capitaine Monroë, de ma vie je ne me pardonnerai de vous avoir parlé une ou deux fois comme un gentleman ne devrait jamais parler à un autre gentleman, de vous avoir manqué d'égards, à vous, qui embrouillez si merveilleusement les questions.

— Colonel Blotter, répondit tranquillement le capitaine Monroë, gardez pour une meilleure occasion votre repentir et vos larmes de crocodile.

— Ma reconnaissance sera éternelle, sanglota le colonel, en posant sa lourde patte sur son gilet, à l'endroit où son cœur était censé battre de reconnaissance.

— La mienne, reprit le capitaine avec le sang-froid d'un parfait homme d'affaires, sera en proportion de votre fidélité à remplir vos engagements envers Jourdy et envers moi. Jourdy me connaît, et je connais Jourdy, nous sommes absolument sûrs l'un de l'autre. Mais j'ai le regret de dire à Jourdy que nous sommes obligés de prendre nos sûretés avec vous.

— Quelles sûretés? demanda le colonel en bégayant.

— Voici mes conditions, répondit le capitaine avec une grande netteté d'élocution. Comme vous êtes le bailleur de fonds de la société, Jourdy et moi, nous consentons à vous laisser certains avantages. Vous aurez une moitié de l'héritage, et nous nous partagerons l'autre moitié.

— Vous m'égorgez! hurla le colonel, oubliant qu'il venait de jurer au capitaine une reconnaissance éternelle.

— C'est à prendre ou à laisser répliqua le capitaine. Jourdy risque sa peau, et moi la mienne ; vous, vous ne risquez que votre argent, puisque..... ne prenez pas cet air-là, vous n'avez pas le droit de le prendre, après ce que vous avez fait.

— Qu'est-ce que j'ai donc fait? demanda le colonel.

— Sottise sur sottise, dans toute cette histoire d'héritage, répondit le capitaine avec une violence calculée. La première sottise a été de ne pas jouer franc jeu avec moi; la seconde de faire tant de bruit autour de votre petit complot, et d'éveiller l'attention de la police; la troisième de ne pas faire vos affaires vous-même, au moment où ces gens ont débarqué, et de ne pas avoir le courage de jouer du revolver comme un homme, pour vous débarrasser de celui qui vous gêne. Devenez cramoisi, devenez violet, bleu, noir si vous voulez, mais vous ne m'empêcherez pas de dire que vous avez eu peur au dernier moment, parce que, entre nous, il vous manque quelque chose là. » En prononçant ces derniers mots, il se frappa sur la poitrine comme pour indiquer que le colonel manquait de courage. C'était si vrai d'ailleurs que le colonel baissa le nez, et n'osa pas protester.



Le vieux juif tendit la main. (P. 21, col. 2.)

« Donc, reprit alors le cataine avec la plus parfaite tranquillité, nous, nous risquons notre peau, tandis que vous, vous ne risquez que votre argent. En conséquence, il me semble qu'en vous laissant la moitié de l'héritage nous faisons largement les choses. Qu'en penses-tu, Jourdy ?

— Heu! heu! fit M. Jourdy, avec un petit hochement de tête de mauvais augure.

— J'en passe par où vous voulez, se hâta de dire le colonel, vous avez ma parole.

— Votre parole ne nous suffit pas, répondit péremptoirement le capitaine. Oh! ne faites pas sem-

blant de prendre un air offensé; je vous déclare que ces airs-là me déplaisent souverainement; je vous préviens qu'ils pourraient blesser les sentiments de Jourdy. Les affaires sont les affaires; si Top était là, il vous dirait tout couramment qu'en affaires, et surtout avec de certaines gens, deux sûretés valent mieux qu'une. Un bon petit engagement par écrit, voilà ce qu'il nous faut, et je sais que Jourdy... »

M. Jourdy prit un air tout à fait renfrogné, et grommela : « Jourdy te trouve trop coulant en affaires; mais Jourdy est conciliant quand on ne le pousse pas à bout. Puisque tu as fixé les conditions, Jourdy ne te démentira pas. C'est tout ce que Jourdy peut dire, et c'est tout ce qu'il dira. Tout ce qu'il demande, c'est qu'on ne le mette pas en colère, parce que, quand il est en colère, il ne répond plus de lui, et qu'il a quelquefois une manière à lui de trancher les questions! »

Ayant ainsi parlé, M. Jourdy, d'un seul coup de couteau bien sec, coupa en deux un superbe ananas, avec autant de férocité que si l'ananas eût été une de ces questions qu'il avait l'habitude de trancher par le fer.

Comme le colonel le regardait avec un mélange d'épouvante et de stupeur, M. Jourdy fit semblant de croire que ce gentleman désapprouvait cette manière de découper les ananas en tranches verticales.

« Chacun, dit-il d'un ton rogue, coupe *ses* ananas comme il l'entend. Il me souvient d'avoir jeté par la fenêtre un gentleman qui se permettait de critiquer la mienne! »

L'emphase avec laquelle l'amphitryon avait appuyé sur le pronom possessif fit comprendre au colonel que l'ananas était la propriété de M. Jourdy, et que lui, colonel, n'y avait aucun droit, et n'y aurait aucune part. S'il avait pu douter un seul instant que ce fût bien là la pensée de M. Jourdy, M. Jourdy se chargea de lui prouver qu'il aurait eu tort d'en douter.

Ayant poussé une moitié de l'ananas dans l'assiette du capitaine, il attaqua l'autre moitié sans autre forme de procès, en affectant de croire que le colonel avait disparu.

« Juteux, hein? dit-il au capitaine.

— Exquis! répondit le capitaine.

— Nous renonçons à l'affaire Cob! reprit M. Jourdy.

— Il le faut bien, du moins pour le moment, répondit le capitaine.

— Mais par exemple, dit M. Jourdy, l'individu qui était là tout à l'heure fera bien d'y renoncer aussi, sinon...

— Capitaine Monroe, dit le colonel, avec une abjecte soumission, avez-vous quelque part un chiffon de papier, une plume et de l'encre.

— Tiens! cet individu était encore là! » dit M. Jourdy, en affectant une vive surprise.

Le capitaine Monroe fit passer la moitié de sa part d'ananas sur l'assiette du colonel qui n'osa pas y toucher, ne souffla mot, et se fit tout petit sur sa chaise, dans la crainte de partager le sort tragique du gentleman qui avait été précipité par la fenêtre pour avoir froissé les sentiments de M. Jourdy.

Le capitaine emprunta à un voisin du papier, une plume et de l'encre, et, sur un coin de la table, le colonel écrivit sous sa dictée, surveillé de près par le terrible M. Jourdy. Quand le document eut été dûment gribouillé, signé et paraphé, le colonel le tendit timidement au capitaine, avec un sourire lamentable.

Le capitaine plia le papier en quatre, le remit à M. Jourdy, et dit au colonel : « Ne vous mêlez plus de rien, de peur de faire quelque nouvelle bévue; nous aurons déjà bien du mal à réparer celles que vous avez faites. Avez-vous de l'argent sur vous? »

Le colonel, en gémissant, tira son portefeuille, et le capitaine y prit ce qu'il lui plut de prendre, sans que le colonel osât protester, tant il craignait de passer par la fenêtre.

« A valoir sur notre part d'héritage, dit gravement le capitaine; car nous entendons vous tenir compte de vos avances; et maintenant, quelle heure est-il?

— Deux heures, répondit le colonel en tendant sa montre.

— Je n'ai que faire de votre bassinoire, dit le capitaine; pour qui me prenez-vous? Allez dormir, vous en avez besoin. Entre onze heures et minuit, vous recevrez à votre hôtel la visite de deux gentlemen dont la tenue ne vous fera pas rougir, je puis vous en répondre. Votre argent aura été bien employé. Ces deux gentlemen iront vous faire leurs adieux, avant de partir, l'un pour la Nouvelle-Orléans, l'autre pour San-Francisco; ils auront déjà beaucoup de choses à vous raconter. Quant à vous, vous préparerez les fonds nécessaires pour les deux expéditions lointaines que vont entreprendre ces deux honorables gentlemen : l'argent est le nerf de la guerre. Il est bien entendu qu'il vous sera tenu compte de vos débours és. Heureux coquin! quelle chance vous avez eue de tomber sur deux gaillards comme nous! »

IV

Une journée bien employée.

Si le capitaine Monroë eût employé, pour faire le bien, moitié autant d'activité d'esprit et de corps qu'il en mettait à faire le mal, il eût été cité comme un des hommes les plus utiles et les plus honorables de la grande République.

« Blotter est un vieil oison, dit-il aussitôt après le départ du colonel, et je n'ai pas de temps à perdre, si je veux réparer, avant de partir pour Frisco, les sottises qu'il a faites rien qu'à New-York; descendons vite, nous causerons en marchant. »

Au quatrième étage, il heurta à la porte du taudis où gisaient les parents du jeune homme de grande espérance, mit deux dollars dans la main de la respectable mère, et la chargea de reporter la clef de son logement au principal locataire, quand elle aurait enlevé sa vaisselle et les débris du festin.

« Vous nous quittez ? demanda la respectable mère.

— Pour quelque temps, répondit le capitaine, je vais faire un petit tour en Europe.

— Vous êtes donc tombé sur une heureuse chance ? » demanda la respectable mère, en jetant des regards avides sur M. Jourdy, qui, pour le moment, comparé au capitaine, avait l'air d'un nabab.

Le capitaine ne daigna pas répondre ; seulement, il fit signe à Top de le suivre sur le palier. Top le regarda avec une singulière expression, hésita et ouvrit la bouche comme pour parler ; mais il ne dit rien, et suivit le capitaine. Arrivé sur le palier, le capitaine chuchota une minute avec Top, et Top aussitôt descendit l'escalier en courant, et prit la direction de Coriolis Family House.

« Veux-tu voir un Chinois authentique ? demanda le capitaine à M. Jourdy.

— Je croyais, répondit ce gentleman, que nous n'avions pas de temps à perdre.

— Nous n'en perdrons pas non plus, répondit le capitaine, et il poussa, sans frapper, une porte qui s'ouvrait en face de celle des vénérables parents de Top. La porte donnait accès dans une espèce de cabinet très-étroit, et qui ne recevait un peu de lumière que par un jour de souffrance. Dans l'angle le plus obscur, un Chinois était couché sur un grabat sordide, immobile, les yeux fixes, tenant entre ses lèvres le tuyau d'une longue pipe. Une abominable odeur d'opium remplissait l'étroit cabinet. Le fumeur ne cligna même pas un cil et continua de fumer. Un second Chinois, assis dans le pâle rayon de lumière que laissait filtrer le jour de souffrance, s'occupait à racommoder une chaussure à semelle épaisse.

Le capitaine poussa une espèce de gloussement bizarre, auquel le Chinois répondit par un gloussement aussi extraordinaire que le premier. M. Jourdy comprit que ces deux gentlemen parlaient chinois.

Après un certain nombre de gloussements, le Chinois posa sur une planche sa chaussure et ses outils, et montra les deux poings au capitaine, ce qui voulait dire, d'après le code des trois mille formules de la politesse chinoise, « je vous honore et je vous aime, et je suis prêt à faire tout ce que vous me demanderez. »

Il paraît que le capitaine lui glousssa d'écrire quelque chose, car le Chinois tira de sa manche une feuille de papier de riz, un pinceau et un bâton d'encre de Chine. Il délaya un peu d'encre de Chine avec une grande dextérité, peignit quelques caractères semblables à ceux que l'on voit sur les boîtes à thé et tendit la feuille de papier au capitaine.

« J'ai là, dit le capitaine à M. Jourdy en descendant l'escalier, une lettre de recommandation de mon ami Ah-Hûn, pour un de ses camarades de Frisco. Tu vois que je n'ai pas perdu mon temps.

— Pouah ! quelle infection, dit M. Jourdy d'un air dégoûté. Comment ces Chinois peuvent-ils vivre là-dedans ?

— On s'y fait », répondit philosophiquement le capitaine. Et comme ces messieurs étaient arrivés sur le palier du second étage, le capitaine s'introduisit dans un troisième taudis, beaucoup plus grand que le sien, mais beaucoup plus malpropre aussi, et encombré d'une foule d'objets de toute espèce, et de toute provenance, comme on en voit dans la boutique des fripiers de bas étage.



Ils furent tondus, peignés, frictionnés. (P. 23, col. 2.)

Un vieux juif allemand, à barbe de bouc et à besicles de corne, lui demanda d'un air inquiet, et en parlant du nez, ce qu'il y avait pour son service. Ce juif était principal locataire de la vieille maison, et en même temps prêteur sur gages.

« Je viens, dit le capitaine, vous payer la semaine qui était en retard, et en même temps la semaine courante. »

L'homme à barbe de bouc prit un air plus sociable, ouvrit, en poussant de petits gémissements convulsifs, un registre crasseux, chercha la page où était inscrit le nom du capitaine, y posa le bout de sa plume et tendit la main avant de rien inscrire. Le capitaine lui mit l'argent dans la main ; l'homme aux besicles de corne le fit disparaître dans un tiroir mystérieux, après l'avoir minutieusement examiné,

et se décida à écrire le mot *payé*. Alors, sa figure s'anima un peu, et il devint facétieux au point de dire au capitaine que s'il voulait heu! heu! payer plusieurs semaines d'avance, cette petite transaction heu! heu! ne souffrirait aucune difficulté, du moins heu! heu! de sa part.

« Je pars pour l'Europe, lui dit tranquillement le capitaine; il n'est donc pas nécessaire que je paye le loyer de mon chenil, pendant que je ne l'occuperai pas. S'il est vacant à mon retour, nous verrons.

— Je vois, dit l'homme aux besicles, en frottant ses mains sèches l'une contre l'autre, que vous êtes, comme on dit, heu! heu! tombé sur une bonne chance. Alors, je suppose que votre costume a besoin d'être renouvelé. J'ai là...

— Ne vous dérangez pas pour moi, répondit le capitaine, et laissez vos loques tranquilles. Mistress Sykes vous rapportera ma clef. Au revoir!

— Peut-être que votre ami, reprit le vieux juif sans se déconcerter... j'ai là plusieurs montres Ralston heu! heu! Ralston et Cie de Chicago... toutes neuves... »

Le capitaine, qui n'avait pas de temps à perdre, entraîna son ami et referma brusquement la porte au nez du juif qui s'obstinait à le poursuivre de ses offres.

« Il doit être tombé sur une fameuse chance, grommela le juif en caressant sa barbe d'un air réfléchi, car le voilà aussi insolent qu'un banquier de Wall street. »

De l'autre côté de la porte, M. Jourdy, les bras croisés sur la poitrine, considérait son ami, en affectant une profonde admiration.

« Eh bien quoi? demanda le capitaine.

— Tes scrupules, dit M. Jourdy, font voir une bien grande délicatesse. Tu payes ton loyer, tu le payes scrupuleusement, lorsqu'il t'était si facile de décamper sans rien dire.

— D'abord, répondit le capitaine, je suis plus disposé à payer une petite dette qu'une grosse; ensuite un bon général qui va livrer bataille se ménage toujours une retraite. J'espère fermement que nous réussirons dans notre entreprise. Mais suppose que les chances tournent contre nous : je serai bien aise de revenir ici; c'est le coin le plus sûr de New-York pour les gentlemen qui sont en délicatesse avec la police. Maintenant, reprit-il en marchant d'un bon pas, il s'agit, comme on dit, de dépouiller le vieil homme, et de troquer nos défroques contre quelque chose de plus confortable. C'est une petite opération que nous pourrons accomplir d'un seul coup, en l'espace d'une demi-heure, aux *Docks de l'habillement.* »

Tout en marchant, le capitaine faisait au nouveau débarqué les honneurs de la *Cité Imperiale*, et lui signalait les changements qui s'étaient opérés depuis son dernier voyage. Cela ne l'empêchait pas de lui donner en même temps des conseils sur la mission de confiance dont il s'était chargé. Il entremêlait le tout d'aperçus philosophiques sur la civilisation américaine et de confidences sur le plan qu'il comptait suivre lui-même pour se débarrasser du sieur Charlier.

Il existait dans l'Illinois, et jusque dans Chicago, à la barbe de la police, une société secrète connue sous le nom de Ku-Klux, à laquelle le capitaine n'avait pas manqué de se faire affilier, pendant un de ses voyages. Cette société avait la prétention de jouer le même rôle que les anciens *comites de vigilance*, de l'Ouest; c'est à savoir de *lyncher* sommairement tout individu convaincu ou tout simplement soupçonné d'avoir commis quelque crime. Ladite société avait été fondée pour suppléer à l'insuffisance de la loi, et à l'impuissance des magistrats...

« Je ne comprends pas bien, dit M. Jourdy en regardant son compagnon avec défiance, comme s'il soupçonnait de vouloir le mystifier.

— Qu'est-ce que tu ne comprends pas bien?

— Comment tu comptes demander du secours à une société fondée expressément pour tracasser et pourchasser les gentlemen de notre profession. Car enfin... »

Le capitaine se mit à rire. « O innocence baptismale! s'écria-t-il en regardant son ami avec une grimace narquoise. On voit bien, cher ami, que tu arrives d'Europe en droite ligne; ou plutôt on voit bien que tu as passé quelques années dans l'ombre et le silence de la retraite, comme un trappiste. Fréquentais-tu le théâtre, pendant ton séjour en France?

— Non, et pour cause.

— Je me souviens d'une petite pièce française que j'ai vu jouer un soir au théâtre de Bowery. L'un des personnages dit en propres termes : « Je me servirai de ce sabre pour défendre nos institutions, et au besoin pour les combattre. »

— J'y suis, s'écria M. Jourdy en riant de tout son cœur. Alors, la société des Ku-Klux...

— Est destinée, reprit prestement le capitaine, à soutenir la loi et les magistrats, et au besoin à les combattre. Il y a des Ku-Klux naïfs qui soutiennent la loi; il y a des Ku-Klux intelligents qui la violent à leur profit ou au profit de leurs amis. La crainte que l'on a des premiers protége les seconds et couvre leurs peccadilles. Il faudrait qu'un *sheriff*, dans l'Illinois, fût bien téméraire ou bien dégoûté de la vie pour commencer une enquête, quand on vient lui dire : « Des individus qui avaient des masques, ou qui s'étaient simplement noirci la figure, ont paru en force à tel endroit, telle nuit, et ils ont *lynche* telle personne. » Le *sheriff* intelligent, et qui a le bon sens de tenir à sa peau de *sheriff*, ou bien fait le mort, ou bien se lance avec un grand fracas sur une fausse-piste. L'Illinois, à lui tout seul, est pour un tiers dans la totalité des meurtres qui se commettent sur la surface des États-Unis, et l'on n'y pend pas plus de meurtriers que dans tout autre État. Tu vois donc dans quelle large mesure on peut compter sur

l'impunité; et cela grâce à la Société des Ku-Klux.

— Merveilleuse institution! dit M. Jourdy avec l'admiration raisonnée d'un connaisseur éclairé.

— Quel âne que ce Blotter, reprit le capitaine avec indignation; il a vécu dans l'Illinois; il devrait connaître tous les Ku-Klux par leurs noms et leurs prénoms, et il s'en va ameuter ces braillards d'Allemands avec les articles de ce maudit *Investigateur universel* et les déclamations de son faux Cob. C'est qu'il avait l'air enchanté de son invention, le misérable! il ne voyait pas qu'il aurait autant valu prévenir la police du jour et de l'heure où il comptait faire son coup. Mais je vais mettre ordre à tout cela. Il y a bien encore la Société des *Molly-Maguires*, mais c'est une société irlandaise, et je n'aime pas les Irlandais, parce qu'ils boivent trop et ne savent pas garder un secret. Voici les *Docks de l'habillement*. Je passe devant toi, sans cérémonie, pour te montrer le chemin. »

Sans faire ce qu'on appelle « des folies », les deux amis cependant ne furent nullement avares de l'argent du colonel. Aussi, au bout d'une petite demi-heure, ils ressortirent des *Docks de l'habillement*, métamorphosés en gentlemen, du moins quant à l'extérieur. Ils avaient choisi des vêtements d'une couleur foncée, d'une coupe simple et élégante, et d'une bonne étoffe, bien confortable et bien chaude.

Une fois sur le trottoir, ils ne purent résister au désir de se contempler dans les grandes glaces extérieures des *Docks de l'habillement*.

« Tournure pleine d'élégance, dit gravement le capitaine, tenue pleine de *respectabilité;* les têtes seules laissent encore à désirer: trop velues pour des têtes de gentlemen respectables. Têtes d'artistes; les artistes attirent l'attention et n'inspirent pas de confiance. J'avoue qu'il me serait pénible d'être pris pour un artiste. Allons vite chez Powell.

— Qu'est-ce que c'est que Powell? demanda M. Jourdy.

— Powell, c'est Powell, répondit le capitaine avec emphase. Powell est le coiffeur à la mode, le coiffeur de l'aristocratie; on vient de Wall street se faire coiffer chez Powell, et cependant Powell est à plus de deux milles de Wall street! heureusement qu'il est sur notre chemin.

— Passons chez Powell, dit M. Jourdy d'un ton de bonne humeur, et, comme il aimait à s'instruire, il demanda au capitaine s'il comptait mettre beaucoup de Ku-Klux en campagne, et si l'expédition coûterait cher ?

— Cher! s'écria le capitaine d'un ton scandalisé. Est-ce qu'il peut jamais être question d'argent entre des amis, entre des frères? Les services qu'on se rend sont à charge de revanche, et, à ce compte, c'est moi qui suis créancier de notre petite bande. J'ai fait cinq ou six expéditions pour eux, et je ne les ai jamais convoqués pour mon service personnel. »

Comme la nuit était déjà venue, l'établissement ou plutôt le palais de Powell était resplendissant de lumière, si resplendissant que les deux amis, comme d'un commun accord, hésitèrent un instant avant de pénétrer dans cette clarté indiscrète.

Ce fut le capitaine qui se décida le premier, l'autre oiseau de nuit le suivit aussitôt. A peine entrés, ils furent saisis par des gentlemen auxiliaires à la fois très-calmes et très-fougueux; puis ils furent étendus sur des chaises longues, les pieds à la hauteur de la tête, tondus, peignés, frictionnés, pommadés, frisés; puis savonnés à outrance, rasés de près, enfarinés de poudre de riz, refrictionnés, repommadés, refrisés, sans avoir eu seulement le temps de se rendre compte de leur aventure. Les gentlemen auxiliaires, dont les figures demeuraient constamment hautaines et solennelles, semblaient mus par un mécanisme à vapeur, à haute pression.

Quand les deux clients de Powell, remis sur pied, se regardèrent mutuellement, ils eurent de la peine à se reconnaître. Le capitaine n'avait conservé qu'un étroit collier; il ne restait plus à M. Jourdy que ses belles moustaches slaves, longues, soyeuses, rousses, lustrées, légèrement relevées aux extrémités, assez pour lui donner l'air d'un brave, pas assez pour lui donner l'air d'un insolent.

Une fois dans la rue, le capitaine dit en regardant son compagnon: « Gentleman de la tête aux pieds ! »

A quoi l'autre répondit, en envoyant élégamment un baiser du bout des doigts : « Gentleman des pieds à la tête! « Tout à coup, il se rapprocha du capitaine, lui allongea un coup de coude dans les côtés, et lui dit à demi-voix : « Regarde.

— Quoi ?

— Les personnes qui sont dans cette voiture! celle qui est arrêtée derrière l'omnibus. Tu vois bien ce jeune homme qui se penche?

— Oui, qui est-ce?

— L'héritier! »

Le capitaine fit entendre un sifflement prolongé et lança sur l'héritier des regards qui n'étaient pas tendres; ses lèvres minces s'écartèrent et découvrirent toutes ses dents, sa respiration devint saccadée, presque haletante, et il dit d'une voix basse et entrecoupée : « Comme on l'ajusterait bien d'ici, si l'on avait seulement un bon revolver. Mais la rue est trop éclairée, et puis je vois un, deux, trois policemen, sans compter ceux qui se cachent sans doute dans les coins. Ma parole d'honneur! je crois que la police escorte ce monsieur, grâce au tapage de cet infâme Blotter qui l'a mise sur ses gardes. Et ce vieux avec des houppettes grises au-dessus des oreilles, le connais-tu aussi?

— C'est l'oncle Clodion.

— Et ces dames?

— Ce sont les filles et la femme d'un ingénieur français établi à Chicago, un M. de Randal; on s'est lié pendant la traversée.

— Ah! on s'est lié pendant la traversée, dit entre ses dents le capitaine, sans cesser de jeter des regards de serpent à sonnettes sur l'héritier; alors

ce beau fils et ce vieux sachem à houppettes ont deux raisons au lieu d'une pour aller à Chicago. Oui! je te conseille de sourire,» ajouta-t-il d'une voix dure, en s'adressant à Emile. Émile venait en effet de sourire à Mlle Marthe. « Avant qu'il soit longtemps, je te ferai sourire d'une autre façon. Jourdy! dire qu'il est à portée et qu'on ne peut pas seulement tirer dessus ! »

L'omnibus ayant fini par démarrer, la voiture en fit autant, et le capitaine la suivit du regard tant qu'il put la voir. Tout son corps tremblait.

« Jourdy! s'écria-t-il brusquement, détalons, détalons, nous n'avons pas de temps à perdre. Courons au télégraphe. »

A suivre. J. Girardin.

L'AFGHANISTAN

ET LES PROVINCES DU NORD-OUEST DE L'INDE[1]

I

L'Afghanistan (suite)

La capitale de l'Afghanistan, Caboul, est située dans une des plus belles parties de la vallée, au milieu de beaux jardins de l'aspect le plus pittoresque. Elle s'appuie d'un côté à la rivière, de l'autre à des hauteurs abruptes qui la surplombent. C'est une grande cité d'une lieue de tour, protégée par une citadelle assez formidable où se trouve le palais du roi; son aspect extérieur est fort pittoresque, mais les rues sont sales et étroites, bordées de maisons basses et sans caractère. Le seul monument de quelque intérêt, le bazar d'Ali-Mourdan, fut incendié en 1842 par les Anglais. Caboul a environ 60 000 habitants.

Les autres villes principales de l'Afghanistan sont : Candahar, la célèbre cité fondée par Alexandre; Hérat, formidable forteresse voisine des frontières de Perse, et Balkh, belle ville dans la plaine de l'Oxus.

II

Le Pendjab

L'Inde anglaise touche à l'Afghanistan par sa province du Pendjab, superbe pays, grand comme la moitié de la France, et qui, avec sa belliqueuse population de 22 millions d'habitants, suffirait à lui seul, ce nous semble, pour tenir en respect le modeste royaume afghan.

Le Pendjab est divisé en deux parties d'un caractère nettement tranché. La partie septentrionale est très-accidentée, et parcourue par plusieurs chaines de montagnes, qui, à l'exception des monts Kalabagh ou Montagnes de sel, se rattachent toutes au massif de l'Himalaya occidental.

Ces rivières sont, en commençant vers l'ouest : l'Indus, le Djélam, le Tchinab, la Ravi et le Satledj. C'est de ces cinq puissants cours d'eau que le Pendjab tire son nom qui signifie exactement « les Cinq Rivières » : *Pantch-ab*. Ces rivières descendant des hauts plateaux du Cachemire et du Thibet suivent toutes à travers le Pendjab une direction sud-ouest et le divisent naturellement en cinq sections étroites et allongées.

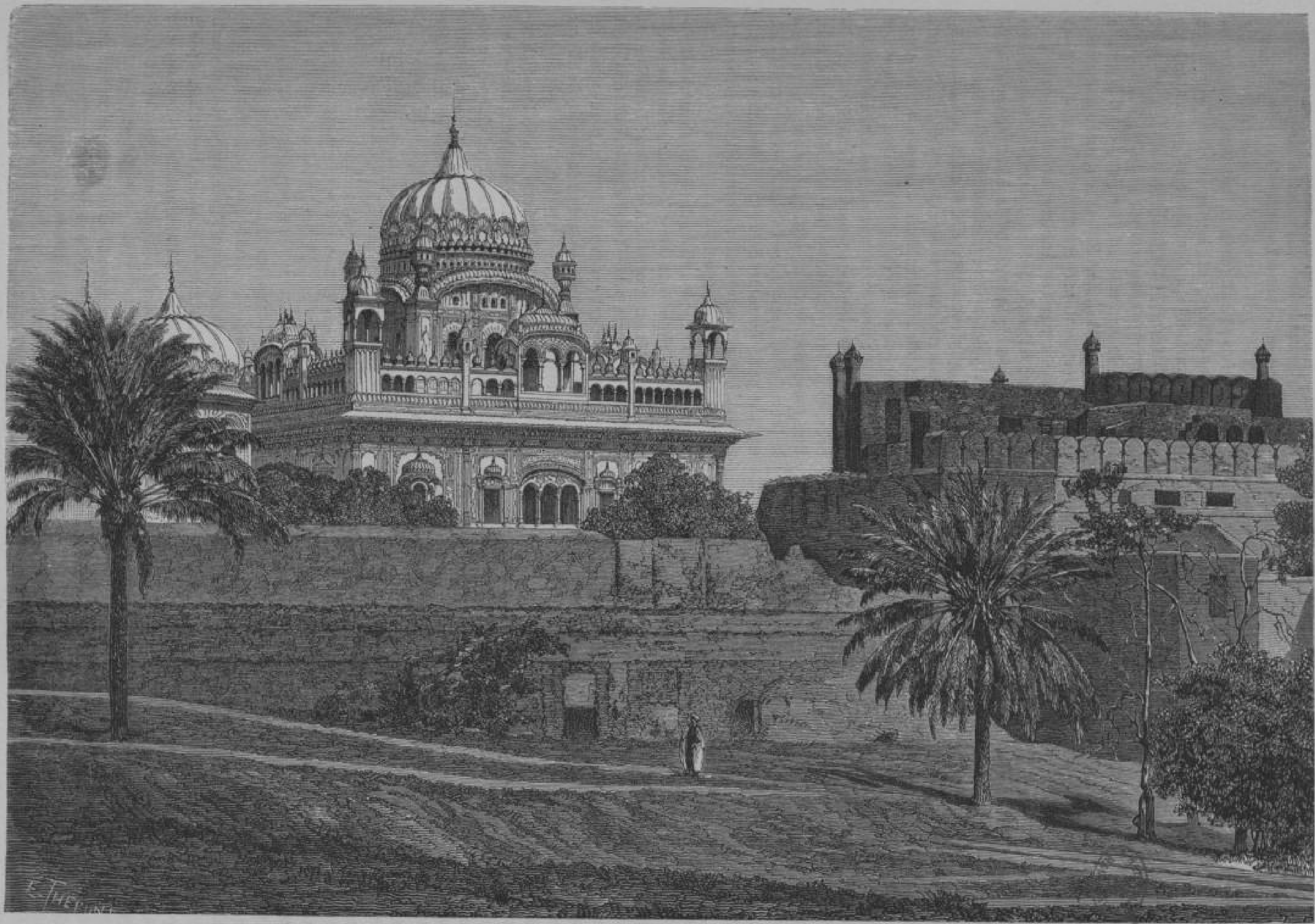
La partie septentrionale du Pendjab jouit de tous les avantages de la région qui borde le versant méridional de l'Himalaya : saisons tempérées, humidité moyenne, végétation à la fois des zones tempérée et tropicale. Le climat des plaines est caractérisé, au contraire, par une grande chaleur et une excessive sécheresse ; les moussons du sud-ouest ne s'y font sentir que faiblement, cependant l'hiver y est généralement plus froid que dans les autres parties de l'Inde. On comprend que, sous l'influence de ce climat, la végétation ne peut être abondante ; en fait, partout où l'irrigation artificielle ne supplée pas à l'absence d'humidité naturelle, le pays n'est qu'un désert sablonneux, couvert de broussailles épineuses et d'arbres rabougris. Le sol se montre cependant propre à la culture et donne, dans les pays où existent des canaux d'irrigation, d'abondantes récoltes de canne à sucre, de coton, d'indigo, de tabac, d'opium, ainsi que de céréales, de graines oléagineuses et de légumes. Cependant les arbres à fruits des autres parties de l'Inde, tels que le manguier, le dattier, etc., n'y prospèrent que difficilement.

La faune du Pendjab est infiniment plus variée que sa flore. L'éléphant qui errait autrefois dans les forêts des bouches de l'Indus a complétement disparu; mais on trouve dans les basses jungles le lion asiatique, le tigre royal, la panthère et presque tous les fauves particuliers à l'Inde. Les plaines sont parcourues par d'innombrables troupeaux de nilgaus, d'antilopes à cornes annelées, de cerfs, de daims. Le gibier à plume est aussi très-abondant : on y compte plusieurs espèces de faisans, de perdrix, de cailles, des paons, des poules de jungle et une grande variété d'oiseaux aquatiques. Les marais regorgent de reptiles de toutes sortes et les rivières sont peuplées d'alligators, de souffleurs, de grandes tortues et de poissons délicats.

Les principaux animaux domestiques sont le chameau (de l'espèce dromadaire) et le buffle. Dans les provinces de l'est, on élève un cheval d'une forme très-élégante, plein de fonds et très estimé quoique un peu vicieux.

La plus importante richesse minérale du pays est le sel gemme, qui forme de vastes gisements

1. Suite — Voy. page 7.



La citadelle et le palais de Lahore. (P. 26, col. 2).

dans les monts Kalabagh, dits pour cela Montagnes de sel; on y trouve, en outre, de l'antimoine, de l'alun, du soufre. Les plaines de l'Indus fournissent aussi en abondance du salpêtre. Enfin, on trouve de l'or dans les sables du Tchinab, de l'Hourou, et du Svân, du fer dans les montagnes du Mandi et du graphite dans le Pir Pandjal.

L'industrie du Pendjab est très-importante : elle comprend des manufactures de châles et d'étoffes de soie et de coton, principalement à Amritsir, à Lahore, à Ambala et à Loudiana, et des fabriques d'armes de Lahore.

Le commerce, aussi très-considérable, est alimenté à l'exportation par les produits du sol et des manufactures, le sucre, les épices, le coton, les étoffes, les métaux, le sel, les poteries, la porcelaine, le verre, la coutellerie. Ces produits sont destinés principalement aux provinces de l'Hindoustan et aux pays de l'Asie centrale, avec lesquels le Pendjab entretient un grand commerce de transit.

Nous avons dit que le Pendjab avait 22 millions d'habitants. Cette population se compose de deux grandes classes : les Jâts, agriculteurs paisibles, qui ont conservé le culte de Brahma, et les Sikhs, de même race, mais guerriers intrépides et d'une religion particulière.

Ces Sikhs sont parmi les plus beaux types de la race humaine. De taille moyenne, ils ont des traits fins et agréables, et l'emportent sur les Hindous des plaines en force et en vigueur. Intrépides cavaliers, ils excellent au maniement des armes, et leurs bataillons, disciplinés par des officiers français, soutinrent pendant longtemps le choc des armées britanniques. Aujourd'hui, ils forment l'un des meilleurs éléments de l'armée indienne, et ils marcheront avec joie contre les Afghans, leurs ennemis séculaires.

Depuis les temps fabuleux, les habitants de la vallée de Caboul et les peuples des Cinq-Rivières ont été en guerre perpétuelle. C'est avec l'aide des Arakhosiens afghans qu'Alexandre envahit le Pendjab, et vainquit son roi Porus. Plus tard ce furent les Scythes, puis les Mongols, qui fondirent de la vallée afghane sur le pays sikh. Enfin, en 1748, Ahmed Chah, roi d'Afghanistan, soumit tout le Pendjab et le réunit à ses États. Mais les Sikhs se soulevèrent bientôt, et en 1803 leur chef, le célèbre Randjit (Runjeet) Sing, non content de chasser les Afghans du Pendjab, leur enleva tout le pays à l'ouest de l'Indus jusqu'à Péchavar et à la passe de Kaïber.

Ce prince amena le Pendjab à un haut degré de puissance et de prospérité ; il offrit un moment son alliance à Napoléon contre l'Angleterre, qui lui envoya des officiers français, entre autres les généraux Allard et Ventura, pour instruire son armée. Les Anglais ne voyaient pas sans crainte l'établissement d'une aussi formidable puissance sur leur frontière du nord-ouest; aussi, Randjit Sing étant mort en 1839, ils se mêlèrent aux querelles de sa succession fomentées par leurs partisans, et s'emparèrent de tout le pays, après une des guerres les plus terribles qu'ils aient eu à soutenir contre des forces indigènes. En 1849, le Pendjab et ses dépendances afghanes furent rattachés définitivement aux possessions anglaises, et le Cachemire fut cédé en toute souveraineté à Goulab Sing, lieutenant de Randjit, en récompense de l'appui qu'il avait prêté à l'Angleterre pendant cette guerre.

Lahore, la capitale du Pendjab, est une grande cité de cent mille âmes. Elle est entourée d'une ceinture de fortifications créées par Randjit Sing, et transformées par les Anglais, selon les exigences modernes; à l'angle Nord-Est se rattache une vaste citadelle, renfermant, outre le beau palais des rois du Pendjab, des arsenaux et de grands magasins de dépôt. L'intérieur de la cité n'offre qu'un inextricable dédale de rues sombres, étroites, tortueuses, et bordées de constructions d'assez chétive apparence. Cependant çà et là se dressent de superbes monuments : mosquées aux dômes gracieux, mausolées, temples hindous ; mais la plupart de ces édifices sont dans un pitoyable état de dégradation. Une foule compacte et pittoresque encombre toute la journée les bazars, qui sont réputés dans l'Inde entière pour la vente de certains articles : armes damasquinées, vases en fer incrusté d'or ou d'argent, étoffes brochées d'or, etc.

Les autres grandes villes du Pendjab sont Amritsar, la cité sainte des Sikhs ; Moultan, dont la forteresse remonte au temps d'Alexandre; Loudiana, et Ambala, célèbres pour leurs châles qui rivalisent avec ceux du Cachemire; Péchavar, grande ville de 60 000 âmes, l'avant-poste de l'Inde aux frontières d'Afghanistan.

A lui seul, comme nous l'avons dit, le Pendjab serait de taille à lutter contre les Afghans ; mais nous allons voir que l'Angleterre, sans être obligée de reculer jusqu'au populeux Hindoustan, possède encore de vastes et nombreux royaumes voisins du théâtre de la lutte.

A suivre. LOUIS ROUSSELET.

L'ÉPÉE

Autrefois existait dans l'Inde un état florissant. Son fondateur, avant de mourir, légua son épée à ses concitoyens, leur promettant de veiller sur eux aussi longtemps qu'ils sauraient la garder et l'honorer.

Elle était lourde, cette arme! Les plus vaillants guerriers, ceux qui avaient combattu aux côtés du héros, veillé aux frontières et défendu la patrie, s'en réservèrent la garde. Elle ne devait plus servir; mais, une fois par an, chefs et soldats se rangeaient autour du plus ancien d'entre eux, et celui-ci, élevant

l'épée vers le ciel, rappelait au peuple assemblé la promesse du guerrier. Et tous, ceux qui touchaient l'arme et ceux qui la voyaient étinceler de loin, se sentaient le cœur fort et hardi.

Mais, d'années en années, la phalange resserrait ses rangs éclaircis. Un jour vint où le dernier survivant d'une autre époque ne vit personne pour recevoir de ses mains défaillantes le legs de ses compagnons: il déposa l'épée dans un temple.

Là, personne n'y toucha plus. Et avec les années une légende se créa, qui menaçait de la colère divine l'audacieux qui eût osé y porter la main. L'épée se rouillait. L'ennemi, longtemps contenu par le souvenir du héros, s'enhardissait. Un jour, il franchit la frontière et marcha droit sur la capitale. On se pressait autour de l'épée, qui s'animait sur l'autel. Depuis que le pays était envahi, des lueurs parcouraient la lame et, la nuit, elle brillait d'un éclat surnaturel. Plus l'ennemi s'approchait, plus le glaive étincelait et plus aussi les hommes sans courage restaient consternés de ce prodige.

Un jeune pâtre, venu avec la foule que l'étranger chassait devant lui, vit cet humiliant spectacle. Son cœur s'indigna. Chacun semblait vraiment attendre là que l'épée, abritant leurs défaillances, les vengeât de leurs ennemis ! Il courut soudain à l'autel, saisit l'arme et la pressa contre sa poitrine. A ce contact, son courage s'exalta; il éleva l'épée au-dessus de sa tête et le peuple répéta après lui: « Victoire ! victoire ! »

L'audacieux traversa la ville. Il entendit crier sur ses pas que le héros redescendait sur la terre pour sauver le pays ; il vit la confiance revenir avec la certitude du succès, l'enthousiasme gagner les plus tièdes et les plus peureux demander à écraser les ennemis.

Le pâtre prit le commandement, et, de gré ou de force, on enrôla tout ce qui était capable de porter une arme. Bientôt on marcha aux envahisseurs, étonnés de ce retour de courage. Les deux armées se heurtèrent et le pâtre pénétra le premier dans les rangs ennemis. On le vit s'ouvrir dans la masse un sanglant passage. Son épée frappait à grands coups, à droite, à gauche ; elle se multipliait, et ceux qui la virent passer comme un éclair devant leurs yeux ne retournèrent jamais à leurs foyers.

Les ennemis implorèrent la paix, et l'armée revint jouir des honneurs du triomphe. Il furent prodigués au pâtre. Cependant d'ambitieuses pensées germaient en son cœur. Il voulait garder l'épée et le pouvoir qu'il tenait avec elle ; mais, comme il entrait au temple, songeant à ses desseins, une force invisible lui arracha l'arme et la brisa sur le sol. En même temps, une voix cria: « Je t'ai confié mon glaive pour sauver ce peuple et non pour l'asservir. Et vous tous, vous vous défendrez mieux en comptant sur vous seuls qu'en vous prosternant devant un talisman inutile. »

Le pâtre aussitôt se sentit sans force et sans courage. Il s'enfuit et retomba dans son obscurité. Cependant le peuple, instruit par les dangers auxquels il venait d'échapper, s'organisa fortement et nul ne tenta plus de l'attaquer.

Ch. Schiffer.

LE CHIEN DU CAPITAINE [1]

CHAPITRE II

« Bonsoir, capitaine! Vous causiez donc avec Zéro; qu'est-ce que vous pouviez bien lui dire? il ne parle que hollandais ! demanda à Jean Pigault le vieux quartier-maître, Michel Yver, chargé de l'entretien du petit phare qui guide les pilotes à l'entrée d'un port toujours difficile.

— Ah! dit le capitaine, le particulier s'appelle Zéro? je suis bien aise de le savoir, et je trouve que c'est juste ce qu'il vaut. Je ne lui fais pas compliment de sa politesse ! Je le tire des mains d'une bande de vauriens qui allaient le noyer, je l'invite à souper, et il ne me fait pas l'honneur d'accepter.... il ne me répond même pas !... ajouta le capitaine en riant.

— Ah! pour ce qui est de cela, j'avoue qu'il est dans son tort, et que je n'aurais pas fait comme lui, dit Michel Yver; mais que voulez-vous? c'est fidèle en diable; ça ne connaît que son maître!

— Et ce maître, quel est-il?

— Un pas grand'chose! un certain Norkind Van der Tromp, maître timonier à bord de la *Reine-Sophie*, gros lougre hollandais, qui est venu prendre ici un chargement de pommes qu'on lui a envoyées du pays de Caux. Entre nous, ce Norkind est un rien du tout.... pas sot, mais toujours gris, à terre du moins ; je ne sais pas comment il se comporte à la mer! Il passe pour donner à son chien plus de coups de bâton que de morceaux de pain... Mais, que voulez-vous? le pauvre imbécile l'aime tout de même! Faut le voir emboiter le pas derrière lui : il marche dans ses semelles! Il ne paye pas de mine, si vous voulez; mais jamais une bête n'a eu plus d'esprit! Il a plus de tours qu'un sorcier dans son sac. Il fait tout ce qu'on lui commande, et même davantage.... Il ne lui manque que la parole, et encore elle ne lui manque guère. Il est sûr et certain qu'il comprend le hollandais, et le flamand aussi! car il ne se trompait jamais quand cet escogriffe de Norkind lui commandait quelque chose. Il est bien connu sur le port, allez ! Mais il a encore plus de cœur que d'esprit.... et avec ça, fidèle! ne connaissant au monde que son maître!... Il se jetterait au feu ... et à l'eau pour lui....

— On n'en fait plus comme cela! dit Jean Pigault,

1. Suite — Voy. page 11

avec un gros rire et je connais bien des chrétiens qui ne le valent pas!

— Je le crois parbleu bien! Mais regardez donc, capitaine! qu'est-ce qu'il peut avoir à courir ainsi comme un affolé sur la berge?»

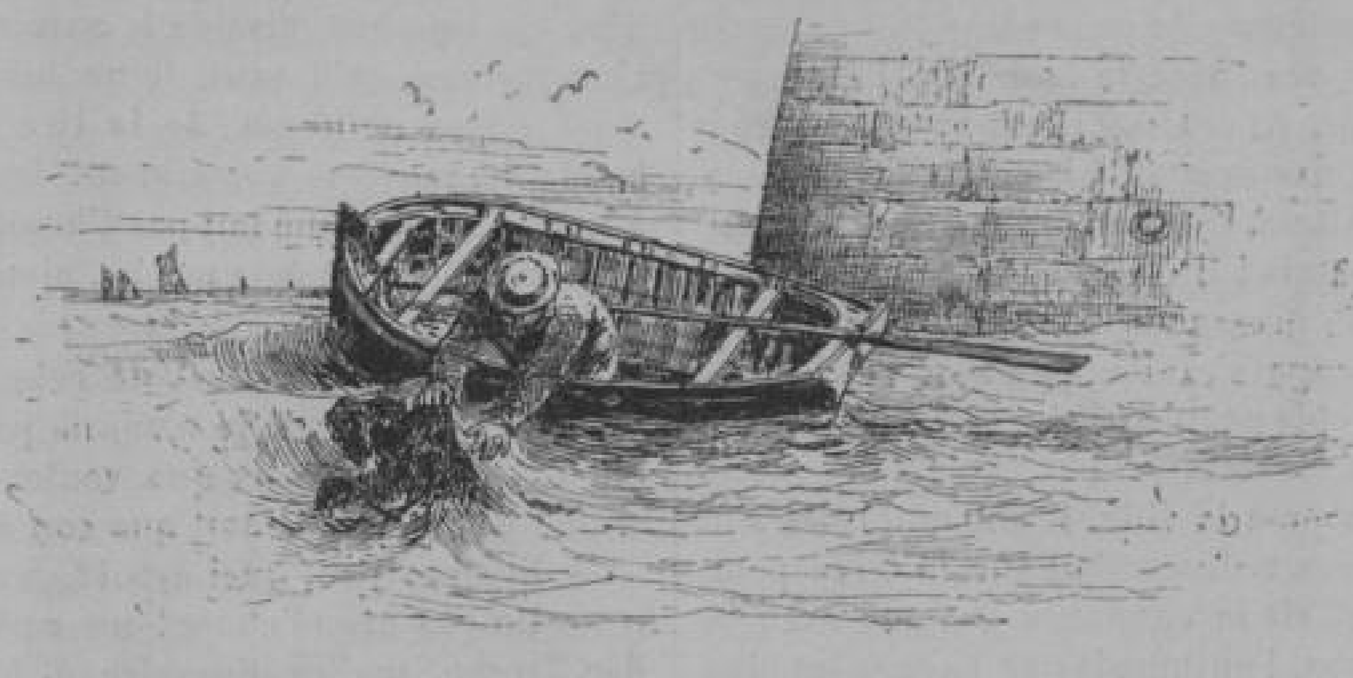
Jean Pigault se retourna, et il aperçut Zéro qui allait et venait le long de la rivière, s'arrêtant de temps à autre, pour regarder du côté de la mer, en poussant des hurlements désespérés, puis recommençant sa course insensée, et s'arrêtant de nouveau, comme s'il n'eût pu prendre, une fois pour toutes, une résolution définitive....

Enfin, après deux ou trois minutes de délibération avec lui-même, Zéro décida sans doute quelque chose, car il prit son élan, et, d'un bond vigoureux, se précipita dans le fleuve, et nagea résolûment vers le large.

« Je t'en souhaite! dit l'invalide avec un geste insouciant ; si tu crois qu'avec tes pattes tu vas rejoindre la *Reine-Sophie*, qui se couvre de toile, qui file ses douze nœuds, du train dont elle va, et qui a deux lieues d'avance sur toi !... tu te trompes, mon bonhomme! Tu vas boire un coup avant cinq minutes d'ici, ou je t'attache le reste de tes jours avec des saucisses! Mais voyez donc, capitaine, ce satané courant l'entraîne déjà du côté du Havre: quand il voudrait revenir, il ne pourrait déjà plus!.. C'est comme ça que les deux frères Langlois se sont noyés le 10 du mois passé.... N'importe! c'est tout de même mal à Norkind de n'avoir pas voulu l'emmener.... et c'est bien bête au toutou de risquer sa peau pour un ivrogne qui ne le mérite guère... Ah! tenez, le voilà qui coule!... Non! il nage encore.... Quels coups de reins!.. Ah! c'est fini! voilà qu'il tourbillonne... Non! il reparaît! a-t-il la vie dure! Vrai, tout de même, ça me fait encore quelque chose, et je donnerais bien quatre sous de ma poche pour pouvoir jeter une corde à cette pauvre bête.... Il est si malin qu'il en happerait certainement le bout et reviendrait à terre!

— Tonnerre de Brest! je ne veux pas qu'il meure, ce satané chien!... dit le capitaine avec un juron énergique, que le bon Dieu lui pardonnera, parce qu'il échappait à l'indignation d'un cœur chaud et généreux. J'ai sauvé des hommes qui ne lui allaient pas à la cheville.... je le sauverai aussi, nom d'une pipe! ou nous boirons le dernier coup ensemble.... à votre santé! Michel Yver!»

Plus prompt que la parole, avec une agilité que l'on ne se serait peut-être pas attendu à rencontrer chez un homme de son âge et de sa carrure, Jean Pigault sauta dans une barque, et maniant l'aviron avec la vigueur et l'habileté d'un rameur sans pareil, il gagna de vitesse sur le chien en détresse, le dépassa de cinq ou six brasses, revint sur lui en se laissant porter par le courant, et, au moment où Zéro allait disparaître pour la troisième, et probablement pour la dernière fois, il le saisit par la peau du cou, l'enleva à la force du poignet, et le jeta au fond de la barque, où le malheureux chien resta un moment immobile, couché sur le flanc, et rendant par la bouche et les narines les torrents d'eau qu'il avait avalés.



Il le saisit par la peau du cou. (P. 28, col. 2.)

Cet exploit une fois accompli, et plus vite que nous ne l'avons raconté, le capitaine fit aisément virer sa légère embarcation, et aborda en quelques coups de rames. Yver, qui l'attendait, se chargea d'amarrer la barque, et Jean Pigault, compatissant jusqu'au bout, souleva le chien encore tout étourdi, et le déposa doucement et avec toutes sortes de précautions sur la rive, comme il eût fait d'un noyé sauvé par lui.

Zéro avait du tempérament, et une certaine énergie de caractère. Aussitôt qu'il se vit de nouveau sur la terre ferme, il se sentit un autre homme, c'est un autre chien que je voulais dire. Il se fit en lui comme une révolution soudaine, complète et inattendue. La conduite de son maître se présenta à son esprit sous son véritable jour; il comprit qu'un particulier qui l'avait abandonné volontairement ne valait vraiment pas qu'il s'exposât une troisième fois à la mort pour lui.... d'autant plus que ce sacrifice serait complétement inutile, car il voyait bien maintenant qu'il ne parviendrait jamais à rejoindre la *Reine-Sophie*, alors qu'elle courait vent arrière. Il s'assit donc sur son séant, mélancolique et rêveur, dans l'attitude qu'un peintre pourrait donner à un chien philosophe, qui connaît trop les hommes pour attendre rien d'eux, et qui a déjà trop d'expérience pour espérer quoi que ce soit de la vie et de la destinée. Il devait sans doute beaucoup de reconnaissance au généreux inconnu qui venait de le sauver avec tant de dévouement; mais celui-là même croyait

sans doute avoir déjà fait assez pour lui, et il était résolu maintenant à l'abandonner à son malheureux sort. Il n'allait donc plus être qu'un chien errant sur la terre étrangère, un vagabond en rupture de ban, sans papiers, sans asile et sans pain; n'ayant plus ni feu ni lieu, avec la perspective de coucher et de souper à cette auberge de la Belle-Étoile qui n'est guère meilleure pour l'espèce canine que pour l'espèce humaine. Ces réflexions pénibles mais justes lui mettaient nécessairement du vague dans l'âme, et ses impressions découragées se peignaient avec une énergie singulière dans sa contenance douloureuse et sur sa physionomie expressive. Il avait surtout une façon d'allonger la lèvre inférieure qui ne permettait pas de douter de l'amer découragement dont son cœur de chien devait être en ce moment rempli.

Jean Pigault le regardait avec une attention et un intérêt dont lui-même s'étonnait, mais dont il n'eût pu se défendre. On eût dit qu'il devinait tout ce qui se passait en lui, et qu'il se rendait compte de ses plus intimes pensées.

« Voici, se dit-il en manière de réflexion, un animal qui n'est pas le chien de tout le monde. Cela serait drôle s'il pouvait écrire, ou seulement raconter tout ce qu'il pense.... Mais voilà sept heures et demie qui sonnent à Notre-Dame: il va me faire manger ma soupe froide.... et Jeanneton va bien me recevoir!... pourtant je ne puis pas le laisser là, ce pauvre diable, qui me fait l'effet de n'avoir plus que moi au monde! »

En achevant ces mots, le capitaine se tourna vers le chien, toujours immobile à la même place, toujours plongé dans ses réflexions, et s'adressant à lui, comme s'il eût été capable de le comprendre:

« Allons! mon garçon, lui dit-il, tu dois bien voir que tout est fini avec l'autre. N'y pense donc plus, et suis-moi! »

Et, comme s'il eût voulu appuyer cette injonction par une démonstration plus efficace, Jean Pigault passa son mouchoir dans le collier de Zéro, qui, cette fois, se laissa emmener sans résistance.



Zéro se laissa emmener. (P. 29, col. 2.

La côte de Grâce, au pied de laquelle Honfleur est bâti, est certainement un des sites les plus charmants de ces beaux rivages de Normandie, qui, à chaque détour des routes capricieuses, nous montrent des paysages faits à souhait pour le plaisir des yeux. Nulle part horizon plus large ne s'offre à nous sous des aspects plus grandioses; nulle part, la végétation n'étale avec plus d'orgueil et de splendeur les magnificences de sa séve plantureuse.

Né tout près de là, à Villerville, d'une race de marins, Jean Pigault, dans ses voyages lointains, avait toujours emporté au fond de l'âme l'image de

ce coin de terre où s'était passée son enfance. Nulle part il n'avait rien vu qui effaçât chez lui ce radieux souvenir. Tout lui avait paru moins beau que ce pli du rivage où il avait ouvert pour la première fois les yeux à la lumière. Aussi s'était-il toujours dit que, plus tard, si, à force de travail et d'économie, il parvenait à cette précieuse aisance que l'on appelait autrefois la *médiocrité dorée*, et qui est le but si légitime de tous ceux dont la vie est un long effort et un rude labeur, ce serait là qu'il viendrait abriter ses derniers automnes.

Il avait eu le bonheur si rare de voir son vœu s'accomplir. A mi-chemin de cette montée un peu âpre, qui commence aux dernières maisons d'Honfleur, et qui aboutit au plateau même où s'élève cette chapelle de la Vierge, but sacré de tant de pèlerinages, et toute remplie des offrandes des matelots reconnaissants, sauvés du naufrage par celle qu'ils implorent comme l'Étoile de la Mer, — « *Ave, Maris Stella* », comme chante le pieux cantique — il avait eu le bonheur de trouver une maison que l'on pouvait regarder comme la demeure idéale d'un sage et d'un marin. Elle était petite, mais commode. La cour d'un côté, le jardin de l'autre; ici la campagne souriante, et, plus loin, la Seine, large comme un beau lac, avec le Havre et les côteaux d'Ingouville et de Sainte-Adresse comme fond de tableau, et sur la gauche, immense et infinie, toujours nouvelle, et toujours la même, la vaste mer! la mer sans laquelle ne peut plus vivre celui qui a passé sa main d'enfant dans la crinière éparpillée de la vague, et qui, plus tard, homme fait, dans la plénitude de sa force, s'est senti, pendant de longues années, bercé dans le calme, ou ballotté dans la tempête, sur le sein large et puissant de l'Océan.

Jean Pigault en était encore à la lune de miel de sa vie de propriétaire et de rentier. Il était depuis six mois seulement dans la *Villa des Roches-Blanches* (ainsi s'appelait sa maisonnette), écussonnant ses rosiers, cueillant ses fraises, arrosant ses laitues, et lisant le *Courrier du Havre*: servi, choyé et dorloté par son unique servante, Jeanneton, dont le plus grand mérite était de savoir faire la matelote normande et d'avoir pour son maître un profond attachement.

« Ah! monsieur, comme vous rentrez tard! dit la brave fille en ouvrant la porte au capitaine; huit heures moins dix!... J'ai été obligée de remettre la soupe sur le feu, une soupe à la crème! si elle est tournée, ça sera votre faute et pas la mienne....

— C'est entendu, dit Jean Pigault, s'il y a des avaries, je les prends pour mon compte! mais servez vite.... J'ai couru des bordées, et, tel que me voilà, je meurs de faim! ..

— Eh! bon Dieu! continua Jeanneton, en se penchant de côté, qu'est-ce que vous traînez donc derrière vous, que vous en avez la main tout embarrassée?...

— C'est un ami que j'ai invité à souper, dit le capitaine, avec un rire que l'on entendit dans toute la maison; mais pare à virer! car vous me faites rester là sur le seuil de la porte, et j'ai vent arrière que j'en grelotte. »

Jeanneton s'effaça, et le capitaine entra, suivi de Zéro!

« Eh ben! vrai! il n'est pas beau, votre invité! dit la bonne, qui avait son franc parler avec tout le monde et avec son maître.

— C'est possible! mais vous verrez qu'il est bon! En tout cas, pour sa bienvenue, vous allez lui faire une bonne pâtée.

— M'est avis qu'il en a besoin! » dit Jeanneton en regardant le chien, piteux, mouillé, crotté, efflanqué.

Mais comme, au fond, ce n'était pas une mauvaise créature, la souffrance éveillait toujours la compassion chez elle; son premier mouvement la portait au secours de toutes les misères comme de toutes les douleurs. Elle prépara donc un confortable et copieux repas pour le nouveau venu.

Zéro soupa ce soir-là comme il n'avait pas soupé depuis longtemps. La maison lui parut bonne, et ce fut seulement pour la forme qu'on lui passa une chaîne au cou, en le conduisant à sa niche. Il n'avait pas envie d'abandonner de sitôt ce toit hospitalier.

Que se passa-t-il alors dans cette tête de chien, à laquelle ne manquait certes ni la lumière de l'intelligence, ni la chaleur du sentiment? C'est, en vérité, ce que personne n'aurait pu dire avec une certitude absolue, car Zéro, discret par nature, et plus réservé encore depuis qu'il avait eu des malheurs, ne fit de confidences à personne. Il est cependant permis de croire qu'il finit par se dire qu'entre un maître qui l'avait abandonné et un autre qui l'avait sauvé, qui le soignait, qui le nourrissait, qui le caressait, et qui l'aimait, son choix ne pouvait pas être douteux. Il reporta donc sur le capitaine toute l'affection qu'il avait eue jadis pour le matelot, et ce n'est pas peu dire. Ce fut une vie toute nouvelle qui commença pour lui. Il se donna entièrement à Jean Pigault comme serviteur et comme ami. Tous les moyens lui furent bons pour témoigner sa tendresse et son dévouement au propriétaire de la Villa des Roches-Blanches, qui était aussi le sien. Il vivait avec lui, ne le quittant pas d'une seconde, les yeux dans ses yeux, épiant ses pensées, et s'efforçant de deviner ses désirs, pour les satisfaire. Il l'accompagnait dans toutes ses promenades, le suivait partout, et couchait la nuit sur un tapis au pied de son lit. Il n'y avait pas dans toute l'Europe un homme mieux gardé que notre capitaine. Saint Roch et son chien, si célèbre par la légende dorée, ne formèrent point une paire d'amis plus inséparables.

Mais Zéro ne bornait pas là ses attentions et ses soins : il ne négligeait rien pour faire preuve de sa bonne volonté et de son ardent désir de se rendre

utile et agréable. Il rapportait au logis les mouchoirs de poche que l'insouciant capitaine semait un peu à droite et à gauche, dans la cour et dans le jardin; il veillait à ce que la porte extérieure fût toujours fermée, et il déployait une véritable habileté dans la façon ingénieuse dont il soulevait la clanche pour la laisser retomber ensuite dans la gâchette ; il apprenait la politesse aux petits drôles qui se permettaient de parler à son maître sans se découvrir devant lui. Il leur mettait résolûment une patte sur chaque épaule, et avec douceur, mais avec fermeté, leur donnait une leçon de savoir-vivre en cueillant délicatement une casquette obstinée sur une tête mal apprise.

Ce n'étaient point là, du reste, ses seules attentions. Il avait remarqué l'empressement avec lequel le capitaine lisait chaque matin le *Courrier du Havre*, qui le mettait au courant de toutes les affaires maritimes de l'Europe et de l'Amérique. Eh bien! pour lui donner quelques minutes plus tôt la joie de cette lecture favorite, il allait attendre le facteur au bas de la côte de Grâce, recevait de ses mains le précieux journal, et le rapportait au logis, en arpentant la route aussi vite que ses jambes pouvaient le porter.

Jean Pigault, qui n'avait jamais été tant gâté, trouvait qu'il était bon d'être aimé ainsi, même par un chien, et, très-reconnaissant et très-touché des preuves sans fin de cette affection sans bornes, il aimait lui-même chaque jour davantage ce serviteur, ce compagnon, cet ami!

Ce fut pour Zéro une période d'existence vraiment idéale. Il n'avait jamais désiré, jamais rêvé un bonheur plus complet que celui-là. Mais hélas! un proverbe cruel l'a dit :

« Ce qui est beau est de courte durée ! »

Ceci est vrai, paraît-il, pour les chiens comme pour les hommes.

Le capitaine se maria et, nécessairement, Zéro n'occupa plus la première place dans la *Villa des Roches-Blanches*, ni dans le cœur de son maître.

A suivre. LOUIS ENAULT.

LES OBÉLISQUES

On n'a jamais su d'une façon certaine l'origine du mot obélisque. L'opinion la plus accréditée veut qu'il soit un diminutif du grec *obelos*, broche, d'où *obeliskos*, brochette. Hérodote appelle les obélisques : broches en pierre. Quelques-uns ont prétendu en trouver l'origine dans l'hébreu *ob-el*, « serpent du soleil. » Ce qui est certain, c'est qu'on chercherait vainement l'étymologie de ce mot dans la langue même des Égyptiens.

Les obélisques sont des monolithes, c'est-à-dire des masses de pierre d'un seul morceau, taillées à quatre faces qui portent des inscriptions, et qui vont en diminuant pour se terminer en une pointe pyramidale, qu'on appelle *pyramidion*.

Quant à l'origine de ces monuments, il est probable qu'ils n'étaient dans le principe que des pierres commémoratives dont on a régularisé la forme et l'emploi avec le temps.

On finit par les placer par paire à l'entrée des temples ou des palais. Toutefois ils étaient principalement consacrés au soleil, le dieu *Aroëris*, et leur forme affectait aux yeux des Égyptiens la ressemblance d'un rayon de cet astre.

Ce sont des monuments de granit qui furent tous tirés des fameuses carrières de Syène, dans la haute Égypte. Ces carrières ont une superficie de près de deux lieues. On y voit encore un obélisque dont la taille n'est pas achevée.

Les inscriptions hiéroglyphiques gravées sur ces monuments rappellent toujours, comme sur les autres monuments d'Égypte, les titres royaux, noms et prénoms des princes qui les ont fait élever.

C'est de cette manière d'ailleurs qu'on peut seulement déterminer la période historique à laquelle ils appartiennent.

Les empereurs romains firent transporter en Italie un grand nombre d'obélisques. Un historien romain, dans une description des anciens quartiers de Rome, a compté jusqu'à quarante-huit de ces monuments de différentes grandeurs. Mais avec les guerres du bas-empire, tous furent renversés, mutilés, brisés même ou ensevelis sous d'épaisses couches de sable.

Ce n'est qu'au XVI[e] siècle que les papes entreprirent leur réédification. Plusieurs d'entre eux y consacrèrent tous leurs efforts.

Le plus grand des obélisques connus est celui que le pape Sixte V fit élever le 10 août 1588, par les soins de l'architecte Fontana, devant l'église Saint-Jean-de-Latran, dont il porte le nom. Il avait été enlevé de Thèbes par ordre de l'empereur Constantin, et transporté à Rome sur un radeau conduit par trois cents rameurs. Il a plus de trente-deux mètres de hauteur et date de 1750 avant Jésus-Christ.

On raconte que le pape Sixte V, pour prévenir le tumulte d'une foule qui aurait pu gêner ou empêcher l'érection du monument, avait défendu sous peine de mort qu'aucun cri fût poussé pendant les travaux. Cependant on voyait lentement s'élever de terre le colosse de granit, lorsque le câble principal, échauffé par le frottement, menaça tout d'un coup de se rompre. Un accident terrible pouvait arriver. Mais un homme du peuple, qui se trouvait au premier rang des spectateurs, cria : « Mouillez la corde! » Le conseil immédiatement suivi évita une catastrophe.

Le pape se fit amener celui qui avait ainsi enfreint

ses ordres et, au lieu de le punir, le récompensa magnifiquement.

Le second obélisque de Rome pour la grandeur a été rapporté d'Héliopolis par ordre de l'empereur Caligula. Il n'a aucune inscription. Pline dit qu'on avait lesté avec douze mille boisseaux de lentilles le bâtiment qui apporta l'énorme monolithe.

L'Italie possède encore, outre les deux que je viens de mentionner, une douzaine d'obélisques égyptiens plus ou moins bien conservés.

En France, nous n'en avons à proprement parler qu'un seul, que tout le monde connaît, celui de Paris. Il vient de Louqsor, où il faisait le pendant devant le palais de ce nom à un autre obélisque, comme lui en granit rouge. Il a 22^{m}, 83 de hauteur dans sa plus grande largeur à sa base, et pèse environ 225 000 kilogrammes.

Les inscriptions en sont remarquables. Sur les trois côtés qui font face à l'Arc de Triomphe, aux Tuileries et à la Madeleine, elles se rapportent à Rhamsès II ; sur le côté qui fait face au pont de la Concorde, c'est-à-dire à la rivière, elles se rapportent à Rhamsès III. Rhamsès est représenté offrant de l'eau au dieu Ammon.

Cet obélisque a été offert par le vice-roi d'Égypte, Méhémet-Ali.

On construisit à Toulon, pour le transport de ce monument, un navire appelé *Le Louqsor*, commandé par le lieutenant de vaisseau de Verninhaç-Saint-Maur.

Les opérations d'abatage et de déplacement furent confiées à l'ingénieur de la marine Lebas.

Le *Louqsor* partit de Toulon au mois de mars 1831 et arriva à destination le 15 août.

L'obélisque fut abattu le 13 octobre et placé à bord le 19 décembre de la même année. Il n'entra cependant dans Paris que le 23 décembre 1833.

Dans le même temps où le vice-roi d'Égypte offrait ce monument au gouvernement français, il en offrait un semblable à l'Angleterre.

Des raisons d'économie empêchèrent celle-ci de prendre possession à cette époque du cadeau qu'on lui faisait. Puis les années passèrent et on oublia un peu l'obélisque. Enfin, dans les derniers mois de 1877, un bâtiment alla chercher à Alexandrie le monument abandonné. On avait construit pour son transport une coque en fer, destinée à flotter en remorque, et affectant une forme ovale très-allongée. Or, il arriva que le navire remorqueur, surpris par une violente tempête, fut obligé d'abandonner sa remorque. Celle-ci s'en alla à la dérive, poussée par les vents contraires.



Aiguille de Cléopâtre.

Mais on s'inquiétait en Angleterre du sort de l'obélisque, et pendant de longs jours de nombreux navires interrogèrent l'Océan et ses côtes, demandant partout ce qu'était devenue l'*Aiguille de Cléopâtre* ; car c'est ainsi qu'on appelait vulgairement le précieux monolithe, tout simplement parce qu'il avait été apporté à Alexandrie sous le règne de cette reine. Enfin on signala la présence de la coque en fer, d'abord au large du rivage espagnol, puis dans les eaux du port français de Saint-Ferréol. Un vaisseau s'empressa d'accourir, de reprendre la remorque interrompue et de ramener en Angleterre le monument qu'on avait cru perdu.

Les Anglais, dans leur enthousiasme, le baptisèrent immédiatement du nom d'*obélisque de Victoria*. Puis il s'agit de trouver un emplacement convenable pour l'y ériger. Un journal de Londres formula en cette occasion l'opinion suivante :

« Nul emplacement ne peut être meilleur que Greenwich, qui est le temple de l'astronomie royale et la place d'où la longitude et l'heure sont calculées et reconnues sur la plupart des lieux du globe civilisé. Le monument de Ra (soleil de midi, par opposition à Homs, soleil levant, et à Tun, soleil de minuit), au culte duquel ce monolithe a été primitivement dédié et érigé, devrait être dressé sur l'unique et seul emplacement des États de Victoria qui sert de base aux calculs du temps. En fait, Greenwich est véritablement pour notre nation le siége de Seb, c'est-à-dire « le siége du temps », ainsi que cela est gravé sur le monument même. » Cet avis n'a pas prévalu et l'obélisque de Victoria se dresse aujourd'hui près du palais de Westminster.

L. Sévin.



Il allongeait la tête dans tous les *bars*. (P. 33, col. 2.)

LE NEVEU DE L'ONCLE PLACIDE[1]

TROISIÈME PARTIE[2]

L'HÉRITAGE DU VIEUX COB

V

Les rêves de Top.

A la porte de l'office du télégraphe, le jeune homme de grande espérance flânait les mains dans les poches, faisant les cent pas comme un gentleman qui attend quelqu'un. Pour charmer les loisirs de l'attente, il marchait dans la boue du ruisseau, éclaboussant de son mieux les gens bien vêtus. Il fut sur le point d'éclabousser le capitaine Monroë et son ami, tant ils étaient devenus méconnaissables.

« Eh bien, Top? lui dit le capitaine.

— Eh bien? répondit Top d'un air grognon, est-ce un temps à faire droguer le monde une demi-heure de trop, dans les ruisseaux? Vous m'aviez donné rendez-vous pour quatre heures et demie, et voilà qu'il est cinq heures.

— Top, reprit le capitaine en souriant, nous vous présentons nos excuses; nous avons eu fort à faire, et c'est cela qui nous a retardés. Maintenant, avez-vous appris quelque chose là-bas?

— Ils partent pour Chicago.

— Bon ceci, dit le capitaine; et quand partent-ils?

— Demain matin.

— Diable! ils sont bien pressés, ces gens-là.

— Pressés ou non, c'est comme cela, dit Top d'un ton hargneux. On m'a montré leur domestique. Ils disent que c'est un Français; mais, moi, je soutiens que c'est un gros mulâtre. Il s'en allait le long des rues, et il revenait continuellement à l'hôtel, comme s'il avait peur de se perdre. Je l'ai suivi un peu pour me rendre compte. Si vous l'aviez vu allonger la tête dans tous les *bars*, sans oser entrer dans un seul! Je parie que c'est encore un de ces imbéciles que l'on fourre dans les sociétés de tempérance. »

L'idée d'Alfanègre, membre d'une société de tempérance, était si grotesque pour quiconque le connaissait bien, que M. Jourdy allongea facétieusement un coup de coude au capitaine, et lui dit à l'oreille : « C'est-à-dire que le malheureux n'a pas un cent pour se rafraîchir d'un pauvre petit cock-tail ou d'un modeste mint-julep. C'est à mourir de rire.

— Ces individus partent-ils seuls? demanda le capitaine à son espion.

— Ils partent avec des dames françaises qui habitent Chicago; et ils doivent passer quelque temps chez ces dames. »

Le capitaine adressa à son ami un regard triomphant, qui signifiait : « Nous les tenons! »

« Et sauriez-vous par hasard, dit-il en reprenant son interrogatoire, dans quel quartier de Chicago habitent ces dames?

1. Suite. — Voy. pages 1 et 17.

2. Voy. la première partie, vol. X, pages 97 et suivantes; et la deuxième partie, vol. XII, pages 209 et suivantes.

— Non ; mais un des nègres de service m'a répété les bavardages d'une petite fille, qui n'est pas trop laide pour une Française, et qui a fait des confidences à tous les domestiques : le père, un ingénieur français, a son bureau dans Chicago même; mais il habite un cottage à la campagne, je ne sais pas où.

— Top! s'écria le capitaine qui tremblait d'une joie féroce, vous vous êtes acquitté de votre mission comme un homme. J'ose prédire que vous irez loin, ajouta-t-il en faisant mine de lui tapoter la tête pour lui témoigner sa satisfaction.

— Touchez pas ! » s'écria Top en se redressant d'un air de dignité offensée. Puis il se baissa vers le ruisseau, comme pour y prendre de la boue, et dit avec une animation croissante : « Si vous me touchez seulement du bout du doigt, je vous couvre de boue de la tête aux pieds !

— Bravo, Top! dit le capitaine sans s'émouvoir, vous joignez la noble indépendance du Yankee à la ruse du Peau-Rouge. Je ne sais plus, maintenant, si je puis, sans offenser votre dignité, vous mettre dans la main un dollar que j'ai là pour vous. »

Au lieu de tendre la main, Top prit familièrement le capitaine par la manche et le tira à l'écart, ayant à l'entretenir d'une affaire confidentielle.

« Capitaine, dit-il avec une émotion dont il semblait avoir honte, voulez-vous m'emmener avec vous?

— Vous emmener, mon garçon, et pourquoi vous emmènerais-je?

— Parce que je n'aime que vous au monde, dit Top en se détournant, comme s'il rougissait de ses paroles.

— Pourquoi diable m'aimez-vous tant que cela? demanda le capitaine en le regardant avec curiosité.

— Est-ce que je le sais, moi? répondit Top d'un ton rogue. Je suppose qu'il faut bien que l'on aime quelqu'un, à moins d'être pire qu'un chien, et je suppose que c'est pour cela que je vous aime. Je ne puis pas m'en empêcher : ainsi, emmenez-moi.

— Je suis trop pauvre, dit le capitaine troublé malgré lui de l'émotion de Top.

— Je ne vous coûterai rien, répliqua Top avec vivacité. Je vous aiderai, je volerai pour vous ! »

C'était un pécheur terriblement endurci que le capitaine Monroë, et, parmi toutes les infamies et tous les crimes dont il s'était souillé dans le cours de sa vie, les vols n'étaient que d'innocentes peccadilles. Il rougit cependant et baissa les yeux en entendant un enfant de treize ans lui parler de voler comme d'une chose toute naturelle.

On aurait brisé les os de Top plutôt que de lui faire dire : « Je vous servirai. » Il mettait son amour-propre à n'être le domestique de personne, pas même celui du capitaine. Mais il n'éprouvait ni embarras ni honte à proposer au capitaine de voler pour lui. Tout le monde volait autour de lui, son père, sa mère, ses frères, ses sœurs. Tout le monde, du moins tout son monde à lui, approuvait le vol, et l'on ne blâmait le voleur que quand il se laissait prendre.

Le capitaine, lui, n'était pas né d'une famille de voleurs. A l'âge de Top, il était encore honnête, n'ayant jamais été tenté. Bien des années plus tard, il était devenu faussaire, voleur et assassin, parce que le dégoût du travail lui était venu en même temps que le goût du plaisir. De chute en chute, il était tombé si bas qu'il n'avait même plus le droit de dire à un enfant : « Il ne faut pas voler. » Top, qui avait l'esprit logique et la riposte prompte, n'aurait pas manqué de lui répondre : « Vous volez bien, vous! »

Si ce que le capitaine ressentait en ce moment n'était pas du remords, c'était, dans tous les cas, un sentiment qui ressemblait beaucoup au remords. Une seconde fois, ses joues se couvrirent d'une légère rougeur. Mais aussitôt il eut honte d'avoir eu honte, et répondit brusquement : « Top, c'est impossible, n'y songez plus. Mais donnez-moi la main et acceptez ce greenback. »

Top lui prit la main et la serra de toutes ses forces; ensuite, lui ayant arraché le greenback avec une fureur de chat sauvage, il le froissa, le jeta dans le ruisseau et piétina dessus. Alors il s'en alla les deux mains dans les poches, en sifflant bien fort, parce qu'il avait envie de pleurer.

Pour couper court aux questions que M. Jourdy n'aurait pas manqué de lui adresser, le capitaine héla une voiture qui passait à vide, y installa son compagnon, en le priant de l'attendre deux minutes, se précipita dans l'office du télégraphe, et expédia les deux dépêches suivantes :

1° « M. Cob. Myers-Hotel. Chicago. Revenez tout de suite.

Signé : Blotter. »

2° « M. Donaldson. Avenue du Michigan, 114. Chicago. Avez-vous encore du whisky? Combien de tonneaux? — Réponse payée. — Adresser la réponse au capitaine Monroë à l'office du télégraphe. »

Il jeta au cocher, en sautant dans la voiture, l'adresse d'un armurier. Pendant que la voiture brûlait le pavé, il expliqua à M. Jourdy qu'il s'en remettait à lui pour toutes les emplettes nécessaires à un long voyage, sauf pour celle des revolvers.

Les revolvers achetés et essayés séance tenante, ces deux messieurs se séparèrent. M. Jourdy garda la voiture pour courir les magasins; le capitaine s'en alla en flânant aux bureaux de l'*Investigateur universel*, en quête de M. Sandwich, ne trouva pas M. Sandwich, fit un bout de conversation avec M. Ruben, en annonçant qu'il reviendrait dans la soirée, et se remit à flâner. Pour tuer le temps, il acheta un cigare chez un pharmacien, et le fuma méthodiquement, en comptant ses pas, entra chez un chapelier qui tenait un *sample-room*, comme qui dirait un salon de dégustation, et se fit servir des rafraîchissements. Ayant regardé à sa montre, et

voyant qu'il lui restait du temps, il entra en conversation avec le chapelier-publicain, lui fit conter ses affaires de famille, tapota les joues du petit garçon, admira les beaux yeux de la petite fille et laissa le chapelier persuadé qu'il venait de recevoir la visite du meilleur des hommes et du plus distingué des gentlemen.

A l'office du télégraphe, il trouva la réponse de M. Donaldson. M. Donaldson disait laconiquement : « Oui, quinze de prêts, le double si l'on peut attendre.

— C'est magnifique, » pensa le capitaine. Ayant soupé debout, à un *bar*, il s'en alla ensuite, en jouant avec son cure-dent, voir si M. Sandwich était visible. M. Sandwich était visible. Le capitaine resta enfermé deux grandes heures avec lui. Quand il sortit du cabinet, la tête haute, le pas assuré, le regard triomphant, M. Ruben remarqua que M. Sandwich avait la tête basse, la démarche humble et l'œil morne.

« Et puis ? se demanda le capitaine, il me reste encore deux heures avant d'aller au rendez-vous chez Blotter ; je ne me soucie pas de sa société ; faisons un petit tour du côté de Coriolis Family House. » Ayant aperçu, sous un bec de gaz, dans la cour de l'hôtel, un personnage olivâtre, dodu et frisé, qui avait l'air très-penaud et très-embarrassé de sa personne, il paria avec lui-même que ce personnage devait être Alfanègre ; pour s'en assurer, il s'avança vers lui, entra en propos, et finit par l'emmener bras dessus bras dessous, en se félicitant tout bas d'avoir eu l'heureuse inspiration de venir flâner dans ces parages.

VI

Entre onze heures et minuit.

Entre onze heures et minuit, les hôtes de Mistress Coriolis dormaient d'un profond sommeil pour se préparer aux fatigues du lendemain, sauf Miss Mac-Bokum, qui se réveillait tous les quarts d'heure pour voir si les verrous de sa porte étaient poussés jusqu'au bout et s'il n'y avait pas par hasard un voleur caché sous son lit. Elle se faisait une idée terrible de l'audace et de l'habileté des voleurs américains ! Quand elle eut repris courage et qu'elle se fut enfin endormie, après les plus minutieuses perquisitions, son sommeil fut hanté par un songe effrayant. M[lle] Marthe lui disait en souriant : « Mais, Miss Mac-Bokum, cependant, l'oncle Placide n'est pas de cet avis-là. » Comme Miss Mac-Bokum avait une conscience très-timorée et très-délicate, elle concevait des doutes sur la méthode qu'elle avait employée jusque-là ; et elle sentait son front se couvrir d'une sueur d'angoisse, et ses papillotes tressaillir dans leur enveloppe de papier brouillard, à l'idée que jusque-là elle avait pu vivre dans l'erreur.

M[me] la princesse avait des visions confuses de chiffons brillants et de toilettes éclatantes ; M[me] la cadette rêvait bananes et pastèques.



Miss Mac-Bokum regardait sous son lit. (P. 35, col. 1.)

M[lle] Marthe revoyait la scène tumultueuse du matin. Elle se mettait sous la protection d'Émile, qui dispersait la foule par l'éclat de son regard, et par un simple geste de sa main. Mais, pendant qu'il veillait sur elle, quelqu'un lui volait ses deux millions de dollars, qui étaient renfermés dans un sac de cuir de Russie. Alors, M. de Randal apparaissait subitement et disait au défenseur de sa petite Marthe : « Mon cher Émile, ne vous inquiétez de rien, venez dans ma jolie maison de campagne, vous serez mon fils, l'oncle Placide sera notre oncle à tous, et nous serons bien heureux. » Et, dans son sommeil, M[lle] Marthe riait aux anges. Songez donc : une si jolie maison de campagne et un si bon camarade !

En débarquant le matin, l'oncle Placide s'était dit avec une sorte d'ivresse géographique : Je foule le sol américain ; à table : Je mange des mets américains ; en se promenant : Je parcours une ville américaine, la première en importance de toutes les villes américaines ; en se couchant : J'entre dans un lit américain ; en rêvant, entre onze heures et minuit, il lui sembla que son corps, n'étant plus soumis aux lois de la pesanteur, s'élevait si haut, si haut, qu'il planait au-dessus du continent américain. Ce n'était plus une carte qu'il avait sous les yeux, c'était le continent lui-même. Il voyait les vagues des deux océans déferler sur les côtes ; il distin-

guait le relief puissant des montagnes ; il suivait le cours des grands fleuves, il voyait miroiter les grands lacs du Nord et étinceler le golfe du Mexique. C'est trop beau ! c'est trop beau ! se disait-il avec exaltation. Je crois que je rêve ; mais non, je ne rêve pas, puisque j'ai les yeux grands ouverts. Comme il cherchait du regard la cataracte du Niagara, il l'aperçut dans le lointain et s'en approcha. Une jeune fille regardait la cataracte. Il la reconnut aussitôt, et son pauvre cœur battit à se rompre. Cette jeune fille était celle qu'il avait dû épouser à l'époque où il était jeune. Mais, quand il fut tout près d'elle, il reconnut qu'il s'était trompé. Celle qu'il avait prise pour sa fiancée, c'était Marthe, qui avait grandi et embelli ; il prit la main de Marthe et lui dit : « Soyez bénie, ma mignonne, pour avoir évoqué un si doux et si triste souvenir ! »

Comme il avait prononcé ces paroles tout haut, le bruit de sa propre voix l'éveilla ; son cœur tremblait, mais son âme n'était pas triste. Il se rendormit, et bientôt se trouva rue Saint-Antoine, dans l'église Saint-Paul. C'était le jour du mariage de sa sœur. Quand les deux mariés revinrent de l'autel et se tournèrent de son côté en souriant, il reconnut que le prêtre venait de bénir l'union d'Émile et de Marthe. Il n'éprouva ni surprise ni saisissement, et les bénit à son tour avec une grande allégresse de cœur.

Encore une fois il s'éveilla ; et quand il fut bien éveillé, il dit à demi-voix : « La chère mignonne, que Dieu la bénisse ! elle me fait penser à tous ceux que j'ai le plus aimés. » Et il sourit doucement, dans l'obscurité, à l'idée que ce qui n'était qu'un rêve pourrait devenir un jour une réalité. Il rumina quelque temps en silence, prononça distinctement ces deux mots : « Pourquoi pas ? » et se rendormit doucement.

Émile, s'il faut tout dire, dormait à poings fermés comme on dort à son âge. Si quelques images se présentèrent à lui pendant son sommeil, elles étaient vagues et flottantes, et représentaient confusément un beau revolver dont son oncle lui avait fait cadeau dans la journée ; une chasse au buffalo telle qu'on peut l'imaginer quand on n'y a jamais assisté en personne ; quelques uniformes entrevus dans la journée, uniformes de miliciens avec de grosses épaulettes blanches, uniformes français, qui lui avaient fait affluer le sang au cœur, et uniformes allemands qui l'avaient fait blêmir de rage. Car on retrouve aux États-Unis les uniformes de la plupart des armées européennes. Une seule fois, il fut profondément ému, pendant son sommeil, au souvenir d'une inscription qu'il avait vue dans le cimetière de *Trinity-Church*. Oui, il rêva de cet héroïque capitaine Lawrence, qui, dans la guerre de 1813, contre les Anglais, fut blessé à mort, et dont la dernière parole fut : « Ne rendez pas le navire. »

Il y avait bien longtemps que le capitaine Lawrence était un de ses héros ; il y avait bien longtemps qu'il connaissait le lieu de sa sépulture ; et, pendant la promenade de l'après-midi, lorsque la voiture, en suivant Broadway, avait passé devant *Trinity-Church*, il était descendu avec son oncle et Mlle Marthe, et il s'était religieusement découvert devant la tombe du capitaine.

Mlle Marthe s'était fait raconter l'histoire du capitaine Lawrence, et en avait été émue jusqu'aux larmes. C'est le seul point par où Mlle Marthe se trouva mêlée aux rêves flottants du futur saint-cyrien.

Entre onze heures et minuit, le colonel Blotter grelottait devant son poêle rouge, le chef empaqueté dans un foulard jaune qui ne l'embellissait pas, le corps enseveli dans son étonnante robe de chambre à ramages, les pieds enfoncés dans ses bottes fourrées, la face terreuse, l'imagination assombrie et l'intellect brouillé par une migraine qu'il n'avait pas volée. Il buvait du thé comme un mandarin, et grommelait comme un dogue contre toute la création, contre l'héritier d'abord, en vertu de l'axiome : A tout seigneur tout honneur ; contre la police, qui se mêlait toujours de ce qui ne la regardait pas ; contre M. Jourdy, qui l'avait traité comme un pleutre ; contre le capitaine, qui l'avait raillé de sa couardise et de son ignorance ; contre les deux associés à la fois, qui lui avaient volé le plus clair de son bien ; contre le rendez-vous, qui le faisait veiller jusqu'à des heures indues ; contre le déjeuner, qui l'avait rendu malade, et contre lui-même qui avait eu la sottise de se jeter sur son lit en rentrant, au lieu de se mettre dedans.

M. Jourdy, ayant terminé toutes ses emplettes, arriva à l'hôtel quelques minutes avant l'heure convenue ; non pas qu'il fût bien pressé de jouir de la société du colonel, mais il ne savait plus que faire.

Quoique M. Jourdy fût un personnage très-sociable et très-enjoué, l'entretien tomba tout à plat par la faute du colonel, qui ne répondait que par des grognements inarticulés. « Est-ce que cet ours de Californie s'imagine que je suis venu pour le distraire ? » se dit bientôt cet excellent M. Jourdy.

« Il est évident qu'il connaît son *Webster* sur le bout du doigt, » pensait à part lui l'ours de Californie ; et il gardait un silence prudent, de peur de laisser échapper quelque locution formellement condamnée par Webster.

M. Jourdy tira tranquillement de sa poche un journal du soir, et se mit à le lire avec la plus grande attention.

Toutes les cinq minutes, le colonel geignait et grommelait entre ses dents : « Et cet animal de Monroë qui ne vient pas !

— Plaît-il ? demandait sévèrement M. Jourdy, en interrompant sa lecture ; vous dites ?

— Je dis que le capitaine Monroë se fait attendre, répondait le colonel d'un ton de mauvaise humeur.

— Pardon, reprenait M. Jourdy d'un ton affable, j'avais cru entendre autre chose. Si l'honorable capitaine se fait attendre, c'est qu'il se donne sans

doute bien du mouvement, le pauvre garçon, pour réparer quelques-unes de vos petites erreurs. Loin de le blâmer, notre devoir est de le plaindre. Quel aimable garçon!

— Hon, hon, grommelait le colonel.

— Quel esprit original!

— Hon, hon!

— Quel ami dévoué!

—Hon, hon!»

Ayant découvert que le meilleur moyen d'exaspérer le colonel c'était de faire l'éloge du capitaine, l'excellent M. Jourdy, entre chacun des paragraphes de son journal, se donna le plaisir de louer son ami jusqu'à l'hyperbole, et de pousser la fureur du colonel jusqu'à l'hydrophobie.

L'ayant laissé tranquille pendant plus d'un quart d'heure, il lui dit tout à coup, avec une grande affectation de politesse :

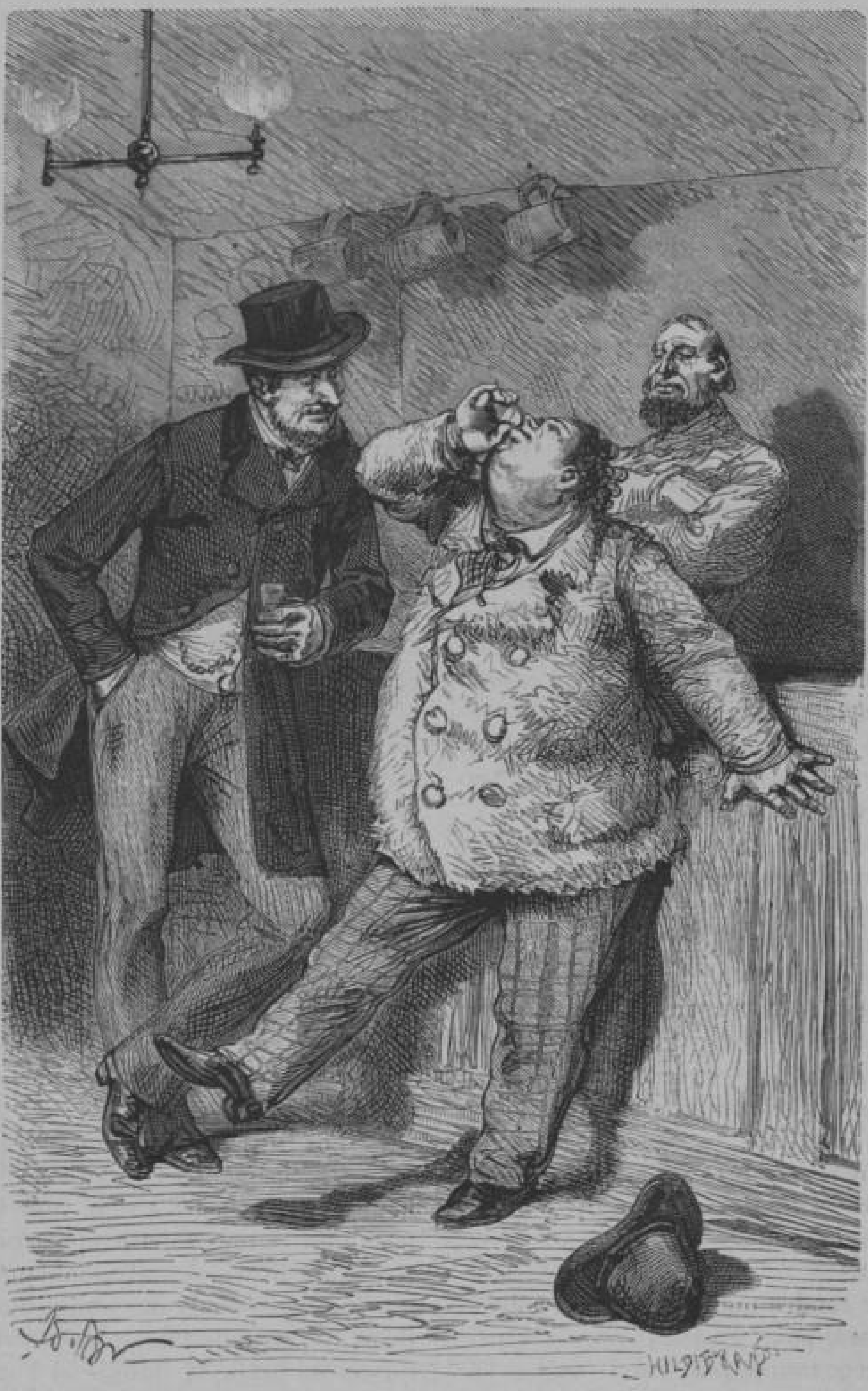
« Merci, je n'en prends pas.

— De quoi ne prenez-vous pas? hurla le colonel réveillé en sursaut.

— Jamais de thé, mon cher colonel; de cet excellent thé que vous avez eu la courtoisie de m'offrir.

— Mais je ne vous ai rien offert du tout, cria imprudemment le colonel. » Et tout aussitôt il s'embarqua dans une phrase explicative, par laquelle il avait l'intention de rejeter son impolitesse sur sa migraine, mais d'où il ne put jamais sortir.

« J'accepte vos excuses, » dit négligemment M. Jourdy, et il se replongea dans son journal.



Je n'ai pas eu besoin d'employer la violence. (P. 39, col. 1.)

Entre onze heures et minuit, le policeman numéro 735, qui battait la semelle sur le trottoir, fut accosté par un gentleman très-bien mis, qui lui dit avec une exquise politesse :

« Policeman, je prends la liberté de vous signaler, dans la rue voisine, un gentleman qui me paraît hors d'état de rentrer chez lui, et qui court risque de geler sur place si vous ne le faites pas enlever promptement.

— Un ivrogne? dit le policeman en ricanant.

— J'en ai bien peur, » répondit le gentleman en souriant.

Pendant que ce bon Samaritain recommandait son frère tombé aux soins paternels de la police, un grand gaillard, qui rentrait chez lui en fredonnant, aperçut son frère déchu, et commença par s'amuser prodigieusement de ses faits et gestes : car le frère déchu, assis sur le rebord du trottoir, se balançait lourdement, un pied dans chaque main, et bourdonnait je ne sais quelle mélopée dans une langue étrangère.

Le grand gaillard s'approcha du frère déchu, le fouilla prestement, en jetant des regards furtifs à droite et à gauche, et furieux sans doute de n'avoir rien trouvé dans ses poches, voulut au moins se donner une petite compensation. Ayant enlevé le chapeau du frère déchu, qui était presque neuf, il le coiffa du sien qui était dans un état de dilapidation très-avancé. Com-

me le chapeau était trop petit pour le frère déchu, l'inconnu le lui aplatit charitablement sur la tête d'un vigoureux coup de poing.

Au bruit bien connu du pas des policemen, l'inconnu mit le chapeau neuf sur sa tête, et se trouva coiffé, sans le savoir, du chapeau du dernier des Alfanègre.

Le dernier des Alfanègre avait été séduit par les artifices, la fausse sympathie, les mensonges du perfide Monroë ; il avait été victime de sa passion malheureuse pour les liqueurs fermentées, exaspérée encore par une longue abstinence, et trompé par la douceur décevante des juleps américains. Voilà pourquoi et comment il était assis, à cette heure indue, sur le rebord d'un trottoir, un pied dans chaque main, attendant le Jugement dernier avec une imperturbable sérénité. Voilà pourquoi et comment le dernier des Alfanègre fut enlevé sans plus de cérémonie qu'un boucaut de tabac ou un tonneau de porc salé, et transporté vers la prison des Tombes, pour y passer la nuit le plus confortablement qu'il le pourrait, en attendant le moment de comparaître devant le magistrat chargé de juger les ivrognes et les perturbateurs de la paix publique.

Le bon Samaritain, qui l'avait si charitablement sauvé de la mort par congélation, poussa l'amour de l'humanité jusqu'à l'accompagner pendant qu'on le transportait à sa demeure provisoire. Par moments, le dernier des Alfanègre, rudement cahoté par ses porteurs, sortait de sa somnolence, et marmottait des phrases comme celles-ci : « C'était fort, mais bon ! le général Grant est un bon garçon, bon garçon le général Grant ! »

« Que dit-il? » demandaient les porteurs. Le bon Samaritain, qui savait le français, leur traduisait les divagations du dernier des Alfanègre, et les porteurs trouvaient leur fardeau plus léger, parce que ses confidences éveillaient en eux une douce gaîté.

Un des hommes ayant fait un faux pas, la secousse fut si rude, que le dernier des Alfanègre ouvrit péniblement les yeux. Ayant aperçu le bon Samaritain, il s'écria : « Je savais bien que vous ne m'abandonneriez pas, général Grant!

— Je n'abandonne jamais mes amis, répondit gravement le bon Samaritain.

— Nous allons chez vous?

— Naturellement.

— Vous me ferez rendre mes cinq cents francs!

— Je n'y manquerai pas.

— Vous expliquerez tout à monsieur.

— C'est parfaitement entendu.

— Vous l'avez fait prévenir que j'étais avec vous?

— Soyez sans inquiétude.

— Savez-vous que vous êtes un bien brave homme.

— On me l'a toujours dit.

— Est-ce encore loin?

— Nous y voilà ; voyez-vous d'ici mon château ? » Et il lui montra du doigt la prison des Tombes.

« C'est grand, fit observer Alfanègre, mais ce n'est guère éclairé.

— On n'éclaire que quand je suis là; vous allez voir tout à l'heure. »

Le bon Samaritain ayant traduit ce dialogue, les porteurs furent pris d'un fou rire, auquel le dernier des Alfanègre se joignit avec une bonne grâce qui donna à cette petite scène nocturne un caractère de jovialité et de bonne humeur tout à fait extraordinaire, vu les circonstances et le voisinage de la prison des Tombes.

« Vous ne me quittez pas? demanda le dernier des Alfanègre au bon Samaritain, en le voyant s'éloigner de quelques pas.

— Non, non, dit le bon Samaritain, en faisant une grimace d'intelligence aux porteurs ; je vais seulement donner quelques ordres. Veuillez prendre la peine d'entrer. »

Le dernier des Alfanègre ne se donna pas la peine d'entrer; mais les porteurs se donnèrent la peine de le faire entrer, ce qui revint au même quant au résultat final.

Le bon Samaritain prit sa course, et arpenta les rues avec l'agilité d'un cerf. Arrivé devant l'hôtel du colonel, il se fit indiquer son appartement, poussa la porte sans cérémonie, et offrit aux regards du colonel et de M. Jourdy la personne authentique du capitaine Monroë.

« On a l'air gai ici, dit-il, en refermant la porte.

— Le colonel est un hôte si courtois et un interlocuteur si amusant à sa manière! cria M. Jourdy en étirant ses bras et ses jambes comme un homme accablé d'ennui.

— Il se fait tard, dit le capitaine, en se jetant dans un *rocking-chair*, ne perdons pas notre temps. Colonel, prêtez-moi une oreille attentive. J'ai rappelé votre faux Cob qui fait à Chicago une pitoyable besogne ; je ne connais pas vos conventions ; vous réglerez vos comptes avec lui : et d'un ! Je remplace les Allemands, qui font plus de bruit que de besogne, par des amis à moi qui font plus de besogne que de bruit : et de deux !

— Les Ku-klux? demanda M. Jourdy.

— Précisément, répondit le capitaine. A cinq heures, j'ai expédié à mon ami Donaldson une dépêche en termes cabalistiques, où je lui demandais s'il avait du whisky et combien de tonneaux. Traduction : Avez-vous des amis sous la main, et combien? Réponse de l'inappréciable Donaldson : « Oui, quinze de prêts, le double si l'on peut attendre. » Quinze suffiront largement ; s'il en faut davantage, on les prendra sans bourse délier, vous entendez, colonel, sans bourse délier. »

Ces derniers mots firent sourire le colonel.

« J'ai vu Sandwich, poursuivit le capitaine ; j'ai ordonné à Sandwich d'arrêter net la guerre contre Charlier et consorts : et de trois ! Je lui ai défendu de se mêler de nos affaires, sous peine d'avoir la tête cassée ; le drôle avait flairé quelque chose et faisait

mine de vouloir sa part du gâteau : et de quatre! Il conservait, évidemment pour s'en servir contre le cher Blotter, la lettre du faux Cob à lui remise par ledit Blotter. Il avait brûlé cette lettre, il me le jurait sur son honneur ; mais il s'est subitement souvenu qu'il l'avait dans son portefeuille, en voyant le canon de mon revolver à deux doigts de sa tête : et de cinq !

— Où est la lettre? demanda vivement le colonel.

— Là, dit le capitaine en frappant sur le côté gauche de son paletot.

— Brûlons-la! s'écria le colonel.

— Nous la garderons, s'il vous plaît, jusqu'au règlement des comptes. Je vous l'ai dit ce matin, les affaires sont les affaires, et si deux sûretés valent mieux qu'une, trois sûretés valent mieux que deux, n'est-ce pas, Jourdy ? »

M. Jourdy approuva simplement de la tête, pour ne point interrompre une narration si substantielle et si nourrie de faits.

« J'avais besoin, reprit le capitaine, de prendre un peu d'avance sur la bande Charlier pour tendre mes petites trappes, disparaître et filer rapidement sur San-Francisco, car il n'y a pas de temps à perdre. Cette avance, je suis sûr de l'avoir : et de six !

— Comment cela? demanda vivement M. Jourdy.

— J'ai fait un tour du côté de Coriolis Family House ; j'ai reconnu le seigneur Alfanègre, au portrait si ressemblant que m'en avait tracé l'intelligent Jourdy. Je l'ai abordé poliment, me recommandant de l'honorable Jourdy. Je lui ai parlé de ses petits chagrins ; il a tremblé de tous ses membres; mais je l'ai rassuré en lui affirmant que j'étais discret, complaisant; que, de plus, je connaissais la personne qui lui avait volé ses cinq cents et quelques francs, et que je me faisais fort de les lui remettre en mains propres. Me voyant si bien vêtu, il m'a donné sa confiance. Je l'ai conduit dans un *bar*, et je n'ai pas eu besoin d'employer la violence pour lui faire accepter quelque chose de rafraîchissant.

» Comme il devenait confidentiel, je le suis devenu aussi. Je lui ai demandé s'il connaissait l'histoire du calife Aroun-al-Raschid, qui aimait à se promener le soir sous un déguisement, afin de savoir ce qui se disait et se faisait dans la capitale de son empire. Il la connaissait! Eh bien, lui dis-je dans l'oreille, ne criez pas, ne prenez même pas l'air étonné, je suis le général Grant, président de la République des États-Unis ; je me promène incognito dans ma bonne ville de New-York; c'est une habitude dont j'ai toujours eu à me louer; je m'en loue plus que jamais, puisqu'elle me met à même d'être utile à une personne que m'a tout particulièrement recommandée le chef de la police française, l'honorable M. Jourdy !

» Quand la raison de notre ami Alfanègre a succombé sous l'attaque combinée des cock-tails et des sherry-cobler, je l'ai fait transporter dans une rue déserte, et je l'ai ensuite recommandé à la police. A l'heure qu'il est, M. Alfanègre dort tranquillement au violon, persuadé qu'il est dans le château du général Grant. Demain matin, il comparaîtra devant le magistrat, et sera condamné à cinq dollars d'amende. Comme il n'a pas un cent dans sa poche, il paiera les cinq dollars par autant de jours de prison.

» A supposer que son maître le découvre et vienne le réclamer dans la journée, ce qui est peu probable, le départ de la bande sera toujours remis d'un jour, et, à la rigueur, je puis me contenter d'un jour, puisque Donaldson a ses hommes sous la main. »

Le capitaine Monroë, narrateur véridique (du moins ce soir-là), s'était trompé sur un point. Le dernier des Alfanègre ne dormait pas tranquillement au violon. Dégoûté, outre mesure, de l'appartement qu'on lui offrait dans le château du général Grant, il se mit à insulter ce qu'il appelait la « valetaille, » en la menaçant de la colère de son illustre ami. La valetaille ne s'émut pas de ses injures, attendu qu'elle ne les comprenait pas. Mais le langage des signes est intelligible en tout pays, et le dernier des Alfanègre, ayant passé des invectives aux voies de fait, fut solidement garrotté. Au délit d'ivresse publique et manifeste, il avait ajouté le délit beaucoup plus grave de rébellion.

Entre onze heures et minuit, le foyer domestique de Mister et de Mistress Sykes était le théâtre d'une querelle conjugale. Le jeune homme de grande espérance était la cause de cette querelle. « Je vous dis qu'il est au violon! » hurlait M. Sykes. « Je vous dis qu'il est trop roué pour se faire prendre, » objectait Mistress Sykes avec un noble orgueil maternel. « Je sais où il est, je le devine. Il s'est fatigué de coucher sur la planche et de manger ce qu'on mange ici, quand on mange. Il est allé manger un bon souper chaud et coucher dans un bon lit, à l'un des asiles de nuit, fondés par des personnes charitables pour les enfants des rues. Voilà où il est. » M. Sykes déclara que, s'il y était, ce qu'il avait de mieux à faire. c'était d'y rester. Mais pour ne pas laisser le dernier mot à Mistress Sykes, il déclara que Top était au violon ; il en était sûr ; quelque chose le *lui* disait.

Mister et Mistress Sykes se trompaient tous les deux : le jeune homme de grande espérance n'était ni au violon ni à l'asile, il montait la garde près de l'hôtel du colonel. Après avoir espionné le capitaine toute la soirée, depuis le moment où il était ressorti de l'office du télégraphe jusqu'à celui où il était entré à l'hôtel en courant, il l'attendait avec une patience et un stoïcisme de sauvage. Il était décidé à le suivre encore s'il ressortait, et à faire le pied de grue jusqu'au matin, s'il le fallait. Top avait mis dans sa tête de partir avec lui, ou de se venger cruellement s'il éprouvait un dernier refus.

Entre onze heures et minuit, M. King rentrait tout seul à Coriolis Family House avec son air de fourmi affairée, preuve évidente qu'il méditait profondément

sur une affaire sérieuse. Il venait d'expédier le bon Kit en éclaireur, du côté de Chicago.

Aussitôt que M. Clodion avait annoncé l'intention de partir le lendemain pour Chicago, M. King avait fait un petit signe de tête à M. Triquet, et M. Triquet l'avait aussitôt suivi dans sa chambre. Là, ils tinrent conseil.

« Nous sommes responsables de ce qui peut arriver à ces messieurs, dit M. King en hochant la tête.

— Absolument responsables, répondit l'honnête M. Triquet.

— Cette lettre du vieux Cob est une monstrueuse mystification ou un piége.

— Je le crois.

— J'en suis sûr.

— J'en suis donc sûr aussi.

— J'ai sur les bras l'affaire Corduroy qui m'appelle demain à Cincinnati, sans quoi je prendrais le train qui part à dix heures et demie, pour aller voir ce M. Cob, éventer la mèche s'il y a une mèche, noyer les poudres s'il y a des poudres, et sauter, s'il y a lieu, à la place de ces messieurs.

— Je vais boucler ma valise, dit simplement M. Triquet, en regardant à sa montre ; il me reste juste le temps.

— Je vous accompagnerai, et je vous soumettrai quelques idées tout en marchant.

— Vous voulez dire que vous me donnerez vos instructions; mais, au fait, appelez cela comme vous voudrez, nous saurons toujours vous et moi ce que parler veut dire. »

Au bout de dix minutes, ces deux messieurs quittèrent l'hôtel.

Entre onze heures et minuit, M. Triquet, voluptueusement étendu dans une couchette de *sleeping car*, un peu trop courte pour lui, avait déjà fait ses quarante-cinq milles sans s'en apercevoir, vu qu'il dormait; car il s'était habitué depuis longtemps à dormir les jambes repliées, quand il le fallait.

M. King en le quittant avait passé par l'office du télégraphe pour annoncer son arrivée à MM. Corduroy et Cie, et pour envoyer à un agent de publicité de Nashville une petite notice, avec recommandation de la faire reproduire dans les journaux de tous les comtés qu'arrose le Tennessee en aval de Chattanooga.

A suivre. J. GIRARDIN.



L'AFGHANISTAN

ET LES PROVINCES DU NORD-OUEST DE L'INDE[1]

III

Le Cachemire.

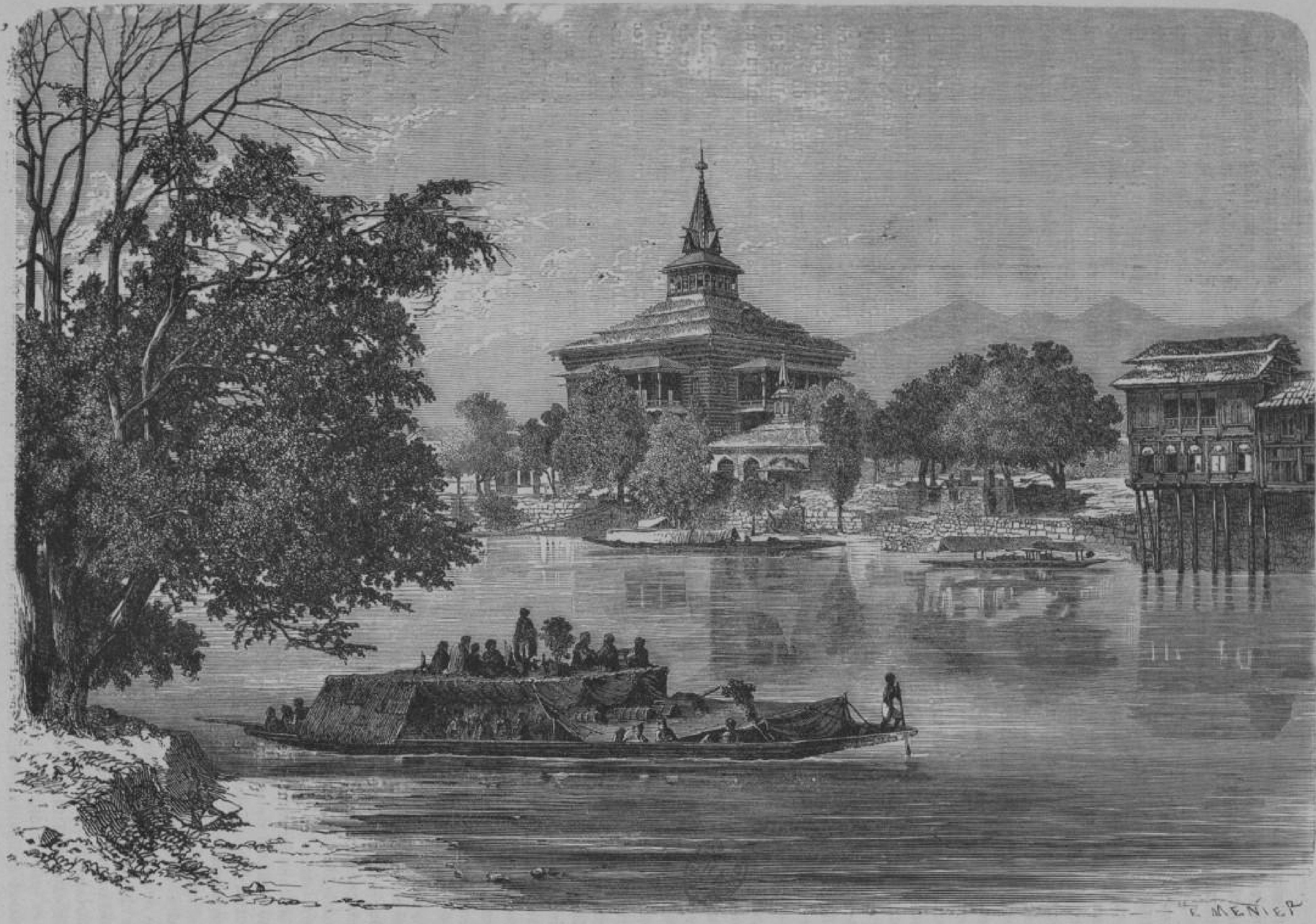
Nous avons vu que lorsque les Anglais s'emparèrent du Pendjab après la mort de Randjit Sing, ils laissèrent le Cachemire à l'un de ses lieutenants, Goulab Sing. Ce prince avec l'appui des Anglais étendit son influence au delà du Cachemire et porta les frontières de son royaume à l'ouest jusqu'aux montagnes afghanes, au nord jusqu'au Turkestan, tandis qu'il enlevait aux Chinois les provinces thibétaines qu'on appelle le Petit et le Moyen Thibet.

Ce royaume, qui forme aujourd'hui sous le gouvernement de son prince indigène une dépendance politique de l'Angleterre, est à peu près grand comme le tiers de la France, mais, en dehors du Cachemire proprement dit, il ne s'étend que sur un immense massif montagneux, dont les pics sont parmi les points culminants du globe ; aussi sa population, qui dépasse un million et demi, est elle peu en rapport avec son étendue.

Situé aux confins septentrionaux du Pendjab, le Cachemire est une belle vallée de l'extrémité occidentale de l'Himalaya, entourée de toutes parts d'une ceinture de hautes montagnes. On croit que ce fut aux premières époques de la terre un vaste lac dont les eaux s'échappèrent à la suite d'un cataclysme qui leur ouvrit un étroit passage dans la partie occidentale de la chaîne de montagnes.

Tous les voyageurs qui ont visité le Cachemire se sont extasiés devant la sublime beauté des paysages de la Vallée Heureuse, surnom que lui ont donné les Européens, restant encore en arrière des poëtes persans et hindous, qui l'appellent le chef-d'œuvre de la création. Il est en effet peu de points du globe qui puissent lui être comparés. Entourée de tous côtés par une imposante ceinture de montagnes, dont les sommités couvertes de neiges éternelles se dressent au-dessus d'un sombre manteau de verdure, la vallée étend sous le beau ciel de l'Inde ses riants paysages, ses belles plaines couvertes d'arbres en fleurs, ses charmantes vallées parcourues par de nombreux torrents qui s'épanchent en maints réservoirs ou vont bondissant de roc en roc, ses lacs bleus encadrés par des longues lignes des *pipâls*, les peupliers de l'Inde. Nulle part la nature n'a entassé sur un espace aussi restreint de plus brillants, de plus imposants contrastes. Mais, pour entrer dans cet Éden, le voyageur doit affronter les neiges et les

[1] Suite. — Voy. pages 7 et 24.



Mosquée à Srinagar, capitale du Cachemire. (P. 42, col. 2.)

glaciers, d'où il descend à travers de sombres et majestueuses forêts jusque dans la plaine, où la variété des aspects, l'abondance des fruits et des fleurs charment à tout instant sa vue.

Le climat du Cachemire est analogue à celui des autres vallées intérieures de l'Himalaya, mais modifié par sa position qui le fait participer aux pluies qui prévalent au printemps en Afghanistan et dans tout le bassin inférieur de l'Indus. L'hiver y dure trois mois, pendant lesquels la neige tombe en abondance. Mars et avril sont très-pluvieux. L'été est sec et beau ; cependant en juillet et août de violents orages se déchaînent sur la vallée. Le printemps et l'automne sont généralement malsains ; pendant ces deux saisons, l'air est imprégné de la pernicieuse *malaria* dégagée par les nombreux marais qui couvrent une grande partie du pays. Ces marais sont formés par les inondations des cours d'eau qui s'élèvent bien au-dessus du niveau moyen de la plaine et dont les habitants n'empêchent les effets désastreux qu'en construisant le long des rivières des digues élevées.

Aussi bien par leurs caractères physiques que par leur langue et leurs mœurs, les Cachemiriens forment une race bien distincte de tous les peuples qui les entourent. Leur type est presque purement aryen. La nuance générale de la peau est brune, mais plus claire que chez les Rajpouts de l'Inde ; les femmes sont souvent plus blanches que les Espagnoles de l'Andalousie. De taille moyenne, les hommes sont robustes, carrés des épaules, mais, comme chez la plupart des Asiatiques, les membres inférieurs, quoique vigoureux, sont grêles. Les femmes, proportionnellement plus petites, sont célèbres dans le monde entier pour la beauté idéale de leurs traits et l'élégance de leurs formes. Les lois du pays leur interdisent rigoureusement l'émigration. Leur costume consiste en un large jupon plissé sous lequel elles portent un pantalon de soie collant, et en un corsage étroit, recouvert d'un châle flottant qui leur sert aussi de voile. Les hommes portent une tunique flottante, un pantalon large et une calotte ronde, le tout en étoffe de laine. Leurs maisons, construites en pisé et recouvertes de larges toits en planches formant galerie, ont une frappante analogie avec les rudes chalets des Alpes.

La plus importante industrie du Cachemire, et aussi celle qui l'a rendu célèbre dans le monde entier, est la fabrication des châles dits de Cachemire. La laine employée dans cette fabrication est de deux espèces : l'une, appelée *pachmina*, provient de la chèvre domestique ; la seconde, ou *açali tás*, est un poil soyeux produit par la chèvre sauvage, le mouton sauvage, le bœuf yâk et même le chien des hauts plateaux du Thibet. Cette dernière laine est récoltée, à ce qu'on croit, dans la province de Tchân-tân du Thibet occidental, d'où elle est apportée à dos de mouton à Rodok sur la frontière orientale du Ladâk. Les Cachemiriens l'achètent sur le marché de Léh, d'où ils l'apportent à Srinagar à dos d'homme ou de cheval. Une certaine quantité de cette laine vient aussi des steppes de Pamir. Une fois à Srinagar, l'*açali tás* est nettoyé, opération longue et difficile, car il contient 14 parties sur 30 de corps étrangers et seulement 10 de matières ouvrables. Il est ensuite filé, travail qui occupe environ 100 000 femmes. Le fil obtenu, il faut le teindre, et c'est là qu'éclate l'ingéniosité des teinturiers cachemiriens, car ils divisent leurs couleurs en 64 nuances. Le tissage d'un châle est une opération compliquée. D'abord le *nakâch* ou dessinateur trace le trait du dessin en noir, puis le *tara gourou* indique les couleurs. Le modèle est alors découpé et livré aux ouvriers, qui fabriquent chacun un certain nombre de bandes que l'on assemble ensuite pour former le châle. La fabrication d'un châle demande en moyenne quatre mois de temps. Le prix des châles varie, à Srinagar même, depuis 5000 francs jusqu'à 17 500 francs.

Le Cachemire possède encore une autre industrie spéciale, la fabrication de l'*attar* ou eau de rose, que l'on obtient par la distillation des feuilles du rosier commun, cultivé en grand dans toute la vallée. 500 à 600 livres de feuilles de roses ne donnent qu'une once d'attar.

Srinagar, la capitale du Cachemire, a été appelée la Venise de l'Inde. Assise sur les deux rives de l'Hydaspe ou Djelâm, elle est parcourue par d'innombrables canaux, qui la font communiquer avec un beau lac voisin. De nombreux ponts de bois franchissent le fleuve et les canaux. « On a construit des maisons sur ces ponts massifs, dit M. Lejean, ce qui m'a fait songer avec un certain plaisir à nos anciens ponts français du moyen âge, couverts d'une double rangée de boutiques. Du reste, ce n'est pas le seul côté par lequel Srinagar rappelle l'Europe. Quoi de plus européen que ces maisons-chalets cachemiriennes, à plusieurs étages, sveltes, dégagées, aériennes, avec leurs longs balcons et leurs bois découpés. Pas de monuments, car je ne puis donner ce nom à la grande mosquée, qui n'est qu'une halle à prières, et qui d'ailleurs est moderne. Ce qu'il y a de mieux dans la ville, c'est l'eau. Rien de plus charmant que les excursions en barque le long du fleuve, à l'abri des haies et des peupliers. Mais on éprouve un charme plus étrange encore en glissant le long des eaux dormantes de ces canaux, qui ont rappelé au voyageur Vigne le grand canal de Venise. Ces canaux, œuvre des Mogols, qui firent du lac de Srinagar et de ses bords leur Versailles et leur Fontainebleau, ont des écluses à clapet, qui permettent au lac, lorsque l'Hydaspe est bas, de lui apporter un tribut de ses eaux limpides : au contraire, dès que le fleuve sacré monte et dépasse le niveau du lac, la simple pression de ses eaux ferme les écluses. »

A suivre. LOUIS ROUSSELET.

LE CHIEN DU CAPITAINE[1]

CHAPITRE III

La nouvelle mariée aimait les chats et n'aimait pas les chiens!

Si du moins le chien du capitaine eût eu pour lui l'élégance ou la beauté, il aurait peut-être conquis, sinon mérité, ses faveurs. Mais il n'en était point ainsi. Le malheureux Zéro n'avait pour lui ni la forme ni la couleur. Il n'avait que ses qualités intimes, que l'on ne voyait point tout d'abord : son cœur chaud et loyal, et son intelligence souple et déliée. Ce n'était pas assez pour faire la conquête de sa nouvelle maîtresse. Le pauvre chien avait trop de sagacité pour ne pas se rendre un compte exact de le situation.

Zéro n'était pas un chien couchant : il tenait le milieu entre un caniche plein de dignité et un barbet très-susceptible. Quand une fois il fut bien certain de n'être point apprécié à sa juste valeur par la nouvelle Mme Pigault, pour laquelle, cependant, il n'eût pas demandé mieux que de faire des frais, car il était naturellement galant, il se fit un point d'honneur de ne pas s'imposer; il attendit qu'il plût à cette belle dédaigneuse de revenir à des sentiments meilleurs et plus justes.

On conviendra qu'il eût été difficile à un chien de tenir une conduite plus irréprochable, et je crois que bien des gens ayant reçu une éducation plus brillante que Zéro ne se seraient point tirés plus habilement d'une position si délicate. Cet étonnant personnage donna même une preuve de tact plus surprenante encore. Tout en conservant pour son maître la même affection, et il sentait bien que cette affection ne finirait qu'avec sa vie, il mit beaucoup plus de réserve et de discrétion dans l'expression de sa tendresse. Il s'était montré jusqu'ici expansif à l'excès, comme on l'est naturellement dans le tête-à-tête avec un être affectionné, quand on n'a rien à craindre de personne. Tous les prétextes, alors, lui paraissaient bons pour témoigner ses vrais sentiments à celui qui en était l'objet. Mais à présent, comme s'il eût compris qu'il y avait là quelqu'un qui avait le droit d'être jaloux, il sut se contraindre et mettre une sourdine à son cœur. Il est vrai que, lorsqu'il avait le bonheur de se retrouver seul avec son maître, il prenait sa revanche de la longue contrainte qu'il s'était imposée, et qu'il retrouvait bien vite la fougue, les ardeurs et les transports d'autrefois.

Ces délicatesses n'échappaient point à celui qui en était l'objet; il en devinait tout le mérite, et il en était profondément touché. Il caressait alors le pauvre animal avec une tendresse qui donnait à celui-ci du bonheur pour le reste de la journée.

« Vraiment, se disait-il alors, si ma femme aimait mon chien, tous les capitaines en retraite envieraient mon sort, et moi, ne demandant plus rien au Ciel, je vivrais entre ces deux êtres, sans plus me soucier du reste du monde que de la coque d'un vieux bâteau ! »

Mais Lise n'aimait pas Zéro : c'était un fait sur lequel il n'était pas permis de se faire la moindre illusion, et l'homme ne s'y trompait pas plus que la bête.

L'impartialité nous oblige de reconnaître que Zéro ne faisait rien pour ramener à lui son ennemie. Si, dans les premiers temps du séjour de Mme Pigault à la Villa des Roches-Blanches, il s'était montré disposé à faire toutes les concessions imaginables pour vivre en bonne intelligence avec elle, quand il eut vu ses avances repoussées, il prit le parti de la traiter comme une étrangère, et il ne parut même plus s'apercevoir de sa présence.

A ce moment difficile de son existence, Zéro, qui était un peu porté sur sa bouche, — chacun a ses défauts, et celui-ci était peut-être pardonnable chez un chien qui se voyait tout à coup à une bonne table après avoir longtemps jeûné, — Zéro, disons-nous, eut le malheur d'être exposé à une tentation, et d'y succomber. Cette faute devait être pour lui la source de bien cruelles infortunes.

Mme Pigault, un peu friande, avait l'habitude de déjeuner chaque matin de deux œufs frais que deux poules de Crèvecœur lui pondaient chaque matin avec cette exactitude qui est la politesse des poules.

Or il arriva qu'un jour Jeanneton, distraite ou maladroite, laissa tomber un de ces œufs sans pareils en traversant la cour. Inutile de dire que sa coque fragile se brisa aisément sur le pavé. Ce ne fut pas un œuf perdu pour tout le monde, car Zéro, qui flânait dans les environs, flaira une bonne aubaine, et en deux coups de langue vous lapa promptement sans mouillettes et le jaune et le blanc. Le festin de Mme Pigault fut réduit de cinquante pour cent; Jeanneton confessa sa faute. Péché avoué, péché pardonné : on n'en parla plus. Lise était bonne princesse. Mais le régal s'était trouvé du goût de notre héros. Le lendemain, il n'eût pas demandé mieux que de se mettre en appétit avec ce fin morceau : l'œuf frais lui agréait beaucoup plus que le verre d'absinthe ou de vermouth cher aux estomacs paresseux. Il vint donc faire le quart à l'heure précise où, la veille, Jeanneton avait laissé choir la moitié du déjeuner de sa maîtresse. Il comptait sans doute que le même accident lui vaudrait le même bonheur. Mais tous les jours ne sont pas jours de fête. Jeanneton, ce matin-là, ne fit point d'omelette dans la cour, et Zéro en fut pour ses frais de convoitise. Il n'osa point réclamer. Jeanneton eût été capable de lui rire au nez.

1. Suite — Voy. pages 11 et 27.

Mais, comme il était profondément observateur, ainsi, du reste, que doit l'être tout chien qui veut faire son chemin dans le monde, il épia fort attentivement les allées et venues de la bonne, et il ne tarda point à s'apercevoir que chaque fois qu'elle rapportait les œufs à la maison, elle sortait d'un certain cellier où les poules, qu'on laissait toujours en liberté, avaient l'habitude de pondre dans de petites hottes garnies de foin, au milieu des barriques et des tonneaux. Profitant d'un moment où on ne le regardait pas, notre brigand en herbe y entra, sournoisement après elle, mais trop tard! la cueillette était déjà faite; il trouva les nids chauds mais vides!

Il en fut fort désappointé sans doute, mais pas découragé le moins du monde. Quoiqu'il n'eût pas fait sa philosophie, il n'en avait pas moins un véritable talent d'argumentation, et il savait tirer des prémisses les conséquences qu'elles contiennent. Il se dit que, puisqu'il ne trouvait plus d'œufs au cellier quand Jeanneton y allait avant lui, ce serait elle, au contraire, qui n'en trouverait point s'il y allait avant elle.



Zéro flaira une bonne aubaine. (P. 43, col. 2.)

Quand un chien est aussi fort en logique, on peut dire qu'il est déjà sur la pente du crime; le moindre choc peut l'y faire rouler.

Bien qu'il eût navigué assez longtemps, Zéro ne savait pas voir l'heure au soleil, et, ne pouvant se procurer un chronomètre chez l'horloger de la marine, il dédaignait les simples montres. Mais il avait des moyens à lui de se rendre compte du temps; moyens sûrs, qui lui permettaient de n'être jamais en retard. Aussi, le lendemain, devança-t-il de cinq bonnes minutes la visite de Jeanneton au cellier. Ce fut lui, ce jour-là, qui arriva bon premier. Il n'eut pas de peine à trouver le nid, ou, pour mieux dire, les nids, car il y en avait deux, qui n'étaient autre chose, nous l'avons déjà dit, que deux petites hottes d'osier, tapissées d'un foin moelleux et doux, sur lequel chaque matin nos cocottes étaient assez à l'aise pour déposer, après une attente plus ou moins longue, le déjeuner de leur maîtresse.

Zéro touchait donc le but! mais, à ce moment, il lui arriva ce qui arrive souvent, dit-on, au malheureux qui va commettre son premier crime. Il eut, par avance, le remords du mal qu'il allait faire. Sa conscience lui cria, comme jadis celle de César, au moment où le futur maître de Rome allait franchir le Rubicon :

« Un pas de plus serait un crime! »

L'idée du châtiment, sous la forme d'un fouet redoutable, au bout d'un bras terrible, se présenta avec tant de force à son esprit qu'il en fut vivement impressionné. Je ne sais quel bruit suspect, venu du dehors, fut aussi pour lui comme un second avertissement, qu'il ne put mépriser tout à fait. Il alla donc jusqu'à la porte du cellier, et, de là, ses yeux perçants fouillèrent les environs. Hélas! il n'avait déjà plus son bon regard d'honnête chien, franc et loyal, sûr indice d'une conscience tranquille. Il y avait, au contraire, dans sa prunelle troublée je ne sais quoi de furtif et d'inquiet, qu'un physionomiste aurait trouvé de bien mauvais augure pour l'avenir de sa vertu. Il n'était, en effet, que trop certain que du moment où tournerait au mal sa rare intelligence, il deviendrait promptement un profond scélérat : un chien comme Zéro, s'il faisait jamais le premier pas dans la voie du crime, irait nécessairement jusqu'au bout.

Notre voleur, car il l'était déjà d'intention, ne découvrit rien de suspect autour de lui : la porte de la cuisine était fermée, ainsi que la barrière du jardin. La cour était déserte. Jamais l'heure n'avait été plus propice ni l'occasion plus favorable pour commettre impunément un attentat contre le bien d'autrui. Il y a dans la vie des instants où tout semble conspirer pour étouffer dans nos âmes ce qui peut nous rester encore de sens moral. Les hommes savent cela presque aussi bien que les chiens.

Zéro se précipita dans le cellier avec la violence du malfaiteur qui sent que l'heure des hésitations est passée, et qu'il faut maintenant agir, s'il veut assouvir sa passion.

Tout concourait, du reste, pour le perdre, en excitant encore sa convoitise.

Les deux œufs étaient là, chacun dans sa hotte, blancs parmi le foin verdâtre, si frais qu'ils en étaient chauds! Zéro les flaira un instant, comme si, à travers leur coque éclatante et mince, il les eût déjà savourés. Il semblait réfléchir encore; mais,

tout à coup, un voile passa sur ses yeux, et la lumière qui éclairait peut-être encore le fond de sa conscience s'éteignit. Il perdit la notion du bien et du mal... et qui sait? peut-être aussi la responsabilité de ses actes, aurait-dit son défenseur en cour d'assises. Il saisit un des œufs, le fit disparaître sans peine dans la capacité de sa large gueule, et, brisant la coque d'un seul coup de dent, le goba avec la sensualité d'un gourmet auquel il n'est pas besoin d'apprendre ce qui est bon.

Nous devons toutefois reconnaître que le remords suivit le crime de bien près. Il lui resta des fragments de la coquille dans les dents, et la digestion du bien mal acquis lui parut pénible. Comme Adam, après la pomme fatale, il eût voulu pouvoir se cacher. Mais, au milieu même de ses iniquités, il eut un bon mouvement, dont il serait injuste de ne lui point tenir compte. Il se dit, sans doute, que le crime a ses degrés, ainsi que la vertu, et que ce n'était pas une raison, parce que l'on avait commis une première faute, pour aller jusqu'au bout sur la route du mal. Peut-être aussi pensa-t-il que c'était assez d'avoir privé sa maîtresse de la moitié de son déjeuner, et qu'il n'était que juste de lui laisser l'autre. Son premier œuf avalé, Zéro jeta au second un regard où la convoitise se mêlait au regret, mais, se rappelant à propos la maxime du sage « Qui aime le péril périra ! » il s'éloigna rapidement du nid tentateur, et il alla faire un tour sur le port, histoire de prendre l'air, et de digérer son forfait.



Ce fut Zéro qui arriva le premier. (P. 44, col. 1.)

Jeanneton, cependant, venait de rentrer du marché avec sa provision de la journée. Elle consulta le coucou de la salle à manger. Il marquait huit heures moins un quart. La cuisinière n'avait donc plus que quinze minutes pour mettre son couvert et préparer le déjeuner de sa maîtresse. Exacte comme le chronomètre dont le capitaine se servait jadis à son bord, Madame voulait faire son premier repas à huit heures précises, et si les œufs n'étaient pas sur la table à ce moment-là, son humeur s'en ressentait le reste de la journée. Elle avait l'appétit intransigeant et ne pardonnait pas un retard de dix secondes. Elle réglait son estomac sur son coucou. Elle était d'ailleurs très-frugale : une tasse de lait, avec ces deux œufs, et le fruit de la saison la conduisaient jusqu'au dîner, qui avait lieu à une heure, comme dans beaucoup de bonnes familles de la bourgeoisie normande, encore fidèle aux usages de nos pères.

Jeanneton courut donc au cellier pour y prendre les œufs attendus. Inutile de dire qu'elle n'en trouva qu'un seul. Sa surprise fut grande, car on était dans la saison où les poules pondent, et *Blan-*

chette et *Noiraude*, généreusement nourries, n'avaient pas l'habitude de faillir à leur devoir. Une catastrophe soudaine bouleversant la nature; un tremblement de terre transportant la côte de Grâce de l'autre côté de la Seine, plantant la villa des Roches-Blanches sur les falaises de Sainte-Adresse, et mettant Honfleur à côté d'Harfleur, ne l'auraient pas troublée davantage. Elle n'en voulait pas croire ses yeux; elle tâta le nid de Blanchette et le trouva bien réellement vide. Elle souleva et fouilla le foin odorant. Pas plus d'œuf que sur la main!

« Voilà qui est drôle, pensa-t-elle, et c'est vraiment à n'y rien comprendre! c'est, depuis trois mois, la première fois que pareille chose arrive... Blanchette se porte bien, pourtant, et ce matin, quand je suis allée prendre du charbon, je l'ai vue sur son nid... S'il ne faut plus croire aux poules, à présent, à qui croira-t-on?... Mais ce n'est pas tout cela... qu'est-ce que Madame va dire? Elle n'était déjà pas si contente avant-hier! »

Naturellement, Madame fut encore moins contente ce jour-là. Elle tenait à ses habitudes, et raffolait des œufs frais. Cette fois Jeanneton n'en fut pas quitte pour une excuse en l'air, et ce fut, au contraire, un interrogatoire en forme qu'il lui fallut subir. Interrogatoire bien inutile, assurément, car, ne sachant rien, la pauvre fille ne pouvait rien dire. Elle était allée au cellier à l'heure accoutumée; seulement, au lieu d'y trouver deux œufs comme à l'ordinaire, elle n'en avait trouvé qu'un seul... il ne fallait pas lui en demander davantage.

« Voilà, dit Lise, quelque chose d'assez étrange, et à quoi, certes, je ne me serais pas attendue... Des poules si bien nourries!... en pleine saison, c'est à ne plus croire à rien!... Mais voyons, toi, M. Pigault! au lieu de rester planter comme un terme, la bouche close, pendant que je m'exténue à parler, il me semble que tu pourrais bien dire quelque chose.

— Je crois que ce me serait assez difficile, car tu ne m'en laisses guère le temps, ma chère mignonne! fit le capitaine, avec sa bonhomie paisible.

— Enfin, je n'ai qu'un œuf aujourd'hui, qu'est-ce que tu penses de cela?

— Je pense que les poules se dérangent! » fit Pigault toujours placide et serein.

Lise, que cette réponse ne satisfaisait point, regarda son mari à deux fois pour savoir s'il parlait sincèrement, ou s'il se moquait d'elle. Mais, dans les grands moments, le capitaine avait un masque aussi impénétrable que celui du Sphinx. Mme Pigault en fut réduite aux conjectures. Elle se montra, du reste, d'assez méchante humeur jusqu'au soir. On devait s'y attendre un peu.

« Cela s'en ira en dormant! » se dit le bon Pigault, à qui la vie avait fini par donner une bonne dose de philosophie pratique.

A suivre. LOUIS ÉNAULT.

HUMPHRY DAVY

Il y a cent ans, le 13 décembre 1778, naissait à Penzance, petite ville du Cornouailles (Angleterre), un pauvre enfant qui devait un jour illustrer son pays et la science. Cet enfant devait devenir célèbre à vingt ans, à l'âge où les jeunes gens quittent à peine l'école. Il lui était réservé de comprendre le rôle immense que l'électricité devait jouer un jour; il devait inscrire son nom, le premier, sur la liste des chimistes dont les travaux ont amené la découverte de la photographie; il devait enrichir la chimie de découvertes importantes : chlore, iode, potassium, sodium; il devait sauver la vie à un grand nombre d'ouvriers mineurs, en les protégeant, avec la lampe qui porte son nom, contre les terribles explosions du feu grisou; enfin, il devait doter l'humanité de la première substance anesthésique, c'est-à-dire d'une substance capable de supprimer la douleur.

Humphry Davy perdit son père à seize ans et se trouva avec quatre autres enfants à la charge de sa mère. « Dans l'espoir de se suffire bientôt à lui-même, dit M. Hœfer, il se mit aussitôt en apprentissage chez un apothicaire de la localité. Enflammé de l'amour de la science, il construisit ses premiers appareils avec quelques tubes de verre qu'il avait achetés, sur ses petites épargnes, à un marchand de baromètres ambulant; il les compléta avec de vieux tuyaux de pipe et avec une seringue dont l'avait gratifié le chirurgien d'un navire français. »

Davy quitta bientôt son apothicaire, qui considérait d'ailleurs son élève comme « un bien pauvre sujet », et entra à l'*Institution pneumatique* qu'un docteur anglais venait de fonder à Clifton, près de Bristol, dans le but d'étudier ces substances gazeuses que le chimiste Van Helmont avait découvertes deux cents ans plus tôt et qui occupaient en même temps le grand savant anglais Priestley.

Le premier travail de Davy le rendit populaire en Angleterre et à l'étranger. Davy avait entrepris l'étude d'un gaz très-curieux : le protoxyde d'azote, dont la respiration, disait-on, pouvait déterminer les plus terribles effets, voire même la mort.

Après avoir étudié les propriétés et la composition de ce gaz, Davy voulut essayer sur lui-même les effets de ce gaz dangereux. Le 11 avril 1799 il exécuta cet essai pour la première fois. Voici comment Davy raconte ce qu'il éprouva : « Je ressentis immédiatement une sensation s'étendant de la poitrine aux extrémités... Bientôt je perdis tout rapport avec le monde extérieur; des traces de visibles images passaient devant mon esprit comme des éclairs... J'existais dans un monde à part. J'étais en train de faire des théories et des découvertes, quand je fus éveillé de

cette extase délirante par le docteur Kinglake qui m'ôta le sac de protoxyde d'azote que je tenais dans la bouche. A la vue des personnes qui m'entouraient, j'éprouvai d'abord un sentiment d'orgueil, mes impressions étaient sublimes et pendant quelques minutes je me promenai dans l'appartement, indifférent à ce qui se disait autour de moi. Enfin je m'écriai avec la foi la plus vive et l'accent le plus pénétré : « Rien n'existe que la pensée, l'univers n'est composé que d'idées, d'impressions, de plaisir et de souffrance. »

Ainsi, ce gaz, le protoxyde d'azote, loin de donner la mort à celui qui le respire, provoque des sensations agréables, met pour un instant l'opérateur en dehors du monde réel, détermine l'extase accompagnée de violents éclats de rire. Ce dernier effet a fait donner à ce gaz le nom de *gaz hilarant.*

Davy pensa immédiatement que, grâce aux impressions qu'il produit sur le système nerveux, le gaz hilarant pourrait peut-être suspendre ou abolir les douleurs physiques. Il fit cesser des maux de tête, des maux de dents par ce moyen. Si le gaz hilarant n'a pas tenu jusqu'à ce jour toutes les promesses de Davy, au moins il fut l'origine des recherches ayant pour but de supprimer la douleur, recherches qui aboutirent à l'emploi, comme agents anesthésiques, du chloroforme, du chloral, etc.

Ne quittons pas ce sujet sans dire que depuis quelques jours (jamais actualité ne fut plus grande) M. Paul Bert est parvenu à obtenir avec le protoxyde d'azote une anesthésie indéfiniment prolongée et mettant le sujet à l'abri de toute asphyxie. M. Paul Bert soumet d'abord le malade à une pression plus grande que la pression atmosphérique, puis il lui fait respirer un mélange de protoxyde d'azote et d'oxygène ; ce mélange est préparé de façon que la tension du gaz hilarant soit précisément égale à *une atmosphère.* L'anesthésie est complète, et instantanément après l'action, le malade revient à l'état normal.

En 1801, Davy entra comme professeur de chimie à l'Institution Royale qui venait d'être créée à Londres, et produisit un grand nombre de travaux qui le firent nommer associé de l'Institut de France.

Davy montra que la potasse, la soude, la chaux, la magnésie, ne sont point, comme on l'avait cru, des corps simples, mais qu'ils sont au contraire formés d'oxygène et d'un métal : le potassium, le sodium, etc..... C'est en décomposant ces corps par la pile électrique que Davy isola les métaux qu'ils renferment. Son frère, John Davy, raconte que rien n'égala sa joie lorsqu'il vit apparaître pour la première fois ce métal singulier, le potassium, qui s'enflammait subitement au contact de l'eau et de l'air. « Il se promenait dans sa chambre en sautant, comme saisi d'un délire extatique; il lui fallut quelque temps pour se remettre et continuer ses recherches. »

Lorsque le physicien italien Volta eut imaginé la première pile électrique, il expliqua le développement de l'électricité par le simple attachement de deux métaux différents, le liquide interposé entre les métaux ne jouant que le rôle de conducteur. Fabroni, Wollaston, Davy surtout montrèrent que l'explication de Volta était erronée et prouvèrent que le développement de l'électricité était dû à une action chimique : l'oxydation des métaux mis en présence. Nous savons aujourd'hui que toute combinaison chimique est capable de développer, suivant les circonstances, de la chaleur, de la lumière et de l'électricité.

L'annonce de la brillante découverte du potassium et du sodium faite par Davy produisit une profonde impression dans le monde scientifique. L'empereur Napoléon s'y associa et mit à la disposition de l'École polytechnique les fonds nécessaires à l'exécution d'une pile colossale qui permit de refaire, en grand, les expériences de Davy.

Nous n'insisterons pas sur les travaux purement chimiques de Davy; nous dirons quelques mots seulement d'un fait bien curieux relatif à la découverte de l'iode.

En 1811, un salpêtrier de Paris, Courtois, avait signalé dans les cendres des plantes maritimes une substance noirâtre qui corrodait ses chaudières. Les chimistes français cherchaient en vain la nature de cette substance lorsque Davy vint en France, en 1813. Remarquons qu'à cette époque Napoléon avait interdit toute relation avec l'Angleterre (Blocus continental). Cependant Davy obtint par faveur spéciale la permission de se rendre à Paris. On lui remet des échantillons de la matière noire obtenue par Courtois et il se prépare à l'étudier. Arago nous raconte que le chimiste français Gay-Lussac, apprenant que Davy s'occupe d'une question qui n'a pu encore être éclaircie par nos compatriotes et jugeant que l'honneur scientifique de notre pays est en jeu, se rend, rue du Regard, chez Courtois, obtient une petite quantité de la matière découverte par lui, se met à l'œuvre, étudie, et produit en peu de jours un travail également remarquable par la variété, l'importance et la nouveauté des résultats. Cette substance inconnue était l'iode, corps simple doué d'un énorme pouvoir colorant, et dont le chimiste et le médecin font actuellement le plus grand usage.

De même que nous avons dû passer rapidement sur les travaux chimiques de Davy, de même nous ne pourrons insister sur ses recherches physiques. Il étudia les moyens de préserver les doublages en cuivre des navires, qui étaient rapidement oxydés par l'eau de mer, et y parvint en employant des clous de fer dont la présence suffisait pour préserver de l'oxydation au moins un pied carré de cuivre par chaque clou de fer.

En 1815, Davy inventa la lampe des mineurs. Nous vous avons à plusieurs reprises parlé du feu grisou, de ce mélange de gaz inflammables qui prend feu sous l'action d'un choc violent ou d'une étin-

celle et détermine les plus épouvantables catastrophes. Ces explosions étaient dues pour la plupart à l'inflammation du grisou par la flamme des lampes dont les mineurs doivent se servir pour se guider dans l'obscurité des mines. Davy remarqua qu'une toile métallique à mailles serrées a la propriété de refroidir la flamme et de l'empêcher de la traverser, de telle sorte que, si le grisou pénètre à travers cette toile, il y a une petite détonation à l'intérieur de la lampe, mais cette détonation ne peut se communiquer au dehors. Davy imagina donc de revêtir une lampe d'une enveloppe en toile métallique et de mettre cette lampe protectrice entre les mains des mineurs. Ajoutons un détail qui fait le plus grand honneur au caractère de Davy et qui a été rapporté par Arago. Tout le monde conseillait à Davy de prendre un brevet et de s'assurer ainsi les énormes bénéfices qu'allait produire l'adoption de sa lampe. Davy refusa de prendre un brevet et mit sa lampe dans le domaine public. « Lorsque cette détermination de Davy fut connue, il y eut en Angleterre, dans le Yorkshire et dans le Straffordshire, des fêtes magnifiques, des banquets et, enfin, les propriétaires des mines de charbon de terre firent à Davy un magnifique présent. »



Mineur portant une lampe de Davy.

Peut-être avez-vous remarqué, si vous n'avez pas quitté le théâtre immédiatement après la chute du rideau, qu'au bout de quelques instants la toile se relève et l'on voit descendre du cintre un immense rideau métallique séparant la scène de la salle. Ce rideau est destiné à empêcher de l'une à l'autre la communication du feu si un incendie venait à se déclarer; c'est une application de l'ingénieuse remarque de Davy.

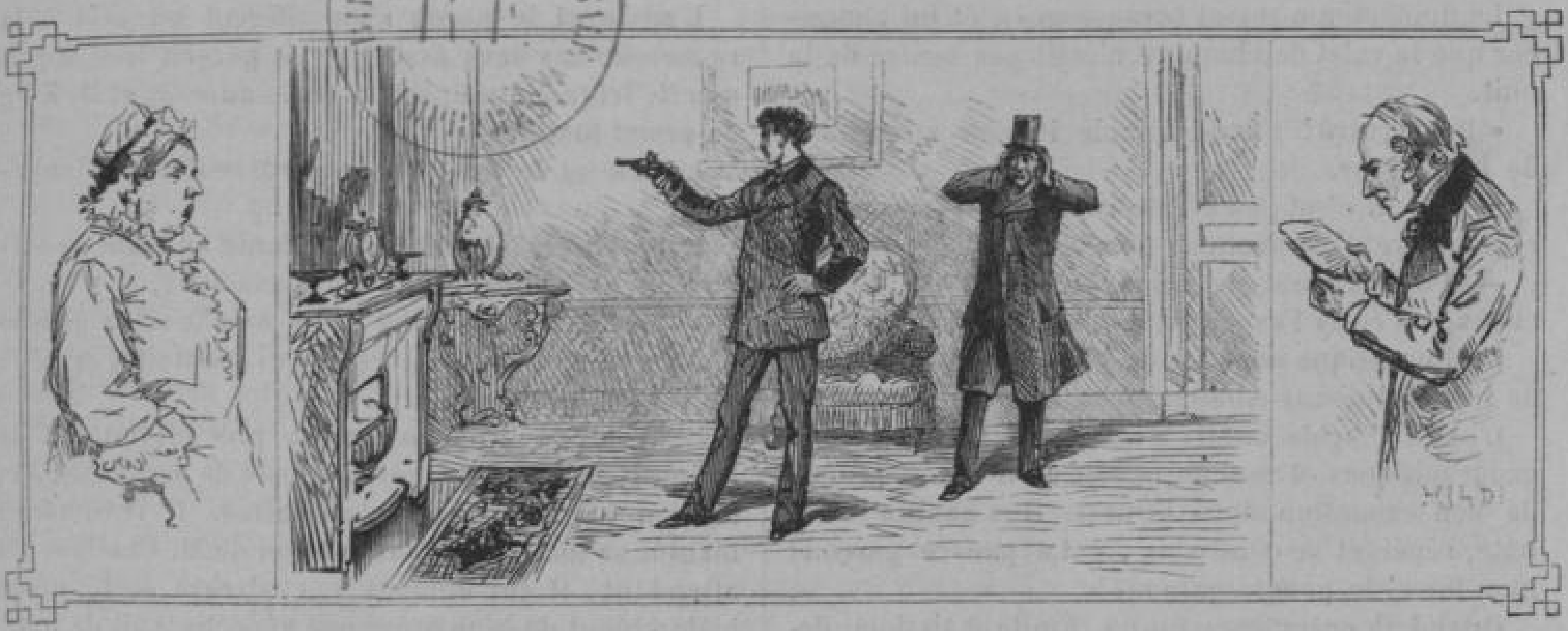
Il n'est que trop vrai que, malgré la découverte de Davy, les accidents de grisou sont encore bien fréquents dans les mines de houille ; ces accidents sont dus presque toujours à l'imprudence des ouvriers mineurs qui, habitués au danger, n'y portent plus aucune attention et tantôt enlèvent la toile métallique de leur lampe pour y voir plus clair, tantôt fument leurs pipes, sans souci de l'explosion.

La santé de Davy était très-délicate. Étant en Italie pour étudier les volcans, il voulut rentrer dans sa patrie. « Mais, à peine arrivé à Genève, il expira, en 1829, à l'âge de cinquante et un ans. Son tombeau est marqué par une simple pierre portant pour toute épitaphe ce mot : *Spero* (j'espère)! Il errait sur les lèvres du mourant, qui mettait son espérance dans une autre vie. »

Cette même année 1829 vit disparaître un certain nombre de grands savants dont le deuil fut longtemps porté par la science : l'astronome Herschel ; Piazzi, qui dota notre système solaire d'une nouvelle planète ; Watt, qui a fait de la marmite de Papin le plus puissant des appareils dont dispose l'industrie; Volta, célèbre par sa pile électrique; Wollaston, « qui n'a jamais failli ni dans ses nombreu ses expériences, ni dans ses subtiles spéculations théoriques » ; Jenner, l'inventeur de la vaccine ; Davy enfin, qui eut le rare bonheur de pouvoir appliquer ses découvertes au bien de l'humanité : l'anesthésie et la lampe des mines.

La corporation de Penzance a nommé il y a quelques semaines un comité pour organiser une fête le 13 décembre de cette année, en commémoration du centième anniversaire de la naissance, dans cette ville, de Humphry Davy. Ce n'est pas seulement l'Angleterre qui se réjouit de la naissance d'un de ses enfants les plus distingués : des hommes tels que Davy appartiennent non-seulement à leur patrie, mais à l'humanité tout entière.

ALBERT LÉVY.



Émile s'amusait à viser sa propre image. (P. 50, col. 1.)

LE NEVEU DE L'ONCLE PLACIDE [1]

TROISIÈME PARTIE [2]

L'HÉRITAGE DU VIEUX COB

VII

Où est Alfanègre? — Marthe manque de *consistance*.

Le lendemain matin, quand l'oncle Placide ouvrit les yeux, il se déclara à lui-même qu'il n'avait jamais si bien dormi, même dans la vieille maison de la rue Saint-Antoine. Décidément, l'air des États-Unis convenait à sa constitution. Aurait-il jamais imaginé chose pareille à l'époque où il trottinait de la rue Saint-Antoine au ministère des Formalités, et du ministère des Formalités à la rue Saint-Antoine, son parapluie sous le bras, en suivant toujours le même trottoir? Quand il se rappela ses rêves de la nuit dernière, il sourit et répéta une fois encore : « Mon Dieu, pourquoi pas ? » Quand il songea que le soir même il allait partir pour Chicago, il sauta de son lit avec la pétulance d'un jeune homme, et fredonna une petite mélodie très-mal rhythmée, mais très-guillerette. Il allait d'un seul bond s'enfoncer dans l'Ouest ; voir de ses yeux Buffalo, le lac Érié, Toledo, Chicago, le lac Michigan et combien de choses encore! Au lieu de trembler à l'idée d'une entreprise aussi audacieuse, il raillait doucement l'ancien Placide qui regardait le voyage de Nantes à Paris et de Paris à Nantes comme la plus longue et la plus périlleuse de toutes les odyssées. « Comme on change ! comme on change ! Ah ! le proverbe a bien raison de le dire : « Il n'y a que le premier pas qui coûte. »

Quand il regarda à sa montre, il se demanda à quoi pensait Alfanègre, de n'être pas encore descendu pour lui faire la barbe? « Pauvre garçon, se dit-il aussitôt ; il a tant souffert de la traversée Patientons. »

Pour patienter, il se recoucha, car le froid était vif, et, tranquillement assis sur son lit, il eut l'idée de passer la revue de ses papiers, pour voir si tout était bien en ordre. Tout était bien en ordre, et justement pour cela il s'aperçut du premier coup que l'acte de naissance d'Émile avait disparu. Il feuilleta ses papiers une seconde, une troisième, une quatrième fois, et se prit la tête à deux mains pour tâcher de se rappeler ce qu'il avait pu faire de ce malheureux acte de naissance.

Naturellement, il ne put se le rappeler, et, tout en continuant de réfléchir les sourcils froncés, il se décida à allonger le bras et à poser le doigt sur le bouton de la sonnette. Au bout d'une minute, un domestique apparut, alluma le feu, ouvrit les persiennes et demanda au gentleman s'il avait besoin d'autre chose.

« Mon ami, lui dit poliment l'oncle Placide, voudriez-vous avoir la complaisance de réveiller mon valet de chambre et de me l'envoyer. »

1. Suite. — Voy. pages 1, 17 et 33.
2. Voy. la première partie, vol. X, pages 97 et suivantes; et la deuxième partie, vol. XII, pages 209 et suivantes.

Le domestique revint presque aussitôt lui annoncer que le valet de chambre n'était pas rentré de la nuit.

« Pas rentré! s'écria l'oncle Placide au comble de la stupeur.

— Son lit n'est pas défait, répondit le domestique en manière d'explication.

— Pourvu qu'il ne lui soit rien arrivé de fâcheux! » s'écria l'excellent homme d'une voix émue.

Le domestique se retira en pliant les épaules : on ne lui avait donné Alfanègre à garder.

L'oncle Placide oublia d'un seul coup ses visions géographiques et tout le plaisir qu'il s'était promis de son excursion dans l'Ouest. Il s'habilla à la hâte, répétant à demi-voix : « Le pauvre garçon! mon Dieu! le pauvre garçon! »

Quand il entra chez Émile, Émile était déjà debout, s'amusant à viser sa propre image dans la glace, avec le fameux revolver.

« Il n'est pas chargé, au moins? demanda l'oncle Placide en fermant involontairement les yeux comme quelqu'un qui s'attend à une explosion.

— Non, mon oncle, dit Émile en abaissant son arme et en la faisant disparaître dans sa poche. Bonjour, mon oncle. Mais qu'avez-vous donc? vous êtes tout pâle? » Par un mouvement de tendresse, il prit les deux mains de son oncle, et le força de s'asseoir dans un fauteuil.

« Mon enfant, dit l'oncle Placide, Alfanègre a disparu. Sa chambre est vide, son lit n'est pas défait.

— L'esprit d'aventure se serait-il emparé de lui au contact du sol américain? dit Émile en affectant de prendre la chose par le côté plaisant: il ne voulait pas accroître les angoisses de son oncle. Serait-il parti incognito avec une pioche sur l'épaule et un revolver à la ceinture pour les mines de Névada ou de la Californie? Aurait-il aussi, lui, rencontré un oncle millionnaire? Serait-il tombé sur le trésor des rois maures?

— J'ai peur, dit l'oncle en souriant malgré lui, qu'il ne lui soit arrivé quelque chose de fâcheux.

— Peut-être, dit Émile, allons-nous le voir rentrer tout penaud, après une soirée passée dans quelque *bar* et une nuit employée à chercher l'hôtel.

— Les *bars*, tu le sais, reprit l'oncle Placide d'un air soucieux, sont des endroits dangereux dans le monde entier, mais surtout dans un pays où tout le monde porte des revolvers plein ses poches. Un mot compris de travers, une querelle, un coup de feu, c'est si vite fait!

— Mon bon oncle, dit Émile, n'enterrons pas les gens si vite. Alfanègre a disparu : nous allons chercher Alfanègre. Je suppose que le moyen le plus sûr d'avoir de ses nouvelles, c'est d'aller en demander à la police.

— Je crois que tu as raison, répondit le brave oncle en regardant son neveu avec complaisance; du reste, nous pourrons prendre conseil de MM. King et Triquet. »

L'oncle et le neveu s'en allèrent aussitôt à la recherche des deux associés. Un garçon leur apprit que M. Triquet était parti la veille au soir, et M. King de grand matin.

L'oncle et le neveu se regardèrent avec étonnement.

« C'est une débandade, dit Émile en riant; peut-être ont-ils emmené Alfanègre avec eux.

— M. King a laissé une lettre pour le vieux gentleman, » dit un autre garçon qui montait l'escalier sans se presser.

Le vieux gentleman ouvrit précipitamment la lettre. M. King expliquait le départ de son associé et le sien par des raisons d'affaires. Il reviendrait bientôt se mettre à la disposition de M. Clodion. En attendant, il lui donnait son adresse et le priait instamment de le mander par dépêche, soit de jour, soit de nuit, s'il avait besoin de lui. D'Alfanègre, pas un mot. Il était évident que M. King ignorait la disparition du descendant des rois maures. Cette mystérieuse disparition était déjà le grand événement du jour dans l'hôtel.

Mme Coriolis, vu la gravité des circonstances, se montra en négligé du matin, mais n'apporta aucune lumière nouvelle. Mlle Marthe, qui rôdait déjà dans les couloirs, demanda à l'oncle Placide pourquoi tout le monde était en l'air.

« Le pauvre Alfanègre a disparu, lui dit tristement l'oncle Placide, et je crains bien qu'il ne lui soit arrivé malheur.

— Oh! on ne l'a pas tué, n'est-ce pas, oncle Placide? demanda Mlle Marthe en joignant les mains et en devenant toute pâle.

— Non, ma mignonne; seulement, je suis inquiet de son absence. »

Un domestique irlandais, amené par le sommelier, déclara qu'il avait vu sortir la veille le gros mulâtre avec un gentleman très-bien mis.

Mlle Marthe prit un air sérieux et suggéra une explication; le gentleman très-bien mis était peut-être un coiffeur. Alors Alfanègre lui avait peut-être dit qu'il était coiffeur aussi; alors le coiffeur, qui n'avait peut-être pas de garçon pour le moment, avait emmené Alfanègre avec lui pour lui servir de garçon!

L'oncle Placide ayant secoué la tête, Mlle Marthe suggéra une seconde explication.

« Je vous l'avais bien dit, oncle Placide, de ne pas lui laisser vos clefs; il est parti avec votre argent et le revolver d'Émile. »

Émile tira en riant son revolver de sa poche et visa Mlle Marthe, qui le défia de lui faire cligner les yeux.

« Il est chargé, dit Émile d'une voix menaçante.

— Ça m'est égal, répondit héroïquement Mlle Marthe; je sais bien qu'on ne tue pas ses amis. »

L'oncle Placide, la veille, avant de se coucher, avait fait ses comptes, comme il les faisait tous les soirs; il put donc affirmer qu'Alfanègre n'était pas

un voleur; il fut contrarié cependant de constater que la disparition de l'acte de naissance d'Émile coïncidait avec celle d'Alfanègre. Mais il repoussa bien vite l'espèce de soupçon que le rapprochement avait fait naître dans son esprit; d'ailleurs, qu'est-ce qu'Alfanègre aurait pu faire de cet acte de naissance? Il n'avait pas probablement la prétention d'être pris pour Émile!

Mme de Randal était à sa toilette lorsqu'elle apprit la grande nouvelle; elle jeta un châle sur ses épaules et vint aux informations auprès de M. Clodion lui-même. Elle était suivie de Mme la princesse. Mme la princesse avait des sentiments trop relevés pour s'inquiéter du sort d'un croquant; aussi sa physionomie n'exprimait que la curiosité; Mme la cadette faisait des yeux tout ronds, ne pouvant parvenir à se figurer qu'un homme de la grosseur d'Alfanègre pût être égaré dans une ville comme une aiguille dans une botte de foin. Miss Mac-Bokum fermait la marche en marmottant: « Oh! très-surprenant, très-désappointant! »



Il tira tout doucement le journal. (P. 52, col. 2.)

L'oncle Placide rassura Mme de Randal, poussé par le même sentiment de bonté et de délicatesse qui avait porté Émile à le rassurer lui-même. Alfanègre n'était pas perdu! il n'était qu'égaré! on le retrouverait certainement, on s'adresserait à la police, on battrait toute la ville s'il le fallait, on...

« Eh mais! s'écria-t-il tout à coup en prenant un air confus, voici une chose à laquelle je n'avais pas pensé tout d'abord. Nous serons forcés de retarder notre départ pour Chicago, et nous serons privés du plaisir de faire route avec vous. Madame, je ne puis vous dire à quel point je suis désolé de ce contre-temps.

— Oncle Placide, dit Marthe en lui prenant la main, ne soyez pas désolé; je ne veux pas que vous soyez désolé. Nous vous attendrons. »

Miss Mac-Bokum, indignée de cette liberté de langage, cherchait ses mots pour sermonner Marthe, lorsque Mme de Randal dit en souriant : « Je crois que c'est ce que nous avons de mieux à faire.

— Nous aurons le temps de visiter les magasins, dit Mme la princesse à l'oreille de Mme la cadette, et Mme la cadette lui répondit par un sourire endormi.

— Oui, mais! s'écria Marthe comme frappée d'une clarté soudaine; et mon pauvre papa qui compte sur nous et qui aura du chagrin.

— Marthe, dit sévèrement miss Mac-Bokum, vous manquez de consistance, mon enfant; vous êtes en contradiction avec vous-même. Vous avez été la première à proposer de rester, et, entre parenthèses, vous auriez dû laisser la parole à Mme votre mère; et maintenant, c'est vous qui proposez presque de partir sans attendre ces messieurs! »

Marthe rougit; car ce n'était pas la première fois que miss Mac-Bokum lui reprochait de manquer de consistance et d'être en contradiction avec elle-même. Marthe n'aurait pas mieux demandé que de se corriger d'un défaut si déplaisant aux yeux de miss Mac-Bokum; le malheur, c'est qu'elle n'avait jamais pu comprendre ce que c'est que de manquer de consistance et d'être en contradiction avec soi-même. L'eût-elle su, qu'elle n'en eût pas été beaucoup plus avancée, car quelle est l'âme humaine qui soit exempte de contradiction, surtout en matière de sentiment?

Marthe rougit donc et fut un peu humiliée de s'être attiré cette sévère mercuriale; mais, ayant levé timidement les yeux sur l'oncle Placide et sur Émile, et ayant remarqué qu'ils ne la regardaient point avec horreur, elle poussa un petit soupir de soulagement.

En général, Miss Mac-Bokum aimait à terminer ses mercuriales par un aphorisme facile à retenir: « Souvenez-vous, dit-elle à Marthe, qu'en ce monde il faut savoir ce que l'on veut.

— Mais, mademoiselle, repartit Marthe avec un étonnement naïf, je vous assure que je sais bien ce que je veux; je voudrais rester avec l'oncle Placide et avec Émile, et je voudrais être avec papa; seulement, je ne sais pas comment arranger cela, voilà tout! »

Ce joli mot d'enfant était si candide et en même temps si vrai et si sensé que Miss Mac-Bokum ne trouva rien à répondre. Involontairement, l'oncle Placide posa sa main sur le front de Mlle Marthe et la força de lever la tête. Et pendant qu'il regardait ses yeux si doux et si confiants, où tremblait une larme, et l'expression de candeur et de bonté de sa bouche entr'ouverte, il revoyait en pensée son rêve de la nuit dernière; il devinait, sous les traits de

l'enfant, ce que serait un jour la jeune fille, et se disait en lui-même : « S'il y a au monde une chose que je désire, c'est précisément celle-là ! »

Par suite d'une association d'idées toute naturelle, il tourna ses regards vers son neveu ; Émile crut comprendre que son oncle l'invitait à le suivre, et dit avec empressement : « Oui, mon oncle, partons tout de suite ; plus tôt nous le retrouverons, plus tôt M[lle] Marthe pourra embrasser son papa.

— Vous ne serez pas intimidé, lui demanda M[lle] Marthe, de parler anglais avec tous ces gens-là ?

— Je ne crois pas, » répondit Émile en souriant avec une noble assurance.

M[lle] Marthe agita sa tête pour exprimer sa profonde admiration, et regarda ses sœurs comme pour leur demander : « Notre ami n'est-il pas un véritable héros ! »

L'oncle Placide était si sérieusement préoccupé du sort d'Alfanègre qu'il oublia de se faire raser par le coiffeur de l'hôtel. Une fois en voiture, il se sentit saisi d'un malaise inexplicable, et, à plusieurs reprises, se passa la main sur les joues en prenant un air tout à fait malheureux.

Émile, qui était au courant de ses innocentes manies, fit arrêter la voiture devant le premier coiffeur qu'il remarqua sur son chemin : « Mon oncle, dit-il, vous allez vous faire raser. »

Le palais où ils entrèrent était justement celui de l'illustre Powell. Émile donna quelques explications à l'un des aides. Aussitôt, l'oncle Placide fut culbuté sur une chaise longue, savonné, rasé, lavé, essuyé et rendu à la liberté.

« Ils ont la main très-légère, dit le brave homme à peine revenu de sa surprise ; mais je ne m'habituerai jamais à leur bascule. »

VIII

Le fonctionnaire du n° XI. — Le fonctionnaire du n° IX — Opinion de Mistress O'Flamiggan sur Emile. — L'art de voyager en Amérique — Hypothèses de M. O'Flaniggan sur la disparition d'Alfanègre.

Quand ils arrivèrent aux bureaux de la police, Émile expliqua ce qu'ils cherchaient, et on les adressa à une certaine porte surmontée du numéro XI. Le gentleman, qui d'habitude recevait les réclamations du public et fournissait des renseignements s'il y avait lieu, était un M. Wickham, dont on vantait la courtoisie et la complaisance. Par malheur, ce jour-là M. Wickham mariait sa fille, et il était remplacé par un gentleman irascible et apoplectique, qui semblait considérer le public pris en bloc comme un ennemi naturel, et les réclamations du public comme autant d'atteintes à sa dignité de fonctionnaire et à son indépendance de gentleman.

« Que voulez-vous ? » demanda-t-il à l'oncle Placide d'un ton vindicatif.

Ce fut Émile qui répondit. Cette interversion des rôles déplut au fonctionnaire irascible. Il feuilleta cependant un gros registre qui était placé devant lui ; il le feuilletait avec tant d'emportement que le vent des feuillets dispersait tous les menus objets sur lesquels passait l'ouragan de sa colère : plumes, poudre d'or, pains à cacheter.

Ayant parcouru une longue liste en fronçant les sourcils, le gentleman irascible déclara qu'on n'avait trouvé ou arrêté la nuit dernière aucun individu répondant au nom d'Alfanègre.

Il produisit alors une espèce de sourire qui ressemblait à une grimace, en pensant qu'il venait de désappointer deux représentants de cette tourbe ennemie qui s'appelle le public, se renversa dans son *rocking chair*, et disparut tout entier derrière le *New-York Herald* déplié dans toute sa largeur.

Émile ayant communiqué à son oncle le résultat des recherches de l'homme irascible, tous les deux tinrent conseil sur ce qu'ils avaient à faire ; puis ils se regardèrent en silence, et prirent lentement le chemin de la porte.

Au moment de l'ouvrir, Émile se ravisa et se dirigea vers le *New-York Herald*, derrière lequel l'homme irascible, invisible et présent, ricanait tout haut en lisant un article qui semblait exciter sa colère et son mépris.

« Monsieur, s'il vous plaît ? » dit Émile à haute et intelligible voix.

Toujours invisible, l'homme irascible continua de ricaner.

« Monsieur ! » répéta Émile en haussant la voix.

Pas de réponse.

Il se décida alors à tirer tout doucement le journal pour attirer l'attention de l'homme invisible.

« Et puis ? dit ce dernier d'un ton rogue en se démasquant subitement.

— Je voulais vous demander encore quelque chose, reprit Émile qui semblait faire effort et parler avec répugnance.

— Ah ! vous vouliez me demander encore quelque chose ! cria l'homme irascible avec une méprisante ironie ; demandez, puisque le public a toujours, toujours quelque chose à demander. Reste à savoir si je serai forcé de vous répondre. Je suis un gentleman et non pas un esclave.

— Est-ce ici, demanda Émile à voix basse, que se trouve la statistique des suicides et des morts violentes ?

— Non !

— Puis-je vous demander où c'est ?

— Porte numéro IX ! cria l'homme irascible avec une telle violence que le *New-York Herald* en trembla tout entier, depuis le titre jusqu'au nom de l'imprimeur.

— Je vous remercie, » dit poliment Émile, et il fit signe à son oncle de passer devant lui.

Derrière la porte numéro IX ils trouvèrent un gentleman bienveillant, assis sur le dos, et qui se faisait les ongles avec un grattoir.

« N'auriez-vous pas, sur vos listes de la nuit dernière, le nom d'un gentleman nommé Alfanègre? lui demanda Émile d'une voix émue.

— Non, répondit le gentleman après avoir parcouru sa liste; mais je vous ferai observer que, dans les trois quarts du temps, le mort est anonyme. Ayez l'obligeance de me donner le signalement de la personne que vous cherchez... et que vous ne trouverez pas chez nous, je l'espère, ajouta-t-il avec bonté en voyant l'émotion d'Émile.

— Un homme très-gros, dit Émile.

— Un homme très-gros... très-gros... marmotta l'homme bienveillant en suivant les lignes avec la pointe de son grattoir. Nous avons ici, un, deux, trois, quatre hommes très-gros. N° 1, chauve, teint pâle...

— Ce n'est pas lui, dit vivement Emile.

— Tant mieux! N° 2, boiteux de la jambe gauche.

— Non.

— Tant mieux! N° 3, marqué de la petite vérole tout le long du nez et au bas des joues.

— Non.

— Tant mieux! N° 4, cheveux crépus, teint olivâtre, lèvres épaisses, un ratelier monté en or.

— J'ai eu grand peur, dit Émile en poussant un soupir de soulagement; mais la personne que nous cherchons ne porte pas de ratelier.

— Ni anneaux d'or aux oreilles, hé? demanda l'homme obligeant, avec beaucoup d'intérêt.

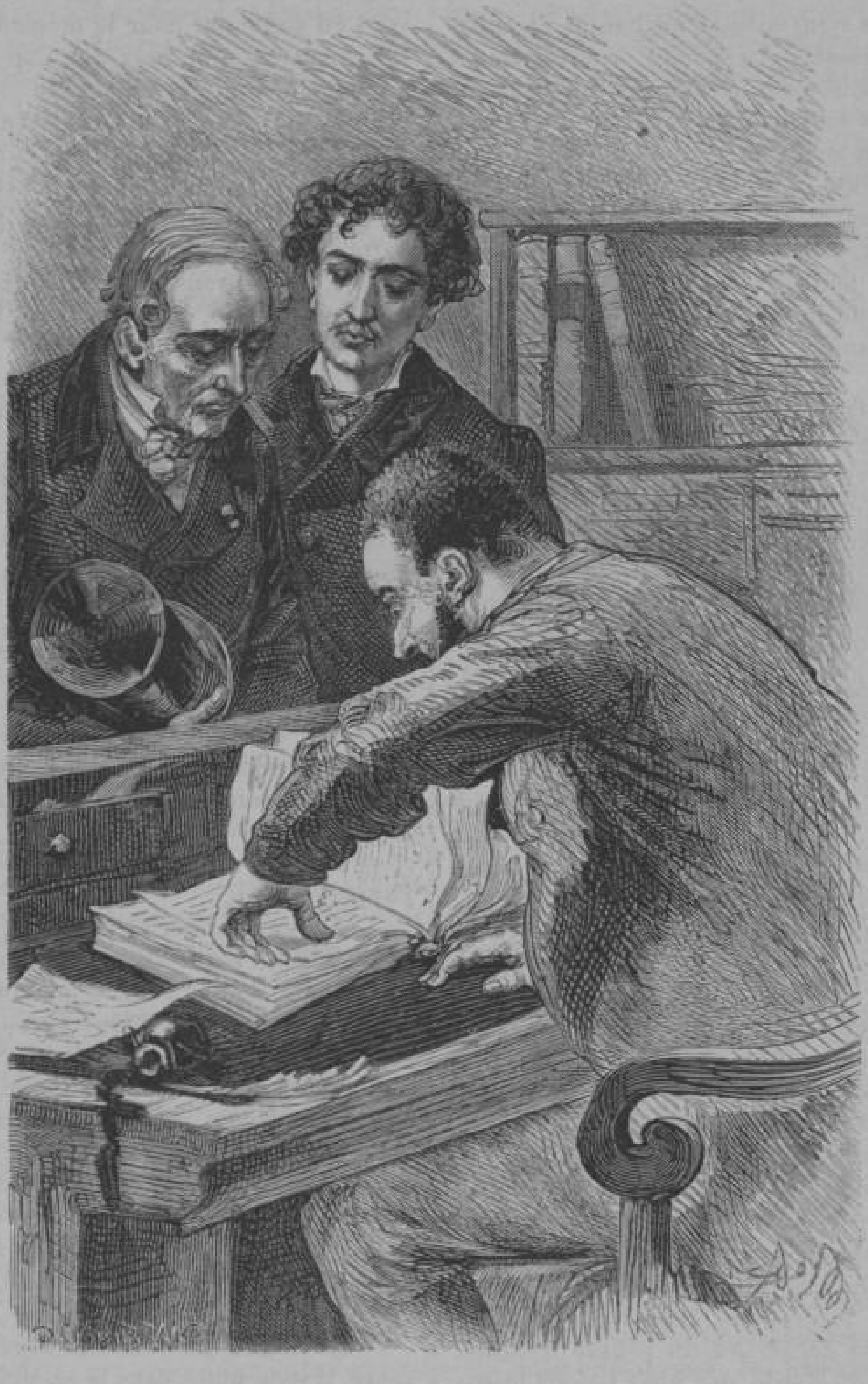
— Non, monsieur. Nous vous sommes bien reconnaissants. »

L'oncle Placide, mis au courant de la situation, remercia l'obligeant fonctionnaire par une série de signes de tête et de sourires.

« Vous êtes Français, dit l'homme obligeant à Émile; permettez-moi de vous féliciter de la pureté de votre prononciation anglaise. Moi, je suis Irlandais; vous l'aurez tout de suite reconnu à mon accent. Les Irlandais aiment les Français; monsieur, vous me plaisez beaucoup, si j'ose m'exprimer ainsi, et vous pouvez dire au gentleman âgé que je le trouve, lui aussi, tout à fait de mon goût. Une poignée de mains. Là! c'est « très-rafraîchissant » pour les yeux et pour le cœur d'un gentleman de voir de bonnes et loyales figures comme les vôtres. Maintenant, messieurs, je vous conseillerai de demander des nouvelles de votre ami au numéro XI, ici près.

— Nous en venons, répondit Émile.

— Parfait! s'écria l'homme obligeant. Conclusion : votre ami n'est ni mort ni emprisonné; c'est « très-rafraîchissant » pour vous de le savoir. Maintenant, faites insérer un petit avertissement dans les journaux, avec promesse d'une récompense honnête pour la personne qui vous apportera des renseignements. Vous retrouverez votre ami, mes



Il feuilleta un gros registre. (P. 52, col. 2.)

sieurs; c'est moi qui vous le jure! Je n'ose pas vous dire « au revoir! » parce que, naturellement, on ne vient pas ici pour son plaisir. Cependant, si je suis jamais assez heureux pour vous rencontrer ailleurs qu'ici, j'en serai tout à la fois très-charmé et très-honoré. Dans cette hypothèse seulement, j'ose vous dire « au revoir! »

— Nous serions nous-mêmes enchantés de cultiver votre connaissance, répondit courtoisement Émile; par malheur, nous ne faisons que passer à New-York, et nous serions déjà partis pour Chicago sans la disparition de la personne que nous cherchons en ce moment.

— Puisque vous allez voyager, reprit vivement l'homme obligeant, voulez-vous me permettre de vous donner quelques petits conseils? Écoutez moi, ne fût-ce que pour me laisser croire que j'ai pu vous être utile à ma manière : j'aime beaucoup les Français. »

L'oncle et le neveu reprirent leurs siéges, en face du pupitre de l'homme obligeant. L'homme obligeant se pencha en avant, la pointe du coude sur son pupitre, l'avant-bras levé, le pouce rapproché du médius, les autres doigts écartés, dans l'attitude d'un *conferencier* qui va prendre la parole.

« Pour l'étranger qui voyage en Amérique, dit-il d'un ton dogmatique, les fléaux à éviter sont : les curieux, les faiseurs de sottes questions et de réflexions désobligeantes, les chiqueurs, les fumeurs, les gens crottés et mal appris, les mauvais lits, les chambres nichées sous le toit. »

Émile sourit et hocha la tête de haut en bas à plusieurs reprises. Le conférencier reprit aussitôt : « Je vois à votre boutonnière un ruban jaune, et un ruban rouge à celle du gentleman âgé. Comme je suis moi-même un gentleman bien élevé, je me dis : Voilà un jeune gentleman qui s'est bien battu, et un gentleman âgé qui s'est distingué par son mérite; les voyageurs mal élevés ne font pas de pareils raisonnements; ils se disent : Voilà des étrangers, et alors :

« Les curieux se pressent autour de vous comme si vous étiez des animaux extraordinaires.

» Les faiseurs de sottes questions vous disent : Étranger, comment trouvez-vous ce pays? Répond-il à votre attente? Avez-vous jamais rien vu de pareil?

» Les faiseurs de réflexions désobligeantes attaquent le sujet de la dernière guerre, des défaites de la France, de la décadence du peuple français.

— Vous croyez, dit Émile, que nous ferions mieux de retirer nos rubans.

— J'en suis sûr.

— Nous les retirerons donc.

— Vous parlez très-bien l'anglais, poursuivit l'homme obligeant; mais il y a, dans l'anglais de ce pays-ci, un certain nombre de mots qu'il faut savoir, sous peine de passer pour un véritable Anglais et de s'entendre demander : Étranger, comment trouvez-vous ce pays?

— Quels sont ces mots? demanda Émile avec curiosité.

— Pour marquer sans doute leur esprit d'indépendance, les Américains ont remplacé le mot *wagon* par celui de *car*, dont le besoin ne se faisait pas sentir, et celui de *railway* par celui de *railroad*. Je vous cite ces deux-là de préférence, et vous pouvez vous en contenter pour le moment, parce que naturellement ce sont ceux que l'on a le plus souvent occasion d'employer en voyage.

— J'aurai soin de m'en souvenir, dit Émile, et il répéta deux ou trois fois : *Car* et *railroad*.

— Si vous voyagez avec des dames, reprit le conférencier, vous serez sous leur protection, et tout naturellement on vous fera monter dans le *car* des dames, alors vous n'aurez pas à redouter la mauvaise compagnie, les chiqueurs, les fumeurs et les individus crottés et mal appris.

— Nous ne voyagerons avec des dames que jusqu'à Chicago, dit Émile; à partir de là, mon oncle et moi nous serons seuls.

— Au moment de partir, reprit l'homme obligeant, faites-vous présenter au chef de gare, ou tout au moins ayez pour lui une lettre de recommandation. Le chef de gare, à son tour, vous présentera au chef de train.

— Que de présentations! dit Émile en riant.

— Attendez, vous n'avez pas fini! Vous serrez la main au chef de train en l'appelant *mister*. Si vous l'appeliez *sir*, il vous prendrait pour un Anglais et vous demanderait : Étranger, comment trouvez-vous ce pays? A son tour, le chef de train vous présente à l'*homme de couleur*.

— A qui je donne une poignée de main, et que j'appelle *mister*.

— Y pensez-vous, un nègre?

— Mais un nègre est électeur comme un blanc, ce me semble, depuis l'émancipation?

— Voilà bien vos idées européennes; un nègre est électeur, il est même éligible : il y a des nègres dans les deux Chambres; mais un gentleman blanc, pour tout l'or du monde, ne donnerait pas la main à un nègre. Si vous faisiez cela, vingt personnes pour une vous crieraient : Étranger, d'où sortez-vous?

— Soit, je ne lui donne pas la main.

— Vous ne l'appelez pas *mister*.

— Je ne l'appelle pas *mister*.

— Et néanmoins, comme vous lui avez été présenté, il vous place dans le *car* des dames.

— Est-ce aussi par protection et par présentation que l'on obtient un bon lit et une bonne chambre?

— Justement, il suffit d'avoir un mot de recommandation pour le *gentleman à l'office* de l'hôtel où l'on doit descendre.

— Comment vous remercier de votre obligeance? dit Émile qui se levait pour partir.

— En y recourant de nouveau si l'occasion se présente. Gentlemen, faites-moi la faveur de me

donner vos cartes comme souvenir de votre aimable visite. Voici la mienne. »

La carte de l'homme obligeant apprit à ces messieurs qu'il se nommait O'Flaniggan.

A peine monsieur O'Flaniggan eut-il jeté les yeux sur celles de M. Clodion et d'Émile, qu'il posa son index en travers de ses lèvres, et d'un signe mystérieux invita ces messieurs à rentrer dans son office ; ensuite il en referma la porte avec les plus minutieuses précautions.

Ayant saisi la main droite d'Émile, M. O'Flaniggan la serra de toutes ses forces dans sa main droite à lui ; ensuite avec l'index et le médius de sa main gauche il donna de seconde en seconde des petits coups réguliers sur le dos de la main d'Émile, comme pour scander son discours.

« C'est donc cette main-là, dit-il avec enthousiasme, qui a tenu les Allemands en échec, dans un clocher ! M. Charlier, votre nom m'était connu par les journaux ; Mistress O'Flaniggan, monsieur, qui est justement renommée pour la fermeté et le stoïcisme de son caractère, a pleuré d'enthousiasme en lisant tout haut à nos sept enfants (quatre garçons et trois filles) le récit de votre héroïque défense. Mistress O'Flaniggan, monsieur, qui est une femme très-digne, et même un peu hautaine, a déclaré devant ses sept enfants qu'elle serait fière d'être votre mère. »

Émile traduisit cette petite harangue à son oncle, et pendant qu'il traduisait, M. O'Flaniggan, les yeux fixés sur l'oncle Placide, scandait la traduction, comme il avait scandé le texte.

L'éloquence de M. O'Flaniggan alla droit au cœur de l'oncle Placide, et les deux gentlemen, comme deux sourds-muets, exprimèrent leurs sentiments réciproques par une silencieuse poignée de main, en même temps que par d'aimables petits signes de tête.

« Maintenant, reprit M. O'Flaniggan, parlons affaires. M. Charlier, les journaux m'ont appris, comme à tout le monde, que vous venez recueillir l'héritage du regretté M. Cob. Mais il y a des choses que tout le monde ne sait pas, et que j'ai apprises, moi, par les rapports des officiers de police. Tenez-vous sur vos gardes, monsieur, cet héritage considérable a excité beaucoup de convoitises ; et la police qui ne sait pas tout, quoi qu'elle sache beaucoup de choses, est persuadée qu'il s'est formé un ou plusieurs complots pour vous frustrer de la succession de votre grand-oncle. Un journal parfaitement méprisable a ameuté les Allemands de New-York contre vous. La petite émeute qui a éclaté à l'arrivée du *Coyote* était dirigée contre vous, et il est probable que, sans l'intervention de la police, quelque misérable, embusqué dans la foule, aurait profité du désordre pour vous assommer d'un coup de bâton, ou vous tirer des coups de revolver. En plein jour, vous êtes en sûreté à New-York, mais je vous engagerai à ne pas sortir le soir, sinon bien armé et bien escorté ! Je vous le répète, quelqu'un a intérêt à vous faire disparaître. Une fois en possession de votre héritage, vous n'aurez plus rien à redouter, sinon les pick-pockets et les filous, comme tout le monde. Jusque-là soyez d'une prudence extrême ; un homme est si vite tué ! Veuillez excuser ma curiosité ! savez-vous s'il y a un testament en votre faveur?

— Il y en a deux, répondit Émile, l'un à San-Francisco, au domicile même de mon grand-oncle, l'autre à la Nouvelle-Orléans, chez un homme de loi :

— Avez-vous prévenu de votre arrivée les détenteurs du testament ?

— Nos hommes d'affaires ont envoyé des dépêches ; mais ils ont reçu de San-Francisco une dépêches incompréhensible ; et l'homme de loi de la Nouvelle-Orléans est en voyage.

— Allez tout de suite à la Nouvelle-Orléans, et faites valoir vos droits sans retard. »

Émile traduisit à son oncle les conseils de M. O'Flaniggan ; l'oncle Placide prit un air embarrassé.

« Nous ne pouvons pas agir tout de suite, dit-il à Émile en s'emboîtant le menton dans la main gauche. Ton acte de naissance a disparu, de la façon la plus mystérieuse; nous enverrons en sortant d'ici une dépêche au maire de Nantes, pour qu'il en fasse faire une nouvelle copie. Nous le prierons de l'envoyer à madame Coriolis qui nous le fera parvenir.

— Diable ! dit M. O'Flaniggan, lorsque Emile lui eut traduit cette réponse. Que veut-on faire de ce document? vous substituer quelqu'un ? Ce n'est pas probable ; car il vous suffirait de paraître pour démasquer la fraude. Tenez, je crois tout simplement qu'on veut gagner du temps ; et si l'on veut gagner du temps, c'est qu'on a tout un plan de campagne que votre arrivée soudaine déconcerterait. Il y a au fond de cette mystérieuse affaire un ou plusieurs drôles très-déterminés. Etes-vous sûr de la fidélité de ce domestique qui a disparu si subitement? N'aurait-il pas été séduit par quelqu'un de vos adversaires ? N'est-ce pas lui qui aurait soustrait l'acte de naissance ? »

Émile se tourna vers son oncle, et lui parla avec vivacité.

« Non, dit-il ensuite à M. O'Flaniggan, mon oncle ne peut pas même le soupçonner. S'il avait été capable de soustraire mon acte de naissance, il n'aurait pas manqué, s'étant si gravement compromis, d'enlever une somme considérable, qui était bien en vue, avec les papiers.

— Alors, dit M. O'Flaniggan, en regardant le plancher avec une grande attention, les mêmes individus qui ont fait disparaître l'acte de naissance ont fait disparaître le domestique. Vous m'aviez dit que vous aviez l'intention de quitter promptement New-York ?

— Oui, nous devions partir ce matin.

— Cette intention était-elle connue de plusieurs personnes ?

— Nous en avions parlé comme d'une chose qui n'avait pas besoin d'être tenue secrète. Nous devions partir avec une dame et ses trois filles.

— Phuî-i-î? siffla M. O'Flaniggan, une dame et trois filles, quatre femmes en tout, en possession d'un secret; tout l'hôtel a dû être mis dans la confidence jusqu'au dernier des marmitons. On vous aura espionnés du dehors, tout s'explique.

— Un des domestiques, dit vivement Emile, a vu sortir Alfanègre, hier soir, en compagnie d'un gentleman « très-bien vêtu »; ce sont ses propres expressions.

— C'est le gentleman bien vêtu qui a fait disparaître le domestique, affirma M. O'Flaniggan, sans la moindre hésitation. Quelles étaient les habitudes de ce domestique? quel était son péché mignon ou si vous voulez son défaut principal?

— L'ivrognerie, répondit Emile.

— Le gentleman a grisé le domestique, conclut M. O'Flaniggan; ensuite il l'a séquestré dans quelque bouge, d'où on ne le laissera sortir que quand les conspirateurs auront gagné sur vous l'avance qu'il voulaient gagner. Le gentleman distingué est un de vos ennemis. Quand nous aurons retrouvé le domestique (car maintenant je suis sûr, plus sûr que jamais que nous le retrouverons), il pourra peut-être nous donner quelques renseignements. Malheureusement, je n'ai pas qualité pour prendre directement cette affaire en main; mais je m'emploierai de mon mieux auprès de mes collègues. Je vous tiendrai au courant; de votre côté, faites-moi savoir ce que vous aurez appris, et nous arriverons certainement à quelque chose. Ah! à propos, j'espère que vous n'avez pas pris au sérieux une lettre signée Cob, que j'ai lue dans cette méprisable feuille, l'*Investigateur universel*. C'est un *puff* ou un piége.

— Nous comptions justement, répondit Emile, voir la personne qui a écrit la lettre, et qui nous donnait rendez-vous dans un des hôtels de Chicago.

— N'y allez pas, s'écria vivement M. O'Flaniggan; aussi sûr que voilà un fauteuil, cette lettre cache un piége. L'Illinois est pour le moment un terrain trop brûlant pour la plante de vos pieds.

— C'est que nous avons promis d'escorter des dames qui se rendent à Chicago, et nous ne pouvons pas manquer à notre promesse sur de simples soupçons.

— Allez donc à Chicago, puisque vous avez donné votre parole à des dames, mais n'allez pas, de votre personne, au rendez-vous qu'on vous a donné, envoyez-y quelqu'un de sûr. N'êtes-vous pas venu de France en compagnie de MM. King et Triquet?

— Ce sont ces messieurs qui nous ont parlé les premiers de l'héritage, et nous avons fait la traversée avec eux.

— Que disaient-ils de tout cela?

— Rien jusqu'ici.

— Ce sont des hommes prudents et sûrs, Fokham me l'a répété bien souvent; s'ils ne disent rien, c'est qu'ils n'ont pas voulu vous inquiéter; ils parleront quand le moment sera venu. Quelles suppositions font-ils à propos de la disparition du domestique?

— Nous avons su seulement à sept heures du matin qu'Alfanègre a disparu, et ces deux messieurs sont partis bien avant le jour. M. King nous fait savoir, par un billet, qu'il est à Cincinnati, pour ses affaires, mais que nous pouvons le faire mander par dépêche à toute heure du jour ou de la nuit.

— Bon ceci. Et M. Triquet?

— M. King dit simplement qu'il est parti de son côté pour affaires.

— Et vous ne savez pas pour quelle destination?

— Non.

— Je le devine moi, s'écria M. O'Flaniggan en se frottant les mains. Je parierais mille contre un qu'il est à Chicago. Ah! ah! M. Cob n'a qu'à se bien tenir, et à ne pas lui échauffer les oreilles. Vous ne sauriez croire combien je suis heureux que M. Triquet soit parti en avant pour déblayer le terrain. Néanmoins, mon cher monsieur, je me permettrai de vous répéter à propos de Chicago le conseil que je vous ai donné à propos de New-York. Évitez de vous promener seul dans les quartiers déserts, soyez toujours armé, et ne sortez pas le soir. Au revoir! »

A suivre. J. GIRARDIN.

UNE CHASSE AUX LUMMES

Parmi les nombreux oiseaux de mer qui peuplent les rivages glacés du Groënland, la tribu la plus importante est celle des lummes ou *baccalao-birds* qui émigrent en hiver sur les côtes de Terre-Neuve et de l'embouchure du Saint-Laurent. La chasse de ces oiseaux est le passe-temps favori des explorateurs des mers polaires, qui y trouvent en outre un excellent appoint de viande fraîche.

Nous empruntons au journal du docteur Hayes, un explorateur polaire bien connu, le récit d'une de ces chasses, plein de détails curieux sur ces oiseaux peu connus.

« Quelle joie, écrit le docteur, de mettre le pied hors du navire lorsqu'on y est emprisonné depuis de longs mois! Nous débarquâmes sans trop de peine sur la montagne de glace, que nous pouvions arpenter en tous sens comme un îlot. Elle n'avait qu'une centaine de mètres de large sur quinze à peu près de hauteur; la surface en était onduleuse; la chaleur du soleil fondait la glace nouvelle, et de petits lacs d'eau pure se formaient dans les vallées; nous y renouvelâmes la provision du navire.

» Sûr que nous trouverions des oiseaux, je proposai au capitaine de prendre un canot et d'aller visiter la falaise, qui, par une étrange illusion d'op-



Ils jetaient leur ombre sur nous comme un nuage. (P. 58, col. 1.)

tique, nous paraissait à quelques toises seulement de l'iceberg. A notre grand ébahissement, nous dûmes « nager » à tour de bras pendant au moins vingt minutes. Au-dessus de nos têtes, le mur se dressait verticalement à une hauteur de huit cents mètres; son image se reflétait dans les eaux claires et brillantes.

» Cette roche, comme celles de même formation géologique, est partout fracturée horizontalement; des feuillets s'en détachent, laissant une série de banquettes étroites, ou plutôt de marches d'escalier qui montent de la base au sommet. Pendant l'été, des myriades de lummes y établissent leur demeure.

» A un kilomètre seulement de la falaise, nous commençâmes à entrevoir les habitants. Ils venaient voler autour de nous par bandes considérables. Comme les autres plongeons, ceux qui étaient sur l'eau s'enlevaient avec difficulté, battant des ailes à grand bruit tout près de la surface de la mer avant de prendre le vol. Leur nombre allait croissant à mesure que nous approchions. Il nous semblait d'abord entendre quelque lointaine chute d'eau; ce murmure augmenta rapidement; près de la muraille il devint si fort que le capitaine et moi étions obligés de beaucoup élever la voix quand nous avions quelque chose à nous dire. Ce tapage provenait du mouvement d'ailes et des cris aigus des oiseaux postés sur la roche ou volant tout autour. Chacune des saillies de la falaise, large de quelques pouces ou de deux à trois pieds, se mesurant par mètres ou par toises, horizontale ou déclive, plate ou irrégulière, était occupée par des lummes, campés sur la partie postérieure du corps, serrés les uns contre les autres, la tête tournée vers la mer. Rangée par rangée, ils tenaient le moins d'espace possible, et, d'un peu loin, rappelaient à s'y méprendre des soldats en tunique blanche, képi noir, épaule contre épaule, en ordre pour une revue. Sur les assises inférieures, on pouvait aisément les compter; plus haut, on en voyait encore des lignes; à la cime des rochers on ne distinguait plus rien. D'abord cette attitude étrange, cette immobilité m'étonnèrent; je reconnus bientôt que c'étaient des femelles, couvant chacune son œuf unique.

» Les lummes ne font pas de nid; l'espoir de leur race est tout simplement déposé sur la roche nue; la mère le relève avec son bec et l'équilibre sur un bout, puis elle s'y assied comme sur un tabouret.

» Après avoir considéré pendant quelques minutes ce singulier spectacle, nous nous rappelâmes le but de notre excursion. Nos fusils simultanément déchargés, il tomba à la mer de quoi faire dîner tout l'équipage. Mais quel changement de vue dans l'aspect de la falaise! Aussitôt après la détonation, le vacarme s'était arrêté; toutes les voix criardes se taisaient à la fois. Les oiseaux bondirent dans l'air; le battement sauvage de leurs ailes, frôlant la falaise, rappelait le souffle d'un ouragan; si nombreux étaient-ils, qu'en passant ils jetaient leur ombre sur nous comme un nuage. Une partie des œufs, abandonnés précipitamment, roulaient sur la banquette et pleuvaient le long de la falaise, qu'ils marbraient de jaune et de blanc.

» Les infortunées couveuses ne restèrent pas longtemps dans les airs; la plus grande partie alla s'abattre à quatre cents mètres environ sur les eaux éclaboussées à grand bruit; la surface en devint toute noire. En dépit du danger, quelques-unes avaient déjà viré de bord et reprenaient leur place avant que l'œuf se refroidît; les autres, à leur tour, songèrent à revenir sauvegarder leur trésor.

» Mais tous les tabourets de famille ne devaient pas être réintégrés paisiblement : nombre d'oiseaux manifestaient l'irritation la plus violente; il nous semblait voir des poissardes en colère; le plumage hérissé, elles s'injuriaient l'une l'autre à plein gosier, elles arrachaient les plumes de leur adversaire, elles essayaient de lui crever les yeux. Ces lummes se comptaient par millions sur la falaise. Jugez du vacarne! je crus d'abord que c'était par amour des disputes; une observation plus attentive m'expliqua bientôt ce tumulte. Plusieurs de ces commères étaient des voleuses effrontées : sans honte et sans remords, elles venaient de s'emparer de l'œuf de la voisine. La mère est parfois obligée de quitter sa station sur la roche; elle ne peut se laisser mourir de faim en attendant l'éclosion du poussin. Peut-être, trop négligente, a-t-elle renversé son œuf en prenant le vol; peut-être, en se querellant, ses compagnes l'ont-elles poussé par mégarde sur le bord de la falaise. Elle ne le trouve pas à son retour : rester honnête, c'est n'avoir pas de petit lumme à montrer à ses amies; elle n'hésite pas un instant à s'adjuger le premier œuf sur lequel elle peut mettre le bec et à s'y asseoir avec le sang-froid et l'égalité d'âme de la plus vertueuse des mères. La vraie propriétaire revient et trouve sa place prise; elle cherche rapidement quelque tabouret vide; s'il ne s'en présente pas, gare à ses camarades de banquette innocentes ou coupables, une lutte acharnée succède aux invectives; souvent le combat n'est pas terminé, que l'objet en litige dégringole sur les roches; immédiatement les couveuses de se séparer pour procéder à quelque nouveau rapt. Quelquefois le précieux dépôt ne reste pas sans protecteur; le mâle remplace sa compagne tandis que celle-ci vaque à son déjeuner. Mais elle sait bien qu'il remplit sans le moindre enthousiasme ce devoir domestique; elle avale à grand'hâte son repas de petits crustacés, se plonge dans la mer pour son bain du matin et retourne à tire-d'aile rendre son époux à la liberté. Le lumme célèbre alors sa délivrance par un cri de joie et un battement d'ailes fort amusant pour les spectateurs.

» Il ne nous fallut pas longtemps pour être fatigués de ce genre de chasse. Au point de vue de l'art, elle n'offre aucune espèce de mérite, partant, peu d'intérêt. Aussi, après avoir abattu douze douzaines

de plongeons, nous revînmes à bord, laissant les malheureux oiseaux se débrouiller au millieu de la confusion suscitée par les peurs réitérées que nous avions causées aux couveuses et à leurs époux. »

TH. LALLY.

LE CHIEN DU CAPITAINE[1]

CHAPITRE IV

Cependant Jeanneton, peu curieuse de s'exposer à une nouvelle scène, qui serait peut-être plus dangereuse que la première, eut soin le lendemain d'aller de meilleure heure au cellier; elle voulait prendre ses poules au nid. Elle arriva trop tard encore, et un visiteur plus matinal avait déjà fait la cueillette. Ce n'était pas seulement un œuf qui manquait à l'appel; cette fois, ils étaient partis tous les deux! Décidément Zéro s'était affermi dans le crime, et le scélérat avalait maintenant l'iniquité comme l'eau... et les œufs aussi.

« Quel malheur! se dit Jeanneton; deux jours de suite! Madame va faire une vie! Hier ce n'était qu'un nuage, aujourd'hui ce sera une tempête. Je vais tâcher de me mettre à l'abri! »

Elle appela Zéro.

Celui-ci était allé à sa niche, où il digérait tranquillement son crime dans la paresse d'un demi sommeil plein de charme. Il rêvait que le capitaine avait maintenant cent poules, et qu'elles pondaient pour lui toute la journée.

La voix de Jeanneton le troubla bien un peu. Il était comme tous ceux dont la conscience n'est pas nette: il craignait de se voir demander des explications. Il fit pourtant bonne contenance, et se présenta le front calme devant la cuisinière, qu'il prenait pour un juge d'instruction. Il est vrai que, sans en avoir l'air, il l'observait de loin, tout en se rendant à ses ordres. Il fut bientôt rassuré. Un seul regard lui donna la certitude que la brave Normande ne se doutait de rien.

« Tout va bien! pensa le monstre; elle n'a pas le moindre soupçon. »

Il la regardait déjà avec plus d'assurance, tout en cherchant à deviner ce qu'elle pouvait bien lui vouloir si matin.

« Attends, mon bonhomme, dit-elle, en passant doucement la main sur la tête frisée de Zéro, tu vas me faire une course! »

Zéro, depuis quelque temps, était le commissionnaire, je dirais volontiers le *factotum*, des Roches-Blanches. On l'envoyait chercher les provisions chez les fournisseurs, et jusqu'ici il les avait toujours rapportées intactes à la maison avec la plus louable fidélité.

Jeanneton prit donc un morceau de papier, et, avec l'orthographe spéciale à l'institution dont elle faisait partie, elle écrivit en caractères irréguliers, mais très-lisibles, ces quelques mots que Zéro, avec son intelligence accoutumée, devait porter à leur adresse pour lui épargner une descente en ville:

« *Deu zeus fraix, si vou plais!* »

Jeanneton attacha le billet sur une serviette, mit la serviette dans un petit panier d'osier, dont l'anse était garnie d'un morceau d'étoffe, ajouta trois décimes, enveloppés dans un morceau de journal, et mettant ensuite l'anse du panier entre les dents du chien:

« Chez l'épicier! » lui dit-elle, en prononçant ces deux mots très-lentement et tres-distinctement.

L'épicier, le débitant de tabac et le facteur de la poste aux lettres étaient trois personnages bien connus de Zéro, qui entretenait avec eux de bonnes et constantes relations. Sa rare perspicacité l'empêchait de se tromper d'adresse, et il n'allait jamais chez l'un quand on l'envoyait chez l'autre.

Il partit sur-le-champ, bien décidé à ne pas flâner en route; heureux peut-être, au fond de l'âme, de pouvoir effacer par un service rendu la nouvelle faute dont il venait encore de charger sa conscience, et son estomac.

L'épicier, accoutumé à voir venir chez lui ce singulier commissionnaire, qui ne marchandait jamais, le pria poliment d'entrer, acheva de servir deux autres clients arrivés avant lui, car il faut que chacun passe à son tour, regarda ensuite le papier, prit les trente centimes, choisit deux œufs dans une caisse, les mira au jour, pour que Zéro fût bien certain qu'on le servait en conscience, les plaça délicatement sur un petit lit de varech, les recouvrit de la serviette, puis, entraîné sans doute par la force de l'habitude:

« Et avec cela? » dit-il à ce chaland d'une nouvelle espèce.

Zéro, qui était de bonne maison, trouva la question sotte et déplacée; il savait ce dont il avait besoin, le demandait du premier coup, et ne tenait point qu'on l'excitât à la dépense. Cependant, comme il n'aimait point à être désagréable aux gens, il garda cette réflexion pour lui, tourna les talons comme un serviteur consciencieux (l'espèce en est rare!), qui n'aime pas à perdre son temps quand il est attendu par ses maîtres, et remonta la Côte de Grâce d'un pas assez rapide, sans courir toutefois, car il savait mieux que personne que les œufs sont casuels....

Charger de porter des œufs un chien qui les aimait tant, c'était donner la brebis à garder au loup. Bien que le billet par lequel Jeanneton faisait sa commande fût resté tout ouvert, Zéro, qui était la discrétion même, ne s'était par permis de le lire: il ne savait donc point ce qu'il allait chercher. Mais

1. Suite. — Voy. pages 11, 27 et 43.

quand il vit ce que l'on mettait dans son panier, l'eau lui vint à la bouche, et toutes sortes de mauvaises pensées se présentèrent à son esprit. Les désirs coupables prirent une intensité plus grande à mesure qu'il montait la côte, et la tentation emprunta pour le perdre les insinuations les plus corruptrices... Le démon de la gourmandise lui soufflait tout bas que, sans aucun doute, Jeanneton ne savait pas le compte de ses œufs, et qu'elle devrait se trouver bien contente s'il lui en rapportait un sur les deux... Et l'occasion était si tentante, et le péché si facile !... N'étaient-ils point là, à portée de sa dent, ces œufs fascinateurs ? Il n'avait vraiment qu'à se baisser pour en prendre !... Il résista cependant, comme s'il eût compris qu'un dépôt confié est chose sacrée pour les chiens honnêtes. Cette victoire, remportée sur lui-même, prouvera peut-être qu'il n'était pas encore tombé au dernier degré de la perversité : elle faisait espérer que la vertu trouverait encore en lui quelques ressources.



Il remonta d'un pas rapide. (P. 59, col. 2.)

Jeanneton lui épargna, du reste, l'angoisse des dernières luttes; car, un peu inquiète de ne pas le voir arriver, et déjà talonnée par l'heure, elle ne craignit point d'aller à sa rencontre sur la route.

En soulevant délicatement la serviette, et en apercevant les deux œufs, que le chien apportait intacts, comme on les lui avait donnés, la bonne cuisinière fut ravie.

« Sauvée ! » s'écria-t-elle. Si elle avait eu un peu plus de littérature, elle eût ajouté, comme dans les drames à la mode :

« Merci, mon Dieu !!! »

La brave créature se faisait illusion, et elle n'était pas sauvée tant que cela ! Mme Pigault, qui avait le goût fin, n'eut pas plus tôt trempé la première mouillette dans le premier œuf, qu'elle s'écria :

« Ces œufs-là ne sont pas les œufs de mes poules !

— Pas possible ! dit le capitaine, avec un étonnement sincère.

— Ce n'est peut-être pas possible, mais c'est vrai !

— Il faut avouer, dit Jean Pigault, que tu as le goût singulièrement délicat.

— Est-ce que, par hasard, tu t'en plaindrais ? demanda madame, en prenant une voix de tête qui n'annonçait jamais rien de bon.

— Tu sais, ma chère enfant, qu'avec toi je ne me plains jamais de rien. J'admirais la délicatesse de ton palais, qui te permet de reconnaître si un œuf a été pondu par telle poule ou par telle autre. Voilà tout !

— Et cela t'étonnait sans doute?

— Étonner n'est pas le mot dont je m'étais servi, » dit Pigault, décidé à marcher de plus en plus résolûment dans cette voie des concessions, qui, dit-on, a souvent perdu les gouvernements, mais qui, souvent aussi, a sauvé la paix des ménages ; c'est celui d'admiration qui s'était présenté tout d'abord à son esprit.

Lise, en entendant ces mots, releva vivement la tête, et fixa sur son mari le regard clair et perçant de ses jolis yeux bleus. On eût dit qu'elle n'était pas bien certaine qu'il fût sérieux en s'exprimant ainsi, et qu'elle voulait s'assurer de la sincérité de ses paroles.

Mais son examen, attentif jusqu'à la sévérité, ne lui fit découvrir aucune expression suspecte sur ce visage loyal et franc. Aussi ce fut d'une voix promptement radoucie qu'elle lui dit :

« Sans doute que pour toi un œuf est un œuf, comme un chat est un chat... Tu n'y vois pas de différence !

— Voilà qui est parfaitement injuste, dit Pigault, qui voulait prendre la chose en riant ; et je suis bien certain qu'en disant cela tu ne te crois pas toi-même.

— Je n'en jurerais pas ! » dit Lise.

Quoi qu'il en fût, la réponse de son mari ne lui avait pas déplu, et ce fut d'une voix moins âpre et moins cassante qu'elle reprit :

« C'est égal ! cela ne se passera pas ainsi en conversation ; je veux en avoir le cœur net, et savoir au juste l'histoire de ces œufs ! »

Le capitaine eut de fâcheux pressentiments, et il eût bien voulu pouvoir changer un peu le cours des idées de sa femme ; mais il savait à quel point Lise était obstinée et tenace. Ce qu'elle avait une fois mis dans sa mignonne petite tête, ni Dieu ni diable ne le lui aurait ôté. Cette Normande valait deux Bretonnes. Il ne se permit donc point de hasarder la moindre objection. Il fallait laisser passer la justice de Mme Pigault, comme on laissait passer jadis la justice du roi.

Lise agita d'une main fiévreuse la sonnette qui se trouvait à sa portée, et Jeanneton parut aussitôt sur le seuil de la salle à manger.

La violence du coup qui l'appelait ne lui permit point de douter qu'il ne s'agît d'une chose grave, et nous devons rendre cette justice à sa perspicacité, qu'elle devina tout de suite que l'on allait traiter à fond la délicate question des œufs. Cependant, comme elle aimait mieux « voir venir » que de se compromettre par quelque parole imprudente, elle attendit, non sans un peu d'émotion, les questions que sa maîtresse voudrait bien lui adresser.

Elle ne les attendit pas longtemps.

L'impétueuse jeune femme était, en effet, assez malhabile à se contenir, et elle voulait obtenir tout de suite les satisfactions qu'elle se croyait en droit d'exiger.

« D'où viennent ces œufs? » demanda-t-elle à la cuisinière, en essayant de la percer à jour avec l'acier de ses yeux bleus.

Jeanneton était une honnête Normande qui ne mentait jamais, quand le mensonge était inutile ou impossible.

« Ils viennent de chez l'épicier, madame, répondit-elle avec beaucoup de sang-froid.

— Eh! depuis quand, s'il vous plaît, va-t-on acheter mes œufs chez l'épicier?

— Madame, depuis qu'il n'y en a plus chez vous!



Elle n'aurait pu monter plus haut. (P. 62, col. 1.)

— Ah! il n'y a plus d'œufs chez moi? fit Lise en s'animant; je voudrais bien alors savoir un peu ce que font mes poules...

— Il faudrait le leur demander, car ce n'est pas moi qui pourrai le dire à madame. Tout ce que je sais, c'est qu'elles ne font pas d'œufs!

— Ah! tenez! je suis la femme la plus mal servie de tout Honfleur! dit Lise, en froissant violemment l'une contre l'autre ses deux petites mains blanches.

— Si madame croit cela, fit Jeanneton, en faisant le geste de dénouer les cordons de son tablier, elle n'a plus qu'à nous donner nos huit jours à ses poules et à moi! »

Cette réponse impertinente étant le dernier terme de l'audace que la cuisinière pouvait se permettre sans être immédiatement chassée, Jeanneton crut prudent de sortir, ce qu'elle fit sans demander son reste.

Lise était tellement bouleversée, si hors d'elle-même, que son mari craignit un moment qu'elle n'eût une attaque de nerfs. Mais il la connaissait assez pour savoir que ce qu'il y avait de mieux à faire en pareil cas, c'était de l'abandonner à elle-même, sans essayer de la consoler ni de la calmer. Elle ressemblait un peu à ces chevaux emportés, auxquels il faut bien se garder de faire sentir le mors, parce qu'ils prennent alors un point d'appui sur la main, et que la résistance

qu'on leur oppose ne fait que les exciter davantage.

Au bout de quelques minutes, Mme Pigault se leva de table, repoussa sa chaise, jeta sa serviette dans un coin, et sortit de la salle à manger, où elle laissait son mari consterné, en disant :

« Cela ne peut point se passer ainsi. Je veux voir clair dans mes affaires, et savoir un peu ce qui se trame contre moi dans ma propre maison ! »

Décidée à faire une enquête, à laquelle un juge d'instruction rendrait des points, la femme du capitaine pratiqua d'abord une descente de lieux. C'est le début obligé de toute bonne procédure criminelle. Elle se rendit tout d'abord au cellier, où, depuis un temps immémorial, les poules avaient l'habitude de pondre.

Elles étaient là toutes deux : l'une grimpée sur un tonneau, et faisant entendre ce petit gloussement satisfait qui indique chez les gallinacées qu'ils viennent de pondre ; l'autre, au contraire, perchée sur une poutre transversale, au-dessous des chevrons du toit; elle n'aurait pu monter plus haut ; elle avait l'œil hagard, son bout de crête rouge comme du sang, les plumes ébouriffées et froissées, enfin, un je ne sais quoi de troublé dans toute sa personne, comme si elle eût été l'objet de quelque tentative criminelle. Bien qu'elles fussent depuis longtemps accoutumées à leur maîtresse, et familières avec elle jusqu'à lui manger dans la main les miettes de son pain, Blanchette et Noiraude, en la voyant, poussèrent des cris effarouchés ; puis elles essayèrent de prendre ce vol lourd et embarrassé qui ne conduit jamais les poules ni bien loin ni bien haut.

« Voilà qui est vraiment singulier ! se dit Mme Pigault, en paraissant réfléchir profondément. Voyons maintenant les nids ! »

Elle se dirigea aussitôt vers les deux hottes. Là encore, elle trouva des traces de désordre. On sait quelle est la netteté habituelle du nid où la pondeuse a laissé son œuf : tout est lisse, égal et comme passé au rouleau. Ce jour-là, au contraire, la paille paraissait soulevée, fouillée, tourmentée.

« Voilà qui n'est point naturel ! pensa Mme Pigault. Je suis bien certaine à présent que mes poules ont pondu, et que l'on a pris mes œufs. Il y a un coupable tout près d'ici. Quel est-il? C'est à moi de le trouver, de le surprendre... et de le punir ! »

Comme tous les êtres essentiellement nerveux, Lise était entièrement, absolument sous l'empire de l'idée présente, dominée par elle d'une façon exclusive. Quand elle voulait une chose, elle la voulait si fortement qu'il fallait bien que cette chose-là finît par arriver. Elle eut pourtant le courage de ne point ouvrir la bouche de toute la journée pour dire un seul mot de ce qui faisait l'objet de son unique préoccupation. Elle médita longuement ses plans, et finit par s'arrêter à la résolution qui lui semblait le plus propre à la conduire au résultat désiré. Il n'y avait absolument rien à faire pour le moment. C'était le matin seulement que les poules pondaient ; c'était le matin aussi que le voleur enlevait les œufs : c'était donc le matin qu'il fallait ouvrir l'œil... et agir.

Mme Pigault avait habituellement le sommeil léger. Son oreille inquiète, toujours aux écoutes, saisissait les moindres bruits qui troublaient le silence de la maison. Un trésor n'eût pas trouvé de gardienne plus vigilante. Mais, cette nuit-là, elle dormit moins encore. Elle se leva dès l'aube, s'habilla promptement, silencieusement, pour ne pas réveiller le capitaine, plongé dans un sommeil de plomb, et sortit de la chambre, après lui avoir jeté un regard indéfinissable — le regard de la femme qui ne dort pas assez au mari qui dort trop !

Elle descendit, et fit le tour de son rez-de-chaussée avec assez de crânerie et de résolution, et, ne trouvant rien de suspect dans les appartements, continua son inspection dans la cour et dans le jardin. Toutes les portes étaient hermétiquement closes. Nulle part, rien qui révélât l'escalade ou l'effraction ; elle examina avec non moins d'attention les allées, sablées d'une sorte de tangue, grise et pâle, que l'on retirait de l'embouchure de la rivière, et sur laquelle l'empreinte des pas se gravait profondément. Ni la cour ni les allées ne lui offraient aucun indice accusant les ennemis du dehors. Il n'y avait plus moyen d'en douter... elle était victime d'un vol domestique..... Le coupable, en pareil cas, serait plus facile à trouver, puisqu'on l'avait sous la main, et qu'il ne s'échapperait pas. Il faut bien l'avouer : la pensée de Jeanneton se présenta un moment à son esprit ; mais elle ne voulut pas s'y arrêter. Jeanneton était honnête, incapable d'une action mauvaise... et, d'ailleurs, n'avait-elle point les clefs de tout? Ne pouvait-elle point prendre ce qu'elle voulait dans la maison? N'était-elle pas nourrie comme les maîtres eux-mêmes? On ne faisait pas deux cuisines chez le capitaine !

« Que je suis sotte ! se dit Mme Pigault avec un mouvement d'épaules, c'est bien certainement quelque rat qui est mon voleur ! J'attacherai un piége et tout sera dit ! Il y a maintenant des chiens qui prennent admirablement les rats, mais le nôtre est un fainéant, un propre à rien, dont il ne faut attendre rien de bon ! Ce n'est pas lui qui viendra à mon aide dans cette circonstance. »

Tout en faisant sa ronde matinale, Lise avait passé devant la loge de Zéro. Celui-ci l'avait bien vue ; mais reconnaissant en elle la maîtresse du logis, libre d'aller et de venir chez elle comme bon lui semblait, il avait considéré toute démonstration hostile comme une inconvenance et une grossièreté qu'il ne pouvait point se permettre. Si Madame avait professé d'autres sentiments pour lui, il n'aurait pas manqué d'aller à sa rencontre, car on ne l'enchaînait jamais, et de lui témoigner une surprise joyeuse, en la voyant si matinale ; mais Zéro n'appartenait point à la race des vils flatteurs, et il n'était pas chien à faire deux fois des avances à qui

le méritait si peu. Aussi referma-t-il bientôt son œil intelligent et malicieux, et, après avoir étiré ses membres et bâillé largement, il se retourna sur sa paille fraiche, en se disant, avec une volupté de paresseux, qu'il avait encore le temps de faire un somme.

Lise, cependant, était allée s'asseoir dans sa salle à manger, pièce un peu froide, d'une propreté sévère, où elle se tenait plutôt que dans son salon, parce qu'elle pouvait, de là, surveiller plus aisément sa maison. Elle prit son ouvrage, car elle connaissait le prix du temps et ne perdait jamais une minute, et elle tira consciencieusement son aiguille, en attendant les événements.

Jeanneton descendit à six heures et demie, ne parut point trop étonné de voir Madame déjà debout, — Jeanneton ne s'étonnait de rien — lui demanda ses ordres, prit son panier, et s'en alla en ville, car c'était le jour du marché. Lise continua une tapisserie de Pénélope, commencée le lendemain de son mariage, destinée au meuble de son salon, mais qui devait bien lui demander une dizaine d'années, tant elle était considérable, difficile et compliquée. Cependant, tout en travaillant consciencieusement, elle jetait bien souvent les yeux dans la cour, et surveillait surtout la porte du cellier, théâtre supposé du drame qui l'intéressait si fort, toute prête à se précipiter au secours de Blanchette ou de Noiraude, dès qu'elles pousseraient le premier cri d'alarme.

Un peu avant sept heures, son attention fut attirée par un léger bruit qui se fit dans la cour. Elle regarda, et vit Zéro, cet abominable Zéro, son ennemi intime, qui sortait furtivement de sa loge, et qui se dirigeait avec précaution vers le cellier.

Un soupçon terrible traversa son esprit, avec une promptitude d'éclair, et se formula tout aussitôt en ces mots accusateurs, qui s'échappèrent de ses lèvres serrées :

« Ah! le misérable... c'était donc lui! je vais le prendre en flagrant délit, et lui dire son fait! »

A suivre. LOUIS ENAULT.

L'AFGHANISTAN

ET LES PROVINCES DU NORD-OUEST DE L'INDE [1]

IV

L'Inde anglaise.

Au sud du Pendjab, s'étend une autre grande province anglaise, le Scinde, mais elle est séparée de l'Afghanistan par le Bélouchistan et ne rentre par conséquent pas dans les territoires frontières qui nous intéressent en ce moment. Il nous suffit d'avoir montré que les Anglais pouvaient trouver dans les deux pays les plus voisins de la vallée afghane des ressources suffisantes pour mener à bonne fin cette guerre, et de plus que les habitants de ces pays étaient pour eux des auxiliaires d'autant plus sûrs que depuis des siècles, on pourrait dire depuis l'origine de l'histoire, ils sont les ennemis des Afghans.

Du reste au moment où nous écrivons, l'armée anglaise a victorieusement franchi les défilés de Kaiber et de Peïvar, les portes de l'Afghanistan, et elle marche sur Djellalabad. Arrivée là, un troisième défilé, celui de Kourd-Kaïber, la séparera encore de Caboul. Ce défilé est le plus redoutable de tous; étroit et sinueux, il est dominé par des positions presque inexpugnables et en 1842 un corps anglais fort de dix mille hommes y fut complétement anéanti.

Il est probable, avec les engins perfectionnés que l'on possède aujourd'hui, que les Anglais n'auront rien de pareil à craindre cette fois-ci et qu'au printemps prochain ils seront à Caboul. De là ils pourront à leur gré se diriger sur Hérat ou sur Candahar.

Sans vouloir faire de politique, il est donc permis de prévoir que l'Afghanistan va tomber définitivement sous l'influence britannique. Peut-être la Russie s'étendra-t-elle de son côté jusqu'aux versants septentrionaux de l'Hindou Koh et annexera le Badakchan et le Ouakan. Mais l'Europe civilisée ne peut que s'applaudir des progrès que font ces deux grandes nations dans l'Asie centrale. Russes ou Anglais étendent pour nous le champ de la civilisation, et, sans nous occuper de leur ambitieuse rivalité, nous devons applaudir à la conquête de pays qui sont parmi les derniers asiles du fanatisme musulman et où jusqu'ici aucun voyageur européen n'a pu pénétrer sans risquer sa tête.

Terminons cette courte étude par un aperçu général de la puissance britannique dans l'Inde.

Fondé par des marchands qui, sous prétexte de commerce, s'immiscèrent peu à peu dans les affaires du pays jusqu'à en devenir les maîtres, l'empire indo-britannique s'étend aujourd'hui de l'Indus au Brahmapoutra, du cap Comorin à l'Himalaya; bien plus, il déborde de plus en plus au delà de ces frontières, il s'avance sur la Birmanie à l'est, sur le Thibet au nord, sur le Bélouchistan à l'ouest, et menace l'Afghanistan.

Dans leurs limites actuelles, les possessions anglaises de l'Inde occupent 2 354 000 kilomètres carrés, c'est-à-dire que leur superficie territoriale représente quatre fois celle de la France, qui est de 528 572 kilomètres carrés.

Cet immense territoire porte une population de 191 millions d'habitants, soit plus de cinq fois la population de la France. Il embrasse des pays de climats variés, depuis le sud de l'Inde qui n'est qu'à huit degrés de l'équateur jusqu'aux vallées hima-

[1] Suite et fin — Voy. pages 7, 24 et 40.

layennes qui sont sous la latitude de l'Algérie.

Mais les Anglais ne sont pas les maîtres absolus de l'Inde entière. Par une habile politique, ils ne se sont emparés que des pays où une population craintive et agricole pouvait leur assurer une possession incontestée, et ils ont laissé au contraire leur indépendance à de nombreux royaumes habités par des races guerrières et impatientes de tout joug. Ces pays, gouvernés par des princes indigènes ou Rajahs, constituent ce que les Hindous appellent le Rajahsthan, littéralement le pays des Rajahs.

Cette Inde des Rajahs est partagée en près de soixante-dix principautés, dont un grand nombre ne sont que de microscopiques comtés; tandis que d'autres, tels que les États de Scindia, d'Oudeypour, de Jeypore, de Baroda, etc., sont d'importants royaumes ayant une vaste superficie et plusieurs millions d'habitants.

L'ensemble de ces territoires indigènes forme un territoire de 1 447 000 kilomètres carrés, à peu près le double de la France, et leur population s'élève à un peu plus de 48 millions d'habitants.

Les Rajahs qui gouvernent ces pays sont liés envers l'Angleterre par des traités de diverses sortes. Ils sont tous tenus de fournir des contingents armés en cas de guerre et leur situation pourrait assez se comparer à celle de la Bavière, du Wurtemberg, de la Saxe, etc. envers l'empereur d'Allemagne. C'est ainsi qu'à la première nouvelle d'une guerre avec l'Afghanistan la Bégaum de Bhopal a mis immédiatement à la disposition du vice-roi des Indes un corps de quinze mille hommes. Scindia, le puissant roi maharate de Givalior, a mis garnison dans les places anglaises d'Agra et de Meerut, et le khan de Bahavalpour, afghan d'origine lui-même, s'est chargé de défendre avec ses troupes l'importante citadelle de Moultan évacuée par les forces britanniques.

En fait les Anglais disposent dans l'Inde d'un territoire sept fois plus grand que la France et d'une population de deux cent quarante millions d'âmes. C'est après la Chine le plus grand empire du monde.

Louis Rousselet.



L'Indus près de la frontière afghane.



L'oncle Placide le considérait avec stupeur. (P. 65, col. 2.)

LE NEVEU DE L'ONCLE PLACIDE [1]

TROISIÈME PARTIE [2]

L'HÉRITAGE DU VIEUX COB

IX

A la prison des Tombes. — Top se distingue. — Le vieux Phinéas. — M. Hick. — Repentir d'Alfanègre.

Après avoir expédié une dépêche au maire de Nantes, l'oncle et le neveu rentrèrent à l'hôtel.

La première personne qu'ils aperçurent, ce fut le jeune homme de grande espérance, qui paraissait exténué de fatigue, et dont la figure était coupée transversalement par une ligne violette, comme s'il avait reçu un coup de cravache. C'est à peine s'il pouvait se tenir sur ses jambes, après une nuit de fatigue et d'insomnie ; il restait debout, cependant, par un effort prodigieux d'énergie et de volonté ; ses lèvres étaient pâles et serrées, et ses yeux brillaient d'un éclat sauvage.

« Que dit-il ? demanda l'oncle Placide en reculant involontairement, pendant que Top lui parlait avec véhémence.

— Il dit qu'il sait où est Alfanègre, répondit Émile en regardant le jeune homme de grande espérance avec un mélange de pitié et de dégoût.

— Amène-le dans ma chambre, dit vivement l'oncle Placide. Ma chère dame, ajouta-t-il en s'adressant à M[me] Coriolis, ayez la bonté de faire monter quelque chose de chaud. Ce malheureux enfant est à moitié mort de faim et de froid. »

Tout en engloutissant des rôties bien beurrées et du thé tout bouillant, Top répétait : « Je sais où il est; je vais vous y conduire. »

L'oncle Placide le considérait avec stupeur; de sa vie il n'avait vu, même dans les plus pauvres taudis du quartier Saint-Antoine, un garçon si hâve, si décharné, si déguenillé, et d'une physionomie aussi sauvage et aussi menaçante.

« Prenez votre temps, et ne vous étranglez pas, » dit Émile, sérieusement effrayé de sa voracité.

Mais Top se hâtait d'assouvir sa faim, pressé d'assouvir sa vengéance.

« Vous pouvez compter sur une bonne récompense, lui dit Émile, quand Top eut dévoré la dernière rôtie et avalé la dernière goutte de thé.

— Je ne veux pas de récompense du tout, hurla Top, en assenant un furieux coup de poing sur la table; je veux me venger de lui.

— De qui? demanda Émile.

— Mais du capitaine Monroë, » répondit Top en grinçant des dents. « Allez-vous me laisser parler! cria-t-il en voyant qu'Émile ouvrait la bouche pour lui demander des explications. Le capitaine Monroë savait que je n'aimais que lui au monde, puisque je le lui avais dit. Quand il m'a annoncé qu'il partait pour l'Europe, je l'ai prié et supplié de m'emmener, il m'a refusé. Toute la nuit je l'ai

1. Suite — Voy. pages 1, 17, 33 et 49.
2. Voy. la première partie, vol. X, pages 97 et suivantes; et la deuxième partie, vol. XII, pages 209 et suivantes.

suivi comme un chien. Ce matin, j'ai vu qu'il m'avait menti : il partait pour l'Ouest, et non pas pour l'Europe. N'importe, je l'ai encore supplié presque à genoux de m'emmener. Comme la foule s'attroupait autour de nous, il m'a menacé de me livrer à un policeman. A la fin, il m'a frappé avec sa canne : je porte la trace du coup sur la figure. Mais c'est un coup de canne qu'il payera cher.

» Je ne sais pas ce que vous lui avez fait ni ce qu'il vous veut ; mais il tenait beaucoup à savoir où vous alliez et quand vous partiez. C'est moi qui vous ai espionnés pour son compte. Hier soir, il est venu rôder lui-même autour de l'hôtel, et je l'ai vu emmener votre domestique. Je les ai suivis. Ils sont entrés dans un *bar*. Une heure après, le capitaine Monroë a fait déposer le domestique sur le trottoir, dans une rue écartée. Ensuite il a averti la police, et le gros homme a été porté à la prison des Tombes. Il a dû comparaître ce matin devant le magistrat, et à l'heure qu'il est, il doit être en prison.

— Mais, objecta Émile, nous avons consulté ce matin les rapports de police, et nous n'y avons pas trouvé son nom. »

Top le toisa avec insolence et lui déclara qu'il était bien naïf pour son âge. « Est-ce qu'on donne jamais son vrai nom quand on est pris par la police? ajouta-t-il avec l'aplomb que peut seule donner une longue expérience. Je vous dis qu'il est en prison! ne faites pas l'entêté et allez le réclamer ; je sais où il faut s'adresser, je vous conduirai. Je ne crains pas la police pour le moment, il n'y a rien à dire sur mon compte.

— Si nous l'emmenions chez M. O'Flaniggan? dit Émile à son oncle.

— C'est une idée ; demande-lui s'il veut attendre un peu, pendant que nous déjeunerons à la hâte. »

Top déclara qu'il attendrait tant qu'on voudrait, qu'il irait où on voudrait, pourvu qu'il pût compromettre le capitaine Monroë et dire tout ce qu'il savait sur son compte.

M. O'Flaniggan ne douta pas un instant de la véracité de Top, et pendant qu'il le tenait, il se renseigna à fond. Il prit note de toutes les démarches du capitaine Monroe, de son ancien signalement, de son déguisement, de son départ pour l'Ouest ; de la visite d'un individu borgne et velu, que le capitaine avait appelé Jourdy, lequel s'était trouvé dans la soirée avoir deux yeux au lieu d'un, et pas l'ombre de barbe, sinon des moustaches rousses ; du déjeuner qu'avaient fait ces messieurs, en compagnie d'un troisième individu qu'il n'avait pas revu le soir, et que les deux autres appelaient le colonel. Enfin, il donna le nom de l'hôtel à la porte duquel il avait guetté le capitaine Monroë, sans pouvoir dire si les deux autres individus y avaient leur gîte habituel.

« Le capitaine Monroë est certainement à Chicago, dit M. O'Flaniggan après avoir tiré Émile à part. Tout ce que je souhaite, c'est qu'il ait affaire à M. Triquet. Dans tous les cas rappelez-vous le signalement, et défiez-vous de ce drôle. »

Top, adossé à une bouche de chaleur, se chauffait voluptueusement les reins, et examinait d'un regard plein d'intérêt l'ameublement du bureau, et surtout les casiers verts qui devaient contenir tant de secrets importants. Quand il eut tout examiné, il fit entendre un petit sifflement, ôta une de ses mains de la poche de son pantalon, et prit doucement M. O'Flaniggan par le bras pour attirer son attention.

« Monsieur, dit-il d'une voix presque respectueuse, vous qui êtes dans la partie, et qui devez tout savoir, dites-moi si l'on peut espérer qu'il sera pris et pendu !

— Eh, eh! mon jeune gaillard, il paraît que nous sommes vindicatif, » dit M. O'Flaniggan en le contemplant avec un intérêt tout professionnel, comme un naturaliste examine un scorpion.

Top accepta l'épithète comme un compliment ; un sourire cruel se joua sur ses lèvres ; il avait l'air d'un homme de trente ans.

« Enfin, le ferez-vous pendre? demanda-t-il avec une insistance hargneuse.

— Je ne fais pendre personne, répondit M. O'Flaniggan avec un sourire de bonne humeur ; cela n'est pas dans mes attributions ; mais s'il mérite d'être pendu, soyez sûr que le jury et le shériff feront leur devoir.

— S'il mérite d'être pendu ! » cria Top en frappant du pied avec fureur, et en portant la main à sa figure, par un geste presque tragique. Il était devenu horriblement pâle, et la trace du coup de canne ressortait en violet foncé, avec des bords livides.

« Oui, je sais, dit M. O'Flaniggan sans s'émouvoir, il a porté la main sur vous, et je vois bien que vous ne lui pardonnerez pas de sitôt.

— Jamais!

— Jamais ! c'est un mot bien terrible, surtout dans la bouche d'un enfant de votre âge ; j'espère que vous reviendrez à de meilleurs sentiments.

— Avez-vous bientôt fini de nasiller comme un prédicateur méthodiste? cria Top avec un grondement de colère. Je me serais fait tuer pour lui, il y a seulement vingt-quatre heures ; aujourd'hui je me ferais tuer pour l'amener au pied de la potence. S'il me tuait devant témoin, le pendrait-on?

— Je le crois, répondit M. O'Flaniggan en souriant malgré lui.

— Ne souriez pas, hurla Top ; je vous défends de sourire quand je parle sérieusement ; vous voulez donc que je devienne fou de colère ! Et il se tordait les mains, dans un véritable accès de rage.

— Accompagnez-nous à la prison des Tombes, dit M. O'Flaniggan sans s'émouvoir ; si nous découvrons que le capitaine Monroë ait trempé ou se propose de tremper dans quelque vilaine affaire, nous sommes décidés à ne pas le ménager. Mais s'il n'a pas commis d'autre crime que de griser un gentleman et d'en frapper un autre...

— Partons, » dit Top, d'un ton si résolu, que M. O'Flaniggan fut obligé de modérer son ardeur.

Il ouvrit une porte de côté, appela familièrement un gentleman qui était occupé à ne rien faire, et le pria de répondre au public pendant son absence. Le gentleman oisif était si poudreux de sa personne, qu'il semblait, non pas recevoir la poussière du dehors, mais la produire du dedans, en vertu d'une organisation particulière.

Ce personnage pulvérulent semblait avoir de la poussière jusque dans la gorge, car le son de sa voix était faible et indistinct.

Il salua poliment l'assistance, regarda Top avec beaucoup d'intérêt, et affirma à M. O'Flaniggan qu'il pouvait « se donner de l'air »; en d'autres termes : quitter momentanément son bureau.

Grâce à la présence de M. O'Flaniggan, la petite caravane put franchir sans encombre la porte de la prison, et pénétrer jusqu'à une sorte d'hypogée où se tenait un scribe qui avait la vue basse. Aussitôt que M. O'Flaniggan fut entré dans son rayon visuel, le scribe myope, Irlandais comme lui, poussa un hourrah, lui donna un coup de règle sur l'épaule, lui offrit une prise de tabac, et lui demanda quel bon vent l'amenait.



Emmenez-les, dit Mistress O'Flaniggan. (P. 71, col. 1.)

« Jeune homme, dit M. O'Flaniggan à Top, racontez ce que vous savez, et vous, mon vieux Phinéas, mettez vos lunettes, et compulsez vos paperasses. Il s'agit d'un gentleman qui a été amené ou plutôt apporté ici.

— Entre onze heures et minuit, dit Top avec une grande netteté de parole.

— Entre onze heures et minuit, » ânonna le vieux Phinéas en lisant par-dessus ses lunettes pour plus de commodité ; « voilà » ; et il lut : « Gordon Burns, Van Reuter, Legrand, Comidow nègre, et un Chinois, désigné comme anonyme, sans doute parce que le greffier de service n'a pas su noter le son de son nom, quand l'autre l'a miaulé; car ces gens-là miaulent positivement.

— Sur ces six noms-là, fit observer Top avec assurance, il n'y en a peut-être pas un de vrai. »

Le vieux Phinéas, ayant tourné ses lunettes du côté de l'orateur, dit que cette observation dénotait une grande connaissance du cœur humain.

Ayant reçu ce compliment flatteur avec une parfaite indifférence, Top déclara qu'on n'arriverait à rien tant qu'on ne verrait pas les individus.

« Votre Honneur a sans doute une autorisation dans sa poche? » demanda le vieux Phinéas d'un ton goguenard.

Aussi insensible au sarcasme qu'à la louange, Top ajouta : « Ou bien quelqu'un qui les a vus arriver.

— La vérité sort de la bouche des enfants, » s'écria le vieux Phinéas. Il sonna ; un homme à tête de dogue parut.

« Qui était de service au violon entre onze heures et minuit? lui demanda le vieux Phinéas.

— C'est moi.

— Mon vieux, dit Top avec une aimable familiarité, il s'agit d'un gros, gros gentleman. »

Le dogue serra fortement ses mâchoires et ne répondit rien.

« Vous pouvez répondre, dit le vieux Phinéas.

— C'est comme un fait exprès, aboya le dogue, sur les six individus arrêtés entre onze heures et minuit, il n'y avait de maigre que le Chinois. Je n'ai jamais vu tant de gros hommes en si peu de temps. Je le disais à Bennet.

— Porté par quatre hommes, poursuivit Top.

— Tous portés par quatre hommes !

— Escorté par un gentleman très-bien mis, complétement rasé, sauf le collier? » Et d'un geste rapide il dessina un collier de barbe imaginaire, de son oreille droite à son oreille gauche, en passant par-dessous le menton.

« Ah! ah! aboya le dogue. Attendez, c'est celui qui ne parlait pas anglais, et qui disait toujours : Général Grant! général Grant!

— C'est celui-là même, » dit Top, en jetant autour de lui des regards de triomphe.

Le dogue réfléchit, et dit : « C'est le numéro 4.

— Numéro 4, reprit le vieux Phinéas en se penchant sur ses papiers : Legrand, mulâtre; ivresse publique, rébellion ; a refusé de répondre à toutes les questions ; quinze jours de prison.

— Peut-on le voir? demanda Émile.

— Non! dit catégoriquement le vieux Phinéas, du moins sans autorisation. Mais comme la présence de M. O'Flaniggan équivaut à une autorisation, Hick va vous conduire. » Il se pencha alors vers M. O'Fla-

niggan et lui dit quelques mots à l'oreille. M. O'Flaniggan sourit, fit un mouvement de tête, et transmit son message à Émile, qui l'accueillit avec la même pantomime, et le déposa à son tour dans l'oreille de son oncle. M. Clodion se fouilla avec empressement, tira quelque chose de son porte-monnaie, et mit discrètement ce quelque chose dans la patte du dogue; le dogue lui fit signe de le suivre, et marcha devant lui avec la démarche assurée et majestueuse d'un fonctionnaire incorruptible. Émile suivit son oncle.

Le dogue s'arrêta devant une cellule. « Il vaut peut-être mieux que j'entre seul, dit l'oncle Placide à voix basse. »

Il resta longtemps dans la cellule. Quand il en ressortit, il tremblait d'émotion, et il était facile de voir qu'il avait pleuré. « Ah! mon cher enfant, dit-il à Émile en passant affectueusement son bras sous le sien, si tu savais ce que je viens de voir! Si tu savais ce que je viens d'entendre! Le pauvre garçon! quel repentir sincère, et quel désespoir! Par quelles épreuves il a passé sans que nous nous en doutions! Combien il a souffert, et combien il est digne de pardon! Il y a des choses que je ne puis pas te dire, des aveux que je ne puis pas te répéter. Jusqu'à ces derniers temps, c'était un vieil enfant, avec aussi peu de volonté et de sens moral qu'un enfant; aujourd'hui j'ai vu en lui l'âme d'un homme et, je l'espère fermement, l'âme d'un homme régénéré. Il avait refusé de dire son nom au magistrat parce qu'il ne voulait pas être réclamé, ni reparaître devant nous, avant d'avoir racheté certaines fautes dont il m'a fait l'aveu. J'ai parlé de faire des démarches pour le tirer d'ici. Il refuse absolument : il a soif d'expiation; il veut faire ses quinze jours de prison; tout ce qu'il demande, c'est d'être placé, à l'expiration de sa peine, dans un établissement où il soit à l'abri de la tentation. Je lui ai parlé de l'asile de l'île de Ward, où l'on reçoit comme pensionnaires les personnes qui ont le même défaut que lui; il m'a supplié de l'y placer, et de le reprendre à mon service quand il sera sûr de lui. »

Emile, qui ne connaissait pas le fond de l'histoire d'Alfanègre, puisque l'oncle Placide avait tenu sa confession secrète, s'étonna un peu de cette belle ferveur d'Alfanègre; mais, comme il n'avait pas l'habitude de critiquer les opinions ou les décisions de son oncle, il garda le silence, et fit bien.

« Il demande à te voir, reprit doucement l'oncle Placide.

— Entrons, » dit Émile.

Le dogue rouvrit la porte et la referma sur les deux visiteurs. La vue seule d'Alfanègre convainquit Émile qu'il avait dû se passer en lui quelque chose de terrible qui avait éveillé son âme, en torturant sa conscience.

Ses cheveux étaient devenus presque blancs, ses joues s'étaient creusées, et la souffrance morale avait donné à son regard une sorte de noblesse qu'il n'avait jamais eue.

Émile s'avança vers lui et lui dit : « Alfanègre, donnez-moi la main. »

Alfanègre lui baisa la main, et cachant les deux siennes derrière son dos :

« Vous ne me méprisez donc pas? dit-il d'une voix altérée.

— Jamais mon oncle ne m'a trompé, dit Émile avec énergie, et mon oncle vient de me dire que vous n'étiez pas méprisable. Donnez-moi la main. »

Alfanègre tendit sa main droite avec hésitation, et pendant qu'Émile la serrait cordialement, il se couvrit le visage de sa main gauche et éclata en sanglots.

« Laissons-le seul, » dit l'oncle Placide, et il poussa doucement Émile vers la porte. Le dogue aux aguets ouvrit aussitôt la porte, et la referma à double tour, après leur départ.

L'oncle Placide en se servant d'Émile comme interprète, eut une petite conférence avec M. O'Flaniggan, dans un coin de l'hypogée. Il lui apprit que l'acte de naissance d'Émile avait été dérobé par un passager, nommé Jourdy, le même personnage que Top avait vu chez le capitaine Monroë.

« Complot! mon cher monsieur, complot! dit M. O'Flaniggan: nous connaissons déjà le nom de deux complices; l'enfant-phénomène m'a appris encore quelques petites choses, pendant que vous étiez là-bas. Les dames que vous reconduisez sont les dames de Randal : en vous disant cela, je ne vous apprends rien; mais ce que vous ne savez pas, c'est que le gredin qui s'affuble du nom de capitaine Monroë, s'est informé avec une inquiétante sollicitude de l'endroit où demeure M. de Randal. Il sait que c'est un cottage isolé, et cette circonstance, au dire du jeune phénomène, a paru le réjouir infiniment. M. Clodion, défiez-vous des chalets isolés, n'y séjournez pas trop longtemps. Ne dédaignez pas de vous adjoindre M. Triquet, pour tout le temps que vous séjournerez à Chicago. C'est un hercule et un excellent tireur. Mon ami Forkham m'a parlé de lui bien souvent, ainsi que de son inséparable, M. King. Aussitôt que vous le pourrez, allez tout droit au testament, sans attendre l'acte de naissance. On vous le fera parvenir. »

Plus obligeant que jamais, M. O'Flaniggan se chargea de recueillir Alfanègre à l'expiration de sa peine, et de le faire admettre à l'asile de l'île de Ward, si toutefois il persistait dans sa résolution.

Le respect dû à la vérité nous force de constater qu'Emile s'acquitta assez mal de son rôle de traducteur, et ne dit pas un mot des dangers dont M. O'Flaniggan le croyait personnellement menacé.

Ayant pris congé de l'oncle et du neveu, l'homme obligeant emmena Top avec lui et le fit causer. Il fut si charmé de sa conversation, qu'il l'engagea à lui faire visite, de temps en temps, à son office, entre quatre et cinq heures, quand il aurait quelque chose d'intéressant à lui raconter.

X

M. O'Flaniggan a une idée qui amène l'envoi de trois dépêches. — M. O'Flaniggan arrive en retard pour le thé. — Scène de famille.

Quand il eut relevé de faction le gentleman pulvérulent, M. O'Flaniggan mit ses coudes sur son pupitre, son front dans ses deux mains, et s'abandonna à ses méditations. « Je suis sûr, se dit-il, que le capitaine Monroë essayera de tuer ce joli garçon à Chicago, et que, s'il le manque, il manigancera quelques diableries à San Francisco. Si j'écrivais au jeune homme de laisser partir les dames de Randal, et de piquer tout droit sur la Nouvelle-Orléans. Oui, mais l'un des deux autres complices doit avoir pris les devants de ce côté aussi, c'est même sûr ; je vois maintenant pourquoi ils se sont mis à trois pour faire la chasse à l'héritage et à l'héritier. Qui sait si le troisième larron n'est pas logé à Coriolis Family House, tout prêt à envoyer une dépêche, en cas que M. Charlier change d'itinéraire. Diable! diable! comment faire? »



Alfanègre dans son cachot. (P. 68, col. 2.)

Tout à coup, il sembla avoir trouvé une idée. Il griffonna plutôt qu'il n'écrivit le billet suivant : « Une fois à San Francisco, ne mettez le pied, sous aucun prétexte, dans le quartier chinois. Toujours les mêmes recommandations pour Chicago. Votre dévoué, O'F. » Ayant cacheté ce billet, il l'envoya à Émile par un policeman.

Ensuite, il refit le nœud de sa cravate, tira ses manchettes, mit ses gants, enfila un long couloir, monta un escalier, frappa à une porte, fut introduit devant un personnage qui écrivait à un bureau, et attendit respectueusement que ce personnage important voulût bien s'apercevoir de sa présence.

A peine était-il sorti du cabinet de ce personnage important, que trois dépêches chiffrées partirent, l'une pour San Francisco, la seconde pour Chicago, la troisième pour la Nouvelle-Orléans. Chacune de ces dépêches commençait par les mots : « Police de New-York à police de Chicago, de San Francisco, de la Nouvelle-Orléans. Avertissement. » Et toutes les trois se terminaient par les mots : « Urgent. Explications seront expédiées par écrit. Veiller, au besoin, à la sûreté personnelle du sieur Émile Charlier, lequel se présentera et se fera reconnaître. »

M. O'Flaniggan, pour la première fois de sa vie, n'arriva pas chez lui à l'heure du thé. Il était en retard de plus de vingt minutes. Pour lui apprendre à se conduire avec plus de décence, la dame stoïque et hautaine sous la dépendance de laquelle il vivait, lui administra, devant la famille assemblée, une

verte mercuriale et lui tendit une tasse de thé froid; après quoi, elle l'autorisa à s'expliquer, ou plutôt le somma de donner ses raisons.

« Ma chère âme, dit M. O'Flaniggan, je ne sais pas si vous vous rappelez le nom d'un jeune Français, celui qui s'est défendu dans un clocher contre une troupe d'Allemands. J'avais apporté le journal, et vous avez lu tout haut, en famille, le récit de ce glorieux exploit.

— Émile Charlier! » crièrent en chœur les sept enfants de la dame hautaine et de l'homme obligeant.

D'un geste tragique, la dame hautaine imposa silence au chœur, et dit à l'homme obligeant: « Je croyais vous avoir donné à entendre, une fois pour toutes, que je n'aime pas les plaisanteries déplacées, et que je ne veux pas être blessée dans mes sentiments, et outragée dans ma dignité de mère de famille, à mon propre foyer, en présence de mes propres enfants.

— Ma chère âme, reprit doucement l'homme obligeant, si vous vouliez seulement m'écouter?

— Eh! que fais-je en ce moment? dit la dame hautaine avec une grande dignité.

— Le fait est que je viens de voir Émile Charlier en personne.

— Vous l'avez vu! s'écria la dame hautaine avec un élan de curiosité, où il n'y avait plus rien de tragique ni de solennel.

— Pa, vous l'avez vu? pas possible! » s'écria Miss Molly, jeune personne de dix-huit ans, « grande et forte pour son âge », comme disait Mistress O'Flaniggan. Miss Molly avait de beaux yeux noirs et de magnifiques cheveux châtain clair. « A quoi ressemble-t-il? demanda-t-elle avec vivacité.

— Miss O'Flaniggan, dit la dame hautaine, reprise subitement d'un accès de solennité, depuis quand les jeunes filles bien élevées montrent-elles une aussi impertinente curiosité, surtout quand il s'agit d'un jeune homme? »

Miss O'Flaniggan regarda ses frères et ses sœurs, comme pour les prendre à témoin de l'horrible injustice qu'on lui faisait; ensuite, elle se mit à rire sans se gêner; tous les autres O'Flaniggan l'imitèrent, et la contagion gagna M. O'Flaniggan lui-même. Voyant cela, Mistress O'Flaniggan se mit à rire aussi; seulement, pour sauvegarder sa dignité, elle déclara que cela passerait pour cette fois, vu les circonstances, mais elle espérait bien que cela ne recommencerait pas.

« Non, ma, » dit Miss O'Flaniggan avec un regard pétillant de malice.

La dame stoïque et hautaine était au fond la meilleure des femmes. Comme les plus parfaits d'entre nous, elle avait ses faiblesses. Elle s'était mis en tête, on n'a jamais su pourquoi, d'être stoïque, hautaine et solennelle, tandis que la nature l'avait prédestinée à être bonne, simple et indulgente. Depuis vingt ans, toutes les scènes de la vie intérieure et extérieure de Mistress O'Flaniggan commençaient sur le ton solennel et finissaient, à son grand désespoir, sur le ton familier. Chaque fois elle était débordée, chaque fois elle se consolait en disant: « Passe pour cette fois, mais que cela ne recommence pas! » Et cela recommençait toujours.

« Molly, ma chère, dit-elle à Miss O'Flaniggan, servez du thé chaud à votre pauvre papa, pendant qu'il va nous raconter l'emploi de sa journée. »

Molly, qui n'attendait que ce signal, mit du thé dans la théière, versa dessus de l'eau bouillante, et demanda tranquillement à son père: « Pa, à quoi ressemble-t-il?

— A un fort beau garçon, répondit M. O'Flaniggan en sucrant son thé.

— A-t-il une figure intéressante? demanda la blonde Polly.

— Polly! s'écria Mistress O'Flaniggan.

— Oh bien non! ma, dit Molly en passant son bras autour du cou de sa mère, et en lui tendant son front sur lequel Mistress O'Flaniggan déposa un baiser comme par mégarde. Il est convenu que nous serons très-dignes la prochaine fois; nous sommes entre nous, laissez-nous rire un peu.

— Soit, dit Mistress O'Flaniggan; tout le monde a raison ici, excepté moi; il faut être fou avec les fous; dites-nous donc s'il a un air intéressant.

— Très-intéressant, répondit l'homme obligeant. Il est venu à mon office pour un service qu'il avait à me demander. Savez-vous, mes enfants, ce qu'il vient faire en Amérique?

— Il vient chercher de la bonne mélasse! » suggéra Totty, jeune monsieur de quatre ans qui nourrissait une passion inquiétante pour cette friandise indigeste.

Tout en admirant à l'envi l'intelligence précoce du jeune Totty, les autres membres de la famille n'acceptèrent pas sa supposition.

Mistress O'Flaniggan, interprète naturel de l'impatience générale, dit à M. O'Flaniggan qu'il ferait aussi bien de ne pas tenir sa famille plus longtemps dans l'attente.

Déférant au désir exprimé par sa suzeraine, M. O'Flaniggan leva l'index pour commander l'attention et dit: « Il est venu recueillir un héritage de deux millions de dollars! »

Mistress O'Flaniggan, oubliant qu'elle était une femme stoïque, poussa un petit cri étouffé; Miss Molly se regarda de côté dans la glace, et dit à son père: « J'espère que vous avez été aimable pour lui! »

Totty, pour la seconde fois de la soirée, se couvrit d'une gloire immortelle, en déclarant que « pa » était toujours aimable; aussi, pour sa peine, fut-il promené à la ronde, de bras en bras, et couvert de baisers de la tête aux pieds.

« Mais, pa, demanda Miss Polly, pourquoi ne l'avez-vous pas amené prendre le thé en famille, sans cérémonie?

— Ma chère, répondit l'homme obligeant, il part demain matin pour Chicago, et il a trop à faire pour accepter une invitation ; et puis, je vous avoue franchement que je n'y ai même pas songé. » Par manière de compensation, l'homme obligeant régala la famille de tout ce qui pouvait être raconté, sans indiscrétion, sur le compte d'Émile. Il parla éloquemment sur sa figure, son chapeau, ses manières, ses gants, sa cravate et le son de sa voix ; mais voilà que tout à coup, au moment le plus intéressant, il plongea son auditoire dans la consternation, en regardant l'heure à sa montre, et en se levant brusquement. « J'ai encore à le voir ce soir, dit-il d'un air important, et comme je suppose qu'il se couchera de bonne heure, il est vraiment temps que je parte.

— Pa, emmenez-moi, dit d'un ton suppliant Patrick, l'aîné des garçons ; j'aimerais tant à le voir !

— Emmenez-le, dit Mistress O'Flaniggan, afin qu'il puisse se vanter toute sa vie d'avoir vu un héros qui est millionnaire. Patrick, vous échangerez une poignée de main avec lui, afin de rabaisser l'insupportable orgueil de l'aîné des Totters, qui se vante à tout propos d'avoir parlé à Barnum.

— Emmenez-moi aussi, dirent les garçons n°s 2 et 3.

— Emmenez-les aussi, dit Mistress O'Flaniggan, qui était en veine d'indulgence et de générosité, et aussi d'ambition ; et vous, garçons, tâchez de bien vous souvenir de ses moindres gestes et de ses moindres paroles, puisque votre pa dit qu'il parle anglais aussi purement qu'un Anglais !

— Moi aussi j'irai, » dit résolûment Totty.

Mais sa mère lui remontra qu'il était trop jeune. Il y eut une petite discussion, suivie bientôt d'une transaction : Totty aurait une belle tartine de mélasse avant de se mettre au lit.

Les trois Misses O'Flaniggan, ce soir-là, regrettèrent amèrement de n'être que des filles, ce qui les privait du plaisir de se joindre à l'expédition.

L'homme obligeant présenta en grande cérémonie ses trois aînés à Émile et à l'oncle Placide. Leurs jeunes cœurs se glonflèrent d'orgueil, quand le héros leur demanda comment ils se portaient, en échangeant de chaudes poignées de main avec eux, et leurs jeunes intelligences se travaillèrent pour garder le souvenir de ses moindres gestes et de ses moindres paroles.

L'homme obligeant prit à part M. Clodion et son neveu, et les emmena dans un coin où ils causèrent à voix basse.

« Vous avez reçu mon petit mot? demanda-t-il à Émile.

— Oui, et je vous suis bien reconnaissant de toute la peine que vous prenez pour moi.

— J'ai encore quelque chose à vous dire.

— Dites.

— Soit à Chicago, soit à San Francisco, soit à la Nouvelle-Orléans, ayez l'obligeance de vous présenter au chef de la police municipale, et de vous faire reconnaître ; il a été expédié des avertissements dans ces trois villes pour que la police veille à votre sûreté personnelle. Ne m'en voulez pas d'avoir fait cette démarche, qui vous déplaira peut-être. Je connais mieux le pays que vous ne pouvez le connaître. Vous courez des dangers sérieux. Je sais bien que le danger n'effraye pas un homme comme vous : vous avez fait vos preuves. Mais, si vous méprisez le danger pour vous, je suis sûr que vous ne voudriez pas y exposer votre oncle.

— Monsieur, répondit Émile, je suivrais vos conseils, quand ce ne serait que pour vous faire plaisir, tant je vous trouve bon et obligeant. J'espère ne pas craindre le danger plus qu'il ne convient à un soldat, à un futur officier ; mais je ne suis pas disposé à m'y exposer pour le simple plaisir de le faire, et par pure jactance. Dans tous les cas, je ne voudrais pas compromettre mon oncle, comme je l'ai déjà compromis deux fois. Vous pouvez donc être sûr que je suivrai vos instructions à la lettre. »

Quand l'oncle Placide fut mis au courant de ce qui venait de se passer, il saisit les deux mains de l'homme obligeant, et les lui serra avec reconnaissance.

Il devinait en lui un membre de la Société des Braves Gens, et comme il ne connaissait pas au monde de plus beau titre que celui-là, il traitait le titulaire en conséquence.

C'était pour les jeunes O'Flaniggan un spectacle tout nouveau de voir face à face un héros qui n'était guère plus âgé qu'eux, et un gentleman aussi accompli que M. Clodion. Mais c'était un spectacle presque plus extraordinaire de voir leur cher « pa » traité avec respect et avec déférence, et par qui? par de grands personnages ! Ce spectacle fit sur eux une impression profonde, et fut comme une muette leçon qui porta son fruit. Les enfants sont naturellement imitateurs. S'ils n'ont pas besoin qu'on leur apprenne à aimer leurs parents, ils ont besoin souvent qu'on leur apprenne à savoir ce qu'ils valent.

Comme M. O'Flaniggan était la bonhomie en personne et ne s'en était jamais fait accroire, ses amis, Mistress O'Flaniggan en tête, le traitaient volontiers comme un bonhomme sans conséquence. A partir de ce jour mémorable, il se fit dans les âmes des jeunes O'Flaniggan un travail mystérieux qui y transfigura l'image du chef de famille ; parti de si haut, le rayon éclaira d'autres âmes ; en d'autres termes, les récits enthousiastes des jeunes O'Flaniggan grandirent le cher « pa » dans l'estime de ses filles. Mistress O'Flaniggan elle-même dit en maintes circonstances que M. O'Flaniggan était « un homme. »

Comme M. Clodion et Émile avaient promis de venir prendre le thé en famille quand ils repasseraient par New-York, Mistress O'Flaniggan eut soin de le faire savoir aux Totters qui en séchèrent de dépit et de jalousie.

Cette nuit-là, les fils O'Flaniggan rêvèrent qu'ils défendaient des clochers contre des armées entières ;

les Misses O'Flaniggan méditèrent longuement sur les toilettes qu'elles arboreraient le jour du thé; M. et Mistress O'Flaniggan discutèrent amicalement l'achat d'un nouveau plateau et d'une nouvelle théière (les tasses et les cuillers étaient encore présentables). Jusque-là, Mistress O'Flaniggan avait toujours décidé toute seule de tous les arrangements domestiques; pour la première fois, elle faisait à l'homme obligeant l'honneur de lui demander son avis, sauf à ne pas le suivre. Mais c'était déjà un grand pas de fait dans la bonne voie.

A suivre. J. GIRARDIN

LES SERPENTS DE L'INDE

Les serpents sont le fléau le plus redoutable de l'Inde. Il n'est pas de pays du globe qui en possède de plus venimeux et le nombre des victimes de leurs morsures s'y élève tous les ans à plusieurs milliers.

Le plus terrible de ces serpents est la Cobra ou serpent à lunettes, magnifique reptile d'un mètre à un mètre cinquante de longueur, dont la tête est garnie d'une double excroissance mobile que l'animal gonfle dans ses transports de joie et de fureur et sur laquelle sont nettement dessinés deux cercles reliés entre eux en forme de lunettes. La piqûre de la cobra a des effets presque foudroyants; elle tue un petit animal en quelques secondes, un homme, un tigre ou un bœuf en quelques minutes.

Un autre reptile non moins dangereux, quoique de taille microscopique, est le serpent Minute; il atteint rarement plus de 15 à 20 centimètres de longueur et 3 à 4 millimètres de diamètre. Ce n'est qu'un ver noir tacheté de jaune. Cependant sa morsure est si venimeuse qu'elle tue en 96 secondes environ; ce qui lui a valu le nom de serpent Minute.

Après ces deux monstres, on trouve encore dans l'Inde le *goulabi* ou serpent des roses, le serpent émeraude, la vipère à cornes, non moins redoutables, et de nombreux boas constrictors qui, s'il ne sont pas venimeux, présentent par leur force musculaire et la profondeur de leurs morsures un danger véritable.

La cobra est le plus célèbre de tous ces serpents. En Égypte, aussi bien que dans l'Inde, elle fut dès l'antiquité considérée comme un dieu redoutable et aujourd'hui encore les Hindous lui élèvent des autels ou en font la compagne de la divinité.

Le *Naga Pantchami*, ou fête des cobras, est une des cérémonies les plus populaires de l'Inde. Ce jour est consacré à faire des offrandes aux serpents, à se les rendre favorables par des prières, à s'assurer leur protection contre les piqûres mortelles. Les abords des temples sont remplis d'une foule compacte en habits de fête, et les rues bordées de petites échoppes où se débitent des gâteaux, des jouets et des statuettes de dieux.

De longues processions de femmes au costume de madone, poétiquement drapées dans leurs voiles de soie, traversent les rues en chantant et portent les offrandes de riz et de sucre, qu'elles vont répandre devant les idoles de Krichna. C'est en effet l'anniversaire du jour où ce dieu tua le grand serpent python de Bindrabund, qui désolait les rives de la rivière Jumna. Des étendards, d'énormes trompes de cuivre, des torches de fer remplies de résine enflammée apparaissent de tous côtés au-dessus de cette brillante multitude; les palanquins décorés de tentures et renfermant de gras brahmanes à l'air patelin, se croisent en tous sens.

Le flot incessant qui encombre les environs de l'étang de Paidoneh, à Bombay, se presse à travers les petites ruelles adjacentes, vers une place voisine où se déploie la plus importante cérémonie de la fête.

Là sont rangés deux ou trois cents *sâpwallahs* ou charmeurs de serpents, ayant chacun devant soi une corbeille contenant une vingtaine de cobras les pieux Hindous leur apportent des jattes de lait de buffle, dont ces reptiles sont très-friands. Bientôt chaque jatte est entourée d'un cercle de serpents, qui, la tête plongée dans le liquide, restent dans un état de parfaite immobilité; de temps en temps, le sâpwallah en retire un pour faire place à un autre, et il est curieux de voir la fureur de l'animal dépossédé, qui se dresse, gonfle son capuchon et frappe tout ce qui l'entoure. Le cercle des charmeurs est environné d'une foule de curieux; ces reptiles, ces hommes demi-nus ou couverts d'oripeaux de couleur, qui manient les reptiles sans la moindre crainte, sont vraiment d'un effet très-original. Ce singulier manége dure toute la journée et deux ou trois mille cobras sont amplement repues de lait; le lendemain matin, les charmeurs quittent tous l'île et lâchent charitablement leur collection de serpents dans la jungle.

Le soir, les maisons sont illuminées, des processions escortées de torches parcourent les rues et de tous côtés retentit une effroyable cacophonie de cymbales, de tam-tams et de hautbois. Cette fête a généralement lieu en juillet ou en août, époque où les cobras sont le plus dangereuses; l'instinct craintif de ces peuples leur a fait choisir ce moment pour apaiser le courroux de ces terribles demi-dieux.

Ceux de mes lecteurs qui ont suivi les aventures de Mali, le *Charmeur de serpents*, savent quelle influence considérable possèdent les prêtres de ce culte étrange. Les Hindous les considèrent comme des sorciers et éprouvent pour eux plus de crainte que de vénération. Cependant il n'entre aucun sortilége dans leurs incantations; l'adresse et aussi une longue observation leur ont permis de se rendre maîtres de ces reptiles qui font trembler tous les hommes. Il me suffira pour le prouver de citer



La fête des serpents, à Bombay. (P. 72, col. 2.)

l'épisode suivant de mon voyage dans l'Inde centrale.

Pendant notre séjour au bungalow de Saugor, je reçus la visite de deux charmeurs de serpents faisant le commerce des reptiles. Ils m'offraient entre autres espèces rares le *goulabi* ou serpent des roses, dont la robe est diaprée de teintes de corail, et un autre dont la tête et la queue se ressemblent au point qu'on ne les distingue que difficilement. Ne trouvant pas de cobra-capello dans leur collection, je leur en fis la remarque. « A quoi bon nous encombrer, me répondirent-ils, d'un serpent que nous pouvons nous procurer dès qu'on nous le demande? En désirez-vous un? La cour même de votre bungalow va nous le fournir. »

Ma curiosité était piquée, et je les mis au défi de me trouver un serpent dans un espace de temps aussi court qu'ils paraissaient le supposer. Aussitôt l'un des sâpwallahs se dépouille de ses vêtements, à l'exception du langouti, et, saisissant son *toumril* (flûte des charmeurs), il m'invite à le suivre. Arrivé derrière le bungalow, où s'étend un terrain couvert de ronces et de pierres, il embouche son instrument et lui fait rendre des sons perçants entrecoupés de modulations plus douces; le corps tendu en avant, il scrute chaque herbe, chaque buisson. Au bout d'un instant, il m'indique un point du regard ; j'y porte les yeux et je vois une tête de serpent sortir de dessous une pierre. Rapide comme l'éclair, le charmeur laisse tomber son instrument ; saisissant le reptile avec une inconcevable adresse, il le lance en l'air et le saisit par la queue au moment où il retombe à terre. Après examen, celui-ci se trouve n'être qu'une inoffensive couleuvre. Le sâpwallah continue sa recherche; bientôt, même mimique, en moins d'une seconde le toumril tombe, le reptile vole en l'air, retombe, et, avec un flegme triomphant, l'Indien me présente par la queue une effrayante cobra noire de plus d'un mètre de long. Le hideux reptile se débat, mais, d'un mouvement rapide, le charmeur lui a saisi le derrière de la tête et, ouvrant la gueule, me montre les terribles crochets qui distillent la mort. C'est une preuve qu'il n'y a pas eu supercherie, car les serpents que transportent les charmeurs sont toujours édentés. Prenant alors une petite pince, notre homme arrache avec soin chaque crochet et met ainsi l'animal hors d'état de nuire. Cependant, soit accident, soit bravade, il s'est piqué legèrement et le sang coule sur un de ses doigts ; sans s'émouvoir, il suce fortement la plaie et y applique une petite pierre noire poreuse qu'il m'offre comme un antidote sûr contre les morsures de cobra. Je lui en achetai un morceau, mais, après analyse, je découvris que cette pierre n'était qu'un os calciné, d'une texture très-fine.

Après cette chasse à la cobra, les sâpwallahs nous font passer en revue tous les tours qu'ils exécutent avec des serpents, entre autres un qui est fort curieux. Le jongleur, ne conservant pour tout vêtement que son langouti, choisit un serpent d'espèce inoffensive et le place ostensiblement dans un panier, qu'il recouvre d'une couverture. Il se relève en agitant les bras en l'air et en chantonnant quelques paroles cabalistiques que son compagnon accompagne sur un tambourin. Soudain il s'arme d'une baguette flexible, la fait tourner quelques instants autour de sa tête et la lance brusquement à mes pieds, où elle arrive sous la forme d'un serpent. Malgré l'attention la plus soutenue, il me fut impossible, à deux reprises différentes, de saisir le moment où la baguette était échangée contre le serpent. Le tour est si prestement fait que des gens crédules jureraient que la transformation a été véritable.

Voici l'explication la plus plausible de ce tour. Le charmeur, faisant semblant de placer le serpent sous la couverture, le glisse dans les plis de son langouti, où le reptile, préalablement dressé, s'enroule et reste parfaitement immobile. Il ne s'agit plus alors que d'opérer sous les yeux du spectateur la substitution du serpent à la baguette. D'un seul geste, le jongleur doit rejeter en arrière la baguette que ramasse son compagnon et envoyer en avant le reptile enroulé autour de ses reins. Ceci ne doit pas réclamer une adresse plus surprenante que celle que le sâpwallah déploie dans la chasse à la cobra, où il a à saisir, avec la promptitude de l'éclair, la tête du reptile, offrant une prise de quelques centimètres seulement en dehors de son trou.

Quant aux procédés employés par les charmeurs pour faire danser les serpents, je me contenterai de renvoyer mes lecteurs aux instructions détaillées que Mali a données, à ce sujet, au jeune André.

LOUIS ROUSSELET.

LE CHIEN DU CAPITAINE[1]

CHAPITRE V

Impétueuse par caractère, impatiente par nature, et malhabile à se contenir, Lise se leva, ou plutôt bondit de sa chaise, et voulut s'élancer sur les traces du chien. Pourtant, une réflexion l'arrêta. Si elle arrivait trop vite, elle empêcherait Zéro de fournir lui-même la preuve de son crime. Il fallait lui laisser le temps de montrer jusqu'à quel point il était scélérat, et, en le prenant la patte dans le sac, le mettre dans l'impossibilité de plaider « non coupable ! »

Mme Pigault resta donc quelques minutes encore dans la salle, puis, retenant son souffle, et marchant sur la pointe du pied, elle alla doucement jusqu'à la porte du cellier. Mais ce Cartouche et ce Mandrin de la race canine, Zéro, qui avait véritable-

1. Suite — Voy. pages 11, 27, 43 et 59

ment plus de malice qu'une personne raisonnable, avait eu la précaution de la refermer, pour vaquer plus tranquillement à ses affaires.

Malheureusement pour lui, il n'avait pu boucher les fentes de la porte, déjà vieille, et qui avait joué sous l'effort des ans. Ce fut là ce qui le perdit.

Lise regarda par la plus large de ces fentes, et le spectacle le plus étrange frappa ses yeux indignés.

Zéro, le criminel Zéro, rasé contre terre, le ventre à plat, les jambes de derrière ramassées sous lui, sa longue queue frétillant de plaisir et battant le sol, tenait entre ses pattes de devant Blanchette.

Lise se retint à quatre pour ne pas ouvrir brusquement la porte. Elle voulait se précipiter sur le coupable, le saisir en plein crime, la chose était bien facile, et lui infliger immédiatement le châtiment dû à ses forfaits.

Elle n'eut pas longtemps à attendre.

Le coupable Zéro avala l'œuf tout chaud.

Un coup de dent brisa la coque, qui fut engloutie à son tour, comme un corps de délit compromettant.

M[me] Pigault était furieuse, et, vraiment, elle avait quelques raisons de l'être. Mais nous devons avouer, cependant, que sa colère n'allait point sans un certain *mélange* de plaisir. Elle s'indignait, sans doute, à la pensée que, ce matin encore, elle n'aurait pas d'œufs frais à son déjeuner. Mais, du moment où il y avait un coupable, elle était charmée de pouvoir se dire que ce coupable était son ennemi intime, ce chien maudit, qu'elle avait toujours abhorré, alors même qu'elle ne savait pas encore à quel point il méritait de l'être. Sa haine, à présent, se colorait ainsi d'un prétexte de justice.

Elle eût bien voulu, avant toute espèce de jugement, administrer au délinquant une punition sommaire et préalable, quitte à s'expliquer après. Mais Zéro, qui était physionomiste, lut sans doute cette intention charitable dans les yeux de sa maîtresse, car, en l'apercevant, il éprouva une envie démesurée et irrésistible de gagner le large. Il fila, comme une balle, par la porte que sa maîtresse venait d'entr'ouvrir, et, trouvant la cour fermée, entra dans la cuisine, et, de là, sauta dans la rue par la fenêtre, au grand ébahissement de Jeanneton, qui ne lui connaissait point ces habitudes de chien mal élevé. Une fois dehors, il défila sans attendre aucune explication, et arpenta la Côte de Grâce, en courant aussi vite que ses jambes pouvaient aller.

Depuis qu'il s'était retiré des affaires et de la vie active, un peu prématurément peut-être, et en se condamnant, trop jeune, à une oisiveté pour laquelle il n'était pas fait, le capitaine, qui trouvait le temps long, rognait sa journée par les deux bouts, la commençant le plus tard et la finissant le plus tôt possible. Il avait, d'ailleurs, la conscience tranquille et l'estomac excellent, ce qui lui assurait un sommeil facile. Il en profitait : le lit est la grande ressource des gens inoccupés.

Lise, qui avait toutes les qualités de la femme d'intérieur, lui en laissait prendre à son aise, et veillait à ce que la maison fût en ordre avant qu'il ne parût à l'horizon. Mais, ce jour-là, elle avait vraiment trop de choses à lui dire pour lui permettre de faire ainsi la grasse matinée. Il fallait qu'elle donnât un libre cours à la colère excitée en elle par la découverte du crime de Zéro; il fallait aussi qu'elle soulageât le dépit que lui avait causé sa faute impunie.

Elle entra comme un ouragan, poussa la porte avec une certaine violence, et culbuta un fauteuil et deux chaises qui se trouvaient sur son chemin. Le dormeur fut réveillé en sursaut. Il ne fit qu'entr'ouvrir un œil; mais ce fut assez pour qu'il aperçût sa femme, et qu'à l'expression de sa physionomie il devinât tout de suite qu'il y avait de l'orage dans l'air. Il fit comme Zéro; il feignit de n'avoir rien vu, referma la paupière et parut continuer son somme. Mais Lise ne fut pas dupe de ce petit manége. Elle avait surpris le tressaillement des muscles sur le visage de son mari : elle avait vu la lueur humide du regard dans sa prunelle. C'en était assez pour que la ruse fût éventée, et par conséquent inutile.

« Il a peur, pensa-t-elle; il fera tout ce que je voudrai ! »

Elle s'approcha du lit, et, sans lui donner le temps de se reprendre, posant sur l'épaule du capitaine sa petite main fine et nerveuse :

« Allons! réveille-toi tout à fait, lui dit-elle; c'est assez dormir comme cela. Tu as bientôt fait le tour du cadran.... Tâche de m'écouter un peu : j'ai des choses graves à te dire.

— Et tu ne pourrais pas attendre jusqu'à huit heures ?

— Non! »

Jean Pigault vit bien qu'il ne lui serait pas facile d'éviter la scène inattendue que sa femme venait lui faire, à un moment où la fuite lui était absolument impossible.

Il se souleva un peu, mit son coude sur l'oreiller, sa tête dans sa main, et d'un air résigné :

« Eh bien ! parle, dit-il à sa femme, je t'écoute !

— J'ai vu le voleur de mes œufs.

— Ah bah! tu en es sûre? Eh bien, il fallait le faire arrêter!

— Ce n'est pas l'envie qui m'a manqué.... mais il a pris la fuite....

— Tu le connais?

— Je ne connais que lui !

— Alors préviens le maire et les deux adjoints, le garde champêtre et la gendarmerie ! Veux-tu que je mande la chose au procureur de la République, qui réside à Pont-l'Évêque?

— Nous n'avons pas besoin de tant de monde que cela, fit Lise qui regardait fixement son mari, ne sachant trop s'il était sérieux ou s'il n'entendait point se rire d'elle, ce qui lui arrivait quelquefois.... Si tu le veux bien, tu suffiras à toi seul pour me faire rendre justice.

— Certes que je le veux! Mais dis-moi comment! D'abord, le nom du coupable?

— Le coupable est ton chien! répondit Mme Pigault avec une assurance qui ne permettait pas de douter.

— Zéro?

— Lui-même!

— Zéro voleur?.... Eh bien! non, voilà ce que je ne puis pas croire. C'est impossible.... tu auras mal vu.... tu te seras trompée! Qu'est-ce qu'il en pourrait donc bien faire, de tes œufs? Est-ce que, par hasard, il espère pouvoir les vendre au marché?

— Non; mais il les mange.

— Il les mange? répéta Pigault, comme un écho; et à quelle sauce, je te prie? En omelette, farcis, brouillés, au jus, aux pointes d'asperges?»

L'œil de Lise s'anima: un petit frémissement fit trembler ses lèvres.

« Je t'avertis, monsieur Pigault, que ces plaisanteries me semblent déplacées et de mauvais goût, dit-elle de cette voix grêle que Jean n'aimait pas. Quand je prends si à cœur les intérêts de la maison, je mérite de trouver chez toi autre chose que de la raillerie ou de l'indifférence. »

Pigault aimait trop sa femme pour vouloir la fâcher sérieusement. Il ne jugea donc pas à propos de continuer plus longtemps cette petite guerre, dont il savait bien qu'il payerait les frais, lors de la signature du traité. Il fit donc une retraite prudente, et ce fut d'un ton très-grave qu'il reprit:

« Ainsi tu es bien sûre que c'est ce misérable Zéro qui avalait tes œufs, et qui déjeunait à ta place?

— Puisque je te dis que je l'ai vu!» fit Lise, qui raconta par le menu la petite scène à laquelle, un moment auparavant, elle avait assisté, protégée par la porte du cellier qui lui permettait de tout voir sans attirer l'attention du coupable.

Nous devons dire qu'au grand étonnement de sa femme, le capitaine ne témoigna, en entendant son récit, ni colère ni indignation. On eût dit plutôt qu'il admirait l'exploit surprenant accompli par son chien.

« Je savais, dit-il, que ce coquin de Zéro avait beaucoup d'esprit, mais je n'aurais jamais cru qu'il en eût tant que cela!»

Cet éloge du criminel dans la bouche de celui auquel Lise venait de dénoncer ses attentats, en criant vengeance, eut pour effet immédiat de jeter la jeune femme dans une véritable exaspération. La patience n'était pas sa qualité dominante, et elle épuisait assez promptement la dose, d'ailleurs très-modérée, que le ciel lui avait départie de cette précieuse vertu.

En pareil cas, son unique ressource, c'était de faire une scène à son mari.

« Vraiment, dit-elle, je crois que tu saisis avec empressement toutes les occasions que tu peux trouver de m'être désagréable!



Zéro sauta par la fenêtre. (P. 75, col. 1.)

— Chère amie... comment peux-tu supposer?

— S'il en était autrement, tu ne t'obstinerais pas, malgré mes prières, à garder près de toi, chez nous, entre nous!...

— Il n'y a rien, il n'y aura jamais rien *entre* nous, ma chère Lise, sache-le bien! dit le capitaine avec un peu d'émotion.

— Oui, à garder *entre nous*, reprit la jeune femme avec plus de force, un misérable chien, laid, presque difforme.... sans race....

— Dame! cela, vois-tu, cela n'est pas sa faute.

— Un chien qui n'a que des défauts....

— Oh! pardon! chérie; ici je t'arrête; car ce pauvre Zéro possède au moins une qualité....

— Laquelle?

— La plus grande de toutes à mes yeux!

— Ceci ne m'apprend rien!

— Il m'aime!

— Tous les chiens aiment leurs maîtres!

— Tu crois?

— J'en suis sûre! Tu en aurais un autre que ce serait la même chose! Qui sait? peut-être t'aimerait-il encore davantage! et il serait jeune, beau, docile.... et il ne mangerait pas mes œufs!... »

Quand Lise était une fois lancée, il devenait difficile de l'arrêter. Le capitaine le savait bien; aussi prenait-il le parti le plus sage, qui était de la laisser aller jusqu'au bout. Ainsi fit-il ce jour-là.

La jeune femme profita de la licence qu'on lui

donnait, pour prononcer contre Zéro un véritable réquisitoire, dans lequel se trouvèrent exposés tous les torts et tous les crimes de son ennemi. Elle ne parla pas seulement du mal qu'il avait fait, mais de celui qu'il ferait encore, maintenant qu'il était lancé dans la voie du crime, où les chiens vont parfois aussi loin que les hommes. Elle savait bien, pour son compte, que si on ne la débarrassait pas d'un pareil voisinage, elle n'aurait plus un seul moment de repos.

Et tout cela fut dit comme les femmes savent dire, avec emportement, et avec douceur, avec des colères insensées et des câlineries irrésistibles, et d'une voix qui prenait tous les tons, et qui mariait le reproche à la prière.

Nous devons rendre cette justice au capitaine que, même devant cette attaque véhémente, il résista longtemps sans lâcher pied, continuant à défendre courageusement son ami. Mais il le défendait de plus en plus mollement, un peu à la façon de ces avocats nommés d'office, qui savent que leur client est coupable, qui n'espèrent déjà plus d'acquittement, et qui s'estimeraient heureux d'obtenir des circonstances atténuantes.

Lise était trop fine pour ne pas s'apercevoir qu'elle gagnait peu à peu du terrain, et elle avait trop de tact pour ne pas vouloir profiter de ses premiers avantages. Elle fit donner ses réserves.



Mme Pigault pleurait. (P. 77, col. 2.)

« Ah! s'écria-t-elle, en essuyant une larme qui vint à propos mouiller ses yeux, je vois bien que tu n'as plus d'affection pour moi !... Qui sait ? peut-être n'en as-tu jamais eu.... Suis-je assez humiliée !... suis-je assez malheureuse ! tu me préfères un chien... tu me sacrifies à un caniche... qui n'est qu'un barbet! moi, moi ta femme.... et nous ne sommes pas mariés depuis six mois.

— Ah! Lise, si tu peux dire !

— Tenez ! je le hais votre chien, je le hais! je l'exècre ! et vous me forcez à le garder, à le voir tous les jours.... à vivre avec lui ! et si l'un de nous deux devait quitter la maison, et céder la place à l'autre.... ce qui arrivera peut-être un jour.... ah ! je le vois bien....ce sera moi qu'on renverra ! » s'écria la jeune femme avec une explosion passionnée.

Ici, Lise s'arrêta, comme si elle eût été suffoquée par l'émotion, et qu'il lui eût été impossible d'en dire davantage.

Mme Pigault pleurait bien.

Sa douleur, qui venait surtout de ses nerfs surexcités, n'était pas assez grande pour la défigurer.... C'était là le point essentiel, et l'on avait envie de recueillir, comme des perles fines, les pleurs coulant sur ses joues, qui avaient la couleur des roses blanches.

Comme tous les hommes d'action, qui ont dépensé beaucoup de leur énergie avec les hommes, et

contre eux, le capitaine n'en avait plus beaucoup à son service dans ses petites luttes intimes avec sa femme. Il se souleva à demi de son lit, et dit :

« Tu sais bien, Lisette, que tu feras toujours tout ce que tu voudras de Jean Pigault. »

A suivre. LOUIS ÉNAULT.

LE GROS LOT

On peut bien quelquefois se flatter dans la vie.
J'ai, par exemple, bien mis à la loterie,
Et mon billet enfin pourrait bien être bon.
Je conviens que cela n'est pas certain : oh ! non :
Mais la chose est possible, et cela doit suffire.
Puis, en me le donnant, on s'est mis à sourire,
Et l'on m'a dit : « Prenez, car c'est là le meilleur. »
Si je gagnais pourtant le gros lot !... quel bonheur !
J'achèterais d'abord....

C'est ainsi que s'exprime le héros d'une comédie vieille d'un siècle, *Les châteaux en Espagne*, due à un bon poëte de second ordre, Collin d'Harleville. Tous les Français récitent en ce moment ce même monologue en changeant seulement la destination qu'ils comptent donner à la fortune, qui ne peut manquer de leur échoir. Qui se contenterait aujourd'hui de « la bonne et grasse métairie » que rêve le héros de la comédie? Combien nos projets sont plus séduisants ! J'ai consulté plusieurs de mes jeunes amis, et je dois dire que l'opinion de chacun était bien et dûment arrêtée. D'abord, le sentiment général est de réaliser en espèces la valeur du gros lot. Les jeunes filles elles-mêmes, qu'on regarde bien à tort comme coquettes, ne paraissent pas devoir conserver les magnifiques diamants qu'elles comptent gagner. Le beau service d'orfévrerie que la maison Odiot a exposé et qui constitue un des gros lots, a bien des chances de retourner chez le fabricant, en échange de la belle somme de 125 000 francs !

C'est avec le gros lot, transformé en espèces sonnantes et trébuchantes, que nous payerons nos dépenses projetées. Quelles dépenses? J'avoue que sur ce point je rencontre autant d'avis que je consulte de gens; mais encore une fois personne n'est pris au dépourvu, chacun a fait son choix. Les moralistes, ces gens grognons, ne manquent pas de crier au scandale, témoin l'aventure qui m'arriva l'autre jour.

Je venais, moi aussi, de *mettre à la loterie*, comme dit C. d'Harleville, quand je rencontrai l'un de ces sévères censeurs. Après quelques phrases bien senties sur l'adoration du veau d'or, mon moraliste s'écria : « Mais, pour nationale qu'elle soit, cette loterie n'est pas moins une loterie, c'est-à-dire un jeu de hasard qui vous donne l'espérance malsaine, avec une petite mise de fonds, de gagner une grosse somme, sans travail. Cette loterie, en quoi diffère-t-elle de ces institutions immorales qui, sous le nom de *blanque* ou même de *loterie*, furent introduites d'Italie en France au seizième siècle et furent supprimées définitivement en 1836? Allons-nous revoir (c'est toujours mon moraliste qui parle) les scandales dont le Palais-Royal fut le théâtre à la fin du dernier siècle? Comment persuaderons-nous à l'ouvrier qu'il lui faudra reprendre sa tâche quotidienne et se contenter de son modeste salaire, après que nous aurons fait miroiter devant ses yeux l'espérance d'une fortune? »

Mon Dieu, monsieur le moraliste, vous avez bien raison, et me voilà singulièrement embarrassé. Remarquez cependant que notre loterie actuelle est bien différente des loteries ouvertes par les particuliers et qui florissaient au commencement de ce siècle Il y avait alors un banquier qui gagnait toujours, et d'une manière assez simple. Il n'existait que quatre-vingt-dix numéros dont cinq seulement étaient retirés de l'urne au moment du tirage. Le joueur choisissait un, deux, trois ou quatre numéros, qui pouvaient être pris simultanément par plusieurs personnes. Si l'un de vos numéros sortait de l'urne, vous gagniez un extrait; deux de vos numéros sortis vous faisaient gagner un ambe; trois, un terne; quatre, un quaterne; on ne jouait jamais les cinq numéros, c'est-à-dire le quine. En choisissant un numéro, vous aviez cinq chances de gagner, votre numéro pouvant se trouver parmi les cinq retirés de l'urne; sur quatre-vingt-dix numéros, cela faisait un dix-huitième de chance. Puisque vous aviez dix-huit chances défavorables, le banquier aurait dû vous payer dix-huit fois votre mise : vous ne receviez que quinze fois votre enjeu. Les ambe, terne, quaterne, étaient également payés dans une proportion inférieure à celle du risque couru. Le banquier gagnait donc toujours après un grand nombre de tirages. Mais ici, monsieur le moraliste, personne ne fait de gains illicites. Seuls, les ouvriers envoyés à l'Exposition sur les fonds de la loterie et les négociants qui auront vendu leurs produits exposés retireront un avantage sérieux de la loterie. Le regrettez-vous? Et s'il était vrai que des espérances illégitimes, je me sers de votre expression, eussent germé dans le cœur d'un travailleur, chacun ne reprendra-t-il pas, après l'événement, courageusement et sérieusement sa besogne? Pendant un mois, chacun aura espéré. Voulez-vous supprimer l'espérance?

Je n'arrivai pas, je l'avoue, à convaincre mon interlocuteur; nous nous séparâmes, comme il arrive souvent après une longue discussion, sans être tombés d'accord. Toutefois je résolus de faire un sacrifice à la sévère morale, et je fis don de mon billet à un petit blondin déguenillé, qui me demandait l'aumône. Je poursuivis ma route, et je tombai, cent mètres plus loin, sur un monsieur qui sortait précipitamment d'un bureau de tabac et serrait précieusement un billet de loterie dans son portefeuille. C'était mon moraliste !!!

Laissant de côté la question morale, cherchons en gens pratiques la chance que chacun de nous pos-

sède d'être l'un des élus du sort. Mais il faut nous entendre d'abord sur la signification du mot chance que nous venons d'employer, et que nous avions déjà prononcé tout à l'heure en l'accompagnant de l'adjectif *defavorable*, ce qui a dû vous paraître bizarre. Une chance défavorable ! n'est-ce pas comme qui dirait une bonne maladie ? La *chance*, dans votre esprit, c'est l'événement heureux, quelles que soient *les chances* de gain. Je m'explique. Avec un seul billet, vous pouvez évidemment gagner le gros lot, tandis que votre voisin, avec cent billets, ne verra pas un seul de ses numéros sortir de l'urne. Vous aurez eu de la chance, c'est-à-dire du bonheur ; mais votre voisin avait plus de chances que vous, c'est-à-dire plus de probabilités de gagner. Ce sont ces chances, au pluriel, qu'on peut évaluer mathématiquement. Vous comprenez aisément que plus on a de billets, plus la probabilité du gain augmente.

Je suppose que dans une urne vous ayez placé une boule blanche et sept boules noires, en tout huit boules. Vous voulez tirer une boule blanche. Combien avez-vous de chances favorables ? une seule. Entre combien de boules sortira celle que vous amenez ? entre huit boules. Votre probabilité de gain est de un huitième (1/8).

Prenez deux urnes contenant chacune une boule blanche et sept boules noires. Cherchons la probabilité de retirer successivement les deux boules blanches. Le nombre total des coups qui peuvent se présenter est 8×8 ou 64, car chacune des huit boules de la première urne peut sortir avec l'une des huit boules de la seconde. Le nombre des coups favorables n'est que *un*. Nous définissons ainsi la probabilité : le quotient de la division qui a pour dividende le nombre des coups favorables et pour diviseur le nombre des coups possibles. Donc ici la probabilité est 1/64 ou $1/8 \times 1/8$, c'est-à-dire le produit de chaque probabilité simple.

Vous savez que le nombre des billets émis de la loterie nationale atteint le chiffre considérable de douze millions. Voici, vraisemblablement, comment le tirage aura lieu. Six roues seront placées à côté l'une de l'autre, portant chacune sur sa circonférence, et dans l'ordre de leur succession, les chiffres : 0, 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8 et 9. Un doigt ou index, fixé au centre de la roue, indiquera comme sorti le numéro qui sera placé devant lui quand la roue, après avoir été mise en mouvement, se sera définitivement arrêtée. Ces six roues indiqueront ainsi, et dans un ordre déterminé, les six chiffres d'un billet; car les numéros ne vont que de 1 à 999 999. Le numéro 1, par exemple, sera donné par les six chiffres suivants : 000 001.

Une septième roue, analogue aux précédentes, mais qui portera sur sa circonférence les douze premiers nombres, indiquera le numéro de la série à laquelle appartient le numéro gagnant ; car chacun des numéros de 1 à 999 999 est entre les mains de douze personnes, ces billets ne différant que par le chiffre de la série.

Donc, la roue des séries étant arrêtée, l'index est placé devant le numéro 4; cela veut dire que le billet gagnant appartient à la 4me série. Il est bien entendu que je prends des chiffres au hasard, et que je n'ai pas la prétention de dresser la liste des numéros qui doivent gagner. On tourne alors chacune des six autres roues : la première indique le chiffre des centaines de mille, 6 par exemple ; la seconde indique le chiffre des dizaines de mille, la troisième celui des mille, etc. etc.... Les numéros sortis étant successivement 6, 0, 9, 3, 2, 8, le billet gagnant est celui de la quatrième série qui porte le numéro 609 328.

La roue des séries ne doit servir que pour les gros lots; pour les lots ordinaires, les six roues suffiront, car on considérera comme gagnants tous les billets des douze séries qui porteront le numéro sorti. Cette mesure était presque indispensable pour hâter la fin des tirages. Ne croyez pas, en effet, que ce soit une petite besogne qu'une opération de ce genre. Il y a environ 40 000 lots, dont 2000, ayant une valeur de plus de 2000 francs, seront l'objet d'un tirage spécial; ce sont les gros lots, comprenant, bien entendu, et les diamants et le service d'orfèvrerie.... On a calculé que 50 numéros seulement pourront être tirés par heure; chaque jour, cinq heures seront consacrées à ce travail : il y aura donc 250 numéros par jour. Puisque les petits lots appartiendront à toutes les séries dont le numéro sera sorti, ces 38 000 petits lots ne correspondront qu'à 3166 tirages, et en ajoutant les 2000 tirages individuels des gros lots, nous trouvons 5166 tirages. L'opération, à raison de 250 numéros par jour, durera donc 20 jours environ.

A suivre. ALBERT LÉVY.

A TRAVERS LA FRANCE

MONTBÉLIARD

Montbéliard, chef-lieu d'un des quatre arrondissements du Doubs, est situé vers l'extrémité nord-est de ce département, près du territoire de Belfort et du canton suisse de Berne. Il est arrosé par l'Allan, affluent du Doubs, et par l'important canal de navigation qui joint le Rhône au Rhin. Sa population, qui s'accroît sans cesse, était, en 1877, de près de 9000 habitants. Cette prospérité est due surtout aux fabriques d'horlogerie, dont la production annuelle dépasse un million de francs, et à un grand nombre d'autres établissements industriels, dont plusieurs ont été créés par des Alsaciens venus à la suite de l'annexion de leur pays à l'Allemagne, en 1871.

Montbéliard a lui-même relevé de l'empire germanique jusqu'à la Révolution. Fondé au XIe siècle, ou du moins devenu à cette époque une place forte et le siége d'un fief considérable, il appartint longtemps à des comtes puissants et passa plus tard dans la maison des ducs de Wurtemberg, qui le gardèrent jusqu'en 1793, malgré les siéges tentés par les Bourguignons en 1473, par les Français en 1513, 1587, 1588, et malgré la prise de possession de la ville, en 1676, au nom de Louis XIV.

Pendant la Révolution, les troupes de la République s'emparèrent de Montbéliard, dont les habitants acceptèrent avec joie la domination française. En 1870-1871, la ville eut cruellement à souffrir de l'invasion étrangère, qui amena la ruine et la famine dans le pays. Ce fut dans ses environs que fut livrée, du 15 au 17 janvier 1871, la sanglante bataille d'Héricourt, brillante pour nos soldats, mais demeurée inutile. Montbéliard a érigé un monument aux braves guerriers morts au champ d'honneur.

De ses anciens édifices, Montbéliard n'a guère conservé qu'une maison de la Renaissance, et, à l'extrémité du château comtal, reconstruit en 1751, deux belles tours cylindriques assez semblables dans leurs formes générales, mais élevées à près de deux siècles de distance, l'une en 1425, l'autre en 1594. L'église Saint-Martin date du XVIIe siècle ; elle a été donnée, ainsi que l'église Saint-Georges, aux protestants, qui forment, depuis trois cents ans, la majorité de la population de Montbéliard. La nouvelle église catholique, dédiée à saint Maimbeuf, a été construite dans le beau style de la Renaissance, tel qu'il a régné sous François Ier.

Montbéliard s'honore d'avoir vu naître, le 23 août 1769, un des plus grands savants qu'ait produits la France, Georges Cuvier, puissant génie, que l'examen d'ossements épars, tirés des carrières de Montmartre, conduisit à la reconstruction des différentes espèces d'animaux qui habitèrent le globe terrestre durant les révolutions successives qui en ont changé la surface. Il mourut à Paris le 13 mai 1832, comblé de gloire et d'honneurs. Sa ville natale demanda à l'un des plus illustres sculpteurs de notre époque, David d'Angers, la statue de l'immortel naturaliste, et le sculpteur lui donna un chef-d'œuvre, aujourd'hui le principal ornement d'une des plus belles places de Montbéliard.



Château de Montbéliard.

Dans les environs de Montbéliard sont situés : à l'est, le village d'Étupes et les restes d'un château des comtes de Montbéliard ; au sud-est, la ville d'Audincourt, chef-lieu de canton de 4252 habitants, un des centres industriels du département du Doubs ; et au sud, à 12 kilomètres, les ruines d'une importante cité romaine, d'origine gauloise, appelée jadis *Epomanduodurum*, aujourd'hui Mandeure, ruines parmi lesquelles on remarque celles d'un théâtre qui pouvait contenir 12 000 personnes, c'est-à-dire cinq ou six fois plus de spectateurs que l'Opéra de Paris et que la plupart de nos théâtres modernes.

A. SAINT-PAUL.



Sa mère le prit dans ses bras. (P. 82, col. 2.)

LE NEVEU DE L'ONCLE PLACIDE [1]

TROISIÈME PARTIE [2]

L'HÉRITAGE DU VIEUX COB

XI

Top fait une démarche dont il est surpris tout le premier.
Émile se prépare à la lutte.

Lorsque Top quitta l'homme obligeant, il emportait, à travers la foule pressée et le vacarme des voitures et des camions, deux dollars dans sa poche, un projet dans sa tête, et dans son âme deux ou trois idées vagues et fugitives comme ces lueurs d'un moment que l'on appelle vulgairement des éclairs de chaleur. Si fugitives et si vagues qu'elles fussent, ces lueurs le troublaient, et il sifflait de toutes ses forces pour les conjurer et les faire disparaître.

Les deux dollars lui venaient d'Émile, et il en était encore à se demander comment il ne les avait pas jetés à la figure du donateur. Une fausse honte l'avait retenu. Pourquoi? Est-ce qu'il le savait? C'est probablement parce qu'Émile ne les lui avait pas tendus dédaigneusement comme le prix de l'espionnage et de la trahison. Il y a manière d'offrir, vous savez. Et quand celui à qui l'on offre ne refuse pas juste au bon moment, il se trouve pris dans un engrenage. Top avait été pris dans l'engrenage, à cause des yeux de cet étranger. D'où leur venait ce regard que Top n'avait jamais rencontré, depuis le jour de sa naissance? regard droit, franc, loyal, avec toute la fascination d'une sympathie, qui était sans aucun mélange de dédain ou de mépris.

Son projet, c'était toujours de faire pendre le capitaine Monroë. Sur ce point-là, il n'éprouvait ni faiblesse, ni doute, ni défaillance. Avec les deux dollars d'Émile, il achèterait quelques loques moins horribles que les siennes, il se procurerait deux brosses, un petit banc et un pot de cirage. Un *black-boots* parcourt les rues sans exciter de soupçons, il s'installe tantôt ici, tantôt là, le plus souvent à la porte d'un hôtel, et il peut rester aussi longtemps qu'il veut à surveiller les allants et venants sans que le policeman du coin le regarde de travers, et le force à « circuler. » A ce métier, il gagnerait de quoi vivre, et le soir, il irait coucher dans un des asiles ouverts pour les enfants des rues.

Il lui vint alors une pensée qu'il trouva tout à fait ridicule, dont il se moqua en ricanant, et qu'il mit cependant à exécution, comme s'il eût été poussé par une force mystérieuse.

Rien n'est indifférent de ce qui se passe dans notre âme, soit pour le bien, soit pour le mal. La pensée la plus fugitive produit sa tige, sa fleur et son fruit de vie ou de mort. Que de fois nous disons : En vérité, je ne sais pas pourquoi je fais cela ! Si nous voulions prendre la peine de chercher et de réfléchir, nous trouverions toujours le motif qui

1. Suite. — Voy. pages 1, 17, 33, 49 et 65.
2. Voy. la première partie, vol. X, pages 97 et suivantes; et la deuxième partie, vol. XII, pages 209 et suivantes.

nous détermine, en dépit de la logique et contre notre volonté, du moins en apparence.

Avant de s'établir comme décrotteur, Top donc, en dépit de la logique, et presque contre sa volonté, alla prévenir ses parents de la détermination qu'il venait de prendre.

« C'est stupide, se disait-il, en s'enfonçant dans le dédale de ruelles, de cours et de passages, qui conduisait à la demeure paternelle. Ma parole d'honneur, c'est absolument ridicule, et je ne vois pas pourquoi je prends cette peine-là ; qu'est-ce que cela peut leur faire que je sois absent ou présent, vivant ou mort? Décidément je n'irai pas! » Et cependant il y alla.

Comme tous les sauvages, qu'ils habitent le fond des bois ou les immondes repaires des grandes villes, Top avait le coup d'œil vif et juste, et il possédait au suprême degré l'esprit d'observation.

Pendant les quelques heures qu'il avait passées en compagnie de l'oncle Placide et de son neveu, il avait été frappé d'une foule de petits détails, qui n'auraient pas attiré son regard s'il avait été élevé dans leur monde. L'affection de l'oncle pour le neveu et du neveu pour l'oncle se trahissait dans tous leurs regards, dans tous leurs gestes, dans toutes les intonations de leur voix. Son premier mouvement fut d'en rire, comme rit un Européen qui voit deux Chinois pratiquer gravement les cérémonies du rituel de la politesse chinoise. Ensuite, il éprouva une sorte d'impatience nerveuse. Mais il était trop fin pour ne pas remarquer que ce n'étaient point là de vaines grimaces, et il découvrit sous les signes extérieurs la chose signifiée, qui était une affection profonde, une touchante sympathie et une inaltérable confiance. Une rapide vision de la vie de famille, telle qu'elle pouvait être pour certaines gens, et telle qu'elle n'avait jamais été pour lui, traversa son esprit, et il ressentit comme une espèce d'attendrissement involontaire dont son âme, corrompue et sceptique avant l'âge, eut honte comme d'une faiblesse.

Il eut beau faire, ce souvenir l'obséda, pesa sur sa volonté et l'envoya, comme malgré lui, là où il n'avait nulle envie d'aller, et où surtout il ne se croyait nullement tenu d'aller. A coup sûr, si le capitaine Monroe l'avait emmené avec lui, Top serait peut-être parti le cœur léger, sans songer seulement à ce qu'il laissait derrière lui.

« Voilà que je m'établis comme un homme, » dit-il en entrant sans cérémonie dans le taudis paternel, et il étala sur un coin de table son petit escabeau, ses brosses et son pot de cirage.

« Bon débarras! lui dit philosophiquement son respectable père; une bouche de moins à remplir.

— J'ai idée, reprit Top, que je coucherai maintenant à l'asile de Fulton-Street.

— Top, dit le respectable père, c'est très-bien ce que vous faites là. Vous allez gagner de l'argent, j'espère que vous n'oublierez pas vos vieux parents qui ont fait pour vous tout ce qu'il leur était possible de faire. Ne reniflez pas, monsieur, comme si vous vouliez protester contre mes paroles. Nous vous avons laissé courir les rues, où vous avez appris, je l'espère, à devenir un homme pratique ; nous vous avons laissé fréquenter l'école gratuite du soir, où vous vous êtes chauffé comme un prince, tandis que nous gelions ici. Vous avez un bon métier dans les mains, j'espère que vous vous montrerez reconnaissant.

— Naturellement, » répondit Top d'un ton cynique.

Sa mère, sans rien dire, se rapprocha de lui, et pour la première fois, peut-être, depuis le temps où il était un pauvre petit enfant au maillot, elle le prit dans ses bras et lui mit un baiser sur le front.

Top tout surpris la regarda en face. Il y avait dans les yeux de sa mère quelque chose de ce qu'il avait remarqué dans ceux d'Emile et de l'oncle Placide.

Il fut ému un instant, s'irrita d'avoir été ému et n'échangea que de froides poignées de main avec son père, ses frères et ses sœurs. Arrivé devant la petite dernière, qui marchait à peine, et qui était faible et souffreteuse, il la prit dans ses bras, en ayant bien soin de tourner le dos à la fenêtre, et lui rendit le baiser que sa mère venait de lui donner. La petite fille le regarda d'abord d'un air inquiet; mais quand elle vit l'expression de son regard, elle sourit d'un pauvre sourire d'enfant malade.

Quand Top se retourna pour parler, c'était bien le Top d'autrefois, avec son regard dur et moqueur. L'étincelle divine s'était éteinte en lui.

Le lendemain, cependant, il fit ce qu'il appelait une seconde sottise. Lorsque l'oncle Placide et Emile sortirent de l'hôtel pour se rendre à la gare, en compagnie de Mme de Randal, de ses filles et de miss Mac-Bokum, Top les regarda passer, caché derrière un tombereau de boueur.

Et à partir de ce moment, le pauvre Top se trouva lancé dans le vaste monde, enveloppé d'une nuit épaisse où la lumière d'en haut n'avait brillé qu'un instant, pour disparaître aussitôt.

Si l'oncle Placide avait su l'anglais, il n'aurait pas fermé l'œil de la nuit et, le lendemain matin, il aurait saisi Émile au collet et l'aurait forcé à s'embarquer avec lui, sur le premier paquebot en partance pour le Havre ou pour Liverpool. Mais, cette fois encore, Émile, de peur de l'effrayer, lui avait donné une traduction tellement corrigée et adoucie des révélations de M. O'Flaniggan, que partout où le texte original disait : « danger d'assassinat », la traduction infidèle disait : « chicanes et tromperies ».

En sa qualité de Parisien du Marais, l'oncle Placide avait une foi implicite dans l'infaillibilité de la police. Ce qui l'aurait le plus effrayé s'il avait connu le véritable état des choses, c'eût été la précaution suggérée à Émile par M. O'Flaniggan, de se mettre sous la protection de la police; ce fut justement la sollicitude de l'homme obligeant qui contribua le plus à l'empêcher de tourner le dos à Chicago et de repartir pour l'Europe, en laissant toute l'affaire

des millions entre les mains de MM. King et Triquet.

S'il eut quelque peine à s'endormir, c'est que l'image d'Alfanègre, tel qu'il l'avait vu dans sa prison, se plaçait obstinément devant ses yeux; c'est que l'étrange confession d'Alfanègre hantait sa mémoire et troublait profondément son âme, toujours ouverte à la pitié et à la sympathie pour toutes les créatures souffrantes. Il se demanda sérieusement s'il avait bien fait, après tout, d'accéder si vite aux désirs du coupable, avide d'expiation; mais il se rassura en pensant que M. O'Flaniggan veillerait sur lui, soit qu'il persistât à s'enfermer dans l'asile de l'île de Ward, soit qu'il se décidât à entrer comme aide chez un coiffeur de Brooklyn, ami de M. O'Flaniggan, et dont l'homme obligeant répondait sur sa tête.

Quant à Émile, il passa toute sa nuit dans une agitation délicieuse. Tant qu'il s'était considéré comme un vulgaire héritier, qui n'a qu'à produire ses papiers et à donner des signatures pour entrer en possession de son héritage, il avait tenu en médiocre estime les millions de l'oncle Cob, et les aurait échangés avec reconnaissance contre une feuille de route, pour aller se battre. Mais du moment qu'on lui disputait ses millions, et qu'on les lui disputait, pour ainsi dire, les armes à la main, l'esprit de « combativité » se réveillait en lui, il acceptait la lutte.



Bouton de Rose en prit trois. (P. 86, col. 2.)

D'ailleurs la guerre était finie en France; et tout en ressentant amèrement la honte de la défaite, Émile détournait déjà ses regards du passé et songeait à une éclatante revanche. Qui prendrait cette revanche? Les hommes de sa génération, l'armée nouvelle dont il ferait bientôt partie.

« J'en fais déjà partie, se dit-il en saisissant son revolver; et voilà comment je me prépare à Saint-Cyr » ajouta-t-il aussitôt, en chargeant les six canons avec le soin méticuleux d'un soldat qui marche à l'ennemi.

Ce qui le ravissait, c'est que les chasseurs d'héritage n'en voulaient qu'à lui, et n'avaient aucune raison de s'attaquer à son oncle. Cette pensée, en même temps qu'elle lui mettait l'esprit en repos sur le compte de son oncle, lui donnait autant d'orgueil qu'il était capable d'en concevoir. Il n'était plus un vulgaire collégien, il était quelqu'un! quelqu'un que l'on guettait, et quelqu'un qui saurait bien se défendre; *ils* n'avaient qu'à venir, il les défiait tous; car son courage avait été déjà mis à l'épreuve, et il était sûr de son tir. Dans son exaltation, il mélangeait le réel et l'imaginaire; les souvenirs des romans de Cooper lui revenaient en foule, il se plaçait dans toutes les situations où ils s'étaient trouvés, et sentait avec une joie délirante qu'il se serait conduit exactement comme eux. Il regrettait presque de n'entrevoir aucun Peau-Rouge parmi ses ennemis.

Quelle préparation à Saint-Cyr qu'une guerre de ruses, d'embuscades, de surprises, entre-mêlée de campements à la belle étoile, en pleine prairie, devant un feu où cuit une bosse de bison! Mais on ne peut pas tout avoir, et l'on est bien forcé d'être de son temps.

Sur cette réflexion profonde, il s'assura que son revolver était bien sur sa table de nuit, remonta sa montre, éteignit le bec de gaz et se figura naïvement qu'il allait dormir. Ses rêveries le tinrent encore longtemps entre la veille et l'assoupissement; à la fin cependant il tomba dans un profond sommeil.

XII

Départ pour Chicago. — Rencontre d'un ours bienveillant. — Il se trouve que l'ours bienveillant est un ours voyageur et frugivore. — Conduite singulière de l'ours bienveillant.

La lumière du matin, surtout quand c'est celle d'un beau et clair soleil, ramène l'espérance dans le cœur même des malades; il leur semble que le jour qui recommence sera plus clément pour eux que celui qui vient de finir. Émile réveillé par les rayons d'un beau soleil d'hiver se sentit envahi tout entier par une allégresse dont les manifestations extérieures auraient pu être taxées de folies d'écolier par un témoin sévère. Comme il n'y avait là pour le critiquer ou l'applaudir aucun témoin sévère ou indulgent, on doit supposer que s'il sauta d'un seul bond hors de son lit, et s'il s'habilla en gambadant et en sifflant, ce fut pour l'amour de l'art, et uniquement pour se faire plaisir à lui-même.

Tout le monde était gai, ce matin-là, et si les gens que l'on rencontrait dans les rues avaient tous l'air pressé, ils n'avaient pas encore la mine harassée, les sourcils froncés, et les lèvres serrées comme dans l'après-midi.

Mlle Marthe trouva tout charmant, la voiture qui la vint prendre à l'hôtel, le cocher nègre qui la conduisait, le bac qu'il fallut passer, et la foule compacte qui encombrait la gare.

« Comme c'est grand! dit-elle en pénétrant dans le *car* du chemin de fer.

— Tient cinquante personnes ! » lui répondit familièrement un gros et grand gaillard, qui ne croyait pas absolument indispensable d'avoir été présenté aux gens pour leur adresser la parole. Ce grand gaillard était si complétement empaqueté dans toutes sortes de choses épaisses et velues, qu'il ressemblait à un ours, mais à un ours bienveillant.

Sans attendre la réponse de Mlle Marthe, l'ours bienveillant s'en alla hiverner contre le poêle, et sembla éprouver une jouissance infinie à absorber le plus de calorique possible.

Cependant la petite société d'amis s'était casée dans un coin tranquille; Mlle Marthe s'arrangea pour être assise à côté de l'oncle Placide et en face d'Émile; une fois installée, elle commença à s'agiter avec un peu d'impatience, en demandant si on ne partirait pas bientôt.

Pendant la première heure, on ne parla guère que par monosyllabes; le pays était nouveau pour tous les membres de la petite caravane; ils regardaient de tous leurs yeux, tâchant de tout voir, et craignant de laisser passer le moindre objet qui fût digne d'être aperçu. Au bout de la seconde heure on causa un peu, à bâtons rompus, et l'on ne regarda plus que les grandes lignes du paysage: la première pointe de la curiosité était émoussée, les yeux étaient un peu fatigués, on se reposait. Peu à peu la conversation s'anima, et, grâce aux saillies et aux réflexions de Marthe, on commença à rire.

Tout à coup, Marthe regarda d'un air surpris, au-dessus de la tête de Miss Mac-Bokum, et miss Mac-Bokum elle-même poussa un cri terrible en sentant dans son cou l'haleine brûlante d'un animal monstrueux.

« M'ame, dit l'ours bienveillant, en réponse à son cri perçant, et aux regards effrayés qu'elle attachait sur lui, ce n'est que moi, ne vous dérangez pas pour moi, m'ame; je suis très-bien debout. J'ai entendu qu'on riait; j'aime les gens qui rient, et je suis venu. Et puis, je m'ennuyais dans mon coin, là-bas, sans compter que j'ai assez chaud maintenant! »

Oh oui! il devait avoir assez chaud, car il remplissait l'atmosphère d'une odeur très-prononcée de lainages roussis.

Comme il pesait de tout le poids de sa personne, familièrement accoudé sur le dossier de Miss Mac-Bokum, l'institutrice porta son flacon de sels à son nez, et commença à s'agiter, en proie à une inquiétude nerveuse.

Les mouvements désordonnés de son chapeau attirèrent l'attention de l'ours bienveillant, qui abaissa ses regards dessus, et le contempla quelque temps en silence.

« M'ame, dit-il sans détourner ses regards du chapeau, comment trouvez-vous ce pays? »

Il disait cela d'un ton paternel, voulant la mettre à son aise, parce qu'il croyait l'avoir intimidée.

« Très-mal habité », répondit Miss Mac-Bokum d'un ton sec.

L'ours bienveillant prit un air réfléchi, sourit avec bonhomie, et dit avec douceur en promenant ses regards sur toute la compagnie : « Elle aura été écorchée dans les hôtels de New-York! ou bousculée par un malappris! Il y a de mauvaises gens partout, m'ame, et de bonnes gens aussi. J'ai été écorché dans toutes les villes de l'Europe, quand j'ai fait le grand tour par là-bas, et naturellement on n'aime pas à être écorché ; mais je ne trouve pas que l'Europe soit mal habitée pour cela, mon Dieu non! Vous paraissez *inconfortable*, m'ame, peut-être que vous n'êtes pas habituée à voyager dans nos *cars;* mais vous vous y ferez.

— Monsieur, dit Miss Mac-Bokum d'un ton très-digne, mais avec une voix tremblante de colère, je vous serais fort obligée si vous vouliez bien appuyer vos coudes autre part que sur mon dossier.

— C'est facile, m'ame, » dit l'ours bienveillant d'un ton tranquille. Ayant retiré ses coudes du dossier de Miss Mac-Bokum, il les transféra doucement sur celui de madame la cadette.

« Et vous, vieux gentleman, dit-il à l'oncle Placide en lui adressant un signe de tête, pour lui bien faire comprendre que c'était à lui qu'il s'adressait, que dites-vous de ce pays?

— C'est un grand pays, répondit poliment l'oncle Placide.

— C'est un pays grand par le chemin qu'on y peut parcourir, et grand par les choses qui s'y font, dit l'ours bienveillant d'un ton grave, et avec une expression de physionomie qui ne manquait pas de noblesse. » Évidemment c'était un ours patriote et très-fier de son pays.

« Vous êtes Français? » demanda-t-il à l'oncle Placide.

L'oncle Placide ayant déclaré qu'il était Français : « Je m'en doutais bien, » dit-il d'un air profond.

L'ours bienveillant plaisait beaucoup à Mlle Marthe : « Nous sommes tous Français, dit-elle en souriant, excepté Miss Mac-Bokum, qui est Écossaise.

— L'Angleterre a du bon, dit l'ours bienveillant, qui n'était pas rancunier. On en plaisante quelquefois de ce côté de l'eau, mais on l'estime ; pour ma part, dans aucun autre pays je n'ai vu élever d'aussi beaux porcs qu'en Angleterre. »

Tout le monde se mit à rire, excepté Miss Mac-Bokum.

« Que voulez-vous? reprit l'admirateur de l'Angleterre ; chacun ne parle ou du moins ne devrait parler que de ce qu'il connait bien. Si je vous parlais tableaux, je dirais des sottises, et cependant Dieu merci ! j'en ai assez vu à Rome, à Florence, à Munich, à Paris; je les ai vus parce que mon guide me disait qu'il fallait les voir; mais j'en ai encore mal à la tête quand j'y pense. Je parle de porcs, parce que je me connais en porcs, et je m'y connais parce que j'en ai engraissé des milliers.

— Cela se voit bien, » pensa Miss Mac-Bokum, et les rubans de son chapeau s'agitèrent dédaigneusement.

Mlle Marthe n'entendait pas laisser tomber une conversation si intéressante : « Savez-vous, dit-elle, que vous parlez très-bien français !

— Vous, Miss Bouton de rose, vous êtes flatteuse comme une petite Française, reprit l'ours bienveillant en la menaçant de son index rugueux; je parle facilement le français, mais je ne le parle pas bien; si vous croyez que je m'en fais accroire, vous vous trompez.

— Mais où avez-vous appris le français? demanda l'oncle Placide, qui commençait à s'amuser des propos de ce singulier voyageur.

— Pas dans mon pays toujours, répondit l'ours bienveillant. Je suis né de l'autre côté de la Rivière.

— Quelle rivière? demanda Marthe.

— Le Missouri, répondit l'oncle Placide; les personnes qui sont nées dans l'Ouest appellent toujours le Missouri « la Rivière », comme qui dirait la rivière par excellence.

— C'est justement cela, dit l'ours bienveillant, en faisant à l'oncle Placide un geste d'approbation. A l'époque où j'étais jeune, on n'avait guère le temps d'apprendre le français : on piochait la terre, et pour se distraire on échangeait des coups de fusil avec les chasseurs d'esclaves. J'ai commencé le français à Terre-Neuve quand j'étais mousse à bord d'un baleinier; je l'ai continué au Canada, quand j'étais scieur de long; à la Nouvelle-Orléans, quand j'étais cuisinier; en Californie où j'ai couru comme tant d'autres fous, à l'époque que l'on a appelée le *flushtime*.

— Le quoi? demanda alors Mlle Marthe en se tournant vers l'oncle Placide.

— C'est l'époque de la découverte des mines, où l'on croyait que l'or coulait à pleins bords dans les rivières et les ruisseaux de la Californie, répondit l'oncle Placide.



Miss Mac-Bokum poussa un cri terrible. (P. 84, col. 1.)

— Vous avez donc voyagé? lui demanda l'ours bienveillant, de plus en plus surpris.

— Non, mais j'ai beaucoup lu.

— Moi, c'est tout le contraire, j'ai peu lu et beaucoup voyagé. J'étais associé avec un mineur français, et comme nous étions aussi maladroits l'un

que l'autre, nous arrivions tout juste à payer les notes du boucher et de l'épicier. Nous ne perdions pas tout à fait notre temps, puisque je lui apprenais l'anglais et qu'il m'apprenait le français. Mais nous étions tout à fait découragés et décidés à partir lorsque nous avons eu la chance de trouver une poche d'or.

— Vous l'avez rendue, n'est-ce pas? » demanda Marthe avec une grande vivacité. L'ours bienveillant avait pris à ses yeux les proportions d'un héros, et elle ne voulait pas absolument que son héros se fût avili, en s'appropriant le bien d'autrui.

L'homme à la poche d'or, qui comprit sa pensée, fit semblant de tomber dans une grande confusion; il baissa la tête et dit d'une voix caverneuse : « Nous l'avons prise pour nous, et nous en avons partagé le contenu par moitié!

— Oncle Placide, dit Marthe dont les levres tremblaient d'indignation, n'est-ce pas que c'était très-mal!

— Ma mignonne, dit l'oncle Placide, en langage de mineur, on appelle *poche* un creux de terrain où se trouve une certaine quantité d'or, sans que rien au dehors en indique la présence. C'est presque toujours par hasard que l'on tombe sur ces espèces de trésors. »

Mlle Marthe regarda l'ours bienveillant, et comme il secouait la tête, avec un nouveau sourire d'approbation, elle lui dit : « Monsieur, je suis bien contente que vous ne soyez pas un voleur.

— Marthe! s'écrièrent en même temps Mme de Randal et Miss Mac-Bokum.

— ...Parce que, continua Marthe, vous avez l'air très-bon.

— Je ne suis pas méchant non plus! dit l'ours bienveillant avec une grande simplicité.

— N'est-ce pas, reprit Marthe, que l'oncle Placide est un grand savant?

— Un savant numéro 1, répondit l'ours avec conviction. Chiquez-vous, monsieur? demanda-t-il poliment à l'oncle Placide, en se penchant par-dessus la tête de madame la cadette.

— Non, monsieur, répondit l'oncle Placide, tout interdit.

— Moi non plus, monsieur; curieuse coïncidence! J'ai beaucoup chiqué autrefois, mais je m'en suis déshabitué sans m'en apercevoir, pendant que je soignais un ami, malade de la fièvre.

— Eh! mais.... Émile.... s'écria l'oncle Placide comme éclairé par une subite révélation. Je n'ai pas prisé depuis Colonges! Est-ce assez curieux? Et moi qui désespérais de jamais me débarrasser de cette mauvaise habitude! Bon débarras! mon Dieu, comme on change sans s'en apercevoir.

— N'est-ce pas, monsieur! dit l'ours d'un ton profondément philosophique. Vous n'êtes plus tout jeune, et moi je me fais vieux; vous avez lu toute votre vie, et moi toute ma vie j'ai voyagé; voilà que vous commencez à voyager, et moi je me mets à lire sur mes vieux jours. Curieuse coïncidence, hein? C'est cela qui peut s'appeler un fameux changement dans la vie d'un homme. Cela vous amuse-t-il de voyager?

— Beaucoup, répondit l'oncle Placide avec chaleur.

— Tant mieux, dit l'ours bienveillant avec un petit soupir. Moi, cela ne m'amuse pas encore beaucoup de lire, mais on m'a dit que cela viendrait. Croyez-vous que cela vienne?

— Je suis sûr que cela viendra.

— Si vous aviez eu l'habitude de chiquer, reprit l'ours bienveillant, en fermant cette longue parenthèse, je vous aurais dit de ne pas vous gêner à cause de moi, et pendant que vous auriez chiqué, je vous aurais tenu compagnie en croquant une pomme. Il n'y a pas de fruit plus sain que la pomme. Je serai très-honoré si vous voulez bien en accepter une et les dames pareillement. »

Sans tenir compte des protestations de l'auditoire, l'ours bienveillant courut chercher un petit sac de toile qu'il avait laissé à sa place, dénoua avec ses dents la ficelle qui liait le sac, et dit, en s'avançant entre les banquettes et en présentant le sac à Mme de Randal. « M'ame, pour votre bienvenue en ce pays! Vous êtes si sûre de me faire plaisir que vous ne refuserez pas. »

Mme de Randal, en hésitant un peu, hasarda la main dans le sac, et en tira une pomme si appétissante qu'elle ne put retenir un cri d'admiration.

L'ours bienveillant rougit d'orgueil et de plaisir.

« M'ame, dit-il à Miss Mac-Bokum, ce sont des pommes de la Nouvelle-Angleterre, cela vous rappellera « le vieux pays. » Je suis bien honteux de vous avoir incommodée tout à l'heure; mais c'était sans mauvaise intention, et vous accepterez une pomme pour me montrer que vous ne m'en voulez pas. »

Miss Mac-Bokum n'avait point un cœur de pierre. Flattée de l'allusion au « vieux pays, » et touchée de l'humilité du bon ours, elle plongea dans le sac sa main gantée de vert, et tira une pomme encore plus appétissante que celle de Mme de Randal.

La figure de l'ours était rayonnante de satisfaction.

Madame la princesse prit sa pomme du bout des doigts comme une princesse qu'elle était; madame la cadette à pleine main comme une gourmande; Bouton de Rose en prit trois, garda la plus petite, donna la plus grosse à Emile, et la troisième à l'oncle Placide.

Quand chacun fut muni de sa pomme, il y eut un moment d'embarras comique. Personne n'avait de couteau pour peler sa pomme; et personne n'avait idée qu'on pût manger une pomme sans la peler, sauf Mlle Marthe, un esprit aventureux, et Emile, un échappé du collége; mais tous les deux étaient retenus par le respect humain.

L'ours missourien ne s'aperçut même pas que

ses convives étaient dans l'embarras; et comme c'était un animal essentiellement frugivore, il croqua sa pomme à belles dents.

L'exemple une fois donné, Marthe n'hésita plus et mordit bravement dans la sienne; Émile fit de même et madame la cadette se risqua sournoisement. Mme de Randal prit son parti en brave : « A la guerre comme à la guerre! » dit-elle en riant, et pour la première fois depuis sa petite enfance elle se régala d'une pomme sans la peler. « Délicieuse! » dit-elle après la première bouchée.

« Aventure de voyage ! » marmotta Miss Mac Bokum, pour justifier à ses propres yeux l'infraction qu'elle allait commettre aux sévères principes du décorum ; et elle commit l'infraction avec un plaisir qu'elle cherchait vainement à dissimuler.

L'oncle Placide « qui ne prenait jamais rien entre ses repas » hésita encore une seconde, mais il eut honte de ne pas faire comme tout le monde, surtout il craignit de blesser l'ours bienveillant, et la petite société eut, pour rien, un divertissement que les anciens subordonnés de M. Clodion eussent payé de leurs appointements d'une semaine; car c'était un spectacle tout à fait inattendu et singulièrement réjouissant de voir un sous-directeur honoraire du Ministère des Formalités croquer une pomme non pelée, à la face d'Israël, comme un simple expéditionnaire.

En réponse aux remercîments et aux compliments de ses nouveaux amis, l'homme aux pommes répondit gravement : « Ça vaut toujours mieux que de chiquer.

— Et que de priser aussi, » riposta délibérément l'oncle Placide.

Si l'ours missourien avait des manières d'ours, il avait des sentiments de gentleman. Voilà pourquoi il alla s'asseoir modestement à quelques banquettes de distance. Tant qu'il avait été pour la petite caravane un simple voyageur, il avait trouvé tout naturel de s'introduire dans la conversation sans y être invité ; maintenant qu'il avait acquis des droits réels à la reconnaissance de ses nouveaux amis, il se tint à l'écart, ne voulant pas abuser ni même user de ses droits.

Marthe se dressa sur la pointe des pieds pour voir ce qu'il faisait. Ayant constaté qu'il ne faisait rien, elle alla vers lui, sans que Miss Mac-Bokum songeât à protester, lui prit la main et lui dit : « Il y a encore une place à côté de moi ! » Comme il hésitait à se lever pour la suivre, elle ajouta : « Vous ne nous avez pas dit ce que vous aviez fait de votre poche d'or ! »

Voyant que Mme de Randal et l'oncle Placide lui faisaient des petits signes encourageants, l'ours bienveillant se mit debout sur ses pattes de derrière, et suivit Mlle Marthe en se dandinant; on eût juré qu'elle le tenait en laisse.

Une fois installé, il regarda les personnes qui lui faisaient face; car, jusque-là, il ne les avait vues qu'à vol d'oiseau, pendant qu'il planait au-dessus d'elles; ce fut la figure d'Émile qui parut l'intéresser le plus vivement. « Vous n'avez pas idée, dit-il, de la folie des mineurs qui deviennent riches d'un seul coup. J'ai connu des *boys*, qui étaient tout penauds d'avoir tant d'argent, et qui ne savaient comment le dépenser. Par exemple, un de nos *boys* du Missouri, qui avait trouvé une poche, partit pour New-York. Il n'avait jamais vu un *omnibus* de sa vie. Il fut si frappé de la magnificence des peintures, qu'il loua un omnibus pour lui tout seul, et se fit promener pendant plus de quinze jours, invitant à monter tous les gens dont la figure lui plaisait, les conduisant où ils voulaient, et leur offrant des dîners et des luncheons dans les plus splendides hôtels. Quand il fut fatigué de cette vie, il alla dans une maison de jeu, perdit en une nuit ce qui lui restait de son argent, se frotta les mains en disant : bon débarras! et retourna aux mines. Mon associé était un sage. Il acheta presque pour rien, à un métis, de bonnes terres et d'immenses pâturages du côté de Salinas, et les revendit très-cher à des Anglais qui venaient s'établir dans le pays. Moi, mon idée fixe était de voir l'Europe; c'est à cette époque que j'ai vu l'Europe pour la première fois. »

Alors, les questions se mirent à pleuvoir sur lui, dru comme grêle. A chaque grêlon, il secouait un peu les oreilles et réfléchissait. Après avoir réfléchi il répondait tranquillement : « Je ne sais pas », ou bien il expliquait ce qu'il avait vu et ce qu'il savait, avec beaucoup de netteté et d'originalité. Sans y faire attention, et sans y entendre malice, l'oncle Placide finit par l'accaparer complétement. Le géographe théorique éprouvait une jouissance infinie à feuilleter la mémoire du géographe pratique. Il n'avait jamais lu aucun livre qui l'eût aussi vivement intéressé. Les livres les mieux faits sont écrits pour l'universalité des lecteurs ; il vous vient en les lisant des doutes que le livre ne résout pas, des questions auxquelles il ne répond pas. La mémoire du géographe pratique, semblable à un dictionnaire vivant, s'ouvrait complaisamment à la page que l'on voulait et fournissait tous les éclaircissements que l'on réclamait.

L'oncle Placide finit par regarder avec une secrète envie l'homme qui avait parcouru tant de pays. En comparant sa vie à la sienne, il la trouvait vide et misérable, et s'il avait eu trente ans de moins, il se serait décidé à parcourir le monde. Ces pénibles réflexions l'amenèrent naturellement à tapoter ses petites mèches. Tout à coup, il s'avisa que ce geste avait quelque chose d'efféminé et laissa retomber ses deux mains avec découragement. Glissant des regards furtifs tout le long de sa personne, il fut presque honteux d'avoir des mains si blanches et si effilées, des souliers si fins, des habits si proprets, une tournure si bureaucratique. Il n'alla pas jusqu'à souhaiter de devenir un second exemplaire de l'ours bienveillant; mais, si cela eût été en son

pouvoir, il se serait volontiers rapproché, dans une sage mesure, de cet idéal du voyageur à tous crins.

A la station où l'on s'arrêta pour déjeuner, lorsque l'homme de service cria : « Tout le monde à bord ! » le *car* demeuré presque vide depuis New-York se remplit de nombreux voyageurs. Placé près de l'entrée, l'ours bienveillant les regardait passer un à un. Il ne reprit sa place que quand il les vit tous assis, et même, il ne se décida à s'asseoir lui-même qu'après avoir contemplé une minute deux *boys* de l'ouest dont il semblait étudier la figure et surveiller les mouvements.

Au dîner, l'oncle Placide, au lieu de chercher timidement du regard quelque plat qui ressemblât autant que possible à ceux dont il faisait sa nourriture habituelle, se conduisit comme un véritable Yankee. Ayant rassemblé sur son assiette quelques échantillons de comestibles hétérogènes, il vainquit sa répugnance et fit semblant de manger avec voracité, comme un voyageur affamé.

« Oncle Placide, lui dit tout bas Mlle Marthe, vous prenez trop de piment.

— Croyez vous, ma mignonne? » répondit-il avec douceur. Mais, à la grande stupeur de Mlle Marthe, il dévora son piment sans sourciller.

Il fut tout de suite puni de sa témérité. Sa langue, sa bouche et sa gorge devinrent si brûlantes, que les larmes lui montèrent aux yeux, et qu'il avala précipitamment un grand verre d'eau.

Cinq minutes après, il fut surpris de sentir une fraîcheur délicieuse aux endroits mêmes qui avaient été le plus fortement éprouvés.

« Je ne connaissais pas cette propriété du piment, » se dit-il à lui-même, avec la satisfaction légitime d'un naturaliste qui vient de faire un pas de plus dans la connaissance de la nature.

A l'heure du coucher, l'homme de couleur transforma le *car* en dortoir, en abaissant les tablettes, en déroulant les matelas et en tirant les rideaux qui furent assujettis avec des épingles. Les dames occupaient un des côtés du car, les messieurs l'autre côté. Il y avait au milieu un corridor où pouvaient circuler, entre les deux murs formés par les rideaux, les hommes de service et le *breakman* ou garde-frein. L'ours bienveillant s'arrangea pour être placé dans le compartiment voisin de celui d'Émile. Il se coucha sans se déshabiller, avec son revolver sous son oreiller, et resta les yeux grands ouverts et l'oreille attentive au moindre son.

Lorsque, au bruit lent et régulier de sa respiration, il reconnut qu'Émile était endormi, il s'appuya sur le coude, et lentement s'assit sur son lit. Alors, il se pencha du côté d'Émile, et, une à une, retira avec précaution les épingles qui assuraient la clôture des rideaux.

A suivre. J. GIRARDIN.

LE THÉATRE DE L'HISTOIRE

MARATHON

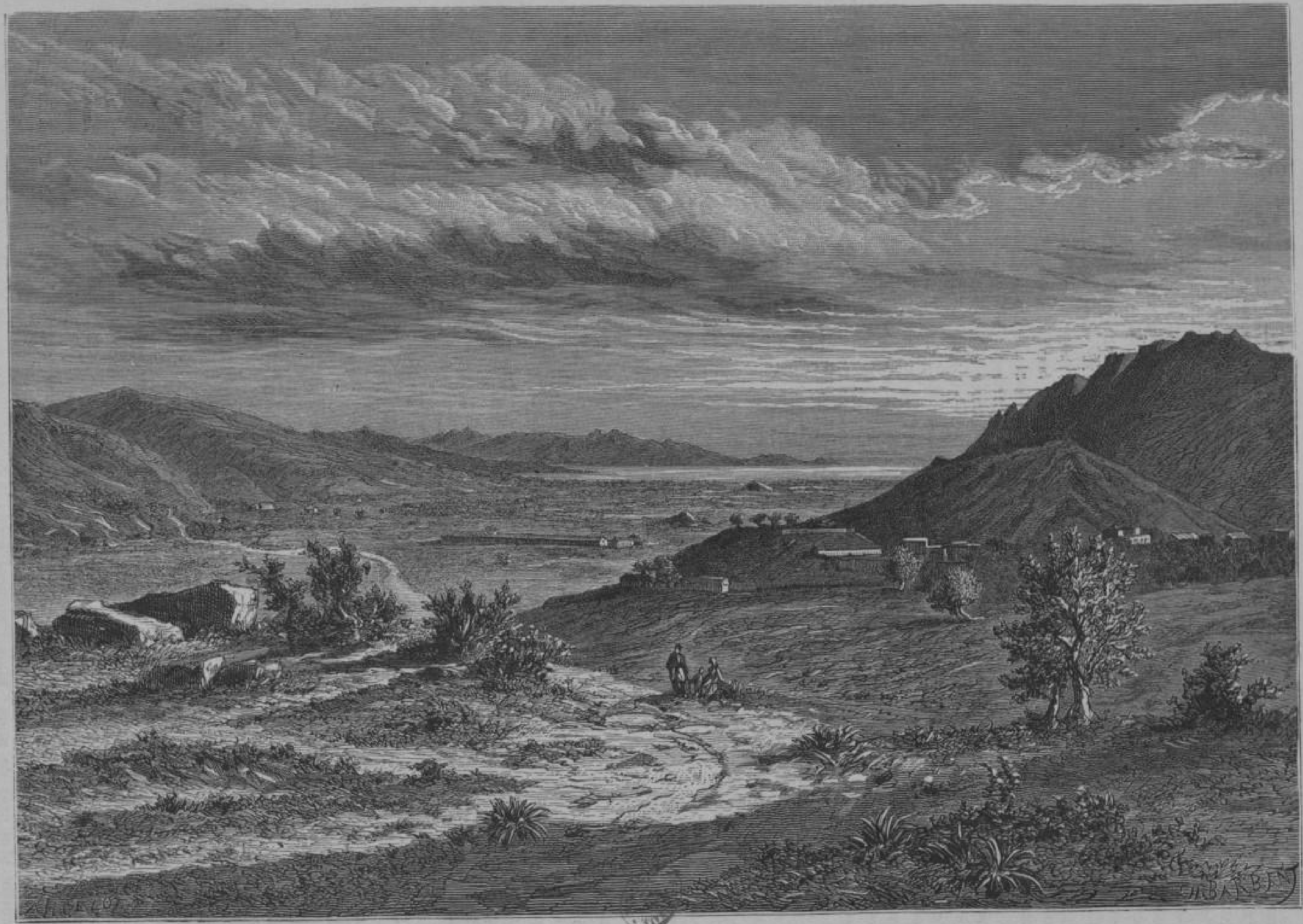
Après Cannes[1] et les Thermopyles[2], nos deux premières étapes sur le théâtre de l'histoire, arrêtons-nous à Marathon, illustré par la grande victoire qui sauva la civilisation occidentale menacée par les barbares.

A sept heures de marche au nord d'Athènes, au pied même du Pentélique, s'étend une plaine aride, marécageuse, qui se déroule en demi-cercle autour d'un golfe dont la plage rougeâtre semble presque se relier aux rives voisines de l'Eubée : c'est là le champ de bataille de Marathon, où onze mille Athéniens défendirent la Grèce épouvantée contre quarante mille barbares.

Hippias, le général de l'armée de Darius, avait habilement choisi cette plaine parce qu'elle lui permettait de faire évoluer sa cavalerie tout en restant à proximité de ses vaisseaux. « Dès que les Athéniens l'apprirent, dit Hérodote, ils portèrent eux-mêmes leurs forces sur Marathon. Dix généraux les commandaient et le dixième était Miltiade... Il y avait deux opinions parmi les généraux athéniens : les uns ne voulaient pas combattre, estimant que l'on était en trop petit nombre pour lutter contre l'armée des Mèdes ; les autres le voulaient et parmi ces derniers était Miltiade. Ils étaient partagés, et à cause de cela même le pire des avis l'emportait ; par bonheur il restait un onzième votant, celui à qui par les suffrages du peuple était échue la charge de polémarque. » Grâce à son éloquence, Miltiade gagna la voix de Callimaque et le combat fut décidé. Le 17 août ou le 13 septembre de l'an 490 avant l'ère chrétienne, selon les chronologistes, Miltiade disposa son armée. « Quand l'armée athénienne fut rangée en bataille, ses lignes s'étendirent autant que les lignes médiques; le centre se trouva formé d'un petit nombre de files, c'était le côté faible de l'armée ; mais les ailes présentaient des masses formidables. Les positions prises, les auspices se montrèrent favorables, et les Athéniens, aussitôt qu'on leur en donna le signal, s'élancèrent à la course sur les barbares.

» ...Les Perses, voyant leurs adversaires charger à la course, attendirent le choc; à leur petit nombre, à cette manière d'attaquer en courant, ils les jugèrent atteints d'une folie qui allait en un clin d'œil les perdre, d'autant qu'ils n'avaient ni cavaliers, ni archers : voilà ce que crurent les barbares. Les Athéniens engagèrent la mêlée et combattirent avec une bravoure digne de mémoire.

1. Voy. vol X, page 151.
2. Voy. vol XI, page 6.



La plaine de Marathon. (P. 88, col. 2.)

» ...La bataille dura longtemps; au centre, les barbares l'emportèrent; le leur était composé de Perses et de Saces; sur ce point ils furent vainqueurs; ils rompirent les Athéniens et les poursuivirent en s'avançant dans les terres. Mais aux deux ailes, Athéniens et Platéens eurent le dessus, ils mirent en déroute les corps qui leur étaient opposés; puis, s'étant réunis, ils se tournèrent contre ceux qui avaient enfoncé leur centre. La victoire des Athéniens fut complète; ils serrèrent de près les fuyards en les taillant en pièce; et quand il les eurent poussés jusqu'à la mer, ils demandèrent du feu et s'attaquèrent aux vaisseaux. En cette bataille, le polémarque Callimaque périt : il s'était bravement comporté Parmi les généraux, Stésilas, fils de Thrasybule, fut tué. D'un autre côté, Cynégire (le frère d'Eschyle), au moment où il avait saisi la poupe d'un navire, eut la main coupée d'un coup de hache et succomba; enfin beaucoup d'autres Athéniens illustres moururent. » Mais les Perses épouvantés quittèrent définitivement les rivages grecs et firent voile vers l'Asie. »

Tel est le récit naïf de ce mémorable combat. M. Belle, qui a parcouru récemment la Grèce, va nous conduire sur le champ de bataille.

« Nous nous laissons glisser par des sentiers de chèvres, écrit-il, le long du Pentélique, à travers des maquis épais, et en une heure et demie nous arrivons au village de Vrana, situé dans une gorge étroite qui s'ouvre sur la plaine de Marathon

» Au pied du défilé se montre un monastère détruit par les Turcs. Trois cyprès s'élèvent mélancoliquement auprès de tombes mutilées. De là, la plaine de Marathon se présente sous un aspect saisissant, encadrée entre de hautes montagnes rocheuses et nues, bornée au fond par la mer et les montagnes de l'Eubée avec la cime pyramidale du mont Ocha. Cette plaine, qu'aucun arbre ne vient égayer, n'est à vrai dire qu'un marais pestilentiel d'où se dégagent des exhalaisons vénéneuses, lorsque les rayons ardents du soleil l'ont desséché. Le lit caillouteux d'une rivière bordée de quelques lauriers-roses la traverse. Rien n'est triste comme cette solitude qui conserve l'aspect morne et lugubre des champs de bataille abandonnés, où il ne reste plus rien que les tumulus sous lesquels dorment pour toujours les guerriers. Au centre de la plaine, au milieu des flaques d'eau qui brillent à travers les joncs, nous apercevons un monticule que notre guide appelle ἡ Σωρός (i Soros), c'est-à-dire le tombeau. C'est, en effet, le monument élevé en l'honneur des cent quatre-vingt-douze Athéniens tombés pendant le combat, car cette lutte où cinquante mille hommes, dit-on, furent engagés, et où les Perses en perdirent plus de six mille, ne coûta à la Grèce que cent quatre-vingt-douze de ses citoyens, moins que la plus insignifiante de nos escarmouches. Deux autres tertres de moindre importance se voient plus près de nous; mais comme Pausanias dit formellement qu'aucun tombeau apparent ne fut élevé aux Perses, il est présumable que ce sont ceux des esclaves grecs, qui avaient combattu à côté de leurs maîtres pour la première fois.

» Grâce aux descriptions anciennes on peut suivre pas à pas sur le terrain les phases de la bataille. A gauche, au pied de cette colline, se trouvait l'armée grecque qui se jeta en courant sur les Perses. A droite et séparé seulement de la mer par une large grève de sable, voici le marais où les barbares périrent en grand nombre en fuyant vers leurs vaisseaux. Au nord du marais, au pied du mont Koratri, coule la fontaine Macaria; c'est là qu'eut lieu le plus grand carnage. Le génie de Miltiade fut de risquer une attaque à la course, j'allais dire à la baïonnette, qui répondait si bien aux instincts hardis et indisciplinés des Grecs, mais qu'aucun général n'avait osé exécuter jusqu'alors. A partir de ce jour, les Mèdes, dont le nom seul avait été un objet de terreur pour les Grecs, ne furent plus redoutés, et dans les luttes qui suivirent, le souvenir de Marathon donna toujours aux Hellènes confiance dans la victoire.»

On a trouvé, en fouillant le champ de bataille de Marathon, des flèches de bronze et des sculptures de marbre. La plus curieuse est sans contredit le bas-relief archaïque déposé aujourd'hui dans le temple de Thésée à Athènes et si connu sous le nom de *guerrier de Marathon*. Une inscription donne son nom : c'est le guerrier *Aristion*, et le sculpteur Aristoclès a signé cette œuvre empreinte de la naïveté des premiers âges de l'art. Ce bas-relief, qui porte encore des traces de peinture, devait décorer un monument funèbre élevé après la bataille.

Saluons les héros de Marathon. Leurs corps ont servi de digue au flot de barbarie dont l'invasion aurait étouffé dans son germe la civilisation lumineuse qui devait plus tard rayonner sur toute l'Europe.

LÉON DIVES.

LE CHIEN DU CAPITAINE [1]

CHAPITRE VI

On déjeuna gaiement aux Roches-Blanches ce jour-là, et sans parler de Zéro. Les deux époux semblaient être en parfaite intelligence. Madame ne se plaignit point des œufs, bien qu'ils vinssent encore de chez l'épicier. Il est vrai que Monsieur redoublait de grâce et d'amabilité pour lui faire oublier ce petit désagrément « qui ne se renouvellerait plus » — il lui en donnait sa parole.

Cependant, chaque fois que l'on ouvrait la porte

1. Suite Voy. page 11, 27, 43, 59 et 74.

de la salle à manger, le capitaine jetait un coup d'œil furtif dans la cuisine, comme si, à chaque minute, il se fût attendu à voir paraître son chien. Mais cette attente fut trompée: il n'aperçut de Zéro ni la queue ni les oreilles. Il est vrai que le pauvre diable n'entrait plus guère dans la salle à manger, dont les rebuffades de Lise l'avaient exilé peu à peu; mais on pouvait être sûr qu'à l'heure du repas il n'était jamais bien loin. Il avait même choisi, avec le discernement qu'il mettait à toutes choses, une place dans la cuisine, d'où il pouvait apercevoir son maître chaque fois que l'on ouvrait la porte.

Pour qui connaissait le cœur des chiens en général, et celui de Zéro en particulier, il était bien certain que l'intelligent animal, éclairé par le regard indigné que lui avait jeté sa maîtresse au moment où il perpétrait son attentat, commençait à se rendre compte de l'énormité de sa faute, et qu'il jugeait à propos de laisser aux autres le temps de l'oublier. Ce révolté n'osait pas encore demander l'amnistie.

Pigault ne s'en disait point aussi long. Seulement, comme son chien n'avait pas l'habitude de s'absenter aux heures des repas, qui lui valaient toujours quelque bonne aubaine, il se demandait où il pouvait bien être maintenant. Mais comme il se sentait observé de très-près, il se le demandait tout bas, tout bas.

A la fin du déjeuner, Lise s'approcha de son mari, et comme elle savait qu'il faut battre le fer pendant qu'il est chaud :

« N'est-ce pas que tu vas t'occuper de ce mauvais chien? lui demanda-t-elle, en lui pinçant délicatement le bout de l'oreille, petite marque de faveur à laquelle le loup de mer, que l'on n'avait pas trop gâté jusque-là, ne se montrait jamais insensible.

— Puisque c'est promis! dit-il avec une nuance d'embarras.

— Oh! oui, et bien promis encore! répliqua la jeune femme, en le regardant dans les yeux. Je sais bien qu'il m'en veut maintenant, et je n'aurais plus une minute de tranquillité s'il restait ici.

— Tu le calomnies, dit Pigault, avec un léger mouvement d'épaules. Je puis t'assurer que le pauvre animal est bien incapable de faire du mal à personne... à toi moins encore; pour peu que tu t'en fusses donné la peine, tu l'aurais réduit aussi aisément que moi... »

Lise ne releva point cette dernière assertion, et, ne voulant ni l'admettre ni la combattre, elle fit comme si elle ne l'avait pas entendue.

Jean Pigault comprit bien qu'il ne lui restait plus qu'à s'exécuter. Il prit son chapeau, et sans trop savoir ce qu'il allait faire, enfonçant ses fortes mains dans les poches profondes de sa veste ronde en drap pilote, laissant derrière lui cette pittoresque Côte-de-Grâce, avec sa magnifique avenue de grands ormeaux, de hêtres et de platanes, il descendit rapidement vers le port : habitude de marin! dans les moments embarrassants, c'était toujours là qu'il allait chercher ses inspirations.

Il n'avait point encore fait cent pas sous ces grands arbres aux rameaux séculaires, quand Zéro, qui se livrait en ce moment au plaisir de la maraude dans les contre-allées, l'ayant reconnu, vint à lui, et se précipita dans ses jambes avec une telle impétuosité, qu'il faillit le renverser... Mais il s'arrêta tout à coup au milieu de ses expansions par trop turbulentes, et jeta un regard en arrière, pour s'assurer qu'il n'était pas suivi. Puis, quand il fut certain qu'ils étaient bien seuls, il se livra de nouveau aux folles ardeurs de sa tendresse, enlaçant, pour ainsi parler, le capitaine dans les bonds joyeux qu'il décrivait autour de lui, lui sautant presque jusqu'au visage, ou lui léchant doucement les mains.

« Le moment est bien choisi, pauvre bête! dit Jean Pigault, en lui posant sur la tête une main caressante. Jouis de ton reste, malheureux, car nous allons être longtemps sans nous revoir. »

On eût dit vraiment que le chien comprit ce qu'on lui disait, car sa physionomie — et vraiment, il en avait une, — changea tout à coup d'expression: on eût dit un d'autre chien. Il regarda son maître avec une certaine hésitation, comme s'il se fût demandé s'il devait le suivre.

« Allons! viens. puisque te voilà! lui dit le capitaine; mais je te préviens que tu aurais mieux fait de ne pas me rencontrer. »

Le chien baissa le nez et emboîta le pas derrière son maître. On eût dit qu'il avait compris...

Nous avons dit que Pigault descendait vers le port. Zéro avait vécu assez longtemps dans ces parages, avec Norkind Van der Tromp, à bord de la *Reine-Sophie*, et il n'y avait pas été fort heureux. Cette partie de la ville ne lui rappelait donc que de pénibles souvenirs, et il n'y était jamais revenu. Il regarda les bateaux d'un œil défiant. Il n'avait pas eu le mal de mer; mais il s'en fallait que ses traversées eussent été exemptes d'ennuis. Il se trouvait à l'étroit dans ces maisons flottantes; l'ordinaire des matelots lui paraissait insuffisant, et il regrettait de n'y pouvoir ajouter les suppléments que, sur la terre ferme, d'une manière ou d'une autre, son industrie parvenait toujours à lui procurer.

Cependant le capitaine marchait vite, comme un homme chargé d'une ennuyeuse besogne, et qui veut s'en tirer le plus tôt possible.

De temps en temps il se retournait pour voir si son chien le suivait toujours, précaution qui, dans toute autre circonstance, lui aurait paru fort inutile, car Zéro n'était pas capable de le perdre en chemin. Mais, comme s'il eût eu le remords de ce qu'il allait faire, et qu'il eût rougi de lui donner en ce moment des preuves d'affection qui n'eussent été qu'une sorte d'hypocrisie, il n'eut point avec lui l'abandon et la familiarité qui faisaient le charme de leurs relations dans l'intimité.

Zéro lui en voulut un peu de cette réserve, dont les vrais motifs lui échappaient. Il lui semblait que, du moment où personne ne le gênait, son maître aurait pu revenir à leurs habitudes d'autrefois, et se montrer un peu plus expansif avec lui. Mais, en chien bien appris qu'il était, il garda cette réflexion pour lui, et continua de suivre le capitaine en observant ses distances.

Celui-ci, laissant à sa droite le bassin ou les navires qui viennent se mettre à quai pour prendre ou déposer leur chargement, se dirigea vers l'avant-port où se trouvaient trois ou quatre navires en partance. Parmi ces derniers, il y en avait un encore tout près du bord, mais auquel s'amarrait déjà le remorqueur qui devait le mettre au large.

Ce fut vers celui-là que Jean Pigault tourna ses pas tout d'abord. Il n'avait pas eu besoin, pour le reconnaître, de lire son nom « La Jeune-Amélie, » écrit en grandes lettres rouges sur une bande blanche, à l'arrière. Sa forme générale, la plantation de ses mâts, la disposition de ses agrès, dont aucun détail n'échappait à l'œil exercé du marin, le lui auraientfait distinguer entre mille.


Il sautait jusqu'au visage du capitaine. (P. 91, col. 2.)

Il enjamba lestement la muraille du bateau qui ne s'élevait pas à un mètre au-dessus du quai, puis il se retourna vers son chien. Dans toute autre circonstance un obstacle aussi insignifiant n'aurait pas arrêté bien longtemps Zéro : il l'eût franchi d'un bon joyeux, et fût arrivé avant son maître; mais, ce jour-là, il manquait décidément d'entrain. Il n'avait pas osé s'enfuir, bien qu'il en eût fortement envie; mais, craignant quelque fâcheuse aventure, et ne voulant pas qu'on pût lui demander un jour « ce qu'il était allé faire dans cette galère », il s'était assis tranquillement sur son séant, dans une attitude assez mélancolique, et il regardait vaguement autour de lui, attendant de nouveaux ordres. Il semblait croire que son maître était en visite, et qu'il n'avait pas besoin d'entrer, puisqu'on ne l'en priait point.

Le capitaine connaissait trop bien son chien pour ne pas deviner ce qui se passait en lui. Il comprit bien ses préoccupations, ses soucis et ses craintes. Il ne put pas douter que le condamné ne comprit parfaitement de quoi il retournait pour lui, et cette seule idée lui fit gros cœur.

« S'il n'obéissait qu'à son instinct, se dit-il, comme il aurait vite fait de retourner à la maison. Il ne reste ici que pour m'être fidèle jusqu'au bout, jusqu'à la mort peut-être! »

Cependant il n'était pas venu si loin pour reculer au dernier moment. D'ailleurs sa parole était donnée! ce qu'il ne ferait pas aujourd'hui, il faudrait le faire demain... autant en finir tout de suite.

« Ici, Zéro ! » fit-il de sa voix de commandement.

Le chien prit son élan, sauta lestement par-dessus le bord, et vint tomber aux pieds de son maître.

« Couche ! » dit Jean Pigault, qui ne voulut ni le regarder — il n'en avait pas le courage — ni le caresser, car une caresse, en un pareil moment, lui eût semblé odieuse comme une trahison.

De son côté, le chien fixait sur lui son grand œil clair, doux et profond, qui semblait dire :

« Tu m'as appelé, me voici; maintenant que faut-il faire ?

— Couche ! » répéta Jean Pigault pour la seconde fois, en faisant de la main un geste qui ordonnait le repos absolu et l'immobilité parfaite.

Zéro tourna une fois sur lui-même, comme s'il eût voulu choisir sa place; puis il se coucha en rond, ferma un œil, ouvrit l'autre et attendit.

« J'aime mieux cela! se dit Pigault. J'aurais redouté une scène de sentiment; les scènes sont inutiles... et puis ça fait du mal... »

Le capitaine de la *Jeune-Amélie* était debout sur sa passerelle, surveillant les derniers apprêts de son appareillage, car on allait partir. Comme Jean Pigault, Tautin était de la race des loups de mer. Dans leur jeunesse, ils avaient navigué ensemble; mais Tautin avait fait sa pelote moins vite que Pigault, et celui-là devait travailler encore, quand déjà l'autre avait le droit de se reposer. Ils n'en étaient pas moins restés d'excellents amis, se revoyant toujours avec plaisir.

« Bonjour, vieux! dit Tautin, en tendant la main à Pigault. Quel bon vent t'amène ?

— Un service que je viens te demander.

— Merci! c'est fait! mais parle vite ! tu vois que nous n'allons pas coucher ici!

— Je viens te demander un passage.

— Pour toi?

— Non, pour un ami.

— Tu sais où nous allons!

— Oui, au Sénégal, m'a-t-on dit?

— Juste! c'est là que veut se rendre ton monsieur?

— Oui... c'est-à-dire non!

— Oui, non! lequel des deux?

— Eh bien! il ne tient pas précisément à faire un aussi long voyage... mais il faut qu'il le fasse!

— Ah! je comprends! c'est un indiscipliné, à qui l'on ménage un tour du monde... de correction.

— Non! reprit vivement Jean Pigault, c'est au contraire un très-bon enfant. Mais il est la cause de grandes divisions dans la famille.

— Entre le père et la mère?

— Pas précisément, mais entre le mari et la femme, et on le sacrifie pour avoir la paix!

— Pauvre diable!

— Il est à plaindre en effet, et je te demanderai tes bontés pour lui.

— Il les aura.. cela va sans dire! Mais je te préviens que nous ne sommes pas trop bien outillés du côté de la cambuse; je ne m'attendais pas à l'honneur d'avoir des passagers, et notre ordinaire n'est pas riche... tu connais ça, toi?

— Ceci n'est qu'un détail auquel je ne m'arrête pas. Le particulier auquel je m'intéresse n'est pas difficile!

— Ça se trouve bien! mais va le chercher! il est dans les environs, j'imagine? Nous démarrons dans cinq minutes. Ce port est difficile en diable! tu le sais mieux que personne. Si je ne profite pas du jusant pour sortir, il faudra que je me fasse traîner jusqu'en pleine mer. Cours donc et reviens vite!

— C'est inutile! le passager est déjà à ton bord.

— Tiens! je n'ai vu entrer que toi!

— Et mon chien! fit Pigault en riant.

— Quelles bourdes me contes-tu là?

— Pas la moindre bourde! c'est le voyageur que je t'amène! Écoute-moi!

— Je ne fais que cela! »



Pigault s'arrêta. (P. 94, col. 2.)

En termes éloquents, parce qu'il était sous l'empire d'une émotion réelle, Pigault raconta l'histoire de son chien... et celle de sa femme. Elles étaient si étroitement mêlées l'une à l'autre, qu'il était vraiment impossible de les séparer. Il dit comment il avait sauvé Zéro, et comment il l'avait aimé. Il peignit toute la tendresse de son chien pour lui, et ne cacha point l'antipathie de sa femme pour son chien. La vie à trois devenait insupportable; il fallait donc que l'infortuné Zéro quittât la maison.

« C'est toujours comme cela! dit Tautin, avec un gros rire, qui élargit la patte d'oie autour de ses yeux; c'est toujours comme cela, quand, à nos âges, on épouse des jeunesses. Je ne suis pas fait autrement

qu'un autre, et je n'ai pas besoin qu'on m'explique qu'il est agréable de prendre un beau brin de fille par la main, de la conduire devant M. le maire et M. le curé, et d'en faire sa femme. Ça doit vous ragaillardir, pas vrai? Seulement, à partir de ce jour-là, ce n'est plus nous qui sommes les maîtres, c'est elle qui est la maîtresse... Vois-tu, mon bonhomme, les cheveux blonds ont toujours mené les barbes grises... c'est fatal! Il vaut encore mieux blanchir ensemble; ce n'est peut-être pas aussi amusant, mais c'est plus sûr!

— Cela se peut bien! dit Pigault, avec un peu de brusquerie; mais ce qui est fait est fait, et il n'y a plus à y revenir. Il faut donc que le chien s'en aille! Mais, vois-tu, c'est plus fort que moi! en me séparant de lui, je ne cesse pas de l'aimer. C'est bon, c'est affectueux, c'est intelligent; ça m'est un vrai crève-cœur de le voir partir, et j'aurais encore plus de chagrin si je le savais malheureux. Je viens te l'offrir! en veux-tu? c'est un cadeau que je fais. Il t'aimera, et te servira comme tu ne l'as jamais été... par un chien.

— Tope là! dit Tautin, c'est affaire faite. Je l'emmène. Nous allons voir le Sénégal ensemble. La trotte est bonne, et nous aurons le temps de nous accoutumer l'un à l'autre. En revenant, je l'enverrai à Grandcamp, où je ne tarderai pas à m'en aller planter mes choux. Ma femme aime les chiens : comme ça se trouve, dis donc! et si le tien lui témoigne un peu d'amitié, il ne sera pas trop à plaindre chez nous. Tout cela est bien entendu! Maintenant, file ton câble! car si tu restes ici cinq minutes de plus, au lieu d'un passager, j'en emmène deux.

— Je suis parti! mais encore un mot. Je vais le faire descendre à fond de cale. Enferme-le, et ne le laisse remonter sur le pont que quand on ne verra plus la terre; autrement il sauterait par-dessus le bord, et il n'y aurait rien de fait!

— Sois tranquille! je ne le lâcherai que de l'autre côté du Finistère... Mais va-t'en, tonnerre de Brest! le flot baisse d'un pouce par minute ; tu vas me faire manquer ma marée. »

Pigault descendit lentement de la passerelle et s'approcha de son chien : « Ici, Zéro! »

Zéro crut qu'on allait repartir. Il se leva comme si un ressort l'eût poussé, et, au risque de tout culbuter autour de lui, mais pourtant sans culbuter rien, il se mit à bondir à droite et à gauche, en avant, en arrière. Pigault calma toute cette fougue avec un mot et un geste de commandement, et le chien revint auprès de lui, calme, docile, soumis.

A ce moment, le mari de Lise, que les circonstances contraignaient à se conduire en homme politique, et à ne pas dire toute sa pensée, tira son mouchoir de sa poche, le tortilla serré, en fit une pelote, et, après l'avoir montré à Zéro, le jeta à fond de cale en lui disant : « Apporte! »

Zéro n'avait pas l'habitude de céder sa part de ces jeux-là. Il se précipita à la suite du mouchoir, sauta sur une pile de sacs, rebondit sur des barils de salaisons, et glissa le bout de son museau entre deux pots de beurre où le mouchoir avait roulé.

Mais, pendant qu'il mettait tant d'ardeur à prouver son intelligente obéissance et sa bonne volonté joyeuse, sur un signe de Pigault, un matelot poussa la planche qui fermait l'écoutille, et Zéro se trouva prisonnier, non point sur parole, mais derrière une bonne et solide clôture. Il ne comprit pas tout d'abord; mais, se voyant enfermé, il poussa deux ou trois aboiements sonores, comme pour demander qu'on lui ouvrît. Puis, comme on ne lui ouvrit point, il se jeta avec une sorte de rage contre l'obstacle qu'on venait de lui opposer, s'efforçant de le repousser ou de le briser. Hélas! tout fut inutile. Le navire était solide dans ses détails comme dans son ensemble. Rien ne céda. Zéro comprit qu'il était perdu, et sa douleur s'exhala dans un hurlement lamentable. Ce grand cri, où l'on eût cru reconnaître quelque chose qui ressemblait à l'accent de la voix humaine, frappa l'oreille de Pigault, au moment où, après avoir fait au capitaine de la *Jeune-Amelie* un dernier signe d'adieu, il s'élançait sur le quai. Il lui retentit dans l'âme, comme le gémissement suprême d'un ami l'appelant à son secours.

Instinctivement, sans trop se rendre compte de ce qu'il faisait, Pigault s'arrêta. On eût dit que ses pieds le clouaient au sol. Il était évident qu'il hésitait encore; mais il se fit honte à lui-même de cette faiblesse, et, d'un pas ferme, sans retourner la tête, il reprit le chemin de la Côte-de-Grâce pour regagner au plus vite les Roches-Blanches où on l'attendait. A peu près à moitié chemin du port et de sa maison se trouvait une petite éclaircie, habilement ménagée entre les arbres, afin de permettre au promeneur de jouir un moment d'une échappée de vue sur la mer.

Pigault s'était arrêté là bien souvent; il s'y arrêta une fois encore et regarda. La *Jeune-Amelie*, abandonnée par son remorqueur, mais entraînée par le jusant, ses voiles gonflées par un vent favorable, et le cap tourné vers le grand large, devait, en ce moment filer ses dix lieues à l'heure.

« A présent tout est fini, se dit le capitaine: Lise va être contente, c'est toujours cela! Mais moi, je ne le suis pas! Pauvre bête! quel cri, quand elle a senti que je quittais le bord... Ah! ce cri-là, il me semble que je l'entendrai longtemps... Mille tonnerres! je ne suis donc plus homme à présent... Voilà que j'ai la larme à l'œil... Est-ce qu'on pleure pour un chien? »

Pigault tira sa montre et regarda l'heure. Il était midi cinquante. On dînait chez lui à une heure; il se secoua, passa sa manche sur ses yeux, — le pauvre Zéro ne lui avait pas rapporté son mouchoir, et pour cause, — et il reprit, en hâtant le pas, le chemin de la villa des Roches-Blanches.

A suivre. LOUIS ÉNAULT.

LE GROS LOT[1]

Quelle probabilité avons-nous de gagner un gros lot?

Il est bien évident que tous les numéros sont également possibles. Par conséquent, au moment où les roues vont être mises en mouvement, il y a douze millions de cas possibles ; un seul vous est favorable; donc la probabilité de gain est un douze-millionième. Dans l'hypothèse où ces gros lots seraient tirés immédiatement l'un après l'autre, votre chance augmente un peu à chaque tirage, car on a décidé qu'un même numéro ne pourrait gagner deux lots. Au second tirage, il n'y a plus que 11 999 999 numéros possibles ; au troisième, 11 999 998 ; au deux-millième, 11 998 000. Vos chances augmentent donc, quoique bien faiblement.

Toutes les séries sont également favorisées ; tous les numéros sont également bons ; si donc, comme on me l'affirme, les billets de la première série sont très-recherchés et font prime, c'est-à-dire qu'on les paye 2 et même 3 francs, il faut sourire de cette superstition du même ordre que celle qui consiste à choisir un numéro contenant un 3 ou se terminant par le nombre 13 !

Quelques personnes sont persuadées que les numéros portant plusieurs chiffres pareils, placés les uns à côté des autres, sont *moins bons* que les autres. Il n'y a pas de chance, disent-elles, que le numéro 1 sorte jamais, car cinq roues devraient donner le chiffre zéro et la sixième le chiffre 1. Il faut reléguer cette affirmation avec les superstitions dont nous venons de parler. Tout numéro est également possible, et, par exemple, dans un jeu de 32 cartes, la probabilité est la même d'amener successivement les quatre rois, ou d'amener, *dans l'ordre indiqué*, un roi, une dame, un valet et un as. Donc, en appliquant la règle que nous avons donnée plus haut, pour avoir la probabilité de gagner un des 2000 gros lots, il faudrait faire le produit de 2000 facteurs, dont le premier serait un douze-millionième, le second serait l'unité divisée par 11 999 999, et ce nombre serait un six-millième environ. Dans le cas où les gros lots seraient tirés l'un après l'autre, dès le début du tirage, nous aurions un six-millième de chance, c'est-à-dire qu'il faudrait posséder 6000 billets pour avoir la *certitude mathematique* de gagner un gros lot.

Les gros lots sont tirés et nous n'avons rien eu. Pouvons-nous au moins compter sur quelque lot de moindre importance? Il nous reste encore 3166 tirages, et le nombre des billets, les séries ne comptant plus, est de 1 million environ en chiffres ronds. La probabilité du gain sera le produit de 3166 facteurs, dont le premier est un millionième ; le second, l'unité divisée par 999 999, etc.; soit, toujours en chiffres ronds, un trois-centième. Il faudrait donc, au moment du tirage des petits lots, si on l'effectue après que tous les gros auront été gagnés, avoir trois cents billets pour être certain *mathematiquement* de gagner. Je souligne fortement ce mot mathématiquement, car je ne prétends pas qu'avec ce nombre de billets on puisse gagner à coup sûr.

J'avais un ami que le hasard des loteries avait toujours peu favorisé. Il eut un jour l'idée de forcer le destin à lui être propice, et, dans une petite loterie organisée par quelques amis, il prit tous les numéros. Qu'arriva-t-il? Je vous vois sourire et répondre : « Certes, sans être sorcier ni mathématicien, on peut être assuré qu'il gagna. » Eh bien ! vous vous trompez, il ne gagna rien, car son numéro sortit, ce qui n'était pas douteux, mais il ne put jamais le retrouver.

La morale de cette histoire, c'est, comme je le disais en commençant, qu'il faut distinguer entre la chance et les chances ; que les probabilités favorables de chacun de nous sont bien faibles, mais que nous pouvons toujours compter sur notre bonne fortune.

Albert Lévy.

1. Suite et fin. — Voy. page 78.

LE TAMBOUR

S'il est un instrument primitif et barbare, c'est à coup sûr le tambour. On pourrait même dire que c'est un des premiers instruments de musique inventés par l'homme, car il n'est pas de peuple sauvage qui ne l'ait imaginé sous une forme quelconque. Une peau d'animal, ou une membrane de poisson, tendue sur un cylindre de bois ou de métal, sur un vase de terre, et voilà un tambour. C'est à peu près ainsi que le fabriquent encore aujourd'hui les peuples sauvages. Les Polynésiens, les Malais, les Malgaches, recouvrent un nœud de bambou d'une peau de bête ou d'un cuir tanné ; les Aléoutes, les Kamtchadales, emploient de gros os de poisson recouverts d'une membrane. Les Hindous ont des tamtams de toutes sortes de formes, depuis le *trali*, grand comme notre tambourin, jusqu'au gigantesque *nakara*, dont le roulement ressemble au tonnerre. Les nègres d'Afrique font des orchestres de tambours, et y joignent le barbare vacarme de plaques de métal. Partout ainsi, chez les peuples incultes, le bruit sourd du tambour est hautement apprécié. Il sert à régler les danses sauvages, et cadence les bonds du guerrier s'élançant contre l'ennemi. Ne produit-il pas des effets analogues sur nos peuples civilisés, et dès que le ran-tan-plan résonne sur nos boulevards, ne voit-on pas chacun se redresser instinctivement et emboîter le pas comme nos gentils lignards ?

Le tambour n'a pas joué un moindre rôle dans l'antiquité historique. « Chez les peuples orientaux, dit M. Colomb dans son charmant livre sur *la Musique*, et chez les peuples barbares, l'excitation que produit la musique sur le courage des combattants était universellement utilisée. On voit dans l'histoire de la Chine que plusieurs princes firent composer de la musique guerrière. Les Perses, au moment d'engager le combat, faisaient retentir des instruments, ou bien entonnaient des hymnes d'un caractère belliqueux. Les Galates, les anciens Germains, les Thraces, avaient des trompettes. Il faut cependant reconnaitre que la plupart de ces peuples avaient une prédisposition marquée pour les instruments à percussion, et ne tenaient évidemment pas autant au son qu'au bruit, à la mélodie qu'au rythme. Les Indiens s'excitaient au combat avec des caisses garnies de clochettes à l'intérieur, des cymbales, des timbales, et même des claquements de fouet. » Dans le *Mahabharata*, poëme hindou du quatorzième siècle avant l'ère chrétienne, on voit les armées marcher au combat au son du tambour, et les nakaras y sont employés pour annoncer l'ouverture des hostilités. « Les Avares, les Huns, avaient les mêmes instruments, et poussaient de grands cris. Les Éthiopiens ajoutaient des enclumes. Les anciens Germains entre-choquaient leurs boucliers avec leurs armes. Les anciens Espagnols, les Cimbres, frappaient leurs boucliers en cadence, et produisaient un bruit sauvage, mais rythmé. D'après Strabon, les Cimbres tendaient des peaux sur la couverture de leurs chariots, et frappaient dessus en allant au combat comme sur des espèces de tambours ou timbales. Les Parthes avaient des tambours de bois creusé, couverts de peaux, et garnis de clochettes d'airain à bruit sourd et terrible. Ces instruments étaient souvent en nombre considérable, et dans une rencontre avec les Romains, ceux-ci, paraît-il, s'enfuirent épouvantés de ce vacarme formidable. On a remarqué que les cymbales, dont la sonorité est pourtant si caractéristique et si puissante, n'étaient pas souvent employées dans la musique guerrière chez les anciens, ou qu'alors on les associait aux tambours ou aux timbales. »

Chez les Grecs, les tambours et les timbales semblent avoir surtout servi dans les fêtes et bacchanales. Chez les Romains, les tambours ne paraissent guère employés dans les armées qu'à l'époque de la décadence de l'Empire, et Isidore de Séville dit qu'on les appelait *symphonia*.



Joueurs de tambourin. (P. 96, col. 2.)

Le tambour fut importé en Europe par les Sarrasins. Il fut adopté par les Espagnols, les Italiens les Allemands et les Anglais. En 1347, lors de l'entrée d'Édouard III à Calais, il apparaît en France et depuis ce moment entre dans les usages des troupes françaises. Il a changé plusieurs fois de dimensions mais sa forme générale est toujours restée la même.

Voyons avec M. Colomb quelles sont les diverses espèces de tambours aujourd'hui usitées.

Le tambour ordinaire est composé d'une caisse cylindrique en cuivre ou en bois, dont les extrémités sont fermées par une peau d'âne, de chèvre ou de veau. Cette peau est tendue par des cercles que tire un système de cordes dont la longueur peut se modifier à volonté. Une double corde en boyau est appliquée et tendue sur la peau du dessous et par ses vibrations donne du timbre et du mordant au son de l'instrument. On le fait résonner avec des baguettes. Le tambour est surtout un instrument militaire : il marque le pas, sert aux signaux, et accompagne au besoin certaines fanfares. On s'en sert néanmoins dans les orchestres et au théâtre pour exécuter des morceaux d'un caractère guerrier.

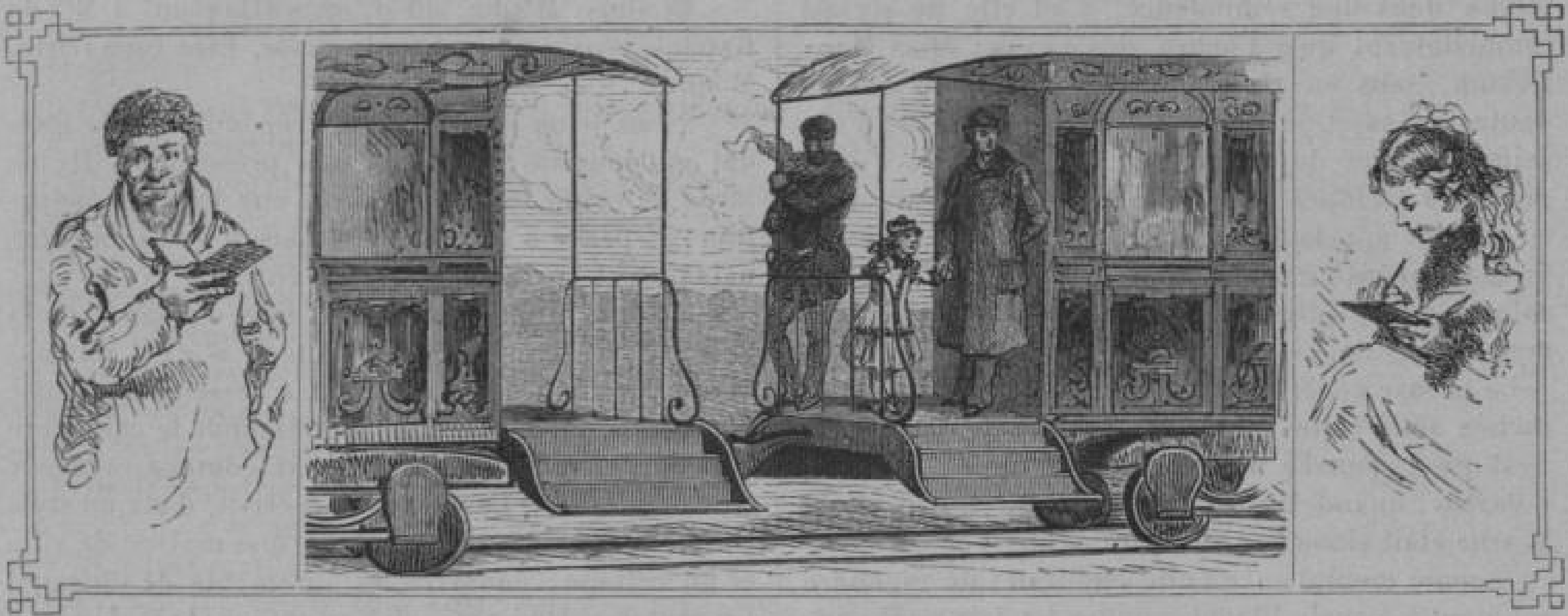
Le tambour roulant ou caisse roulante, plus long que l'instrument ordinaire, a un son plus doux et sourd : il sert dans la musique militaire.

Le tambourin est une véritable caisse roulante dont se servent les gens du Midi. On le frappe d'une main avec une seule baguette et l'on joue en même temps d'une petite flûte ou galoubet.

Le tambour de basque est un simple cercle de bois sur lequel est tendue une peau. Dans l'épaisseur du cercle sont attachés des grelots et des plaques de métal. On le fait résonner de plusieurs manières : on l'agite, on le frappe avec les doigts ou le dos de la main, on fait glisser le pouce sur la peau.

La grosse caisse est un tambour de grande dimension que l'exécutant porte ou tient devant lui dans une position horizontale. Il le frappe d'un côté avec un tampon ajusté au bout d'un manche, de l'autre avec un petit faisceau de baguettes flexibles. La grosse caisse est un instrument de rythme et de mesure employé dans la musique militaire et aussi dans les orchestres.

P. VINCENT.



Marthe aimait beaucoup l'air. (P 97, col. 2.)

LE NEVEU DE L'ONCLE PLACIDE[1]

TROISIÈME PARTIE[2]

L'HÉRITAGE DU VIEUX COB

XIII

La seconde journée de voyage. — Menus propos de l'ours bienveillant sur l'Amérique, l'Angleterre, les maisons de Chicago, les cottages, le chauffage, et sur une multitude de sujets plus intéressants les uns que les autres. — Les notes de voyage de Mlle Marthe. — Incidents divers à propos d'un calepin.

Si l'homme du Missouri, sous son apparente bonhomie, méditait quelque attentat sur la personne d'Émile endormi, il faut croire que des circonstances indépendantes de sa volonté l'empêchèrent de le commettre, du moins cette nuit-là ; car, à l'heure du lever, personne ne manquait à l'appel, lorsque les voyageurs gagnèrent, en marchant à la file indienne, l'endroit où ils devaient faire leurs ablutions et procéder à une toilette sommaire. Les dames défilèrent les premières, pittoresquement drapées dans des châles ou dans des manteaux de voyage, les cheveux un peu aplatis, les yeux un peu rouges, les traits un peu tirés. Mais, quand elles sortirent de la mystérieuse officine, elles avaient retrouvé toutes leurs grâces et une partie de leur vivacité.

Ce fut ensuite le tour du sexe fort. Ayant moins à perdre que les dames, en fait de grâce et de vivacité, les messieurs ne subirent pas une aussi complète transformation. Quelques-uns même procédèrent à des ablutions si sommaires, qu'ils ressortirent de l'officine tels qu'ils y étaient entrés, le visage aussi pâle et aussi terreux, les joues aussi creuses, le regard aussi soucieux.

Dans le défilé masculin, l'ours bienveillant marchait à quelques pas derrière Émile, observant, sans en avoir l'air, tous ceux qui s'approchaient de lui. Aux stations, il dévisageait les nouveaux arrivants, sans rien perdre de sa sérénité. Toutes les fois qu'Émile, fatigué d'être assis, s'en allait prendre un peu l'air sur la plate-forme, l'ours bienveillant éprouvait également le besoin de changer de place et de respirer, et cependant c'était un ours très-frileux, malgré son épaisse fourrure.

S'il comptait sur une de ces excursions pour précipiter Émile de la plate-forme sur la voie, chaque fois qu'il forma cet horrible dessein la présence de Marthe l'empêcha de l'exécuter. Marthe aimait beaucoup l'air et le mouvement ; dès qu'Émile se levait, elle lui prenait la main et l'accompagnait en sautillant. Pour frapper plus sûrement sa victime et pour endormir sa vigilance, cet ours sanguinaire la séduisait et la charmait en lui racontant les batailles de la grande guerre de sécession.

La seconde journée de voyage parut généralement plus pénible que la première. Mme la princesse, furieuse de n'être remarquée de personne, la passa tout entière dans un silence boudeur ; Mme la cadette

1. Suite. — Voy. pages 1, 17, 33, 49, 65 et 81.
2. Voy. la première partie, vol. X, pages 97 et suivantes ; et la deuxième partie, vol. XII, pages 209 et suivantes.

tomba dans une somnolence, d'où elle ne sortait complétement qu'à l'heure des repas; Miss Mac-Bokum, sans savoir pourquoi, fut reprise de ses doutes au sujet de l'efficacité de sa méthode d'enseignement et de pédagogie; l'idée qu'elle s'était peut-être trompée jusque-là lui donna un accès de ce qu'elle appelait son agonie mentale. L'agonie mentale aboutit à un mélange d'hypochondrie et de spleen, où la fatigue du corps entrait certainement pour beaucoup.

La preuve cependant qu'il y avait une bonne âme cachée sous cette enveloppe calcaire et rugueuse, c'est que la pauvre Miss trouvait la force de sourire à Marthe, quand Marthe lui souriait, et cependant Marthe était sinon la cause, du moins l'occasion de l' « agonie mentale » qu'elle endurait; de répondre poliment à l'oncle Placide, toutes les fois qu'il s'informait de l'état présent de sa santé, et cependant l'oncle Placide l'avait blessée à l'endroit le plus sensible où l'on puisse blesser une institutrice; d'approuver enfin, par de légers signes de tête, les plaisanteries que lui adressait l'ours bienveillant, et cependant l'ours bienveillant n'était pas un gentleman, et il ne lui avait pas été présenté dans les règles: il avait familièrement posé les coudes sur le dossier de son siége et il lui avait soufflé dans le cou.

« M'ame, lui dit ce personnage champêtre d'un ton encourageant, prenez patience, avec de la patience on voit la fin de tout. Trente-quatre heures de chemin de fer! c'est un rude apprentissage; mais ce soir, à huit heures, tous vos maux seront finis, et vous serez contente d'avoir vu ce que vous avez vu. Laissez faire, quand vous serez une vraie Américaine, vous ne vous inquiéterez pas plus d'aller de New-York à San Francisco que de Londres à Édimbourg. »

Miss Mac-Bokum fit complaisamment un signe de tête pour montrer qu'elle entendait, et qu'elle écoutait.

L'ours reprit en secouant la tête d'un air philosophique: « Un Anglais qui vient aux États-Unis trouve tout trop grand, c'est dans l'ordre; un Américain qui va en Angleterre trouve tout trop petit, c'est dans l'ordre aussi. On dit communément de ce côté de l'eau que le Yankee à Londres n'ose plus sortir de son hôtel une fois la nuit venue, de peur d'arriver au bout du pays sans s'en apercevoir, et de tomber à la mer. C'est une plaisanterie sans malice, M'ame. J'espère qu'elle ne vous blesse pas? »

En faisant un effort de volonté héroïque, Miss Mac-Bokum produisit un sourire funèbre, pour montrer que la plaisanterie ne la blessait pas du tout.

L'effort avait été si visible, même pour un ours du Missouri, et le sourire si lugubre, que ce sagace plantigrade comprit qu'il fallait abandonner l'infortunée Miss Mac-Bokum à ses pensées mélancoliques.

« Et vous, M'ame, dit-il, en s'attaquant à Mme de Randal, vous paraissez toute chose. Êtes-vous triste, M'ame?

— Non, je ne suis pas triste, répondit Mme de Randal en souriant; mais je suis préoccupée. Il me tarde de revoir mon mari après une longue séparation; je pense à ma nouvelle maison que je ne connais pas, et j'essaye de me la figurer.

— M'ame, reprit-il, si c'est une maison dans la ville, elles se ressemblent toutes; si c'est un cottage en dehors de la ville, ils se ressemblent tous; pour le chauffage, je vous recommande le calorifère Dickson, quoique je ne sois pas commis-voyageur en calorifères. » Là-dessus il décrivit, dans un style très-pittoresque et très-original, une maison de ville et un cottage; énuméra les agréments de Chicago, les avenues, les parcs, où l'on entend de la musique militaire; les grandes usines, où l'on voit transformer un porc vivant en jambons et en saucisses; les élévateurs, ah! les élévateurs; et puis le tunnel qui passe sous la rivière; et puis combien de choses encore!

Voyant que Mme de Randal l'écoutait avec des sourires distraits, il l'abandonna sans rancune à ses réflexions de mère de famille et de maîtresse de maison, et chercha ailleurs un aliment à son insatiable besoin d'adresser des questions aux gens et de les tenir en joie par ses menus propos.

Ayant bâillé sans affectation, mais aussi sans fausse honte, il jeta sur la population du car un regard circulaire, qui partit d'un gentleman endormi la tête en arrière, le chapeau sur le nez, et qui aboutit aux mèches pacifiques de M. Clodion. Accroché un instant à ces mèches bien lustrées, son regard tomba languissamment sur la tablette où M. Clodion avait déposé sa carte des Etats-Unis, soigneusement repliée.

Alors, d'un grand geste nonchalant, il étendit son bras, dans toute sa longueur, par-dessus la tête de Marthe, happa la carte du bout des doigts, sans l'ombre de cérémonie, et se disposa à la déplier.

Ce mouvement attira l'attention de Marthe, qui méditait profondément avec un crayon entre les lèvres et un petit calepin ouvert sur les genoux.

« Monsieur, dit-elle d'un air très-sérieux, vous connaissez tous nos noms, mais vous ne m'avez pas encore dit le vôtre. Cela me gêne de ne pas le savoir.

— Et pourquoi cela vous gêne-t-il, Miss Bouton de Rose?

— Pour écrire mes notes de voyage! répondit Miss Bouton de Rose avec une gravité parfaite.

— Ah! ah! dit l'ours bienveillant, vous écrivez vos notes de voyage, cela doit être bien intéressant. Est-ce que vous m'avez mis dans vos notes de voyage?

— Oui, souvent. Seulement, chaque fois, je suis obligé de laisser le nom en blanc, et c'est cela qui me gêne.

— Je vais remplir les blancs, » dit l'ours bien-

veillant, en faisant le simulacre de s'emparer du calepin.

Marthe mit prestement les deux mains dessus, et dit en rougissant : « Il y a des secrets!

—Raison de plus pour que je le voie, riposta l'ours bienveillant, en simulant une seconde attaque sur le calepin aux secrets ; il n'y a rien de si amusant que de pénétrer les secrets des autres.

— C'est amusant, répliqua Marthe avec une grande franchise ; mais Miss Mac-Bokum et maman disent que c'est indiscret, et que les gens bien élevés respectent les secrets des autres personnes.

— Attrape! se dit l'ours bienveillant à lui-même d'un ton de remontrance, et il retira sa main avec une comique affectation de terreur, comme s'il se fût brûlé les doigts rien qu'en les approchant du calepin.

— Marthe, dit Miss Mac-Bokum, vous avez manqué de tact et de discrétion.

— Monsieur, dit à son tour Mme de Randal, je vous prie d'accepter mes excuses.

— M'ame, répondit gaiement l'ours du Missouri, là où il n'y a pas d'affront, il n'y a pas d'excuses à faire, et la vérité sort de la bouche des enfants: tant pis pour ceux qui se font donner sur les doigts ! »



Les deux parties étaient dans un violent état d'exaspération. (P. 101, col. 2.)

Et il déplia tranquillement la carte des États-Unis ; Marthe, les joues couvertes de rougeur, était penchée sur son calepin, et écrivait aussi vite que le lui permettaient son peu d'expérience dans l'art de la calligraphie et les mouvements désordonnés du *car*. Sous prétexte que l'on franchissait en ce moment une courbe d'un rayon très-court, le *car* cahotait de droite à gauche et de gauche à droite, comme s'il eût été une machine brevetée construite expressément pour concasser des voyageurs.

Quand Marthe eut achevé sa rédaction, elle la relut, barra les *t* avec soin, mit des points sur les *i*, se leva de son siége et sauta sur les genoux de sa mère. Lui ayant mis dans la main le document qu'elle venait d'écrire, elle lui passa les deux bras autour du cou et se cacha la figure sur son épaule.

Mme de Randal lut en souriant, feuilleta le calepin pour prendre connaissance des « *impressions de voyage* » de sa préférée, et tendit à l'ours bienveillant le calepin ouvert à la page que Marthe venait de griffonner.

Voici cette pièce authentique, débarrassée des fautes d'orthographe, peu nombreuses d'ailleurs, qui n'ajouteraient rien à sa clarté et à son authenticité :

« Je viens d'être impolie avec M..., et cela lui a fait de la peine, ainsi qu'à maman et à Miss Mac-Bokum. Je suis bien fâchée d'être si étourdie ; je demande pardon à maman, à Miss Mac-Bokum, et je supplie M... de ne pas m'en vouloir ; il est bien bon et je l'aime bien. Je le prie de lire toutes mes notes de voyage, si cela peut l'amuser. »

S'il avait fallu absolument donner un titre général aux notes de Marthe, il aurait fallu inscrire en tête : *Macédoine* ou *Pot-Pourri*. Elles contenaient, dans un désordre pittoresque : les noms des stations, écrits avec une orthographe qui en reproduisait le son tant bien que mal; les faits et gestes de M...; son entrée dans le wagon ; la belle peur qu'il avait faite à Miss Mac-Bokum ; la distribution de pommes; le nom des pays qu'il avait visités ; une note sur le mot *poche*; un cri d'indignation contre un petit garçon américain qui, du bout du *car*, avait tiré la langue à la soussignée, et avait fait la pantomime de boxer avec elle (la soussignée, en peu de mots, exprimait charitablement l'espoir que tous les petits garçons américains ne ressemblaient pas à celui-là) ; un entrefilet plein de sympathie sur Miss Mac-Bokum qui paraissait souffrir de la migraine ; on avait annoncé le déjeuner avec un gong, et Marthe avait eu une peur affreuse ; l'oncle Placide avait mangé du piment; Émile avait prêté à Marthe, pour tailler son crayon, son joli petit canif à manche d'écaille ; il le lui avait offert en cadeau ; maman lui avait permis de l'accepter; elle le garderait toujours.

« Promenade sur la plate-forme avec M... et Émile. Les gares des stations sont très-laides. Il y a deux Messieurs qui chiquent; il y en a un autre au bout du *car* qui met ses deux pieds sur le dossier de son voisin ; le voisin ne dit rien, moi je ne pourrais pas supporter cela. Vu trois nègres à la fois, habillés comme tout le monde ; on ne les laisse pas monter avec nous, et je ne sais pas où on les met. Émile écoute M... avec plaisir, l'oncle Placide aussi, moi aussi ; il connaît tout et a tout vu. Nous apercevons par la fenêtre deux gros oiseaux qui ont l'air de

nous suivre; M... dit qu'ils viennent des grands lacs; il assure qu'il les tuerait bien au vol s'il avait un fusil; je suis sûr qu'Émile les tuerait bien aussi; il est très-adroit. Tout le monde a l'air fatigué; l'oncle Placide lit; Emile lit; mes sœurs dorment; maman pense à papa; M... me raconte des histoires, que je tâcherai de me rappeler pour les redire à papa, sur les nègres, sur les ours de Californie, sur les Peaux-Rouges, sur les bisons et sur toutes sortes de bêtes; il y a des choses incroyables, mais je les crois tout de même, parce que M... ne peut pas mentir. Tiens! je ne l'avais pas encore remarqué : Émile ne porte plus son ruban jaune, ni l'oncle Placide son ruban rouge; Émile dit que dans ce pays-ci on ne porte pas de rubans, et qu'il ne faut pas se faire remarquer; si j'étais un homme et si j'avais un ruban, je le porterais toujours. M... a parlé d'une grande guerre où il s'est battu en Amérique; Émile n'a pas dit un mot de sa bataille contre les Allemands; je lui ai demandé pourquoi? Il dit que ce n'est pas la peine. Pas la peine! Quand nous serons à Rose-Cottage, je veux qu'il mette son ruban pour que papa le voie. On dit que nous arriverons à huit heures du soir; j'aurais mieux aimé arriver le matin; c'est plus gai, et j'aurais vu tout de suite si Rose-Cottage est comme je le vois, sitôt que je ferme les yeux. Papa sera bien sûr à la gare; nous serons tous heureux. »

Si Mlle Marthe, en livrant son manuscrit à la curiosité de l'ours du Missouri, avait l'intention de lui faire oublier la leçon qu'elle lui avait donnée, on peut dire que l'expiation fut complète. L'ours, en effet, ne se priva pas du plaisir d'orner le texte d'une foule de commentaires de sa façon. Quelques-unes des observations de Marthe le firent rire aux larmes; d'autres lui firent prendre des airs profonds; parfois il lançait sur elle des regards malicieux; parfois aussi il approuvait sans réserve. Ce n'était pas un critique toujours indulgent, mais du moins il était équitable.

Quand il lisait en silence, Marthe se hasardait à retourner la tête, mais elle se cachait en rougissant dès qu'il fixait ses regards sur elle.

Comme il avait proposé dès le début à l'auteur du manuscrit de remplir les blancs de sa propre main, il tint fidèlement sa promesse. Partout où Marthe avait mis M... il inscrivait son nom.

Ce petit travail achevé, il ferma le calepin, et le tendit à Marthe; mais, au moment où elle allongeait la main pour rentrer en possession de son bien, l'ours fit une feinte habile, et offrit le carnet à Émile, en disant: « Ça ne peut pas manquer de vous intéresser. »

Cette fois Marthe rougit jusqu'à la racine des cheveux, et sa lèvre inférieure trembla comme si elle allait pleurer.

Emile prit tranquillement le calepin et le lui rendit sans l'avoir ouvert. Cet acte de magnanimité ne reçut pas tout de suite la récompense dont il était digne. Au moment de remercier Émile en termes chaleureux, Mlle Marthe, éclairée par l'expérience, comprit qu'elle ne pouvait le remercier de sa discrétion sans donner une seconde leçon à l'ours du Missouri. Elle se contenta donc d'un petit signe de tête et d'un regard timide; mais il est telle occasion où un regard timide et un petit signe de tête sont plus éloquents qu'un discours selon les règles et émaillé de toutes les fleurs de la rhétorique.

En voyant sa nièce confuse et embarrassée, l'oncle Placide s'agita sur son siége, tapota ses petites mèches, rougit de les avoir tapotées, prit un air très-malheureux, et finalement enveloppa toute la personne de l'ours malappris d'un regard sévère. Le regard ne produisit pas l'effet que l'oncle Placide en attendait, l'ours n'avait d'yeux que pour Mlle Marthe; il attendait patiemment pour voir ce qu'elle allait faire, et se tenait immobile, le visage penché en avant, les coudes sur les genoux, la carte des États-Unis entre les mains.

« Pardon, monsieur, dit l'oncle Placide en essayant, mais en vain, de prendre un ton rude et cassant, si vous ne vous servez plus de cette carte, je... »

L'ours lui tendit la carte de côté, sans même le regarder. Il ne cessait pas d'observer Marthe.

Marthe n'était jamais déconcertée pour bien longtemps. Ayant secoué ses boucles, elle ouvrit délibérément le carnet, le referma tout aussi délibérément après y avoir jeté un coup d'œil et dit: « Monsieur Poinsett, j'ai avoué ma faute, et j'ai fait ma pénitence, j'espère que vous ne m'en voulez plus.

— Battu sur toute la ligne! s'écria M. Poinsett avec un rire sonore, et « richement » content d'être battu, par-dessus le marché. A moi d'avouer ma faute et de faire ma pénitence. On est taquin dans le Missouri; Miss Bouton de Rose, j'ai fait exprès de vous taquiner du commencement à la fin; et j'ai idée que j'ai poussé la taquinerie jusqu'à la méchanceté noire. Vous ne vous êtes pas mise en colère. Non, ajouta-t-il en regardant fixement l'oncle Placide, elle ne s'est pas mise en colère, elle a eu envie de pleurer, pauvre petit cœur. Je ne vois plus qu'un moyen d'arranger l'affaire. Je suis disposé à aller sur la plate-forme pour échanger une ou deux balles avec M. Clodion, ou avec son neveu. Ça vaut bien ça: à moins que miss Bouton de Rose ne me donne la main et ne me dise: « Je vous pardonne », nous serons obligés de tirer nos revolvers de nos poches! » Et il fit le geste de chercher dans sa poche.

Marthe lui tendit la main en riant, et lui dit: « Monsieur Poinsett, je vous pardonne, mais vous savez, c'est pour rire. »

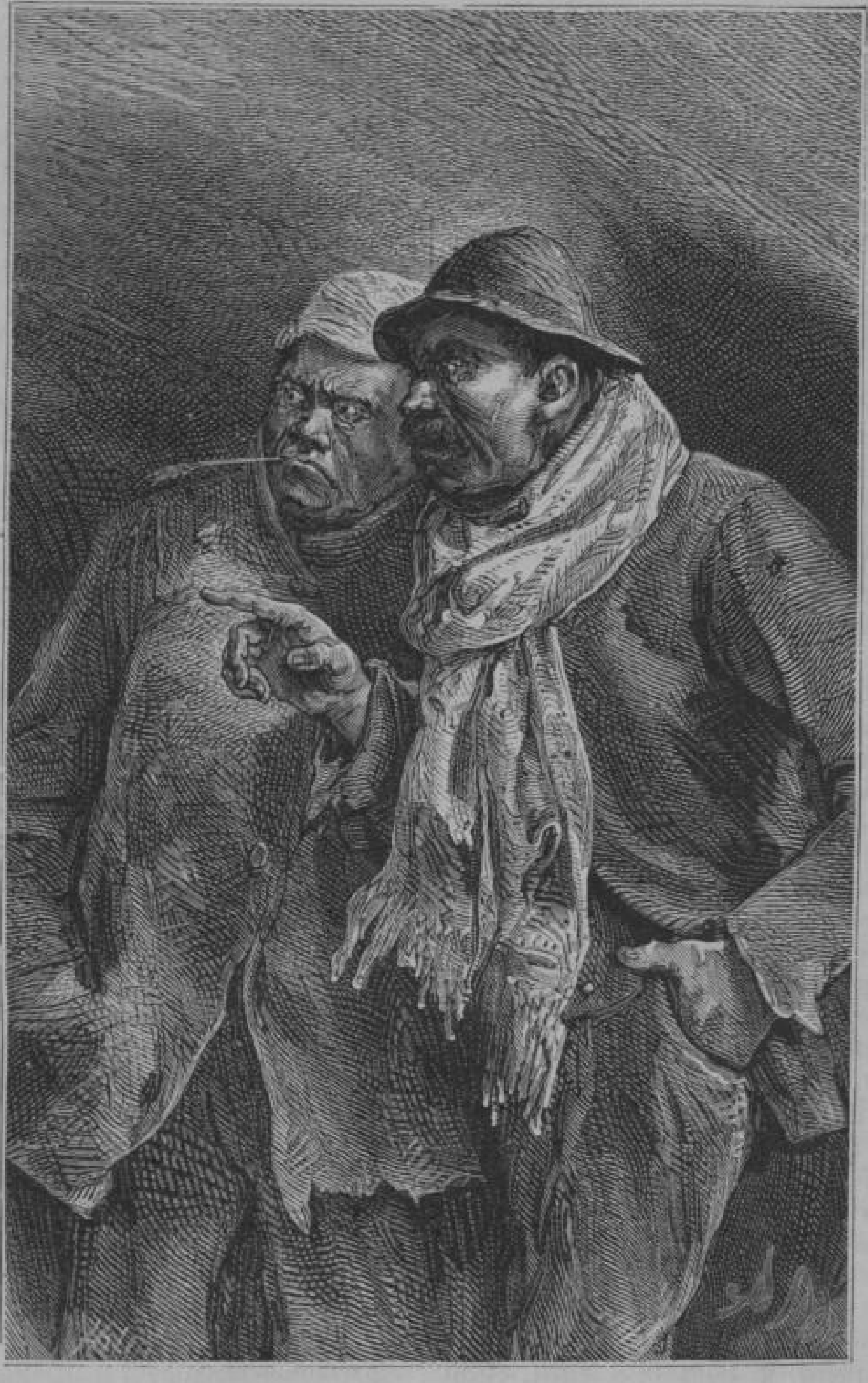
M. Poinsett s'empara de la petite main, et y déposa un formidable baiser.

« Ça fera une fière petite femme! » dit-il en regardant de côté l'oncle Placide. Et aussitôt l'oncle Placide se repentit de lui avoir parlé d'un ton rude et cassant, et lui tendit la carte des Etats-Unis, en le priant de la garder aussi longtemps qu'il voudrait.

XIV

Arrivée à Chicago. — C'était un faux Cob. — Désappointement du capitaine Monroë. — Le cache-nez chiné et le brin de paille. — Biographie de MM. Poinsett et Guido.

Quand le train entra enfin en gare, à Chicago, il y avait dans la foule quatre personnes qui attendaient la petite caravane : M. de Randal en première ligne, M. Triquet un peu en arrière, et, modestement dissimulés dans l'ombre d'un pilier, deux gentlemen qui ne péchaient pas par excès d'élégance, et qui pratiquaient pour le moment le précepte du sage : « Cache ta vie ! » On comprenait, rien qu'à leurs allures discrètes, qu'ils venaient pour voir et non pas pour être vus.



Les deux gentlemen se trouvèrent isolés. (P. 102, col. 2.)

M. de Randal était là tout simplement parce que sa femme lui avait donné rendez-vous par dépêche. M. Triquet était là, parce qu'il s'était informé auprès de M. de Randal de l'heure où devait arriver la caravane.

Les deux gentlemen anonymes étaient là parce que, depuis le passage du capitaine Monroë et sur la recommandation de M. Donaldson, ils se relayaient pour surveiller tous les mouvements de M. de Randal.

Parti de New-York le mardi à onze heures du soir, M. Triquet était arrivé à Chicago le jeudi à neuf heures du matin. Son premier soin fut de gagner *Myers Hotel*, où il arriva tranquillement en portant sa valise à la main. Il demanda aussitôt à voir un gentleman du nom de Cob.

Le gentleman du nom de Cob avait reçu, dans la nuit du mardi au mercredi, une dépêche qui l'appelait à New-York. Il était parti le mercredi matin par le train de huit heures quarante. Ce renseignement était parfaitement exact, car, à l'heure même où M. Triquet s'informait de lui avec une tendre sollicitude, et avec l'intention formelle de lui rompre les os si c'était un imposteur, le gentleman du nom de Cob réglait ses comptes avec le colonel Blotter. On peut même ajouter que cette petite opération avait mis les deux parties dans un état de violente exaspération. Le colonel trouvait que le gentleman du nom de Cob avait fait des dépenses exagérées, refusait de les payer, et traitait le gentleman de *rowdie*, de *loafer*, de *pic-pocket*, d'assassin et d'ivrogne. Le gentleman incriminé lui rendait ses épithètes avec usure, et menaçait le colonel de le citer devant un magistrat pour refus de payement. Le colonel s'exécuta, mais avec de si épouvantables malédictions, que les vitres en tremblaient.

M. Triquet poursuivit ses recherches sans se déconcerter. Il demanda judicieusement si l'appartement du gentleman nommé Cob était encore vacant?

Il l'était. S'il pouvait l'occuper? Il le pouvait certainement. Une fois installé, M. Triquet fit comparaître le garçon attaché à ce coin de l'établissement, l'interrogea méthodiquement, et acquit la certitude que le gentleman nommé Cob n'était pas son Cob à lui. Avant le déjeuner, il envoya à M. King une dépêche ainsi conçue : « C'était un faux Cob. »

M. King répondit : « Attendez-moi, et en m'attendant occupez-vous des deux affaires Zimmermann et Mac-Intosh. »

M. Triquet alla trouver M. de Randal à son office, lui expliqua qui il était, et lui demanda quand il attendait sa femme et ses filles. « Elles auraient dû partir hier matin et arriver ce soir à huit heures, répondit M. de Randal ; mais il y a eu contre-ordre ; elles ont dû partir ce matin, et j'irai les attendre demain à huit heures ; M. Clodion et son neveu les accompagnent ; on ne me dit pas la cause du retard. »

M. Triquet, qui avait quitté New-York avant la disparition d'Alfanègre, ne s'inquiéta nullement de ce retard d'un jour. Ayant pris rendez-vous pour le lendemain soir avec M. de Randal, il s'occupa tout à loisir des deux affaires Zimmermann et Mac-Intosh. Le vendredi soir, M. de Randal et M. Triquet, partis de deux points différents, se rencontrèrent à la gare, quinze minutes avant huit heures. M. de Randal tirait fréquemment sa montre; plusieurs fois, il exprima la crainte que le train n'eût éprouvé un retard, et ne fut rassuré que quand la locomotive annonça son arrivée par un beuglement sinistre, suivi aussitôt d'un son de cloche.

Le capitaine Monroe, parti de New-York le mercredi matin à dix heures, arriva à Chicago le jeudi soir à huit heures, onze heures après M. Triquet, vingt-quatre heures avant les dames de Randal et leur escorte. Il courut tout droit chez M. Donaldson, sans prendre la peine de s'enquérir du gentleman nommé Cob.

Quand M. Donaldson apprit qu'il s'agissait d'une expédition dans l'enceinte même de la ville ou tout au moins dans un des faubourgs, il prit un air grave, et objecta que la police était devenue très-tracassière et les Ku-Klux très-prudents. Le capitaine, fort surpris d'entendre ce langage, commença par s'indigner, puis il raisonna, puis il parlementa, et finit même par supplier. M. Donaldson conservait toujours son air grave et réservé. A bout d'arguments, le capitaine eut l'idée de proposer une bonne petite somme d'argent. M. Donaldson sourit, et dit qu'il connaissait deux Ku-Klux de la seconde catégorie, gens déterminés, qui se trouvaient pour le moment dans une situation pécuniaire assez embarrassée, et suffiraient bien à eux deux pour faire la besogne. Il ne fallait pas songer, comme aux beaux temps de la Société des Ku-Klux, à faire ouvertement le siége de la demeure de M. de Randal et à la prendre d'assaut. Ces belles expéditions ne réussissaient plus que dans les parties les moins peuplées de l'Illinois, et quand on attaquait un *ranch* isolé. Que désirait le capitaine? se débarrasser d'un individu gênant et non pas opérer une razzia. L'individu gênant recevrait une balle ou deux, au moment où il se promènerait tranquillement; deux hommes suffisaient, l'un pour faire le guet et assurer la retraite, l'autre pour tirer ; M. Donaldson répondait du succès, sur son honneur.

Le capitaine dut se contenter de cette faible garantie, et donna les renseignements nécessaires à la réussite du projet. Seulement, comme il ne savait ni quel jour, ni par quel train l'oncle et le neveu arriveraient, les deux amis de M. Donaldson auraient à surveiller M. de Randal, afin de se trouver à la gare lorsqu'il irait lui-même au-devant de sa femme et de ses filles. Comme Émile et son oncle accompagnaient ces dames, on les distinguerait facilement de la foule, et l'on prendrait le signalement d'Émile.

Les deux gentlemen malpropres suivirent de point en point les instructions du capitaine; ils arrivèrent à la gare sur les talons de M. de Randal, et se placèrent aussitôt dans un petit coin, d'où ils pouvaient tout voir sans attirer l'attention.

Quand les voyageurs commencèrent à descendre des cars, la foule des parents, des amis ou des simples curieux, se rua de leur côté ; les deux gentlemen malpropres se trouvèrent isolés. Pour mieux voir, ils grimpèrent tous les deux sur un lot de barres de fer.

« Tenez, dit vivement celui qui portait un cache-nez chiné, voilà les dames. Oui, oui, embrassez-vous, mais que cela finisse, s'il vous plaît; ne voyez-vous pas ces deux gentlemen qui attendent derrière pour être présentés? »

Faisant allusion à la carrure athlétique de M. Triquet, celui qui portait un cache-nez chiné se demanda si ce buffle croyait être transparent, et s'il n'allait pas se retirer un peu de côté, afin que l'on pût voir le monde.

« Ce buffle » se retira, comme si une voix mystérieuse l'eût averti qu'il gênait le cache-nez chiné ; le cache-nez et son compère purent voir l'oncle et surtout le neveu, tout à leur aise, pendant qu'ils échangeaient des poignées de main et des compliments avec M. de Randal.

« Le reconnaîtrez-vous maintenant? demanda le cache-nez chiné à son camarade.

— Un peu, mon fils, » répondit le camarade avec une fausse modestie qui ne pouvait tromper personne. Il était évident que « un peu » voulait dire « parfaitement. »

« Holà ho! qu'est-ce que nous avons là? s'écria le cache-nez chiné; et il regarda tout autour de lui comme s'il se disposait à battre en retraite.

— Qu'est-ce qui vous prend? demanda le camarade très-surpris et un peu alarmé.

— Ne voyez-vous pas, reprit le cache-nez chiné, avec un regard de haine et une voix tremblante d'émotion, cette espèce de grand ours velu qui rit avec la petite fille.

— Eh bien?

— Eh bien, c'est Poinsett.

— Le fameux *detective* de New-York? demanda vivement l'autre coquin.

— Lui-même! Je le connais bien, j'ai eu affaire à lui. »

L'autre fut si ému de cette découverte, qu'il défit machinalement le nœud de sa cravate, et si curieux de voir le grand homme, qu'il se dressa sur la pointe des pieds et allongea avidement la tête. Ce gentleman avait l'habitude de mâchonner un brin de paille pour se distraire. Dans son trouble, il laissa échapper son brin de paille. D'instinct, il en tira un autre de sa poche et se mit à le mâchonner avec frénésie.

Le cache-nez chiné était prudemment descendu de son piédestal; il tira l'homme au brin de paille par sa souquenille, et lui dit d'un ton de mauvaise humeur: « C'est cela, mettez-vous bien en évidence pour qu'il vous remarque et prenne votre photographie; ce ne sera pas long. »

M. Poinsett, cependant, debout à côté d'Émile, causait tranquillement avec lui. Tout en causant, il promenait ses regards perçants sur la foule. Quand son regard se dirigea de leur côté, le cache-nez chiné et le brin de paille rentrèrent instinctivement leurs têtes dans leurs épaules et se firent tout petits.

« S'il connaît ces gens-là, dit le cache-nez à voix basse, et s'il les accompagne, nous pouvons renoncer à l'affaire. J'aime l'argent tout autant qu'un autre, mais je tiens à ma peau. Ah! reprit-il après deux ou trois minutes d'observation silencieuse, le voilà qui se décide à les quitter, ce n'est pas malheureux. Suivez-le jusqu'à la sortie; il ne vous connaît pas, vous, voyez s'il prend le chemin de Rose-Cottage. »

Le brin de paille se faufila discrètement dans la foule, et revint au bout de deux minutes. M. Poinsett tournait le dos à Rose-Cottage.

« Il ne faut pas lui donner le temps de se mêler de nos affaires! dit le cache-nez chiné à l'oreille du brin de paille. Ces gens-là vont s'en aller en voiture, aussitôt qu'ils auront remis leurs bagages à l'*express*. Prenons le premier *tramway* et devançons-les, et allons les attendre à leur porte. Si nous avons un peu de chance, l'affaire sera bâclée avant deux heures d'ici. »

La présence de M. Poinsett dans le train de Chicago n'était point du tout un effet du hasard.

Après le départ de M. O'Flaniggan et l'envoi des trois dépêches, M. le directeur de la police était demeuré tout pensif. Depuis quelque temps, une bande d'audacieux faussaires avait répandu dans le public une telle quantité de faux *greenbacks*, que les transactions commerciales en avaient été profondément troublées. La presse tout entière avait soulevé un formidable *tolle* contre la police, et on accusait formellement la haute administration de manquer à tous ses devoirs. D'après certains rapports de police et d'après le contenu d'un grand nombre de lettres anonymes, le directeur se demanda si, par hasard, il n'y aurait pas quelque relation entre la bande qui émettait les faux *greenbacks* et celle qui manœuvrait dans l'ombre pour s'emparer des millions du vieux Cob. Sur les agissements et la personne des faussaires, il n'avait absolument aucun indice. Il était mieux renseigné sur les ennemis d'Émile, grâce aux renseignements que Top avait fournis à M. O'Flaniggan. Ils étaient trois; ils ne manqueraient pas de prendre de faux noms; mais on avait leur signalement, c'était déjà quelque chose; l'un des trois était parti pour l'ouest, un autre avait probablement gagné la Nouvelle-Orléans.

M. le directeur sonna, et un homme discret apparut.

« Le tableau du service des *detectives?* »

L'homme discret apporta le tableau de service des *detectives*.

Le directeur le parcourut rapidement, et voyant que MM. Guido et Poinsett n'étaient pas en mission pour le moment, il les manda sur l'heure.

M. Poinsett, avec la tournure d'un ours et la familiarité d'un *boy* de l'ouest, était peut-être le plus précieux de tous les *detectives*, à cause de sa finesse et de son incroyable sang-froid. Tout ce que M. Poinsett avait raconté de sa biographie pendant le voyage de New-York à Chicago était absolument exact. Il avait négligé d'ajouter qu'après avoir fait une grande fortune par d'heureuses spéculations, il s'était trouvé complètement ruiné, en compagnie de bien d'autres, à la suite d'une explosion dans un des puits à pétrole de la Pennsylvanie. Cette explosion avait allumé un terrible incendie qui, s'étendant de puits en puits, avait dévoré la moitié d'un comté. M. Poinsett, dégoûté des affaires, s'était fait *detective*, et tous les jours il s'applaudissait d'avoir choisi un état où il trouvait à satisfaire ses goûts les plus chers. C'est lui qu'on employait de préférence pour les expéditions lointaines et périlleuses.

Il avait poursuivi à travers tout l'Europe un caissier infidèle, coupable de l'enlèvement d'une quinzaine de millions, et il l'avait capturé en Russie, dans une *isbah* de paysans. Il avait enlevé au milieu d'un campement de Sioux l'assassin de Miss Miller, la célèbre cantatrice. Et cependant cet assassin avait eu la précaution de se faire adopter en épousant une des filles de la tribu. A la barbe des « anges destructeurs » de Brigham Young et de la milice des « saints », il avait arrêté, garrotté et emporté en travers de la selle de son cheval Ananias Pym, le fameux incendiaire. Traqué d'État en État, Pym avait mystérieusement disparu; au bout de trois ans seulement on eut de ses nouvelles par un trappeur qui avait visité l'Utah. Pym s'était converti au mormonisme et à la polygamie, sûr d'être à l'abri des recherches de la police derrière les monts Wahsatch, au sein d'un État qui était en rébellion ouverte contre les lois de l'Union. Lorsque M. Poinsett entendit le

récit du trappeur, il se fit donner un mandat d'amener. Ayant trouvé le nouveau saint en train de préparer des conserves de pêches au beau milieu de Salt-Lake-City, à l'ombre de sa vigne et de son figuier, il lui demanda pardon de la liberté grande, le terrassa, le ficela, le mit en travers de sa selle et partit au galop dans la direction de Corinne. Corinne était une ville de gentils, c'est-à-dire de gens qui n'étaient point mormons, et qui se faisaient gloire de braver les mormons. Comme M. Poinsett avait déjà passé par Corinne pour se rendre à Salt-Lake-City, un grand nombre de gentils étaient montés à cheval et s'étaient avancés à sa rencontre sur la route. Les « anges destructeurs et les saints » qui poursuivaient M. Poinsett furent contraints de rebrousser chemin aux applaudissements ironiques des gentils. Il y eut même un certain nombre de coups de fusil d'échangés, et l'on fut obligé de ramasser des deux côtés un certain nombre de morts et de blessés. Mais M. Poinsett avait son homme, c'était l'essentiel. Il y eut le soir un grand banquet en son honneur, beaucoup de toasts et beaucoup de discours. La nuit même M. Poinsett repartit pour New-York. C'était toute une odyssée que ce voyage, car, à cette époque, on n'avait même pas encore tracé le chemin de fer qui relie aujourd'hui New-York et San Francisco. Après bien des aventures, M. Poinsett atteignit New-York avec son prisonnier. C'est à cette occasion qu'il fut proclamé le phénix des *detectives*.

M. Guido avait quitté l'Italie pour venir chercher fortune en Amérique. Il avait débuté comme *pifferaro* et n'avait pas tardé à s'apercevoir que les Américains ne sont pas fous de musique ; il se tourna d'un autre côté, et moula des figurines en plâtre, dont le débit fut à peu près suffisant pour l'empêcher de mourir de faim.

Ayant un petit grain d'ambition, M. Guido laissa les figurines de côté et essaya du métier de fumiste. Mais, comme il venait des Abruzzes, et que la fumisterie, dans le nouveau monde comme dans l'ancien, semble être le patrimoine exclusif des Piémontais, la fortune s'obstina à ne pas lui sourire. Il essaya de tant de métiers à la file, qu'il tomba dans la plus profonde misère. C'est alors que, de guerre lasse, il se décida à entrer dans la police ; il avait enfin trouvé sa vocation. De degré en degré, il monta au grade de *detective*, et se distingua par son amour de l'art, ses manières de gentleman, son éloquence facile, sa pénétration et ses roueries machiavéliques. Moins universel que M. Poinsett, il y avait des parties où il était son égal, presque son supérieur. Comme il poussait quelquefois la prudence jusqu'aux confins de la poltronnerie, on ne l'employait qu'aux expéditions où il fallait déployer plus de ruse que d'énergie.

A suivre. J. GIRARDIN.

LE BON RANJARD

On se disputait cette place-là, parce que c'était la meilleure de toute la classe. A droite, on avait le mur, contre lequel on s'accotait de l'épaule, sous prétexte qu'on était fatigué ; si l'on éprouvait le besoin de se distraire, on faisait un quart de conversion, on s'appuyait le dos au mur, et on voyait toute la classe. Celui qui est assis sur les derniers bancs du fond voit toute la classe aussi, mais seulement il la voit de dos ; il ne peut pas échanger avec les amis des signes de tête et des grimaces ; et cela fait une grande différence : vous m'entendez bien.

Quand on était à cette place-là, on avait le poêle presque entre les genoux, et le tuyau à portée de la main. Le poêle de fonte était petit, mais très-rageur ; je veux dire qu'il dévorait en un clin d'œil les grosses bûches que chacun de nous apportait pendant l'hiver. Dès qu'il avait fini de dévorer sa bûche, il grondait comme un tigre affamé pour en avoir une autre, et ainsi de suite. C'était amusant de l'entendre gronder, de se lever pour lui donner sa pitance, d'écouter les pétillements du bois sec et les plaintes du bois mouillé, de voir la cendre, toute rouge, tomber par le fond et former un petit tas. Quand on était à la « bonne place », on mettait de la cendre chaude dans ses sabots, on faisait cuire aussi des pommes de terre, des châtaignes et des pommes sous la petite colline de cendre.

Cette semaine-là, c'était comme un fait exprès, personne ne pouvait tenir plus d'une heure à la « bonne place ». Surat en avait été chassé pour avoir braisé ses sabots au point d'y mettre le feu ; Fillin pour avoir oublié qu'il faut entamer les châtaignes avant de les mettre cuire sous la cendre chaude ; Norier pour avoir grillé ses chaussons de lisière ; Taboureau, Vincent, Chifflard pour avoir empesté la classe d'une âpre senteur de pain brûlé, et Quitteron pour avoir mis fondre une boule de neige sur la cloche du poêle.

Après avoir évincé Quitteron, le père Savard nous regarda tous les uns après les autres, d'un air inquiet, cherchant parmi tant de réprouvés une âme honnête et sans tache.

« Ah ! dit-il enfin, avec un soupir de satisfaction, Ranjard, prends tes livres, et viens changer de place avec Quitteron. »

Ranjard prit ses livres d'un air soumis, et vint occuper la place de Quitteron.

Un frémissement d'indignation parcourut toute la classe quand on vit que le père Savard, entre tant de candidats, avait choisi le seul qui fût hors d'état d'apprécier le bonheur qui lui arrivait à l'improviste.

Ranjard s'assit devant le poêle avec autant d'indifférence que si c'eût été un appareil frigorifique, il assujettit niaisement ses bouts de manche en



Le bon Ranjard poussa un cri de douleur. (P. 106, col. 2.)

lustrine noire, et se disposa à écouter les explications du père Savard, absolument comme s'il n'avait pas eu un poêle bien ronflant entre les jambes et un tuyau surchauffé à portée de la main.

Mais voilà qu'au bout d'une demi-heure, à peine, une terrible odeur de pain brûlé se répandit à travers les bancs.

« Sac à papier ! s'écria le père Savard en bondissant hors se son fauteuil, comment? Ranjard, toi aussi ! »

Ranjard pâlit, rougit, balbutia et se couvrit les deux yeux de ses deux poings fermés.

« Tu dis? tonna le père Savard au milieu d'un silence de mort.

— Ce n'est pas ma faute! bégaya le misérable Ranjard sans retirer les deux poings de ses yeux.

— Vous verrez que c'est la mienne ! » répliqua le père Savard avec une ironie écrasante

Cette boutade fut accueillie par un immense éclat de rire.

Le père Savard donna un grand coup de poing sur la chaire et reprit avec un calme effrayant.

« De quoi riez-vous ? Ranjard dit la vérité. Je vois ce que c'est: ses voisins l'ont forcé, comme toujours, à faire ce qu'il ne voulait pas faire. Réponds-moi, Ranjard, le pain, avec lequel tu as fait une grillade, ce n'est pas toi qui l'avais apporté en classe?

— Non, monsieur, répondit Ranjard d'une voix indistincte.

— Je le savais. On te l'a passé ? »

On le lui a passé en effet, avec injonction de faire une grillade. Au moment où il va en convenir, Vincent lui allonge un coup de pied et Limousin le pince jusqu'au sang. Il a cédé, comme toujours, mais la peur l'empêche de dénoncer les coupables ; il ne répond rien à la question du père Savard.

« Je vois encore ce que c'est, reprend le père Savard. On t'a passé le pain, on t'a forcé à faire la grillade, et, à l'heure qu'il est, on te fait peur. Limousin et Vincent en savent quelque chose. »

Avec l'indignation de la vertu calomniée, Limousin jure ses grands dieux qu'il n'a pas passé le pain, et Vincent qu'il n'a pas fait aucune menace. C'est strictement vrai, puisque c'est Vincent qui a passé le pain et Limousin qui a fait la menace. Tous les deux protestent si énergiquement que le père Savard ne sait plus à quoi s'en tenir.

« N'importe ! s'écrie-t-il avec une soudaine énergie, il faut que tout cela finisse. Ranjard, te voilà grand et gros comme père et mère, et tu te laisses faire la loi par des roquets que tu renverserais d'une chiquenaude. Tu es un bon garçon, je le sais ; mais il ne faut pas que la bonté dégénère en sottise. Tes camarades se font un jeu de te mettre en avant et de te faire punir, toi, le plus docile et le plus soumis de mes écoliers. Réveille-toi, mon garçon. Je ne te conseillerai jamais d'abuser de la force pour attaquer les autres, mais je puis bien te conseiller de leur résister et de te défendre. Tu as de bons poings au bout des bras, fais-toi respecter, mon garçon, fais-toi respecter. Quand on te pousse à faire quelque sottise, réponds : « Je ne veux pas » ; et quand on te menace pour te faire obéir, dis résolûment : « Nous verrons bien ! »

— Je croyais qu'il était défendu de se battre, murmure le bon Ranjard d'un ton indécis.

— Je t'ordonne de te défendre ! répond le père Savard avec énergie.

— Ma mère et ma tante..., reprend le bon Ranjard.

— Ta mère et ta tante ont raison en principe, répond le père Savard, qui soutenait toujours l'autorité des parents. Seulement, elles te diront comme moi que les gens faibles en ce monde font ou laissent faire plus de mal que les méchants. Quand j'avais ton âge... c'est bon ! Préviens ta mère et ta tante que j'irai leur parler après la classe du soir. »

Le lendemain, qui était un jeudi, j'allai chercher Ranjard pour faire une partie de traîneau.

« Avec qui faites-vous cette partie ?... me demanda la mère de Ranjard.

— Avec mes deux sœurs.

— Il n'y aura pas d'autres garçons de l'école?

— Non, madame.

— Ma sœur, dit Mme Ranjard à Mlle Sophie, qu'en pensez-vous?

— Nous pouvons le laisser aller. »

Comme nous nous en allions tous les deux, Ranjard et moi, je lui demandai ce que le père Savard avait dit à sa mère et à sa tante, la veille au soir.

« Oh ! bien des choses, » me répondit-il d'un air réservé.

Mes deux sœurs, Claire et Joséphine, montèrent en traîneau ; Ranjard et moi nous devions être les chevaux. Ranjard était bien plus robuste que moi, il tirait le traîneau presque à lui tout seul.

« C'est bien dommage, me disais-je, le voyant si vigoureux et si bien découplé, qu'il se laisse faire la loi par les petits, même par Vincent, même par Limousin, même par Truffaut. »

Comme nous passions dans l'avenue des Grands-Hêtres, le bon Ranjard poussa un cri de douleur; une boule de neige venait de s'aplatir sur son oreille gauche.

Instinctivement, il se détourna pour éviter une seconde boule, mais sa prudence ne lui servit de rien, car il reçut une seconde boule juste au même endroit.

« C'est très-mal ! » dit-il d'un ton de remontrance en se tournant du côté de l'ennemi. L'armée ennemie était composée de Truffaut, de Limousin et de Vincent.

« Qu'est-ce qu'il dit? demanda Limousin à ses deux complices.

— Il dit que c'est très-mal, répondit Truffaut d'un ton moqueur.

— On tâchera de mieux viser, reprit Limousin. Il visa mieux cette fois en effet et atteignit le bon Ranjard juste entre les deux yeux.

— Je vais les faire finir, lui dis-je en voyant deux grosses larmes qui lui coulaient le long des joues.

— Non, non, reprit-il vivement; ne te mêle de rien. Tu es témoin que j'ai été attaqué.

— Je le crois bien.

— Tu es témoin que je suis obligé de me défendre.

— Et tu ne feras pas mal de t'y mettre. »

Les boules de neige pleuvaient, et il nous en arrivait des éclaboussures à mes deux sœurs et à moi.

Le bon Ranjard retourna tranquillement ses manches, et, sans crier gare, se précipita sur les assaillants, qui préparaient de nouveaux projectiles. Le premier qu'il rencontra fut Limousin, qui était encore accroupi, occupé à ramasser de la neige; les deux autres avaient instinctivement reculé de quelques pas.

Sans dire un seul mot, le bon Ranjard saisit Limousin par le collet de sa veste, l'étala tout à plat dans la neige, le roula quatre ou cinq fois sur lui-même malgré ses ruades et ses beuglements, lui frotta les oreilles et le nez avec une savonnette de neige, pour entretenir la circulation, et se releva à temps pour faire face à ses deux autres ennemis qui accouraient à la rescousse.

« Et d'un! » dit-il en lâchant Limousin qui demeura assis dans la neige, tout penaud de sa déconfiture. Truffaut qui s'élançait les deux poings fermés fit deux tours sur lui-même, en criant piteusement que ce n'était pas de jeu. Je n'aurais jamais cru le bon Ranjard capable d'administrer de pareilles bourrades.

« Et cela, est-ce de jeu? » demanda ironiquement le bon Ranjard en lui allongeant les oreilles : « Et cela? Et cela? » Truffaut avait mesuré le sol; Truffaut en moins de deux secondes avait montré au ciel les semelles de ses bottes, puis le bout de son nez rouge, puis encore les semelles de ses bottes.

« En as-tu assez? demanda le bon Ranjard d'un ton animé; parce que, si tu n'en as pas assez, je puis te contenter sans me gêner pendant que j'y suis!

— Mon petit Ranjard, hurla ce lâche de Truffaut, j'en ai assez, j'en ai trop, je te demande pardon, ce n'est pas moi qui ai commencé, c'est Vincent.

— Pas de jaloux! » s'écria le bon Ranjard, en cherchant des yeux son troisième adversaire. Son troisième adversaire avait gagné le large, et ne s'amusait pas à regarder derrière lui. Le bon Ranjard restait maître du champ de bataille.

Quand le fuyard eut atteint le mur du cimetière, il osa se retourner. Le bon Ranjard ayant fait deux ou trois enjambées, comme s'il allait se mettre à sa poursuite, Vincent décampa avec une agilité merveilleuse, et disparut bientôt derrière les premières maisons du village.

« Me voilà tout ragaillardi et tout réchauffé, dit le bon Ranjard en reprenant la bricole du traîneau. Le père Savard avait bien raison : il n'y a que le premier pas qui coûte. »

Je jugeai inutile de lui demander ce qui s'était passé la veille et ce que le père Savard avait dit à sa mère et à sa tante: je le devinais facilement.

Tout l'hiver, le bon Ranjard a occupé « la bonne place », sans recevoir de coups de pied par derrière, sans être ni pincé, ni molesté par personne, et sans faire de grillades pour le compte d'autrui, le long du tuyau de poêle.

On l'appelle toujours le « bon Ranjard », parce qu'il n'a pas cessé d'être bon comme du pain; mais on n'attache plus aucun sens comique à l'épithète de « bon », parce qu'il a cessé d'être faible.

Filtoupier, le fils du maire, qui est devenu un des grands amis du bon Ranjard, s'amuse quelquefois dans la cour à lui passer la main sur le dos en disant: « Cet animal est très-méchant: quand on l'attaque, il se défend. » Le bon Ranjard plie les épaules et cligne les yeux, en souriant; mais il a beau faire le modeste, on voit qu'il est flatté de passer pour un « animal très-méchant ». C'est un peu la manie de tous les gens inoffensifs.

J. LEVOISIN.

LE CHIEN DU CAPITAINE [1]

CHAPITRE VII

En entrant Pigault trouva le couvert mis, la soupe trempée et sa femme qui l'attendait, tout en travaillant dans la salle à manger.

Son premier regard fut pour le coucou, qui marquait une heure et une minute.

« Je crois qu'il avance! dit-il, comme s'il se fût senti en faute, et qu'il eût voulu se défendre, alors même qu'on ne l'attaquait pas.

— Je ne crois pas, répondit Mme Pigault, non sans quelque vivacité; il va comme l'église, qui va elle-même comme l'hôtel de ville, lequel va comme le soleil: il est réglé par un horloger du Havre! Mais tu n'es pas en retard. J'ai failli attendre, mais je n'ai pas attendu; c'est le principal. Seulement, ajouta-t-elle, en fixant sur le visage de son mari son œil pâle, singulièrement scrutateur, je voudrais bien savoir où tu as passé ta journée.

— Tu devrais dire : Ta matinée!

— Soit! je ne chicane pas sur les mots! Tu es parti après le déjeuner... et, depuis lors, on n'a plus entendu parler de toi.

— Vrai, je suis resté dehors aussi longtemps que cela?

— Voilà une réponse qui prouve que le temps ne te paraît pas trop long loin de moi... Mais cela ne me dit pas ce que tu as fait...

1. Suite. — Voy. pages 11, 27, 43, 59, 74 et 90.

— Ce que j'ai fait?

— Oui!

— Tiens! laissons cela! J'aime autant ne pas en parler; je voudrais pouvoir l'oublier moi-même.

— Ah! tu as fait des choses dont tu n'oses pas parler, des choses que tu voudrais oublier, dit la jeune femme, dont l'œil bleu s'alluma, en laissant voir comme de petites paillettes d'or qui rayaient le saphir pâle de sa prunelle. Prends garde, Jean! »

Pigault sourit de cette menace qui ne lui faisait pas peur, et se sentit intérieurement flatté. L'homme est si vain, qu'il cherche partout ce qui peut caresser son amour-propre, et il est si habile, qu'il finit toujours par le trover.

« J'ai embarqué Zéro, dit-il d'un ton bref. La maison est maintenant débarrassée de ton ennemi, et tu auras demain des œufs frais à ton déjeuner... si les poules veulent bien pondre. Tu vois que le procès du criminel n'a pas duré trop longtemps. »

Très-charmée de la victoire qu'elle venait de remporter, Mme Pigault se mit en frais d'amabilité. Pigault, de son côté, ne laissa point que d'y mettre du sien, et il s'efforça de maintenir la conversation à une certaine hauteur. Mais nous devons avouer qu'il n'y réussit guère; il écoutait sa femme, et c'était son chien qu'il entendait. Le cri de Zéro, au moment où il avait quitté le bord de la *Jeune-Amélie*, lui retentissait encore dans la poitrine.



Pigault ouvrit la lettre. (P. 109, col. 1.)

Tout semblait, du reste, se conjurer pour lui rappeler l'exilé.

Chaque fois que l'on ouvrait la porte de la cuisine, et qu'il apercevait, sur le tapis que l'on n'avait pas encore enlevé, la place inoccupée, il éprouvait quelque chose comme un vague malaise. Le nom du pauvre animal ne fut pas prononcé une seule fois par lui; mais, s'il n'en parlait point, il y pensait.

Lise, qui, au fond, et ses emportements mis à part, n'était pas une mauvaise femme, et qui, d'ailleurs, avait une sincère affection pour son mari, ne put fermer les yeux sur son chagrin; elle commença par s'en irriter, lui reprochant tout bas de tant s'attacher à une bête quand il avait une femme; mais quand elle vit que cette tristesse augmentait, sans que pour cela son humeur s'altérât, ou qu'il cessât d'avoir pour elle les mêmes prévenances délicates et les mêmes attentions gracieuses, elle éprouva quelque chose qui pouvait ressembler à un remords.

Elle se reprochait d'avoir privé cet homme excellent d'un compagnon auquel il avait tant de raisons d'être attaché.

Le capitaine ne tarda point à ressentir le contre-coup de ce qui se passait, et, en la voyant d'humeur plus égale et plus douce, il y eut des moments où, nous sommes bien obligé de l'avouer, il oublia complétement son chien!

Mais, souvent aussi, ce souvenir lui revenait tout à coup, avec une vivacité singulière. Il se demandait alors où était ce pauvre Zéro; ce qu'il était devenu; comment on le traitait; s'il était bien malheureux; et (lecteur, vous ne rirez pas si vous avez un chien!) pensait encore à lui. Il avait beau vouloir cacher cette préoccupation à Mme Pigault, il y avait des moments où, malgré lui, elle perçait et se faisait jour sur son visage.

Dans la crainte de rouvrir cette blessure profonde et qui saignait toujours, Lise ne parlait jamais de Zéro; mais, chose étrange! elle en était arrivée à y penser presque autant que son mari.

« J'irai à Cherbourg dans six mois, se disait le capitaine, pour arrêter mon règlement de compte avec les Sorel; je prendrai terre à Isigny, et je tirerai une bordée jusqu'à Grandcamp... pour le revoir. »

Pour peu que l'ami Tautin se fût piqué d'exactitude, il était certain de recevoir bientôt la lettre, si impatiemment attendue, qu'il lui avait promise.

Un beau jour, elle vint en effet par le courrier du matin, que l'on distribuait sur la Côte de Grâce à peu près à l'heure du premier repas. Il n'eut pas besoin de regarder l'adresse à deux fois pour reconnaître la bonne grosse écriture du capitaine Tautin. Le timbre de Saint-Louis disait que les passagers avaient atteint leur destination. Il la mit dans sa poche pour la lire tranquillement un peu plus tard, quand il serait sûr que personne ne viendrait l'interrompre ou le troubler. Lise n'avait pas aperçu le facteur.

Pigault resta encore quelques minutes à causer indifféremment de choses et d'autres avec Lise, puis il alluma sa pipe, et il alla fumer au grand air, ce qui lui arrivait du reste assez souvent après ses repas.

Arrivé à peu près à la moitié de la Côte de Grâce, Pigault la quitta, et entra sous le couvert de la haute futaie, en se dirigeant du côté de la mer. Il gagna le banc rustique, fait d'un quartier de roche, couvert de mousse, où il était déjà venu s'asseoir pour suivre des yeux la *Jeune-Amélie*, le jour où elle avait emporté Zéro, que son maître renvoyait malgré lui.

Certain maintenant d'être tranquille et sans témoins, Pigault ouvrit sa lettre avec une hâte fiévreuse, dont lui-même ne put s'empêcher de sourire.

Tautin, qui n'était pas un phraseur, lui écrivait :

« Mon bon vieux !

» Je mets la main à la plume pour te coucher ces quelques mots par écrit, ainsi que tu me l'as demandé; tu peux m'en savoir gré, je t'assure, car les lettres ne sont pas mon fait. Excepté à ma bourgeoise, et encore pas bien souvent! je n'écris guère que sur mon livre de bord. Mais ce qui est dit est dit; j'ai promis et je tiens!

» Il faut que tu saches d'abord que, tant que nous avons été dans la Manche, et qu'il a senti la terre normande, le malheureux Zéro n'a fait que pleurer, crier, geindre et se lamenter, que ça fendait le cœur de tous mes matelots, qui ne sont pourtant pas tendres. Espérant que ça le ferait taire, je lui ai envoyé sa ration à la même heure qu'aux hommes; mais il n'a voulu ni boire ni manger. Le soir venu, il s'est fait un peu d'accalmie dans cette tempête, probablement parce qu'après avoir donné tant de voix, il ne lui en restait plus dans la gorge. Quand j'ai vu que la musique cessait, je suis descendu, à seul fin de lui parler de toi; je suis bien certain qu'il m'a compris, car, en entendant prononcer ton nom, il a tourné de l'œil et frétillé de la queue, ce qui, chez le chien, est toujours signe de quelque chose.



L'eau lui sautait jusqu'à la figure (P. 110, col. 1.)

» En remontant, j'ai laissé l'écoutille ouverte, pour lu donner de l'air. Il a bondi comme un diable en caoutchouc, m'échappant des mains, et me filant entre les jambes, si vite que je ne m'en suis aperçu qu'après! Il a fait deux ou trois fois le tour du pont, comme s'il avait eu le feu quelque part. J'ai eu peur un moment qu'il ne piquât une tête par-dessus le bord, tant il était affolé. Ne te trouvant pas — il était bien évident que c'était toi qu'il cherchait — il a fini par aller et venir comme un fou, se jetant dans les jambes d'un chacun. Enfin, il s'est trouvé acculé dans un coin ; on en a profité

pour passer une corde dans l'anneau de son collier, et je l'ai confié à un mousse, avec défense de le lâcher une seconde. Le gamin avait beau faire, s'arc-bouter sur ses reins, se pencher en arrière, se retenir aux mâts, il en avait toujours plein la main, tant l'autre tirait sur la corde.

» J'ai dit qu'on le laissât faire un peu pour voir.

» A ce moment-là nous allions vent arrière, filant nos douze nœuds, le cap au grand large. Mais le gredin n'a pas perdu le nord ; il a piqué raide comme balle du côté du gouvernail, s'est levé tout debout, a posé ses pattes sur le bordage, si fermes qu'on aurait dit qu'elles y étaient rivées, le nez droit sur la côte normande, qu'on ne voyait pourtant plus, et reniflant l'air qui venait de chez toi. Bientôt la lame a grossi, et nous avons commencé à embarquer des paquets de mer. L'eau lui sautait chaque fois à la figure et le trempait comme une soupe. On le rappelait ; impossible de lui faire rien entendre. Il trouvait sans doute que c'était là sa place, car on avait beau le tirer en arrière, il y retournait toujours, en poussant de temps à autre de petits jappements plaintifs.

» Quand nous nous sommes trouvés dans le golfe de Gascogne, où notre coquille de noix sautait sur le dos de ces grandes vagues, qui viennent tout exprès d'Amérique, sans se déranger de leur ligne, pour mieux nous secouer le tempérament, il a commencé à comprendre qu'il perdait son temps, et que tu n'allais pas te mettre à marcher sur les eaux comme Notre-Seigneur pour venir le trouver. Nous avions d'ailleurs tant de fois viré de bord sous le vent, que j'ai dans l'idée qu'il lui aurait été difficile, si malin qu'il soit, de trouver Honfleur sur la carte. Il a donc quitté son poste, et il est allé se coucher au pied du grand mât, ton mouchoir dans les dents, pour avoir encore quelque chose de toi, voire même qu'il a failli dévorer un mousse qui voulait le lui prendre. Là, il s'est tenu tranquille, et n'a plus rien dit à personne.

» Mes hommes, qui ne sont pas des brutes, se sont laissé empoigner par la douleur de ce pauvre animal ; ils en ont eu comme une pitié, et se sont mis à le gâter à qui mieux mieux. S'il les avait écoutés, il serait mort d'indigestion au bout de huit jours ; mais on aurait dit vraiment qu'il ne voulait mourir que de chagrin. Il faut que les animaux aient aussi parfois leurs idées ! Au lieu de s'emporter sur la nourriture, comme l'auraient fait bien des gens, ton chien n'en prenait que juste ce qu'il lui fallait pour se soutenir. Il voyait bien que tout le monde voulait être bon avec lui : mais, sans faire pour cela le dédaigneux, il avait toujours l'air de quelqu'un à qui c'est bien égal. On le caressait, il se laissait faire ; mais lui-même ne rendait la politesse à personne ; et, au lieu que cela lui fît du tort, on lui en savait plutôt gré. On aurait été fâché qu'il ne fût pas comme cela ! Les matelots disaient entre eux que, pour toutes les choses du bon cœur, ce chien-là en remontrerait à bien des chrétiens baptisés. On se souviendra longtemps de lui à bord de la *Jeune-Amélie*.

» Nous sommes arrivés à Saint-Louis sans avaries, tout l'équipage en bonne santé. Zéro, qui s'était beaucoup ennuyé pendant la traversée dans ces derniers temps, et avait beaucoup dormi et souvent aboyé en dormant, ce qui me ferait croire qu'il a beaucoup rêvé, Zéro a paru heureux de se revoir sur le plancher des vaches, qui est aussi celui des chiens. Il a fait trois ou quatre bonds sur la terre solide, comme pour en prendre possession ; puis il s'est mis à courir en jappant, et en flairant le sol comme pour y chercher ta trace. Je ne te dis pas ça pour te faire de la peine, mon vieux copain ; mais uniquement parce que c'est la vraie vérité : tu avais là un chien qui t'aimait bien !

» Mais ça ne devait pas s'arrêter là ! il a fait en plein port une chose que les chiens font bien rarement, et qui prouve qu'il a un fier toupet. Il est entré dans plus de dix bateaux, sautant par-dessus le bord quand ils étaient à quai, et, au besoin, se risquant sur les passerelles comme un vrai mousse, quand il fallait enjamber pour aller de l'un à l'autre. Je crois qu'on n'avait encore jamais vu cela. Il te cherchait partout, furetant dans tous les coins. Quand il était bien certain que tu n'étais nulle part, il regagnait le pont de la *Jeune-Amélie* pour recevoir sa pâtée et se reposer un peu. Après quoi, il recommençait ses courses comme un vrai dératé.

» Tu sais qu'une fois à terre les matelots ont la langue bien pendue. Les miens, sous ce rapport, ne cèdent leur part à personne. En quelques jours, l'histoire de Zéro a fait le tour du port ; elle a même gagné la ville. Ton chien est maintenant connu à Saint-Louis comme le loup blanc. J'ajoute qu'il est considéré, recherché, aimé partout. Un capitaine anglais m'en a offert une somme ; il la doublera si je veux, car il s'allume sur la bête. Il dit que si le chien est jamais à lui, il en fera son ami intime, et que, lorsqu'il mourra, il lui élèvera un tombeau, avec une inscription en lettres d'or, en anglais et en français.

» Tout cela me fait craindre un malheur. Les matelots, sans leur faire de tort, sont un peu chapardeurs, comme les soldats. Parmi ces hommes de toutes les nations, il peut bien s'en rencontrer quelques-uns qui ne demanderaient pas mieux que de s'approprier le bien d'autrui.

» J'ai paré la chose de mon mieux, en faisant quitter le port à Zéro. Je l'ai emmené dans l'intérieur de la ville, à l'hôtel des *Deux-Pôles* où je loge quelquefois, et que tu connais parbleu bien ! car nous y avons fait ensemble plus d'un bon dîner. Le chien du patron était mort : un grand danois, moucheté de noir et de blanc, qui courait si bien devant sa voiture ! Zéro a hérité de sa niche. Je l'enchaîne quand je sors. Lorsque je suis à l'hôtel, il reste dans ma chambre, où il se plaît mieux. Mais il est si malin que, si je tarde trop, il parvient toujours à se débarrasser ou de la chaîne ou du collier. Il fait tout ce qu'il

veut de ses pattes ; un singe n'est pas plus adroit de ses mains. Nous sommes déjà bons amis, parce qu'il a du cœur, et qu'il sent que je l'aime bien. Mais tu n'as rien à craindre ! Je vois déjà que ce ne sera jamais la même chose qu'avec toi. Il y a des moments où il me regarde comme s'il voulait me demander de tes nouvelles. N'en ayant pas, il m'est bien impossible de lui en donner. Je me contente donc de lui parler de toi, et je vois que ça lui fait toujours plaisir.

» J'ai livré mon chargement sans perte ni déchet ; mais, comme je ne tiens pas à revenir sur lest, je m'occupe d'un petit fret que l'on me fait espérer, et que je tâcherai d'avoir aux meilleures conditions possibles. Il s'agit de bois de couleur pour Caen et pour Cherbourg. Cela m'irait assez, à cause du voisinage de la maison, que, dans ce cas, je ne quitterai plus, car j'ai de vieilles douleurs qui commencent à m'avertir que l'heure de la retraite va bientôt sonner pour moi. Si les choses tournent comme je le souhaite, je serai à Grandcamp dans deux mois. Tu pourras y venir voir ton chien et ton ami.

» Jacques Tautin

» Capitaine au long cours. »

« *P.-S.* — Vingt mille sabords ! cette lettre était écrite depuis deux jours, prête à partir par le courrier de ce soir. Je rentre ; je vais à la niche pour voir Zéro, car je suis plus bête que lui, et j'ai fini par ne plus pouvoir m'en passer ! Plus de chien ! ni vu ni connu ! Je m'informe. Les gens de l'hôtel ne savent rien ; c'est toujours comme cela ! Je ne sais que faire ! Je me donne au diable, qui ne veut pas de moi. Je cours au bateau. Zéro n'y est pas, et il n'y est pas venu ! Mais le mousse, qui a plus de malice qu'il n'est gros, prétend qu'il l'a vu passer se dirigeant vers l'avant-port. Je veux en avoir le cœur net, et je m'y rends pour me renseigner.

» J'ai là quelques amis, un entre autres, Auzoufe (du Havre), surveillant du grand bassin, qui est venu plusieurs fois à bord de la *Jeune-Amélie*, et qui connaît Zéro. Je l'interroge ; il est bien persuadé qu'il a vu, en effet, passer ton chien, mon chien, notre chien ! suivant un matelot qui appartient à l'équipage des *Deux-Amis*, un sloop de Dieppe, capitaine Franqueville, qui a fait l'an passé trois voyages à Honfleur, et qui était depuis deux jours en partance pour Marseille.

» Il paraît que Zéro n'avait l'air ni contraint ni forcé, le gueux ! bien loin de là ! il marchait sur les talons du matelot, comme s'il avait suivi son maître.

» Cela m'a donné un coup !

» Si c'était en effet le Hollandais, son ancien patron, Zéro serait perdu pour nous ! me suis-je dit ; mais rien n'est plus facile à savoir. Je vais aller trouver Franqueville et lui demander des renseignements. Entre capitaines, on se rend bien ces services-là !

» Mais quand le malheur nous entreprend, il ne fait pas les choses à moitié ! Le sloop avait déjà levé l'ancre ; il était parti depuis une heure, faisant, comme on l'avait dit, voile pour Marseille, avec escale à Cadix et à Gibraltar... Tout cela m'a chiffonné, je ne m'en cache pas ; je commençais à aimer le poil de la bête, et je sens que ce pauvre Zéro va me faire faute. Quant à toi, t'en voilà débarrassé... si je ne me trompe, c'est à celà que tu tenais le plus ! Excuse-moi si je n'ai pas fait mieux, et sois bien certain que j'ai fait du moins ce que j'ai pu.

» Saint-Louis du Sénégal, 12 mai 1878. »

A suivre. Louis Enault.

A TRAVERS LA FRANCE

ÉVREUX

Évreux, une des principales villes de Normandie, aujourd'hui chef-lieu du département de l'Eure, est agréablement situé sur la rivière de l'Iton, qui s'y divise en trois bras et arrose de belles prairies.

Il est à présumer que là ne fut point l'emplacement de la ville primitive. Les Gaulois, fondateurs d'Évreux, n'aimaient point à asseoir au fond des vallées leurs principaux groupes d'habitations. Divisés par nations, souvent en guerre les unes contre les autres, ils tenaient à pouvoir se défendre sur les collines et les hauteurs, à moins que les rivières ne fussent elles-mêmes, par leurs îles ou leurs méandres, en état de leur offrir une protection naturelle. Aussi un grand nombre de savants admettent-ils aujourd'hui que l'Évreux celtique, le *Mediolanum* des Aulerques-Éburovices, s'élevait à deux lieues à l'est de la ville actuelle, au village du Vieil-Évreux, sur un plateau où ont été rencontrés des débris de toutes sortes. Les Romains, qui n'avaient pas les mêmes raisons de chercher pour leurs cités des positions stratégiques, transportèrent Évreux dans la vallée qu'il occupe aujourd'hui, l'ornèrent de splendides monuments, et le comblèrent de priviléges, malgré la part que les habitants avaient prise à la lutte de Vercingétorix contre César. Évreux ne fut pas, du reste, la seule ville dont les vainqueurs changèrent l'emplacement : la capitale des Éduens (Bibracte d'abord, puis Autun), Toulouse, Auch et Noyon subirent le même sort et descendirent dans les plaines.

Le christianisme fut prêché dans la ville gallo-romaine par saint Taurin, qui y fonda l'évêché encore subsistant. Un peu plus tard, l'invasion des barbares marque le commencement des malheurs d'Évreux, qui, détruit par les Francs, rebâti à grand' peine, eut à souffrir des querelles des princes mérovingiens, et plus tard de sa situation sur une frontière ardemment disputée, aux XI[e] et XII[e] siècles, entre les rois de France et les ducs de Normandie. Philippe-Auguste l'incendia deux fois pour l'arra-

cher à Jean sans Terre, qui s'en était rendu maître par une odieuse trahison.

Philippe-Auguste, ayant réuni la ville à ses domaines, la transmit à ses successeurs, dont l'un, Philippe le Long, la détacha de la couronne pour en faire un apanage à son fils Philippe, qui malheureusement eut pour héritier Charles le Mauvais, roi de Navarre, prince très-digne de son nom : on connaît le rôle que joua ce triste personnage pendant les règnes de Jean le Bon et de Charles V; on sait aussi que, par une juste punition de ses crimes, il trouva une mort horrible dans un drap imbibé d'eau-de-vie dont son médecin l'avait fait envelopper durant une maladie, et auquel un de ses domestiques mit le feu par mégarde. Redevenu possession royale, Évreux n'en fut pas moins agité encore pendant plus de deux siècles, d'abord par l'invasion anglaise du XVe siècle, ensuite par les luttes religieuses du XVIe. Depuis trois cents ans, Évreux est une ville tranquille, que son commerce et ses manufactures rendent aussi importante que ses attributions administratives. Les céréales, grâce aux progrès exceptionnels de l'agriculture dans le pays, donnent lieu à des trafics considérables. Aux coutils renommés fabriqués dans la ville se joignent d'autres branches nombreuses d'industrie. Évreux renferme aujourd'hui environ 15 990 habitants.

Comme la plupart des villes normandes, Évreux a conservé un certain nombre de monuments intéressants du moyen âge; on y trouve même des traces notables des remparts dont il fut entouré au Ve siècle, à l'approche des barbares. La cathédrale, malgré les récents travaux qui l'ont défigurée, est un splendide monument gothique et de la Renaissance, surmonté de trois tours, dont la plus élégante, avec son aiguille de plomb, est due à la munificence du cardinal La Balue. Ce prince de l'Église est célèbre dans notre histoire par la manière dont Louis XI récompensa son habileté à inventer des instruments de torture. Il avait fait exécuter une cage à enfermer des prisonniers, mais lui-même en goûta le premier pendant assez longtemps, pour avoir trahi ou mal servi son maître dans une négociation diplomatique dont il avait été chargé. Au temps de La Balue fut aussi construit le beffroi municipal, aussi remarquable par sa rareté que par son élégance. L'église Saint-Taurin mérite d'être mentionnée. Mais il ne reste plus rien du magnifique château de Navarre, bâti par Charles le Mauvais au sud-ouest de la ville, ni du parc que traversait l'Iton. Ce domaine, érigé en majorat par Napoléon Ier, sous le titre de *duché de Navarre*, et donné à l'impératrice Joséphine, fut vendu, en 1834, à un spéculateur, qui fit démolir les bâtiments et vendit les terrains par parcelles.



Évreux.

Les environs d'Évreux sont très-boisés, mais n'offrent rien de bien intéressant. L'Eure, qui a donné son nom au département dont cette ville est le chef-lieu, coule à 12 kilomètres vers le nord.

A. Saint-Paul.



Il l'appliqua contre le mur. (P. 215, col. 2.)

LE NEVEU DE L'ONCLE PLACIDE[1]

TROISIÈME PARTIE[2]

L'HÉRITAGE DU VIEUX COB

XV

Stratégie de M. Poinsett. — Le cache-nez chiné et le brin de paille attendent l'arrivée d'Émile. — Une vive alerte.

M. le directeur de la police, qui était un homme très-humain, fut de plus en plus effrayé des dangers que courait Émile ; c'est ce qui le décida à choisir M. Poinsett pour veiller sur lui pendant le trajet de New-York à Chicago. M. Guido fut chargé d'aller joindre son expérience et ses lumières aux lumières et à l'expérience des policemen et des *detectives* de la Nouvelle-Orléans.

« Si nous en pouvons seulement attraper un, se dit M. le directeur de la police en se levant de son fauteuil, et en mettant dans sa poche la clef du tiroir aux secrets, je me charge de mettre la main sur les autres. »

Ce soir-là, il trouva son thé meilleur que les autres jours, causa avec sa femme, au lieu de se promener de long en large, silencieux et préoccupé, d'un bout à l'autre du salon ; et même il permit aux enfants de cavalcader sur ses genoux, comme ils y cavalcadaient autrefois avant la terrible affaire des faux *greenbacks*.

M. Poinsett n'était pas homme à s'en faire accroire ; il ne pouvait cependant se dissimuler qu'il jouissait d'une grande notoriété parmi les coquins des États-Unis. Quand il vit la foule qui encombrait la gare, il se dit à lui-même : « Je parie cinq contre un que nos coquins sont là dans la foule à épier ce pauvre garçon. Ces gens-là doivent me connaître ; esquivons-nous discrètement de peur de les effaroucher, car il s'agit d'en prendre au moins un, M. le directeur y tient. Courons retenir une voiture, et nous suivrons le jeune homme jusqu'à destination de peur d'accident. »

Il avait eu soin de faire ses adieux dans l'intérieur du *car*. Déjà il se faufilait avec une grande habileté, lorsque Marthe le saisit par le bras et lui dit : « Il faut que vous fassiez la connaissance de papa et de M. Triquet.

— Qui est M. Triquet? demanda tout bas M. Poinsett.

— C'est ce grand monsieur qui donne une poignée de main à Émile.

— C'est donc un de ses amis?

— Oui, c'est un de ses meilleurs amis. »

La figure de M. Triquet plut infiniment à M. Poinsett, qui était bon connaisseur. Il fut enchanté de voir que M. Triquet était taillé en Hercule, et il pensa en lui-même : « Cela fera un fameux garde du corps. »

« Présentez-moi, » dit-il à Mlle Marthe.

M. de Randal fut fort aimable pour M. Poinsett ; mais il était pressé et ne le retint pas longtemps.

1. Suite — Voy. pages 1, 17, 33, 49, 65, 81 et 97.
2. Voy. la première partie, vol. X, pages 97 et suivantes ; et la deuxième partie, vol. XII, pages 209 et suivantes.

M. Poinsett prit M. Triquet à part et lui dit : « Nous ne nous connaissons pas, et je n'ai pas le temps de vous donner de longues explications. Dans la foule qui nous entoure, il y a probablement un misérable qui songe à tuer M. Charlier. J'ai veillé sur lui depuis New-York, remplacez-moi jusqu'à Rose-Cottage ; quand M. Charlier montera en voiture et qu'il en descendra, couvrez-le de votre corps. Je suis forcé de m'éloigner un instant. Pas un mot de tout ceci ; n'effrayez personne.

— Comptez sur moi, » dit M. Triquet. Et dans son for intérieur, il admira la merveilleuse perspicacité de M. King, qui l'avait envoyé si à propos pour faire à Émile un rempart de son corps.

M. Poinsett s'en alla bien ostensiblement, suivi à distance par l'homme au brin de paille, qui se faufilait de groupe en groupe à travers la foule. Il arrêta une voiture, et d'une voix de stentor, qui put être entendue d'un trottoir à l'autre, jeta au cocher le nom d'une rue qui était juste à l'opposite de Rose-Cottage.

Après le second bloc de maisons, il fit faire volte-face au cocher, lui glissa une autre adresse dans l'oreille, et la voiture repartit à fond de train. Comme M. Poinsett connaissait très-bien Chicago, et que Marthe lui avait répété à plusieurs reprises les descriptions contenues dans les lettres de son papa, il avait pu se rendre compte, à quelques enclos près, de la situation de Rose-Cottage. Tant que la voiture parcourut les rues vivement éclairées par le gaz des magasins, M. Poinsett se tint prudemment dans l'ombre, les glaces levées. Il ne donna pas signe de vie non plus quand la voiture enfila une longue avenue plantée d'arbres, et bordée de résidences princières. Peu à peu, les maisons devinrent plus rares, et furent remplacées par des chantiers de bois de construction et des terrains vagues. Plus loin, l'avenue pénétrait dans la région des villas et des cottages. M. Poinsett baissa la glace de gauche, et commença à passer en revue les murs de jardins et les grilles, qui défilaient rapidement au galop du cheval, éclairés à intervalles égaux par la lueur des becs de gaz, qui s'enfonçaient au loin dans les régions suburbaines, et formaient une avenue fantastique.

Tout à coup les yeux de lynx de M. Poinsett distinguèrent une grille ouverte, sur le seuil de laquelle un domestique debout, la figure tournée vers la ville, semblait attendre quelqu'un ; derrière la grille commençait une large allée tournante bordée de massifs. Par-dessus les massifs pointait le toit d'un élégant cottage. Derrière le cottage, deux grands cèdres formaient deux taches noires sur l'obscurité du ciel. « Nous y voilà, » pensa M. Poinsett. Cependant il ne fit arrêter sa voiture qu'à une cinquantaine de pas plus loin, et mit pied à terre sur le côté droit de l'avenue.

La voiture repartit au grand trot dans la direction de la ville. M. Poinsett revint sur ses pas lentement, sans bruit, l'œil et l'oreille aux aguets, et s'arrêta en face de Rose-Cottage. Le domestique attendait toujours en piétinant pour se réchauffer les pieds. Une nappe de lumière rouge et crue, qui partait des fenêtres du sous-sol où était la cuisine, s'étalait comme un tapis sur le sable de l'allée, et s'éparpillait sur les arbustes d'un massif. Comme l'allée allait en montant depuis la grille jusqu'au perron du cottage, la tête et les épaules du domestique se détachaient en noir sur la nappe de lumière. M. Poinsett, pour se distraire, prenait mentalement des notes. « Le domestique est un nègre ; c'est Tobie, dont Miss Bouton de Rose est si fière, sans le connaître. Ah ! Tobie perd patience, le voilà qui retourne à la maison ; ce nègre a une assez bonne carrure, et pourra donner au besoin un coup de main. Peuh ! faible des jambes ! ajouta-t-il, au moment où les jambes de Tobie se dessinaient à leur tour sur la nappe de lumière. Ah ! voilà la voiture, Tobie manquera son effet. Non ! c'est un *car* de tramway. »

En effet, c'était un *car* de tramway dont il voyait la lumière à sa gauche. Le *car* s'arrêta un instant à une soixantaine de pas de Rose-Cottage, et reprit sa course ; quand il glissa, comme un spectre silencieux, entre M. Poinsett et la grille de Rose-Cottage, M. Poinsett, par habitude, essaya de voir ce qui se passait dans l'intérieur ; mais une buée épaisse couvrait les vitres. Derrière cette buée, une douzaine de voyageurs, gentlemen et ladies, discutaient sur le caractère probable, la profession et la moralité de deux hommes qui venaient de descendre pendant l'arrêt du *car*. L'opinion générale était que l'on n'aurait pas aimé à rencontrer ces messieurs au coin d'un bois. Un de ces esprits méticuleux, comme on en rencontre partout, s'obstinait à établir des distinctions : il abandonnait volontiers l'homme au cache-nez chiné à la vindicte publique ; mais il défendait celui qui mâchonnait un brin de paille, par des raisons tirées de la forme de son nez, de la distance qu'il y avait entre ses deux yeux, et du développement très-normal de sa mâchoire inférieure et de son menton ; tandisque l'autre ! oh ! l'autre !

Les deux messieurs qui étaient l'objet de cette savante dissertation physiognomonique ne perdirent pas leur temps à discuter sur le caractère probable, la profession et la moralité des gentlemen et des ladies qui continuaient leur voyage derrière la buée du *car*.

Ils prirent, entre deux murs de jardins, une ruelle qui aboutissait à la campagne ; mais ils ne la parcoururent pas jusqu'au bout. Sans dire un seul mot, l'homme à la paille s'arrêta brusquement, et alla se planter debout contre le mur de droite. Le cache-nez chiné prit son élan, lui grimpa sur les épaules, gagna la crête du mur et se mit à plat ventre dessus, les pieds tournés du côté du jardin, la tête du côté de la ruelle. L'homme à la paille bondit comme un chat sauvage, s'accrocha pendant une seconde à la main que lui tendait son collaborateur, attrapa le

chaperon du mur, et l'escalada avec une aisance et une agilité qui faisaient le plus grand honneur à son professeur de gymnastique.

Ce premier obstacle franchi, les deux hommes faillirent se prendre aux cheveux pour une question de détail. Le cache-nez chiné voulait « foncer sur l'ennemi tout de suite, et lui faire son affaire en un tour de main. » L'homme au brin de paille, plus prudent, ne demandait pas mieux que de « *lui* faire son affaire », mais il songeait à la retraite.

« Brute que vous êtes, dit le cache-nez chiné en piétinant de rage, ils vont arriver, ils arrivent, et nous ne serons pas sur leur passage.

— Allez devant si vous êtes si pressé, répondit l'homme au brin de paille; je sais où il y a une échelle, j'ai travaillé aux gouttières de cette bicoque; en une minute, l'échelle sera debout contre ce mur.

— Voulez-vous que je vous fasse sauter la cervelle? reprit le cache-nez. Pourquoi me proposez-vous d'aller devant? Nous irons ensemble, nous réussirons ensemble ou nous serons pris ensemble.

— Chut! lui dit l'autre à l'oreille, n'entendez-vous pas? »

Le cache-nez chiné se mit à trembler de tous ses membres. L'autre, moins effaré, arma son revolver.



Tobie avait préparé une petite illumination. (P. 116, col. 2.)

Quand un homme ordinaire, par vocation ou par nécessité, met sur sa tête le chapeau numéroté du policeman; quand il boutonne sur sa poitrine la courte redingote bleue du policeman; quand il introduit ses pieds et ses tibias dans les bottes réglementaires du policeman, cet homme ordinaire n'a plus le même port de tête, ni le même regard, ni la même allure, ni le même pas que le « troupeau vulgaire des mortels. »

Les gens honnêtes et paisibles, qui n'ont affaire au policeman que pour lui demander leur chemin, sont frappés de cette différence. A plus forte raison, les coquins, pour qui le policeman est un ennemi terrible, reconnaissent-ils son pas entre mille autres pas, même quand ils ont le dos tourné, même quand un mur les sépare de lui.

« Policeman! dit l'homme au brin de paille à l'oreille de son compagnon.

— Que le diable l'écartèle! » répondit le compagnon d'une voix indistincte.

Ce vœu charitable ne fut pas exaucé, car dans l'air calme et sonore de la nuit, le pas du policeman continua à résonner sur la terre durcie, et se rapprocha rapidement. Pendant une minute, le policeman ne fut séparé des deux bandits que par l'épaisseur du mur; il venait de s'arrêter subitement à l'endroit même où ils avaient escaladé la muraille. Il y eut alors un silence de mort. Chacun des deux brigands sentait battre son cœur à coups sourds et pressés. Ils osaient à peine respirer; mais, sans se parler, ils avaient tous les deux la même pensée. Leur escalade avait dû laisser des traces, et ces traces avaient dû attirer l'attention du policeman. Ils l'entendirent fouiller dans sa poche; il frotta une allumette, dont la lueur soudaine éclaira vivement une branche d'arbre qui pendait au-dessus du mur. Pendant deux ou trois secondes, ils crurent que le policeman cherchait à se rendre compte de l'état du mur à la lueur de son allumette; ils purent à peine retenir un soupir de soulagement, lorsqu'une odeur pénétrante de tabac à fumer se répandit dans l'atmosphère.

Après avoir allumé sa pipe, le policeman continua sa ronde. Arrivé au bout de la ruelle, il tourna à gauche sur l'avenue et suivit le mur de façade. Pour se distraire un peu de sa faction monotone, il s'approcha de la grille et regarda dans le jardin. A la lumière d'un bec de gaz, on distinguait nettement son chapeau et vaguement tout le reste de sa personne; sa figure faisait comme une tache blanche, et les bouffées de tabac avaient une transparence laiteuse. Comme un jardin perdu dans l'ombre est un spectacle médiocrement intéressant, le policeman ne s'arrêta que quelques instants, et son pas se perdit dans l'éloignement.

« Canaille! dit le cache-nez chiné, en tendant le poing dans la direction où les pas résonnaient encore faiblement, ne te mêle pas de mes affaires, sinon... »

Le brin de paille, au lieu de lancer de vaines menaces à travers les ombres de la nuit, courut chercher une échelle, l'appliqua contre le mur pour assurer la retraite; ensuite, il prit la main de son compagnon et l'entraîna à travers les ténèbres, l'avertissant chaque fois qu'il fallait baisser la tête

à cause des branches d'arbres, ou tâtonner avec le pied, quand le terrain changeait de niveau. Après avoir côtoyé une pièce d'eau à margelle de pierre, ils passèrent derrière une maison de belle apparence, autant qu'on en pouvait juger dans l'obscurité, car le belvédère seul était éclairé par les becs de gaz de l'avenue, tandis que le reste était enveloppé dans l'ombre que projetaient les murs. Ils arrivèrent enfin à une serre, dont les vitres, par places, avaient une sorte d'éclat sombre, comme si elles recouvraient des abîmes ténébreux. Un léger escalier de fonte, peint en blanc, conduisait au sommet de la serre, qu'une passerelle de métal parcourait dans toute sa longueur. La rampe de l'escalier se continuait tout le long de la passerelle. L'homme au brin de paille monta le premier, le cache-nez chiné le suivit.

La serre était adossée au mur de Rose-Cottage; du haut de la passerelle, on en découvrait toute la façade, car la façade ne donnait pas sur l'avenue. De leur observatoire, les deux brigands voyaient de face ce que M. Poinsett apercevait de profil : la cuisine vivement éclairée, le tapis de lumière qui s'étalait sur le sable de l'allée, et les lueurs qui filtraient entre les lames des persiennes de la salle à manger et de plusieurs chambres.

Tobie, à bout de patience, faisait la navette entre la grille d'entrée et la porte de la maison. Il ne comprenait rien à un retard si prolongé; il ne savait pas, le bon Tobie, combien est tenace une institutrice écossaise qui ne croit pas à la loyauté de l'express, et refuse absolument de remettre son ticket de bagages en des mains étrangères, avant d'avoir vu de ses yeux et palpé de ses mains jusqu'au dernier de ses colis.

« Pas encore arrivés, dit l'homme à la paille.

— On est à bonne portée pour tirer », murmura le cache-nez chiné; et il s'amusait à viser Tobie pour s'habituer à la distance et pour se faire la main.

XVI

Malencontreuse idée du bon Tobie. — Ingénieuse idée du brin de paille. — Les grands esprits se rencontrent. — Savante stratégie de M. Triquet. — Nouvelles combinaisons du brin de paille.

C'était un gentleman très-égoïste et très-exigeant que le cache-nez chiné; il voulut absolument changer de place avec le brin de paille, sous prétexte qu'il avait la vue délicate et que les lueurs de la cuisine l'incommodaient; une seconde fois, il changea d'avis, et revint à son ancienne place : elle était plus voisine de l'escalier; le coup fait, il faudrait jouer des jambes, et il comptait bien détaler le premier. Le brin de paille s'exécuta, se contentant de hausser les épaules; cette pantomime très-expressive avait sur le langage parlé l'avantage de ne point trahir la présence des deux assassins.

Au bout de deux minutes d'attente, le cache-nez chiné recommença à grogner : il grognait toujours. « Est-ce que ces gens-là se moquent de nous? murmura-t-il avec impatience; est-ce qu'ils se figurent qu'on a chaud sur ce damné perchoir? Ils me le payeront. Ned, c'est vous qui tirerez le premier, mon garçon, et moi j'achèverai ce drôle, si cela est nécessaire. Ma parole d'honneur! ce nègre est fou! »

Cette exclamation s'adressait à l'innocent Tobie. Tobie, qui avait l'imagination poétique, s'était mis dans la tête de célébrer à sa manière l'arrivée des dames de Randal. En se cachant de son maître, qui aurait pu commettre une indiscrétion, Tobie avait préparé une petite illumination. Ayant cloué des lattes, de façon à former une étoile, il avait fixé, tout le long des bras de l'étoile, des godets pleins d'essence ou trempaient des étoupes. L'étoile une fois fabriquée, il se demanda à quel endroit elle ferait le meilleur effet; n'osant trancher à lui tout seul une question si importante, il avait appelé en conseil la femme de chambre et la cuisinière. Tobie avait bien envie de mettre l'étoile au-dessus de la grille d'entrée. La cuisinière fit observer que les voyageurs auraient à peine le temps de la voir, sans compter qu'il pourrait tomber de l'essence sur les toilettes des dames ou sur les habits des messieurs. Elle proposa à son tour de placer l'étoile au milieu du balcon du premier étage. La femme de chambre fit observer que ce serait fort bien si la façade regardait l'avenue; mais elle était en côté, et l'effet de l'étoile serait manqué. Il fallait la planter sur la pelouse; la pelouse avait le double avantage d'être en face de la grille d'entrée, mais à une bonne distance; les voyageurs jouiraient du spectacle de l'étoile enflammée, depuis le moment où ils franchiraient la grille, jusqu'à celui où ils entreraient dans le cottage. Tobie, plein d'admiration pour la supériorité de la race blanche, remercia la femme de chambre en termes chaleureux, et suivit son conseil à la lettre.

Après avoir attendu l'arrivée des voitures jusqu'à ce que sa provision de patience fût absolument épuisée, Tobie se mit en devoir d'allumer son étoile, calculant qu'elle brûlerait plus de deux heures; le marchand d'essence et de godets l'avait formellement promis.

Dès que Tobie eut enflammé l'étoupe du premier godet, le cache-nez chiné s'écria : « Ma parole d'honneur, ce nègre est fou! » Au second godet, il mit sa main devant ses yeux; au troisième, il s'accroupit sur la passerelle, et se dissimula de son mieux derrière le mur, qui malheureusement ne le dépassait pas de beaucoup. L'homme au brin de paille l'imita sans rien dire.

Les deux bandits, face à face, à quatre pattes sur l'étroite passerelle, n'osant se lever, de peur d'être aperçus, n'osant bouger, de peur de tomber à travers le vitrage, avaient l'air de deux chats entêtés qui viennent de se rencontrer nez à nez sur un mur.

« Regardez, dit le cache-nez chiné, comme l'illumination de cet imbécile éclaire tous les arbres au-

dessus de nous, et même la balustrade. Quand nous nous lèverons pour tirer, nous aurons l'air de deux acteurs derrière la rampe. Cela m'est égal d'être vu au moment, parce que je compte bien jouer des jambes; mais cela ne m'est pas égal d'être reconnu ensuite dans la rue, et livré au premier policeman qui passera. Merci bien. Nous sommes des brutes de n'avoir pas songé à nous noircir la figure.

— Attendez, dit tranquillement l'homme au brin de paille, et allongeant la main vers le mur, il cueillit délicatement une grande feuille de lierre.

— Et puis? demanda l'autre avec un grognement d'impatience.

— Et puis, on fait comme cela, » répondit le brin de paille qui était un homme de ressources. Ayant diminué de moitié la tige en la coupant avec ses dents, il la plaça entre ses lèvres; la feuille lui couvrit une partie du visage, et rendit méconnaissable la partie qu'elle ne cachait pas.

Les reflets de l'étoile de Tobie permirent au cache-nez chiné de suivre dans leur moindre détail toutes les opérations de son compagnon. Quand il en vit le résultat, il lui dit: « Vous avez de la cervelle dans la tête, on ne peut pas le nier; cueillez-moi une feuille de lierre, la plus grande que vous pourrez trouver, s'il vous plaît. »

« Les voilà! » hurla la grosse voix de Tobie du bout de l'avenue.



Ils attendaient, le revolver à la main. (P. 118, col 1.)

La femme de chambre accourut sur le seuil du cottage. On entendit des bruits de pas et des exclamations: « Oh! la jolie étoile! » criait la voix joyeuse de Marthe.

« Enfin! dit le cache-nez chiné, je commençais à croire que nous coucherions ici. »

Le proverbe prétend que les grands esprits se rencontrent. Si le proverbe a raison, il en faut logiquement conclure que le cache-nez chiné et M. Poinsett étaient deux grands esprits, chacun dans leur genre, car ce soir-là ils se rencontrèrent dans la conception de la même pensée, qu'ils exprimèrent dans des termes peu différents. Là où le cache-nez disait « nous » M. Poinsett avait dit « je ». C'est que le cache-nez chiné avait un compagnon et que M. Poinsett n'en avait pas. Ces deux grands esprits souffraient du froid et maudissaient l'attente dans des postures différentes, le cache-nez à quatre pattes sur une passerelle de fonte, M. Poinsett debout, et battant la semelle derrière une grossière clôture de planches qui masquait un chalet en construction.

Quand les deux voitures s'arrêtèrent devant la grille, M. Poinsett sortit prudemment de sa retraite, et fut obligé, pour se rapprocher de la grille, de traverser l'avenue en faisant un détour, sans quoi la brillante illumination de Tobie n'aurait pas manqué

de trahir sa présence. Les dames, moins Miss Mac-Bokum, descendirent de la première voiture avec le secours de M. de Randal. De la seconde voiture sortit d'abord l'oncle Placide, qui offrit galamment sa main à Miss Mac-Bokum. Dès qu'elle eut touché terre, Miss Mac-Bokum se joignit au groupe des dames, épouvantée des grimaces, des hochements de tête et des entrechats de Tobie, qui exprimait sa joie à sa manière.

M. Triquet, malgré la politesse dont il se piquait d'habitude, passa brusquement devant Émile, sauta à terre, lorgna un massif qui lui parut suspect, et fit de sa personne un rempart du côté du massif suspect.

M. Poinsett vit avec satisfaction que M. Triquet remplissait son rôle avec intelligence, et contraignait, par une série de manœuvres habiles, l'oncle Placide à couvrir Emile d'un côté, pendant que lui-même le masquait de l'autre.

M. Poinsett ne craignant plus d'être découvert s'approcha en flânant de la grille, et surveilla d'un œil de connaisseur la marche de la petite caravane, depuis la grille jusqu'à l'entrée du cottage.

Pendant que M. Poinsett surveillait les voyageurs, il était surveillé de son côté par un policeman, qui était arrivé sans bruit en longeant les murs. Loin d'en vouloir à ce digne fonctionnaire, M. Poinsett lui sut gré de sa vigilance ; mais, comme il était fort occupé pour le moment, il ne crut pas devoir se déranger pour lui adresser ses sincères félicitations.

Le cache-nez et l'homme au brin de paille, masqués jusqu'aux yeux par le mur du jardin, la feuille de lierre à la bouche, le revolver armé dans la main droite, attendaient pour se lever le moment où la petite troupe arriverait à la courbe que dessinait l'allée avant d'aboutir à la façade.

Quatre fois de suite, l'homme au brin de paille allongea le bras et visa pour tirer ; quatre fois il en fut empêché par les savantes manœuvres de M. Triquet et par les gambades insensées de Tobie.

« Ce rhinocéros le fait exprès, » se dit le cache-nez chiné avec un transport de rage intérieure.

Ce rhinocéros, c'était M. Triquet, et le cache-nez chiné ne croyait pas tomber si juste en disant qu'il le faisait exprès. Comme l'allée tournait doucement, le groupe suivait la courbe, et il était vraisemblable que ce mouvement tournant changerait les positions relatives des personnages, et que l'on aurait bien une pauvre petite occasion de brûler une amorce.

Point du tout ! cet infernal Triquet, toujours scrupuleux dans l'accomplissement d'une promesse, semblait, ce soir-là, piqué de la tarentule, tant il était remuant. Avec une ingéniosité digne de M. King, il trouvait mille prétextes pour changer de place, pour accaparer Émile, et le tenir toujours entre l'oncle Placide et lui, au grand désappointement de Mlle Marthe qui aurait voulu lui donner la main. Au tournant de l'allée, il quitta peu à peu le côté gauche d'Émile, et, sous prétexte de demander à l'oncle de nouveaux détails sur l'enlèvement d'Alfanègre, il marcha sur les talons d'Émile, présentant ainsi son large dos aux balles du cache-nez et du brin de paille. C'était pour des amateurs de tir une cible bien tentante ; mais ces messieurs ne se laissèrent pas tenter.

Émile, par politesse, fit plusieurs fois le mouvement de s'écarter, pour lui permettre de causer plus à l'aise avec son oncle. Mais M. Triquet, qui se défiait du mur, poussa la familiarité jusqu'à le retenir par l'épaule ; et quand M. Triquet tenait quelqu'un par l'épaule, ce quelqu'un-là, bon gré mal gré, devait renoncer à la liberté de ses mouvements.

Un perron de cinq marches précédait la porte du cottage. C'était un passage difficile. Emile était presque aussi grand que M. Triquet ; M. Triquet aurait beau le suivre de près, il serait toujours d'une marche au-dessous de lui, et Émile serait à découvert. La nécessité rendit M. Triquet ingénieux. Emboîtant le pas de marche en marche, de la main droite il ôta son chapeau et le tint au-dessus de sa tête, pendant qu'il se passait la main gauche sur le front et sur le crâne comme pour arranger ses cheveux. Cette singulière pantomime manquait de grâce et de naturel, car M. Triquet tenait ses bras aussi élevés que possible, les coudes à angle droit.

Tobie et la femme de chambre, qui seuls la remarquèrent, en pensèrent ce qu'ils voulurent, et peut-être après tout n'en pensèrent-ils rien du tout ; mais elle eut pour effet de dissimuler la tête et les épaules d'Émile derrière un échafaudage compliqué, d'enlever aux deux bandits la seule occasion de tirer sur lui, et de les réduire par suite à se ronger les poings dans un accès de rage impuissant : trois résultats extrêmement satisfaisants.

Quand toute la compagnie fut entrée, Tobie redescendit les cinq marches, se planta en face de son étoile, les deux mains sur les hanches et les jambes écartées.

« Oh ! oh ! oh ! » hurla-t-il, pour exprimer son admiration, sa joie et son orgueil ; ensuite, il se sauva en courant où son service l'appelait, et referma soigneusement la porte.

Le cache-nez chiné proféra un horrible jurement en crachant sa feuille de lierre. Debout sur la passerelle, il montra le poing à la maison ou plutôt aux hôtes qu'elle abritait, et qui probablement s'installaient en ce moment devant une table bien servie, au coin d'un bon feu.

« Que le feu prenne à la baraque et que le souper les étouffe ! » dit-il, en portant à sa bouche ses doigts roidis par le froid. « Aussi, ajouta-t-il en se tournant vers son compagnon, pourquoi n'avez-vous pas tiré ?

— Et vous ? » répondit l'autre tranquillement.

Au lieu de répondre à cette question, le cache-nez chiné s'emporta en invectives contre M. Triquet.

« Descendons dans la serre, lui dit l'homme au brin de paille, puisque pour le moment il n'y a rien à faire. Nous serons du moins à l'abri du froid, et nous pourrons aviser en fumant une petite pipe. »

La porte de la serre n'étant pas fermée à clef, les deux misérables s'y introduisirent facilement.

Le cache-nez chiné imagina vingt projets impraticables, qu'il défendait avec fureur tant que son compagnon les combattait, et qu'il rejetait aussitôt que Ned faisait mine de les accepter.

« Si seulement on pouvait le forcer à montrer son nez à une des fenêtres! dit-il d'un ton moins sauvage.

— On le peut! lui répondit tranquillement son compagnon.

— Dites, dites! je ne demande qu'à agir, qu'à me remuer; mon cœur gèle dans ma poitrine.

— Le fait est que nous ne sommes pas très bien ici. Je sais un endroit où nous pourrons causer au coin d'un bon feu.

— Où ça? »

Ned étendit le bras dans la direction de la maison inhabitée.

« C'est démeublé, dit-il, et la villa est à louer. Mais je sais qu'on n'a pas déménagé le bois. J'ai dans ma poche un petit instrument pour ouvrir la porte de service. Nous descendrons à la cuisine, dans le sous-sol, et nous nous chaufferons tranquillement, car les fenêtres de la cuisine ne donnent pas du côté de l'avenue. Maintenant, Pip, supposez que nous fassions un trop grand feu; supposez que le feu se communique à la baraque, qui est entièrement construite en bois; qu'est-ce qui arrivera?

— Une escouade de policemen.

— Et puis?

— Les pompiers.

— Et puis?

— Des badauds, comme toujours, pour passer les seaux et se faire écraser les pieds.

— Nous y voilà, reprit en riant l'homme au brin de paille. Les policemen enfonceront la grille.

— Et nous arrêteront.

— Point du tout, nous aurons décampé, nous serons bien tranquillement embusqués dans les massifs de Rose-Cottage. Les pompiers feront quelque chose ou ne feront rien: c'est l'affaire du propriétaire et de la compagnie d'assurance et non pas la nôtre. Les gens de Rose-Cottage se mettront aux fenêtres, et alors, vous comprenez ce qui arrivera. Ou bien, comme ce sont des membres respectables de la société, les messieurs laisseront les dames aux fenêtres, jouir du spectacle tout à leur aise, et courront bravement au feu, pour passer des seaux et se faire écraser les pieds; alors nous n'aurons qu'à les suivre et à choisir notre moment.

— Allons d'abord nous chauffer, dit le cache-nez chiné avec enthousiasme. Ned, mon garçon, vous avez de la cervelle, il n'y a pas à dire le contraire. Votre plan a de bons côtés, s'il en a de mauvais; nous allons discuter cela au coin du feu. »

A suivre. J. GIRARDIN.

NOS COLONIES

LA NOUVELLE-CALÉDONIE

La Nouvelle-Calédonie est notre principale colonie océanienne; elle dépasse de beaucoup en importance nos établissements de Tahiti et des Marquises. La récente insurrection des Canaques attire l'attention sur cette terre française, aussi allons-nous essayer d'en donner un tableau sommaire.

Située à sept jours de navigation de la côte orientale d'Australie, c'est une grande île de 400 kilomètres de longueur avec une largeur moyenne de 55 kilomètres; elle représente à peu près la superficie de trois départements français.

Le premier navigateur qui rattacha cette terre océanique aux annales de l'Europe est le célèbre navigateur anglais Cook, qui la rencontra dans son second voyage autour du monde, en 1774; en sa qualité de découvreur et d'Anglais, il la baptisa d'un nom peu en harmonie avec le climat et la végétation des tropiques. Il débarqua et résida quelque temps à Balade, dans le nord-est de l'île, au milieu d'une tribu qui garde encore le souvenir de cet illustre marin; de là, descendant au sud, le long de la côte est, il reconnut le *Cap de la reine Charlotte* et l'*île des Pins*.

La Pérouse, dans ce funeste voyage dont lui et ses compagnons ne sont jamais revenus, devait visiter la Nouvelle-Calédonie : on n'y a pas trouvé trace de son passage; cependant il s'est perdu, comme on sait, non loin de là, à Wanikoro.

Quelques années plus tard, en 1792, d'Entrecasteaux et Huon de Kermadec, à la recherche de l'infortuné La Pérouse, explorèrent encore la Nouvelle-Calédonie, et de leur expédition, comme de celle de Cook, il nous reste surtout les travaux intéressants des naturalistes qui accompagnaient chacune d'elles : Labillardière pour la France et les deux Forster pour l'Angleterre. A partir de cette époque ces parages ne furent visités que par Dumont d'Urville. Ce navigateur, dont le nom ne doit être placé au-dessous d'aucun autre, y fit en 1827 d'importants travaux hydrographiques et reconnut notamment les îles *Loyalty*.

La première occupation européenne de l'île eut lieu en 1843 : une mission catholique française vint s'établir à Balade, mais, en présence des mauvaises dispositions des naturels, les missionnaires durent se réfugier en 1847 à l'île des Pins. Plus d'une fois le gouvernement français avait eu la pensée de fonder un établissement dans ces parages tout remplis de souvenirs et de noms français, sans que nos couleurs y fussent nulle part arborées, lorsqu'un

événement vint précipiter cette résolution. En 1851, le capitaine de l'*Alcmène*, M. d'Harcourt, ayant envoyé à terre un détachement de quinze hommes sous la conduite de deux jeunes aspirants de marine, la petite troupe fut surprise par une bande de plusieurs centaines de sauvages et massacrée de la manière la plus atroce. L'*Alcmène* tira une vengeance terrible de cet acte de barbarie.

On venait de discuter à Paris la question d'une colonie pénitentiaire; la Nouvelle-Calédonie paraissait mieux convenir à cette destination que la Guyane. L'amiral Febvier des Pointes en prit possession le 1er mai 1853. La baie de Nouméa, sur la côte occidentale, fut choisie à cause de la sécurité de son mouillage pour devenir le centre de la colonie.

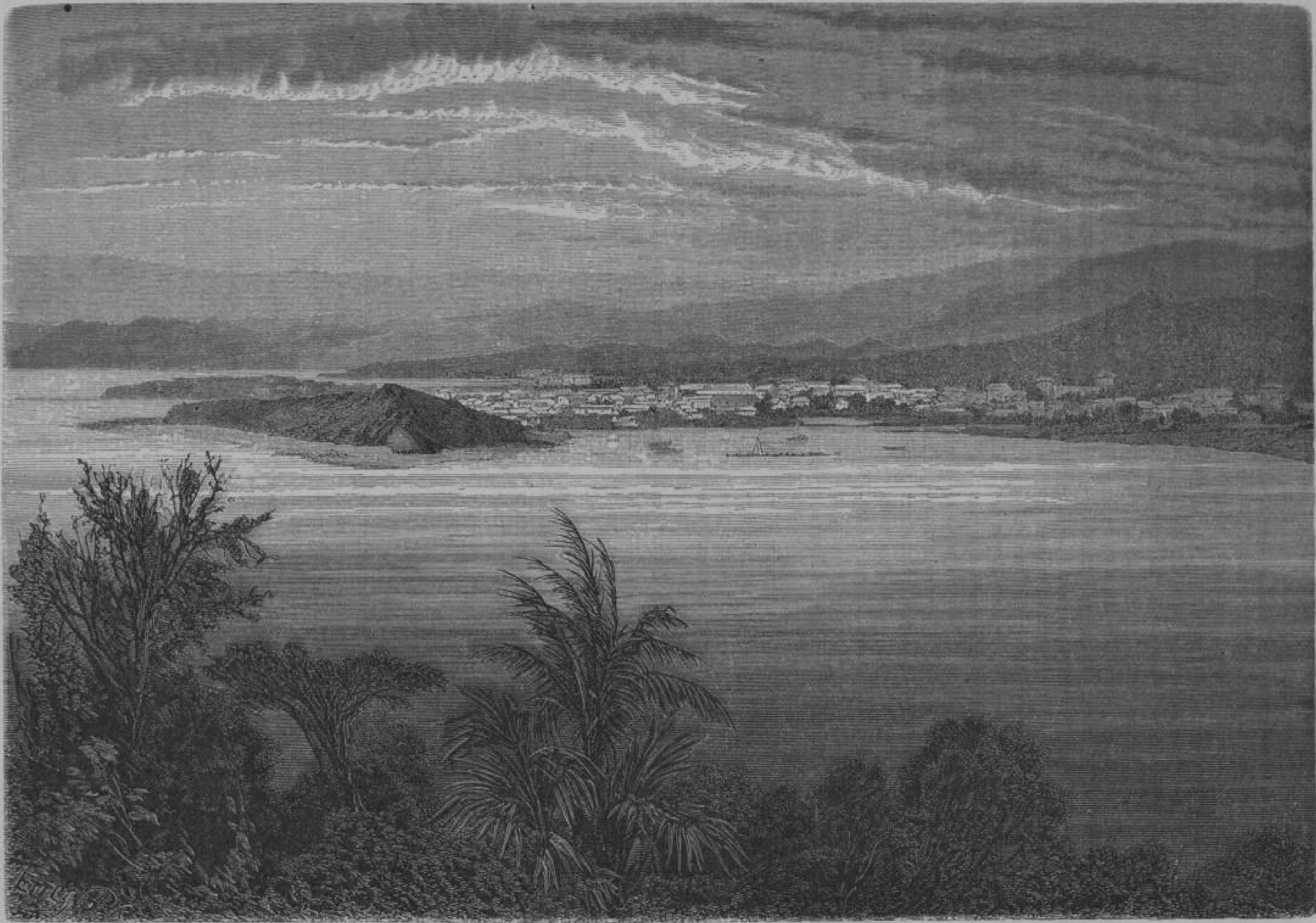


Le pont des Français, près de Nouméa (P. 122, col. 1.)

La prise de possession de la Nouvelle-Calédonie par la France s'était faite bien à propos, car, quelques jours à peine après que nos couleurs y avaient été arborées, la *Havana*, navire de la marine anglaise, venait y planter le pavillon d'Albion; par un hasard curieux, nous précédâmes également de fort peu les Anglais à l'île des Pins, qu'ils allaient annexer à leur empire colonial, lorsqu'ils apprirent, sur les lieux mêmes, que la France en avait pris possession. Quant aux îles Loyalty, chaîne qui s'étend parallèlement à la côte orientale de la Nouvelle-Calédonie, nous y sommes installés depuis 1864.

Nouméa, capitale de la colonie, située sur la côte occidentale, vers le sud de l'île, est aujourd'hui une ville florissante, et sa population s'accroît tous les jours. Cependant, elle est mal située relativement au reste de l'île. Voici à ce sujet ce que dit M. Garnier :

« Que l'on imagine, en effet, une longue presqu'île montueuse : son extrémité profondément échancrée contourne une baie dont l'ouverture est en grande partie fermée par une île allongée : l'île *Nou* ou *du Bouzet*. Dans ce port, les navires sont complétement à l'abri ; les blockaus placés à l'extrémité de la presqu'île ne sauraient être entourés par des ennemis venant de l'intérieur, ni même surpris, car quelques sentinelles sur les hauteurs dominent la presqu'île. Au début, c'était donc le meilleur point stratégique que l'on pût trouver dans l'île, et cela n'avait point échappé au génie d'un Anglais, le capitaine Paddon, qui longtemps avant notre arrivée avait des établissements en Nouvelle-Calédonie, où il était pour ainsi dire souverain ; or il occupait déjà cette position lorsqu'elle attira l'attention du premier commandant français ; seulement la *station* Paddon était sur l'île Nou, qui ferme le port, et non à l'extrémité de la presqu'île. Quoi qu'il en soit, cette heureuse et forte situation stratégique épargna peut-être dans le principe beaucoup de sang ; l'audace des naturels était grande alors, si grande que, maintes fois, ils osèrent pousser leurs attaques jusqu'au milieu de la ville naissante; ils massacrèrent un jour le gardien du sémaphore qui domine la ville de Nouméa. Peu à peu, cependant, on ne tarda pas à pacifier les Canaques ; dès lors, les raisons qui avaient fait choisir cet emplacement étaient en grande partie sans valeur, mais des installations considérables avaient déjà été faites ; on ne songea même pas alors à transporter la capitale dans un lieu plus convenable. Cependant une ville d'agriculture, de commerce, n'a pas les mêmes besoins qu'un



Nouméa, capitale de la Nouvelle-Calédonie. (P. 20, col. 1.)

fort, ou du moins ne les a pas au même degré; de plus, en première ligne, elle doit avoir d'abondantes sources d'eau fraîche, ce qui manque entièrement dans la presqu'île de Nouméa, où, à part l'aiguade de l'île Nou, le ruisseau le plus voisin est au *Pont des Français*, à 10 kilomètres.

» Qui pourrait croire que, dans une île comme la Nouvelle-Calédonie, l'un des pays du monde les mieux arrosés, on ait choisi pour capitale une ville où la seule eau potable soit à peu près exclusivement celle que l'on recueille lorsqu'il pleut? Les toitures sont les surfaces qui servent à colliger les eaux pluviales; aussi le pigeon domestique est-il sévèrement interdit; sur certains points il y a des puits, mais les eaux y sont ordinairement chargées de sels; lorsqu'il n'a pas plu depuis un mois et moins, on boit de l'eau remplie de larves de moustiques, que l'on voit s'agiter et se mouvoir dans tous les sens au milieu du fluide; et, supplice d'un autre genre! sous ce soleil brûlant, où de larges, de fréquentes ablutions sont de nécessité hygiénique, on est forcé de n'en jouir qu'à la manière de l'avare le plus parcimonieux. »

Depuis l'époque où écrivait M. Jules Garnier, bien des améliorations ont été faites à Nouméa, et la dernière insurrection canaque a prouvé une fois de plus combien on avait eu raison de sacrifier quelques commodités à une sécurité certaine.

La Nouvelle-Calédonie est, comme la plupart des terres de l'Océanie, ceinte de bancs de coraux, qui laissent ordinairement entre eux et la terre un canal suffisamment dégagé pour que la navigation y soit possible; et, bien loin de lui nuire, comme on serait d'abord tenté de le supposer, ces lignes de corail forment une véritable jetée contre les grandes lames et les gros temps du large : c'est une rade continue où de petites embarcations peuvent naviguer en sûreté le long de la côte, avec un équipage très-faible.

Les lignes de ces récifs offrent au navire qui vient du large un spectacle saisissant, dans lequel la puissance de la mer se montre avec toute sa majesté et sa splendeur. Que l'on se figure, en effet, des milliers de lames rapides, silencieuses, gigantesques qui s'élancent sans cesse, béliers puissants, contre cette barrière, œuvre d'animalcules infiniment petits : le choc est terrible, le vague se brise en écume avec un bruit tantôt sourd, tantôt retentissant, qui se fait entendre à une grande distance, éveillant la nuit l'attention du pilote. Sur le pont d'un navire, on n'entend jamais ce bruit constant et sourd sans être pénétré d'une certaine terreur, même pendant le jour, et le marin le plus expérimenté est celui dont le front est parfois le plus soucieux.

Si cette digue madréporique était continue, il serait naturellement impossible d'atterrir, mais, de distance en distance, elle est coupée de canaux plus ou moins droits, plus ou moins larges, qui prennent le nom de *passes*. Ces ouvertures correspondent ordinairement à l'embouchure d'une rivière un peu importante de la terre, dont le courant et les eaux plus douces, se prolongeant à une certaine distance dans la mer, sont les deux causes qui paraissent avoir suffi pour rompre la continuité de la grande barrière, en s'opposant au développement, à la vie, aux travaux des infatigables et innombrables zoophytes qui forment ces murailles.

« C'est toujours un moment solennel, dit M. Jules Garnier, un des plus consciencieux explorateurs de la grande île calédonienne, que celui où un navire, venant de la haute mer, pénètre dans la passe; et je n'ai jamais vu, lorsque, poussé par la brise, on glisse entre les deux parois écumantes de cette ouverture, le marin plaisanter ou sourire. Un silence absolu règne à bord, troublé seulement par le clapotement de la lame qui frappe les flancs du navire, par le *fasaiement* d'une voile ou le grincement du gouvernail; c'est que, à ce moment, une *saute* de vent, un calme subit, un courant imprévu, une bourrasque seraient peut-être l'arrêt de mort de tous; mais, peu à peu, les mouvements du bâtiment deviennent plus doux, la lame s'aplatit, la passe s'élargit, en face la mer est calme et libre jusqu'à ces contours élevés, sombres et nuageux, vers lesquels tous les regards se tournent et aspirent; une goëlette légère apporte le pilote à bord, et quelques heures après on mouille dans le fond d'un port bien abrité. »

La Nouvelle-Calédonie, dans son ensemble, est une terre élevée, une sorte de plateau montagneux, dont les deux escarpements, parallèles aux deux côtés, se présentent, vus de la mer, comme deux chaînes accidentées, hautes de 1200 à 1700 mètres, et laissant entre elles un intervalle de 12 à 15 kilomètres qui se creuse en larges vallées intérieures. Les montagnes de la grande chaîne sont profondément ravinées, leurs formes abruptes et leurs flancs escarpés, couverts de forêts d'un feuillage vert foncé.

Entre ces montagnes et la mer se trouvent des collines parfois très-élevées, mais de forme et d'aspect tout différents : leurs croupes arrondies ondulent vers le rivage, et leurs pentes, généralement assez douces, couvertes d'herbes et de niaoulis, sont cultivables à plusieurs centaines de mètres au-dessus du niveau de la mer. Dans un grand nombre de localités, entre la base des montagnes et la côte, on rencontre fréquemment des lisières dont l'étendue varie de 1 à 10 kilomètres. Ces plaines, formées de terres d'alluvion d'une grande fertilité, sont défendues contre les envahissements de la mer et voilées, pour ainsi dire, par un réseau de palétuviers, auxquels certains explorateurs ont donné le nom de *marais*.

A suivre. LOUIS ROUSSELET.

LE CHIEN DU CAPITAINE[1]

CHAPITRE VIII

Le capitaine Pigault, qui avait dévoré cette lettre en un clin d'œil, en reprit ensuite la lecture, lentement, phrase par phrase, ligne par ligne, et presque mot par mot! puis il la laissa tout ouverte sur ses genoux, hocha la tête à deux ou trois reprises, et dit à demi voix :

« Du moment où je l'avais renvoyé de la maison cela devait finir ainsi ! »

A ce moment un léger bruit de feuilles froissées et de branches écartées derrière lui, et des pas qui se rapprochaient, lui firent retourner la tête. Il se trouva face à face avec sa femme.

« Toi ici! dit-il doucement.

— De qui est cette lettre? demanda la jeune femme, dont les sourcils se froncèrent subitement.

— Elle est de Zéro ! dit Jean Pigault, tout à sa pensée.

— Ah ! Zéro écrit donc, à présent? dit Lise avec un mouvement d'épaules.

— Je voulais dire du capitaine Tautin, à qui je l'avais donné...

— Et qui t'envoie de ses nouvelles?

— Précisément ! Mais toi-même, par quel hasard est-tu ici?

— C'est bien simple, dit Lise qui, tout à coup, était redevenue fort douce, et qui venait de s'asseoir sur le banc rustique, à côté de son mari. Tu es sorti ce matin un peu plus tôt que d'habitude, à ce qu'il m'a semblé, je t'ai vu marcher vite. Tu avais l'air préoccupé. J'ai cru qu'il y avait quelque malheur dans l'air, et je t'ai suivi...

— Pas tant de malheur que cela! fit Pigault, avec sécheresse ; Tautin a perdu Zéro, voilà tout ! »

Lise aurait pu répondre à son mari que, du moment où il ne l'avait plus, peu lui importait qu'il fût à celui-ci ou à celui-là ; mais elle n'osa point, tant il paraissait contrarié. Elle prit donc, sans rien répliquer, la lettre que Pigault lui tendait, et elle la lut tout bas.

« C'est bien malheureux ! dit-elle, en la lui rendant avec une certaine émotion. Qui aurait pu prévoir cela?

— On ne prévoit jamais ! » dit Jean Pigault sans la regarder.

Trois ou quatre mois se passèrent, et l'automne jaunit de nouveau les feuilles des hêtres, des platanes et des ormeaux qui décorent les beaux plateaux de la Côte de Grâce, sans qu'aucun incident vînt égayer ou attrister la vie un peu monotone, mais calme, et, à tout prendre, assez heureuse des deux époux. Pas une seule fois le nom de Zéro n'avait été prononcé par l'un ou par l'autre. Si le capitaine gardait du passé un souvenir pénible, il avait du moins la discrétion de n'en jamais rien laisser voir. Quant à la jeune femme, comme si elle eût eu à cœur de lui faire oublier les ennuis dont elle avait été la cause, et qu'elle n'avait pas prévus si grands, elle se montrait avec son mari pleine de gentillesse et de grâce. Il y avait là un changement, je dirais volontiers une conversion morale, qu'il eût été injuste de méconnaître. Il suffisait qu'elle pût croire qu'une chose était agréable à son mari pour qu'elle s'empressât de la faire. Pigault avait perdu un chien, mais il avait trouvé une femme. Peut-être, parmi nos lecteurs, s'en rencontrera-t-il qui ne le plaindront pas. Lui-même ne se plaignait point.

Seulement il se demandait parfois ce que Zéro était devenu; et, dans ces moments-là, une ombre assombrissait son front. Mais il essayait de chasser loin de lui cette pensée importune, et se reprochait à lui-même ce qu'il appelait une faiblesse indigne d'un homme. Lise devinait alors ce qui se passait en lui, et elle restait triste jusqu'à la fin de la journée.

Cependant elle s'occupait de sa maison comme la meilleure des ménagères, et l'on pouvait dire qu'il n'y avait pas dans tout Honfleur un intérieur mieux tenu que le sien. Sans avoir une grande fortune, à force d'ordre et d'économies, par un judicieux emploi de ses ressources modestes, elle arrivait à le faire mieux vivre que la plupart des riches bourgeois de la ville. Il ne faut pas croire que tous les hommes soient indifférents à ces mérites-là chez mesdames leurs épouses. Mais que de peines la brave petite femme se donnait pour obtenir ces résultats ! Les jours de marché, par exemple, elle se levait avec l'aurore, et, suivie de Jeanneton, qui portait le panier, elle achetait de première main ce que les paysannes apportaient de meilleur au chef-lieu de canton.

Un certain samedi, qu'elles revenaient ainsi toutes deux, avec toutes sortes de bonnes choses, et charmées de faire des gâteries au capitaine, qui dormait encore, Lise, qui marchait la première, aperçut devant sa porte, couchée en travers, une forme étrange, dont tout d'abord, et à première vue, elle ne distingua point la nature. On eût dit d'une masse sombre, d'un tas de poils noirs et gris, qui ne remuait pas.

Elle recula, avec un sentiment de crainte plus instinctif que justifié — car cette chose sans nom semblait inoffensive — et elle appela sa bonne.

« Jeanneton, Jeanneton ! qu'est-ce que cela peut bien être, regardez donc ! »

Jeanneton, fille des champs, robuste et hardie, passa devant sa maîtresse, qui venait de faire deux pas de retraite, et toucha du pied l'objet inconnu.

On entendit un murmure plaintif, quelque chose comme un gémissement. Puis lentement, péniblement, la chose se souleva, accentua ses lignes,

[1] Suite — Voy. pages 11, 27, 43, 59, 74, 90 et 107

et les deux femmes virent devant elles un chien !

« Dieu ! madame, mais c'est Zéro ! » s'écria Jeanneton qui, dans son saisissement, faillit laisser tomber le panier aux provisions.

Zéro, car, en effet, c'était bien lui, Zéro, en entendant prononcer son nom, remua doucement la queue, comme pour faire voir qu'il avait compris ce que Jeanneton venait de dire. Mais, en reconnaissant Mme Pigault, le pauvre animal se ressouvint hélas ! que la maîtresse de la maison ne l'aimait pas, et timide comme les malheureux, serrant la queue et portant bas l'oreille, sans se plaindre, mais en lui jetant un regard navré qui semblait lui demander grâce, il se traîna lentement, péniblement de l'autre côté de la route, et se coucha au bord du fossé, les yeux fixés sur le logis dans lequel peut-être il ne rentrerait jamais, mais au seuil duquel il était revenu mourir.

« Ah ! madame, dit Jeanneton, dont le cœur était compatissant et l'âme tendre, sous sa rude enveloppe, voyez comme il est maigre ! ses os crèvent sa peau !

— Oui, dit Lise, on voit qu'il a souffert. Je n'aurais pas cru que cela pût me faire autant de peine ! »



Elle lut la lettre. (P. 123, col. 1.)

Le regard de l'infortuné, si craintif et si douloureux, plus éloquent qu'aucune parole humaine, entrait comme un aiguillon, dans le cœur de la jeune femme, où il enfonçait la pointe du remords.

« Faut-il que j'aie été mauvaise, pensa-t-elle, pour qu'il ait si peur de moi ! »

Elle l'appela.

Zéro se souleva comme pour aller à elle ; mais, comme s'il n'avait pas cru que ce fût vrai, il se recoucha à la même place. La jeune femme comprit ce qui se passait en lui.

« Mais, dit-elle d'une voix affectueuse et bonne, je vais à toi, puisque tu ne veux pas venir à moi ! »

Elle traversa rapidement la route. Zéro se rasa contre terre, craintif. Mais elle, pour le rassurer, prit dans ses deux petites mains cette grosse tête, qui n'était pas devenue plus belle en voyageant, mais qui était toujours restée si intelligente, et elle la flatta, la caressa, en donnant les plus doux noms à celui qui n'avait jamais reçu d'elle que de dures rebuffades, et trouvé chez elle que des dédains.

Le changement était si grand que, tout d'abord, Zéro, rendu défiant par l'expérience amère de la vie, n'y voulut pas croire. Il regarda son ancienne maîtresse à deux fois, comme pour s'assurer qu'elle ne le trompait point.

Peu à peu, cependant, il se laissa convaincre, et, tout reconnaissant, il lui lécha les mains, et la regarda avec des yeux qui la remerciaient, et qui lui disaient clairement :

« C'est bien vrai, n'est-ce pas ? Tu ne voudrais pas tromper un pauvre chien qui ne t'a jamais fait de mal ? »

Jeanneton, cependant, venait d'ouvrir la porte de la cuisine, et Zéro se sentait de furieuses envies d'entrer. Mais il hésitait encore, et, toujours immobile à la même place, il regardait l'intérieur brillant de cette maison, où il avait jadis été si heureux, et dont on l'avait si cruellement chassé.

« Allons ! viens ! » lui dit Mme Pigault, qui devinait toute sa pensée, et qui voulait se faire pardonner ses torts.

Elle entra : il la suivit.

Mais il était tellement épuisé par la fatigue et le besoin, qu'à peine arrivé dans la cuisine, il se coucha sur la première dalle, comme s'il n'avait pas eu la force d'aller plus loin ni de se tenir debout. « Il meurt de faim ! » dit la compatissante Jeanneton.

Lise prit la tourte, et, elle-même, coupa une tranche de pain, épaisse et large, et la divisa en très-petits morceaux, qu'elle lui donna l'un après l'autre... L'affamé n'en faisait qu'une bouchée. Ils disparaissaient comme si on les eût jetés dans un gouffre. Il aurait dévoré la miche tout entière, et Lise était si contente du plaisir qu'elle lui faisait, qu'il n'aurait pas fallu la prier beaucoup pour qu'elle la lui donnât.

« C'est assez, madame ! dit la prudente cuisinière. Il ne faut pas qu'il mange trop, après un si long jeûne. Ce serait capable de lui donner une indigestion... Je lui ferai une bonne soupe tantôt. »

Cependant, Zéro, le cri de l'estomac apaisé, se souvint qu'il avait un cœur. Il promena autour de lui ses yeux qui cherchaient partout, et ce qu'ils cherchaient, on le savait bien !

Il alla flairer les habits du capitaine que Jeanneton, la veille au soir, avait déposés sur une

chaise tout près de la cheminée, et son odorat si fin ne le trompa point sur leur provenance.

Certain désormais de la présence de son maître, il regarda tour à tour Lise et l'escalier qui conduisait à la chambre du capitaine, comme s'il avait voulu lui demander la permission de monter.

« Ah ! madame, fit Jeanneton, en joignant les mains, que monsieur va donc être content, lui qui avait tant de chagrin !

— Oui ! bien content ! et je ne veux pas retarder son bonheur... la joie ne fait pas toujours peur ! Allez ouvrir doucement la porte de la chambre : c'est Zéro qui va le réveiller. »

Zéro avait écouté tout ce dialogue avec une telle attention que l'on eût dit vraiment qu'il en comprenait le sens. Il monta lentement derrière la bonne ; mais à peine eut-elle ouvert la porte qu'il se jeta dans ses jupons, au risque de s'y empêtrer et de la culbuter, et il se précipita dans la chambre.

Il vit son maître, bondit vers le lit, et tomba comme une masse sur la poitrine du dormeur. Jamais, on peut le dire, homme ne fut réveillé plus brusquement.

Le capitaine poussa un léger cri, avant même d'ouvrir les yeux, et le chien, qui craignit sans doute de lui avoir fait du mal, redescendit du lit aussi vite qu'il y était monté. Jean Pigault, cependant, complétement réveillé, regarda autour de lui, et voyant dans sa chambre celui qu'il croyait à l'autre bout du monde, il se demanda s'il ne dormait point encore. Mais Zéro, sautant pour la seconde fois sur son lit, put le convaincre par la réalité de son poids de la réalité de sa présence. La folle ardeur de sa joie acheva victorieusement la démonstration. Quel autre que ce pauvre Zéro l'aurait donc tant aimé, et se serait livré à tant de transports en le revoyant ? On ne rencontre pas deux chiens comme celui-là dans sa vie !



C'est Zéro ! s'écria Jeanneton. (P. 124, col. 1.)

Le capitaine enfonça ses deux mains dans la rude crinière emmêlée de Zéro, qui, depuis quelques jours, avait assez visiblement négligé les soins de sa toilette, et le regardant fixement dans les yeux :

« Oui, c'est bien toi, lui dit-il enfin, tu n'es pas plus beau qu'autrefois, mais tu as toujours l'air aussi bon... Ah ! d'où viens-tu, comme cela ? »

Zéro eût bien voulu répondre à toutes ces questions, mais Jean Pigault les lui faisait en français, et le chien de Norkind Van der Tromp ne parlait aucune autre langue que le bas-allemand — c'est ainsi qu'à Berlin on appelle le hollandais. Il dut donc se contenter de lécher les mains de son maître, et de le regarder avec toute la tendresse qu'il est permis à un chien d'exprimer par signes.

Mme Pigault eut la délicatesse de ne pas monter

tout d'abord. Elle ne voulait point troubler par une présence importune le plaisir que les deux amis éprouvaient à se retrouver ensemble. Mais, au bout d'un moment, craignant qu'une plus longue abstention n'eût quelque chose d'affecté, elle entra, souriante et gaie, et d'une gaieté très-sincère, en femme heureuse du bonheur de son mari.

Le capitaine, en l'apercevant, remarqua pour la première fois que Zéro était monté sur le lit et qu'il n'avait pas pris un bain de pieds ce matin-là. Aussi, pour éviter un orage qui pouvait assombrir si tristement les premières heures du retour et du revoir :

« Veux-tu bien descendre, malheureux ! dit-il, en prenant le chien par la peau du cou; tu ne vois donc pas que nous avons des draps blancs d'hier!

— Laisse-le, va! dit Lise, involontairement attendrie; vous êtes si contents tous deux que cela vaut bien un blanchissage. »

Ces paroles contrastaient si fort avec la première manière de sa femme que le capitaine, enchanté mais non moins surpris, la regarda à deux fois, pour s'assurer qu'elle était sincère.

Lise comprit ce regard, et, répondant à ce que son mari pensait mais ne disait pas :

« C'est moi qui l'ai retrouvé, et qui te l'ai envoyé ! fit-elle ; ne t'occupe donc pas de ces misères-là... Je ne veux pas qu'elles troublent notre bonheur à tous trois !

-- A tous trois! dis-tu vrai? dit le capitaine.

— Oui, à tous trois! répéta Mme Pigault avec une certaine fermeté. J'ai été bien dure parfois pour ce pauvre chien, ajouta-t-elle, en passant sa jolie main blanche et fine sur la tête de Zéro, qui ne s'était jamais vu à pareille fête... Mais, que veux-tu, mon ami? ce n'est pas ma faute ! je trouvais que tu t'en occupais trop !

— Chère enfant! certainement que j'aime bien cette pauvre bête! mais cette affection peut-elle se comparer à celle que j'ai pour toi? »

Les jolies joues de marbre blanc de Mme Pigault prirent une teinte rosée, et ses yeux bleus se relevèrent sur son mari, puis se baissèrent de nouveau.

« S'il faut tout dire, continua Lise, autrefois je ne le trouvais pas beau, à présent, il me semble superbe!

— Ce qui prouve que l'amour est aveugle! fit le capitaine, en riant de son large rire, car le pauvre diable est plus laid que jamais!

— Enfin, s'il me paraît beau, à moi, tu n'y peux rien, j'imagine! Je ne suis pas une mauvaise, va! poursuivit la jeune femme, et tu sais que j'ai de l'affection pour toi, mon cher Jean!... Aussi, quand j'ai été bien certaine que tu ne me préférais pas ce pauvre toutou. .

— Encore, Lisette!

— Et que tu avais bien voulu le renvoyer à cause de moi, vrai! cela m'a changé tout à fait les idées!... Je m'en suis voulu de l'avoir fait chasser de la maison pour une couple d'œufs... d'autant plus que ceux de l'épicier ne sont pas mauvais!... Puis, quand j'ai été témoin de la peine que te faisait son absence, quand j'ai vu avec quelle douceur tu portais ton chagrin, évitant même de me le faire voir, j'ai eu de véritables remords... Vrai, si j'avais su où le trouver, je serais allée le chercher moi-même, et je te l'aurais ramené par l'oreille... Et, maintenant qu'il nous est rendu, tu peux être bien certain que je ne lui ferai plus jamais de misères... Je veux qu'il m'aime aussi, moi! Crois-tu qu'il voudra bien?

— Il t'adorera! garde-toi d'en douter! fit Pigault en riant; je suis sûr, à présent, que c'est moi qui vais être jaloux!

— Alors, nous allons mener une bonne petite vie tous ensemble! » dit Lise en frappant joyeusement ses deux mains mignonnes l'une contre l'autre!

Elle avait dit vrai. Rien ne gâta les joies innocentes, rien ne troubla la paix heureuse de ce trio d'amis. Zéro, qui n'avait pâli que pendant quelques jours, reprit bien vite son embonpoint respectable, et par son affection, sa gentillesse et son intelligence, il fit le bonheur des deux époux, qu'il aima à peu près également. Il affectait même parfois une certaine préférence pour la femme; mais on a tout lieu de croire que ce n'était là qu'une simple galanterie, car il glissait parfois du côté du mari un regard très-fin, qui lui disait clairement :

« N'en crois rien! tu sais qu'au fond c'est toujours toi que j'aime le mieux; mais il faut flatter un peu les femmes! »

Jean Pigault trouvait que son chien avait raison, et n'avait garde de se plaindre.

A suivre. LOUIS ENAULT.

LE PAPIER DANS L'ANTIQUITÉ

Le papier de coton, tel qu'on l'emploie aujourd'hui, était inconnu des anciens. Les Arabes furent les premiers qui l'introduisirent en Europe, vers le VIIIe siècle, et son invention est attribuée aux Chinois. Ce qui tint généralement lieu de papier dans l'antiquité, ce fut le *papyrus*, espèce de matière ligneuse que l'on tirait de la plante du même nom.

Le papyrus, dont on peut voir des spécimens dans les squares de Paris, et notamment dans le jardin du Luxembourg, près de l'entrée qui fait face à la rue Soufflot, est formé par une hampe, ou tige sans feuilles, d'une hauteur qui dépasse quelquefois 2^m^,50, et terminée à son sommet par une touffe de feuilles déliées, semblables à des filaments. On for-

me par la réunion de ces plantes des massifs très-agréables à la vue. L'hiver, on les rentre dans les serres chaudes.

Le papyrus à l'état sauvage se rencontre encore dans quelques localités marécageuses de la Syrie, mais il couvre d'immenses espaces dans la haute vallée du Nil, où ses touffes serrées obstruent presque complétement en certains endroits le cours du grand fleuve. En Europe, on ne le trouve que dans un seul endroit, c'est dans les environs de Syracuse, sur les bords de l'Anapo. En 1874, me trouvant à Syracuse, je remontai en barque le cours de cette rivière jusqu'à la fontaine de Cyané, et je fus émerveillé de l'effet pittoresque produit par les gracieuses ombelles des milliers de papyrus qui recouvraient les deux bords. Quelques tiges avaient l'épaisseur du bras, et atteignaient au moins la hauteur de 3 mètres. Quelques fûts de colonnes, encore debout, derniers vestiges de l'antique Syracuse, complétaient le charme du paysage. La fontaine d'Aréthuse, dans l'îlot d'Ortygie sur lequel est bâtie la Syracuse actuelle, est aussi entourée de papyrus.

Le papyrus fut d'abord employé en Egypte, où la plante croissait abondamment, sur les bords du Nil. Pline, dans son *Histoire naturelle*, nous donne de curieux détails sur les procédés employés par les Egyptiens pour la fabrication de ce papier. On coupait la tige entre la racine et le sommet, sur une longueur de $1^{m},30$ environ, on la fendait en deux, et on détachait adroitement, au moyen d'une aiguille, les pellicules concentriques qui recouvraient la tige. On obtenait ainsi des bandes fort minces, puis, sur une table inclinée et humectée avec de l'eau du Nil, on plaçait plusieurs de ces bandes, les unes à à côté des autres, de manière à former un large ruban. Sur ce ruban ainsi formé, on étendait transversalement d'autres bandes et on avait ainsi une sorte de treillage. Les parties adhéraient naturellement entre elles au moyen d'un mucilage renfermé dans leur substance. Après avoir préparé une feuille plus ou moins longue de ce papier, on la soumettait à une forte pression, on la battait au marteau, afin d'obtenir une plus grande adhérence, et on la faisait sécher au soleil.

Tels étaient les procédés bruts de fabrication pour le papier généralement répandu dans le commerce. Mais, lorsqu'on voulait obtenir une qualité supérieure, on perfectionnait l'encollage, et on faisait adhérer les bandes au moyen d'un mélange de farine, d'eau bouillante et de vinaigre. On employait quelquefois une bouillie très-fine de mie de pain, qui rendait la feuille imperméable et lui donnait une éclatante blancheur. Pour achever, on polissait le papier avec une dent d'animal ou une coquille. Grâce à ces différentes opérations, les Egyptiens ont préparé du papier qui s'est conservé jusqu'à nos jours, et nous ont transmis leur histoire. L'illustre Champollion a pu déchiffrer un papyrus qui datait de l'an 1732 avant Jésus-Christ.

De l'Égypte l'usage du papyrus se répandit en Grèce, et de là à Rome ; il commença à devenir universel à partir d'Alexandre le Grand. Le papier le plus fin était celui auquel on donnait le nom d'*hieratique* ou *sacré*, parce qu'il servait aux livres sacrés ; on le fabriquait avec la moelle de la plante. Le plus grossier était le *lencotique*, que l'on tirait de l'écorce extérieure. Aujourd'hui les habitants de Syracuse fabriquent un papyrus qui, s'il n'est pas aussi fin que l'ancien, est apte néanmoins à recevoir l'écriture.

Pour écrire sur ce papier, les Grecs se servaient d'une espèce de petit roseau (*calamos*), qu'ils taillaient comme nous faisons aujourd'hui pour les plumes d'oie ; ils le trempaient dans un récipient rempli d'un liquide noir (*melan*) analogue à notre encre, et ils traçaient leurs caractères comme nous sur le papier de chiffons. Les Hindous modernes emploient encore exactement les mêmes procédés.

Le papyrus n'était pas la seule substance en usage chez les Grecs pour recevoir l'écriture. Pour les communications épistolaires peu importantes, et surtout peu longues, ils se servaient de tablettes en bois ou en ivoire, ayant la forme d'un petit livre, et garnies tout autour d'un rebord. Le creux était enduit d'une couche de cire d'un brun rouge. Pour écrire, on labourait jusqu'au fond la cire avec un *style*, de sorte que les lettres se détachaient en blanc sur le fond brun du cadre. Le style était un petit poinçon, en fer, en argent ou en or, pointu par un bout pour entamer la cire, et terminé à son autre extrémité par une petite spatule, pour rabattre la cire quand on voulait effacer. De là l'expression latine de *vertere stylum*, retourner le style, pour dire effacer, corriger. Par analogie, on a appelé style, en français, la manière propre à chaque individu d'exprimer ses pensées par écrit.

On comprend que les tablettes n'étaient pas commodes quand il s'agissait de communiquer avec une ville éloignée et de soutenir une longue correspondance. Une autre manière fut employée à cet usage, concurremment avec le papyrus, ce fut le *parchemin*, ou peau de bête préparée spécialement. Le parchemin s'appelait en grec *pergamenon*, de Pergame, la ville où il fut, sinon inventé, du moins mis largement en usage. Eumène II, roi de Pergame, qui régna de 198 à 157 avant Jésus-Christ, avait fondé, dans le commencement de son règne, une bibliothèque célèbre dont la réputation commençait à égaler celle de la bibliothèque d'Alexandrie. Ptolémée V, Epiphane, qui gouvernait alors l'Égypte, jaloux de la prospérité de la rivale d'Alexandrie, interdit l'exportation du papyrus, croyant empêcher ainsi les habitants de Pergame d'augmenter leurs livres. Mais ceux-ci suppléèrent au papyrus par le parchemin, et assurèrent ainsi à leurs manuscrits une plus grande durée. Cette substance est encore employée aujourd'hui pour les écritures qui doivent être conservées longtemps : diplômes, conventions diplo-

matiques, lettres nobiliaires, d'où le mot de *parchemins* pour désigner les titres de noblesse.

Les Romains employèrent beaucoup le parchemin, auquel ils parvinrent à donner une blancheur éclatante. Il fut aussi très-usité au moyen âge. Mais cette substance étant devenue rare par suite de la décadence de sa fabrication, certains moines, poussant trop loin le mépris des manuscrits antiques, grattèrent les parchemins qu'ils avaient dans leurs bibliothèques, afin d'y écrire leurs propres ouvrages. Cet acte de vandalisme avait fait perdre ainsi de nombreux ouvrages d'auteurs latins célèbres, parmi lesquels il suffit de citer Cicéron, Tite-Live et Tacite. Quelques savants, prenant ces parchemins et grattant à leur tour l'écriture des moines, sont parvenus à déchiffrer l'écriture ancienne quelquefois mal effacée et à rétablir le texte des auteurs primitifs. Le cardinal Angelo Mai (1782-1854), nommé bibliothécaire du Vatican en 1819, s'est rendu célèbre par ce travail de découverte et de restitution de textes. C'est à lui que l'on doit notamment des fragments importants du traité *De la République* de Cicéron. Ces manuscrits ainsi regrattés portent le nom de *Palimpsestes*, d'un mot grec composé qui signifie *gratter de nouveau*.



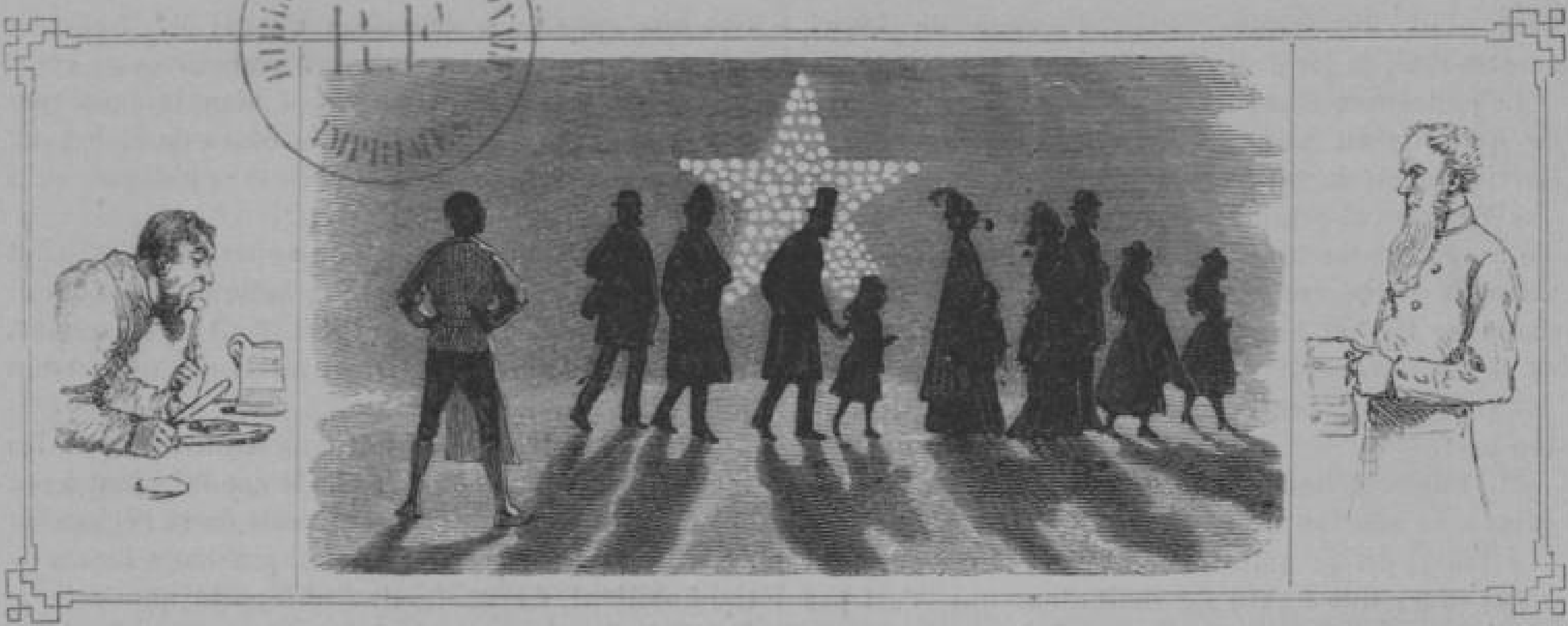
Papyrus des bords de l'Anapo, en Sicile. (P. 127, col. 1.)

Quel était le prix du papyrus chez les anciens ? Très-élevé, si l'on en croit quelques auteurs. Diogène Laërce raconte que le philosophe Cléanthe, trop pauvre pour acheter du papier, recueillait les leçons de son maître Zénon sur des tessons et sur des omoplates de bœuf. Nos écoliers, qui gâchent inutilement tant de papier, sont plus heureux que le pauvre étudiant d'Athènes, qui apprenait ainsi le stoïcisme. A son tour, Juvénal se plaint de ce que le métier d'historien est ruineux, à cause du papier qu'on y emploie :

> ... millesima pagina surgit
> Omnibus et crescit multa damnosa papyro.

Aristote paya 66 000 francs environ de notre monnaie quelques livres de Speusippe. Ces exemples et bien d'autres établissent que le papier était fort cher, et le savant M. Egger abonde dans ce sens. Un savant juriste, M. Caillemer, partisan d'une idée opposée, fait observer justement que de simples particuliers avaient cependant des bibliothèques considérables ; en outre les Athéniens, très-processifs de leur nature, produisaient devant les tribunaux une multitude de pièces écrites, ce qui leur eût été impossible si le papier avait été trop cher. M. Caillemer cite en outre un document authentique qui fixe le prix de vingt feuilles de papyrus à 3 fr. 20 de notre monnaie. « Que Platon et Aristote, ajoute-t-il, aient payé fort cher une œuvre inédite et qui n'est point dans le commerce, qu'importe au point de vue du prix du papier? De ce qu'un éditeur aura payé cent mille francs un manuscrit à lui remis par tel ou tel de nos illustres contemporains, faudra-t-il que nos descendants en tirent cette conclusion que le papier était chez nous d'une valeur exorbitante ? » Ce raisonnement nous semble assez juste.

Charles Raymond.



Les silhouettes se dessinaient sur le fond lumineux. (P. 129, col. 1.)

LE NEVEU DE L'ONCLE PLACIDE[1]

TROISIÈME PARTIE[2]

L'HÉRITAGE DU VIEUX COB

XVII

M. Poinsett devient suspect. — Le policeman Ticket. — « Enfoncé Delmonico! » — M. Poinsett visite une villa à louer.

Quand la grille de Rose-Cottage se fut refermée sur les voyageurs, M. Poinsett et le policeman regardèrent s'éloigner leurs silhouettes qui se dessinaient nettement sur le fond lumineux de l'étoile. Tobie, avant de rentrer à la maison, leur adressa un sourire d'orgueilleuse satisfaction, persuadé qu'ils étaient en extase devant son chef-d'œuvre, et regrettant qu'il n'y eût pas là deux mille personnes au lieu de deux. M. Poinsett d'un œil de connaisseur suivait tous les mouvements de M. Triquet, et s'émerveillait de son habileté et de sa stratégie. Quand les silhouettes eurent disparu une à une, sans qu'aucun cri ou aucune détonation eût troublé le silence du soir, il poussa un soupir de soulagement.

« Une froide nuit, policeman, pour se promener sur les avenues, dit-il avec une grande politesse.

— C'est ce que je me disais, répondit le policeman avec défiance, et je ne comprends pas qu'on flâne par un temps pareil, quand on n'y est pas forcé.

1. Suite. — Voy. pages 1, 17, 33, 49, 65, 81, 97 et 113.
2. Voy. la première partie, vol. X, pages 97 et suivantes; et la deuxième partie, vol. XII, pages 209 et suivantes.

— C'est pour moi que vous dites cela? demanda M. Poinsett avec bonhomie.

— Je dis cela en général, reprit le policeman d'un ton sec.

— J'entends bien, dit M. Poinsett d'un air tranquille : vous parlez en général; mais comme vous n'ajoutez pas : « Exception faite pour les personnes présentes », j'en conclus que vous vous demandez ce que je fais ici à pareille heure, et pourquoi je regardais ces gens avec tant d'attention? »

Le policeman ne protesta pas, et se tint sur ses gardes.

« Vous êtes prudent, reprit M. Poinsett, et vous avez raison. Mais je suis sûr qu'avant deux minutes nous serons une paire d'amis. Voulez-vous avoir l'obligeance de me conduire au poste?

— Circulez! cria le policeman d'un ton bref.

— Arrêtez-moi, dit M. Poinsett, je suis un vagabond, je n'ai ni domicile, ni moyens d'existence. Votre devoir est de m'arrêter. Non? Diable! comment donc faire? Arrêtez-moi comme conspirateur; je suis mêlé, ajouta-t-il à voix basse, à cette fameuse affaire de Rose-Cottage, à propos de laquelle la police de Chicago a reçu une dépêche de celle de New-York. Votre consigne est de veiller sur Rose-Cottage et d'arrêter les individus suspects. Ne dites pas non, je le sais. Je suis un individu suspect; je rôde autour de Rose-Cottage, comme vous voyez; votre présence seule m'a empêché de tirer sur un gentleman qui

descendait de voiture. Pour l'amour de Dieu! arrêtez-moi, je ferai des révélations importantes. »

Le policeman demeurait tout interdit, ne sachant ce qu'il devait faire. Il fut tiré d'embarras par l'arrivée d'un de ses frères d'armes.

« Voyons cet original », dit le nouveau venu après s'être entretenu tout bas avec son confrère, et il s'avança délibérément vers M. Poinsett, lui posa la main sur l'avant-bras, et l'amena sous un des becs de gaz de l'avenue.

« Baissez votre collet, s'il vous plaît! » dit-il d'un ton bref.

M. Poinsett baissa son collet et regarda le policeman en souriant.

« Voilà, dit le policeman numéro 2 en souriant à son tour, une figure de malfaiteur qui n'est pas déplaisante. J'ai vu cette tête-là quelque part.

— On a eu la sottise, reprit M. Poinsett, de publier mon portrait dans le *Penny-Magazine*, c'est peut-être là que vous avez vu ma tête.

— Peut-être, dit le policeman numéro 2; mais ayez donc l'obligeance de m'aider un peu, vous vous appelez?...

— Je m'appelle Poinsett.

— Notre maître à tous, » dit gravement le policeman numéro 2, en faisant deux pas en arrière et en portant respectueusement la main à son chapeau.

Le policeman numéro 1, qui était un jeune homme, comparé au numéro 2, porta comme lui la main à son chapeau, et regarda le grand homme avec un mélange de curiosité et d'admiration, comme ferait un sous-lieutenant fraîchement sorti de l'école militaire de Saint-Cyr, en présence d'un général illustre.

Après avoir joui un instant de la surprise de ses deux humbles collègues, M. Poinsett demanda avec sa bonhomie ordinaire : « Je suppose que vous avez par ici un poste improvisé, un campement; l'un de vous peut-il me rendre le service de m'y conduire.

— M. Poinsett, c'est moi qui aurai cet honneur, dit le policeman numéro 2, car c'est moi qui suis le plus ancien. » Le policeman numéro 1 s'inclina devant cette raison péremptoire, et reprit mélancoliquement sa promenade solitaire, non sans un secret sentiment d'envie.

Le policeman numéro 2 s'appelait Ticket, et il aimait à faire observer que son nom s'écrivait absolument comme le mot *ticket*, qui désigne un billet de chemin de fer, ou de spectacle, ou de concert, ou d'exposition. M. Ticket n'était pas facétieux par nature; cependant, lorsqu'il était avec des amis, c'est-à-dire avec des gens qui n'étaient ni ses supérieurs ni ses inférieurs, il ne manquait pas d'égayer la société, en disant qu'avec lui on pouvait entrer partout sans payer, puisque l'on avait son *ticket*. Les uns disaient qu'il faisait ce jeu de mots uniquement pour prendre les devants, et n'être point plaisanté sur son nom. Les autres prétendaient qu'il avait reçu cette vieille plaisanterie de son père, qui la tenait lui-même de son père. Ces derniers disaient avec une apparence de raison que, si M. Ticket le policeman avait eu assez d'esprit pour inventer cette facétie à lui tout seul, il en aurait bien imaginé une ou deux autres au moins, dans le cours de sa longue carrière. Or il était de notoriété publique qu'il n'était jamais sorti de celle-là.

Comme M. Poinsett était son supérieur, M. Ticket se borna à lui signaler l'orthographe de son nom et supprima la plaisanterie du *ticket*. Tout en marchant, il s'excusait de conduire M. Poinsett par un chemin qui n'était guère convenable.

« Peuh! » fit M. Poinsett, qui trouvait tous les chemins convenables quand ils le conduisaient à son but. Son but, pour le moment, était de se réchauffer au feu du poste, de boire une ou plusieurs tasses de thé bouillant, de se mettre n'importe quoi sous la dent, et d'avoir un petit bout de conversation avec le chef du poste. « Peuh! peuh! peuh! » répondait-il d'un ton de bonne humeur à toutes les excuses de M. Ticket. Ils trottèrent, l'un suivant l'autre, de manière à traverser l'avenue en diagonale, ensuite ils franchirent un fossé, entrèrent dans un terrain vague, butèrent contre des briques et des plâtras, contournèrent un trou où il y avait eu de la chaux, un omnibus invalide qui pourrissait tranquillement dans un autre terrain vague, entrèrent dans une ruelle bordée de planches des deux côtés, et finalement s'arrêtèrent devant une grande cahute, moitié bois, moitié boue, qui avait été de son vivant une buvette pour les ouvriers d'une fabrique voisine, et qui était morte de consomption quand les ouvriers l'avaient abandonnée, parce qu'un tracé de chemin de fer avait emporté la fabrique.

M. Ticket frappa à la porte; la porte s'ouvrit, M. Ticket s'effaça poliment, et M. Poinsett entra. Plusieurs policemen enveloppés de couvertures dormaient dans un coin, sur une couche épaisse de paille de maïs, en attendant leur tour de garde; une dizaine d'autres policemen étaient groupés en rond autour d'un grand poêle confortable qui ronflait à vous réjouir le cœur. A quelque distance du poêle, près d'une table qui portait une grande lampe et des papiers, le chef du poste, étendu sur deux chaises, les bottes à la hauteur de la tête, écoutait la conversation de ses subordonnés, et daignait quelquefois y prendre part, mais sans jamais compromettre sa dignité et son autorité.

« Monsieur Poinsett! » dit M. Ticket en introduisant le nouveau venu.

Tous les hommes se levèrent avec empressement; le chef du poste sauta prestement à terre et se précipita vers M. Poinsett, qui lui serra la main sans façon.

« Vous êtes bien, ici, dit M. Poinsett pour couper court aux compliments.

— C'est improvisé, répondit le chef du poste.

— Je suis au courant, reprit M. Poinsett, en acceptant une chaise, au coin du poêle. Pourriez-vous me faire la charité d'une tasse de thé et d'un

croûton de pain. J'arrive de New-York pour affaires; je n'ai pas eu le temps de m'arrêter à Chicago, et me voilà. »

« Wilkes! » dit vivement le chef de poste.

Le policeman interpellé fit un signe de tête, et ouvrit une petite porte qui donnait accès dans une pièce, plus petite que la première.

« La cambuse? » demanda M. Poinsett en désignant la petite pièce d'un signe de tête.

Comme on s'émerveille toujours de la moindre parole d'un grand homme, les assistants échangèrent des regards d'admiration et des hochements de tête qui signifiaient clairement : « Hein? quel homme! quelle pénétration! il a deviné cela tout de suite! et pas fier, avec cela; il a dit: « La cambuse! »

A vrai dire, il n'était pas nécessaire d'être un grand homme pour deviner que c'était là la cambuse; il suffisait de n'avoir pas les nerfs olfactifs paralysés. Bien qu'en entre-bâillant la porte de la cambuse, Wilkes avait introduit dans le corps de garde une énorme bouffée de parfums culinaires.

Après avoir émerveillé les assistants par sa pénétration, M. Poinsett les émerveilla par la simplicité de ses manières. Il chauffa ses mains comme un simple mortel, les frotta ensuite l'une contre l'autre en poussant de petits cris de satisfaction, dit que ça allait beaucoup mieux, et que...

« Mais voici le thé, » s'écria-t-il en faisant pivoter sa chaise sur un des pieds de derrière, et il se trouva assis devant la table. Le chef du poste d'un revers de main balaya prestement jusqu'à l'autre bout de la table l'encrier, la plume et les papiers, qui auraient pu gêner M. Poinsett; Wilkes posa une véritable soupière de thé bouillant, à la droite de M. Poinsett; un second policeman mit un plat fumant de bœuf bouilli juste en face de M. Poinsett; un troisième policeman glissa un couteau et une fourchette sous la main droite de M. Poinsett; un quatrième installa une cruche d'ale un peu au delà du couteau et de la fourchette de M. Poinsett Pour couronner le tout, le chef du poste prit sur une tablette un flacon de pickles et une salière qui étaient sa propriété personnelle, et intercala discrètement ces objets au milieu des trésors au-dessus desquels souriait la bonne figure de M. Poinsett, enveloppée des vapeurs combinées du thé et du bœuf bouilli.

S'il y eut jamais au monde cinq personnes fières de leur œuvre, et disposées à se vanter toute leur vie du rôle qu'elles avaient joué dans un drame important, ce furent les quatre policemen et le chef du poste. Un policeman gourmet avait mis cuire des pommes de terre sous la cendre, avec l'intention de les emporter dans son mouchoir, pour charmer ses loisirs quand son tour de patrouille serait venu. Il y eut dans son âme une longue lutte entre la gourmandise et le désir de se distinguer. Ce fut l'amour de la gloire qui l'emporta; ayant délicatement tiré ses pommes de terre de la cendre, il les rangea en demi-cercle devant l'assiette du grand homme.

« Enfoncé Delmonico! » dit le grand homme avec une touchante familiarité.

Tous les grands hommes mangent vite; ils sont beaucoup trop occupés pour perdre leur temps devant leur assiette. M. Poinsett ne faisait pas exception à la règle.

Ayant avalé une pinte de thé bouillant pour se réchauffer, il dit deux mots à la pinte d'ale pour se rafraîchir; après quoi il attaqua le bœuf bouilli sans négliger les pommes de terre et sans faire fi des pickles. Au bout de cinq minutes, montre en main, le grand homme avait fait justice de tout ce qui était devant lui, sauf, bien entendu, de la vaisselle, du couteau et de la fourchette.



M. Poinsett fit son entrée dans la cuisine. (P. 133, col. 1.)

Pour payer en amabilité le festin de Sardanapale qu'il avait dépêché si lestement, il daigna se montrer facétieux. Ayant plongé ses regards avec une feinte surprise dans le fond de la cruche d'ale et de la soupière, il leva son plat et regarda dessous, fit mine de fouiller dans ses poches, et demanda en clignant l'œil « si quelqu'un pouvait lui dire où tout ça avait passé, pendant qu'il regardait d'un autre côté. »

Tout le poste fut dans une joie délirante, et M. Ticket, voyant le grand homme si familier et si bon garçon, se demanda s'il ne ferait pas bien de lui servir la plaisanterie paternelle.

Mais, pour avoir trop délibéré, il manqua cette occasion unique. Déjà M. Poinsett s'était remis aux affaires sérieuses, et chuchotait avec le chef de

poste. Ayant regardé à sa montre, le chef de poste appela à haute voix les hommes qui devaient prendre le service. Ceux qui étaient éveillés parachevèrent en un tour de main leurs préparatifs de départ; on fit lever ceux qui dormaient. M. Poinsett s'en alla bravement avec la petite troupe.

Une fois sur l'avenue, les hommes se dispersèrent dans plusieurs directions; M. Poinsett resta seul avec Wilkes.

« Qui est-ce qui habite cette villa? demanda M. Poinsett en désignant la villa dont le belvédère seul était éclairé par les lumières de l'avenue.

— Personne pour le moment, répondit Wilkes avec déférence. Elle est à louer.

— L'a-t-on visitée?

— Je ne sais pas.

— Le mur est mitoyen avec celui de Rose-Cottage, et l'on pourrait se cacher là-dedans, soit pour espionner, soit pour faire pis.

— Il y a toujours quelqu'un de nous qui se promène le long des murs du jardin; il est impossible qu'on puisse les escalader sans être aperçu, soit par l'un, soit par l'autre.

— Et vous êtes sûr que cette maison est inhabitée?

— Parfaitement sûr.

— Alors, voilà une fumée qui est suspecte, dit M. Poinsett.

— Quelle fumée? demanda Wilkes avec surprise, car il avait des yeux d'homme et non pas des yeux de lynx.

— Troisième cheminée, à gauche, dit M. Poinsett d'un ton bref. Il nous faut tirer cela au clair. Êtes-vous leste?

— Oui, assez, » répondit Wilkes avec surprise.

Sans autre explication, M. Poinsett alla se poser contre la partie du mur qui avoisinait la grille de Rose-Cottage. « Allons, houp! ajouta-t-il : faites vivement. »

Wilkes, troublé à l'idée de sauter sur le dos du grand homme, et de poser ses bottes sur les épaules du grand homme, hésita un instant. Puis, l'idée lui étant venue qu'il avait l'air de discuter les ordres d'un supérieur (et quel supérieur!), il prit son élan, et, en deux bonds et trois secondes, arriva à destination. M. Poinsett prit son élan à son tour, et fit un bond si prodigieux qu'il se suspendit par les mains à la crête du mur, s'enleva à la force du poignet jusqu'à placer son coude gauche sur le mur, et se trouva dessus sans laisser à M. Wilkes le temps de découvrir comment il s'y était pris.

« Procédons méthodiquement, » dit-il tout bas; et il suivit le mur mitoyen avec Wilkes sur les talons.

« Qu'avons-nous là? se demanda-t-il tout bas, au bout d'une cinquantaine de pas. Tiens! c'est une serre. La clef est sur la porte, voyons un peu. On a fumé ici il n'y a pas longtemps. Bon! bon! » et il ressortit.

« Ah! ceci est un escalier; bon! ceci est une passerelle; connu! Diable! on plonge d'ici dans Rose-Cottage; dangereux! dangereux! Le propriétaire ne se gêne guère d'établir un observatoire qui domine le voisin, et le voisin est bien bon de le permettre: on voit bien que c'est un Français. Ne me poussez pas, Wilkes, dit-il à son compagnon, arrêtez-vous un instant; il y a là quelque chose de noir sur la couleur blanche de la passerelle : il faut que je voie ce que c'est. »

Ayant reconnu à la lueur des godets de Tobie que la tache noire était tout simplement une feuille de lierre, il se pencha du côté du mur afin de voir plus clair, et constata que la feuille de lierre était fraîchement cueillie; là-dessus, il continua son monologue intérieur. « Feuille fraîche, ce n'est pas le vent qui l'a apportée là; ce sont nos fumeurs de la serre. » Il mit la feuille dans sa poche, et poussa son exploration jusqu'à l'autre bout de la passerelle. « Rien par ici, dit-il à Wilkes; maintenant explorons la maison. »

« Ah! une tache de lumière sur ce banc et sur le bas de cet arbre; cela vient du sous-sol, derrière la maison. Approchons doucement. »

Quand ils furent près de la fenêtre du sous-sol, ils se baissèrent pour regarder; mais ils ne purent rien voir. Les vitres, couvertes de vapeur en dedans, ressemblaient à des verres dépolis. Comme la lumière était rouge et crue, et que l'éclat en était capricieux et changeant, M. Poinsett dit à M. Wilkes: « C'est un feu de bois! »

« Que va-t-il faire? » se demanda M. Wilkes, avec la curiosité d'un apprenti médecin, qui se prépare à voir opérer un praticien consommé, dans une circonstance difficile.



XVIII

Le cache-nez chiné et le brin de paille font connaissance avec les poucettes de M. Wilkes. — M. Poinsett raconte l'histoire d'une feuille de lierre.

M. Poinsett, avec l'admirable simplicité de moyens qui caractérise le génie, avança tranquillement sa botte entre les barreaux de la fenêtre basse, prit son temps, et allongea un grandissime coup de pied dans une des vitres qui se brisa en cent morceaux. D'un seul coup d'œil, il s'assura que la cuisine contenait deux personnes seulement.

Il dit alors à haute et intelligible voix, comme s'il commandait à toute une escouade : « Je défends qu'on me suive, je veux descendre seul ; vous autres, couchez-les en joue d'ici, et au moindre mouvement suspect, tuez-les comme des chiens. »

Il descendit d'un pas délibéré l'escalier du sous-sol, et fit son entrée dans la cuisine aussi tranquillement que si c'eût été un poste de police rempli d'amis et d'admirateurs.

« Poinsett! s'écria avec terreur le cache-nez chiné.

— Lui-même, à votre service, dit le roi des *detectives* avec obligeance ; seulement, vous savez, l'homme, vous auriez pu dire : Monsieur Poinsett, sans vous écorcher la langue. Je ne vois pas pourquoi on ne serait pas poli, en affaires comme dans le monde.

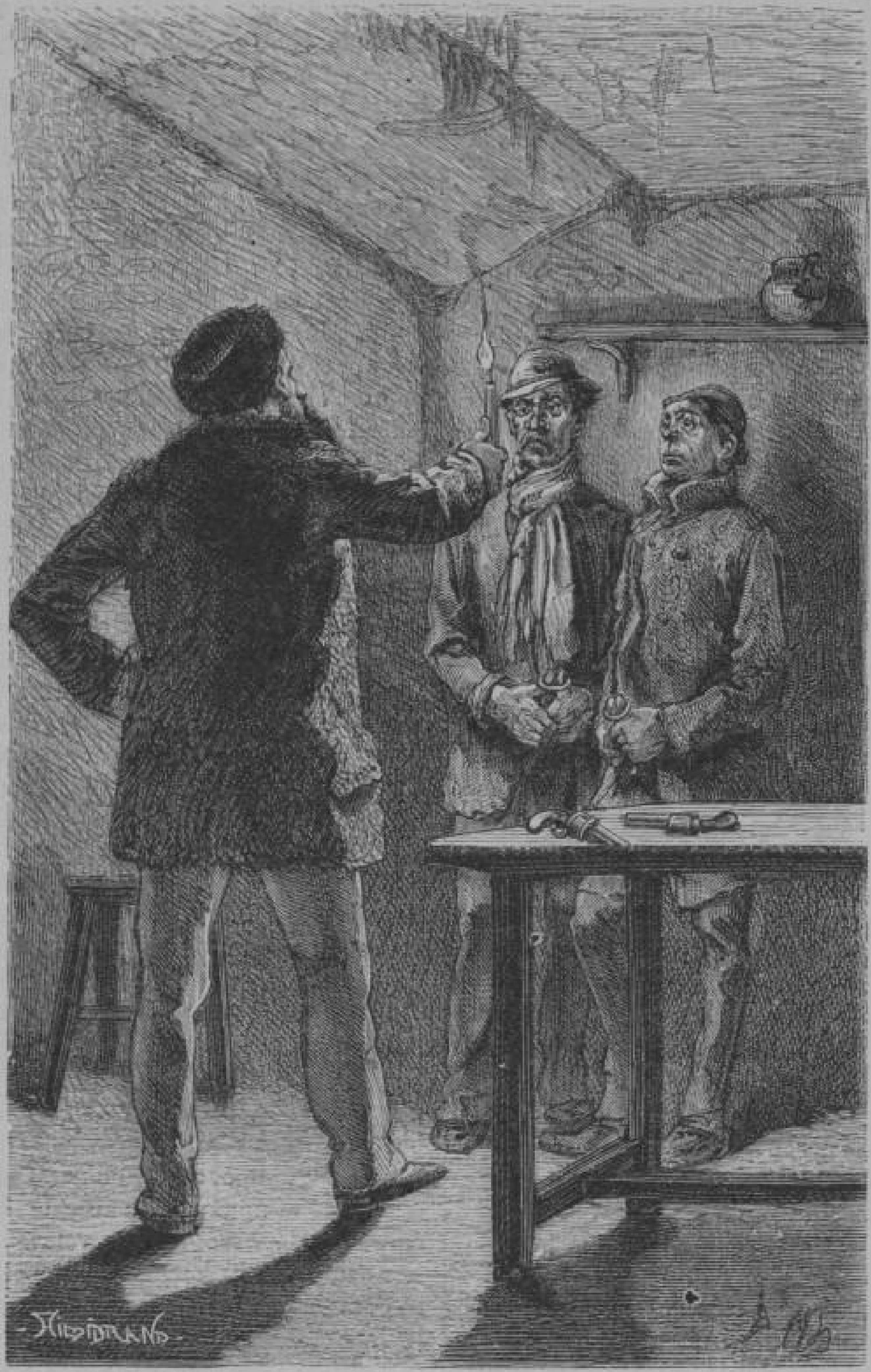
— Monsieur Poinsett, dit le cache-nez d'un ton suppliant, en voyant que M. Poinsett fouillait dans une de ses nombreuses poches, ne nous tuez pas ; vous voyez bien que nous nous rendons.

— Vous tuer! dit M. Poinsett d'un ton de doux reproche, vous me prenez pour un autre. Je m'acquitte de mes fonctions le moins mal que je puis, et je n'empiète jamais sur celles des autres. Vous tuer! l'homme, et que dirait le shériff? Ah! enfin la voilà ! »

Ayant tiré triomphalement de sa poche un petit paquet de forme longue, enveloppé dans un bout de journal, il déplia soigneusement le papier et en tira une bougie.

« Tenez, l'ami, dit-il au brin de paille, déposez sur la table ce revolver qui vous gêne, et allumez-moi ça ! »

L'homme au brin de paille avait les veines du front gonflées à se rompre, les mâchoires serrées, et les yeux hagards d'un loup pris au piége.



M. Poinsett prit la bougie. (P. 134, col. 2.)

« Je crois que vous ne m'avez pas entendu, murmura M. Poinsett d'un ton suave.

— Ned, pas d'imprudence, dit le cache-nez d'une voix altérée; nous sommes pris, mais on ne peut rien prouver contre nous...

— Oh! rien du tout, insinua gracieusement M. Poinsett. Allons, Monsieur Ned, un peu de complaisance, s'il vous plaît. »

Ned regarda son complice avec un profond mépris, et M. Poinsett avec une sorte d'admiration haineuse; ensuite il fut pris d'un tremblement nerveux, comme un homme qui soutient une terrible lutte intérieure ; tout à coup, il prit son parti, dompté par une volonté bien supérieure à la sienne.

« Voilà mon arme, dit-il en tendant le revolver par la crosse ; je suis un soldat vaincu qui rend ses armes; mais je ne suis pas un domestique, et je n'allumerai pas la bougie. Que l'on tire sur moi, dit-il en croisant ses bras sur sa poitrine et en faisant

face à la fenêtre; mais je n'allumerai pas la bougie.

— Je l'allumerai, moi, s'écria le cache-nez chiné qui craignait une catastrophe.

— Oh! le laquais! dit son complice avec un dédain de grand seigneur.

— Vous êtes bon, vous! » grommela le « laquais ».

Ayant saisi la bougie avec un empressement obséquieux, il se jeta à quatre pattes devant le foyer, souffla sur un tison pour allumer la bougie, et regarda M Poinsett comme pour lui demander où il fallait la mettre.

« Là, sur la tablette! lui dit négligemment M. Poinsett. Maintenant, messieurs, je suis aux regrets d'avoir à froisser votre susceptibilité; mais la règle veut... Monsieur Winter! cria-t-il, en s'adressant par la fenêtre à un M. Winter imaginaire; ayez donc l'obligeance de m'envoyer un de ces messieurs, M. Wilkes, par exemple. »

M. Wilkes descendit avec empressement.

« N'auriez-vous pas sur vous.. ? » lui demanda M. Poinsett, et il compléta sa phrase interrompue par une pantomime très-expressive. Il rapprocha ses deux poings fermés, pouce contre pouce, ouvrit ensuite tous les doigts, et les agita, tandis que les pouces restaient collés ensemble, comme retenus par des liens invisibles.

M. Wilkes tira de sa poche des liens visibles, en forme de poucettes d'acier, si jolies, si mignonnes, que, rien qu'à les voir, on éprouvait le désir de les essayer. C'était le dernier modèle, patenté et breveté après un concours public.

« Ça, c'est dans l'ordre, dit l'homme au brin de paille, et il tendit sans hésiter ses deux mains, les pouces rapprochés.

— Pas comme cela, lui dit doucement M. Wilkes.

— Vous savez, répondit Ned, on ne réussit jamais du premier coup; c'est la première fois que ça m'arrive, à moi, d'essayer ces bagues-là.

— Espérons que ce sera la dernière, » dit gravement M. Poinsett. Le caractère de cet homme l'intéressait.

« Comment l'entendez-vous?

— Dans le bon sens, reprit M. Poinsett avec empressement. Votre cas n'est pas bon; mais il ne me semble pas pendable. Je veux dire que vous profiterez de la leçon, et que vous rentrerez dans la bonne voie.

— Si j'étais un hypocrite comme certaines gens que je connais, je répondrais : Amen. J'aime mieux vous dire que je n'en sais rien du tout. Faites de cet aveu ce que vous voudrez.

— Vous pouvez être sûr que je ne le tournerai pas contre vous. Seulement, si j'ai un conseil à vous donner, c'est de ne pas le répéter devant le magistrat. »

Ned regarda M. Poinsett avec une expression indéfinissable, et ouvrit la bouche pour parler. Mais il ne parla pas, et se contenta de dire : « Bah! » en haussant les épaules.

Le cache-nez chiné tendit les pouces avec la précision d'un vieil habitué. Cette circonstance frappa M. Poinsett, qui avait reçu en naissant le don de l'observation, et qui l'avait singulièrement développé par un exercice de toutes les minutes.

Il prit la bougie et examina la figure du cache-nez chiné, sans plus de cérémonie que si c'eût été un nouveau modèle de poucettes. Il remit la bougie à sa place, et regarda pendant une dizaine de secondes une toile d'araignée qui pendait de la tablette, en forme de sac, toute noire de poussière.

« Si ma mémoire ne me trompe pas, dit-il avec la fausse modestie d'un homme qui est parfaitement sûr de sa mémoire, nous nous sommes vus déjà; attendez... c'était en 58; vous étiez d'une bande qui faisait circuler de faux *greenbacks*: et vous vous êtes tiré d'affaire à bon marché, en faisant des révélations. Dans ce temps-là vous vous nommiez Jackson; je suppose qu'aujourd'hui vous avez pris un autre nom: c'est la règle parmi les gentlemen qui sont en délicatesse avec la justice. Eh bien! Monsieur Jackson, ou plutôt monsieur X, j'espère que vous vous êtes bien porté depuis notre dernière entrevue. Faites-vous toujours circuler de faux greenbacks? Dénoncez-vous toujours vos complices? »

Monsieur X ne répondit que par un sourd grognement; son complice s'écarta de lui avec dégoût.

« Messieurs, reprit M. Poinsett avec courtoisie, donnez-vous la peine de vous asseoir, voilà des escabeaux, nous sommes peut-être encore ici pour quelque temps. Je vous tiendrai compagnie, pendant que M. Wilkes ira chercher un serrurier pour ouvrir la grille, car vous n'êtes plus en état de franchir le mur, eh! M. Wilkes est désolé de vous fausser compagnie; mais comme nous ne sommes que deux pour faire la besogne, M. Wilkes vous prie de l'excuser. Monsieur Wilkes, ces messieurs vous excusent. »

M. Wilkes remonta l'escalier en tâtonnant, et on l'entendit bientôt courir sur le gravier d'une allée.

« Ainsi vous n'étiez que deux! s'écria l'homme au brin de paille. Bien joué, M. Poinsett; vous n'avez pas volé votre réputation.

— Bien obligé, dit M. Poinsett en s'inclinant.

— Ah! si nous avions su cela! » s'écria M. X, qui éprouvait le besoin de se relever dans l'opinion de son camarade. Chacun a son petit amour-propre; et l'amour-propre de monsieur X avait reçu ce soir-là de notables accrocs.

« Taisez-vous, mouchard! dit l'homme au brin de paille, avec emportement. Quand la vitre a volé en éclats, vous avez eu une si belle peur que vous avez jeté votre revolver dans le seau à charbon; il y est encore! »

Il y était encore, en effet. M. Poinsett prit la peine de s'en assurer. Comme c'était un homme d'ordre il tira le revolver du seau à charbon, essuya délicatement une toile d'araignée qui s'était attachée à la crosse, et le posa sur la table de cuisine, à côté

de celui de l'homme qui ne voulait pas allumer les bougies.

« Messieurs, dit M. Poinsett, nous nous connaissons très-peu, et nous n'avons pas d'amis communs dont nous puissions dire du mal pour passer le temps, je vais donc vous raconter une petite histoire.

» Il y avait une fois deux gentlemen nommés A et B. Il prit fantaisie à ces gentlemen de prouver leur adresse comme tireurs sur un troisième gentleman, nommé C. Ayant appris, je ne sais pas comment, que C devait traverser une certaine allée dans toute sa longueur, A et B s'embusquèrent dans un endroit parfaitement choisi : c'était, si j'ai bonne mémoire, sur une passerelle en fonte, peinte en blanc, qui n'avait pas été primitivement destinée à cet usage, et d'où l'on domine l'allée en question. A et B, par certaines circonstances indépendantes de leur volonté, furent privés du *sport* qu'ils s'étaient promis. Pour se consoler de leur mésaventure et, pour délibérer à l'abri du froid, ils allèrent fumer leur pipe dans une serre qui se trouvait là. Après avoir tenu un petit *pow-wow* [1], comme deux Peaux-Rouges pleins de sagesse, ils décidèrent d'aller faire un peu de feu pour se réchauffer, dans une grande hutte du voisinage. Ils y furent surpris par un quatrième gentleman nommé D, qui était fort curieux de sa nature, et qui s'était fait escorter d'un cinquième gentleman nommé E.

— Tout cela est faux, grogna le cache-nez chiné.

— Tout cela est merveilleux, dit l'homme qui ne voulait pas allumer les bougies.

— Ce n'est ni faux ni merveilleux, c'est simplement vrai, dit M. Poinsett, qui avait suivi, sur le visage des deux bandits, l'effet de chacune de ses déductions. Tenez, voici une petite circonstance que j'avais oubliée. A et B ont des caractères fort différents; ainsi, par exemple, A aime à cacher son revolver dans les seaux à charbon, et B ne veut pas entendre parler d'allumer les bougies; mais ils ont une vertu au moins qui leur est commune, la modestie. Une petite illumination de famille, allumée par un gentleman de couleur, nommé F, contraria vivement A et B, en froissant leur modestie. Ils voulaient bien se distinguer, mais ils désiraient garder l'anonyme. A, qui est la prudence en personne, se plaignit aigrement de cette lumière importune; B, qui est un homme de ressources, imagina un moyen très-ingénieux...

— Vous étiez donc là? s'écria B, au comble de la surprise.

— Moi, pas le moins du monde, je vous en donne ma parole d'honneur. Monsieur A vous fait des signes.

— Je me moque des signes de monsieur A, et de monsieur A par-dessus le marché, répondit monsieur B, d'un ton méprisant. Je le connais maintenant. Je sais ce qui m'attend, et j'en ai pris mon parti. Mais ne jouons pas sur les mots. Vous nous racontez une histoire tout à fait surprenante; vous nous révélez des choses qu'on ne peut pas deviner sans les avoir vues, et vous nous dites ensuite que vous n'étiez pas là, vous, M. Poinsett. Mais parions que le gentleman curieux nommé D y était.

— Le gentleman nommé D n'y était pas.

— Alors, c'est de la sorcellerie.

— Le gentleman nommé D n'était pas là; mais il a trouvé sur la passerelle quelque chose que voici. C'est, comme vous le voyez, une grande feuille de lierre. D l'a ramassée ; il a remarqué qu'elle était fraîchement cueillie, et que la queue avait été coupée court, sans doute afin que la feuille pût s'appliquer et s'étaler sur le visage du gentleman modeste qui tiendrait la queue entre ses dents.

— Monsieur D est le diable en personne pour avoir lu tout cela sur une feuille de lierre.

— Monsieur D, dit M. Poinsett, d'un ton de douce remontrance, vous sera extrêmement obligé de ne pas le comparer au gentleman mal famé que vous venez de nommer, et avec lequel il se flatte de n'entretenir absolument aucune relation. Seulement, monsieur D a beaucoup voyagé, et il a visité la Corse. Dans ce pays-là, on s'exerce à tirer, comme dans le nôtre, et quand un gentleman désire n'être pas reconnu, il enfonce son bonnet pointu sur ses yeux, et il se promène le long des haies ou à la lisière des *maquis*, avec une feuille de vigne à la bouche. C'est comme s'il portait un masque, et les témoins n'osent presque jamais jurer qu'ils l'ont reconnu. Faute de feuilles de vigne, on prend des feuilles de lierre. Voilà ce qu'a pensé monsieur D. Comme il faisait un peu sombre, et qu'il était pressé, il n'a pas cru nécessaire de perdre son temps à chercher s'il y avait d'autres feuilles de lierre.

— La mienne est dans ma poche, dit tranquillement monsieur B, en regardant monsieur A, de côté.

— Mon cher Ned, prenez donc garde à ce que vous dites, s'écria monsieur A d'un ton pleurard.

— Mon cher Pip, répondit Ned, je ne parle que pour moi. D'ailleurs, vous pensez bien qu'on ne manquera pas de nous fouiller, et que l'on n'en aurait pas moins trouvé cette feuille de lierre dans ma poche, quand même je n'en aurai pas soufflé mot.

— Conclusion! pensa M. Poinsett, la feuille que je tiens est celle du cher Pip.

» Ah! dit-il tout haut en levant l'index, je crois que l'on vient. Quel bruit de bottes, mon Dieu! En vérité je crois que le gentleman nommé E nous amène tout le reste de l'alphabet. »

Ayant tiré de ses deux prisonniers tout ce qu'il en voulait tirer pour le moment, M. Poinsett donna le signal du départ.

A suivre. J. GIRARDIN.

1. Conciliabule.

NOS COLONIES

LA NOUVELLE-CALÉDONIE[1]

Au total, et malgré la richesse naturelle d'une partie de l'île, son aspect, au premier abord, n'est pas séduisant. En quelques endroits, particulièrement sur les bords de la mer, dans les lieux visités d'ordinaire par les navigateurs, la nature semble si triste et si dépouillée, que l'on comprend facilement pourquoi certains voyageurs l'ont regardée comme une terre déshéritée. La nature y a éprouvé de violentes convulsions, dont le sol offre des traces à chaque pas. On y trouve des cratères de volcans éteints. Un ingénieur des mines, M. E. Heurteau, récemment chargé d'une mission géologique dans l'île, croit que la Nouvelle-Calédonie serait l'un des restes d'un immense continent peu à peu affaissé sous les flots, continent dont n'émergent plus qu'un certain nombre d'îles qui furent jadis les plus hautes chaînes de montagnes de cette grande terre disparue, et dont la Nouvelle-Zélande aurait, elle aussi, fait partie.

Couverte de montagnes, boisée, recevant une quantité suffisante de pluies, la Nouvelle-Calédonie est fort bien arrosée, mais elle est trop petite, trop étroite surtout, pour qu'il y coule de grandes rivières. En général, ses nombreux torrents sont extrêmement rapides; leur lit est le plus souvent obstrué par des rochers qui donnent naissance à de petites cascades, souvent à des chutes élevées, au milieu de sites très-pittoresques. Quelques-uns sont bordés de villages; leurs rives sont bien cultivées, et la plupart arrosent des plaines fertiles où l'on rencontre les espèces les plus diverses d'arbustes et de plantes. Plus d'une, sans la barre de son embouchure, porterait des embarcations, même lourdes, à une certaine distance dans l'intérieur des terres.

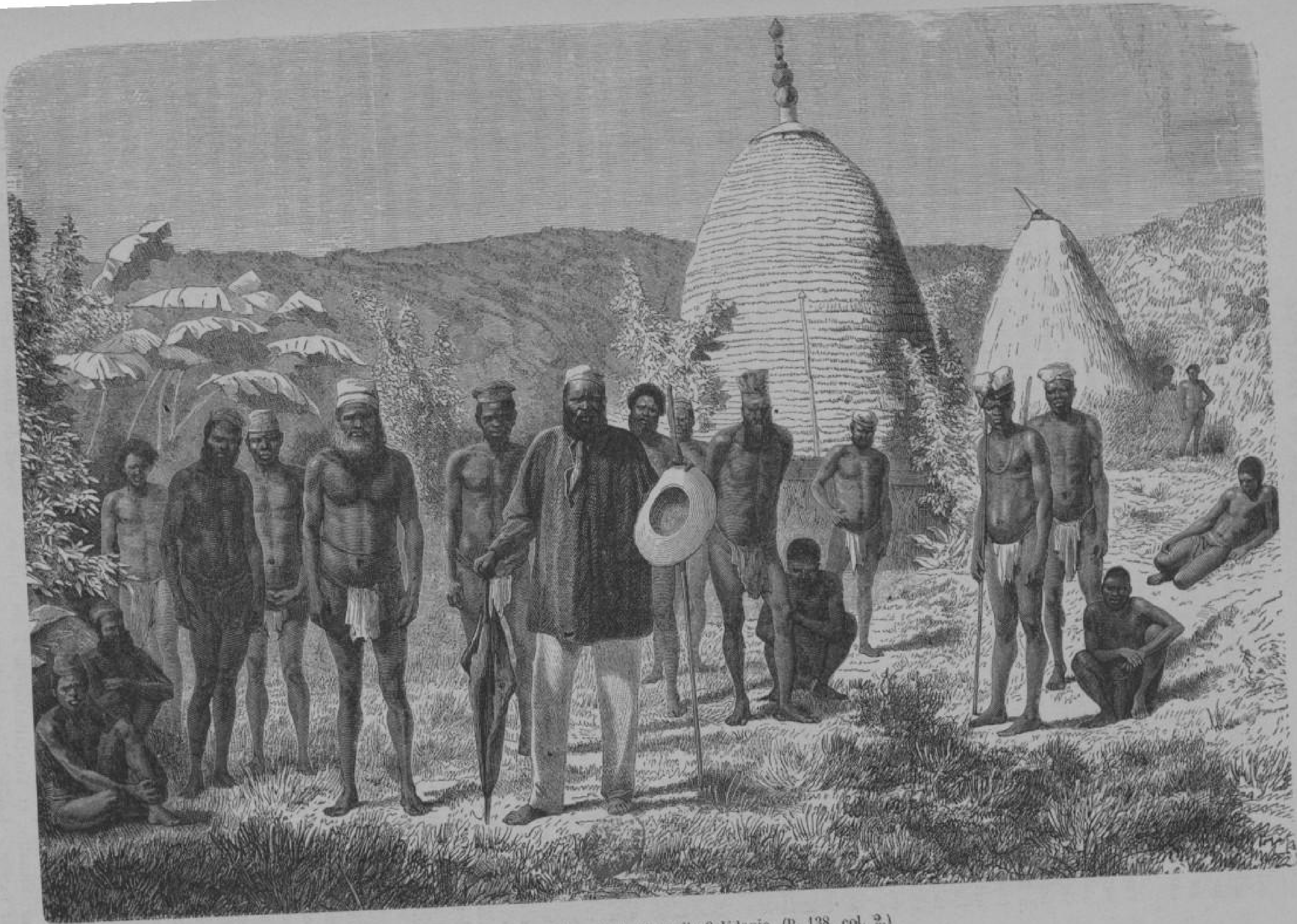
Quoique située près du tropique, l'île jouit d'un climat très-salubre; les chaleurs, tempérées par les brises alternatives de terre et de mer, n'y sont jamais excessives. Les Européens peuvent sans danger se livrer toute l'année aux travaux agricoles. En général, les Européens fixés dans la colonie font faire les travaux les plus pénibles des champs à des « engagés » des Nouvelles-Hébrides; mais rien ne les empêche de s'en charger eux-mêmes, et, de fait, beaucoup de Français cultivent leurs jardins ou leurs domaines au pic du soleil, tout le long de l'année, sans avoir jamais à s'en repentir. La mortalité de nos soldats, dans ce pays privilégié, est au-dessous de celle qu'on observe en France dans nos villes les plus saines. Les registres météorologiques tenus à Nouméa font foi de l'extrême douceur, de l'extrême égalité du climat : le thermomètre s'y tient le plus souvent entre 18 et 24 degrés; c'est rarement qu'il s'élève à 32 degrés, rarement aussi qu'il descend à 10 ou à 8. C'est là le fameux « printemps éternel » ou peu s'en faut.

La faune de la Nouvelle-Calédonie est des plus pauvres. Les mammifères n'y sont guère représentés que par la grande chauve-souris dite roussette et par certaines espèces de rats. Le cerf axis, qu'on rencontre maintenant en grand nombre dans les bois, a été importé de Cochinchine par les Français. En revanche, on compte plus d'une centaine d'espèces d'oiseaux. Les principaux sont le *kagou*, le plus remarquable; le *notou* ou pigeon Goliath; des pigeons verts, des tourterelles, des perruches et de nombreux petits insectivores, puis des hérons, des pluviers, des chevaliers, et trois ou quatre variétés de canards.

L'acclimatation de la plupart de nos animaux domestiques n'a présenté aucune difficulté. L'île est en effet riche en vastes prairies où paissent aujourd'hui d'immenses troupeaux de bœufs et de moutons, source de fortune pour nos colons.

Les vallées sont d'une fertilité remarquable, et les forêts, qui couvrent certaines étendues, laissent après défrichement un sol d'une richesse incomparable. On a fondé de grandes espérances, dès les premiers temps de l'occupation européenne, sur la canne à sucre, qui croît partout facilement et atteint de très-grandes dimensions; et ces espérances se sont réalisées : cette culture s'accroît tous les jours, on en retire de grands profits, et chaque année voit s'établir de nouvelles sucreries. Le café, dont la qualité est estimée, réussit également très-bien, dans les terrains secs; et bien qu'il n'existât pas dans l'île à l'arrivée des Français, il y a bien aujourd'hui 150 000 de ces arbres en Nouvelle-Calédonie. Le coton, apporté par les colons, n'est pas moins profitable à ceux qui le cultivent; mais les plantations sont encore restreintes. Le tabac est cultivé par les indigènes : il donne de bonnes qualités; les Blancs commencent à s'occuper aussi de cette plante, ainsi que de l'indigo, de la vanille, etc. Le cocotier, dont on pourrait tirer beaucoup d'huile, n'est pas rare sur la côte et sur les îles et îlots littoraux; on estime leur nombre total à 200 000. Le ricin peut également fournir beaucoup d'huile à l'industrie et au commerce; le mûrier vient admirablement. Avant notre arrivée, la nourriture des indigènes reposait sur l'igname et le taro, qui sont deux tubercules, et sur la banane; ils y ont ajouté, depuis, la patate douce. Les Européens ont introduit la vigne, qui donne deux vendanges par an (en janvier et en août), le riz, le maïs, divers légumes, et même les blés, auxquels le climat ne se refuse pas, malgré une température qui le rend propice aux

1. Suite. — Voyez page 119.



Canaques et village de la Nouvelle-Calédonie. (P. 138, col. 2.)

denrées tropicales. Avec le temps, les fruits des arbres et la laine des troupeaux accroîtront les éléments d'exportation. Enfin, ajoutons à ces produits du sol les forêts qui fournissent de précieux bois de construction.

Mais la Nouvelle-Calédonie attend des succès plus rapides de ses divers métaux : le fer s'y rencontre sous toutes les formes, notamment dans le sud, autour de la baie de Prony, où l'aiguille aimantée devient folle par suite de l'attraction du minerai qu'enferment les collines ; le cuivre est extrait d'une mine à Balade ; l'or, découvert en 1865, est exploité surtout dans le val du Diahot, à Moindine, etc.; le nickel est extrait déjà dans plusieurs endroits de la colonie. La houille existe sur la côte occidentale et sur le territoire d'Ouaraïl; mais on ne l'exploite pas encore, le charbon minéral étant fourni à peu de frais par les mines d'Australie.

Au point de vue de sa population indigène, la Nouvelle-Calédonie forme un point de transition entre la Mélanésie ou groupe des peuples noirs et la Polynésie ou groupe des peuples jaunes, c'est-à-dire que les deux races noire et jaune s'y sont établies côte à côte.

Les Canaques noirs sont les plus nombreux. Ils se distinguent des Polynésiens par leurs cheveux laineux, leur nez aplati, leur couleur foncée et l'absence complète de barbe. Les jaunes ont des traits plus fins, des cheveux simplement frisés et une barbe parfois abondante. Tous d'ailleurs sont d'une singulière coquetterie pour leurs cheveux ; continuellement ils les arrangent avec de petites baguettes qui leur tiennent lieu de peignes. Ils les assouplissent avec de l'huile de coco, et souvent ils les saupoudrent avec de la chaux de madrépore. Cette coutume de se teindre les cheveux avec de la chaux est très-répandue, ce qui leur donne une couleur rouge très-estimée. Quelques-uns même, par l'usage continuel de ce procédé, les ont blonds et même blancs.

Au moral, le Canaque, si l'impression de ceux qui ont pu l'observer n'est pas outrée, se range parmi les plus insociables de l'Océanie. « Je suis encore à chercher en lui une vertu, dit M. Bourgarel. Il est intelligent, c'est incontestable ; mais il est paresseux, fourbe, cruel et orgueilleux au delà de toute expression. La cruauté, la férocité de ce peuple, se révèle par l'existence, trop souvent constatée, de l'anthropophagie, par l'usage de mettre les têtes des ennemis mangés comme un trophée au-dessus des maisons, de massacrer sans pitié les naufragés, etc. »

D'autres voyageurs, d'autres auteurs, sont plus indulgents pour les Néo-Calédoniens ; ils reconnaissent les défauts signalés plus haut, mais ils insistent sur certaines de leurs qualités, notamment sur leur intelligence très-réelle ; ils admirent l'heureuse situation et l'installation de leurs villages ; leur extrême habileté dans tout ce qui concerne l'irrigation de leurs jardins, de leurs petites plantations ; la finesse, l'éloquence, la réflexion, la maturité de leurs anciens dans les assemblées où se traitent les intérêts populaires. L'anthropophagie a disparu de plusieurs de leurs tribus, où la religion chrétienne a fait de grands progrès. 15 000 d'entre eux sont convertis ; on peut les considérer comme définitivement soumis à la France, non pas sans avoir résisté le mieux qu'ils ont pu contre nous ; mais ils ne seront jamais d'une grande utilité pour les colons, parce qu'ils aiment peu le travail, surtout le travail assidu, réglé. D'ailleurs ils diminuent de plus en plus, sous l'influence de maladies épidémiques, sans doute importées par les Blancs dans l'île, et aussi par suite des guerres continuelles que se font leurs diverses peuplades, faibles tribus de 500 à 2000 personnes, fractionnes en un très-grand nombre de petits villages. La récente insurrection va accélérer leur destruction.

MM. Vieillard et Deplanche, d'après les informations qu'ils ont pu recueillir, ont cru pouvoir évaluer à 40 000 ou 50 000 âmes la population aborigène de la Nouvelle-Calédonie ; mais cette évaluation est nécessairement bien incertaine. Cependant c'est le chiffre généralement admis.

Les maisons ou plutôt les cases des Canaques sont fort ingénieusement construites en forme de ruches. Elles portent généralement au sommet une statue grossière, surmontée d'une série de coquillages, ordinairement des *conques marines* et quelquefois des crânes d'ennemis pris à la guerre ; ces ornements ou trophées, en temps de guerre, sont emportés par les vainqueurs qui croient s'emparer de cette manière du bon génie de l'habitation. Les cases ont une seule ouverture très-basse et très-étroite ; le soir on les remplit de fumée pour chasser autant que possible les moustiques. On bouche ensuite l'unique ouverture et l'on s'endort sur des nattes, pendant que la fumée plus légère flotte au-dessus des têtes. Aussi est-il impossible de s'asseoir sans être à demi asphyxié ; mais on est délivré des moustiques. Ces maisons sont intérieurement doublées avec l'écorce lisse et imperméable du niaoulis, et recouvertes de chaume à l'extérieur.

Le mobilier se compose de nattes, de calebasses ou de moitiés de coco destinées à contenir la provision d'eau, et d'un ou deux vases de terre cuite ; on aperçoit aussi, pendus dans un coin, quelques morceaux d'étoffes et des armes. La vermine et les moustiques fourmillent dans ces infects taudis. Les palais des chefs ont beaucoup plus d'apparence vus du dehors, mais à l'intérieur ils diffèrent peu des cabanes du peuple. Les hommes vont absolument nus, ou très-peu s'en faut ; les femmes portent autour des reins une ceinture composée d'une espèce de corde en fil de coco ou de bourao, à laquelle sont suspendues de petites tresses généralement de même nature, qui ont de 10 à 15 centimètres de long, et forment plusieurs couches

comme dans une épaulette. Pour armes, les Néo-Calédoniens ont le cassetête, la hache, la lance et la fronde; ils connaissent l'arc et la flèche, mais ne s'en servent guère qu'à la chasse.

Les Canaques n'ont pas de religion définie; ils croient généralement qu'après leur mort ils se rendront au-dessous de la terre, dans un lieu où la nourriture est des plus abondantes, où la pêche est toujours heureuse, les femmes toujours jeunes, belles et souriantes. On y danse beaucoup aussi, les enfants y deviennent grands, et les vieillards jeunes; pendant la nuit, on fait quelquefois des sorties sur la terre, pour venir tourmenter et battre les ennemis qu'on avait pendant sa vie. Aussi les Calédoniens ne veulent-ils jamais sortir quand la nuit est noire; ils croient aussi à une foule d'êtres surnaturels auxquels ils accordent différents attributs : les uns s'occupent de la pêche, d'autres de la guerre, de la mort; généralement ces génies sont mauvais et exigent des sacrifices en échange de leurs services. A tout ceci les Canaques joignent un grand nombre de superstitions : ainsi ils rejettent à la mer certains genres de poissons qui se trouvent pris dans leurs filets, parce que ces poissons ne sont que des génies malfaisants qui se vengeraient si on les faisait cuire. Avant de commencer une pêche, une guerre, une fête, ils vont sacrifier aux génies pour se les rendre favorables. Ordinairement le lieu du sacrifice est le sommet d'une montagne à forme bizarre, abrupte, rocailleuse, sur lequel on vient déposer les vivres et les présents qui composent le sacrifice.

Quant aux Européens établis dans l'île, leur nombre est resté longtemps insignifiant. En 1866, treize ans après la prise de possession par la France, on ne comptait en Nouvelle-Calédonie que 2340 immigrants, dont 1060 colons seulement, le reste appartenant à la garnison ou au personnel du pénitencier.

Depuis lors, l'accroissement a été rapide : de 1866 à 1870, la *transportation* a versé dans l'île des milliers de galériens, la Nouvelle-Calédonie ayant pris la place de la Guyane et recevant désormais les criminels condamnés par nos tribunaux, sauf les noirs, les Hindous, les Cochinchinois et les Arabes, toujours réservés à Cayenne. Après les événements de 1871, une nouvelle classe de colons involontaires, celle des *déportés*, condamnés par les conseils de guerre pour participation à la Commune, a valu quelques milliers d'hommes de plus au sol calédonien. A partir de cette même année 1871, le mouvement d'émigration vers cette île heureuse s'est développé tout à coup; il dure encore et durera longtemps, car la Nouvelle-Calédonie a plusieurs centaines de milliers d'hectares à la disposition des Français, plus d'un million si l'on cantonnait les indigènes dans les terres qui leur suffisent ; mais le gouvernement a résolu de respecter autant que possible les droits de ces pauvres sauvages : leur disparition, d'ailleurs, semble n'être qu'une question de temps, et la guerre folle et téméraire qu'ils viennent de nous déclarer ne fera que hâter le moment de leur extinction totale.

En somme, ce rapide aperçu suffira pour montrer que la France possède aux antipodes une colonie digne de tout notre intérêt et appelée à un avenir sérieux.

LOUIS ROUSSELET.

LE CHIEN DU CAPITAINE [1]

CHAPITRE X

Cependant le retour du chien perdu dans la maison des époux Pigault prit bientôt les proportions d'un événement, non-seulement à Honfleur, mais dans les environs. Le bruit en fut répandu avec zèle par Jeanneton, qui ne semblait pas avoir moins d'affection que ses maîtres pour l'intelligent animal, qui faisait si bien ses commissions.

L'honnête cuisinière, qui n'était que de seconde force en géographie, disait partout qu'il était revenu du Sénégal *à la nage*. « A preuve, ajoutait-elle, qu'il était encore tout mouillé quand nous l'avons trouvé à la porte, madame et moi! »

Je dois ajouter que cette version ne fut pas admise par les matelots, qui, vu la distance et la difficulté de se procurer des vivres en route, n'ont jamais cru à la possibilité d'un tel exploit.

On n'en mit pas moins d'empressement à venir voir le héros d'une si étrange aventure. Pendant plus de huit jours, la villa des Roches-Blanches ne désemplit pas de visiteurs. On se doute bien que les questions ne tarissaient point. On demandait le comment et le pourquoi de la chose. D'où venait-il? Qui l'avait ramené? Était-il bien possible qu'il eût retrouvé sa route tout seul?

Pigault répondait invariablement :

« Ne me demandez rien, car je ne sais rien! Il était parti; il est revenu. Nous en sommes charmés : voilà tout ce que je puis vous dire. Comment cela s'est-il fait? Vous seriez bien aimable de me l'apprendre..., car je n'y ai rien compris moi-même, et j'aurais grand besoin que l'on prît la peine de me donner quelques explications. »

Ces explications, le maître de Zéro les obtint quand déjà il ne les espérait plus.

Un jour qu'il se promenait sur le quai avec son chien fidèle, qui maintenant ne le quittait pas plus que son ombre, il se croisa, près du petit phare, avec Pierre Pâris, capitaine de l'*Utile*, une jolie goélette qui avait pour port d'attache le petit bassin d'Isigny, sur la rivière d'Aure, à l'est de la baie des Veys.

Zéro alla droit à lui, et, sans l'accabler de démonstrations exagérées, il lui fit, du moins, quelques politesses à sa façon.

1. Suite et fin. — Voy. page 11, 27, 43, 59, 74, 90, 107 et 123.

Les deux hommes de mer n'étaient pas étrangers l'un à l'autre, et ils avaient, plus d'une fois, pris ensemble, dans de bons endroits, le café, le *gloria* et le pousse-café.

Ils s'abordèrent.

« Vous connaissez donc mon chien...? fit Pigault à Pâris, après lui avoir donné la main.

— Un peu!... c'est-à-dire que je le connais sans le connaître... Mais je ne savais pas qu'il fût à vous, sans quoi je vous l'aurais renvoyé moi-même.

— Merci! mais vous voyez que c'était inutile; il est bien revenu tout seul! fit Jean Pigault en riant, et de loin, encore! je vous en donne mon billet. Mais faites-moi l'amitié de me dire où vous l'avez rencontré...

— C'est une bien drôle d'histoire! Imaginez-vous qu'il y a environ six semaines j'étais à Marseille, où je venais de déposer un chargement de beurre, quand je rencontre, sur le quai de la Joliette, le second du sloop *les Deux-Amis*, qui arrivait du Sénégal. Votre chien le suivait. Il avait la tête basse et l'air mélancolique d'un monsieur qui ne s'amuse pas. Nous allâmes, le second et moi, prendre un mêlé-cassis au café de l'Orient. Le chien vint avec nous, bien entendu, il s'assit sur son derrière, en nous regardant d'un air qui semblait dire :

« Ah çà! vous autres, est-ce que, par hasard, vous en avez pour longtemps? Moi, je voudrais bien m'en aller. »

« Il me parut si drôle avec sa mine renfrognée, que je lui donnai un morceau de sucre. Alors, doucement il vint poser sa tête sur mon genou. Il me semble que c'était une manière comme une autre de me dire : *merci!...*

— C'est à vous, ce chien-là? que je demandai au second.

— C'est à moi et pas à moi! qu'il me répond. Il appartient à tout le monde et à personne...

— Comment cela?

— La chose est bien simple! Le jour même où nous partions de Saint-Louis du Sénégal, il avait suivi, sans qu'on ait trop su pourquoi, un matelot de Honfleur, qui était timonier en second à bord des *Deux-Amis*. *Les Deux-Amis*, c'est mon bateau. Il demanda à l'emmener, ce qu'on ne lui refusa pas. Mais le pauvre diable est mort en route, par le travers de Gibraltar. Alors le chien sans maître est devenu comme qui dirait le chien de l'équipage; il est aimé de tout le monde, parce qu'il a bon caractère. Quant à lui, on voit bien qu'il n'a guère de préférences : il va comme ça se trouve, tantôt avec l'un, tantôt avec l'autre, le nez au vent, l'oreille aux écoutes, l'œil au guet. Il est certain qu'il cherche quelqu'un, mais que ce quelqu'un-là il ne le trouve pas. Je n'ai jamais vu un chien dévisager comme cela les nouveaux venus. Mais assez causé, capitaine! nous partons demain pour Oran; je n'ai pas une minute à perdre... Enchanté de vous avoir revu. »



Les questions ne tarissaient point. (P. 139, col. 2.)

» Le second des *Deux-Amis* s'en alla. Le chien le suivit, ou du moins il en eut l'air; mais il était aisé de voir qu'il n'y mettait pas beaucoup de zèle. Une heure après, je rentre à mon bord. Je me retourne. Qu'est-ce que je vois? le barbet sur mes talons!

» Voilà, me dis-je, un chien qui aime mieux aller en Normandie qu'en Afrique!

» Cela me paraissait si drôle de lui voir demander ainsi son passage, tantôt sur un bateau, tantôt sur un autre, que, ma foi! je voulus le lui donner sur l'*Utile*, comme il l'avait eu sur les *Deux-Amis*... s'il promettait de n'être pas trop difficile pour la nourriture.

» La chose parut lui convenir, car il ne quitta plus mon bord.

» Quatre jours après, je partais pour Caen, avec un chargement d'huiles. J'étais fier de mon nouvel ami. J'en aurais assez volontiers fait parade sur le port; mais, le lendemain de notre arrivée, il désertait sans tambour ni trompette, et moi, ne sachant ce qu'il était devenu, je ne lui ai pas accordé plus de regret qu'il n'en méritait... Cependant, comme il m'a fait tout à l'heure l'amitié de me reconnaître, je ne lui garde pas rancune, et je vais lui donner de bon cœur une poignée de main. »

Tout en parlant ainsi, le capitaine Pâris tendit à Zéro sa large paume, dans laquelle celui-ci mit gravement sa patte.

« A présent je comprends tout, dit Pigault; j'avais donné cette pauvre bête au capitaine Tautin.

— De la *Jeune-Amélie*?

— Précisément! Tautin l'a emmené au Sénégal.

Là il a fait la rencontre d'un matelot de Honfleur qu'il a reconnu, et par lequel il a sans doute espéré de se faire un jour rapatrier... Après la mort de ce matelot, il a cherché fortune ailleurs, et le hasard l'a bien servi puisqu'il vous a rencontré !...

— Et si, au lieu de s'adresser à moi, il se fût butté à un autre capitaine, partant pour la Chine... C'était possible, après tout !

— Tout est possible ! Dans ce cas-là il aurait fait le tour du monde, d'une façon ou d'une autre... Mais je suis convaincu, mon cher capitaine, qu'il aurait plutôt navigué dix ans que de renoncer à retrouver son maître...

— Eh bien ! vrai ! vous savez vous faire aimer des chiens, vous ! dit le maître de l'*Utile*... Mais de Caen ici, comment est-il venu ?

— Je vous avoue que je ne le lui ai pas demandé... mais je le devine ! Il est allé deux fois à Caen, et revenu à Honfleur avec moi. Il aura reconnu la ville, et, avec son merveilleux instinct, retrouvé son chemin tout seul... Il n'y a guère, après tout, qu'une vingtaine de lieues entre ces deux localités ; pour un gaillard comme lui c'était assurément peu de chose, presque un jeu, une promenade, et il a fait bien plus fort que cela dans sa vie... Seulement, comme vous ne lui aviez sans doute pas donné d'argent pour ses frais de route, il a été mal reçu dans les auberges, et, en arrivant ici, il était à moitié mort de faim ; mais vous voyez qu'il s'est assez bien remplumé !

— Il me paraît mieux aimer votre cuisine que celle de l'*Utile*, et je doute qu'il me demande à rembarquer de sitôt.

— Je crois, en effet, dit Jean Pigault en prenant congé du capitaine Pâris, que lui et moi nous voici à terre pour le restant de nos jours ! »



C'est une interminable chevauchée. (P. 142, col. 1.)

Ainsi finit l'histoire véridique et merveilleuse du *Chien du Capitaine*. Un jour viendra peut-être où elle passera à l'état de légende, agrémentée de quelques détails nouveaux, mais qui auront le tort d'être moins vrais que ceux que nous venons de raconter.

Zéro vit toujours, et nous avons l'honneur de le compter parmi nos amis. Les baigneurs de Trouville, de Villers et d'Houlgate, en excursion sur la Côte de Grâce, ont certainement vu l'an passé, dans la cour presque toujours ouverte de la *Villa des Roches-Blanches*, un joli bébé de deux ans, blond, blanc, rose : c'est l'héritier de Jean Pigault. Il est encore tout petit ; mais il passe déjà une partie de son temps à tirer la queue et les oreilles d'un chien, mi-parti de caniche et de barbet : c'est Zéro, un peu plus gros, un peu plus gras, un peu plus gris qu'autrefois, mais toujours aussi bon. Il adore le fils de son maître, et se laisse taquiner, torturer, tourmenter par lui, avec une patience

inaltérable. Parfois le jeune M. Pigault, cavalier inexpérimenté, mais intrépide, sent le besoin de faire une promenade sur son chien. Il enfourche bravement Zéro, qui se laisse faire avec bonté; il enfonce ses mains potelées dans la toison frisée, où elles disparaissent, ou bien encore, s'il a peur de tomber, il serre dans ses deux petits bras le cou du bon chien, qui secoue paisiblement la tête, quand il sent que bébé va l'étouffer. On commence alors une interminable chevauchée autour de la cour. Blanchette et Noiraude, qui vivent toujours, et qui pondent plus que jamais, — on a placé leurs hottes à deux mètres du sol, pour éviter à Zéro de trop dangereuses tentations, — ont soin de ne pas se trouver sur le passage de leur ancien ennemi, et elles s'enfuient, traînant l'aile, tirant la patte, et poussant de petits cris effarouchés, comme font souvent les poules quand elles ont peur. Mais Zéro, qui les couvre de son dédain, ne les regarde même pas.

Par une des fenêtres du premier étage, Lise se penche pour suivre les ébats de monsieur son fils, et elle sourit au capitaine, assis sous une tonnelle de clématites et de jasmins, et qui n est pas assez complétement absorbé par le *Mouvement du port*, de sa feuille préférée, *le Courrier du Havre*, pour ne pas jeter de temps en temps un coup d'œil attendri sur les deux êtres qu'il aime le plus au monde, après sa femme : son fils et son chien.

LOUIS ÉNAULT.

LE MYRTIL

SOUVENIR DE MON VILLAGE.

Peut-être ne connaissez vous pas le myrtil. C'est un arbuste qui justifie assez bien son nom par la ressemblance de ses feuilles avec celles du myrte, quoiqu'elles soient d'une nuance plus pâle. Sa taille est également moins haute : sa tige herbacée ne s'élève guère qu'à un pied au-dessus du sol. Il porte des baies noirâtres et sucrées qui font la joie des bouvreuils et des enfants. Les savants le nomment airelle et même, en latin, *vaccinium*, mais les savants n'ont rien à voir dans ce récit.

La récolte de ce fruit était jadis pour notre village l'occasion d'une fête annuelle. Dès que les émissaires chargés de ce soin en avaient reconnu la maturité, on se préparait à l'expédition. On disposait corbeilles et paniers ; on fixait l'heure du départ pour le lendemain. Il fallait se lever de bonne heure, car la forêt était à plus d'une lieue du village. Avant le jour, on se rassemblait autour de l'église ; hommes et femmes, filles et garçons, cheveux blancs et têtes blondes, tout le monde était de la partie. Des torches de paille ou des branches de sapin, fendues à la manière antique, éclairaient la marche. C'était un spectacle étrange que ce groupe lumineux s'avançant dans la nuit, tantôt s'enfonçant au creux des vallées, tantôt apparaissant au sommet des coteaux. L'éclat fumeux des torches rougissait les haies et dessinait sur les prés la grande ombre des peupliers. Plus d'un enfant s'écorcha les mains ou les genoux en glissant dans les profondes ornières qui s'ouvraient sous les pieds comme des trous noirs. On relève le maladroit qui rit parmi les pleurs, et le cortége continue sa route. Cependant les flambeaux consumés s'éteignent l'un après l'autre ; un redoublement de fraîcheur annonce l'approche du jour. Les ténèbres blêmissent ; l'orient s'empâte d'une couleur jaunâtre ; les nuages, éparpillés dans l'espace, se teignent de carmin ou de pourpre ; enfin, au-dessus de l'océan de verdure où se creusent, comme des vagues, les plis des vallées, le soleil monte et resplendit. A cette vue, tous les fronts se découvrent et la prière matinale s'élève vers Celui qui a dit : « Que la lumière soit ! » Puis les mains s'enlacent ; une ronde immense tourbillonne sur le gazon, tandis que la jeunesse entonne une vieille chanson.

Après ce chant, la troupe, comme une volée de perdreaux, se disperse dans les taillis. Oh ! la douce chose d'enfoncer ses pieds dans les herbes mouillées, d'aspirer l'air limpide et balsamique, de faire éclater sa voix sous la voûte sonore des hêtres, en imitant le chant moqueur du coucou, de s'empiffrer de fruits sauvages tout ruisselants de rosée, de teindre de leur jus ses mains et ses lèvres, d'en barbouiller sournoisement quelque gai visage ! Quel plaisir est comparable à celui-là ?... Quels jeux ! quels rires ! que de propos malins ! et comme l'heure s'écoule parmi de tels enchantements ! La cueillette achevée, on se réunit au lieu du rendez-vous, sous quelque chêne vénérable , consacré à saint Hubert ou à sainte Apolline. On mange le pain et le fromage, on boit l'eau du ruisseau, on chante les refrains du pays ; puis la troupe ranimée reprend le chemin du village, pliant sous le fardeau parfumé. Alors une autre scène commence. Tandis que les enfants épluchent les fruits et les séparent des feuilles, la pâte se pétrit, les feux s'allument, et le soir on voit chaque famille assise autour d'une large galette fumante et dorée, que vous auriez trouvée fort aigre, mais où nous mordions à belles dents. Nul ne songeait à la ménager, car on savait que la huche en gardait d'autres en réserve pour le lendemain et les jours suivants.

Cette coutume a disparu comme beaucoup d'autres devant le progrès des lumières. C'est pourquoi les esprits chagrins assurent que la poésie s'en va. Ils se trompent. La poésie est immortelle comme l'âme humaine : elle se transforme, elle ne périt jamais. Si un rapide regard jeté sur la nature a suffi pour inspirer à l'homme tant de chants d'admiration et d'amour, quels accents ne trouvera-t-il pas quand la science lui en aura révélé toutes les merveilles ? La

Muse antique était fille de l'Ignorance : pourquoi perdrait-elle sa grâce en s'instruisant? Savoir, c'est se rapprocher de Dieu.

ADOLPHE ADERER.

LES MOLLUSQUES FILATEURS

Un grand nombre de mollusques acéphales ont la faculté de s'amarrer aux rochers et autres corps sous-marins à l'aide d'un *byssus* (du grec *byssos*, fil de lin) qu'ils fabriquent eux-mêmes. C'est un faisceau composé de filaments plus ou moins soyeux, dont l'aspect et la qualité varient suivant la production.

Les mollusques filateurs, dont les noms méritent une mention spéciale, sont les *marteaux*, les *avicules* vulgairement appelées *huîtres perlières*, les *moules*, les *jambonneaux* et les *tridacnes*. Beaucoup d'autres acéphales, également filateurs, perdent en vieillissant la propriété de produire la soie, qui leur permet de s'ancrer solidement dans leur jeune âge. Ils abandonnent leurs lisières quand elles ne leur sont plus d'aucune utilité.

Les *avicules*, si célèbres pour la richesse de leurs produits, s'attachent les unes aux autres par un byssus rude et grossier, et forment de véritables grappes de coquillages.

Tout le monde connaît les *moules* de vue, de goût, de nom : mortes ou vivantes, elles jonchent toutes nos plages; elles abondent sur nos marchés, et, malgré leur bas prix, elles sont aussi bien accueillies sur la table du riche qu'à la cuisine du pauvre. Si l'huître est plus estimée des gourmets, la moule jouit d'une certaine considération parmi les observateurs. Elle n'a jamais été injuriée par personne, et son nom n'a jamais servi d'épithète insultante contre les pauvres d'esprit. Elle ne reste pas toujours inerte comme l'huître, fixée à son rocher pour y subir une grasse vie de paresseuse ; elle est douée de quelque faculté de locomotion, et s'ennoblit par le travail. La moule est un mollusque industrieux. Comme les matrones de l'antiquité, elle file en gardant la maison.

Si le petit pied dont elle est pourvue ne lui permet point de cheminer à grandes enjambées ou de fournir une longue carrière, elle peut du moins faire quelques pas dans le monde de la mer. Son pied mignon est le réservoir de la matière précieuse qui doit constituer le byssus.

Quand la moule se trouve dans un site à sa convenance, elle s'y fixe de façon à ne point être dérangée par l'agitation de l'eau. Pour cela, elle fait sortir entre les valves de sa coquille son pied, qu'elle peut distendre jusqu'à lui faire atteindre une longueur de 5 centimètres, et elle en appuie vigoureusement sur le rocher l'extrémité qui sécrète une liqueur visqueuse. Après un certain temps, elle soulève son pied et le contracte lentement, étirant ainsi la substance liquide, qui forme un filament résistant en se solidifiant au contact de l'eau, comme le fil de l'araignée se solidifie au contact de l'air. Étendant ensuite son pied dans une autre direction, elle attache un second fil à quelque distance du premier, puis un troisième, puis un quatrième, puis un autre... Elle continue ce manége alternativement à droite et à gauche de sa coquille, jusqu'à ce qu'elle se sente solidement attachée. Tous ces brins, fixés au sol par un petit empâtement produit par l'expansion de la matière filamenteuse, se réunissent par leur autre extrémité comme les rênes d'un attelage nombreux rassemblées dans la main du postillon ; ils constituent un câble d'attache, auquel la moule se fie en toute sécurité, tandis qu'elle se livre à ses occupations domestiques. Toutefois, elle ne reste pas perpétuellement à l'ancre : elle se déplace, quand bon lui semble, en se halant d'un cordage à l'autre, détachant les brins qui entravent sa marche, et, pour économiser la matière première, les réabsorbant à l'intérieur de son pied où ils sont refondus à nouveau.

Malgré ces prodiges de travail et d'industrie, la moule, renfermée à l'intérieur de ses valves bleuâtres, est un être bien faible prise isolément ; mais, quand elle s'appelle légion, elle peut accomplir de véritables tours de force, prêter son concours aux travaux de l'homme, et tenir l'Océan en respect. C'est ainsi que, dans une ville maritime d'Angleterre, les moules furent appelées à consolider une longue jetée, contre laquelle la mer battait avec une telle impétuosité, qu'aucun ciment ne pouvait résister à ses coups. Des moules apportées en quantités considérables au pied de cette digue ne tardèrent pas à s'y fixer par leur byssus et à consolider la maçonnerie. Ces ouvriers d'un nouveau genre répondirent si bien à ce qu'on attendait d'eux, que la jetée a depuis cette époque défié toutes les colères de l'Océan. Aussi la reconnaissance qu'on leur a vouée égale-t-elle les services qu'ils ont rendus, et une loi du pays édicte des peines sévères contre ceux qui viennent en dérober.

C'est à la famille des *jambonneaux* qu'appartient la fileuse par excellence, la célèbre *Pinna nobilis*, dont le byssus soyeux est employé dans la confection de tissus remarquables par leur souplesse et leur solidité.

Les jambonneaux se rapprochent beaucoup des moules par leur organisme ; ils doivent leur nom bizarre à leur forme triangulaire allongée, à leur couleur rouge enfumée, qui leur donne une vague ressemblance avec de petits jambons.

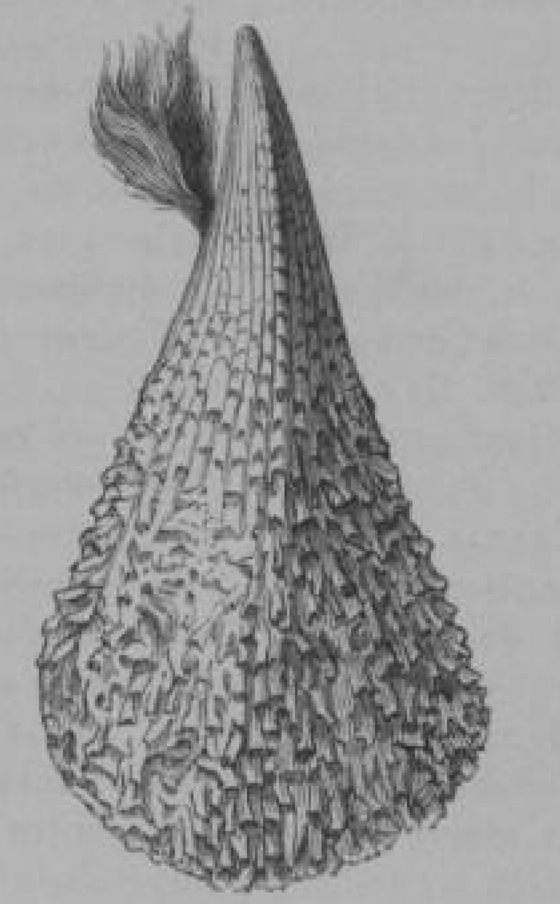
Le plus grand de tous est la *Pinna nobilis*, qu'on trouve en abondance dans la Méditerranée, sur les rivages de l'Italie et de la Grèce. Son pied vigoureux qui lui permet de ramper au fond de la mer est en-

core l'organe où se prépare la substance du beau byssus auquel ce mollusque doit son appellation de *Pinna*, c'est-à-dire *plume*. Linné lui donne ce nom, à cause de l'analogie qu'offre son byssus avec les petits ailerons placés de chaque côté du casque de certains guerriers antiques.

Le pied de la *Pinna* est traversé dans toute sa longueur par un canal filiforme, où la substance filamenteuse vient se figer. Quand le fil ainsi obtenu a pris une certaine consistance, la *Pinna* l'attache au rocher par son extrémité, et le laisse flotter dans l'eau ; elle le soumet à une forte traction pour en éprouver la solidité, et se remet incontinent en devoir d'en mouler un autre. Elle peut en fabriquer ainsi quatre ou cinq en vingt-quatre heures, et lorsqu'elle a obtenu une grosse touffe, elle s'y suspend verticalement, la pointe en bas, le bout tronqué de la coquille en haut, oscillant comme un navire à l'ancre, sans crainte d'aller à la dérive.

La soie produite par la *Pinna* est d'un beau vert mordoré, et les brins sont d'une telle égalité et d'une telle résistance, qu'on peut les tisser, en faire des draps chauds et moelleux, des bas, des gants, des chapeaux.

Mêlée à d'autres substances textiles, cette soie marine pourrait jouer un beau rôle dans l'industrie manufacturière, et cependant, malgré son abondance et ses qualités inaltérables, les Maltais et les Calabrais ne l'emploient guère qu'à fabriquer des objets de pure curiosité.



Pinna nobilis. (P. 144, col. 2.)

Il nous faut maintenant aller dans les régions équatoriales de l'Océan pour trouver au gîte les énormes *tridacnes*, vulgairement appelées *bénitiers*, parce que leurs valves sont employées dans un grand nombre d'églises à contenir l'eau consacrée aux usages du culte. Qui ne connaît les fameux bénitiers de Saint-Sulpice offerts à François Ier par la République de Venise, alors que ces belles coquilles étaient rares, et donnés un siècle après par Louis XIV au curé Languet qui les fit placer dans son église ? Si vastes que soient ces coquilles, ce ne sont pas les plus grandes connues.

Les valves des tridacnes gigantesques mesurent $1^m,50$ de longueur et pèsent 250 kilogrammes et plus, le mollusque qu'elles renferment pouvant peser à lui seul 30 à 35 kilogrammes, et servir au repas de toute une tribu. Sa chair est assez coriace ; mais les pauvres Indiens, si souvent aux prises avec la faim, n'ont guère le droit de se montrer difficiles sur la qualité de leurs aliments ; aussi considèrent-ils comme une bonne aubaine la capture d'un si gros morceau.

Les Malais font la pêche de ce précieux mollusque d'une manière assez bizarre : ils introduisent dans l'ouverture bâillante de la coquille une longue perche ou un câble résistant. Dès que l'animal sent le corps étranger, il referme brusquement ses valves, et emprisonne ainsi l'extrémité de la corde ou du bâton, à l'aide desquels il est remorqué ; ce qui ne peut se faire qu'après que le byssus a été coupé à la hache.

Ce mollusque est enveloppé dans un manteau de couleur éclatante, bordé d'une large bande bleu indigo. Le fond est d'un beau bleu d'azur passant graduellement au lilas et au vert émeraude, le tout tacheté de brun. « On a sous les yeux, disent d'illustres voyageurs, un des plus charmants spectacles que l'on puisse voir, lorsque, par une petite profondeur, un grand nombre de ces animaux étalent le velouté de leurs brillantes couleurs, et varient les nuances des parterres sous-marins ; et comme on n'aperçoit que l'ouverture bâillante des tridacnes, on ne peut se figurer ce que c'est au premier aspect. »

Une des ouvertures du manteau livre passage à un énorme pied entouré des houppes tendineuses du byssus, si hérissées et si indociles, qu'elles maintiennent les valves entr'ouvertes, quand le muscle d'attache de la charnière se relâche ou se détend. Les filaments du byssus ne sont plus fins et soyeux, mais gros et tenaces, et l'on conçoit bien qu'un câble de la plus grande solidité soit nécessaire pour amarrer une coquille d'un poids si considérable. Du reste, les tridacnes ont la précaution de se consolider en s'enfonçant partiellement dans le flanc des rochers, par un travail analogue à celui des Pholades. Leurs énormes coquilles sont sillonnées de grosses côtes arrondies comme les tuileaux de certains toits, et les bords en sont profondément festonnés.

Quelques peuplades sauvages fabriquent, avec des fragments de ces coquilles, des fers de haches, qu'ils rendent extrêmement coupants en usant obliquement le tranchant sur une pierre dure. Les habitants des îles Moluques emploient les énormes valves des tridacnes à une foule d'usages domestiques : ils en font des baignoires pour leurs jeunes enfants, des auges pour leurs bestiaux, des jattes pour contenir leurs provisions sèches ou liquides ; mais ils n'ont pas encore trouvé le moyen d'utiliser le chanvre marin que ces généreux mollusques leur fournissent en si grande abondance.

Mme GUSTAVE DEMOULIN.



Il lui posa brusquement la main sur le bras. (P. 146, col. 2.)

LE NEVEU DE L'ONCLE PLACIDE [1]

TROISIÈME PARTIE [2]

L'HÉRITAGE DU VIEUX COB

XIX

Les frères siamois. — Le faux *greenback*. — Surprenante découverte de M. Guido. — Le nouveau plan de M. Jourdy.

Entre New-York et la Nouvelle-Orléans, la traversée est assez longue pour qu'on ait le temps de s'ennuyer un peu, et même beaucoup, à moins de trouver quelque aimable compagnon de voyage, dont la société et les ressources intellectuelles soient un puissant antidote contre l'ennui, ce poison des longues traversées.

M. Guido, pénétré de cette vérité, n'eut pas plus tôt posé le pied sur le pont de l'*Atlanta*, qu'il se mit à fureter à travers la foule des voyageurs, afin de dépister un aimable compagnon. M. le comte de Vasselonne, un Français charmant, qui voyageait pour son plaisir, attira tout de suite son attention. M. le comte de Vasselonne de son côté fut frappé de la politesse exquise et de la courtoisie italienne de M. le chevalier Guido, et ces deux gentlemen se lièrent tout de suite d'une étroite amitié. Les gens timides qui s'ennuyaient dans leur coin, en les regardant rire et plaisanter, éprouvaient une secrète jalousie; les gens moroses leur reprochaient amèrement de parler trop haut et de faire trop de gestes; les gens familiers, qui s'en vont fourrant leur nez dans toutes les conversations, pour tuer le temps, se retiraient penauds et désappointés après chaque tentative, et maugréaient contre les rebuffades polies et narquoises des « aristocrates du vieux continent! » Les deux aristocrates étaient devenus tellement inséparables, qu'on les appelait familièrement les *frères siamois*.

Tout en se parlant avec un parfait abandon, les frères siamois avaient cependant encore quelques secrets l'un pour l'autre. Par exemple, le chevalier Guido n'expliqua pas pourquoi il surveillait toujours du coin de l'œil un passager à moustaches rousses, que cette espèce d'inquisition semblait gêner considérablement, vu qu'il était d'un naturel timide. Le comte de Vasselonne n'expliqua pas davantage pourquoi il redoublait d'aisance et de vivacité, jusqu'à y mettre une sorte d'exagération, toutes les fois que le hasard de la promenade le forçait à passer sous les regards d'un étranger isolé, sombre de mine et de costume, toujours boutonné jusqu'au menton, regardant toujours d'un air préoccupé par-dessus son journal.

Le « chevalier » Guido semblait deviner dans l'étranger aux moustaches rousses un malfaiteur dont il avait le signalement, tel qu'il avait été dicté par Top. Le comte de Vasselonne prenait l'homme au journal pour un *detective*. Tous les deux étaient dans l'erreur; l'homme aux moustaches

1. Suite — Voy. pages 1, 17, 33, 49, 65, 81, 97, 113 et 129.
2. Voy. la première partie, vol. X, pages 97 et suivantes; et la deuxième partie, vol. XII, pages 209 et suivantes.

rousses était un honnête Canadien-Français, qui voyageait pour ses affaires; l'homme au journal était un Révérend qui méditait un sermon en tenant un journal ouvert, sans le lire, et en regardant défiler les gens sans les voir. Quand les deux frères siamois plaisantaient en se promenant, M. Guido souriait à un bon mot de M. Rambowski, autrement dit M. Jourdy, autrement dit comte de Vasselonne, et M. le comte de Vasselonne donnait familièrement le bras à l'homme qui avait pour mission de le suivre à la piste et de l'arrêter au besoin.

L'erreur de M. le comte de Vasselonne provenait de ce que M. Guido avait tout à fait l'air et les manières d'un prince qui voyage *incognito*. Si le « chevalier » Guido était tombé dans la même erreur, c'est que M. Jourdy, acteur consommé, jouait les comtes avec une rare distinction. De plus, avant de partir pour la Nouvelle-Orléans, il avait prudemment coupé ses belles moustaches rousses, qui lui avaient paru attirer trop particulièrement l'attention de Top à la porte du télégraphe.

Pendant la traversée, un gentleman, qui était allé prendre un rafraîchissement au bar, donna en payement un *greenback*, que le bar-keeper refusa, disant qu'il était faux. Le gentleman donna un autre *greenback*, et se fit expliquer par le bar-keeper à quoi il avait reconnu que le greenback était faux. Les deux frères siamois suivirent l'explication du bar-keeper avec le plus vif intérêt, et se firent montrer le *greenback*. La vignette représentait le *Bapteme de Pocahontas*. Il y avait dans le regard d'un des personnages quelque chose de particulier, à quoi l'on reconnaissait que le *greenback* était faux. « Parbleu ! dit négligemment M. le comte de Vasselonne, ce personnage a le regard chinois. »

Cette remarque parut frapper M. le chevalier Guido. Son attention fut même plus vivement excitée quand le comte reprit : « Savez-vous que le faussaire pourrait fort bien être un dessinateur chinois. Partout ailleurs le dessin est reproduit avec une merveilleuse exactitude, avec l'exactitude chinoise, qui est célèbre dans le monde entier. Mais le copiste le plus chinois peut avoir un moment d'oubli ou d'inattention. Si mon opinion vaut la peine qu'on s'y arrête, notre copiste chinois se serait oublié une minute, soit que son attention fût fatiguée, soit qu'il pensât à toute autre chose. Au lieu de copier les yeux du personnage tels qu'ils étaient sur le vrai *greenback*, il les aurait reproduits machinalement avec la forme qui lui était familière dès l'enfance En visitant une des prisons de Paris, pendant un de mes voyages, j'ai vu un dessinateur que l'on allait juger comme faussaire. C'était un homme connu et dont les dessins avaient été rendus populaires par la lithographie. Il avait pris l'habitude de donner à tous ses personnages des yeux qui ressemblaient à des yeux de chiens. En dessinant un modèle de faux billets de la Banque de France, il s'était oublié un instant, et il avait donné à l'un des personnages un regard de chien. C'est ce qui le fit découvrir.

— Je me souviens, dit le gentleman au *greenback*, que j'ai reçu ce papier avec une liasse d'autres, à San Francisco.

— Nombreuse population chinoise à San Francisco, dit M. le comte. Si la police veut trouver le faussaire ou les faussaires, c'est à San Francisco, et dans le quartier chinois, qu'elle doit chercher. »

Une idée singulière venait de germer dans la tête du chevalier Guido; mais il était trop fin et trop prudent pour dire un seul mot qui pût le compromettre, avant d'avoir éclairci ses doutes.

Mais, malgré l'habileté du chevalier Guido, M. le comte de Vasselonne fut frappé à son tour de le voir toujours ramener la conversation sur certains sujets, qui justement ne lui plaisaient pas toujours.

Les deux inséparables se séparèrent en débarquant; chacun des deux courut où ses affaires l'appelaient. M. le chevalier Guido alla prendre langue dans les bureaux de la police, et se dirigea vers le quartier où M. Barley, homme de loi, avait établi son office.

Le doute qui lui était venu vers la fin de la traversée, et qu'il avait essayé d'éclaircir en faisant causer M. le comte de Vasselonne, se changea en certitude quand il vit de loin cet aimable personnage qui flânait dans le quartier de M. Barley. M. Guido entra dans un *bar*, et observa le flâneur à travers les vitres, tout en se désaltérant.

« Il n'y a plus de doute, » se dit-il quand il vit M. le comte, qui se dissimulait dans la foule, s'arrangeait pour revenir sur ses pas, et d'un air indifférent lorgnait la maison de M. Barley comme un général qui étudie son champ de bataille.

Sortant alors du *bar*, M. Guido se faufila dans la foule, et au moment où M. le comte s'y attendait le moins, lui posa brusquement la main sur le bras.

M. le comte tressaillit et se retourna vivement. M. Guido, lui dit à demi-voix en le regardant de très-près, les yeux à demi fermés : « Vous êtes comte comme je suis chevalier. Allons, ne vous fâchez pas; à quoi cela servirait-il? à nous faire remarquer. Je parie que je vais vous dire ce que vous êtes venu faire ici.

— Dites-le, pour voir, répondit M. le comte, qui avait repris son sang-froid.

— Vous travaillez aussi dans cette affaire-là; et d'un clignement d'yeux il désigna la maison de M. Barley.

— Et vous? » demanda M. le comte de Vasselonne, fort surpris. Et tout bas il se dit : « A quoi pense donc cet imbécile de Blotter, d'inviter un quatrième convive à partager le gâteau? »

« Moi aussi, répondit M. Guido lentement. Je suis surpris que là-bas on ne m'ait pas prévenu que j'aurais un collaborateur, peut-être un surveillant.

— Un surveillant! fi donc! dit M. le comte de plus en plus surpris: un collaborateur tout au plus; peut-être serait-il plus convenable de dire un disciple.

— Vous êtes sans doute, reprit M. Guido, le nouveau *detective* français dont j'ai entendu parler dans les bureaux?

— Peut-être! » dit évasivement M. de Vasselonne. Il commençait seulement à se douter de la méprise de M. Guido, et il voulait le faire parler pour savoir ce qu'il pourrait dire lui-même sans se compromettre.

« Je ne vous en veux pas, reprit M. Guido en lui tendant la main, soyez le bienvenu; après tout, ce n'est pas votre faute si le chef de la police a cru devoir vous envoyer sur mes brisées. »

M. Jourdy répondit avec un aplomb admirable: « Chut! mon cher collègue. Laissez le chef de la police en dehors de toute cette affaire, du moins en ce qui me concerne. Celui qui m'envoie ici est un personnage plus considérable que le chef de la police.

— Diable! dit M. Guido; est-ce qu'il s'agirait de politique?

— Vous y êtes! répondit M. de Vasselonne.

— Est-ce que le Président?...

— Chut! Entre vous et moi, le sieur Barley, homme de loi, est considéré là-bas, à la Maison Blanche [1], comme un homme dangereux; on m'a chargé de me renseigner, et l'on m'a même donné pleins pouvoirs pour agir s'il y a lieu.

— Je vous avoue, dit M. Guido, que je ne comprends rien à la politique depuis l'émancipation des noirs. Est-il donc vrai, comme je l'ai entendu dire, que le Président favorise la Ligue noire et désire que les nègres l'emportent dans les élections?

— Vous touchez à une question brûlante, dit M. de Vasselonne avec une grande affectation de mystère; et quoique vous prétendiez ne rien entendre à la politique, votre clairvoyance m'effraye. Je ne puis rien dire, et je ne dois rien dire, sinon ceci: Puisque vous m'avez deviné, je ne nierai pas que je ne sois le *detective* français dont vous avez entendu parler, mais je n'ai rien à voir dans la mission dont vous êtes chargé. Je ne suis ni votre rival, ni votre surveillant; je marche dans une autre voie que vous. Seulement, nous pouvons nous rendre d'importants services; vous, en gardant mon secret et en empêchant discrètement la *police blanche* de se mêler de mes affaires; moi, en vous renseignant sur tout ce que je pourrai, à l'aide de la *police noire!* »

Avec sa facilité habituelle, M. Rambowski improvisait un plan au fur et à mesure qu'il parlait. Il était bien renseigné sur l'état politique de la Louisiane, et il connaissait l'état des partis à la Nouvelle-Orléans, surtout l'antagonisme de la race blanche et de la race noire, qui se manifestait par la formation d'une *Ligue noire* destinée à lutter contre la *Ligue blanche*; par la création d'une *milice noire* et d'une *police noire*, instituées soi-disant pour venir en aide à la *milice blanche* et à la *police blanche*, mais en réalité pour les contre-carrer et les combattre. Il n'avait pas eu besoin, lui, de lire beaucoup de journaux pour savoir que la partie de la presse qui combattait la politique du Président l'accusait de soutenir dans le Sud les prétentions des noirs, afin de s'assurer de leurs votes pour se faire réélire à la fin de ses quatre ans. Il se donna donc impudemment comme un agent politique du Président, autorisé à se servir de la *police noire*, de la *milice noire*, et même à recourir au besoin à la protection des troupes fédérales.


Il tombait à coups de poing sur le *Webster*. (P. 148, col. 2.)

Devant un si grand personnage, M. Guido baissa humblement la tête; et M. de Vasselonne fut obligé d'insister pour lui faire dire en quoi il pouvait lui être utile.

« On nous a recommandé, dit M. Guido, de recueillir tous les indices qui pourraient mettre la justice sur les traces d'une bande de faussaires, et vous m'avez paru avoir sur ce point des lumières toutes particulières.

— Toutes particulières, en effet, répondit M. de Vasselonne; c'est une question que j'ai approfondie autrefois; comptez sur ma bonne volonté.

— On m'a envoyé spécialement ici pour rechercher un drôle du nom de Jourdy, qui se trouve mêlé dans un complot formé pour escroquer un héritage.

— Jourdy! s'écria M. de Vasselonne, avec un étonnement parfaitement joué; mais je ne connais que lui, je l'ai vu en France. S'il ose paraître ici, je vous ferai signe. Jourdy! voilà qui est véritablement plaisant! Au revoir, et surtout pas un mot de tout ceci. Comptez sur moi, comme je compte sur vous. Si je réussis dans ma mission, on m'en saura là-bas

1. Résidence officielle du Président des États-Unis.

un gré infini, et je ne suis pas homme à oublier mes amis! »

« Parbleu! se dit-il en lui-même, en regardant M. Guido qui s'éloignait d'un air important, voilà un imbécile qui peut se vanter de m'avoir fait une fière peur! N'importe! en me forçant à lui forger une histoire, il m'a fait venir une idée à laquelle je n'aurais peut-être pas songé sans cela. Et ce Monroé, un homme si intelligent, qui n'y avait même pas songé! Foin des fausses clefs et foin de l'incendie. Ces nègres sont des brutes, et je suis sûr que le chef de la *police noire* ne sait pas seulement lire. Ce que les *carpet baggers* et les *scalawags* font tous les jours, pourquoi ne le ferais-je pas? Pourquoi n'empaumerais-je pas Sam ou Tom? Pourquoi n'arrêterais-je pas le sieur Barley, à la tête d'une patrouille noire? Pourquoi ne visiterais-je pas ses papiers, au grand jour, officiellement, au nom des intérêts noirs, menacés par ce sacripant, qui est peut-être au fond un très-brave homme? Mais cela importe peu. Il sera toujours temps de le relâcher, et même de lui faire des excuses, quand le tour sera joué. Je ne croyais pas lire si clairement dans l'avenir quand j'ai coupé mes moustaches; ce Guido a pour sûr mon signalement en poche, dicté mot pour mot par le jeune homme de grande espérance. Monroé a eu tort de le malmener : il devrait savoir que les petits mordent. »

Sans perdre une minute, M. de Vasselonne se mit en quête des cabarets fréquentés par les *politiciens* nègres.

XX

Le colonel Blotter est dans des transes perpétuelles — M. Alfanègre ne parle plus d'entrer, comme pensionnaire, à l'asile de l'île de Ward. — Désappointement de Marthe. — L'école polytechnique. — Les armes savantes.

Le jeune homme de grande espérance était devenu du jour au lendemain un *blackboots* de premier ordre; car il était actif et intelligent, et peut être aurait-il tiré de son pot à cirage les éléments d'une grande fortune, s'il avait été aussi assidu qu'il était actif. Malheureusement, il passait la plus grande partie de ses journées à pourchasser le colonel Blotter et à surveiller le Chinois Ah-Hûn, l'ami du capitaine Monroé.

Le colonel Blotter, depuis le départ de ses deux complices, menait la vie la plus misérable et la plus inquiète. Comme il ne recevait point de nouvelles, il voyait tout en noir, et s'il eût été en son pouvoir de remettre les choses au point où elles étaient au moment où il avait dépisté l'héritage, il eût renoncé de grand cœur aux deux millions de dollars du vieux Cob, ou du moins à la part qui devait lui en revenir. Ses deux associés, pour commencer leurs opérations, avaient pratiqué une large saignée à sa bourse, sans compter les dépenses folles qu'il avait faites lui-même dans l'attente de son héritage. Si donc l'entreprise ne réussissait pas (et dans son isolement il voyait mille et une raisons pour qu'elle ne réussît pas), il serait réduit à la misère, et forcé, sur ses vieux jours, de recommencer sa fortune avec un capital insignifiant.

Quand il considérait l'avenir sous cet aspect, il grinçait des dents et tombait à coups de poings sur le *Webster* complet, parce que le *Webster* complet était un témoin silencieux, et une preuve palpable de l'esprit d'erreur et de la rage de dilapidation qui avait envahi le cerveau du colonel au moment où l'odeur des millions lui avait soudainement monté à la tête.

Jugeant des autres par lui-même, il pensa bien que ses complices, s'ils se faisaient prendre, rejetteraient sur lui le plus qu'ils pourraient de la responsabilité commune. Il n'osait plus boire, de peur de se trahir dans son ivresse; il n'osait plus sortir le jour, depuis qu'il avait rencontré Top, et que Top s'était mis à le suivre. Il changeait d'hôtel presque tous les jours, traînant à sa suite ses emplettes de millionnaire, qui faisaient une singulière figure dans les logis de bas étage où il se claquemurait mystérieusement, tremblant au moindre bruit, et persuadé que la police était à ses trousses.

La police, en effet, était à ses trousses; elle avait relevé Top de sa faction, depuis une visite que Top avait faite à M. O'Flaniggan Comme on n'avait encore aucune preuve contre lui, mais seulement des présomptions, on se contentait de le *filer;* mais on le filait avec une rare assiduité; aussi, ses moindres démarches et ses moindres mouvements avaient leur écho dans le cabinet du directeur.

M. O'Flaniggan, fidèle à la promesse qu'il avait faite à M. Clodion, faisait de petites visites à M. Alfanègre (de l'Ardèche), en sa cellule de la prison des Tombes. Chaque visite nouvelle le confirmait dans l'idée que M. Alfanègre (de l'Ardèche) n'entrerait pas, du moins de son plein gré, à l'asile de l'île de Ward. En conséquence, il préparait son ami, le coiffeur de Brooklyn, à l'idée de recevoir paternellement ce vieil enfant prodigue, de le protéger contre l'oisiveté en lui donnant force mentons à raser, et contre les tentations en l'admettant à sa table et en lui donnant une chambre dans son logement particulier.

La faiblesse humaine est grande dans les mieux trempés des fils d'Adam; elle était monstrueuse dans le descendant des rois maures. Dans la première ferveur de son repentir, il était animé d'une telle fureur d'expiation, que l'oncle Placide avait été obligé de modérer l'ardeur de son zèle. En souvenir, sans doute, des corrections paternelles, il aurait désiré recevoir des coups de bâton, ou tout au moins être condamné aux travaux forcés. La solitude et le régime de la prison eurent bien vite raison de cette noble ardeur, qui suivit une proportion décroissante à mesure que les jours s'écoulaient. Il n'avait d'autre préoccupation que la contemplation de lui-même,

quelques essais de philologie quand on lui apportait sa nourriture, et la faible distraction de dépêcher cette nourriture d'anachorète et de l'arroser d'une pinte d'eau.

La contemplation de lui-même n'éveillait en lui aucune idée riante; ses essais de philologie se bornaient à parler français au guichetier, qui lui répondait anglais; la nourriture était de médiocre qualité; quant à l'eau, elle lui causait une répugnance instinctive: non pas qu'il eût la prétention de la faire remplacer par de l'eau-de-vie; oh non! il détestait l'eau-de-vie depuis qu'elle lui avait joué de si abominables tours; mais, vous savez, de l'eau, c'est bien froid pour l'estomac; un peu de vin, par exemple, aurait été bien plus tonique. Il essayait de faire pénétrer cette vérité dans l'esprit du guichetier; le guichetier, payé pour être complaisant, l'écoutait avec complaisance sans comprendre un mot de son discours, secouait la tête d'un air de bienveillance, disait « *Good bye!* » et s'en allait. Mais, au repas suivant, il apportait encore de l'eau, rien que de l'eau.



Le guichetier l'écoutait avec complaisance. (P. 149, col. 1.)

A mesure que les jours s'écoulaient, Alfanègre, en continuant de maudire l'eau-de-vie, source de tous ses maux, se disait qu'entre l'abus et la privation complète il y a place pour un moyen terme. Un petit verre par-ci par-là soutient les forces au lieu de les abattre. Les gens les plus honorables prennent un petit verre d'eau-de-vie avec leur café. Par exemple, M. le curé de Saint-Paul, un véritable saint, s'accordait quelquefois un petit *gloria*.

Il faut croire cependant qu'il n'était pas assez sûr de l'orthodoxie de sa doctrine pour la soumettre à l'épreuve d'une discussion en règle. Il n'en soufflait jamais mot devant M. O'Flaniggan. L'homme obligeant ne savait pas assez de français pour se risquer à parler devant des personnages comme M. Clodion et Émile surtout, parce que sa prononciation était déplorable. Il se sentait plus libre avec Alfanègre, et lui témoignait sa bienveillance dans un jargon bien fait pour égayer l'homme le plus morose. Alfanègre l'écoutait sans se dérider, promettait humblement de faire tout ce qu'on voudrait; mais il ne parlait plus jamais de l'asile de l'île de Ward, et faisait même la sourde oreille quand M. O'Flaniggan tournait la conversation de ce côté.

« Vous avez écrit à M. Charlier? » disait fréquemment Mistress O'Flaniggan à son mari. M. O'Flaniggan répondait, selon l'occurrence : « Je viens de lui écrire », ou : « Je vais lui écrire ».

« Soyez obligeant pour lui, disait Mistress O'Flaniggan; écrivez plutôt deux fois qu'une.

— Bien! ma chère », répondait l'homme obli-

geant, étonné de voir Mistress O'Flaniggan prendre si vivement à cœur les intérêts de M. Charlier.

Pauvre M. O'Flaniggan ! Ce n'était pas un fin politique, et il était à cent lieues de s'imaginer que Mistress O'Flaniggan pût avoir des arrière-pensées, en lui recommandant d'être aimable et empressé avec l'héritier du vieux Cob.

Quand on aime beaucoup deux personnes qui ne se connaissent pas encore, on est très-anxieux de savoir si ces deux personnes se plairont réciproquement autant qu'on le désire. C'est cette sorte d'anxiété qu'éprouvait Mlle Marthe, au moment où la famille se mit à table pour le souper. D'abord les choses marchèrent tout de travers ; on aurait dit que M. de Randal et Émile avaient fait vœu de ne pas se parler. M. de Randal avait engagé une conversation fort sérieuse avec l'oncle Placide, et Émile s'occupait poliment de M. Triquet, qui se tenait tout raide, appuyé contre le dossier de sa chaise, et ne desserrait pas les dents de peur de se compromettre en disant ou en faisant quelque chose qui pût être contre les lois de la stricte étiquette.

« Quelle immense carrière ouverte à l'activité humaine ! disait l'oncle Placide à M. de Randal.

— N'est-ce pas? répondait M. de Randal en approuvant de la tête ; penser, par exemple, que la Prairie égale en superficie l'Europe centrale ! que le Minnesota est quatre fois grand comme l'Angleterre ! que le Texas est plus étendu que la France !

— Oui, oui ! » disait doucement le vieux géographe, d'un ton rêveur. Et il s'abandonnait à une sorte d'extase en songeant à l'espace qu'il avait déjà parcouru sur la carte d'Amérique, et à celui qui s'ouvrait devant lui. Les renseignements de M. de Randal lui causaient les mêmes transports que la poésie à un poëte et la musique à un musicien, en lui ouvrant des perspectives sans limites.

M. de Randal n'était point un pédant, et ne cherchait point à faire étalage de sa connaissance du pays; mais, en voyant quel plaisir il faisait à son hôte, il avait ouvert à deux battants devant lui les portes du sanctuaire de la statistique.

Marthe rongeait son frein. Le Minnesota ! l'activité humaine ! la Prairie ! le Texas ! Quel rapport tout cela avait-il avec Émile ?

Et Émile ! à quoi songeait-il donc? Je vous le demande. Est-ce qu'il n'aurait pas bientôt fini de chuchoter avec M. Triquet? Est-ce qu'il n'allait pas bientôt raconter ses exploits, pour briller un peu aux yeux du papa de Marthe ? Était-il donc venu de si loin pour apprendre à M. Triquet à tenir sa fourchette ?

L'oncle Placide, sans savoir quels charbons ardents il amassait sur sa tête, s'enfonçait à la suite de M. de Randal dans le sanctuaire de la statistique, le sourire sur les lèvres, oubliant l'univers entier.

Ce guide complaisant lui apprenait ou lui rappelait (comme plaisir, c'est tout un) que les États-Unis, divisés en parties égales, formeraient cinquante-six royaumes aussi grands que l'Angleterre, quatorze républiques comme la France ! que de New-York à San Francisco il y a aussi loin que de Paris à Bagdad !

« C'est féerique ! » disait l'oncle Placide.

« Ils n'en finiront jamais ! » pensait Mlle Marthe, en regardant sa mère d'un air suppliant, comme pour la prier d'intervenir. Comme sa mère causait de son côté avec Miss Mac-Bokum, Marthe tourna ses regards vers Émile avec une petite moue qui se changea en un délicieux sourire de béatitude.

Émile écoutait M. de Randal ; il l'écoutait avec tant d'attention qu'il laissait maintenant M. Triquet se tirer comme il pourrait du petit labyrinthe de la civilité puérile et honnête.

Où était-elle donc, la petite personne qui venait de maudire de toute son âme la géographie et la statistique, et qui s'était permis de froncer les sourcils en regardant les deux interlocuteurs tout rayonnants d'enthousiasme géographique et statistique ? Ce ne pouvait pas être Marthe, oh non !

Pendant qu'Émile, les lèvres entr'ouvertes, écoutait M. de Randal de toutes ses oreilles, Marthe lui adressait une foule de petits signes, et lui faisait littéralement les honneurs de son père.

Lorsque la conversation passa de la statistique géographique à des sujets plus généraux, Marthe, sans prendre la peine de chercher une transition, pria M. Triquet de raconter à son père ce qui s'était passé dans le clocher de Colonges. Cette fois elle se tourna vers son père; c'était M. Triquet qui racontait, avec beaucoup de verve, ma foi ! mais c'était Marthe qui faisait à son papa les honneurs d'Émile.

« Et vous comptez entrer à l'École de Saint-Cyr? demanda M. de Randal avec un vif intérêt.

— Oui, monsieur, répondit Émile en rougissant.

— Et pourquoi pas à l'École polytechnique?

— J'ai peur, répondit modestement le héros de Mlle Marthe, que ce ne soit un peu trop difficile.

— Par exemple ! s'écria Mlle Marthe avec une véhémente indignation. Oncle Placide, ne lui permettez pas de dire des choses pareilles ; vous qui lui avez donné *vingt* pour sa carte d'Amérique. Émile, papa a raison, il faut que vous alliez à l'École polytechnique ; d'abord, l'uniforme est bien plus joli que celui de Saint-Cyr.

— Marthe ! » dit Miss Mac-Bokum. Marthe prit son petit air contrit, et tourna les yeux vers son père, comme pour lui demander assistance.

En qualité d'ancien élève de l'École polytechnique, M. de Randal ne voyait au monde que l'École polytechnique; et toutes les fois qu'il rencontrait un jeune homme distingué, il songeait tout de suite à en faire une recrue, s'indignant de lui voir prendre une autre direction que celle de l'École par excellence, et l'accusant presque, en son for intérieur, de commettre une sorte de larcin au détriment de l'École des écoles.

« Question d'uniforme à part, dit-il vivement à Émile, Marthe a parfaitement raison. Il faut que vous soyez des nôtres; il faut que je vous appelle un jour « Mon cher camarade ».

— Mon cher camarade! » s'écria Marthe, en regardant d'un air étonné d'abord son père, puis Émile, puis son père encore, sans parvenir à comprendre comment deux personnes d'un âge si différent pourraient jamais se traiter de « cher camarade » !

Son père lui expliqua avec complaisance que les anciens élèves de l'École polytechnique forment comme une grande famille, s'entr'aident, se soutiennent, et se traitent en tout pays de « chers camarades ».

« Si c'est comme cela, reprit Marthe en secouant la tête d'un air capable, je ne vois pas pourquoi Émile s'obstinerait à aller à Saint-Cyr, où il aurait un uniforme en gros drap et un pantalon rouge à bande bleue, et où il ne serait pas le camarade de papa!

— Cet argument est sans réplique, dit M. de Randal en riant. Ainsi, M. Charlier, vous voilà condamné à passer par l'École polytechnique. Est-ce que vous tenez absolument à entrer dans l'armée?

— Absolument! répondit Émile sans hésiter.

— Même quand vous serez millionnaire?

— Surtout quand je serai millionnaire, si je le deviens jamais. »

M. de Randal regarda Émile avec curiosité. « Puis-je, lui dit-il, vous demander sans indiscrétion pourquoi l'héritage de deux millions de dollars, au lieu de vous détourner de Saint-Cyr, serait pour vous une raison de plus d'y vouloir entrer à toute force? »

Émile rougit et hésita. Les raisons qu'il avait à donner étaient d'un ordre si élevé, et sa résolution était née d'un sentiment si généreux, qu'il craignit, en s'expliquant, d'avoir l'air de se faire valoir et de se poser en paladin.

L'oncle Placide, qui connaissait ses raisons, comprit son embarras, et vint à son secours.

« Avant la guerre, dit-il, mon neveu avait déjà montré beaucoup de goût pour l'état militaire; les événements auxquels il a pris part ont transformé ce goût en une véritable passion. Je suppose que l'on naît soldat, comme on naît voyageur, ou marchand, ou magistrat. »

Il parlait avec une certaine mélancolie en faisant un retour sur lui-même, en songeant qu'il était né voyageur et explorateur, et que les circonstances l'avaient empêché de suivre sa vocation.

« Tous les goûts sont dans la nature, répondit en souriant M. de Randal; je comprends donc que l'on puisse avoir le goût de la vie militaire; mais ce que je ne comprends pas, c'est que les millions puissent rendre ce goût encore plus vif et plus décidé.

— Au point où en est la France, répondit gravement l'oncle Placide, elle a besoin de soldats, avant tout; mais il ne suffit pas d'armer un homme au nom de la loi pour en faire un soldat; il faut lui inculquer l'amour du devoir, et l'esprit de sacrifice et de dévouement. C'est aux jeunes gens instruits, à ceux qui ont un grand nom ou une grande fortune, à prêcher d'exemple. Si ceux-là se tiennent à l'écart, de quel droit commandera-t-on aux autres d'aller camper dans la neige ou de monter à l'assaut, ou d'affronter les balles et les obus en rase campagne? Si un soldat se plaint de la misère qu'il endure ou du danger auquel on l'expose, n'est-ce pas une bonne réponse à lui faire que de lui dire : Voilà un millionnaire qui endure la même misère que toi, et qui risque sa vie comme tu risques la tienne! »

L'oncle Placide s'arrêta brusquement, honteux d'avoir parlé avec tant de véhémence, inquiet d'avoir si bien plaidé la thèse favorite de son neveu, et satisfait néanmoins d'avoir rendu justice à la noblesse de ses sentiments.

« Voilà, dit M. Randal, des raisons absolument sans réplique, et sur lesquelles je me reprocherais de revenir. Soyez donc soldat; mais, pour l'amour de Dieu, passez par la bonne porte, entrez à l'École polytechnique, et sortez-nous dans les armes savantes.

Les « armes savantes! » Quelle expression sonore et ronflante, surtout pour les oreilles d'une petite fille qui ne la comprend pas très-bien, et qui, justement à cause de cela, y découvre tout un monde de choses flatteuses à l'adresse du héros de ses rêves!

L'oncle Placide regarda Émile d'un air irrésolu : les « armes savantes » le fascinaient un peu, lui aussi, mais il se serait fait un crime de peser sur les décisions d'Émile. Marthe n'y fit point tant de façons : elle sauta sur les « armes savantes » avec l'ardeur impétueuse qu'elle mettait à toutes les choses, et somma Émile de se décider séance tenante pour les « armes savantes ». Émile fut obligé de promettre qu'il réfléchirait. A demi satisfaite de cette concession, Marthe se plongea dans une longue rêverie d'une demi-minute, et découvrit à l'improviste un argument irrésistible. Émile avait dit, par modestie, qu'il ne se croyait pas assez bon mathématicien pour subir l'examen avec succès. « Papa, dit-elle, vous montrera comment il faut s'y prendre.

— Vous n'y échapperez pas, dit gaiement M. de Ranval; vous ne sortirez pas de Rose-Cottage avant d'avoir subi un sévère examen.

— Tout de suite! dit Marthe en frappant dans ses mains.

— Nous attendrons bien à demain, dit M. de Randal; vous êtes tous fatigués du voyage, et voilà qu'il se fait tard. »

Chacun prit son bougeoir. M. Triquet avait accepté de coucher à Rose-Cottage pour deux raisons : la première, c'est qu'il n'aurait pas su comment s'y prendre pour refuser en termes convenables,

Mme de Randal lui imposant beaucoup ; la seconde, c'est que les recommandations de M. Poinsett lui faisaient penser que sa présence serait utile, peut-être nécessaire, pendant la nuit.

A suivre. J. GIRARDIN.



LE PONT D'ICONONZO

Le pont naturel d'Icononzo, situé près de la petite ville de Fusagasuga, dans la république de Colombie, est une des plus curieuses merveilles de l'Amérique du Sud.

Il est formé d'une énorme pierre de 7 mètres de longueur sur 6 mètres de largeur, placée au-dessus d'un gouffre de 77 mètres de profondeur.

Plusieurs voyageurs, entre autres Humboldt et le baron Gros, ont décrit cette merveille naturelle, mais c'est à M. Édouard André, chef d'une mission envoyée au Pérou par le gouvernement français en 1875, que revient l'honneur de son exploration approfondie.

Ainsi qu'on peut le voir d'après notre gravure, tirée de la relation de ce voyageur dans le *Tour du Monde*, le pont naturel supporte un léger pont de bois sur lequel passe le chemin.

« Tout d'abord, à l'arrivée, dit M. André, on a peine à croire que ce soit bien là cette merveille si vantée. Le chemin escarpé qui serpente à travers les grès arrondis et les arbres clair-semés, brûlés du soleil, descend brusquement sur un palier où s'amorce un pont de bois couvert de terre et d'herbes, ressemblant à tous ceux qu'on a déjà vus, et que distinguent seulement quelques poteaux vermoulus, servant de parapet. On sent vaguement qu'au-dessous passe un cours d'eau, mais on ne le voit pas. L'autre bord de la rivière est abrupt, épaississement drapé dans le feuillage au travers duquel monte le chemin au milieu des rochers. Mais avancez-vous sur ce pont branlant et penchez-vous avec précaution sur la balustrade du côté de l'est, vous reculerez d'horreur !....

» A vos pieds s'ouvre l'abîme noirâtre, l'immense faille à parois verticales, où coule le rio de Sumapaz, à trois cents pieds de profondeur. Ce sillon blanchâtre, aux reflets d'acier bruni, c'est la rivière emprisonnée et bondissante au fond de son étroit canal..... Quand le regard s'est enhardi et habitué à cette demi-obscurité, il perçoit, de temps à autre, des flèches qui passent au-dessus des flocons d'écume, pendant que des cris stridents se détachent sur le sourd grondement des eaux. Ce sont les *guapacos*, oiseaux semi-nocturnes qui habitent les profondes cavernes de la crevasse et pullulent dans ses profondeurs. Jetez une pierre au fond du gouffre ; elle y produit un bruit sourd que les rochers répercutent avec force. Un coup de fusil réveille des échos formidables et jette l'épouvante parmi la gent ailée.

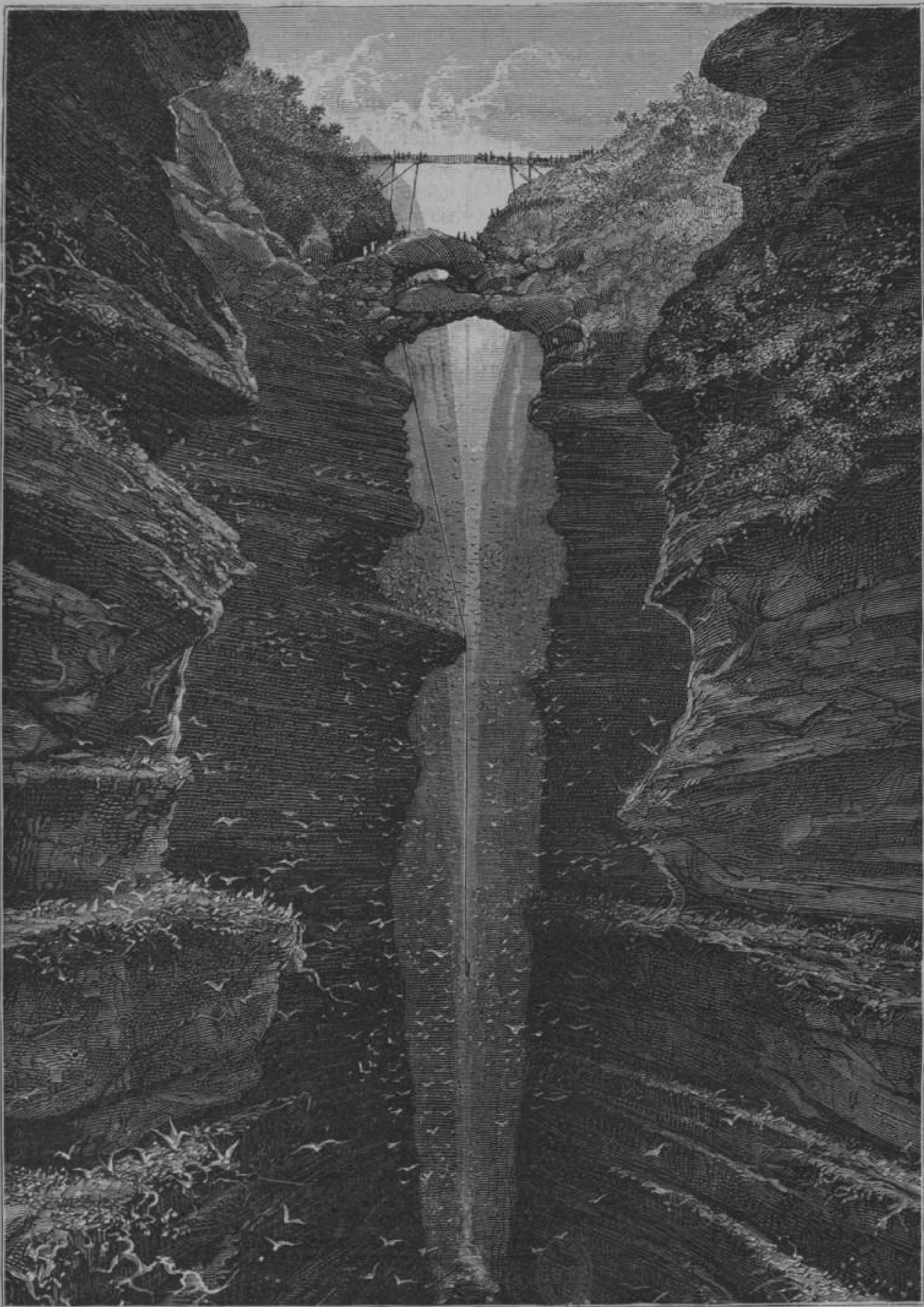
» C'est au-dessous de ce pont de bois, à 6 mètres plus bas, que se trouve la grosse pierre ou grès roulé, plus large que le lit de la rivière, qui forme le célèbre pont naturel. On peut l'atteindre, avec quelques difficultés, par les aspérités du schiste feuilleté dont le lit domine l'endroit où gît la roche et sur la paroi duquel les exfolations ont formé une sorte d'escalier. Dès qu'on a touché la grosse roche placée en travers de l'abîme, et que des pierres plus petites, entassées et clavées semblent consolider encore, on est placé immédiatement au-dessus du gouffre, et l'on entend mugir le torrent.

» Il reste maintenant à donner une explication du phénomène que le pont suspendu nous a présenté. Je la crois facile, si l'on se rend compte des circonstances dans lesquelles s'est produite la rupture des digues de l'ancien lac de Sumapaz.

» Ce lac de Sumapaz était situé à l'ouest du pic de Nevado, et sa superficie était d'environ 10 kilomètres carrés. Après quelques tremblements de terre, il rompit sa ceinture par le point faible de l'embouchure du San Juan et du rio de Pueblo Viejo, et ses eaux s'engouffrèrent dans les vallées qui avoisinent Pandi, en roulant d'énormes blocs sur leur passage, et prenant pour thalweg le point bas où coule actuellement le rio de Sumapaz.

» Quand le torrent dévastateur parvint à la hauteur du chemin actuel de Pandi, où est le pont de bois et où commence le premier banc de schiste compacte, son action fut moindre sur cette roche dure et difficile à exfolier. A ce moment, l'énorme pierre dite « Tête du Diable », dont on peut évaluer la masse à plus de 200 mètres cubes, si l'on cote sa longueur totale (partie engagée comprise) à 15 mètres, fut précipitée des hauteurs, et vint s'encastrer profondément dans le lit schisteux. D'autres blocs de moindre taille l'entouraient, fortement enclavés et faisant l'office de brise-lames, reçurent le principal effort des eaux qui descendaient, furieuses, des paramos situés à 3000 mètres au-dessus.

» Le courant passa d'abord au-dessus de la pierre, puis affouilla sa base, en ménageant toutefois le lit de schiste ancien que sa masse protégeait en arrière, et qui se trouva ainsi conservé comme un pont à travers le lit du torrent. Sur ce pont reposait la roche roulée, désormais à l'abri du ravage des eaux, qui continuèrent à ronger la crevasse plus vigoureusement à mesure qu'elle devenait plus profonde et plus étroite, et laissèrent à découvert,



Le pont d'Icononzo. (P. 152, col. 1.)

au-dessus d'elles, cette arche prodigieuse qui fut cachée pendant tant de siècles aux regards humains!

» Ce mystère géologique est donc maintenant éclairci, on peut l'espérer, d'une manière définitive. »

LA FOURCHETTE

En 1875, M. George Smith, archéologue anglais, a trouvé dans les ruines de Ninive une fourchette de bronze à deux dents, qui est aujourd'hui exposée au Musée Britannique de Londres.

Cet humble ustensile est une des plus singulières et des plus curieuses reliques que l'antiquité nous ait laissées. Que « les doigts aient été faits avant les fourchettes », comme dit le proverbe, c'est une vérité que personne ne contestera. Mais on oublie trop généralement que pendant longtemps les nations occidentales n'ont pas eu de fourchettes, et si celle de M. George Smith en est réellement une, c'est un nouveau titre en faveur de l'Asie pour réclamer la supériorité vis-à-vis de l'Europe. Ni les Grecs, ni les Romains n'ont connu l'usage des fourchettes pour manger, quoiqu'ils eussent, de temps immémorial, des fourches pour d'autres usages, et que l'analogie eût dû les conduire à se servir de cet instrument dans leurs repas.

Quoique les fourchettes fussent connues au moyen âge, par exception, elles n'ont servi chez les nations européennes les plus avancées, ni pour découper, ni pour manger les mets, jusqu'à la première partie du seizième siècle. Les Grecs avaient des couteaux pour découper, mais, quand ils mangeaient des mets solides, ils se servaient de leurs doigts, qu'ils essuyaient ensuite sur des morceaux de pain nommés *apomagdaliai*. Quand ils prenaient de la soupe, ils se servaient de cuillers ou de morceaux de pain creusés, qu'ils appelaient indifféremment *mystili*, *mystron* ou *mystros*. De même, les Romains se servaient de leurs doigts pour les mets solides, et de cuillers pour les mets liquides. Mais ils n'avaient pas de fourchettes et cultivaient comme un art, avec beaucoup d'assiduité, le talent de découper. Le *carptor*, *scissor* ou *structor* était un véritable artiste guidé par des règles et qui s'acquittait de sa tâche aux sons de la musique, avec des gestes appropriés.

Dans le livre de Keruynge, de Wynkyn de Worde, publié en 1513, l'auteur dit que le découpeur ne doit mettre « sur poisson, bête ou volaille, pas plus de deux doitgs et le pouce, » montrant clairement par là qu'on ne se servait pas de fourchettes, et il ajoute : « Votre couteau doit être net et vos mains doivent être propres, et ne passez pas deux doigts et le pouce sur votre couteau. »

Cependant la fourchette est mentionnée dans les comptes de maison d'Édouard Ier d'Angleterre pour l'année 1297, et le favori d'Edouard II, Piers Gaveston, avait « trois furchesces d'argent pur mangier poires ».

Le Grand d'Aussy dit, dans son *Histoire de la vie privée des Français*, que les fourchettes sont énumérées dans un inventaire de Charles V, roi de France, pour l'année 1379, et c'est le seul exemple qu'il en donne pendant le moyen âge. Il remarque aussi, écrivant en 1782, qu'alors on se servait communément du couteau pour porter les aliments à la bouche, comme cela se fait encore, ajoute-t-il, en Angleterre, où, pour cette raison, on arrondit les lames des couteaux à leur extrémité.

P. Vincent.

UN ACTE DE DÉVOUEMENT

Le 9 janvier dernier, les élèves d'une institution de la petite ville de Tarascon (Ariége) étaient en promenade sur les bords d'une rivière rendue torrentielle par la fonte des neiges. Comme il faisait très-froid, on courait beaucoup de ci de là pour se réchauffer. Tout à coup un cri d'angoisse se fait entendre : c'est un enfant qui, entraîné par son élan, vient de tomber à l'eau.

Le maître présent ne sachant pas nager, l'enfant, que le courant a saisi, va infailliblement périr. Mais voici que le jeune Daniel Pilhes, âgé de quatorze ans, se détache vivement de ses camarades, retenus par la peur, et s'élance tout habillé dans la rivière pour secourir son ami. L'anxiété du maître et des élèves redouble alors. On craint d'avoir à déplorer deux catastrophes au lieu d'une.

Le noyé s'est désespérément cramponné aux bras du jeune Pilhes, qui demeure paralysé au milieu du courant de plus en plus rapide. Il essaye vainement de se dégager, et le flot, après une lutte très-courte, les engloutit l'un et l'autre.

Déjà maître et élèves se lamentent, en proie au plus vif désespoir, quand soudain on voit reparaître le hardi sauveteur, qui, d'une main, maintient solidement son camarade évanoui, et de l'autre nage vigoureusement vers le bord, où il arrive bientôt au milieu des vivats enthousiastes de tous ses camarades.

Ce courageux collégien n'en était pas à son coup d'essai : déjà, en août 1878, il avait sauvé la vie d'un autre enfant dans des circonstances à peu près identiques.

Ajoutons qu'il est le fils d'un brave marin estropié et sans ressources, qui, à vingt ans, fut décoré pour une action d'éclat à Tahiti, lors de l'expédition de l'amiral Dupetit-Thouars aux îles de la Société, en 1843.

LES ÉTYMOLOGIES

Non pas un médecin, mais un grammairien, Vaugelas, recommande un remède souverain contre l'insomnie. C'est, quand le sommeil est rebelle et fuit nos paupières, de se proposer à soi-même quelques étymologies. L'esprit trouve un aliment qui l'occupe pendant le silence de la nuit, et finit par arriver paisiblement à la paisible région des rêves.

Du reste, le pays des rêves est un peu celui des étymologistes, et il n'en est pas de si étrange qui n'ait passé par la tête de quelque savant. Avec un peu de bonne volonté et beaucoup de science, il n'est pas d'origine, si invraisemblable qu'elle soit, que l'on ne puisse assigner aux mots et aux langues

L'un ramène toutes les langues à l'hébreu, sans songer qu'il n'est qu'un dialecte des langues sémitiques, et que le syriaque et le chaldéen sont également employés dans les saintes Écritures.

Un autre trouve dans le celtique la langue primitive, et c'était là l'erreur innocente du brave Latour-d'Auvergne, qui fut le premier grenadier de France, mais n'en fut pas le premier philologue.

Tout récemment on a essayé de prouver que les mots français qui ont la forme latine ne viennent pas du latin, mais du gaulois, qui en aurait été une langue sœur.

Il n'est pas jusqu'à un savant hollandais qui n'ait été jusqu'à soutenir que c'était le hollandais qu'Adam et Ève parlaient dans le paradis terrestre.

Son argumentation est curieuse.

La langue primitive, dit-il, a été parlée jusqu'à l'époque de la tour de Babel, où eut lieu la confusion des langues. Or, un seul mot a survécu à ce bouleversement, parce qu'il représentait un objet que personne n'avait songé à oublier. C'est le mot *sak*, qui est hollandais et qui se retrouve dans toutes les langues avec le même sens : grec, *saccos ;* latin, *saccus ;* arabe, *sakat ;* français, *sac* et *sacoche ;* allemand, *sack ;* etc.

Mais les étymologistes nous en ont fait voir bien d'autres. L'un d'eux, au lieu de dériver simplement *cheval* de *caballum*, mot de la basse latinité qui signifie « bête de somme », a cru devoir le faire remonter à *equus*, en passant par les formes : *équeval*, *queval*, *cheval*. D'où les vers suivants :

> *Cheval* nous vient d'*equus*, sans doute ;
> Mais il a bien changé de route.

L'origine des nations, pas plus que celle des mots, n'a été à l'abri de la passion de l'étymologie.

C'est ainsi que les chroniqueurs nous représentent « la noble nation française » comme ayant pour premier auteur « Francion, fils d'Hector, qui vint s'établir dans les Gaules après la chute de Troie ».

« Et ce qui le prouve bien, dit malignement un de nos grands écrivains, c'est qu'il y a encore en France une ville qui s'appelle Troyes, et dont les écoliers ont conservé une telle horreur pour les Grecs, que leurs professeurs ont toutes les peines du monde à leur en faire apprendre la langue. »

Les familles nobles ont aussi leurs origines fabuleuses : les Lusignan ont leur fée Mélusine, et les Lévis, qui faisaient remonter leur noblesse au delà du déluge, expliquaient l'authenticité de leur filiation en disant que leurs parchemins avaient été conservés par un ange qui volait au-dessus des eaux. Pendant qu'ils y étaient, les Lévis, au lieu de s'arrêter au déluge, auraient aussi bien pu remonter jusqu'à Adam et Ève : ils eussent été plus près de la vérité.

Les noms des simples particuliers ont aussi leur histoire, qui a été savamment écrite par Eusèbe Salverte. Il en résulte que l'hérédité des noms de famille ne date, en France, que du dixième siècle : jusque-là on ajoutait à son nom celui de son père : Jean, fils de Pierre, et parfois un surnom, tel que Le Roux, Le Noir, Le Grand, Le Fort, etc.

C'est l'usage qui régnait également dans les familles israélites, suivant la coutume d'Orient, jusqu'à la fin du siècle dernier.

La nouvelle Constitution, en admettant les juifs aux droits et au titre de citoyens français, leur imposa l'hérédité des noms, et c'est alors que se passa généralement un fait assez curieux.

Quand les israélites se présentaient pour se faire inscrire, conformément à la nouvelle loi, sur les registres de l'état civil, l'officier municipal chargé des inscriptions leur demandait leur nom.

« Un tel, fils d'un tel.

— Vous savez qu'il faut renoncer à votre ancien système de filiation et adopter un nom qui se transmettra désormais de père en fils dans votre famille. Désignez moi le nom sous lequel je dois vous inscrire.

— Eh bien, mettez Lévy.

— Je vous ferai remarquer que, dans votre rue seulement, il y a déjà plus de trente Lévy, et que cette communauté de noms ne pourrait produire dans les transactions civiles et commerciales que la plus déplorable confusion. Choisissez un autre nom ».

Et si le nouveau citoyen hésitait :

« De quel pays êtes-vous ? lui demandait le magistrat.

— De Molsheim.

— Eh bien, vous vous appellerez dorénavant Molsheim. »

C'est ce qui explique comment la plupart des familles israélites portent des noms de villes françaises ou des provinces rhénanes, qui appartenaient à la France sous l'Empire. Rien en effet n'est plus commun parmi elle que les noms de Francfort, Mayence, Coblentz, Fribourg, Ratisbonne et cent autres.

Parmi les noms de famille, il en est qui rappellent des anecdotes plaisantes ou des faits historiques.

Les Cadet de Gassicourt sont un nom presque illustre dans les annales de la pharmacie. L'origine en remonte au premier Empire.

On présenta un jour à l'Empereur un pharmacien fort savant nommé Cadet, qui sollicitait la fourniture de la maison impériale. Or, M. Cadet était d'une taille si exiguë que Napoléon ne put s'empêcher de s'écrier : « Je n'ai jamais vu de gars si court. »

Cadet saisit le surnom à la volée, et le lendemain s'étalait sur sa pharmacie l'enseigne suivante :

CADET DE GASSICOURT

Fournisseur de S. M. l'Empereur et Roi

Nous nous bornerons à cet exemple amusant, et renverrons nos lecteurs aux articles que nous avons publiés sur cet intéressant sujet [1].

LES VIEILLES GENS

LÉGENDE

— —

Vieilles cloches. — Vieux sonneur. — Vieux noyer.

Petit vallon, petit village ; et le petit village a groupé ses maisonnettes autour d'un grand rocher. Le rocher porte, sur ses flancs, des plaques de mousses jaunes, des touffes d'herbe fine et quelques arbustes perdus dans ses fissures. Là-haut, une sombre tour en ruine gronde, sous le zéphir du matin, le vent de midi et la brise du soir! Là-bas, dans une vieille grotte, prie modestement une vieille église humide, dont les murailles sont verdies, les dalles gauchies, l'autel fané, avec des toiles d'araignées, doublées de poussière, dans la baie profonde de son unique fenêtre.

Mon Dieu ! l'église est pauvre ; elle est ancienne ; et misère et vieillesse, en ce monde, n'embellissent ni choses ni gens.

Cependant, cette masure, la sœur lointaine de la crèche de Bethléem, possède une âme charmante qui l'égaye, qui chante et qui prie, deux cloches dans les arches à jour de son clocher. Une troisième arche est restée debout et semble une niche ouverte sur le bleu du firmament ; c'est pourquoi la lune se hasarde quelquefois, la nuit, à prendre la place de la cloche absente, et alors, cette cloche d'argent du ciel a tout aussi bon air, la-dedans, que les lourdes cloches de la terre. Ces cloches, personne ne se souvenait de leur baptême et, depuis longtemps, les parrains n'entendaient plus babiller les filleules.

De loin en loin, un fantastique savant essayait bien de déchiffrer les grosses lettres tortues que l'on avait brodées sur leur robe d'airain, mais à sa grimace inquiète et attrapée, on devinait qu'il n'y déchiffrait lettre. Le pauvre homme!

Qu'importe? Quand ces cloches se mettaient en branle, voilà un essaim de rires éclatants, de douces chansons, de sonores exclamations, de tendres plaintes, de religieuses pensées, de mélancoliques souvenirs qui s'envolaient. Il y en avait pour tout le monde dans le vallon et même un peu pour le bon Dieu dans son paradis.

Ces chères cloches de mon enfance! je me les rappelle toujours. Elles étaient joyeuses pour les vivants et leur avenante gaieté descendait, par la cheminée, dans toutes les chaumières, et, en même temps, tristes pour les morts un peu serrés dans l'étroit cimetière en face de l'église, de l'autre côté de la place. Les croix de bois ne montraient pas longtemps leurs branches neuves dans l'enclos funèbre, car il jetait, annuellement, une poussée d'herbes hautes et touffues qui les noyait vite, comme l'Océan le mât des barques, quand les barques sombrent; et cela se ressemble assez, je vous le jure.

Il me souvient que, tout enfant, ma grand'mère me faisait ôter mon chapeau en longeant le mur bas du cimetière, parce que, paraît-il, au milieu des paysans, un bisaieul à moi se reposait de ce monde. Je n'avais pas connu ce brave homme du siècle jadis; je ne savais pas encore ce que c'était que la mort, mais mon petit cœur battait comme une grosse horloge de ferme et je saisissais brusquement alors un coin de la robe de ma grand'mère — que Dieu ait reçue à son tour!

De l'autre côté du ruisseau — car un vallon a toujours son ruisseau — au coin d'un verger en pente et à l'angle d'un sentier aux chèvres, vivait aussi un noyer centenaire. Le verger avait appartenu à mon aïeul. En ce temps-là, dit la chronique, le noyer portait déjà des rides dans son écorce. Comme pour les cloches, la main qui avait semé la noix, depuis de longues années ne signait plus ou ne conduisait plus la charrue.

L'hiver, l'arbre boudait et prenait un air tout grognon ; mais, au printemps, aussitôt qu'il entrevoyait l'œil gracieux de la première violette dans le jeune gazon, le vieux boudeur étirait ses rameaux au soleil et, ragaillardi, revêtissait les feuilles vertes et fredonnait son antique complainte aux premières visites des brises printanières. J'ai appris, depuis, que le vieux noyer était l'ami des vieilles cloches — j'ignore comment et pourquoi ; — qu'à tout nouveau mois de mai c'étaient elles, les premières, qui se réveillaient et que, chaque jour, à l'aube où elles chantaient matines, les feuilles de l'arbre bourgeonnaient et se déployaient. Je m'explique maintenant la joie qu'il semblait éprouver, le patriarche du verger, quand il faisait tourbillonner ses feuilles au son des cloches dans les radieux soleils du dimanche matin.

Je ne comprends pas davantage, aujourd'hui, comment s'était formée cette amitié, je le répète ;

1. Voy. *Origines des noms propres*, vol. VIII, pages 22 et 42, et *Quelques noms de lieux*, vol. XII, page 296.

mais ce que je puis parfaitement vous apprendre, c'est que le noyer avait pour maître l'éternel sonneur de cloches, Jean Giraut. Ce dernier les affectionnait tous ensemble. Ces tendresses-là paraissent étranges, mais n'en sont pas moins respectables.

Arrivait une saison de l'année où, le matin, le sonneur tirait ou lâchait avec lenteur, en priant mentalement, la corde des cloches d'où s'échappaient vers le ciel les saintes litanies; puis le soir, armé d'une gaule démesurée, et grommelant une ronde, il s'escrimait dans le noyer d'où grêlaient sur la pelouse de belles noix rebondies. Le bon Dieu avait sa part, le matin, et les petits enfants la leur, le soir; car, c'est ici le moment d'ajouter que Jean Giraut était grand'père. Sa troisième occupation, en ce monde, consistait à bercer les deux marmots, quand sa fille était à la bourrée dans les bois, ou au savonnage au lavoir. S'il savait s'y prendre pour aimer ses petits-fils, il fallait le demander aux vieilles cloches et au vieux noyer !



Il s'escrimait sous le noyer. (P. 157, col. 1.)

Hélas ! le temps mûrit pour la mort. Vint un hiver où la porte hospitalière de la cure se referma et où s'ouvrit la porte criarde du cimetière. Dieu bénisse le vieux curé ! C'était un honnête homme, tout borgne qu'il fût, malheureusement un peu trop âgé, et le bon Dieu l'emmena avec les vieux vendangeurs de sa vigne.

Le vieux curé avait eu, pendant ses trente années de service au village, une haute lutte à soutenir contre deux ennemis : d'abord, contre le diable, et il faut bien le dire, contre le maire de la commune.

Le maire de la commune, sans écharpe, était un bon gros homme qui se fût jeté dans le bénitier pour son curé : mais, en ceignant l'écharpe, dame ! il reprenait une idée fixe qui faisait le malheur du vieux prêtre.

Cette idée fixe était de bâtir une nouvelle église.

Réparer des chemins ignorés de l'histoire, ou gouverner son troupeau de conseillers municipaux ne lui paraissait point suffisant pour entourer son nom de cette auréole qu'il admirait au-dessus de la tête de certains grands personnages. Son orgueil, c'était un nom dans un soleil d'or. Mais, construire au bon Dieu une maison neuve, eh ! eh ! Aussi, cette nouvelle église, il en raffolait le long du jour, il en rêvait toute la nuit.

A son tour, le vieux curé avait son idée fixe : mourir dans son presbytère délabré, auprès de son étable de Bethléem, devant son jardinet, sous son pigeonnier dans le rocher. C'est pourquoi son idée fixe à lui luttait en désespérée contre l'idée fixe de M. le maire. Le diable ! Eh ! il en venait à bout ; mais, sur M. le maire, il émoussait le meilleur latin de ses arguments.

L'entêté paysan avait beau évoquer, à côté de la nouvelle église, une cure blanchie au lait de chaux, commode, proprette, avec un poulailler, une fontaine et une sonnette à la porte ! Le curé tenait bon contre l'alléchante tentation et ne se laissait point convaincre. Ce fut long ; le duel dura trente ans pied à pied. A qui restera la victoire ? Patatras ! La mort vint donner raison à M. le maire.

Un jeune curé remplaça le vieux curé.

Le maire se remit aussitôt en campagne avec son idée fixe. Le nouveau venu, hier encore humble et timide vicaire, ne résista que faiblement, et, pourquoi résister ? Les trente années d'habitude de son prédécesseur manquaient à ses convictions. Comment ne pas se rendre, d'ailleurs, aux politesses, à la rondeur et aux raisons administratives de M. le maire ! Enfin, le rocher menaçait réellement son toit vermoulu, moussu et disloqué, et cet autel dédoré et démodé dans la grotte jurait avec son beau calice

d'or neuf et ses ornements fraîchement coupés, brodés et galonnés. Le pauvre jeune curé céda — c'était naturel — et M. le maire, avec ou sans écharpe, ne se tint pas de joie et devint et resta, dès lors et à jamais, son meilleur ami.

C'est pourquoi, et bientôt, un certain jour, on vota une église et un presbytère tout neufs — vilain jour! — Quelques mois après, voici là-bas, sur la colline, une chapelle coquette avec un saint Joseph lilas et rouge dans le vitrail, et des chapiteaux blancs au-dessus de la façade. A côté, une maison curiale, pimpante comme une cuisinière d'évêque. M. le maire était triomphant. Je ne sais pas ce qu'en pensèrent les morts de la paroisse, que les vieilles cloches gardaient, que les vieilles cloches consolaient dans leur herbe épaisse et abandonnée; mais, pour les vivants, puisque j'ai encore l'honneur d'être du nombre, je sais qu'ils s'émurent, s'attristèrent et qu'ils se révoltèrent même un peu. Que faire, cependant? Le bon Dieu avait changé de tabernacle; il fallait le suivre, bon gré, mal gré, dans son nouveau palais de satin blanc. Adieu, la grotte tapissée de velours vert; le coin obscur où on baptisait les nouveau-nés; la dalle où l'on déposait, entre quatre cierges, le cercueil des trépassés : le bénitier moisi; le confessionnal déjeté où la vrillete discrète rongeait le bois pendant les confessions; la porte vermoulue, piquée de clous à grosse tête de fer et les vieilles araignées pieuses qui, de mère en fille, se succédaient dans les angles, faisant la chasse aux mouches sacriléges fourvoyées dans le saint lieu pour tourmenter, pendant les offices, la ferveur des fidèles; adieu! — Le cœur saignait aux pauvres villageois. — Tant que les cloches restaient encore suspendues dans le clocher des aïeux, mon Dieu! les paroissiens s'imaginaient de bonne foi pouvoir prendre leur parti : mais, quand on parla sérieusement de les dépayser et de les emporter au clocher neuf, ce fut une véritable désolation.

On se ressouvint, tout à la fois, de la naissance, de la première communion, du mariage, des grandes fêtes, des *reinages*, et il se trouva que tous les yeux avaient fait ample provision de larmes.

Quant à Jean Giraut, le vieux sonneur — Dieu pardonne à M. le maire et à son conseil! — il commit alors les plus gros péchés de toute son existence.

Bientôt, dans les ténèbres de la nuit, il heurta au confortable presbytère et, sans mot dire, parce qu'il pleurait trop abondamment, il remit au pasteur la clef rouillée du clocher ancien et fit le signe désespéré qu'il ne sonnerait plus. Quand il descendit le perron en pierres de taille de la cure, il lui sembla que les étoiles du ciel étaient sans rayons, comme des cloches sans corde, et qu'il n'y avait plus rien de commun entre lui et le paradis. C'était dur.

Le même soir, lorsque Jean Giraut sortit de la ferme pour lire au firmament le temps du lendemain, il aperçut trois longues tranches de ciel dans les arches de ses cloches — et il sentit au fond du cœur quelque chose... C'était donc fini! bien fini!

Il rentra brusquement dans la cuisine, les bras croisés sur son ample gilet jaune et rouge. Autour d'un guéridon chargé de fioles de verre blanc pleines d'eau, les habituées de la veillée travaillaient la dentelle sur leurs bizarres petits carreaux. Sans dire ni salut ni bonsoir, Jean Giraut s'assit contre le mur noir de suie, au coin le plus reculé, sous le manteau de la cheminée, et il ne répondit point au chat qui essayait de renouer avec son maître l'amical entretien de chaque soir. Seulement, il enfonça plus que de coutume sur ses sourcils son lourd bonnet de laine sang de bœuf. On parla naturellement des cloches; on en parlait tous les jours. Jeanne, la veuve, racontait qu'il y avait, de par le monde, des choses savantes, mais mystérieuses, auxquelles il fallait croire absolument; que son père le lui avait dit, qui le tenait de celui-ci, lequel l'avait reçu de celui-là, et ainsi de suite. Par exemple, le vieillard qui, le premier, entendrait le premier *Angelus* des cloches dans le nouveau clocher, était assuré de mourir au bout de la neuvaine; les anciens du village n'ignoraient pas cette tradition et ils auraient bien soin, allez, de se boucher les oreilles ce jour-là, et d'autres choses, et plus encore. Les *dentelleuses* ont l'haleine aussi longue que leurs infatigables fuseaux.

Jean Giraut écouta et ne souffla mot. Cela lui souriait presque de mourir, mais il chérissait tendrement aussi ses deux petits-fils, et, après avoir mûrement réfléchi, il se promit bien de se garder du dangereux Angelus. Il ne se sentait point, d'ailleurs, en état de quitter le monde, ayant beaucoup péché depuis cette maudite église neuve; il voulait se repentir soigneusement et le temps suffisant, pour ne point allonger, par le prugatoire, le dernier voyage de cette vie.

Le lendemain, c'était un vendredi, — il m'en souvient parfaitement — et c'est un triste jour que le vendredi, comme chacun en est convenu. Jean Giraut était assis sous le noyer, son vieil ami fidèle, qu'on ne lui emporterait pas, celui-là, et qui ne se laisserait pas, du reste, aussi facilement emmener. La mère travaillait aux champs, et l'on avait confié au grand-père les deux berceaux des petits-enfants.

Le soleil était en frais de lumière; les horizons du vallon commençaient à se perdre dans les premières brumes de l'automne, et quelques feuilles isolées, un peu pressées ou maladives, quittaient les branches et s'éparpillaient sur le sol. Les enfants dormaient profondément dans leurs corbeilles d'osier; aussi, le vieux sonneur, n'ayant plus rien à démêler avec les petits, s'était-il mis à converser avec le bon Dieu et la sainte Vierge, en leur murmurant dévotement son chapelet.

Tous les coqs chantaient l'aurore; dans le village; toutes les cheminées fumaient la soupe; tous les oiseaux se querellaient dans les taillis; toutes les

feuilles dansaient au vent de l'aube leur première danse matinale.

Soudain, Jean Giraut entendit là-bas une sonnerie étrange et inconnue.

Comment? — Mais non! — Il hésitait à reconnaître le premier salut de ses cloches.

Hélas!... C'était pourtant elles, en effet; mais tous les échos étaient déplacés et ces vieilles amies martelaient avec des voix rauques, sèches, maussades. Personne dans le vallon ne les reconnaissait; les oiseaux gazouillaient toujours; les bois sommeillaient sans se soucier et les montagnes ne répondaient plus. Jean Giraut, se ressouvenant du récit de Jeanne la veuve, porta les mains à ses oreilles, pour ne point mourir encore. Au même moment, voilà que deux feuilles flétries, se détachant des branches du noyer, chatouillèrent les petits au visage et les réveillèrent l'un et l'autre. Ils se mirent à pleurer, pleurer, pleurer. L'aïeul le comprit aux mignonnes bouches roses ouvertes, aux yeux larmoyants, au remue-ménage des jambes emprisonnées dans les langes.

« Pauvres petits, dit-il, ils ont du chagrin. Qui les consolera? A la garde de Dieu! »

Et vite, ses deux vieilles mains calleuses s'abaissèrent sur les deux berceaux, et l'aïeul commença à les dodeliner à droite, à gauche, à gauche, à droite, et maternellement, et doucement, et pieusement. Il ne perdit pas un coup de cloche de l'Angelus, qu'il récita tout entier. De grosses larmes roulaient sur ses joues et tombaient comme des grains de plomb sur son long tablier de cuir. Ce qu'il dit ensuite au bon Dieu, je ne l'ai pas entendu, mais il se cachait tant de tristesses dans cette prière à voix basse! Et que de douleur dans ces larmes muettes! A la vérité, il avait le premier, sans doute, entendu l'Angelus, mais qu'importait? puisque les enfants chéris ne pleuraient plus.

Aujourd'hui finit, demain le remplaça. O surprise! il ne restait plus une seule feuille au noyer. La nuit, il les avait toutes laissé choir sans attendre les mauvaises soirées de l'automne. Il fallait qu'il fût bien désespéré aussi, le centenaire du verger de mon aïeul! Jean Giraut ne reconnut plus, le matin, son vieil et dernier ami. « Hélas! pensa-t-il, ils s'en vont tous! Que ferai-je désormais sur la terre? Ils sont partis; je partirai bientôt comme eux. »

Neuf jours après, on débitait, on rabotait, on ajustait des planches au fond d'une grange abandonnée, proche la ferme du sonneur. Une étroite caisse d'horloge, assez grossière, s'allongeait tout lentement sous les outils. Cependant on n'y ménageait aucune découpure dans le haut pour laisser le cadran montrer sa face d'émail pâle, piquée de cuivre. Etrange et triste besogne! car les raboteurs étaient silencieux comme des bornes de champs dans leurs mottes de terre.

Le noyer ne se dressait plus à l'angle du verger: rien qu'un grand vide dans les arbres et point d'ombre sur le sentier; le verger avait l'air tout triste et tout désert. Les planches dans la grange ressemblaient diablement au tronc scié du vieil arbre, et la caisse d'horloge à une bière. Ce que je crains, les sanglots errants dans la ferme me le confirment, hélas! et j'entends d'ailleurs pleurer, pleurer encore, pleurer toujours les enfants, ce qui ne durait jamais longtemps autrefois, parce que l'aïeul les berçait et les rendormait.

En effet, au point du jour le plus prochain, le temps était brumeux, il faisait froid, il ventait fort, et un modeste enterrement sortait de la maisonnette: devant, le cercueil solidement cloué et habillé de drap noir. Le vieux sonneur Jean Giraut était mort à son tour, et son dernier ami, le noyer, l'emportait entre ses bras.

Le nouveau curé admirait du bout de l'enterrement, en récitant le *De Profundis*, le bel aspect de son église dans les ormeaux. Le maire, en se frottant les mains, penchait légèrement la tête sur son épaule droite, pour mieux voir, dans ses lignes pittoresques, le chef-d'œuvre de son administration et, dans le soleil rouge et or qui s'étalait comme un nimbe entre les deux clochers en poivrière, il s'imagina lire son nom en lettres majuscules.

Il fallut que le vieil homme qui, vivant, s'était si résolûment tenu à la porte le dimanche, passât par la jolie chapelle et y entrât mort; mais on le rapporta bientôt à l'ancien petit cimetière en face de la grotte délaissée. J'espère bien — et je prie pour cela — que l'ombre du vieux clocher tombera quelquefois sur la fosse du pauvre sonneur.

Là-bas, ses amies de jadis, les cloches, appelaient, se lamentaient et se désespéraient; ce n'était point leur faute, allez! mais elles avaient tué en même temps, et de leur premier Angelus, le noyer et l'aïeul.

AIMÉ GIRON.

LE PIN DES LANDES

Immédiatement après le sable marin, la lande est une région accidentée de dunes et d'étangs. Puis le plateau nu, parsemé de genêts, de bruyères, d'ajoncs et de brandes, la plaine rase et vide, noyée l'hiver, sans écoulement, trouée de flaques d'eaux dormantes, où apparaît parfois un être fantastique: le pâtre landais guindé sur ses échasses; l'été, steppe torride et paludéenne. Bientôt les pins deviennent plus serrés. A l'arbre nain des plantations récentes succède le géant du *pignada*. Jusqu'à la ligne d'horizon, le regard n'aperçoit que la forêt. Les pins, avec leur tronc droit et leur feuillage en aigrette, semblent s'élancer de ce sable aride comme le jet d'une source souterraine.

Du haut d'un tertre, sur la lisière du midi, la vue de la forêt est saisissante : d'un côté, l'on découvre la mer infinie des pins dont la brise vous apporte les parfums vivifiants ; et de l'autre, à travers les mille troncs des arbres qui se dessinent en colonnes noires sur le ton étincelant du ciel, — nuancé de toutes les teintes, rose ou bleuâtre suivant l'heure, le féerique horizon de la montagne.

de ses frères innombrables, il a l'air morne d'un fantassin dans un bataillon qui marche à la mort. Il ne s'incline pas vers son frère ; mais, toujours droit, debout sur le grand désert, voilé de son feuillage sombre comme d'une écharpe de veuve, par-dessous laquelle découlent ses larmes, il demeure dans une attitude immuable. Qui a vu un pin, les a vus tous : il ressemble à tous les siens comme



Les Landes. (P. 159, col. 2.)

Le pin n'a pas la vigueur du chêne, sa noueuse ramure, son port suprême, sa dignité d'ancêtre : géant révolté qui se tord dans les fers, qu'on ne regarde pas sans terreur, le chêne est le Laocoon des arbres. Il n'a pas non plus la tendresse de l'orme, la douceur éplorée du saule, la rêverie du bouleau. Le pin, c'est l'arbre de la mélancolie. L'entaille de son tronc coule éternellement. De ses bourgeons imprégnés de séve s'exhale une senteur amère. Le bruissement du vent dans ses aiguilles est profond comme un soupir, doux comme une plainte de femme. Même dans sa forêt, au milieu toutes les douleurs se ressemblent, et résume en lui l'aspect désolé de la solitude et la monotonie du désert. Quelquefois l'un d'eux sort des rangs, se tient en avant de la ligne des bois, seul, en vedette sur une éminence. Ébranché, sans écorce, presque sans feuillage, pointant au ciel deux branches dépouillées, la plaie de son flanc semble le faire souffrir. Dans son désespoir, il lève au ciel ses bras décharnés, criant : Hélas ! hélas !

PAUL PELET.



Elle répondit par une profonde révérence. (P. 161, col. 2.)

LE NEVEU DE L'ONCLE PLACIDE[1]

TROISIÈME PARTIE[2]

L'HÉRITAGE DU VIEUX COB

XXI

On gagne toujours quelque chose à se lever de bonne heure. M. Poinsett ne perd pas son temps.

La nuit néanmoins se passa si tranquillement que la présence de M. Triquet sous ce toit hospitalier ne fut ni nécessaire ni utile; elle fut même désagréable à miss Mac-Bokum. Miss Mac-Bokum avait l'ouïe très-fine et l'esprit très-défiant; comme la chambre de M. Triquet était voisine de la sienne, et que M. Triquet, quand il était préoccupé, avait pour habitude d'émettre des ronflements aussi sonores que le bruit de la chute du Niagara, miss Mac-Bokum passa la nuit à se réveiller en sursaut, tantôt parce que la maison s'écroulait, tantôt parce qu'elle était en feu, tantôt parce qu'un fardier, chargé de barres de fer, faisait trembler les vitres; tantôt parce que le *Coyote* se heurtait contre un *iceberg*, tantôt parce que l'hélice remplissait de ses grondements irrités les flancs creux du navire !

Le lendemain matin, quand on se réunit pour le premier déjeuner, madame la princesse et madame la cadette qui sortaient de leur lit avaient encore des mines somnolentes et des yeux gonflés de sommeil. Marthe, debout dès l'aurore, avait été récompensée de son activité par un spectacle bien fait pour la charmer.

M. de Randal, très-tenace dans ses idées, avait saisi Émile au saut du lit et l'avait emmené dans son cabinet de travail. Marthe, en quête d'aventures, l'avait rencontré dans le *hall* au moment où il entraînait son prisonnier. Tout naturellement elle voulut être de la partie. « Cela t'ennuiera beaucoup ! » lui dit son père. Mais comme elle insistait pour le suivre dans le sanctuaire, il lui ouvrit la porte et l'introduisit avec un salut ironiquement cérémonieux. Au salut ironique, elle répondit gravement par une profonde révérence, se pelotonna dans un fauteuil, et ne cligna même pas la paupière pendant qu'Émile alignait des chiffres, des lettres, des barres et des ronds sur le tableau noir.

Les ronds, les barres, les lettres et les chiffres n'étaient que de l'hébreu pour elle; si elle eût prêté la moindre attention aux termes bizarres dont se servaient les deux interlocuteurs, elle aurait pris la fuite au bout de cinq minutes. Mais elle eut soin de fermer les oreilles et d'ouvrir les yeux tout grands. A en juger par sa physionomie, M. de Randal n'était pas un examinateur complaisant, et Marthe commença par concevoir de sérieuses inquiétudes sur le sort de son héros. Mais si le héros fut plus d'une fois embarrassé, il ne demeura jamais court, et finit toujours par sortir de son embarras momentané.

Pour conclure, M. de Randal serra chaleureu-

1. Suite. — Voy. pages 1, 17, 33, 49, 65, 81, 97, 113, 129 et 145.
2. Voy. la première partie, vol. X, pages 97 et suivantes; et la deuxième partie, vol. XII, pages 209 et suivantes.

sement la main d'Émile, quoiqu'elle fût encore tout enfarinée de craie, et il lui dit : « *Dignus es intrare in docto nostro corpore. Quod erat demonstrandum !* »

— Qu'est-ce que cela veut dire ? demanda Marthe en sautant vivement de son fauteuil.

— Cela veut dire qu'il entrera à l'École polytechnique, s'il veut s'en donner la peine, » répondit M. de Randal. Marthe l'embrassa pour cette bonne parole, et se félicita vivement de s'être levée assez tôt pour apprendre la première la décision de l'oracle. Décidément miss Mac-Bokum avait raison de répéter sans cesse que l'on gagne toujours quelque chose à se lever de bonne heure.

En vertu du principe : « Les bonnes nouvelles sont faites pour être connues, » elle parcourut la maison du haut en bas pour y répandre la bonne nouvelle, et finit par jeter une grande confusion dans les idées de Tobie, qui ne connaissait pas encore Émile, et qui jamais de sa vie n'avait entendu parler de l'École polytechnique ni des armes savantes.

M. Poinsett lui aussi s'était levé de bonne heure, et l'on peut affirmer qu'il n'avait pas perdu son temps. Ayant fait subir un second interrogatoire à ses deux prisonniers, il parut fort satisfait du résultat de cet entretien intime. Ensuite il se plongea dans une méditation profonde qui fut féconde en résultats.

1° Il envoya une dépêche à New-York, pour apprendre à qui de droit que tout allait bien.

2° Il expédia après la dépêche une lettre remplie de détails intéressants, de questions sur des points délicats (avec prière d'y faire des réponses précises); il était question dans cette lettre de l'héritage du vieux Cob et de l'héritier, des faux *greenbacks*, d'une piste que l'on avait découverte et du désir qu'éprouvait le soussigné d'avoir avec lui quelqu'un qui connût de vue le capitaine Monroë.

3° Il fit une visite matinale à M. Donaldson, qui ne s'y attendait guère, et obtint de lui, moitié par la persuasion, moitié par la terreur, certaines petites confidences qu'il logea dans le coin le plus sûr de sa mémoire, pendant qu'on logeait M. Donaldson dans le coin le plus sûr de la prison municipale, en attendant mieux.

4° Il rédigea de sa grosse écriture une petite note très-artificieuse, destinée aux journaux du soir, lesquels, aussi bien que ceux du matin, sont très-friands de ces sortes de communications.

5° Il s'aboucha avec M. Triquet et lui dit en propres termes : « Vos gens peuvent rester ici, sans danger, autant qu'ils le voudront; ceux qui songeaient à leur jouer de mauvais tours sont « dans leurs petits souliers ». J'en ai pris trois, je les ai excités les uns contre les autres, ils m'ont fait plus de confidences que je n'en demandais. Avec leurs confidences j'ai rédigé une petite note qui fera une peur épouvantable aux autres gredins, et qui paraîtra dans tous les journaux du soir en même temps. Mes compliments sur votre tactique d'hier soir. L'embuscade était tendue et sans vos habiles manœuvres, il y aurait eu des coups de revolver, et l'on ne sait pas ce qui aurait pu arriver. »

La note destinée aux journaux du soir se composait de deux entrefilets séparés. Le premier entrefilet, obscur à dessein, laissait cependant comprendre que la police était sur la trace d'un complot formé contre la sûreté d'un certain gentleman, parce qu'il avait le tort d'être l'héritier d'une grande fortune et que l'on en voulait à cette fortune. Deux des conspirateurs, pris en flagrant délit de guet-apens, et un troisième arrêté sur leur dénonciation, étaient sous la main de la justice ; ils avaient fait des aveux, et les autres étaient déjà suivis à la piste.

Le second entrefilet disait simplement que M. Poinsett, le *detective* bien connu, venait d'arriver à Chicago, et qu'il se proposait d'y séjourner une quinzaine de jours, peut-être trois semaines, pour son plaisir.

Le public indifférent et occupé de ses affaires lut les deux paragraphes sans songer à établir aucun lien entre les faits qu'ils relataient. Mais ce n'est pas pour ceux-là que M. Poinsett avait pris la peine de les rédiger. C'était pour les complices de ses deux prisonniers, s'ils en avaient, et surtout pour les Allemands de Chicago, qui avaient été excités contre Emile par les calomnies de l'*Investigateur universel* et par les déclamations du faux Cob. Ceux-là ne manqueraient pas de rapprocher les deux paragraphes, et de conclure que c'était M. Poinsett qui avait arrêté les deux criminels, et que s'il séjournait à Chicago, c'était dans l'intention de mettre la main sur le reste de la bande. M. Poinsett ne s'en faisait pas accroire, mais il connaissait la puissance de son nom et savait qu'il suffirait à protéger Émile. Son intention était de se promener ostensiblement à travers les rues de Chicago, en affectant une allure pressée, et des airs affairés et mystérieux. Ensuite, il partirait secrètement pour San Francisco, pendant qu'on le croirait encore à Chicago; il déblayerait le chemin d'Emile et « travaillerait » aussi pour son propre compte.

Sans avoir jamais vu M. Rambowski, M. Poinsett avait la même opinion que ce gentleman sur la fabrication des faux greenbacks; aussi comptait-il bien explorer le quartier chinois de San Francisco jusque dans ses retraites les plus cachées.

Émile et son oncle, après avoir mené pendant plusieurs mois une vie d'aventuriers sans feu ni lieu, trouvaient un charme indéfinissable à la vie de famille, et ne demandaient pas mieux que de se reposer quelques jours au foyer de Rose Cottage avant de repartir pour le grand ouest. Ce n'est pas sans chagrin que l'oncle Placide avait quitté si brusquement New-York, après avoir vu de la cité impériale juste assez pour éprouver un vif regret de n'en pas voir davantage. Mais, comme il s'agissait des intérêts d'Émile, il avait sacrifié ses goûts sans

l'ombre d'hésitation. Dans le trajet de New-York à Chicago, il s'était fatigué les yeux à voir défiler tant de plaines, de collines, de montagnes et de cours d'eau, qui fuyaient comme des ombres et lui faisaient subir le supplice de Tantale. Il avait déjà fait un grand pas sur le continent américain, et il ne connaissait absolument rien de l'Amérique. Aussi, quand il apprit par M. Triquet que la lettre de Constant Cob était une mystification, il fut saisi d'une grande indignation géographique en songeant à tout ce que cette mystification lui avait fait perdre, et il s'écria : « Quel singulier pays que celui où de pareilles choses sont possibles ! »

Il se demanda tout bas si on lui permettrait au moins de faire connaissance avec Chicago, une ville curieuse entre toutes, même en Amérique où il y a tant de villes curieuses.

L'indignation d'Émile s'exprima en ces termes : « C'est par trop fort ! » Il aurait voulu tenir l'auteur de la mystification dans un petit coin pour lui dire deux mots. Mais comme le mystificateur s'enveloppait prudemment des ombres du mystère, Émile pour se soulager demanda pardon à son oncle de l'avoir enlevé si brusquement à la contemplation de New-York, sans lui laisser le temps de se reconnaître.


Ces trois messieurs échangèrent des sourires. (P. 166, col. 1.)

« Crois-tu, lui demanda timidement son oncle, que nous puissions sans inconvénient nous arrêter un peu ici ? »

Émile regarda M. Triquet; M. Triquet sourit et fit un signe affirmatif.

« Mon oncle, dit Émile, nous resterons ici tant qu'on voudra bien nous garder.

— Alors ce sera toujours ! s'écria Mlle Marthe, qui avait des idées très-larges en matière d'hospitalité.

— Vous êtes une petite folle, dit l'oncle Placide en lui caressant les cheveux avec complaisance; vous êtes une charmante petite folle. Au bout de huit jours seulement, vous ne pourriez plus nous souffrir.

— Oncle Placide, répondit Marthe en sautant sur ses genoux, vous ne pensez pas un mot de ce que vous venez de dire; et c'est très-mal de ne pas dire ce que l'on pense. Si miss Mac-Bokum était là, elle ne manquerait pas de vous gronder. Puisque vous ne voulez pas rester toujours, toujours, au moins vous allez me promettre de rester bien longtemps.

— Mademoiselle, reprit l'oncle Placide d'un ton cérémonieux, c'est une question que nous traiterons avec madame votre mère. »

Imprudent oncle Placide ! Il n'eut pas plus tôt prononcé ces paroles que Marthe disparut, et se mit à la recherche de sa mère. Au bout de cinq minutes, elle reparut, tenant par la main Mme de Randal, qui ne pouvait pas s'empêcher de rire.

« Voilà, dit-elle, un lutin qui n'aime pas que les choses traînent en longueur. Je lui pardonne son indiscrétion et son impétuosité en considération de la bonne nouvelle qu'elle nous apporte. Est-il vrai, monsieur Clodion, que vous vous soyez enfin rendu à nos instances, et que vous consentiez à ne pas nous quitter aussi promptement que vous nous l'aviez fait craindre ? »

L'oncle Placide avoua qu'il s'était ravisé, et qu'il resterait avec son neveu pendant quelques jours.

« Quelques jours ! s'écria Marthe avec indignation; alors ce n'était pas la peine de déranger maman. Voyons, oncle Placide, quelques jours, combien cela fait-il de jours ?

— Tantôt plus, tantôt moins.

— J'aime mieux « tantôt plus »; dites combien cela fait de jours ?

— Mettons une huitaine.

— Une huitaine, ce n'est guère, dit sérieusement Mme de Randal. En huit jours vous n'aurez pas le temps de voir Chicago et les environs. Vous avez entendu ce que disait M. de Randal des environs de Chicago ! »

Pendant que Mme de Randal parlait, Marthe lui avait pris la main, qu'elle caressait en la passant sur sa joue.

« Hé bien, madame, reprit l'oncle Placide poussé dans ses derniers retranchements, nous attendrons ici, puisque vous voulez bien nous le permettre, que l'on nous expédie l'acte de naissance d'Émile. J'espère qu'il ne se fera pas trop attendre.

— Et moi, dit Marthe, j'espère bien qu'il s'égarera un peu en route. A-t-on jamais vu un oncle Placide pareil; à peine arrivé, le voilà déjà qui s'ennuie ! Émile, venez que je vous montre la serre. Je

l'ai découverte à moi toute seule; c'est très-joli, mais il y a beaucoup de plantes que je ne connais pas, et dont vous me direz les noms. Pour la peine je vous mènerai ensuite au belvéder, d'où l'on voit la ville et le lac Michigan. »

XXII

Conversation très-instructive entre un marchand de *dry goods*, un vigoureux fils de l'Ouest, et un gentleman pâle et chauve. — M. Smith arrive à San Francisco, s'abouche aussitôt avec l'ingénieux Lee-Si-Tut.

Le capitaine Monroé, après avoir simplement touché barres à Chicago pour s'y entendre avec M. Donaldson, était reparti prestement et mystérieusement pour San Francisco. Mystérieusement est bien le mot; car s'il ne se mit pas un voile sur la face, et s'il n'alla pas se cacher dans le coin le plus obscur du fourgon aux bagages, c'est que, de ces deux manières d'être mystérieux, la première trop naïve et trop primitive aurait attiré l'attention sur sa personne, tandis que la seconde est formellement interdite par les règlements qui régissent l'exploitation des chemins de fer. Devenu déjà méconnaissable par la suppression de ses moustaches et d'une grande partie de sa barbe, il avait supprimé du même coup son nom sonore de capitaine Monroé, et y avait substitué le nom beaucoup plus modeste de Smith.

Dans le *car* où M. Smith avait pris place, l'opinion générale fut que ce gentleman était un homme comme tout le monde, ni trop silencieux, ni trop bavard. S'il se fût trouvé dans l'assistance quelque savant physiognomoniste, ce savant n'aurait pas manqué de faire certaines observations qui n'auraient pas été absolument favorables à M. Smith. Les yeux de M. Smith étaient trop voisins l'un de l'autre, et par moments, quand M. Smith s'abandonnait à ses réflexions et cessait de s'observer, il louchait d'une façon très-désagréable; la bouche de M. Smith était trop rapprochée du nez de M. Smith, et ce nez était terriblement crochu et agressif; par moments, M. Smith faisait vaguement le geste de relever les pointes d'une moustache imaginaire.

Mais comme il n'y avait point là de savant physiognomoniste, les yeux, le nez et les moustaches imaginaires de M. Smith n'offusquèrent personne. Un de ces vigoureux fils de l'ouest, qui ne brillent pas par la discrétion, éprouvant une sorte d'intérêt bienveillant pour M. Smith l'examina longuement, sans se gêner, lui prit son journal pour savoir les nouvelles, et finit par lui demander crûment :

« Quelle branche ?

— Dry goods, répondit M. Smith sans hésiter.

— Vous me désappointez, dit sérieusement le vigoureux fils de l'ouest.

— En quoi? demanda M. Smith avec un sourire aimable.

— En quoi ?

— Oui.

— Je croyais que vous alliez me répondre : capitaine baleinier.

— Pourquoi ?

— Vous ressemblez étonnamment au capitaine Slade, que j'ai un peu connu aux îles Sandwich. Vous n'êtes jamais allé aux îles Sandwich?

— Jamais, à ma connaissance.

— Hum ! beau pays, mais drôle de pays. Quand on y rencontre un gentleman convenablement vêtu, on est sûr, en trois questions, pas une de plus, de deviner la profession qu'il exerce.

— Comment cela? demanda avec curiosité un gentleman pâle et chauve, qui mâchait du tabac avec d'effrayantes convulsions de la mâchoire inférieure.

— Quelqu'un m'avait prévenu de la chose, répondit le vigoureux fils de l'ouest, sans cela je ne l'aurais pas devinée; je ne devine jamais rien, moi, retenez cela. Je rencontre donc dans un hôtel, à Honolulu, un gentleman bien vêtu, et je pense aussitôt : Je vais bien voir si l'on m'a attrapé. Étranger, lui dis-je, je crois vous avoir vu à la cour, vous y devez remplir quelque fonction importante. — Moi, pas du tout, me répondit le gentleman en riant. — Alors, repris-je, je vois ce que c'est, vous êtes le clergyman qui prêche à l'Église de pierre. — Vous n'y êtes pas, me dit-il en riant plus fort. — Alors, cette fois, je vous tiens, capitaine ! la pêche a-t-elle été bonne cette année? — Assez bonne, je vous remercie, mais elle aurait pu être meilleure. — Voilà ma carte ! lui dis-je. — Voilà la mienne, me répondit-il, et sur sa carte je vis qu'il s'appelait capitaine Slade.

— Très-surprenant, dit le gentleman pâle et chauve.

— Qu'est-ce qui est surprenant? demanda le vigoureux fils de l'ouest.

— Que vous soyez tombé si juste. »

Le vigoureux fils de l'ouest répondit avec vivacité : « Mais puisque je vous dis qu'on n'a le choix qu'entre trois professions : clergyman, capitaine baleinier ou dignitaire de la cour. Je ne suis pas déjà tombé si juste, puisqu'il m'a fallu épuiser les trois questions. Il faut dire que le capitaine Slade n'avait pas plus l'air d'un baleinier que l'enfant qui vient de naître, ou que le gentleman ici présent.

— Et cependant, reprit M. Smith d'un ton aimable, vous dites que je vous ai désappointé en ne répondant pas : capitaine baleinier.

— Naturellement, répondit avec candeur le vigoureux fils de l'ouest. Comme je m'étais trompé du tout au tout avec le capitaine Slade, à cause de sa figure, j'ai cru tomber juste cette fois en faisant le raisonnement contraire; d'autant plus que vous ressemblez prodigieusement au capitaine Slade. Au fait, vous êtes peut-être son frère? Vous vous appelez peut-être Slade tout de même ?

— Je m'appelle Smith, » répondit M. Smith.

Cette fois le vigoureux fils de l'ouest avoua qu'il était tout à fait désappointé. Smith, il est vrai, commençait bien par un S, comme Slade, mais cela ne suffisait pas!

Le gentleman chauve et pâle, qui n'avait pourtant pas l'air facétieux, s'empara du mot Smith, et égaya l'assistance en répétant toutes les vieilles plaisanteries auxquelles ce nom a donné naissance, en Angleterre et en Amérique, où les Smith sont aussi nombreux que les étoiles du ciel et les grains de sable de la mer.

Le gentleman pâle et chauve, qui était doué d'une prodigieuse mémoire, eut un succès de fou rire. M. Smith montra qu'il avait bon caractère en acceptant sans montrer la moindre irritation les quolibets sans nombre dont on criblait le nom de ses pères.

Plus tard, cependant, il exerça des représailles contre le gentleman chauve et pâle à propos de la question chinoise, qui apparaît toujours au coin de toutes les conversations entre Américains. Le gentleman satirique avait une méthode très-simple de résoudre la question chinoise; selon lui, il fallait pendre tous les Chinois qui avaient traversé le Pacifique pour venir s'établir dans l'ouest. Pressé de donner ses raisons, il déclara qu'on ne pouvait tolérer, dans un pays qui se respecte, des individus qui ont la peau d'un jaune sale et qui portent une queue de porc. M. Smith n'eut pas de peine à lui prouver que l'on peut avoir la peau d'un jaune sale et porter une queue de porc sans mériter la corde pour cela.

« Ce sont des voleurs, dit le gentleman satirique.

— Si l'on pendait tous les voleurs, répondit philosophiquement M. Smith, la terre ne serait pas moitié si peuplée.

— Ils travaillent à moitié prix, et font une concurrence déloyale au travailleur américain.

— Halte-là, dit sans façon le vigoureux fils de l'ouest; j'exploite une usine à décortiquer le riz, et je me trouve fort bien d'employer des Chinois. Quand l'ouvrier américain, pour soutenir la concurrence, dévorerait un peu moins de bœuf et absorberait un peu moins de whisky, où serait le mal?

— Vous êtes encore un joli patriote, vous! et si je vous tenais dans un certain endroit que je connais bien, je vous ferais proprement *lyncher* par les pauvres diables dont vous rognez si lestement la ration de bœuf et de whisky. » Voilà ce que pensa le gentleman pâle et chauve; mais comme le vigoureux fils de l'ouest était taillé en Hercule, il se contenta de le penser. Il reprit tout haut : « Je ne tiens pas absolument à ce qu'on les pende, et je leur fais grâce de la vie; mais du moins je vote pour qu'on les renvoie chez eux.



Il fut si content de sa plaisanterie. (P. 166, col. 2.)

— Quand ma fortune sera faite, dit le vigoureux fils de l'ouest avec une candeur cynique, je ne verrai nul inconvénient à ce qu'on les renvoie chez eux; et alors je voterai avec vous.

— J'en dis tout autant, ajouta M. Smith d'un ton conciliant.

— Voilà qui s'appelle parler, reprit le gentleman pâle et chauve en secouant la tête d'un air d'approbation. Du moment que votre intérêt est d'exploiter les Chinois, je ne vois nul inconvénient à ce que vous les exploitiez le plus longtemps possible. Chacun pour soi en cette vallée de misère; chacun est juge, dans un pays de liberté, de la méthode qu'il croit devoir employer pour gagner le plus de dollars possible. J'avais cru un instant que vous défendiez les Chinois en vertu de ces fameux principes d'humanité qui ont ruiné mon commerce à moi et celui de bien d'autres. J'élevais des nègres pour les revendre dans le Sud, je gagnais honnêtement ma vie, et même je commençais à placer quelques dollars à la banque, lorsque la guerre a éclaté comme une bombe entre le Nord et le Sud; après la guerre est venue l'émancipation des nègres, et avec l'émancipation la ruine des honnêtes gens qui étaient dans le commerce des peaux noires. Heureusement qu'on avait plus d'une corde à son arc. Grâce à quelques amis, j'ai pu me faire agréer comme agent intermédiaire entre le grand-père, qui règne à Washington, et ses « enfants Indiens ». Le commerce des peaux rouges a remplacé le commerce des peaux noires qui ne « payait » plus.

— Bon métier! dit le vigoureux fils de l'ouest, en adressant une grimace significative à l'agent du grand-père qui règne à Washington.

— Pas mauvais! répondit l'agent indien avec un sourire de fausse modestie, et je suppose que l'exploitation des peaux jaunes n'est pas un mauvais métier non plus.

— On vivote, répondit le décortiqueur de riz.

— On fait ce qu'on peut, » dit M. Smith.

Ces trois messieurs échangèrent des sourires d'augures, et à partir de ce moment la plus parfaite cordialité régna entre ces trois honnêtes gens, si bien faits pour se comprendre.

Quand on approcha de la station de Cheyenne, le gentleman pâle et chauve annonça qu'il n'allait pas plus loin; son agence était dans le Colorado, vu qu'il avait affaire aux Indiens Cheyennes, aux Arrapahoes et aux Yutes. « Les cadeaux du grand-père, dit-il à ses compagnons, m'attendent à Cheyenne; je vais les expédier sur Denver-City et les distribuer équitablement aux enfants de la nature.

— Et vous ne leur distribuez pas de whisky, j'espère, dit le vigoureux fils de l'ouest, avec un clignement de l'œil droit.

— Le grand-père l'a défendu, répondit le gentleman pâle et chauve avec une hypocrite componction.

— Et cependant les enfants de la nature boivent du whisky, reprit à demi voix le vigoureux fils de l'ouest, en se penchant vers l'agent indien, et en lui administrant un bon coup de coude, pour lui faire comprendre qu'il n'était pas sa dupe.

— Ne m'en parlez pas, répondit l'agent indien; c'est une véritable abomination, ils boivent du whisky à en crever.

— Et, naturellement, reprit le vigoureux fils de l'ouest, vous ne savez pas comment ils se le procurent! » Il fut si content de sa plaisanterie que toute sa personne fut agitée par les efforts qu'il faisait pour ne pas rire trop bruyamment. Ses épaules tressautaient, sa figure était cramoisie, et il avait les yeux humides.

Le gentleman pâle et chauve répondit avec gravité : « J'ai lu quelque part que la main gauche doit ignorer tout ce que fait la main droite.

— Fameux! l'homme, fameux! chuchota le vigoureux fils de l'ouest. D'une main vous donnez des couvertures, de l'autre vous vendez du whisky.

— Si je ne le faisais pas, d'autres le feraient, répondit l'agent indien. Comme c'est un bon commerce, j'aime autant en recueillir les profits que de les laisser à un autre! »

Cette admirable théorie eut toute l'approbation du décortiqueur de riz.

« Vous êtes un malin, dit-il en secouant la tête, et vous n'êtes pas homme à vous laisser tirer la dent œillère. »

Pendant que ses compagnons continuaient de s'enfoncer vers l'ouest, et commençaient à gravir les premières pentes des Montagnes Rocheuses, le gentleman pâle et chauve se rendait à Dorking-Hotel, et recevait des mains d'un compère qui arrivait en droite ligne de San Francisco un ballot assez volumineux. Non content de frauder sur les cadeaux du grand-père, non content de vendre clandestinement du whisky aux enfants de la nature, il se chargeait, moyennant un fort courtage, d'écouler dans les districts de son ressort une prodigieuse quantité de faux *greenbacks*, fabriqués à San Francisco.

M. Smith et le vigoureux fils de l'ouest se tinrent fidèle compagnie jusqu'à Sacramento; car c'était à Sacramento, « la ville où règne un éternel été », que le vigoureux fils de l'ouest décortiquait son riz et exploitait ses peaux jaunes. M. Smith, pendant tout ce long voyage, avait recueilli une foule de renseignements intéressants. Le vigoureux fils de l'ouest connaissait bien « Frisco », surtout la partie de la ville et de la population que M. Smith avait le plus d'intérêt à connaître.

Aussi, quand M. Smith eut mis le pied sur le pavé de « la ville où règne un printemps éternel », et qu'arrosait pour le moment une pluie torrentielle, il n'hésita pas un instant sur la route qu'il lui fallait prendre. Il alla se loger le plus près possible de l'ancien hôtel du Globe, qui avait passé des mains de la race blanche aux mains de la race

jaune, et où l'ingénieux Lee-Si-Tut, le nouveau propriétaire de l'hôtel, entassait quinze cents fils du céleste empire dans un espace qui aurait pu décemment contenir soixante gentlemen de race blanche.

A suivre. J. GIRARDIN.

LE THÉATRE DE L'HISTOIRE [1]

SPARTE

Que de souvenirs éveille en nous le nom de la rivale d'Athènes, la ville de Lycurgue, la cité des héros indomptables ! Nous allons, en compagnie d'un voyageur récent M. Belle, visiter la Lacédémone moderne, héritière de tant de gloire et de renom.

La Sparte moderne, écrit ce voyageur, s'élève sur l'emplacement de l'ancienne cité ; elle a pris un développement rapide, bien que sa fondation ne date que de quelques années. Les rues sont larges, bien tracées et bordées de maisons grossières, mais solides, entourées de jardins, et semblant toutes taillées sur le même patron. Elles sont carrées, avec un perron extérieur qui donne accès au rez-de-chaussée ; les communs, la cuisine sont au-dessous et dans les bâtiments autour de la cour. On entre tout de suite dans le salon, dont les murs sont blanchis à la chaux, et dont le plafond est peint ; quant aux portes et aux fenêtres, elles sont en sapin blanc à peine dégrossi. Le jardin, situé derrière l'habitation, est rempli d'arbres fruitiers, d'orangers, de grenadiers, de figuiers et de berceaux de vigne.

Certains quartiers ont l'aspect d'une ville d'eau en Allemagne, et, il faut le dire, les maisons, construites par quelque architecte bavarois, ne sont pas absolument appropriées aux exigences du climat. En hiver, quand le vent descend du Taygète, on y grelotte, et les habitants sont forcés de se couvrir de fourrures dans leurs chambres à coucher ; en été, l'on y étouffe, et il y règne nuit et jour une chaleur de couveuse artificielle. Dans les quartiers excentriques, les rues mal entretenues sont couvertes d'herbe, et les maisons espacées à de longues distances sont séparées par des terrains vagues ou des vergers sillonnés de ruisseaux, qui trop souvent envahissent la voie publique. Dans le bazar, au contraire, les constructions se suivent sans interruption et les boutiques sont protégées par des auvents en bois de type uniforme, soutenus par des consoles en fer fondu : protection bien insuffisante d'ailleurs contre le soleil de Grèce, surtout dans une rue trop large et poussiéreuse qui fait regretter les ruelles fraîches des bazars musulmans.

1 Voy. vol. X, page 151, vol. XI, page 6, et vol. XIII, page 88.

La situation même de la nouvelle ville est défectueuse. Le climat en est malsain par les exhalaisons des marais que forment les inondations de l'Eurotas et par l'humidité chaude qui s'exhale des jardins et des plantations. Enfin on manque d'air en été et la chaleur excessive de la journée (en moyenne 30 degrés) se continue pendant la nuit. Aucune brise ne vient rafraîchir l'atmosphère. L'hiver, le soleil, après avoir échauffé le sol pendant quelques heures, disparaît bientôt dernière le Taygète ; une humidité froide envahit alors la plaine, et les changements brusques de température occasionnent de graves maladies.

Nous voulons profiter de la matinée pour explorer ce qui reste de la ville antique. Tout près des dernières maisons modernes, du côté du sud-ouest, dans un petit enclos, on nous montre d'abord des ruines assez considérables, remontant à la meilleure époque hellénique, et connues sous le nom de *Tombeau de Leonidas*. Ce sont trois assises de belles pierres quadrangulaires bien taillées, à joints, sans ciment. Les proportions de cet édifice ne permettent pas de le prendre pour un temple ; ce devait être un *heroum*, c'est-à-dire un monument consacré à la mémoire d'un héros. Malheureusement, placé à la porte des constructions modernes, cet édifice a servi de carrière à l'époque où s'éleva la nouvelle ville ; il est aujourd'hui classé parmi les monuments historiques dont les autorités ont la garde et la conservation.

En continuant notre excursion vers le nord, nous arrivons à la plus haute des quatre collines qu'occupait la cité et dans les flancs de laquelle est creusé le théâtre. Les ailes de la Cavea étaient artificielles ; il en subsiste encore un grand mur imposant formé de blocs réguliers non cimentés, disposés en assises régulières. Brusquement interrompu, on en retrouve plus loin la continuation. Il ne reste rien des gradins, qui ont dû être enlevés lors de la construction de la Lacédémone byzantine et des villages voisins. Le côté opposé n'est pas en aussi bon état ; on n'en distingue le plan que par les soubassements, qui disparaissent presque sous les ronces.

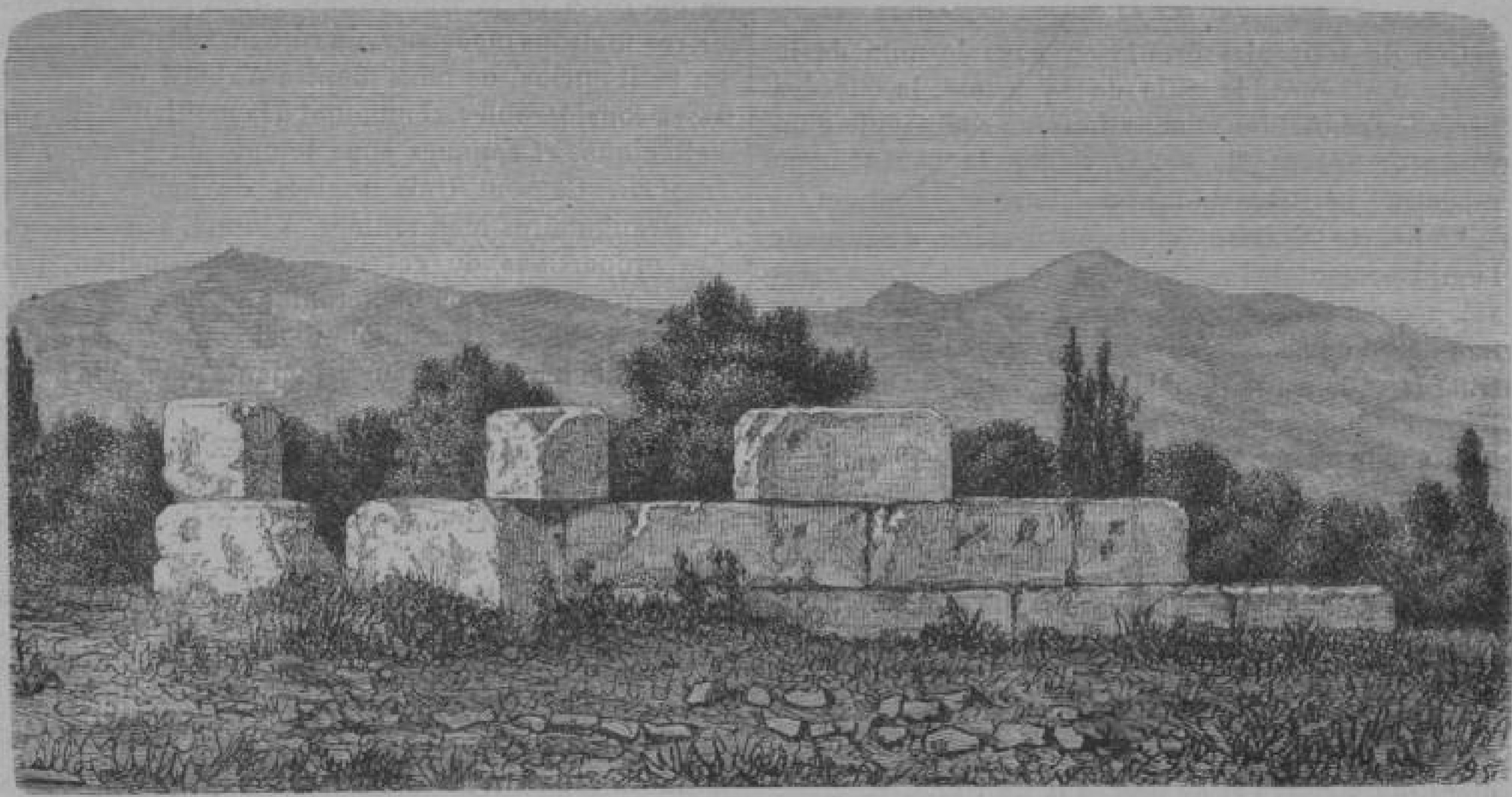
Il n'existait pas de scène primitivement, mais les Romains en ajoutèrent une, et l'on peut considérer comme en faisant partie la construction en brique située à quelque distance de là. On trouve d'ailleurs rarement des traces de scène dans les théâtres grecs, et dans ce cas elles sont très-basses, car chez eux le caractère et l'usage du théâtre diffèrent complétement de ceux des Romains. En dehors des représentations (et encore étaient-elles interdites à Sparte), les théâtres servaient aux concours de poésie et de musique, aux assemblées publiques, et même aux revues de troupes, à Corinthe par exemple. Il est présumable que pour les représentations lyriques on élevait une scène provisoire en bois. C'est dans le théâtre dont nous étudions les ruines que les Spartiates étaient assemblés lorsqu'ils reçurent la nou-

velle de la défaite de Sellasie, qui les livrait sans défense aux Macédoniens. On raconte qu'ils reçurent cette nouvelle sans sourciller, et que la représentation continua au milieu du silence général.

On a voulu voir une grande dignité dans cette attitude de tout un peuple ; mais je pense que c'était l'indifférence de gens insouciants et corrompus, prêts à subir tous les jougs pourvu qu'on les laissât jouir des richesses que Lysandre avait introduites dans la République. Ce n'étaient plus les austères Spartiates de Lycurgue. Ce fameux législateur, en les façonnant à son idéal, en les asservissant à ses lois, au point d'anéantir chez eux pour cinq cents ans toute pensée, toute initiative individuelle, avait oublié de les armer pour la lutte de la vie.

Dès qu'ils furent libres, ils se trouvèrent sans défense contre le vice et contre une nouvelle servitude. Ils s'éteignirent sans rien laisser derrière eux qui puisse témoigner de leur cœur, ni de leur esprit, ni de leur imagination, ni de leur science. Ce n'était pas la sagesse que cette constitution de Lycurgue, c'était l'anéantissement, le vide, partout et chez tous ; l'instinct féroce de la peuplade subsistant seul, ils restèrent soldats.

On a voulu réhabiliter les Spartiates et trouver dans une description de Pausanias la preuve que leur ville était ornée de monuments, de temples, de portiques, de statues. Mais si Pausanias cite, en effet, un certain nombre d'édifices, il ne les décrit pas et il est à croire qu'ils ne le méritaient point. Des sanctuaires petits et grossièrement construits, des statues de bois coloriées et de style archaïque, voilà ce que devait présenter la ville de Lycurgue.

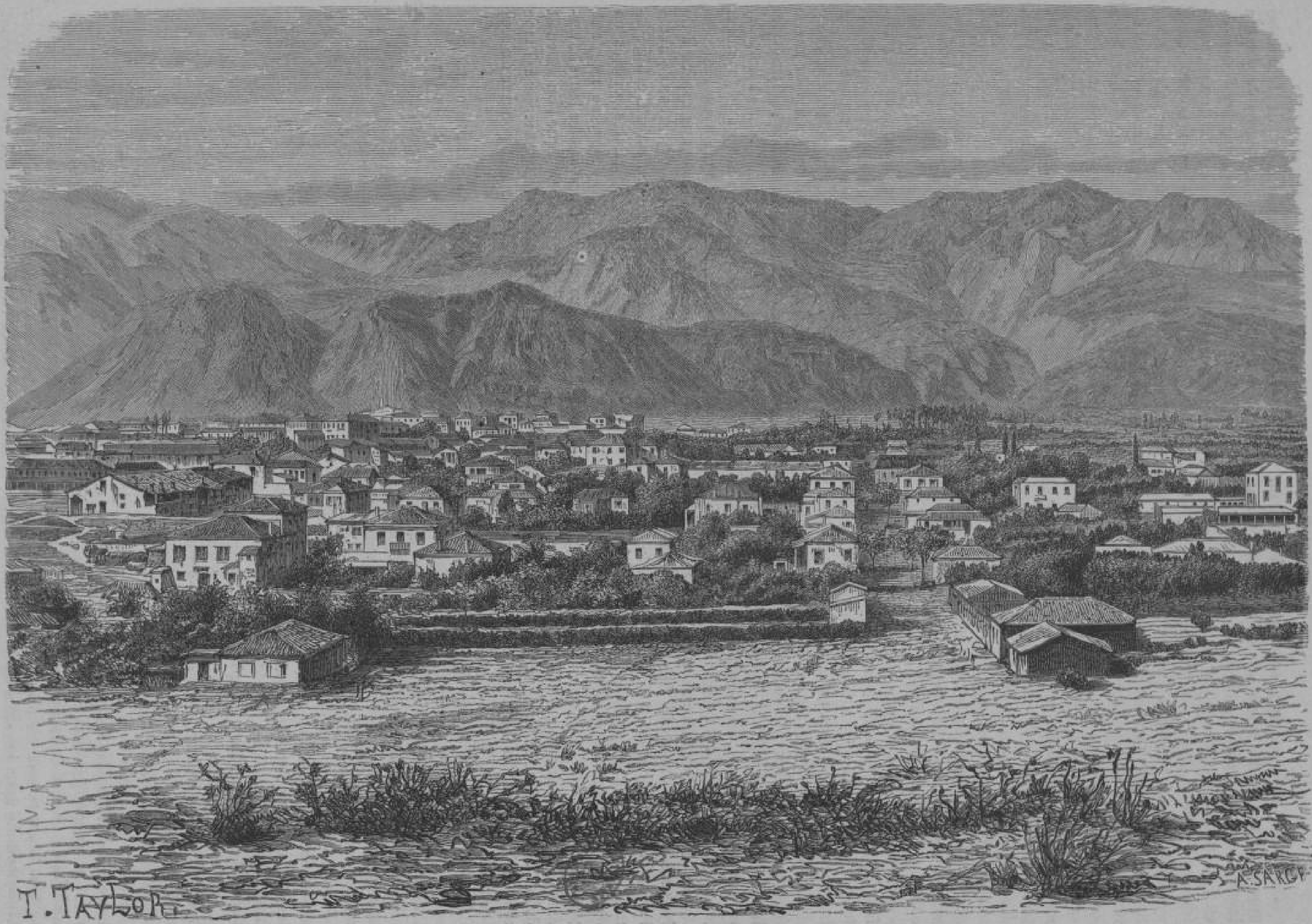


Tombeau de Léonidas, à Sparte. (P. 167, col. 2.)

La sculpture n'était tolérée que tant qu'elle reproduisait les types consacrés dans toute leur gaucherie hiératique, et si l'on éleva à Apollon Amycléen un trône d'or et d'ivoire, c'est que Crésus, roi de Lydie, fournit l'or, et la ville de Magnésie les artistes. Les artistes spartiates ne travaillèrent que le bronze. C'est avec des plaques de bronze qu'ils garnissaient les sanctuaires où l'on plaçait les statues des dieux : statues qui n'étaient le plus souvent qu'une colonne avec un visage, des pieds et des mains.

La peinture qui, dans les autres villes de la Grèce, était si en honneur, qu'elles en faisaient une des bases de l'éducation, était défendue à Sparte. La céramique ne fabriquait que des poteries grossières ; les beaux vases de Samos étaient prohibés.

Les poëtes furent presque tous étrangers, et ils devaient sous peine d'exil ne chanter que la guerre et la soumission aux lois. La musique elle-même était réglementée dans son rythme, son mode et sa tonalité. Le musicien Phrynis parut un jour avec une lyre à neuf cordes ; l'éphore de service en coupa deux immédiatement. Un autre artiste, Timothée, qui avait commis le crime de laisser son imagination s'envoler à la recherche de mélodies plus idéales, fut puni par une forte amende, et, comme sa lyre avait douze cordes, un des éphores prit un couteau et lui demanda de quel côté il préférait retrancher tout ce qui dépassait le nombre fixé par la loi ; c'est comme si le commissaire de police de service à l'Opéra faisait, de son autorité privée, retirer de l'orchestre les harpes au moment de l'exécution de la *Prière de Moïse*.



La Sparte moderne. (P. 167, col. 2.)

La danse n'était qu'une gymnastique militaire, un apprentissage de la guerre où les danseurs simulaient un combat, parant les coups, reculant, sautant en l'air pour éviter les traits, ou se baissant pour frapper l'ennemi.

Sparte avait l'aspect et l'allure d'un camp; les Spartiates avaient l'austérité, la rudesse, l'étroitesse d'esprit des races toutes militaires qui dédaignent les délicatesses de la civilisation, les puissances de l'intelligence et du goût. Ces tendances naturelles, le législateur n'eut qu'à les exploiter pour asseoir solidement sa constitution et la faire durer cinq cents ans, exemple unique dans l'histoire. A Athènes, Lycurgue eût été chansonné et hué au bout de huit jours. Cette réglementation de la vie privée, cette compression de la pensée, eussent été odieuses au caractère attique.

Le génie des deux peuples se révèle par un simple fait. Tous deux ont voulu retenir la victoire sous la forme d'une ingénieuse allégorie; mais, tandis que les Spartiates, dans leur sauvage brutalité, élevaient dans leur temple une statue de Mars avec d'énormes fers aux pieds, les Athéniens, par une poétique inspiration, placèrent une Victoire sans ailes dans ce ravissant *sacellum*, chef-d'œuvre d'élégance et de grâce qui se dresse à un angle de l'acropole.

Nous poursuivons notre excursion en montant sur la colline qui domine le théâtre et où était situé l'acropole; on le suppose du moins d'après Pausanias, qui ne désigne pas l'emplacement précis, mais dit seulement que l'acropole était sur la colline la plus élevée. Ce n'était pas d'ailleurs, comme à Athènes et dans les autres villes de Grèce, une citadelle, une hauteur fortifiée, mais un emplacement auquel on donnait ce nom par analogie et qui contenait des temples et des monuments commémoratifs, celui, par exemple, de Minerve Ophthalmitès, consacré à la déesse par Lycurgue, en souvenir de l'œil qu'il perdit dans une émeute.

Il ne reste rien de ces édifices. Les quelques débris que l'on trouve dans les murailles plus modernes sont de l'époque romaine.

Des portions d'une ancienne enceinte hellénique subsistent seules, et l'on y distingue une porte dont les montants et l'entablement sont formés chacun d'une seule pierre. Elle ressemble comme style aux portes de Mycènes, bien que plus petite.

Toute cette colline est couverte de ruines du moyen âge indiquant l'emplacement de la Lacédémone byzantine. Plusieurs églises sont encore debout, mais aucune n'offre d'intérêt.

L'agora était près de l'acropole et peu éloigné de la partie de l'Eurotas traversée par le pont Babyka. C'est là qu'aboutissaient toutes les routes venant du nord et de l'ouest de la Laconie. C'est là aussi que se trouvaient réunis les principaux monuments publics, comme dans les anciennes villes d'Allemagne ou d'Italie, où l'on voit sur la même place le palais municipal, le donjon du podestat, les salles pour les archives, les loggie pour les courtiers. La plupart des monuments que Pausanias vit autour de l'agora avaient été construits ou agrandis par les Romains. C'est près de là qu'était le *Choros*, où les jeunes Spartiates s'exerçaient à la danse sous la protection d'Apollon et célébraient des fêtes et des solennités.

Toute cette portion de la plaine ensemencée de blé est parfaitement unie et sillonnée çà et là de canaux où croissent une profusion de roseaux gigantesques. C'était ce qu'on appelait le Marais (λίμναι), aujourd'hui asséché, grâce aux alluvions, aux rigoles, et peut-être aussi à un détournement naturel de la rivière.

Une esplanade allongée dont on reconnaît encore la forme est probablement le Dromos ou cirque romain.

En avançant vers le sud et en se rapprochant de l'Eurotas, on se trouve en face des ruines du pont. Il était formé de deux arches; les culées subsistent sur les deux rives, et la pile du milieu repose sur un petit îlot. La base des culées est en gros blocs de maçonnerie hellénique irrégulière, mais la partie supérieure est de construction romaine et byzantine.

L'eau de l'Eurotas est douce, fraîche et limpide, et coule sur des galets entre deux berges verdoyantes.

Nous franchissons un canal qui, avec l'Eurotas et son affluent le Magoula, forme une espèce d'île triangulaire couverte de massifs d'arbres, de hauts peupliers et de fleurs de mille couleurs. C'est le Plataniste, où jadis les jeunes Spartiates, divisés en deux camps, luttaient corps à corps, se mordant, s'arrachant les yeux, et cherchant à jeter leurs adversaires dans le fleuve; c'est là aussi que l'on amenait les enfants dans une enceinte consacrée à Diane pour les fouetter sans qu'ils dussent pousser un seul cri.

Aujourd'hui on ne va plus au Plataniste que pour déguster une tasse de café et respirer la fraîcheur en écoutant les tourterelles roucouler dans les peupliers.

UN NID

I

Maisoncelles.

La table était mise dans une petite salle basse, un peu sombre; le vieux toit, incliné au-dessus des fenêtres, arrêtait les rayons du soleil; une longue poutre traversait le plafond, attestant l'antiquité de la demeure et les modestes prétentions des habitants. Nul n'avait songé à modifier la distribution intérieure de la vieille maison; ceux qui y auraient pensé ne l'auraient pas pu; et d'ailleurs, si quelques velléités d'élégance moderne avaient traversé l'es-

prit de quelques-uns des enfants, la plupart étaient fiers des traces de vétusté qu'ils retrouvaient à chaque pas. « Il y a longtemps que Maisoncelles est à nous, disaient-ils; il y a une pierre dans le vieux mur de la cour sur laquelle est inscrite la date de 1350 ! » Lorsque leur père voulait les taquiner, il affirmait qu'en réparant le mur on y avait placé cette pierre ramassée n'importe où. Daniel, Albert et Emma discutaient successivement la question. Léon riait sous cape, penché sur le canapé d'Amélie. « Mon père tient à cette pierre autant que nous ! » disait-il.

Le père entrait à ce moment même dans la chambre, s'étonnant de n'y pas trouver tous les siens rassemblés. Grand, mince, le regard tantôt un peu vague, tantôt d'une fixité et d'une attention singulière, il paraissait absorbé par une pensée dominante qui ne l'avait pas quitté, lors même qu'il s'arrachait à une contemplation exclusive. Il se pencha par la fenêtre appelant sa femme et ses enfants : « Marguerite ! disait-il, où êtes-vous donc ? La cloche a sonné depuis longtemps. »

Mme Calanville remontait lentement l'allée qui conduisait au verger; elle portait d'une main un panier rempli de pommes, de l'autre elle poussait par derrière une petite voiture de malade, que traînait un jeune homme de dix-huit à dix-neuf ans, robuste et de mine résolue. « C'est la première cloche, mon père ! criait-il. — C'est la première, mon ami, disait en même temps la mère. Il n'est que sept heures moins un quart, et il fait si beau que j'ai voulu laisser Amélie dehors le plus longtemps possible. » Amélie souriait à son père appuyé contre le chambranle de la porte. « Papa, dit-elle, venez un moment vous asseoir à côté de moi sur ce banc, pendant que maman et Daniel se lavent les mains ; » et comme son père semblait hésiter, prêt à rentrer dans la maison : « Non, non, dit-elle, ne rentrez pas dans votre atelier, vous avez bien assez travaillé aujourd'hui. »

M. Calanville céda; il franchit le seuil et vint rejoindre sa fille malade, sous le vieux noyer qui étendait ses larges feuilles à côté de la porte. On avait souvent dit aux enfants que l'ombre des noyers était malsaine, qu'en s'endormant au pied de l'arbre ils se réveilleraient avec un violent mal de tête, si même ils se réveillaient; tous soutenaient qu'ils ne dormaient pas dehors et que personne n'avait jamais eu mal à la tête sous le noyer de Maisoncelles. Lorsqu'Amélie rentrait de sa promenade journalière autour du jardin, avant de l'enlever dans leurs bras pour la ramener dans la maison, ses frères arrêtaient toujours sa petite voiture sous le noyer. A l'automne, ses genoux étaient couverts par les noix amoncelées que chacun lui apportait tout en causant.

Elle n'avait pas marché depuis cinq ans, la pauvre petite Amélie ; elle avait douze ans ; elle était naguère active et gaie; un mal qui l'avait atteinte, comme elle entrait dans sa huitième année, avait déjoué tous les efforts des médecins des environs, toute la tendresse passionnée de sa mère. Elle avait beaucoup souffert; depuis un an environ, les crises semblaient s'éloigner et devenir moins violentes, mais la force diminuait avec les crises. Amélie devenait décidément infirme, elle ne pouvait plus se soulever dans son fauteuil ; parfois ses bras et ses mains semblaient engourdis à leur tour : « Ne pleurez pas, maman, disait-elle lorsqu'elle voyait sa mère accablée par son chagrin, vous savez qu'il y a toujours dans toutes les couvées un petit poulet malingre, boiteux ou le bec tordu; ce poulet-là reste près de sa mère, dans le vieux nid : c'est ce que je ferai. Vous verrez, dans quelques années il n'y aura plus que moi à Maisoncelles, avec vous et papa ! Comme vous me soignerez, et quel cas vous ferez de moi ! »

La mère souriait à travers ses larmes : « Crois-tu que j'aie besoin d'attendre la solitude pour faire cas de toi ? » demandait-elle.

Peu à peu tous les enfants avaient rejoint leur père et leur sœur à l'ombre du noyer.

M. Calanville n'avait pas parlé depuis qu'il s'était assis auprès de sa fille. Les deux mains appuyées sur les genoux, regardant devant lui sans rien voir, il paraissait absorbé dans ses réflexions; sa femme parut à la porte, une petite fille de six ans accrochée à ses jupons : « Appelle papa, Laurette ! » dit-elle; et la petite voix de l'enfant arrachant le père à ses rêveries, il se leva brusquement, prenant Laurette dans ses bras; au même instant, Daniel et Léon soulevaient Amélie qu'ils déposaient sur un petit canapé placé au bout de la table de famille; les six enfants, le père et la mère étaient tous réunis. Le nid contenait encore tous ses oiseaux. Albert, qui était pressé de commencer la vie, disait parfois, dans ses accès d'humeur, que ce nid ressemblait à une cage. Amélie lui mettait la main sur la bouche ; au fond de leur âme, tous les enfants aimaient Maisoncelles plus que tout autre lieu au monde. Les filles n'avaient jamais quitté le toit paternel. Emma avait reçu les leçons de sa mère. Elle avait eu quelquefois l'insigne honneur de travailler avec son père. M. Calanville n'avait pas toujours été distrait et absorbé par ses pensées et ses recherches personnelles ; parmi ses enfants, les aînés avaient eu leur part d'une tendresse expansive qui avait peu à peu disparu.

Albert avait souffert du changement et s'était aigri. Daniel et Emma étaient restés passionnément attachés à leur père ; Amélie partageait leur sentiment; pour elle seule, M. Calanville conservait encore des soins affectueux. Elle n'avait pas beaucoup travaillé depuis qu'elle était malade, et la pauvre enfant rougissait quelquefois de honte lorsqu'elle constatait son ignorance en causant avec ses frères à leur retour du collége ; tous les matins, les trois garçons, leur sac de livres sur le dos, partaient à pied pour la ville voisine; Maisoncelles,

cachée dans les bois, n'était cependant qu'à une demi-lieue des habitations humaines. Le soir, tout le monde était content lorsque les jeunes gens rentraient. « Ce sera bien triste quand nos garçons seront partis pour tout de bon, » disaient leurs sœurs.

La mère le pensait, mais elle ne le disait pas. Secrètement, elle tentait des efforts, jusque-là inutiles, pour décider son mari à envoyer Daniel à Paris. Le jeune homme désirait suivre les cours de l'École centrale : « Quand j'aurai fini, disait-il à sa mère, je pourrai revenir ici, et j'aiderai mon père qui se fatigue trop. » Mme Calanville secouait la tête. « Personne ne peut aider ton père, disait-elle, il a besoin de solitude et de silence pour mûrir ses inventions ; » et quand le jeune homme insistait : « Ce que tu auras de mieux à faire, mon enfant, disait-elle, ce sera de gagner de l'argent le plus vite que tu pourras, afin de faciliter à ton père l'application de son système. » Malgré son respect et sa tendresse pour son père, Daniel ne pouvait s'empêcher de penser qu'il y avait à Maisoncelles des besoins bien plus pressants encore que ceux de l'invention à laquelle M. Calanville avait tout sacrifié.



On y avait placé cette pierre. (P. 171, col. 1.)

Il était naguère ingénieur, capable, recherché et en bonne voie de faire fortune. Sa femme l'avait accompagné pendant quelques années dans les différents postes qu'il avait occupés, ne se plaignant jamais des embarras et des fatigues que lui causaient des déplacements fréquents, à la recherche d'entreprises nouvelles ; à mesure que les enfants avaient grandi en se multipliant, les voyages étaient cependant devenus plus difficiles. « Vous feriez mieux de vous établir à Maisoncelles et d'attendre mon retour, » avait dit M. Calanville à sa femme. Elle avait résisté quelque temps, prête à tout endurer, comme gêne et comme fatigue, pour vivre auprès de celui qu'elle aimait uniquement ; son mari avait insisté avec impatience ; elle avait cédé, elle avait emmené tous ses enfants dans la petite vallée normande ; depuis lors, elle ne l'avait jamais quittée.

Lorsque M. Calanville était revenu à Maisoncelles, rappelé auprès des siens par la mort de sa vieille mère, il avait paru rêveur et sombre. Sa femme jouissait avec transport de sa présence, elle ne demandait rien sur ses engagements futurs, craignant de le voir partir de nouveau. Un matin, elle apprit que son mari avait donné sa démission du poste qu'il occupait : « J'ai une grande idée dans l'esprit, dit-il, et j'ai besoin de repos et de calme pour achever de la mettre au jour. — Resterez-vous ici ? demanda-t-elle, ou nous fixerons-nous à Paris ? — Comment vivrions-nous à Paris ? s'écria l'inventeur, non sans colère ; quand mon système sera appliqué, nous deviendrons riches ; en attendant, nous serons un peu gênés, mais qu'importe, les enfants sont petits encore, et vous ne refuserez pas de m'aider, Marguerite ? » Sa femme ne lui avait répondu que par un regard.

Ce fut la dernière fois que M. Calanville parut s'inquiéter des besoins toujours croissants de sa famille ; une petite ferme s'étendait derrière la vieille maison, la mère possédait une modeste fortune, les revenus suffisaient à peine pour la vie de tous les jours. Dès que sa fille aînée avait pu l'aider dans les travaux du ménage, Mme Calanville avait renvoyé l'une des deux servantes qui la secondaient naguère. La vieille Séraphine seule lavait, portait le bois, faisait la cuisine ; les jeunes gens se servaient eux-mêmes ; Mme Calanville soignait Amélie, Emma mettait la main à toutes les tâches domestiques ; mais l'argent était rare, et la pension nécessaire pour envoyer Daniel à Paris, pour installer Albert dans un lycée, pendant un an ou deux, paraissait au-dessus des forces réunies de toute la famille. « Si je pouvais me placer comme institutrice, disait Emma à son frère aîné, tout ce que je gagnerais serait pour toi ; mais qui est-ce qui voudrait d'une institutrice de dix-sept ans ? — Et qu'est-ce que Maisoncelles deviendrait sans toi ? répondait Daniel. — Patience ! patience ! » disait toujours Amélie sur son canapé. Albert grommelait. « C'est cette machine qui nous dévore tous ! » disait-il entre ses dents ; ses frères et sœurs avaient appris à ne pas l'écouter.

La machine était là, en effet, comme un monstre avide, la bouche toujours béante. Les faibles économies que Mme Calanville parvenait à accumuler, à force de privations et de sacrifices, ne suffisaient

pas aux dépenses toujours croissantes nécessitées par la construction. Parfois l'inventeur se croyait arrivé au bout de ses peines, il assurait qu'il n'avait plus de travail que pour quelques jours, encore un petit effort et tout serait fini ; puis il retombait dans une tristesse morne ; pendant plusieurs semaines sa femme elle-même ne pouvait lui arracher un seul mot ; lorsqu'il parlait enfin, c'était pour avouer qu'il s'était trompé, que sa tentative avait échoué, et qu'il fallait recommencer de nouveaux frais. « Je sais maintenant ce qui m'arrête, disait-il, et je ne subirai plus d'échec ; le terme approche. » Il fallait de l'argent cependant et le petit capital allait chaque jour s'ébréchant, diminuant de plus en plus des revenus déjà insuffisants. Depuis de longues années, la même espérance renaissait et disparaissait tour à tour dans l'esprit de l'inventeur. Sa femme lui sacrifiait sans rien dire les débris de sa fortune personnelle.

Elle s'était toujours opposée à la vente de Maisoncelles. « Gardons au moins un toit pour nous abriter tous, disait-elle. — Vous êtes comme une poule, il vous faut un nid pour couver vos poussins, » ripostait son mari dans un de ces accès de gaieté qui devenaient chaque jour plus rares. « Je vous suivrai partout comme un oiseau voyageur le jour où il vous plaira de prendre l'essor, disait-elle, en attendant, laissez-moi en effet mon nid. » M. Calanville en était venu à ne plus sortir de son atelier qu'à l'heure des repas. Le reste du jour, il travaillait ou il méditait, « Je n'entends presque plus le marteau ou la lime de papa ? » disait tout bas Emma ; Amélie secouait tristement la tête. Plus d'une fois, lorsque sa mère avait ouvert la porte de l'atelier, la petite malade avait aperçu son père les deux coudes appuyés sur sa table, plongé dans ses rêveries. « Je suis sûre que la machine n'avance pas, » pensait-elle.



Il prit Laurette dans ses bras. (P. 171, col. 2.)

La machine n'avançait pas, mais la pauvreté venait comme un ennemi, et la détresse comme un homme armé. Sans en parler à sa mère, Daniel avait pris sur lui de renvoyer l'ouvrier qui venait toutes les semaines cultiver le jardin. Il bêchait désormais lui-même les planches des haricots et des pommes de terre. « En attendant que je devienne ingénieur, je peux bien faire un peu le métier de jardinier, » avait-il dit gaiement en réponse à l'étonnement de la petite Laurette qui trottait dans la rosée à côté de lui. Emma avait élevé bon nombre de poulets, mais aucun n'apparaissait à table. La fermière de la petite propriété les emportait avec les siens au marché. Amélie seule mangeait des fraises ou des pêches, et c'était à grand'peine qu'elle consentait à accepter ce modeste luxe.

« Ce qui me rend malheureux, disait Daniel, lorsque la nuit tombée lui donnait un moment de relâche et qu'il arrachait Emma au panier de raccommodages, pour arpenter avec elle les allées du jardin, ce qui me rend malheureux, c'est que je ne vois pas d'issue à notre situation, si mon père ne réussit pas à achever sa machine. » Emma s'arrêta sous les rayons brillants de la lune, le léger fichu qui enveloppait sa tête paraissait tissé d'argent, ses yeux brillants étaient attachés sur son frère : « Il réussira, dit-elle, j'en suis sûre. Dieu ne permettra pas que tant de courage, tant de patience, tant de génie aient été prodigués en vain, et quand il aura achevé son œuvre, quand tout le monde connaîtra et répétera son nom, comme nous serons heureux, mon Daniel, comme nous serons fiers ! »

« Je suis fier déjà, » et le jeune homme reprenait sa promenade d'un pas plus résolu, « fier de mon père et de tout ce qu'il a imaginé ; mais en attendant, Emma, en attendant ! Albert devient tous les jours plus sombre ; voilà Léon qui grandit, nous ne pouvons pas cependant rester ici tous les trois à ne rien faire ! J'ai envie de faire un apprentissage de mécanicien ! »

La jeune fille réfléchissait en regardant son frère : « Ce serait une bonne idée si ce n'était pas si long, répondit-elle enfin lentement ; mais est-ce qu'il ne faut pas payer pour faire un apprentissage, et où trouverions-nous l'argent ?...

— C'est toujours la même chose, » murmurait Daniel, auquel la patience semblait échapper ce soir-là ; mais, faisant un violent effort sur lui-même, il détourna la conversation ; d'ailleurs, Emma était pressée de rentrer et de reprendre son ouvrage : « Maman ne peut pas raccommoder toutes les chaussettes à elle seule, disait-elle, et lorsque Amélie essaye de l'aider, elle a mal dans le dos.

— Et toi, n'as-tu jamais mal dans le dos ? dit Daniel qui pressait sous le sien le bras de sa sœur. Depuis cinq heures du matin, tu ne te reposes guère. »

Emma riait : « L'œuvre d'un homme est d'un soleil à l'autre, l'œuvre de la femme n'est jamais finie. » C'est un vieux proverbe anglais que maman m'a appris ; par bonheur je suis forte, nous devons tous à Maisoncelles une santé de fer... Si seulement Amélie pouvait en dire autant ! » En rentrant dans le petit salon, le frère et la sœur avaient les yeux humides, car tous les deux avaient parlé d'Amélie, de sa douceur et de son inaltérable patience. « La vie est dure pour elle, » pensaient-ils. Les amertumes de leur propre sort paraissaient diminuer en se rappelant l'épreuve qui pesait sur leur petite sœur.

Le lendemain, Amélie était réveillée de grand matin, selon son habitude ; elle dormait mal, car elle souffrait souvent pendant la nuit, elle n'appelait Emma qu'à de longs intervalles, lorsque la douleur ou l'agitation nerveuse devenait intolérable ; ce jour-là, comme sa sœur s'habillait en silence, espérant que la petite malade sommeillait encore, celle-ci l'appela doucement : « Emma, dit-elle, te souviens-tu où maman a mis le vieux métier sur lequel elle faisait autrefois de la dentelle ? — Non, dit Emma étonnée, il y a si longtemps, si longtemps qu'elle n'a eu le temps de s'amuser ainsi que je ne sais même pas si elle l'a conservé. » Emma était pressée, ses poulets avaient faim, le savonnage de la veille attendait la repasseuse ; elle courait d'un devoir à l'autre, et l'ordre renaissait sous ses mains ; sa mère l'avait rejointe, travaillant avec elle et dirigeant ses efforts. Amélie seule, dans son lit, une petite sonnette à côté d'elle, se répétait à elle-même les dernières paroles de sa sœur : « Les fuseaux volaient sous ses doigts... pourquoi ne voleraient-ils pas sous les miens ? On dit que la dentelle se vend si cher ! »

A suivre. Mme DE WITT née GUIZOT.

LA LÉGENDE D'UPSAL

Upsal est une ville de 6000 habitants, située à 71 kilomètres au nord-ouest de Stockholm. Son Université, la première du royaume suédois, voit accourir tous les ans un grand nombre d'étudiants qui y viennent apprendre l'anatomie, la physique, la botanique ou la théologie. Et certes les théologiens d'Upsal sont très-savants ! Voilà des siècles que le diable essaye de les convaincre, et il n'y a pas encore réussi ; c'est du moins ce que dit la légende.

Il faut savoir que les habitants d'Upsal sont presque toujours persécutés par un vent d'une violence inouïe, qui traîne à sa suite toutes sortes de refroidissements et de coryzas. C'est par toute la ville un éternuement perpétuel, et toute la journée s'y passe à éternuer et à dire : « Dieu vous bénisse ! » ; ce qui n'a pas peu contribué à développer chez les braves Upsalais l'exquise politesse qui les caractérise.

Phénomène étrange ! Il paraît qu'autrefois (il y a de cela bien longtemps, bien longtemps) l'atmosphère d'Upsal était la plus tranquille de tout l'univers : pas le moindre vent, pas même une brise ; rien que le souffle léger des respirations heureuses ! Quand un *eider* (ce canard ami des Upsalais, dont le fin duvet sert à faire les *édredons*) laissait tomber une de ses plumes, elle descendait tout droit, comme eût fait une balle de plomb. La lanterne était inconnue à Upsal. A quoi bon ? On sortait dans les rues avec une lampe ou une chandelle, sans crainte de les voir s'éteindre brusquement.

Un beau jour tout cela fut changé ! Dieu finit par s'apercevoir qu'il avait oublié Upsal au moment de la distribution des vents. Et vite il appela une brise, une forte brise ; car il pensait, dans sa sagesse, qu'il devait une compensation à ces pauvres habitants qui en étaient restés si longtemps privés. Le

diable passait par-là comme Dieu donnait ses ordres à la brise, et il demanda à son maître la permission d'être du voyage. La permission fut accordée, et le diable et la brise se mirent en route, en suivant la ligne la plus directe. Le malin esprit ne partait pas sans une arrière-pensée. Les théologiens d'Upsal lui donnaient depuis longtemps beaucoup du fil à retordre; leurs arguments étaient si serrés, si convaincants, que les bons Upsalais n'y trouvaient rien à redire, écoutaient de toutes leurs oreilles, et tenaient une conduite exemplaire. Il y avait des années où Satan ne gagnait pas une âme. Aussi espérait-il, pour faire cesser ce fâcheux état de choses, convaincre à son tour les théologiens et conquérir Upsal. Rien de plus facile, pensait-il; mais il avait compté sans l'habileté des théologiens.

Lorsque les deux voyageurs furent arrivés aux portes d'Upsal, le diable, croyant qu'il lui suffirait de quelques minutes pour battre les théologiens, pria la brise de l'attendre, et entra dans la ville. En attendant, la brise se mit à souffler sur place. Comme son compagnon tardait à revenir, elle fit le tour de la ville. Vaine attente! Après le premier tour, elle en fit un second, puis un troisième, et le diable ne revint toujours pas. Des jours, des mois, des années, des siècles s'écoulèrent, et la brise continua à souffler sans voir reparaître son compagnon de voyage. A l'heure qu'il est, le diable, n'ayant pas réussi à convaincre les théologiens, n'est pas encore sorti de la ville, et la brise accomplit toujours son éternelle pérégrination.

Voilà pourquoi les bons bourgeois d'Upsal ne cessent d'éternuer.

CHARLES RAYMOND.

L'INDUSTRIE HORLOGÈRE

Aimez-vous les montres? Appréciez-vous cette petite machine, qui est une *petite bete* pour les bébés et un bijou pour les mamans, pour tous une boîte merveilleuse qui marque les pas du soleil avec plus de précision que le cadran solaire, et la fuite du temps avec autant de rigueur que le sablier ou que la clepsydre? En connaissez-vous l'histoire? Savez-vous que les premières montres datent de la fin du quinzième siècle? Vers 1450, un inconnu imagina de remplacer le poids moteur des horloges par un ressort contourné en spirale; cette disposition permit de construire des horloges portatives, dont on s'efforça de diminuer de plus en plus le volume : telle fut l'origine des montres. Mais depuis la montre primitive, toute semblable à l'horloge à ressort, depuis l'*œuf de Nuremberg* que fabriquait Peters Hele en 1500, depuis l'*ognon* que portaient nos grands-pères, jusqu'au chronomètre qui bat dans notre poche, que de perfectionnements réalisés!

On a pu en juger, l'année dernière, à l'Exposition de Paris : la Suisse, la France, les États-Unis, y avaient envoyé au concours de nombreux produits de leur industrie horlogère. Nous avons déjà eu l'occasion de parler ici de la montre américaine, à propos de l'exposition particulière des États-Unis; mais nous devons ajouter quelques mots, qui complètent et rectifient nos premières notes, avant de parler de la Suisse et de la France. A vrai dire, elle n'a pas eu chez nous le succès auquel elle prétendait. Les Américains sont audacieux et avisés; c'est une justice à leur rendre : ils battent le fer pendant qu'il est chaud.

Un journal américain, la *Tribune* de New-York, nous apporte à ce sujet de curieuses révélations : « Quelque incroyable que cela paraisse, écrit-il, on est obligé d'admettre que la somme énorme de 3 millions de francs a été employée par une seule compagnie américaine à payer les réclames et les annonces pour la vente des montres qu'elle fabrique. » Et il ajoute judicieusement : « Une dépense aussi importante, jugée nécessaire par la Compagnie, afin de se procurer un écoulement et d'influencer l'opinion publique, ne prouve guère en faveur du mérite réel des montres ainsi vantées. »

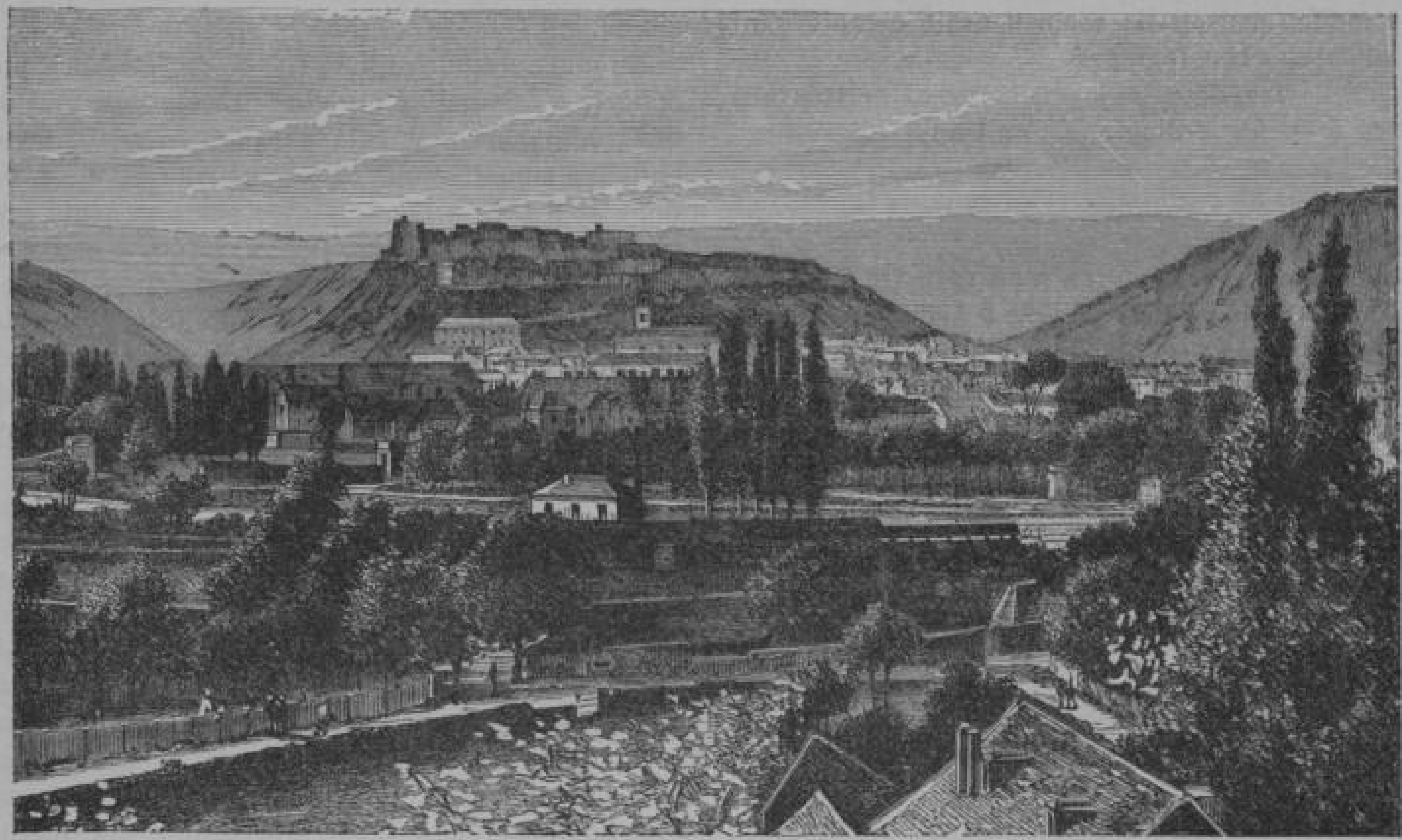
Nos fabricants d'Europe ne sont pas de force à suivre les Américains sur ce terrain; ils estiment qu'il vaut mieux consacrer leurs fonds de roulement à la fabrication de produits irréprochables qu'à une inondation d'annonces. Les Américains tiennent-ils du moins tout ce qu'ils promettent? « Il est inexact que la montre ordinaire américaine soit meilleure que la montre suisse, nous écrit M. E. Gardy, ingénieur des arts et manufactures. A Genève, nous contestons absolument cette affirmation. La montre *civile* suisse n'est *inférieure* que comme *prix* à la montre civile américaine; comme *marche*, elle lui est incontestablement supérieure : les bulletins de marche qu'obtiennent nos fabricants et les résultats des concours annuels en font foi. Maintenant que la pacotille américaine vaille autant, ou plutôt aussi peu, que la pacotille suisse (il s'en fabrique malheureusement aussi quelque peu chez nous), c'est là un privilége que je lui abandonne de grand cœur. »

Les Américains n'ont point imaginé la fabrication à la machine : ils n'ont fait qu'imiter ce qui se fabriquait en Suisse depuis bien des années déjà (environ trente ans); il est constant que c'est une maison de Genève qui, la première, a introduit l'usage des machines dans la fabrication de l'horlogerie.

Longtemps avant qu'on songeât à construire une seule montre en Amérique, les maisons les plus importantes de la Suisse eurent un outillage entièrement mécanique. Entre les deux pays, il n'y a plus actuellement que cette différence : aux États-Unis, tout se fait à la machine et rien qu'à la machine; en

Suisse, tout se fait à la machine, et passe ensuite, pour être achevé, entre les mains d'ouvriers que les États-Unis auront à nous envier longtemps encore. En d'autres termes, les États-Unis livrent des produits bruts, la Suisse des produits achevés.

Donc, si l'on veut admirer les merveilles de l'horlogerie, et ce qu'un de nos philosophes appelait « les petits prodiges », c'est encore au travail de nos ouvriers d'Europe que l'on doit s'en tenir. Il est naturel d'ailleurs que la supériorité appartienne au pays qui pratique cet art depuis deux siècles : « Les moyens d'étude se sont peu à peu accumulés ; l'esprit s'est développé au milieu d'un ordre spécial de préoccupations. Les institutions destinées à favoriser le développement de l'art national se sont graduellement améliorées et complétées, et comme il reste toujours quelque chose du passé, l'horloger de nos jours est un peu comme un homme qui aurait deux siècles d'expérience. »



Besançon:

L'horlogerie suisse est presque entièrement localisée dans le pays romand, particulièrement dans les cantons de Genève, Neuchâtel, Vaud et dans le Jura bernois. Nous allons la suivre dans son développement, en prenant pour guide l'étude historique qu'a écrite en 1878 M. Thury, professeur à l'Université de Genève.

En 1587, Charles Cusin, d'Autun en Bourgogne, vient se fixer à Genève, et y introduit la fabrication de la montre. Deux ans après, nous voyons les horlogers génevois réunis en corps de métier. Un siècle plus tard, en 1685, il y a cent maîtres horlogers à Genève ; ils occupent trois cents ouvriers, qui font annuellement cinq mille montres, et quatre-vingt maîtres bijoutiers-joaillers travaillent de concert avec les horlogers. Pendant le dix-huitième siècle, l'industrie se développe et ses produits se répandent au loin. Vers 1760, l'horlogerie occupe plus de quatre mille personnes, avec huit cents maîtres horlogers. Peu après, à la suite de troubles politiques, des émigrations d'ouvriers ont lieu : c'est alors que fut établie une colonie horlogère sur le territoire de Ferney.

La Révolution et les guerres interrompent la prospérité industrielle de Genève jusqu'en 1814. Aujourd'hui Genève est le centre principal de fabrication d'une horlogerie de luxe qui atteint une perfection extraordinaire, et qui unit la richesse à l'exactitude.

En 1869, le nombre des personnes qui s'occupaient d'horlogerie à Genève était de sept mille, dont huit cents ouvrières ; quatre-vingt-trois ateliers principaux fabriquaient les montres, soixante-trois ateliers travaillaient aux accessoires. La fabrication annuelle de Genève est d'au moins cent mille montres, dont les onze douzièmes sont en or ; de plus, Genève envoie des mouvements sans boîtes à Paris et à Londres ; on n'y fabrique ni horloges, ni pendules. La valeur totale de la fabrication horlogère en 1869 montait à 11 500 000 francs.

A suivre. PAUL PELET.



Lee-Si-Tut prit le papier. (P. 178, col. 2.)

LE NEVEU DE L'ONCLE PLACIDE[1]

TROISIÈME PARTIE[2]

L'HÉRITAGE DU VIEUX COB

XXIII

L'ingénieux Lee-Si-Tut et ses ingénieux locataires. — M. Smith visite l'hôtel du Globe.

Au moment où M. Smith arriva, ruisselant d'eau, sur le seuil de l'hôtel du Globe, l'ingénieux Lee-Si-Tut regardait tomber la pluie, avec la résignation d'un homme qui est à couvert. Tout en regardant tomber la pluie, l'ingénieux Lee-Si-Tut observait le mouvement des allants et venants; et il avait fort à faire, car les allants et venants étaient innombrables dans le vestibule crotté de son hôtel. Comme M. Smith allait lui adresser la parole, Lee-Si-Tut se leva vivement et mit la main sur l'épaule d'un personnage à peau jaune, parfaitement malpropre, qui était escorté d'un autre personnage à peau jaune encore plus malpropre que le premier.

Il y eut une assez vive altercation entre Lee-Si-Tut et l'homme jaune n° 1. Les interlocuteurs parlaient si vite que M. Smith ne put saisir que quelques mots à la volée. Les arguments de l'homme jaune n° 1 finirent par réduire Lee-Si-Tut au silence, et Lee-Si-Tut, avec un geste de résignation hargneuse, laissa les deux hommes malpropres ajouter leur petit contingent de boue à la couche épaisse qui couvrait le pavé du vestibule et les marches de l'escalier.

« Mauvais locataires? demanda M. Smith pour entrer en propos.

— Ils me ruineront, » répondit Lee-Si-Tut d'un air obséquieux.

Règle générale, à San Francisco, et dans tous les endroits où la race jaune se trouve en contact avec la race blanche, sur le continent américain, l'interlocuteur jaune est toujours obséquieux, quels que soient d'ailleurs ses sentiments réels. L'interlocuteur jaune sait que la loi ne le protégera ni contre les injures ni contre les mauvais traitements, et il courbe la tête par prudence; car, si les injures le laissent assez indifférent, il craint naturellement les coups. Exemple : l'ingénieux Lee-Si-Tut, qui aurait volontiers envoyé M. Smith à tous les diables de la Chine, mais qui répondit gentiment : « Ils me ruineront.

— Ils ne payent donc pas? demanda M. Smith.

— Pas précisément cela, » répondit l'ingénieux Lee-Si-Tut.

M. Smith le regarda avec surprise.

« Ils sous-louent! dit Lee-Si-Tut avec emphase.

— Ah! ils sous-louent! répéta M. Smith à qui cette explication n'apprenait rien du tout.

— Les chambres de l'hôtel, reprit Lee-Si-Tut, sont trop grandes pour nos compatriotes; je les ai divisées en quatre par des cloisons.

1. Suite. — Voy. pages 1, 17, 33, 49, 65, 81, 97, 113, 129, 145 et 161.
2. Voy. la première partie, vol. X, pages 97 et suivantes; et la deuxième partie, vol. XII, pages 200 et suivantes.

— Très-ingénieux ! » dit M. Smith avec un signe de tête approbatif.

Mais l'ingénieux Lee-Si-Tut ne s'était pas borné à diviser chaque pièce en quatre; chacun des quatre compartiments était subdivisé en quatre par des paravents, ce qui donnait seize logements au lieu d'un. Ce n'était pas tout encore : dans chacun des seize logements, il avait fait poser des étages de planches le long des murs, ce qui donnait à ces petits réduits un faux air de fruitiers. Chacune de ces planches était louée à un locataire différent, et même à plusieurs locataires, quand la planche était assez longue pour que l'on pût faire coucher deux locataires bout à bout.

Jusque-là tout allait bien, mais les tribulations de l'ingénieux Lee-Si-Tut commencèrent le jour où ses locataires se montrèrent plus ingénieux que lui. Comme les planches étaient d'une largeur raisonnable, chaque locataire eut l'idée de sous-louer la moitié de sa planche, qui pouvait contenir à la rigueur deux dormeurs côte à côte. Il est vrai que les dormeurs étaient fort mal à leur aise, mais les Chinois n'y regardent pas de si près quand il s'agit d'économiser seulement un demi-cent ; car les Chinois semblent nés exclusivement pour boire du thé la valeur d'un dé à coudre, manger du riz plein le creux de la main, et se gêner le plus possible pour faire des économies.

L'ingénieux Lee-Si-Tut regrettait amèrement d'avoir fait poser des planches trop larges, et il médita tout d'abord un coup d'état, qui aurait consisté soit à faire rogner les planches de moitié, soit à doubler le prix de location. En homme prudent, il tâta d'abord le terrain et reconnut bien vite que ses locataires s'étaient entendus pour le quitter tous à la fois, et pour mettre son hôtel à l'index s'il faisait mine d'introduire un nouveau tarif. En sa qualité de Chinois, Lee-Si-Tut aurait été ravi de tirer double bénéfice de sa grande cage à Chinois, mais, en sa qualité d'homme prudent et ingénieux, il recula devant la certitude de n'en plus rien tirer du tout.

Par malheur, une fois qu'on s'est décidé à faire une concession, on est fatalement entraîné tôt ou tard à en faire une seconde. Les locataires de Lee-Si-Tut ne venaient à l'hôtel du Globe que pour y dormir, et sauf les jours où l'on s'offre le luxe d'une pipe d'opium, on n'occupe pas sa planche ou sa moitié de planche pendant les vingt-quatre heures dont se compose la journée. Les locataires se mirent à exploiter le temps comme ils avaient déjà exploité l'espace. Chacun d'eux sous-loua sa planche pendant les douze heures qu'il ne l'occupait pas; les plus ingénieux perfectionnèrent cet ingénieux procédé, et au moment où M. Smith écoutait les doléances de Lee-Si-Tut, trois locataires au lieu de deux occupaient la même moitié de planche en se relayant de huit heures en huit heures.

Des deux Chinois malpropres que M. Smith avait vus passer, le malpropre n° 1 était le locataire principal d'une demi-planche; il avait recruté son second sous-locataire et venait lui montrer sa demi-planche et l'installer pour huit heures.

Ayant écouté avec de grandes démonstrations d'intérêt les doléances de Lee-Si-Tut, M. Smith le pria poliment de vouloir bien lui indiquer le compartiment et la demi-planche du nommé Hop-Ki

Lee Si-Tut s'imagina aussitôt que M. Smith était un agent de police en quête d'un Chinois plus coquin que les autres, et répondit évasivement qu'il avait trop de locataires pour les connaître tous par leurs noms; il ne connaissait, et encore fort imparfaitement, que les locataires principaux.

M. Smith devina la cause de son hésitation, et tira tranquillement de sa poche le chiffon de papier que lui avait griffonné Ah-Hûn.

Lee-Si-Tut prit le papier du bout de ses griffes, et, quoiqu'il l'eût déchiffré du premier coup et sans la moindre difficulté, à l'œil nu, il se mit à chercher ses lunettes pour se donner le temps de réfléchir. Quand il les eut trouvées, après avoir fouillé avec un soin minutieux partout où il savait qu'elles n'étaient pas, il les arbora majestueusement sur son petit nez camard, et se mit à lire avec force grimaces le papier dont il connaissait déjà le contenu par cœur.

Ayant réfléchi derrière ses grandes lunettes rondes, il vit très-clairement qu'il ne lui restait qu'à s'exécuter, et cela le plus promptement possible, de peur d'exciter la colère du gentleman blanc, qui commençait à loucher d'impatience.

« Je me rappelle maintenant, dit-il, que cet Hop-Ki est un locataire principal; je crois même que c'est lui qui vient de monter avec son sous-locataire; il ne tardera pas à redescendre. »

M. Smith, incommodé sans doute par les vapeurs nauséabondes qui s'échappaient de tous les coins et recoins de l'hôtel du Globe, alla se planter sur le seuil de la porte, et regarda tomber la pluie pour se distraire. Cependant, les pensionnaires de Lee-Si-Tut allaient et venaient, aussi nombreux que les abeilles à l'entrée d'une ruche. Ceux qui avaient fini leur somme retournaient à leurs occupations ; ceux qui venaient faire leurs huit heures de sommeil accouraient, trempés et crottés, avec la ferme intention de ne pas perdre une minute de leurs huit heures, et bien décidés à faire déguerpir brutalement leurs prédécesseurs, si par hasard ils s'étaient oubliés dans les délices de Capoue. Tous, en franchissant le seuil, soit pour entrer, soit pour sortir, s'écartaient le plus possible du gentleman blanc, le regardaient du coin de leurs yeux obliques et jetaient ensuite un regard d'interrogation à Lee-Si-Tut. Lee-Si-Tut demeurait aussi immobile et aussi impénétrable que le hideux magot devant lequel brûlaient des petites lampes et des allumettes de cèdre odorant.

Quand le gentleman blanc eut vu tomber beau-

coup de pluie et défiler beaucoup de Chinois crottés, il commença à frapper des pieds, et finit par se tourner du côté de Lee-Si-Tut.

« Je n'y comprends rien ! dit Lee-Si-Tut d'un ton de voix obséquieux.

— Ni moi non plus, répondit M. Smith d'un ton bourru.

— Je monte le chercher, reprit Lee-Si-Tut, en se levant de son siége.

— Moi aussi, ajouta M. Smith en faisant volte-face. Montez, je vous suis.

— Le gentleman sera suffoqué par les vapeurs d'opium, objecta Lee-Si-Tut en s'arrêtant sur la première marche de l'escalier.

— Le gentleman, répondit brusquement M. Smith, se moque des vapeurs de l'opium et de l'odeur des Chinois mouillés, et de toutes les odeurs du monde ; mais, en revanche, il n'aime pas que l'on se moque de lui. Montez plus vite que cela, si vous ne voulez pas que le gentleman vous pousse une botte dans le dos avec son parapluie. »

Comme Lee-Si-Tut hésitait encore, M. Smith lui poussa une botte dans le dos, et administra une bonne secousse à sa longue queue, comme un consommateur impatient qui sonne le garçon.



Phia était une habile tireuse de cartes. (P. 180, col. 1.)

Ces arguments *ad hominem* triomphèrent des scrupules de Lee-Si-Tut, qui se mit à grimper l'escalier boueux avec une grande agilité.

« Pas si vite, donc ! » hurla M. Smith, qui butait à chaque marche, dans l'escalier obscur, et, pour donner plus de force à sa recommandation, il allongea un grand coup de parapluie au hasard. Le coup de parapluie atteignit Lee-Si-Tut à la cheville, et Lee-Si-Tut modéra subitement son allure.

XXIV

Mistress Beaver. — M. Barley, homme de loi, est dans une grande agitation. — Lutte héroïque de mistress Beaver contre un jeune clerc et contre un vieux clerc. — La police noire, conduite par un gentleman blanc, envahit le domicile de M. Barley et s'assure de la personne de M. Barley.

En l'an de grâce 1871, la grande famille américaine comptait dans son sein un millier de citoyens de tout poil et de tout âge, qui signaient du nom de Cob (lorsque toutefois ils savaient signer), et qui, dans tous les cas, répondaient au nom de Cob ; cette tribu se trouvait dispersée un peu dans tous les coins de l'immense république.

Quand le bruit se répandit, par la voie des journaux, qu'un certain Cob, célibataire, laissait après lui un héritage de deux millions de dollars, les deux tiers au moins des membres de la tribu *cobique* se demandèrent sérieusement si le Cob en question ne serait pas un peu leur cousin. Des grands lacs du Nord au golfe du Mexique, et de l'Atlantique au Pacifique, on se mit à feuilleter de vieilles paperasses, à consulter les annales inscrites sur les Bibles de famille, à faire appel à la mémoire des personnes âgées, et surtout à consulter les hommes de loi.

Au nombre des personnes qui songèrent à consulter les hommes de loi, il faut compter mistress Beaver, née Cob. Mistress Beaver était une vieille dame très-sèche et très-originale, qui vivait dans une toute petite maison du faubourg d'Alger, de l'autre côté du Mississipi, à la Nouvelle-Orléans. Miss Cob avait apporté en dot à feu Beaver une belle fortune et une riche plantation de cannes à sucre, non loin du lac Pontchartrain, à proximité du village indien de Mandeville, habité par les restes de la tribu des Choctaws.

Feu Beaver, qui de son vivant avait été un mortel violent, injurieux et dissipateur, avait péri de mort subite au coin d'un pré, par une belle nuit d'été. Comme on le trouva très-proprement scalpé le lendemain matin, on supposa qu'il avait été victime de la vengeance des Choctaws ; il y eut à Mandeville une enquête qui ne prouva rien, car l'assassin ou les assassins inconnus pouvaient avoir scalpé feu Beaver pour faire tomber les soupçons sur les Choctaws ; l'enquête du coroner se termina par la déclaration suivante : « Mort de mort violente, meurtriers inconnus ! »

Mistress Beaver, qui ne faisait rien comme tout le monde, regretta sincèrement le drôle qui la battait, et qui l'avait aux trois quarts ruinée. Non-seulement elle le regretta, mais elle résolut de le venger. Ce fut l'œuvre de toute sa vie. Elle se réduisit au strict nécessaire, et consacra tout le surplus de son

revenu, qui était encore considérable, à entretenir toute une meute d'aventuriers sans scrupules, qui faisaient semblant de chercher les assassins de feu Beaver.

L'émancipation des nègres la ruina complétement; elle vendit sa plantation pour une somme dérisoire, et vint habiter le faubourg d'Alger avec une vieille négresse qui n'avait pas voulu se séparer d'elle. Là, elle occupait ses loisirs à méditer sa vengeance, sûre d'arriver au but où elle tendait depuis plus de quinze ans. Comment, en effet, n'en aurait-elle pas été sûre? Sa vieille Phia, la négresse. qui était une fort habile tireuse de cartes, le lui affirmait tous les jours; de plus, un *medium*, de passage à la Nouvelle-Orléans, avait évoqué l'âme de feu Beaver; l'âme de feu Beaver, transformée en *esprit frappeur*, en souvenir sans doute de ses exploits terrestres, avait déclaré que la vieille dame hériterait à l'improviste d'une immense fortune, et pourrait se remettre à la recherche des assassins mystérieux. Mistress Beaver avait payé sans marchander les deux dollars que réclamait le *medium*, et s'était brusquement jetée dans le spiritisme. Pendant de longues heures elle demeurait immobile, les yeux fermés, l'oreille aux aguets, écoutant les bruits mystérieux de la vieille maison, les craquements des meubles et des boiseries, qui étaient pour elle autant d'avertissements de l'esprit frappeur.

Un beau matin, pendant qu'elle lisait le *Courrier de la Nouvelle-Orléans*, Phia, qui nettoyait des cuivres, l'entendit jeter un grand cri. Elle accourut précipitamment, un chiffon dans la main droite, un bougeoir dans la main gauche, et trouva Mistress Beaver debout, dans une agitation terrible. Par-dessus ses lunettes, qui lui avaient glissé jusqu'au bout du nez, Mistress Beaver lançait sur Phia des regards de triomphe, et elle s'écria en brandissant le *Courrier de la Nouvelle-Orleans* :

« Phia! les temps sont accomplis, les cartes avaient raison; l'âme de mon Jasper ne m'avait pas trompée; voici l'annonce de l héritage. Jasper sera vengé!

— Oui, m'ame, dit complaisamment Phia, et elle ajouta : Qui donc est mort?

— Un oncle, un cousin, je ne sais pas au juste; dans tous les cas, c'est un parent, puisqu'il s'appelle Cob. »

Devant cet argument sans réplique, Phia s'inclina; elle se mit à rire, et ensuite à pleurer sans savoir pourquoi.

Mistress Beaver lui tapota doucement la joue comme si c'eût été une petite fille; ensuite, sans perdre une minute, elle courut à son secrétaire, en tira une liasse de papiers qu'elle enveloppa dans un tapis de table, jeta son châle sur ses épaules et courut au bac suivie de Phia, qui avait eu à peine le temps de fermer la porte de la petite maison.

Tout en courant comme si elle fuyait devant les flammes d'un incendie, elle caressait le tapis de table en marmottant : « Vite, Phia, Barley débrouillera tout cela; mais je n'entends rien aux affaires, mais Barley est un honnête homme. »

Certes, Barley était un honnête homme, il n'y avait à la Nouvelle-Orléans qu'une voix sur son compte; mais c'était pour le moment un honnête homme terriblement agité.

« C'est singulier, comme son voyage l'a changé! » disaient toutes les personnes qui avaient l'honneur d'être de sa connaissance. Et l'on ajoutait : « C'est en Angleterre qu'il a pris ces manières-là; rien de bon ne peut nous venir d'Angleterre, » disaient sentencieusement les bons patriotes.

Depuis deux jours, Barley était de retour, et depuis deux jours, par ses distractions, ses impatiences, son silence préoccupé, la brusquerie de ses manières, il scandalisait ses voisins de table à l'hôtel où il prenait ses repas, ses compagnons de whist à son cercle, ses clercs à son office.

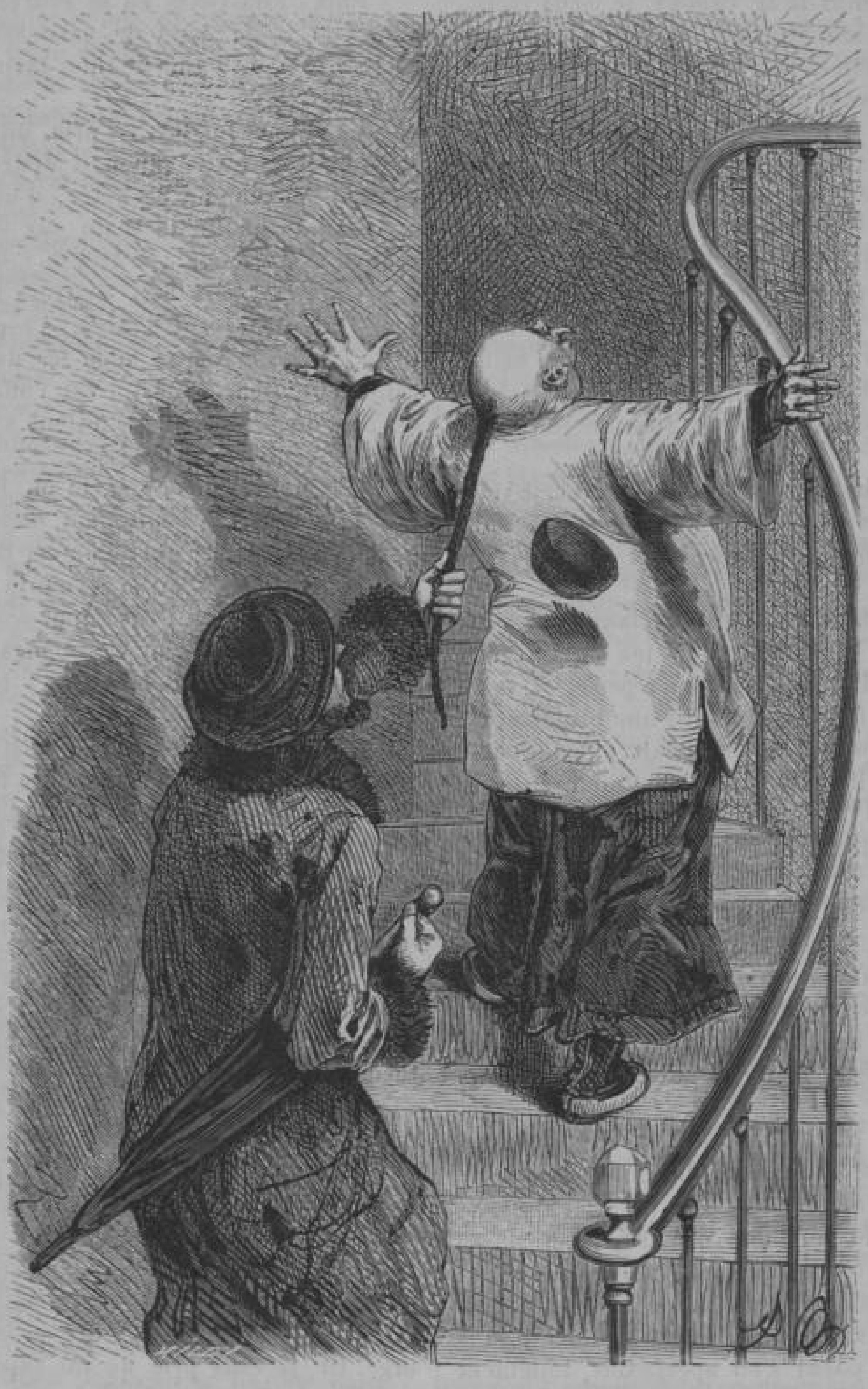
Au moment même où Mistress Beaver lui apportait sa liasse de papiers, en la pressant sur son cœur, semblable à une mère effarée qui porte son enfant malade à quelque médecin en renom, M. Barley était assis tout seul dans son cabinet, renversé contre le dossier de son fauteuil, les deux mains plongées au plus profond de ses poches, le chapeau sur la tête. Lui, cet homme si actif, qui ne perdait jamais une minute, passait le temps ou plutôt tuait le temps à l'aide des différents procédés qui sont à l'usage des désœuvrés. Il bâillait à petits coups, en poussant des gémissements, il sifflait des airs de sa composition, il comptait des pièces de monnaie au fond de ses poches et se penchait en arrière, au risque de se renverser, de se briser le crâne et de faire jaillir sur le parquet sa docte et prudente cervelle. Quand il avait terminé cette première série d'exercices, il regardait à sa montre, contrôlait sa montre en levant les yeux sur un grand cartel pendu à la muraille, comme un avocat qui met deux témoins en présence et tâche de deviner lequel des deux est le plus menteur.

Alors il se levait, se promenait de la fenêtre à la porte, et de la porte à la fenêtre, en s'imposant de poser les pieds toujours sur les mêmes feuilles du parquet; quand il avait réussi à son gré, il célébrait son triomphe en assénant un bon coup de talon sur le bois; quand il avait manqué son coup, il recommençait son pas avec la patience et l'obstination d'un monomane.

Crooks, le vieux clerc, entendait tout cela de son cabinet, voisin de celui du patron, et Crooks se perdait dans toutes sortes de suppositions. Notez que, pour se livrer à des exercices de cette importance, M. Barley avait absolument interdit de laisser entrer personne ce matin-là. Fatigué de sa promenade, M. Barley se laissait tomber dans son fauteuil, non sans avoir jeté un regard de reproche sur le cartel et sur le cadran de sa montre.

Pour varier ses plaisirs, il regardait une enveloppe cachetée, posée devant lui, et sur laquelle une main ferme avait écrit : « *Ceci est mon testament*, signé : *C. Cob!* » De l'enveloppe cachetée, les yeux de M. Barley se portaient sur un papier jauni, où la même main qui avait écrit la suscription de l'enveloppe avait tracé une série d'instructions pour M. Barley. S'il s'écoulait deux ans et deux jours sans que M. Barley revît le testateur ou sans que le testateur communiquât avec lui par écrit ou de toute autre façon, l'homme de loi ouvrirait le testament le deuxième jour après la seconde année révolue, à l'heure de midi.

Les deux années étaient révolues, et M. Cob n'avait pas donné signe de vie; le premier jour après les deux années était écoulé, le second jour était commencé, et depuis plus de deux heures M. Barley se consumait d'impatience, partagé entre le sentiment du devoir professionnel, et un violent désir de rompre le cachet et de pouvoir prendre connaissance du testament. Et cependant M. Barley était le plus discret et le moins curieux de tous les hommes de loi.



Il lui administra une bonne secousse. (P. 179, col. 1.)

Mais M. Barley, pendant son séjour à New-York, avait été mis au courant du complot qui avait été formé contre Émile et des dangers auxquels sa vie était probablement exposée. Son premier mouvement avait été de revenir à la Nouvelle-Orléans, d'ouvrir le testament et d'en publier le contenu dans les journaux. De deux choses l'une : ou Émile était véritablement l'héritier du vieux Cob, ou il ne l'était pas. S'il l'était, la publication du testament, qui équivaudrait à une prise de possession, couperait court à toutes les intrigues et à tous les projets criminels des chasseurs d'héritage. Si Émile n'était pas l'héritier, personne n'avait plus aucun intérêt à le faire disparaître.

D'un autre côté, la volonté d'un testateur est sacrée, et le testateur avait fixé une époque pour l'ouverture du testament. A supposer que le testateur ne fût pas mort, et qu'il revînt, ne fût-ce que quelques minutes avant le délai fixé, que dirait-il en voyant que l'on n'avait pas tenu scrupuleusement la parole donnée? Accepterait-il les raisons de M. Barley? M. Cob était connu comme un homme très-original: il avait peut-être voulu mettre la discrétion de M. Barley à l'épreuve.

« Décidément, se dit M. Barley avec angoisse, il faut que je ronge mon frein jusqu'au délai fixé, et cependant toutes les minutes sont précieuses et la vie d'un innocent est en danger! »

Voilà pourquoi M. Barley, depuis son retour de New-York, vivait dans une angoisse affreuse, torturé à chaque minute du jour et de la nuit par l'idée qu'il n'avait qu'un mot à dire pour empêcher un

grand malheur, et que ce mot il ne pouvait le dire avant le délai fixé. Voilà pourquoi, depuis deux heures, il cherchait à tuer le temps, à tromper son impatience. Voilà pourquoi il suivait la marche des aiguilles sur le cartel et sur le cadran de sa montre; voilà pourquoi il avait condamné et défendu d'introduire âme qui vive, une seule personne exceptée.

Et pendant ce temps-là M. Crooks, le vieux clerc, incapable de fixer son attention sur les paperasses professionnelles étalées devant lui, se polissait les ongles en réfléchissant profondément. Barley était-il devenu fou? Avait-il joué à la Bourse et perdu de grosses sommes d'argent? Avait-il commis un crime pendant son voyage? Songerait-il à se marier?

« Qu'est-ce que cela veut dire? » s'écria-t-il en se levant brusquement. Sa porte venait de s'ouvrir, et Mistress Beaver apparut dans un état de violente exaspération. Tout en serrant sur son cœur le tapis de table où elle avait enveloppé ses papiers de famille, elle traînait à sa remorque un petit clerc débile, qui s'était efforcé, mais en vain, de faire respecter la consigne.

« Monsieur Crooks, s'écria Mistress Beaver, je vous rends responsable de l'insolence de ce jeune homme. Il a osé porter la main sur une lady; je me plaindrai à Barley. »

Le petit clerc débile avait tenu bon tant qu'il avait pu; mais, comme Phia lui tirait les cheveux de toutes ses forces, il venait de lâcher prise, et, pendant que Mistress Beaver adressait une protestation en règle à M. Crooks, on entendait par la porte entr'ouverte le bruit d'un combat singulier entre le petit clerc et Phia.

« Non, non, Mistress Beaver, » s'écria M. Crooks, en voyant la dame outragée se diriger rapidement vers la porte de M. Barley. Mais, comme Mistress Beaver ne tenait aucun compte de sa défense, le grave M. Crooks se rendit coupable du même genre d'offense que le petit clerc débile : il osa porter la main sur une lady, ou, pour parler plus exactement, il porta la main sur le châle d'une lady.

Mistress Beaver lui glissa dans les doigts comme une anguille, et pénétra comme un ouragan dans le cabinet de M. Barley.

Ce gentleman fit un bond en arrière et laissa tomber sa montre qu'il tenait à la main. La montre de M. Barley, pendillant au bout de la chaîne d'or de M. Barley, battait les jambes de M Barley sans que ce gentleman parut s'en apercevoir, tellement il était hors de lui.

« Crooks, dit-il d'une voix tonnante, ne vous avais-je pas dit...? »

M. Crooks, d'un geste éloquent, éleva jusqu'à ses yeux le châle de Mistress Beaver, qui lui était resté dans la main. Cette muette protestation justifia Crooks aux yeux de M. Barley, en lui montrant que Crooks avait eu recours à la force pour défendre le droit.

« Ma chère dame, dit-il en se tournant vers Mistress Beaver, ce n'est réellement pas le moment... une autre fois, je vous écouterai volontiers. »

Mistress Beaver déroula tranquillement le tapis de table, et déposa ses paperasses sur un coin du bureau. Machinalement elle jeta les yeux sur l'enveloppe cachetée, et lut la suscription.

« Phia! cria-t-elle en se redressant toute tremblante et toute pâle de saisissement; les cartes avaient raison : l'âme de mon Jasper ne m'avait pas trompée!

— Madame, je vous en prie, dit M. Barley.

— Affaire Cob! » répondit Mistress Beaver en désignant l'enveloppe cachetée, d'un geste tragique; et, posant ensuite la main sur ses propres paperasses, elle répéta : « Affaire Cob. Voilà le testament, voilà l'héritière, Mistress Beaver, née Cob, votre cliente et votre amie, j'espère, et voilà les titres de l'héritière; vous les débrouillerez naturellement. Débrouiller, c'est l'affaire des hommes de loi, quoiqu'ils embrouillent souvent; je ne dis pas cela pour vous, Barley.

— Mais, madame, objecta M. Barley, voilà bien le testament d'un gentleman nommé Cob, mais je ne sais pas encore quelle en est la teneur.

— Eh bien! ouvrez-le, et vous la connaîtrez. » Elle prit tranquillement l'enveloppe cachetée et la tendit à M. Barley. M. Barley commença par fourrer l'enveloppe dans sa poche et dit : « Je ne dois l'ouvrir qu'à midi.

— A midi, soit, répondit Mistress Beaver avec une grande sérénité. Il est onze heures vingt, j'attendrai volontiers quarante minutes. » Et elle s'assit tranquillement dans un fauteuil avec aussi peu de gêne que si elle eût été dans le parloir de sa petite maison.

« Madame, reprit M. Barley avec embarras.

— Mettez donc votre montre dans votre gousset, » lui dit Mistress Beaver avec un sang-froid imperturbable. M. Barley repêcha sa montre et la hâla jusque dans son gousset.

« Madame, dit-il, je ne sais pas sur quoi sont fondées vos espérances, mais j'ai bien peur... »

Mistress Beaver fit entendre un petit rire ironique, et répondit avec assurance, en portant son index à son front : « J'ai là mon idée; je *sais* que mes espérances sont fondées, et je n'éprouve ni hésitation ni crainte. Phia tire les cartes mieux que personne, et les cartes m'ont toujours promis un gros héritage. Or, je vous prie de me répondre, ne trouvez-vous pas qu'un héritage de deux millions soit un gros héritage.

— Sans doute, mais...

— Chut! L'âme de Jasper...

— Mais, madame, ce ne sont pas là...

— Chut! Voyez comme tout s'enchaîne. Je lis la chose dans le *Courrier de la Nouvelle-Orleans*; je prends mes papiers de famille et je viens consulter mon ami Barley, à tout hasard. Laissez-moi donc

parler. Le testament pouvait être à New-York ou à San Francisco, ou au Canada, caché dans un trou, dans une vieille théière : la première chose que j'aperçois sur le bureau de M. Barley, c'est *mon* testament. Ne voyez-vous pas le doigt de la Providence?

— Mais il y a plus d'un Cob en Amérique.

— Sans doute; mais je *sais* de science certaine que ce Cob-là est le mien. Raisonnez un peu, je vous prie. Si ce n'était pas le mien, et si l'héritage ne m'appartenait pas, il faudrait accuser de mensonge tout à la fois les cartes et l'âme de mon Jasper! Que répondrez-vous à cet argument? » ajouta-t-elle d'un air de triomphe.

Il était difficile en effet de répondre à ce que Mistress Beaver se plaisait à appeler un argument, à moins de lui dire : « Mistress Beaver, je savais que vous aviez le timbre brouillé, mais je vois que vous êtes devenue archi-folle. »

M. Barley était plongé dans un tel embarras qu'il ne voyait absolument aucun moyen d'en sortir. Il en fut tiré par une altercation assez vive, qui avait lieu dans la pièce d'entrée. Le petit clerc débile se repliait en désordre, entraînant dans sa retraite M. Crooks et Phia. Tous les trois étaient suivis de près par une escouade de policemen noirs. Les policemen noirs avaient à leur tête un gentleman blanc, de bonne mine et de bonnes manières, qui marcha droit à M. Barley.

« Monsieur Barley, je suppose? dit-il avec la plus exquise politesse.

— Je le suppose aussi, répondit sèchement M. Barley, et j'aime supposer, monsieur, que vous me direz qui vous êtes, et de quel droit vous envahissez mon domicile?

— Je m'appelle « la loi », répondit le gentleman de bonnes manières. Je n'envahis pas votre domicile, mais je suis envoyé pour vous poser quelques questions, et j'ai amené avec moi quelques amis qui ne seront pas fâchés d'entendre vos réponses.

— Si je veux bien en faire, répliqua vivement M. Barley.

— Si vous voulez bien en faire, naturellement, dit en s'inclinant le gentleman de bonnes manières.

— Et si je n'en fais pas?

— Vous n'en ferez pas, voilà tout. » En disant ces mots, le gentleman se tourna du côté de son escorte et cligna l'œil gauche. Toute l'escorte se mit à rire.

« Si vous êtes « la loi », répondit M. Barley, vous avez sans doute un mandat.

— Monsieur Barley, répondit le gentleman de bonnes manières, vous êtes homme de loi, et j'aurais parié en entrant ici que c'est la première question que vous auriez à m'adresser. Vous m'avez désappointé, monsieur, et j'ai cru un instant que vous alliez oublier cette petite formalité. J'ai un mandat, monsieur; le voici, monsieur, et je suis prêt à répondre aux objections que vous pourrez avoir à me faire. »

M. Barley examina minutieusement le mandat, et n'y trouva rien à reprendre, quoiqu'il fût faux depuis le premier mot jusqu'à la dernière signature.

« De quoi m'accuse-t-on? » demanda-t-il après avoir relu le mandat pour la troisième fois.

Au lieu de répondre directement à sa question, le gentleman de bonnes manières lui demanda :

« Pourriez-vous affirmer, devant ces gentlemen de couleur, que vous éprouvez une vive tendresse pour vos frères noirs? .

— Non, je ne l'affirmerai pas, parce que cela n'est pas, » répondit franchement M. Barley.

Le gentleman de bonnes manières adressa un signe de tête aux policemen. Les policemen grimacèrent des sourires malins et échangèrent une foule de signes de tête très-significatifs.

« Quel gaillard, semblaient-ils dire; il nous avait bien prévenus que ça marcherait rondement!

— Pourriez-vous affirmer, reprit le « gaillard » en question, que vous ayez vu avec plaisir vos frères noirs appelés à voter, au même titre que les électeurs blancs?

— J'ai vu cela avec un profond chagrin, répondit M. Barley, et je le déplore tous les jours, comme tous les honnêtes gens.

— Attrapez! vous autres! » dit le gentleman de bonnes manières aux policemen.

Ils « attrapèrent » cela, en roulant de gros yeux blancs.

« Vous n'auriez pas par hasard traité de *carpet-baggers* et de *scalawags* les gentlemen blancs, qui viennent du Nord, pleins de sympathie pour les souffrances de leurs frères noirs!

— Je me flatte, dit M. Barley avec vivacité, de dire franchement mon opinion, et d'employer toujours les termes les plus clairs.

— Je suis un *carpet-bagger;* je suis un *scalaway*, reprit le gentleman de bonnes manières en se redressant avec une grande dignité; j'accepte tous les noms qu'il vous plaira de me donner; non-seulement je les accepte, mais je m'en fais honneur, je n'ai pas de préjugés. moi! je suis un humble défenseur de la vérité et de la justice; la vérité, c'est que mes frères noirs ont été cruellement opprimés quand ils étaient esclaves, et misérablement bafoués depuis qu'ils sont des citoyens libres de la libre Amérique; la justice veut que leurs droits soient respectés, et je suis de ceux qui se chargent de les faire respecter. »

Les policemen noirs accueillirent avec un murmure approbateur ce petit morceau d'éloquence *negrophile.*

« Vous me demandiez de quoi l'on vous accusait, reprit avec véhémence le gentleman de bonnes manières: on vous accuse de détester vos frères noirs, on vous accuse de faire cause commune avec ceux qui voudraient les priver de leurs droits et de leurs priviléges; on vous accuse de faire partie de la Ligue blanche! »

Le gentleman de bonnes manières avait lancé cette dernière accusation tout à fait au hasard, et uniquement pour arrondir la période; il s'attendait bien à voir M. Barley protester contre cette accusation, mais il comptait bien aussi ne tenir aucun compte de sa protestation.

« La Ligue blanche, répondit M. Barley, n'a été fondée que pour résister aux attaques de la Ligue noire. Nous n'avons pas la prétention d'opprimer vos frères noirs; mais nous avons la prétention de n'être pas opprimés par eux.

— Vous l'entendez, dit le gentleman de bonnes manières, en se tournant vers ses acolytes; il fait partie de la Ligue blanche, il l'avoue effrontément: assurez-vous de sa personne ! »

A suivre. J. GIRARDIN.

LE TRAPPEUR CANADIEN

Le ciel est bas, les sapins couverts de neige ploient jusqu'au sol leurs branches alourdies. Seules quelques broussailles revêches, débarrassées de leur fardeau, égratignent çà et là la terre glacée, et de leurs brindilles menues, dont l'humidité noircit l'écorce, étoilent cette uniforme blancheur. Un chasseur, le fusil sur l'épaule, suit le sentier de la forêt. L'atmosphère a une couleur laiteuse, tant il y a de neige encore dans l'air. Les arbres sont des géants tels que nos forêts n'en connaissent point. Certes, nous sommes loin de la France.

Pourtant, à mesure que le chasseur se rapproche, sous les vêtements étrangers qui le couvrent, il est aisé de reconnaître une physionomie française; et, quand il ôte sa pipe de sa bouche, il entonne une chanson, dont le rhythme naïf et sans art nous rappelle, en dépit des altérations qu'il a pu subir, quelque rustique refrain de nos campagnes bretonnes ou saintongeoises, poitevines ou normandes.

Nous sommes loin de la France, en effet, mais à plus de mille lieues de la patrie, de l'autre côté de la grande mer qui sculpte et fouille nos côtes, dans la *Nouvelle-France* de l'Amérique septentrionale, sur les deux bords du fleuve Saint-Laurent qui s'épand comme une mer intérieure au sein du Nouveau-Monde; la langue française, l'idiome sans rival de la clarté, de la mesure, des sons francs, de la haute culture de l'esprit, de la langue que nous avons l'honneur de parler, résonne aujourd'hui sur les lèvres de deux millions d'hommes, depuis le Haut-Missouri et les innombrables tributaires du Saint-Laurent jusqu'au bord des eaux glacées du majestueux Mackenzie, comme dans les passes des Montagnes-Rocheuses et sur les rivières du Labrador; et nous sommes redevables de l'expansion de notre race sur le continent américain, à cette population d'intrépides chasseurs canadiens dont la France n'a pas su soutenir l'héroïsme, mais qui reste multipliée dans le silence et qui a grandi dans l'oubli.

Ce sont, en effet, des coureurs des bois et des traitants en fourrures qui, les premiers avec des missionnaires, s'enfoncèrent au delà des rives du lac Supérieur, entraînés de plus en plus du côté de l'Ouest par leur esprit aventureux et l'éloignement progressif des grands troupeaux de bisons.

Le Canada possède, au delà de ses prairies, de ses forêts et de son desert, d'immenses territoires de chasse, des *barren lands*, terres glaciales désolées, rocheuses et dénuées de végétation arborescente, qui ne suffisent pas à justifier le mot d'un philosophe français, plus riche d'esprit que de patriotisme et de clairvoyance quand il appelait dédaigneusement cette contrée, presque aussi grande à elle seule que toute l'Europe, *quatre méchants arpents de neige*.

Ces quatre méchants arpents qui nourriront un jour 100 millions d'hommes sont, au nord des terrains cultivés, le domaine des chasseurs de fourrures: l'ours, le lynx ou loup-cervier, l'orignal (espèce d'élan), le caribou ou grand renne, le chat sauvage, le blaireau, le renard noir, le renard argenté dont la fourrure est d'un grand prix, la marte, le vison blanc, l'écureuil, le pékan de Buffon, les castors blancs dont la fourrure est si estimée à cause de sa rareté, et les castors parfaitement noirs, presque aussi rares que les blancs, bien d'autres animaux encore, habitent la solitude des *barren lands*.

Aussi, dès 1760, le roi Charles II, le dernier des Stuarts, octroya à son frère Rupert le privilége de la traite des fourrures sur les côtes de la baie découverte par le navigateur Hudson. Ce fut l'origine de la puissante « Compagnie de la baie d'Hudson ». Le territoire actuel du Nord-Ouest Canadien se trouva ainsi entamé au nord et au sud par les chercheurs de fourrures, au nord par les aventuriers d'Angleterre, au sud par les coureurs des bois français.

Ces chasseurs canadiens contractèrent des unions nombreuses avec les femmes indiennes. De ces alliances sont issus les métis canadiens-français, qu'on désigne sous le nom de « Bois Brûlés », race de vigoureux chasseurs nomades.

Vers la fin du siècle dernier, la Compagnie de la baie d'Hudson vit se former une société qui prit le nom de « Compagnie du Nord-Ouest ». La rivalité s'alluma dès lors entre les deux compagnies commerciales; elle amena de fréquents conflits vidés à main armée, dans lesquels les Bois-Brûlés jouèrent un rôle important et ne s'éteignit que par la fusion des deux compagnies en 1821.

Ce fut pendant ces querelles dont les grands bois ou les mornes prairies ont été le théâtre, que se passa un épisode, connu sous le nom de combat des Sept-Chênes, livré le 19 juin 1816, dans lequel une troupe de la Compagnie de la baie d'Hudson fut défaite par un parti de la Compagnie du Nord-Ouest,



Le trappeur canadien. (P. 184, col. 1.)

composé presque en entier de Bois-Brûlés français. Cette « bataille » est restée populaire parmi les trappeurs franco-canadiens du Nord-Ouest, et ils en ont consacré le souvenir dans une ballade dont nous devons le texte à notre ami M. Henri de Lamothe, qui l'a recueilli en 1873 parmi les Bois-Brûlés, sur les bords de la Rivière Rouge du Nord. Nous la reproduisons ici textuellement avec toutes ses naïvetés et son incorrection de langage; il ne faut demander à cette poésie populaire ni la précision du rhythme, ni la richesse de la rime. C'est l'œuvre d'un illettré, comme les ballades des anciens bardes ou les chansons des rhapsodes; mais de plus hauts faits d'armes ont inspiré de moindres chanteurs. Voici cette ballade :

« Voulez-vous écouter chanter — une chanson de vérité! — Le dix-neuf de juin les Bois-Brûlés sont arrivés, — comme des braves guerriers.

En arrivant à la Grenouillère, — nous avons fait trois prisonniers, — des Orcanais! Ils sont ici — pour piller notre pays.

Étant sur le point de débarquer, — deux de nos gens se sont écriés : — « Voilà l'Anglais qui vient nous attaquer! » — Tous aussitôt nous nous sommes dévirés — pour aller les rencontrer.

J'avons cerné la bande de grenadiers; — ils sont immobiles! Ils sont démontés. — J'avons agi comme des gens d'honneur; — nous envoyâmes un ambassadeur : — « Gouverneur, voulez-vous arrêter — un petit moment, nous voulons vous parler. »

Le gouverneur, qui est un enragé, — il dit à ses soldats : « Tirez! » — Le premier coup, l'Anglais le tire; — l'ambassadeur a presque manqué d'être tué. — Le gouverneur se croyant l'empereur, — à son malheur, agit avec trop de rigueur.

Ayant vu passer les Bois-Brûlés, — il est parti pour nous épouvanter. — Étant parti pour nous épouvanter, — il s'est trompé; il s'est bien fait tuer — quantité de ses grenadiers.

J'avons tué presque toute son armée; — de la bande, quatre ou cinq se sont sauvés. — Si vous aviez vu les Anglais — et tous les Bois-Brûlés après! — De butte en butte, les Anglais culbutaient. — Les Bois-Brûlés jetaient des cris de joie.

Qui en a composé la chanson? — C'est Pierre Falcon, le bon garçon! — Elle a été faite et composée — sur la victoire que nous avons gagnée! — Elle a été faite et composée : — Chantons la gloire de tous ces Bois-Brûlés!

Désormais donc, quand vous vous emmitouflez de vos fourrures pour aller par la ville, songez aux trappeurs canadiens auxquels vous les devez peut-être, et répétez le refrain de la « chanson à Pierre Falcon » : Chantons la gloire de tous les Bois-Brûlés! »

PAUL PELET.

UN NID [1]

II

Le métier à dentelles.

Mme Calanville était bien fatiguée et bien occupée : son mari l'avait entretenue pendant une partie de la nuit de la transformation merveilleuse que sa machine devait introduire dans le sort des ouvriers de manufactures : plus de pellicules de coton pour étouffer leur respiration et gêner le jeu de leurs poumons, plus de poussière malsaine dans les ateliers. La machine devait faciliter le mouvement des métiers et faire disparaître les inconvénients du travail industriel : « Mais, disait sa femme, ce que vous ne pourrez pas éviter, c'est qu'ils soient sur pied douze heures par jour. — Un ouvrier suffira à faire l'ouvrage de quatre, disait l'inventeur. — Et que deviendront les trois autres qui gagnaient leur vie? demandait-elle. — Ils iront dans les champs, on dit partout que la main-d'œuvre vient à manquer et qu'on ne peut plus trouver des laboureurs.... »

A la pointe du jour, M. Calanville s'était renfermé dans son atelier; il avait été saisi d'une pensée nouvelle, et déjà il détruisait une partie du travail des jours passés. Sa femme était triste et silencieuse lorsqu'elle apparut d'abord dans la cuisine. Le salutaire effet d'un travail assidu et nécessaire ne tarda pas à se faire sentir; son visage fatigué avait repris sa sérénité ordinaire lorsqu'elle entra dans la petite chambre de ses filles pour faire la toilette d'Amélie.

L'enfant l'attendait les bras tendus vers elle, une animation inaccoutumée se lisait dans ses yeux. Elle répéta la question qu'elle avait posée à Emma : « Maman, savez-vous où est votre vieux métier à dentelle? »

C'était à Maisoncelles l'objet d'un amusement et d'une admiration tendres que la mémoire infaillible de la mère pour tous les soins et les arrangements du ménage : « Maman n'oublie jamais rien, disait Léon aux prises avec une longue composition de récitations, je voudrais bien qu'elle pût se charger de répéter pour moi mon grec et mon latin! » A la demande de la petite fille, sa mère réfléchit un moment, il y avait si longtemps qu'elle n'avait pensé au métier à dentelle!

« Oui, dit-elle enfin, je sais, il est dans la grande armoire au bout du corridor, sur la planche d'en haut, à côté de vos biberons et de vos bourrelets, » ajouta-t-elle avec un sourire un peu triste. Quand ses enfants étaient tout petits, leur père travaillait pour eux, dans une voie simple et pratique; les fardeaux de la vie n'étaient pas alors si pesants.

1. Suite. — Voy. page 170

Lorsqu'elle releva la tête, ranimée au fond du cœur par sa confiance dans un génie qui n'avait encore rien enfanté, elle rencontra les regards d'Amélie attachés sur elle. L'enfant devinait vaguement ses pensées ; mais elle était, elle aussi, absorbée par ses désirs et ses espérances du moment : « Maman, répéta-t-elle, pourrais-je avoir le métier?

— Je verrai si j'ai le temps de le déterrer sous mes paquets, dit la mère, j'ai peur que la soie ne soit éventée depuis le temps, et je n'ai pas beaucoup de loisir pour te donner des leçons, ma pauvre fille...

— J'essayerai, » insistait Amélie. Dans la journée et malgré ses occupations incessantes, Mme Calanville trouva le temps de grimper sur une échelle et de chercher le métier, les soies et quelques vieux dessins. « Ceci n'est guère à la mode, dit-elle en apportant triomphalement le fruit de ses investigations, mais cela ne te fait pas grand'chose, tu t'amuseras aussi bien avec les dessins d'il y a vingt ans qu'avec ceux d'aujourd'hui. » Amélie allait répondre, elle se contint avec effort. « Quand je saurai travailler, il sera temps de s'inquiéter des dessins à la mode, » pensa-t-elle. Sa mère guidait déjà sur le métier ses petites mains inexpérimentées.

Pour la première fois de sa vie, Amélie travaillait. Jusqu'alors, depuis qu'elle avait pu réfléchir et comprendre, elle n'avait jamais connu d'autre effort que celui de la patience et de l'humble courage. Elle avait maintenant conçu la pensée d'aider en quelque mesure sa mère, de gagner pour elle quelque argent, de suffire pour sa part à la tâche qui devenait chaque jour plus lourde, et cet effort créait pour l'enfant une vie nouvelle. Bien souvent, elle était découragée, impatientée ; lorsqu'elle avait pendant des heures tenté le même travail sans réussir, en embrouillant sa soie et ses fuseaux, l'humeur la prenait; elle n'avait pas comme Emma la ressource de courir à la basse-cour pour nourrir les poulets, ou comme Albert d'entreprendre dans la vallée une longue promenade solitaire : elle joignait les mains, et elle disait dans son cœur : « Mon Dieu, aidez-moi! mon Dieu, rendez-moi meilleure ! » Quelquefois, il lui semblait alors que ses doigts devenaient plus légers et plus habiles, que la douleur de son dos était moins aiguë ; assurément, elle faisait des progrès ; sa mère admirait son ouvrage, lorsqu'elle s'asseyait un instant auprès de son canapé : « Tu seras bientôt plus adroite que je ne l'ai jamais été, disait-elle , c'est un bon amusement que tu as trouvé là, seulement nous serons vite au bout de mes vieilles soies. »

Amélie le savait bien, et elle s'en agitait, dans son impuissante faiblesse. « Écoute, dit un jour Emma, seule confidente des grandes espérances de la pauvre petite malade, j'ai dans ce moment-ci une couvée superbe, je compte vendre mes petits poulets au sortir de l'œuf, je n'aurais pas de quoi les nourrir, et le grain coûte trop cher. Je te donne cette couvée, ce qu'elle rapportera nous servira à acheter de la soie et peut-être un dessin à la mode, » ajouta-t-elle en voyant briller les yeux de sa sœur.

Amélie serrait ses mains l'une contre l'autre dans une muette extase : « Oh ! tu es trop bonne, mon Emma, disait-elle. Tes poulets qui te donnent tant de peine ! ne les vends pas tout de suite, garde-les quelques jours, ils se vendront plus cher. »

Emma riait : « C'est le moment où ils donnent le plus de mal, » disait-elle, mais elle garda les vingt poussins qu'une belle dinde promenait en triomphe dans la basse-cour ; il lui arriva même plus d'une fois de conserver pour eux le pain de son déjeuner. Les poulets étaient si beaux, lorsque la mère Mazurier les emporta au marché, que celle-ci remit le soir même douze francs à Emma. « Il n'y en avait pas de pareils sur toute la place, dit-elle ; il faut convenir que vous les avez bien soignés depuis quinze jours qu'ils sont nés. » Léon fut chargé des acquisitions de soie et de dessins à Maisoncelles. La dinde avait déjà recommencé à couver.

« Je crois vraiment qu'Amélie va mieux depuis que je lui ai donné mon vieux métier, disait Mme Calanville ; je ne comprends pas seulement comment il se fait qu'elle ait encore de la soie, j'aurais juré qu'il n'en restait guère sur les bobines. » L'important secret des ambitions d'Amélie avait été soigneusement gardé.

Parfois Daniel s'appuyait sur le dossier du canapé qui servait de prison à la petite malade : « Si je pouvais au moins faire de la dentelle ! » pensait-il. Depuis quelque temps, il s'était mis à étudier tout seul les livres de mathématiques et de mécanique qu'il avait trouvés couverts de poussière dans un coin de l'atelier de son père. M. Calanville ne se servait plus de ses livres, il obéissait exclusivement à sa propre pensée. Albert avait refusé de se joindre à son frère pour travailler avec lui : « Que veux-tu faire tout seul? disait-il. Si nous étions comme tout le monde, si notre maison marchait comme toutes les maisons, je serais à Caen en mathématiques spéciales, et l'on verrait si je sais piocher; mais ici, dans ce trou, à quoi bon?... » Et Albert refusait de suivre les cours du petit collége seul à sa portée : « J'en sais autant que tous ces ânes de professeurs ! » assurait-il.

Cependant Mme Calanville s'inquiétait, elle trouvait son mari tour à tour épuisé et excité : « Je touche au succès, disait-il parfois, je vois enfin le jour poindre dans les ténèbres. La nuit a été si longue ! » Il ne se couchait plus, et consentait avec peine à s'étendre quelques heures sur un canapé que sa femme avait arrangé dans un coin de son atelier.

« Il faut que je puisse me mettre à l'œuvre de suite quand une idée me vient, disait-il, le temps de venir de ma chambre et elle pourrait m'échapper. » Daniel et Emma suivaient des yeux tous les mouvements de leur père lorsqu'il apparaissait à la table

de famille : « Je suis sûre qu'il a trouvé ! » répétait la jeune fille avec une inébranlable confiance. Daniel avait timidement offert ses services comme monteur : « J'ai tant étudié vos livres qu'il me semble pouvoir exécuter vos ordres, » disait-il.

Son père avait d'abord secoué la tête en souriant. « Il me faut un monteur plus habile que toi, mon garçon, disait-il ; je ne trouverai même pas ce qu'il me faut dans nos vallées ; peut-être serai-je obligé de faire venir un mécanicien de Paris. » La crainte de cette catastrophe avait inspiré à Daniel le courage d'insister : « Un mécanicien de Paris coûtera 10 ou 12 francs par jour, mon père, avait-il dit, sans compter sa nourriture et son voyage..... Prenez-moi d'abord à l'essai ! »

M. Calanville avait fait un geste de dédain : « 10 ou 12 francs ! Qu'est-ce que cela auprès de la fortune que vaudra mon invention ? » Il avait cependant jeté un coup d'œil dérobé sur sa femme, qui travaillait auprès de la table ; il se rappelait avec quelle peine on avait payé le dernier compte du mécanicien venu de Caen. « Si ça t'intéresse, mon garçon, dit-il, tu peux essayer, nous en serons quitte pour défaire ce qui sera mal fait, ce ne sera pas la première fois ! » ajouta l'inventeur avec un éclat de rire amer.



Les poulets étaient si beaux. (P. 187, col. 2.)

La petite Laurette s'était approchée de son père. Timide d'ordinaire à son égard, elle était encouragée par la présence inaccoutumée de M. Calanville dans le salon : « Papa, dit-elle en se glissant entre ses genoux, maman m'a raconté l'histoire d'une dame d'autrefois, une dame grecque je crois, je ne sais plus comment elle s'appelle, qui défaisait pendant la nuit l'ouvrage qu'elle faisait le jour... C'est un peu comme votre machine, n'est-ce pas, papa ? Je l'ai demandé à maman, mais elle n'a pas voulu me le dire. »

Le père s'était levé brusquement, repoussant l'enfant étonnée : « Pénélope attendait son mari, dit-il à demi-voix, ta mère attend aussi... ce qui ne viendra peut-être jamais. » Il rentra dans son cabinet et ferma la porte ; Mme Calanville baissait la tête sur son ouvrage sans parler. Deux larmes jaillirent au bord de ses paupières. Elle avait déjà beaucoup pleuré.

Le matin, au point du jour, Daniel frappa à la porte de l'atelier, où son père s'était enfermé la veille : « Qui va là ? demanda M. Calanville. — Votre apprenti ! » répondit le jeune homme. La porte s'ouvrit. Dans sa chambre, qu'elle mettait déjà en ordre, la mère poussa vers Dieu un soupir de reconnaissance. Son mari n'était plus seul.

Daniel était intelligent, résolu, persévérant, il était animé du sincère désir de venir en aide à sa mère et à ses sœurs ; il appliquait toutes les facultés de son esprit à comprendre les ordres que lui donnait son père, les explications qu'il voulait bien lui accorder. Naturellement adroit, le jeune homme avait cultivé ses talents en réparant de son mieux les pendules et les lampes détraquées, en recollant les meubles brisés.

Cependant il échouait souvent dans ses tentatives : « Le moindre mécanicien du pays aurait mieux fait que toi, » disait son père avec impatience ; mais quel mécanicien eût supporté avec tant de douceur les gronderies ? Quel mécanicien eût suivi avec cet intérêt passionné les développements de la pensée de l'inventeur ? M. Calanville se laissait aller au plaisir de la sympathie ; il avait trouvé chez sa femme un dévouement absolu, infatigable ; elle n'avait jamais pu comprendre les machines, quels que fussent ses efforts pour y parvenir ; son mari avait renoncé à lui expliquer le jeu des roues et des engrenages. Mais Daniel comprenait ; ses yeux brillaient lorsqu'un procédé ingénieux, une application nouvelle apparaissaient à sa pensée ; il était maladroit quelquefois, mais son zèle était inépuisable. Pendant plusieurs heures, le premier jour, le père expliqua ses inventions et ses espérances au jeune homme accoudé sur la table ; ses regards étincelants d'intelligence et d'ardeur semblaient dévorer les paroles. Le front de M. Calanville était plus serein que de coutume lorsqu'il parut le soir dans la salle à manger.

La mère remerciait Daniel dans son cœur, elle posa la main sur son épaule avec une fierté tendre. « Lorsque, il y a dix-neuf ans, j'entendis pour la première fois la petite voix de mon fils, lui dit-elle à l'oreille, je me promettais déjà qu'il aiderait son père. Dieu soit béni ! ce jour est enfin venu ! »

Daniel leva les yeux sur elle : « Je tâcherai, » dit-il simplement.

Il tâchait en effet, et M. Calanville s'était vanté, devant sa femme et la petite malade, d'avoir bientôt en Daniel un mécanicien qui battrait tous ceux du pays, mais le jeune homme paraissait sombre et préoccupé. En vain Emma avait-elle cherché à l'entraîner le soir dans le jardin. « Tu as besoin d'air, disait-elle, après que tu as été enfermé tout le jour dans cet atelier poudreux, à la chaleur de la forge, ou à limer sans cesse du fer..... » Daniel faisait quelques pas sur l'étroite terrasse, puis il rentrait ou parcourait tout seul les allées sombres : « Je crois vraiment qu'il n'a pas envie de causer, » se disait Emma. Elle n'insistait pas.

L'humeur d'Albert allait croissant. Les trois frères occupaient ensemble une vaste mansarde basse et obscure, aux fenêtres étroites garnies de vitres verdâtres ; chacun y possédait en propre un coin particulier, où s'entassaient ses propriétés personnelles. Albert se plaignait de ne plus avoir de repos même dans sa chambre. « Daniel se lève à des heures impossibles, disait-il; je crois que les coqs n'ont pas encore commencé à chanter qu'il est debout; il jette les chaises par terre en sortant. Léon court à la basse-cour pour aider Emma, il retourne la terre dans le potager sous prétexte que Daniel n'a plus le temps d'y travailler. Les gens tranquilles n'ont pas un moment à eux ici. »



Daniel comprenait. (P. 188, col. 2.)

« Dis les gens égoïstes, mon pauvre garçon, remarquait tristement la mère lorsqu'elle entendait ses plaintes. Daniel et Léon aident leur père et leur sœur, Emma m'aide du matin au soir, ma pauvre petite Amélie fait ce qu'elle peut.... toi seul, tu n'as pas compris quelle joie et quelle force on trouve dans l'union et l'effort commun; je donnerais beaucoup pour te voir le soir fatigué comme le sont tes frères ! »

Albert se détourna avec impatience. « Vous donneriez beaucoup... grommela-t-il, qu'on me donne seulement de quoi aller au lycée et je me fatiguerai à la satisfaction de tout le monde ! » La mère retournait sans cesse dans son esprit cette difficile question : « Est-il possible, est-il juste de consacrer aux études d'Albert une partie des faibles ressources qui nous restent ? » Le problème n'était pas encore résolu pour elle.

Un soir, pour la première fois depuis bien des semaines, Daniel arrêta Emma qui rentrait chargée du linge qu'elle avait étendu vers midi; il la soulagea de son fardeau que tous deux déposèrent dans le petit office. « Es-tu trop fatiguée pour aller jusqu'à la prairie? » demanda le jeune homme. Pour toute réponse Emma passa son bras sous le sien : « Je ne suis jamais trop fatiguée pour me promener avec

toi, » murmurait-elle. Mme Calanville, occupée à coucher Amélie, les regardait tous deux avec tendresse, jeunes, lestes, robustes. « Si une fois ils sortaient du nid et qu'ils ouvrissent leurs ailes, ils prendraient bientôt leur essor, se disait-elle, mais que ferais-je sans eux pour tous les autres? » La mère retourna près du lit. Les promeneurs avaient disparu dans l'ombre.

Ils causaient avec une animation croissante : « Si tu savais ce qu'il y a de génie, d'inventions curieuses et nouvelles, de découvertes précieuses enfermées dans ce petit atelier de mon père! disait le jeune homme..... Il y a de quoi faire la fortune de deux hommes pratiques..... et sa grande machine serait superbe si... si... » Le fils hésitait, sa sœur attendait avec anxiété : « Si elle était finie ou près de l'être! dit enfin Daniel très-bas, plus j'y regarde, plus je suis convaincu qu'elle ne sortira jamais de là ! » et il désignait du doigt l'atelier dont la petite fenêtre brillait entre les arbres, éclairée par la lampe de l'inventeur.

Emma s'arrêta dans l'étroit chemin serrant le bras de son frère : « Que dis-tu là, Daniel? » et une grande terreur se trahissait dans sa voix. « Notre père ne finira jamais sa machine? mais alors que deviendrons-nous?

— Je n'en sais rien, et c'est ce qui me dévore, » reprit Daniel rapidement et comme emporté par le torrent d'une inquiétude longtemps contenue : « Je n'en sais rien, mais, ce que je sais, c'est qu'il ne peut pas suivre deux jours de suite la même pensée ; il a un dessin qu'il a fait il y a bien des années, quand il a eu d'abord l'idée de sa machine. S'il l'avait tout simplement exécuté, nous aurions déjà quelque chose... mais il l'a changé vingt fois; dès que nous avons travaillé huit jours nous défaisons ce que nous avons fait, nous perdons notre temps et nos matériaux..... Voilà tout..... Laurette avait bien raison de comparer notre ouvrage à la toile de Pénélope, » ajouta-t-il douloureusement, s'appuyant sur la barrière qui fermait la prairie. La vache s'était approchée lentement, appuyant sa grosse tête contre les mains d'Emma. Celle-ci la caressait en silence, un souci pesant l'oppressait de son côté, et les révélations de Daniel l'aggravaient encore : « Que deviendrons-nous? » répétait-elle.

« Si mon père voulait! » et Daniel reprenait sa marche comme pour échapper à l'amertume de sa propre pensée : « Si mon père voulait, il y a dans son atelier dix petites inventions simples, d'une application facile, qui pourraient lui rapporter de l'argent..... Il n'aurait pas besoin de prendre un brevet, il pourrait les vendre aux grands établissements que ces améliorations concernent; j'en ai déjà dit un mot, mais il veut finir sa grande œuvre, dit-il, et à la suite de la comète il consentira à laisser briller les petites constellations ; nous aurions cependant bien besoin d'une étoile au ciel! »

Le cœur d'Emma en disait autant; elle ne répondit pas. Seule, dans sa chambre, à côté d'Amélie souffrante et agitée, de la petite Laurette qui dormait paisiblement, la mère, sur laquelle pesait si lourdement le fardeau de la vie, regardait au ciel, assurée d'y trouver toujours quelque lumière : « Dieu ne nous abandonnera pas, » se répétait-elle.

A suivre. Mme DE WITT née GUIZOT.

L'INDUSTRIE HORLOGÈRE [1]

Pendant les longs hivers de la montagne, les bûcherons et les pâtres des âpres vallées du Jura neuchâtelois fabriquent des objets de boissellerie, des outils de fer, des haches, des faulx, des boucles, des serrures, des armes, des dentelles. Ce furent, dans ces vallées, des forgerons ou des serruriers qui construisirent les premières horloges. On y vit la première montre en 1679 ; elle y fut apportée d'Angleterre par un maquignon de retour au pays.

Un forgeron, nommé Richard, ayant été chargé de la réparer, voulut en fabriquer une semblable, et il y parvint en 1681, après avoir employé une année à préparer les outils et six mois à faire toutes les pièces. En 1705, il se fixe au Locle. En 1752, on compte déjà quatre cent soixante-six horlogers dans les montagnes de Neuchâtel; en 1781, un siècle après l'apparition de la première montre neuchâteloise, deux mille cent soixante-dix-sept; en 1866, dans tout le canton, treize mille sept cent six horlogers. Le canton de Neuchâtel, chaque année, fabrique près d'un million de montres, représentant une valeur de 50 million sde francs. Il n'y a pas de ville, de village, de hameau, où ne se trouve un établi d'horloger. Le Val-de-Travers fabrique des outils, des pendules à ressort, à sonnerie, à réveil. Le Locle et Fleurier établissent des chronomètres de marine; le Locle, la Chaux-de-Fonds, Neuchâtel, les Brenets, Fleurier, les Ponts, fabriquent les chronomètres de poche. A côté de l'horlogerie de prix, on fabrique aussi un grand nombre de montres usuelles en or et en argent.

L'horlogerie suisse a un troisième centre dans le Jura vaudois. Au commencement du dix-huitième siècle, un horloger français vient s'établir dans le canton de Vaud, et y fait des élèves. Des jeunes gens du pays vont en apprentissage dans les cantons de Neuchâtel et de Genève. La fabrique de la vallée du lac de Joux est fondée en 1748 ; elle devient bientôt célèbre dans la préparation des ébauches ou *blancs*. Notre fameux Bréguet, un des plus illustres enfants de Neuchâtel, se pourvoyait d'ébauches à la vallée de Joux. Depuis longtemps, les belles montres com-

1. Suite et fin. — Voy. page 175.

pliquées, qui se vendent à Genève, à Neuchâtel, à Paris, à Londres, à New-York, sont pour la plupart travaillées sur des ébauches de la *Vallee*. En 1864, on évaluait à 1 million le produit annuel moyen de son industrie. Également dans le Jura vaudois, le vallon de Sainte-Croix fabrique par an vingt mille montres d'or et trois mille d'argent, pour une valeur de 4 millions. La bonne montre usuelle constitue l'objet principal de la fabrication ; il s'y fait aussi des boîtes à musique en grand nombre.

En 1867, on comptait dans le Jura vaudois seulement 2700 ouvriers horlogers; dans le reste du canton de Vaud, à Lausane, Grandson, Orbe, Yverdon, 5000 ouvriers; total pour le canton, 7700 ouvriers.

Dans le canton de Berne, le centre de fabrication et de commerce est à Bienne ; mais la fabrication est disséminée dans tout le Jura bernois, au Val-de-Saint-Imier, aux Franches-Montagnes, à Tramelan, Moutier et Porrentruy. L'horlogerie à Bienne date seulement de 1842 à 1850. Son développement a été très-rapide ; aujourd'hui on y compte deux mille horlogers. La production totale est de 7 millions. La fabrication se partage par moitié entre la montre en or et la montre en argent. Saint-Imier, ou *le Vallon*. fabriquait en 1867 pour 9 millions de francs, et la fabrication s'est accrue depuis. Porrentruy enfin livre au commerce pour 3 millions de francs de montres courantes. Au total, le nombre des personnes qui s'occupent d'horlogerie dans le canton de Berne est de treize mille, et la production s'élève à 30 millions de francs. L'industrie horlogère se répand de plus en plus dans tout le Jura, qu'on peut appeler la Montagne des montres. Aujourd'hui, les cantons de Fribourg, Soleure et Bâle-Campagne, comptent plusieurs fabriques, et le canton de Schaffouse possède une fabrique organisée selon le mode américain.

Plusieurs institutions favorisent en Suisse le développement de l'industrie horlogère. Ce sont d'abord sept écoles d'horlogerie : une à Genève, fondée en 1824 ; quatre dans le canton de Neuchâtel : à la Chaux-de-Fonds, au Locle, à Neuchâtel et à Fleurier; deux dans le canton de Berne : à Bienne et à Saint-Imier. Puis des Sociétés scientifiques, comme la « Société des arts de Genève » qui a une section d'horlogerie, et la « Société du Jura »; des revues, comme le « Journal suisse d'horlogerie », publié sous les auspices de la Société des arts ; des observatoires au nombre de quatre, savoir : l'observatoire fédéral de Zurich et les observatoires cantonaux de Berne, Neuchâtel et Genève. Ces deux derniers ont institué des concours annuels de chronomètres, et distribuent l'heure par transmission électrique aux principaux ateliers de la ville et du canton.

Les résultats de ces concours annuels sont remarquables. Il a été présenté au concours, à Neuchâtel, de 1862 à 1877, deux mille deux cent vingt-quatre chronomètres de poche et vingt-neuf chronomètres de marine; à Genève, de 1872 à 1878, trois cent quatre-vingt-quatre chronomètres de poche. Ces chronomètres ne variaient en vingt-quatre heures que d'une demi-seconde en moyenne ; les cent vingt chronomètres primés ne variaient que d'un tiers. L'écart de marche dans différentes positions était en un jour de deux secondes. Enfin, la variation pour un degré de différence dans la température était de un septième à un huitième de seconde. Nous en avons dit assez pour montrer combien l'industrie horlogère est scientifiquement organisée en Suisse.

En France, l'horlogerie compte plusieurs centres de fabrication : Paris fabrique les pendules, les chronomètres de marine, quelques belles montres de poche, des pièces de prix. Bréguet a laissé des élèves et des continuateurs. Paris possède en horlogerie des ouvriers d'élite, d'habiles praticiens, d'ingénieux inventeurs, de *belles mains*, de vrais artistes. L'un d'eux, par exemple, qui travaille spécialement les pierres fines, est arrivé à percer le diamant d'un trou assez fin pour y tirer du fil de platine, qui puisse remplacer les fils d'araignée dans les instruments destinés à observer le passage des astres. D'autres diamants, taillés et polis en forme de burin, peuvent tracer sur une plaque de verre mille divisions dans l'espace d'un millimètre.

Cluses, dans la Haute-Savoie, prépare des mouvements de montre, des roues découpées et taillées au moyen de machines, et produit en moyenne par an trente-six mille grosses de roues et vingt mille fraises d'acier, dont l'excellence est renommée.

Saint-Nicolas d'Alihermont, près de la forêt d'Arques, dans le département de la Seine-Inférieure, a d'importants ateliers, ou, pour mieux dire, c'est une petite cité horlogère. A droite et à gauche d'une seule rue de 4 kilomètres de longueur se sont élevées de jolies et riches maisons construites en brique rouge. Dans la plupart, la moitié d'une paroi est remplacée par un immense vitrage découpé en petits carreaux. Il n'est pas rare qu'une horloge ait trouvé place dans la façade. A défaut de l'air de bien-être que respire le bourg tout entier, les vitraux du chœur de la vieille église, qui date du treizième et du seizième siècle, témoigneraient avec assez d'éclat de la richesse des habitants. Saint-Nicolas est un centre ; il fait travailler tous les hameaux d'alentour aux roulants de pendules L'établi réunit derrière le vitrage toute une famille : la femme, les enfants, le mari, à la fois père et patron. Le travail se faisait autrefois tout entier à la main ; aujourd'hui des machines ont fait leur apparition à Saint-Nicolas.

Mais le grand atelier français d'horlogerie, c'est le département du Doubs.

Comme dans les froides vallées du versant suisse du Jura, sur les plateaux et dans les montagnes du versant français vit toute une population horlogère, qui a recours à l'industrie contre le long chômage de l'hiver. Le Doubs fournit à lui seul les neuf dixièmes des montres vendues sur le marché français. Pontarlier, Montbéliard, Morteau, qui, par son école

d'horlogerie, rivalise avec le Locle et la Chaux-de-Fonds; Besançon, la vieille ville construite dans un anneau du Doubs resserré entre trois collines, sont autant de cités horlogères.

C'est en 1793 que des ouvriers du Locle et de la Chaux-de-Fonds, des montagnards du Jura suisse, poursuivis pour leurs opinions politiques, vinrent s'établir à Besançon pour y travailler en paix à leur industrie. En 1808, le nombre des montres fabriquées à Besançon et dans le Jura français est de 14400; il tombe à 10 800 en 1813. Les guerres de l'Empire, les annexions successives de Neuchâtel et de Genève portèrent de rudes coups à l'industrie naissante.

Elle finit par s'implanter cependant. En 1845, le bureau de garantie poinçonnait 54 000 montres. En 1876, il marquait de son poinçon 455 968 montres, qui payaient au Trésor un droit de 921 520 francs.

Aujourd'hui le nombre des fabricants de Besançon s'élève à 191, et la population ouvrière vivant directement de l'horlogerie y compte de 15 000 à 16 000 personnes. Une école d'horlogerie y a été fondée en 1862, un observatoire en 1878. L'industrie s'est propagée dans tout le département, où la population horlogère s'élève à plus de 40000 personnes. Montbéliard fabrique les ébauches qui sont achevées à Besançon, à Paris ou en Suisse. Une maison industrielle de Montbéliard qui, à elle seule, occupe, une armée de 1100 ouvriers, et qui fabrique de l'horlogerie, des chaises de jardin, des ustensiles de cuisine, des pompes, etc., fabrique des montres à 7 fr. 50, et croit pouvoir arriver à vendre la montre à 5 francs! La Suisse, au rapport de M. Ch. Savoye (de Besançon), achète les trois quarts de notre fabrication d'ébauches; elle les termine et les expédie dans le monde entier. En 1877, on a fabriqué dans le Doubs 1 500000 ébauches de montres et 500000 mouvements de pendules.

Tandis que Besançon, en 1876, livrait au marché français 455 968 montres, dont 144 502 en or et 311 466 en argent, les autres ateliers français ne soumettaient au contrôle de la garantie que 41 boites d'or : 27 à Paris et 14 au Havre. Quant à l'importation étrangère, elle n'a fourni, en 1876, que 20 857 montres en or et environ 40 000 montres en argent. D'ailleurs, dans l'espace de dix ans, d'après le rapport d'industriels suisses, l'exportation horlogère de Suisse en France est descendue de 4 millions à 1 400 000 francs, tandis que, dans la même période, l'exportation française en Suisse s'est élevée de 337 000 francs à 1 640 000 francs, c'est-à-dire a quintuplé. D'après le détail de ces chiffres, la Suisse nous vend aujourd'hui deux fois plus de montres d'argent qu'elle n'en achète chez nous; mais, en revanche, elle nous achète beaucoup plus de montres d'or et de mouvements que nous n'en prenons chez elle. On le voit, notre horlogerie bisontine est en pleine prospérité, et l'on évalue sa production, en 1877, à environ 25 millions de francs.



Genève.

PAUL PELET.



M. Barley en tira le testament. (P. 194, col. 1.)

LE NEVEU DE L'ONCLE PLACIDE [1]

TROISIÈME PARTIE [2]

L'HÉRITAGE DU VIEUX COB

XXV

Ouverture du testament de M. Cob. — Un fourbe fourbissime.

Deux policemen bousculèrent leurs camarades, dans leur empressement à faire parade de leur zèle, et se disposèrent à prendre au collet l'ennemi des électeurs noirs.

« Doucement, dit le gentleman aux bonnes manières, contentez-vous de surveiller tous les mouvements de M. Barley. Nous n'emploierons la force que si M. Barley y tient absolument. Monsieur Barley, reprit il, en s'adressant à l'homme de loi, nos instructions portent que nous devons commencer par vous fouiller. Pour ma part, je le regrette vivement; mais nous sommes ici pour accomplir notre devoir, quelque pénible qu'il soit.

— Faites votre métier, dit M. Barley d'un ton bourru.

— Nous le ferons le plus doucement possible, dit d'un ton suave l'homme aux bonnes manières. Voulez-vous avoir l'obligeance de vous fouiller vous-même, et de déposer sur ce bureau vos clefs d'abord, et ensuite les papiers que vous pouvez avoir sur vous? »

M. Barley hésita un instant; mais la répugnance naturelle que l'on éprouve à se laisser fouiller triompha de son hésitation. Il tira de l'une de ses poches un trousseau de clefs, avec une poignée de menue monnaie, de l'autre une boîte de pastilles contre le rhume, d'une troisième son porte-monnaie, de la quatrième son portefeuille et l'enveloppe cachetée qui contenait le testament du vieux Cob. En déposant ce dernier objet, il ne put s'empêcher de jeter un regard sur la pendule : la pendule marquait midi.

« J'avais, dit-il, un devoir professionnel à remplir, aujourd'hui même, à midi. Il est midi. Si je néglige ce devoir, il en peut résulter de grands malheurs; pouvez-vous m'autoriser à le remplir, ici même, sous vos yeux?

— En quoi consiste-t-il? demanda le gentleman aux bonnes manières, qui dévorait du regard la suscription de l'enveloppe cachetée.

— A lire un document qui est renfermé sous ce pli.

— Je prends sur moi de vous accorder votre demande, dit le gentleman aux bonnes manières. Seulement, afin que je puisse jurer qu'aucun papier n'a disparu ou n'a été détruit, je serai forcé de vous imposer ma présence pendant que vous romprez l'enveloppe, et que vous lirez le document. Passons, si vous le voulez bien, dans la pièce voisine. »

Quand ils furent seuls dans le cabinet de

1. Suite. — Voy. pages 1, 17, 33, 49, 65, 81, 97, 113, 129, 145, 161 et 177.
2. Voy. la première partie, vol. X, pages 97 et suivantes; et la deuxième partie, vol. XII, pages 209 et suivantes.

M. Crooks, et que le gentleman aux bonnes manières eut fermé soigneusement les deux portes, sans quitter son prisonnier du regard, M. Barley rompit solennellement le cachet, et en tira le testament, qui était plié en quatre. Au moment où il se disposait à le déplier, le gentleman aux bonnes manières lui posa doucement l'index sur l'avant-bras.

« Vraiment, M. Barley, dit-il d'une voix douce et conciliante, je crains d'avoir outrepassé mes instructions, qui sont très-sévères. Je me suis laissé entraîner par le désir de vous être le moins odieux possible; veuillez me remettre ce document, et s'il contient quelque renseignement que vous ayez intérêt à connaître, je vous le communiquerai volontiers, à supposer toutefois que je n'y voie aucun inconvénient sérieux. Vous êtes homme de loi, monsieur Barley, vous comprendrez mes scrupules.

— C'est un testament, répondit M. Barley en lui tendant la feuille de papier, je serais très-désireux de savoir le nom du légataire ou des légataires. »

Le gentleman aux bonnes manières pria M. Barley de s'asseoir, et alla près de la fenêtre, sous prétexte de lire plus facilement.

« Bel héritage! dit-il au bout de quelques lignes. Eh mais! c'est ce fameux héritage du vieux Cob autour duquel on fait tant de bruit depuis quelque temps. Voyons le nom de l'heureux légataire; c'est son vieil ami le colonel Blotter! Est-ce que vous connaissez le colonel Blotter?

— Non, répondit M. Barley.

— Moi non plus, mais, entre nous, c'est un heureux coquin!

— Il n'y a pas de legs particuliers?

— Non. »

L'homme aux bonnes manières remit le testament dans l'enveloppe, et demanda à M. Barley une enveloppe plus grande, où il glissa la première. Ensuite il pria M. Barley de vouloir bien y apposer son cachet.

« C'est une pièce importante, dit-il en secouant gravement la tête, mon devoir est de la joindre aux autres papiers; mais je vous assure qu'on n'y touchera pas, si je puis l'empêcher : car je pourrai jurer, en toute sûreté de conscience, que j'ai lu la pièce de mes propres yeux. Vous recevrez l'enveloppe avec le cachet intact, du moins, je l'espère. »

— Seriez-vous homme à me rendre un grand service, demanda vivement M. Barley.

— Certainement, si mon devoir ne s'y oppose pas.

— Voudriez-vous faire insérer dans les journaux une note annonçant que l'héritage de M. Cob est échu au colonel Blotter?

— Puis-je vous demander quel intérêt vous avez à cela?

— Le nom du légataire une fois légalement connu, les intrigants et les fripons cesseront de se remuer, et de persécuter un jeune homme qui, jusqu'ici, avait passé pour l'héritier de M. Cob, et que l'on cherchait à faire disparaître, avec l'idée, sans doute, de forger un faux testament; cette intrigue est fort embrouillée; mais je suis sûr que la personne en question court des dangers réels.

— Monsieur Barley, s'écria l'obséquieux gentleman avec un enthousiasme parfaitement joué, vous êtes un brave homme dans toute la force du terme; c'est très-beau, savez-vous, ce que vous faites là! Au milieu des embarras que je suis désolé de vous causer, vous avez assez de force d'âme et de générosité pour songer aux autres! Je suis honteux, monsieur, littéralement honteux du rôle que je joue et de la mission que j'ai acceptée; j'y renoncerais sur l'heure et je céderais de grand cœur ma place à un autre, si je ne craignais de vous exposer à des avanies encore plus intolérables. Je reste donc dans mon rôle, mais pour mieux vous sauvegarder. J'y perdrai mon nom ou je vous tirerai de là. Pour la forme, je procéderai à une perquisition de vos papiers, bien décidé à n'y rien trouver de suspect.

— Soyez persuadé, monsieur, répondit M. Barley avec dignité, qu'il n'y a rien de suspect en effet.

— Je vous crois sur parole; seulement, pour ôter tout soupçon à mes hommes, vous me permettrez de faire du zèle. Rentrons dans votre cabinet. »

M. Barley regarda tristement mistress Beaver et lui dit d'un ton de pitié : « Ma pauvre chère dame, vous vous étiez trompée, ce n'est pas à vous que revient l'héritage.

— C'est fâcheux, dit mistress Beaver, mais je suis sûre que je serai plus heureuse une autre fois, » et elle se mit en devoir d'emballer ses papiers de famille dans son tapis de table.

« M. de Vasselonne, dit le chef des policemen, est-ce que cette dame va emporter ces papiers sans qu'on les examine ?

— Madame, permettez, dit le gentleman de bonnes manières, en étendant la main vers les papiers.

— Ils sont tous à moi, s'écria mistress Beaver, en repoussant M. de Vasselonne, de son coude pointu.

— Ma chère dame, dit doucement M. Barley, laissez faire ce gentleman. Il s'agit d'une pure formalité. »

Mistress Beaver laissa faire le gentleman, et le gentleman, après un examen des plus sommaires, salua courtoisement mistress Beaver et lui dit qu'elle était libre d'emporter ses papiers.

Mistress Beaver ne se le fit pas dire deux fois et se retira suivie de Phia.

M. de Vasselonne la reconduisit jusqu'à la porte extérieure et lui dit tout bas : « Ma chère dame, dans l'intérêt de M. Barley, ne dites rien, jusqu'à nouvel ordre, de tout ce que vous avez vu. Je commence à croire qu'il y a une méprise, et que nous finirons par lui faire nos excuses.

— Vrai? dit mistress Beaver, dont la longue figure sèche s'éclaira d'un honnête sourire.

— Je le crois, et je le désire! reprit M. de Vasselonne en posant son index sur ses lèvres.

— Soyez tranquille, répondit avec chaleur mistress Beaver, ni Phia ni moi ne soufflerons un mot de tout cela. »

Les papiers de M. Barley étaient si bien en ordre, qu'ils furent examinés en un tour de main.

« Qu'est-ce que ce paquet cacheté? demanda tout à coup M. de Vasselonne, en affectant de grossir la voix.

— C'est un dépôt d'argent qui m'a été confié en *greenbacks*, et que je dois rendre en l'état.

— Quelle somme?

— Cinq mille dollars.

— Vous avez les numéros?

— Je les ai sur mon carnet.

— Je n'ouvre pas les paquets cachetés, dit M. de Vasselonne en adressant un coup d'œil d'intelligence à l'homme de loi. Je joins celui-ci à l'autre ; mais veuillez écrire vous-même sur l'enveloppe la somme qu'il contient... Très-bien ! Maintenant, monsieur Barley, je tiens à vous dire devant ces messieurs que je commence à changer d'opinion sur votre compte. Je vous blâmerai toujours de faire trop bon marché des droits de nos frères noirs : cela, je ne vous le pardonne pas. Mais vous ne me paraissez pas du moins un conspirateur aussi dangereux que certains rapports vous avaient représenté. Nous avons maintenant à faire des recherches dans votre domicile privé; pour éviter un scandale fâcheux en pleine rue, je vous accompagnerai seul, à une condition : vous me donnerez votre parole d'honneur que vous n'essaierez pas de vous enfuir, et que vous vous tiendrez à la disposition de la justice, s'il y a lieu.

— Je vous donne ma parole, dit simplement M. Barley.

— Messieurs, reprit M. de Vasselonne, en s'adressant à M. Crooks et au petit clerc débile, vous êtes libres. Si vous m'en croyez, dans l'intérêt même de votre patron, vous ne parlerez pas de cette affaire avant qu'elle soit complétement éclaircie. »

M. Crooks et le petit clerc débile regardèrent leur patron qui fit un signe d'assentiment; aussitôt M. Crooks retourna dans son cabinet et le petit clerc débile dans son réduit.

« Messieurs, dit M. de Vasselonne aux policemen, je me charge de tout désormais, et je prends toute la responsabilité de l'affaire. Au nom d'un personnage important, qu'il n'est pas à propos de désigner plus clairement ici, je vous remercie de votre zèle, et je ne lui laisserai pas ignorer combien vous m'avez été utiles dans l'accomplissement de ma mission. Monsieur William ajouta-t-il en s'adressant au chef des policemen, vous voudrez bien me remettre la liste des agents qui nous ont si bien secondés. En attendant mieux, je vous prierai de les faire rafraîchir au nom de la personne en question. » Il mit une petite somme dans la main de M. William, qui ne fit nulle difficulté pour l'accepter ; les policemen roulèrent des yeux pleins d'allégresse et se fendirent la bouche jusqu'aux oreilles.

« Ne descendez pas tous à la fois, reprit M. de Vasselonne, divisez-vous par petits groupes : il est tout à fait inutile d'ameuter les badauds. Si par hasard, malgré cette précaution, quelqu'un s'avise de vous questionner, répondez simplement qu'il y a eu un malentendu. »



Le pécheur repentant. (P. 198, col. 1.)

Quand les policemen furent tous partis, M. de Vasselonne dit poliment : « Monsieur Barley, je suis à vos ordres ; mais il est bien convenu que je vous accompagne pour la forme ; du diable si j'ouvre un meuble, et si je pousse plus loin cette détestable plaisanterie! »

Quand M. Barley eut introduit M. de Vasselonne dans son domicile privé, le gentleman de bonnes manières s'écria d'un ton de maussaderie enjouée : « Au diable tous ces imbéciles ! S'ils ne m'avaient pas vu de leurs yeux emporter les deux paquets que voilà, je vous prierais de vouloir bien m'en débarrasser tout de suite, et de recevoir mes excuses. Mais ils ont vu que je les emportais, et ils ne manqueront pas de le dire; je suis sûr d'un autre côté qu'ils m'auraient soupçonné de m'entendre avec vous, si je n'avais rien emporté du tout. Mais je vous donne ma parole d'honneur que vous aurez les deux paquets ce soir ou demain matin au plus tard. N'oubliez pas, monsieur, que vous êtes libre sur parole, et si vous voulez faire vous-même aux journaux la communication dont vous m'aviez chargé, rien ne s'y oppose. Voilà la perquisition terminée; au plaisir de vous revoir! »

En quittant M. Barley, M. de Vasselonne courut

au télégraphe, et envoya à M. Smith cette dépêche laconique : «Supprimez simplement.—Signé: Jones.» Puis il rentra à son hôtel après avoir acheté une petite casserole et un petit entonnoir chez un marchand de dry-goods et un petit pain chez un boulanger. Dès qu'il eut refermé sur lui la porte de sa chambre, il cassa le petit pain en deux, et en retira délicatement une pincée de mie qu'il s'amusa à pétrir entre ses doigts ; quand il l'eut bien pétrie, il la pressa avec force sur la cire où M. Barley avait imprimé son cachet. L'empreinte du cachet se trouva fidèlement reproduite en creux dans la mie de pain. En voyant la perfection de son œuvre, M. de Vasselonne s'accorda un sourire d'approbation, et il posa sa mie de pain sur le rebord de la fenêtre, au soleil, afin qu'elle durcît plus vite.

Ensuite, il alluma un bec de gaz et mit chauffer de l'eau dans sa petite casserole. Avec l'innocence en moins, on aurait dit d'un enfant qui s'amuse à faire la dînette. Quand l'eau se mit à chanter et que la vapeur s'éleva de la surface, M. de Vasselonne retira sa petite casserole, et la posa sur le marbre de la cheminée ; il adapta sur la casserole son petit entonnoir, la pointe en haut, prit délicatement l'enveloppe du testament, et présenta la cire du cachet au petit jet de vapeur. En quelques minutes, la cire fut assez amollie pour qu'il pût ouvrir l'enveloppe sans la déchirer. De la seconde enveloppe, il tira le testament, et commença par examiner le grain et le filigrane du papier avec une telle attention qu'il en fronçait les sourcils. D'un élégant buvard, il tira des échantillons de papiers, les compara successivement au papier du testament, et finit par trouver ce qu'il cherchait Ensuite il prit une plume et de l'encre, et reproduisit le testament de M. Cob, en imitant l'écriture de M. Cob avec une facilité et une fidélité qui tenaient du prodige. Quand il arriva au paragraphe qui désignait le légataire, il substitua le nom du colonel Blotter aux longues explications dans lesquelles entrait M. Cob pour désigner un héritier ou des héritiers qu'il ne connaissait pas.

Quand son œuvre fut parfaite, M. de Vasselonne laissa sécher l'encre pendant plusieurs heures. Pour se distraire, il pratiqua tranquillement une incision dans le paquet aux *greenbacks*, vérifia le compte et les remit dans l'enveloppe, en se demandant s'il ne ferait pas bien de se les approprier ; il donnerait pour raison à M. Barley, que la police les retenait jusqu'à nouvel ordre. Mais il pensa que M. Barley pourrait concevoir des doutes, faire des réclamations, et découvrir que M. de Vasselonne n'était qu'un ingénieux fripon.

En elle-même, l'idée de passer pour un ingénieux fripon ne répugnait pas trop à M. de Vasselonne ; mais il réfléchit que, la défiance de M. Barley une fois éveillée par l'affaire des *greenbacks*, ce gentleman pourrait fort bien concevoir des doutes à propos du testament. Or il importait que M. Barley crût à l'authenticité du testament, et fût prêt à jurer en justice que c'était bien là le testament de M. Cob. M. de Vasselonne, quoique à regret, se décida donc à être, ou du moins à paraître honnête.

Quand l'encre fut bien sèche, M. de Vasselonne remit le faux testament dans l'ancienne enveloppe, introduisit l'ancienne enveloppe dans la nouvelle, fit doucement chauffer la cire, et y imprima le cachet de M. Barley à l'aide de son petit moule de mie de pain.

M. de Vasselonne, ne voulant point abuser des faveurs de la fortune qui jusqu'alors l'avait si bien servi, avait résolu, en général prudent, de quitter le soir même le théâtre de ses exploits. Mais il ne voulait pas partir en aventurier qui se dérobe, de peur qu'une disparition clandestine ne fît naître de fâcheuses réflexions dans l'esprit des personnes qui l'avaient honoré de leur confiance. Il alla donc prendre congé de M. William, de M. Guido et de M. Barley.

Il remercia chaleureusement M. William de son zèle et de celui de ses myrmidons, et lui avoua en confidence que l'affaire Barley était un véritable échec pour lui et pour les personnes qui l'employaient. Il assumait généreusement d'ailleurs toute la responsabilité de cette échauffourée : non-seulement il en déchargeait M. William, mais encore il parlerait de lui en haut lieu ; il eut bien soin de lui réclamer les noms de ses collaborateurs. M. William lui remit la liste en pleurant de tendresse, et, à partir de cette mémorable soirée, se livra aux rêves les plus ambitieux.

« Un four complet ! dit M. de Vasselonne à M. Guido, toujours en parlant de l'affaire Barley. Mes perquisitions n'ont amené aucune découverte, sinon celle d'un paquet cacheté, que j'ai saisi, pensant qu'il pouvait contenir quelque brochure séditieuse ou quelque autre document de cette nature ; il ne contenait que des *greenbacks*. Je le reporte à M. Barley avec toutes mes excuses. »

Il tira négligemment le paquet de sa poche, et étala les *greenbacks* devant M. Guido. Comment M. Guido aurait-il pu soupçonner de fourberie un gentleman qui traitait les greenbacks avec un pareil dédain ? Un vulgaire filou aurait mis les greenbacks dans sa poche, et aurait décampé par le premier train. M. de Vasselonne n'était point un vulgaire filou, il faut lui rendre justice : c'était un filou de la plus haute volée, un fourbe fourbissime.

XXVI

Projets d'avenir de M. de Vasselonne. — M. King part pour la Nouvelle-Orléans et lance M. Triquet sur San Francisco.

« Monsieur Barley, dit M. de Vasselonne en se présentant chez l'homme de loi, je viens dégager ma responsabilité, et je vous apporte les deux paquets que vous m'avez confiés ce matin. Le premier n'a pas été ouvert, vous pouvez vérifier le cachet. On a bien

voulu s'en rapporter à moi, quand j'ai affirmé que j'en connaissais le contenu. L'on m'a même un peu plaisanté de l'avoir apporté, puisque je savais qu'il ne contenait qu'un testament. J'ai accepté les plaisanteries de bonne grâce, et j'ai fait observer qu'il s'agit du testament du vieux Cob, que l'affaire Cob fait grand bruit, et que la police pouvait avoir intérêt à connaître la solution du problème. On m'a demandé le nom de l'héritier : je l'ai donné de mémoire, et l'on m'a rendu l'enveloppe telle que je l'avais reçue de vous.

» Le second paquet a été ouvert; mais il l'a été sous mes yeux, le voici; je vous prie, monsieur Barley, de vouloir bien vérifier si la somme est bien exacte. »

M. Barley, par politesse, déclara qu'il n'en ferait rien, mais M. de Vasselonne y mit tant d'insistance que l'homme de loi se rendit à son désir.

Quand il eut compté les *greenbacks* et vérifié les numéros, M. de Vasselonne, aussi habile comédien qu'il était habile faussaire, lui dit d'un air de profonde mélancolie.

« Cher monsieur Barley, voulez-vous me permettre de vous offrir mes humbles excuses pour l'énorme bévue que j'ai commise en acceptant la tâche que j'ai acceptée. J'avais été indignement trompé par des gens qui ont sans doute intérêt à vous perdre ; mais mes yeux se sont ouverts à la vérité. Je n'ai qu'une réparation à vous offrir, et je vous l'offre sans hésiter : je viens remettre tout mon avenir entre vos mains. Deux lignes de vous dans les journaux peuvent susciter une tempête de colère et d'indignation, vous aurez tous les honnêtes gens pour vous. Les gens dont j'ai été l'instrument me désavoueraient ; que dis-je? ils m'ont déjà désavoué. Mon sort est entre vos mains, vous n'avez qu'un signe à faire pour me perdre. J'ai eu l'imprudence de me dessaisir du mandat d'amener qui était ma seule garantie, et à l'heure qu'il est, vous pouvez me poursuivre pour violation de domicile et pour arrestation illégale.

— Mais, ce mandat d'amener, je l'ai vu, s'écria l'honnête Barley, je l'ai vu de mes propres yeux, et je puis en témoigner.

— Quand on fait le métier que je fais, reprit l'honnête M. de Vasselonne avec un sourire plein d'amertume, on prête le flanc à tous les soupçons et à toutes les calomnies. Vous êtes prêt à jurer que vous avez vu le mandat : êtes-vous prêt à jurer aussi que ce n'était pas l'œuvre d'un faussaire? Vous voyez bien que vous hésitez à répondre, ajouta-t-il en se voilant la figure de ses deux mains ; les autres n'hésiteront pas, eux, si c'est leur intérêt, à déclarer qu'il était faux, et que c'est moi qui l'avais forgé! »



Il présenta la cire au jet de vapeur. (P. 196, col. 1.)

Aussi ému qu'on peut raisonnablement l'attendre

d'un vieil homme de loi, M. Barley dit avec chaleur :

« D'après ce que j'ai vu de vous, je vous crois incapable...

— Ce que vous avez vu de moi! s'écria M. de Vasselonne avec un rire nerveux qui fit tressaillir l'homme de loi. Ce que vous avez vu de moi empêche-t-il que je sois un misérable policier, qui n'a pas au moins le mérite de savoir son métier? Qu'avez-vous vu, en somme? J'ai changé de conduite à votre égard à un certain moment ; ne savez-vous pas que l'être le plus dégradé peut encore ressentir, par hasard, une émotion généreuse! et je vous ai rapporté deux paquets qui ne pouvaient servir de preuves contre vous, et dont on se débarrasse en vous les renvoyant par un policier, comme par un domestique! Cela prouve-t-il que je sois un honnête homme? Quel intérêt avais-je à m'enfuir avec un testament qui ne peut me servir à rien, sinon à me compromettre, et avec une somme d'argent que je n'aurais pas gardée douze heures dans ma poche, sans être arrêté et jeté en prison? Non, non, ce que vous avez vu ne prouve rien, et ne me servirait à rien devant un tribunal. Voulez-vous savoir quelle confiance les gens comme moi inspirent à ceux qui les emploient? Refusez-moi de me donner un reçu des deux objets que je vous rapporte, et ce soir je ne coucherai pas dans mon lit!

— Calmez-vous, » dit l'honnête M. Barley, en attirant une feuille de papier pour écrire le reçu.

Ayant pris le reçu que lui tendait M. Barley d'un air de profonde pitié, M. de Vasselonne sortit de chez l'homme de loi, la tête basse, les épaules voûtées, écrasé par l'excès de la honte et de la souffrance morale!

C'est l'homme de loi qui aurait ouvert de grands yeux, s'il avait eu le don de voir à travers les portes fermées, et s'il avait été témoin du changement extraordinaire qui se produisit dans les allures du pécheur repentant. Le pécheur repentant leva ses deux mains ouvertes à la hauteur de sa tête, se courba brusquement en deux, sous l'influence d'un violent accès de fou rire, et frappa bruyamment ses deux genoux de la paume de ses deux mains.

« Enfoncé l'homme de loi! murmurait-il d'une voix étouffée; mais aussi quelle mise en scène! Quel jeu pathétique! L'idée du reçu est un trait de génie : peut-on montrer plus clairement à quel degré d'abaissement on est descendu? L'affaire aurait du faire du bruit, et compromettre M. de Vasselonne. M. de Vasselonne se retire avec les profits, sinon avec les honneurs de la guerre. Ce Barley-là est incapable d'inquiéter un homme qui se livre avec tant d'abandon, et de frapper un ennemi à terre! »

M. de Vasselonne, devenu un peu plus calme, se décida à descendre l'escalier; tout en descendant, il tira un cigare de sa poche, en coupa correctement le bout avec son canif, fit du reçu plié dans le sens de la longueur une superbe allumette, qu'il enflamma à l'un des becs de gaz de l'escalier, et s'en servit pour allumer son cigare.

Le soir même, après avoir dîné d'un fort grand appétit, M. de Vasselonne prit tranquillement un des trains qui remontent vers le nord-est par Nashville et Louisville, pour aboutir à Cincinnati. M. de Vasselonne avait formé le projet de couper son voyage en deux, et de prendre un jour de repos à Cincinnati; ensuite il se dirigerait de Cincinnati sur New-York, pour s'aboucher avec le colonel. Ensuite? Ensuite il enverrait le colonel prendre possession de son héritage ; l'affaire serait peut-être longue à régler : il confierait ses intérêts au capitaine Monroë en qui il avait la plus grande confiance, et s'embarquerait incognito pour l'Italie, car il croyait prudent de s'éloigner le plus possible de la police américaine, en qui il n'avait pas la moindre confiance. Il avait toujours rêvé d'aller vivre en Italie, tantôt dans un vieux palais de Venise, ou de Florence, car il aimait les beaux-arts, tantôt dans une blanche villa au bord d'un des lacs du nord, tantôt sur le golfe de Naples, car c'était un amateur des beautés et des grands spectacles de la nature. La Sicile ne lui aurait pas déplu, mais il y a trop de brigands en Sicile, c'est un séjour dangereux pour les millionnaires. Rome aurait eu un certain attrait pour lui, mais il craignait les fièvres; la santé d'un millionnaire est trop précieuse pour qu'on l'expose aux pernicieux effets de la *malaria*. Son plan était arrêté depuis longtemps; il l'avait médité pendant tout son séjour à la Nouvelle-Orléans. Maintenant que le succès était assuré, il occupa ses loisirs de voyage à le ruminer de nouveau et à en soigner le détail.

« Très-bien! » dit M. King, en remettant sous enveloppe un manuscrit qu'il venait de recevoir. L'enveloppe portait le timbre d'Omeha Prime, et le manuscrit était une copie de l'enquête du coroner, grossoyée de la main du greffier et dûment légalisée.

« Très-bien! reprit-il en fronçant les narines. Nous allons voir, maintenant. Rira bien qui rira le dernier! »

M. King n'avait jamais trompé ni berné personne, et il lui déplaisait souverainement d'avoir été trompé et berné par les auteurs anonymes de l'épouvantable mystification dont il avait été victime en compagnie de son associé et de ses clients.

Cette mystification, il l'avait sur le cœur, et il comptait bien n'épargner ni temps ni peines pour en tirer une vengeance éclatante. C'est en ce moment qu'il avait son effrayante physionomie de fourmi noire affairée!

Pour procéder par ordre, il expédia sous forme de mandat, à l'adresse du greffier d'Omeha Prime, la récompense qu'il avait promise, lorsqu'il avait fait insérer sa note dans les journaux de tous les comtés que traverse le Tennessée, à partir de Chattanooga.

Du bureau de poste, il courut au télégraphe; semblable à une fourmi qui transporte de place en

place un fétu plus gros qu'elle, il traînait partout sa valise pour ne pas perdre une minute. Au bureau du télégraphe, il s'installa devant la table destinée au public, soufflant, ronflant, fronçant le nez et les sourcils, et écrivant avec la rapidité de l'éclair.

Quand il eut fini d'écrire, il jeta la plume avec violence, remit deux dépêches à l'employé, paya, et se sauva comme un voleur, charroyant sa valise avec une vigueur surnaturelle.

Il fit une telle diligence qu'il arriva à la gare cinq grandes minutes avant le départ du train qui descendait de Cincinnati à la Nouvelle-Orléans, en passant par Louisville, Nashville, Montgomery et Mobile. Comme il n'aimait point à perdre son temps, il remonta tranquillement sa montre sur le cadran de la gare, souffla pendant trois minutes, et s'installa dans un bon coin du car qu'il avait choisi, aussi frais et aussi dispos que s'il descendait d'un *stage* au lieu d'avoir couru à toutes jambes.

Tout le temps qu'il n'employa pas à ruminer, et à comparer entre eux quatre ou cinq calepins couverts de gribouillages, il le consacra à un sommeil réparateur, pour être prêt à tout événement; et tout le temps qu'il ne consacra pas à dormir, il l'employa à ruminer et à consulter des calepins. Il avait conservé l'heureuse faculté de dormir à volonté, et de traiter toutes sortes d'affaires en dévorant à toute vapeur des milles et des milles d'un bout à l'autre du vaste continent.

Il n'avait pas encore atteint la petite station de Liberty, voisine de Cincinnati, que déjà ses deux dépêches avaient produit leur effet. En vertu des instructions contenues dans la dépêche numéro 1, M. Triquet bouclait sa valise, avec l'intention de quitter Chicago par le premier train et de partir pour San Francisco ; la dépêche numéro 2 avait rempli l'honnête Potomac de tristesse et de joie : de tristesse, parce qu'elle lui apprenait la mort de son maître ; de joie, parce que la dépêche était signée King. Comme aucune joie humaine n'est sans mélange, l'excellent Potomac était un peu mortifié de n'avoir pas été désigné par son nom sur l'adresse de la dépêche. M. King avait mis : « Au serviteur de confiance de M. Cob. » Et cependant, Potomac était sûr que le King de la dépêche était bien son king à lui, le King qui, en compagnie de M. Triquet, lui avait sauvé la vie sur les bords du Missouri ; c'était le King dont le colonel Blotter lui avait parlé, avec un enthousiasme si sincère, celui qui devait hériter de M. Cob, avec M. Triquet, et, de fait, pourquoi M. King ne parlait-il pas de M. Triquet? Est-ce que M. Triquet serait mort, par hasard?

Le fidèle Potomac ne se doutait guère que sous peu de jours M. Triquet lui apporterait en personne des réponses à toutes ses questions, et des renseignements qui confondraient toutes ses idées.

A suivre. J. GIRARDIN.

LES CAFRES-ZOULOUS

Une peuplade africaine, dont le nom était jusqu'à ce jour à peine connu en Europe, vient d'infliger à la puissante Angleterre un cruel et sanglant échec. Une colonne anglaise, opérant au nord du fleuve Tougela, qui forme la limite septentrionale de la colonie de Natal, a été presque anéantie par les Cafres-Zoulous. Cette nouvelle a jeté la consternation à Londres, et le gouvernement britannique s'est empressé de diriger vers la Cafrerie un corps important de troupes destiné à châtier exemplairement les terribles Zoulous. Sans approfondir les causes ou les chances probables de cette nouvelle guerre, nous allons exposer ce que l'on sait jusqu'à ce jour de la Cafrerie et de ses habitants.

Dans son acception géographique, le nom de *Cafrerie* se prend pour la zone littorale de l'Afrique du Sud qui s'étend depuis le Zambèze inférieur jusqu'à la limite orientale de la colonie anglaise du Cap, zone baignée d'un côté par le canal de Mozambique et limitée de l'autre par la chaîne de hautes montagnes qui forme la crête du plateau central de l'Afrique australe. Prise dans ces limites, elle occupe une superficie qui équivaut presque à celle de la France.

La Cafrerie est dans son ensemble un excellent pays. Le sol, coupé d'un nombre infini de rivières et de ruisseaux, convient, dans les districts du sud, à toutes les cultures des zones tempérées, et à celles des contrées tropicales à mesure qu'on se rapproche du Zambèze. La nature aurifère de beaucoup de ses cours d'eau indique assez que les cantons intérieurs renferment des mines abondantes, jusqu'à présent inexploitées ; le pays de Sofala, immédiatement au sud du bas Zambèze, était célèbre au temps des Arabes, par sa richesse en or.

Les montagnes qui dominent la côte s'élèvent en général par gradins successifs jusqu'à la dernière crête, qu'un voyageur compare à une immense falaise, et qui forme l'arête du plateau intérieur, configuration d'ailleurs commune à toutes les provinces littorales du sud de l'Afrique. Ces montagnes, auxquelles les Hollandais ont donné le nom de *Drakenberge* ou Monts des Dragons, élèvent jusqu'à 3000 mètres quelques-uns de leurs sommets qui restent couverts de neige une partie de l'année. Les flancs de ces montagnes sont sillonnés par des vallées sombres entrecoupées de noires crevasses et couvertes d'une végétation luxuriante. Les bois au milieu desquels coulent de belles et rapides rivières sont formés généralement d'arbres d'une taille élevée et d'une forme élégante. On y trouve l'euphorbe, le cactus, l'aloès et le mimosa.

L'embouchure de la plupart des rivières de cette côte est obstruée de barres de sable qui en rendent l'entrée difficile ou impossible pour les bâtiments

d'un fort tonnage, et qui, sur plusieurs points, ont déterminé la formation de grandes lagunes. On y trouve cependant un port admirable, occupé par les Anglais, la baie de Natal dont la beauté rivalise avec celle du golfe de Naples.

Ce vaste pays a attiré de bonne heure la convoitise des Anglais devenus maîtres de toute l'extrémité méridionale de l'Afrique par la prise de possession

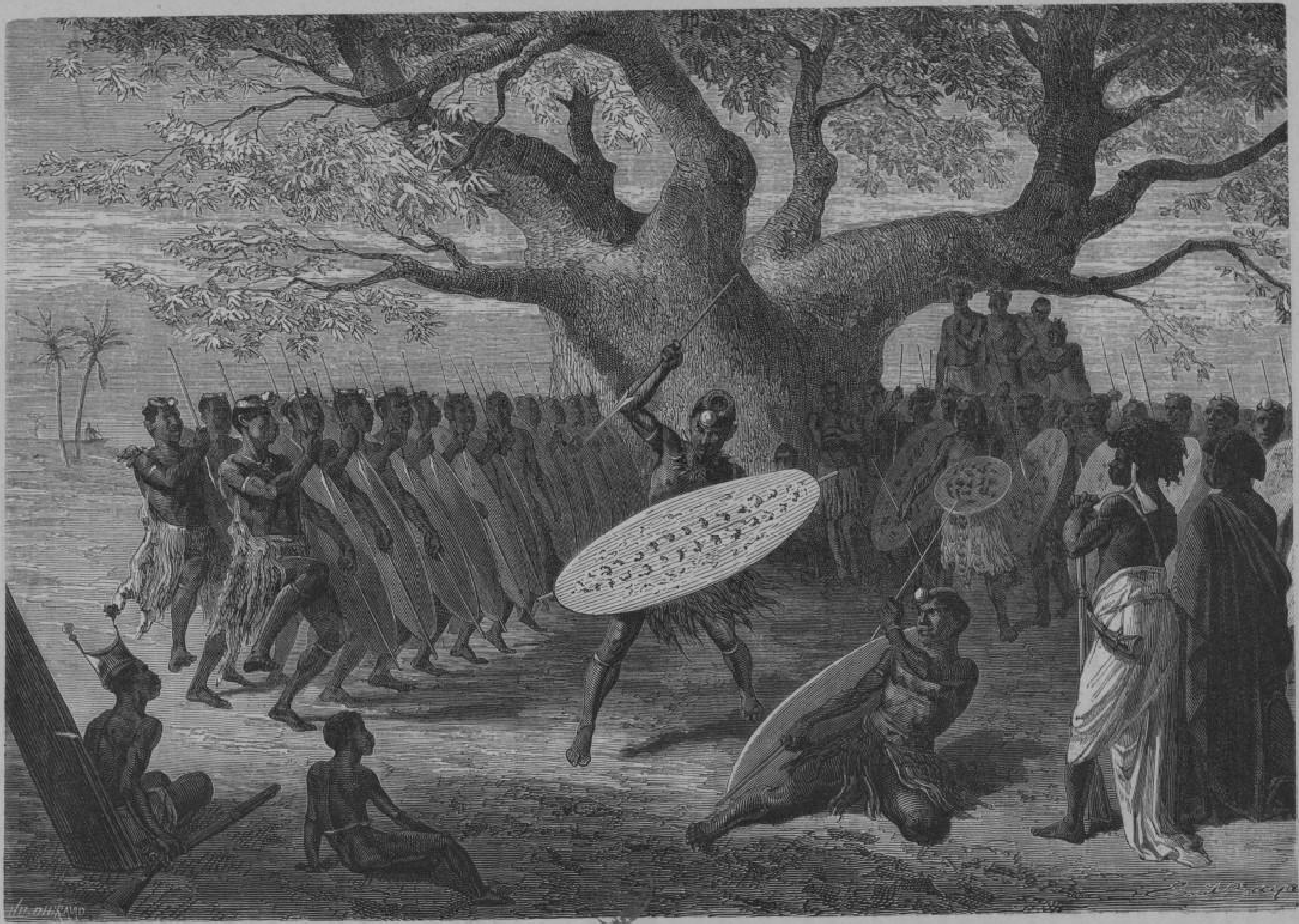


Danse guerrière des Cafres-Zoulous. (P. 202, col. 2.)

de l'ancienne colonie hollandaise du Cap de Bonne-Espérance. Dès 1834, ils enlevèrent aux Cafres les districts au sud de la Keïskamma; puis en 1842 cette rivière fut franchie et le pays occupé jusqu'à la Keï, tandis que dès 1842 la partie centrale de la Cafrerie était constituée en colonie britannique sous le nom de Natal. Mais ces annexions ne suffisaient pas encore à l'esprit entreprenant de nos voisins; en 1876 ils étendaient leur domination sur toute la Cafrerie méridionale et ils préparaient la conquête de la région au nord de Natal, habitée par les Cafres-Zoulous. En 1878, ils déclaraient la guerre au roi zoulou Cettiwayo et envoyaient leurs troupes sur son territoire; nous venons de voir quel a été le résultat de cette agression.

La race cafre est en effet une des plus belles et des plus guerrières de l'Afrique du Sud, ainsi que le prouve le nom même de *kafirs* ou « mécréants » que lui donnèrent les Arabes impuissants à soumettre ces populations au joug de l'Islam.

Il va sans dire que l'épithète arabe de Cafres, perpétuée par les Européens, est inconnue aux populations, ou qu'elles ne l'ont entendu que de la bouche des étrangers. Depuis la Great Fish River, et même depuis la baie d'Algoa, un peu plus à l'ouest, jusqu'au large et magnifique bassin qu'on nomme la baie Delagoa (un intervalle de près de 1100 kil.), le pays était, avant l'annexion de la majeure partie par les Anglais, exclusivement habité par un seul et même peuple, les Cafres. Eux-mêmes n'ont pas pour se désigner de nom générique s'appliquant à toute la race; leurs seules dénominations distinctives sont les noms de tribus. Il y en a trois principales : les *Amakoças*, les *Zoulous* et les *Fingos ;* chacun



Exercices guerriers des Cafres-Zoulous. (P. 202, col 2.)

de ces trois groupes se subdivisait à son tour en un certain nombre de tribus particulières. Quoique les événements survenus depuis 1835 aient amené des déplacements partiels, les tribus, dans leur ensemble, conservent cependant leur localisation relative. Les Amakoças habitent les districts du sud. Les Zoulous leur succèdent et couvrent toute la partie centrale et le nord du pays. Les Fingos, la plus pacifique et la moins réputée des trois tribus, sont aujourd'hui en grande partie cantonnés sur le territoire anglais.

Quoique appartenant à la classe des peuples nègres par la nuance foncée de la peau et surtout par la nature laineuse des cheveux, les Cafres peuvent être appelés une belle race. Ils n'ont rien des traits écrasés, de la mâchoire proéminente, des lèvres épaisses, du profil simiesque et de la physionomie inintelligente de la généralité des Noirs africains ; leurs traits sont réguliers, le nez d'une forme tout à fait européenne, et l'intelligence respire dans leur physionomie.

« Ces Cafres, dit Livingstone, méritent la qualification de *magnifiques sauvages* qui leur a été donnée par les autorités militaires chargées dernièrement de les combattre. Ils sont grands, bien faits, vigoureux, d'une intelligence pleine de ruse, d'un caractère énergique et brave. » Un autre voyageur, le colonel Napier, qui est cependant bien loin de leur être favorable, n'en convient pas moins « qu'un guerrier cafre pourrait être regardé comme la vivante image de ces statues de bronze de l'antiquité qui servent encore de modèle à nos sculpteurs. » La peau, chez les Cafres, n'est pas noire, en effet, comme celle du véritable nègre ; elle rappelle plutôt cette nuance de cuivre foncé qu'on appelle le bronze florentin. Aussi l'impression à peu près unanime des observateurs est-elle qu'il faut voir en eux une race métis, une race qui s'est formée du mélange d'un sang étranger avec le sang africain.

Les Cafres vivent principalement de leurs troupeaux : c'est une race pastorale. Avant leurs rapports avec les colons du Cap et de Natal, leurs troupeaux ne se composaient que de bœufs ; ils ont maintenant de grandes quantités de moutons, de chèvres et de chevaux. Ce qu'ils demandent à la terre se borne à un peu de millet, à quelques haricots et à la feuille du tabac, qui fait leurs délices.

Leur costume est des plus simples : pour les hommes, une peau de bœuf préparée qu'ils fixent aux épaules et qui laisse nu tout le devant du corps ; pour les femmes, le même manteau, avec deux autres peaux (quelquefois remplacées par des pièces d'étoffe) qui leur tiennent lieu de robe et de camisole. Les femmes laissent croître leur abondante chevelure laineuse ; les guerriers portent les cheveux courts et en forment sur le sommet de la tête une sorte d'anneau maintenu au moyen de cordelettes ou de lanières. Le travail de la terre est laissé aux femmes, et en général le soin des troupeaux aux enfants ; les hommes se sont réservé la guerre, la chasse, et les longues heures de repos qui rehaussent leur dignité.

Leurs huttes, semblables à de grandes ruches, sont d'une construction primitive : de longues branches flexibles plantées en terre, réunies par un lien à leur partie supérieure, et dont les intervalles sont remplis par un lacis de brindilles ou de roseaux recouvert de bouse de vache, le tout n'ayant qu'une ouverture basse qui sert à la fois de porte, de fenêtre et de cheminée. Une dizaine de huttes réunies forment un village.

Leurs idées religieuses sont des plus simples. Ils ont la notion vague d'un être supérieur et tout-puissant, qui gouverne le ciel, fait gronder le tonnerre et envoie la pluie ; mais ils ne lui rendent aucun culte apparent.

Les Zoulous obéissent à un roi ou chef suprême qui régit autocratiquement le pays, quoique chaque tribu soit gouvernée par un chef héréditaire.

Leur organisation militaire est des plus redoutables. Tous les hommes sont astreints au service militaire de vingt ans à soixante ans. Il y a en outre une légion préparatoire dans laquelle sont enrôlés les jeunes gens à partir de quatorze ans.

L'armée est divisée en régiments, bataillons et compagnies comme en Europe. La discipline est exercée avec une excessive sévérité et les moindres infractions sont punies de mort.

Les guerriers ne peuvent pas se marier. C'est une interdiction légale imposée par le roi, interdiction qu'il lève pour des bataillons entiers, lorsque ceux-ci se sont distingués dans les combats ; ce qui est une prime donnée à l'ardeur guerrière.

Leurs armes nationales sont une longue pique, qu'ils lancent de loin avec beaucoup de force et d'adresse, une courte massue pour combattre de près ou détourner les sagaies, et un grand bouclier qui les couvre presque entièrement. Ainsi armés, ils évoluent avec une régularité parfaite et leurs bataillons offrent un aspect imposant. Les régiments de ligne, si on peut employer ce terme, sont précédés d'éclaireurs chargés d'épier les mouvements de l'ennemi et de se précipiter à l'improviste sur lui pendant la marche. Ces éclaireurs, choisis parmi les plus agiles, sont les choryphées des danses, de guerre qui accompagnent toutes les fêtes.

Ajoutons que cette organisation déjà redoutable est devenue plus terrible encore depuis que l'armée du roi Cettiwayo, en prévision de la guerre actuelle, a été munie de fusils a tir rapide qui lui permettent de lutter à égalité avec les troupes européennes. Que penser des marchands anglais qui, étouffant tout patriotisme sous une basse cupidité, ont vendu par milliers à ces sauvages les armes destinées à combattre leurs compatriotes?

Louis Rousselet.

UN NID [1]

III

Une éclaircie

Les mois s'écoulaient; Daniel travaillait toujours avec son père. Il était devenu très-habile, disait celui-ci dans les moments de plus en plus rares où il parlait aux siens, dans la vie journalière de la famille. Parfois Amélie obtenait encore un sourire; la petite Laurette, qui n'avait jamais connu les jours heureux du passé, lorsque le père s'occupait tendrement de ses enfants, était si intimidée par le silence qui régnait toujours en présence de M. Calanville, qu'elle n'osait plus rire ni bavarder. La mère avait pris son parti : elle avait vendu un champ sur le pauvre petit bien qui lui restait encore; elle avait envoyé Albert à Caen, pour y travailler à son gré, d'après la pente de son esprit et de ses aptitudes.

Daniel ne disait plus : « Si mon père voulait. » En regardant de plus près aux inventions et aux perfectionnements ingénieux entassés dans l'atelier où il passait sa vie, il avait pu s'assurer qu'aucune œuvre n'était complétement achevée, qu'aucune application n'était parfaite; partout des commencements d'idées nouvelles, partout aussi la trace de l'inconstance et de la faiblesse de la volonté.

Les semaines perdues se suivaient l'une l'autre, formant une triste chaîne de désappointements et d'amertume. Une joie mêlée d'inquiétude régnait cependant à Maisoncelles; la joie l'emportait sur l'inquiétude, et les enfants, grands et petits, circulaient dans la maison avec un front radieux; une nuit, presque à l'improviste, une petite voix s'était fait entendre dans la vieille demeure : un enfant de plus était venu s'ajouter à la famille. La mère serrait contre son cœur sa petite fille, sa Dorothée! Emma avait demandé qu'on lui donnât ce nom. « C'est le don de Dieu, maman, disait-elle : vous verrez comme nous travaillerons tous pour elle! » Dans l'abattement de sa grande faiblesse, Mme Calanville se laissait porter par sa confiance en Dieu. « Il ne nous abandonnera pas, » répétait-elle.

La petite Dorothée dormait dans son berceau à côté de sa mère. Elle était mignonne et paraissait délicate. Souvent un cri plaintif s'échappait de ses lèvres. La première nuit où la vieille femme qui gardait la malade fut rentrée dans sa chaumière, Emma se leva au gémissement de l'enfant. La bonne fille s'était étendue sur son lit, à demi vêtue. En ouvrant doucement la porte, elle recula d'étonnement : son père était debout, penché sur le berceau. Il se releva, tenant la petite fille dans ses bras. A la lueur de sa bougie, Emma avait aperçu, dans le fond de son lit, le visage de sa mère transfiguré par la joie et par la reconnaissance. Elle se retira sans bruit, comme elle était entrée, se laissant tomber à genoux auprès de son lit. « Merci, mon Dieu! » répétait-elle.

Mme Calanville n'abusait pas de la tendresse retrouvée et du dévouement qui s'était enfin réveillé dans l'âme de son mari; Emma était occupée de sa petite sœur autant qu'elle le pouvait désirer; elle épargnait de son mieux les forces lentement renaissantes de sa mère; mais tous les yeux pouvaient constater quel changement l'entrée de Dorothée dans le monde avait amené à Maisoncelles. « Je n'en crois pas mes oreilles, disait Daniel, lorsque je vois mon père jeter sa plume au milieu d'un calcul et qu'il me dit : — Est-ce que tu n'entends pas ta sœur qui crie? — *Ta sœur*, c'est cette petite créature qui n'est parmi nous que depuis deux jours; il l'aime comme il nous aimait autrefois, quand nous étions petits. » Albert lui-même avait daigné s'approcher du berceau, mais il s'était bientôt lassé des soins qu'exigeait l'enfant. « Vous êtes tous transformés en bonnes ou en nourrices, disait-il amèrement; on ne parle que des hauts faits de Dorothée et mon père écoute tout cela comme s'il entendait! — Te souviens-tu du temps où personne ne parlait plus à table? » demanda Léon. Albert rougit et se tut; ses professeurs lui prédisaient de brillants succès.

Les petites mains de Dorothée avaient rouvert une porte depuis longtemps fermée; elles avaient arraché M. Calanville à la préoccupation égoïste qui l'avait peu à peu gagné; elles ne pouvaient lui donner la force, le courage, la persévérance dont il aurait eu besoin dans la voie aventureuse qu'il avait choisie. Parfois l'affection qu'il éprouvait pour sa petite fille semblait accroître son découragement; il restait assis sur son fauteuil de cuir devant son bureau, la tête dans ses mains; un jour Daniel l'entendit qui murmurait : « Le père de sept enfants n'a pas le droit de courir des chances! » Le jeune homme était du même avis, et son rigide jugement répondait aux remords de son père. Daniel redoublait de zèle dans l'atelier.

Les soucis étaient là, toujours pesants et amers : cependant la venue de la petite Dorothée avait réjoui tous les cœurs. Emma remerciait Dieu nuit et jour d'avoir gardé sa mère, sa mère chérie; la petite enfant avait transformé la vie d'Amélie. Le métier à dentelle était abandonné ou ne reparaissait qu'à de rares intervalles, lorsque Dorothée dormait et consentait à rester dans son berceau; c'était à côté du canapé de la malade que reposait la petite fille. Amélie ne pouvait pas se lever pour la promener dans la chambre; à peine pouvait-elle soulever le léger fardeau, lorsque Dorothée criait et qu'elle voulait la consoler; mais Amélie pouvait passer de longues heures, l'enfant nouveau-né sur

1 Suite. — Voy. pages 170 et 188.

ses genoux, chantant à demi-voix les vieilles chansons normandes, monotones et mélancoliques, qui endorment depuis tant de siècles les générations successives. Lorsque Mme Calanville ou Emma avaient inutilement promené Dorothée dans leurs bras pour apaiser ses cris, Amélie réussissait souvent à la calmer. « Ce sera ton enfant, » disait Mme Calanville en se penchant sur le dossier du canapé ; Amélie faisait un signe négatif ; du regard elle montrait Emma. La petite infirme était toujours en garde contre l'égoïsme. « Vous m'avez dit une fois, maman, il y a longtemps, que le grand danger d'une épreuve comme la mienne, c'était de se laisser aller à l'égoïsme, disait-elle, je tâche de ne jamais l'oublier. » Tous ceux qui entouraient Amélie lui rendaient le même témoignage : « Il semble qu'elle ne pense jamais à elle, » disait on.

Depuis plusieurs semaines déjà, Mme Calanville avait repris la vie commune, lorsqu'elle vit entrer dans sa chambre Léon et Laurette, une branche d'arbre à la main. Léon fit un pas vers elle de l'air le plus grave.

« Nous venons, dit-il en saluant profondément sa mère, comme des ambassadeurs amis, chargés d'une mission auprès de Votre Maternelle Majesté ! — Et nous portons des branches parce que nous sommes des ambassadeurs, s'empressa de dire Laurette. Emma a dit que nous aurions dû prendre des branches d'olivier en signe de paix, mais il n'y a pas d'olivier à Maisoncelles, je crois que le saule lui ressemble un peu...

— Silence ! dit Léon se retournant avec un geste majestueux vers son collègue. Pour un ambassadeur, monsieur de Loretto, vous êtes un peu trop communicatif. Nous sommes chargés de proposer à Votre Maternelle Majesté une manifestation de la joie publique sous la forme d'une grande réjouissance en l'honneur de la princesse Dorothée ici présente... » La petite fille, qui dormait dans les bras de sa mère, commençait à crier, couvrant de sa petite voix celle de l'ambassadeur. Mme Calanville se leva, faisant majestueusement la révérence.

« Si vous pouvez obtenir l'autorisation de Sa Paternelle Majesté, monsieur l'ambassadeur, dit-elle gravement, je ne mettrai assurément aucune opposition à vos desseins...

— Papa veut bien ! papa veut bien ! s'écria Laurette impossible à contenir plus longtemps. Il nous a dit : « Votre mère est reine ici, adressez-lui votre ambassade. » La petite fille avait repris à l'égard de son père toute son audace naturelle, depuis qu'elle l'avait vu portant Dorothée dans ses bras.

« J'accorde votre requête, reprit la mère avec le même accent d'autorité. Vous pourrez conférer des détails avec Son Exc. le ministre de l'intérieur !

— C'est Emma ! c'est Emma ! » et Laurette sortit en courant et sautant de joie, tandis que Léon se retirait à reculons, comme en présence d'un souverain, multipliant les saluts et les révérences. Mme Calanville riait tout haut, mais la gravité de l'ambassadeur était imperturbable.

Le ministre de l'intérieur attendait le résultat de l'ambassade, auprès du canapé qui retenait emprisonné le ministre de l'instruction publique. Depuis deux ou trois ans déjà, Amélie avait cherché à attirer auprès d'elle les petits enfants ignorants des chaumières environnantes ; elle avait tenté quelques leçons de lecture ; deux ou trois petites têtes ébouriffées s'étaient penchées sur la « Croix de Dieu », vieil alphabet traditionnel des campagnes normandes ; elle n'avait guère dépassé cette première instruction, et ses élèves savaient à peine leurs lettres ; c'était assez cependant pour exciter la gaieté qui renaissait à Maisoncelles ; Amélie avait reçu le titre de ministre de l'instruction publique. Le ministre de l'intérieur discutait avec son collègue les voies et moyens de la fête projetée. « D'abord nous n'avons pas d'argent à dépenser ! déclarait Emma.



Le grand frère l'arrêta. (P. 206, col. 1.)

— Votre Excellence se trompe, dit gravement Léon qui venait d'entrer dans la chambre : le trésor de l'État contient exactement 3 fr. 50 centimes inscrits au budget pour les frais de la fête solennelle et publique qui doit être célébrée en l'honneur de la princesse Dorothée ».

Les deux sœurs se mirent à rire. Laurette, triomphante, escalada le dossier du canapé et s'assit dans une position périlleuse, au-dessus de la tête d'Amélie.

« Et comment monsieur l'ambassadeur a-t-il con-

naissance des ressources ignorées même du ministre des finances? demanda Emma, qui ne réussissait pas à contenir sa gaieté. — L'origine de ces ressources est inconnue, » reprit Léon; puis, comme Amélie l'interrogeait du regard, il renonça tout à coup à la dignité de son attitude, et, s'asseyant par terre entre ses sœurs : « J'ai vendu mon coq Bantam! dit-il à demi-voix.

— Ton petit Blanchet! oh! comme c'est dommage! s'écrièrent à la fois Emma et Amélie.

— C'est un peu dommage, avoua Léon, d'autant mieux que je me suis peut-être un peu trop pressé, et que j'aurais pu le vendre plus cher; mais il nous fallait un peu d'argent pour la fête, et depuis que Daniel est enfermé toute la journée dans l'atelier, le jardin ne produit que tout juste les légumes dont nous avons besoin; il a les bras plus forts que les miens, et puis je suis un peu fatigué quand je reviens du collége. — Mon pauvre Blanchet n'est pas à plaindre; il est dans une belle basse-cour, où il a rencontré des poules blanches, plus petites que lui. Tu sais bien, Amélie, nous n'en avions plus ici depuis que sa pauvre femme était morte. Il s'amuse beaucoup; j'ai été le voir hier, et il crie plus fort que jamais; c'est chez la mère Bénard, et elle m'a dit qu'il avait battu son grand coq de Crèvecœur, un quart d'heure après être arrivé dans sa cour. Tout de même, nous avons 3 fr. 50 centtimes et je vote pour qu'on achète des pétards.

— Et un peu de sucre, car le ministre de l'intérieur compte faire de la crème, s'écria Emma en riant.

— S'il en reste un peu, je me charge des groseilles bottées, dit Amélie. Maman nous donnera bien des pommes de terre et nous les ferons griller sous la cendre. Emma a promis tous les œufs que ses poules pondront ce jour-là. »



Il tenait la petite fille dans ses bras. (P. 203, col. 1.)

Laurette sautait dans la chambre. « Quelle belle fête! quelle belle fête! » répétait-elle; puis tout à coup : « Je sais bien ce que je ferai, moi; je vais demander à Daniel; » et elle disparut avant que son frère eût eu le temps de saisir sa robe. La petite fille avait complétement oublié la terreur que lui causait naguère l'atelier.

Elle était entrée comme un petit ouragan, secouant les papiers sur la table, la sciure de bois sur le sol et la poussière sur les murailles. La lime de Daniel s'était arrêtée. M. Calanville avait détourné la tête. L'enfant s'avança résolûment vers son père.

« Papa, s'écria-t-elle, nous allons faire une très-belle fête en l'honneur de la naissance de Dorothée; vous savez bien, puisque nous sommes déjà venus vous demander la permission, maman permet; Léon a vendu Blanchet, en sorte que nous avons

3 fr. 50 centimes. Nous voudrions faire un feu, parce que c'est très-joli et qu'on le verra de très-loin. Il n'y a pas beaucoup de branches sèches dans le petit bois pendant l'été, et d'ailleurs maman a permis aux pauvres gens de les ramasser; nous voudrions balayer l'atelier et emporter les copeaux ! »

Daniel se mit à rire en regardant la petite fille d'un air de pitié. « Balayer l'atelier! dit-il; depuis plus de cent ans pas un balai n'a passé sur son sol sacré; les araignées ont déjà vu quarante générations filer en paix leurs toiles contre ses murailles et tu crois qu'on va déranger cette vénérable poussière pour deux petits brins de filles comme toi et Dorothée ? »

Laurette s'était rapprochée de son père; elle avait mis les deux mains sur le bras du fauteuil; elle ne disait rien, mais ses yeux étaient suppliants; M. Calanville se pencha vers elle. « Demande à Daniel s'il veut bien tenir le balai, dit-il tout bas; je ne puis me fier qu'à lui; » et comme la petite fille courait déjà vers son frère : « Qui sait? mon garçon, dit le père, peut-être retrouveras-tu dans quelque coin l'écrou que nous cherchons inutilement depuis deux jours. — Suis-je invité au moins à cette fête ? »

Laurette poussait des cris de joie, elle sautait et dansait autour de Daniel; deux portefeuilles de dessins étaient déjà tombés, et des modèles de roues chancelaient sur leurs bases. Le grand frère arrêta la petite folle. « Va-t'en, dit-il, je te promets un tas de copeaux plus haut que toi ! » Le père et le fils reprirent leur ouvrage : tout en poursuivant ses calculs, M. Calanville souriait quelquefois.

A suivre. Mme DE WITT, née GUIZOT.

LES CORPS DÉTONANTS

L'épouvantable catastrophe dont la rue Béranger, à Paris, fut il y a quelques mois le théâtre, a été l'objet d'une enquête minutieuse qui vient de se terminer au moment où nous écrivons ces lignes. Vous vous rappelez que le 13 mai dernier, vers huit heures du soir, la maison située au n° 22 de la rue Béranger était soulevée de terre par une formidable explosion, puis s'affaissait en écrasant les malheureux qui l'habitaient. L'explosion avait eu lieu chez un fabricant d'amorces destinées aux fusils et aux canons que nous mettons entre les mains de nos enfants. Ces amorces sont ordinairement formées d'une composition chimique dans laquelle le fulminate de mercure entre pour la plus grande partie.

L'accumulation, dans une maison de Paris, d'une grande quantité de ce corps explosible avait paru inoffensive; cependant des expériences ont démontré que la détonation simultanée de ces amorces pouvait donner lieu à une explosion formidable, et que c'était à ces jouets, considérés jusqu'ici comme peu dangereux, qu'il fallait faire remonter la cause de l'épouvantable catastrophe.

Il nous a paru bon, à cette occasion, de passer en revue les différents corps détonants dont l'industrie dispose et de vous signaler leurs curieuses propriétés.

LA POUDRE A CANON

La *poudre à canon* n'a été découverte par personne. Des transformations successives dans sa composition ont certes eu lieu depuis les feux de guerre des Orientaux, les compositions incendiaires des Arabes, jusqu'au mélange parfaitement défini que nous utilisons aujourd'hui sous le nom de poudre; mais ces transformations ont été l'œuvre du temps. Ce n'est donc ni à Roger Bacon, ni à Albert le Grand, ni au moine Berthold Schwartz, qu'il convient de faire honneur de cette découverte et, quand nous disons d'un homme... peu spirituel « qu'il n'a pas inventé la poudre », nous nous exposons à ce qu'il nous soit répondu : « Mais, d'abord, vous ne l'avez pas inventée plus que moi et, de plus, vous seriez même incapable de nommer l'auteur de cette découverte. »

En 1339, au siége de Puy-Guillem, et pendant la même année au siége de Cambrai par Édouard III, on voit apparaître la poudre, alimentant des canons. Toutefois, ces engins destructeurs ne sont encore employés que contre les murailles. Peut-être les princes se souviennent-ils que les conciles ont défendu l'usage des machines de guerre dirigées contre les hommes, comme « trop meurtrières et déplaisant à Dieu »; peut-être se rappellent-ils le serment exigé des artilleurs allemands « de ne point tirer le canon de nuit; de ne point cacher de feux clandestins... et surtout de ne construire aucuns globes empoisonnés... et de ne s'en servir jamais pour la ruine et la destruction des hommes. »

Ce fut à la bataille de Crécy que les armes à feu furent employées pour la première fois contre des êtres vivants. Les Anglais osèrent les premiers s'en servir contre nos ancêtres, qui perdirent la bataille. Je n'ai pas besoin d'ajouter que les scrupules dont les Anglais s'étaient débarrassés à Crécy n'existent plus chez aucun peuple depuis longtemps, depuis surtout que nous avons adopté la définition suivante de la guerre : « l'art de tuer, dans le moins de temps possible, le plus économiquement possible, le plus grand nombre possible de créature vivantes. »

La *poudre* est un mélange de trois corps que vous connaissez bien : le charbon, le soufre et le salpêtre. Chacun des trois corps qui entrent dans la composition de la poudre a son but spécial : le charbon, corps solide, doit se transformer en gaz acide carbonique et, par conséquent, transformer le petit volume de la poudre en un volume gazeux relativement considérable qui, emprisonné, pourra exercer

une énorme pression. C'est le charbon qui est l'élément important de la poudre. Toutefois, il faut que cette transformation du charbon en gaz carbonique s'opère avec une grande rapidité : le salpêtre, dont la brusque décomposition sous l'influence de la chaleur est encore augmentée par la présence du soufre, permettra cette facile transformation. 100 grammes de poudre donnent 35 litres de gaz ; mais, la température obtenue par la combustion de la poudre étant très-élevée, 1200 degrés environ, les gaz produits sont considérablement dilatés, de telle sorte qu'un volume de poudre donne plus de *deux mille* volumes de gaz.

Je ne vous parlerai pas des mille détails relatifs à la fabrication de la poudre : il me faudrait un volume entier. Je puis dire seulement que les effets de la poudre varient d'une manière considérable suivant le plus ou moins de pureté des matières qui la composent, l'état physique de la poudre, la grosseur des grains, etc..... Les proportions des matières qui composent la poudre sont différentes suivant qu'elle est destinée aux armes de guerre, aux armes de chasse, aux mélanges employés pour faire sauter les mines. La poudre de guerre, par exemple, renferme, dans 100 grammes, 75 grammes de salpêtre ; 12^{gr},50 de soufre ; 12^{gr},50 de charbon.

II. COTON-POUDRE

En 1846, un chimiste suisse, Schönbein, montra que le coton ordinaire, le coton non cardé, trempé dans l'acide azotique très-concentré, puis séché, acquérait des propriétés explosives plus considérables que la poudre. Une boulette de ce coton brûle avec autant de vivacité qu'un amas de poudre, elle brûle sans donner ni fumée ni résidu. La poudre-coton, qu'on appelle encore *pyroxyle*, produit en brûlant un volume gazeux considérable. Tandis que la poudre ordinaire, nous vous l'avons dit tout à l'heure, donne deux mille fois son volume de gaz, la poudre-coton donne un volume de gaz huit mille fois égal au sien.

Les avantages de la poudre-coton, comparée à la poudre ordinaire, sont considérables ; son effet explosible est triple de celui de la poudre ; le prix de revient est beaucoup plus faible et l'on a compté que si le gouvernement remplaçait la poudre de mine par le coton-poudre, il réaliserait annuellement un bénéfice de trois millions. Le coton-poudre brûle sans fumée et sans odeur ; il ne laisse pas de résidu, par conséquent il ne salit pas les armes ; enfin la poudre-coton n'est pas altérée par l'eau, car ses propriétés subsistent entières lorsqu'après l'avoir laissée séjourner dans l'eau on la dessèche à nouveau. Malheureusement la force explosive de ce coton-poudre est trop considérable et sa conservation est difficile.

Il vous paraîtra singulier, sans doute, qu'on reproche à un corps détonant d'être trop explosible, mais vous comprendrez facilement que dans une arme il peut y avoir avantage à ce que les gaz formés prennent naissance d'une manière progressive de façon que tout l'effet produit se porte sur le projectile et non sur l'arme elle-même. Or, avec le coton-poudre les armes éclatent souvent. De plus, le coton-poudre s'altère rapidement et cette altération est accompagnée d'un dégagement de chaleur qui peut déterminer brusquement une explosion. « Le 17 juillet 1848, on avait préparé à la poudrerie du Bouchet 1600 kilogrammes de poudre-coton et quatre ouvriers étaient occupés à l'enfermer dans des barils, lorsque, sans cause connue, le magasin sauta. Les désastres furent effroyables. Les quatre ouvriers occupés à emmagasiner le coton-poudre furent tués, trois autres blessés. Le bâtiment, dont les murs avaient, les uns un mètre, et les autres cinquante centimètres d'épaisseur, fut détruit de fond en comble... Cent soixante-quatre arbres situés aux environs furent complétement emportés ou coupés. »

On avait proposé de substituer le coton-poudre au fulminate de mercure dans la fabrication des amorces fulminantes et certainement on aurait pu éviter ainsi les dangers épouvantables que présente cette fabrication, mais on n'a donné aucune suite à cette idée, à cause de l'irrégularité des effets des capsules ainsi préparées.

LE FULMINATE DE MERCURE

Au commencement de ce siècle, en 1800, le chimiste Howard découvrit un nouveau corps explosible qui s'appela longtemps *poudre d'Howard* et que nous nommons aujourd'hui fulminate de mercure. Ce corps détonant, presque exclusivement employé dans la fabrication des capsules, paraît être la cause de l'explosion de la rue Béranger. Il se présente sous la forme de petits cristaux brillants d'une couleur gris brun ; il se décompose avec flamme et détone soit par le choc, soit à une température de 188 degrés centigrades. On le prépare en dissolvant du mercure dans de l'acide azotique à une température d'environ 50 degrés et en versant dans cette dissolution de l'alcool. Il se dégage une vapeur blanche très-vénéneuse et le liquide filtré laisse déposer sur le papier filtré du fulminate.

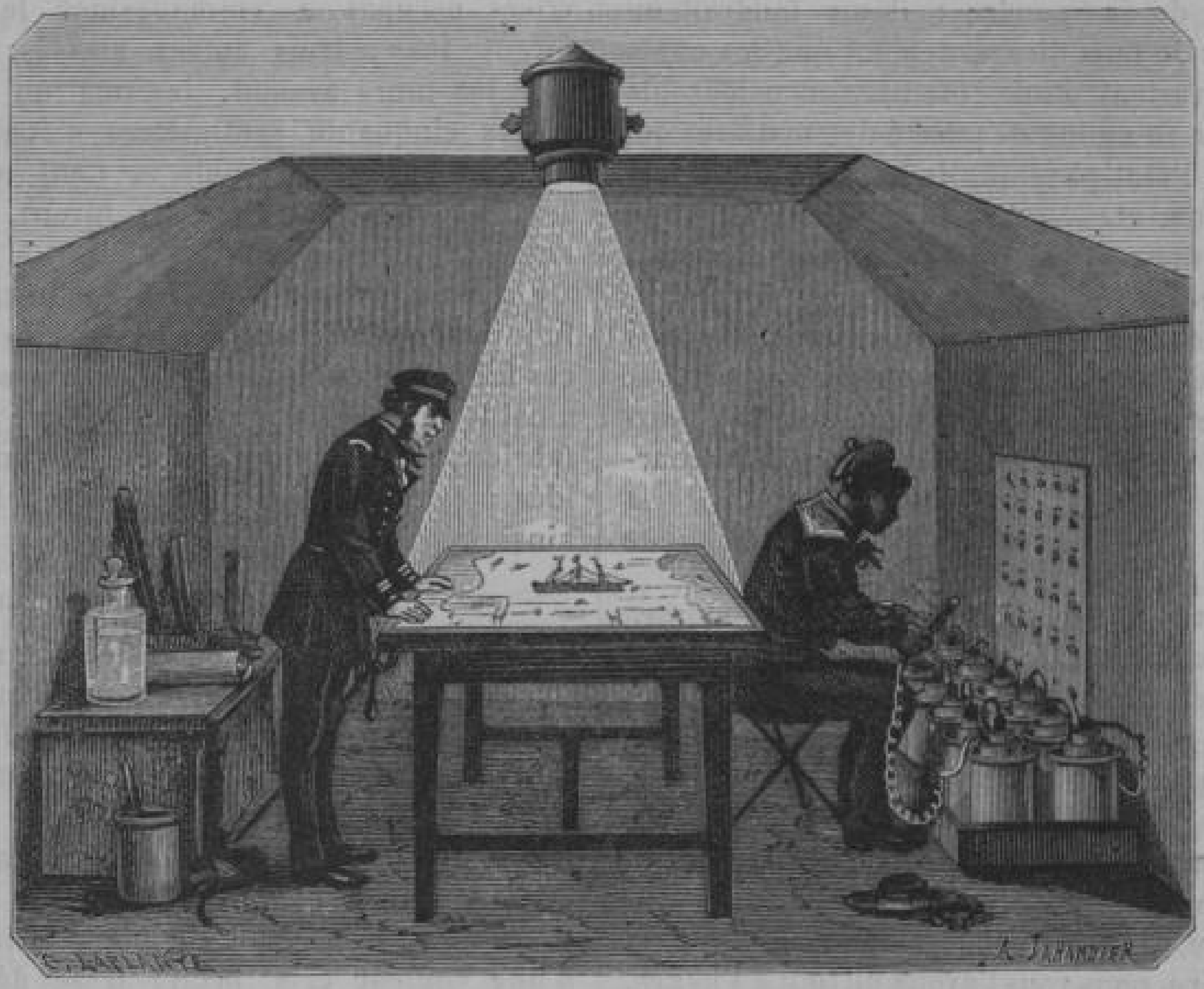
Un kilogramme de mercure donne 1250 grammes de fulminate, avec lequel on prépare 4000 capsules. Le fulminate sec détone sous l'influence du plus faible choc ; lorsqu'il est mouillé, on peut au contraire le broyer impunément. Pour faire les capsules, on commence par le tremper dans l'eau, on en fait une pâte que l'on place sur une table de marbre et que l'on broie avec une petite meule de bois de gaïac. On ajoute d'ordinaire au fulminate de la poudre ordinaire ou du salpêtre. Le salpêtre a la propriété d'absorber facilement l'humidité : l'introduction de ce corps dans le mélange a donc pour but de rendre le fulminate moins facilement explosible.

LE PICRATE DE POTASSE

La houille est certainement l'une des substances les plus intéressantes à étudier. Vous savez que la houille ou charbon de terre se trouve, comme ce dernier nom l'indique, dans le sol. Non-seulement cette houille est un combustible précieux, mais elle nous fournit encore un grand nombre de produits dont l'industrie tire le plus grand profit, à des titres très-divers. C'est de la houille qu'on extrait : le gaz d'éclairage, le coke, le goudron. Du goudron lui-même, on retire la benzine, la naphtaline, la paraffine, l'acide phénique, l'aniline dont les magnifiques nuances sont utilisées dans l'industrie des couleurs, enfin l'acide picrique.

L'acide picrique combiné à la potasse a malheureusement fait parler trop souvent de lui dans ces dernières années : vous n'avez peut-être pas oublié la terrible explosion de la place de la Sorbonne, qui fit tant de victimes. Le picrate de potasse a une puissance explosible dix fois plus grande que celle de la poudre ordinaire; on l'emploie principalement pour charger ces redoutables torpilles sous-marines dont l'explosion détruit les plus gros navires et que les Russes ont utilisées au commencement de la guerre actuelle contre les Turcs.

Puisque nous avons parlé des torpilles, rappelons que des progrès (!!!) sérieux ont eu lieu depuis quelque temps dans l'art de détruire les navires. Autrefois la torpille était déposée dans le fleuve, et surmontée d'un flotteur en communication avec un marteau; lorsqu'un navire touchait ce flotteur, le marteau frappait la torpille et provoquait la détonation. Le général Chazal a proposé de relier toutes les torpilles par des fils électriques partant d'une chambre voisine du fleuve ou placée dans l'intérieur d'un navire à l'abri. Les fils portent les numéros des torpilles et, en pressant un bouton, on détermine l'explosion. La figure ci-dessous, que nous empruntons aux *Phénomènes de la physique* de notre ami et collaborateur A. Guillemin, vous intéressera certainement. Un appareil de chambre noire, placé au sommet de la pièce, dessine sur une table tout ce qui se passe sur le fleuve, et sur cette table sont indiquées les positions des torpilles. L'officier suit des yeux les mouvements du navire ennemi; il le voit s'approcher de la torpille n° 3, car, encore une fois, il a reporté sur la table les positions de ces masses destructives. Il crie au matelot le numéro de la torpille, le bouton est pressé, l'étincelle passe et le navire vole en éclats. Notre ami Guillemin ajoute que « des expériences faites ont été couronnées de succès. » Hélas!



Explosions des torpilles par l'électricité. (P. 208, col. 2).

A suivre. ALBERT LÉVY.



M. Barley lui saisit les deux mains. (P. 210, col. 2.)

LE NEVEU DE L'ONCLE PLACIDE [1]

TROISIÈME PARTIE [2]

L'HÉRITAGE DU VIEUX COB

XXVII

M. King se voit devancé. — Désespoir de M. Barley. M. William devient d'une humeur de dogue.

Aussitôt que les cars s'enfoncèrent sous les charpentes de la gare à la Nouvelle-Orléans, M. King, sans attendre l'arrêt complet du train, sauta dans un cab, et se fit déposer au pied du perron de M. Barley.

S'il fût arrivé seulement un quart d'heure plus tôt, il aurait trouvé ce gentleman en conférence avec M. de Vasselonne. Quand il fut introduit auprès de l'homme de loi, ce dernier regardait d'un air pensif l'enveloppe que M. de Vasselonne lui avait remise, avec le cachet intact. Ayant rompu le cachet, il venait de lire le testament, dans lequel M. Cob instituait le colonel Blotter son légataire universel. Au moment où M. King fut introduit, M. Barley se disposait à rédiger la note destinée aux journaux.

Il leva la tête et la lumière du gaz tomba en plein sur son visage. M. King fit un mouvement de surprise, et dit vivement :

« Il me semble, monsieur Barley, que nous nous sommes déjà vus à bord du *Coyote ?*

— Oui, monsieur, certainement, répondit M. Barley avec une grande réserve.

— Saviez-vous qui nous étions, mes compagnons et moi? et pourquoi nous faisions la traversée ensemble?

— J'entendais ce que l'on disait à droite et à gauche, sans y attacher une grande importance, répondit M. Barley avec une froideur de plus en plus marquée.

—Ah! si nous avions su qui vous étiez, dit M. King avec des regards si noirs et en même temps si éclatants, que M. Barley regarda le bouton de la sonnette, et fourra précipitamment le testament dans sa poche.

— Eh bien, monsieur, demanda-t-il, en reculant vers la sonnette, qu'est-ce que vous auriez fait?

— Vous le demandez?

— Oui, je le demande, et j'ai le droit de le demander.

— Sachant que vous étiez dépositaire de l'un des testaments de M. Cob...

— Comment le savez-vous? demanda M. Barley, en boutonnant son paletot par-dessus le testament en question.

— Au fait, reprit M. King en souriant, vous ne devez rien comprendre à ce que je vous dis. J'aurais dû commencer par le commencement. Je suis un brouillon, monsieur; il faut me pardonner, monsieur, parce que je suis réellement très-ému. » Il lui

1. Suite. — Voy. pages 1, 17, 33, 49, 65, 81, 97, 113, 129, 145, 161, 177 et 193.
2. Voy. la première partie, vol. X, pages 97 et suivantes; et la deuxième partie, vol. XII, pages 209 et suivantes.

raconta alors l'histoire de sa découverte, et lui mit sous les yeux la traduction qu'il avait faite de la partie du carnet de M. Cob qui était relative au testament, et celle du testament lui-même.

« Vous avez dû vous tromper en traduisant, dit M. Barley, subitement repris d'un accès de défiance.

— Je suis sûr que non, dit M. King avec assurance.

— Alors, reprit M. Barley, M. Cob a changé son testament.

— Serait-il possible? s'écria M. King, en laissant tomber ses bras de découragement.

— Non-seulement c'est possible! dit M. Barley, mais encore cela est. »

M. King se prit la tête à deux mains, mit ses deux coudes sur la table et demeura anéanti; il regardait sans la voir, l'image de sa figure qui se reflétait à une grande profondeur, dans l'acajou sombre et luisant.

« Comédien! » pensa M. Barley.

« Mais c'est abominable! » s'écria le pauvre M. King, d'un ton si pathétique et si lamentable, que le cœur de M. Barley, s'il n'avait été en veine de défiance, n'aurait pas manqué d'en être ému; mais il tenait M. King pour un audacieux coquin; et puis, son cœur était un cœur d'homme de loi, un cœur racorni par l'âge, et cuirassé par la chicane et l'expérience de la vie.

M. King frappa sur ses notes avec le plat de la main. « Et dire, s'écria-t-il, que j'ai embarqué là-dessus l'honneur de mon associé et le mien!

— Il faut, suggéra sentencieusement M. Barley, éviter avec soin les spéculations hasardeuses.

— Et dire, reprit M. King, en hochant la tête d'un air désespéré, dire que sur la foi de M. Cob lui-même ou du moins de ses notes, j'ai amené ces messieurs en Amérique, et je les ai lancés dans un véritable guêpier.

— C'est là le plus grave, dit sévèrement M. Barley, car vous avez mis en danger la vie de ce jeune homme.

— C'est vrai, répondit humblement M. King; mais j'ai du moins la certitude que tout danger est désormais conjuré.

— Ah! » dit froidement M. Barley.

Heureusement, M. King était trop démoralisé et trop abattu pour comprendre ce qu'avait d'injurieux pour lui cette brève exclamation, qui révoquait si visiblement sa véracité en doute.

M. King feuilletait ses notes d'une main tremblante, essayant de se raccrocher à toutes les branches.

« Est-ce bien là la date du dépôt? demanda-t-il, en montrant du doigt un passage du mémorandum de M. Cob.

— C'est bien là la date, répondit M. Barley.

— Le testament est de la veille, reprit M. King; comment supposer que M. Cob l'a révoqué du jour au lendemain, surtout quand on voit dans quelle angoisse de cœur et avec quels sentiments de repentir il l'a écrit? »

M. Barley leva les sourcils très-haut, et répondit du même ton qu'il aurait employé devant un tribunal: « Je ne suppose rien, monsieur King, je m'en tiens purement et simplement aux faits. Les faits vous donnent tort, et... je crois que cette entrevue a duré assez longtemps, et qu'elle est désormais sans objet. »

Jusque-là, M. King avait été si préoccupé d'une seule idée, qu'il avait laissé passer toutes les allusions blessantes et toutes les injures sans les relever, par la raison bien simple qu'il ne les avait pas comprises; mais ce dernier outrage était si intelligible, qu'il demeura d'abord étourdi, comme un homme qui vient de recevoir un coup violent sur la tête. Il devint pâle comme un mort, et se dirigea vers la porte: mais il ne put prendre sur lui de sortir sans protester: « Oh! monsieur Barley! dit-il à voix basse, comme vous rougirez un jour d'avoir si cruellement insulté un honnête homme! »

Deux grosses larmes de douleur et d'indignation roulèrent rapidement sur ses joues, sans qu'il s'en aperçût.

La vérité a un accent que les plus habiles comédiens n'imitent pas, et que les sceptiques les plus endurcis ne peuvent méconnaître.

M. Barley se précipita vers M. King, lui saisit les deux mains, et le contraignit de se rasseoir.

« Monsieur King, lui dit-il, je ne me pardonnerai jamais ce que je viens de faire; je suis un misérable d'avoir si cruellement insulté un honnête homme; ma seule excuse, si j'avais conservé le droit d'en invoquer une, c'est que je suis encore bouleversé de ce qui s'est passé aujourd'hui à mon office. » Il raconta alors à M. King comment il avait été arrêté sur un simple soupçon; comment on avait fouillé dans ses papiers, sous prétexte qu'il n'aimait pas ses « frères noirs », et qu'il faisait partie de la ligue blanche. « On m'a relâché sur parole, poursuivit-il avec véhémence, on m'a même fait des excuses; mais pendant plusieurs heures, ma liberté a été à la merci de la police noire, et ma maison aurait été bouleversée de fond en comble sans l'intervention d'un *carpet-bagger* blanc affilié à la police. J'en frémis encore quand je pense que ce n'est pas la loi, mais le caprice d'un policier qui m'a protégé aujourd'hui.

» Ce *carpet-bagger* sortait d'ici au moment où vous y êtes entré; il venait de me rapporter intact un paquet de greenbacks, qu'il avait saisi pour la forme, en même temps que le testament de M. Cob. L'enveloppe des greenbacks avait été ouverte, mais il n'en manquait pas un; quant à l'enveloppe du testament, elle était intacte, absolument intacte. »

M. King réfléchissait profondément à cet ensemble de circonstances mystérieuses. « Combien d'heures à peu près, demanda-t-il, le testament est-il demeuré entre les mains de ce *carpet-bagger?*

— Sept heures environ. »

« En sept heures on peut faire bien des escamotages, » pensa M. King. Il reprit tout haut : « Vous connaissiez le contenu du testament avant qu'il l'emportât ?

— Oui et non. M. Cob m'avait fixé un délai, dans le cas où il ne viendrait pas en personne ou ne m'adresserait pas de nouvelles instructions. Le délai expirait aujourd'hui même, à midi. J'allais briser le cachet, lorsque j'ai été arrêté. Le *carpet-bagger* avait pleins pouvoirs de visiter mes papiers ; j'ai cédé à la force ; c'est lui qui a ouvert le testament, et qui m'en a lu le contenu. Le libellé du commencement ressemble mot pour mot à ce que vous venez de me lire ; mais au lieu d'entrer dans de longues explications sur son origine de sa famille, M. Cob, dans le document que voici, désigne tout simplement pour son légataire universel un de ses vieux amis, qui ne s'appelle point Charlier. »

M. Barley tira le testament de son enveloppe et le tendit à M. King. « Vous pouvez le lire, » lui dit-il, en voyant que M. King hésitait à le prendre.

Du premier coup d'œil, M. King reconnut l'écriture de M. Cob, et il lui parut impossible de douter de l'authenticité du document et de la ruine de toutes ses espérances ; mais quand il lut de ses propres yeux que M. Cob laissait tous ses biens, meubles et immeubles, « à son vieil et fidèle ami le colonel Blotter », le papier trembla dans ses mains.

« Le colonel Blotter ! s'écria-t-il, en respirant avec force, comme un homme qui a failli se noyer et qui revient à la surface de l'eau.

— C'est bien le nom, » dit M. Barley, en le regardant avec un mélange de curiosité et de pitié.

M. King mit le testament sur la table, posa son index dessus, et dit d'un ton solennel : « Aussi vrai que nous rendrons compte un jour à notre souverain juge de nos paroles, de nos actions et de nos pensées, ce testament est l'œuvre d'un faussaire.

— Permettez, dit M. Barley, ce papier m'a été remis par M. Cob, sous enveloppe. Il n'est jamais sorti de mes mains ; quand l'homme de la police l'a emporté, j'ai imprimé mon cachet sur la seconde enveloppe ; quand cet homme me l'a rendue, le cachet était intact.

— Je n'explique rien, j'affirme, reprit M. King avec une confiance absolue. Le colonel Blotter est le dernier des misérables ; jamais un honnête homme n'a été l'ami d'un pareil drôle, et M. Cob était un honnête homme et un parfait gentleman. Pas une seule fois le nom du colonel Blotter n'est cité dans le carnet de M. Cob. Le colonel Blotter a dépisté l'affaire de son côté, comme nous l'avons dépistée du nôtre. Pendant que nous allions chercher en France le véritable héritier, il mettait des coquins en campagne, d'habiles coquins, si j'en juge par toute la mise en scène que vous m'avez racontée, et par ce chef-d'œuvre de calligraphie. »

M. Barley avait laissé tomber ses bras, et écoutait les déductions de M. King dans un silence farouche.

M. King cependant avait tiré de sa poche le calepin de notes de M. Cob, et comparait, lettre par lettre, l'écriture du calepin et celle du testament. Plus il avançait dans son examen, plus ses noirs sourcils se rapprochaient, comme s'ils avaient l'intention de jouter l'un contre l'autre.



M. Triquet faillit perdre l'équilibre. (P. 213, col. 1.)

« Eh bien ! lui demanda M. Barley.

— Eh bien, répondit M. King, s'il était possible et convenable d'admirer un faussaire, je dirais que le colonel Blotter a embauché un faussaire admirable. Je ne suis pas un expert-juré en écritures, mais je crois pouvoir affirmer que jamais gentleman n'a imité avec plus de perfection l'écriture d'un autre gentleman ; je puis me vanter de connaître l'écriture de M. Cob ; j'ai travaillé dessus assez longtemps et avec assez d'acharnement pour cela ; l'imitation est irréprochable de tout point. »

M. Barley poussa un soupir de soulagement, et dit : « Jusqu'à preuve du contraire, je tiens le testament pour authentique. Vous l'attaquez, c'est tout naturel, et vous êtes dans votre rôle ; je le défends, c'est tout naturel aussi, et je suis dans mon rôle également : car enfin, s'il avait été falsifié, songez donc quelle effrayante responsabilité j'encourrais.

— Il y a eu force majeure, abus de pouvoir, emploi de la violence ; ce seraient là des excuses suffisantes, surtout dans un pays aussi troublé que celui-ci parait l'être par le conflit des deux races. »

Tout en prononçant ces paroles consolantes, M. King avait placé la feuille du testament entre ses yeux et la lumière de la lampe.

« Le testament a été déposé entre vos mains en 1869, dit-il à M. Barley; veuillez regarder le papier à contre-jour, vous verrez la date de 1870, en clair, dans le filigrane du papier. »

M. Barley prit vivement la feuille de papier des mains de M. King et regarda à son tour. Une sueur froide perla sur son front, quand il constata de ses propres yeux que le papier avait été fabriqué en 1870.

« Je suis perdu de réputation, dit-il d'une voix étranglée ; je n'ai plus qu'à vendre mon office et à aller me cacher n'importe où.

— Force majeure! dit M. King d'un ton encourageant. Si vous voulez m'en croire, vous irez de ce pas déposer votre plainte entre les mains d'un magistrat.

— J'y songeais, dit tristement M. Barley, en cherchant son chapeau qu'il tenait à la main.

— Vous accompagnerai-je?

— S'il vous plaît, monsieur King. Je suis hors d'état de lier deux idées, et vous me paraissez homme de bon conseil. »

Comme ces deux messieurs passaient devant le magasin d'un papetier, M. Barley y entra, suivi de M. King, et demanda du papier Patterson. Ayant regardé le filigrane à la lumière, il y découvrit le chiffre 1871.

« Est ce une date ou un chiffre de fantaisie? demanda-t-il au papetier.

— C'est la date de la fabrication, » répondit le papetier.

M. Barley remercia le papetier d'un air lugubre, fit une commande de papier pour la forme, et sortit en disant à demi-voix : « Berné, bafoué, mystifié, il n'y a plus à en douter.

— Force majeure! répéta M. King, arrestation arbitraire, nous allons voir ce que dira le magistrat. »

Le magistrat, enchanté de trouver la police noire dans son tort, consola M. Barley, en lui disant que sa mésaventure pouvait produire un grand bien. Lui, magistrat, était enchanté que la chose fût arrivée ; il n'aurait pas voulu pour cent dollars qu'elle ne fût pas arrivée. Il fit compliment à M. King sur la pénétration de son esprit, regarda à plusieurs reprises la date qui ressortait en clair sur le fond du papier, et dit : « Les coquins ne songent jamais à tout, heureusement pour les honnêtes gens. Allons, monsieur Barley, ne soyez pas si tragique; cela aurait pu arriver à tout le monde. »

Avec une grande bonhomie, il raconta combien de fois il avait été attrapé par des filous, lui, magistrat; mais il avait toujours fini par prendre sa revanche.

« Rira bien qui rira le dernier, murmura M. King en secouant la tête.

— Très-bien, monsieur, dit le magistrat en lui offrant une prise de tabac, j'aime les gens comme vous ; vous avez dit le mot de la situation : « Rira bien qui rira le dernier », n'est-ce pas monsieur Barley? Allons, voyons, puisque je vous dis, foi de magistrat, que l'honneur est sauf!

— Le coquin! dit M. Barley avec indignation.

— De quel coquin parlez-vous? demanda le magistrat qui s'amusait de sa détresse. De quel coquin parlez-vous? car il y en a plusieurs dans cette affaire.

— Je parle, dit M. Barley, de ce coquin à tournure de gentleman qui est venu pleurer à mes genoux, et qui m'a fait venir les larmes aux yeux. Ah! si je le tenais...

— Il est loin, s'il court toujours, répondit le magistrat plein d'expérience; quand on a fait un coup pareil, on prend généralement le premier train ou le premier paquebot. Mais nous le rattraperons, soyez tranquille. Maintenant, messieurs, je vous recommande la discrétion la plus absolue jusqu'à nouvel ordre. N'ébruitez pas l'affaire, et laissez agir la justice. »

Pendant que la justice agissait mystérieusement, M. King, pour tromper son impatience, arpentait la Nouvelle-Orléans dans tous les sens, et pour ne point perdre son temps terminait d'anciennes affaires et en entreprenait de nouvelles; M. Barley boudait dans son cabinet, méditant de terribles représailles contre le gentleman aux bonnes manières, dont il ne savait même pas le nom ; M. Guido ruminait sur l'affaire des *faux greenbacks*, et tenait M. de Vasselonne pour un policier de premier ordre; M. William, le chef de la police noire, devenu très-morose après une verte semonce du magistrat, bousculait à tout propos ses myrmidons, et ne rêvait plus que de mettre les poucettes à M. de Vasselonne, s'il lui tombait sous la main ; mais M. de Vasselonne ne lui tombait pas sous la main, et M. William devenait, en vérité, d'une humeur de dogue. Comme il n'avait rien dit de son entrevue avec le magistrat, ni des éloges dont le magistrat l'avait comblé, ses noirs acolytes se regardaient entre eux, secouaient leurs têtes crépues, et haussaient les épaules en grommelant, lorsqu'il avait le dos tourné.

XXVIII

Arrivée de M. Triquet à San Francisco. — Singulière pantomime de Potomac. — Ah Fe a volé le testament.

M. Triquet cependant franchissait à toute vapeur les Montagnes Rocheuses, le grand désert américain; il entrait dans la vallée du Sacramento; il mettait le pied sur les quais de San Francisco, et courait à la maison de la rue Montgomery.

Ce ne fut pas le Chinois qui lui ouvrit la porte, attendu que le Chinois avait disparu depuis l'avant-veille. M. Triquet se trouva donc en présence de Potomac, qu'il ne reconnut pas tout d'abord, tant le pauvre Potomac était changé. Dès que le vieux nègre aperçut la face réjouie de M. Triquet, il la reconnut sans hésitation ; mais sa conduite fut si étrange, que M. Triquet crut avoir affaire à un fou.

Ayant ouvert la porte toute grande pour livrer passage à M. Triquet, Potomac lui tourna brusquement le dos en poussant des hurlements plaintifs, et alla se mettre en pénitence le nez contre le mur, les mains jointes et les deux bras élevés au-dessus de la tête. « Moi, misérable nègre! criait il par intervalles. Massa, livrez-moi au magistrat, pendez-moi, coupez-moi en tout petits morceaux ! »

Entre chacune de ces exclamations passionnées, il était pris d'une faiblesse dans les jarrets, et son nez frottait le mur de haut en bas, selon une ligne perpendiculaire d'un demi-pied de long à peu près.

M. Triquet ne perdit pas son sang-froid et commença par refermer la porte, afin de dérober la vue de ce spectacle aux regards des passants; ensuite il attendit patiemment que Potomac eut fini de tamponner le mur avec son nez épaté. Quand il trouva que la célébration de ces rites étranges avait duré assez longtemps, il posa la main droite sur l'épaule gauche de Potomac et le fit pivoter sur lui-même. Mais en pratiquant cette opération, il ne fit que tomber d'un embarras dans un autre : car Potomac se laissa choir tout d'une pièce; ses genoux sonnèrent sur le sol, ses deux bras s'enlacèrent autour des jambes de M. Triquet au risque de lui faire perdre l'équilibre, et sa voix lamentable continua de lancer contre lui, chien de nègre! les plus furieuses imprécations.

« Ça n'a pas de bon sens, à la fin, s'écria M. Triquet, en se rattrapant au mur pour ne pas tomber par-dessus Potomac.

— Écorchez ce chien de nègre, bon massa, répondit Potomac du ton le plus tragique.



M. Triquet l'aida à passer la manche de son vêtement. (P. 215, col. 1.)

— Eh ! que voulez-vous que je fasse de sa peau? répondit M. Triquet avec beaucoup de bon sens. Homme ou diable, cessez cette ennuyeuse comédie, et répondez-moi ou je me fâche sérieusement.

— Fâchez pas, bon maître, bon massa Triquet, répondit Potomac en lui baisant les mains.

— Mais relevez-vous donc!» s'écria M. Triquet à bout de patience.

Au lieu de se relever, Potomac, dont les jarrets tremblaient, s'assit lourdement sur le sol; et levant la tête vers M. Triquet, il lui dit d'un ton plus calme : « Reconnaissez-vous cette figure de nègre?

— Non, répondit M. Triquet. Cependant, attendez, il me semble bien que je l'ai vue quelque part.

— Vous l'avez vue sur les épaules d'un esclave qui traversait le Missouri à la nage, poursuivi par un chasseur d'esclaves et par son chien.

— Potomac ! » s'écria M. Triquet en saisissant la main de Potomac, et en le forçant cette fois pour tout de bon à se relever. Mais les jarrets de Potomac s'obstinaient à lui refuser leur office accoutumé, et

Potomac serait retombé lourdement sur le sol, si M. Triquet n'eût d'un vigoureux coup de genou poussé une chaise qui s'interposa fort à propos entre la personne de Potomac et le sol vers lequel elle était invinciblement attirée en vertu des lois de la pesanteur.

« Vous avez sauvé Potomac, dit le vieux nègre en pleurant; Potomac aurait voulu se faire tuer pour vous, et au lieu de cela Potomac vous a ruiné, vous et M. King.

— Comment ça? demanda M. Triquet, en posant les paumes de ses deux larges mains sur ses genoux, et en avançant la tête avec curiosité.

— Vous et M. King, héritiers de M. Cob.

— Ce serait du propre, dit énergiquement M. Triquet; héritiers d'un homme que nous connaissions à peine et qui a de la famille! Il ne faudrait pas dire de ces choses-là à M. King, vous savez, Potomac; non, je le connais, et je ne vous engagerais pas à vous y risquer. D'ailleurs, ajouta-t-il, en regardant Potomac dans le blanc des yeux, comme on regarde un fou qui divague, si nous étions héritiers de M. Cob, je ne vois pas bien en quoi ça nous ruinerait. Ah! si, au fait, ça nous ruinerait de réputation, est-ce cela que vous avez voulu dire? »

Ce fut au tour de Potomac de regarder M. Triquet dans le blanc des yeux pour s'assurer qu'il parlait sérieusement. Ayant vu que M. Triquet avait l'air fort raisonnable et parlait sérieusement, il secoua lentement la tête.

« M. King, dit-il, a envoyé à Potomac un homme qui portait un papier.

— Un facteur du télégraphe.

— Oui, cet homme a lu le papier à Potomac qui ne sait pas lire.

— Et puis?

— M. King recommandait à Potomac de veiller sur le testament.

— Et naturellement, Potomac a veillé sur le testament, dit M. Triquet avec un sourire.

— Non! » hurla Potomac, en se laissant glisser de sa chaise pour se jeter de nouveau aux genoux de M. Triquet. Mais la poigne vigoureuse de M. Triquet le remit en selle, et la voix sonore de M. Triquet lui cria, à un demi-pied de l'oreille :

« Expliquez-moi ça, s'il vous plaît.

— Lâchez-moi, dit Potomac d'une voix faible et tremblante, et vous allez voir ce qui s'est passé. »

M. Triquet le lâcha. Profitant de la liberté qui lui était rendue, Potomac, à la grande stupéfaction de M. Triquet, retira sa jaquette et la posa sur ses genoux.

Il commença par montrer à M. Triquet que la bordure d'en bas était décousue au-dessous de la poche, de telle sorte qu'il y avait solution de continuité entre l'étoffe et la doublure. Plongeant alors la main dans le trou, il retroussa la doublure et l'étoffe, et attira la poche au dehors.

« Le long de cette poche, dit-il à M. Triquet, j'avais cousu solidement un petit sac de peau de daim où était enfermé le testament, et j'avais refermé la couture d'en bas. Je ne me séparais du testament ni le jour ni la nuit, car le jour je ne quittais jamais ma jaquette, et la nuit je la mettais sous mon oreiller. Je n'aurais pas osé cacher le testament ailleurs, parce que Ah Fe rodait toujours dans tous les coins de la maison, et je suis sûr que, quand j'étais dehors, il crochetait les meubles.

— Qu'est-ce que c'est que Ah Fe? demanda M. Triquet, qui était devenu très-attentif au récit de Potomac.

— Ah Fe, c'est l'autre domestique, un Chinois maudit! répondit Potomac, en allongeant le poing d'un air menaçant dans la direction de la porte.

— Il n'y avait pas d'autres domestiques que vous deux?

— Pas d'autres.

— Alors qu'est-ce que c'est qu'un certain Blotter, qui a répondu à une dépêche envoyée par M. King, il y a un mois environ, pour demander si vous aviez des nouvelles de M. Cob?

— Blotter! une dépêche! il y a un mois! balbutia Potomac au comble de l'ahurissement. Il y a un mois, j'étais retenu au lit par mes rhumatismes. C'est Ah Fe qui aura reçu la dépêche; le misérable coquin ne m'en a pas dit un mot. Maintenant, je ne comprends pas pourquoi il a signé Blotter; c'est peut-être parce qu'il a trouvé ici la carte d'un de vos bons amis, le colonel Blotter.

— Le colonel Blotter un de nos bons amis! s'écria M. King avec indignation. Le colonel Blotter est le dernier des misérables, et M. King n'a pas l'habitude de choisir ses amis parmi les misérables. Potomac, je vous pardonne d'avoir dit cela, parce que vous ne saviez pas que c'était une insulte pour M. King et aussi pour moi; mais je ne vous conseillerais pas de le répéter devant M. King, je ne sais réellement pas ce qui pourrait vous arriver.

— Mais le monde est donc plein de coquins! s'écria Potomac, en portant ses deux mains à sa toison avec un mouvement de désespoir. Ah Fe, coquin; Blotter, coquin; Potomac, coquin aussi, sans doute!

— Non, non, Potomac, vous n'êtes pas un coquin, dit M. Triquet avec bonté; vous avez été joué par des coquins, mais personne ne vous soupçonnera jamais d'être un coquin. Calmez-vous, et tâchez de répondre à mes questions. Comment avez-vous fait la connaissance de ce Blotter?

— Il est venu ici, répondit Potomac.

— Quand?

— Oh! il y a plusieurs mois. Vilaine figure! Je songeais à le jeter à la porte, quand il m'a parlé de vous et de M. King; je crois que je l'aurais embrassé. Il disait : « Je les aime *beaucoup*, *beaucoup*; M. Cob est mort; M. Cob leur a laissé sa fortune, parce qu'ils lui ont sauvé la vie, comme à vous! »

— Quel ignoble menteur! s'écria M. Triquet en serrant violemment les deux poings.

— Vous n'avez pas sauvé la vie à massa Cob? demanda Potomac, en enfilant la manche droite de sa jaquette.

— Nous ne lui avons pas sauvé la vie.

— Et vous êtes bien sûr qu'il ne vous a pas laissé son héritage?

— Parfaitement sûr.

— Il m'a appris qu'il y avait un testament en votre faveur; il m'a fait dire ce que je n'aurais jamais dû dire; j'aurais dû plutôt me couper la langue avec les dents.

— Qu'est-ce qu'il vous a fait dire? demanda M. Triquet, en l'aidant avec beaucoup d'obligeance à passer la manche gauche de son vêtement. Potomac était si troublé, si tremblant, qu'il manquait l'emmanchure à chaque nouvel effort.

— Il m'a fait avouer que Massa avait fait un testament, que je savais où il était.

— Et il a demandé à le voir?

— Non, il ne l'a pas demandé. Mais s'il l'avait demandé, je le lui aurais montré : il vous aimait tant! Je ne sais pas lire, moi, je ne sais pas ce qu'il y avait sur le testament; mais lui, il disait qu'il y avait vos deux noms, et je le croyais.

— Il y a dans tout cela une foule de choses qui m'échappent; mais M. King les débrouillera, c'est son affaire. Tout ce que je comprends, c'est que le colonel Blotter voulait savoir s'il y avait un testament et où était ce testament, afin de le faire disparaître.

— Et il l'a fait disparaître, dit Potomac, en baissant la tête. Je ne pouvais pas comprendre comment Ah Fe avait pu se douter de la chose; je le comprends maintenant : c'est ce Blotter qui le lui a dit, c'est ce Blotter qui l'a payé.

— Mais comment Ah Fe a-t-il pu s'emparer de votre jaquette, puisque vous ne vous en séparez ni jour ni nuit?

— Ah Fe se connaît en drogues, comme tous les Chinois; il a certainement mis quelque chose dans ce que j'ai mangé à souper, il y a deux jours. J'ai été pris d'une telle envie de dormir, que je suis monté me coucher tout de suite : le lendemain, je me suis réveillé la tête lourde deux heures plus tard que d'habitude. D'abord, je ne me suis douté de rien, parce qu'il avait recousu la doublure de ma jaquette ; en voyant qu'il ne rentrait pas, j'ai commencé à être inquiet, et je me suis demandé s'il ne lui était pas arrivé malheur dans les rues. Je montai dans sa chambre; il avait emporté tout ce qui lui appartenait! Aussitôt je fus frappé d'un coup de foudre, et je portai la main à ma poche; le sac de peau de daim était toujours à sa place ; mais, rien qu'en y touchant, je sentis qu'il était vide.

— Avez-vous porté plainte devant un magistrat?

— Les magistrats n'écoutent pas les nègres, répondit Potomac du ton le plus convaincu. J'avais peur d'être pendu comme voleur.

— Venez avec moi, dit délibérément M. Triquet, le magistrat nous écoutera, je vous en réponds ; et je vous réponds aussi que vous ne serez pas pendu comme voleur. Où est le sac de peau de daim?

— Le voilà, dit Potomac, en tirant piteusement le sac de sa poche.

— Et la carte de Blotter? »

Potomac se leva et, suivi de M. Triquet, passa dans le petit parloir où il avait reçu le colonel avec tant de respect. Il prit dans une petite coupe d'onyx la carte du colonel et la remit à M. Triquet. Au-dessous des mots : COL. BLOTTER, le colonel avait écrit au crayon : « Chez M. Klinker, Omega Park, par Omega Prime ; Tennessee. »

M. Triquet demeura absolument confondu de l'impudence du coquin, qui, non content de laisser son nom, prenait la précaution de donner son adresse.

« Il est peut-être devenu fou! pensa-t-il, en continuant à dévorer la carte du regard. Dans tous les cas, c'est un fou dangereux, nous aviserons à le faire enfermer. »

« A propos de quoi vous a-t-il laissé sa carte? demanda-t-il à Potomac.

— Je devais lui envoyer une dépêche pour le prévenir de votre arrivée. Il m'a dit ceci : « Prévenez ces messieurs que je sais tout » ; et, pour être bien sûr que je ne l'oublierais pas, il me l'a fait répéter. »

Confondu d'une pareille impudence, M. Triquet fit ce geste que nous faisons tous pour indiquer que nous renonçons à trouver le mot d'une énigme; il donna en avant un petit coup de tête bien sec, accompagné d'un mouvement nerveux des deux bras qui amena ses deux mains ouvertes, le pouce en dehors, à la hauteur de ses épaules.

A suivre. J. GIRARDIN.

L'AFRIQUE CENTRALE [1]

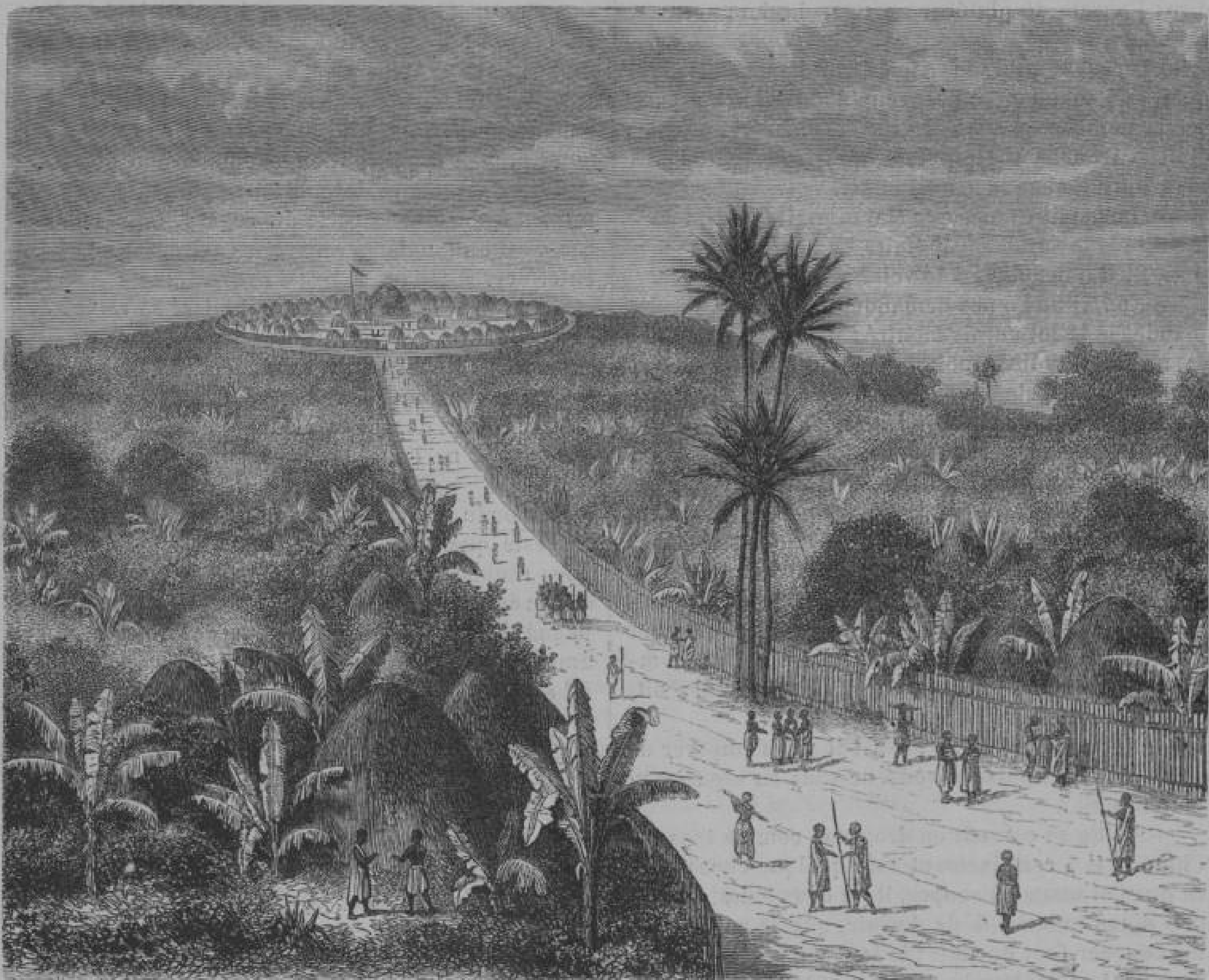
Notre dernière causerie sur les récentes découvertes dans l'intérieur de l'Afrique a été presque entièrement consacrée au beau voyage du capitaine Cameron de Zanzibar à la côte atlantique. En terminant nous annoncions le retour en Europe de Henri Stanley qui venait de son côté de parcourir la vaste région des sources du Nil déjà explorée par Speke et Baker et de reconnaître le premier la vallée entière du grand fleuve Congo. Les renseignements qui nous étaient parvenus jusqu'alors ne nous avaient permis que d'indiquer rapidement l'itinéraire de l'intrépide voyageur, mais depuis, la relation de Stanley a paru, et nous allons pouvoir analyser de plus près, d'après le *Tour du monde*, cette merveilleuse expédition qui éclipse par ses étonnants résultats toutes les explorations antérieures.

1. Voy. vol. III, pages 359, 378, 394; vol. IV, pages 232, 247, 277; vol. VIII, pages 55, 71, 90, 118; et vol. XI, pages 72, 86, 104, 119.

I

La pays du roi M'tésa.

Nous ne reviendrons pas sur les débuts mêmes de l'expédition, que nous avons déjà décrits en détail (voy. vol. VIII, page 118, et vol. XI, page 118).



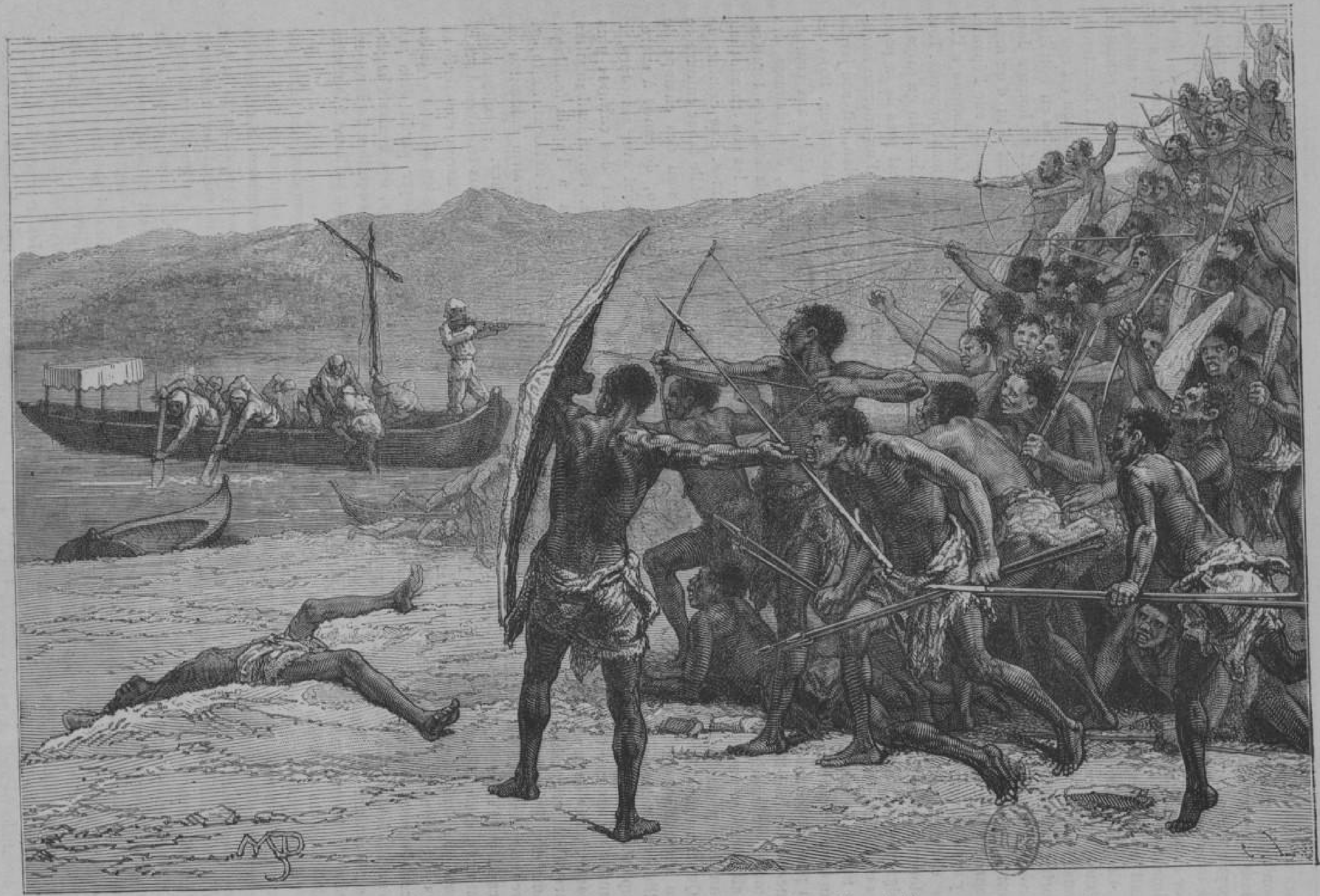
Le palais du roi M'tésa (P. 218, col. 1.)

Rappelons seulement que Stanley, parti de Zanzibar au mois de novembre 1874, s'était dirigé vers le lac Victoria, à la tête d'une troupe de trois à quatre cents Africains commandée par trois Anglais. Il emmenait avec lui une barque démontée, la *Lady-Alice*, qui devait lui permettre de naviguer sur les lacs ou rivières qu'il rencontrerait. Son capital de voyageur était représenté par 9000 kilogrammes d'étoffes et de marchandises diverses destinées à payer les frais de portage et les droits de passage.

Le 24 février 1875, après une marche pénible à travers un pays hostile, durant laquelle il perdit un de ses compagnons européens, Stanley atteignait le lac Victoria, et le 8 mars, monté sur la *Lady-Alice*, il s'aventurait sur cette mer inconnue. Au mois d'avril il atteignait la capitale du roi M'tésa, située au nord du lac. C'est là que nous avons laissé le voyageur que nous allons suivre maintenant plus fidèlement.

Stanley fut surtout frappé par la civilisation relativement avancée et par la puissance réelle de cet empire nègre.

Le roi fit sur lui une impression des plus favorables. « La surprise, écrivit-il, avec laquelle je trouvais dans le personnage que Speke nous avait dépeint, alors avec raison, comme un despote vaniteux, emporté, frivole et sanguinaire, la surprise avec laquelle je trouvais dans ce barbare un homme calme et digne, dont les questions et les remarques prouvaient une intelligence que je ne m'attendais pas à rencontrer en Afrique, était sans doute la principale cause de mon admiration. Mais voir cet homme si bien mis, entouré d'une cour également intelligente et parée, chef suprême d'une grande région où les étrangers arrivaient en foule ; entendre



La *Lady-Alice* attaquée par les indigènes de Bambireh (P. 219, col. 1.)

ses sujets parler de lui avec respect, ses hôtes faire son éloge, suffisait à lui gagner une place honorable dans mon estime. Enfin la libéralité vraiment royale de ses présents, la courtoisie de ses paroles, le ton sincère de ses offres, me le faisaient considérer comme un être généreux qui, malgré un vif sentiment de son mérite et de sa puissance, comprenait les besoins, les désirs et la dignité d'autrui. »

Ce potentat nègre marche toujours accompagné d'une pompe tout asiatique. Une foule de pages, de musiciens, de porte-étendards lui fait un brillant cortége. Il a une armée où règne une discipline sévère, et sa flotte commande les eaux du lac. Parlant d'une revue navale que donna le roi en son honneur, Stanley dit : « Dans les quarante canots, il y avait environ douze cents hommes. Le capitaine de chaque embarcation était vêtu d'une robe de cotonnade blanche, et coiffé d'un morceau d'étoffe, soigneusement ajusté en manière de turban. Par-dessus la robe blanche, l'amiral portait une sorte de tunique cramoisie, décorée d'une profusion de ganses d'or; pour coiffure, il avait le fez de Zanzibar. En passant devant nous, chaque capitaine saisit sa lance et son bouclier avec la fierté du matador qui demande au juge de la Plaza d'admirer ses prouesses, et alla prendre part à la petite guerre dont on nous donnait le spectacle. »

Quant au pays, le voyageur en fait une description singulièrement attrayante. « Du haut de la colline qui porte le palais du roi on embrasse un coup d'œil admirable. De tous côtés ondule en grandes vagues une terre inondée de soleil ; terre féconde, parée de la verdure éclatante des premiers jours d'été, rafraîchie par les brises du lac. Des mamelons, des cônes détachés, des masses tabulaires surgissent de ce riant et mystérieux paysage et captivent l'attention du spectateur. Sur des crêtes lointaines, des villages, des bosquets de bananiers, encore plus frais que les autres, annoncent que le pays est populeux. De sombres lignes sinueuses tracent le cours de ravins boisés, des tapis herbus marquent les pâturages. De larges dépressions laissent deviner des jardins et des champs; puis toute cette magnificence va se fondre au loin dans le bleu d'un vaste horizon.

» Pour voir l'Africain dans toute sa beauté, il faut aller le chercher dans la région de l'équateur, à l'ombre fraîche des bananeraies, au milieu de l'abondance que produit cette terre féconde. Après avoir été frappé de la teinte merveilleuse, de la puissance, de l'éclat de cette feuillée gigantesque, de la profusion de ces grappes massives, de cette végétation constamment printanière sous un ciel de feu, on remarque que les habitants s'harmonisent avec le paysage, et sont non moins parfaits dans leur genre que les fruits gonflés de sève qui pendent au-dessus de leurs têtes. Tous leurs traits semblent proclamer qu'ils vivent au milieu de grasses prairies, de vallées fertiles, dans un pays de laitage, de miel et de vin. La vigueur de ce sol, qui ne connaît pas de repos, paraît s'être infusée dans leurs veines ; leurs yeux brillants, au regard rapide, semblent refléter les rayons du soleil ; leur corps d'une belle nuance de bronze, leur peau fine, lustrée, leurs bras et leurs flancs aux muscles fortement accusés, tout leur être annonce une vie exubérante.

» Voyons chez lui un de ces hommes robustes, un paysan de l'Ouganda. Ses jardins sont bien tenus, ses champs couverts de grain ; sa maison est neuve, ses cours sont soignées, ses palissades en bon état. De cette case bien construite sort un homme dans la force de l'âge ; il est proprement vêtu d'un manteau brun, d'étoffe d'écorce, attaché sur l'épaule, et qui tombe jusqu'aux pieds. Cet homme a l'air content, mieux que cela, extrêmement heureux. Tout en arrangeant son manteau avec le soin qu'exige le décorum, il gagne le siége qui est près de la porte de sa cour extérieure, à l'ombre d'un énorme bananier. Devant lui, au premier plan, est son jardin qu'il regarde avec une douce satisfaction. Dans les plates-bandes, que séparent les allées aux courbes gracieuses, il y a des patates, des ignames, des petits pois, des fèves, des voandzéias, des tomates, des haricots d'espèces diverses, les uns traînant sur le sol, les autres ayant des rames. Une ceinture de caféiers, de ricins, de manioc et de tabac entoure ce jardin plantureux. A côté, sont des champs de millet, de sésame, de sorgho, de canne à sucre. Derrière la case, et l'enveloppant avec ses cours, se trouvent des bananeraies, puis des cultures plus étendues que les précédentes. Parmi les bananiers s'élèvent de grands figuiers à l'épais feuillage, dont l'écorce fournit le vêtement national. Enfin, au delà des plantations est une prairie commune où paissent les chèvres et les vaches.

» Si nous entrons chez lui, nous trouvons dans la première cour une petite hutte carrée, consacrée au *mouzimou* de la famille. D'après les offrandes qui lui sont faites, ce génie du foyer paraît être peu exigeant. Les moindres choses, des boules d'argile, des brins de genévrier, des coquilles de limaçon, un petit fagot d'herbes diverses, suffisent à le rendre propice.

» De cette cour, nous passons dans une autre par une porte latérale, et nous sommes en face d'une grande hutte conique, soigneusement bâtie, dont la porte cintrée est coiffée d'une projection de la toiture. Au-dessus du portail se voient des talismans, chargés de garder la maison et ce qu'elle renferme.

» Nous entrons; l'obscurité nous empêche de rien voir. Peu à peu cependant nous apercevons ce qui nous entoure; d'abord une multitude de piliers qui supportent le toit: piliers si nombreux que l'on dirait un antre en pleine forêt, et qui ont le double avantage d'arrêter l'étranger et de guider le propriétaire, car ils forment des avenues conduisant à chaque meuble, à chaque point du logis. Un clayonnage divise l'intérieur en deux chambres. Dans celle

de derrière, autour de la muraille, sont des bancs, faits en canne et formant siége et couchette.

» L'ameublement est assez pauvre ; deux tabourets, sculptés dans un bloc de bois, une sorte de trictrac du pays, une demi-douzaine de pots de terre, une auge pour la fabrication du vin de banane, des bassins faits avec de l'herbe ou des tigelles de bois souple, quelques lances, un bouclier, un tambour, des bâtons à grosse pomme, une ou deux serpes, une couple de houes, de l'étoffe d'écorce, des tuyaux de pipe, forment tout le mobilier.

» Derrière la maison du maître s'élèvent deux cases d'apparence plus modeste ; ces cases ont des cours très-propres où les femmes sont à l'ouvrage. Les unes font avec des bananes une pâte d'où, après fermentation, elles extrairont le *marammba*, sorte de vin ou de cidre d'une saveur délicieuse quand il est bien fait. D'autres épluchent des herbes pour la cuisine, ou en assortissent pour composer des drogues magiques ; d'autres encore font sécher du tabac. »

Le 17 avril, Stanley, ayant obtenu de M'tésa une escorte de vingt canots, s'embarqua pour compléter son périple du Victoria. Après quelques jours de navigation, il atteignit l'île de Bambiréh, située dans la partie sud-occidentale du lac. Les indigènes, qui s'étaient d'abord montrés bienveillants, conçurent le projet de piller le voyageur, et cernèrent la *Lady-Alice* qui dut quitter le rivage sous une grêle de flèches, auxquelles Stanley riposta par quelques coups de fusil. Enfin il atteignit la pointe méridionale du lac, où il avait laissé le gros de sa troupe avant sa visite à M'tésa ; il y apprit la mort du second de ses compagnons européens. Empruntant des canots au petit roi nègre de l'Oukéréoué, il embarqua cette fois tous ses gens, et reprit la route de la capitale de M'tésa.

A suivre. LOUIS ROUSSELET.

UN NID [1]

IV

La grande fête.

Daniel était aussi fidèle à ses promesses qu'il était persévérant au travail. Le long jour d'été commençait à peine à poindre, et déjà il était dans l'atelier, s'escrimant de son mieux avec le balai et la tête de loup. « Puisqu'on veut que je nettoie, je nettoierai, » avait-il dit. Tous les paniers, toutes les vieilles caisses avaient été mis en réquisition. « Il faudra au moins deux voyages de l'âne Martin pour emporter tous les copeaux, » avait prononcé le grand frère ; Laurette s'était empressée de communiquer cette bonne nouvelle à Léon avant son départ pour le collége. La grande fête était fixée au lendemain. C'était jeudi : Léon n'allait pas à la ville. Laurette gardait son pain et ramassait toutes les miettes pour nourrir les poules. « Elles donneront plus d'œufs demain, déclarait la petite fille. Il faut bien que nous ayons chacun deux œufs durs ; c'est si bon ! » Mme Calanville se récriait. « Un œuf me suffira, disait-elle. — C'est égal, maman, il nous en faut quinze. Emma n'a que dix-huit poules ; s'il y en a de paresseuses demain, nous n'en aurons pas assez. » Emma riait : elle avait préparé une surprise.

L'atelier était propre lorsque M. Calanville y entra. L'aube du jour ne le voyait plus au travail : il était souvent réveillé par les cris de la petite Dorothée ; il aimait, le matin, à la contempler dans son berceau ou dans les bras de sa mère. Daniel ne le pressait pas ; il était heureux du bonheur qui rayonnait dans les yeux de sa mère ; il en était d'ailleurs arrivé à se convaincre que le travail de son père était impuissant, et que les inventions innombrables qu'il avait ébauchées ou presque achevées n'étaient pas destinées à recevoir de ses mains la dernière application pratique. Silencieusement, le jeune homme cherchait à suppléer lui-même à cette terrible lacune de l'esprit inventif. « Je n'ai pas une étincelle du génie de mon père, s'avouait-il franchement à lui-même ; mais si j'avais eu vingt ans, il y dix ans, je crois qu'il y aurait ici bien des choses achevées. » Le courage ne manquait pas à Daniel, mais il se défiait de son intelligence. « Je comprends trop lentement, » pensait-il.

Tout en balayant l'atelier, et suivant la prévision de M. Calanville, il avait retrouvé plus d'un écrou, d'une vis, d'un petit outil égaré pendant de longs jours. Toutes ces découvertes étaient symétriquement arrangées sur une planche. Les paniers de copeaux formaient une pyramide imposante à la porte. Les nuages de poussière commençaient à retomber : Daniel avait épousseté imparfaitement. « Je n'y entends pas grand'chose, disait-il en riant, et d'ailleurs dans une heure nous recommencerons à limer, à raboter, à scier ; et ce sera comme avant. — Sauf ce qui aura disparu, » insistait Emma qui était venue rejoindre son frère, un plumeau à la main. Sous la direction de la jeune fille, la poussière s'était trouvée délogée des coins reculés où elle reposait depuis longtemps en paix.

Daniel était absorbé dans la contemplation d'un vieux dessin qu'il avait découvert derrière une pile de bois ; son père se pencha sur son épaule pour le regarder avec lui : « Ah ! oui, dit-il, c'est la nouvelle pompe pour les machines à vapeur. Le modèle est là-haut ! et il désignait une planche élevée ; il n'y manque pas grand'chose, je ne l'ai jamais fini ; » et prenant le papier des mains de son fils, il commença une démonstration des avantages de son invention, si claire, si animée, si brillante, que Daniel, en-

1. Suite. — Voyez pages 170, 188 et 204.

chanté, ne put s'empêcher de s'écrier : « Mon père, je vous en prie, descendons ce modèle de là-haut, mettez-y la dernière main, et puis expliquez vous-même le perfectionnement à qui de droit : tout le monde comprendra, puisque je comprends. »

L'inventeur avait passé le bras autour du cou de son fils. « Ah! tentateur! dit-il, tu veux me détourner de ma grande entreprise; il faut, il faut la finir; tout ceci, tu le comprends; mais Dorothée ne s'élèvera pas avec des petites idées comme celles-là; quand mon nom sera célèbre, vous ferez de l'argent avec des inventions sur lesquelles personne ne jetterait aujourd'hui un coup d'œil. »

Daniel sentait la vérité des paroles de son père, mais le doute avait pénétré dans son âme. « Nous vivrions cent ans qu'il n'achèverait jamais rien, se disait-il; et combien de temps vivra-t-il? » Le cœur du fils se serrait en remarquant la taille courbée, les joues creuses et les mains osseuses de M. Calanville. « Il s'est usé en vain, pensait-il, il a épuisé sa force inutilement et sans fruit. »

Ces pensées qui lui étaient habituelles assombrissaient toujours le front de Daniel; il avait eu envie un moment de se refuser à prendre part à la fête qui se préparait. « Nous avons trop à faire dans l'atelier, disait-il avec impatience à Laurette qui insistait; d'ailleurs tout le monde n'est pas si gai que toi. »

Mme Calanville entendit les réclamations de la petite fille qui était tentée de pleurer : « Daniel! » dit-elle; son fils s'empressa à ses côtés : « Daniel, je t'en prie, viens aujourd'hui à la prairie et emmène ton père; un jour de repos lui fera du bien; il n'en a pas fait autant depuis dix ans.

— Il ne manquera pas à la fête en l'honneur de Dorothée! répondit le jeune homme; d'ailleurs il l'a promis à Laurette.

— Alors je compte sur toi comme sur mon invité spécial; » et Mme Calanville appuyait la main sur le bras de son fils aîné; Daniel sourit avec effort. « Mon pauvre garçon! pensait la mère, le fardeau de soucis a été au-dessus de ses forces; mais maintenant que son père va mieux, il achèvera sa machine, il arrivera à ses fins, sa réputation sera faite et nous serons si heureux! si heureux! »



Il faudra deux voyages de l'âne Martin. (P. 219, col. 1.)

Les baisers pleuvaient sur le petit visage de Dorothée, qui se réveilla et qui se mit à pleurer.

Les préparatifs étaient achevés, et la carriole de l'âne Martin était chargée pour la troisième fois. Deux voyages avaient été consacrés à transporter les tas de copeaux dans une petite bruyère inculte à côté de la prairie. « Dans le bois, on mettrait le feu aux arbres; dans la prairie, on gâterait le foin; ici, il n'y a ni foin ni bois, » disaient les enfants. Sur les branches de deux genêts gigantesques, on avait étendu un vieux châle afin de faire une tente pour Amélie et pour Dorothée. Déjà le fauteuil roulant de la petite malade était à la porte. « La voiture de madame est avancée, » avait déjà annoncé plusieurs fois Laurette. La petite fille avait été ignominieusement chassée de l'office par Sa Majesté et par le Ministre de l'Intérieur. La mère et sa fille aînée couvraient mystérieusement les paniers.

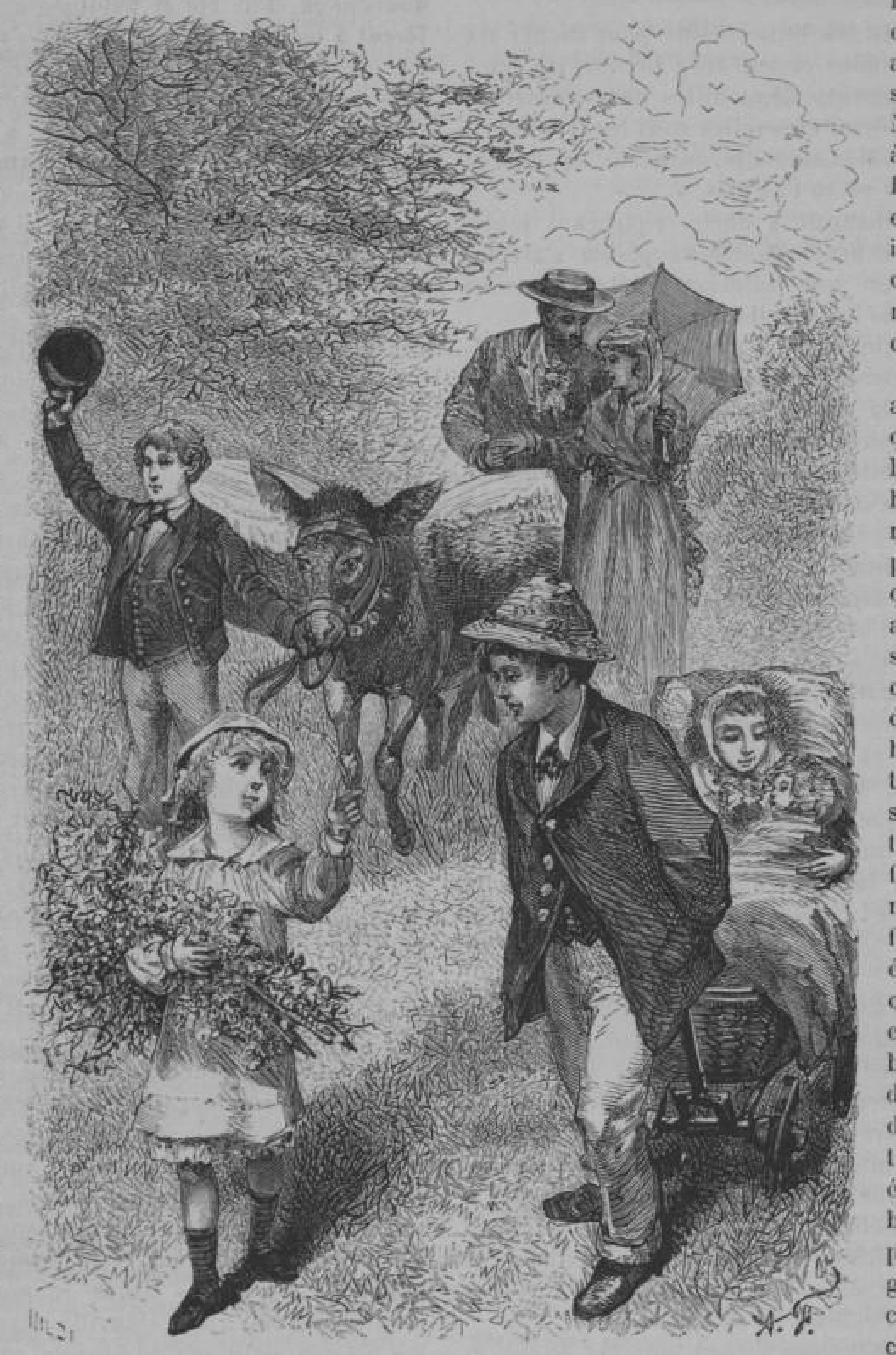
La cavalcade s'était mise en mouvement. Léon conduisait l'âne Martin avec les précautions qu'exigeait le bon état des provisions; Daniel traînait la voiture d'Amélie; sur les genoux de celle-ci reposait Dorothée, couronnée d'une guirlande de petits boutons de roses par-dessus son bonnet. L'héroïne de la fête dormait, et c'était le secret espoir de sa mère que le sommeil se prolongerait jusqu'à la fin du déjeuner. « Sans quoi, nous n'aurions plus un moment de repos, » pensait-elle. La petite princesse Dorothée ressentait déjà les mauvais effets d'un trop grand nombre de courtisans : elle était très-exigeante et criait de toutes ses forces dès qu'on ne lui obéissait pas sur-le-champ.

En arrivant dans la bruyère, Laurette, qui donnait la main à son père, ne fit qu'un bond jusqu'aux tas de copeaux déjà tout prêts à allumer. Elle les contemplait d'un œil inquiet. « Léon, dit-elle, courant vers son frère, il me semble qu'ils étaient plus gros! » Léon laissa tomber le licou de l'âne, qu'il était en train d'ôter : « Je crois vraiment que tu as raison! s'écria-t-il. Quelqu'un est venu par ici et nous a volé nos plus belles bûches! on a refait l'édifice tant bien que mal.

— Plutôt mal que bien! » Daniel s'était arrêté comme Léon, laissant Amélie dans sa petite voiture. « Vois comme les bases sont ébranlées; le feu s'al-

lumera tout de suite. Ce sont ces coquins de la Lande qui auront passé par là! »

Au delà de la petite terre de M. Calanville, non loin de la bruyère, s'étendait une langue de bois taillis, étroite et desséchée, au pied de laquelle le terrain était si pauvre, si rocailleux, si rebelle à la culture, que le propriétaire auquel il appartenait n'avait pas cherché à en tirer profit. Peu à peu quelques cahutes s'y étaient élevées, bâties en planches, en branches d'arbres, en terre; là s'étaient rassemblées des familles errantes, misérables et mal famées, qui désolaient le pays par leurs déprédations. Ils payaient une petite redevance pour l'occupation du terrain, et le propriétaire s'était refusé à les renvoyer. « Cette lande me rapporte ainsi quelque chose, disait-il; si ces coquins n'étaient pas là, je n'y nourrirais pas six moutons. » Déjà Daniel et Léon jetaient autour d'eux des regards menaçants. « Quel bonheur que nous ayons apporté les provisions avec nous! » disait Emma. Au même instant Amélie fit un signe; Laurette s'en aperçut; elle courut à sa sœur; elle allait crier, car ses yeux avaient suivi la même direction que ceux d'Amélie. La petite malade lui mit la main sur la bouche. « Tais-toi, dit-elle; appelle seulement papa. » Et comme l'enfant impatiente courait à Daniel :



Daniel traînait la voiture. (P. 220, col. 2.)

« Papa! » répéta Amélie.

M. Calanville s'était approché. « Papa! dit tout bas la jeune fille, il y a là-bas, tout près du peuplier, derrière un buisson de genièvre, un des enfants de la lande; je ne sais pas lequel, je n'ai vu que ses yeux et ses cheveux; c'est celui qui a emporté notre bois, bien sûr, et ce n'est pas agréable de le sentir si près... Ne le dites pas à Daniel ou à Léon, ajouta-t-elle vivement; ils sont trop en colère, ils pourraient lui faire du mal. »

M. Calanville avait fait quelques pas, et ses longues enjambées l'amenèrent à côté du peuplier, avant que l'enfant, absorbé par le spectacle inaccoutumé d'un déjeuner sur la bruyère, eût entendu le bruit de sa marche. C'était une petite fille blonde comme le lin le plus fin; les boucles épaisses de ses cheveux étaient entremêlées de brins de paille, de fleurs fanées, de feuilles mortes; ses habits étaient en lambeaux, et ses petits membres grêles étaient couverts de traces de coups et d'écorchures. L'eau n'avait pas approché de son visage depuis bien des jours.

M. Calanville mit la main sur l'épaule de la petite sauvage; en vain il avait quitté pendant de longues années le pays où il était né, pour vivre successivement dans les contrées les plus diverses; son origine et son éducation campagnardes se retrouvaient lorsqu'il était mis en contact avec des paysans.

« Que fais-tu là ? demanda-t-il à l'enfant sans brusquerie, mais d'un ton d'autorité.

— Je regardions ! et la petite fille levait sur son interlocuteur des yeux bleus et purs comme l'azur des cieux.

— Et, en regardant, tu voles mon bois ! » continua M. Calanville.

L'enfant étendit les bras comme pour cacher ses dépouilles. Ses mains étaient trop petites, les lambeaux de la jupe trop déguenillés pour couvrir le tas de bûches à demi ensevelies sous les feuilles.

« Lève-toi, dit M. Calanville, ramasse ce bois et reporte-le au tas où tu l'as pris. »

L'enfant commençait à obéir, chargeant lentement ses petits bras. Tout à coup elle s'arrêta, comme saisie par une réflexion subite. « J'avons pris à tous les tas ! » dit-elle d'un ton plaintif.

Mais déjà Daniel et Léon avaient observé le colloque; ils s'étaient élancés vers la retraite de la petite voleuse, la réprimandant vivement, tout en reprenant triomphalement leurs bûches disparues. Lorsque la cachette fut vide, l'enfant laissa tomber ses bras d'un air triste. « Il n'y a pas de bois chez nous, dit-elle, et je serons battue si je rentrons sans fagots et sans pain.

— Si tu avais demandé un fagot, nous te l'aurions peut-être donné; et Daniel prenait sa voix la plus sévère. Mais tu l'as pris, tu n'auras rien : tant pis pour toi si tu es battue. »

Mais déjà Laurette commençait à pleurer : « Maman ! maman ! et elle tirait la robe de sa mère, occupée à sortir des paniers toutes les provisions. Maman, est-ce que je ne pourrais pas lui donner un de mes œufs et une de mes pommes de terre? C'est si triste d'avoir faim, et d'être battue encore par-dessus le marché ! Ça ferait de la peine à Dorothée, j'en suis sûre..... Oh! maman ! il y a un poulet rôti ! »

La *surprise* d'Emma avait un succès d'enthousiasme ; tout le monde, les grands comme les petits, se pressait autour du plat sur lequel reposait la belle volaille dorée, appétissante, mets inconnu pour Laurette, rare dans le souvenir de tous. Il fallait une occasion comme la fête de la petite souveraine de la famille, pour décider la soigneuse ménagère à sacrifier un des élèves qu'elle envoyait d'ordinaire au marché. La toilette des trois sœurs, et souvent celle de la mère, dépendait depuis longtemps des profits qu'Emma retirait de sa basse-cour.

La vue du poulet avait ouvert tous les cœurs et apaisé tous les ressentiments. « Nous ne pouvons pas faire un festin de Balthazar et laisser cette enfant s'en aller chez elle mourant de faim, » avait prononcé Léon lui-même. La petite fille des landes partit les mains pleines. Laurette avait demandé la permission de lui donner deux bûches. « Il faut bien qu'elle fasse cuire ses pommes de terre, » disait l'enfant.

On avait fini de déjeuner, et M. Calanville annonçait hautement l'intention de ne pas dîner ce jour-là. « Après avoir mangé du poulet et de la crème à midi, disait-il, je ne compte pas retomber le soir sur les choux et les navets. — Il y a des carottes, papa ! » cria Laurette. Mme Calanville rougissait : « Les légumes vous ennuient, mon ami? demanda-t-elle doucement. J'ai été si habituée à vous voir indifférent à votre nourriture, que je n'y ai peut-être pas fait assez attention..... Le potager est une grande ressource..... — Et bien souvent vous n'en avez pas d'autres, reprit le père, comme s'il continuait la phrase de sa femme. Ne vous tourmentez pas de ce que je mange, Marguerite; c'est toujours bien assez pour ce que je gagne, » ajouta-t-il amèrement.

L'abattement saisissait de nouveau le chef de famille; quelque contrainte gagnait les enfants, car leur mère était devenue triste ; le ciel bleu, la riche verdure, les joyeux visages qui l'entouraient, tout s'était voilé à ses yeux, même la petite Dorothée qui dormait encore sur les genoux d'Amélie; mais Léon et Laurette n'étaient pas venus déjeuner sur la bruyère dans un but mélancolique : ils avaient secrètement attaché de longues guirlandes de feuilles entre les arbres qui servaient d'abri au campement champêtre. « Voilà un arc de triomphe pour maman et Dorothée, » criait Laurette. Au même instant les longs bras de Daniel fixaient au centre de la guirlande une couronne de fleurs; au milieu étaient écrit ces mots en pâquerettes des champs : « A maman, à Dorothée. » En vain Laurette avait conjuré Emma de lui accorder quelques brins de ses géraniums roses, afin de tracer l'inscription avec leurs éclatants pétales. Emma aimait ses géraniums presque autant que ses poulets; elle avait renvoyé la petite fille aux fleurs des champs. « Il y en a assez dans toutes les prairies, sans abîmer notre pauvre petit jardin, » avait-elle dit. Dans son département particulier, le ministre de l'intérieur exerçait une autorité incontestée. Laurette avait ravagé les bois et les prés.

La petite Dorothée se réveillait aux pétillements du feu qui commençait à s'allumer; Mme Calanville avait enlevé le châle étendu sur les tiges de genêts, et elle avait traîné Amélie à l'ombre des grands arbres. Emma commençait déjà à emballer la vaisselle; les garçons étaient absorbés par le soin d'attiser le feu, de ramasser les bûches qui s'écroulaient, de rejeter les tisons enflammés qui s'éparpillaient au loin. M. Calanville était aussi actif que ses fils aux alentours du brasier; sa femme s'en réjouissait : « Ton père dormira bien cette nuit ! » disait-elle à Amélie.

Au même instant un grand cri s'éleva. M. Calanville tirait Léon par sa veste ; Daniel serrait dans ses mains la robe et le tablier de Laurette qui avaient pris feu lorsque la petite fille s'était imprudemment avancée pour jeter dans les flammes une touffe d'herbes sèches. La mère accourait tremblante, mais déjà le danger était passé. « Il n'y a pas de mal, »

disait Léon. « Il n'y a pas de mal, » répétait Daniel, qui cachait ses mains. Lorsque Mme Calanville le força à les lui montrer, elle trouva des brûlures plus sérieuses qu'elle n'avait cru. Le jeune homme rougissait et pâlissait tour à tour. Deux pommes de terre qui restaient furent promptement râpées et appliquées contre les brûlures. La douleur diminuait. « Ce n'est rien maintenant, » insistait Daniel; son père fut obligé de faire acte d'autorité pour conduire lui-même la voiture d'Amélie. Daniel soutenait que ses mains pouvaient rendre les mêmes services qu'à l'ordinaire. Il ne le répéta plus lorsqu'il eut saisi l'anse d'un grand panier et qu'il essaya de le soulever.

Cependant Dorothée s'était mise à crier; elle avait pris peur lorsque Laurette s'était avancée vers le brasier, quand les flammes montaient au ciel et que chacun paraissait effrayé. « C'est drôle, maman, disait Amélie, il semble qu'elle ait compris le danger que courait Laurette. — Les petits enfants, sont comme des sensitives, repartit la mère, tout ce qui est en l'air agit sur eux. Si la personne qui les soigne est agitée ou de mauvaise humeur, leur caractère à eux s'en ressent. » En prenant Dorothée dans ses bras, Amélie se promettait de n'être jamais de mauvaise humeur quand sa petite sœur lui serait confiée. La fumée du brasier déclinant commençait à souffler dans tous les visages, le vent avait changé; tous les yeux se remplissaient involontairement de larmes. La cavalcade se reforma, la voiture d'Amélie en tête; l'âne Martin et la carriole fermaient la marche. Laurette était un peu moins éloquente que de coutume. « Nous nous étions tant amusés! le déjeuner était si bon! le feu était si beau! disait-elle. — Si beau que ma petite folle a perdu la tête et n'a plus fait attention à ce qu'elle faisait, reprit doucement la mère, qui avait lu le trouble dans les yeux de l'enfant. Il faut remercier Dieu, Laurette, car tu aurais pu être horriblement brûlée, si Daniel ne t'avait si vite saisie dans ses bras. »

La pauvre Laurette retenait à grand'peine ses pleurs : « Mais il a les mains brûlées, maman, il souffre, j'en suis sûre; je l'ai vu une fois qui se mordait les lèvres, et c'était pour s'empêcher de crier. Les hommes ne crient pas. — Léon a bien crié quand il a vu ta robe en flammes, et il allait à ton secours en passant au travers du brasier, ce qui aurait fait deux enfants brûlés au lieu d'un. Par bonheur, votre père et Daniel ont eu plus de présence d'esprit. » Laurette s'attacha aux pas de Daniel, épiant le visage de son frère. En arrivant à la maison, les deux travailleurs se dirigèrent sur-le-champ du côté de l'atelier. « Mais tu ne peux rien faire, Daniel, » s'écrièrent à la fois la mère et les sœurs. M. Calanville s'arrêta au milieu de l'allée.

— C'est vrai, dit-il, je n'y avais pas pensé; encore un retard; je vais faire demander un mécanicien à Caen!

— Mes mains seront bientôt guéries, mon père, dit Daniel, et je ne serai pas fâché de profiter de l'occasion pour étudier un peu à fond tous vos dessins et vos projets. Je travaille encore comme un manœuvre, sans savoir où vous voulez aller.....

— Je ne le sais pas toujours moi-même, murmura l'inventeur entre ses dents, » comme il ouvrait la porte de son atelier. Personne ne l'entendit. Daniel se dirigea, en entrant, vers les grands portefeuilles remplis de dessins.

A suivre. Mme DE WITT, née GUIZOT.

LES CORPS DÉTONANTS[1]

LA NITRO-GLYCÉRINE

La nitro-glycérine est formée, comme son nom l'indique, d'acide nitrique et de glycérine. Si vous vous souvenez que la glycérine, ce corps onctueux par excellence, avait été primitivement appelé *principe doux*, vous remarquerez peut-être avec surprise que ce corps doux ait servi à la formation de cet engin, le plus destructeur qu'on connaisse, qui s'appelle la nitro-glycérine. En versant de la glycérine dans un mélange d'acide azotique et d'acide sulfurique on obtient une huile jaunâtre, lourde, qui se dépose au fond du mélange et que le moindre choc fait détoner.

La puissance explosive de cette huile est *cent dix fois* plus grande que celle de la poudre. Nous n'aurions, hélas! que l'embarras du choix pour vous signaler les effroyables catastrophes dues au maniement de ce terrible engin destructeur. En 1868, une voiture portant 1800 kilogrammes de nitro-glycérine stationnait devant une mine lorsque, tout à coup, une détonation épouvantable ébranla la terre à plusieurs lieues de distance : « L'atmosphère fut comme traversée par un souffle furieux, les maisons furent secouées jusque dans leurs fondements... A la place qu'occupait le chariot, il y avait un véritable gouffre... Les arbres, dans un certain rayon, n'avaient plus une feuille, leurs troncs étaient tordus et déchirés; les moissons, sur une grande étendue, étaient balayées comme si un cyclone avait fauché le pays. »

Retenez de ce triste récit ce fait, que la nitro-glycérine agit principalement de haut en bas, témoin ce trou béant qu'elle creusa sous le chariot.

LA DYNAMITE

Un chimiste anglais, Nobel, a donné le moyen d'utiliser la force explosive de la nitro-glycérine en supprimant les dangers auxquels donnait lieu son emploi. Nobel ajoute tout simplement du sable fin

1. Suite et fin. — Voy. 206.

avec la nitro-glycérine et ce mélange, qu'il appelle *dynamite*, a la propriété curieuse de détoner avec la plus grande énergie par le choc et de rester inoffensif quand on l'enflamme.

Citons deux expériences caractéristiques faites par Nobel. De la dynamite est placée dans des boites en papier ; on y met le feu avec une allumette : la dynamite brûle vivement mais sans détonation. Au contraire, on place de la dynamite dans des boites de papier identiques aux précédentes, mais armées d'une capsule amorcée avec un composé détonant; ces boites sont placées sur une planche de chêne de 2 mètres de longueur sur 23 centimètres de largeur et 5 centimètres d'épaisseur. On frappe la capsule, la dynamite détone et la planche est en *mille morceaux*.

Ainsi, avec une flamme, innocuité absolue; avec une capsule, développement d'une force explosive considérable. Le transport de la dynamite ne présente même aucun danger, car des chocs légers ne la font pas détoner. On prit, pour le démontrer, une boîte de sapin contenant près de 4 kilogrammes de dynamite et on la lança, d'une hauteur de 20 mètres, sur un lit de roches dures. Le choc fit éclater les jointures de la boite, mais la dynamite ne s'enflamma pas.


Explosion par la dynamite. (P. 223, col. 1.)

Nous n'enregistrerons pas les nombreuses expériences qui donnent la mesure de la puissance de ce nouvel engin. Si la dynamite, qui a une force brisante remarquable, ne peut être employée dans l'intérieur de nos fusils ou de nos canons qu'elle ferait éclater, elle a sa place toute marquée dans les mines, dans les carrières. Elle peut être impunément mouillée et convient parfaitement lorsqu'il s'agit de faire sauter des roches submergées.

Maintenant que nous connaissons les propriétés spéciales des différents corps détonants, nous pouvons vous faire connaître une série d'intéressantes expériences qui vont jeter un jour tout nouveau sur la façon d'expliquer les explosions.

L'explosion des corps détonants ne paraît avoir lieu que sous l'influence d'une action mécanique qui fait vibrer les plus petites parties de ces corps, les molécules de ces corps, comme l'on dit. Ainsi, si l'on soumet la nitro-glycérine à l'action d'une forte chaleur, on obtient une inflammation et une combustion graduelles, que n'accompagne aucune explosion; mais si on la soumet à un *choc* brusque, comme celui d'un marteau, on obtient une explosion accompagnée d'une détonation violente. Nous avons dit qu'il en était de même pour la dynamite ; seulement ce qui distingue ces deux corps, c'est qu'ils exigent, pour détoner, des chocs plus ou moins violents.

La vibration communiquée aux molécules d'un corps explosible le fait seule détoner; la chaleur est insuffisante, à moins qu'elle ne provoque elle-même un mouvement vibratoire. Mais cette vibration elle-même doit être plus ou moins grande selon que l'on s'adresse aux différents corps explosibles. M. Nobe la fait l'expérience suivante : Si l'on fait partir une capsule de fulminate de mercure à côté de coton-poudre et d'une fiole de nitro-glycérine, ce dernier corps détone avec la plus grande violence, la vibration qui lui a été communiquée a suffi. Au contraire le coton-poudre a été dispersé en flocons dans toute la chambre, mais aucune parcelle de ce coton n'a été décomposée. La même vibration qui a fait détoner la nitro-glycérine a été impuissante sur la poudre-coton.

Autre expérience bien curieuse. Prenons une contre-basse et, au moyen de morceaux de baudruche, fixons un corps détonant sur les différentes cordes de l'instrument. L'essai a été fait avec de l'iodure d'azote, corps explosible dont je ne vous ai pas parlé, ce corps n'étant susceptible d'aucune application pratique. Faisons vibrer les cordes au moyen d'un archet. Que va-t-il se passer? Dans aucun cas, l'iodure placé sur les deux cordes les plus basses ne détonera. Au contraire, il suffira d'un seul coup d'archet pour déterminer l'explosion de l'iodure placé sur la corde qui donne le son le plus élevé. Détendons un peu cette dernière corde, rien ne se produira; serrons-la de nouveau de manière qu'elle rende un son plus aigu, la détonation sera immédiate.

Cette expérience et bien d'autres du même genre ont permis de conclure que l'explosion des composés détonants doit être attribuée à un mouvement vibratoire particulier, qui varie avec la constitution et les propriétés de ces différents corps.

Albert Lévy.



La barbe de l'oncle Placide. (P. 228, col. 1.)

LE NEVEU DE L'ONCLE PLACIDE[1]

TROISIÈME PARTIE[2]

L'HÉRITAGE DU VIEUX COB

XXIX

Réapparition de M. Poinsett. — M. Triquet expédie à M. King d'abord une dépêche, ensuite une lettre. — M. Poinsett déploie une activité prodigieuse. — Top l'imite. — L'oncle Placide rivalise avec eux. — Comment il arriva que l'oncle Placide laissa croître sa barbe.

Au moment où Potomac ouvrait la porte, M. Poinsett en personne apparut sur le seuil.

« Je vous avais vu entrer, » dit-il sans préambule à M. Triquet, en lui tendant la main, après avoir, sans façon, repoussé Potomac qui faisait mine de lui barrer le passage.

M. Triquet lui raconta la disparition du testament et la fuite de Ah Fe.

« L'un a emporté l'autre, c'est clair, dit M. Poinsett, en dévisageant Potomac. Ce qui est clair aussi, c'est que le Chinois n'a pas la prétention d'exploiter le testament pour son propre compte, cela ne prendrait devant aucun tribunal. Ou bien il veut le revendre aux héritiers, ou bien il a été payé par quelqu'un pour le faire disparaître. »

M. Triquet fut émerveillé de cette façon expéditive et méthodique d'analyser une situation.

« Voici, je crois, dit-il, le personnage pour qui le Chinois a travaillé, » et il lui tendit la carte du colonel.

M. Poinsett regarda la carte avec attention, et dit d'un ton bref : « Quelles sont vos raisons de le croire ? »

M. Triquet lui refit mot pour mot le récit de Potomac.

M. Poinsett, pendant tout le récit de M. Triquet, avait tenu les yeux fermés, et il se frappait le bout du nez avec la carte du colonel. Quand M. Triquet eut fini, il rouvrit les yeux, et dit : « *Primo :* si la police faisait son devoir dans ce pays-ci, elle pourrait nous dire avec quel personnage le Chinois s'est abouché ; combien d'entrevues il a eues avec lui ; en quel endroit il les a eues, ce qu'il est devenu depuis son départ, et où gîte présentement le gentleman qui fait le commerce des testaments : or, la police ne sait rien de tout cela. Je ne veux pas conclure, par respect pour la police de ce pays-ci. *Secundo :* si j'étais venu directement de Chicago à San Francisco, comme j'en avais l'intention, je crois que les choses se seraient passées autrement ; mais j'ai été obligé de m'arrêter à Cheyenne pour une petite affaire, et comme on ne peut pas courir deux lièvres à la fois, pendant que j'envoyais du plomb à l'un des lièvres, l'autre prenait la poudre d'escampette. *Tertio :* le second lièvre a laissé des traces, et nous allons tâcher de le suivre à la piste. A supposer que nous perdions sa trace à travers champs, nous aurons tou-

1. Suite. — Voy. pages 1, 17, 33, 49, 65, 81, 97, 113, 129, 145 161, 177, 193 et 209.
2. Voy. la première partie, vol. X, pages 97 et suivantes ; et la deuxième partie, vol. XII, pages 209 et suivantes.

jours la ressource de le guetter au gîte quand il viendra réclamer son héritage.

— C'est vrai, dit M. Triquet, en adressant à Potomac de petits signes de tête pour l'encourager. D'ailleurs il y a un second exemplaire du testament à la Nouvelle-Orléans.

— Quand même celui-là disparaîtrait aussi ou serait falsifié, reprit M. Poinsett, du moment que nous avons l'éveil, nous tenons les faussaires pour ainsi dire entre l'index et le pouce. Ma seule crainte, c'est qu'ils ne prennent peur, et qu'ils ne renoncent à l'héritage.

— Diable! dit M. Triquet; si les deux testaments disparaissent, comment M. Charlier *junior* établira-t-il ses droits? Comment fera-t-il comprendre aux tribunaux que M. Cob n'est pas M. Cob, mais son oncle Constant Charlier, du Croisic? C'est justement dans les testaments que ces choses-là sont constatées! Encore si l'on tenait les faussaires, on pourrait les amener à faire des aveux; le tribunal pourrait leur faire entendre qu'il leur sera tenu compte de leur franchise. Diable! diable!

— Il y a quelqu'un, dit M. Poinsett, en posant sa large main sur sa poitrine, qui pourra établir, sous la foi du serment, l'identité de M. Cob et de M Constant Charlier. Ce quelqu'un-là n'est pas loin de vous en ce moment, monsieur Triquet. Le nom de ce quelqu'un-là commence par un *P* et finit par un *t*, monsieur Triquet. Ce quelqu'un-là a connu M. Charlier dans les mines de Californie, et a vécu plus de deux ans avec lui. Il est vrai que ce quelqu'un-là l'avait complétement perdu de vue depuis trente ans! »

Tirant alors de la poche de son gilet un petit morceau de papier détaché d'un journal, M. Poinsett le mit sous les yeux de M. Triquet. C'était la note que M. King avait fait insérer dans les journaux à propos du gentleman qui avait mystérieusement disparu. Pendant que M. Triquet lisait la note, M. Poinsett, avec la pointe de son cure-dent, appela son attention sur les deux signes caractéristiques: « Cicatrice en forme de V au front, une phalange de moins à l'annulaire de la main gauche! »

« Les deux blessures ci-mentionnées, dit-il, en prenant le ton professionnel, ont été produites par l'explosion d'une mine, en présence du quelqu'un dont je parlais tout à l'heure!

— *All right!* s'écria M. Triquet, en se frottant les mains; nous pouvons aller tranquillement de l'avant, sans nous inquiéter ni des testaments, ni des faussaires.

— Comme vous y allez, dit M. Poinsett d'un ton de reproche; vous ne voyez qu'un des côtés de la question; pourvu que M. Charlier empoche bien vite son héritage, vous voilà satisfait, et vous envoyez les faussaires se faire pendre ailleurs. Je vois les choses autrement que vous; prenez votre héritage, mais, moi, il me faut mes gredins; chacun son lot.

— Mais alors?

— Alors nous prierons M. Charlier *junior* de modérer son impatience, si toutefois il est impatient, ce que je ne crois pas. Nous laisserons les coquins bien tranquilles, et dès qu'ils montreront le bout de leur nez, nous les happerons gentiment.

— Potomac et moi, dit M. Triquet, nous avions songé à prévenir un magistrat.

— C'est la marche à suivre, répondit M. Poinsett; seulement, il y a quelques précautions à prendre, afin que l'affaire soit menée aussi secrètement que possible; je suis du métier, monsieur Triquet, et si vous n'y voyez pas d'inconvénient, je me chargerai de ce soin.

— Je vous en serai fort reconnaissant, répondit M. Triquet avec bonhomie; je ne m'entends pas aux affaires aussi bien que M. King. »

M. Poinsett tira un calepin de sa poche, déchira une feuille, et écrivit la dépêche suivante à l'adresse de M. King: « Document volé; je vous écris renseignements très-importants. »

Les renseignements très-importants furent rédigés à l'hôtel de M. Triquet sous la dictée de M. Poinsett, et la lettre fut mise à la poste une demi-heure après le départ de la dépêche.

M. King, M. Barley et le magistrat de la Nouvelle-Orléans tinrent conseil, d'abord sur la dépêche, ensuite sur la lettre, et approuvèrent de tous points les conclusions de M. Poinsett.

En vertu de ces conclusions:

1° Le magistrat s'entendit avec son collègue de San Francisco pour opérer mystérieusement, et ne point effaroucher les voleurs d'héritage.

2° M. Barley fit paraître dans les journaux une petite note qui priait le colonel Blotter de vouloir bien se mettre en relation avec M. Barley, pour une affaire importante qui le concernait.

3° M. King fit savoir à M. Clodion et à son neveu que l'héritage ne pouvait leur échapper; mais qu'il y aurait des longueurs et des retards. Il les engageait donc à prolonger leur séjour dans la famille de Randal, ou à voyager pour leur plaisir. Ils feraient bien, pour éviter de nouvelles complications, de ne plus parler de l'affaire de l'héritage, sinon comme d'une affaire absolument manquée.

M. Poinsett, sans perdre de vue le lièvre numéro 2, s'occupait activement de poursuivre le lièvre numéro 1, sur lequel il avait déjà déchargé son fusil à Cheyenne.

Ce lièvre numéro 1, c'était l'affaire des faux *greenbacks*. La fabrique était décidément à San Francisco, dans le quartier chinois. M. Poinsett avait découvert que Cheyenne était un des entrepôts de ce commerce lucratif, et que plusieurs agents indiens s'approvisionnaient. Le gentleman qui avait voyagé avec le capitaine Monroé se livrait à l'industrie du colportage de faux *greenbacks*. M. Poinsett n'avait pas eu le plaisir de faire la connaissance de ce gentleman qui était déjà reparti pour Denver-City; mais il avait mis la main sur un autre gentleman qui avait eu la

langue un peu longue après boire. C'était justement le compère de l'agent indien.

M. Poinsett, par des moyens à lui connus, avait forcé cet ivrogne à l'accompagner à San Francisco. En attendant qu'il eût besoin de ses services, il le tenait au frais dans un petit appartement dont les murs avaient quatre pieds d'épaisseur, dont l'unique fenêtre était munie de solides barreaux de fer, dont la porte aurait pu résister aux assauts d'un bélier de siége. Pendant que ce gentleman imprudent médite sur l'inconvénient d'avoir la langue trop longue et de se livrer à une de ces industries qui n'ont ni la sanction des lois, ni l'approbation des magistrats, M. Poinsett se multiplie, au point de se montrer actif et remuant pour deux. Il apparait presque en même temps sur les points les plus opposés de la Reine du Pacifique; cependant, il semble se plaire tout particulièrement dans la ville haute, et plus particulièrement encore dans le quartier chinois. A le voir et à l'entendre, on le prendrait pour un des plus fervents amis de la race jaune. Il est trop foncièrement Américain pour ne pas regarder les Chinois comme une épine dans la chair de l'Union, pour ne pas leur refuser obstinément le titre d'électeurs et le droit de voter, pour ne pas désirer qu'une bonne loi élaborée à Washington les renvoie pour toujours dans la terre classique du thé, des magots et de la soupe aux nids d'hirondelles.

Et cependant il s'attarde pendant des heures à regarder ses frères jaunes fabriquer des bottes, des chapeaux, des éventails, à laver le linge sale des gentlemen blancs, et à repasser le linge qu'il ont lavé.

Tout ce qu'il voit, tout ce qu'il devine autour de lui, lui donne des nausées, et ce serait un grand soulagement pour l'irritation de ses nerfs, que de saisir par la queue les citoyens du Céleste Empire, et d'administrer à leurs crânes rasés de formidables secousses. Et cependant il triomphe de son dégoût, il résiste à toutes ses tentations, parce qu'il a devant les yeux un but qu'il veut atteindre à tout prix. Son prétexte pour passer de Chinois en Chinois, comme une abeille de fleur en fleur, c'est un gigantesque projet de colonie agricole et industrielle, qui serait exploitée uniquement par des Chinois.



L'oncle Placide ouvrit son guide. (P. 231, col. 2.)

John Chinaman commence par se défier et regarde l'ours bienveillant du coin de ses yeux obliques. Mais l'ours bienveillant finit par s'insinuer bon gré mal gré dans la confiance de John Chinaman. John Chinaman, qui aime les dollars par-dessus toutes choses, finit par prêter l'oreille aux éblouissantes propositions du volumineux étranger, il lui conte ses petits projets, ses petites affaires, il lui énumère sur ses doigts les cousins, petits-cousins, arrière-cousins qu'il compte faire venir si le volumineux étranger donne suite à ses grands projets.

L'homme aux projets grandioses semble pressé de recruter son personnel; il s'intéresse peu aux Chinois à venir, mais en revanche il semble très-pressé de s'aboucher avec les Chinois présents. Plus on lui présente de créatures jaunes, plus il est content; en butinant comme une industrieuse abeille sur cette multitude de roses-thé, il avance pas à pas, jour par jour, heure par heure vers la connaissance du grand secret qu'il a juré de découvrir.

M. Poinsett, avant de quitter Chicago, avait fait venir de New-York le jeune homme de grande espérance pour dépister le capitaine Monroë. Mais maintenant que le capitaine Monroë a exécuté son projet, il est probable qu'il ne s'oublie pas dans les délices de Capoue, et qu'il a pris son vol vers les régions de l'Est. Au lieu de concevoir de la mauvaise humeur, parce que son plan a reçu un grave échec sur ce point; au lieu surtout de s'en prendre à Top, comme bien des faiseurs de projets n'y auraient pas manqué à sa place, M. Poinsett, en habile stratégiste, utilise les forces qu'il a sous la main et emploie le jeune homme de grande espérance à une foule de petites commissions qu'il n'a pas le loisir de faire lui-même. A tout hasard, Top s'acharne à guetter le capitaine Monroë; il le guette tout en faisant les courses de son nouveau patron, il le guette surtout quand par hasard son service lui laisse une heure ou deux de liberté.

Si M. Poinsett et Top portaient en poche un podomètre, on pourrait constater que ce sont les deux créatures les plus remuantes, les plus allantes, les plus venantes, les plus circulantes, en un mot, de toute cette partie du continent américain sur laquelle flotte l'étendard orné de bandes et d'étoiles. Ou

plutôt il en serait ainsi si l'oncle Placide n'existait pas.

Le démon du jeu est assez puissant pour transformer un honnête homme en un coquin. Le démon de la géographie avait transformé l'employé formaliste et sédentaire du ministère des formalités en une sorte de nomade, de vagabond, d'explorateur à tous crins, de juif errant, oui de juif errant! Si l'oncle Placide différait de ce gentleman légendaire, en ce sens qu'il avait plus de cinq sous dans sa poche et qu'il opérait ses déplacements à l'aide des voitures de place, omnibus, tramways, diligences et cars de chemin de fer, il lui ressemblait en deux points essentiels : 1° comme lui il était sans cesse en mouvement; 2° comme lui, il avait pris le parti de laisser croître sa barbe.

La barbe de l'oncle Placide n'était qu'une petite barbe de rien du tout, comparée à celle du personnage dont la vue causa une si vive surprise aux bourgeois fort civils de Bruxelles en Brabant qu'elle les força d'avouer que

Jamais ils n'avaient vu
Un homme aussi barbu.

Mais, après tout, la barbe de l'oncle Placide était une véritable barbe, et si Alfanègre avait été à portée de la voir, il aurait dit, dans son langage technique: « Monsieur la porte entière ! »

Au moment où M. Poinsett et Top s'efforçaient vainement de rivaliser d'activité avec l'oncle Placide, la barbe de l'oncle Placide, prise dans son ensemble, ressemblait, quoique d'assez loin, à la barbe de Henri IV, car elle était moins frisée, moins gaillarde, moins touffue. Mais telle qu'elle était, elle avait encore assez de caractère pour donner à la physionomie de l'oncle Placide quelque chose d'étrange et d'inattendu, qui cependant n'avait rien de déplaisant ni de malséant, au contraire.

Ce serait bien mal connaître l'oncle Placide que de croire que l'idée de laisser croître sa barbe lui fût venue spontanément, en pleine civilisation, surtout dans une maison où il y avait des dames. Sa résolution était née des circonstances, de la nécessité, et lui avait été en quelque sorte imposée par la maîtresse de la maison, avec l'approbation de toute la famille, et une insistance toute particulière de la part de Mlle Marthe. Après avoir cédé par raison, après avoir enduré les tortures secrètes d'un homme bien élevé qui se présente dans un salon avec une barbe de deux jours, de trois jours, de quatre jours, l'oncle Placide avait fini par comprendre qu'il venait d'être affranchi d'une véritable servitude sociale; il avait d'abord toléré sa propre barbe; il en était venu peu à peu à la brosser le matin avec une certaine complaisance, et il avait fini par la caresser dans la journée, au lieu de tapoter les deux petites mèches que le capitaine Monroë appelait irrévérencieusement « les houppettes du vieux sachem ! »

Voici comment les choses s'étaient passées. En se réveillant à Rose-Cottage, le lendemain de son arrivée, l'oncle Placide avait constaté que sa barbe n'était pas présentable. Il avait confié son embarras à Émile, qui avait immédiatement songé à remettre le rasoir d'Alfanègre absent entre les mains du nègre Tobie. Tobie était enflammé du désir d'être utile à M. Clodion et agréable à son neveu; par malheur, Tobie ignorait absolument la manœuvre du blaireau et du rasoir; M. de Randal qui portait toute sa barbe ne lui avait point demandé, en le prenant à son service, s'il était, oui ou non, un émule de Figaro.

Lorsque Émile apporta à son oncle la funeste nouvelle, et lui apprit en outre, toujours d'après les renseignements de Tobie, que la plus prochaine échoppe de *frater* était à plus d'une lieue, l'oncle Placide, comme un Anglais atteint du spleen, s'enferma d'un air sombre avec ses rasoirs. Ayant imité de son mieux ce qu'il voyait faire à Alfanègre depuis trente-cinq ans, il fit mousser le savon onctueux, se badigeonna la face, et promena en frémissant, mais sans faiblir, le tranchant de l'acier sur la surface de son épiderme. La barbe cria et résista, mais l'oncle Placide ne tint pas compte de ses cris et triompha de sa résistance. Quand la cloche du déjeuner rassembla la famille dans la salle à manger, l'oncle Placide entra le sourire sur les lèvres, avec la douce sérénité d'un homme de cœur qui vient d'accomplir un pénible devoir.

Mais si l'honneur était sauf, l'épiderme de l'oncle Placide ne l'était pas. Marthe se récria sur les éraflures de la joue droite, qui était tournée de son côté, et d'un air inquiet demanda à « son oncle » s'il avait eu affaire, par hasard, au chat de la maison. Mais les éraflures de la joue droite n'étaient rien en comparaison de l'estafilade de la joue gauche, celle que l'oncle Placide offrait aux regards de Mme de Randal, puisqu'il était assis à sa droite.

Mme de Randal se récria, à son tour, s'informa, se fit raconter par le menu ce qui s'était passé, et gronda sérieusement l'oncle Placide de son imprudence. Est-ce qu'on y regarde de si près avec des amis; surtout à la campagne? L'oncle voulut se défendre, mais ses raisons furent jugées détestables, et il fut forcé, après une héroïque résistance, de s'engager à ne plus s'armer du fer redoutable et à ne plus porter des mains sanguinaires sur sa propre personne.

Pendant cette discussion, Mlle Marthe s'était plongée dans un abîme de réflexions. Au fond de son abîme de réflexions, elle fut frappée d'une lueur soudaine.

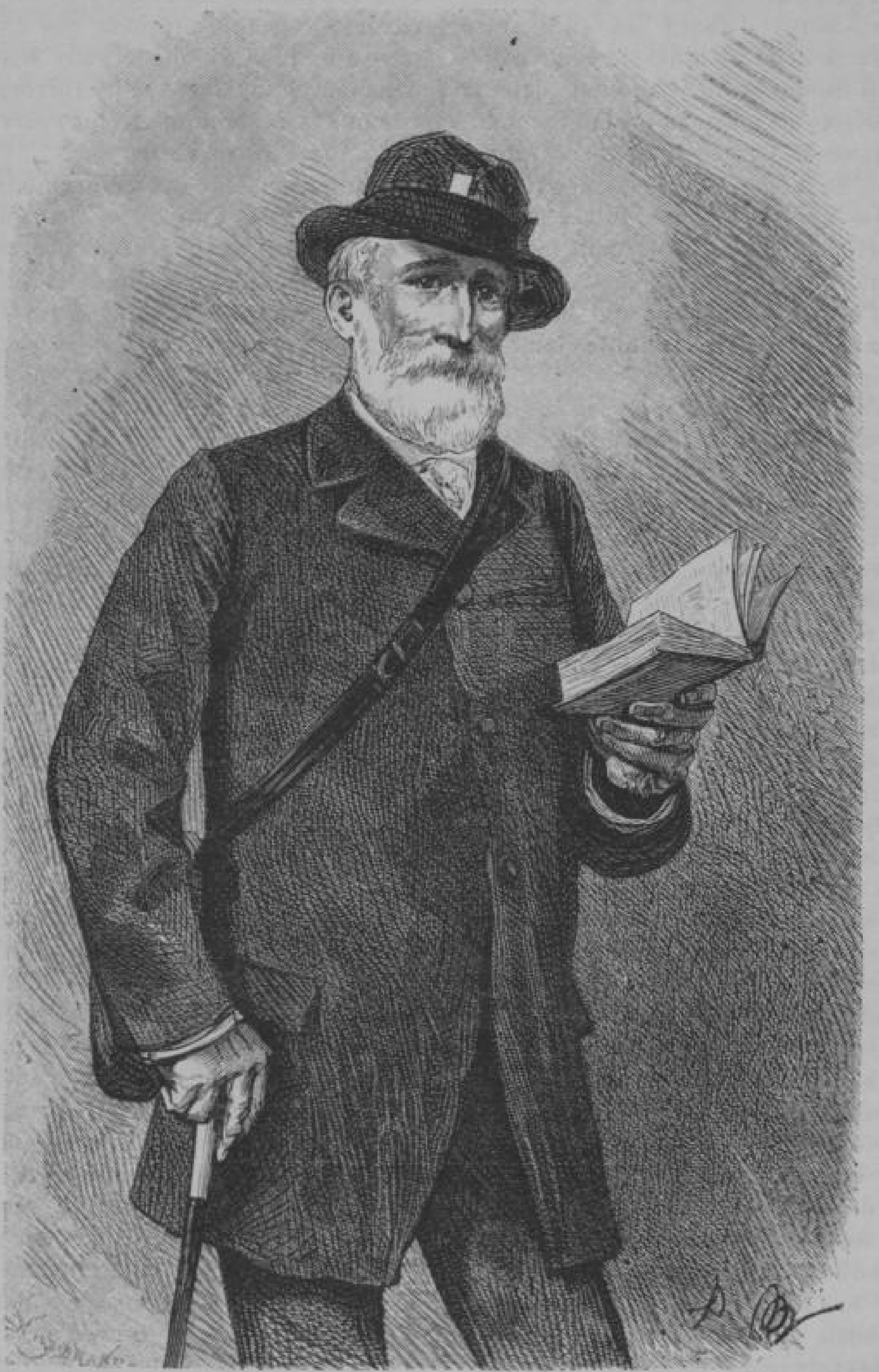
« Oncle Placide, dit-elle, vous n'avez pas connu papa quand il ne portait pas toute sa barbe. Il est encore plus beau depuis qu'il ne la fait plus raser. Ne vous faites plus raser du tout, vous serez très-beau avec votre barbe, et ce sera très-amusant.

— Je vois, dit M. de Randal en riant, qu'une certaine petite fille de ma connaissance a conservé la bonne habitude de faire profiter sa famille et ses

amis du fruit de sa sagesse. Quoique venant d'une petite perruche sans cervelle, dit-il à l'oncle Placide, le conseil a du bon, sous sa forme puérile. Vous avez manifesté l'intention de profiter de votre voyage en Amérique pour voir de ce pays tout ce que vous en pouvez voir. Quand on se lance dans cette voie, on ne tarde pas à s'apercevoir qu'il convient de réduire au minimum le poids de ses bagages, et de restreindre autant que possible le nombre des petites servitudes où nous enlace la vie sociale. Pour un voyageur pressé de voir et de courir, la plus gênante et la plus odieuse de ces petites servitudes sociales, c'est la nécessité de comparaître chaque matin devant un barbier, comme un forçat libéré qui est soumis à la surveillance de la police, et qui doit faire acte de présence tous les matins, à heure fixe, dans le bureau du commissaire. J'en parle par expérience; un beau jour, j'ai dit *raca* au barbier, et je m'en trouve bien. Vous m'avez fait l'honneur, monsieur Clodion, de me demander hier soir quelques conseils sur l'art de voyager en ce pays-ci, et de beaucoup voir en peu de temps; j'avais oublié ce point, et je saisis l'occasion de réparer mon oubli. Bon gré mal gré, les circonstances vous forceront à prendre ce parti; prenez-le donc tout de suite, vous vous épargnerez bien des ennuis.

— Je reconnais, dit l'oncle Placide d'un air réfléchi, la sagesse de ce conseil, mais pour le moment. ... » il n'acheva pas sa pensée et regarda timidement Mme de Randal et miss Mac-Bokum.

« Pour le moment, dit gaiement Mme de Randal, nous sommes en famille. Miss Mac-Bokum et moi, ajouta-t-elle en échangeant un regard et un signe de tête avec miss Mac-Bokum, nous vous promettons de fermer les yeux sur cette épouvantable infraction aux lois du décorum; et même, nous vous requérons de vous conformer aux conseils de M. de Randal. »



Le hardi gentleman. (P. 230, col. 2.)

XXX

L'oncle Placide part tout seul à la découverte de Milvaukee. — Ses impressions de voyage.

A partir de ce jour mémorable, le démon de la géographie pratique, qui avait si longtemps sommeillé dans l'âme de M. Clodion, se reveilla avec une telle énergie que le corps de M. Clodion ne connut plus le repos. Se donnant pour prétexte que son séjour à Chicago était forcément limité, M. Clodion montra sa barbe naissante à tous les monuments de Chicago et à toutes les usines de la ville et de la banlieue. Tantôt il était escorté d'Émile, tantôt il accompagnait M. de Randal dans ses courses, tantôt il mettait sur les dents le secrétaire de M. de Randal, un jeune ingénieur français qui sortait de l'École centrale, tantôt il se risquait tout seul, et parvenait toujours à se tirer d'affaire. Au

bout de huit jours, ce vieux Parisien casanier qui ne connaissait pas Paris, aurait pu servir de guide à un étranger dans les rues de Chicago. Au bout de quinze jours, ce géographe en chambre, qui avait mis cinquante ans à découvrir le bois de Vincennes, l'embouchure de la Marne et les hauteurs de Meudon, avait exploré toute la partie sud du lac Michigan.

L'oncle Placide essaya d'abord ses ailes entre l'heure du déjeuner et celle du dîner, le cœur palpitant d'émotion au moment où il montait dans le tramway pour aller voir du nouveau et de l'inconnu. Après une demi-journée passée loin du nid, il reprenait le tramway, la mémoire enrichie des trésors qu'il avait ramassés dans la journée, le corps brisé par une fatigue délicieuse; alors il fermait les yeux et son imagination s'égayait en songeant au salon où on l'attendait, aux visages amis qui lui souriraient au retour, à la douce et tranquille clarté des lampes, à la flamme hospitalière du foyer.

Ingrat comme l'aiglon, qui prolonge ses absences à mesure que croissent les plumes de ses ailes, l'oncle Placide laissa sa place vide, à la table et au foyer de famille le jour où il se mit en tête de pousser une reconnaissance dans le Wisconsin, jusqu'à Milwaukee. Milwaukee est à quatre-vingt-cinq milles de Chicago! et l'oncle Placide, pour essayer ses ailes et son audace, avait résolu de faire ce long voyage tout seul. Emile voulait l'accompagner, mais l'oncle Placide fut inébranlable. « Étudie tes mathématiques et tiens compagnie aux dames! » lui dit-il, d'un ton dégagé, la veille même de cette aventureuse expédition.

Il avait remarqué, sans avoir besoin de tendre outre mesure les ressorts de son intellect, qu'Émile se plaisait dans la société des dames, sans négliger toutefois les études sérieuses qui devaient le conduire à son but. L'oncle Placide se réjouissait infiniment de voir Emile se complaire dans la société des dames; en effet, pour tous les hommes, mais surtout pour les jeunes gens, la fréquentation des dames est une école de politesse, de bonnes manières, de savoir vivre, de sentiments chevaleresques et délicats. Et puis l'oncle Placide, qui songeait sans cesse à l'avenir, quand il s'agissait du fils de sa sœur, désirait ardemment qu'Émile eût de bonne heure un foyer et une famille, et le rêve de ses rêves eût été de voir Marthe assise à ce foyer. Il éprouvait un secret plaisir à l'appeler sa nièce, à se faire appeler par elle oncle Placide; il voulait qu'Émile pût la connaître davantage et l'apprécier à sa juste valeur, avant de s'embarquer pour la France et de franchir le seuil de l'École de Saint-Cyr, ou de l'École Polytechnique.

« Je fais un coup de tête, soit! répondit-il ce soir-là aux objections d'Émile, mais je n'en ai pas déjà tant fait dans ma vie, je puis bien me permettre celui-là. »

Quoi qu'on fasse, on imite toujours quelqu'un, l'oncle Placide se mit à imiter les Romains, sans le savoir. Les Romains avaient pour maxime constante d'emprunter aux peuples vaincus tout ce qu'ils trouvaient de commode dans leur armement et dans leur équipement; ils n'y mettaient point de fausse honte, et ils avaient bien raison. Dès que l'oncle Placide commença à devenir un voyageur sérieux, et à conquérir l'Amérique, il emprunta aux Américains, le peuple voyageur par excellence, ce qu'il trouva de plus commode dans leur « armement et dans leur équipement ». L'expérience lui apprit bien vite que le costume d'un bureaucrate se prête mal aux allures du voyageur.

Comme tous les sages réformateurs, l'oncle Placide ne changea pas du jour au lendemain l'état présent des choses. Quoique lente et progressive, la réforme n'en fut pas moins complète. Le drap bureaucratique, si majestueux dans sa raideur et si bien fait pour inspirer le respect au public, fut remplacé par des étoffes plus molles, plus souples; la coupe longuement méditée fut un compromis entre l'austérité de la coupe bureaucratique et le laisser aller de la coupe américaine, en usage à cette époque.

Le soleil se leva radieux, le jour fixé par l'oncle Placide pour sa grande expédition à Milwaukee, ses rayons naissants éclairèrent d'une lumière sympathique le hardi gentleman qui s'en allait gaillardement prendre son ticket pour Milwaukee. Le hardi gentleman, coiffé d'un petit chapeau de voyage, était drapé dans un surtout qui ne manquait point d'une certaine crânerie, boutonné presque militairement, à partir du nœud de la cravate, et muni d'une douzaine de poches au moins; poche pour le mouchoir, poche pour les gants, poche pour le guide illustré, poche pour les journaux, poche pour le calepin, poche pour le porte-monnaie, poche pour l'argent de poche, poche pour le ticket, poche pour le porte-cigares (le hardi gentleman avait remplacé le porte-cigares par son petit manuel de la conversation); et enfin poche pour le revolver, cette dernière, naturellement, était inoccupée, du moins pour le moment. Le pantalon du hardi gentleman, qui n'était ni trop étroit ni trop large, retombait sur une solide paire de bottes brevetées, à double semelle.

Le hardi gentleman eut un petit accès de timidité en approchant du guichet, il rougit et porta involontairement la main droite à sa petite barbe. Mais ce ne fut que l'affaire d'un instant. Le hardi gentleman prit son parti, prononça le mot Milwaukee très-correctement, parce que son neveu lui avait donné quelques leçons, compta sa monnaie sans se presser et sans se tromper, la remit avec beaucoup de ponctualité dans le réduit destiné à l'argent de poche, et inséra le ticket dans la ganse de son chapeau.

Enchanté de son début, l'oncle Placide monta dans le car, sans se presser, et choisit son coin. Une fois installé, il tira son guide illustré, et pour la vingtième fois depuis la veille relut le catalogue de toutes les merveilles à la conquête desquelles il marchait avec tant de hardiesse.

Comme il savait par cœur le nom de toutes les stations, il s'amusait à se les dire à lui-même quand le train signalait son arrivée par une lugubre lamentation. En se les disant, il sentait croître son courage; car, en voyage comme partout ailleurs, la science engendre la confiance.

A Ravenswood, il se dit avec une satisfaction d'enfant : « Nous avons déjà fait six milles! » A Evanston, il céda poliment sa place à une dame qui ne daigna même pas le remercier d'un regard; ce fut un trait de mœurs qu'il nota dans sa mémoire : on s'instruit en voyageant. A Glencoe, il se demanda si c'était bien lui qui voyageait ainsi tout seul et s'émerveilla de sa propre témérité. A Highland Park, la dame peu polie descendit, et l'oncle Placide reprit délibérément son ancienne place, à Lake Forest, il la céda de nouveau à une dame; mais, cette fois, la dame était polie, elle sourit à l'oncle Placide, et l'oncle Placide lui sourit à son tour: comme on s'enhardit à courir le monde! La dame polie avait une fille, qui pouvait avoir deux ans de plus que Marthe. Elle était jolie, cette fillette, mais pas si jolie que Marthe; oh mais non! Et même si l'oncle Placide l'avait rencontrée à Chicago, quand il se promenait en compagnie de Marthe, il n'eût même pas fait attention à elle. C'eût été à ses yeux une petite fille ordinaire; mais en ce moment, ce n'était pas une petite fille ordinaire, c'était le souvenir d'une autre petite fille, chère à l'oncle Placide! Comme l'éloignement du voyage change l'aspect des choses et des personnes! De Lake Forest à Vankegan, l'oncle Placide s'abandonna à une douce rêverie qu'avait évoquée la vue de la petite fille qui n'était pas si jolie que Marthe. A Vaukegan, il sortit comme d'un rêve, et regarda d'un air distrait la pittoresque petite ville. Il consulta son guide. En face de Vaukegan, le lac Michigan a quatre-vingts milles de large. L'oncle Placide fit un calcul mental et constata que la largeur du Michigan égalait, à cinq milles près, la distance qui sépare Chicago de Milwaukee. La mère et la petite fille, qui jusque-là avaient gardé le silence, se mirent à parler entre elles. La voix de la petite n'était pas si agréable que celle de Marthe, oh non! malgré cela, elle ne manquait pas de charme, et l'oncle Placide aurait bien voulu savoir ce qu'elle disait; mais ces dames parlaient anglais.

L'oncle Placide réfléchissait, en regardant la petite fille, aux inconvenients qu'il y a de voyager dans un pays dont on ne connaît pas la langue, lorsqu'il tressaillit.

Une profonde voix de basse venait de prononcer derrière lui, en français, les paroles suivantes : « Mesdames et messieurs, y a-t-il quelqu'un ici qui parle français, je suis bien embarrassé. »

L'oncle Placide se retourna vivement, et se trouva en présence d'un individu de six pieds, qui se tenait debout, d'un air gauche, et promenait ses regards effarés tout autour de lui. Ce colosse n'était autre que l'émigrant suisse du *Coyote*, M. Cabaroz.

« Si je puis vous être bon à quelque chose, lui dit poliment l'oncle Placids, je serai enchanté de vous rendre service.

— Voilà ce que c'est, dit M. Cabaroz, en venant se planter sans façon sur le siége le plus rapproché de M. Clodion; je dois prendre le bateau à Milwaukee pour Grand-Haven, de l'autre côté du lac; j'avais les heures du départ sur un papier, mais je ne sais plus où j'ai fourré le chiffon. Je voudrais savoir si j'ai le temps de m'arrêter une heure à Kenosha ou j'ai affaire, et si je retrouverai un train qui arrive avant l'heure du bateau? »

L'oncle Placide ouvrit son guide avec empressement, suivit les colonnes du bout du doigt, combina des chiffres sur son calepin, et dit à M. Cabaroz : « Vous avez le temps. » Déchirant alors une feuille de son carnet, il y écrivit l'indication du train, et l'heure de départ du bateau.

Pendant que l'oncle Placide s'évertuait à lui rendre service, M. Cabaroz le regardait avec un mélange de surprise et de désappointement.

« Merci, monsieur, dit-il en prenant le papier que lui tendait l'oncle Placide. Faites excuse, monsieur, est-ce qu'il y a longtemps que vous portez toute votre barbe?

— Non, monsieur, répondit l'oncle Placide avec surprise.

— Je me disais bien que je vous avais vu quelque part. Seulement, cette barbe me gênait. Vous êtes venu du Havre sur le *Coyote?*

— Oui, monsieur.

— Moi aussi, monsieur, et je vous aurais reconnu tout de suite sans cette barbe. Et puis, vous avez un petit air que vous n'aviez pas. Je ne vous offense pas, monsieur?

— Pas le moins du monde, répondit l'oncle Placide en souriant dans sa barbe.

— Vous savez, ça vous va mieux. Vous étiez très comme il faut, sur le *Coyote*, mais ça vous va mieux. Et votre jeune homme? il se porte bien?

— Très-bien, je vous remercie pour lui.

— Tant mieux, dit M. Cabaroz, tant mieux. Il me va, ce garçon-là, c'est un joli jeune homme, et le gros homme qui avait le mal de mer?

— Il travaille chez un coiffeur.

— Voyez-vous ça! dit M. Cabaroz. Qu'est-ce que ça gagne un coiffeur dans ce pays-ci?

— Deux, trois et quelquefois quatre dollars par jour. »

M. Cabaroz fit entendre un petit sifflement d'admiration; et comme le train ralentissait sa marche avant d'arriver à Kenosha, il courut chercher sa valise, serra violemment la main de l'oncle Placide, et se sauva en lui disant à plusieurs reprises : « C'est égal, vous m'avez rendu un fameux service! »

A suivre. J. GIRARDIN.

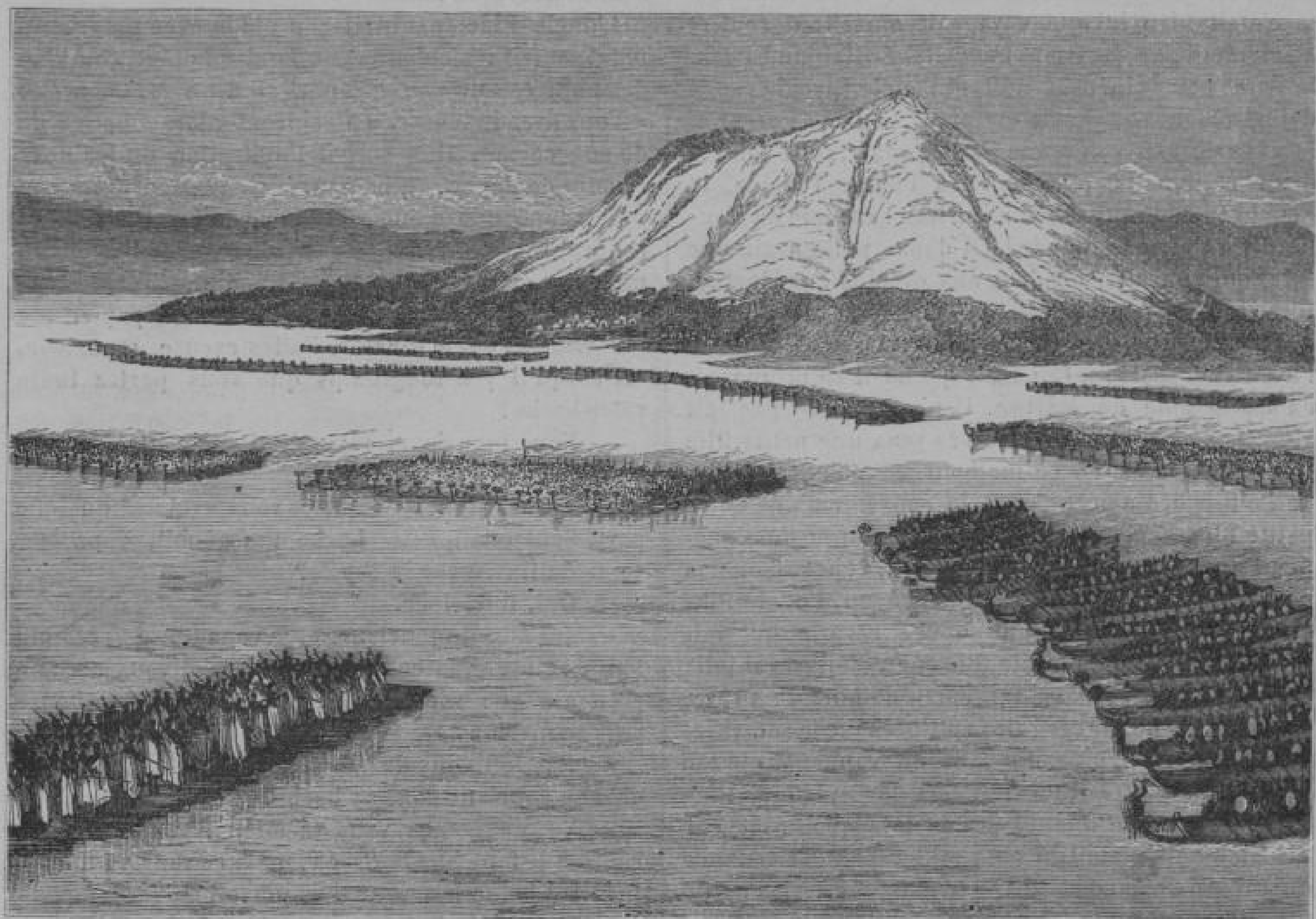
L'AFRIQUE CENTRALE

I (*suite*).

Le pays du roi M'tésa.

A son arrivée, Stanley trouva l'Ouganda en plein préparatif de guerre. Les Vouavoumas, habitants d'une île du lac, ayant refusé de lui payer l'impôt, M'tésa avait levé une armée formidable pour aller les châtier. Stanley, désireux d'obtenir du roi des porteurs pour continuer sa route, dut se joindre à l'armée; cette circonstance lui permit de se rendre compte de la puissante organisation de l'empire d'Ouganda.

L'armée, forte de cent mille combattants, était appuyée par une flotte de trois cent vingt-cinq canots, dont seulement deux cent trente pouvaient prendre part au combat d'une manière effective. Une moitié de ces canots de guerre était conduite par les gens de Sessé; l'autre avait pour équipage les courageux habitants des îles de Loulammba et d'Irouadji, des gens de la côte qui s'étend de l'Oussavara à la baie de Bouka, et des hommes d'Oundjakou. Le plus grand de tous les canots de l'Ouganda, manœuvré par soixante-quatre rameurs, mesurait soixante-douze pieds de long sur sept pieds trois pouces de large, quatre pieds de la quille au platbord. Il y avait ensuite à peu près cent canots de cinquante à soixante-dix pieds de long; un demi-



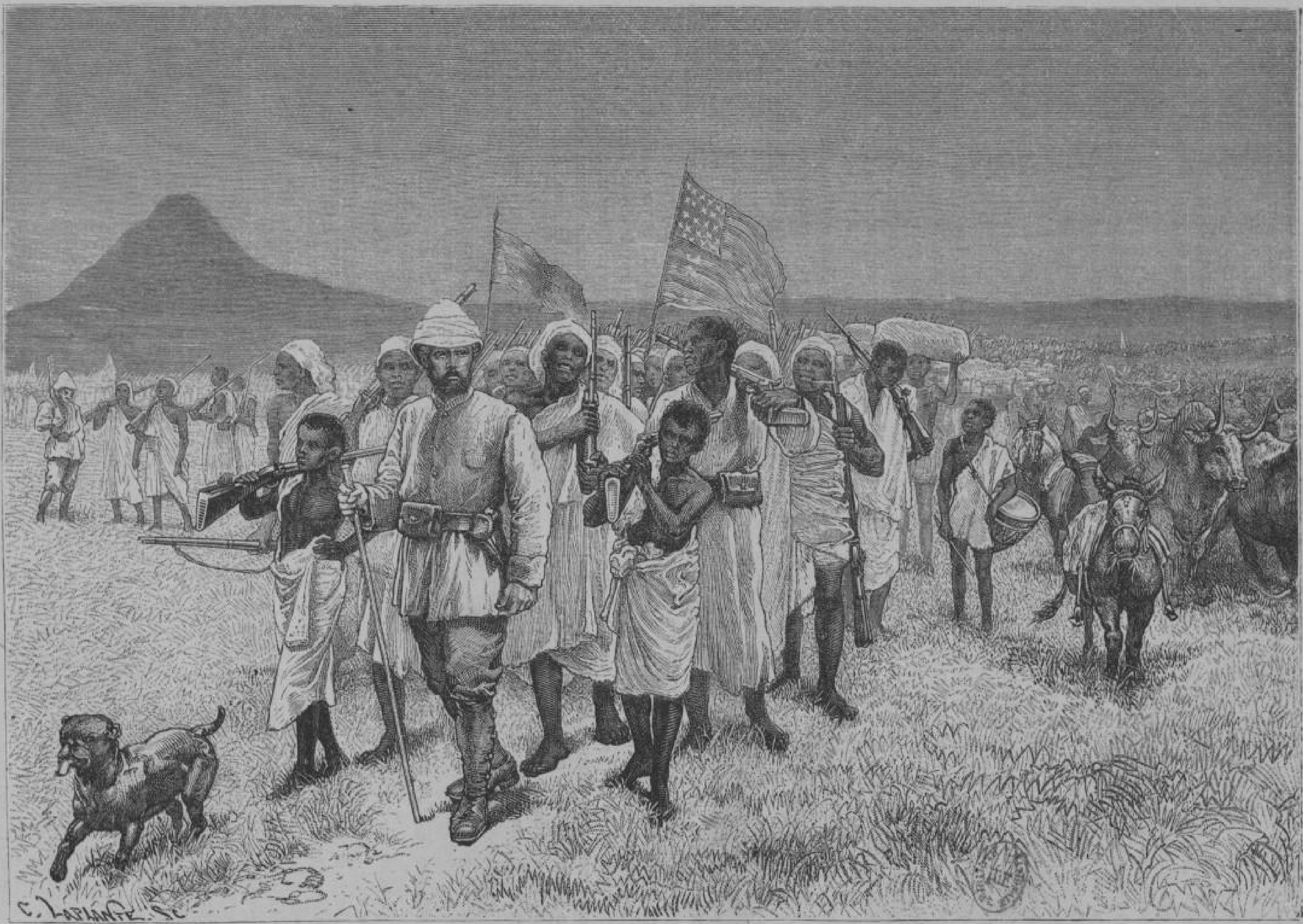
Bataille navale sur le lac Victoria. (P. 232, col. 2.)

cent de trente à cinquante pieds, et environ quatre-vingts de dix-huit à trente. Le nombre des hommes d'équipage, pour ces deux cent trente canots, était de huit mille six cents; les troupes de débarquement formaient un chiffre un peu plus élevé; total, près de vingt mille hommes.

De leur côté, les Vouavoumas disposaient de forces formidables, et la lutte fut longue et acharnée. Stanley nous donne la description d'une des batailles sur le lac :

« Au lever du soleil, les chefs reçurent l'ordre de se préparer au combat. Vers neuf heures, comme j'étais à la pointe du cap, j'entendis se rapprocher le bruit du tambour. M'tésa parut alors avec sa suite. Un nouveau bruit de tambour nous arriva de la baie

1. Suite. — Voy. vol. III, pages 350, 378, 394; vol. IV, pages 232, 247, 277; vol. VIII, pages 55, 71, 96, 118; vol. XI, pages 72, 88, 104, 119; et vol. XIII, page 215.



Marche de Henry Stanley vers le lac Albert. (P. 234, col. 1.)

voisine, et les deux cent trente canots de la flotte, portant seize mille guerriers, outre les rameurs, avancèrent gracieusement sur les eaux grises du canal. Quatre-vingts canots formaient l'aile gauche, commandée par Mkouennda; l'aile droite, sous les ordres de Tchammbaranngo, en comptait cinquante. Les cent autres, conduits par Kaouta, allèrent résolûment jusqu'à 30 mètres d'Innghira, et ouvrirent un feu meurtrier sur l'ennemi, qui, supposant que les Vouagandas voulaient prendre l'île d'assaut, les attendaient fièrement sur la plage avec ses frondes. Mais il ne put tenir longtemps contre la fusillade; Mkouennda fit alors avancer l'aile gauche. Les Vouavoumas disparurent, mais bientôt cent quatre-vingt-seize barques, lancées impétueusement contre la flotte, firent reculer celle-ci jusqu'au milieu du canal, où elle maintint bravement sa position. Tout à coup la ligne se brisa, laissant arriver les poursuivants. Les artilleurs, cette fois plus habiles, visèrent un groupe de vingt canots, dont la moitié fut mise en pièces. Les Vouavoumas allèrent déposer leurs morts et leurs blessés, puis revinrent avec l'ardeur de requins faméliques, faisant jaillir l'écume autour d'eux et jetant dans l'air des cris perçants. Je n'ai jamais assisté à une scène plus émouvante : d'un côté, le sang-froid et la méthode ; de l'autre, la fougue et l'intrépidité. Trois fois les Vouagandas rouvrirent le feu ; trois fois, sans espoir de succès, l'ennemi revint avec le même élan se faire broyer par la mitraille. »

La guerre se continuait ainsi avec des alternatives de succès et de revers pour M'tésa, lorsque Stanley voulant hâter le dénouement fit pencher la balance en faveur de son allié en intervenant. Il fit construire un immense bateau dont la vue seule amena les Vouavoumas à demander la paix.

II

Le pays de Roumanika.

A peine de retour dans la capitale, le voyageur obtint du roi l'autorisation de se diriger vers le lac Albert, découvert par Baker[1], en 1862. M'tésa lui donna une escorte de deux mille hommes sous les ordres du général Sambouzi.

Le voyageur s'avança ainsi entouré à travers un pays riche et fertile où il fit de surprenantes découvertes. Non loin du lac se dresse une superbe montagne, le mont Gambaragara, qui atteint une altitude de 3900 à 4600 mètres. La neige recouvre souvent son sommet, bien qu'elle n'y soit pas persistante. Divers indices font penser que le Gambaragara est un volcan éteint; on trouve au sommet du lac, long de 450 mètres, rempli d'une eau transparente comme le cristal, qui pourrait bien être le cratère de l'ancien volcan, et au milieu duquel se dresse, comme une colonne, un très-haut rocher; tout le tour du sommet règne une muraille de pierres à l'intérieur de laquelle sont bâtis plusieurs villages. Les habitants n'en sont pas moins intéressants que la montagne elle-même; ils appartiennent à une race spéciale d'hommes au teint blanc, comme les Européens, et ils remplissent les fonctions de sorciers auprès des rois d'Ounyoro.

Lorsqu'en 1872, explorant le lac Tanganyka, Livingstone et Stanley avaient entendu parler d'un peuple de blancs qui habitait au nord de l'Ouzidjé, ils avaient souri : l'exactitude de cette assertion se trouvait maintenant vérifiée. « C'est une belle race, dit le voyageur, et quelques-unes de leurs femmes sont réellement très-jolies. Ils ont des cheveux crépus de couleur brunâtre. Leurs traits sont réguliers, leurs lèvres minces ; le nez, quoique bien conformé, est cependant un peu épais à la pointe. N'était le caractère négroïde des cheveux, on les prendrait pour des Européens ou pour des Syriens. » Déjà auparavant, à la cour de M'tésa, Stanley avait rencontré le prince Namiondjou, frère de Nyika, roi du Gambaragara, et à première vue il avait pris cet homme pour un Arabe du Caire. Un des capitaines du général Sambouzi avait dans sa compagnie deux hommes de la même race. Ceux-ci se montrèrent très-réservés, renfermés même, et Stanley ne put tirer d'eux aucun renseignement. Des représentants de cette race étrange se rencontrent disséminés par tout l'Ounyoro, l'Ankori et le Rouanda. La famille royale de ce dernier pays en particulier se distinguerait par un teint clair, et la reine des îles Sosoua sur le Niyanza descend aussi de la tribu du mont Gambaragara. Comme presque tous les autres peuples de l'Afrique équatoriale, ce peuple blanc a pour principale occupation l'elevage des bœufs, et le fond de son alimentation se compose de lait et de bananes. Aussi les seuls individus de l'armée de Sambouzi qui menassent en campagne plus de deux vaches laitières, étaient précisément les deux hommes pâles dont nous avons parlé. M. Stanley a vainement cherché à savoir d'où étaient venus les blancs du mont Gambaragara. La tradition se borne à indiquer que le premier roi d'Ounyoro leur concéda les terres qui entourent le Gambaragara, et qu'ils ont continué à y résider pendant des siècles. L'approche d'une armée envahissante leur fit chercher une retraite sur le sommet de la montagne, où l'intensité du froid est leur meilleure défense contre les ennemis les plus déterminés. Dans l'année 1874, le roi M'tésa envoya contre eux et contre l'Ousongoro son premier ministre avec une armée de cent mille hommes. Ce général occupa bien les pentes du Gambaragara, et essaya de faire grimper ses troupes jusqu'au repaire des sorciers blancs, mais elles furent forcées, par le froid, de renoncer à cette poursuite.

Voilà une découverte bien faite pour justifier le renom de continent des merveilles, dont l'Afrique

1. Voy. vol. II, pages 124 et 139.

jouit depuis l'époque romaine. Ce n'est pas la seule d'ailleurs que M. Stanley mentionne en parlant des populations de ces contrées : on lui avait signalé dans l'Ousoukouma un peuple vivant dans le nord et possédant de très-grands chiens qu'il conduisait en guerre et dont il avait su se faire des auxiliaires. Par la suite, il vérifia le fait chez les Ouakédi, et il apprit qu'on avait vu les Ouakédi porter des armures en fer dans leurs guerres contre l'Ouganda.

Dans les premiers jours de janvier, Stanley atteignit les bords du lac Albert ou Mwoutan Nzighé, mais l'attitude décidément hostile des habitants l'obligea d'abandonner le projet qu'il avait d'explorer cette vaste nappe d'eau. Cependant le peu de temps qu'il passa sur ses bords lui permit de reconnaître des points jusqu'alors inconnus et de constater la grande richesse de ces pays.

Avant de se séparer de Stanley, le général Sambouzi voulut s'approprier quelques charges de verroterie, mais, sur une plainte de l'explorateur, le roi M'tésa fit dépouiller d'abord son général de tous ses bestiaux, de tous ses esclaves ; on enchaîna ensuite Sambouzi et on le traîna devant le roi. Cet acte de sévérité ne fut pas la seule réparation accordée à Stanley. M'tésa lui promit de lui donner quatre-vingt-dix mille hommes pour retourner au lac Albert. Ne voulant plus se fier aux Vouagandas, et malgré son regret de manquer une occasion qui pouvait être bonne, le voyageur refusa ces offres, abandonna son premier projet d'explorer le lac Albert par le côté est, et se mit en marche au sud vers le Karagoué, pays situé à l'ouest du lac Victoria et gouverné par le roi Roumanika, allié de M'tésa, qui avait accueilli fort affablement Speke et Grant en 1861.

Le 24 février, Stanley atteignait un établissement de marchands arabes de Zanzibar qui lui donnèrent de nombreux renseignements sur les pays voisins et s'offrirent de le présenter au roi.

« Le surlendemain, écrit le voyageur, accompagné de deux marchands arabes, je gravis la montagne voisine. Une heure et demie après, nous avions sous les yeux la scène la plus imposante. Au premier plan, une terrasse herbue dominait le petit lac Windermere, qui, à 300 mètres plus bas, reflétait l'azur d'un ciel sans nuages. De l'autre côté d'une rampe étroite se déployait la vallée de la Kaghéra, large tapis de papyrus, moucheté de petits lacs bleus reliés par le fil argenté de la rivière, et donnant à penser qu'il y avait là un sujet d'étude du plus haut intérêt. Après la vallée, une série de chaînes, séparées les unes des autres par de profonds bassins parallèles; puis de hautes montagnes, qui allaient se perdre à l'horizon. Au nord-ouest, à une distance d'environ vingt lieues, on voyait un massif de cônes énormes, que l'on me dit être l'Oufoumbiro. »

A suivre. LOUIS ROUSSELET.

UN NID [1]

V

Les mauvais jours.

La robe et le tablier de Laurette étaient raccommodés, non sans peine et sans de graves remontrances de la part d'Emma, qui reprochait à la petite fille de n'avoir pas prévu, en mettant le feu à ses habits, qu'il faudrait les réparer. « Et tu savais bien qu'il n'y avait plus de morceaux ! disait la sœur aînée. — Mais, ma bonne Emma, assurait l'enfant, je ne l'ai pas fait exprès, je t'en réponds ! » Mme Calanville avait proposé de garder les vêtements brûlés pour Dorothée, quand elle serait un peu plus grande, mais les aînées s'étaient révoltées. « Dorothée n'aura pas les vieux habits brûlés et rapiécés ; on lui fera des robes neuves. »

Les mains de Daniel s'étaient guéries moins promptement que n'avaient été réparés les ravages du feu dans la toilette de Laurette. « Et on voit les pièces ! » disait sa petite sœur d'un ton de remords. Les cicatrices des brûlures étaient encore rouges et delicates; Daniel avait cependant recommencé à travailler.

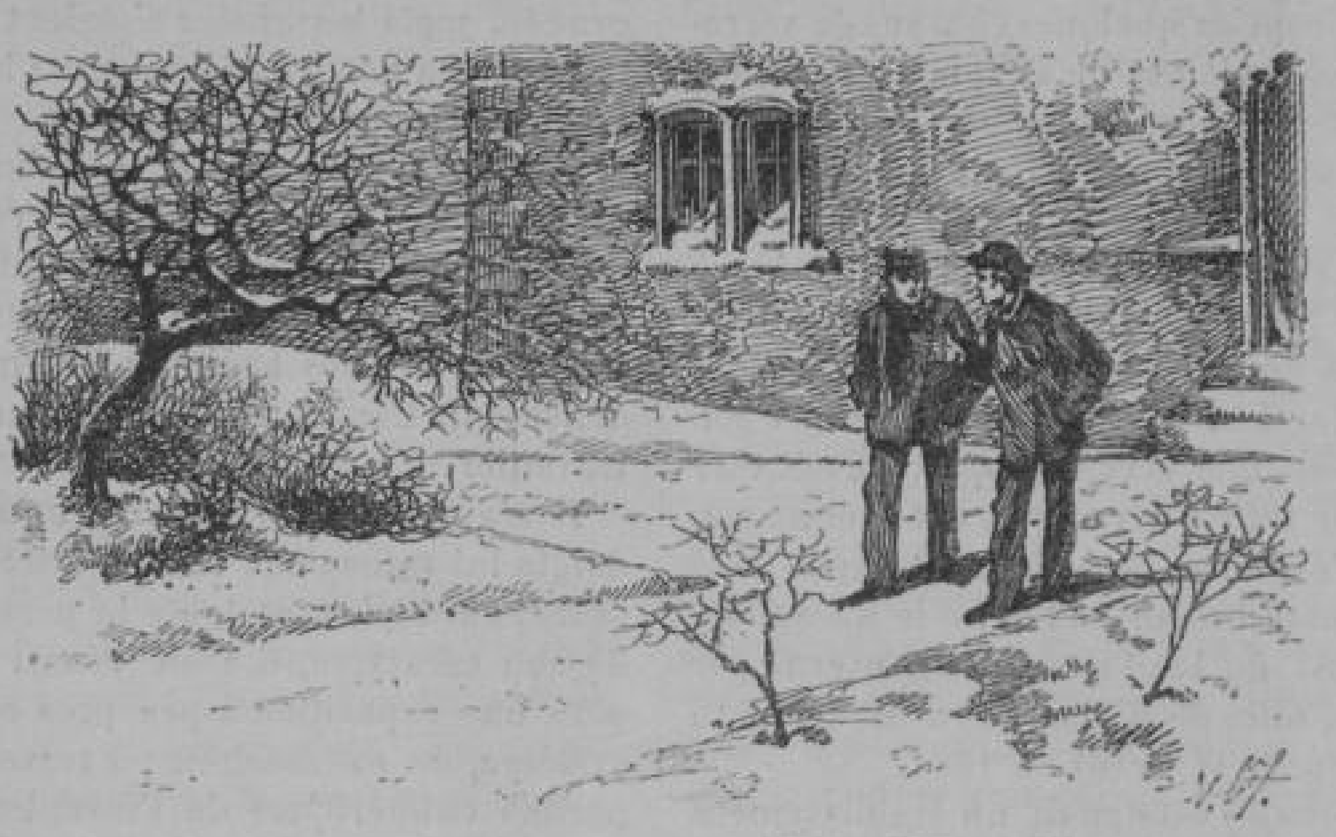
Il n'avait pas perdu son temps pendant que ses doigts lui refusaient leur service ; à force d'insistance, en déployant toute la persévérance obstinée de son caractère, il avait réussi à obtenir de son père une exposition à peu près complète du grand système de sa machine ; à travers les espérances parfois chimériques de l'inventeur, son fils commençait à apercevoir l'application directe et pratique. « Le sort de tous les ouvriers des manufactures ne sera pas changé, comme le croit mon père, lors même que sa machine serait partout adoptée, se disait Daniel ; mais il y aurait certainement une grande amélioration, une notable diminution de temps et de fatigue... et par conséquent de l'argent à gagner... » ajoutait tout bas le jeune homme. Ce sont ceux qui souffrent tous les jours de la gêne qui courent le risque d'attribuer aux richesses une valeur exagérée ; il faut élever son cœur dans les régions les plus hautes pour mépriser ce qui vous manque à chaque instant.

Maintenant Daniel se croyait assuré d'avoir compris. Le premier usage qu'il avait fait de ses mains encore bandées avait été d'écrire au crayon des notes précises dans leur concision, résumant les explications qu'il avait reçues de son père. Daniel avait étendu son ambition jusqu'aux inventions diverses et aux modèles de tout genre épars dans l'atelier. « Je crois que tout cela est entré dans ma tête, disait-il. C'est rude toujours ; mais une fois

1. Suite. — Voy. pages 170, 188, 203 et 219.

qu'une idée s'est logée dans ma mémoire, au moins a-t-elle le bon goût de n'en plus sortir. » Tout en limant, en rabotant, en dessinant même, Daniel repassait dans son esprit tout ce qu'il avait appris pendant ces jours de souffrance et d'inaction apparente. « Je serai peut-être content toute ma vie de m'être brûlé les mains en éteignant la robe de Laurette, » pensait-il.

Si le jeune homme était content, le père était de plus en plus abattu et triste. L'affection pour les siens, qui semblait assoupie dans son cœur, s'était réveillée à l'attouchement des petites mains de Dorothée; en se réveillant, elle avait ranimé le sentiment de la responsabilité personnelle et le remords de l'égoïste indifférence qui avait depuis dix ans absorbé sa vie dans une seule pensée. Rendu à son travail solitaire par l'accident survenu à Daniel, il s'apercevait pour la première fois de l'impuissance de ses efforts constamment décousus et désultoires. Depuis dix ans il suivait un feu follet, toujours acharné à le saisir, mais changeant perpétuellement de direction sur ses traces capricieuses. Il avait cru facile de conquérir à la fois la réputation et les richesses; l'une et l'autre lui échappaient; la petite fortune dont vivait étroitement la famille de Maisoncelles allait chaque jour s'amoindrissant. « Et il n'y a rien de fait, rien de fait! » répétait amèrement le père lorsqu'il épanchait sa tristesse et sa faiblesse dans le cœur de sa femme. Celle-ci remerciait Dieu : pendant de longues années, il avait perdu l'habitude de lui confier ses chagrins et les vacillations de son esprit.



Albert entraîna Léon dans le jardin. (P. 236, col. 2.)

Albert était revenu à Maisoncelles pour le jour de l'an; à la distribution des prix, il avait été comblé de succès; sa mère avait résolu de lui accorder encore un an au lycée avant de lui faire courir la chance des concours. « Il est jeune, il vaut mieux qu'il réussisse du premier coup; son père serait désappointé s'il échouait. » Au fond de son âme, Mme Calanville savait bien qu'un échec ne découragerait pas Albert; il était le moins aimable et le moins aimant de tous ses enfants, mais il avait hérité, comme tous les autres, de la persévérance silencieuse qui faisait l'essence même de la nature maternelle. « Ils me ressemblent presque tous, » disait-elle en riant à son mari; le génie leur manque comme à moi, vous avez tout gardé pour vous. — Ils se serviront des facultés qu'ils possèdent et ne laisseront pas leur champ en friche! » répondait le père. Mme Calanville avait souvent bien de la peine à trouver un sujet de conversation ou de remarque qui ne froissât pas rudement son mari. « C'est un pauvre cœur si meurtri! » pensait-elle alors.

En arrivant à Maisoncelles, après avoir lancé à la volée ses premières salutations, Albert entraîna Léon dans le jardin tout couvert de neige. Il faisait froid; la maison était vieille et, malgré l'épaisseur de ses murailles, fort traversée par des courants d'air; on économisait soigneusement le bois et le charbon. « Il fait plus chaud dans les champs que dans notre chambre, » disaient les garçons. Daniel se réchauffait en travaillant dans l'atelier, et il attisait le feu du poêle avec les copeaux qu'on négligeait naguère. « C'est encore une chose que j'ai apprise le jour du déjeuner sur la bruyère, » disait-il. Léon bêchait dans le potager.

Les deux jeunes gens couraient dans les allées; leurs paletots étaient boutonnés, ils avaient mis les mains dans leurs poches; la bise froide agitait leurs cheveux et leurs habits. « Je ne sais pas comment vous n'êtes pas gelés à la campagne, grommelait Albert. On ne nous met pas dans de la ouate au lycée, mais il fait plus chaud que cela dans les salles d'études, au moins... — Oh! quand nous avons trop froid, nous faisons un tour à la cuisine ou dans la chambre d'Amélie; il fait toujours bon par là; » et Léon riait. « Et puis nous avons de l'ouvrage, vois-tu, et ça réchauffe. Quand je reviens du collège et que j'ai tout le bois à monter, sans compter le charbon, et mes devoirs à faire par-dessus le marché, je n'ai pas le temps de me demander s'il fait froid.

— Et Daniel! s'écria Albert, Daniel ne fait donc rien?

— Daniel travaille plus que toi et moi réunis. Daniel a pris une tâche dont je ne me serais pas chargé si on m'avait payé bien cher; Daniel fait tout l'ouvrage de mon père, et il lui laisse croire qu'il le fait lui-même; il a examiné des plans et des calculs tout le temps que ses mains brûlées l'empêchaient de travailler... Si nous étions tous comme Daniel... »

Léon était suffoqué par sa généreuse indignation.

« Je sais, je sais, repartit Albert un peu embarrassé ; Daniel est un bon garçon qui ne s'en fait pas trop accroire.

— Alors il n'est pas comme tout le monde! reprit Léon toujours en colère. On ne nous a pas tous traités en princes comme toi, qui vas au lycée, qui iras à l'École Polytechnique ; ne crois-tu pas que Daniel aurait été bien aise d'en faire autant ? J'ai eu quelquefois envie de me mettre à grogner de tout, pour essayer si on m'enverrait te rejoindre à Caen... Je l'ai même fait un ou deux jours... mais cela n'a pas tenu, continua plus bas le brave garçon qui commençait à sourire. J'ai vu Amélie qui avait des larmes dans les yeux ! »

Albert était pressé de détourner la conversation, qui devenait trop personnelle. « Et avec tous vos bons yeux, demanda-t-il, personne ne s'est aperçu que mon père est plus faible et qu'il marche comme un vieillard? Je lui aurais cru cent ans tout à l'heure, quand je l'ai trouvé dans son atelier avec sa longue robe de chambre ; il avait l'air d'un alchimiste du moyen âge; autrefois il ne s'habillait pas ainsi.

— Ah ! il n'aurait pas pu, reprit Léon ; quand il était toujours autour de ses établis et de ses étaux, la robe de chambre se serait accrochée partout; maintenant c'est Daniel qui travaille et mon père regarde ; il dirige, il fait recommencer ce qui ne va pas bien .. C'est maman qui lui a fait cette belle robe de chambre ; elle avait peur qu'il n'eût froid.....

— Tout de même, je vous dis qu'il a l'air de ne plus avoir de sang dans les veines... vous ne vous en apercevez pas parce que vous êtes toujours avec lui..... »



Ils avaient fait des glissades. (P. 237, col. 2.)

Les jeunes gens recommençaient à courir ; ils avaient fait des glissades sur l'étroit étang, jeté des pierres qui couraient sur la petite rivière, traçant un sillon argenté sur la glace ; ils avaient épié les traces des lapins et même des lièvres sur l'épaisse couche de neige. « Quel dommage qu'on ne puisse pas chasser en ce temps-ci ! disait Albert. A l'affût, on aurait bientôt une dizaine de lapins. » Léon secouait la tête. « Nous n'avons pas de permis de chasse, et le garde champêtre nous dresserait procès-verbal, disait-il en riant. Nous nous contenterions bien des lapins de choux, mais les trois quarts du temps Emma les envoie au marché; nous avons les choux pour nous consoler. »

Le soir, Léon causa longtemps à voix basse avec Amélie, à la lueur du feu. Il avait coutume de s'installer, les jambes croisées à la turque, au bout du canapé de sa sœur, et personne ne le dérangeait dans cette position. Daniel était l'ami particulier d'Emma; Léon était surtout lié avec la petite ma-

lade. Lorsque Amélie fut étendue dans son lit, après la longue et difficile opération de sa toilette, elle retint doucement sa mère auprès d'elle. « Maman, dit-elle bien bas, est-ce que vous trouvez papa fatigué... ces temps-ci ? »

La mère se redressa comme si elle avait reçu au cœur un coup fatal. « Fatigué ! dit-elle, qui t'a demandé cela ?

— Personne ; et Amélie passait ses mains caressantes sur le cou de sa mère. « Personne; mais Léon disait ce soir qu'Albert avait trouvé papa vieilli, lorsqu'il avait été le voir, en arrivant, dans son atelier et en y réfléchissant..... on ne peut pas s'empêcher de réfléchir, vous savez bien, maman, en y réfléchissant, il m'a bien semblé qu'il marchait lentement ces temps-ci, quand Daniel se promène avec lui après le déjeuner, et le soir... il s'endort... cela ne lui arrivait pas autrefois.

— Il travaille beaucoup; il a tant de choses à finir, tant de belles inventions, que Daniel l'aide à exécuter... Mon bon Daniel qui aime son père... Quand la grande machine sera achevée. il se reposera... Je vais lui faire un peu de vin de quinquina.....

— S'il veut le boire, » disait Amélie en riant. La jeunesse même sérieuse se rassure aisément. « Si maman ne s'est pas aperçue que papa était faible, c'est que la chose n'est pas grave, se dit Amélie en s'endormant: elle l'aime trop pour laisser échapper le moindre signe de fatigue; c'est une idée d'Albert, parce qu'il ne l'avait pas vu depuis longtemps. »

Les yeux des enfants étaient fermés; le père reposait aussi, réveillé souvent par des rêves pénibles, mais retombant bientôt sous le poids du sommeil qui l'atteignait maintenant le soir, dans le salon, comme l'avait remarqué Amélie. La mère ne dormait pas. La question de sa fille avait donné une voix à des craintes qu'elle repoussait depuis longtemps au plus profond de son cœur. Dans le silence de la nuit, elles prenaient une consistance et un développement de plus en plus effrayants. « Il est malade, il est épuisé, se disait la pauvre femme. Il s'en va devant moi sans que je puisse le retenir. Il aurait besoin de repos, de voyager peut-être... Par-dessus tout, il lui faudrait du contentement, de la satisfaction... Si sa machine était achevée, si elle réussissait, cela lui ôterait dix ans... il reprendrait des forces; c'est le bonheur qui lui manque... il n'a jamais su s'en passer... Ah ! » Un cri s'arrêta sur les lèvres de la femme et de la mère qui portait depuis si longtemps les fardeaux de tous ceux qu'elle aimait; elle s'assit sur son séant, et, joignant les mains, elle se mit à prier; la paix rentra dans son âme. « S'il pouvait se confier en Dieu ! » pensait-elle.

Un peu de joie semblait apparaître sur le sentier de l'inventeur. Dans ses moments perdus, et il n'en avait guère, Daniel avait mis la dernière main à une petite machine extrêmement ingénieuse, destinée à couper le drap dans les grands ateliers de confection; son père avait naguère abandonné l'œuvre, au moment où elle allait être achevée. « Il n'y avait vraiment que les pièces à ajuster, disait modestement le jeune homme. Quelques journées de manœuvre, et voilà tout.

— Quel dommage que nous n'ayons pas cinquante pantalons à tailler du coup ! disait Léon, admirant la facilité avec laquelle manœuvrait la petite machine; en un clin d'œil, maman et Emma pourraient se mettre à l'œuvre; elles n'auraient pas besoin de s'abîmer les doigts comme l'autre jour en coupant les vieilles toiles du pressoir.

— Cinquante pantalons ! que le ciel nous en préserve ! il n'en faut pas tant pour tout le pays... disait Emma déjà effrayée.

— Aussi n'est-ce pas sur les tailleurs du pays que je compte pour se servir de l'invention de mon père, disait Daniel toujours attentif à ne s'attribuer aucune part du succès. Je crois qu'il a l'intention de la proposer à l'administration de l'armée.

— Mais pourquoi ne prendrait-il pas un brevet ? » demanda étourdiment Albert, qui se préparait à repartir pour Caen.

Daniel se retourna brusquement; son père assis auprès du feu était retombé dans ses rêveries après l'exhibition de la machine; il n'avait pas entendu.

« Chut ! dit le frère aîné; un brevet coûte très-cher, il faut du temps pour l'obtenir, nous ne pouvons pas perdre nos pas et nos démarches pour cela... ; il faut... pour sa santé comme pour son succès... qu'il puisse consacrer ses pensées à sa grande machine... .

— Sa santé ! et Albert regardait son frère en face... Tu t'es donc aperçu, toi aussi ? »

Daniel fit un signe de silence, Mme Calanville s'était rapprochée d'eux.

La lettre et les dessins explicatifs de l'invention étaient partis pour le ministère de la guerre ; les jours s'écoulaient, on ne recevait pas de réponse. M. Calanville passait toujours ses journées dans son atelier, il se refusait à la petite promenade que Daniel avait longtemps obtenue de lui, au milieu du jour. « Cela me fatigue, disait-il; j'ai besoin de toutes mes forces pour mon travail. » Le bon fils s'attristait vainement; seul, il savait qu'en réalité, depuis plusieurs mois, son pere ne travaillait plus.

Un jour vint où le père s'en aperçut lui-même. Il était à son bureau; une règle, une équerre, des compas, de l'encre de Chine, des crayons épars devant lui; il essayait de faire le dessin d'un perfectionnement nouveau qu'il voulait introduire dans sa machine; sa main tremblante lui refusait le service. Daniel se pencha sur son épaule, examinant en silence les calculs répartis sur le coin du carton. « Ne croyez-vous pas, dit-il timidement, que ceci et ceci... seraient des rouages un peu forts pour l'espace où nous pouvons les placer ? »

M. Calanville regardait son dessin et les lignes vacillantes; il essayait de repasser ses calculs, puis rejetant brusquement le crayon qu'il tenait encore à la main. « C'est fini! dit-il, je n'y vois plus! » et il appuya sa tête sur la table, accablé sous le poids de sa douleur et de sa faiblesse. Daniel, effrayé, n'osait pas le quitter pour appeler sa mère. « Va, dit M. Calanville d'une voix languissante, va, je veux être seul. » Lorsque le jeune homme rentra suivi de sa mère, l'inventeur s'était traîné jusqu'à son fauteuil au coin du feu. Il avait perdu la parole et presque la connaissance. « C'est son cœur qui est brisé, dit amèrement sa femme en appuyant contre son sein sa tête qui retombait sur son bras. Il a trop travaillé et trop souffert! »

A suivre. Mme DE WITT née GUIZOT.

CHARLEMAGNE ET L'ENFANT

Charlemagne venait de traverser son empire du sud au nord. Il avait battu les Sarrasins aux armes étincelantes, maintenant il marchait contre les Saxons révoltés. Depuis trente ans déjà son épée s'abattait sur ce peuple : les vaincus frémissaient encore sous le joug comme au premier jour.

L'empereur, laissant son escorte le précéder, chevauchait seul dans le bois. Les vaillants compagnons de ses premières victoires n'etaient plus autour de lui. Les uns, tombés dans la mêlée, les autres, affaiblis par l'âge, se reposaient, pendant que lui, le maître redouté, parcourait encore en tous sens les pays soumis.

Quel bien avait-il accompli dans son œuvre inachevée? Il interrogeait son cœur lorsqu'il entendit le gémissement d'un enfant étendu sur l'herbe. Charlemagne, descendant de cheval, souleva le petit Saxon qui s'évanouit, car il avait le bras cassé. Il ne voulut pas abandonner le malheureux que le sort jetait sur son chemin. Son escorte avait passé sans porter secours : l'empereur, plus humain que ses soldats barbares, prit le blessé dans ses bras et remonta doucement à cheval. Il espérait, tout en continuant sa route, que ses Francs viendraient à sa recherche La nuit descendait et assombrissait la forêt, et l'enfant, revenu à lui, se familiarisait et reconnaissait les soins attentifs de son sauveur. Déjà il lui avait demandé de le mener vers sa mère. « Tu sais, lui dit-il, qu'elle reviendra demain, mais tu ne lui diras pas que tu m'as trouvé hors de la maison et que je me suis fait mal en tombant. J'ai peur maintenant de rester seul, car mon père est parti avec ses guerriers pour tuer Charlemagne. Viens avec moi dans notre maison, continua-t-il d'une voix suppliante, là, au bout de ce sentier. »

L'empereur hésitait. Un piége lui semblait possible. Il sonna du cor pour appeler à lui son escorte : rien ne vint. La nuit s'épaississait davantage. Bientôt il dut mettre pied à terre et porter le petit guide dans ses bras jusqu'à une cabane isolée dans une clairière. Une fois entré, et l'enfant, couché sur son lit de feuilles sèches, Charlemagne découvrit la réserve aux provisions. Le foyer se ralluma sous le souffle du héros et un repas improvisé ne se fit pas attendre. Cependant la douleur tenait le blessé éveillé. Charlemagne lui prodigua ses soins ; pour le distraire, il lui conta, à la lueur du foyer, les légendes qui avaient charmé sa propre enfance. Sans dévoiler son nom, il parla des peuples qu'il avait vus, des villes où l'or couvre les toits, où le pavé est de marbre, et l'enfant, enfiévré, croyait voir passer devant ses yeux ces merveilles fabuleuses.

Ainsi se passèrent les longues heures de la nuit. Quand l'aube parut, Charlemagne renouvela ses appels. Un cavalier franc, couvert de sang et de poussière, accourut enfin. Il raconta que l'escorte impériale était tombée dans une embuscade. Les Saxons, supérieurs en nombre, avaient tout massacré, et lui seul s'etait échappé. Toute la nuit il avait cherché l'empereur, qui devait au ciel de n'avoir pas été avec eux.

Charlemagne se mit aussitôt en devoir de rejoindre l'armée. En partant il ordonna au soldat de veiller sur l'enfant jusqu'au retour de sa mère et quelques jours plus tard il présentait aux barons son jeune sauveur, qui fut elevé au palais, d'où il monta aux plus hautes charges de l'empire.

CH. SCHIFFER.

A TRAVERS LA FRANCE

CAHORS

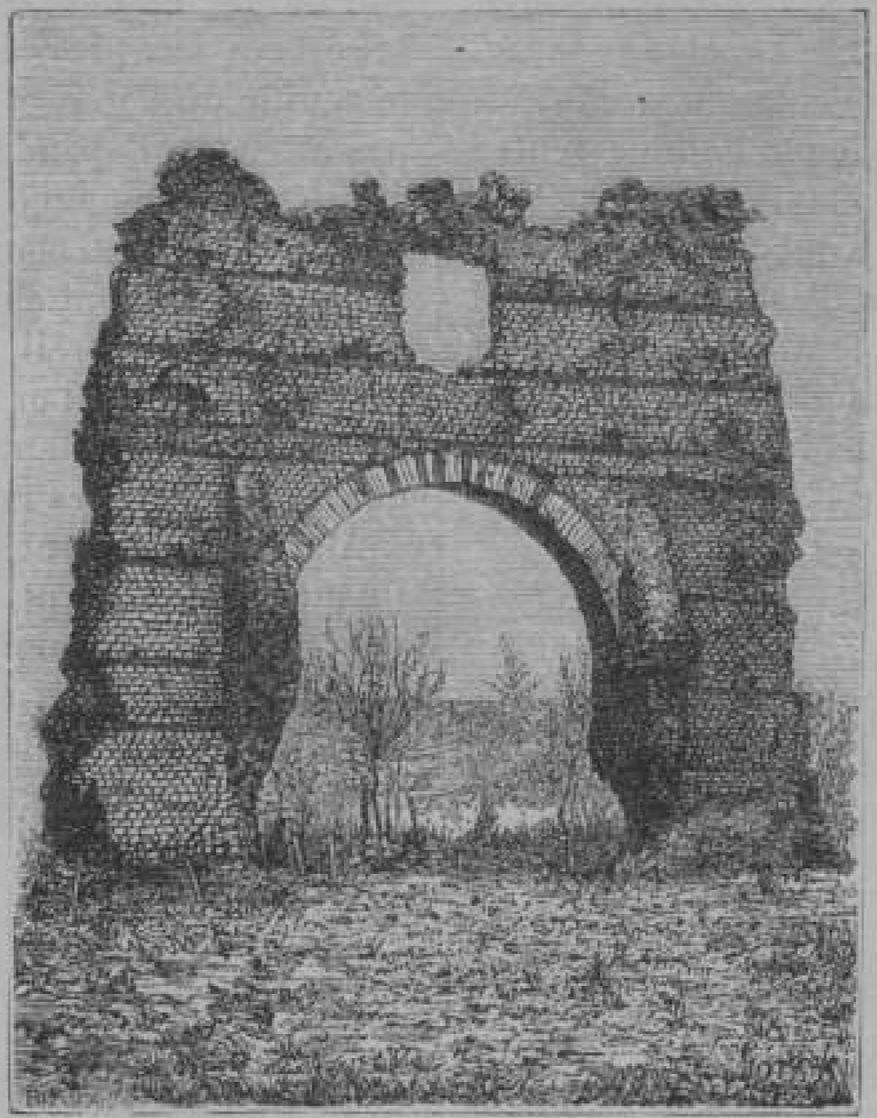
Dans une presqu'île formée par un des nombreux méandres du Lot, sur la rive droite, dans une vallée agréable et fertile, s'élève depuis les temps les plus reculés la ville de Cahors, jadis la capitale de la nation gauloise des Cadurques, puis du Quercy, et aujourd'hui le chef-lieu du département du Lot.

Le nom de *Cahors* est encore aujourd'hui celui du peuple qui l'avait fondé, nom modifié seulement par les changements survenus dans le langage. Durant l'antiquité, on disait *Cadurci;* au moyen âge, *Cadours* et *Cahours*. Les Gaulois appelèrent aussi cette ville *Divona*, du nom d'une source, admirable d'abondance et de limpidité, qui jaillit encore près de la rive gauche du Lot, en face de la ville, source divinisee par les poetes latins :

> Divona, Celtarum linguâ fons addite Divis,

disait l'un d'eux, Ausone. Les Cadurques ont la

gloire, dans nos annales, d'avoir défendu les derniers l'indépendance gauloise, l'an 51 avant Jésus-Christ. L'un d'eux, Luctérius, après avoir échappé avec la plupart de ses compagnons à la défaite désastreuse subie par nos ancêtres dans Alésia, revint en toute hâte dans son pays, s'y enferma dans la place la plus forte, dans *Uxellodunum*, dont on croit retrouver l'emplacement au Puy d'Issolud, près de la Dordogne, et y soutint contre Caninius, puis contre César lui-même, un siége malheureux. Les Gaulois vaincus furent traités avec la dernière cruauté par le proconsul, et la place fut ruinée. La cité des Cadurques demeura néanmoins intacte, et continua de prospérer, sous les Romains, par son industrie des lins et des matelas; ses matelas particulièrement étaient si estimés dans tout l'empire, que le mot *cadurcum* finit par désigner, en latin, les lits les plus moelleux.



Arcade romaine à Cahors.

Les Romains élevèrent à Cahors de splendides monuments, dont il ne reste aujourd'hui d'autre débris qu'une grande arcade au milieu d'un jardin. Au IIIe siècle, saint Genou vint évangéliser la ville et en devint le premier évêque.



Pont de Valentré, à Cahors.

C'est du moyen âge que datent la plupart des édifices qui ont donné à la ville de Cahors son caractère actuel et qui en font une de nos cités françaises les plus remarquables au point de vue de l'histoire de l'art. Sa cathédrale, des XIe et XIVe siècles, intéresse par ses deux grandes coupoles byzantines, son portail latéral du nord, d'un style roman tout particulier, et son abside couronnée de fortifications. Plusieurs maisons gothiques montrent encore leurs colonnettes, leurs ogives, et quelques-unes leurs tours semblables à des donjons. Les anciens murs d'enceinte sont encore intacts sur un grand nombre de points; enfin, des trois ponts qui traversent le Lot, deux sont anciens, et l'un de ceux-ci, le pont Valentré, est un monument unique en France, par sa parfaite conservation et par les trois tours qui le surmontent; aussi, ce pont a-t-il trouvé grâce devant les ingénieurs, qui, au lieu de le détruire, l'ont soigneusement restauré aux frais de l'État.

Malgré sa physionomie d'ancienne ville, Cahors a été cependant, de nos jours, l'objet d'embellissements, qui ont donné à ses principaux quartiers de l'espace, de l'air et quelques édifices nouveaux. L'un de ces édifices est la gare d'un chemin de fer qui relie le chef-lieu du Lot à la ligne de Limoges à Agen, et par lequel s'exportent les excellents vins et les truffes que produisent en abondance les environs de Cahors.

Cahors renferme aujourd'hui près de 14 000 habitants, qui s'honorent d'avoir pour concitoyens un poète célèbre, Clément Marot, né en 1495, et un pape, Jacques d'Euze, né en 1244, élevé au souverain pontificat à Avignon, sous le nom de Jean XXII. Ce fut lui qui créa en France, en 1317, un certain nombre de nouveaux évêchés; il revint plusieurs fois dans sa ville natale, et s'y fit bâtir un palais, dont les ruines subsistent encore. Il y fonda nne université en 1322

A. Saint-Paul.



Il tamponnait doucement. (P. 241, col. 2.)

LE NEVEU DE L'ONCLE PLACIDE [1]

TROISIÈME PARTIE [2]

L'HÉRITAGE DU VIEUX COB

XXXI

Un accident de chemin de fer. — L'oncle Placide se distingue. Il se reproche sa duplicité envers Miss Owen.

L'oncle Placide fut si enchanté d'avoir rendu service à quelqu'un, que cette pensée égaya sa route et parfuma ses impressions de voyage jusqu'à Milwaukee, ou plutôt jusqu'à moitié chemin de Milwaukee et d'Oak Creek, à cinq milles environ de chacune de ces deux stations.

En cet endroit, le *car* qui portait l'oncle Placide et dont le cahotement berçait ses rêveries, reçut une violente secousse du *car* qui le précédait, et transmit la secousse au *car* qui le suivait, non sans compromettre gravement l'équilibre des voyageurs et sans mettre à une rude épreuve leur égalité d'âme et leur sang-froid. La moitié des voyageurs furent précipités violemment dans les bras de l'autre moitié ; quelques hommes mal appris jurèrent, quelques dames s'évanouirent et poussèrent des cris perçants. Il y eut des nez qui saignèrent, des yeux qui versèrent des larmes, au milieu de la plus horrible confusion.

L'oncle Placide reçut en pleine poitrine un attorney général qui dormait profondément au moment du choc; il en perdit la respiration pendant dix secondes ; mais du moins s'il perdit la respiration, il ne perdit pas la tête. Il se précipita vers la fontaine, imbiba son mouchoir d'eau fraîche, et se mit à tamponner doucement les tempes de la petite fille qui avait perdu connaissance. Seul, ou à peu près, parmi les quarante personnes qui voyageaient dans le car, l'oncle Placide songeait à autre chose qu'à sa propre personne ; il n'y a rien comme les accidents de voyage pour mettre les caractères en relief. Le convoi s'était brusquement arrêté après la secousse. Pendant que les voyageurs non éclopés se précipitaient vers la plate-forme, soit pour s'informer de ce qui était arrivé, soit pour sauter sur la voie afin d'éviter un second choc ; pendant que la mère de la petite fille évanouie, en proie à un tremblement nerveux, regardait son enfant avec des yeux hagards, incapable de lui porter secours, l'oncle Placide, avec le sang-froid d'un médecin, lui prodiguait les soins les plus délicats.

Cependant, les voyageurs avaient repris leurs places, et le train s'était lentement remis en marche. Le choc avait été causé par la présence, sur un passage à niveau, d'un tombereau chargé de pierres, dont le cheval s'était pris le pied entre deux rails, et n'avait pu être dégagé à temps. Tout ce que le mécanicien avait pu faire pour éviter un choc plus terrible, ç'avait été de renverser la vapeur.

Enfin les joues de la petite fille se couvrirent d'une

1. Suite. — Voy. pages 1, 17, 33, 49, 65, 81, 97, 113, 129, 145, 161 177, 193, 209 et 225.

2. Voy. la première partie, vol. X, pages 97 et suivantes ; et la deuxième partie, vol. XII, pages 209 et suivantes.

teinte rosée ; elle poussa un soupir, ouvrit les yeux tout grands, et regarda l'oncle Placide avec surprise. La mère, alors, délivrée de l'horrible crainte qui lui avait glacé le sang dans les veines, se mit à pleurer et son pauvre cœur fut soulagé. Elle attira son enfant dans ses bras, et la serra sur son sein avec une violence passionnée.

L'oncle Placide tout ému regagna discrètement sa place. Maintenant que ses soins n'étaient plus nécessaires, il était embarrassé de sa contenance. De peur de paraître importun, il se mit à regarder par la portière avec une attention trop soutenue pour paraître complétement naturelle.

Il lui arriva alors ce qui arrive toujours en pareille circonstance à tous les gens timides. Après avoir détourné la tête si longtemps, il n'osa plus la retourner, et continua de contempler les dunes qui bordent le Michigan, comme si ç'eût été un de ces grands spectacles de la nature, auxquels il est impossible de s'arracher.

« Ce que je fais là est probablement absurde, se dit-il en maugréant contre lui-même. Cette dame va, sans doute, me prendre pour un rustre, car enfin la simple politesse me ferait un devoir de demander des nouvelles de cette pauvre petite. Mais comment faire pour demander de ses nouvelles, puisque je ne sais pas l'anglais ? »

C'était là une raison dont il aurait pu se payer s'il avait été moins scrupuleux et moins délicat ; mais on peut témoigner un intérêt poli, même à une personne dont on ne connaît pas la langue.

Tout à coup, il porta la main à la poche destinée au porte-cigares, et en tira son petit manuel de conversation. L'auteur de cet ouvrage, un homme « pratique », à coup sûr, avait consacré une de ses subdivisions aux *accidents de chemin de fer*. L'oncle Placide se mit à parcourir les pages avec une attention qui, cette fois, était bien réelle et bien sincère. Il tomba enfin sur la phrase qu'il cherchait : « Comment vous trouvez-vous, maintenant? »

Mais au moment où il se levait pour mettre sous les yeux de la petite fille, la phrase correspondante dans la colonne du texte anglais, le train s'arrêta et les voyageurs commencèrent à descendre en se bousculant un peu; car le quai était encombré de parents et d'amis, attirés là par la nouvelle de l'accident, qui était déjà connu du public par l'envoi d'une dépêche. Chacun tenait à rassurer les siens au plus vite. Cet empressement était louable, étant produit par un bon sentiment, mais il aurait pu se manifester avec moins de brusquerie. Deux fois de suite, des voyageurs trop pressés firent tomber le petit manuel que l'oncle Placide tenait à la main, au moment même où il tâchait de rejoindre la mère et la fille. Le temps qu'il perdit à ramasser son livre et à retrouver la page lui fit manquer l'occasion. Et cependant, il avait pu remarquer, entre ses deux tentatives infructueuses, que la petite fille s'était retournée pour lui sourire.

« Je manque d'à-propos, se dit-il en remettant le manuel dans sa poche de côté. Ces messieurs sont peut-être un peu brusques, mais j'aurais dû songer à cela plus tôt. »

Quand il sortit du *car*, en compagnie de quelques écloppés qui traînaient un peu la jambe, la première personne qu'il aperçut sur le quai, ce fut la mère de la petite fille. Elle parlait vivement à un gentleman de grande taille, porteur d'une belle barbe blonde. Le père, la mère et la fille avaient l'air d'attendre quelqu'un.

Le père, la mère et la fille attendaient tout simplement l'oncle Placide ; le gentleman s'avança vivement vers lui, et lui dit dans un français assez intelligible :

« Permettez-moi, monsieur, d'échanger une poignée de main avec vous. »

L'oncle Placide accorda la permission demandée, et ces deux messieurs se secouèrent cordialement la main. Ensuite, le gentleman tendit sa carte à l'oncle Placide, et l'oncle Placide vit que le gentleman était M. Owen, sénateur du Wisconsin. L'oncle Placide, à son tour, tendit sa carte à M. Owen, sénateur du Wisconsin, et M. Owen, sénateur du Wiscousin apprit que le gentleman à barbe grise s'appelait M. Clodion, tout court.

« M. Cleudione, Mistress Owen », dit M. Owen en faisant cérémonieusement la présentation dans les règles.

Mistress Owen tendit la main au gentleman qui venait de lui être présenté, et lui adressa un charmant sourire, mais elle ne dit pas un mot. Ce fut M. Owen qui reprit la parole.

« Monsieur Cleudione, dit-il, en mettant de côté son air cérémonieux de tout à l'heure, Mistress Owen vous fait toutes ses excuses, de ne vous avoir pas remercié de votre bonté pour cette pauvre petite chérie; mais elle ne sait pas le français, ni ma fillette non plus. »

M. Clodion se déclare confus! Mistress Owen rougit et sourit, M. Owen ne veut pas que M. Clodion soit confus ; mais M. Clodion tient à l'être, il aurait dû, oui certainement il aurait dû... En somme il ne dit pas ce qu'il aurait dû faire, puisqu'il n'en sait rien lui-même. Mais il tient à se reprocher quelque chose.

« Vous allez mieux, mademoiselle, » dit-il doucement à la « pauvre petite chérie » qui le regarde de ses grands yeux clairs, et lui sourit toutes les fois qu'il se tourne de son côté.

La « pauvre petite chérie » leva vivement la tête vers son père, pour lui demander de traduire la phrase du gentleman.

« Oh! quite well, sir, thank you very much ! » répondit-elle à l'oncle Placide en lui tendant la main par un geste si naïf et si spontané, que l'oncle Placide se dit tout de suite : « Voilà ce que sera Marthe dans deux ans ! »

Il saisit la petite main et la serra doucement dans

la sienne, sans même s'inquiéter du sens de la phrase. M. Owen crut cependant devoir la lui traduire.

« Darling ! (chérie !), » s'écria l'oncle Placide sans lâcher la petite main. La petite main serra la sienne, les beaux yeux clairs se fixèrent sur les siens avec une expression si charmante, que l'oncle Placide oublia sa timidité et sa réserve naturelle. Il se pencha vivement, embrassa la « pauvre petite chérie » sur le front, et se releva tout confus. Que de raisons il avait d'être confus, le pauvre oncle Placide : 1° après avoir laissé croire qu'il ne savait pas l'anglais, il avait prononcé à haute et intelligible voix, le mot « darling » ; 2° sans l'autorisation préalable de la famille, il avait embrassé publiquement une jeune personne de neuf ans et demi ; 3° en commettant cette action hardie, il avait donné à penser qu'il entendait réclamer ainsi le prix de ses services ; 4° il avait perfidement abusé de la candeur de Miss Owen, en lui donnant lieu de croire que l'épithète *darling* et le baiser paternel étaient des hommages sincères rendus à son mérite personnel.



Il donna sa canne et son chapeau. (P. 244, col. 1.)

La famille Owen n'était pas tenue de savoir qu'il y avait par le monde une petite Marthe qui avait pris le cœur de l'oncle Placide ; que l'oncle Placide, en lui faisant réciter ses leçons d'anglais, avait attrapé au vol sept mots en tout, sept épithètes caressantes comme la langue anglaise en possède tant. Or avec sept épithètes pour tout bagage, il est bien malaisé de soutenir une conversation avec des étrangers, tandis qu'avec ces sept épithètes, on a sept manières de plus de faire comprendre à une petite fille la profonde affection que l'on ressent pour elle.

La famille Owen n'était pas tenue de savoir que le hardi gentleman, de près comme de loin, songeait toujours à sa petite Marthe, et que leur fille lui inspirait de la sympathie, surtout parce qu'elle lui rappelait la petite Marthe ; qu'en disant *darling*, c'est Marthe qu'il appelait « chérie », et qu'en posant ses lèvres sur le front de Miss Owen, c'est sa petite Marthe qu'il embrassait. Pour expliquer sa conduite, l'oncle Placide aurait été forcé d'entrer dans des explications trop longues et trop délicates. Et d'ailleurs si ses explications l'avaient justifié aux yeux de M. et de Mistress Owen, elles auraient été peu flatteuses pour leur fille. Que l'on ait neuf ans et demi ou dix-neuf ans et demi, ou cinquante-neuf ans et demi, on n'est jamais flatté d'être aimé ou estimé par ricochet, et uniquement parce que l'on ressemble à une autre personne.

XXXII

L'oncle Placide se conduit d'abord comme un voyageur endurci ; mais dans l'après-midi, il perd de sa fermeté et devient romanesque. — Il retrouve une ancienne connaissance et en fait une nouvelle.

Miss Owen, pauvre petite, prit naïvement pour elle le baiser qu'elle avait reçu par procuration, et son joli regard, levé sur l'oncle Placide, remplit de toute l'amertume du remords l'âme de ce perfide gentleman.

Le sénateur et Mistress Owen ne témoignèrent aucune indignation et aucun ressentiment des procédés un peu cavaliers du hardi gentleman. Peut-être les lui pardonnèrent-ils, en faveur du service rendu ; peut-être admirent-ils comme circonstance atténuante sa qualité de Français ; en effet, il est convenu, une fois pour toutes, de l'autre côté de l'Atlantique, que la race française est la race légère par excellence.

Le sénateur poussa même l'abnégation et l'oubli des injures jusqu'à déclarer chaleureusement à l'auteur du méfait, que si jamais il lui prenait fantaisie de pousser une petite pointe jusqu'à Madison, Mistress Owen et lui, sénateur, seraient très-honorés de recevoir sa visite, et très-heureux de lui offrir l'hospitalité.

Le hardi gentleman répondit en termes fort polis, mais avec des phrases si terriblement embrouillées, que le sénateur n'y comprit pas grand'chose, sinon que son interlocuteur était à la fois flatté, honteux, enchanté et confus. On se donna de nouvelles poignées de main, et l'oncle Placide allait s'élancer dans le cœur de la ville pour y cacher sa honte, lorsque tout à coup il se ravisa.

« J'abuserai de votre obligeance, si vous voulez bien le permettre, dit-il au sénateur.

— Abusez, répondit le sénateur en riant.

— J'ai des amis à Chicago qui pourraient être

inquiets sur mon compte, en apprenant le petit accident de ce matin, je désirerais leur envoyer une dépêche; mais comme je ne sais pas l'anglais, je me trouve fort embarrassé pour la rédiger. »

Le sénateur tira vivement son calepin de sa poche, et dit : « Voulez vous me dicter votre dépêche?

— Petit accident au train numéro 3,» dicta l'oncle Placide.

Le sénateur écrivit le membre de phrase en anglais et leva les yeux pour prier l'oncle Placide de continuer :

« Je n'ai pas reçu une égratignure, continua l'oncle Placide.

— Est-ce tout? demanda le sénateur, quand il eut traduit ce second membre de phrase.

— C'est tout, répondit l'oncle Placide, il me reste à vous remercier mille fois.

— Comment donc! »

Nouvel échange de poignées de main, mais cette fois l'oncle Placide se sauve pour tout de bon, l'autographe du sénateur à la main, et ne s'arrête qu'au bureau du télégraphe. Il y était venu tout droit, sans demander son chemin à personne, car il avait dans la tête le plan de Milwaukee. Sans hésiter une minute, il mit le cap sur *Plankinton House*, l'hôtel qui lui avait été recommandé par M. de Randal.

Avec un front d'airain, il pénétra dans le sanctuaire et se dirigea d'un pas assuré vers la salle à manger. D'un air dégagé, il donna à l'un des nègres de service sa canne et son chapeau, et s'assit, digne et grave, à la place qui lui fut assignée. La compagnie était nombreuse, mais l'oncle Placide s'était formellement promis de ne se point laisser déconcerter, et il ne se laissa pas déconcerter. C'est presque avec la décision et le sang-froid d'un *yankee* de naissance qu'il préleva un impôt sur les plats qui défilaient devant lui. Mais on n'arrive pas du premier coup à la perfection. Les plats passaient si vite, qu'il lui arriva une ou deux fois de puiser dans le plat qui lui déplaisait, et de laisser passer celui qui lui aurait convenu. Par suite de ces méprises, il se trouva en présence d'un mélange hybride dont la vue réveilla en lui, pour un moment, les répugnances du maniaque d'autrefois, qui ne pouvait endurer que certaines choses, préparées d'une certaine façon.

Pour se punir de sa maladresse, et pour faire rentrer dans le néant, par un coup hardi, l'ancien maniaque qui faisait mine de lever la tête, il se condamna à faire disparaître, dans un temps donné, la petite macédoine qu'il avait devant lui. Telle est la puissance d'une volonté réfléchie et d'une résolution inexorable, qu'il donna, d'une fourchette assurée et implacable, le dernier coup au maniaque. Ce ne fut pas sans recourir plus d'une fois à la carafe d'eau glacée; mais enfin il accomplit le sacrifice, et se leva de table, enchanté de lui-même.

Dans cette heureuse disposition d'esprit, il parcourut la ville, presque en vainqueur, visita la cathédrale catholique de *Saint-Jean*, l'*Eglise Baptiste*, se pavana dans *Eastwater-street*, et dans *Springs-street*, les deux plus belles rues de Milwaukee ; il donna un coup d'œil à l'*United-States Custom-House*, au *Music Hall* et à l'*Academie de musique* : l'impression générale qu'il emporta de cette course à travers les rues, c'est que les maisons de Milwaukee ont toutes l'air d'avoir été trempées dans une crème à la vanille. Cette coloration particulière est due à la nature des briques qui ont servi à construire la ville, et qui se fabriquent à Milwaukee même. Son *Guide* le lui avait appris d'avance (et il constata avec plaisir que son *guide* ne l'avait pas induit en erreur). Car rien n'est plus pénible pour un voyageur que de ne pouvoir se fier à son *Guide*.

Il s'arrêta longtemps, plongé dans une rêverie géographique, les yeux fixés sur les eaux profondes de la rivière Milwaukee, et sur celles de la Menomonee; il remonta en pensée le cours des deux rivières, et mentalement, les yeux fermés, entrevit les régions qu'elles parcourent chacune de son côté avant de se réunir à Milwaukee qu'elles partagent en trois quartiers distincts.

Ah! c'est bien autre chose de lire le nom de deux rivières dans un livre de géographie et de les contempler de ses propres yeux, comme l'oncle Placide les contemplait en ce moment, immobile comme un pêcheur à la ligne, et fasciné par la magie de la présence réelle! Les noms mêmes des deux rivières, coulants et doux à l'oreille comme tous les noms indiens, évoquaient dans son imagination le souvenir des races disparues ou refoulées par la civilisation. Bientôt il verrait de ses propres yeux les débris de ces races étrangères. Oui, bientôt! mais pour les aller chercher, dans leurs terrains de chasse, il faudrait quitter Chicago, et quitter, pour combien de temps, Dieu seul le savait! l'enfant que son cœur avait secrètement adoptée.

Ici l'oncle Placide tourna au romanesque, le hardi gentleman redevint un vieillard doux et timide; il s'avisa qu'il était à 85 milles de Chicago, et se trouva subitement si isolé et si abandonné qu'il reprit le chemin de la ville; car il avait remonté la Milwaukee assez loin dans la campagne.

Les défaillances de l'après-midi ne sont pas rares chez les voyageurs qui ont laissé une partie de leur cœur derrière eux; l'oncle Placide venait de tomber dans une de ces défaillances. Si son *Indicateur* ne lui eût prouvé par des chiffres que le premier train ne partirait que dans trois heures, il serait soudainement retourné à Chicago, sans avoir seulement jeté les yeux sur les moulins de Betschey et Kern, qui peuvent, sans se gêner, moudre mille tonneaux de farine par jour, ni sur l'*elevator* à grains du *chemin de fer de Milwaukee à Saint-Paul*, l'un des plus vastes du continent américain, puisqu'il peut contenir 1 500 000 boisseaux de blé.

Malgré ses prouesses de la matinée, malgré le légitime orgueil qu'en avait conçu l'oncle Placide, il n'avait pas encore autour de la poitrine ce triple

airain dont parle Horace, et qui seul peut protéger une âme humaine non-seulement contre les terreurs de l'Océan, mais encore contre les langueurs de la nostalgie. Ce fut donc à contre-cœur que le hardi gentleman se résigna à visiter les moulins et l'elevator; et cependant, s'il ne les avait visités, il n'aurait pas retrouvé une ancienne connaissance de Colonges, et cette ancienne connaissance, par conséquent, ne l'aurait pas mis, à son insu, en relations avec un homme à barbe grise qui devait jouer dans la destinée d'Émile un rôle décisif.

Comme l'oncle Placide pénétrait dans les vastes dépendances de l'*elevator*, un Allemand à barbe blonde en sortait, la tête basse et l'air déconfit. En croisant l'oncle Placide, cet homme fit un mouvement de suprrise et revenant sur ses pas, le suivit dans l'intérieur de l'établissement.

Arrivé dans la cour, l'oncle Placide regarda autour de lui, et, tenant son manuel tout prêt, se dirigea vers un bureau, sur le seuil duquel un employé se tenait debout, la plume à l'oreille. L'oncle Placide salua poliment l'employé, et sans dire un seul mot, lui mit son livre sous les yeux, en soulignant du doigt, dans la colonne de l'anglais, la phrase qui correspondait à celle-ci : « Puis-je visiter l'établissement ?

— Certainement, » lui répondit l'employé, en français, mais avec un fort accent alsacien. En ce moment ses yeux tombèrent sur l'homme qui avait suivi l'oncle Placide, et il lui dit assez rudement, en allemand : « Que voulez-vous encore ? Je vous répète qu'il n'y a pas de place vacante en ce moment.

— Ce n'est pas cela, dit l'homme en se rapprochant de deux pas. Je ne vous demande rien, mais je voudrais savoir si ce gentleman n'est pas un Français du nom de Clodion. Je ne suis pas sûr de vous reconnaître, dit-il à l'oncle Placide, mais, il me semble bien que c'est vous qui avez été si bon pour moi à Colonges ? »



L'oncle Placide tendit sa carte. (P. 242, col. 2.)

Comme l'oncle Placide ne comprenait pas un seul mot à son discours, et pour cause, l'employé le lui traduisit :

« Dites-lui, répondit l'oncle Placide, que je suis Français, en effet, et que je m'appelle Clodion ; je me souviens de l'avoir aidé à sortir d'embarras, mais ce que j'ai fait est bien peu de chose. »

Aussitôt que l'homme à la barbe blonde fut bien sûr d'avoir affaire à M. Clodion, il lui prit les deux mains et les serra de toutes ses forces, en pleurant.

Comme l'employé regardait cette scène avec un mélange de surprise et de curiosité, l'homme à la barbe blonde lui raconta les événements de Colonges, auxquels l'oncle Placide, par délicatesse, avait évité de faire allusion. Il lui redit l'audacieuse

entreprise d'Émile et du charpentier, et l'humanité d'Émile à son égard;

« J'étais de garde en haut de l'escalier du clocher, et je m'étais endormi à mon poste. Le charpentier voulait m'étrangler, M. Charlier m'a sauvé la vie, en déclarant qu'il suffisait de me faire prisonnier et de me bâillonner. L'excellent monsieur que voici, et que je n'ai pas reconnu d'abord à cause de sa barbe, m'a sauvé une seconde fois la vie, en me faisant évader et en me donnant les moyens de passer en Amérique. Tous ceux de mes camarades qui avaient été surpris en même temps que moi, ont été tués à l'attaque du clocher, ou ont comparu devant un conseil de guerre et ont été passés par les armes. C'est donc grâce à lui que je vis encore.

— Demandez-lui, dit l'excellent oncle Placide, si je puis lui être bon à quelque chose, il n'a pas l'air heureux.

— Non, non, dit l'ancien soldat, je n'ai besoin de rien, je gagne ma vie dans les moulins, j'aurais seulement désiré entrer ici pour améliorer ma position, mais j'attendrai. »

« Muller dit l'employé à un expéditionnaire, qui avait écouté tout ce qui se disait, d'une oreille attentive, vous allez conduire le gentleman, et vous lui donnerez toutes les explications qu'il pourra désirer. »

Sans autre cérémonie, il se remit à son travail, et Müller se leva de son tabouret pour l'accompagner.

Müller, était un Silésien à barbe grise, qui avait émigré en 1840 pour échapper au service militaire. C'était un sombre fanatique, une sorte de songecreux sournois et rancunier; quoique Allemand, il entendait la vendetta à la manière des Corses. Dans le sud et dans l'ouest des États-Unis, où il avait séjourné d'abord, on se redisait, sur son compte, de tragiques légendes. Comme il était peu intelligent, il avait eu toutes les peines du monde à vivre ; à cinquante ans, il était troisième commis.

En quittant l'Allemagne, il y avait laissé un frère; trois autres étaient nés longtemps après son départ. Ces quatre frères avaient porté les armes pendant l'invasion ; l'aîné, qui faisait partie de la *landwehr* était mort du typhus, à Versailles; le second et le troisième avaient été tués sous les murs de Paris. Le quatrième était ce jeune soldat qui, pour charmer les ennuis de la faction, s'était amusé à graver son nom avec la pointe de sa baïonnette, sur une des pierres de l'escalier du clocher, à Colonges. Ce jeune Muller avait comparu devant un conseil de guerre, après l'évacuation de Colonges par les Allemands, et avait été fusillé.

Depuis la mort de ses frères, le Muller de Milwaukee était devenu encore plus sombre et plus taciturne. Ce n'est pas que son cœur fût animé d'une tendresse bien vive pour eux ; il les connaissait trop peu pour les aimer beaucoup, les ayant vus en tout et pour tout pendant deux mois, en 1867, pendant un voyage qu'il avait fait en Allemagne, à l'occasion de la mort de son père.

Mais ces quatre morts successives avaient profondément frappé son esprit superstitieux, il y voyait autant d'avertissements que lui envoyait la Providence d'avoir à se tenir prêt à son tour. Quoique sa route en ce monde eût toujours été et fût encore semée de plus d'épines que de roses, il tenait beaucoup à la vie et il avait une peur horrible de mourir, sauf dans les occasions où il avait quelque vengeance à exercer. La passion l'exaltait, et transformait momentanément sa couardise naturelle en une témérité folle et aveugle.

A supposer que ses craintes fussent vaines et qu'il survécût à ses frères, leur mort n'en avait pas moins bouleversé tout son avenir, car il avait compté sur eux pour égayer sa vieillesse et au besoin pour la soutenir. D'habitude, quand on lui faisait un tort grave, il avait au moins la consolation et la ressource de décharger sa colère sur quelqu'un, et de se venger. Mais quelle vengeance tirer du typhus qui lui avait pris son premier frère, des balles anonymes qui avaient couché le second et le troisième dans la neige? Il avait la faible consolation du maudire le conseil de guerre qui avait condamné son quatrième frère, et le misérable Français dont l'inconcevable témérité avait amené ce quatrième frère à comparaître devant le conseil; quant à la vengeance qui aurait réclamé œil pour œil, dent pour dent, elle était si évidemment hors de sa portée, qu'il ne songea même pas à la poursuivre. Voilà pourquoi il était devenu encore plus sombre et plus taciturne qu'autrefois.

Au moment où l'oncle Placide était entré dans le bureau, suivi de l'homme à barbe blonde, l'expéditionnaire grossoyait des copies de lettres, la tête penchée sur son pupitre. Quand il entendit le mot Colonges, il cessa de grossoyer et, sans lever la tête, écouta toute la conversation. De grosses rides irrégulières, semblables aux lézardes grimaçantes d'un vieux mur, plissèrent violemment son front bas et étroit, ses lèvres se gonflèrent de rage, et ses yeux, qu'il tenait obstinément baissés, virent passer rapidement, sur la blancheur du papier, des lueurs rougeâtres, couleur de sang.

La haine qui l'étouffait, faute de pouvoir se porter sur quelqu'un, se jeta aussitôt, comme une bête sauvage, sur l'ancien soldat et sur l'oncle Placide. Il en voulait au premier d'avoir échappé au piège où son frère, à lui, avait laissé sa vie; il en voulait au second d'être l'oncle de celui qui avait été cause de la mort de son frère. Des frissons passèrent par tout son corps, sa couardise naturelle disparut, et sa main droite plongée dans sa poche, caressa la crosse du revolver dont il ne se séparait ni jour ni nuit.

S'il ne tua pas sur place les deux objets de sa haine, c'est qu'une lueur de raison traversa comme un éclair les ténèbres de son âme irritée. « Puisque

l'oncle est là, se dit-il en retirant sa main de sa poche, le neveu n'est peut-être pas loin; attendons! »

Lorsque son supérieur lui donna l'ordre de guider l'oncle Placide, il se leva avec empressement.

L'ancien soldat s'en retourna à son moulin, sans se douter du péril auquel il venait d'échapper, et l'oncle Placide se trouva en présence d'un guide obséquieux, qui souriait d'un air de bonhomie.

« Vous savez le français? lui demanda l'oncle Placide.

— Un peu! répondit le guide obséquieux. »

En effet, il le savait un peu; il serait même plus exact de dire qu'il le savait fort peu, quoiqu'il eût souvent occasion de l'entendre parler et de le parler lui-même; quoiqu'il l'eût étudié plus de deux ans, sous la direction d'un professeur, avec autant de persévérance que d'insuccès, à l'époque lointaine où il se repaissait d'illusions, et où il nourrissait le fallacieux espoir de parvenir à quelque emploi lucratif dans une banque ou dans une maison de commerce. Donc, il savait fort peu de français, il en savait cependant assez pour servir de guide aux étrangers, dans l'établissement.

« Vous êtes seul? demanda-t-il d'une voix douce.

— Je suis seul, du moins aujourd'hui, répondit poliment l'oncle Placide.

— Du moins pour aujourd'hui, répéta le guide d'un ton réfléchi; alors aujourd'hui, vous avez laissé le jeune homme à la maison, par ici, dans la ville.

— Pas dans la ville, répondit naïvement l'oncle Placide; oh non, je l'ai laissé à Chicago, chez des amis.

— Milwaukee vaut pourtant le voyage; quand ce ne serait qu'à cause de notre *elevator;* » et de peur d'exciter les soupçons de son voyageur en insistant trop sur la même idée, il se mit à lui expliquer le mécanisme si ingénieux, si puissant et si simple, grâce auquel les masses énormes de blé dont Milwaukee est l'entrepôt, s'emmagasinent d'elles-mêmes, et d'elles mêmes aussi, quand le moment est venu, se chargent soit sur les wagons, soit sur les bateaux.

« Grande économie de main d'œuvre, dit le guide en levant l'index.

— Oui, oui, dit l'oncle Placide.

— Curieux à voir, curieux à étudier, reprit le guide avec une certaine emphase, instructif pour les jeunes gens, par conséquent pour le vôtre.

— Je l'amènerai certainement,» dit l'oncle Placide, désirant faire plaisir à un guide si bienveillant et si pénétré du désir d'instruire la jeunesse.

L'oncle Placide disait cela un peu au hasard, sans résolution encore bien arrêtée d'amener Émile à Milwaukee; mais sa phrase polie lui épargna peut-être une chute perpendiculaire de plus de soixante pieds, et les conséquences de cette chute. Le guide et lui, en ce moment, étaient au bord d'une trappe béante, et si le guide lui eût donné une poussée un peu vigoureuse, l'oncle Placide se fût engouffré par cette trappe, et serait arrivé sur le sol, à soixante pieds plus bas, hors d'état de donner des détails sur sa mésaventure. A un certain moment, le guide fut si tenté de faire l'expérience, qu'il recula instinctivement de deux pas pour résister à la tentation; la phrase de l'oncle Placide acheva de lui rendre son sang-froid, en lui donnant l'espérance d'avoir bientôt Émile à portée de son bras.

A suivre. J. GIRARDIN.

L'AFRIQUE CENTRALE [1]

II (*suite*).

Le pays de Roumanika.

» Sur la terrasse herbue du premier plan, il y avait un village entouré d'une estacade circulaire; c'était la résidence royale, où nous arrivâmes après une descente d'environ six cents pieds. Notre cortége ne tarda pas à attirer des centaines d'indigènes, surtout des enfants presque complétement nus. Parmi ces derniers se trouvaient quelques-uns des fils de Roumanika, jeunes garçons nourris de laitage et en admirable condition. Leur peau onctueuse et fine brillait au soleil comme si elle avait été lustrée; la vie débordait de leurs grands yeux rayonnants, et cependant pleins de douceur. Un artiste aurait trouvé dans ces jeunes princes les modèles d'une statue pouvant rivaliser avec celle de l'Antinoüs.

» Nous fûmes bientôt introduits dans une case où Roumanika était assis et nous reçut avec le meilleur sourire qu'on puisse imaginer. A la vue de ce païen vénérable, je l'avoue, je fus aussi touché que si j'avais eu sous les yeux la figure sereine de l'un des saints dont l'Église honore les vertus. Son visage me faisait penser à une source profonde et limpide; sa parole était si calme que je baissais la voix et l'imitais sans le vouloir. Il n'était pas étonnant que M'tésa respectât ce doux vieillard.

» Roumanika est très-grand; tant qu'il fut assis, je le crus de taille moyenne; quand il se leva, je ne lui allai pas à l'épaule. Il a la figure longue, le nez quelque peu aquilin; son profil est nettement d'un type élevé.

» La visite me fut très-agréable; toutes mes paroles, questions et réponses, éveillaient chez le roi l'intérêt le plus vif. Quand je parlais, il imposait silence à ses amis et se penchait vers moi avec une attention avide. Si je demandais un renseignement géographique, il envoyait chercher aussitôt la personne la mieux informée à cet égard. Lorsqu'il me vit prendre des notes, il se mit à rire tout bas, d'une

1. Voy. vol. III, pages 359, 378, 394; vol. IV, pages 232, 247, 277; vol. VIII, pages 55, 71, 96, 118; et vol XI, pages 72, 86, 104, 119; et vol. XIII, pages 215 et 232.

façon approbative, comme s'il avait eu à cela quelque intérêt personnel, et fit remarquer aux Arabes, d'un air de triomphe, combien les blancs leur étaient supérieurs. Il voulut savoir comment je trouvais son pays. « Le Karagoué est beau, répondis-je ; ses montagnes sont hautes, ses vallées profondes, ses lacs charmants, sa rivière est grande.

— L'entendez-vous, Arabes ; ne parle-t-il pas bien? Oui, le Karagoué est beau, reprit-il avec un soupir de satisfaction. Mettez votre canot sur le lac, remontez la rivière jusqu'au Kichaka ; voyez toute ma contrée. »

» Le 7 mars, je me rendis au lac Windermere, où, la veille, Frank avait lancé la *Lady-Alice ;* le roi m'accompagnait. Il était en grande tenue ; une demi-douzaine de lourds anneaux de cuivre poli lui ornaient les jambes ; des bracelets de même métal lui entouraient les poignets ; un manteau de flanelle rouge lui tombait des épaules. Sa canne avait sept pieds de long, ses pas étaient d'un mètre. Des tambours, des trompes exécutant une musique sauvage, cinquante hommes armés de lances, ses fils, ses parents, des Arabes, des gens de Zanzibar, de l'Oussouï, du Rouannda, de l'Ounyoro, de l'Ougannda formaient son cortége.

» Quatre bateaux étaient là, prêts à lutter avec la *Lady-Alice*, dont Frank commandait l'équipage. Une régate au Karagoué ! Pour spectateurs, douze cents gentlemen indigènes, échelonnés sur les pentes de Kazinnga ; une fête internationale : Afrique et Europe. Roumanika était dans son élément ; toutes ses fibres tintaient de joie. Ses fils, assis autour de lui, le regardaient et reflétaient le ravissement paternel.



Chef du pays à l'ouest du Tanganyka. (P. 250, col. 1.)

» Au signal donné, les indigènes, debout dans leurs canots et stimulés par les cris de leurs compatriotes, manœuvrèrent leurs grandes pagaies avec toute l'énergie dont ils étaient capables. De leur côté, nos rameurs, animés par les excitations des Voua-ngouana, faisaient littéralement voler notre barque. La vitesse fut à peu près égale des deux parts. Peu de chose que cette course ; mais le plaisir fut immense. »

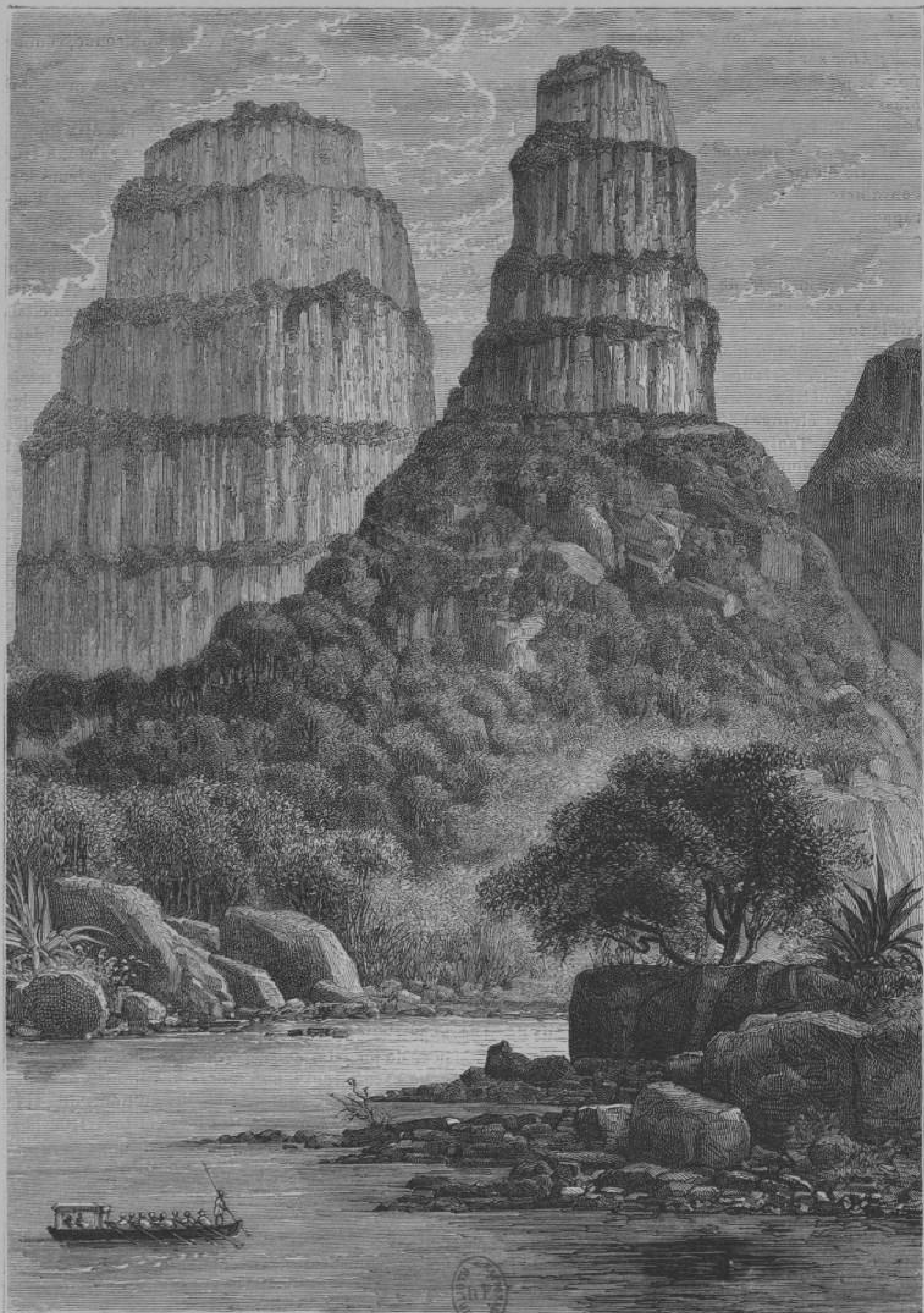
Le lendemain, commença l'exploration du lac. Dans la saison pluvieuse, le Windermere a 13 kilomètres de long sur 4 de large ; sa direction est nord et sud. Il est entouré de pentes herbues, qui lui font une ceinture de 400 à 500 mètres de hauteur. Une île, appelée Kannkorogo, en occupe le centre. Ce lac constitue le réservoir d'une importante rivière, le Kadjéra, qui, après l'avoir traversé, se jette dans le Victoria Nyanza. Stanley remonta le cours de ce puissant cours d'eau, jusqu'à un point où l'hostilité des indigènes l'empêcha d'aller plus loin.

III

Le lac Tanganyka.

L'intrépide voyageur ayant reconnu l'impossibilité d'atteindre le lac Albert de ce côté résolut de se diriger vers le lac Tanganyka qu'il avait déjà visité lors de son premier voyage à la recherche de l'illustre Livingstone.

Quittant donc sa cour hospitalière du bon Roumanika, il fit route vers le sud ouest, et le 27 mai il atteignait Oudjidji, le port principal du grand lac, et le grand centre du commerce arabe dans cette région. Nous avons déjà décrit cette ville, aujourd'hui célèbre ; aussi n'y reviendrons-nous pas ici.



Montagnes des bords du Tanganyka. (P. 250, col. 1.)

A peine arrivé, Stanley fit lancer son bateau, la *Lady-Alice* sur les eaux bleues du Tanganyka, pour faire le périple du lac et reconnaître si le Loukouga, ainsi que le croyait le capitaine Cameron, déversait les eaux du lac vers le Loualaba et le Congo.

Après avoir contourné les rivages de la partie méridionale du lac, il atteignit le Loukouga et put se convaincre que Cameron avait été trompé par les rapports des indigènes et que cette rivière coulait *vers* le lac. Il est donc bien établi aujourd'hui que le Tanganyka n'a pas d'écoulement.

De l'embouchure de la Loukouga, Stanley remonta vers le nord et rentra à Oudjidji, après avoir fait le tour complet du lac.

Cette magnifique mer d'eau douce a, d'après lui, 609 kilomètres de longueur sur une largeur moyenne de 45 kilomètres. Ses rivages bordés de montagnes aux formes étranges offrent partout l'aspect le plus pittoresque. Tantôt de hautes falaises surplombent les eaux profondes, tantôt la côte est coupée de nombreux promontoires, énormes éperons que couronnent des pics semblables à des monolythes. Des criques, des baies paisibles s'ouvrent entre ses épaulements. Une épaisse et puissante végétation descend j'usqu'au rivage, bordé de loin en loin de riants villages. On ne peut que penser à l'avenir qui est réservé à ce délicieux pays le jour où la civilisation l'aura fait sien.

Revenu à Oudjidji, Stanley reforma sa caravane pour se porter cette fois vers l'ouest à la recherche du grand fleuve découvert par Livingstone et Cameron et dans lequel ces voyageurs avaient cru trouver la tête du Congo.

A l'ouest du Tanganyka, le voyageur se trouva au milieu de populations bien inférieures à celles qu'il avait rencontrées jusqu'ici et qui lui inspirèrent les amusantes réflexions que nous trouvons consignées dans sa relation.

« Je n'avais pas encore trouvé sur ma route d'aussi charmant endroit. Les habitants ne demandaient pas mieux que de nous vendre des vivres; et nous eûmes bientôt du manioc, de belles chèvres, des poulets gras, de l'huile d'élais, du grain, des bananes, des légumes en abondance, du vin de palme pour nous réjouir, de l'eau fraîche pour nous désaltérer.

» De petites huttes coniques, faites avec de l'herbe, composaient le village; elles étaient rangées en cercle autour d'un grand communal. Au milieu du terrain s'élevaient trois ou quatre figuiers, plantés là pour donner de l'ombre à la population et fournir au chef de l'écorce à étoffe. L'aire de la place, formée d'une ocreuse, était si bien battue que pas un brin d'herbe ne pouvait y croître. Les portes des huttes avaient à peine trente pouces de haut; ma présence fit sortir par ces portes basses tous les habitants de chaque demeure; et je me trouvai le centre d'une foule nombreuse, hommes, femmes et enfants qui paraissaient croire que je n'étais venu que pour faire l'exhibition de ma personne, comme d'une monstruosité vivante.

» Toutes ces créatures qui se pressaient autour de moi étaient du type le moins présentable qu'on puisse imaginer. Mais le bon sens me disait de ne pas attacher trop d'importance à leur saleté, à leur laideur, et de les juger d'après l'état de leurs jardins et de leurs terres. Je fus alors contraint d'admettre que ces échantillons dégradés de la race humaine cultivaient les mêmes légumes, le même grain que je cultiverais moi-même si j'étais obligé de pourvoir à ma propre nourriture. Je vis que leurs cases étaient aussi bien faites que le permettait la nature des matériaux; j'avais souvent dormi dans de plus mauvaises. En causant avec eux de la loi du *tien et du mien*, je trouvai qu'ils la comprenaient d'une manière inintelligente. Les muscles, les tissus, les fibres du corps, les organes des sens étaient les mêmes chez eux que chez les gens de ma race, et tout aussi développés.

» Pendant que nous nous demandions si les êtres qui étaient devant nous faisaient bien partie de la race humaine, ces mêmes créatures doutaient fortement que nous fussions des hommes. Mais, tandis que je m'amusais de la pantomime des gamins, qui épanchaient leur étonnement en sautant sur une jambe, mettant brusquement dans leur bouche le pouce de la main droite pour étouffer le cri qui allait sortir, et se frappant le dos de la cuisse pour donner plus de force à la muette expression de leur surprise, un de ces innocents heurta une pièce de bois mal appuyée contre l'un des arbres que nous entourions. La pièce de bois tomba sur la tête d'un de mes hommes, qu'elle frappa rudement.

Aussitôt, de la bouche de toutes les femmes s'éleva un cri de pitié profonde. Une sympathie affectueuse se peignit si vivement sur leurs visages que mon cœur, plus pénétrant que mes yeux, vit sous la crasse, le badigeon, l'affreuse nudité, le cœur humain battre de la souffrance d'autrui ; et dans ces pauvres femmes émues, je reconnus mes sœurs.

» Quand nous partîmes, ces braves gens me firent encore plus regretter le dédain de ma première appréciation. Ils comblèrent mes hommes de bananes, de poulets, de maïs, de vin de palme ; puis ils nous escortèrent bien au delà des limites de leurs cultures, et me dirent, en nous quittant, que si je revenais dans leur pays, ils feraient tout leur possible pour que ma seconde visite fût plus agréable que la première. »

Plus au nord Stanley rencontra une belle rivière, la Louama, large de 200 mètres, qu'il remonta pendant 330 kilomètres jusqu'à son embouchure avec le superbe Loualaba.

A suivre. LOUIS ROUSSELET.

UN NID [1]

VI

A tâtons.

La tristesse régnait dans la petite maison; sans que personne en eût parlé, chacun des enfants sentait que les jours du père de famille étaient comptés. Le docteur n'avait pu rassurer Daniel. Mme Calanville ne sortait pas de la chambre de son mari; la nuit comme le jour, elle ne souffrait pas que d'autres mains que les siennes pussent le servir. Lui-même ne pouvait supporter un seul instant son absence; chaque jour il devenait plus faible, chaque jour il dépendait plus complétement d'un dévouement qui ne lui avait jamais fait défaut. Les enfants s'étonnaient de l'inépuisable force de leur mère.

Une nuit, tout dormait à Maisoncelles, toutes les portes étaient fermées, mais la messagère du Très-Haut était entrée. Dans son lit, appuyé sur l'épaule de sa femme, sans angoisse comme sans secours, le père avait rendu le dernier soupir. Depuis bien des jours, dans leurs longs entretiens, mêlés de silences plus longs encore, Mme Calanville avait constamment parlé de Dieu à son mari; les nuages du doute et de l'indifférence s'étaient peu à peu évanouis aux regards du mourant; il était revenu auprès de la crèche et de la croix comme il l'avait appris dans son enfance; ses dernières paroles à sa femme avaient été : « Au revoir, là haut! » Il avait encore murmuré : « Jésus! » avant de respirer pour la dernière fois. « Il a passé de mes bras dans les bras du Sauveur », se dit la veuve, qui resta longtemps à genoux, tenant encore entre ses mains cette main glacée, entourant encore de son affection fidèle les restes de celui qui avait absorbé toute sa vie et qui venait de la quitter pour un temps.

Elle n'appela ses enfants qu'au point du jour; on était encore en hiver, et la pâle lueur du soleil de février se levait à peine sur les arbres dépouillés; lorsque tous les habitants de Maisoncelles se trouvèrent réunis dans la chambre où étaient nés plusieurs d'entre eux, où leur père venait de mourir. Léon et Daniel avaient apporté Amélie, pâle et tremblante dans sa faiblesse, occupée surtout de contempler sa mère. Debout à côté du lit, comme si elle gardait encore un malade chéri, Mme Calanville avait embrassé tous ses enfants; elle ne pleurait pas, elle ne parlait pas; elle avait seulement tendu les bras lorsque Emma, tout en larmes, lui avait apporté la petite Dorothée. Le berceau de l'enfant avait seul partagé dans le cœur et dans la vie de la mère les soins qu'elle donnait depuis tant de jours au mourant. Dorothée souriait, à demi éveillée et se pressant contre le sein de sa mère. Tous les enfants s'étaient agenouillés l'un après l'autre; Mme Calanville posa sa main sur leur front. « Il n'a pas eu le temps, » dit-elle. C'était la bénédiction de leur père qu'elle leur apportait.

Albert était arrivé de Caen; les derniers et tristes devoirs avaient été rendus à la dépouille mortelle. La mère et les enfants étaient de nouveau rassemblés dans le petit salon de Maisoncelles, autour du canapé d'Amélie. Tant d'enfants mineurs entraînaient des formalités légales; il fallait un tuteur, un conseil de famille; les questions extérieures semblaient préoccuper à peine Mme Calanville; elle tendait les mains au-dessus de son nid comme pour le protéger de son impuissante tendresse. « Pourvu que nous puissions rester ensemble! » se disait-elle.

Aucun désappointement, aucune découverte accablante ne pouvaient atteindre la veuve dans les premiers jours de sa douleur. Elle savait ce qui restait de la petite fortune qu'elle avait apportée naguère à son mari; elle savait que le bien de Maisoncelles suffisait à peine à les faire vivre, et que le traitement de disponibilité, conservé à son mari pendant tant d'années, en considération des services qu'il avait rendus, comme des inventions qu'on attendait de lui, avait été une ressource indispensable au budget de la famille. Depuis que Daniel avait pris dans l'atelier la place des ouvriers mécaniciens qui venaient sans cesse aider l'inventeur, les dépenses de ses travaux avaient beaucoup diminué. Le dévouement du fils aîné avait ainsi allégé la tâche de sa mère. Le fardeau allait se trouver plus lourd que jamais. L'espoir qui avait résisté à toutes les déceptions, la conviction du génie qui devait un jour donner la gloire et l'aisance à tous les siens, ces illusions bien heureuses qui avaient si longtemps entretenu le courage de Mme Calanville, tout cela avait disparu avec son mari. Elle avait eu foi en lui, malgré l'expérience réitérée de son impuissance. « Que faire maintenant pour les soutenir, pour les élever tous? pensait-elle. Pas un d'eux qui puisse encore voler de ses propres ailes. Mon Daniel, je ne sais même pas s'il a appris quelque chose auprès de son père! »

Le jeune homme répondit lui-même à ce doute de sa mère. « J'ai beaucoup appris, dit-il, beaucoup de choses qui me serviront un jour : j'ai dans la mémoire et dans le cœur... ajouta-t-il plus bas, toutes ses explications, toutes ses idées, je crois. Il a été si bon, il essayait de me faire comprendre; je sais qu'il m'a enseigné ce que personne que lui n'aurait pu m'enseigner; mais vous savez, ma mère, il n'était pas un maître comme un autre... ce qu'il avait appris à l'École, dans la pratique de ses travaux... il ne savait plus qu'il l'avait appris, il lui semblait qu'il l'avait toujours su...; je ne sais rien par le commencement... tout ce que j'ai acquis, c'est un

1. Suite. — Voy. pages 170, 188, 203, 219 et 235

peu d'adresse de mes mains... nous verrons ce que cela pourra valoir.... J'ai écrit aux grands mécaniciens de Paris qui lui fournissaient ses pièces... s'ils voulaient m'employer... je pourrais gagner ma vie... et peut être vous aider un peu!...

— Et me quitter! » La pauvre mère frissonnait d'avance à ce nouveau coup. « J'avais pensé que tu pourrais peut-être rester ici, travailler dans *son* atelier... achever ce qu'*il* avait commencé. Tout ce qu'il a voulu, tout ce qu'il a fait, tout ce qu'il a inventé, faut-il donc que ce soit perdu? » Pour la première fois, en présence de ses enfants, depuis la mort de son mari, Mme Calanville laissa échapper une larme.

Le jeune homme se rapprocha de sa mère, prenant tendrement ses mains : « C'est ce que je veux, dit-il, c'est ce que je rêve ; nous en avons déjà parlé, Emma et moi; nous consacrerons notre vie à le faire connaître, à tâcher d'amener à bien ce qu'il a commencé, nous n'épargnerons rien pour cela; nous savons bien que c'est la seule chose qui puisse encore vous rendre un peu heureuse; mais, ma mère, vous le savez mieux que personne, pour ces travaux-là, outre le génie que je n'ai pas... il faut de l'argent .. et nous n'en avons pas non plus... »



Le docteur n'avait pu rassurer Daniel. (P. 251, col. 1.)

Mme Calanville rougit vivement. « J'ai encore quelques morceaux de terre, dit-elle, je les vendrais demain si tu voulais rester ici... — Et après? reprit doucement le jeune hommme ; après, si j'échouais, une fois, dix fois, vingt fois, ce qui m'arrivera sans doute, si j'échouais tout à fait... ou si Dieu me rappelait à lui.... les autres sont encore plus incapables que moi de cette tâche, ils n'ont pas eu ses leçons; Albert a les machines en horreur... Léon est trop enfant; que resterait-il pour vous tous... pour soigner Amélie, pour élever Laurette et Dorothée?... non, ma mère, ayons du courage, de la patience ; laissez-moi d'abord devenir un bon ouvrier... après cela, je vous promets que je reviendrai au nid, comme font les hirondelles; mon voyage sera peut-être plus long et plus difficile que le leur, » ajouta Daniel en baissant la voix et comme s'il se parlait à lui-même.

La mère avait appuyé ses deux mains sur les épaules de son fils aîné; elle était seule avec lui, dans un coin de la chambre, tous les autres étaient réunis auprès du feu et d'Amélie. La petite malade tenait Dorothée dans ses bras. Mme Calanville interrogeait du regard le regard de son fils, comme si elle eût voulu lire dans son âme et mesurer d'avance ses forces. Le silence dura longtemps. Lorsqu'elle le repoussa doucement, toujours sans parler, le jeune homme sentit qu'elle lui donnait l'essor. « Va! dit-elle enfin très-bas, va, au nom de Dieu, et n'oublie pas ce que tu as promis aujourd'hui. Je te confie la réputation de ton père, » ajouta-t-elle avec effort.

Son fils se pencha vers elle et lui baisa la main, comme s'il mettait le sceau à son allégeance. Elle l'attira dans ses bras. « Mon bon fils! » murmura-t-elle, toutes les bonnes heures de ces derniers temps, c'est à toi qu'il les a dues! Elle sortit, Daniel fit un signe à Emma, et l'un et l'autre, arpentant de long en large l'étroit vestibule froid et sombre, se communiquèrent à demi-voix les projets courageux et dévoués qui remplissaient depuis plusieurs mois leurs cœurs.

Daniel attendait depuis bien des jours la réponse de la grande maison qui était en relation avec M. Calanville, et à laquelle il s'était adressé pour obtenir une modeste situation. Lorsque la lettre arriva enfin, marquée du timbre bien connu, l'émotion du jeune homme était si forte, qu'à peine pouvait-il déchirer l'enveloppe. « C'est bien court! » dit Emma qui s'était approchée. Daniel avait dévoré les lignes d'un coup d'œil; il lut tout haut :

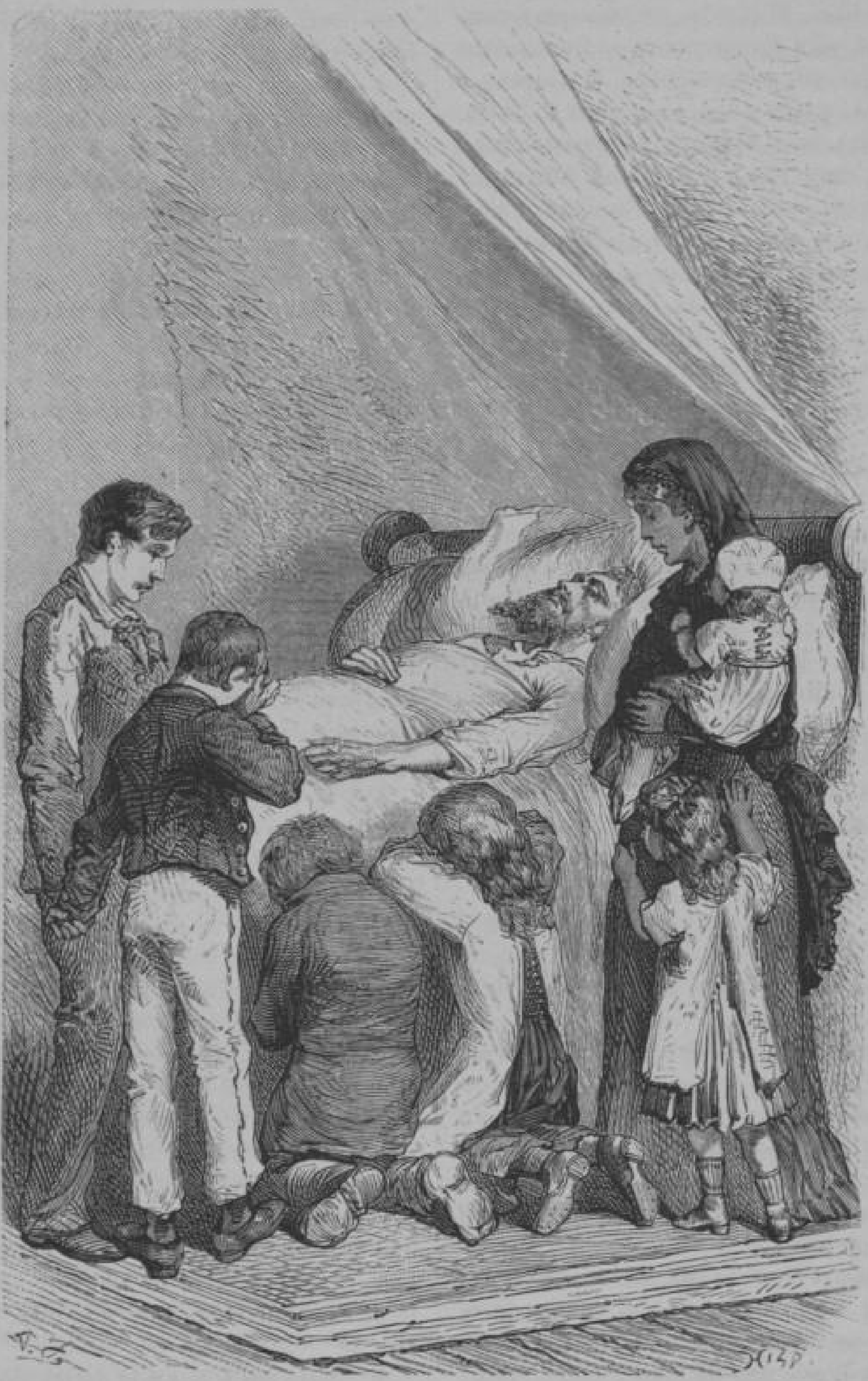
« Monsieur,

» Je n'avais pas répondu à la triste communication que vous avez bien voulu m'adresser, parce que je désirais en même temps répondre à votre demande d'emploi. Je ne trouvais rien dans mes établissements qui pût vous convenir, lorsqu'un de mes clients, dont vous avez certainement entendu parler, M. Rusheim (d'Alsace), a saisi votre nom au passage dans un de mes ateliers; il a connu, m'a-t-il dit, monsieur votre père, et il serait bien aise de vous connaître; il demeure non loin de Mulhouse; il vous écrira, m'a-t-il dit. »

Daniel replia lentement la lettre, partagé entre

la tristesse et l'espérance. « J'avais compté sur M. Calla, dit-il à Emma, toujours debout à côté de lui. Je pouvais apprendre beaucoup de choses chez eux ; ils emploient tant de monde... c'est qu'ils n'ont pas voulu. On ne se soucie pas d'un garçon qui ne sait rien. » L'abattement avait repris le dessus ; le désappointement était grand pour le jeune homme. Emma s'employait à le consoler. « Et ce brave manufacturier alsacien qui a saisi ton nom à la volée, celui-là vient au-devant de nous... nous ne lui avons rien demandé...

— Qui sait ce qu'il fera? Rien peut-être, repartit Daniel, toujours sombre. Il n'y a rien de si facile que de dire : J'ai connu son père ; je voudrais le connaître aussi.... Je parierais qu'il n'a seulement pas demandé mon adresse, M. Calla me l'aurait dit .. Je me ferai serrurier s'il le faut, comme on disait quand j'étais petit et que je perdais toutes les clefs de la maison ; mais je ne resterai pas ici pour ne rien apprendre et ne rien gagner. » Mme Calanville avait été obligée de se coucher ; elle était fatiguée et souffrante ; ses enfants ne lui parlèrent pas de la lettre de M. Calla.



Ils se trouvèrent réunis. (P. 251, col. 1.)

« Voyons ce que la poste nous apportera demain! » disait Emma. Daniel secouait la tête ! « Elle ne nous apportera rien du tout que des papiers à signer pour les notaires; mais il vaut mieux laisser une bonne nuit de plus à ma mère. Il sera toujours temps de lui dire ce qui m'attend. »

Emma était dans la basse-cour, le lendemain matin, nourrissant doucement les couvées précoces des petits poulets délicats et tendres qui se vendaient cher; elle était à genoux auprès de l'épinette qui retenait la couveuse ; les poussins becquetaient dans sa main. Laurette, à côté d'elle, riait, cherchant à saisir les uns après les autres les jolis oiseaux. Il faisait froid dans la cour, et Emma replaçait doucement les petits poulets dans leur panier bien garni de foin. Comme elle se relevait, elle aperçut tout près d'elle son frère aîné. Le visage de Daniel était naturellement grave ; les soucis et les devoirs qui lui étaient de bonne heure échus en partage avaient accru cette disposition de son caractère ; depuis bien des jours, il était devenu tout à fait sombre. En levant les yeux sur lui, Emma le reconnut à peine ; une espérance joyeuse brillait dans son regard, ses lèvres souriaient, il paraissait plus grand et plus robuste qu'à l'ordinaire ; à son grand étonnement, sa sœur s'aperçut qu'il était si ému qu'à peine pouvait-il parler.

« Tiens ! dit-il, en lui tendant une lettre qu'il tenait serrée dans sa main, vois comme tu avais raison et comme j'avais tort! »

Emma s'appuya contre l'épaule de son frère, et tous les deux lurent ensemble :

« Monsieur,

» Je viens d'apprendre la mort prématurée de votre père. Il ne vous a peut-être jamais parlé de moi, mais un jour, quand j'étais presque aussi jeune que vous devez l'être, il m'a rendu un grand service que je n'ai pas oublié. M. Calla me dit que vous désirez vous placer afin d'apprendre à fond votre métier. Je vous offre ma maison avec la confiance que vous y trouverez, mieux encore que chez M. Calla, ce que vous cherchez, mes ateliers de construction embrassant plus de branches que les siens. Nous vous trouverons facilement une situation qui vous permette de ne pas perdre tout à fait votre temps pendant que vous vous instruirez. Je ne crois faire que ce que je dois en rendant au fils de votre père ce qu'il a fait pour moi; nous en dirons davantage si ma proposition vous agrée. J'attends une réponse de vous. »

Emma serrait le bras de son frère. Dans sa joie, il l'embrassa plusieurs fois. « Voilà une porte ouverte! dit-il. Et une belle porte! — Hier, j'ai fait causer maman de la jeunesse de mon père, de ce qu'ils avaient fait quand ils voyageaient de poste en poste, et elle m'a parlé d'elle-même de M. Russheim : « Nous avons connu beaucoup de monde en Alsace, m'a-t-elle dit : il y avait un grand manufacturier, je ne me rappelle plus bien son nom, Russ... Russ... et quelque chose après..., ton père lui avait été utile... je ne sais comment; il est venu plusieurs fois chez nous quand nous étions à Strasbourg, il paraît qu'il a une grande maison de construction, très-considérable à ce que m'a dit ton père; il a été visiter leurs ateliers, je crois... je n'y ai pas été; d'abord c'était loin, dans ce temps là il n'y avait pas de chemin de fer, et puis, tu sais, je n'ai jamais aimé les machines. » Pauvre maman, elle ne savait pas avec quelle ardeur je l'écoutais.

— Et tu ne m'avais rien dit de tout cela hier au soir!

— Non, si la poste ne nous avait rien apporté, tu aurais été plus abattu que jamais!

— Tu as raison, » et Daniel admirait tout bas le tact féminin de sa sœur. « A sa place, j'aurais tout dit tout de suite, » pensait-il.

« Maintenant, allons trouver ma mère, » et il entraînait Emma. Sa sœur s'arrêta à la porte de la maison : « Va tout seul, dit-elle ; à la cuisine, Séraphine m'attend. Et d'ailleurs maman aimera mieux causer avec toi en tête-à-tête. »

Lorsque Daniel eut raconté son histoire, Mme Calanville, encore dans son lit, inclina sa tête sur ses mains. « Que Dieu est bon! » murmura-t-elle. Daniel rougit; dans la demi-obscurité de la chambre il n'avait pas encore pensé à remercier Dieu. « Il faut répondre, mon enfant, dit-elle, répondre de suite, et demander à M. Russheim s'il veut te voir. Tu iras à Paris le trouver! »

« A Paris! » Daniel rougit de nouveau. « Je n'ai pas voyagé depuis que j'avais dix ans, maman, dit-il, et j'ai oublié Paris; je ne sais pas si je saurai prendre un billet de chemin de fer. »

Mme Calanville souriait. « Tout cela te reviendra naturellement; M. Russheim te donne-t-il son adresse à Paris?

— Oui, ma mère, mais il ne dit pas s'il restera longtemps.

— Raison de plus pour lui répondre sur-le-champ. » L'instinct de la vie pratique s'était réveillé dans l'âme de la mère, depuis si longtemps échouée dans un coin solitaire, sans relations avec le mouvement et les nécessités du monde. « Le facteur est-il encore là? »

Daniel se mit à rire. « Je n'ai pas pensé à le retenir, dit-il; j'étais trop occupé de ma lettre à moi pour songer que j'aurais une réponse à faire.

— Tu en seras quitte pour porter ta lettre à la ville, tu trouveras Léon en route pour revenir... » Elle hésita un moment, craignant de blesser la jeune indépendance de son fils... « Peut-être ferais-tu bien de me montrer ce que tu écris...

— Assurément. » Et Daniel se penchait vers sa mère pour l'embrasser... « Je serai très-embarrassé de ce que j'ai à dire. » Et il s'assit dans un coin de la chambre de sa mère, devant le petit bureau sur lequel il avait tant de fois écrit ses dictées et ses analyses. « Il me semble que je redeviens un petit garçon quand je me mets là, » disait-il. Il écrivit :

« Monsieur,

» Vous ne savez pas le bien que vous m'avez fait en m'écrivant et en m'offrant d'entrer chez vous. Je commençais à croire que personne ne voudrait de moi, et j'ai cependant un grand désir de travailler et d'apprendre. Si vous avez connu mon père quand il était jeune, vous ne savez peut-être pas qu'il a laissé sept enfants, et ma mère qui est délicate et fatiguée. Je suis l'aîné, et je ne puis rester ici sans rien faire. Mon père a fait tant de choses! si vous les aviez vues! J'ai travaillé avec lui depuis plus d'un an; j'ai fait toutes sortes de métiers, mécanicien, monteur et même dessinateur; mais je ne sais rien à fond, et peut-être faudra-t-il recommencer... Je ferai tout ce que vous voudrez. Ma mère pense que vous seriez peut-être bien aise de me voir à Paris. Si vous me le dites, je partirai tout de suite. Je vais avoir vingt ans. »

Mme Calanville lisait la lettre de son fils, souriant à demi et les yeux humides. « C'est bien toi, mon garçon, dit-elle, en posant le papier; c'est un peu jeune, peut-être; mais, d'après sa conduite, je suis portée à croire que M. Russheim doit être bon; il comprendra ta franchise, elle lui plaira. — Qu'est-ce qu'il faut mettre à la fin, ma mère? demanda Daniel. Je me suis arrêté, parce que je n'en savais rien... » Mme Calanville réfléchit un instant. « Tu es déjà engagé dans sa maison, dit-elle, ainsi il faut dire :

» Croyez, Monsieur, au profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être,

» Votre très-humble et très-obéissant

» serviteur... »

Daniel riait. « Je n'ai jamais offert tant de respect et de service ; mais je graisserais ses machines pendant un mois, s'il voulait, rien que pour la joie qu'il m'a causée aujourd'hui. Va pour *tres-humble* et *très-obeissant*... et vous, ma mère, ne lui écrirez-vous pas un mot?...

— Pas aujourd'hui; puisque tu *dois* sortir du nid, il faut apprendre à te servir de tes propres ailes ; un de ces jours, je remercierai M. Russheim. »

A suivre. Mme DE WITT, née GUIZOT.

LES HEURES

Dans une amusante féerie qu'on jouait il y a quelques jours sur l'un de nos théâtres parisiens, l'inévitable prince charmant des pièces de ce genre, ayant perdu son talisman réclame l'assistance de ses marraines, les Heures. Chacune d'elles, après s'être fait quelque peu prier, promet son appui au jeune Rothomago, et lui annonce, sans qu'on sache pourquoi, qu'il va assister à une fête donnée on ne sait en quel honneur.

Si j'avais été appelé à collaborer à ce poëme (!), il me semble que je n'aurais eu qu'à me souvenir pour trouver des décors et des ballets originaux.

Je me serais rappelé que, dans la curieuse féerie qui s'appelle la mythologie grecque, les heures étaient déjà personnifiées par des déesses « jeunes, belles, parfumées, formant des chœurs et des danses avec les Grâces, tandis que chantaient les Muses ». J'aurais donc reproduit ces danses et appelé ce ballet *les Horées*, en souvenir des fêtes que les Grecs donnaient autrefois pour honorer les Heures, et mon décor aurait représenté l'un des temples élevés à ces déesses, à Corinthe, à Athènes ou à Olympie.

Puisque les décors à transformations sont de mode aujourd'hui, à un certain moment le fond du temple disparaissant, on aurait vu les portes du ciel que les Heures « ouvraient et fermaient pour rassembler ou faire sortir les nuages chargés de verser sur la terre une pluie bienfaisante ». Il va sans dire que cette pluie d'eau naturelle éclairée par la lumière électrique eût été d'un effet saisissant; et comme les Heures étaient en outre chargées de veiller sur la floraison des plantes, je réunissais un échantillon de la flore des différents pays, en groupant des fleurs animées sur le théâtre.

Ce n'est pas tout. J'introduis un défilé drôlatique dans lequel passent devant le spectateur les divers instruments qui ont successivement servi à indiquer les divisions du temps, depuis les clepsydres et les cadrans solaires jusqu'aux modernes pendules électriques, en passant par toute la série des horloges ; cela vaut bien, j'imagine, le défilé des dindons. Puis le ballet recommence. Dix jeunes femmes, entourées chacune d'un cortége spécial, représentent les dix Heures qui formaient autrefois la durée du jour chez les Grecs; au besoin, chacune d'elles nous fournit le motif d'une transformation de décor. Voici *Augé*, la première heure du jour, l'heure de l'aurore. Je passe bien entendu sur la description des tableaux que vous imaginez aisément. Voici *Anatole*, l'heure du lever du soleil. Voici *Mouséia*, l'heure des Muses, c'est-à-dire de l'étude. Voici successivement : *Gymnasia*, l'heure du gymnase ; *Nymphé*, l'heure du bain ; *Mesembria*, l'heure de midi; *Sponde*, l'heure des libations; *Elete*, l'heure de la prière; *Acta* ou *Cypris*, l'heure de la table et des plaisirs; *Dysis*, l'heure du coucher du soleil. N'y a-t-il pas là, je le répète, dix sujets d'admirables décors ? Il pourrait sembler naturel de représenter, non-seulement les heures, mais les minutes et les secondes. Il va sans dire, que ces comparses seraient de très-jeunes gens et des enfants. Nous nous refusons toutefois à ces scandaleuses exhibitions d'enfants qu semblent plaire au public. C'est un spectacle démoralisant que celui de ces petits êtres qui échangent chaque soir leurs haillons contre les oripeaux plus ou moins grotesques et donc la vue provoque le rire! Nous voulons que ces enfants soient, le matin, à l'école, et le soir dans leur lit, et nous espérons bien qu'au nom de la vraie liberté on refusera aux parents de spéculer sur la jeunesse de ces petits êtres. J'ai presque à m'excuser de cette longue profession de foi que je ne suis pas fâché d'ailleurs d'avoir faite, et je termine ma description.

Enfin, la toile du fond se lève et nous laisse voir, en apothéose, l'Olympe, au centre duquel trônent Jupiter et Thémis, dont les Heures sont, dit-on, issues.

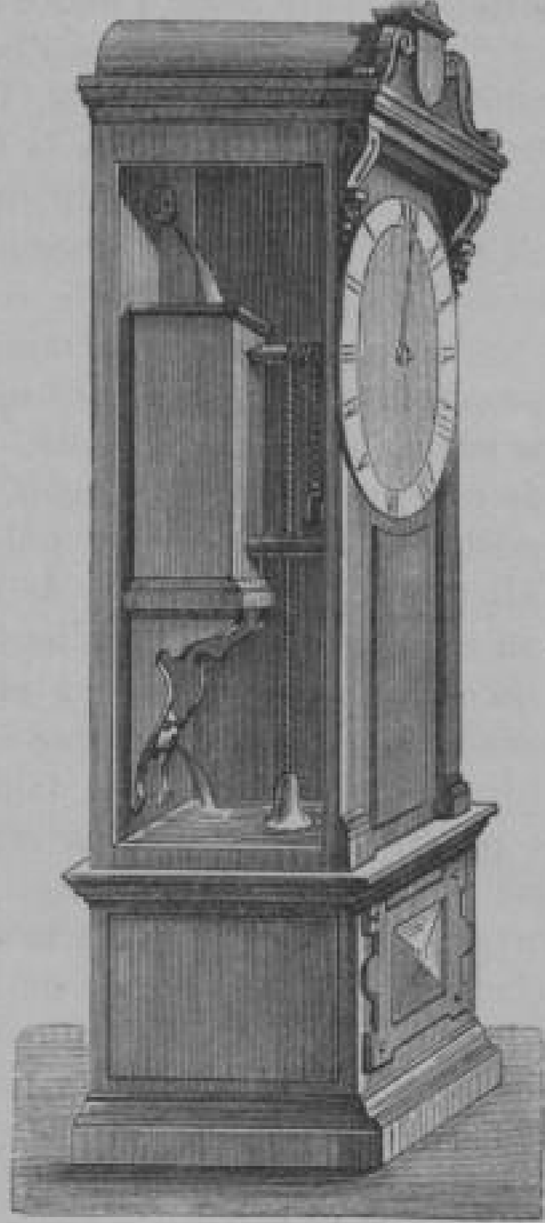
J'offre gratuitement mon projet aux auteurs de la féerie pour la prochaine reprise de leur pièce, en insistant sur ce point qu'on peut, tout en charmant les yeux du public, lui donner des idées exactes sur les anciennes légendes.

J'ai dit, et cela a dû vous surprendre, que le jour, chez les anciens Grecs, n'avait que dix heures; il s'agit bien entendu du véritable jour, c'est-à-dire du temps pendant lequel le soleil restait au-dessus de l'horizon ; la nuit se divisait en quatre parties. Ainsi, les heures des Grecs étaient plus ou moins longues, puisque l'heure était une fraction constante, la dixième partie, d'un temps qui était éminemment variable avec les saisons: la durée du jour. Les anciens Romains eux-mêmes, bien qu'ils eussent divisé le jour en douze heures, comptaient également comme jour le temps qui s'écoule entre le lever et le coucher du soleil et avaient par conséquent des heures de durée variable.

J'ai bien raison de dire *le temps qui s'écoule*, et

mon langage n'a rien ici de métaphorique, car, vous le savez, ce temps était fixé par l'écoulement de sable ou d'eau contenus dans un vase d'argile, de métal ou de verre, qu'on appelait *Clepsydre*, de deux mots grecs : *clepto*, je cache; *udor*, eau. Je hasarderais bien une description des clepsydres antiques; mais d'abord je ne suis pas bien sûr que cela vous intéresserait; et puis j'aime mieux me borner à vous rappeler que vous en avez chaque jour sous les yeux. N'est-ce pas une clepsydre que ce petit appareil plein de sable fin qui nous avertit que la durée de cuisson des œufs est suffisante?

Il paraît que, déjà chez les Grecs, les avocats étaient bavards, car dans chaque tribunal on avait placé des clepsydres pour mesurer et surtout limiter la longueur des plaidoiries. Un officier appelé *efudor* (vous retrouvez la racine *udor*, eau) était chargé de la surveillance de la clepsydre et du soin délicat de faire taire un orateur. L'avocat, pressé de parler, interpellait son adversaire en lui disant : « Vous empiétez sur mon eau. » Vous savez d'ailleurs que, aujourd'hui encore, dans certaines ventes par adjudication aux enchères, qui ne doivent durer qu'un temps limité, on emploie sinon des clepsydres, du moins de petites bougies qu'on allume et qui ne brûlent que pendant une ou deux minutes. Ces feux se renouvellent trois fois; l'adjudication ne devient définitive que lorsque le dernier feu s'est éteint sans que, pendant sa durée, il soit intervenu aucune enchère.



Clepsydre. (P. 256, col. 1.)

Nous avons dit que chez les Grecs et chez les Romains les heures, qu'elles fussent au nombre de dix ou de douze par jour, avaient une durée inégale, puisque le jour était le temps variable compris entre le lever et le coucher du soleil. On comprend quelles difficultés devaient exister dans les relations civiles par suite de cette division arbitraire du temps. Aussi, 159 ans avant notre ère, une clepsydre publique fut installée à Rome, et un des officiers du préteur, c'est-à-dire du consul qui marchait en tête des armées, fut chargé d'observer la clepsydre et d'*annoncer* certaines heures.

Au quinzième siècle, nous trouvons la journée divisée en quatre termes également distants. Ces divisions ont été indiquées par l'Église : *prime*, à 6 heures du matin; *tierce*, à 9 heures; *none*, à midi; *vêpres*, de 3 à 6 heures. Vous savez que, par extension, on donna le nom d'*heures* aux prières qui se disaient à des moments déterminés de la journée, et même que chaque prière porte encore le nom particulier de l'heure à laquelle on la fait : Matines, Prime, Tierce, Sexte, None, Vêpres et Complies. Ces heures se divisent encore en *majeures* et *mineures*. Les livres de prières s'appellent aussi livres d'heures.

L'heure des offices de l'Église apprenait donc publiquement le moment de la journée, et l'appel des fidèles se faisait, comme cela a lieu encore aujourd'hui, au moyen de cloches dont l'usage paraît avoir été adopté, dans l'Église d'Occident, dès le quatrième siècle. Déjà, du reste, les Grecs et les Romains se servaient de la cloche pour divers usages. Ainsi, le soldat grec chargé des rondes de nuit portait une cloche, d'où le nom de Codonophore qui lui avait été donné. A Rome, les cloches indiquaient l'heure de l'ouverture des bains publics, la vente de certaines denrées, l'heure de réunions importantes, etc..... Nous verrons tout à l'heure comment s'est transformé cet usage de faire connaître au public la véritable division du jour.

Disons de suite que chez les différents peuples le jour ne commence pas au même moment. Chez les Israélites, les anciens Athéniens, les Chinois, la journée commençait au coucher du soleil et finissait quand, le lendemain, trois étoiles brillaient au ciel. Chez les Babyloniens, les Syriens, les Perses,... la journée commençait au lever du soleil. La plupart des peuples de l'Europe commencent aujourd'hui la journée à minuit; cependant les astronomes, à l'imitation des anciens Arabes, comptent vingt-quatre heures d'un midi à l'autre. Pour terminer ce résumé, nous dirons que les vingt-quatre heures qui depuis longtemps divisent le jour ont été tantôt séparées en deux groupes de douze heures, tantôt comptées à la suite. C'est ainsi que les cadrans de nos horloges ne marquent que douze divisions, et qu'après avoir relevé l'heure qu'ils indiquent on a soin d'ajouter au nombre lu les mentions : matin ou soir. Pendant longtemps, en Italie, les cadrans des horloges furent divisés en vingt-quatre parties égales, les heures se comptant à la suite de 1 à 24; les astronomes ont conservé cet usage et marquent ainsi le moment d'une observation : 23 janvier, 15 heures 30 minutes, ce qui correspond pour nous à : 24 janvier, 3 heures 30 minutes du matin.

A suivre. ALBERT LEVY.



On la faisait rouler. (P. 258, col. 1.)

LE NEVEU DE L'ONCLE PLACIDE [1]

TROISIÈME PARTIE [2]

L'HÉRITAGE DU VIEUX COB

XXXIII

Retour au bercail. — Entretien de l'oncle Placide et de Marthe. M. Clodion devient de plus en plus audacieux.

A Rose-Cottage, quelques minutes avant l'heure du souper, toute la famille était réunie dans le salon, lorsque l'oncle Placide y fit une entrée, que l'on peut sans exagération qualifier de triomphale. Non pas que l'oncle Placide affectât des airs de triomphateur, mais il fut l'objet d'un empressement si général et d'une curiosité si flatteuse, que sa vanité aurait eu beau jeu s'il avait eu de la vanité. Marthe le fit asseoir sur un canapé, et se blottit aussi près de lui que possible ; cependant elle s'abstint de lui sauter sur les genoux, parce qu'il devait être très-fatigué. Enfoncé dans un coin du canapé (Marthe avait décidé qu'il serait mieux là que partout ailleurs), à la douce clarté du gaz, à la clarté plus douce de tous ces regards amis, l'oncle Placide ne se rappelait plus que les agréments du voyage, il en oubliait complétement les petits ennuis. Il ne se souvenait même plus d'avoir été mélancolique et romanesque, et d'avoir soupiré après le départ du train.

Pour taquiner Marthe, il parla de miss Owen en termes si élogieux, qu'il était au fond du cœur absolument confus de sa propre duplicité.

Marthe ne dit rien d'abord, et parut réfléchir profondément. L'oncle Placide était sur le point de lui avouer qu'il avait voulu simplement plaisanter, lorsqu'elle lui demanda, en le regardant bien en face : « Est-ce que vous irez à Madison ?

— Peut-être oui, peut-être non, » répondit-il d'un ton dégagé.

Tobie vint annoncer que le souper était servi.

Marthe fut d'abord silencieuse, et l'oncle Placide se sentit bourrelé de remords. Il fut aux petits soins pour Marthe qui, comme toujours, était sa voisine à table. Profitant de ce que la conversation était devenue générale, Marthe tira tout doucement la manche de l'oncle Placide. L'oncle Placide se pencha de son côté, et elle lui dit à l'oreille : « Mais vous m'aimerez tout de même ?

— Je voudrais bien savoir qu'est-ce qui m'en empêcherait, répondit-il avec chaleur.

— Vous êtes si bon, répondit Marthe d'un ton réfléchi, que toutes les petites filles doivent vous aimer et vouloir vous appeler oncle Placide. Vous vous souviendrez, oncle Placide, que c'est moi que vous avez connue la première.

— Naturellement, répondit l'oncle Placide, je m'en souviendrai, n'ayez pas peur que je l'oublie.

— Peut-être... reprit Marthe avec hésitation.

— Peut-être quoi ? demanda l'oncle Placide,

1. Suite. — Voy. pages 1, 17, 33, 49, 65, 81, 97, 113, 129, 145 161, 177, 193, 209, 225 et 241.
2. Voy. la première partie, vol. X, pages 97 et suivantes ; et la deuxième partie, vol. XII, pages 209 et suivantes.

résistant à grand'peine à l'envie folle qu'il éprouvait de la prendre dans ses bras et de lui dire qu'elle était sa vraie, sa seule petite nièce, et qu'il n'en aurait jamais d'autre.

— Peut-être, reprit Marthe avec un grand sérieux, miss Mac-Bokum avait-elle raison, à propos de M. Poinsett, de me dire qu'il ne convient pas de se lier trop vite avec les personnes que l'on rencontre en voyage.

— Mais, ma chérie, répondit l'oncle Placide, il me semble bien que c'est en voyage que nous nous sommes liés.

— C'est vrai, » répondit Marthe, frappée de la justesse de l'argument. Elle avait l'esprit trop droit et trop loyal pour discuter une chose qui lui paraissait évidente. Et cependant, si son esprit se rendait, son cœur protestait. Avec un regard suppliant et une voix tremblante et indécise, elle dit tout bas : « Nous deux, ce n'est pas la même chose.

— Certainement non, ce n'est pas la même chose, répondit vivement le brave homme, qui était enchanté de se contredire lui-même. La preuve, c'est que, quand bien même je rencontrerais sur mon chemin mille petites filles plus aimables et plus gentilles les unes que les autres, ma petite Marthe sera toujours ma petite Marthe, et personne ne la remplacera. Et maintenant, mademoiselle, reprit-il d'un air malicieux, pouvez-vous me dire ce que vous avez fait d'Émile pendant mon absence?

— Émile s'est renfermé dans sa chambre pour étudier ses mathématiques et un tas de choses comme cela. Il n'en est sorti qu'après le lunch, et nous sommes tous allés au-devant de papa, excepté miss Mac-Bokum qui avait la migraine, et nous avons rencontré en pleine rue une maison qui déménageait; on la faisait rouler sur de grands rouleaux, et les gens qui étaient dedans n'avaient seulement pas l'air de se douter qu'on les emmenait dans un autre quartier; les cheminées fumaient, et l'on entendait quelqu'un qui jouait du piano. Émile nous a emmenées dans une rue, dont j'ai oublié le nom, pour voir une petite maison à deux étages qui n'a l'air de rien. Il dit que c'est la maison du général Shéridan. Je croyais qu'un général devait avoir une maison plus jolie que cela. Je ne l'aurais pas seulement regardée, si Emile ne m'avait pas dit qu'il fallait la regarder.

— Emile a eu raison, ma chérie: c'est la maison d'un grand homme de guerre, qui a rendu d'importants services à la cause de son pays.

— C'est ce que disait Émile; mais maman nous a raconté que le général Shéridan a été très-dur avec les Indiens et ensuite avec les pauvres gens du Sud. Quand Emile sera général, cela me serait égal de savoir qu'il n'a qu'une toute petite maison; mais je ne serais pas contente d'entendre dire qu'il a été dur pour quelqu'un ; et vous, oncle Placide?

— Moi non plus, ma mignonne; et j'espère bien qu'il ne sera jamais contraint de l'être; mais un général ne fait pas toujours ce qu'il veut. »

Marthe le regarda avec une surprise profonde; toutes ses idées étaient confondues. Comment se peut-il qu'un général ne fasse pas tout ce qu'il veut, puisque c'est lui qui commande à tous les autres? Mais, sans entrer dans une polémique où elle craignait de s'embrouiller, Marthe lui dit d'un ton résolu :

« A votre place, oncle Placide, je l'empêcherais de se faire général. »

L'oncle Placide ne répondit que par un petit hochement de tête très-significatif; mais en lui-même il se disait : « Ma chère, quand tu seras sa femme, nous verrons bien si tu y réussiras. »

L'acte de naissance d'Émile est enfin arrivé; il y a mis le temps, car la dépêche de l'oncle Placide a déjà plus d'un mois de date. Ni les timbres de l'enveloppe, ni le texte du document, n'expliquent pourquoi il a tant tardé. Le voilà, c'est tout ce qu'on peut dire; à voir la figure de l'oncle Placide quand il ouvre l'enveloppe, et celle des gens qui l'entourent, on croirait vraiment que l'acte de naissance arrive beaucoup trop tôt, au lieu d'arriver beaucoup trop tard. Mme la princesse elle-même s'est habituée à considérer l'oncle et le neveu comme des membres de la famille; Mme la cadette est, comme toujours, de l'avis de Mme la princesse ; et miss Mac-Bokum elle-même, convertie de bonne foi à la méthode d'enseigner la géographie avec des cartes, sent que le départ de l'oncle et du neveu dérangera quelque chose dans ses habitudes. Seulement, comme elle n'est pas chez elle, elle n'ose pas joindre ses instances à celles de toute la famille pour les décider à prolonger leur séjour à Rose-Cottage.

Si elle était chez elle, si le sort, au lieu de l'avoir fait naître dans l'humble demeure d'un pasteur surchargé de filles, avait placé entre ses mains l'héritage et le manoir féodal d'un *laird* écossais, il n'y a pas au monde deux gentlemen qu'elle eût plus volontiers invités à venir pêcher la truite et le saumon dans ses lacs et dans ses rivières, tirer la grouse dans ses bruyères et le cerf dans ses landes.

La pauvre petite Marthe a le cœur très-gros, et ne songe guère à dissimuler son chagrin. Au fait, pourquoi y songerait-elle?

Comme un bienfaisant rayon de soleil qui dissipe le brouillard, la dépêche de M. King dissipe le nuage de tristesse qui plane depuis quelques jours au-dessus des deux paratonnerres de Rose-Cottage.

« Eh bien! tant mieux, dit l'oncle Placide, en portant vivement la main à sa barbe.

— Voilà une bonne parole, dit Mme de Randal.

— C'est charmant de la part de M. King, » ajoute Mlle Marthe.

L'oncle Placide ne perd pas son temps, et continue à voler de ses propres ailes dans toutes les directions. Aussi faut-il convenir que les tentations abondent; car dix-sept lignes de chemins de fer, pas une de moins, aboutissent à Chicago!

Pendant qu'Émile travaille ses mathématiques et

son histoire, et se forme aux bonnes manières dans la compagnie des dames, l'oncle Placide a accompagné à Toledo M. de Randal, que ses affaires appelaient dans cette ville. L'oncle Placide a trempé ses mains dans le lac Érié, et il n'est pas médiocrement fier de cet exploit. Pendant que M. de Randal s'occupe de ses affaires, l'oncle Placide, plus hardi que jamais, suit la rive sud du lac Érié jusqu'à Buffalo. De Buffalo aux chutes du Niagara, il n'y a qu'un pas; le hardi gentleman le franchit, et il éprouve l'ineffable bonheur de se trouver face à face avec la chute d'eau la plus grandiose qui soit au monde.

C'est là que ses yeux rencontrèrent pour la première fois le visage d'un représentant de la race Rouge. Malheureusement ce sauvage, enfant de la nature, est revêtu d'un costume de gentleman civilisé, et même il porte un col droit qui lui fauche les oreilles. Le désenchantement de l'oncle Placide est complet, quand il apprend de la bouche d'un gentleman canadien que ce sauvage, fils de la nature, est notaire royal à Montréal. Comme il est bonhomme et toujours accommodant, au lieu d'en vouloir au descendant des héros de Cooper de lui avoir causé une vive déception ethnographique, il en vient peu à peu à lui savoir un gré infini d'avoir remplacé la plume d'aigle par le chapeau tuyau de poêle, la peau de bison par le mac-farlane, les mocassins par les bottes brevetées, et les bûchettes de la mémoire par le papier timbré et le *Manuel du parfait notaire*.



M. Alfanègre tresse des fausses nattes. (P. 260, col. 2.)

Pourquoi lui sait-il gré d'une transformation qui fait grincer les dents à tous les amateurs de pittoresque et de couleur locale? C'est que, si tous les frères rouges du notaire de Montréal consentaient aux mêmes conditions à cesser d'être pittoresques, ils cesseraient par la même occasion de marcher sur le sentier de la guerre, de brûler les ranchs isolés, de massacrer les émigrants et de scalper leurs frères blancs; par la même occasion, leurs frères blancs cesseraient de les traquer, et de leur faire payer en gros tout le détail de leurs méfaits. Tout le monde y gagnerait, sauf les agents indiens, dont la petite industrie se trouverait ruinée du coup. Mais l'oncle Placide n'avait aucun respect pour la petite industrie des agents indiens. De toutes les expéditions qu'il avait faites jusque-là, celle qui flattait le plus l'amour-propre du hardi gentleman, c'était sa petite escapade de Milwaukee, parce que c'était la première qu'il eût entreprise à lui tout seul, parce que c'est là qu'il avait fait pour la première fois un sérieux essai de ses forces. En y repensant avec une secrète prédilection, il souriait comme sourit le millionnaire au souvenir de la première pièce de cinq francs qu'il a gagnée par son travail, comme sourit le vétéran au souvenir de sa première bataille. Il la retrouvait toujours au fond de sa mémoire, embellie par la distance, même en face des nappes immenses de l'Érié et du Michigan, même en présence de la cataracte du Niagara.

Il méditait de conduire Émile et les dames de Randal à Milwaukee, pour se donner le plaisir de leur servir de guide; il n'attendait que le premier beau jour pour donner le signal du départ, car sa proposition avait été acceptée avec enthousiasme. Et pendant ce temps-là, le Müller de Milwaukee, penché sur sa vulgaire besogne, se demandait en grondant si « cet homme » se moquait de lui de ne pas lui amener plus vite celui qui avait causé la mort de son plus jeune frère! Tous les deux ou trois jours, il remplaçait les cartouches de son revolver, et renouvelait les amorces avec un soin minutieux.

XXXIV

Le colonel Blotter désappointe M. A. Smith et M. de Vasselonne. Alfanègre devient membre d'une société de tempérance.

M. Smith, autrement dit le capitaine Monroë, aussitôt qu'il eût réduit en cendres le testament de M. Cob, paya Ah Fe et l'envoya se faire pendre où il voudrait. Ah Fe pensait bien que ce n'était pas le moment de partir pour la Chine, attendu qu'on le rechercherait activement à bord des navires en partance; il résolut de faire un peu de villégiature, et partit modestement pour un petit village de pêcheurs chinois où il avait des amis. Cette idée de villégiature prit naissance également dans la tête de M. Smith; mais un village de pêcheurs n'était point le fait d'un gentleman si raffiné. Comme il avait encore une

grande partie de la somme qu'il avait soutirée au colonel, il se permit une de ces fantaisies qui vous rangent d'un seul coup leur homme dans la classe des gentlemen élégants et délicats. Tout d'abord, il s'en alla dans un gig, attelé d'un bon trotteur, faire un petit tour à Cliff-House. Cliff-House est un café situé à quelque distance de San Francisco, sur la côte du Pacifique. De la véranda de Cliff-House, l'on a la vue des écueils, sur lesquels prennent leurs ébats de nombreuses familles de phoques, protégées par une loi paternelle de l'État de Californie.

Ayant accompli ce petit pèlerinage fashionable, il partit pour Yosemiti et la vallée de Mariposa, afin de voir les arbres géants, les *big trees*. Tout le long du voyage, il fit les délices d'une société cosmopolite, composée, pour la partie américaine, de misses bruyantes, de grands frères montés en graine, de papas rougeauds et de mamans silencieuses. Sur ce fond indigène, il y avait en broderie un jeune ménage écossais qui faisait son *wedding-tour* ou voyage de noces, un Mexicain taciturne, deux Français bavards et cinq Hollandais lymphatiques. Au moment même où l'oncle Placide contemplait la cataracte du Niagara, M. Smith traversait à cheval, dans toute sa longueur, le tunnel formé par un des *big trees* renversés, dont l'intérieur est creux. Ayant accompli cet exploit, il fit entrer son cheval dans le creux d'un autre *sequoia* qui est encore debout, en fit le tour à l'intérieur, et ressortit par où il était entré. Quiconque a fait le voyage de la vallée de Mariposa et accompli les deux exploits que venait d'accomplir M. Smith devient par ce seul fait un homme à la mode, *un lion*.

M. Smith fut si content d'être passé *lion*, qu'il redoubla de verve et d'amabilité, et fit oublier à la caravane les ennuis et les fatigues du retour. Pour des raisons à lui connues, il ne revint pas à San Francisco, et se rendit tout droit à Sacramento, d'où il expédia au colonel une belle petite lettre pour le prier de lui envoyer un à-compte : les médecins lui avaient toujours conseillé d'aller passer deux ou trois mois aux îles Sandwich, et il désirait suivre leurs prescriptions. A son retour, il tiendrait compte au colonel des avances qu'il lui avait faites et de celles qu'il allait lui faire. Mais le colonel ne fit point l'avance sur laquelle comptait son très-affectionné A. Smith, et même il ne lui répondit pas un mot. L'affectionné A. Smith entra dans une violente colère et partit pour New-York, avec l'intention bien arrêtée de couper les oreilles à ce rustre.

M. de Vasselonne n'était pas dans des dispositions moins tranchantes que l'affectionné A. Smith, en ce qui concernait les oreilles du colonel. Depuis son arrivée à New-York, il cherchait le colonel sans pouvoir mettre la main dessus. Le colonel semblait avoir disparu de la surface du sol américain par quelque trappe mystérieuse.

M. Alfanègre (de l'Ardèche) est sorti de prison depuis fort longtemps, et cependant les gentlemen qui dirigent le philanthropique établissement de l'île de Ward n'ont pas inscrit son nom sur la liste de leurs pensionnaires. Néanmoins, grâce aux bons soins de M. O'Flaniggan, M. Alfanègre mène une vie des plus innocentes, et suit un régime des plus salutaires dans une des rues les plus paisibles de Brooklyn.

L'ami de M. O'Flaniggan l'a enrôlé parmi ses auxiliaires. La journée de M. Alfanègre se passe à manœuvrer le blaireau, le rasoir et la houppette à poudre de riz. Quand il n'a pas de menton à raser, M. Alfanègre tresse des fausses nattes, crêpe des faux chignons, fabrique des « postiches » de toute forme et de toute couleur, sous les regards bienveillants de l'ami de M. O'Flaniggan.

Aux heures des repas, M. Alfanègre prend place à la table de famille ; l'ordinaire de cette table de famille est très-confortable, et M. Alfanègre n'aurait qu'à se répandre en actions de grâces, si l'on voyait paraître de temps à autre sur cette table hospitalière quelque liquide plus tonique et plus généreux que l'eau claire et le thé.

Mais l'ami de M. O'Flaniggan, M. Crumpet, est *abstentionniste* par principe, mistress Crumpet par nature, les six petits Crumpet par la volonté paternelle et maternelle, les deux autres auxiliaires de M. Crumpet par vocation et par serment; il en résulte que M. Alfanègre l'est aussi, mais par force majeure et par impossibilité de ne pas l'être.

M. Alfanègre n'a échappé à un genre de captivité que pour retomber au plus tôt dans un autre, car il est littéralement gardé à vue au milieu de cette société de tempérance. Les soirées se passent en famille, les promenades se font en famille. Quand la tribu des Crumpet, dans l'après-dîner du samedi, traverse les rues de Brooklyn en compagnie des trois auxiliaires, cette troupe imposante de onze personnes ressemble à une manifestation contre l'intempérance, et les ivrognes la regardent passer avec des mines terrifiées. M. Crumpet marche en tête de la tribu. Du plus loin qu'il aperçoit les dorures d'un *bar*, ou les Polichinelles et les Indiens en bois peint qui servent d'enseigne à un débit de tabac, son cou devient roide, sa physionomie sévère, ses yeux sont fixes; pour tout l'or de la Californie, on ne lui ferait pas tourner ses regards vers ces antres de perdition ; jamais les antres de perdition n'ont vu autre chose de M. Crumpet qu'un profil scandalisé et implacable. Le même phénomène se produit sur la figure de mistress Crumpet, sur celles des petits Crumpet et sur celles des auxiliaires. Mais la perversité humaine est si grande, que les *bars* et les débits de tabac restent ouverts, en dépit de la muette éloquence de ces onze profils scandalisés et implacables.

Quand on arrive en rase campagne, M. Crumpet se relâche de sa sévérité, car il n'est pas ennemi d'une joie innocente. Comme la saison est froide, et que l'exercice est une chose salutaire, on fait de petits temps de course, au grand désespoir d'Alfa-

nègre qui n'a jamais été bon marcheur. Quand on rencontre une mare ou un ruisseau gelé, on organise une glissade. Mistress Crumpet est dispensée de cet exercice, parce qu'il est par trop masculin pour une dame; Bob Crumpet en est dispensé, parce qu'il n'a encore que trois ans; mais Alfanègre est obligé de s'exécuter, au milieu des rires et des bravos des six petits Crumpet.

Au retour de ces folles équipées, on éprouve naturellement le besoin de se rafraîchir. Mistress Crumpet, de ses blanches mains, sert à la ronde de grands verres de *pop-bier*. La première fois que M. Alfanègre vit pétiller dans son verre cette liqueur engageante, il ne put s'empêcher de faire claquer ses lèvres, et l'eau lui vint à la bouche. « Enfin! » se dit-il, en remerciant le ciel du fond de son cœur; mais sa joie fut courte et suivie d'une amère déception; le breuvage enchanteur n'était que de l'eau claire, assaisonnée d'un peu de gingembre.

M. Crumpet, qui savait quatre mots de français, ne manquait pas de lui dire chaque fois : « Buvez *pop-bier*; meilleure que *catawba* de Cincinnati, et même que champagne français! — Oui, oui, » disait lâchement Alfanègre, avec un sourire misérable; mais, au fond de son cœur, il aurait donné mille bouteilles de *pop-bier* pour un dé à coudre de bonne eau-de-vie française.



Bob Crumpet s'empara du gros étranger. (P. 261, col. 2.)

Un dé à coudre, vous entendez bien, car il n'en demandait pas davantage; c'était seulement pour en avoir le goût au bout de la langue. Quant à recommencer ses copieuses libations d'autrefois, il va sans dire qu'il n'y songeait même pas, ou, s'il y songeait, c'était avec la plus profonde horreur. Mais entre un carafon et un dé à coudre, il y a loin, Dieu merci!

En dépit de ses regrets et de l'étrangeté de sa situation, Alfanègre finit par subir l'influence du milieu où il était forcé de vivre provisoirement. Tout d'abord, au milieu de tant de personnes étrangères qui ne parlaient pas sa langue, il s'était senti presque aussi isolé, presque aussi misérable que dans sa cellule de prisonnier. Ce fut Bob Crumpet, jeune blondin de trois ans, qui lui fit les premières avances, ou, pour mieux dire, c'est aux avances de Bob qu'il se sentit le plus disposé à répondre. Bob Crumpet, qui ne péchait point par excès de timidité, s'empara familièrement du gros étranger, et le gros étranger éprouva une émotion singulière, qu'il n'avait jamais ressentie de sa vie.

Pauvre Alfanègre! il n'avait jamais eu de frères ni de sœurs; il avait grandi et vieilli dans une situation si singulière, qu'il n'avait jamais tenu un petit enfant dans ses bras; jamais il n'avait senti la petite joue d'un enfant s'appuyer contre la sienne; jamais

les regards confiants et profonds d'un enfant ne s'étaient fixés de tout près sur les siens. La première caresse de Bob fit jaillir de son cœur une source de sentiments inconnus, dont la douceur lui fit presque venir les larmes aux yeux, en lui donnant la vision rapide et le regret poignant d'une foule de choses confuses qui auraient pu être et qui n'avaient jamais été. C'est ainsi que la menotte potelée de Bob noua le premier lien qui rattacha Alfanègre à la vie de famille.

Pauvre Alfanègre! il n'avait jamais connu sa mère; il n'avait jamais eu de foyer. L'affection qu'il témoignait à Bob lui gagna le cœur de mistress Crumpet, et le cœur de mistress Crumpet était un cœur loyal et généreux. Quoique Alfanègre fût assez âgé pour être son père, elle devina qu'il avait besoin de protection, de pitié; elle sut lui faire comprendre avec une délicatesse infinie, sans pouvoir encore le lui dire en paroles, qu'il était le bienvenu au foyer de la famille, et, de jour en jour, la main maternelle de mistress Crumpet fortifia le lien mystérieux qui avait été noué par la menotte de Bob.

Les sentiments nouveaux qui étaient nés dans le cœur d'Alfanègre au contact de la joue d'un petit enfant s'épanouirent à la douce chaleur du foyer de famille, une lumière nouvelle s'alluma dans son âme, et à la clarté de cette lumière il jugea tout son passé. Si personne ne l'avait jamais aimé, c'est qu'il n'avait jamais aimé personne. Harcelé dès l'enfance par la nécessité de gagner son pain quotidien, il n'avait eu dès l'abord qu'une seule préoccupation, celle de ne pas mourir de faim. Cette préoccupation l'avait rendu peureux et égoïste; aussi, dès que les circonstances avaient commencé à le favoriser, il s'était livré à la gourmandise et à l'ivrognerie, qui sont les deux formes les plus grossières du culte de soi-même; dès qu'il avait rencontré sur sa route de bonnes âmes disposées à lui venir en aide, il avait accepté leurs services sans plus de reconnaissance que n'en témoigne le vagabond altéré au pommier où il a cueilli une pomme en passant; l'ingratitude est, elle aussi, une autre forme du culte de soi-même; si elle est moins grossière et moins brutale que la gourmandise et l'ivrognerie, elle est certainement plus odieuse.

Le soir, quand M. Alfanègre remontait dans sa petite chambre proprette de la maison Crumpet, il songeait à ces choses et, sans les démêler très-nettement, car il n'était point psychologue, il sentait cependant que sa vie passée n'avait pas été ce qu'elle aurait pu, ce qu'elle aurait dû être. Une sorte de malaise moral, qui ressemblait à du repentir, le poursuivait jusque sous sa couverture, et l'empêchait de s'endormir de son bon sommeil égoïste d'autrefois.

Il pensait à Combaleuf, au pauvre Combaleuf, qui avait été si bon pour lui et si ingénieux dans son dévouement; il pensait à M. Clodion, à Émile; une foule de figures, oubliées depuis longtemps, sortaient tout à coup des profondeurs de sa mémoire, et il se rappelait une foule de circonstances où il n'avait pas été ce qu'il aurait désiré maintenant avoir été dans ce temps-là.

Mais l'âme humaine, surtout une âme aussi peu éclairée et aussi peu disciplinée que celle d'Alfanègre, est toujours pleine d'étranges contradictions. Au moment même où il se reprochait son passé, au moment même où il prenait timidement quelques bonnes résolutions pour l'avenir, il ne pouvait s'empêcher de songer au fameux dé à coudre rempli de bonne eau-de-vie française. Le vieil Adam n'est jamais complétement mort, même dans les âmes éclairées par la foi et disciplinées par l'éducation; c'était lui qui se révoltait dans l'âme d'Alfanègre, et qui s'amusait à lui infliger le supplice de Tantale.

Abandonné à ses seules ressources, Alfanègre se serait jeté sur le dé à coudre, et aurait passé du dé à coudre au petit verre et du petit verre au carafon : qui a bu boira. Mais, s'il était encore incapable de vouloir sérieusement, M. Crumpet se chargeait de vouloir pour lui, avec la ténacité d'un *Yankee*, la ferveur d'un *abstentionniste* en quête de néophytes à convertir, et la conscience d'un honnête homme qui a donné sa parole.

Le soir du troisième jour de sa nouvelle captivité, Alfanègre avait sérieusement médité une évasion; s'il avait résisté à la tentation, c'est tout simplement parce qu'il ne savait pas un mot d'anglais, et qu'il n'avait pas un cent dans sa poche. Au bout d'un mois, quoique fasciné encore par le mirage du dé à coudre rempli de bonne eau-de-vie française, il ne songeait plus à fuir; cependant, il savait assez d'anglais pour aller offrir ses services ailleurs; et il avait dans la poche de côté de son paletot un porte-monnaie tout neuf qui contenait un certain nombre de *greenbacks*; quelque chose de plus fort et de plus doux que la crainte le retenait au logis; il aimait la maison, parce qu'il y aimait quelqu'un.

Un sacrifice n'a tout son mérite que s'il est volontaire; le sacrifice d'Alfanègre, en ce qui concernait le « dé à coudre », n'était nullement volontaire, et cependant il portait déjà des fruits.

D'abord Alfanègre, juge un peu partial, il est vrai, dans sa propre cause, commençait à être plus content de lui-même; il avait le teint clair et frais, et l'œil limpide d'un bon gros quaker bien rebondi. Il lui manquait cependant encore quelque chose pour être un quaker parfait : c'est cette sérénité absolue, qui est le trait caractéristique de la physionomie du vrai quaker. Si l'idée de mélancolie ne jurait pas avec les allures, la complexion et le caractère du descendant des rois maures, on pourrait dire qu'il y avait parfois un voile de mélancolie sur la figure d'Alfanègre; c'est quand il songeait au vieux Combaleuf et à l'excellent M. Clodion; disons la vérité tout entière : c'est aussi quand l'image du dé à coudre venait à traverser sa fantaisie.

Comme il était réellement habile aux choses de

son métier, et qu'il avait le coup de rasoir inoffensif et même moelleux ; comme il s'entendait à merveille à tresser une natte et à monter un chignon à la française, M. Crumpet, homme aussi juste qu'il était strict, le payait en proportion de ses mérites. Déduction faite des frais de nourriture et de logement, il lui resta au bout du mois une somme très-rondelette. De cette somme rondelette, M. Crumpet fit deux parts inégales; il remit la plus petite à Alfanègre comme argent de poche, et plaça l'autre dans une banque.

Ce n'est pas tout : dans son jargon demi-anglais, demi-français, auquel Alfanègre répondait par un jargon demi-français, demi-anglais, M. Crumpet lui expliqua « qu'il irait *justement*, à partir du présent mois, *dresser* la chevelure des ladies, à domicile, pour bals, concerts, etc., » avec augmentation d'honoraires proportionnée au nombre de ladies *dressées* quant à la chevelure.

C'était un fin politique que M. Crumpet, et il n'ignorait pas quelle influence salutaire exerce une femme bien élevée sur tous ceux qui l'approchent. Il avait voyagé dans l'Ouest au temps de sa verte jeunesse, et il avait remarqué que le degré de civilisation d'un État ou d'un territoire est en proportion du nombre de femmes bien élevées que l'on rencontre dans ce territoire ou dans cet État. Un jour qu'il attendait la diligence, dans une des villes de l'Ouest, un *boy* qui était à ses côtés avait dit en voyant arriver de loin ce lourd véhicule : « Tiens ! il y a des dames !

— A quoi reconnaissez-vous cela?

— On ne voit point de bottes prenant le frais aux portières ! »

Dans les cités nouvellement fondées, la présence d'un *Comité de vigilance* et les exécutions sommaires du juge *Lynch* ne suffisaient pas toujours pour faire cesser le désordre et les scènes de brutalité. Le désordre diminuait, et les scènes de brutalité devenaient moins fréquentes, aussitôt que quelques femmes courageuses se décidaient à suivre leurs maris dans ces « enfers ».

C'est parce qu'il avait été témoin de ces faits et qu'il y avait profondément réfléchi, que M. Crumpet transformait Alfanègre en un coiffeur pour dames.

On ne pouvait pas espérer tenir toujours Alfanègre en charte privée; il devait éprouver le besoin d'aller et venir seul, de temps en temps, pour se distraire ; eh bien ! il se distrairait en allant coiffer les ladies à domicile. Malgré son ardent amour pour les liqueurs fermentées, il n'oserait jamais boire en allant, au risque d'empester le cabinet de toilette des ladies et de se faire mettre honteusement à la porte. Il n'oserait pas davantage boire en revenant. Dans le salon de coiffure de M. Crumpet, qui méritait littéralement d'être appelé le sanctuaire de l'*abstinence*, la moindre vapeur alcoolique, apportée par un client, était aussitôt dépistée par M. Crumpet, par les deux auxiliaires, et surtout par mistress Crumpet. Alfanègre lui-même, dont l'odorat était devenu plus subtil depuis qu'il était au régime de l'eau claire, du thé et du *pop-bier*, ne pouvait s'empêcher de froncer les narines à l'entrée d'un client qui sortait du *bar*. Il avait encore remarqué, à sa grande surprise, combien est déplaisant le voisinage d'une personne qui se trouve dans cette condition. De réflexion en réflexion, il en était venu à se demander si jadis il n'avait pas été lui-même, en mainte occasion, un objet de dégoût pour M. Clodion et pour son neveu. Deux ou trois fois, M. Clodion lui avait fait des reproches ; mais c'était seulement les jours où il était un peu trop lancé. Est-ce que vraiment, même les jours où il se modérait, il répandait tout de même cette odeur abominable ? Pouah !

A suivre. J. GIRARDIN.

L'AFRIQUE CENTRALE [1]

IV

Le Loualaba ou Livingstone.

Arrivé sur les bords du Loualaba, Stanley obtint d'un traitant arabe, Tipou Tib, qu'il l'accompagnerait jusqu'à soixante journées de marche au nord de Nyangoué, le point extrême où avaient dû s'arrêter ses prédécesseurs Livingstone et Cameron.

Stanley était décidé à descendre le cours du Loualaba, auquel il donna le nom de Livingstone, jusqu'à la mer. « Aucune difficulté, aucun obstacle, dit-il, si ce n'est la mort, ne pouvait désormais m'arrêter. J'étais décidé à savoir si ce puissant cours d'eau était le Nil ou le Congo. »

Les forêts impénétrables, au milieu desquelles coule le fleuve, ne lui permirent pas de faire avancer ses cent quarante porteurs le long de la rive orientale ; il passa donc sur la rive opposée, et, s'éloignant momentanément du Loualaba, il marcha à travers la partie nord-est de l'Oukousou. Ce pays boisé est peuplé d'anthropophages dont la sauvagerie originelle n'a pas encore été adoucie par le contact avec les étrangers, qui a déjà exercé une certaine influence sur leurs voisins les Manyémas. Armés de flèches empoisonnées, les habitants de l'Oukousou profitèrent du couvert de leurs forêts pour décocher, inaperçus, leurs mortels projectiles sur la troupe de Stanley. L'attitude hostile de ces indigènes ne fléchit pas devant les avances amicales du voyageur et les présents qu'il leur offrit. Au contraire, interprétant ses dispositions bienveillantes

[1] Suite. — Voy. vol. III, pages 359, 378, 394 ; vol. IV, pages 232, 247, 277, vol. VIII, pages 55, 71, 96, 118; vol. XI, pages 72, 86, 104, 119; et vol. XIII, pages 215, 232 et 247.

comme une preuve de faiblesse et de lâcheté, ils redoublèrent d'audace, et la troupe de Stanley impuissante, effrayée, ne voyant pas d'issue à ce guet-apens permanent, refusa d'aller plus loin. L'ennemi fit un dernier grand effort qui échoua heureusement; mais Stanley et ses compagnons eussent été perdus s'ils n'avaient songé aux bateaux pour continuer le voyage par eau.

Embarqué sur le Livingstone, Stanley descendit le fleuve à force de rames et guerroyant sans cesse contre les populations hostiles qui habitent ses

des sites très-pittoresques. Dans ces parages aussi un grand affluent du Livingstone, coulant à l'ouest avec une légère inclinaison au sud, tombe dans le fleuve. Cette rivière, appelée l'Arouhimi, est large de 1800 mètres à son confluent; par ses dimensions et par le volume d'eau qu'elle charrie, elle occupe le deuxième rang sur la liste des tributaires du Livingstone.

A l'endroit même où d'Arouhimi se jette dans le Livingstone, Stanley eut à livrer un combat très-chaud.



Combat sur le Livingstone. (P. 264, col. 2.)

rives. Le fleuve suit ici la direction générale du nord-est. Vers le point où il passe sous la ligne, il forme cinq grandes cataractes, dont les premières sont au sud, et les autres au nord de l'équateur. Ces cataractes forcèrent Stanley à entreprendre l'énorme travail d'ouvrir, dans la forêt vierge, un chemin de 24 kilomètres de longueur pour pouvoir faire trainer ses bateaux jusqu'à l'eau tranquille. Les habitants cherchèrent à s'opposer à l'achèvement de cette rude tâche, mais on repoussa leurs attaques, et Stanley vit enfin son *Lady-Alice* et le reste de la petite flotte amarrés en aval des cataractes.

Le fleuve Livingstone coupe un peu plus loin une chaine de montagnes, dans laquelle on admire

« A peine, dit-il, sommes-nous arrivés à l'embouchure de ce puissant tributaire que nous apercevons un grand nombre de canots autour des îles qui émaillent la rivière. Nous nous dirigeons en toute hâte vers la rive droite : une flotille de canots, qui par leurs dimensions dépassent tout ce que nous avions rencontré jusque là, arrive sur nous. Je fais mettre immédiatement nos bateaux en ligne, deux par deux, chaque couple à neuf mètres des autres, et j'ordonne de jeter l'ancre. Le nombre des canots ennemis est de cinquante-quatre. L'un d'eux a sur chaque bord quarante rameurs qui pagayent debout, au son d'un chant barbare; c'est lui qui conduit la flotte. A l'avant, est une plate-forme qui porte dix jeunes guerriers, coiffés des plumes cra-



Traînage des bâteaux à travers la forêt. (P. 264, col. 1.)

moisies du perroquet à queue rouge. Huit hommes, placés à l'arrière, gouvernent l'embarcation avec de longues pagaies.

» Le bruit écrasant des tambours, celui de cent trompes d'ivoire, le chant de deux mille voix sauvages ne sont pas faits pour calmer nos nerfs; mais nous n'avons pas le temps d'y penser. Le grand canot se précipite vers nous; les autres le suivent, font jaillir l'écume autour d'eux. « Enfants, tenez ferme; attendez le premier coup; et après cela visez juste. » Le canot monstre fond vers le *Lady-Alice,* qu'il semble vouloir couler; puis, arrivé à moins de vingt-cinq brasses, il se détourne et lui envoie une bordée de lances. Tous les bruits sont couverts par la fusillade.

» Qu'arrive-t-il? Nous sommes trop absorbés par le grand canot pour le savoir; mais, au bout de cinq minutes, nous voyons l'ennemi reformer ses lignes à cent brasses en amont. Notre sang bouillonne. Nous levons nos ancres, et nous les poursuivons. A un détour de la rivière, nous voyons leur village. Ils ont abordé; nous gagnons la berge, nous nous battons dans les rues, nous en chassons l'ennemi; et ce n'est qu'après l'avoir jeté dans les bois qu'on sonne la retraite.

» Pendant que je faisais l'appel de mes hommes, l'un d'eux s'avança et me dit qu'il avait vu une église d'ivoire dans le principal village, où d'ailleurs l'ivoire était aussi commun que le bois. L'instant d'après j'étais devant l'église, simple hangar : une grande toiture conique, supportée par trente-trois dents d'éléphant, et abritant une statue grossière de quatre pieds de haut. L'idole était peinte en rouge vif, avait des yeux noirs, une barbe et des cheveux. Mes Vouangouanas reçurent la permission d'emporter les piliers. Il fut en outre recueilli une centaine de morceaux d'ivoire sous forme de coins, de trompes, de pilons, de maillets, de boules, d'anneaux de bras. Le nombre des pagaies sculptées, les superbes dagues, leurs brillants fourreaux, les ceinturons de buffle ou d'antilope, les lances barbelées et autres, les pinces, les marteaux, les poinçons, les haches, les clochettes, les bracelets, les perles de fer, etc., prouvaient que les riverains de l'Arouhimi étaient plus avancés dans les arts que tous les gens que nous avions rencontrés au bord du Livingstone. Des idoles grandes et petites, des doubles-bancs, des tabourets d'une forme ingénieuse, l'ornementation des divers ustensiles, révélaient un grand amour pour la sculpture. La poterie était d'ordre supérieur, les pipes d'un modèle inusité; bref, tous les objets trouvés dans ce village témoignaient d'une situation prospère et d'une remarquable intelligence. D'autre part, les preuves de cannibalisme étaient nombreuses : des crânes humains grimaçaient au bout d'une quantité de perches; des os de même provenance se voyaient parmi les débris de cuisine, et se rencontraient jusqu'au bord de la rivière.

» Rembarqués à cinq heures, nous eûmes bientôt regagné le fleuve, où nous mouillâmes à cinquante mètres de la berge. Mais, quel que fût notre besoin de repos, la prudence recommandait de ne pas séjourner aux environs de l'Arouhimi, et nous repartîmes. Aussitôt la rive se couvrit de sauvages, poussant le cri de guerre, faisant résonner leurs tambours et se livrant à une gymnastique forcenée. Pendant ce temps-là nous filions au plus vite sous l'impression que doit ressentir le cerf qui, après avoir distancé la meute, à bout de forces, inondé de sueur, entend l'horrible voix des limiers qui ont retrouvé la piste. Nous avions lutté nuit et jour, dispersé l'ennemi, échappé à ses coups par notre vigilance; nous venions de livrer notre vingt-huitième combat; nous n'avions pas encore repris haleine, et de chacune des courbes du fleuve sortaient des menaces de mort sous toutes les formes. Nous étions épuisés; il n'y en avait pas trente parmi nous qui n'avaient pas reçu au moins une blessure. Continuer cette vie n'était pas possible; quelque jour nous nous coucherions, tendant la gorge aux cannibales comme les agneaux au boucher. »

Dans cette partie de son cours, le Livingstone est un fleuve vraiment majestueux. La largeur de son lit varie dans de fortes proportions; car, tantôt restreinte à 3700 mètres (c'est déjà plus de vingt-deux fois la largeur de la Seine sous le Pont de la Concorde), elle atteint parfois 18 kilomètres, et alors cette vaste nappe d'eau mouvante, toute couverte d'îles, dépasse en largeur la moitié du Pas de Calais.

La flotille put louvoyer, dans les canaux qui séparent les îles du Livingstone, sans trahir son passage aux tribus d'anthropophages qui vivent, là aussi, sur ses deux rives. Mais, en évitant soigneusement tout contact avec les habitants du pays, les vivres s'épuisèrent; le voyageur se vit bientôt réduit à la dernière extrémité et forcé de tenter la chance d'atterrir chez des ennemis. Il débarqua, sur la rive sud du fleuve, au milieu d'une peuplade qu'il trouva heureusement moins hostile que les autres, et il en découvrit bientôt la raison en constatant que l'influence du commerce, qui un jour, espérons-le, ne sera plus partout que bienfaisante et civilisatrice, avait rayonné jusqu'à elle par la côte occidentale. Quatre fusils, qu'il vit entre les mains de ces nègres, étaient la preuve de relations commerciales établies entre eux et les comptoirs de l'ouest. Une fois qu'il eut contracté avec les hommes de cette peuplade amie la « fraternité du sang », Stanley put lui acheter sans difficulté tous les vivres qui lui étaient nécessaires. C'est là aussi que pour la première fois il entendit donner au Livingstone le seul nom sous lequel une petite partie du cours de ce fleuve a été si longtemps connue de nous. Les habitants l'appellent ici *Ikouton-ya-Congo.*

A suivre. LOUIS ROUSSELET.

UN NID [1]

VII

La séparation.

La lettre était partie, et les préparatifs commençaient à Maisoncelles. L'ordre de se rendre à Paris pouvait arriver d'un jour à l'autre, et la garde-robe de Daniel n'était pas prête. Ce qu'il possédait était en bon état, grâce aux habitudes d'ordre que Mme Calanville avait inspirées à sa fille aînée; mais le linge était bien usé, les habits bien râpés.

La réponse de M. Russheim arriva, exacte et précise. Il avait quitté Paris; il était rentré dans sa vallée; il attendait Daniel à un moment qu'il fixait; il indiquait en même temps quels appointements il comptait donner dès l'abord au débutant. Daniel trouvait la somme considérable, sa mère souriait. « Ce sera juste de quoi vivre, dit-elle; tu auras un logement et une pension à payer. Je sais que nous trouvions la vie chère en Alsace. C'est un pays riche. Pauvre Alsace!

— J'espère que tu ne verras pas des Prussiens? s'écria Laurette avec impétuosité.

— Si je les rencontre, je ne les verrai pas, dit Daniel qui rougit; je te réponds que je détournerai la tête. C'est ce que tout le monde fait en Alsace; ils vivent tout seuls entre eux, cela leur convient et à nous aussi... en attendant... ! »

Léon et Amélie avaient bientôt compris qu'il ne fallait pas taquiner Daniel sur le voisinage des Prussiens dans le lieu où il allait momentanément passer sa vie. Ils imposèrent silence à Laurette. « Nous aurons le temps d'achever ton linge », dit la petite malade. Elle ne pouvait guère coudre, mais elle avait entrepris de tricoter des chaussettes de laine pour le voyage. « On dit qu'il fait très-froid là-bas», disait-elle. La coopération de Dorothée n'avançait pas l'ouvrage; plus d'une fois, l'enfant, qui devenait forte, avait tiré les aiguilles des bas que tricotait sa sœur. Amélie ne se fâchait jamais contre Dorothée; elle recommençait patiemment. « C'est comme nous disions autrefois quand mon pauvre papa travaillait dans son atelier, murmurait malignement Laurette; il défaisait un jour ce qu'il avait fait la veille; vous ressemblez tous les deux à Mme Pénélope. »

Laurette devenait savante. Mme Calanville, faible et malade depuis la mort de son mari, ne pouvait plus prendre sa part des tâches fatigantes du ménage; elle donnait toutes les leçons de Laurette, naguère confiées en partie à Emma. « Maman est plus patiente que toi, disait l'enfant à sa sœur; elle ne se fâche pas, et elle ne me donne pas souvent des tapes, mais elle est bien plus difficile, et je ne peux jamais dire que je ne sais pas : elle m'oblige à chercher jusqu'à ce que j'aie trouvé; avec toi, c'était plus commode, tu m'expliquais tout de suite pour te débarrasser de moi. »

Emma riait; elle avait les mains si pleines, depuis le matin jusqu'au soir, qu'elle était ravie de se voir débarrassée des leçons de la petite fille. « Je suis trop pressée pour t'écouter », avait-elle dit plus d'une fois à Laurette, lorsque celle-ci la poursuivait, son livre à la main. Mme Calanville attendait l'enfant dans sa chambre. Laurette venait toujours; elle aimait à s'asseoir aux pieds de sa mère, à jouer avec Dorothée, presque toujours en tiers dans les leçons. Quand Laurette devenait inattentive, Mme Calanville emportait l'enfant. « Tu t'amuses et tu n'écoutes pas ce que je te dis; Amélie va garder Dorothée, » disait la mère. C'était un grave châtiment pour Laurette qui reprenait aussitôt sa plume d'un air sérieux. De loin, on entendait encore les cris joyeux de la petite chérie; dès que les leçons étaient achevées, Laurette se précipitait dans la chambre de la malade.

« Donne-moi Dorothée! J'ai fini! » criait-elle.

Pauvre Amélie! dans l'activité des préparatifs pour le départ de Daniel, dans les soins incessants d'un ménage trop lourd pour d'étroites ressources, elle se sentait souvent inutile; plus que cela, elle se croyait un fardeau. « Je donne de la peine à tout le monde, pensait-elle, et je ne puis aider personne! Quand maman est si fatiguée, qu'Emma ne sait où donner de la tête, que Laurette elle-même rend des services en faisant les commissions de tout le monde, je ne suis bonne à rien, pas plus que Dorothée! » Un soir, en rentrant du collége, Léon trouva Amélie qui pleurait toute seule à la lueur du feu.

Les lampes n'étaient pas encore allumées; l'écolier approcha une allumette de la flamme. « Je ne me trompe pas, dit-il, en soufflant gravement son faible lumignon; ce sont bien des larmes que j'ai rencontrées sous mes lèvres tout à l'heure quand je t'ai embrassée; as-tu mal au dos? veux-tu que je te change de place? Si Albert était là, je penserais qu'il t'a taquinée; mais ce n'est pas maman ou Emma qui t'auraient fait de la peine, et quant à notre vieux Daniel, il se couperait la main pour nous faire plaisir aux uns ou aux autres... Cela le gênerait tout de même un peu dans son métier, » continua gravement Léon qui regardait toujours le feu.

« Personne ne m'a fait de la peine, personne ne me fait jamais de peine, » et Amélie s'appuyait sur ses coussins, laissant couler ses larmes sans contrainte, maintenant que Léon les avait découvertes, « mais tout le monde est si occupé, tout le monde a tant d'ouvrage, et je ne suis bonne à rien, à rien du tout! » La pauvre enfant commençait à sangloter.

Léon s'était relevé d'un bond. « Tu n'es bonne à rien! s'écria-t-il. Et qui est-ce qui garde Dorothée quand maman est occupée, ou fatiguée, quand Emma

[1] Suite. — Voy. pages 170, 188 203, 219, 235 et 251.

fait les chambres, quand Laurette ne veut pas apprendre ses leçons? Qui est-ce qui a la patience de faire recommencer dix fois les additions de cette même Laurette avant qu'elle les puisse porter à maman ? Qui est-ce qui raccommode toutes les chaussettes de la maison, sans compter celles qu'elle tricote? Qui est-ce qui est toujours prête à écouter tout le monde, à consoler tout le monde, à remettre tout le monde dans son bon sens quand on est en train de devenir fou? Qui est-ce qui ne m'a jamais dit que je l'ennuyais ou que je la fatiguais? Autour de qui se réunit-on le soir, dès qu'on a fini la journée? » L'écolier devenait si éloquent, qu'il s'arrêta pour admirer lui-même son discours. Amélie ne pleurait plus; une faible consolation pénétrait dans son cœur. « C'est vrai que Dorothée gênerait souvent maman et Emma si je ne pouvais pas la prendre, se disait-elle. La pauvre petite, comme elle crierait dans son berceau! »

Léon reprit : « Et puis, tu sais bien, puisque tu ne peux pas marcher, tu n'y peux rien; personne ne te demande de courir et de faire des commissions... ce n'est pas ton devoir de remuer, à ce qu'il paraît. Dieu sait bien ce qu'il veut... Il t'a dit de rester sur un canapé, ce n'est pas agréable, c'est vrai, et pas davantage d'avoir toujours mal au dos; mais, puisque c'est l'ordre... Quand je serai soldat, il faudra bien que j'obéisse, quand mon officier me dira de me coucher dans un fossé plein d'eau... Peut-être que je penserai à ton canapé, et je me dirai : C'est l'ordre, comme pour Amélie. »



La carriole s'éloignait. (P. 270, col. 2.)

Cette fois, Léon avait touché le fond de la question; Amélie serrait ses mains l'une contre l'autre, honteuse de ses larmes, repentante de son accès de révolte. « Moi qui trouvais si belles les paroles de saint François d'Assise, quand il disait à la fièvre qui le dévorait : « Tu es ma sœur, parce que tu viens de Dieu notre père »; et je ne puis supporter ni ma souffrance, ni mon oisiveté, qui me viennent aussi de Dieu notre père!

— Convenons que tu appelleras tes crises et ton oisiveté mes cousines », dit Léon, moitié gaiement, moitié sérieusement. « Mes sœurs! je trouve que c'est beaucoup, ce sont de vilaines visiteuses; mais on a quelquefois des cousines si désagréables! »

Amélie avait passé ses bras autour du cou de son frère, et il supportait patiemment ses caresses, ce qu'il n'aurait pas fait pour toute autre créature. « Pauvre fille, se disait-il, tout de même, c'est un peu dur! »

Pour la dernière fois, tous les enfants de Mme Calanville, à l'exception d'Albert, étaient réunis autour de la table de famille; Daniel devait dire adieu à son frère en traversant Caen. Le train lent qui y amenait le jeune homme du fond de son bocage s'arrêtait pendant quelques heures. Le lycéen devait se trouver à la gare. « J'aurai une permission, avait-il écrit à Daniel, et avant huit mois je te retrouverai à Paris. — Je ne serai pas à Paris, disait Daniel en lisant la lettre de son frère. Dieu veuille qu'il y soit, lui! Et cependant, en mon absence, il serait peut-être utile ici, à ma mère. » Albert pouvait être utile de loin, par ses succès, un jour peut-être par sa situation. De près, et sans que personne s'en rendît compte, il était un élément discordant dans l'union qui régnait au nid de Maisoncelles. « Albert n'est pas comme les autres », disait Laurette, pleurant quelquefois lorsque son frère l'avait punie de sa malice par quelques taquineries mordantes. Mme Calanville priait souvent Dieu pour ce fils-là.

Daniel s'appuyait sur le dossier de sa chaise en face de sa mère, à table. Il servait tout le monde comme de coutume, il ne mangeait pas. « Demain, s'écria étourdiment Laurette, à cette heure-ci tu ne seras plus là! »

Le frère aîné serra les lèvres, il pâlit et, se levant, il sortit précipitamment de la chambre. La petite fille le regardait, confondue. « Voilà ce que c'est que de parler sans réflexion », dit Mme Calanville, plus ferme en ce moment qu'Emma qui ne pouvait pas parler. Laurette quitta sa place et se jeta impétueusement dans les bras de sa mère : « Oh! maman, je suis si fâchée, je n'avais pas pensé...! Ce pauvre Daniel, il a donc bien du chagrin de s'en aller...? Je croyais qu'il était si content d'aller en Alsace, d'avoir une place, de voyager?

— Daniel est à la fois content et triste. Et Mme Calanville caressait la petite tête brune. « Cela arrive souvent dans la vie, tu apprendras cela. — Ah! oui, dit Laurette d'un air grave, il est content

parce qu'il aura beaucoup à faire, et que dans quelque temps il gagnera beaucoup, beaucoup d'argent, et il est triste parce qu'il ne vous verra plus, maman, ni Emma, ni Maisoncelles, ni nous tous!... Je comprends! »

Daniel était rentré, un peu honteux de sa faiblesse. Le tendre regard de sa mère faillit ramener dans ses yeux les larmes qu'il avait voulu cacher. A la prière du soir, lorsque tous les préparatifs étaient finis, Mme Calanville trouva son fils aîné assis auprès d'elle comme aux jours de sa petite enfance, lorsque son père l'avait pour la première fois admis à la prière. « Je me sentais si grand alors, pensait-il, je me croyais en mesure de conquérir le monde, et maintenant qu'il faut l'affronter tout seul, ce monde inconnu, j'ai un peu envie de dire comme le marin breton : « Ma barque est si petite, et la mer est si grande! » C'est égal, je ne peux pas rester toujours à Maisoncelles, ma mère et Emma m'aimeront de loin comme de près, elles prieront pour moi!

» Ne vous levez pas demain matin pour me voir partir, ma mère! » suppliait Daniel. Le train quittait la ville de bonne heure, Mme Calanville souriait. « Maman se recouchera, » affirmait Emma. « Que de prétentions ont ces enfants! » disait la mère. Elle regardait son fils aîné, son premier né, dans toute la vigueur et l'énergie de sa jeunesse, homme déjà par les sacrifices qu'il avait dû faire, par les devoirs qu'il avait honnêtement et courageusement accomplis. Pour elle aussi le monde lui paraissait bien grand et bien dangereux, au moment où elle allait exposer son Daniel à une influence qui pouvait à tout jamais l'éloigner d'elle. Dans le dernier entretien particulier qu'elle s'était permis avec ce fils chéri, le jeune homme lui avait dit d'une voix étouffée: « Priez pour moi, ma mère. — Je prie, avait-elle dit, je prie toujours; prie toi-même, mon enfant! » Daniel avait baissé la tête: « Je tâche, » murmura-t-il. Dieu entendait les désirs confus et sincères, les résolutions courageuses, les vœux de dévouement et de sacrifice qui montaient vers lui de l'âme du fils et du frère. En faisant l'épreuve de son isolement et de sa faiblesse, Daniel devait apprendre à prier.



Priez pour moi, ma mère! (P. 269, col. 2.)

On ne parlait guère ce soir-là dans le petit salon. Emma redoutait un accès de pleurs. Elle avait lutté tout le jour et se sentait à bout de forces. Amélie pressait contre ses genoux la tête de Laurette encore confuse de son étourderie au dîner; Léon regardait le petit feu qui se consumait lentement dans l'âtre; Daniel, assis sur le vieux tabouret du piano, le faisait lentement tourner, comme si les

craquements mélancoliques de la vis répondaient à sa triste pensée. Tout à coup la vis craqua pour une dernière fois, plus aigrement, plus longuement que jamais : elle se rompit et Daniel tomba rudement sur le plancher. « T'es-tu fait mal? » s'écrièrent toutes les voix. Daniel était déjà debout, essuyant ses genoux. « Non, dit-il, mais je suis bien fâché d'avoir cassé le tabouret. Je ne pensais pas combien il était vieux et faible... Il n'est pas tard. » Et Daniel regardait la montre de son père, que sa mère lui avait remise. « Je vais le recoller de suite. Laurette, va chercher le pot à colle ; il est dans notre chambre.

— Oh! quand tu ne seras plus là, il faudra bien que Léon apprenne à raccommoder au lieu de se borner à tout casser, » criait Laurette incorrigible dans son étourderie. Léon se leva pour la poursuivre le long des corridors. Il riait, car il était résolu à ne pas pleurer.

Le tabouret était recollé. « Ce ne sera pas bien solide, Emma, dit son frère, et je te recommande de ne pas essayer de faire tourner la vis, sauf pour essuyer le piano ». Et la sœur aînée souriait. « Je n'en approche guère, je n'ai pas le temps de faire des gammes ; c'est à Laurette qu'il faut recommander de ne pas s'agiter comme elle a coutume de faire ! »

Les instincts d'ordre avaient prévalu, Daniel se promenait dans le salon, son pot de colle à la main. « Rien ici n'a-t-il besoin de réparation? » demandait-il. Ce fut en recollant des boites ou des étagères que s'écoulèrent les dernières heures de la soirée. « Béni soit le travail qui occupe les ennuis, pensait Mme Calanville, que d'amertumes n'a-t-il pas adoucies ! »

Le jour commençait à peine à poindre le lendemain matin, une aube incertaine colorait les cimes des arbres sur la colline, la brume enveloppait la prairie, la petite maison était plus éveillée que la nature, et les enfants babillaient avant les oiseaux. Mme Calanville avait replacé dans son lit Dorothée qui avait commencé à crier en entendant les pas et les voix retentir autour d'elle à une heure inaccoutumée ; elle était pressée de mettre la dernière main, de jeter le dernier coup d'œil aux préparatifs de son fils. « Donnez-la moi, maman, criait Amélie de la chambre voisine. Je l'endormirai dans mes bras. » La petite infirme ne pouvait pas se lever pour accompagner son frère à la porte, pour échanger avec lui les derniers regards. Il fallait une heure tous les matins pour habiller Amélie. Mme Calanville s'était de nouveau chargée de ce soin.

Dorothée avait cessé de pleurer ; elle reposait contre la poitrine d'Amélie, sa respiration s'échappait doucement de ses lèvres, ses cheveux qui frisaient en grandissant passaient de son bonnet sur son front et sur son cou : elle ne s'inquiétait pas du mouvement et du bruit qui agitaient péniblement sa sœur aînée. Amélie écoutait les portes qui se fermaient, les voix qui retentissaient, les éclats de rire de Laurette qui lui semblaient étranges et forcés. « Comment peut-elle rire? » se demandait la petite malade. Laurette avait eu la prétention d'aider Emma à faire les sandwich que Daniel devait emporter dans son sac. Elle s'était coupé les doigts, elle avait taillé le pain de travers, sa sœur lui avait enlevé à temps le couteau et le jambon. « Je ne suis pas encore une aussi bonne cuisinière que toi, » disait l'enfant contemplant les mains actives et adroites qui achevaient lestement les préparatifs ; « mais quand j'aurai dix-huit ans, tu verras. » Daniel avait déjeuné, sa malle était chargée sur la carriole du fermier, le jeune homme était entré dans la chambre de sa mère. Elle n'y était pas. Amélie n'était pas oubliée, même ce jour-là; ce fut auprès du lit de sa fille infirme, à côté de l'enfant qui ne marchait pas encore, que Mme Calanville embrassa son fils aîné.

Elle n'avait pas parlé. Daniel ne parlait pas non plus : il se pencha sur l'oreiller, pressant avec force les deux petites mains amaigries qui s'accrochaient à son cou ! « Embrasse-la, » et Amélie tendait Dorothée au voyageur. Encore un baiser à toutes deux, le jeune homme se retourna vers sa mère, jetant sur elle un regard suppliant. Les lèvres de Mme Calanville ne tremblaient pas, sa main glacée était ferme : « Va, mon enfant, au nom de Dieu! » dit-elle. Daniel la serra dans ses bras, et sortit en courant. Son dernier embrassement fut pour Emma. Léon devait l'accompagner à la ville. « Il ne m'arrive pas souvent d'aller au collége en voiture! » disait-il.

Les femmes rentrèrent dans la maison. La vieille Séraphine, à la cuisine, s'essuyait les yeux du revers de sa main : « Il a tout le cœur de sa mère, et aussi son courage ! disait-elle en lavant sa vaisselle. Ce n'est pas lui qui nous aurait amenés dans un coin pour nous laisser sans argent, sans amis, faute de travailler sensément comme un homme ! » Séraphine n'avait jamais rien compris aux inventions de M. Calanville. « Il passe tout son temps après des morceaux de bois et de fer qui n'ont pas autant de raison que des joujoux d'enfants, » disait-elle souvent.

Mme Calanville avait appelé Emma et Laurette, serrant ses filles autour d'elle comme une poule couveuse qui voit ses poussins lui échapper. Elle avait rassemblé ceux qui restaient sous ses ailes : « Prions Dieu pour Daniel! » dit-elle, pendant que la carriole s'éloignait emportant les jeunes gens loin de Maisoncelles. Au moment où la locomotive sifflait déjà dans une station prochaine, se préparant à entraîner derrière elle le jeune voyageur, la mère et les trois sœurs demandaient à Dieu de le garder au loin et de bénir son entreprise. Dans les bras d'Amélie, Dorothée dormait toujours.

A suivre. Mme DE WITT, née GUIZOT.

LES HEURES [1]

Les cloches n'annonçaient pas seulement l'heure de la prière, elles indiquaient encore l'heure du couvre-feu. Il n'était pas permis autrefois de prolonger indéfiniment les veilles, et si rien n'obligeait les gens à se lever avec l'aurore, du moins devait-on se coucher à heure fixe. A huit ou neuf heures du soir, selon les saisons, chacun devait être rentré chez soi; il était défendu, après cette heure, de conserver du feu ou de la lumière. On attribue à Guillaume le Conquérant la loi du couvre-feu, qui doit cependant remonter à une époque plus ancienne. Ne croyez pas que le vainqueur d'Hastings, soucieux de la santé de ses sujets, ait voulu leur éviter les fatigues des veilles prolongées. Non, il s'agissait avant tout d'une mesure de police prise pour éviter les incendies et pour mettre l'État à l'abri des conspirations nocturnes.

A Paris, au quinzième siècle, la cloche de Notre-Dame sonnait le couvre-feu; puis le signal fut ensuite donné par la cloche de Saint-Séverin; sous Louis XIV, l'heure du couvre-feu fut reculée jusqu'à neuf heures et indiquée par la cloche de la Sorbonne. Dans chaque ville de province, on avait élevé une espèce de tour qu'on appelait *beffroi*, et sur laquelle se tenait un guetteur chargé surtout d'annoncer les incendies; la cloche du beffroi sonnait les élections, l'ouverture et la clôture des marchés, enfin l'heure du couvre-feu. Reportez-vous par la pensée au Paris du quinzième ou même du seizième siècle et vous comprendrez l'utilité de cette mesure vexatoire qui obligeait les Parisiens à dormir à heure fixe. La bonne ville de Lutèce ne ressemblait en rien au Paris qui hier encore recevait dignement les peuples de tous les pays. Paris était un véritable coupe-gorge, le centre des séditions et des brigandages. Des bandes de voleurs, la figure couverte d'un masque, pillaient la ville même en plein jour. A côté de ces *mauvais garçons*, des bandes corses et italiennes désolaient Paris par leurs meurtres et leurs vols..... Et les gens d'armes les imitaient souvent! Il y avait bien une milice spéciale, le *guet*, chargée de veiller sur la ville, et divisée en deux groupes : le *guet royal*, « formé d'un certain nombre d'hommes à pied et à cheval, qui faisaient la ronde dans les rues », et le *guet assis*, formé de bourgeois ou artisans « que l'on plaçait en divers quartiers de Paris, de manière à ce qu'ils pussent se prêter un mutuel secours ». Cette force armée, qui fut l'origine de nos gardes nationales, ne pouvait lutter avec avantage contre les malfaiteurs dont la ville était infestée, d'autant plus que leur prestige avait beaucoup à souffrir de la pétulance des écoliers et de la morgue des seigneurs, qui considéraient comme œuvre pie de *rosser le guet* à l'occasion.

Donc, non pas pour apprendre l'heure aux Parisiens qui, de par la loi, devaient être couchés après le couvre-feu, mais pour montrer que leur vigilance n'était pas endormie, des guetteurs parcouraient la ville en criant : « Il est dix heures », ou « il est minuit..... Parisiens, dormez ! »

Pendant de longues années, le branle des cloches et les cris du guetteur furent les seuls moyens publics qu'on possédât de connaître l'heure. Et l'heure des offices était établie par un sacristain qui consultait les astres, ou, comme cela avait lieu en Allemagne, d'après le chant du coq.

Nous n'allons pas, bien entendu, entreprendre l'histoire de l'invention des horloges et des montres. Disons seulement que la première mention des horloges se trouve dans un livre intitulé : *Usages de l'ordre de Citeaux*, écrit vers 1120.

Signalons : l'horloge envoyée à Pépin le Bref par le pape Paul I[er], en 760 ; l'horloge envoyée à Charlemagne, en 807, par le célèbre calife Haroun-al-Raschid; l'horloge du Palais, établie à Paris en 1370, construite par Henri de Vic, qui fut payé, pour ce travail, à raison de six sous parisis par jour; l'horloge de Strasbourg, construite en 1574 par Isaac Habrech, reconstruite en 1838 par Schwilgué, qui en a fait un chef-d'œuvre de mécanique, etc..... Vous connaissez l'horloge du Palais, qui est placée à l'angle du boulevard du Palais et du quai de l'Horloge; la tour dans laquelle elle est placée contenait une cloche appelée *tocsin*. Remarquez en passant ce curieux mot formé de deux racines : l'une française, *toquer*, qui veut dire frapper; l'autre anglaise, *sing*, qui signifie petite cloche. Le tocsin de l'horloge du Palais ne devait être mis en branle que dans de rares occasions : lors de la naissance ou de la mort des rois et de leurs fils aînés. Vous savez que ce fut une des deux cloches de Paris qui, dans la nuit du 24 août 1572, donnèrent le signal des massacres de la Saint-Barthélemy.

Aujourd'hui, le nombre des horloges publiques est considérable. Quelques-unes, ne se contentant pas de faire entendre par le choc d'un marteau sur un timbre les heures, les demies, voire même les quarts d'heure, accompagnent cette indication d'airs plus ou moins variés. Ce sont de véritables carillons.

Malheureusement ces horloges sont rarement d'accord entre elles. Les sonneries se font entendre successivement, comme si chacune attendait que la précédente fût rentrée dans le silence. Et l'heure de midi s'entend parfois durant plusieurs minutes ! Si nous négligeons même l'agacement nerveux qui résulte de tous ces sons de cloches, il est bien évident que l'irrégularité des horloges peut être préjudiciable, d'autant mieux que celles des chemins de fer ne s'accordent avec aucune autre de la ville. On est obligé, quand on vous interroge sur l'heure, de

1. Suite et fin. — Voy. page 255.

pondre, suivant les cas : C'est l'heure de la Bourse, ou l'heure de l'Observatoire, ou l'heure du Palais-Royal, etc. Quelle est la vraie ?

Depuis un certain nombre d'années, le canon du Palais-Royal s'est chargé de régler les horloges des Parisiens. Tous les jours, à midi, quand il fait beau, les rayons du soleil, reçus sur une lentille convenablement inclinée, enflamment une charge de poudre placée au foyer de la lentille. Autour de cette horloge d'un nouveau modèle, les Parisiens, leur montre à la main, attendent le signal de midi.

On vient d'installer dans le port de New-York un avertisseur spécial, que les Américains appellent *Time-Ball*, nom que nous pouvons traduire ainsi : boule indicatrice du temps. Une boule, formée de douze feuilles minces de cuivre, tombe de sept pieds de haut sur des plongeurs destinés à amortir la chute et reposant sur des coussins remplis d'air. Cette boule, située sur une tour très-élevée et visible à une grande distance, indique aux marins et aux habitants de New-York l'heure de midi. On la hisse cinq minutes environ avant l'heure, et, au moment où le premier coup de midi doit sonner, elle tombe. Il n'y a pas d'observatoire à New-York; mais il y en a un à Washington, et c'est là qu'un astronome, les yeux fixés sur l'horloge et la main sur un manipulateur, se prépare à faire passer un courant électrique qui franchit instantanément la distance qui sépare l'observatoire de la tour du Time-Ball. Quand le courant passe il déclanche le support de la boule et celle-ci tombe.

Le canon du Palais-Royal, le time-ball américain, l'heure donnée par les observatoires, n'apprennent qu'une seule chose, en somme : c'est l'heure exacte au moment où l'on règle sa montre ou sa pendule. Sans doute il y a un progrès très-réel; mais, en vingt-quatre heures, les horloges peuvent varier; et puis, il n'est pas commode d'aller tous les jours à l'Observatoire ou au Palais-Royal (quand il ne pleut pas) régler sa montre, et revenir mettre à l'heure, tous les jours, les horloges publiques.

Nous avons vu fonctionner, il y a quelque temps, un appareil très-ingénieux dû à M. Collin, et dont le nom indique bien l'usage auquel il est destiné. C'est un appareil de *mise à l'heure électrique*. Une bonne horloge est reliée télégraphiquement avec les différentes pendules qu'il s'agit de régler. Au moyen d'un système mécanique assez simple, l'horloge régulatrice agit au commencement de chaque heure sur les horloges qu'elle commande, de manière à leur faire marquer exactement cette heure-là. Pendant soixante minutes les pendules pourront avancer, retarder, et ce sera évidemment de très-petites quantités, mais, à l'heure juste, elles seront toutes d'accord. C'est la mise en pratique de cette consigne burlesque donnée par un chef d'orchestre aux artistes inexpérimentés qu'il dirigeait : « Je vous donne rendez-vous, disait-il, en attaquant un morceau de musique, au premier point d'orgue ! »

On étudie en ce moment, à Paris, la question de l'uniformité des heures. Déjà une pendule modèle a été établie dans les caves de l'Observatoire, et l'on songe à la relier télégraphiquement avec toutes les horloges publiques. Espérons que le problème sera bientôt résolu.

ALBERT LÉVY.



Le canon du Palais-Royal. (P. 272, col. 1.)



Il offrit à Bob un magnifique polichinelle. (P. 273, col. 2.)

LE NEVEU DE L'ONCLE PLACIDE[1]

TROISIÈME PARTIE[2]

L'HÉRITAGE DU VIEUX COB

XXXV

Alfanègre donne pour la première fois de sa vie quelque chose à quelqu'un. — L'oncle Alfa rencontre une vieille connaissance. — Intervention de M. Guido.

Le jour où M. Crumpet lui remit son argent et lui annonça qu'il irait coiffer les *ladies*, Alfanègre, dans la solitude de sa jolie chambrette, donna un regret sincère au dé à coudre, mais il prit en même temps la ferme résolution d'éloigner de lui cette image.

Cette sage résolution fut suivie de quelques réflexions non moins sages; décidément la vie de famille profitait au descendant des rois maures. Ainsi, par exemple, il se promit à lui-même de rembourser à M. Clodion les cinq cents francs qu'il lui avait « empruntés ». M. Clodion, il est vrai, n'avait pas voulu entendre parler de cette restitution, et son valet de chambre s'était résigné tout d'abord à lui obéir. Mais, au contact des Crumpet, ses idées avaient peu à peu changé, sans qu'il s'en aperçût; quelque chose de nouveau avait germé en lui : ce quelque chose était tout simplement le respect de soi-même, un commencement de dignité personnelle, et de délicatesse envers les autres. « Monsieur me tient quitte, se dit-il, en se regardant de côté dans son petit miroir à barbe, mais moi je ne me tiens pas quitte, et je sens que je ne réussirai à rien, que je n'aurai de cœur à rien, si je ne commence pas par payer cette dette-là ! »

En arrivant en vue de New-York, avec ses cinq cents francs en poche, il avait rêvé de faire une grande fortune, comme l'Allemand Astor, ou le Hollandais Vanderbilt, ou l'Irlandais Stewart, dont les noms étaient dans toutes les bouches, à bord du *Coyote*, et dont l'exemple a décidé tant de pauvres diables à traverser l'Atlantique. Il était bien revenu maintenant de ces folles visées ! D'abord, ses malheurs avaient singulièrement abattu sa fierté, et puis, il se faisait aujourd'hui une idée plus saine du bonheur auquel peut aspirer toute créature humaine en ce bas monde. Cette idée, il ne l'avait trouvée dans aucun livre, personne ne la lui avait suggérée, elle lui était venue en regardant autour de lui.

Dès le lendemain, il fut envoyé en mission pour « dresser une lady, quant à la chevelure ». Il ne détourna même pas la tête du côté des *bars*, en allant s'acquitter de sa mission; mais, au retour, il s'arrêta en route et dépensa un de ses *greenbacks!*

Quand il rentra, tout souriant, dans le sanctuaire de l'abstinence, aucune vapeur alcoolique ne fit froncer le nez aux deux autres auxiliaires; avec l'aplomb que donne une bonne conscience, Alfanègre pénétra dans le parloir de la famille, et offrit à Bob un magnifique polichinelle, tout bariolé de

1. Suite. — Voy. pages 1, 17, 33, 49, 65, 81, 97, 113, 129, 145, 161, 177, 193, 209, 225, 241 et 257.
2. Voy. la première partie, vol. X, pages 97 et suivantes; et la deuxième partie, vol. XII, pages 209 et suivantes.

couleurs éclatantes, tout étincelant de paillettes d'or.

En faisant son offrande, avec une gaucherie parfaite, Alfanègre se montra peut-être plus solennel et plus ému que ne le comportait la circonstance; mais il avait pour excuse la timidité naturelle à un débutant : c'était la première fois de sa vie qu'il donnait quelque chose à quelqu'un.

Maître Bob fut si saisi qu'il négligea la vulgaire formalité de dire: *Thank you!* et même son premier regard fut pour l'objet donné et non pour le donateur. C'est seulement lorsqu'il eut dévoré des yeux le polichinelle, depuis la pointe de son chapeau à plumes jusqu'au bout de ses sabots à paillettes ; ce fut seulement lorsqu'il en eut pris possession en le serrant avec violence contre son petit tablier, qu'il regarda Alfanègre. « Ses joues étaient roses d'émotion, et son regard aussi doux et aussi brillant qu'une étoile du bon Dieu. »

Cette phrase un peu lyrique est tout entière d'Alfanègre qui ne brillait pas cependant par excès de lyrisme. Mais bien souvent c'est l'occasion qui fait les orateurs et les poètes. Il l'a répétée souvent depuis, exactement dans les mêmes termes, en racontant cette petite scène de famille.

Le jeune cerveau de maître Bob fut si troublé ce soir-là, que maître Bob refusa absolument de s'endormir à l'heure habituelle. Il poussa l'outrecuidance jusqu'à vouloir souper avec les grandes personnes. Vu la solennité de la circonstance, on fit droit à sa requête, et sa grande chaise fut installée entre mistress Crumpet et M. Alfanègre. Naturellement il refusa de se séparer du polichinelle; mollement étendu sur les genoux de maître Bob, le polichinelle adressait des sourires malicieux à mistress Crumpet, et trempait ses sabots dans l'assiette d'Alfanègre.

Lorsque M. Alfanègre monta dans sa chambrette, il se jeta sur sa chaise numéro 1 pour réfléchir aux événements de la journée ; la chaise numéro 1 n'étant pas favorable aux réflexions, il se mit à cheval sur la chaise numéro 2; là encore, il essaya vainement de mettre de l'ordre dans ses idées. Il prit le parti de se lever, et se promena de long en large, en chantant à demi-voix la romance rococo : *Grenadier, que tu m'affliges!* Ayant remarqué qu'il embrouillait dès le troisième vers cette poésie sentimentale avec une autre poésie tout aussi pleine de sentiment : *Dis-moi, soldat, dis-moi, t'en souviens-tu?* il s'appela tout haut : « Grosse bête! » et se mit à rire à propos de rien.

« Ce petit Bob! » dit-il en commençant sa toilette de nuit; sans transition il ajouta: « Je crois que je m'habituerais à vivre ici! »

« Comme c'est drôle tout de même, les petits enfants! » reprit-il en posant sa tête sur l'oreiller.

Si l'oreiller avait pu parler, il aurait raconté depuis bien des confidences, et des confidences bien étranges que lui fit ce soir-là M. Alfanègre (de l'Ardèche), pendant deux grandes heures, au moins.

Si la nuit porte conseil, c'est tout simplement parce qu'elle débrouille silencieusement le chaos de nos idées et de nos sentiments pendant que nous dormons; c'est le service qu'elle rendit au seigneur Alfanègre dans cette occasion.

« Il est certain, se dit-il en procédant aux ablutions du matin, que je ne peux plus songer à me marier: la saison est passée. C'est bien dommage que cette idée-là ne me soit pas venue il y a une trentaine d'années, à l'époque où je me moquais si bêtement de Combaleuf, parce qu'il entrait en ménage. On a du mal en ménage, mais au moins on ne vit pas tout seul comme un chien galeux. Il a des enfants, Combaleuf, il est même grand-père, à l'heure qu'il est; ah! les petits enfants! quels yeux ça vous a, les petits enfants! Mais, puisque je ne serai jamais le papa ou le grand-papa d'un petit enfant, je voudrais être l'oncle de Bob. Je n'ai qu'à rester ici; on est bien, ici, après tout; on y gagne de l'argent gros comme des maisons; en économisant, on peut arriver à une petite vieillesse assez gentille. Un beau jour, on dit à M. et à Mme Crumpet : Laissez-moi m'attacher à votre petit Bob ; supposez que je suis son oncle, laissez-le m'appeler l'oncle Alfa ; cela ne vous coûtera guère, et cela me fera tant de plaisir! Je n'ai pas de famille : ce que je pourrai mettre de côté jusqu'à ma mort reviendra tout naturellement à mon neveu.

» J'aurais peut-être mieux aimé une nièce, ajouta-t-il en promenant le rasoir d'un air rêveur sur sa joue couverte de savon ; mais un neveu, c'est gentil tout de même. M. Clodion, qui est un autre homme que moi, n'a qu'un neveu, et il s'en arrange. L'oncle Placide! l'oncle Alfa! »

Quand l'oncle Alfa descendit au salon de coiffure, il avait les yeux brillants et le sourire sur les lèvres. Le premier client qui lui tomba sous la main, il le rasa en oncle qui songe à l'avenir de son neveu, et le second aussi, et le troisième aussi. Jusqu'à la fin de la journée, l'oncle Alfa se rendit si agréable a tout le monde, même à une vieille lady, très-difficile, que M. Crumpet dit confidentiellement à mistress Crumpet : « Savez-vous, ma chère, que M. Alfanègre devient un vrai gentleman! »

M. O'Flaniggan vient faire de petites visites à son ami de Brooklyn, et mistress Crumpet le tient au courant des faits et gestes d'Alfanègre. Après chaque visite M. O'Flaniggan envoie un petit bulletin à l'oncle Placide. C'est Emile qui traduit les bulletins, et, pendant qu'il fait sa traduction de vive voix, l'oncle Placide secoue la tête d'un air satisfait, en disant avec sa bonté ordinaire : « Pauvre garçon! pauvre garçon! » A mesure que les bulletins se succèdent, la satisfaction de l'oncle Placide s'accroît. L'avant-dernier bulletin lui a fait dire : « Le brave garçon! Je me sens soulagé d'un grand poids. Je me reprochais cruellement de l'avoir abandonné à lui-même.» Le dernier bulletin l'a fait pleurer d'abord et sourire ensuite. Ce qui l'a fait pleurer, ce sont les

sentiments d'Alfanègre à son égard, sa crainte de passer pour un ingrat aux yeux de M. Clodion, s'il se fixe pour toujours à Brooklyn. Ce qui l'a fait sourire, c'est un mot d'Alfanègre, ajouté de la main d'Alfanègre à la lettre de M. O'Flaniggan : « Je serais tout à fait heureux, si je ne craignais de manquer à monsieur, par rapport à sa barbe. »

Un jour, l'oncle Alfa, tout en crêpant un faux chignon, jetait de temps à autre un petit coup d'œil dans la rue. Un gentleman s'en allait flânant sur l'autre trottoir, et l'oncle Alfa ne l'aurait même pas remarqué, si les allures de ce gentleman n'eussent changé subitement à l'approche d'un autre gentleman qui venait en sens opposé, occupé, lui aussi, à flâner sur le trottoir.

Le gentleman numéro 1 traversa rapidement la rue, comme s'il voulait éviter la rencontre du gentleman numéro 2. Non content d'avoir traversé la rue, le gentleman numéro 1, pour avoir un prétexte honnête de tourner le dos à l'autre gentleman, vint coller son nez contre la devanture du salon de M. Crumpet et se mit à regarder un pot de pommade avec une attention profonde. Absorbé dans la contemplation du pot de pommade, le gentleman numéro 1 ne voyait pas Alfanègre, quoiqu'il lui eût suffi d'étendre la main pour le toucher. Alfanègre regarda le gentleman avec curiosité, puis avec inquiétude. Il s'agita sur sa chaise, le peigne dans une main, le chignon dans l'autre.

Il avait envie de s'élancer à la gorge du gentleman, mais il était retenu par la crainte de se tromper. Tout à coup, le gentleman numéro 1 donna des signes d'inquiétude; dans le reflet de la vitre, il avait vu le gentleman numéro 2 traverser la rue d'un pas nonchalant et venir de son côté. Aussitôt sa physionomie subit une transformation complète; sa figure s'allongea, ses joues pendirent et l'un de ses yeux s'enfonça subitement dans son orbite.

Tous les doutes d'Alfanègre s'évanouirent : il se leva vivement, ouvrit la porte du salon, et saisit le gentleman numéro 1 à la gorge, juste au moment où ce gentleman venait de rendre à sa figure son expression première, et riait en lui-même du bon tour qu'il venait de jouer au gentleman numéro 2.



M. Rambowski lui montra le poing. (P. 277, col. 2.)

« Police, police! » cria Alfanègre, sans donner aucune explication au gentleman stupéfait.

Deux policemen accoururent. Malheureusement, ils n'entendaient pas le français, et il fut impossible à Alfanègre de s'expliquer : cependant, il ne lâchait pas son homme. « Jourdy! Jourdy! » disait-il aux policemen en désignant son prisonnier par de rapides mouvements de tête, car il avait les deux mains trop occupées autour du collet et de la cravate de son prisonnier, pour le leur montrer du doigt. Et à son prisonnier, il criait en pleine figure : « Voleur! c'est toi qui as volé l'acte de naissance et les cinq cents francs! Ne dis pas que non, ou je te mords! »

Au premier cri de : « Police! » le gentleman numéro 2 s'était retourné brusquement, comme un homme qui s'entend appeler par son nom. Il rougit d'abord de son mouvement, et fut sur le point de reprendre tranquillement sa flânerie. Mais la scène qu'il voyait de loin piqua sa curiosité, et il demeura immobile pour voir ce qui allait se passer.

Les deux policemen étaient fort embarrassés, car ils craignaient de procéder à une arrestation illégale; ils jetaient des regards inquiets autour d'eux, cherchant un interprète de bonne volonté, qui pût leur traduire les griefs d'Alfanègre.

L'un d'entre eux aperçut le gentleman numéro 2, et courut à lui : « Monsieur Guido, lui dit-il d'un ton respectueux, je vous demande pardon, monsieur, de vous déranger dans votre promenade, mais nous sommes bien embarrassés ; si vous voulez bien venir, vous nous rendriez un grand service. »

M. Guido rougit, hésita et finalement se décida; il n'eut pas lieu de s'en repentir : « M. de Vasselonne! s'écria-t-il d'un air narquois, quand il fut en présence du prisonnier; vous vous êtes bien porté, monsieur, depuis notre dernière entrevue à la Nouvelle-Orléans? Policemen, assurez-vous de ce drôle.

— C'est Jourdy! s'écria Alfanègre, étonné de l'entendre appeler : de Vasselonne.

— Ah! ah! dit M. Guido, il s'appelle Jourdy! enchanté de l'apprendre! Nous découvrirons peut-être bientôt un troisième et un quatrième nom. Que lui reprochez-vous, monsieur?

— A bord du *Coyote*, répondit Alfanègre, il m'a fait croire qu'il était de la police, et il m'a forcé à

lui montrer les papiers de mon maître ; il a escamoté l'acte de naissance de M. Émile Charlier.

— L'héritier du vieux Cob?

— Précisément !

— Tout s'explique, dit M. Guido. Monsieur de Vasselonne, me voilà édifié sur l'importante mission que vous remplissiez à la Nouvelle-Orléans. Monsieur, dit-il à Alfanègre, permettez-moi de prendre votre nom et votre adresse ; votre témoignage nous sera très-précieux dans cette petite affaire. »

M. de Vasselonne, penaud comme un renard qu'une poule aurait pris, regardait obstinément le pavé sans rien répondre. Les policemen l'emmenèrent, le petit rassemblement qui s'était formé devant le salon de coiffure de M. Crumpet se dispersa, et l'oncle Alfa reprit son peigne et son chignon. Ce ne fut pas toutefois sans avoir raconté de son mieux, c'est-à-dire d'une façon presque inintelligible, ce qui venait de se passer. Tout ce que la famille Crumpet et les deux collègues d'Alfa comprirent pour le moment, c'est que l'individu emmené par les policemen était un voleur, et qu'il s'appelait Jourdy.



XXXVI

Devant le magistrat. — L'ombre du colonel Blotter. — M. de Vasselonne entre dans la voie des aveux. — Le testament du vieux Cob. — Deux causes célèbres.

Par les soins de M. Guido, M. Jourdy fut conduit devant le magistrat qui avait été spécialement chargé de s'occuper des faits et gestes de M. de Vasselonne. Dans l'après-midi, cet actif magistrat manda l'oncle Alfa, lui fit prêter serment et l'engagea à dire ce qu'il savait. Alfanègre savait que le prévenu, à bord du *Coyote*, se faisait appeler M. Jourdy.

« Tous les jours, dit effrontément M. Jourdy, il arrive qu'un gentleman change de nom pour des raisons dont il est le seul juge.

— Vous convenez, dit le magistrat, que vous vous faisiez appeler Jourdy ?

— Pourquoi n'en conviendrais-je pas? » dit lestement M. Rambowski.

Le greffier prit note de sa réponse.

« Il a fouillé dans les papiers de mon maître, en se faisant passer pour un agent de police.

— Je le nie, dit sèchement M. Jourdy.

— Il a volé l'acte de naissance de M. Charlier

— L'avez-vous vu? demanda le magistrat.

— Je ne l'ai pas vu, mais j'en suis sûr.

— Cela ne suffit pas, répondit le magistrat.

— Il m'a volé cinq cents francs.

— C'est un mensonge, dit M. Rambowski; que Votre Honneur lui demande s'il a des preuves, des témoins. »

Alfa fort déconcerté fut obligé de convenir qu'il n'avait ni preuves ni témoins.

« Je porterai plainte contre vous, reprit M. Rambowski, pour m'avoir fait arrêter illégalement. »

L'oncle Alfa baissa le nez, et commença à se repentir d'avoir si lestement sauté à la gorge de M. Jourdy.

« A propos d'arrestation illégale, dit le magistrat, M. de Vasselonne est accusé d'avoir fait arrêter illégalement M. Barley, homme de loi, à la Nouvelle-Orléans.

— C'était une manœuvre politique, répondit hardiment M. de Vasselonne.

— Nous ne discuterons pas ce point pour le moment, dit le magistrat; mais était-ce aussi une manœuvre politique de soustraire un paquet de greenbacks et un testament?

— Les greenbacks et le testament ont été remis intacts entre les mains de M. Barley.

— Les greenbacks, oui; le testament, non, reprit le magistrat, en attirant à lui un dossier assez volumineux.

— L'enveloppe seule des greenbacks avait été ouverte, répondit M. Rambowski ; quant à celle du testament, elle était intacte, M. Barley l'a loyalement reconnu.

— Si l'enveloppe du testament était intacte, le testament avait été falsifié! »

M. Rambowski leva négligemment les épaules pour donner à entendre que si le testament avait été falsifié, il s'en lavait les mains, en toute sûreté de conscience.

« Le faussaire, dit le magistrat, avait négligé une petite circonstance. Le testament avait été déposé entre les mains de M. Barley en 1869, et le filigrane du papier sur lequel est écrit le testament porte le millésime de 1870. »

M. Rambowski haussa de nouveau les épaules comme pour dire qu'on lui en demandait trop long, et que ce n'était pas à lui à résoudre cette petite difficulté.

« Le testament, reprit le magistrat, adjuge l'héritage de feu M. Cob à un certain colonel Blotter que M. Cob ne connaissait pas ; l'on suppose, avec quelque apparence de raison, que l'auteur du faux testament connaît le colonel Blotter et qu'il attend sa part de l'héritage. Monsieur de Vasselonne, connaissez vous le colonel Blotter ?

— Je ne l'ai jamais vu de ma vie, » répondit M. Rambowski, avec une honnête assurance.

Le magistrat fit un signe à l'un des policemen, qui alla ouvrir une porte et introduisit un gentleman d'un aspect lamentable. C'était à proprement parler une ruine de gentleman plutôt qu'un gentle-

man; et par-dessus le marché, cette ruine n'avait rien de l'aspect pittoresque et poétique d'une ruine antique et vénérable. Le gentleman en ruines avait les yeux battus, les paupières flétries, le regard incertain, et les bajoues pendantes. Ses vêtements aussi étaient pendants autour de sa personne, comme s'il avait maigri subitement à la suite d'une maladie terrible.

« Colonel Blotter, dit le magistrat au nouvel arrivant, connaissez-vous ce gentleman ?

— Je le connais, » répondit le colonel d'une voix faible. Ses yeux, qui avaient peine à soutenir la clarté du jour, évitaient avec soin ceux de M. Rambowski, et se fixaient de préférence sur les coins obscurs de la pièce.

« Ce drôle a menti, dit avec emportement M. Rambowski; il ne peut pas dire qu'il ait l'honneur de me connaître. »

Le colonel fut saisi d'un tremblement d'ivrogne, tira son mouchoir de sa poche et s'essuya les yeux.

« Calmez-vous, colonel Blotter, dit le magistrat, et vous, Monsieur de Vasselonne, abstenez-vous de ces paroles violentes et de ces gestes de théâtre; le colonel sait très-bien que la loi le protége, et qu'il n'a rien à craindre de vos rodomontades. Colonel, persistez-vous à affirmer que vous connaissez M. de Vasselonne?

— Je l'ai vu une fois, répondit le colonel en tremblant, deux petites fois tout au plus.



Alfanègre ne lâchait pas. (P. 275, col. 2.)

— Pourriez-vous me faire savoir dans quelles circonstances?

— La première fois à la table d'un ami commun, la seconde fois le soir même à mon hôtel.

— Et cet ami commun ?

— Vieux mannequin rempli de son! s'écria M. Rambowski en lui montrant le poing; contentez-vous de m'avoir vendu, et gardez pour vous le nom de cet ami commun, sinon, tôt ou tard vous aurez affaire à moi.

— Je n'ai vendu personne, répondit le colonel dont les facultés mentales semblaient s'être considérablement affaiblies; j'ai été pris dans un traquenard, voilà tout; la police me suivait d'hôtel en hôtel: je ne vivais plus. Un beau jour un gentleman m'a parlé d'un faux testament. Je sentais le nœud coulant autour de mon cou, et j'ai tout avoué pour sauver au moins ma vie. Ah Dieu ! quel triste régime que celui de la prison ! »

Le colonel fut repris de son tremblement d'ivrogne et regarda tout autour de lui d'un air hébété. Le juge fit signe au policeman de l'emmener, et la ruine du colonel se laissa entraîner en geignant, et en traînant la jambe. « Être un pauvre vieillard, disait sa voix gémissante, et se voir condamné à la portion congrue, abreuvé d'eau claire, réduit, pour toute distraction, à feuilleter un *Webster* complet, ah! Dieu! »

« Monsieur Jourdy, ou monsieur de Vasselonne, ou tout autre nom qu'il vous plaira de prendre, dit le magistrat après le départ du colonel, vous m'avez l'air d'un homme avisé et intelligent, et j'espère que vous prendrez le bon parti, celui d'entrer dans la voie des aveux, pour mériter autant que possible l'indulgence du jury. En écrivant le nom du colonel Blotter sur le faux testament, c'est vous qui avez amené l'arrestation du colonel, vous n'avez donc rien à lui reprocher. Nous savons par un témoin le nom de l'ami commun chez qui vous avez rencontré le colonel, c'est le capitaine Monroe.

— C'est Top qui l'a vendu, dit M. Rambowski, en regardant courir, d'un air pensif, la plume du greffier. J'ai toujours pensé qu'il avait eu tort de froisser les sentiments de Top. Est-ce qu'il est arrêté aussi? ajouta-t-il, en regardant machinalement la porte par où le colonel avait disparu, comme s'il s'attendait à voir apparaître son ami.

— Il a été arrêté aussi.

— Puis-je le voir? demanda vivement M. Rambowski.

— Vous ne pouvez pas le voir encore; il est au secret. Pendant que vous refaisiez un des testaments, il détruisait l'autre, grâce à la complicité d'un serviteur à gages. Le serviteur à gages avait disparu mystérieusement, mais un de nos meilleurs agents a réussi à le découvrir. Il nous l'amène pour le confronter avec le capitaine Monroé et nous l'attendons tous les jours. »

M. Poinsett, en effet, de Chinois en Chinois, et de renseignement en renseignement, avait fini par mettre la main sur le seigneur Ah Fe, et l'avait provisoirement réduit à la vie contemplative, dans les mêmes conditions que le gentleman méditatif qu'il avait amené de Cheyenne à San Francisco. Le jeune homme de grande espérance, après avoir battu vainement le pavé de San Francisco pendant dix jours consécutifs, avait fini par se dégoûter du séjour de la Cité du Printemps éternel, et avait demandé de lui-même à retourner à New-York. M. Poinsett avait approuvé cette résolution, et Top était allé reprendre son métier de décrotteur, tandis que M. Poinsett poursuivait le cours de ses exploits. Un jour, poussé par l'esprit d'aventure, Top avait pris le bac et avait transporté son cirage et ses brosses à Jersey-City. Dans la foule des allants et venants, il aperçut au coin d'une rue le capitaine Monroé, qui flânait d'un air mélancolique. Il était perdu dans une profonde rêverie provoquée par la mystérieuse disparition du colonel. Top prévint un policeman, et se donna le cruel plaisir de voir capturer son ennemi.

Sans avoir été initié au détail de cette chasse à l'homme, M. Rambowski en connaissait le résultat.

« Eh bien! dit-il au magistrat, puisque la partie est perdue, et qu'il s'agit de payer, il est tout naturel que je cherche à payer le moins cher possible. D'ailleurs, les révélations que j'ai à faire ne compromettront personne, et j'espère que le jury m'en tiendra compte tout de même. Policeman, dit-il à l'agent qui l'avait fouillé, j'ai le regret de vous dire que vous ne savez pas encore bien votre métier. » Otant alors son chapeau, et introduisant son index dans la doublure, il en tira une petite clef, et la déposa devant le magistrat.

« Cette petite clef, dit-il, ouvre un compartiment de la banque de *safe-deposits* Beard and C°. Mon premier soin en arrivant ici avait été de louer ce compartiment et d'y déposer un papier signé du sieur Blotter, qui n'a pas grande importance pour la justice, puisque ce vieux fou a tout avoué. Mais j'y ai déposé aussi le véritable testament du vieux Cob. Je l'avais gardé pour faire peur au sieur Blotter, s'il se montrait récalcitrant : avec des gens comme lui, deux sûretés valent mieux qu'une. Ce document pourra épargner aux héritiers bien des lenteurs et bien des recherches. »

Le greffier prit acte de sa déclaration, le magistrat lui promit qu'il lui en serait tenu compte et, en attendant, l'envoya se reposer de ses fatigues dans un appartement voisin de celui où le colonel Blotter était en train de retomber en enfance.

Dès le lendemain, le testament olographe de M. Cob fut retiré du compartiment de la banque, enregistré, et mis désormais à l'abri de toutes les aventures.

M. King prévenu par dépêche arriva à New-York deux jours après, muni des pleins pouvoirs du légataire universel, et de ses papiers de famille qu'il avait en portefeuille depuis le commencement de la campagne. Quant à l'acte de naissance du légataire universel, on le lui avait envoyé de Chicago, depuis un mois.

Ce scélérat de M. King, au lieu de prévenir le légataire universel, soit par lettre, soit par dépêche, ce qui eût été facile et même convenable, garda le silence le plus absolu, jusqu'à l'accomplissement des formalités nécessaires. Il voulait apporter la grande nouvelle lui-même, et jouir du coup de théâtre, en compagnie de M. Triquet.

Pendant que M. King déployait une joyeuse activité, le triste Ah Fe, plongé dans une morne indifférence, arrivait à toute vapeur. Il fut confronté avec M. Smith, et avoua, en clignant les yeux et en fronçant la bouche, qu'il le reconnaissait, qu'il l'avait vu à Frisco, que M. Smith l'avait payé pour se procurer un bout de papier, qu'il avait donné le bout de papier à M. Smith, sans savoir ce que c'était, qu'il était bien malheureux d'avoir rencontré M. Smith et que, si c'était à recommencer, il ne referait pas ce qu'il avait fait, quand même on devrait le scier entre deux planches.

Le greffier transcrivit sa déclaration qui établissait l'identité de M. Smith, et le procès des faussaires et de leurs complices fut inscrit aux rôles des prochaines assises.

Depuis le départ de Top, M. Poinsett avait continué à s'avancer vers son but, et il y était arrivé,

en se servant du gentleman méditatif, comme un habile essayeur de métaux se sert de la pierre de touche.

Comme le dossier des fabricants de faux *greenbacks* était volumineux, et qu'il y avait dans l'affaire beaucoup de complices et de recéleurs, le procès des faux *greenbacks* fut rejeté aux assises suivantes. C'eût été vraiment trop de bonheur pour les amateurs d'affaires criminelles et de débats émouvants que d'avoir en une seule fois deux festins aussi magnifiques; les raffinés trouvèrent même que l'un des deux drames eût fait du tort à l'autre et qu'il valait mieux les déguster séparément. Quant à M. Guido, il ne se consola jamais d'avoir été joué sous jambe par M. de Vasselonne dans l'affaire du testament et d'avoir eu l'herbe coupée sous le pied par cet intrigant de Poinsett, dans l'affaire des faux *greenbacks*.

A suivre. J. GIRARDIN.



L'AFRIQUE CENTRALE [1]

V

Le Livingstone ou Congo.

Ce nom de Congo, que Stanley entendait prononcer pour la première fois, faisait cesser tous ses doutes. Le Loualaba ou Livingstone, dans lequel le célèbre explorateur Livingstone avait cru retrouver le cours supérieur du Nil, n'était autre que le grand et mystérieux Zaïre ou Congo, dont on ne connaissait encore que l'embouchure occupée par les possessions portugaises de la côte occidentale d'Afrique.

Cependant Stanley s'aperçut bientôt qu'il n'était pas encore sorti de la zone où la circonspection était nécessaire; trois autres jours de navigation en longeant la rive sud du Congo l'amenèrent dans une autre tribu où le mousquet de traite est l'arme ordinaire et dont les chefs dirigèrent contre lui cinquante-quatre canots remplis de combattants. En vain Stanley s'efforça-t-il de leur faire entendre qu'il était animé des intentions les plus pacifiques; les sauvages commencèrent l'attaque. L'intrépide explorateur attendit d'avoir vu tomber trois de ses hommes à côté de lui avant de donner l'ordre de répondre au feu de l'ennemi Se laissant entraîner par le courant, la flottille de Stanley combattit et fut poursuivie pendant 22 kilomètres; mais enfin les sauvages durent abandonner leur proie.

Quelques jours après, la petite troupe eut encore à livrer un autre combat, le trente-deuxième et dernier depuis son départ de Nyangoué.

On avait enfin atteint la région où les nègres, adoucis par le commerce, ne devaient plus s'opposer au passage de l'expédition. Désormais on n'avait plus à redouter les attaques des hommes; mais des obstacles non moins redoutables se dressaient devant les explorateurs.

Le cours d'eau majestueux, qui depuis 1500 kilomètres emportait la flottille sur ses eaux paisibles, allait devenir une rivière furieuse, un torrent d'une puissance infinie, roulant au fond de gorges obstruées de blocs énormes de rochers, tombant de terrasse en terrasse, et formant de longues suites de rapides et de cataractes.

Il fallut alors chaque jour tirer de l'eau les canot pour éviter les cataractes. Ces opérations difficiles amenèrent la perte de quelques bateaux, et plusieurs hommes de l'expédition furent engloutis dans les cataractes. Stanley eut aussi la douleur de voir périr ainsi sous ses yeux le fidèle Kaloulou, qu'il avait attaché à sa personne depuis son premier voyage et dont il avait raconté les aventures aux lecteurs du *Journal de la Jeunesse* [1].

Arrivé aux cataractes d'Ikissi, Stanley se vit arrêté à la fois par la fureur des eaux et par des berges si escarpées que tout passage semblait impossible.

« Dans ces chutes, écrit-il, le fleuve ne saute pas d'une hauteur déterminée; mais, resserré dans une gorge n'ayant pas plus de 450 mètres de large, il est flanqué de vagues tournoyantes qui se rejoignent, se frappent, se recouvrent et produisent en aval un chaos de lames furieuses, d'auges profondes, de crêtes échevelées qui se poursuivent, se heurtent et s'écroulent sur un espace de deux milles.

» Les naturels, bienveillants pour nous, vinrent nous visiter, curieux de savoir ce que nous allions faire. « Sortir les canots du fleuve et les traîner sur le plateau, leur répondis-je. — Sur le plateau ! » s'écrièrent-ils en levant les yeux vers la montagne couverte d'arbres, hérissée de quartiers de roches, de fragments de collines; et, gravissant les douze cents pieds de l'escarpement, ils allèrent enfermer leurs cochons noirs, leurs chèvres, leurs poules, répandant le bruit que l'homme blanc allait faire voler ses canots par-dessus les monts. Le lendemain soir, un chemin de 1400 mètres de longueur était ouvert dans la forêt; le jour suivant le *Lady-Alice* et un petit canot avaient gagné le sommet de la pente. Cela s'était fait sans bruit; et les chefs, remplis

1. Voy. vol. III, pages 359, 378, 394, vol. IV, pages 232, 247, 277; vol. VIII, pages 55, 71, 96, 118; vol XI, pages 73, 86, 104, 119; et vol. XIII, pages 215, 232, 247 et 263.

1. Voy. vol. IV, pages 12 et suivantes, *La Terre de Servitude*.

d'admiration, consentaient à nous amener six cents hommes pour aider au traînage. Le 28, la flottille tout entière était sur le plateau. Laissant à Manoua-Séra, notre capitaine, le soin de la faire descendre, je conduisis les bagages au bord d'une anse située à la partie supérieure de la baie de Nzabi. »

Les bateaux mirent dix-huit jours à franchir la montagne, n'avançant que de 500 à 600 mètres par jour.

Mais de nouvelles cataractes barraient le fleuve à chacun de ses détours. Se livrant aux flots écumeux avec le *Lady-Alice*, Stanley franchit plusieurs de ces chutes.

Le seul survivant de ses compagnons européens, Frank Plocock, atteint de fièvre pernicieuse, restait avec l'arrière-garde. Stanley partit en avant pour organiser un corps de porteurs chargés de transporter le malade en hamac.

« Il était midi, écrit le voyageur, quand j'arrivai à la pointe de Zinnga, où quatre chefs m'attendaient avec des centaines d'indigènes, venus pour me voir. L'arrangement terminé, j'expédiai le hamac et j'allai m'asseoir au-dessus des chutes, d'où, avec ma lunette, j'embrassais la rivière en amont jusqu'à la baie de Mohoua; il était alors près de trois heures. Peu de temps après, mon attention fut attirée par un objet de couleur brune, que les vagues roulaient avec fureur. C'était un canot renversé, auquel étaient cramponnés des hommes. J'envoyai immédiatement Katchétché, Réhani et dix autres avec des câbles dans la baie de Bolo-Bolo, où portait le courant. Je vis ensuite les naufragés essayer vainement de retourner le canot, se mettre à cheval sur la quille, pagayer, approcher de la rive, sauter dans le fleuve et gagner le bord à la nage, abandonnant le malheureux *Jason*, qui l'instant d'après avait disparu. Presque aussitôt — les mauvaises nouvelles vont vite — Katchétché, livide et hors d'haleine, m'annonça que, des onze hommes qui montaient le *Jason*, il n'en restait que huit, et que, parmi les morts, était le Petit-Maître. « Lui ! pas possible! Comment pouvait-il être dans le canot? » m'écriai-je. Oulédi et ses compagnons, tout ruisselants, me répondirent.

» Frank Plocock s'était traîné près de la rivière et avait donné l'ordre de le porter dans le *Jason*. Manoua-Séra, Oulédi, tout le monde l'avait supplié de ne pas s'aventurer, lui, infirme, dans cette mauvaise passe. Mais il les avait repoussés avec l'impatience d'un malade, et il était parti. A Massassa, Oulédi, ayant escaladé la falaise, était revenu dire qu'il n'y avait pas moyen de passer. Frank n'avait pas voulu le croire; s'irritant des objections qui lui étaient faites, lui qui jusque-là n'avait pas trouvé de termes assez forts pour faire l'éloge de ceux qui l'accompagnaient, il avait répondu : « Si j'avais avec moi des blancs, nous passerions; mais vous avez peur. — Petit-Maître, avait répliqué Oulédi, piqué au vif, voici mes mains, je n'ai pas assez de doigts pour compter le nombre d'hommes que j'ai sauvés de cette rivière; comment pouvez-vous dire que j'ai peur? » Et se tournant vers ses camarades : « La mort est là, avait-il ajouté ; voulez-vous montrer que les noirs savent mourir comme les blancs? » La réponse avait été unanime. L'instant d'après ils étaient emportés vers les chutes. Réveillé de son illusion par le tonnerre croissant de la cataracte, Frank s'était levé. Le moment d'angoisse et de regret était venu. « Tenez-vous au canot, prenez le câble, tenez ferme ! » criait-il, en déchirant sa chemise pour nager plus librement. Avant qu'il l'eût arrachée, le canot était dans l'abîme, qui se refermait sur lui. Puis une vague avait remonté du gouffre, ramenant le *Jason*, auquel se cramponnaient des hommes suffoqués. Lorsqu'ils avaient repris leurs sens, ils n'étaient plus que huit. Tout à coup, près d'eux, avait surgi une nouvelle masse d'eau, soutenant une forme humaine, d'où était sorti un gémissement. Oubliant le tourbillon qui venait de le saisir, la mort à laquelle il venait d'échapper, Oulédi s'était précipité, les bras tendus, vers ce corps flottant; mais, avant d'avoir pu l'atteindre, Oulédi était ressaisi par le gouffre. L'abîme l'avait rejeté une seconde fois; et, défaillant, il avait regagné la rive sans avoir revu Frank.

» La lune se leva de l'autre côté du fleuve, éclairant de sa lueur spectrale l'horrible scène. J'étais assis sur un rocher, dominant la cataracte, espérant toujours que Frank avait échappé au tourbillon et qu'il allait reparaître. Ah! que le sifflement des vagues, le tonnerre des chutes, retentissaient douloureusement dans le silence de la nuit! Le soleil était levé; le miracle qui devait me le rendre ne se réalisait pas.

» Huit jours après, un indigène raconta qu'un pêcheur, parcourant le bassin de Kilannga, avait vu briller quelque chose à la surface de l'eau. Le pêcheur s'était approché, et, à son grand effroi, avait découvert la figure d'un homme blanc, tournée vers le ciel.

» Cette mort, qui m'attira les sympathies des indigènes et les rendit plus empressés à m'être utiles, produisit sur ma bande l'effet contraire; elle plongea mes hommes dans un état de stupeur qui les désintéressa de toute chose, de leurs camarades et d'eux-mêmes. Pour le moindre malaise, ils se couchaient près du feu ou s'appuyaient contre le roc, dans l'attitude du désespoir. Pas une plainte, pas une demande de secours, de médicaments; ils n'avaient même plus la crainte de la mort. Pour moi, si j'avais été sûr que mes compagnons pussent rejoindre leur pays, je me serais écrié : « Heureux ceux qui meurent jeunes ! » et, montant dans mon bateau, je serais tombé tranquillement des cataractes dans l'éternité. »

A mesure que la petite troupe s'avançait, le dénûment devenait de plus en plus grand. Les marchandises servant aux échanges s'épuisaient et, du reste, leur valeur avait considérablement baissé dans ces pays fréquentés par les trafiquants portugais. Les



Les canots franchissant la montagne d'Ikissi. (P. 279, col. 2.)

indigènes refusaient même tout échange et l'expédition mourait littéralement de faim.

« Il est peu de gens, dit Stanley, en Europe et en Amérique, qui n'admirent pas les beautés de cette région ; et beaucoup d'entre eux m'envient peut-être l'occasion que j'ai eue d'explorer ces solitudes. Moi même, aujourd'hui, j'ai la conscience du pittoresque et de la majesté de ces rives, que pas un homme de ma race n'avait encore regardées, conscience de l'admiration qu'auraient excitée en moi ces chainons complexes, se rendant au nord et au sud à quelque ligne de faîte, et enfermant dans leurs plis des vallées et des gorges d'un aspect solennel. Mais à cette époque l'enthousiasme était épuisé ; l'esprit tendu par les difficultés renaissantes n'avait plus de ressort ; la fièvre et la faim avaient usé les forces, l'anxiété avait absorbé l'intelligence. Mes hommes gémissaient, leurs yeux caves, leurs membres décharnés étaient pour moi des reproches vivants. Leur fidélité persistait, mais leur vigueur était morte. Les genoux pliés par la faiblesse, le dos courbé, le regard éteint, nous n'avions plus qu'une pensée : marcher pour revoir l'Océan.

» Nous n'étions plus qu'à cinq journées d'Emboma ; mais on nous parlait de trois grandes cataractes et d'un nombre infini de rapides. Je ne doutais pas que la cataracte d'Issannghila ne fût la seconde Sanngala de l'expédition de 1816 ; dès lors nous avions atteint le but de notre voyage : le point d'arrivée de Livingstone était relié à celui du voyageur Tuckey. Je ne voyais pas de raison pour user le peu de vie qui nous restait encore à franchir les quatre dernières cataractes d'une partie connue. J'annonçai donc à mes gens que nous allions quitter le fleuve et gagner Emboma par la voie de terre.

» Hommes, femmes, enfants reçurent le prix d'une quadruple ration ; mais, par suite de la pauvreté du pays et de la cupidité des indigènes, ils retirèrent peu de profit de cette libéralité. Des lances, des couteaux, des haches, divers bibelots, du fil de laiton, du cuivre leur furent distribués ; je pris dans la pharmacie trente flacons de médicaments, je tirai de mes caisses particulières des couvertures, des waterproofs, tout ce qui ne m'était pas indispensable, et le partageai sans distinction de rang ou de mérite pour être échangé contre n'importe quelle nourriture. Le 31 juillet fut donc employé aux achats ; et le soir peu de mes gens purent se vanter d'avoir reçu le dixième de la valeur des objets qu'ils avaient donnés en échange.

» Au coucher du soleil, le brave bateau qui avait traversé toute l'Afrique, le *Lady-Alice* fut porté au sommet de rochers situés à 500 mètres au nord de la cataracte. Il y avait trois ans que Messenger de Teddington l'avait construit ; deux ans, qu'à la date du jour où nous étions alors, il longeait les promontoires d'Ouzoungora, sur le lac Victoria. Un an plus tard, au même anniversaire, il faisait les derniers milles de la circumnavigation du Tanganika ; et le 31 juillet 1877, après un voyage de plus de 11 000 kilomètres, il était abandonné au-dessus de la cataracte d'Issannghila, pour y tomber en poussière.

» Triste chose à voir que cette pauvre bande exténuée qui, le 1[er] août, montait le versant du plateau ! Près de quarante noms sur la liste des malades : ulcères, dyssenterie, scorbut. Néanmoins je souriais avec orgueil en entendant mes Vouangouanas répondre gaiement à mes paroles encourageantes. De temps à autre, d'une hauteur, nous entrevoyions le fleuve qui, toujours écumant, se ruait dans le sombre défilé. Puis, descendant au fond d'une gorge, nous retrouvions une pente rocailleuse qui nous conduisait tout haletants sur une terre ingrate où la vue s'étendait au loin et où l'herbe mûre, agitée par la brise, soupirait tristement. »

Au premier village qu'atteignit l'expédition, Stanley apprit qu'on n'était plus qu'à trois jours de marche d'Emboma, poste portugais établi sur la rive droite de l'embouchure du Congo.

Il se décida donc à envoyer trois de ses hommes demander des secours ; quant à lui, il voulut rester jusqu'au dernier moment auprès de ses malheureux compagnons auxquels les indigènes refusaient toute nourriture.

« Ah ! dans quel pays des fils de Japhet, dit-il, eût-on regardé de cet œil froid et sec ? une bande pareille à la nôtre, « Pauvres exténués ! La plupart étaient couchés à l'ombre de maigres buissons, d'acacias rabougris : pas un mot, pas une plainte. Les chefs et les gens du *Lady-Alice*, groupés autour de la tente, parlaient entre eux à voix basse. Les femmes, dispersées par deux ou trois, s'entretenaient des chances qui nous restaient. « Je vois Oulédi et Katchétché, beaucoup d'hommes les suivent, » cria tout à coup la voix perçante d'un enfant. De noirs squelettes surgirent de l'herbe ; tous les yeux se dirigèrent vers le même point : « C'est vrai ! nous sommes sauvés ; Oulédi est un lion. » Effectivement, Oulédi et Katchétché arrivaient à grands pas, montrant la lettre qu'ils apportaient, et que j'eus bientôt dans la main. Tous se pressèrent pour entendre la lecture, puis le récit de Katchétché, plus habile qu'Oulédi à manier la parole. Pendant ce temps-là, les vivres approchaient. Mes pauvres épuisés coururent audevant des porteurs, qu'ils déchargèrent, prenant les sacs de riz, les paniers de poisson, les paquets de tabac, les portant avec une vigueur incroyable, et déposant avec soin une dame-jeanne où il y avait du rhum.

» Tandis que Mourabo improvisait un chant de triomphe où les cataractes, la forêt, les cannibales, la famine, la dureté des indigènes se mêlaient aux louanges données aux frères du maître, qui nous rachetaient de « l'enfer de la faim », les enfants et les femmes allaient chercher de l'eau, chercher du bois, les capitaines éventraient les sacs ; chaque tablier, chaque sébile recevait sa part.

» Je regagnai ma tente, accompagné d'Oulédi, du

chef des porteurs et de Katchétché. Celui-ci, le regard plein d'affection, me présenta alors des bouteilles mystérieuses, attachant sur ma figure son œil pénétrant, pour jouir de ma surprise : Pale ale, xérès, porto, champagne. Et du pain, du pain de froment pour toute la semaine ! Puis du beurre, du thé, du café, du sucre, des sardines, du saumon, du plum-pudding, des confitures, du raisin et des pêches... Après le repas, les balles de cotonnade furent ouvertes, et les haillons jetés au feu. Les membres décharnés, les os saillants disparurent, sous l'étoffe blanche ou la perse aux vives couleurs ; mais il fallait des mois avant que les joues creuses, les traits hâves eussent recouvré cette belle teinte de bronze qui distingue l'Africain bien nourri.

» Le lendemain 9 août 1877, neuf cent quatre-vingt-dix-neuf jours après avoir quitté Zanzibar, nous partîmes pour Emboma. Sur la route apparut une file de hamacs. L'instant d'après, j'étais en face de quatre hommes blancs ; je rougis de la surprise que me causait leur pâleur. Pauvres Africains ! j'eus le secret de leur curiosité, de leur étonnement à la vue de ma figure spectrale. La blancheur de ces Européens me donnait une sorte de frisson ; et pourtant, comparé à ce que je vois aujourd'hui, leur teint, brûlé par le soleil, était franchement olivâtre.

» Deux jours après notre arrivée, je m'embarquais avec tous mes gens sur un vapeur qui nous faisait descendre le fleuve et nous déposait à Kabinnda, où se trouvait un autre comptoir. »

Le voyage était fini ; l'intrépide Américain avait tenu plus que ses promesses. Il avait dans cette mémorable expédition de trois années fait plus pour la découverte de l'Afrique qu'aucun de ses prédécesseurs.

Désormais il pouvait se reposer, sûr que son nom brillerait à jamais au premier rang parmi ceux de ces hommes intrépides à qui nous devons d'avoir si rapidement déchiré le voile qui couvrait le grand continent mystérieux [1].

A suivre. LOUIS ROUSSELET.

UN NID [2]

VIII

Au loin.

Une dépêche de M. Russheim avait annoncé l'heureuse arrivée du jeune homme dans les établissements de son nouveau maître ; c'était une attention du grand manufacturier pour la mère isolée et triste, un hommage à la veuve de son ancien ami, qui touchèrent profondément Mme Calanville dans son ermitage de Maisoncelles. Daniel n'avait point d'argent pour envoyer des dépêches, les lettres elles-mêmes devaient être rares. « Cinq sous par semaine, c'est tout ce que nous pouvons nous permettre, avait dit d'avance Mme Calanville ; tu m'écriras tous les dimanches. — C'est le prix d'un cigare, avait riposté Albert, on peut bien aller jusque-là. — Je ne pourrais pas vous donner des cigares, mon enfant, répondit doucement la mère. Heureusement vous ne fumez ni les uns ni les autres. » Léon avait regardé Albert d'un air significatif, le lycéen avait rougi. A Maisoncelles on attendait impatiemment la poste du mercredi : ce jour-là on rentrait en communication avec le fils absent.

A l'ordinaire et lorsqu'il vivait au milieu des siens, Daniel n'avait jamais songé à écrire ; si sa mère se plaignait des longs silences d'Albert, son frère l'excusait. « Il n'a rien à dire, assurait-il, les devoirs sont toujours les mêmes, et les promenades ne varient guère plus que les devoirs. Albert n'écrit pas parce qu'il n'a rien de nouveau à raconter. » Lorsqu'il fut en Alsace, isolé au milieu d'étrangers indifférents jusque dans leur bienveillance, Daniel comprit pour la première fois qu'on avait besoin de parler à ceux qu'on aimait, lors même que des événements intéressants ne formaient pas le sujet de correspondance ; il avait bien des choses à raconter, bien des impressions nouvelles à décrire, et il lui semblait toujours que son papier fuyait sous ses doigts ; avant de parler de ce qui l'entourait, de ce qu'il faisait, de ce qu'il voyait, le jeune homme avait tant de questions à faire, de tendresses à répéter, de conseils à demander ! Il avait déjà écrit plusieurs fois à Maisoncelles sans envoyer une description des établissements qui, pour le moment, lui servaient de patrie. Emma avait réclamé. Daniel écrivit enfin.

« Tu me demandes de te raconter comment nous vivons ici, et ce que je vois autour de moi. Je t'ai déjà dit que la fabrique était située au milieu d'une belle vallée, dans un grand village ancien, je crois, car il a des restes de fortifications, comme tous les villages de ces pays ci. Notre pauvre Alsace a été depuis si longtemps un des champs de bataille de l'Europe ! Il n'y a que la Lombardie et la Flandre où l'on se soit autant battu. Ce n'est pas moi qui ai fait cette belle réflexion historique, j'ai entendu dire cela par notre directeur qui est très-bon pour moi ; je crois que M. Russheim a dû me recommander à lui, car il m'a invité une fois à dîner. Il paraît très-instruit et il aime à causer de tout, comme faisait mon père autrefois ; c'est une belle situation que celle qu'il occupe là. Je ne sais pas comment il a commencé. Il a l'air d'un homme qui s'est élevé par son propre mérite et son propre tra-

1. Cette gloire ne suffit pas encore à Henry Stanley. Au moment où nous écrivons, nous apprenons qu'il est reparti pour Zanzibar et qu'il va de nouveau s'enfoncer vers les régions inconnues de l'Afrique.

2. Suite. — Voy. pages 170, 188, 203, 219, 235, 251 et 267.

vail. Sa femme paraît une bonne personne, moins intelligente que lui ; ils ont cinq ou six enfants. Il y a une petite fille de l'âge de Laurette, mais qui ne se remue pas comme un petit ouragan. Elle a des cheveux blonds, blonds comme le lin, rattachés avec un petit ruban bleu, et elle a autour du cou, à table, une petite serviette avec un nœud par derrière. Je pensais aux prétentions de Laurette, qui veut toujours avoir l'air d'une grande personne. Cette petite fille mangeait sa choucroute sans dire un mot ; c'est très-bon la choucroute, je tâcherai d'avoir la recette et de te l'envoyer. Quand il y a dans le potager plus de choux qu'on n'en peut manger, tu pourrais en faire un petit tonneau pour l'hiver. Ne désirais-tu pas que je sache si on garde la choucroute dans un tonneau?

» Voilà, comme à l'ordinaire, que j'ai déjà écrit quatre pages, la moitié de ce que comporte un timbre, et je ne t'ai pas dit ce que je voulais, pas un mot des établissements. Tu n'as jamais rien vu de pareil, en sorte que tu ne peux pas te figurer du tout cette masse de bâtiments, bas et longs, ces salles interminables remplies de machines, bien plutôt que d'êtres vivants, cette foule d'ouvriers dont on ne peut scruter le nombre qu'à l'heure des repas, ou le soir lorsqu'on les voit tous quitter l'établissement au coup de sept heures. Dans la journée ils sont tellement dispersés dans les diverses parties des bâtiments qu'on ne se douterait jamais qu'ils sont au moins deux mille, hommes, femmes ou enfants ; à cette époque-ci, on ne travaille pas à la lumière. Je voudrais voir ces grandes galeries éclairées par le gaz : on ne commence, je crois, qu'au mois d'octobre ; c'est égal, pour les ouvriers qui viennent de la campagne et qui ont une lieue à pied à faire avant de se mettre à l'ouvrage, ils doivent aimer l'été mieux que l'hiver.



La poste du mercredi. (P. 283, col. 2.)

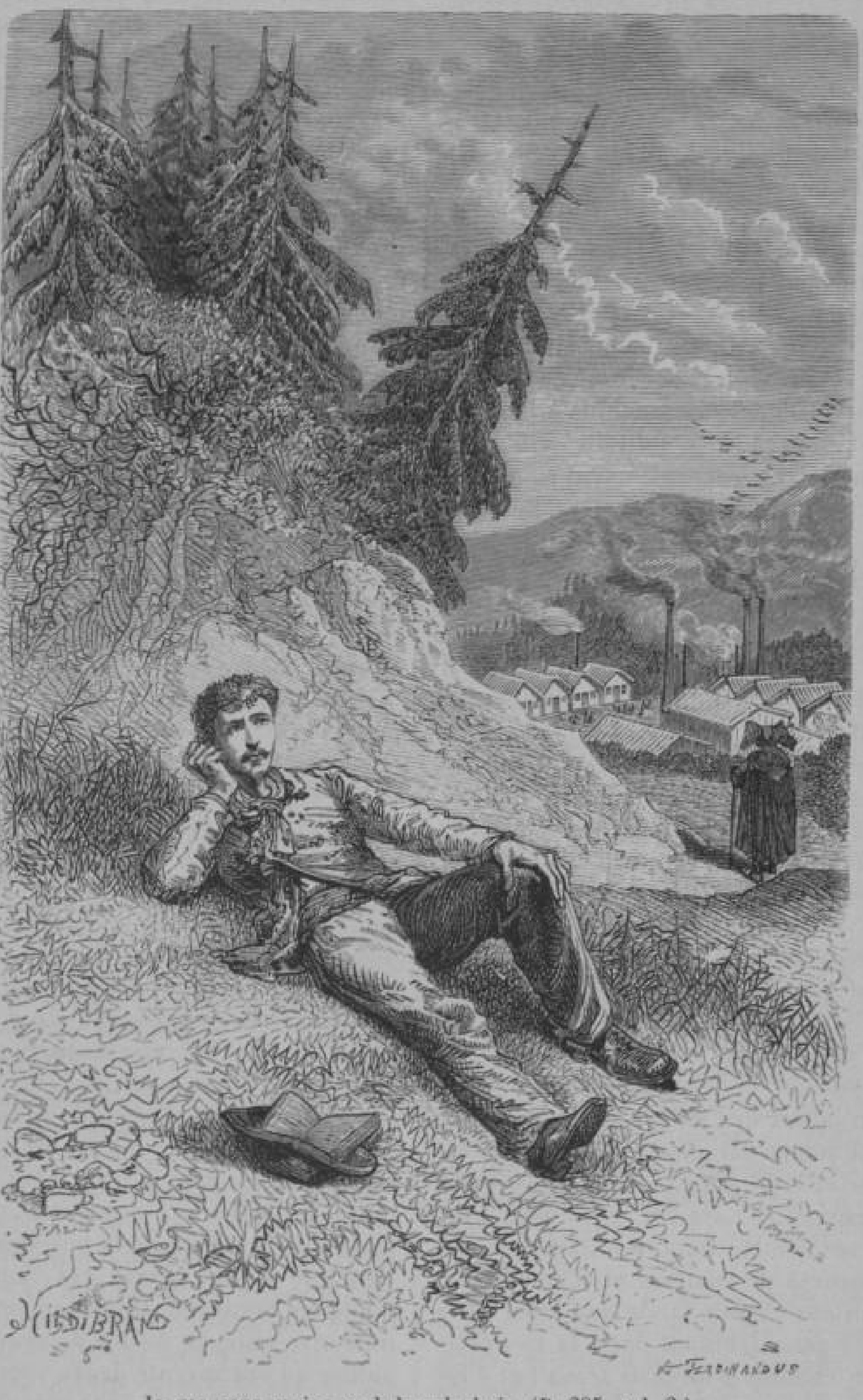
» Il y a des galeries et des salles sans fin, je ne pourrais pas te raconter tout ; je ne vais pas beaucoup à la filature, ce n'est pas mon affaire. Le premier jour, quand j'ai vu M. Russheim, il m'a demandé, comme je vous l'ai écrit : « Qu'est-ce que vous voulez faire? à quoi pensez-vous pour l'avenir? » Je n'ai pas pu dire autre chose que la vérité. D'avance, j'avais pensé que je lui dirais : « Ce que vous voudrez, monsieur, ma seule pensée est d'arriver à aider ma mère... » Au lieu de cela, j'ai bien commencé comme j'avais résolu, mais j'ai fini en disant : « Je voudrais tirer parti des machines de mon père, monsieur, et faire connaître toutes ses inventions. » Il m'a frappé sur l'épaule, et m'a dit : « Vous êtes un brave garçon. » Il a appelé M. Ergott et il a dit : « Vous mettrez ce jeune homme-là dans l'atelier de construction, qu'il apprenne le montage par le commencement. » Ça fait que j'ai recommencé mon ancien métier et que j'ai toute la journée la lime ou le burin en main. Je crois que j'apprendrai vite : j'ai au fond plus de pratique que les autres commençants.

» Chez nous, dans nos ateliers, les salles ne sont pas si grandes, et il y a beaucoup d'hommes qui travaillent ; naturellement les femmes n'ont rien à faire dans la fabrication des machines ; l'étincelle n'a pas encore allumé le feu : tant que l'œuvre n'est pas complète, elles ne peuvent pas y mettre la main. Nous sommes très-noirs, très-occupés, et il y a des instruments magnifiques que je passerais des heures à regarder ; si j'avais le temps, je t'expliquerais combien tout cela est ingénieux ; il y a cependant sur les planches, dans le vieil atelier, une ou deux petites machines auxquelles il ne manque pas grand'chose et qui permettraient, je crois, de simplifier encore le travail ; nous verrons cela plus tard.

» Voilà mon papier fini, et l'heure du dîner qui approche. Tout le monde parle ici comme nos paysans de Maisoncelles : on *dîne* à midi et on *soupe* à sept heures. La poste part de bonne heure le dimanche. Quand j'aurai mangé mon bœuf bouilli et ma choucroute, je partirai pour faire une grande promenade dans la montagne. C'est un peu triste de s'en aller toujours tout seul. Si j'avais Léon ou Laurette, par ce beau soleil de dimanche ! Même à Maisoncelles, je ne t'attrapais pas souvent le jour pour nous promener ; nous sortions souvent au clair de la lune, comme deux oiseaux de nuit, encore était-ce aux dépens de ton panier de raccommodages. Je ne sais pas encore qui est-ce qui raccommodera mon linge ici. Je recouds mes boutons de mon mieux. »

« Pauvre Daniel ! » dirent ensemble les femmes qui l'aimaient, et Laurette s'écria : « Mais est-ce que Mme Russheim, s'il y en a une, ne pourrait pas charger quelqu'un de raccommoder les chaussettes de Daniel ? — Ses chaussettes ne sont pas déchirées, elles sont toutes neuves, » remarquait déjà Amélie. Mme Calanville se mit à rire. « Crois-tu que Mme Russheim s'occupe des employés de son mari ? Elle ne sait probablement pas le nom de ton frère. Daniel n'a pas revu son chef depuis le jour où celui-ci l'a envoyé dans l'atelier des constructions. Il a bien autre chose à faire qu'à surveiller ses apprentis. »

Daniel s'en rendait compte mieux que personne ; il n'était pas depuis deux jours dans l'immense établissement, et déjà il se sentait comme un zéro oublié dans un compte, et qui ne pesait pas dans la balance pour ceux qui l'entouraient autant qu'un des grains de sable qui pouvaient gêner l'ajustage d'une pièce. Il entrait dans les ateliers comme les autres employés, il en sortait aux mêmes heures, il allait à sa pension, il mangeait vite, sans essayer de causer avec ceux qui étaient assis auprès de lui. Tout le monde parlait alsacien, ce qui accroissait son isolement. Dans son enfance, Daniel avait appris quelques mots d'allemand ; ce n'était pas la même langue, ce n'était surtout pas le même accent ni la même intonation. Il ne comprenait pas la conversation de ses voisins, et les épaisses fumées du tabac lui répugnaient. Lorsqu'il avait achevé son repas, il rentrait d'ordinaire dans la cour de la fabrique, il s'asseyait sur un tas de copeaux ou sur le haut des amas de planches. Il n'y avait point là de bancs, rien n'était préparé pour le repos ou l'oisiveté. Le jeune homme était toujours bien aise de reprendre son travail. Pour la première fois de son existence, Daniel vivait seul. Il trouvait l'expérience rude.



Je me sens moins seul dans le bois. (P. 285, col. 2.)

« Heureusement je vous écris le dimanche, avouait-il à sa mère, sans quoi je prendrais un morceau de pain dans ma poche, et à partir de six heures du matin je me perdrais dans les forêts, quitte à ne revenir qu'à la nuit tombée. Le pays est si beau que je me sens moins seul dans le bois, sur la montagne, qu'au milieu de nos établissements quand il y a autour de moi une fourmilière d'êtres vivants. Ce n'est qu'à l'ouvrage, ou sous les sapins, que j'oublie vraiment tout ce qui me manque, pour sentir ce que je possède. J'ai eu un grand bonheur en venant ici, et j'apprends bien des choses, cela est sûr, mais comme c'est loin et comme je serai longtemps sans vous voir ! »

Daniel avait compris sa situation ; au premier abord, dans l'élan confiant de la jeunesse, il s'était attendu

un peu vaguement à voir souvent M. Russheim, à recevoir ses conseils, à se sentir du moins encouragé par sa bienveillance et son approbation Maintenant le flot de la hiérarchie avait coulé entre le jeune monteur, qui apprenait son métier, et le grand chef de l'établissement, qui ne paraissait presque jamais dans les ateliers, et qui ne parlait qu'aux directeurs. M. Russheim l'avait recommandé à ses supérieurs immédiats, le directeur l'avait une fois invité à dîner, par un excès de soin qu'il ne se donnait pas souvent, ensuite les vagues s'étaient refermées sur lui, et le jeune homme avait disparu. C'était ce qu'il se disait, et ce qui perçait dans ses lettres à Maisoncelles, malgré tous ses efforts pour paraître non-seulement résolu mais joyeux; sa mère et ses sœurs ne s'y trompaient pas. Lorsque Léon entendait lire les nouvelles d'Alsace, il serrait les poings avec une certaine colère. « Quand je serai au régiment, disait-il, au moins mon caporal me connaîtra. Ils font de mon vieux Daniel une machine à limer et à ajuster; enfin, il aime ça, à ce qu'il dit! »

Daniel se trompait dans son abattement comme il s'était déçu dans ses espérances. M. Russheim ne l'avait pas oublié, c'était le trait distinctif de son caractère de n'oublier jamais rien ni personne; et le souvenir de l'important service que lui avait rendu naguère M. Calanville n'était jamais sorti de sa mémoire; il n'avait pas de relations actuelles et habituelles avec le jeune monteur, il était absorbé par de grandes affaires, il attendait le moment où Daniel, ayant appris quelque chose, pourrait de nouveau avoir besoin de sa bienveillance. Pour le moment il ne songeait pas à lui. Son directeur n'avait pas non plus perdu de vue le jeune homme, qui lui avait été recommandé; il ne l'avait pas admis de nouveau dans sa famille, parce que Mme Ergott n'aimait pas les étrangers; il suivait de l'œil le travail de Daniel, et plus d'une fois il avait dit aux ouvriers-maîtres. « Faites-le changer d'établi, il apprend vite, il peut passer à autre chose. » Le vieux monteur secouait la tête, non sans humeur, car il était un peu jaloux des jeunes gens; il reconnaissait cependant que ce garçon venu de Normandie avait la main leste et l'œil juste. « Il ne restera pas parmi les manœuvres, » avait il grommelé plus d'une fois entre ses dents. Quoi que Daniel pût en penser dans ses heures de tristesse et d'amertume, son sort était meilleur et plus facile que celui de la plupart des jeunes gens débutant dans la vie, obligés de s'ouvrir un chemin à force de travail et d'intelligence. Le nom de son père et les connaissances qu'il avait acquises en travaillant avec celui-ci ne lui étaient pas inutiles. Le brave garçon le sentait lui-même lorsqu'il était couché dans la montagne sur l'herbe courte et parfumée, non loin des vaches amenées pendant l'été sur les hauteurs, et qui faisaient retentir au loin le bruit de leurs clochettes! « S'il y avait des sonneries pareilles dans les herbages de la vallée d'Auge, on ne s'entendrait pas » se disait quelquefois le jeune homme en écoutant les sons mélodieux qui montaient dans les airs. Il éprouvait quelque mépris pour les pâturages au milieu desquels erraient les bestiaux. « Elles ont du chemin à faire pour se nourrir, disait-il, c'est ce qui les tient si maigres; comme elles doivent être étonnées à l'automne, quand on les redescend dans la vallée pour les enfermer six mois dans une étable et leur donner des betteraves. Les nôtres, qui sont toujours dehors, sont plus heureuses. »

C'était pour Mme Calanville le signe infaillible de la tristesse de son fils lorsque ses lettres étaient remplies de descriptions de la nature ou de tableaux de la vie dans la fabrique, sans allusions à ses travaux personnels ou à ses sentiments intimes. Emma n'était pas si pénétrante, et la mère gardait pour elle ses pensées. Les petites sœurs s'impatientaient de ne pas avoir encore reçu une photographie de tous les établissements, que Daniel leur avait promise. « Ce sera pour vos étrennes, écrivait-il. Ce que je ne pourrai pas vous faire voir, ce que vous ne comprendrez pas bien d'après mes descriptions, c'est l'aspect d'une de nos longues galeries de filage. La première fois que j'y suis entré j'ai cru que les ouvriers et les ouvrières étaient sortis, tant il y avait peu de monde dans la salle. Cependant toutes les machines marchaient, je voyais les bobines qui avançaient et qui reculaient, j'entendais le bruit assourdissant de tous les rouages, les petites parcelles de coton volaient en l'air, et le travail semblait se faire tout seul comme dans un palais de fées. Au bout d'un moment, quand j'ai été moins étourdi, j'ai vu que je m'étais trompé. Dans chaque travée, une femme ou un homme debout, entre les rangées de métiers, en surveillait soigneusement deux tout au moins; des enfants de dix à douze ans, qu'on appelle des *rattacheurs*, s'élançaient de temps en temps vers les métiers; je ne pouvais pas voir ce qu'ils faisaient. En y regardant de près, j'ai compris qu'ils rattachaient les fils qu'ils voyaient cassés: un mouvement de leurs doigts aussi rapide que l'éclair répare le mal, le métier marche toujours, rien ne s'arrête, et cependant là aussi un coup de main, une soupape fermée peut tout à coup réduire toute la salle à l'immobilité. Je n'avais jamais senti au même degré la puissance de l'intelligence humaine qu'en voyant ces femmes, ces enfants, quelques hommes, littéralement épars dans cette immense salle, au milieu de tout ce système de machines qu'ont inventé leurs semblables, conduisant de leur main et de leur volonté ces monstres qui pourraient les déchirer ou les écraser en un clin d'œil. C'est une belle chose que d'être un inventeur, comme l'était mon père! Si jamais je puis mener à bien les œuvres qu'il a commencées, ce sera assez pour sa gloire et pour mon bonheur. »

Avec cet espoir devant les yeux, Daniel secouait courageusement sa tristesse et le poids de son isolement, il reprenait sa lime et son burin, étudiant

le soir des livres de mécanique qu'il avait demandés à son directeur. Il travaillait aussi à résoudre des problèmes. « Envoie-moi ceux qu'on te donne au lycée, » avait-il écrit à Albert. Le lycéen riait dedaigneusement. « A lui tout seul, et sans avoir jamais fait de spéciales, comment Daniel pourrait-il s'en tirer ! » pensait-il. Daniel ne se lassait pas de travailler.

A suivre. Mme DE WITT, née GUIZOT.



LE HIBOU BLANC

Nous avons eu un couple de hiboux blancs, dont les générations se sont succédé sous les toits de l'église. J'ai particulièrement observé ces oiseaux pendant toute la saison d'été. Une heure environ après le coucher du soleil, (c'est le moment où les souris commencent à courir), ils sortent à la recherche de leur proie, qui paraît être leur seule nourriture, et lui donnent la chasse autour des haies qui bordent les prairies, la relançant au fond des plus petits recoins. Du haut de quelque monticule, dans ce pays accidenté, on peut les voir battant les champs comme un chien d'arrêt, et fondant tout à coup au milieu de l'herbe ou du blé. J'ai étudié ces oiseaux à plusieurs reprises pendant une heure entière, ma montre en main, et je les ai vus revenir au nid, l'un ou l'autre, toutes les cinq minutes à peu près. L'hirondelle ne manque jamais d'y retourner au bout de la seconde ou de la troisième minute ; le roitelet, une fois en deux minutes, soit trente-six fois en une heure, et pendant seize heures en une journée ; supposez huit petits, et divisez: ils recevraient ainsi chacun, quotidiennement, soixante-douze fois leur nourriture !

J'observais mes hiboux, réfléchissant à l'ingénieuse adresse que possède tout animal en ce qui concerne son bien-être et celui de sa progéniture ; ils m'en donnaient un assez curieux exemple : comme ils saisissent leur proie avec leurs griffes, c'est ainsi qu'ils l'emportent vers leur nid ; mais ils ont soin d'aller d'un trait sur le toit de l'église, et là, font passer la souris de leurs griffes dans leur bec, car il faut que leurs pieds soient libres et puissent s'appuyer à la muraille lorsqu'ils montent pour arriver sous le rebord du toit.

Le hibou blanc ne paraît pas sujet à huer ; je ne l'affirme pas contre l'opinion contraire, mais je crois ces bruyantes clameurs particulières aux espèces qui vivent dans les bois. Il ronfle, il siffle d'une manière retentissante, et ces cris menaçants répondent bien à l'intention d'intimider ; j'ai vu en pareille occasion tout un village sous les armes pour se défendre des revenants et des fantômes dont il croyait son cimetière peuplé.

Dans son vol, le hibou blanc jette souvent des notes perçantes, lugubres ; de là, sans doute, est née cette croyance populaire que les fenêtres des mourants sont hantées par les hiboux.

Le plumage de l'extrémité des ailes, dans toutes les variétés de cette espèce que j'ai examinées, est remarquablement doux et couchant ; peut-être cela est-il nécessaire pour qu'ils puissent fendre l'air sans bruit, et tomber à l'improviste sur une proie agile et vigilante.

Il n'est pas hors de propos de mentionner ici un fait qui me fut rapporté par un propriétaire du comté de Wilts.

Il faisait essarter un grand frêne creux et touffu, demeure des hiboux depuis des siècles, lorsqu'il découvrit au fond de la cavité une masse de matière dont il ne put d'abord déterminer la nature. En l'examinant, il reconnut que c'était un amas compact d'os de souris, d'oiseaux, de chauves-souris peut-être, que les nombreuses générations des habitants de l'arbre avaient secoués là hors de leur jabot, et qui s'y étaient accumulés pendant des centaines d'années ; car, à la façon des oiseaux de proie, les hiboux rejettent les os, la fourrure et les plumes de ce qu'ils dévorent. « Je crois, me dit-il, qu'il y avait des boisseaux de cette étrange substance. »

Quand le hibou brun se met à huer, son gosier s'enfle jusqu'à atteindre la grosseur d'un œuf de poule. J'ai vu un individu de cette espèce vivre une année entière sans avaler une goutte d'eau. Il est possible que cette particularité se retrouve chez tous les oiseaux de proie ; en général, ils supportent longtemps la faim et surtout la soif, quoiqu'ils aient un goût prononcé pour l'eau, en buvant fréquemment à l'ordinaire et se lavant presque tous les jours en été.

Dans son vol, le hibou étend ses jambes en arrière, comme pour établir un contre-poids à sa grosse et lourde tête ; la plupart des oiseaux nocturnes ayant des yeux et des oreilles de dimensions excessives reçoivent nécessairement une tête proportionnée à ces organes. Ces grands yeux sont, je le suppose, indispensables pour concentrer tous les rayons de lumière, et ces larges oreilles concaves pour recueillir les moindres sons.

Mme S. DOY.

A TRAVERS LA FRANCE

PERPIGNAN

Perpignan, ancienne capitale du Roussillon, chef-lieu actuel du département des Pyrénées-Orientales, peuplé de 30 000 habitants environ, est situé dans une vaste plaine qu'arrosent les rivières de la Tet et de l'Agly, et qui se prolonge au delà de ce dernier fleuve ; à l'ouest, cette plaine est bordée par la mer; au sud de la Tet, elle s'élève en monticules ou en ondulations jusqu'aux contre-forts descendus des Albères et du Canigou ; à l'est et au nord, elle atteint l'amphithéâtre de collines que dominent les Corbières. Là se cultivent en partie les célèbres vignobles dont les produits enrichissent Perpignan, qui en est le grand entrepôt. Mais c'est la ville de Rivesaltes, sur l'Agly, qui donne son nom aux meilleurs vins récoltés sur cette région.

Perpignan s'élève, à trois lieues de la mer, sur la rive droite de la Tet, au sud de Rivesaltes; ses maisons, trop resserrées dans une enceinte de bastions, s'étagent au pied d'une citadelle qui fut jadis un palais. Cette ville reste, en effet, ce qu'elle fut dès son origine, une place forte. Les avantages stratégiques de sa position, au débouché de plusieurs vallées et sur une des routes naturelles conduisant de l'Aragon en France, attirèrent, au commencement du moyen âge, l'attention de quelque seigneur clairvoyant, et ce qui avait été d'abord la villa du Romain Perpinianus devint un bourg solidement clos, prêt à jouer le triste rôle auquel sont condamnées les villes frontières. Aussi les siéges ne manquèrent pas, et presque tous furent terribles. Un des princes de la maison souveraine d'Aragon, qui s'était formé, au huitième siècle, un apanage des îles Baléares, de Montpellier, du Roussillon et de quelques autres possessions continentales, et qui ne dédaigna pas le titre de roi de Majorque, fit de Perpignan la capitale de cet État disloqué, dont les rois d'Aragon redevinrent bientôt les maîtres. Les rois d'Aragon, puis les rois d'Espagne, firent tous leurs efforts pour retenir sous leur domination une province que sa situation géographique rattachait à la France ; aussi la conquête obtenue par Louis XI, au quinzième siècle, fut-elle de courte durée. Sous Louis XIII seulement Perpignan devint pour jamais une ville française. Néanmoins le langage catalan et les mœurs un peu rudes de sa population trahissent encore, après deux siècles et demi, l'ancienne nationalité. Ses plus beaux monuments, Perpignan les doit aussi à la domination espagnole, et surtout son élégant Castillet, bastille qui défendait une des portes principales de l'enceinte fortifiée, et sa cathédrale, où siégent, depuis 1602, les successeurs des évêques d'Elne.



Le Castillet, à Perpignan.

A. Saint-Paul.



Les reporters arrivaient à Rose-Cottage. (P. 290, col. 2.)

LE NEVEU DE L'ONCLE PLACIDE [1]

TROISIÈME PARTIE [2]

L'HÉRITAGE DU VIEUX COB

XXXVII

Le premier mot d'Émile en apprenant qu'il hérite de dix millions. — Émile devient le lion du jour.

Le jour où M. King, suivi du fidèle Triquet, fit son entrée dans le salon de Rose-Cottage avec la raideur et la solennité d'un homme qui porte dix millions dans sa poche, la famille tout entière y était réunie; l'on sortait de la salle à manger, et l'on s'entretenait avec animation d'une nouvelle qu'avaient apportée les journaux du matin. Une souscription venait de s'ouvrir parmi les Français des États-Unis, pour aider le gouvernement français à payer l'indemnité de guerre. L'idée fut reprise plus tard par les femmes françaises; et l'on se souvient qu'elles ouvrirent une souscription nationale pour la libération anticipée du territoire.

« L'affaire est terminée, dit solennellement M. King. Monsieur Charlier, vous héritez des dix millions de M. Cob.

— Mon cher monsieur King, dit Émile avec animation, je vous remercie mille fois de toutes les peines que vous vous êtes données, et je remercie aussi M. Triquet. Je ne pouvais pas recevoir en ce moment une nouvelle plus douce et plus agréable. »

Marthe le regarda avec inquiétude, et l'oncle Placide avec surprise. M. King lui-même ne s'était pas attendu à une pareille explosion de joie, et il toussa pour cacher son embarras.

« Mon oncle, reprit Émile en se levant brusquement, car il était trop ému pour demeurer assis, il faudra de l'argent pour renvoyer les Allemands chez eux, et, comme nous le disions il y a un instant, il faut que chaque Français donne généreusement, dans la mesure de sa richesse; nous leur donnerons cinq millions pour notre part, et même, si je ne craignais pas...

— Oui, oui, Émile! s'écria Marthe en se levant à son tour.

— Permettez, permettez, dit l'oncle Placide en recouvrant la parole, que la surprise lui avait enlevée un moment. Il faut être généreux, il faut même être prodigue, mais tu conviendras que cinq millions!...

— Que voulez-vous que je fasse de tout cet argent-là? répondit vivement Émile. Jusqu'au moment où M. King est entré, je ne croyais pas sérieusement aux dix millions de mon grand-oncle. Je me figurais avoir entre les mains un billet de loterie, et je songeais à cette fortune comme on songe au gros lot. Je suis plus décidé que jamais à être soldat, et un soldat n'a pas besoin de dix millions.

— Mon cher enfant, répondit l'oncle Placide en lui prenant la main, calme-toi, écoute-moi, et surtout ne t'indigne pas contre moi, si je te parle le

1. Suite. — Voy. pages 1, 17, 33, 49, 65, 81, 97, 113, 129, 145, 161 177, 193, 209, 225, 241, 257 et 273.

2. Voy. la première partie, vol. X, pages 97 et suivantes; et la deuxième partie, vol. XII, pages 209 et suivantes.

langage de la raison. Que chacun donne le dixième de sa fortune, et le territoire sera bien vite évacué. Si tu me parlais d'un million, je te promettrais d'y songer.

— Un méchant million! s'écria Emile avec un dédain superbe.

— Je te promettrais d'y songer, reprit l'oncle Placide, en regardant tous les assistants avec détresse, comme pour les prier de venir à son secours, et encore, je ne sais pas si la loi permet... car enfin, tu es mineur : à ta majorité, je te devrai des comptes de tutelle.

— Et vous craignez, dit Émile, que je ne vous fasse mettre en prison, s'il y a un déficit d'un million !

— Non, je ne crains pas cela, répondit l'oncle Placide avec un grand sérieux ; mais je n'ai jamais, que je sache, commis une illégalité de ma vie, et je ne voudrais pas commencer à mon âge. Et puis, songe donc un peu à l'opinion du monde. Veux-tu donc me faire passer pour un vieillard tombé en enfance? Cinq millions ! monsieur de Randal, j'en appelle à vous.

— Monsieur Charlier, dit M. de Randal, en posant la main sur l'épaule d'Émile, voulez-vous accepter un conseil d'ami?

— De tout mon cœur, répondit Émile.

— Monsieur votre oncle a raison. Je comprends et je respecte les motifs qui vous font agir, et je n'ai l'intention ni de critiquer ni d'arrêter l'élan d'un cœur généreux et haut placé. Soyez persuadé qu'en donnant un million vous accomplissez largement ce que vous regardez comme le devoir d'un homme de cœur et d'un bon Français. Mais vous êtes jeune, vous ne connaissez pas encore la valeur de l'argent; vous ne savez pas ce qu'on peut faire de bien avec une grande fortune. On peut doter son pays d'une industrie nouvelle, on peut faire vivre des centaines de familles, et assurer du pain et du bien-être aux générations suivantes. »

Cette conception de l'emploi d'une fortune princière ne manquait ni de grandeur ni de générosité ; Émile, qui avait l'âme grande et généreuse, ne pouvait manquer d'en être frappé. Mais la jeunesse est naturellement impatiente, et ce n'est pas à seize ans que l'on balance entre deux résultats, l'un prochain, l'autre un peu perdu dans la brume de l'avenir.

« J'avoue, dit Émile, que je ne connais pas encore la valeur de l'argent, mais il me semble que l'on pourrait partager la somme en deux : par exemple, consacrer cinq millions à la création d'une industrie nouvelle et cinq millions à la libération du territoire français. Monsieur de Randal, songez donc à l'angoisse où vont vivre les pauvres gens des départements occupés, tant que durera l'occupation.

— Les Prussiens ont fait pleurer maman, s'écria Marthe d'une voix tremblante, ils ont voulu fusiller Émile, ils ont maltraité l'oncle Placide.

— Oui, oui, dit M. de Randal en caressant la joue de sa petite Marthe, ils ont fait tout cela, et bien d'autres choses encore, et j'ai le cœur déchiré en songeant à l'angoisse de tous ceux qui seront forcés de les recevoir à leur foyer pendant de longs mois encore, et de subir leurs insolences; mais, je crois qu'il y a un autre moyen que la souscription pour renvoyer ces gens-là chez eux en les payant, et je ne crois pas que le gouvernement français accepte celui-là.

— Cependant... dit Emile avec vivacité.

— Cependant, reprit gravement M. de Randal, M. Thiers, qui est un financier de premier ordre, et qui connaît à fond les hommes, ne voudra pas, et pour cause, mettre leur générosité à une trop forte épreuve. Ou je me trompe fort, ou il substituera à la souscription volontaire un emprunt national. La France est plus riche que ne le croient nos ennemis, mais tous les Français n'ont pas le cœur aussi généreux que vous, mon cher enfant. Non, non, ne protestez pas, je vous parle au nom de l'expérience. La France est en état de couvrir l'emprunt, et, à supposer qu'elle ne fût pas en état, elle a encore tant de crédit que les étrangers de toutes les parties du monde lui apporteront leur argent avec confiance. Vous verrez si je me trompe. Que vous offriez cinq millions ou un million seulement, le résultat sera le même, votre nom sera sur les listes, mais on ne vous demandera pas votre argent. »

Émile était décontenancé et découragé. M. King déclara nettement que M. de Randal avait raison, et M. Triquet ajouta que cela ne faisait pas l'ombre d'un doute. L'oncle Placide les regardait avec reconnaissance.

« Mon oncle, dit Émile, vous me permettrez toujours de faire l'essai d'un million, et M. de Randal me permettra d'espérer que ce million ne me sera pas rendu. »

Encouragé par un signe de tête de M. de Randal, l'oncle Placide donna son assentiment, et tout le monde a lu dans les journaux de l'époque, qui publiaient avec empressement les listes de souscription, cette mention modeste :

« Un Français de Chicago : *Un million.* »

Dès que l'on sut dans le public qu'Émile était légalement et irrévocablement l'héritier du vieux Cob, une nuée de sauterelles s'abattit sur l'oncle et le neveu, sous la forme de *reporters* de journaux, de faiseurs de projets, d'inventeurs en quête d'un bailleur de fonds, de quémandeurs, d'emprunteurs de toute espèce, et même de simples curieux.

Les reporters arrivaient à Rose-Cottage le front haut, le nez au vent, pénétrés de l'importance de leur mission, décidés à savoir quelque chose, coûte que coûte, et à pousser l'indiscrétion jusqu'à ses dernières limites. Ces gentlemen quasi officiels écartaient Tobie d'un geste superbe, quand il s'oubliait jusqu'à défendre la porte, et ne dédaignaient pas de boxer avec lui, quand il faisait mine de vouloir mourir à son poste. On les voyait apparaître le matin, à midi, le soir, dans la chambre de l'oncle, ou dans celle du neveu, ou dans le salon, ou dans la

salle à manger, ou dans la salle de billard. Sous prétexte qu'Émile était devenu un homme public, ces messieurs entretenaient le public de ses faits et gestes, de la couleur de ses cheveux, de la coupe de son veston, de la forme de ses bottines.

Les reporters facétieux lui prêtaient des bons mots qu'il n'avait jamais dits, et des plaisanteries auxquelles il n'avait jamais pensé; les reporters scientifiques mettaient au besoin sur son compte leurs opinions personnelles sur la physique, la chimie, la géologie, la nature des volcans et la formation des continents; les reporters moralistes voulaient savoir ce qu'il pensait de l'état présent de la société américaine; les reporters financiers lui demandaient s'il était pour ou contre le cours forcé des *greenbacks;* les reporters politiques s'il était frappé de l'importance de la question chinoise. Tous, sans distinction de caste, exprimaient l'espoir qu'il se ferait naturaliser citoyen des États-Unis; sa nouvelle fortune, en effet, étant d'origine américaine, c'était bien le moins qu'il devînt le compatriote de sa nouvelle fortune, au lieu de lui faire traverser l'Atlantique et de la laisser dormir improductive ou de la dissiper, au milieu de la corruption et de l'engourdissement du vieux monde!



Marthe récitait une leçon. (P. 292, col. 2.)

Quand les reporters lui accordaient un moment de trêve, il venait des gens en chapeau rougeâtre, en bottes percées, qui cachaient soigneusement leur linge. A peine entrés, ils tiraient de leurs poches des échantillons de minerais, ou des mémoires sur l'exploitation des mines du Nevada, de l'Utah, de la Californie, sur la manière de construire des bateaux insubmersibles, ou des ballons dirigeables. Tous sollicitaient son attention de la façon la plus pressante, et adressaient un appel désespéré à ses capitaux. Tous, après avoir jonglé avec des millions, finissaient par lui emprunter un dollar.

« En voilà encore! » disait Tobie, introduisant sans cérémonie des flots de gentlemen de toute espèce, et le défilé continuait presque sans désemparer. Un directeur de journal venait prier Émile de vouloir bien écrire ses mémoires et ses impressions de voyage, pour sa feuille, à l'exclusion de toutes les autres. Des Révérends de toutes les sectes exprimaient l'espoir qu'il voudrait sanctifier sa richesse en bâtissant une église baptiste, ou méthodiste, ou swedenborgienne; ou bien ils le priaient de s'inscrire en tête d'une liste de souscripteurs, pour fonder une société nouvelle destinée à restreindre l'ivrognerie chez les Peaux-Rouges, ou à gagner la confiance des nègres du centre de l'Afrique, en leur distribuant des canifs à vingt-cinq lames, ou des mouchoirs imprimés, ou des bretelles.

Les curieux lui demandaient ce qu'il pensait de l'Amérique? si ce qu'il avait vu répondait à son attente? si ce pays n'était pas le plus grand et le plus glorieux du monde? ce qu'il comptait faire de sa fortune? si le vieux monsieur à barbe grise était son père ou son grand-père? si la jeune Miss qui avait de si beaux cheveux frisés était sa cousine, sa sœur, ou sa fiancée? à quoi il pensait, perché dans son clocher, quand les Allemands l'entouraient et tiraient sur lui de tous les côtés? si c'était sérieusement qu'il voulait se faire soldat? si la France prendrait sa revanche? comment et quand il pensait qu'elle la prendrait?

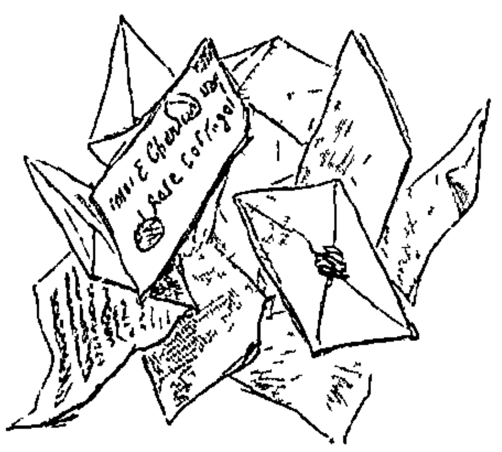
Dès le second jour, la curiosité féminine ne connut plus de bornes, et se donna carrière dès le matin du troisième. Un jeune couple de « travailleurs », marié de la veille, prit Rose-Cottage pour but de son *wedding-tour*, ou voyage de noces, et le nouveau marié offrit à sa jeune femme le spectacle gratuit d'un jeune homme de bonne mine, qui valait deux millions de dollars. Les dames de Chicago, au lieu d'aller passer l'après-midi dans les magasins, pour y faire déployer des étoffes, avec l'intention arrêtée de ne rien acheter, organisèrent des excursions à Rose-Cottage, et vinrent par bandes demander des autographes ou tout au moins la carte de celui qui était le lion du jour.

Une dame âgée, qui se drapait dans un châle antique et portait des besicles rondes et un faux tour de cheveux blonds mis de travers, se fit annoncer sous ce titre fastueux et énigmatique : La *Lyre américaine*. Cette dame, qui avait reçu de la nature le don de fabriquer des vers exécrables, fit hommage à Émile d'un volume défraîchi, qui datait de vingt ans au moins, et contenait ses premières effusions poétiques. Après avoir accompli cet acte de munificence, elle crut avoir le droit de se consi-

dérer comme chez elle, et resta plus d'une heure en séance. Il faut avouer du reste qu'elle mit le temps à profit. En soixante minutes seulement, elle traita tous les sujets sur lesquels peut s'exercer l'éloquence humaine, passant avec une effroyable facilité des conseils les plus prosaïques sur la nécessité de se défier des faux amis, des concombres crus, des emprunteurs, du homard conservé, des tentations de la fortune, aux considérations les plus élevées sur l'âme humaine et la destinée de l'homme (ce frêle roseau) sur la terre (cette vallée de larmes).

En résumé, il faut croire que la destinée du « faible roseau » nommé Émile Charlier dans la « vallée de larmes » appelée Chicago était de souscrire au nouveau volume de poésies que comptait publier la *Lyre américaine*, sous ce titre alléchant : « Le *Monde nouveau dans le Nouveau Monde !* » Dans tous les cas, la *Lyre americaine*, en se retirant, emporta dans son cabas la signature d'Émile Charlier, suivie de celle de M. Clodion, sur une liste qui ne couvrait pas une page ordinaire, quoique la *Lyre americaine* la colportât depuis cinq ans au moins.

Le nuage de sauterelles était entremêlé d'une grêle très-drue de lettres, suppliques, affiches, prospectus et adresses de fournisseurs. Le facteur était sur les dents et la patience d'Émile était à bout.



XXXVIII

Complot contre M. de Randal — Les propositions de Jim Cake, impresario.

Depuis qu'il était millionnaire, l'infortuné légataire de M. Cob n'avait pas eu une demi-heure de tranquillité; ses études de mathématiques étaient abandonnées, et il ne pouvait pas même causer en paix avec ses amis. La nuit, seulement, il pouvait réfléchir à sa situation. Les paroles si sages de M. de Randal sur l'emploi que l'on peut faire d'une grande fortune avaient pénétré profondément dans son esprit. Dans le silence et l'obscurité, il les avait méditées à loisir, et peu à peu s'était formée dans son esprit une résolution qu'il se hâta de soumettre au jugement de son oncle. L'oncle Placide approuva chaudement cette résolution, et, sans perdre de temps, alla trouver Mme de Randal, et lui demanda la faveur d'un entretien particulier. Mme de Randal le reçut dans le petit parloir.

« Ainsi, dit l'oncle Placide, en résumant l'entretien, nous pouvons compter sur votre assentiment, et aussi sur votre intervention auprès de M. de Randal.

— Vous pouvez compter sur mon intervention, dit Mme de Randal qui avait les yeux brillants et le teint animé; mais je crains et je prévois une objection.

— Laquelle? demanda l'oncle Placide, avec inquiétude.

— Comme c'est mon mari qui a suggéré l'idée, il se fera peut-être un scrupule d'accepter vos offres. Mettez-vous à sa place; supposez que l'idée est de vous, et que l'on vient vous dire ce que vous me chargez de lui communiquer; que répondriez-vous?

— Ce que je répondrais? demanda l'oncle Placide en regardant Mme de Randal avec inquiétude.

— Oui.

— Je répondrais que malheureusement je n'entends rien aux affaires, et que je suis hors d'état, à mon grand désespoir, de rendre le service qu'on me demande.

— Mais si vous vous entendiez aux affaires? poursuivit Mme de Randal avec insistance.

— Je répondrais : oui.

— Vous ne craindriez pas d'être soupçonné d'avoir suggéré l'idée pour en profiter.

— Oh ! madame! s'écria l'oncle Placide avec une généreuse indignation; vous oubliez que nous demandons un grand service à M. de Randal, et que nous nous considérons comme ses obligés s'il consent à nous le rendre.

— Très-bien! dit Mme de Randal, en souriant, je me charge de l'ambassade.

— Nous sommes bien impatients de connaître sa réponse, hasarda l'oncle Placide d'un ton suppliant.

— Attendez-moi ici, » répondit Mme de Randal, et elle se rendit tout droit au cabinet de travail de son mari.

L'oncle Placide, resté seul, commença par caresser sa petite barbe, sans savoir ce qu'il faisait; ensuite il se mit à la fenêtre et regarda dans le jardin.

Au bout de quelques minutes, sa figure s'éclaira d'un sourire. Émile, profitant d'un moment de répit, était descendu sur la pelouse, où il se promenait d'un air soucieux. Tout à coup, Marthe avait apparu à son tour, tenant un livre à la main. La physionomie d'Émile prit tout de suite une autre expression, il échangea quelques paroles avec Marthe, et pendant que l'oncle Placide souriait derrière la vitre, Marthe, les deux mains derrière le dos, la tête levée vers Emile, lui récitait une leçon. Émile faisait de temps en temps de petits signes d'approbation.

Au bruit de la porte qui s'ouvrait, l'oncle Placide se retourna vivement, et marcha à la rencontre de Mme de Randal.

« Eh bien? madame, demanda-t-il d'une voix émue.

— Mon mari, répondit Mme de Randal, a commencé par faire les objections que j'avais prévues.

— J'espère... dit l'oncle Placide.

— Soyez sûr, répondit Mme de Randal, que je les ai réfutées aussi nettement et aussi vivement que vous auriez pu le faire vous-même.

— Alors il accepte !

— Il désire prendre le temps de pouvoir réfléchir.

— C'est trop juste, dit l'excellent oncle. Mais, madame, puis-je vous demander, sans indiscrétion, à quel moment il nous fera connaître sa réponse ?

— Ce soir, à l'heure du dîner. Même en passant par-dessus les scrupules de délicatesse qui lui étaient venus tout d'abord, il ne peut s'engager sans savoir s'il sera réellement en état de faire ce que vous lui demandez. Je vous répète ses propres paroles : autre chose est de donner d'une façon générale un conseil qu'en conscience on croit bon et utile ; autre chose est de passer à l'exécution. Votre proposition l'a pris tout à fait au dépourvu. Elle lui a même causé d'abord un sentiment presque pénible, ajouta-t-elle, non sans un secret orgueil; je l'ai amené à y réfléchir et à l'examiner. Il est parti pour Chicago où il désire prendre conseil d'une personne en qui il a toute confiance, et, par conséquent, il ne déjeunera pas avec nous. Je vous apporte ses excuses ; il m'a dit qu'il se sentirait gêné et contraint en face de vous, tant qu'il ne serait pas en état de vous dire franchement oui ou non. »



Elle lui fit hommage d'un volume. (P. 291, col. 2.)

Ce jour-là, l'oncle et le neveu, aussi préoccupés l'un que l'autre du résultat des réflexions de M. de Randal, en furent presque réduits à bénir la nuée de sauterelles qui dévora leur temps jusqu'à la dernière minute : quoique ce fût une distraction du genre désagréable, c'était au moins une distraction. Mais, vers les cinq heures, apparut à Rose-Cottage une sauterelle si grosse et si vorace qu'Émile en fut épouvanté. Cette sauterelle monstrueuse était un directeur de théâtre, qui se présenta lui-même sous le nom de M. Jim Cake, *impresario*. Cet homme, avide de dollars, demanda à M. Charlier, comme une chose toute naturelle, de vouloir bien paraître sur son théâtre, et y faire une conférence sur tel sujet qu'il lui plairait de choisir, par exemple sa défense dans le clocher de Colonges. On pourrait hardiment demander trois dollars à la porte, et l'on refuserait certainement du monde!

Comme Émile se défendait de parler en public, sous prétexte qu'il n'en avait pas l'habitude :

« Qu'à cela ne tienne! répondit le directeur en souriant. Vous ne connaissez guère notre public; vous pourrez lui dire ce qui vous passera par la tête, et même rester au milieu d'une phrase, sans qu'il s'en formalise. Ce qu'on veut, c'est surtout vous voir et entendre le son de votre voix. Vous êtes le lion du

jour, vous êtes un personnage public; les gens qui n'osent pas venir vous relancer ici, parce qu'ils en sont empêchés, soit par leur caractère, soit par leur situation, donneront bien volontiers trois dollars rien que pour vous voir. Nous ferions des affiches monstres, avec des lettres de quatre pieds de haut; nous habillerions des hommes en garibaldiens ou en seigneurs vénitiens, et ils pourraient parcourir la ville avec des bannières ou le meeting serait annoncé en lettres d'or. Quel triomphe pour vous, monsieur! »

Émile était rouge de honte et d'indignation à l'idée d'être montré pour trois dollars, comme un gorille récemment arrivé d'Afrique ou un ours blanc fraîchement débarqué du pôle; et, en même temps, l'absurdité de la proposition lui donnait une forte envie de rire.

« Monsieur Cake, dit-il en se mordant les lèvres, il m'est impossible d'accepter votre proposition.

— Pourquoi donc, monsieur Charlier? demanda M. Jim Cake avec un naïf étonnement.

— Je vous répète que cela m'est absolument impossible. »

M. Jim Cake, impresario, tira du fond de son chapeau à longs poils blanchâtre un immense foulard à carreaux, le regarda comme pour lui demander conseil, s'en servit ensuite pour brosser les poils chenus de son couvre-chef, et dit en poussant un soupir : « Nous partagerons la recette, une fois les frais payés!

— Non, monsieur Cake.

— Dois-je comprendre, dit M. Jim Cake, que vous refusez « hermétiquement ».

— Si par « hermétiquement » vous entendez dire absolument, je conviens que je refuse « hermétiquement ».

— Vous vous raviserez.

— Je suis sûr que non.

— La nuit porte conseil.

— Quand on est indécis, mais je suis « hermétiquement » décidé.

— Que diriez-vous d'une série de feux de Bengale, éclairant une toile de fond que j'ai, et qui représente justement un clocher; tous les spectateurs comprendraient cette allusion délicate au clocher de Colonges.

— Monsieur Cake, dit sèchement le neveu de l'oncle Placide, je suis obligé de vous prier de ne pas insister davantage; brisons là, je vous prie. »

M. Cake se leva et se dirigea vers la porte; au moment de l'ouvrir il se retourna et dit: « Songez aux applaudissements des dames, monsieur Charlier! »

M. Charlier secoua énergiquement la tête de droite à gauche, et de gauche à droite, et M. Jim Cake, impresario, se décida enfin à disparaître. Tobie fut surpris de l'éclat de son regard et de la longueur de ses enjambées. Juste un quart d'heure plus tard, le même Tobie remit à Émile un billet écrit au crayon sur une demi-feuille de papier grossier, pliée en tricorne. Émile ouvrit le billet et lut ce qui suit :

« Mon cher monsieur,

» Vouloir c'est pouvoir. Je veux vous avoir, donc je vous aurai. Comment? Non par la force, mais par la persuasion. Je créerai une agitation dans la ville. Je ferai signer une pétition. Vous me verrez demain à la tête d'une députation de dames. Pris! mon cher monsieur, pris! A demain! Humbles hommages de

» Jim Cake, impresario.

» *P. S.* — Vous ne vous attendiez pas à celle-là! »

« C'est un fou, dit l'oncle Placide lorsque Émile lui eut traduit cette étrange missive.

— S'il a mis dans sa tête de venir, il viendra, dit Émile d'un air découragé, il viendra avec une députation de dames.

— Et quelles dames! s'écria irrévérencieusement l'oncle Placide.

— Que faire? demanda Émile.

— Partons tous demain pour Milwaukee, dit l'oncle Placide, d'un ton très-décidé, et laissons à Tobie le soin de recevoir ce monsieur et ces dames. La température commence à être très-douce, et il y a bien longtemps que nous remettons cette partie dont Marthe se faisait une si grande fête.

— Partons pour Milwaukee, dit Émile en souriant, et surtout partons de bonne heure; ce M. Jim Cake m'a l'air capable de tout, même d'amener sa bande avant le déjeuner.

— Seulement, dit l'oncle Placide d'un air très-sérieux, ne disons rien de nos projets à Marthe avant de savoir si Mme de Randal approuve le choix du jour et de l'heure. »

A suivre. J. GIRARDIN.

L'AFRIQUE CENTRALE [1].

V (*suite*).

Le Livingstone ou Congo.

Le plus grand titre de gloire de Stanley sera d'avoir à lui seul relevé en entier le cours du puissant fleuve connu jusqu'ici sous le nom de Congo et auquel il a si délicatement donné le nom de Livingstone.

A compter de sa source la plus éloignée, qui est celle de la rivière Tchambézi, jusqu'à son embouchure, le Livingstone a un cours de 4235 kilomètres, qui équivaut presque à quatre fois la longueur du cours du Rhin, et qui dépasse celle du cours de

1. Suite et fin. — Voy. vol. III, pages 359, 378, 394; vol. IV, pages 232, 247, 277; vol. VIII, pages 55, 71, 96, 118, vol. XI, pages 72, 85, 104, 119, et vol. XIII, pages 215, 232, 247, 263 et 279.

l'Amour, de l'Euphrate et même du Gange. Compare-t-on le Livingstone aux autres plus grands fleuves du globe, on trouve que sa longueur ne le cède à celle du Yénisseï que de 650 kilomètres ; à celle de la rivière des Amazones que de 1100 à 1200 kilomètres, tandis que le cours du Missouri et du Mississipi est encore de 3000 kilomètres plus long que le sien.

Le bassin du Livingstone, situé tout entier sous les zones tropicale et équatoriale, où les pluies périodiques assurent la fertilité des terres, a une superficie d'à peu près 2 700 000 kilomètres carrés, c'est-à-dire qu'il a plus du double de l'étendue du bassin du Gange, plus de trois fois celle du bassin du Danube, quatre fois celle du bassin de l'Euphrate, et près de quatorze fois celle du bassin du Rhin. Par son étendue, le bassin du Livingstone rivalise même avec celui du Yénisseï dans la zone arctique ; mais les bassins américains de la rivière des Amazones et même du Mississipi l'éclipsent encore par leur superficie. La profondeur du Livingstone, à son embouchure, est de 400 mètres, et il verse dans l'Océan 762 675 mètres cubes d'eau par seconde.

Cette grande voie naturelle de communications avec l'intérieur du continent est déjà praticable dans plusieurs parties de son développement. En tourner les obstacles et en faire disparaître les écueils est une tâche civilisatrice dont l'achèvement sera réservé aux générations futures, et que la génération présente abordera peut-être. En effet, qui oserait nier le parti que l'industrie et le commerce tireront du Livingstone, ou l'avenir agricole et minier de son immense bassin, car, sans parler des riches mines d'or et de cuivre actuellement exploitées par les procédés les plus primitifs, on a déjà signalé sur un point des traces de gisements de houille. Stanley est donc dans le vrai quand il affirme que la plus grande découverte de son expédition est celle d'un champ presque illimité attendant les entreprises des nations européennes et américaines. Quant aux moyens d'action pour répandre la civilisation, Stanley, aujourd'hui l'homme le plus compétent dans cette question localisée à l'intérieur de l'Afrique équatoriale, est d'avis qu'ils ne devront pas être les mêmes dans la partie est et dans la partie ouest de cette vaste région. Dans la partie est, où des populations nombreuses se sont déjà constituées en États réguliers, où l'Ouganda avec ses 5 millions d'habitants, le Rouanda aussi avec ses 5 millions d'habitants, l'Ouroundi qui en compte 3 millions, où les autres royaumes populeux d'Ousagara, d'Ousoui oriental et d'Ousoui occidental, d'Ounyoro, de Karagoué, d'Ousongora et d'Oukéréoué, sont régis par des gouvernements despotiques, les missionnaires chrétiens, qui procèdent par la douceur et prêchent par l'exemple de leur vie, réussiraient mieux que des commerçants, lesquels se trouveraient faire concurrence aux marchands musulmans qui exploitent déjà en grand ces contrées. Par contre, à l'ouest de la région des lacs, le long du cours du Livingstone, on ne trouve plus de grands États, et, par cela même peut-être, le commerce ne s'est pas encore manifesté sous une forme aussi perfectionnée. Mais, en raison des aptitudes prononcées de toutes les races africaines pour le négoce, les commerçants seraient là les meilleurs et les plus utiles avant-coureurs de la civilisation.

Le Livingstone vient de nous être révélé du même coup dans toute sa partie la plus intéressante au point de vue auquel nous nous plaçons maintenant ; s'il présente une très-longue ligne continue d'eau mouvante, Stanley y a trouvé des cataractes et des rapides qui lui enlèvent actuellement la majeure partie des avantages que ce cours d'eau pourrait offrir, et qu'il offrira un jour au commerce. Lorsque l'heure sera venue, le labeur de l'homme civilisé des temps modernes, qui perfore les montagnes et ouvre les isthmes, saura, n'en doutons pas, aménager pour la navigation le fleuve Livingstone, et par ce moyen provoquer un progrès très-désirable chez les populations barbares, dont le premier contact avec la race blanche s'est produit, comme presque toujours, sous la forme d'un choc meurtrier.

VI

L'Ogôoué.

Nous avons déjà donné ici un aperçu de nos établissements du Gabon [1]. Depuis cette époque l'influence française s'est accrue dans ces régions. Un moment, après la guerre franco-allemande, le gouvernement avait eu l'idée d'abandonner le Gabon, et, de fait, la colonie fut laissée à elle-même pendant quelque temps. Mais on s'aperçut bientôt de la faute grave que l'on allait commettre. Les prodigieuses découvertes des voyageurs anglais et américains dans l'intérieur de l'Afrique nous montrèrent que nous tenions une des portes de ce merveilleux pays et qu'il y aurait folie à l'abandonner. Le gouvernement se décida donc non-seulement à réoccuper le Gabon, mais encore à étendre nos possessions.

Au sud du vaste estuaire que nous occupons depuis 1839, vient déboucher un fleuve puissant, l'Ogôoué. C'est de ce côté que le gouvernement français résolut de porter ses efforts. Dès 1873 le pavillon français fut planté dans toute la région basse du fleuve et plusieurs officiers de notre marine furent chargés d'en relever le cours.

En 1874, MM. Marche et de Compiègne remontèrent l'Ogôoué jusqu'à une grande distance de la mer et constatèrent que, comme presque tous les fleuves de cette partie de l'Afrique, il est coupé par des rapides qui en rendent la navigation difficile.

Cependant il importait de savoir si ces obstacles ne pourraient être surmontés et de reconnaître les sources de l'Ogôoué. Une expédition fut donc

1. Voy. vol. VI, page 107, *Le Gabon*.

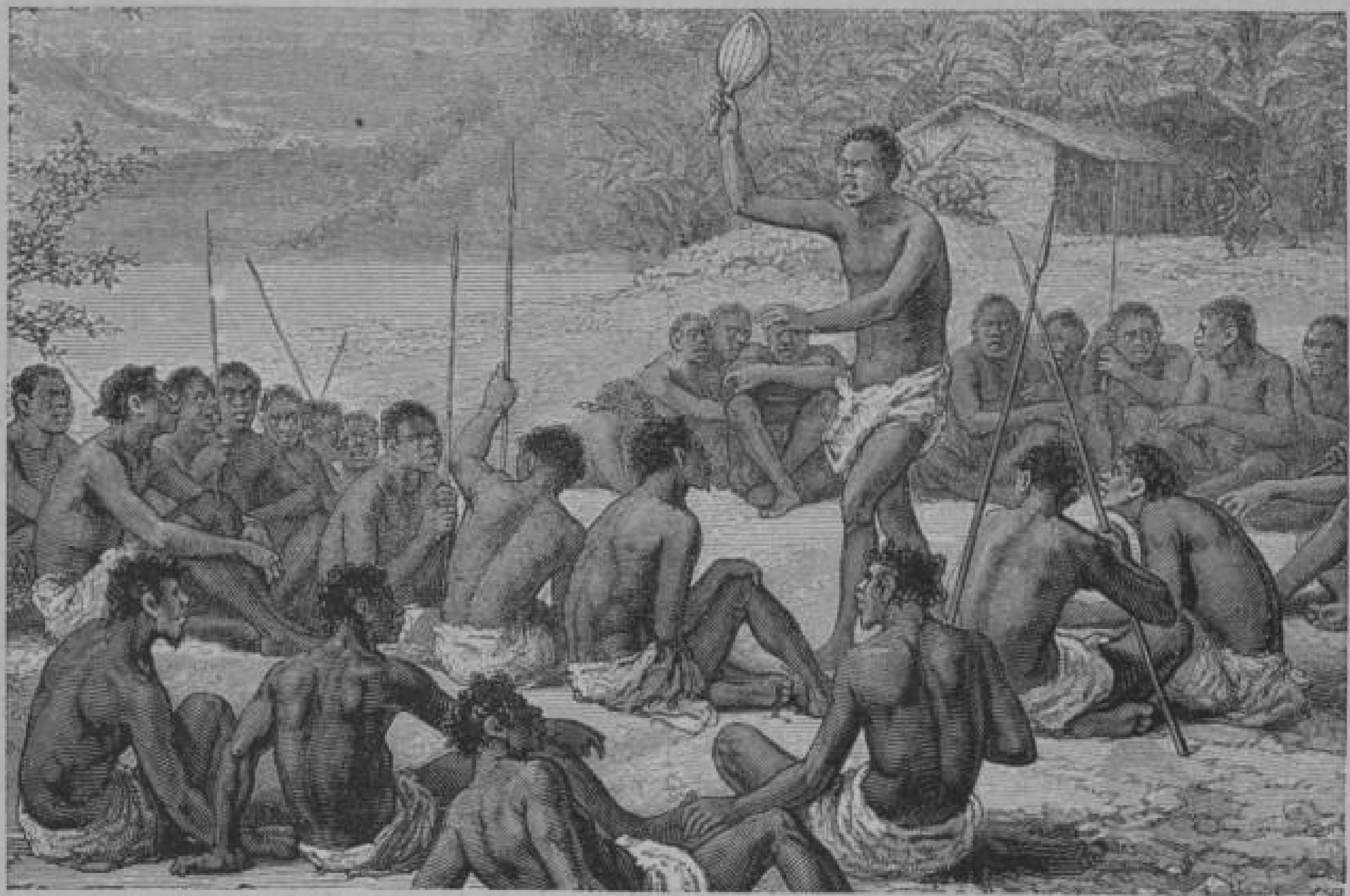
envoyée en 1876; elle était dirigée par M. Savorgnan de Brazza accompagné de M. Marche.

C'est à ce dernier que nous allons emprunter quelques détails sur la région parcourue par cette expédition.

Le parcours inférieur du fleuve s'accomplit aujourd'hui avec facilité, nos canonnières à vapeur le remontant jusqu'à une grande distance de la mer. Mais au delà de ce point les voyageurs eurent à se munir de pirogues et de pagayeurs indigènes.

Les nègres du bassin de l'Ogôoué sont, comme tous leurs congénères, peu hospitaliers et de plus très-enclins au pillage. Les voyageurs éprouvèrent de grandes difficultés à se procurer des pagayeurs, et souvent ceux qu'ils avaient engagés et même payés se dérobaient au moment du départ. Il fallait alors avoir recours à d'interminables *palabres* pour arriver à obtenir de nouveaux rameurs.

Le mot palabre se prend dans beaucoup d'acceptions très-diverses : on appelle, en principe, palabre, toute discussion qui doit se dénouer par un jugement arbitral, et ce mot désigne également et le tribunal qui juge et le procès qui se débat. Par extension, on entend par palabre, non-seulement le procès en lui-même, mais encore toute querelle, toute discussion qui peut donner lieu à un procès de ce genre; les blancs ont souvent des palabres avec les noirs; les noirs en ont constamment entre eux. Le règlement des palabres entre noirs est généralement confié aux chefs ou aux féticheurs d'une tribu voisine. Ce n'est point une petite affaire que de régler un palabre, car il n'y a pas que les parties en cause qui discutent leur fait : tout assistant peut prendre la parole, et tout le monde s'en mêle. Ce sont alors des démonstrations sans fin, des discours interminables, entremêlés quelquefois de cérémonies fétichistes, et il arrive souvent que sur un palabre s'en greffent deux ou trois nouveaux, à mesure que la question s'embrouille. Les palabres tiennent une grande place dans la vie des noirs : c'est une fête, une occasion de se déplacer, de discuter, quelquefois de faire bombance, et l'on s'y rend en foule de plusieurs lieues à la ronde.



Un palabre chez les nègres de l'Ogôoué. (P. 296, col. 1.)

On sait que c'est dans le Gabon et le bassin de l'Ogôoué que se rencontre surtout le gorille, ce roi des singes, dont le voyageur Duchaillu a raconté de si terrifiantes histoires. M. Marche diminue un peu l'éclat de ces légendes; pour lui, le gorille est un singe ordinaire, plus fort et plus grand que les autres.

« Une nuit, dit-il, tout le monde dormait, lorsqu'un homme entendit du bruit dans les bananiers, qui se trouvent dans tous les villages nègres, derrière les cases. Croyant qu'un maraudeur s'y glissait, il sortit avec son fusil, qu'il tenait tendu en avant et prêt à tirer, le doigt sur la détente; tout à coup il sentit qu'on saisissait son arme : il appuya sur la détente, fit feu, puis lâcha tout, et se sauva à toutes jambes. Au jour, tout le village partit à la découverte, et, à leur grand étonnement, ils virent un énorme gorille mâle gisant à terre. Il avait la moitié de la tête enlevée : se sentant touché par le



Chaviré dans les rapides. (P. 298, col. 1.)

canon du fusil, il l'avait probablement saisi entre ses dents pour le broyer, et s'était ainsi presque suicidé. Nous eûmes l'occasion de voir deux hommes blessés par les gorilles ; l'un d'eux, son fusil ayant raté au moment où il tirait sur l'animal, avait reçu un coup de patte qui lui avait enlevé un fort lambeau de l'épaule; l'autre, dans des circonstances identiques, avait eu aussi un morceau de chair emporté d'un coup de croc. Mais, dans ces deux cas, le gorille n'avait pas attaqué l'homme le premier, ainsi que le dit M. Duchaillu ; il s'était comporté absolument comme tous les autres singes, et loin de s'acharner sur sa victime et de la poursuivre, il avait fait comme elle et s'était enfui de son côté. Il ne faut pas croire non plus que chaque fois que le fusil du chasseur rate, le gorille se précipite sur lui. Lors de mon premier voyage, pendant que nous étions au bord du lac Ogaimouen, notre chasseur, François Coben, était parti avec un traitant pour aller chasser le gorille ; il se trouva face à face avec un de ces animaux, sur lequel il se mit en devoir de tirer : les deux coups ratèrent. Mon François s'empressa de faire volte-face et s'enfuit à toutes jambes, pendant que le bon gorille exécutait la même manœuvre. »

Le 23 septembre 1876, M. Marche atteignait sans trop de difficulté un point du fleuve peu éloigné de ses sources. Mais là il fut arrêté par la maladie et obligé de reprendre la route du Gabon. Son retour fut marqué par un accident qui faillit lui être fatal.

« Une heure après avoir quitté notre campement, dit-il, nous arrivons dans les grands rapides ; cela va bien pour commencer, mais gare tout à l'heure! Nous nous engouffrons avec la rapidité de la flèche dans l'espèce d'entonnoir que forme le courant à l'endroit le plus resserré de la passe ; d'abord nous filons droit. Au moment où nous arrivons sur un tourbillon, je crie à mes hommes : « Attention ! » Mais il est trop tard ; nous sommes mis en travers, la pirogue s'emplit et s'incline, tout le monde se jette à l'eau ; puis elle tourne, je suis son mouvement en sens contraire et m'y cramponne en me soutenant, pour garder le haut du corps hors de l'eau et ne pas mouiller mes notes, et me voilà descendant et tourbillonnant avec la pirogue, au milieu de mes hommes accrochés autour de moi, en attendant que les autres embarcations qui ont vu le désastre viennent nous secourir : sans elles, il nous est impossible de sortir du milieu du courant, et nous allons être broyés sur les roches au bas de la passe ; heureusement elles arrivent à temps et nous remorquent au bord. Là, on retourne la pirogue, et j'ai la satisfaction de voir que la précaution que j'ai prise d'amarrer tous mes bagages, jusqu'à mon fusil, n'a pas été inutile ; tout est sauvé, excepté nos vivres, lesquels sont à vau-l'eau.

Cependant l'expédition dirigée par M. de Brazza avait continué sa marche après le départ de M. Marche. Au mois de juillet, elle atteignait, un peu au sud du point déjà reconnu, un endroit où l'Ogôoué se resserrait jusqu'à devenir un fleuve insignifiant. Il était inutile de se porter plus loin de ce côté. M. de Brazza se dirigea donc vers l'est et il atteignit bientôt une belle rivière navigable, l'Alima, qui, courant au sud-ouest, devait le conduire au Congo-Livingstone. Malheureusement l'hostilité des tribus, armées de fusils et auxquelles il fallut livrer bataille, obligea les explorateurs à abandonner cette voie. Ils se dirigèrent vers le nord, mais sans plus de résultat, et ils durent reprendre la route du Gabon.

Cette expédition, malgré son insuccès partiel, aura cependant été pour nous féconde en résultats. Si l'Ogôoué ne nous conduit pas, ainsi qu'on l'avait espéré, jusqu'au cœur de l'Afrique, du moins il nous mène jusqu'à proximité suffisante d'importants affluents du Livingstone, et nous ouvre une voie sur la région que coupe l'équateur.

« En effet, dit M. de Brazza, la distance qui sépare l'Ogôoué de l'Alima est fort restreinte ; elle est d'à peu près 75 kilomètres, et le terrain est fort propice pour le transport soit des marchandises, soit des canots démontables. Des canots à vapeur d'un fort tonnage peuvent naviguer dans l'Alima au point où nous l'avons atteint ; ils pourraient rejoindre le Congo au delà des rapides qui barrent ce fleuve du côté de l'Atlantique, point difficile à atteindre à cause de l'hostilité des peuplades qui, de ce côté, monopolisent le commerce. »

D'autre part, le bassin de l'Ogôoué tout entier nous appartient désormais, et les peuplades qui l'habitent nous témoignent des sentiments amicaux.

« Notre descente de l'Ogôoué fut rapide, dit M. de Brazza. Les bonnes relations que nous avions nouées avec les riverains ne pouvaient guère opposer à notre voyage d'autre retard que celui de répondre à leurs démonstrations amicales. »

Ce résultat est d'autant plus précieux que quelques années auparavant ces nègres avaient accueilli nos explorateurs à coups de fusil. On voit combien l'influence civilisatrice s'exerce rapidement sur ces peuplades primitives, puisqu'il a suffi de deux explorations pour acquérir sur eux cette influence.

La France, par sa position sur les rivages du Gabon, est appelée, si elle le veut, à prendre une part brillante à la civilisation de la vallée du Congo. Maîtres déjà de l'Ogôoué, désormais un fleuve français, nous sommes à même d'étendre notre domination jusqu'à la rive droite du Livingstone, dont les Portugais occupent déjà la rive gauche. Nous y trouverions pour notre commerce un vaste et magnifique débouché, égal à celui qu'avec leur prévoyance habituelle les Anglais se préoccupent déjà d'ouvrir du côté de Zanzibar, en suivant la route tracée par leurs explorateurs.

Louis Rousselet.

UN NID [1]

IX

Sur les bords du nid.

Léon passait désormais toutes ses soirées à côté du canapé d'Amélie, et ne jouait plus avec Laurette, qui se plaignait amèrement de lui. « Dans la journée, je n'ai pas besoin de toi, disait-elle ; j'ai toutes mes leçons à apprendre, mes devoirs à faire, et puis je joue avec Dorothée ; mais le soir elle dort, et je ne suis pas encore obligée de tirer l'aiguille tout le temps pour faire un morceau d'étoffe là où il y a un trou. Emma ne bouge pas de sa chaise, et maintenant que tu chuchotes toujours avec Amélie, il n'y a plus personne pour jouer aux dames avec moi ou pour m'apprendre les échecs ; c'est très-ennuyeux et je vais me coucher. » Léon riait, mais il restait assis au pied du canapé d'Amélie.

Un soir, Mme Calanville attira près de lui un fauteuil. « Est-ce que je ne puis pas avoir ma part de vos confidences, dit-elle doucement, et mon fils et ma fille causent-ils de grands secrets? »

Les enfants rougirent violemment. Deux fois, Léon ouvrit la bouche comme pour parler; deux fois, il s'arrêta. Mme Calanville attendait patiemment. « Maman, dit enfin Amélie, Léon est bien préoccupé, bien perplexe... il trouve qu'il n'apprend plus rien au collége...

— Il n'apprend plus rien, ou il n'a plus rien à apprendre ? » demanda la mère.

Léon rougit de nouveau. « Je crois que c'est moi qui n'apprend plus rien, dit-il ; mon professeur est assommant. Nous sommes six dans la classe : ce n'est pas un beau triomphe d'être le premier, mais c'est vraiment trop facile; je voudrais entrer successivement dans la vie comme les autres... Je vais avoir dix-huit ans...

— Dans six... corrigea Mme Calanville.

— Oui, dans six mois ; je suis dans ma dix-huitième année... Si vous vouliez, maman, si vous me donniez votre autorisation... je pourrais m'engager comme soldat.

— Comme soldat ! pendant qu'Albert serait à l'École polytechnique, comme ton père y a été ! C'est bien du temps perdu en vain pour tes études, ce serait bien du temps perdu pour ton avancement !

— Je sais bien, je sais bien, » et Léon s'agitait sur le pied du canapé. Amélie, instinctivement craintive, retira ses membres roidis et faibles. « C'est pour cela que je voudrais commencer jeune... je suis malheureusement trop vieux pour la mer... »

Mme Calanville réfléchissait ; ici la mère et le fils n'avaient dit un mot de la rude vie du soldat qui doit conquérir l'un après l'autre tous ses grades ; ni l'un ni l'autre n'y pensaient. Les enfants n'avaient pas été élevés mollement; ils étaient pauvres, ils devaient gagner leur vie... mais il importait de leur mettre en mains les ressources nécessaires pour accomplir cette entreprise... Léon pouvait devenir un bon soldat plus tard ; mais était-il d'âge, était-il de force à commencer la lutte avec l'existence? Sa mère le regardait attentivement ; il était petit encore et mince ; il grandissait beaucoup... « J'y penserai », dit-elle enfin.

Léon et Amélie se regardaient; c'était un grand pas qu'ils avaient fait ce soir-là. « Et puis, maman, ajouta son fils, en y pensant n'oubliez pas que notre bon Daniel travaille toute la journée comme un ouvrier, et que je puis bien faire la corvée et vivre dans la chambrée, tandis qu'il est au milieu de tous ces mécaniciens, là-bas, loin de nous !. .

— Ce n'est pas la même chose, et les yeux de Mme Calanville se remplissent de larmes; ce n'est pas pour lui-même que Daniel travaille comme il le fait; vous savez bien à quoi il a dévoué sa vie. C'est pour son père que Daniel lime ou rabote en Alsace, comme c'était pour lui il y a un an dans son atelier ! Pour Albert, pour toi, vous avez votre chemin à faire, voilà tout ! »

Léon avait baissé les yeux; lorsqu'il chercha sa mère, elle avait disparu. « C'est vrai tout de même, dit-il a sa sœur, d'un ton un peu étonné et mortifié, je n'y avais jamais songé. Daniel s'est mis à une autre place que nous ; il a pensé aux autres avant de penser à lui-même ; c'est égal, j'espère qu'il arrivera tout de même, et s'il réussit, s'il fait un jour marcher toutes les inventions de mon père, il mettra sur les machines : « Calanville père et fils » ; ce sera très-beau, et Daniel l'aura bien mérité ! »

Mme Calanville avait appelé Emma dans sa chambre ; la mère et la fille causaient, comme elles en avaient l'habitude à la fin du jour; depuis que Daniel avait quitté Maisoncelles, Emma avait cherché un refuge auprès de sa mère. La veuve, délaissée par son fils aîné, jouissait de ce nouvel appui qu'elle retrouvait dans la jeunesse active et courageuse de sa fille ; Emma avait passé ses bras autour de la taille de sa mère. « Il ne faut pas que Léon s'engage encore, disait-elle, il n'est pas bien fort, vous savez, maman ; et puis, pourquoi mettre celui-là hors de toute possibilité d'études pendant des années? il n'en saura jamais plus qu'à présent; Léon ne travaillera pas tout seul avec ses livres, comme fait Daniel ; il est plus jeune... sa volonté est moins forte... »

La mère serrait ses mains l'une contre l'autre. « Je sais tout cela, disait-elle ; mais, mon enfant, je suffis à peine à nouer les deux bouts, avec Léon ici, dans la maison, n'ayant à payer qu'une très-petite rétribution au collége... Comment se charger d'é-

1. Suite. — Voy. pages 170, 188, 203, 219, 235, 251, 267 et 283.

tudes plus dispendieuses? comment supporter plus longtemps l'effort que nous avons fait pour Albert? et quand celui-ci sera à l'École polytechnique pour trois ans... Tu sais que j'avais été obligée de vendre un champ... Daniel ne veut pas que je continue à manger notre pauvre petit patrimoine... avec quatre filles, dont l'une est infirme... et le conseil de famille... que dirait-il?... c'est vrai que ce bien-là est encore à moi!... »

C'était l'habitude de Mme Calanville, très-ferme et très-décidée lorsqu'elle avait pris son parti et choisi sa voie, de discuter longtemps d'avance avec elle-même, et presque toujours tout haut, les avantages et les inconvénients de chaque projet. Emma l'écoutait en silence; elle avait fini par s'asseoir à ses pieds.

« Maman, dit-elle, moi aussi j'ai une idée comme Léon et j'ai peur que vous ne me trouviez aussi trop jeune. Voilà que le nid se dépeuple de ses poussins... De manière ou d'autre, nous allons nous trouver ici rien que vos filles autour de vous... Maintenant vous allez bien, vous avez recommencé à vous occuper de tout... beaucoup trop. » Et elle baisait la main fatiguée que Mme Calanville laissait pendre sur ses genoux. « Si vous vouliez, je crois que je pourrais ouvrir une petite école. Il n'y en a pas à Maisoncelles... Les enfants vont bien loin; il y en a qui sont petits et qui font plus de deux lieues aller et revenir... Nous pourrions tenir la classe dans la salle à manger... le salon suffirait bien pour tout le reste... Il faut bien que quelqu'un travaille pour Amélie, pour Laurette... je vous abandonne Dorothée..... » ajouta la sœur aînée avec un ferme sourire. « Les garçons auront assez à faire de se suffire à eux-mêmes d'ici à longtemps... »



Mme Calanville réfléchissait. (P. 299, col. 2.)

Mme Calanville réfléchissait; tant de propositions à la fois troublaient son âme blessée par les épreuves de la vie; malgré son indomptable courage, elle se sentait en face de grandes résolutions à prendre, d'une responsabilité qui lui semblait nouvelle, chaque fois qu'elle se voyait obligée à sortir du sentier dès longtemps battu; naguère, elle racontait tout à son mari... il lui répondait à peine; quelquefois elle s'apercevait qu'il n'avait pas entendu, mais elle avait déchargé son cœur, et lorsqu'elle réussissait à obtenir un conseil, il était toujours bon... Emma reprit :

« Et puis, maman, vous voyez qu'avec cette école, qui réussirait, je crois, j'en suis presque sûre... nous pourrions envoyer Léon au lycée pour un an; il se présenterait à Saint-Cyr, et les vieux amis de mon père obtiendraient bien une bourse pour lui ou pour l'autre...

— Les vieux amis! ton père n'en avait plus; il s'était laissé oublier en vivant dans la solitude; il n'écrivait jamais à personne... C'est égal, son nom réveillerait peut-être quelques souvenirs; il faudrait passer ton examen d'institutrice... mais le premier degré... ce n'est pas difficile... »

Emma rougit violemment. « C'est vrai, je n'avais pas pensé à l'examen...j'ai peur d'avoir tout oublié... sauf pour lire un peu d'histoire quand j'ai un moment..... Voilà plus de deux ans que je n'ai travaillé... Si j'échouais?

— Tu n'échoueras pas, et Mme Calanville embrassait sa fille entre les yeux. Si nous prenons un parti... le seul qui me semble possible à première vu... je te remettrai bientôt en état de passer ton examen à Caen... Nous travaillerons ensemble comme du temps où vous étiez tous petits. Mais notre pauvre Amélie que nous oublions... elle doit être si fatiguée! » Emma avait déjà disparu.

Que de pensées se pressèrent cette nuit-là dans l'esprit de la mère! Que de prières s'élevèrent vers Dieu pour lui demander sa direction et son appui! Au jour, Mme Calanville avait pris son parti; elle avait développé et perfectionné dans sa pensée le projet conçu par Emma; elle avait levé les difficultés, calculé les voies et les moyens. « La tâche sera lourde, pensait-elle, mais elle est cependant possible à accomplir; quelle grâce de Dieu que d'avoir ainsi de bons enfants, dévoués et courageux! Que deviendrais-je sans mes deux aînés, sans mon Daniel et Emma? »

Elle s'endormit sur cette pensée. Lorsque Laurette entra dans la chambre de sa mère avant sept heures du matin, elle fut bien étonnée de la trouver encore dans son lit, la tête enfoncée dans ses oreillers, sommeillant paisiblement. « Maman dort, dit-elle à Emma; je ne l'ai jamais vue rester si tard sous ses

couvertures, et en dormant elle sourit... J'avais envie de l'embrasser...

— Laisse-la tranquille et apprends tes leçons », dit la sœur aînée; en elle-même, Emma pensait : « Maman n'aura pas dormi, elle aura ruminé toute la nuit ce dont nous avions causé hier au soir ; puisqu'elle sourit, c'est qu'elle est contente... J'espère qu'elle consentira à me laisser ouvrir mon école ; je suis sûre qu'elle réussira ; toutes les mères se plaignent d'envoyer si loin leurs enfants, et je pourrais donner quelques leçons de plus qu'on ferait payer à part..... Bien sûr, nous autres femmes, nous vivrions ici de rien du tout. . Pour Amélie, il faudrait du bouillon et un peu pour maman..... Dorothée a son lait, et Laurette et moi nous nous passerions bien de viande... J'ai entendu dire qu'on devenait très-fort en se nourrissant de légumes... nous en avons assez dans le potager. Mais qui est-ce qui le bêchera quand Léon sera parti... Nous serons obligées de prendre de temps en temps un homme de journée ; Laurette arrachera les mauvaises herbes... » Tout en poursuivant sa tâche du matin, en balayant le salon et la salle à manger, en faisant les lits, Emma poursuivait ses projets et ses arrangements, se désolant de ne pas posséder des mains et des pieds qui pussent suffire à toutes les entreprises.



D'un bond elle fut dans ses bras. (P. 301, col. 2.)

« Si l'on pouvait faire trois ou quatre choses à la fois! » pensait-elle.

Mme Calanville riait tout à fait lorsqu'elle se réveilla enfin. Laurette était assise au pied de son lit, son livre de leçons à la main, incapable de maitriser un étonnement qui devenait de l'inquiétude. Lorsque l'enfant vit enfin les regards de sa mère attachés sur elle, d'un bond elle fut dans ses bras. « Ah ! vous voilà réveillée, maman; j'avais peur que vous ne fussiez malade; pourquoi avez-vous dormi si longtemps?

— Parce que j'ai dormi très-peu et très-peu de temps, » et Mme Calanville était déjà à bas de son lit, commençant à s'habiller le plus rapidement qu'elle pouvait. « A cinq heures, je n'avais pas encore fermé l'œil; j'ai entendu sonner toutes les heures et chanter tous les coqs. Voyons, où en sommes-nous de ton *Histoire sainte?* As-tu relu les guerres de David?... »

Dans la matinée, personne n'avait le loisir de causer à Maisoncelles. Emma cherchait à modérer son impatience en repassant, en épluchant les légumes, en mettant le couvert ; sa mère habillait Amélie, la petite malade; elle aussi avait les yeux battus ; elle souffrait des maux de tête auxquels elle était sujette ; elle avait mal dormi, comme sa mère ; Mme Calanville le sentait souvent. Emma était de bon conseil pour toutes les différentes pratiques de la vie ;

elle était résolue, active, courageuse, mais, précisément parce qu'elle était accablée de besogne et qu'elle n'avait pas le loisir de s'inquiéter, elle n'était jamais poursuivie par les soucis qui pesaient si lourdement sur le cœur maternel. Sur son canapé, et dans l'oisiveté à laquelle elle était souvent condamnée, Amélie partageait les préoccupations et les inquiétudes de sa mère ; elle était naturellement réservée, et ne parlait guère de ce qu'elle sentait. Ce matin-là cependant la tendre impatience l'emporta. « Maman, demanda-t-elle, comme sa mère peignait ses cheveux blonds, est-ce que vous avez pensé à l'idée de Léon...?

— Je n'ai fait que cela toute la nuit, repartit Mme Calanville qui souriait. Emma a un projet... je ne puis rien t'en dire sans l'avoir définitivement discuté avec elle... mais je crois que nous pourrons trouver moyen d'aplanir le sentier de ton frère. »

Amélie ne pouvait pas communiquer cette bonne nouvelle à l'écolier : bien contre son gré, Léon était parti pour le collège. « J'aimerais mieux rester à bêcher dans le potager en attendant de savoir quelque chose », avait-il communiqué à sa sœur. Mais la cloche de la classe était inexorable ; Léon s'était mis en route, son sac de livres sur le dos. Depuis un mois, il avait imaginé d'ajouter des pierres au fond de sa sacoche. « Il faut que je m'habitue, pensait-il ; jamais ce que je porterai ici ne sera aussi lourd que mon sac de soldat ! » Et il rentrait à Maisoncelles tout essoufflé, le front ruisselant de sueur. Amélie avait saisi son secret pendant qu'il se reposait au pied de son canapé.

Amélie réfléchissait et s'inquiétait cependant ; Emma allait-elle se placer comme institutrice ? Comment gagnerait-elle de l'argent ? Comment pourrait-on payer la pension de Léon au lycée et celle d'Albert à l'École polytechnique ? A force d'économie, Daniel envoyait chaque mois à sa mère une petite somme bien faible encore ; sa mère et ses sœurs se demandaient souvent s'il mangeait suffisamment, s'il ne se privait pas de tout pour leur venir en aide... Amélie avait réclamé son métier à dentelle ; elle arrangeait ses fuseaux. « Si je pouvais faire un peu d'ouvrage, gagner quelque chose ? » se disait-elle ; mais l'heure était venue où personne ne pouvait garder Dorothée. La petite fille commençait à marcher ; elle voulait courir ; Amélie ne parvenait à la retenir à côté de son canapé qu'en jouant avec elle ou en racontant des histoires ; plus d'une fois, elle avait été réduite à attacher un ruban autour du petit bras potelé ; lorsque l'enfant se sauvait trop loin d'elle, Amélie tirait le ruban, et la petite Dorothée était obligée de s'arrêter. La bonne sœur repoussa loin d'elle son métier.

« Léon avait raison l'autre jour, se dit-elle ; c'est ainsi surtout que je puis aider les autres, en les laissant plus libres pour leur travail. Si maman voulait, je pourrais bien me charger d'une partie des leçons de Laurette ; elle sera plus intelligente que moi, et elle a appris plus de choses ; il y a si longtemps que je n'ai vraiment travaillé ! Mais je pourrais toujours la faire lire, et lui expliquer un peu ce qu'elle lit ; j'ai cependant huit ans de plus qu'elle... Si Emma s'en va, notre pauvre mère sera surchargée de besogne ; elle n'aura personne sur qui elle puisse compter. J'espère que je n'aurai pas mal à la tête, et que je pourrai l'aider pour le raccommodage. Il n'y aura plus de chaussettes à remmailler quand Léon sera parti comme Albert et Daniel. »

A suivre. Mme DE WITT, née GUIZOT.



L'ÉCLAIRAGE D'AUTREFOIS

Nos pères étaient fort mal éclairés. Pauvres aïeux ! Cela nous fait pitié, à bon droit, à nous qui sommes nés dans un siècle de lumière. Aussi sommes-nous portés à traiter avec un dédain protecteur ces bonnes gens arriérés, qui nous ont précédés sur le grand chemin de la vie, et qui ne connaissaient ni les lampes à huile ni le gaz, et encore moins la lumière électrique. Nous reviendrons sur ce dédain, après avoir traité la question de l'éclairage public et domestique au temps jadis.

Paris, le brillant Paris, plus magnifique le soir qu'au soleil, avec ses cordons de becs de gaz dessinant le réseau touffu de ses grandes et petites voies, avec son beau fleuve qui le traverse si heureusement et s'égaye, à la nuit, des lanternes aux couleurs variées, qui filent dans l'ombre, emportées par les bateaux ; ce Paris féerique, diabolique, avec ses innombrables magasins, dont les réflecteurs doublent l'éclat des pierres précieuses, des cristaux, des soieries, et font voir, à l'étalage, dentelles, étoffes somptueuses, mille et une charmantes fantaisies plus belles qu'en plein jour, ce Paris-là ne ressemble guère à l'ancien ! Partout la lumière vous éblouit, qu'on se promène soit aux Champs-Élysées, soit sur les grands boulevards, ou mieux encore dans l'avenue de l'Opéra.

Où s'étend cette large avenue si merveilleu

sement éclairée et si bien bâtie, furent pourtant des rues affreuses, étroites, nauséabondes, un bout de ce vieux Paris, noir comme un four dès la nuit close, car on n'a pas toujours connu les simples réverbères, déjà fort précieux pour les honnêtes gens.

Pendant longtemps on ne s'inquiéta point de l'éclairage public. Au seizième siècle seulement commencent les premiers essais. On prescrivit alors aux bourgeois de placer une lanterne allumée au premier étage de leurs maisons. Quelques années après cette première ordonnance, des falots, qui devaient brûler depuis dix heures du soir jusqu'à quatre heures du matin, furent placés au coin de chaque rue; si la rue était longue, on mettait aussi un falot au milieu. Voilà comment s'éclairait une grande ville, lorsque l'on commença à s'inquiéter d'en dissiper un peu les ténèbres, trop favorables aux malfaiteurs. On se figure combien ce mince éclairage devait être insuffisant; c'était juste de quoi ne pas être tout à fait dans l'ombre, absolument comme une faible lueur d'espoir dans une âme découragée. Et puis, il me semble que, dans ce temps-là, comme de nos jours, la nuit devait venir avant dix heures du soir.

N'importe, cet essai, quelque imparfait qu'il fût, était honorable; il prouvait la volonté, le désir, de ne pas rester stationnaire, et nous devons en savoir gré à nos aïeux. Le falot fut comme le premier jalon planté dans cette voie de l'éclairage, qui s'arrêtera on ne sait où. Nos descendants peut-être nous prendront en pitié, et nous trouveront bien peu pratiques avec nos milliers de becs de gaz, et notre armée d'allumeurs courant de candélabre en candélabre, à la nuit tombante. Ils auront un soleil artificiel, et, de ce point unique, la lumière se répandra sur une ville tout entière. Mais je reviens aux falots. Bientôt on leur substitua des lanternes. Cette tentative eut très-peu de succès. Au dix-septième siècle on organisa dans Paris, la grande ville toujours privilégiée, un corps de porte-lanternes et de porte-flambeaux. Ces porte-lanternes étaient distribués dans les différents quartiers de Paris. Plus tard, on remplaça ce mode d'éclairage par des lanternes publiques; on ne les allumait que dans la mauvaise saison, du mois de septembre au mois d'avril. On appliqua ce nouvel éclairage aux principales villes de France.

Au seizième siècle, les pâtissiers éclairaient leurs boutiques d'une façon originale, avec des lanternes transparentes, couvertes de figures étranges et amusantes, des oisons bridés, des éléphants, des personnages grotesques, courant les uns après les autres, qui faisaient l'émerveillement des marmots.

En 1745, les premiers réverbères apparurent, et remplacèrent les lanternes dans quelques rues de Paris. Ces grosses machines, qui se balançaient à tous les vents, comme des pendus à une potence, rendirent de grands services. Ce fut un progrès.

En 1818, on s'occupa de l'éclairage par le gaz; nos voisins, les Anglais, nous avaient devancés. On établit la première usine à Paris; peu à peu les établissements se multiplièrent; mais ce n'est guère que vers 1850 que certaines petites villes imitèrent la capitale; encore beaucoup d'autres restèrent privées du gaz plus longtemps.

Passons maintenant à l'éclairage domestique chez nos pères. Il me paraît intéressant, comme tout ce qui tient à la vie intime de l'homme, à la vie de famille, enfin au *chez-soi*, mot très-doux, mais un peu moderne pour notre sujet.

Primitivement, l'intérieur des maisons les plus riches était éclairé par des torches et des flambeaux de cire. On se figure ces grandes salles de château, hautes et sombres, éclairées par des torches, ces guerriers bardés de fer, ces hommes d'armes aux pas lourds et ces châtelaines silencieuses, qui filent sagement. Ce tableau fait froid dans n'importe quelle saison.

Philippe le Bel ne permit l'usage de la cire qu'aux gens élevés en dignité, et encore ces élus étaient-ils en petit nombre.

L'usage de la chandelle remonte loin, puisque en 1061 il y avait, à Paris, une corporation de *chandeliers*. On s'est servi de ce vulgaire éclairage, même dans les châteaux. L'imagination se représente plus volontiers la chambre d'une belle châtelaine, éclairée par un élégant lampadaire, se balançant à la voûte, qu'empestée par une chandelle. Le lampadaire était un meuble recherché, garni de godets remplis d'huile, ou d'une couronne de flambeaux.

On a fait grand cas de la chandelle, si méprisée aujourd'hui; les nombreux proverbes auxquels elle a donné lieu en sont la meilleure preuve :

« S'éteindre comme une chandelle, » s'en aller de vieillesse, insensiblement.

« Devoir une belle chandelle à Dieu, » être échappé miraculeusement à un danger.

« Donner une chandelle à Dieu et l'autre au diable » est identique au proverbe : Ménager la chèvre et le chou.

« Économie de bouts de chandelle », économie minutieuse et sans profit.

« La chandelle brûle », image poétique du temps qui passe.

« Se brûler à la chadelle », courir étourdiment vers un péril, comme le papillon vers la lumière.

« Brûler la chandelle par les deux bouts »; ceci, c'est le comble de la prodigalité.

« Le jeu n'en vaut pas la chandelle », affaire qui coûte plus de peine qu'elle ne rapporte.

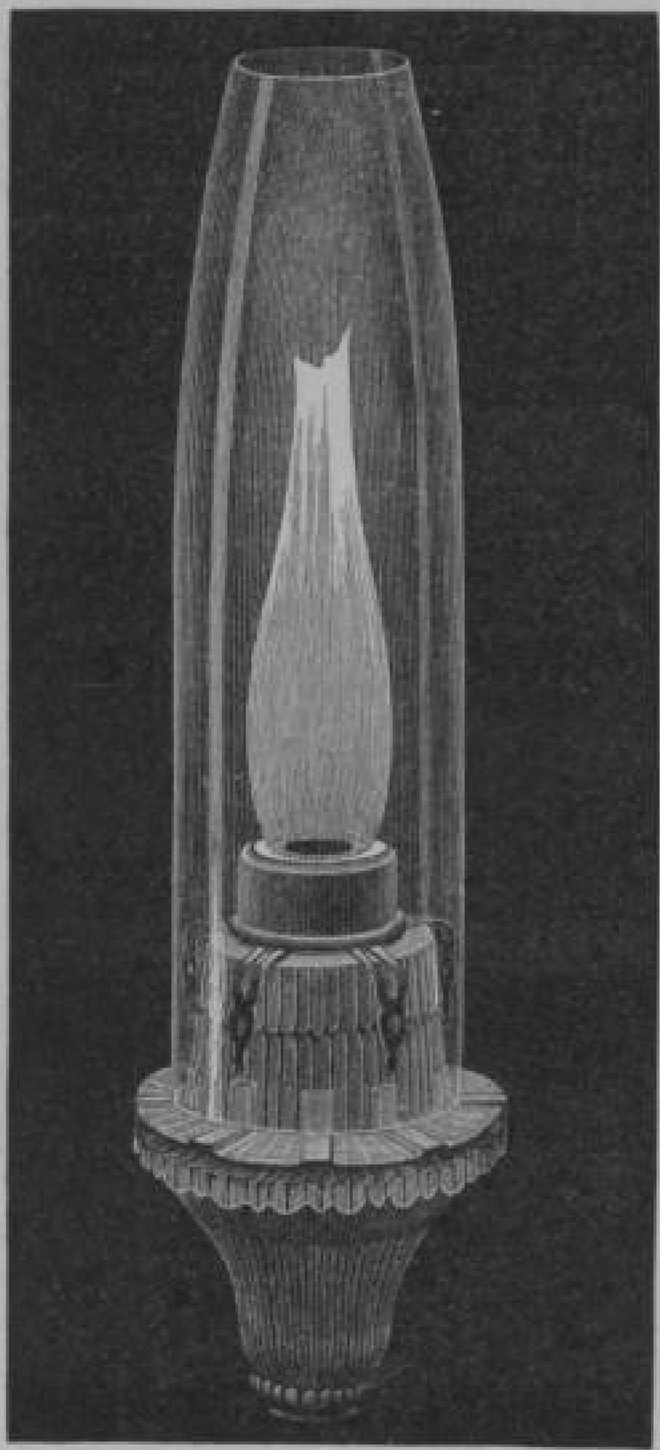
On continue à se servir de ces proverbes, comme si la chandelle n'était pas tombée en désuétude. Autrefois les poètes flatteurs comparaient les yeux brillants des dames à des chandelles. De nos jours, après avoir reçu quelque coup violent, on voit encore mille chandelles.

Au quinzième siècle, les chandelles de cire commencèrent à porter le nom de *bougies*. Mais cet éclairage luxueux ne convenait qu'aux grands seigneurs; le commun des mortels devait se contenter d'une chandelle de suif, en dépit souvent de goûts délicats. Cependant la veuve de Scarron, qui fut pauvre, et très-pauvre, avant d'être Mme de Maintenon, se servait de bougie. C'était, pour sa situation, une grande recherche d'élégance.

Quinquet, en 1785, inventa le... quinquet, le quinquet fumeux, nauséabond, qui est resté aux saltimbanques, après avoir éclairé bien des établissements scolaires, des restaurants, etc.....

Carcel fut l'inventeur de la *lampe*, qui a reçu depuis de nombreux perfectionnements.

Il n'y a pas de si longues années, une cinquantaine, même moins, que les soirées autour d'une bonne lampe à coquet abat-jour, qui, pour nous, ont tant de charme, se passaient avec une chandelle. On régalait ses invités d'un pot de pommes de terre bouillies, et tout le monde était content. Si l'on en croit les gais récits de nos grands-pères, on s'amusait mieux de leur temps que du nôtre; il fallait moins de falbalas, de fines pâtisseries et de musique; on dansait en chantant. Nous avons plus de bien-être apparent; ils avaient l'esprit moins tendu, la préoccupation du lendemain moins fiévreuse, plus de franche gaieté. La vie, simple et plus facile, laissait naturellement l'esprit plus libre.



Bec de gaz d'appartement.

La vulgaire chandelle donnait lieu à de charmantes scènes d'intérieur. « Moucher la chandelle » était un talent de société assez recherché. Les jeunes filles s'y essayaient dans le cercle bienveillant de la famille avant de s'y risquer devant les étrangers. Lorsqu'on vous priait de moucher la chandelle, c'est que vous inspiriez assurément de la confiance. Quelquefois la maîtresse de la maison s'adressait de préférence à une jeune fille ou à un jeune homme pour les faire valoir. » Mademoiselle ou monsieur, disait-elle gracieusement, vous qui êtes près de la chandelle, ayez donc l'obligeance de la moucher. »

La jeune fille, rouge d'émotion, mettait une telle délicatesse dans cette opération, qu'elle était obligée de s'y reprendre à plusieurs fois; sa maladresse augmentait son embarras; sa main tremblait, son cœur battait, ses oreilles tintaient, en sentant tous les yeux fixés sur elle, et elle finissait par voir mille chandelles au lieu d'une! Le jeune homme, lui, beaucoup plus hardi, en ne voulant pas manquer *son coup*, prenait la mèche trop bas, et plongeait souvent toute la société dans les ténèbres. La maîtresse de maison était vexée, les joueurs d'échecs maugréaient, car ce sont des gens très-grincheux, les jeunes filles riaient en sourdine, et les plaisants en profitaient pour faire quelques bons tours dans l'ombre.

La chandelle avait de jolis accessoires : une paire de mouchettes pour sa toilette particulière. Grand choix de mouchettes : grosses pour la cuisine; élégantes, fines, enjolivées pour le salon, dignes enfin de belles mains de femme. Il y avait l'éteignoir en forme de bonnet de coton, lourd et grossier pour la cuisine; léger, coquet, effilé pour le salon, enfin un bonnet de coton de bonne compagnie. Quelquefois on avait l'agrément d'une devise, d'un *bonsoir* ou *bonne nuit*, mais cela était du dernier galant. Les mouchettes et l'éteignoir étaient placés sur un petit plateau de forme allongée.

On brodait, on lisait, on écrivait, on jouait dans ce temps-là, autour de la chandelle, aussi bien que de nos jours près de la meilleure lampe ou du bec de gaz le plus perfectionné. On a peine à le croire, n'est-ce pas?

Nos grands hommes, qui furent très-mal éclairés, écrivirent, sans doute, quelques-unes de leurs pages immortelles, comme on n'en écrit plus, à la clarté d'une misérable chandelle.

Les uns trouvent que tout est mauvais dans le vieux temps, et regardent avec dédain les arts et les hommes du passé.

Les autres, exagérant dans un autre sens, anathématisent leur siècle, exhalent leur bile contre les inventions modernes, et voudraient revenir au temps jadis.

Ni les uns ni les autres ne sont dans le vrai.

Voici, je crois, l'avis de tous les gens raisonnables, qui se placent entre ces deux extrêmes :

Prendre à chaque époque ce qu'elle a de bien, son architecture, ses arts, ses grands hommes, et lui laisser ses coutumes barbares, ses abus, ses priviléges, ses falots et ses lanternes.

LOUISE MUSSAT.



Elle lui mit sous le nez un flacon de sels. (P. 306, col. 2.)

LE NEVEU DE L'ONCLE PLACIDE[1]

TROISIÈME PARTIE[2]

L'HÉRITAGE DU VIEUX COB

XXXIX

Conseil de famille. — Tobie répand l'alarme dans la maison. Toute la famille fera le voyage de Milwaukee.

M. de Randal rentra plus tôt que de coutume, en compagnie de MM. King et Triquet; il pria l'oncle Placide et son neveu de vouloir bien se joindre à ces messieurs, et chargea Tobie de dire à sa maîtresse que le conseil de famille l'attendait dans le cabinet de monsieur.

Mme de Randal arriva presque aussitôt, et ne put s'empêcher de sourire quand elle vit de quel air solennel ces messieurs se regardaient en attendant le commencement de la séance.

« Messieurs, dit M. de Randal, en s'adressant à l'oncle et au neveu, Mme de Randal m'a transmis la proposition que vous l'avez chargée de me faire. J'avais demandé à réfléchir. Après avoir mûrement réfléchi, après m'être entretenu avec MM. King et Triquet, je viens vous dire que je l'accepte. Mon cher monsieur Clodion, je vous en prie, ne me remerciez pas, ne me parlez pas de votre reconnaissance. Si je vous rends un grand service, vous me rendez un service plus grand encore, et je vous avoue que c'est là le motif qui m'avait fait hésiter. Dans le cours de mes expériences métallurgiques, j'ai découvert, en cherchant autre chose, un moyen de tremper l'acier, que je crois très-pratique, et qui est très-économique. Quoique je ne sois pas ce qui s'appelle pauvre, cependant je n'aurais jamais pu songer à exploiter avec mes seules ressources le brevet que je viens de prendre. D'un autre côté, les capitalistes ont contre tous les inventeurs des préventions trop souvent justifiées.

— Il y a inventeurs et inventeurs », dit sentencieusement M. King en adressant à M. de Randal un salut cérémonieux. Ensuite, il posa son petit poing sur la table et regarda fixement M. Clodion, en ayant l'air de lui dire que s'il avait des doutes dans l'esprit, c'était le moment ou jamais de les exposer. Lui, M. King, homme d'affaires, homme d'expérience, homme prudent et avisé, qui avait causé avec l'inventeur et compris la portée de l'invention, se chargeait de lever ses doutes, et au besoin d'aplatir ses objections d'un seul coup de poing sur le tapis de la table.

« Oh oui! dit M. Triquet d'un air convaincu, Tommy a bien raison : il y a inventeurs et inventeurs. Tommy, mon garçon, vous avez bien raison. »

Mais Tommy, se souvenant tout à coup qu'il était un arbitre entre les parties et non pas seulement un aplatisseur d'objections au profit d'une des parties, ouvrit son poing, étala ses quatre doigts et son

1. Suite. — Voy. pages 1, 17, 33, 49, 65, 81, 97, 113, 129, 145 161, 177, 193, 209, 225, 241, 257, 273 et 289.

2. Voy. la première partie, vol. X, pages 97 et suivantes; et la deuxième partie, vol. XII, pages 209 et suivantes.

pouce sur la table, et dit gracieusement : « De même qu'il y a capitalistes et capitalistes ! » Ces paroles furent accompagnées d'un salut respectueux à l'adresse d'Émile et de son oncle.

M. Triquet, d'un coup d'œil circulaire, prit tous les assistants à témoin et s'écria : « Il voit toujours les deux côtés de la question. Tommy, ne le niez pas, vous voyez toujours les deux côtés de la question. »

Tommy ne broncha pas sous l'éloge, et reprit méthodiquement : « L'affaire nous paraît bonne des deux côtés, c'est pourquoi M. Triquet et moi nous disons : Concluez l'affaire.

— Elle est conclue ! s'écria Emile en se levant pour aller serrer la main à M. de Randal ; mon oncle, engagez bien vite votre parole, de peur que M. de Randal ne se ravise. »

L'oncle Placide engagea sa parole, et M. de Randal engagea la sienne. On aurait juré que ces deux messieurs avaient passé toute leur vie à engager leur parole, tant ils déployaient d'aisance et de facilité dans l'accomplissement de cette formalité.

Mais la discussion des clauses du traité fut loin d'être aussi facile. Chacune des parties soulevait des difficultés sans nombre, trouvant que la partie adverse s'obstinait à lui faire la part trop belle. Sentant toute l'importance que lui donnait son rôle d'arbitre, M. King instinctivement avait opéré avec sa chaise un mouvement stratégique, qui l'avait placé à égale distance des deux camps : il avait M. de Randal à sa gauche, et les deux adversaires de M. de Randal à sa droite.

Quand les arguments que l'on échangeait de part et d'autre lui paraissaient dépasser les limites de la délicatesse la plus permise et de la générosité la plus acceptable, il fronçait les sourcils, arrêtait pour ainsi dire les arguments au passage sous ses deux poings fermés, et les déchiquetait avec son froid bon sens d'homme d'affaires :

« Ce n'est pas comme cela que l'on traite les affaires sérieuses ! s'écriait-il par moments. Avec tous vos scrupules et toutes vos politesses, vous me donnez plus de mal que ne m'en donneraient des fripons pleins d'astuce et de rapacité. Monsieur de Randal, vous pouvez et vous devez accepter cette clause ; monsieur Clodion et monsieur Charlier, vous n'avez pas le droit d'insister sur cette autre. »

M. Triquet venait consciencieusement à la rescousse : « Hardi ! Tommy, tenez bon, mon garçon ; c'est vous qui êtes dans le vrai. Messieurs, pour l'amour de Dieu, soyez raisonnables. Chacun de vous ne voit qu'un des côtés de la question, Tommy embrasse les deux, lui. »

Deux ou trois fois, Tobie avait montré sa face luisante à travers la porte entre-bâillée, pour annoncer à Madame que Madame était servie ; trois fois il l'avait précipitamment retirée sur un froncement de sourcils de Madame.

Mme de Randal, sans y penser, imitait l'héroïque conduite des femmes cimbres qui combattaient aux côtés de leurs époux. Elle recevait sa part des projectiles de l'ennemi, et les lui renvoyait avec usure. Qu'aurait fait une dame cimbre, si son nègre Tobie fût venu, au milieu de la mêlée, pour lui annoncer que le dîner était servi ? Elle l'aurait certainement congédié d'un impérieux froncement de sourcils. C'est justement ce que Mme de Randal avait fait, sans se douter que cette muette pantomime mettait toute la maison en révolution.

« Les maîtres parlent fort ; les maîtres sont tout rouges, les maîtres sont fâchés ; le petit M. King leur a dit : Je vous conseille de vous prendre aux cheveux ! »

En entendant ces paroles terribles, la femme de chambre de Mme de Randal devint toute pâle de saisissement, et poussa un cri de détresse qui attira les trois petites filles.

En apprenant ce qui se passait, madame la princesse s'en alla se jeter sur un canapé, et simula une attaque de nerfs ; madame la cadette lui mit un flacon de sels sous le nez, sans avoir pris la vulgaire précaution d'ôter le bouchon. Le premier mouvement de Marthe fut de s'aller jeter bravement entre les combattants, au risque de recevoir quelques horions. Mais un mélange d'horreur et de honte la retint, quand sa vive imagination lui représenta une scène sans nom, qui bouleversait toutes ses idées et blessait ses sentiments les plus tendres et les plus délicats.

Elle s'élança comme un trait dans l'escalier, se précipita dans sa chambre, et se jeta à genoux devant son lit, la tête cachée dans la couverture, le cœur abîmé dans une angoisse mortelle.

Quand la conférence fut finie, et que les dernières clauses du traité eurent été esquissées, Mme de Randal, redevenue maîtresse de maison, et reprise de toutes les préoccupations d'une bonne maîtresse de maison, songea au dîner qui refroidissait, et s'empara du bras de l'oncle Placide.

« A table, messieurs, à table ! dit-elle gaiement, Tobie est venu trois fois pour nous prévenir que le dîner est servi ! Je frémis en songeant à ce qui nous attend ; n'aggravons pas le mal ! »

Après une grande lutte et un grand effort, on sent toujours le besoin de se détendre l'esprit, et l'on devient facilement badin et facétieux. Ces messieurs, en entendant parler d'un dîner refroidi, affectèrent un grand effroi, et toute la conférence descendit l'escalier en sautillant et en échangeant d'innocentes plaisanteries. Le rire sonore de M. Triquet faisait un accompagnement de basse continue à ce joyeux concert d'honnêtes gens en gaieté.

Madame la princesse, ayant prêté l'oreille, comprit que Tobie avait fait une méprise et elle eut honte de jouer le mélodrame devant un public si guilleret. Sautant donc du canapé avec une légèreté extraordinaire, elle donna méthodiquement de mignonnes petites tapes sur sa jupe pour la faire bouffer, et dit à madame la cadette : « Pas un mot à qui

que ce soit; les sels m'ont guérie, sauvons-nous. »

L'entrée des convives manqua de solennité, et même de correction. Et même, comme tout le monde avait quelque chose d'aimable ou de plaisant à dire à tout le monde, il y eut un peu de désordre, et c'est seulement lorsque chacun des convives eut gagné sa place que l'on s'aperçut de l'absence de Marthe.

« Voyez donc où est Mlle Marthe», dit Mme de Randal à sa femme de chambre.

Au bout d'une minute, la femme de chambre reparut et alla dire tout bas quelques mots à Mme de Randal.

Mme de Randal se leva précipitamment et suivit la femme de chambre, en s'excusant, et en priant ces messieurs de commencer sans elle. Mais ces messieurs ne commencèrent que pour lui obéir, et ne mangèrent que du bout des dents, malgré l'appétit féroce dont ils s'étaient targués en descendant l'escalier.

Mme de Randal assise sur une chaise basse, dans la chambre de Marthe, tenait sa petite fille sur son cœur, et la couvrait de baisers en lui disant de douces paroles. Marthe luttait courageusement contre ses sanglots, mais elle fut longtemps sans pouvoir faire connaître la cause de son trouble. Enfin, quand elle eut recouvré la parole, elle dit à l'oreille de sa mère : « Tobie nous avait dit que vous étiez tous fâchés les uns contre les autres, dans le cabinet de papa!

— Tobie est un grand enfant d'avoir dit une pareille sottise, et tu es une petite folle de l'avoir écouté. »

Marthe releva la tête et fixa sur les yeux de sa mère des regards si sérieux et si pénétrants que Mme de Randal se hâta d'ajouter : « Je ne t'ai jamais trompée!

— Oh non! dit Marthe en posant ses lèvres sur la joue de sa mère.

— Non-seulement nous ne sommes pas fâchés les uns contre les autres; mais encore nous sommes meilleurs amis que jamais. Tu sais que M. Charlier est très-riche... »

La jolie tête s'agita deux fois sur l'épaule de Mme de Randal en signe d'affirmation, et le profil délicat de la pauvre petite Marthe s'appuya plus fortement sur le cœur de sa mère. Oh oui! elle savait qu'Émile était très-riche, elle ne le savait que trop!

« Il veut faire un bon emploi de sa fortune; il veut fonder une grande usine pour faire vivre beaucoup d'ouvriers avec leurs femmes et leurs petits enfants; il a prié ton papa de vouloir bien lui donner des conseils et de diriger cette usine. Nous retournerons tous en France. Ma chérie, ne pleure pas, je t'en prie.

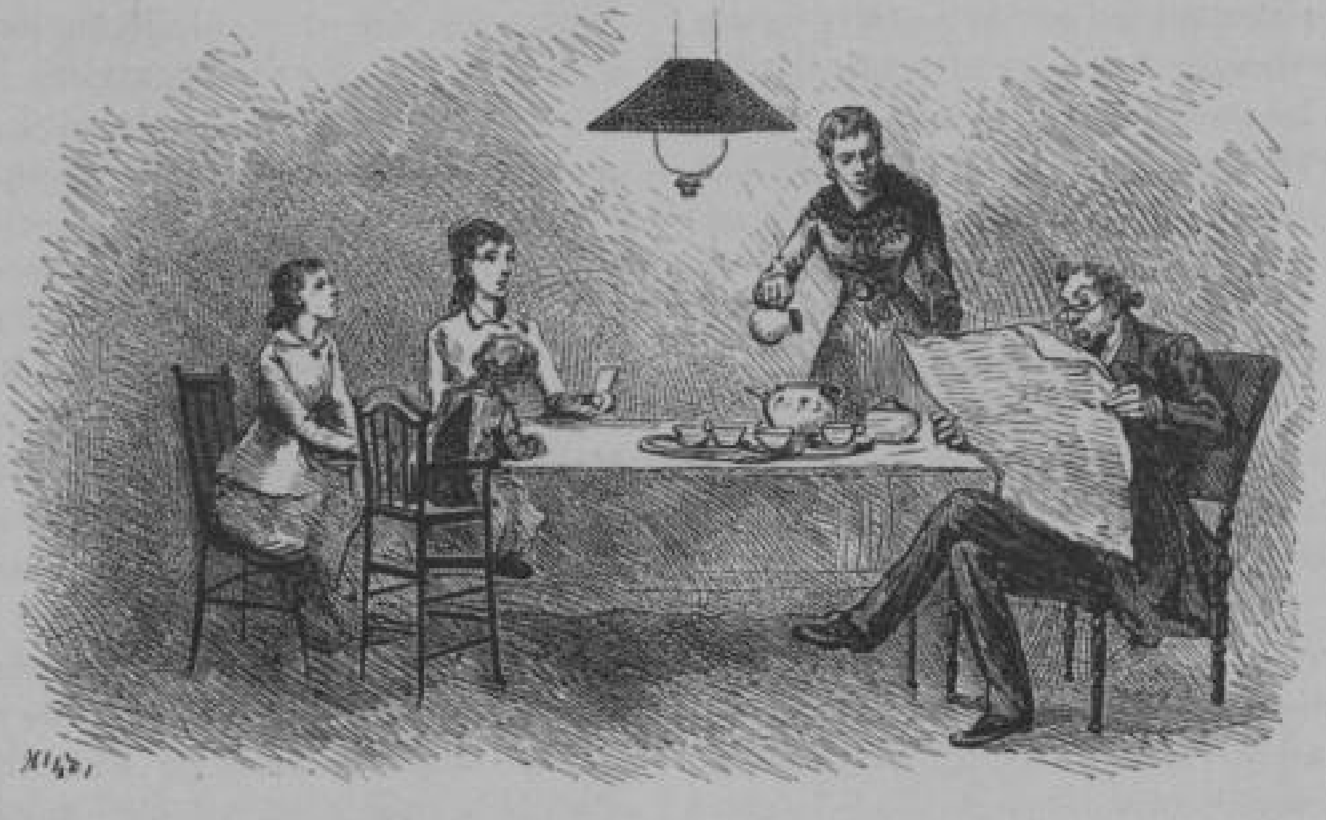
— Ce n'est pas de chagrin que je pleure, répondit Marthe en relevant la tête et en souriant au milieu de ses larmes; je ne sais même pas pourquoi je pleure, car je n'ai plus envie de pleurer.

— Essuie tes yeux, ma chérie, dit Mme de Randal, et essaye de ne plus pleurer. On nous attend pour dîner.

— Je n'oserai pas descendre, répondit Marthe avec effroi.

— Tu ne voudrais pas effrayer ton père; tu ne voudrais pas inquiéter nos amis

— Non! » dit Marthe d'un ton résolu et, se laissant glisser des genoux de sa mère, elle alla s'essuyer les yeux devant la glace ; quand elle eut fait disparaître les traces de ses larmes, elle prit la main de sa mère et dit : « Descendons! »



C'est un moment solennel. (P. 308, col. 2.)

Tout le monde, à table, semblait s'être donné le mot pour ne pas adresser de questions à Mme de Randal, et pour ne pas remarquer que Marthe arrivait bien en retard et qu'elle avait les yeux rouges. Elle se glissa un peu gauchement entre l'oncle Placide et Émile, et la conversation continua comme s'il ne se fût rien passé d'extraordinaire. Émile était enchanté à l'idée de fondre des canons d'acier à bon marché pour le gouvernement « qui en avait grand besoin à cause de la revanche! L'ennemi n'avait dû ses succès qu'à ses canons d'acier, tout le monde savait cela, il fallait donc que l'armée française eût plus de canons d'acier que l'armée allemande, et alors, on verrait! »

En ce moment, Tobie, qui n'avait pas l'air très-fier de lui-même depuis sa belle équipée, ouvrit timidement la porte, s'avança vers Émile, et l'arracha à la contemplation des canons d'acier, en lui présentant sur un plateau un petit billet, plié en tricorne.

« C'est encore de M. Jim Cake, dit Émile en saisissant le billet du bout des doigts.

— Lisez, lisez, dit Mme de Randal en riant, nous vous le permettons. »

Émile lut tout haut : « Cher et honoré monsieur, il vous répugne de faire une conférence, soit! Il vous répugne de paraître sans rien dire, soit encore! Faites-nous une lecture! cela arrange tout. L'idée de la députation de dames tient toujours. Recueilli de nombreuses adhésions. Manifestation imposante; résistance impossible. A vous. — J. C., *impr.* »

On s'amusa prodigieusement de M. Jim Cake, et de son imposante manifestation, et comme la gaieté était revenue depuis le retour de Marthe, on inventa les choses les plus drôles du monde sur le personnel de la manifestation. Elle devait, sans faute, se composer de Mistress J. Cake, de trois ou quatre sœurs que Mistress J. Cake ne pouvait manquer d'avoir, de la partie féminine de la troupe de M. J. Cake, y compris une vieille dame qui distribuait les billets au guichet, en prisant à faire frémir, quatre ou cinq ouvreuses, trois petites filles fanées qui figurent dans les apothéoses, plus la logeuse en garni qui donnait l'hospitalité à la famille J. Cake.

M. Triquet eut un grand succès en insinuant que si M. Jim Cake se trouvait à court de dames, il trouverait bien dans le magasin aux accessoires une douzaine de costumes pour déguiser en faibles femmes les acteurs de sa troupe, et jusqu'aux figurants.

« Résistance impossible , dit M. de Randal à Émile, en lui citant le texte même de l'épître de M. Jim Cake.

— Il ne nous reste donc qu'à prendre la fuite », répliqua l'oncle Placide avec beaucoup d'à-propos. Ayant ainsi saisi la balle au bond, pour se ménager une transition ingénieuse, il mit sur le tapis l'excursion à Milwaukee, et proposa d'enlever toute la famille le lendemain matin, dès l'aurore, si toutefois Mme de Randal n'y voyait pas d'inconvénient.

Mme de Randal n'y vit pas d'inconvénient: la preuve, c'est que le lendemain, dès l'aurore, toute la société de la veille, sauf M. de Randal, M. King et M. Triquet, s'embarqua gaiement, par un joli soleil de printemps, pour la ville où l'oncle Placide avait fait ses débuts comme voyageur indépendant et téméraire, et où l'expéditionnaire Hans Müller, de jour en jour plus sombre et plus taciturne, continuait à se demander si ces gens-là se moquaient de lui, et si par hasard il ne serait pas obligé de faire le voyage de Chicago.

XL

M. O'Flaniggan épouvante sa famille. — Le drame de Milwaukee.

M. O'Flaniggan a terminé sa journée de travail. Il achète en retournant chez lui un journal du soir pour charmer ses loisirs, et un petit sac de muffins pour manger avec le thé. Une fois rentré au logis, il passe sa robe de chambre et attend patiemment, en lisant son journal, qu'il plaise à Mistress O'Flaniggan de servir le thé.

Les dames sont réunies dans le parloir du fond, Miss Polly est en train de lire un roman; Miss Molly, la belle, la charmante Miss Molly étale des cartes sur la table, et les combine avec art, en faisant de petits signes de tête avec l'intention bien arrêtée de lire dans l'avenir. Sauf Bob, qui est avec les dames, les fils de M. O'Flaniggan, dans leurs chambres respectives, cultivent leurs jeunes intelligences et préparent à la patrie des citoyens utiles et distingués, en bâillant sur des livres classiques.

Mistress O'Flaniggan vient de lever le couvercle de la théière sur le bouton duquel repose encore l'index de sa main gauche. De la main droite elle approche le bec de la bouilloire de l'orifice de la théière pour y verser l'eau bouillante. C'est un moment solennel, Mistress O'Flaniggan concentre toutes ses facultés intellectuelles sur l'importante opération qu'elle va accomplir.

« Le brigand ! » s'écrie tout à coup M. O'Flaniggan d'une voix terrible; et presque en même temps il décharge sur le guéridon un coup de poing si formidable que les muffins rebondissent dans l'assiette; les tasses à thé tremblent et les cuillers font entendre un cliquetis de détresse : Miss Polly referme brusquement son livre; la belle, la charmante Miss Molly étend brusquement ses blanches mains au-dessus de ses cartes comme pour en protéger les fatidiques combinaisons contre une aggression violente.

Mistress O'Flaniggan avait tressauté de peur, mais comme elle avait la prétention de ressembler quelque peu à la femme forte de l'Écriture, elle fut outrée d'avoir eu peur, et affecta un calme effrayant. Regardant le coupable dans le blanc des yeux, elle lui dit avec une douceur menaçante :

« Insultez une honnête femme à son propre foyer, j'y consens, j'y suis résignée ; mais je vous défends de jeter la terreur dans l'âme de mes enfants. Cette brute de Cradaragh, quand il revenait de la taverne...

— Je ne viens pas de la taverne, objecta humblement M. O'Flaniggan.

— Il ne manquerait plus que cela! » riposta Mistress O'Flaniggan avec une écrasante ironie, et elle continua sa phrase, sans tenir compte de l'interruption. « ...s'amusait à jeter la terreur dans l'âme de ses enfants! Vous savez ce qui en est résulté : Lucy devint idiote, Mary monomane, et le pauvre petit Dunstan expira dans d'épouvantables convulsions.

— Mais, ma chère, dit doucement M. O'Flaniggan, je ne l'ai pas fait exprès, ç'a été plus fort que moi.

— C'est ce que disent tous les voleurs et tous les assassins! » En prononçant ces derniers mots, Mme O'Flaniggan avait toute la dignité et toute la froideur sereine d'une Thémis en marbre.

« Mon amour, dit doucement M. O'Flaniggan, vous vous rappelez bien ce jeune monsieur Charlier...

— Ce n'est pas lui qui insulterait sa femme, dit Mistress O'Flaniggan en se voilant la face de sa main gauche; ce n'est pas lui qui ruinerait par d'inqualifiables violences la constitution de ses enfants.

— Ma, dit la belle Miss Molly devenue subitement attentive, laissez parler pa; je vois à sa figure qu'il a quelque chose d'intéressant à nous dire.

— Qui l'empêche de parler? soupira Mistress O'Flaniggan derrière sa main gauche.

— On a tiré sur lui trois coups de revolver, dit brusquement M. O'Flaniggan.

— A-t-il été atteint? demanda vivement Miss Molly.

— Je n'ai lu que le commencement de l'article, » répondit M. O'Flaniggan; et dans son empressement à retrouver le passage, il tournait et retournait le journal dans tous les sens; mais comme il arrive toujours en pareil cas, plus il s'évertuait à chercher, plus il s'embrouillait.

Miss Molly se leva, lui arracha le journal des mains, et du premier coup tomba sur l'article qu'elle commença à dévorer avec avidité.

« Miss Molly, dit Mistress O'Flaniggan avec une recrudescence de dignité, une jeune fille bien élevée n'arrache pas le journal des mains de l'auteur de ses jours.

— Oui, ma, répondit Miss Molly, je ne le ferai plus; et elle continua sa lecture.



Marthe se jeta sur le bras de Müller. (P. 310, col. 2.)

— Vous pourriez du moins lire l'article tout haut! ajouta Mistress O'Flaniggan.

— Oui, ma, répondit Miss Molly; et au milieu du plus profond silence elle lut ce qui suit :

« On nous écrit de Milwaukee : Jeudi dernier, un Allemand nommé Hans Müller a tiré trois coups de revolver sur un gentleman dont le nom est bien connu de nos lecteurs, M. Émile Charlier, l'héritier des deux millions de dollars de M. Cob. (J'ai toujours détesté les Allemands, dit Miss Molly, entre parenthèses.) L'assassin, d'après plusieurs témoignages, avait prémédité son crime. Des personnes, employées comme lui à l'élévateur du chemin de fer de Milwaukee et de Saint-Paul, l'ont entendu répéter plusieurs fois dans ces derniers temps : « Je suis dégoûté de la vie; mais avant d'en finir, je ferai parler de moi. J'attends quelqu'un qui doit venir de Chicago : si ce quelqu'un tarde trop à venir, j'irai le chercher! » Du reste, aussitôt arrêté, il a avoué qu'il avait médité de venger sur M. Charlier la mort d'un de ses frères, fusillé par les Allemands eux-mêmes, pour s'être laissé surprendre à son poste. Nous avons raconté ici même le drame de Colonges, et nos lecteurs ont pu voir que M. Charlier, dans toute cette affaire, s'est conduit avec la vaillance d'un héros et l'humanité d'un gentleman chrétien.

» M. Charlier était venu faire une excursion de plaisir à Milwaukee, avec son oncle, en compagnie de la femme et des filles d'un honorable ingénieur français établi depuis deux ans à Chicago, M. de Randal. Les voyageurs avaient eu la curiosité de visiter l'élévateur, et Hans Muller s'était offert pour les accompagner. Trois fois, pendant le cours de la visite (c'est lui-même qui l'a avoué depuis), il fut sur le point de précipiter M. Charlier par des trappes ouvertes pour le service; trois fois il en fut empêché par la présence des employés que la curiosité avait attirés en foule autour de l'héritier de M. Cob.

» La visite touchait à sa fin, sans que Muller eût trouvé une seule occasion d'accomplir son exécrable forfait. Décidé à en finir, il resta un peu en arrière, arma son revolver dans sa poche, et le tira brusquement pour viser M. Charlier qui lui tournait le dos. Une des filles de M. de Randal, Miss Marthe, presque une enfant, vit le mouvement de Muller, et avec un héroïsme au-dessus de son sexe et de son âge, se jeta sur le bras de Muller, et paralysa ses mouvements. Une première balle laboura le bitume, une seconde alla se loger dans le plafond de la salle, la troisième malheureusement atteignit Miss de Randal. »

Comme Miss Molly avait bon cœur, sa voix trembla pendant qu'elle lisait ces derniers mots, et elle s'arrêta court.

« Pauvre enfant! quel malheur! s'écria M. O'Flaniggan, qui avait bon cœur aussi.

— A la place de la mère, je serais morte de chagrin,» dit Mistress O'Flaniggan, oubliant qu'elle était la femme forte de l'Écriture.

A suivre. J. GIRARDIN.



LES FÊTES MOBILES

Plusieurs de nos lecteurs nous demandent quelles sont les règles qui permettent d'établir la date des fêtes mobiles.

Toutes les fêtes mobiles de l'Église sont réglées sur celle de Pâques. Et, d'après la décision du concile de Nicée, l'équinoxe du printemps est considéré comme ayant lieu invariablement le 21 mars. La grande Pâque (ainsi nommée pour distinguer la fête de la Résurrection des autres fêtes solennelles qui, dans la première Église, portaient également le nom de *Pâques*) fut fixée au premier dimanche qui suit la pleine lune arrivant le 21 mars ou après le 21 mars.

D'où il résulte que la Pâque ne saurait être célébrée avant le 22 mars, ni après le 25 avril. La fête peut survenir à une date qui, comme on voit, varie de plus d'un mois. Et la démonstration est bien simple.

Car, si la pleine lune coïncide précisément avec le 21 mars, c'est le lendemain 22 au plus tôt qu'aura lieu la Pâque. Mais si la pleine lune est arrivée le 20, un jour avant l'équinoxe, la lunaison pascale ne sera plus que la lunaison suivante, dont le plein, au plus tard, aura lieu le 18 avril; et dans le cas où ce jour-là se trouverait être un dimanche, la Pâque serait renvoyée encore au dimanche suivant, 25.

Voici, au surplus, les années correspondant à ces dates extrêmes :

Fête de Pâques, le 22 mars : 1598, 1693, 1761, 1818; puis 2286, 2437, 2505. Nous ne verrons jamais, pour notre compte, Pâques arriver le 22 mars.

Fête de Pâques le 25 avril : 1546, 1666, 1734; puis 1886, 1943, 2038, etc. Ainsi, en 1886, époque qui n'est pas bien éloignée de nous, le jour de Pâques tombera à l'extrême limite de la période.

Quant aux fêtes mobiles, on sait bien que la Septuagésime est le neuvième dimanche avant Pâques, la Sexagésime le huitième, etc. Le jour des Cendres correspond au mercredi avant la Quadragésime. L'Ascension arrive quarante jours après Pâques; la Pentecôte, dix jours plus tard; la Fête-Dieu, le jeudi qui suit la Trinité, etc.

Il faut, dans la fixation de ces dates, ne pas perdre de vue que la lune pascale ecclésiastique ne coïncide pas toujours avec la lune astronomique. Pas plus tard qu'il y a trois ans, en 1876, on eût pu se tromper beaucoup à cet égard, et de fait, quelques personnes crurent avoir relevé une erreur dans le calendrier.

En effet, en 1876, l'équinoxe survenait le 20 mars; la lune était nouvelle le 25 mars; elle était pleine le samedi 8 avril. Donc, selon la règle indiquée dans tous les traités de cosmographie, Pâques devait être célébré le dimanche 9 avril. Eh bien, pas du tout. Le calendrier indiquait : *Pâques, 16 avril!* Qui se trompait? Les uns étaient pour le calendrier; les autres affirmaient qu'il y avait erreur.

Il y avait simplement malentendu. Les computistes ne se guident pas dans leurs calculs sur la marche de la lune vraie, mais bien sur celle d'une lune fictive, de la « lune pascale ».

Quant à la « lune pascale », on en détermine les phases très-commodément, et c'est même pour cette raison qu'on en a adopté l'usage pour la fixation des fêtes mobiles.

On comprendra vite la simplicité de la méthode. Rappelons d'abord ce que l'on entend par *Nombre d'or* et par *Epacte*.

On sait que le mouvement de la lune fut employé,

comme celui du soleil, par les anciens pour la mesure du temps. Les mahométans règlent encore leur calendrier sur la marche de la lune. L'enthousiasme des Grecs fut immense quand Mettion s'aperçut que 235 lunaisons correspondaient à peu près à 19 années solaires. La découverte du philosophe athénien fut inscrite en lettres d'or sur des tables de marbre. A cette époque, on se contentait d'approximations. Le cycle de 19 ans servit à fixer d'avance la succession des lunaisons, et l'on appela *Nombre d'or* le nombre qui marquait l'année du cycle lunaire dans lequel on se trouvait.

Le procédé était plus compliqué qu'il n'en a l'air de prime abord. Le concile de Nicée lui substitua la méthode des Epactes.

Qu'est-ce que l'*Épacte?* C'est l'âge de la lune le 1er janvier. Quand on connaît l'Épacte, il est clair que l'on peut déterminer sans calculs toutes les phases lunaires d'une année. Il suffit pour cela d'ajouter à l'Épacte le nombre de jours écoulés depuis le commencement de l'année, et de diviser le nombre obtenu par 29 jours 5 minutes, durée d'une lunaison moyenne. Le reste de la division marquera l'âge de la lune.

Ainsi se détermine « la lune pascale ». Or il peut y avoir un désaccord d'un jour, et même de deux jours, entre la lune astronomique et la lune pascale.

En 1876, l'Épacte était IV. La lune ecclésiastique avait quatre jours le 1er janvier; la lune vraie avait cinq jours. Le désaccord est d'un jour. La lune ecclésiastique retardait donc sur la lune vraie. Aussi, la pleine lune pascale tomba, non pas le 8 avril, mais bien le dimanche 9 avril. Et c'est pourquoi, afin d'obéir strictement à la règle, Pâques fut reporté au dimanche suivant, 16 avril.

La même anomalie apparente s'était déjà produite en 1724. D'après les calculs de Bernouilli, publiés à Lausanne, la pleine lune eut lieu, cette année-là, le samedi 8 avril, à quatre heures vingt et une minutes du soir. Et la Pâque aurait dû être célébrée le dimanche 9. Elle ne le fut également que le dimanche 16, parce que c'est seulement au 9 avril lui-même que la méthode des Épactes attribua la pleine lune.

Ainsi, pour éviter toute méprise, il doit être entendu que, lorsqu'on fixe la date de Pâques d'après la règle connue, il s'agit de la lune pascale, et pas du tout de la lune astronomique.

LE FIGUIER

Il croissait dans l'Éden.

Peut-être c'était l'arbre de la science du bien et du mal... Dans tous les cas, les grandes feuilles du figuier, échancrées en cœur à la base et évidées régulièrement sur les bords en trois ou cinq lobes presque obtus, ont servi, dit la Bible, de premier vêtement à l'homme : « Il entrelaça des feuilles de figuier et il en fit de quoi se couvrir. »

On retrouve le nom du figuier à toutes les pages de l'histoire de l'antiquité et jusque dans l'Évangile.

Dans l'Évangile, c'est le figuier maudit..., effrayant symbole : « Comme l'arbre stérile, est aussi frappé de l'anathème l'homme qui, inutile aux autres et à lui-même, ne produit point d'œuvres bonnes. »

Chez les Hébreux, chacun avait « sa vigne et son figuier », et la figue entrait, pour une large part, non-seulement dans l'alimentation, mais encore dans la médecine.

Chez les autres peuples de l'Orient, en Afrique et dans les contrées chaudes de l'Europe, le figuier était un arbre vénéré. Les Hindous, les Grecs, les Romains, les Carthaginois, lui vouaient une sorte de culte. Un figuier chargé de fruits, c'était pour toutes ces nations l'emblème de la paix, de la prospérité, de l'abondance, du bonheur et de la joie. On consacrait le figuier aux dieux, car il venait des dieux.

N'était-ce pas en effet le présent de quelque divinité tutélaire, cet arbre dont les fruits, favorables tout à la fois aux méditations philosophiques et à la vigueur des membres et des muscles, faisaient les sages et les forts ?... Zénon et les pythagoriciens à Athènes, les athlètes à Rome, ne se nourrissaient que de figues.

Arbre trois fois sacré, le figuier avait vu naître sous son ombrage le dieu Vichnou. Non moins saint sur les rives du Tibre que sur celles du Gange, il avait abrité dans leur petite enfance Rémus et Romulus allaités par la louve. Un figuier, symbole, peut-être, des destinées de la ville éternelle, avait crû spontanément au Forum ; un autre figuier, qu'aucune main humaine n'avait planté, marquait l'endroit même où Curtius était mort pour tous, sur la foi d'un oracle, en criant : « Rome n'a rien de plus cher que le courage d'un citoyen ! »

Carthage a eu des figuiers trop célèbres. Caton laissa tomber un jour en plein sénat des figues d'Afrique, qu'il portait dans le pan de sa robe. On s'extasiait sur la beauté des fruits. « La terre qui les donne n'est qu'à trois journées de Rome, » dit l'austère censeur ; et il en conclut, une fois de plus, qu'il fallait détruire Carthage.

Les auteurs grecs parlent avec admiration des figuiers de Naxos, et surtout de ceux de ces arbres dont les racines avaient touché les eaux du Biblinus. La Phocide, la Béotie, l'Attique, l'Argolide et la Laconie étaient couvertes de figuiers ; et de même, l'Asie Mineure, tout l'Orient, la Grande Grèce, l'Espagne, l'Afrique, les îles de la Méditerranée. Ils nous vinrent en Gaule avec les Phocéens de Marseille, quelque six cents ans avant l'ère chrétienne.

Pline compte plus de trente espèces de figuiers, chacune portant le nom de sa contrée. Il dit que, de

son temps, on mangeait à Rome les figues de Salerne, de Chios, de Lidye, de Chalcis, etc.; il donne la préférence aux figues de Carie.

Le figuier de Carie, ou figuier commun, n'est autre que le *Sylvestris*, figuier sauvage, dit aussi Caprifiguier, figuier chèvre, dont le fruit sec, farineux, toujours rempli d'insectes, employé autrefois pour la caprification, a été perfectionné par la culture. C'est notre figuier, type du genre du figuier *Carica*.

Aujourd'hui le figuier *Carica* est cultivé dans toutes les contrées chaudes des deux mondes et jusque sous le climat de Paris, à Argenteuil principalement.

Tournefort en fait l'un des genres les plus importants de la belle famille des Morées; d'autres botanistes le rangent parmi les Artocarpées, grande tribu des Urticées. Dans tous les cas, il rentre dans la classe diclinie de Jussieu.

C'est un arbre, arbre magnifique dans les régions tropicales, croissant d'un seul jet, n'étendant ses rameaux qu'à une certaine hauteur, s'arrondissant en dôme à la façon du pommier, et donnant un ombrage frais et délicieux. C'est un arbre encore en Italie, en Espagne et dans nos provinces du Midi, où il s'élève de 5 à 8 mètres, tout en mesurant jusqu'à 2 mètres de circonférence. Plus au nord, sous notre latitude, il devient buisson épais de 3 ou 4 mètres tout au plus, branchu à partir des racines, et il atteint à peine la grosseur du bras dans ses rameaux les plus vigoureux.

Les feuilles du figuier, longues environ comme la main, alternes, entières ou lobées, munies de grandes stipules roulées, et garnies en dessous de poils courts et épais, sont de forme si élégante, que les anciens les prenaient comme modèles pour les ornements d'architecture. Les fleurs, diclines, se réunissent dans un réceptacle commun, charnu, globuleux ou pyriforme, et fermé à l'orifice, dit œil de la figue, par des écailles conniventes. Le fruit, un sycone, la figue, se compose du réceptacle et des ovaires enchâssés dans sa pulpe.

La figue mûrit du milieu de l'été à l'automne. La cueillette est longue, les fruits se développant successivement, et la maturité étant d'ailleurs plus ou moins précoce, plus ou moins active sur les vieux ou les jeunes arbres. Chose singulière : ce sont les plus vieux figuiers qui accomplissent leur œuvre le plus promptement et donnent les fruits les plus savoureux.

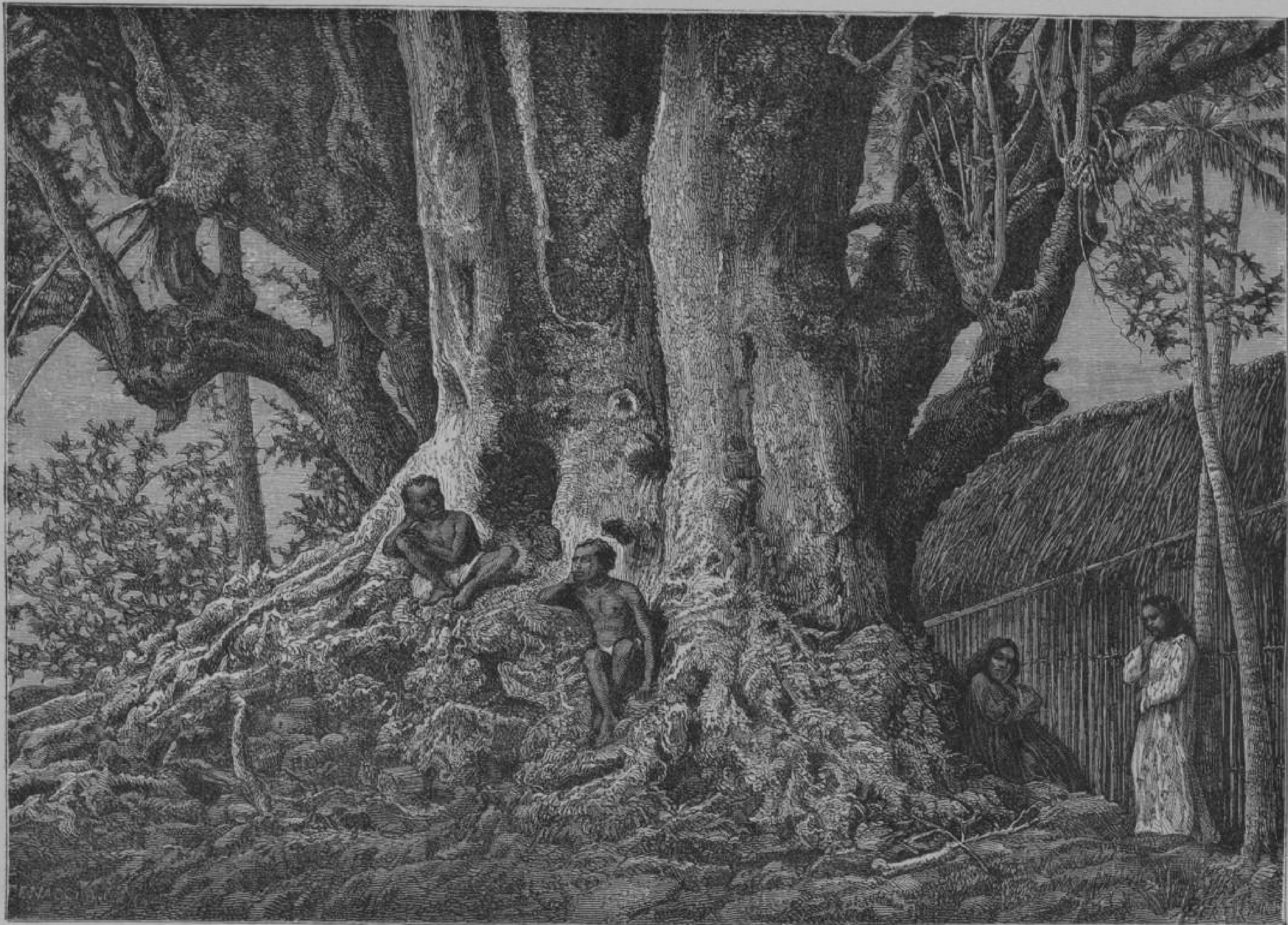


Le banyan ou figuier indien. (P. 314, col. 2.)

Nous mangeons des figues dès le mois de juin. Celles-ci, dites figues-fleurs, sont de deux sortes : ou elles sont nées avec le printemps au bas des ramules; ou, figues-fleurs toujours, mais véritablement figues caduques, elles ont passé l'hiver sur l'arbre, n'ayant pas eu le temps, faute de chaleur, de mûrir en automne. Les figues qui se développent à l'extrémité des ramules sont les véritables figues d'été.

Il existe une grande variété de figues, figues blanches et figues violettes.

Dans les figues blanches : la grosse blanche, à peau lisse, d'un vert pâle; les courcourelles, qu'on cueille par trois, par quatre, à l'aisselle de la même feuille, petites, rondes, blanchâtres, à chair rouge; l'angélique ou melette; la figue verte ou de Cuers, etc., etc.; toutes ces espèces succulentes, sucrées, délicieuses. La figue de Marseille, petite, ronde, presque blanche et à pulpe rouge, est, dit-on, la plus parfumée; comme la figue de Lipari, ronde aussi, blanche aussi, plus douce que le miel,



Le figuier géant de Nouka-Hiva. (P. 314, col. 1.)

est la plus petite; et celle de Salerne la plus fondante; et la figue velue, d'un vert clair ponctué de blanc, la plus belle.

Dans les figues violettes, on remarque : les mouissonnes, bleu violacé, à peau semée de crevasses, que nous aimons tant à Paris ; la Bellone, la Bargemont, la Servantine, etc.; et l'Aubique noire, toute belle, avec sa peau brun obscur semée de poussière purpurine, et sa pulpe d'un rouge éclatant, mais non toute bonne ; aussi la fait-on sécher.

Car on sèche les figues au soleil, et la figue sèche est l'objet d'un commerce important.

Les figues sèches nous arrivent d'Orient dans des boîtes cylindriques appelées bustes; d'Italie, dans des paniers ou couffes ; de Provence et de tout le Midi, où nous avons des figueries considérables, dans des caisses; fortement empilées et par couches, une couche de fruits, une couche de feuilles de laurier.

Les figues blanches sèches sont d'excellente ressource pour nos desserts d'hiver. Les violettes sèches et les grosses jaunes sont employées en pharmacie sous le nom de *figues grasses*, ou consommées dans le pays qui les donne. Quelques contrées produisent tant de figues, qu'on en engraisse les bestiaux, les mulets, les chevaux ; tous ces animaux en sont très-friands.

Le proverbe des anciens : « Vivre de figues, » pour désigner celui qui passait sa vie dans la mollesse et les plaisirs de la table, prouve à quel point on estimait la figue dans l'antiquité. On ne l'estime pas moins de nos jours, et elle sert à l'alimentation des classes pauvres en Asie Mineure, en Espagne, à Naples, en Provence. En Grèce, on en fait une sorte d'eau-de-vie; c'est le sycite des vieux âges. En Égypte et en Chypre, il y a du vinaigre de figue. Nous, nous retirons de ces fruits un sirop excellent.

Il existe quelques figuiers extraordinaires.

La France a un figuier géant, le figuier de Roscoff, sur les côtes de Bretagne : cent personnes, dit-on, s'abritent à la fois sous ses branches. Quelle main l'a planté?... On le croit contemporain des temps druidiques.

Le figuier de l'île de Thanet, à l'embouchure de la Tamise, contrée peu favorable à la longévité d'un arbre délicat, vit depuis douze ou quatorze siècles.

Dumont d'Urville vit à Nouka-Hiva un figuier de 25 mètres de circonférence : « Le tronc est composé de grosses tiges entrelacées; il conserve, pour ainsi dire, la même grosseur jusqu'à 13 mètres de hauteur environ; puis il se divise, formant une quinzaine de branches, dont plusieurs ont de 2 à 3 mètres de contour. Ces branches s'étendent horizontalement, de manière à couvrir de leur ombre un espace circulaire de plus de 100 mètres de diamètre. »

Le lieutenant Pailhès, qui revit ce figuier en 1872, lui trouva une circonférence de 30 mètres à la base.

Nous avions autrefois à Paris, dans le quartier de l'Arsenal, un figuier magnifique. Il existait dès le XIIe siècle, puisqu'il a donné alors son nom à notre rue du Figuier; il fut coupé en 1605.

Le bois du figuier, de couleur jaunâtre, est mou, spongieux, lactescent. Il n'a aucune valeur, pas même dans nos chantiers, car il donne peu de chaleur.

On se servait autrefois du suc laiteux du figuier pour assaisonner les viandes : c'était un triste régal. Ce suc entre avantageusement dans la composition d'une encre sympathique. Il contient un dixième de caoutchouc. Le *Ficus elastica* de l'Inde donne une forte proportion de cette gomme.

On compte plus de cent espèces de figuiers, presque toutes exotiques, dont les figuiers du Népal, des Banyans, des Pagodes, etc., sont les plus remarquables.

Le figuier du Népal, arbre vigoureux et élevé, à feuilles elliptiques, épaisses, entières, donne du caoutchouc en abondance.

Le figuier des Pagodes, dit *Religiosa*, celui qui a vu naître Vichnou, produit une sorte de laque. La cime horizontale de cet arbre est garnie de feuilles acuminées qui, portées sur de longs pédoncules, s'agitent au moindre souffle de l'air, et présentent ainsi l'aspect le plus gracieux. Ses graines velues sont emportées au loin par la moindre brise, et vont s'incruster dans les fissures des rochers, entre les pierres des édifices ou même dans le creux des arbres. Il n'est pas rare ainsi dans l'Inde, où cet arbre est très-répandu, de voir un figuier religieux enlaçant des racines un arbre sur lequel il s'est implanté. Les graines qui se sont glissées entre les pierres d'un édifice y prennent racine et donnent naissance à un arbre qui, avec le temps, disjoint et renverse la muraille qui l'a supporté. Le titre de figuier destructeur lui conviendrait mieux à ce point de vue que celui de figuier religieux.

Le figuier des marais, à Java, forme des haies de clôture. On en tire du vernis et de la résine.

Le figuier sycomore, arbre d'Égypte, acquiert de magnifiques proportions. Ses feuilles vert foncé, vert noir en dessus, cotonneuses et blanches en dessous, sont remarquablement belles. Les anciens ont fait du bois de cet arbre des cercueils de momies, qui sont venus jusqu'à nous sans altération aucune.

Le figuier indien ou banyan est un grand arbre toujours vert qui vit des siècles. « Le Banyan, dit M. Louis Rousselet, a la propriété de jeter de ses branches des racines adventives, filaments longs et déliés qui, atteignant le sol, s'y implantent ; grossissant rapidement, elles deviennent bientôt à leur tour des troncs, qui soutiennent la branche mère, et, projetant de nouvelles tiges et de nouvelles racines, continuent eux-mêmes le travail d'envahissement. Cet arbre produit de petites figues qui poussent en bouquets contre le tronc et les branches, et non à l'extrémité des rameaux ; ses feuilles larges et arrondies sont persistantes, d'un beau vert foncé et brillamment lustrées. Il est le roi des forêts

de l'Inde, et, d'après les légendes populaires, ses feuilles servirent de vêtements aux premiers hommes et la structure de ses branches leur inspira de se construire des habitations.

» Le Banyan atteint des proportions prodigieuses. Près de Broach, sur la côte occidentale de l'Inde, on voit un de ces arbres dont l'origine est antérieure à l'ère chrétienne. Par l'accroissement séculaire de ses branches, cet arbre était arrivé à couvrir un espace d'un pourtour d'un kilomètre, mais un ouragan en renversa une portion considérable au commencement de ce siècle, et il est aujourd'hui réduit à 600 mètres. Le tronc central a disparu depuis longtemps, et son emplacement est occupé maintenant par un petit temple. Cet arbre à lui seul est une petite forêt vierge. »

Mme BARBL.

UN NID [1]

X

A l'œuvre.

La vie avait toujours été active à Maisoncelles : plus que jamais chacun poursuivait sa tâche journalière avec ardeur ; il semblait qu'un souffle nouveau de courage eût passé sur cette vieille maison où s'agitaient et se préparaient tant de jeunes vies. Léon allait au collége sans grogner, car il avait la perspective, après les vacances, d'entrer au lycée de Caen qu'Albert espérait bien quitter; les rares lettres du lycéen étaient remplies de ses espérances; il travaillait évidemment avec une énergie aussi passionnée qu'elle était contenue. « Il faut que je réussisse, et je réussirai, se disait-il ; les autres peuvent prendre leurs aises, ils ne sucent pas comme moi le sang de leur famille. » La nouvelle que Léon devait lui succéder à Caen l'avait surpris et presque mécontenté ; l'idée d'une école à Maisoncelles l'étonna bien plus encore. « La maison toujours encombrée d'enfants criards et sales, maman et Emma n'ayant plus le temps de respirer, pensait-il; Léon ferait mieux de s'engager tout de suite.... » Albert n'osait cependant pas écrire ses réflexions à Maisoncelles. « Après tout, s'avouait-il à lui-même, c'est parce qu'on a tout fait pour moi qu'il faut un grand effort pour suffire à l'éducation de Léon. Quand nous serons enfin lancés dans la vie, maman se reposera.... et Emma aussi. »

En attendant le jour du repos, Emma travaillait comme elle n'avait jamais travaillé. Elle avait en effet oublié quelque peu les leçons abandonnées trop tôt, sous l'empire de la nécessité, et le programme des études imposées aux institutrices primaires l'avait d'abord effrayée. « Il y a tant de jeunes filles qui passent maintenant leurs examens pour s'amuser, se disait-elle, et moi qui en ai sérieusement besoin, je n'en viendrais pas à bout? » Toutes les jeunes filles qui se présentaient devant les examinateurs n'avaient pas, comme Emma, savonné, repassé, balayé, avant d'ouvrir leurs livres et de prendre leurs plumes. La mère et la fille se levaient de grand matin et se couchaient tard.

Amélie avait, elle aussi, mis la main à l'œuvre commune. Elle avait obtenu de sa mère la *survivance* des leçons de Laurette. « Je lirai un peu d'avance si je vois que la science me manque, avait dit la petite malade; si vous voulez bien garder le piano, dont je ne pourrais pas m'occuper, et l'anglais, puisque je ne le sais pas du tout, je crois que je pourrai venir à bout du reste. »

Laurette avait commencé par rire. « Ce sera drôle de prendre mes leçons avec Amélie ! » disait-elle. Puis elle s'était fâchée : « Pourquoi maman ne me ferait-elle pas travailler comme elle a fait pour vous autres? » demandait-elle à ses sœurs. Longtemps la plus jeune de la famille, Laurette, avait été un peu gâtée, Amélie la prit par les deux mains : « Écoute, dit-elle, il ne s'agit pas de grogner, nous avons chacun une tâche, et tu ne voudrais pas rendre plus lourde celle de maman et d'Emma? Si Léon doit aller au lycée, Albert rester à l'École polytechnique, il faut qu'Emma gagne un peu d'argent pour eux. Nous sommes bien heureuses qu'elle ne nous quitte pas pour aller au loin instruire d'autres enfants. Toi et moi, nous avons à travailler ensemble et à soigner Dorothée ; il te faut du courage pour renoncer à tes leçons avec maman..., il m'en faudra peut-être aussi quelquefois pour te faire travailler quand j'aurai mal à la tête et que j'aimerais mieux me reposer; mais le courage nous viendra, car nous le demanderons à Dieu, et tu verras comme nous apprendrons vite à nous deux ; maman et Emma en seront surprises ! » Laurette embrassa Amélie avec transport, elle la serrait violemment dans ses bras. « Tu as raison, disait-elle, je cours chercher mes livres. »

L'entreprise était commencée ; « les préliminaires, » disait Léon. Mme Calanville n'était pas une personne instruite ; elle avait reçu une éducation ordinaire ; elle s'était mariée jeune, elle avait eu beaucoup d'enfants et peu de loisirs pour travailler; mais elle avait l'esprit exigeant et ferme; elle avait successivement enseigné à tous ses enfants les premiers éléments de la *science;* elle n'avait pas oublié ce qu'elle avait appris naguère ; mieux qu'au sortir de la pension elle était en état d'instruire sa fille, son Emma. Et celle-ci travaillait avec tant de zèle ! elle apprenait des listes de noms géographiques tout en vaquant aux devoirs du ménage. « Il faut bien que je sois prête à temps pour les examens,

1. Suite. - Voy. pages 170, 188, 203, 219, 235, 251, 267, 283 et 299

disait-elle; c'est moi qui commencerai, et il ne faudra pas, comme pour Albert, deux mois pour savoir si je suis reçue! » Le cœur lui battait cependant un peu à la pensée des examinateurs.

Dans le village, on commençait à dire de maison en maison qu'au mois de septembre, quand les écoles environnantes se rouvriraient, il y aurait une classe à Maisoncelles, et qu'elle se tiendrait au manoir. C'était l'objet d'une grande curiosité et de fréquents bavardages. La famille de M. Calanville était ancienne dans le pays : son arrière-grand'mère, qui avait apporté en dot le petit bien qui entourait le logis, s'appelait Mlle de Maisoncelles. Les traces du respect héréditaire pour le seigneur subsistaient encore dans ce petit coin du monde; la pensée de voir Mlle Emma se donner la peine d'instruire leurs enfants, paraissait fort étrange aux paysans.

« Je ne pourrai jamais lui payer l'écolage de ma petite, disait une femme, je n'oserais point lui porter tous les mois mes trente sous.

— Il faudra bien cependant, puisqu'on dit que ce ne sera pas du coup une école du gouvernement; ce ne sera pas le percepteur qui touchera l'argent; elle n'aura pas un collecteur pour chercher ses sous de maison en maison. C'est égal, ça sera bien commode tout de même de pouvoir envoyer ses enfants au pied de sa porte; et puis on est bien sûr qu'ils n'attraperont pas de mauvaises manières, Madame et Mlle Emma ont une si jolie manière de parler! »



Il faudra bien. (P. 316, col. 1.)

Dix ou douze mères avaient déjà promis d'envoyer leurs enfants à l'école de Maisoncelles. La future maîtresse était à la fois satisfaite et troublée. Il lui semblait perdre sa place dans le monde en prenant ses arrangements avec les paysannes. Plus d'une avait paru lui conférer une faveur.

« Bien sûr que nous ne vous ferons pas l'affront d'envoyer nos enfants ailleurs, » avait dit la mère Arnoulin, dont les deux petites filles s'accrochaient à sa robe.

Emma fit un violent effort sur elle-même pour reprendre la conversation.

« J'ai besoin de toutes ces braves femmes pour réussir, se disait-elle; j'aimerais mieux instruire leurs enfants pour rien; mais là n'est pas la question. Daniel n'est pas tout le jour dans un atelier pour s'amuser, mon pauvre Daniel; il aurait voulu travailler tout seul et pour tout le monde! Ce n'est pas juste. S'il veut arriver à être assez savant pour achever les travaux de mon père, il ne peut pas nous porter tous sur ses épaules. D'ailleurs, moi aussi j'ai promis de travailler pour la réputation de mon père. »

D'Alsace, Daniel avait écrit : « J'accepte encore ceci, puisque c'est la volonté de Dieu; mais c'est pour moi ce qu'il y a de plus dûr de penser que ma mère et toi vous mènerez une existence plus fatigante que celle du temps passé. Il y avait déjà des jours où vous étiez bien lasses. Quand pourrai-je vous soulager? »

Le jour du soulagement n'était pas encore venu; cependant Daniel avançait chaque jour dans l'estime de son directeur et dans la considération de ses camarades. Les ouvriers n'avaient pas tardé à reconnaître qu'il n'était pas comme eux un simple manœuvre; les plus habiles parmi les monteurs, presque tous d'humble origine, avaient éprouvé quelque jalousie pour ce *monsieur* qui se permettait de mettre la main à la lime et au burin; Daniel les avait désarmés, pour la plupart, par sa bonté simple et franche; ceux qui lui en voulaient encore n'osaient plus dire hautement du mal de lui. Il venait d'ailleurs de rendre un important service à l'établissement tout entier, et M. Russheim luimême l'en avait publiquement remercié.

Quelque fatigué qu'il fût le soir après son travail de la journée, Daniel avait l'habitude d'ouvrir ses livres et d'étudier encore pendant quelques heures. Ce qu'il voyait dans les ateliers, les machines auxquelles il mettait la main, celles qu'il voyait fonctionner, lui suggéraient des idées pour le perfectionnement de toutes ces œuvres inachevées qui reposaient encore sur les planches de l'atelier à Maisoncelles et qu'Emma, époussetait si soigneusement tous les samedis. Parfois, lorsque la nuit était belle, avant de se coucher, le jeune homme sortait quelques instants de sa chambre, méditant sur son travail pendant qu'il circulait dans les rues désertes du grand village, si animé à l'heure de l'entrée ou de la sortie des ouvriers. Parfois il lui arrivait, au bord du ruisseau qui mettait en mouvement

la roue hydraulique de la fabrique, de rencontrer une ou deux femmes qui lavaient leur linge au clair de la lune. Le cœur de Daniel se serrait douloureusement.

« Ces malheureuses sont sur pied à cinq heures du matin, pensait-il ; une heure, ce n'est pas trop pour habiller les enfants et arranger le pauvre ménage ; maintenant il est dix heures, elles lavent encore ; demain matin il faudra recommencer... Et nous trouvons quelquefois notre vie un peu dûre..... » Daniel commençait à savoir quelques mots d'alsacien ; il ne pouvait s'empêcher de dire bonsoir aux travailleuses lorsqu'il passait près d'elles.

Les femmes lavaient encore dans le ruisseau, et le jeune homme avait repris le chemin de son logis, par une soirée sombre de la fin d'août, lorsque, en jetant machinalement les yeux sur les innombrables fenêtres de la fabrique, il crut apercevoir une lueur rougeâtre dans un coin des bâtiments. La lune ne brillait pas au ciel ; depuis bien des heures le gaz était éteint partout. La pensée du feu traversa aussitôt l'esprit de Daniel.

« Les veilleurs de nuit font leur ronde, pensa-t-il, il n'y a pas cinq minutes que j'ai entendu leurs voix, se répondant... C'est égal, ils peuvent être distraits, ou se promener d'un autre côté ; puisque je l'ai vu, je veux en avoir le cœur net. »



Les deux petites filles s'accrochaient à sa robe. (P. 316, col. 1.)

Et il sonna à la porte de la fabrique.

Le portier fut bientôt sur pied ; furieux d'abord, il jurait contre celui qui l'avait fait sortir de son lit ; Daniel n'avait pas le temps de lui répondre, peut-être ne l'aurait-il pas pu, car il comprenait à peine les injures dont on l'accablait ; il passa vivement à côté du portier stupéfait et s'élança dans la cour en appelant à lui les veilleurs. Déjà la lueur devenait plus vive ; au premier coup d'œil les hommes qui accouraient comprirent que le danger était sérieux. Ils couraient à bien des magasins menacés par les flammes ; Daniel courait plus vite qu'eux, et dans ce moment d'une nécessité pressante il trouva moyen de se faire comprendre par les veilleurs.

Instinctivement ceux-ci obéirent à ses ordres, une heure plus tard le péril était confiné, l'incendie qui commençait était éteint. Il avait été produit, sans doute, par la désobéissance d'un ouvrier qui avait secrètement allumé sa pipe. C'était ce que disaient les veilleurs de nuit, un peu honteux et confus de n'avoir pas eux-mêmes découvert le mal. Comme Daniel allait franchir le seuil de la porte, il se retourna et tendit la main aux hommes qui venaient de travailler avec lui à sauver les propriétés de leur maître commun.

« Bonne nuit, et merci ! » dit le jeune homme.

« Merci! murmuraient entre eux les veilleurs; c'est nous qui devrions lui dire merci! » Tous serrèrent cordialement la main de Daniel.

« Je ne sais pas d'où celui-là peut venir, disait le concierge en refermant derrière lui la lourde porte, mais tout de même, s'il n'avait pas eu des yeux dans sa tête, on aurait pu voir cette nuit un bel incendie flamber dans la vallée ! »

A peine le jeune homme raconta-t-il son aventure à sa mère et à ses sœurs : « Elles diront que j'ai toujours à faire avec le feu, pensait-il; cette fois je ne me suis pas brûlé les mains, mais ma pauvre jaquette a vu son dernier jour : heureusement elle n'était plus belle. » Daniel avait en vain porté son habit à un petit tailleur dont il avait fait la connaissance. Le vieillard avait secoué la tête. « Les trous sont trop grands » affirmait-il. Daniel fut obligé de mettre à l'atelier des vêtements qu'il avait jusqu'alors ménagés avec soin. « A ce compte-là, ma garde-robe serait bientôt à bout, se disait-il ; plus d'incendies, mon ami ! c'est trop cher! » M. Russheim était du même avis.

Cependant l'époque des examens approchait. Albert était assuré de connaître son sort d'avance sans que les examinateurs eussent rendu leur sentence : « Je ne m'y tromperai pas, disait-il : si j'ai bien fait, je serai content; si j'ai mal fait.... je serai furieux....; mais je ne renoncerai pas, non, je ne renoncerai pas, quand je devrais casser des pierres tout le jour et travailler toute la nuit! » Dans l'héroïsme de ses résolutions, Albert oubliait d'écrire à Maisoncelles. « Ma mère sait bien que je travaille, » pensait-il.

Il était moins affirmatif sur lui-même le jour où Mme Calanville et Emma arrivèrent à Caen, émues et agitées, pour subir à leur tour l'épreuve redoutée par la jeune fille. « Je suis plus inquiète que toi, » disait la mère. Emma souriait avec effort, la forte nature de l'enfant dissimulait ses craintes et son trouble. « Je ne suis cependant pas bien *résolue*, » se disait-elle intérieurement.

« Crois-tu avoir bien fait? » Telle fut la première demande de la mère et de la sœur lorsque le lycéen entra dans la petite chambre d'auberge qui devait les abriter pour une nuit. Albert secoua la tête : « Pas mal pour certaines choses, faiblement pour d'autres... Je pensais être sûr de mon succès ou de mon échec, mais je n'en sais rien du tout maintenant; je crois que j'avais oublié que c'était au concours, et qu'il y avait beaucoup plus de concurrents que de places. Je ne sais pas comment ont fait les autres. Je ne crains pas beaucoup ceux du lycée d'ici, mais il en vient de partout.. .. et à Paris! Tout le monde est jugé pêle-mêle ! Enfin, nous verrons, j'ai encore un peu d'espoir... Je me suis emballé sur l'anglais... je ne l'ai presque pas travaillé, je comptais sur le temps où vous nous l'aviez enseigné à tous, maman, et il s'est trouvé que je l'avais tout à fait oublié. Je dois avoir *nul*, pour les langues étrangères, car je n'ai pas fait beaucoup mieux en allemand... »

Mme Calanville embrassait son fils sans rien dire. Elle se rappelait combien de fois les enfants avaient vainement attendu les leçons d'allemand que leur promettait leur père qui le savait à merveille. « Pour l'anglais, c'est ta faute, dit nettement Emma, maman s'est donné tant de peine! Je me souviens du temps où nous devions tous les jours causer ensemble en anglais pendant une heure : nous ne trouvions jamais rien à nous dire à ce moment-là; il est vrai que nous nous dédommagions après! »

Albert s'était assis, regardant autour de lui : « Vous êtes bien mal logées ici, cela ne vaut pas Maisoncelles, disait-il ; c'est bon de vous revoir. C'est comme un petit bout de chez nous; mais est-ce que je me trompe, est-ce que vous êtes maigries toutes les deux? » Emma courut à sa mère : « Maman, est-ce que vous êtes maigrie ? Vous vous êtes trop fatiguée pour me faire travailler. Moi je danse dans ma robe; mais c'est tout simple : il y avait longtemps que je n'avais tant eu à faire avec des livres... C'est égal, si tout va bien demain...

— Tu seras au commencement de tes peines, dit Albert d'un ton un peu bourru; quand tu auras tous les enfants du village sur les bras... J'aurais cru que vous aviez assez de Dorothée...

— Nous n'avons plus Dorothée du tout », et Emma riait. « Amélie et Laurette l'ont adoptée : maman l'a toujours dans sa chambre la nuit, mais nous ne la voyons plus le jour; n'est-ce pas, maman, elle ne nous a pas dérangées dans notre travail? »

Mme Calanville souriait à son tour. Les enfants, même les plus tendres et les plus dévoués, ne s'aperçoivent jamais des innombrables petites tâches qui resteraient imparfaites sans la main maternelle; bien des fois dans la journée la mère recevait encore dans ses bras son petit enfant, la retenait près d'elle dans ses jeux, lorsque les filles aînées étaient convaincues que « maman ne s'occupait plus de Dorothée »..... « Ni toi, ni moi, dit-elle tendrement, nous ne sommes sujettes à nous trouver dérangées par Dorothée... »

Albert écoutait à peine, il se sentait plus ému qu'il ne l'était d'ordinaire à la vue de sa mère fatiguée par le poids de la vie, par ses chagrins et ses efforts, de sa sœur assumant courageusement la plus lourde tâche. « C'est pour moi autant que pour Léon qu'elles s'épuisent ainsi », pensa-t-il, et un certain remords de sa sécheresse passée s'éveilla dans son âme : « Ne te tue pas tout à fait avant que je puisse venir à ton aide, et te dire sérieusement merci ! » marmotta-t-il très-vite à l'oreille de sa sœur qui venait d'ouvrir un livre, et qui repassait rapidement deux ou trois questions d'arithmétique. Emma leva la tête, rougissant de plaisir. Les remercîments d'Albert étaient chose rare. Le lycéen se laissa presser plus longtemps que de coutume entre les bras de sa mère lorsqu'il dut rentrer dans « sa boîte. »

« Dans quelques mois tu seras à la caserne », dit Emma d'un air de taquinerie. « L'école n'est pas la caserne, riposta gravement son frère. Si j'ai la chance d'être admis, j'ai encore deux ans à être coffré .. Après ça, nous verrons comment je ferai fortune ! Je vise aux mines ! rien que ça ! »

« Maman, Albert était bien gentil ce soir, » dit Emma lorsque la bougie fut éteinte, et que la mère et la fille se trouvèrent dans leurs lits. Il y avait douze ans que Mme Calanville n'avait quitté sa demeure ; sa pensée retournait sans cesse aux quatre enfants si jeunes et si impuissants qu'elle y avait laissés sous la garde de la vieille Séraphine. « Demain, nous les retrouverons, » pensait-elle. Sa prière fut longue ce soir-là ; les requêtes pour Emma se mêlaient aux actions de grâces pour Albert. La mère n'avait pas besoin qu'on lui fît remarquer l'adoucissement inattendu d'un cœur qui lui était souvent resté fermé. Sans le savoir, Albert avait allégé pour elle l'inquiétude du lendemain et le trouble de la séparation inaccoutumée à Maisoncelles. Les enfants s'étaient endormis en répétant : « Comme la maison est grande sans maman et sans Emma ! »

La terrible épreuve était passée ; Emma avait reçu les compliments des examinateurs. Mme Calanville enseignait simplement et clairement ; l'esprit de sa fille était net et précis : ce qu'elle savait, elle le savait bien, et les questions pratiques avaient naturellement valu un petit triomphe à la sœur aînée depuis si longtemps chargée des soins domestiques. Coutures et reprises ne pouvaient être comparées au travail de ses rivales. « Je ne m'y connais pas, avait dit l'inspecteur, mais cela me paraît très-supérieur à tout le reste. » Le juge féminin avait été du même avis. Mme Calanville embrassa Emma, dès que celle-ci quitta le banc des *examinees*.

« Nous avons encore une chose à faire, dit-elle ; il faut que je voie le recteur ; je le connais depuis très-longtemps... très-longtemps, quand j'étais une jeune fille... et il faut que je lui demande encore deux choses. Tu n'as pas l'âge d'enseigner ; il te faut une dispense, et il te faut aussi l'autorisation d'ouvrir une école libre ; ce n'est pas tout d'avoir son diplôme, mademoiselle... »

La mère riait, elle était heureuse et fière ; la fille cependant était troublée. « Encore des obstacles, pensait-elle ; on nous fera attendre un temps infini, et moi qui ai promis de recevoir mes élèves le 8 septembre... nous voilà déjà au 22 août ! C'est égal, je commencerai tout de même, personne ne me dénoncera à Maisoncelles. » On arrivait à la porte du recteur.

Mme Calanville paraissait un peu émue ; le grave dignitaire académique tressaillit au nom qui lui fut annoncé. « Madame Calanville ! » s'écria-t-il, et il s'avança vivement vers elle. « Si j'osais en croire mes yeux, se disait Emma, j'assurerais que le recteur a rougi ! » — « Il y a bien longtemps que je ne vous ai vue, répondait-il au même instant aux excuses de sa visiteuse ; j'ai su tous vos chagrins... vous voudrez bien croire que j'y ai pris part... On m'a dit l'autre jour, les examinateurs pour l'École polytechnique, qu'il y avait ici au lycée un enfant du même nom qui avait très-bien répondu... Est-ce votre fils ? »

Mme Calanville et Emma échangèrent un regard de triomphe. « Je vois que je ne me suis pas trompé, » et comme la mère exposait le but de sa visite et les requêtes d'Emma, « cela est fait, ajouta-t-il, puisque cela dépend de moi ; les autorisations vous seront expédiées dans deux jours... Mais, et il tressaillit en parlant... dans la situation que me révèlent vos désirs eux-mêmes, est-ce que... est-ce que vous n'avez pas pensé à demander une bourse pour votre fils ? Il y aurait tous les droits... Son père a bien servi le pays... longtemps... » Le recteur paraissait faire un effort pour prononcer les derniers mots.

« Nous n'avons jamais rien demandé à personne, dit un peu sèchement Mme Calanville.

— Mais rien maintenant... Vous avez d'autres enfants ?

— J'en ai sept, et la mère se redressait sous le poids de sa couronne, glorieuse malgré ses épines.

— Sept enfants, et combien de fils ?

— Trois ; l'aîné est en Alsace, dans une manufacture ; il travaille, il veut mettre la dernière main à l'œuvre de son père... le second vient de passer son examen ; le troisième se destine à l'armée...

— A Saint-Cyr ? » insista le recteur, et sur un signe de tête affirmatif : « Encore une école ! vous voyez bien qu'il faut me permettre de faire des démarches pour celui-ci.

— Je vous remercie, » et la voix de Mme Calanville était devenue plus douce, son regard plus reconnaissant. Le recteur posa encore quelques questions : « Je tiens pour certain qu'il sera admis, d'après ce que m'ont dit les examinateurs, assura-t-il ; nous prendrons d'avance nos mesures. Pour qui seraient les bourses, sinon pour les fils distingués des hommes distingués qui ne sont plus ? »

Mme Calanville s'était levée ; le recteur la conduisit jusqu'au bas de l'escalier avec des marques de respect et d'intérêt qui avaient touché le cœur d'Emma.

« Maman, dit la jeune fille en passant son bras sous le bras de sa mère pour retourner à l'auberge, afin de reprendre leur sac et de payer leur compte ; maman, vous avez dû connaître beaucoup M. le recteur autrefois ; il avait l'air si content de vous revoir, et il a été si bon pour moi et pour Albert.

— Autrefois, il y a cent ans, il a voulu m'épouser... » repartit Mme Calanville très-vite et en rougissant un peu ; Emma rougit aussi. Une heure plus tard, la mère et la fille étaient en diligence, roulant vers Maisoncelles : toutes deux délivrées d'un grand souci et le cœur plein de reconnaissance envers Dieu ! « Pourvu qu'il ne soit rien arrivé aux enfants, » pensaient-elles.

A suivre. Mme DE WITT, née GUIZOT.

A TRAVERS LA FRANCE

PORT-VENDRES

Port-Vendres, la principale ville maritime des Pyrénées Orientales, est aussi la plus ancienne localité de ce département. Son nom latin *Portus Veneris*, qui signifie port de Vénus, montre qu'elle remonte pour le moins au temps des Romains ; il est même probable que le temple de la déesse, bâti sur le cap Béar, ne fit que remplacer un temple d'Astarté, la divinité phénicienne, et que les Carthaginois vinrent fonder en ce lieu une de leurs colonies, à l'époque où ils possédaient, d'Espagne en Italie et en Égypte, presque toutes les côtes de la Méditerranée.



Port-Vendres.

Malgré ses titres de noblesse, Port-Vendres, qui n'a jamais brillé pendant la longue période du moyen âge, n'a point encore aujourd'hui l'importance que comporte sa belle situation sur la Méditerranée. Il dépend encore administrativement du canton d'Argelès-sur-Mer et de l'arrondissement de Céret. Le nombre de ses habitants dépasse à peine deux mille, et leur activité se borne presque au transport des vins. Tous les ports situés entre le Rhône et la côte d'Espagne ont à souffrir de l'envahissement des sables, et celui de Cette est le seul qu'on mette, à grands frais, à l'abri de ce grave inconvénient. Les autres sont un peu négligés, et la plupart des ingénieurs français le regrettent, surtout en ce qui concerne Port-Vendres, dont les avantages naturels sont très-considérables. Toutefois un port militaire y a été creusé, à côté du port marchand, et l'ouverture récente du chemin de fer de Perpignan à Barcelone y provoque déjà un surcroît de transit qui forcément attirera sur Port-Vendres l'attention de l'État. De plus une ligne de bateaux à vapeur relie maintenant Port-Vendres à Alger. Les deux ports et la rade qui les précède, parfaitement abritée des vents et profonde de 13 mètres, peuvent contenir 500 navires de haut bord.

La beauté de la plage amène chaque année à Port-Vendres un assez grand nombre de baigneurs, qui trouvent à faire dans les environs d'agréables promenades.

Port-Vendres est assez pauvrement bâti, mais sa principale place est ornée, depuis 1786, d'un grand obélisque de marbre, érigé sous Louis XVI, à la suite de grands travaux exécutés au port marchand. Malheureusement cette belle pyramide est nue aujourd'hui : les quatre magnifiques bas-reliefs en bronze qui en décoraient le piédestal furent enlevés pendant la Révolution et envoyés à la refonte. On apprit en 1841 qu'ils existaient encore, et Perpignan s'empressa de les racheter pour les placer dans son musée, où ils se trouvent depuis lors.

A. Saint-Paul.



Il est toujours accueilli par un doux sourire. (P. 323, col. 1.)

LE NEVEU DE L'ONCLE PLACIDE[1]

TROISIÈME PARTIE[2]

L'HÉRITAGE DU VIEUX COB

XLI

L'opinion générale est que M. Charlier se doit à lui-même d'épouser Miss de Randal, aussitôt que Miss de Randal sera en âge de se marier. — Deux mariages. — Retour en France.

Miss Molly cependant avait repris le journal et le lisait tout bas, en attendant que l'émotion générale se fût un peu calmée. Tout à coup, ses manières changèrent complétement, et l'expression de la pitié fut remplacée par un sourire étrange.

« Rassurez-vous, dit-elle en étendant la main, miss de Randal a été blessée, c'est vrai, mais pas mortellement, il s'en faut de beaucoup. »

Et elle reprit sa lecture.

« Tout le monde s'était retourné dès le premier coup de feu; mais les trois détonations se suivirent si rapidement, que personne ne fut en mesure d'intervenir avant la troisième. Miss de Randal, couverte de sang, était encore debout en face du meurtrier. M. Charlier se jeta sur lui et le désarma. Jusque-là il ne s'était pas aperçu que Miss de Randal était blessée. Quand il se retourna aux cris de M[me] de Randal, et qu'il vit ce qui s'était passé, il devint plus pâle que Miss de Randal. « Emmenez-le, dit-il, en désignant le prisonnier, pour que j'échappe à la tentation de le tuer, après ce qu'il vient de faire. » Alors, les yeux pleins de larmes, il mit un genou en terre, prit Miss de Randal dans ses bras, et la transporta dans l'appartement du directeur.

» Miss de Randal n'avait pas perdu connaissance; elle trouvait dans son courage héroïque et dans sa vive affection pour les siens le courage de rassurer ses parents et ses amis. Comme elle avait perdu beaucoup de sang, ses forces la trahirent, et elle eut plusieurs syncopes qui épouvantèrent les médecins. M. de Randal, mandé par dépêche, amena de Chicago l'illustre D[r] Ligonius. Tout le monde en Amérique connaît le D[r] Ligonius; tout le monde sait qu'il n'est pas tendre pour ses confrères. A peine entré dans la chambre où l'on avait couché Miss de Randal, il se moqua des craintes des autres médecins et chirurgiens de Milwaukee, et leur reprocha durement d'avoir alarmé la famille mal à propos. La balle, entrée dans les chairs du bras, un peu au-dessous du poignet, avait contourné le bras, et était ressortie entre le coude et la saignée du bras. Elle n'avait pu entraîner avec elle aucun débris d'étoffe, puisque la manche du vêtement de miss de Randal était intacte à l'endroit du poignet. « Pas de balle à extraire, pas de fièvre; un sujet jeune, courageux et bien constitué; guérison assurée à bref délai »: tel est le verdict du D[r] Ligonius. »

« Qu'est-ce que je vous disais tout à l'heure?

1. Suite et fin. — Voy. pages 1, 17, 33, 49, 65, 81, 97, 113, 129, 145, 161, 177, 193, 209, 225, 241, 257, 273, 289 et 305.
2. Voy. la première partie, vol. X, pages 97 et suivantes; et la deuxième partie, vol. XII, pages 209 et suivantes.

s'écria la belle Miss Molly en interrompant sa lecture. Vous voyez, pa, que ce n'était guère la peine de dire: « Pauvre enfant! quel malheur! » Le malheur n'est pas grand et l'enfant ne sera pas pauvre. Et vous, ma, vous auriez eu tort de mourir de chagrin aussitôt après le coup de revolver, cela vous aurait privée d'un grand plaisir, celui de voir une de vos filles épouser un millionnaire!

— Qu'entendez-vous par ces paroles? demanda majestueusement Mistress O'Flaniggan.

— Oh! ma! s'écria irrévérencieusement Miss Polly, comment pouvez-vous le demander? N'est-il pas clair comme le jour que M. Charlier, à moins d'être le dernier des misérables, ne peut se dispenser d'épouser Miss de Randal, après qu'elle a exposé sa vie pour sauver la sienne? Molly, c'est bien cela que vous vouliez dire, n'est-ce pas?

— Parfaitement cela, répondit Miss Molly; et, en vérité, il faut que ma soit bien jeune...

— Miss Molly, respectez votre mère! s'écria M. O'Flaniggan avec une énergie surprenante.

— Oui, pa, répondit tranquillement Miss Molly.

— Prêchez d'exemple, dit sèchement Mistress O'Flaniggan à son seigneur et maître. Comment voulez-vous que des filles, surtout des filles d'un caractère indépendant, respectent leur malheureuse mère, quand elles la voient fouler aux pieds tous les jours devant le foyer de famille?

— Ma, dit la belle Miss Molly, toujours de son même ton tranquille, pa est incapable de fouler aux pieds qui que ce soit, et vous moins que personne. Ce n'est pas sa faute si Miss de Randal est tombée sur une chance que vous auriez peut-être souhaitée pour une de vos filles. Ne vous fâchez pas, ma, ajouta-t-elle en lui passant son bras autour du cou; il n'est pas défendu à une mère prévoyante de songer à l'établissement de ses filles.

— Grande folle, dit à demi-voix la mère prévoyante, subitement radoucie par les caresses de sa fille, vous auriez bien pu vous taire, au moins devant votre petite sœur Kate.

— Je désirerais savoir, dit la grande folle à l'oreille de sa mère, si Miss de Randal est brune ou blonde. Les cartes m'ont dit plusieurs fois de me défier d'une dame brune. Je suis décidément sûre que Miss de Randal est brune. Pa! ajouta-t-elle en s'adressant à M. O'Flaniggan qui, dans son innocence, ne comprenait rien à tout ce verbiage et ouvrait de grands yeux.

— Oui, ma chère, répondit-il avec complaisance.

— Connaissez-vous quelque jeune millionnaire à qui l'on pourrait sauver la vie en exposant la sienne, de manière à n'être ni tuée, ni défigurée?

— Non, ma chérie, je n'en connais point.

— Je le pensais bien, reprit-elle en riant. Pa!

— Oui, ma chérie.

— Est-ce que le neveu de M. Poinsett vous demande toujours de mes nouvelles?

— Oui, oui, le pauvre garçon.

— Si vous l'invitiez à venir prendre le thé, poursuivit-elle avec un regard malicieux, pensez-vous qu'il viendrait?

— S'il viendrait! dit M. O'Flaniggan avec emphase. Il me fait de la peine; pas plus tard que ce matin...

— On ne vous demande pas de confidences, dit Miss Molly en lui mettant la main sur la bouche.

— Alors tu te déciderais... dit Mistress O'Flaniggan en lui prenant les deux poignets et en la regardant bien en face.

— Je me déciderais et même je suis toute décidée. Pa, ce n'est pas la peine de lui répéter ce que je dis là. J'ai réfléchi, je suis décidée.

— Hé bien, ma foi, tant mieux, dit franchement Mistress O'Flaniggan.

— Sans compter que nous ferons l'économie d'un plateau et d'une théière, à moins que la blonde Polly n'ait en vue quelque nabab.

— Je ne comprends pas bien, ou plutôt je ne comprends pas du tout ce que le plateau et la théière viennent faire là-dedans? dit le naïf M. O'Flaniggan.

— Il n'est pas nécessaire que vous compreniez, dit la belle Molly, les hommes sont trop sages pour comprendre certaines choses, n'est-ce pas, ma?

— Mon amour, vous voulez dire trop prosaïques, reprit Mistress O'Flaniggan, qui ne perdait jamais une occasion de faire sentir à son mari qu'il appartenait à un ordre de créatures inferieures.

M. O'Flaniggan, avec une bonne grâce parfaite, se résigna à son rôle de créature inférieure. Le lendemain, en allant faire son invitation au jeune M. Poinsett, il se fit un devoir d'aller informer M. Alfanègre du danger auquel venait d'échapper le neveu de son bienfaiteur, et du rôle important qu'avait joué miss de Randal dans cette circonstance critique. M. Alfanègre, qui ne connaissait ni la belle Molly, ni la blonde Polly, se rencontra cependant avec ces deux dames dans la conclusion qu'il tira du récit des événements. « Ça finira par un mariage! » dit-il gravement à M. O'Flaniggan.

M. Crumpet, qui avait vu le monde et connaissait le cœur humain, se permit quelques petites objections; non qu'il fût disposé à nier l'importance du service, ni à douter de la reconnaissance d'Émile; mais il trouvait l'héroïne un peu bien jeune pour le rôle auquel on la destinait. Mistress Crumpet, qui n'était point romanesque, fut cependant de l'avis de l'oncle Alfa. « C'est, dit-elle, un joli défaut que la jeunesse, et dont on se corrige tous les jours: on n'a que la peine d'attendre et de se laisser vivre. »

Elle eût peut-être développé davantage ce thème aimable et poétique, si elle n'eût été arrêtée par cette considération qu'il n'est pas prudent d'exalter la jeunesse aux dépens de l'âge mûr, lorsque l'on a secrètement formé des projets d'union entre deux personnes qui ne sont plus de la première jeunesse. Oui, Mistress Crumpet avait formé le projet d'unir les destinées d'Alfanègre à celles d'une sœur à elle,

Miss Belinda, jeune personne de cinquante ans sonnés, qui avait vieilli dans un long célibat, quoiqu'elle fût douée des qualités les plus solides. Il y avait place pour le nouveau ménage dans la maison des Crumpet, et M. Alfanègre, quoique marié, ne cesserait pas d'être l'auxiliaire de M. Crumpet et l'oncle de Bob.

Le coup de revolver d'un fou avait coupé court à toutes les fantaisies voyageuses du hardi gentleman. En effet, comment le gentleman le plus hardi pourrait-il se lancer à travers le vaste continent américain, lorsqu'il lui est impossible, absolument impossible, de passer plus de deux heures de suite sans aller frapper à la porte d'une certaine petite chambre, où il est toujours accueilli par un doux sourire et par le regard reconnaissant de deux yeux auxquels la souffrance a donné quelque chose de si touchant? Tout le temps qu'Émile ne passe pas avec Marthe, il le passe avec ses livres, et toutes les fois qu'on ne le trouve pas penché sur ses livres, on peut de confiance l'aller chercher dans la chambre de Marthe. M. de Randal termine les travaux qu'il a commencés, achève les études qui lui sont nécessaires, et s'occupe déjà, du moins sur le papier, de la future usine où l'on fondra des canons d'acier. Sur ses indications, on s'occupe de l'achat des terrains. La nouvelle usine s'élèvera à Luçay, sur les confins du Berry et de la Touraine.



Ces lettres fournirent un texte aux commentaires. (P. 324, col. 2.)

Vers la fin d'avril, Marthe est complétement guérie; les affaires de la succession Cob sont terminées, y compris la constitution d'une rente viagère pour le fidèle Potomac; M. de Randal a terminé ses études préparatoires; Rose-Cottage est sous-loué pour la fin du bail; sur les instances d'Émile, Top a été placé dans la maison de *dry-goods* de Forkham et Cie; M. King a formellement promis de veiller sur lui et de le « faire marcher droit ». L'oncle Placide est rassuré sur le sort d'Alfanègre, car il peut constater, par les éloges de Mister et de Mistress Crumpet et par l'amitié de Bob, qu'Alfanègre est devenu un membre utile et honorable de la société, et que le cœur s'est éveillé en lui. Au moment de se séparer de lui, Alfanègre le charge de toutes ses amitiés pour le vieux Combaleuf, et pour Bertrand, l'homme à la tête de bois; il joint à ce message affectueux quelques petits paquets qui contiennent des « babioles comme souvenirs ». Au dernier moment, une vive discussion s'élève entre M. Clodion et son ancien valet de chambre. Alfanègre veut absolument rendre à monsieur les cinq cents francs qu'il a « empruntés » à monsieur. Monsieur refuse obstinément de les recevoir, « vu qu'ils ne sont pas à lui ». Alfanègre déclare qu'il ne se sentira pas réhabilité tant qu'il n'aura pas rendu les cinq cents francs; monsieur se défend avec moins d'énergie. Monsieur capitule, quand Alfanègre lui dit, la rougeur sur le front : « Monsieur, si vous ne voulez pas les garder, remettez-les à M. le curé de Saint-Paul; pendant plus de trente ans que j'ai vécu sur la paroisse, je n'ai pas donné un centime à un pauvre!

— Très-bien! Alfanègre, oh! cela, c'est très-bien, répond M. Clodion en lui serrant la main.

— Maintenant, monsieur, dit Alfanègre, d'un air à la fois embarrassé et solennel; maintenant que j'ai la conscience nette et l'assurance de votre estime, il faut que je vous dise une chose que je n'aurais jamais osé vous dire sans cela. Mme Crumpet a une sœur, monsieur, une sœur d'un certain âge, monsieur, une dame très comme il faut. Mme Crumpet a pensé à moi; elle m'a fait l'honneur de penser à moi pour... pour être le mari de sa sœur. Je vous le dis, monsieur, non pas seulement parce que c'est mon devoir et mon plaisir de vous faire savoir ce qui peut m'arriver d'heureux; je vous le dis aussi, parce que vous m'avez connu tel que je n'aurais pas dû être ; vous serez heureux d'apprendre qu'il y a dans ce pays-ci une personne de plus pour veiller sur moi et m'empêcher de redevenir ce que j'ai été, si l'envie m'en reprenait. Miss Belinda est une maitresse femme : voilà ce que je voulais vous dire, monsieur. Il y a des gens qui rient du mariage, et qui ne manqueront pas de dire : « Alfanègre se marie, à son âge, c'est bien fait, c'est sa punition pour toutes les sottises qu'il a faites. » J'ai été de ces gens-là, monsieur, et j'ai ri comme les autres, et j'ai dit les mêmes sottises que les autres. Dans ce temps-là, je ne savais pas ce que c'est qu'un bon ménage; je n'avais pas vécu à côté de M. et de Mme Crumpet. Si l'on rit de moi, ce sera bien fait, ce sera ma punition pour avoir ri des autres. Mais vous, monsieur,

je sais que vous direz : « Voilà ce vaurien d'Alfanègre tiré d'affaire, maintenant qu'il n'est plus seul. »

L'oncle Placide croyait rêver en entendant des paroles si sages sortir de la bouche de ce vieil étourneau, dont il n'avait consenti à faire son valet de chambre que par un sentiment de pitié et de commisération.

« Je vous félicite de tout mon cœur, dit-il d'un ton ému ; je sais aussi bien que vous combien il est triste de vivre isolé ; plus j'avance dans la vie, plus je sens que l'homme n'est pas fait pour rester seul.

— M. Émile se mariera de bonne heure, dit doucement Alfanègre, et alors vous ne serez plus seul. »

La veille du départ, l'oncle et le neveu allèrent remercier M. O'Flaniggan des services qu'il leur avait rendus. M. O'Flaniggan leur fit part du mariage de miss Molly O'Flaniggan avec M. Poinsett *junior;* mais il n'insista pas pour qu'ils vinssent prendre le thé le soir. Quelqu'un vint à leur place, ce fut le commis d'un des grands orfèvres de New-York. Quand on ouvrit en famille la boîte qu'il avait remise ès mains de M. O'Flaniggan, on y trouva un élégant service d'argenterie, avec la carte de M. Clodion et celle de M. Charlier, et les compliments de ces messieurs sur le mariage de miss Molly.

La traversée de New-York au Havre se fit dans des circonstances si favorables, que miss Mac-Bokum elle-même échappa aux atteintes du mal de mer.

Bertrand, prévenu par dépêche, avait fait mettre la vieille maison de la rue Saint-Antoine en état de recevoir les voyageurs. Les dames de Randal s'y installèrent en attendant que M. de Randal eût trouvé et aménagé un logement convenable à Luçay. Il n'avait fait que toucher barres à Paris, tant il avait hâte de faire commencer les travaux.

Émile rentra courageusement au lycée Charlemagne, où ses camarades lui firent une ovation pour sa belle conduite pendant la guerre.

A la fin de l'année, il se présenta à Saint-Cyr, malgré les protestations indignées de M. de Randal, et fut reçu dans un très-bon rang.



XLII

Deux lettres d'invitation, avec commentaires.

Dans la seconde moitié du mois de mars 1879, les amis et connaissances de la famille de Randal, de M. Clodion et de son neveu, reçurent, sous enveloppe non cachetée, deux lettres pliées l'une dans l'autre, suivant l'usage. L'une de ces lettres dit :

« Monsieur Clodion, ancien sous-directeur au ministère des Formalités, chevalier de la Légion d'honneur, a l'honneur de vous faire part du mariage de monsieur Emile Charlier, capitaine d'état-major, avec mademoiselle Marthe de Randal. »

On lit sur la seconde :

« Monsieur de Randal, directeur des fonderies de Luçay, officier de la Légion d'honneur, et madame de Randal, ont l'honneur de vous faire part du mariage de mademoiselle Marthe de Randal, leur fille, avec monsieur Émile Charlier, capitaine d'état-major. »

Les deux lettres prient les amis d'assister à la bénédiction nuptiale qui sera donnée aux jeunes fiancés en l'église Saint-Pierre de Luçay.

Ces deux lettres, comme toutes les lettres du même genre, fournirent pendant quelques jours un aliment à la conversation et un texte aux commentaires des amis et des simples connaissances.

« Capitaine d'état-major à vingt-quatre ans ! dit un élégant à un autre élégant, qu'il vient de rencontrer sur le boulevard ; on voit bien qu'il est millionnaire : les millionnaires ne font pas antichambre.

— Vous oubliez, répondit l'élégant numéro 2, que Charlier est entré septième à Saint-Cyr, et qu'il en est sorti le premier ; vous oubliez qu'il est entré le premier à l'École d'état major, et qu'il en est également sorti le premier ; vous oubliez qu'il se battait en 1870, pendant que nous mangions des oranges à Nice

— C'est égal, répond l'élégant numéro 1, en mâchonnant son cigare, capitaine d'état-major à vingt-quatre ans ! »

Et il reprend sa promenade en maugréant contre les millionnaires « qui ne font pas antichambre ».

Dans une soirée de gens graves, un monsieur grave demande à un autre monsieur grave : « Depuis quand Randal est-il officier de la Légion d'honneur ? Où a-t-il pêché cette rosette-là ? »

Cette question prouve que l'on peut être à la fois grave et mal informé. L'homme grave numéro 2 lève les sourcils, et dit d'un ton bourru : « Ah çà ! d'où sortez vous ? Vous n'avez donc pas lu le Livret des récompenses de l'Exposition universelle ? Randal a eu deux médailles d'or pour les fonderies de Luçay. Au commencement de 1871, Luçay était un village de quarante feux. Randal a bâti les fonderies ; il occupe huit cents ouvriers ; il attrape deux médailles d'or, et vous vous étonnez de voir la rosette à sa boutonnière.

— C'est égal, reprend l'homme grave numéro 1, il n'en est pas moins vrai qu'il est de six promotions après mon beau-frère.

— Oui, mais il a créé les fonderies de Luçay.

— Avec des millions, ce n'est pas bien malin ; et encore des millions qui ne sont pas à lui.

— Oui, mais son talent, son entente des affaires, son activité, sa découverte pour fabriquer de l'acier à bon marché, c'est bien à lui.

— Sa découverte! elle est vieille comme Hérode. Mon beau-frère dit qu'il la connait depuis des siècles.

— Il a eu bien grand tort de ne pas l'exploiter. »

Les dames qui ont des filles à marier sont quelquefois terribles.

« Dites-moi, chère amie, vous qui connaissez ces Randal, est-ce vrai qu'ils sont gueux comme des rats?

— Ils ne sont pas millionnaires, mais ils ne sont pas gueux comme des rats.

— N'importe, ce petit Charlier a fait une sottise de prendre une fille pauvre sous prétexte qu'elle est jolie. La beauté passe, l'argent reste. Franchement, il aurait pu trouver mieux. »

La dame qui tient ce langage a une fille laide et riche. Une autre dame, qui a une fille jolie et pauvre, prétend que Marthe est laide.

« Pardonnez-moi, madame, c'est une grande et belle personne.

— J'entends bien; mais elle a un bras difforme, n'est-ce pas?

— Vous vous trompez, madame; il est vrai qu'étant petite fille elle a reçu dans le bras une balle de revolver; mais tout ce qui lui reste de cette blessure, ce sont deux petites mouchetures blanches, l'une au poignet, l'autre au-dessus du coude.

— C'est une Américaine, n'est-ce pas?

— Pas le moins du monde, c'est une Française comme vous et moi.

— J'entends bien; je veux dire qu'elle a reçu une éducation américaine.

— Elle a juste passé trois mois en Amérique.

— Le temps de prendre les mauvaises habitudes américaines, de tirer le pistolet, témoin cette blessure, qui en est une preuve bien évidente.

— Elle n'a jamais tenu un pistolet de sa vie. Cette blessure, elle l'a reçue en détournant la main d'un misérable qui allait tirer sur M. Charlier.

— Cette conduite, dans tous les cas, est contraire à la modestie; c'est s'afficher que de. .

— Hé, madame! elle avait huit ans à cette époque-là.

— N'importe! »

L'ancien collègue de M. Clodion, le directeur du personnel au ministère des Formalités, vient lui faire ses compliments, après avoir reçu les deux lettres.

« Dites-moi, mon cher collègue, quel âge a donc la mariée?

— Seize ans, juste.

— Est-ce que ce mariage n'aurait pas pu attendre encore deux ou trois ans?

— Je me fais vieux, mon cher collègue, et je voulais voir marier ces enfants-là avant de mourir.

— Très-bien, c'est un sentiment que je suis d'âge à comprendre; mais vous, qu'est-ce que vous devenez au milieu de tout cela?

— Moi, dit l'oncle Placide d'un ton allègre, je m'attache aux enfants et je les suis.



Il la transporta dans l'appartement du directeur. (P. 321, col. 2.)

— De garnison en garnison?

— De garnison en garnison.

— Permettez-moi de vous le dire, mon cher collègue, je suis aussi surpris de vous entendre tenir ce langage que de vous voir cette barbe au menton.

— Pourquoi donc? demanda l'oncle Placide en passant machinalement la main sur la barbe incriminée.

— Je vous ai toujours connu des goûts si sédentaires !...

— Vous oubliez, mon cher collègue, que depuis ce temps-là j'ai traversé deux fois l'Atlantique.

— Pas pour votre plaisir, je suppose.

— Non, c'est vrai. Mais une fois dans le pays, le goût des voyages m'est venu. J'ai couru à droite et à gauche uniquement pour mon plaisir. J'ai cru même un instant que ma vraie vocation était de voyager. Je vous surprendrais bien si je vous disais les projets que j'avais formés, et si je vous avouais que j'ai un peu murmuré intérieurement d'être obligé d'y renoncer. Mais j'ai reconnu depuis que j'avais murmuré à tort, et que la Providence n'avait jamais eu l'intention de faire de moi un grand voyageur.

— Et quelles etaient, selon vous, mon cher collègue, les vues de la Providence en vous envoyant où vous ne vouliez pas aller, et en vous en rappelant lorsque vous commenciez à vous y plaire?

— Elle voulait tout simplement m'aguerrir et me rendre capable de suivre mes enfants partout où il leur plaira d'aller.

— Vous êtes tout entier dans cette explication, mon cher collègue, et quand bien même vous auriez au menton une barbe de sapeur, je vous reconnaîtrais encore. Tel vous étiez, tel je vous retrouve, prenant toujours les choses par le bon côté. Savez-vous comment on vous appelait là-bas au ministère?

— Ma foi non!

— L'avocat de la Providence! »

J. Girardin.

LES TROIS CHEVEUX DU DIABLE

Un roi des pays lointains, se promenant un jour avec un de ses ministres, rencontra une bohémienne qui disait la bonne aventure. Il lui ordonna de dire la bonne aventure à son ministre. La bohémienne, après avoir examiné les lignes de la main de celui-ci, lui dit :

« Heureux ministre, tu auras un fils qui sera le roi de ce pays ! »

Le roi, tout surpris, paya la bohémienne et s'en revint la tête basse et tout triste. Ce que voyant, le ministre eut des craintes, et il se promit que s'il avait jamais un fils il n'en ferait rien savoir au monarque.

Et voilà qu'au bout d'un certain temps le ministre eut un fils. Il le fit aussitôt cacher, mais pas assez vite pour que le roi n'en eût pas connaissance. Celui-ci fit enlever l'enfant en secret, l'enferma dans une caisse bien clouée, et le jeta dans un ruisseau qui passait près de là.

La caisse fut entraînée le long du ruisseau et vint tomber dans le bassin d'un moulin. La meunière, qui lavait en ce moment son linge, voyant la caisse si jolie et pensant qu'elle pouvait renfermer quelque trésor, appela son mari et retira la caisse de l'eau. Quelle fut la surprise des deux époux lorsqu'ils découvrirent dans l'intérieur un enfant si gentil et si gracieux ! Comme ils n'avaient pas d'enfants, ils résolurent d'adopter celui-ci, et, après lui avoir procuré une nourrice, ils l'appelèrent Moïse, en souvenir de la manière dont ils l'avaient découvert.

Le petit Moïse croissait en bonté et en beauté, aimé de tous ceux qui l'approchaient, et ses parents adoptifs n'osaient pas dire d'où ils le tenaient. Mais un jour le roi, allant à la chasse, passa devant le moulin, et, charmé par la beauté de l'enfant, il se fit raconter son histoire. Dès qu'il l'eut connue, il fut vivement contrarié ; mais, sans laisser rien paraître, il dit à la meunière que l'enfant lui avait beaucoup plu et que, si elle voulait bien le lui confier, il le rendrait riche pour toute sa vie. La meunière eut de la peine à y consentir, car elle aimait beaucoup le petit Moïse, mais à la fin, voyant l'avenir que le roi promettait à l'enfant, elle finit par le lui confier.

Quand ils furent rendus au palais, le roi dit à Moïse que c'était lui qui devait lui voler sa couronne et que c'est pour cela qu'il avait tenté de le tuer; mais il consentirait à lui faire grâce de la vie s'il allait en enfer et s'il lui en rapportait trois cheveux du diable. L'enfant fut surpris de cette proposition, mais, comme le roi le menaçait de mort s'il n'accomplissait immédiatement ses ordres, il prit le chemin de l'enfer, quoiqu'il ne sût comment faire pour y arriver.

Il marcha, marcha sans cesse, et il finit par arriver devant une maison dont le maître lui dit qu'il ne le laisserait pas aller plus loin avant qu'il lui eût expliqué comme quoi un de ses poiriers, qui produisait autrefois des poires d'or, n'en produisait plus d'aucune sorte. L'enfant lui répondit qu'il ne pouvait pas lui en donner la raison, mais qu'il le ferait à son retour de l'enfer, où il allait. Et ainsi on le laissa passer.

Il marcha, marcha sans cesse, et il arriva à une autre maison où on lui dit qu'il n'irait pas plus loin s'il n'expliquait pas pourquoi un puits, qui était autrefois rempli de vin, n'avait même plus une goutte d'eau. L'enfant les pria de le laisser passer, en leur promettant une réponse à son retour de l'enfer, où il allait.

Il marcha, marcha sans cesse, et il arriva sur le bord d'une profonde rivière, dont les flots noirs et soulevés lui firent peur. Le nocher, qui conduisait d'une rive à l'autre, lui dit qu'il ne le ferait pas

passer s'il ne lui indiquait le moyen de laisser sa barque et d'aller vivre parmi les hommes. L'enfant lui répondit qu'il lui rendrait réponse au retour de l'enfer.

Quand il fut de l'autre côté de la rivière, il se trouva en face de la porte de l'enfer. Il frappa, et aussitôt la grand'mère du diable vint lui ouvrir. Celle-ci, le voyant si jeune et si gentil, en eut pitié et le pria de s'en retourner, car si son petit-fils le voyait, il serait perdu. Mais l'enfant lui raconta son histoire, et la bonne vieille, le prenant à gré, lui dit de ne pas s'effrayer et qu'elle lui donnerait les trois cheveux du diable. Elle prononça la formule : « Devenez fourmi! », et l'enfant, changé en fourmi, fut caché par elle dans un pli de sa jupe. Elle appela alors le diable et lui dit que s'il avait sommeil elle lui chanterait une de ses jolies chansons, et le diable, mettant la tête sur les genoux de sa grand'mère, s'endormit profondément.

A peine endormi, la grand'mère lui arracha un cheveu. Le diable se réveilla aussitôt en criant pourquoi on lui arrachait ainsi les cheveux, mais la vieille lui répondit :

« Tu rêvais sans doute qu'il y avait dans une maison un poirier qui produisait autrefois des poires d'or, et qui n'en produit plus maintenant d'aucune sorte.

— Parbleu! répondit le diable, il y a dans le tronc un dragon qui les mange toutes. Qu'on tue le dragon, et le fruit reviendra. »

Et la vieille se remit à chanter, et le diable se rendormit. Aussitôt, nouveau cheveu arraché ; le diable se réveilla en hurlant : « Pourquoi m'avez-vous arraché un cheveu ?

« C'est, dit la grand'mère, que tu rêvais qu'un puits donnait autrefois du vin, tandis qu'il ne donne même plus de l'eau.

— Qu'on tue le serpent qui le boit, et le vin reviendra. »

La vieille se remit à chanter des chansons de plus en plus belles, et le diable se rendormit. Aussitôt elle lui arracha un autre cheveu, et le diable, se réveillant, lui dit :

« Cette fois vous ne me direz pas que vous ne m'avez pas arraché un cheveu!

— Ne le crois pas, répondit la grand'mère ; tu rêvais assurément que le nocher qui passe les hommes d'un monde à l'autre voudrait abandonner son poste et qu'il ne sait comment faire.

— Est-il bête! repartit le diable; quand il aura quelqu'un dans sa barque, qu'il l'y laisse et qu'il s'enfuie. »

Ainsi dit, le diable s'éloigna et la vieille revint vers la porte. Quand elle fut près : « Sois homme ! » dit-elle, et le petit garçon reparut. Elle lui donna les trois cheveux du diable, en lui rappelant les réponses.

Le petit garçon partit. Quand il fut arrivé au bord de la rivière, le nocher ne voulut pas le faire passer avant qu'il lui eût donné la réponse promise.

« Faites-moi passer et je vous la dirai aussitôt. »

Le nocher fit force de rames jusqu'à ce qu'il fût sur l'autre bord, et il aida l'enfant à descendre. Celui-ci lui dit :

« Dès qu'une personne sera dans votre barque, laissez-la à votre place, sautez à terre et vous redeviendrez homme. »

Le nocher, plein de joie, lui donna deux sacs d'or. L'enfant, continuant à marcher, arriva à la maison du puits. Dès qu'il l'eut vu, le maître lui dit qu'il ne le laisserait pas passer avant d'avoir eu la réponse :

« Il y a dans le puits un serpent qui boit le vin, et cela durera tant que vous ne l'aurez pas tué. »

Le maître descendit dans le puits, tua le serpent, et aussitôt le puits se remit à donner du vin. Dans sa joie, le maître donna à l'enfant deux ânes chargés d'or et d'argent.

Celui-ci se mit en marche et arriva devant l'autre maison, où on ne voulut pas d'abord le laisser passer :

« Tuez le dragon qui est caché dans le tronc, et aussitôt le poirier aura des fruits. »

Le dragon fut tué, et l'enfant reçut en récompense deux mulets chargés d'or et de pierres précieuses. Il s'en alla avec tous ses trésors au palais du roi. Celui-ci, émerveillé par la vue de ces richesses, le reçut avec mille démonstrations de joie et le pria de raconter comment il les avait acquises. Moïse lui raconta toute son histoire sans se faire tirer l'oreille.

Le roi, dans l'espoir de s'enrichir aussi, résolut d'aller chercher à son tour les trois cheveux du diable. Prenant le même chemin que Moïse, il n'aperçut rien avant d'être arrivé au bord de la rivière, où il rencontra le nocher. Celui-ci le fit entrer dans sa barque, et aussitôt, suivant les conseils de l'enfant, il sauta à terre et laissa le roi s'escrimer avec ses rames.

Cependant on commençait à s'apercevoir de l'absence du roi. Ses sujets apprirent à la fin qu'il était allé à la recherche des trois cheveux du diable. Mais, ne le voyant pas revenir, les sages et les savants du royaume, enchantés de l'intelligence et du savoir de Moïse, furent d'avis de le proclamer roi. Ce qui fut accompli au milieu des réjouissances publiques.

CHARLES RAYMOND.

LES TROMBES

« Parmi les grands météores qui viennent troubler l'ordre apparent et l'harmonie de la nature, dit le météorologiste Peltier, parmi les grands phénomènes qui portent la terreur et la désolation où ils apparaissent, il en est un qui se fait remarquer

par ses formes bizarres et gigantesques, par les forces étrangères auxquelles il paraît obéir, par les lois inconnues et en apparence contradictoires qui le règlent, enfin par les désastres qu'il occasionne. Ces désastres sont eux-mêmes accompagnés de circonstances particulières si étranges, qu'on ne peut confondre leurs causes avec les autres météores funestes à l'humanité. Ce météore si menaçant, si extraordinaire, et heureusement si rare dans nos



Trombe marine. (P. 330, col. 1.)

contrées, est celui que les Français désignent maintenant d'une manière générale par le mot *trombe*. »

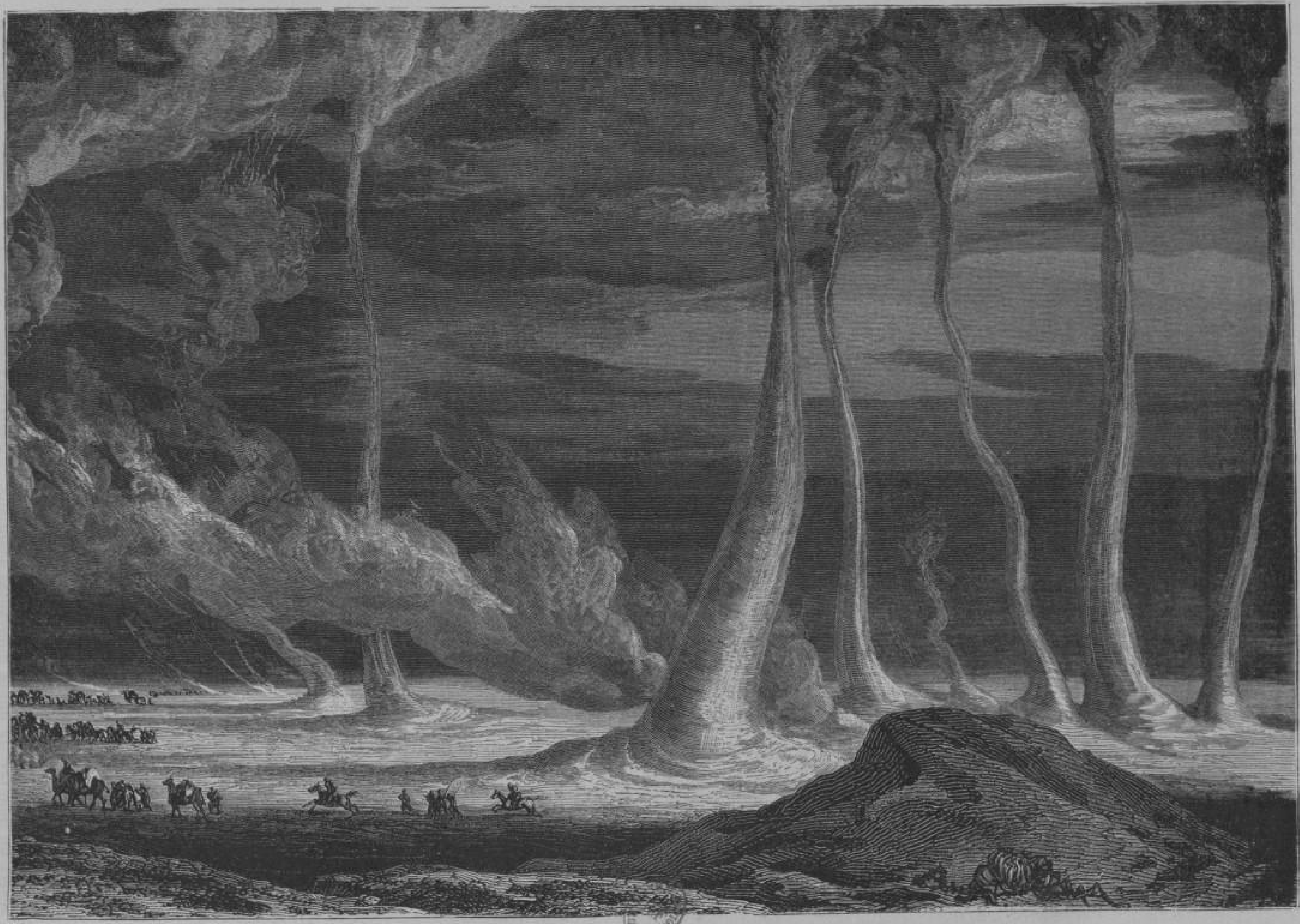
Les trombes sont des phénomènes de peu d'importance comparés aux cyclones[1]; mais, comme ces grands météores, elles sont dues à la rencontre de deux masses d'air plus ou moins considérables qui viennent se frapper obliquement.

Toutefois les trombes ne tournent pas uniformément dans un sens invariable pour chaque hémisphère, car elles ne sont pas causées, comme les ouragans, par la lutte de deux vents réguliers, et peuvent naître du conflit de tous les courants d'air, soit normaux, soit variables, qui parcourent la surface de la terre.

Qui de vous, voyageant par une chaude journée sur une route poussiéreuse, n'a vu tout d'un coup s'élever, sous l'effet d'une légère brise, quelque trombe en miniature qui entraîne dans sa course le sable du chemin et enlève les feuilles ou débris qu'elle rencontre ?

« Aujourd'hui, dit M. Flammarion, nous pouvons désigner exactement la nature et le caractère de ces météores, en disant qu'une trombe est une colonne d'air pivotant ordinairement avec rapidité sur elle-même et se mouvant d'une translation relativement lente, puisqu'on peut la suivre à la marche. Les trombes n'ont souvent que quelques mètres de diamètre; mais leur puissance est sans égale : elles balayent le sol suivant leur parcours, rasent les champs, les arbres, les maisons, les édifices eux-mêmes, avec une énergie telle que nul vestige n'en reste parfois après le passage de l'effrayant météore.

1. Voy. vol. I, page 254, *les Cyclones*.



Trombes dans la steppe. (P. 330, col. 1.)

Voici ordinairement comment ce phénomène prend naissance. En vertu d'une tension électrique considérable, la surface intérieure d'un nuage orageux s'abaisse vers la terre sous la forme d'un cylindre, ou mieux d'un cône, comme un grand porte-voix dont le pavillon se perd sous la nue et dont l'embouchure s'approche plus ou moins du sol ou de la surface de la mer. Ce cône renversé peut être plus ou moins développé, plus ou moins altéré, suivant l'état particulier des nuages et de la localité. Ce qui est constant, c'est un lien de vapeur entre les nuages et la terre. Au-dessous de la colonne nuageuse, une grande agitation apparaît sur la mer ou sur le sol. Sur la terre la poussière des routes, les corps légers, forment une fumée analogue. Il arrive bientôt que le tourbillon inférieur s'élève assez haut, et que la colonne supérieure descend assez bas pour qu'ils se joignent et se soudent en une seule et même colonne, plus épaisse du haut que du bas, et assez souvent transparente, comme un tube dans lequel on voit quelquefois des vapeurs monter ou descendre. Lorsque le milieu des eaux soulevées sur la mer est plus compacte, il paraît comme un pilier placé pour soutenir la colonne descendante. Enfin il se fait dans cette colonne ou trombe marine un tapage qui varie considérablement, depuis le sifflement du serpent jusqu'au bruit de lourdes charrettes courant dans des chemins rocailleux. Ce bruit est plus considérable sur terre que sur mer. »

Les trombes sont surtout fréquentes dans les vastes solitudes de l'Asie centrale. Là, ces météores soulèvent facilement les profondes couches de sable et, les entraînant en colonnes monstrueuses, engloutissent souvent les caravanes qu'elles rencontrent.

Le voyageur anglais Atkinson décrit ainsi un de ces redoutables phénomènes :

« Comme nous passions au milieu d'un espace semé d'innombrables monticules de sable, nous en vîmes tout à coup une trentaine se soulever autour de nous, s'allonger en longues colonnes elliptiques, et glisser en tourbillonnant sur le sol du désert avec les sifflements et les contorsions de serpents gigantesques qui se seraient réveillés à notre approche. Ces trombes, car ce phénomène n'était pas autre chose, variaient en diamètre de six à huit mètres ; les plus petites avaient de vingt à trente pieds de haut, quelques-unes atteignaient cent pieds ; une enfin, qui absorbait dans son tourbillon tout ce qu'elle approchait, s'élevait à près de deux cents pieds. On eût dit, à les voir s'inclinant, se redressant et se croisant dans l'espace au milieu d'une atmosphère de poussière, des monstres antédiluviens sortant de leur couche géologique et rentrant dans l'activité fébrile de l'existence. Mais bientôt, les forces atmosphériques qui les avaient soulevées venant à s'épuiser, nous vîmes ces trombes s'affaisser l'une après l'autre et reformer sur la face du désert un nombre de dunes mouvantes identiquement pareil à celui d'où elles étaient sorties. »

Sur mer, les trombes sont d'autant plus dangereuses qu'elles se forment souvent au milieu des tempêtes. On dit que des navires menacés par un de ces météores ont réussi à détruire à coups de canon cette colonne mouvante de vapeurs et à rétablir ainsi l'équilibre dans l'atmosphère. La chose est possible, quoique douteuse ; mais lorsque la trombe a des dimensions considérables, le passage d'un boulet à travers les vapeurs tourbillonnantes ne peut avoir que des résultats bien passagers.

P. Vincent.

LA VILLE DES SINGES

Quelques-uns de nos lecteurs qui ont bien voulu suivre les aventures du *Charmeur de serpents* me demandent si la description d'Amba, la ville des singes, n'est qu'une fiction ou repose sur quelques faits réels.

La ville existe, son nom est bien Amba, corrompu aujourd'hui en Amber, et, en décrivant ses ruines et ses palais, je n'ai fait que suivre mot à mot mes notes de voyage. Ceux qui en ont lu la relation verront que je lui ai emprunté des passages entiers, sans aucune modification.

Quant aux habitants actuels d'Amba, il me suffira d'extraire de mon récit le passage suivant :

« Quand je dis les habitants actuels, je veux parler d'une puissante tribu de singes Hanoumans, qui ont établi leur campement dans les salles désertes du Zenanah et qui règnent aujourd'hui en maîtres dans tout l'ancien harem. Si même les préjugés indiens ne protégeaient pas ces inoffensifs animaux, il serait encore difficile de les déloger d'un poste qu'ils occupent depuis de nombreuses années, et qu'ils seraient capables de défendre vaillamment. Lorsque je pénétrai pour la première fois dans le Zenanah, accompagné d'un béra du palais, notre entrée occasionna un violent tumulte ; les mères se sauvaient en emportant leurs enfants, et les mâles nous suivaient à distance respectueuse, mais en montrant d'une manière peu rassurante leurs formidables mâchoires.

» Le *langour* ou *hanouman* est le plus grand des singes qui peuplent les forêts de l'Inde ; sa taille varie de deux pieds et demi à presque quatre pieds ; il est d'une forme élancée, élégante, et d'une souplesse excessive ; sa face, très-intelligente, est dégarnie de poils, couverte d'une peau très-noire et encadrée par de longs favoris blancs ; sa fourrure est gris chinchilla sur le dos, blanche sous le ventre, d'un poil long et soyeux ; sa queue est nue, à l'exception d'une touffe à l'extrémité, et a une longueur égale au corps.

» Le langour est le singe sacré de l'Inde ; ce sont

ses tribus qui, sous la conduite d'Hanouman, roi des singes, aidèrent Rama dans la conquête de l'île de Ceylan, l'antique Lanka. Les Hindous, prenant à la lettre la description du Ramayana, qui compare à des singes les barbares alliés des Aryens, ne voient dans les langours que les descendants des soldats de Rama, et les tiennent en grande vénération.

» Ces étranges habitants du palais d'Amber m'intéressèrent beaucoup durant le séjour que j'y fis en leur voisinage : au bout de quelques jours, toute la tribu nous connaissait et nous approchait sans crainte ; des bananes, du pain et du sucre nous avaient rendus populaires.

» Les personnes qui ont vécu dans les pays où ces singes sont nombreux ont pu toutes remarquer qu'ils vivent toujours en tribus, et sous le gouvernement d'un chef; chaque tribu occupe son champ, son bois, ses ruines, qu'elle paraît considérer comme son territoire et dont elle défend jalousement l'accès aux maraudeurs étrangers. Les langours, postés sur les créneaux du Zenanah, observent la contrée ; une sentinelle voit-elle approcher un étranger, un ennemi, aussitôt elle pousse un cri rauque, et à ce signal d'alarme les créneaux se couvrent de défenseurs. Un jour, une panthère traversa le ravin et vint se promener sous les murs du Zenanah ; il fallait voir avec quelle fureur, mêlée de terreur comique, les singes insultaient du haut de leurs remparts leur terrible ennemi : longtemps après son départ, toute la troupe hurlante resta aux aguets, se livrant à mille contorsions en signe de bravade.

» Le temps étant toujours beau, nous prenions nos repas sur la terrasse du Jess Munder; à heure fixe, toute la tribu se rangeait sur le parapet touchant au Zenanah, et nous observait avec un plaisir extrême ; quel spectacle pour ces singes qu'un Parisien buvant et mangeant ! Assises au premier rang, se tenaient les guenons, chacune portant dans ses bras un joli petit singe; derrière, plus farouches, les adultes; et seul, sur le rebord du toit, trônait le vieux roi. Cette galerie était si bouffonne, et les singes observaient une telle immobilité, que j'essayai plusieurs fois d'en faire la photographie ; mais à la vue de l'objectif, qu'ils prenaient pour un nouveau genre de fusil, tous se sauvaient en hurlant.

» Le langour, animal inoffensif et facile à mettre en fuite, est un terrible adversaire lorsqu'il est blessé ou se sent en danger d'être pris ; la force de ses mâchoires est prodigieuse, et, jointe à l'agilité avec laquelle il se sert de ses bras, le rend aussi redoutable, une fois furieux, que la hyène et la panthère. »

La citation suivante, extraite aussi de l'*Inde des Rajahs* et relative au lac peuplé de crocodiles que traversent Mali et ses compagnons en se rendant à Amba, achèvera, j'espère, de convaincre mes jeunes lecteurs que, fidèle au programme que s'est tracé notre journal, je n'ai fait subir à mes héros que des aventures possibles et dans des milieux réels.

« Une route fort belle conduit de Jeypore à Amber, capitale ; on sort de la ville par la porte nord-est, et on se trouve aussitôt au milieu de délicieux jardins, dont les arbres chargés de fleurs forment au-dessus du chemin une voûte ombreuse. Les pluies ont jeté sur le sable, sur les rochers, sur les murailles même, un manteau d'un vert étincelant ; on se croirait dans un vaste parc où des pelouses seules sépareraient les bosquets. Les montagnes de la chaîne des Kalikhô forment ici un arc dont les remparts de Jeypore réunissent les deux bouts ; on a ainsi une vallée, abritée de tous côtés contre les invasions du sable, et formant un riant contraste avec ce pays brûlé. Une nullah, c'est-à-dire un torrent des montagnes, traversait cette vallée et allait se perdre dans la plaine par un étroit défilé, qui lui livrait passage à l'est. Un des princes de Jeypore eut l'idée d'arrêter la nullah en barrant le défilé, et le torrent prisonnier se transforma en un lac ravissant ; de somptueux palais, de beaux jardins, vinrent se grouper sur ses bords, et un autre Rajah créa à son tour une magnifique résidence insulaire au centre du lac. Mais il paraît que l'ingénieur qui avait fait le barrage n'avait pas pris suffisamment ses mesures ; le niveau du lac augmenta d'année en année, si bien que peu à peu il absorba les jardins les plus proches, puis les kiosques, puis les palais ; impossible de savoir où il s'arrêtera. Les propriétaires inondés avaient le remède sous la main ; une trouée dans la digue les eût débarrassés du trop plein d'eau ; soit apathie, soit superstition, ils préférèrent abandonner sa proie à l'élément perfide et allèrent se réfugier sur le ghât opposé. Le coup d'œil qu'offre aujourd'hui ce lac est tout ce qu'il y a de plus pittoresque ; les palais à demi ruinés, les salles aux colonnades de marbre à demi remplies d'eau, tout cela, entremêlé de cette végétation que l'abandon amène si vite sur les édifices, vient se refléter sur sa surface bleuâtre. Au centre s'élève le château royal, dressant lugubrement ses tours crevassées par les pîpuls ; nul n'y a mis le pied depuis la première inondation ; ses seuls habitants sont d'énormes tortues et des crocodiles.

» Ces derniers sont les vrais propriétaires du lac, et je crois qu'il est impossible dans aucun pays du monde d'en voir un aussi grand nombre réunis dans un même lieu. La haute chaussée de pierre qui conduit à Amber coupe un des angles du lac ; on peut de là étudier les sauriens tout à son aise. A peine si ces aimables animaux entendent des pas ou aperçoivent du monde sur cette route, qu'ils arrivent de tous les côtés et viennent se ranger au bord de la chaussée ; leurs horribles têtes aplaties, triangulaires, se dressent avidement et impudemment au-dessus des lotus, et le passant peut voir alors tous les yeux dirigés vers lui. »

Louis Rousselet.

UN NID [1]

XI

L'école.

Son examen passé, ses autorisations en main, Emma se sentit prise d'un grand accès de terreur et de découragement. Elle reculait d'avance devant l'effort qu'elle avait désiré, auquel elle tendait depuis deux mois déjà. La tâche lui paraissait trop lourde, trop prolongée pour ses forces; elle avait perdu courage, sans oser en parler à sa mère. « J'ai extorqué le consentement de maman, disait-elle; depuis tant de semaines elle s'est fatiguée à me faire travailler, je ne puis pas lui dire comme j'ai peur et que je me mettrai à pleurer devant tous ces enfants, j'en suis sûre. Comment ai-je pu ainsi compter sur moi-même? Daniel se moquerait bien de moi! »

Amélie avait vaguement compris le trouble de sa sœur; accoutumée à une activité incessante, qui convenait à son caractère et à ses habitudes, Emma ne s'arrêtait guère auprès du canapé de la malade quand elle l'avait soigneusement installée pour la journée, lorsque ses livres, son ouvrage, sa sonnette étaient à sa portée; tant d'autres devoirs réclamaient impérieusement la fille aînée! Depuis quelques jours cependant Emma revenait parfois sur ses pas, apportant une fleur ou déposant un baiser sur le front d'Amélie; à l'une de ces visites, celle-ci la retint par le bras. « Emma, dit-elle à demi-voix, pendant que tu arranges ta salle d'école et que tu cours partout pour t'occuper de nous tous, je pense que le bon Dieu sera entre la maîtresse et les élèves, et que bientôt ils t'aimeront beaucoup et que tu les aimeras aussi... ce qui fait qu'ils n'auront plus peur... ni toi non plus, » ajouta-t-elle plus bas encore.

Emma se pencha sur elle et l'embrassa. Comme cela lui arrivait parfois dans sa douloureuse impuissance, Amélie avait montré la voie à ceux qui possédaient une plénitude de vie qui lui était refusée; avant que sa petite classe s'ouvrît, Emma avait repris tout son courage, elle avait prié Dieu de venir à son aide et de lui montrer le chemin des cœurs et des intelligences. Sa gaieté avait reparu, elle chantait en allant et venant dans la maison; la petite école était parée de fleurs lorsque les enfants se présentèrent à la porte le 8 septembre. « Il faut que ce soit comme un jour de fête! » avait dit Laurette.

Comme cela arrive souvent dans les anciennes demeures, Maisoncelles avait plusieurs portes; la salle à manger s'ouvrait directement sur le jardin. « Ce sera bien commode pour l'école, avait-on dit, lorsque la première pensée d'Emma avait été soumise à la discussion; les enfants ne crotteront pas le vestibule. » Le jour de l'*ouverture*, une quinzaine de petits villageois se pressaient devant cette porte encore fermée, aucun d'eux n'osait frapper, encore moins ouvrir. « Il n'y a qu'à tourner le loquet, » se disaient-ils entre eux; mais en vain les derniers rangs poussaient-ils les premiers, des éclats de rire étouffés parvenaient seuls aux oreilles attentives d'Emma gravement assise dans la salle d'études. « Je ne puis cependant pas leur servir de portier, » se disait-elle; Laurette, debout à la fenêtre de la chambre d'Amélie, riait aussi; on lui avait formellement interdit de se mêler de l'école et des écoliers. « Je ne veux pas que le village inonde Maisoncelles, parce que je donne des leçons aux enfants, disait Emma d'un ton résolu. Maman n'a jamais aimé cela; quant à mon père... » Nul paysan n'avait jamais songé à déranger M. Calanville dans son cabinet ou dans son atelier.



Aucun d'eux n'osait frapper. (P. 332, col. 2.)

La mère descendit doucement l'escalier, sa petite Dorothée dans les bras. « Tes élèves sont là à la porte, dit-elle à Emma. Pourquoi ne les fais-tu pas entrer? — Ils peuvent entrer sans qu'on les introduise. » Emma ne bougeait pas. « Mais pour la première fois? » et Mme Calanville mettait la main sur le loquet; au même instant le battant de la porte fut repoussé, et le flot des petits paysans entra brusquement; ils paraissaient à la fois intimidés et résolus. Emma se recula instinctivement devant cette invasion des barbares; quelques-uns restaient au milieu de la chambre, tournant leur casquette entre leurs doigts; d'autres, après avoir tiré gauche-

1. Suite. — Voy. pages 170, 188, 203, 219, 235, 251, 267, 283, 299 et 315.

ment une mèche de leurs cheveux, escaladaient déjà les bancs, cherchant à s'assurer la place qui leur paraissait la plus agréable. La jeune maitresse avait repris son sang-froid, allant et revenant de rang en rang, elle installait les enfants en face des pupitres grossiers qu'elle avait fabriqués avec l'aide de Léon. « L'organisation de l'école n'a rien coûté, disaient avec triomphe le frère et la sœur. — Grâce à ce que nous avions beaucoup de planches, avouait Léon. — Et que tu as pris tous les petits verres à sirop de maman pour faire des encriers, ripostait Laurette. — Nous ne buvons jamais de sirop, et mes élèves ont besoin d'encre pour apprendre à écrire. » Ce fut le premier soin des élèves de le prouver. Tous ceux qui avaient annoncé des connaissances déjà acquises furent munis d'une plume et d'un cahier, leurs mains et leurs blouses furent bientôt couvertes de taches. « Madame la maitresse a bien grondé, dirent les enfants en rentrant le soir dans leurs maisons, elle a dit qu'elle tenait beaucoup à l'ordre et à la propreté ; ça se comprend, c'est si beau à Maisoncelles ! Quand on regarde en passant dans le salon où il y a tant de fleurs, et M[lle] Amélie sur le canapé, on se croirait tout de même en paradis. Il y avait des fleurs jusque dans l'école ; autrefois c'était là qu'on mangeait... » On parlait beaucoup dans les chaumières, après la première journée passée en classe; presque tous les enfants étaient contents; les mères qui devaient ôter les taches d'encre étaient moins satisfaites. « Ce ne sera pas comme cela un autre jour, avait dit Emma, lorsque sa mère remarqua le triste état du plancher dans la petite salle ; j'ai cru les encriers plus nécessaires qu'ils ne sont encore, nous nous contenterons des ardoises. » Emma avait consacré l'argent de deux couvées favorites à l'acquisition des *fournitures* de classe, nécessaires aux premiers élèves. « C'est une avance que les parents me rembourseront, » disait-elle. Le second jour tous les enfants qui savaient tenir un crayon eurent une ardoise.



Elle saisit par l'épaule l'enfant rebelle. (P. 334, col. 1.)

Le soir Emma était pâle, elle était fatiguée, elle avait mal à la tête. Quelques-uns des enfants avaient fait du bruit ; le fils du meunier, accoutumé à être gâté par sa mère, et qui n'avait jamais voulu rester en classe dans les écoles des environs, avait essayé de renouveler ses malices à Maisoncelles. La jeune maitresse l'avait appelé auprès d'elle : « Placide, faites attention, je ne supporte pas le tapage pendant les heures d'étude, et je ne veux pas qu'on pince ses camarades. » Placide était retourné à sa place, l'oreille basse, et les lèvres boudeuses ; au bout d'un instant, il avait poussé si rudement ses voisins que le petit garçon assis au bout du banc

était tombé et s'était écorché le front contre son pupitre. Emma se leva, émue, indignée; elle saisit par l'épaule l'enfant rebelle et, le conduisant au fond de la salle, sous une grande carte de France qu'elle avait accrochée au mur, elle l'appuya contre une chaise. « Vous ne bougerez pas de là pendant un quart d'heure, dit-elle, sans quoi je vous mets à la porte, » et elle retourna à sa place. Les leçons recommencèrent; les mains de la maîtresse tremblaient un peu en indiquant sur le tableau les lettres de l'alphabet aux petits ignorants qui commençaient à lire, mais sa voix était ferme, personne n'osait tourner la tête; seule Emma surveillait Placide; jusqu'alors il n'avait pas bougé.

L'enfant était resté confondu: l'accent de fermeté, les yeux étincelants de la jeune maîtresse avaient éveillé dans son esprit l'idée d'une autorité à laquelle il n'était pas accoutumé; après tout c'était Mlle Emma; elle était dans sa maison, au manoir, et quand elle lui disait de se tenir tranquille, elle en avait bien le droit. L'indiscipline était bonne pour le moulin, mais, si elle allait le mettre à la porte, il en serait bien fâché..... Emma comptait les minutes. « Placide, vous pouvez retourner à votre place, » dit-elle lorsque l'aiguille de sa montre indiqua le quart d'heure écoulé; la classe s'acheva sans autre incident. « Tout de même tu as été obligé d'obéir, disaient en sortant les petites filles à leur camarade révolté; c'est plus que la mère Céleste n'obtient de toi tous les jours, on l'entend qui crie plus fort que ne grincent les roues du moulin. » Placide se dédommagea au logis de la contrainte qu'il avait involontairement subie à l'école.

« Maman, je n'aurais jamais cru qu'il fût si facile d'enseigner à la fois tant d'enfants, disait Emma au bout de huit jours d'expérience. Le mal est seulement que je ne suis pas bien sûre de me faire comprendre; il y en a deux qui avaient l'air de bien connaître toutes leurs lettres, et qui aujourd'hui ne retrouvaient plus les A. »

La mère se mit à rire. « Cela m'est arrivé plus d'une fois dans une classe nombreuse, et avec des écoliers plus intelligents que les tiens, dit-elle; c'est une entreprise difficile que d'apprendre à lire, songe donc à ce qu'il faut joindre d'idées, à ce qu'il faut conserver dans sa mémoire de formes et de sons... Je suis toujours stupéfaite à la pensée de ce que les enfants apprennent avant trois ans...

— C'est vrai, je n'y avais jamais réfléchi; j'espère que je leur enseignerai quelque chose..... Maman, ce qui me fait de la peine, c'est qu'ils ne font pas attention pendant la prière, et je ne peux pas les punir... à moins qu'ils ne fassent du bruit... J'ai besoin de prier, moi aussi... et je ne puis pas m'interrompre pour réprimander.

— L'exemple du respect et du sérieux agira plus que tes paroles, dit la mère. Tâche cependant de leur faire comprendre à qui ils s'adressent en priant, et si l'inattention est notoire, avertis à part ceux qui se la permettent.....Ces pauvres enfants, ils sont si ignorants, souvent si mal élevés..... »

Emma s'était laissée tomber à genoux à côté de sa mère. « Oh! maman, que ferais-je sans vous? disait-elle, comment aurais-je le courage, la patience, la persévérance qu'il me faut? J'ai commencé mon école à la légère, parce que nous avions besoin d'argent, et que c'était un moyen d'en gagner sans vous quitter... Et maintenant, quand je vois tous ces enfants autour de moi... que je sens ces petites âmes entre mes mains... j'ai peur de mal faire, de m'impatienter contre eux, de n'être pas assez douce..... J'ai été obligée de mettre Placide à la porte aujourd'hui, ajouta-t-elle, et son regard était encore troublé... et il m'a dit: « Je vas m'en retourner cheux nous, puisque vous ne voulez plus de moi.....

— Mais il est resté derrière la porte, en grognant, sans s'en aller toutefois, » reprit Mme Calanville qui avait aperçu l'enfant assis sur le seuil, ses deux mains passées dans ses cheveux en désordre.

« C'est vrai, mais reviendra-t-il demain?..... Ce n'est pas que je craigne de manquer d'élèves, me voilà à 25 et nous n'avons que trente places; ça ne fait tout de même pas beaucoup d'argent maman.. ..

— J'ai pensé à un moyen d'augmenter le nombre des bancs, et Mme Calanville caressait les cheveux de sa fille; je crois que nous pourrions asseoir quarante enfants, cela fait soixante francs par mois, mon Emma, sans autre dépense que celle de tes forces et de ton courage... c'est tout ce que Léon coûtera au lycée... et si Albert obtient sa bourse .. nous saurons bientôt s'il est admis; je ne doutais pas qu'il fût parmi les admissibles... Il est cependant content de le voir positivement, mon pauvre Albert... les examens rendent modeste... Va te coucher, mon enfant, tu es fatiguée et nous avons beaucoup à faire demain. » Emma embrassait sa mère, elle avait encore une fois revu le but de tous ses efforts et de toutes ses espérances. « Si l'école suffit à payer les études de Léon, pensait-elle, je n'en demande pas davantage... pourvu que je sois bonne à quelque chose à tous ces enfants. »

A suivre. Mme DE WITT, née GUIZOT.



LES DEUX COMÈTES

DE 1879

Notre ciel doit être visité, cette année, en avril et en mai, par deux comètes intéressantes dont je veux vous raconter l'histoire. Ce n'est pas la première fois que les lecteurs du *Journal de la Jeunesse* sont mis au courant des faits et gestes de ces astres singuliers. Notre collaborateur et ami Guillemin vous a montré quelles étaient les chances possibles d'une rencontre de notre globe avec ces astres chevelus (comète vient d'un mot grec qui veut dire chevelu) et quelles en seraient les conséquences[1]; il vous a en outre donné de longs détails sur la belle comète qui apparut en 1874 pour la première fois[2].

Complétons aujourd'hui l'histoire générale de ces astres et donnons quelques indications sur ceux qui seront visibles dans quelques semaines.

L'arrivée de ces deux comètes intéresse sans doute les astronomes dont la mission consiste à surveiller le ciel; elle va nous fournir le texte d'une causerie; mais, il faut l'avouer, elle préoccupera médiocrement le public qui réserve sa curiosité pour le tirage d'une loterie, ou pour un changement ministériel. Que les temps sont changés !

Si ce journal avait existé il y a seulement cent ans, et à plus forte raison aux siècles précédents, et que j'eusse vécu à cette époque, combien ma causerie vous eût intéressés et effrayés ! En sera-t-il de même aujourd'hui? Non, sans doute..... au moins quant à l'effroi qu'elle peut provoquer, car je suis décidé, non-seulement à ne pas éveiller vos craintes, mais à vous montrer combien les terreurs de nos aieux étaient puériles.

J'aurais écrit, il y a quelques siècles, sur le témoignage de Démocrite, que les comètes sont les âmes des personnages illustres qui sont portées en triomphe au ciel. C'est pour cela que la famine, les épidémies, les guerres civiles suivent l'apparition des comètes, les peuples étant privés du secours de ces grands génies dont la présence apaisait les hommes et les dieux ! Ce célèbre philosophe, Démocrite, qui vivait à Abdère, ville de Thrace, quatre siècles avant notre ère, riait sans cesse, nous dit-on, des folies des hommes ! Que son ombre nous permette de sourire à notre tour de ses opinions sur l'origine des comètes.

Ces comètes annonçaient des événements terribles. Comment en douter quand on sait que Charles Quint, le puissant empereur, troublé par l'apparition d'une comète, quitta le pouvoir et alla se réfugier dans le monastère de Saint-Just, en prononçant des paroles latines que le père Pingré, excellent astronome, mais détestable poète, a traduites ainsi :

> Par la triste comète
> Qui brille sur ma tête
> Je connais que les cieux
> M'appellent de ces lieux.

Un bon point à l'empereur Vespasien qui répondait à ses amis, effrayés par l'apparition d'une comète : « Je ne suis point inquiet : la comète est chevelue et je suis chauve. Elle ne peut que menacer mon voisin le roi des Parthes. »

Faut-il rappeler la comète de 1066 qui parut favoriser la conquête de l'Angleterre par les Normands; la comète de 1456 qui effraya à la fois les Turcs et les Chrétiens, alors en guerre, et qui, dit-on, fit instituer l'angelus de midi? Faut-il dire que ce fut à la comète de 1500 qu'on attribua la tempête qui causa la mort du célèbre navigateur portugais Barthlomé Diaz?

Vous souriez ! Eh bien, j'affirme que depuis qu'on a appris l'arrivée des deux comètes de 1879, j'ai entendu des phrases dans ce genre : « Est-il vrai, monsieur, que ce soit un présage de guerre? » Un autre : « Nous leur devons, n'est-ce pas, la rigueur de cet hiver? » Un troisième : « Le vin sera bon cette année ! » Vous venez de sourire de la crédulité de nos ancêtres, que dites-vous de la... naïveté de nos contemporains?

Laissons toutes ces visions ridicules ; rappelons qu'une comète apparaît en général comme une étoile dont le noyau lumineux, entouré d'une sorte de nuage qu'on appelle *chevelure*, est suivi d'une traînée plus ou moins brillante qu'on nomme la *queue*.

Les chevelures et les queues des comètes ont des formes et des dimensions extrêmement variables; certaines comètes ont deux et même plusieurs queues.

La présence d'un noyau brillant entouré d'une chevelure et suivi d'une queue caractérise-t-elle entièrement une comète? Non. Certains de ces astres sont dépourvus de queue et de chevelure. Comment alors distinguer une comète d'une étoile ou d'une planète? Les comètes tournent autour du soleil, ainsi que le font les planètes; seulement elles décrivent des courbes très-allongées, tandis que les planètes se meuvent dans des orbites presque circulaires. Les orbites des comètes ont des dimensions telles, que ces astres ne sont visibles que dans une petite portion de leur parcours et que leur retour s'effectue au bout d'un temps *en général* très-long.

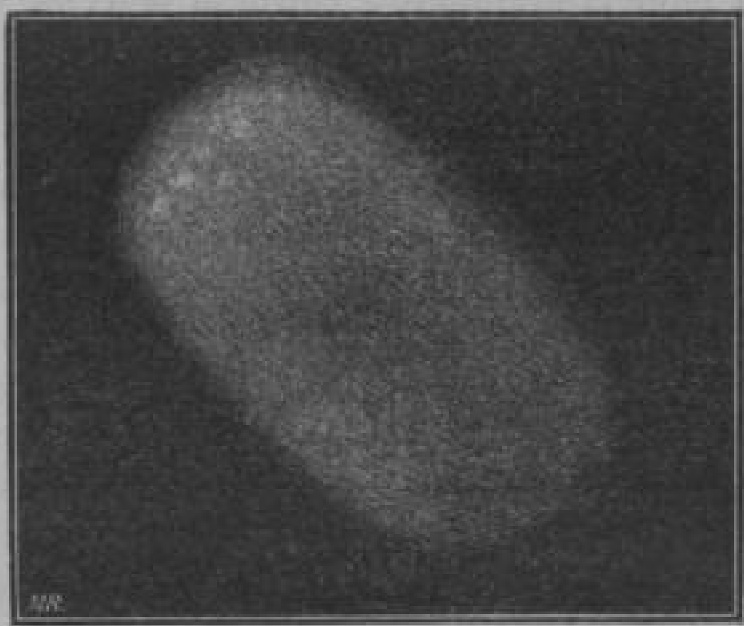
La plupart des comètes, après une brillante apparition, semblent avoir disparu pour toujours. Il n'y a qu'un très-petit nombre de ces astres dont on puisse déterminer le retour, une dizaine environ. Une dizaine ! tandis que, suivant Arago, le nombre total

1. Voy. vol. I, page 111.
2. Voy. vol. IX, page 127.

des comètes ne serait pas inférieur à 17 millions!

Les deux comètes qui apparaitront cette année, en avril et en mai, font partie de ce groupe des dix planètes périodiques, c'est-à-dire qui reviennent au bout de périodes déterminées. La première, qu'on apercevra en avril, s'appelle comète de Brorsen, du nom de l'astronome qui la découvrit en février 1846. Elle est représentée sur la figure ci-contre. Cette comète décrit son orbite en cinq ans et demi : elle a été aperçue pour la dernière fois en octobre 1873. Lorsque la comète de Brorsen est visible, c'est-à-dire quand elle est le plus rapprochée du soleil, sa distance à cet astre est d'environ 89 millions de kilomètres; sa plus grande distance au soleil est de 830 millions de kilomètres !

La seconde comète, celle qui sera visible en mai, s'appelle *Comète de Tempel*, du nom de l'astronome qui l'a découverte. Elle met six années à décrire son orbite. Aperçue pour la première fois en mai 1867, elle fut revue en Angleterre en 1873; espérons que les astronomes la retrouveront cette année. Pour nous, nous ne la verrons certainement pas à l'œil nu, car son noyau ne brille pas plus qu'une étoile de douzième ou de treizième grandeur.



Comète de Brorsen.

Ces deux comètes reviennent en vue de notre terre au bout de temps relativement petits : cinq ans et demi l'une ; six ans l'autre. Mais certaines comètes se font plus attendre : la comète de Tuttle ne reparaît que tous les 14 ans; la comète de Halley, tous les 76 ans. D'autres astres paraissent devoir être périodiques, mais on n'a pas encore observé leur retour et, malheureusement, aucun de nous ne sera témoin de cette réapparition : c'est ainsi que la comète de 1845 doit avoir une révolution de 249 ans; la comète de 1860, une révolution de 1000 ans; la comète de 1780, une révolution de 75838 ans; la comète de 1864, une révolution de 2 800 000! Il est bien entendu, vous vous en doutez, que ces derniers astres n'ont jamais été aperçus à un second retour.

Je ne veux pas profiter de la présence des comètes de 1879 pour vous exposer ce que l'on sait sur ces astres chevelus : nature du noyau, forme de la chevelure, modification dans l'aspect de la queue, etc. Ce sont des questions un peu ardues qui se présenteront en leur temps. J'aime mieux terminer par deux anecdotes.

Le premier qui reconnut que les comètes, au lieu de se perdre dans l'espace, décrivaient des courbes fermées, revenant par conséquent à leur point de départ au bout d'un temps plus ou moins long, fut un astronome anglais qui vivait au dix-septième siècle. L'histoire de cet astronome, qui s'appelait Halley, est assez curieuse et pourrait prendre pour sous titre: Les déconvenues d'un astronome. A l'âge de vingt ans, désireux d'observer les astres sous un ciel pur, Halley quitte l'Angleterre, s'embarque pour l'île Sainte-Hélène et... passe une année entière sans pouvoir, à cause du ciel brumeux, se servir de ses instruments. Halley revient à Londres, s'occupe de l'aiguille aimantée, puis demande et obtient le commandement d'un navire afin de continuer ses recherches sur le magnétisme terrestre. Des accidents de navigation et l'insubordination du commandant en second l'obligent à rentrer en Angleterre sans avoir accompli sa mission. Ce n'est pas tout. Halley montre le premier qu'on peut déterminer la distance qui sépare le soleil de la terre en observant les passages de Vénus sur le soleil... Mais les calculs d'Halley étaient faits en 1667 et le plus prochain retour de Vénus ne devait avoir lieu qu'en 1761, quatre-vingt-quatorze ans après ! l'astronome ne pouvait donc vérifier l'exactitude de sa théorie.

Enfin, Halley reconnut le premier, nous l'avons dit, que certaines comètes décrivent des courbes fermées. Halley s'occupa d'une manière spéciale d'une comète qui avait été vue en 1531, 1607, 1682 et annonça qu'elle reparaitrait en 1758. Halley mourut en 1755, trois ans avant le retour de la comète, retour qui devait prouver l'exactitude de ses calculs. Ses dernières paroles furent celles-ci : « Quand la comète reviendra, en 1758, que la postérité se souvienne que c'est à un Anglais que l'on en doit la découverte. »

La seconde anecdote que je vous ai promise va vous faire connaître un singulier type de savant, moins rare qu'on ne pense. C'est Delambre qui nous raconte le fait, dans son *Histoire de l'astronomie* Un savant astronome français, Messier, s'était consacré pour ainsi dire à l'étude des comètes. Il en avait découvert onze. Messier perdit sa femme au moment où un astronome de Limoges, Montagne, découvrit à son tour un de ces astres. Messier recevait les compliments de condoléance de ses amis en disant : « J'en avais découvert onze ; fallait-il que ce Montagne m'enlevât la douzième! » Puis, s'apercevant qu'on lui parlait non de la comète, mais de sa femme, il ajoutait : « Ah! oui, c'était une bien bonne femme! » Mais il continuait toujours, dit Delambre, à pleurer sa comète!

ALBERT LÉVY.



Elle tenait sa fille dans ses bras. (P 338, col, 2.)

FRANCHISE

I

Le château de Rûlamort.

La nuit durait encore, et, à l'exception du veilleur en sentinelle sur le donjon, tous les habitants du château de Rûlamort étaient profondément endormis. Ce n'était pas que la sécurité fût grande dans le pays : le vieux roi d'Angleterre, toujours en guerre avec ses fils à qui il avait donné ses domaines de France, ne laissait guère de paix au peuple des villes ni des campagnes, depuis la Normandie jusqu'à l'Aquitaine, et chaque jour on apprenait quelque nouveau massacre ou quelque nouvelle dévastation. Mais on s'accoutume à tout; d'ailleurs, le château de Rûlamort était pourvu de solides murailles, et ses tours avaient déjà bravé plus d'un assaut, depuis le temps où leur premier seigneur les avait élevées, pour mettre sa famille et ses vassaux à l'abri des incursions des Normands.

Le château était bâti sur une des dernières ondulations que forment les collines du Poitou, en regardant vers l'Aquitaine. En ce lieu coulait de toute antiquité un ruisseau dont les eaux claires ne tarissaient jamais ; selon la tradition, une jeune vierge chrétienne y avait été noyée par des païens qui voulaient lui faire renier le Christ, et son martyre avait communiqué à ses eaux une vertu mystérieuse. On l'appelait *le Rû de la mort*, et le preux Enguerrand, en bâtissant son château en ce lieu, déclara qu'il mettait sa race sous la protection de la sainte martyre : le château s'appela Rûlamort, et Enguerrand donna à sa première fille le nom d'Agnès, qu'avait porté la jeune chrétienne. Les descendants imitèrent ce pieux exemple, et depuis la fille du premier châtelain jusqu'à l'enfant qui dormait dans son berceau la nuit où commence cette histoire, il y eut presque toujours au château une Agnès de Rûlamort.

Tout à coup le veilleur sortit de sa logette, où il avait cherché un refuge contre le froid piquant du matin. Il s'appuya sur le parapet, et là, l'oreille tendue, cherchant à percer du regard l'obscurité encore profonde, il resta immobile.

Une rumeur vague se faisait entendre du côté du sud : ce n'était pas le bruit du vent dans les arbres dépouillés, car le vent ne soufflait pas; ce n'était pas le murmure des ruisseaux qui naissaient entre les rochers et qui coulaient vers la plaine, car le froid avait rendu tous les ruisseaux muets et immobiles : cette nuit était la plus silencieuse des nuits d'hiver. Le guetteur se signa, pensant que c'étaient peut-être des âmes en peine qui lui demandaient des prières; mais la rumeur se rapprocha, devint plus distincte... on eût dit une foule en marche dans le lointain. Était-ce une armée ennemie? Aucun cliquetis d'armes ne se faisait entendre : pourtant, en temps de guerre, toute troupe de gens est suspecte, et le guetteur se décida à prévenir le vieux Milon, qui défendait le château en l'absence du sire de Rûlamort.

Le vieux Milon, père nourricier du châtelain,

avait vieilli au service des sires de Rûlamort; il les avaient suivis dans toutes leurs guerres et avait bien souvent reçu les blessures qui leur étaient destinées. Son seigneur pouvait partir, aller retrouver son suzerain et guerroyer avec lui contre le vieux roi Henri, contre le duc Geoffroy ou contre Henri au Court Mantel; Milon était un autre lui-même, et avant d'arriver jusqu'à la dame de Rûlamort ou à sa petite Agnès, il aurait fallu passer sur le cadavre du vieux Milon. Il était toujours prêt, ne dormant que d'un œil, ses armes sous sa main, surveillant les soldats et les serviteurs. Le guetteur le trouva déjà debout. fourbissant avec soin son morion à la clarté d'une lampe. Mais il le laissa bien vite aux premières paroles du guetteur et gravit à la hâte l'escalier du donjon.

Une lueur grise commençait à paraître du côté de l'orient : c'était le jour naissant qui essayait de vaincre le brouillard. On ne distinguait rien clairement, la brume épaisse enveloppait tous les objets, et les arbres qui se dressaient au bord des sentiers semblaient des géants aux bras étendus. Milon regarda, en mettant sa main au-dessus de ses yeux, vers le côté d'où venait le bruit : il ne vit rien ; mais la rumeur grandissait toujours. Il écouta quelques instants; puis, se tournant vers le guetteur.

« Je sais ce que c'est, Gaucher : il n'y a pas de danger pour le moment : plus tard, je ne dis pas. Je vais prévenir dame Aliénor : une noble maîtresse que nous avons là! aussi brave qu'un chevalier, et tendre aux pauvres comme une sainte vierge ! Reste là : il se passera encore du temps avant que les gens que nous entendons arrivent au pied du château. »

Milon descendit du donjon, et un instant après il frappait à la porte de la dame de Rûlamort.

Aliénor de Maucastel, la femme du sire de Rûlamort, était une vaillante châtelaine, digne compagne d'un preux qui risquait sa vie tous les jours à la suite de son seigneur, vassal du comte de Poitiers. Hugues de Rûlamort pouvait quitter son château sans inquiétude ; il savait qu'en son absence Aliénor saurait repousser toutes les attaques des bandes pillardes qui parcouraient la campagne; il savait que les hommes d'armes qu'il laissait au logis lui obéiraient avec respect ; il savait qu'au moment du danger elle serait au milieu d'eux, les encourageant à bien faire, et pansant leurs blessures de ses blanches mains.

En ce moment la dame de Rûlamort venait de se lever, et deux de ses suivantes s'apprêtaient à peigner ses longs cheveux et à enfermer sa taille svelte dans le surcot armorié. Mais Aliénor ne se pressait point de se livrer à leurs mains habiles; elle s'était vêtue à la hâte d'un long bliaud à larges manches, et avait couru au berceau où sa petite Agnès venait de s'éveiller; et maintenant, la mère et l'enfant, à demi couchées sur des coussins, jouaient et riaient à qui mieux mieux. La petite fille, les bras passés autour du cou de sa mère, couvrait son visage de baisers, et Aliénor, ravie, serrait sa fille contre son cœur en l'appelant de cent doux noms qu'elle inventait pour elle.

Un coup frappé à la porte interrompit brusquement ces jeux; Jehanne posa sur un bahut les vêtements qu'elle préparait pour sa maîtresse, et alla entr'ouvrir la porte. Aliénor reconnut la voix qui parlait au dehors.

« C'est Milon? dit-elle. Fais-le entrer, Jehanne. Que se passe-t-il, mon brave Milon? »

Elle s'était levée toute droite, tenant toujours sa fille dans ses bras, et regardait Milon avec un peu d'inquiétude : apportait-il des nouvelles du châtelain, et quelles nouvelles? il y avait tant de combats tous les jours !

« Madame, répondit Milon, il vient une grande troupe de gens du côté du sud, où est le vieux roi des Anglais. On ne les voit pas encore, mais au bruit qu'on entend on devine ce que c'est : des vilains chassés de leurs maisons par les hommes d'armes, et qui se sont sauvés avec leurs troupeaux. Ils viennent par ici : s'ils demandent asile, faut-il leur ouvrir?

— Certainement, mais prenez bien garde aux traitres, Milon. Faites armer tous nos hommes, rangez-les des deux côtés de la porte, et assurez vous que, parmi les fugitifs qui viennent se mettre sous notre protection, il ne se cache pas quelques archers anglais ou normands. Allez, je descendrai quand ils seront là; je veux les interroger moi-même. »

Milon salua sa maîtresse avec un fier sourire. Ce sourire signifiait : « Il n'y a pas besoin de me faire de recommandations, on peut s'en rapporter à moi; » il voulait dire aussi que dans l'opinion de Milon la dame de Rûlamort était une courageuse et prudente dame, et qu'un homme, même un vieux guerrier, pouvait recevoir ses ordres sans en être humilié. Milon remonta sur le donjon, et dame Aliénor se mit entre les mains de ses suivantes. Quels que fussent les hôtes qu'on lui annonçait, amis ou ennemis, égaux ou suppliants, manants ou chevaliers, elle voulait les recevoir d'une manière digne de son rang.

Pendant qu'elle revêtait, par-dessus le *chainse* de fine toile orné de broderies, le long bliaux de cendal à larges manches pendantes, qu'elle enfermait sa taille majestueuse dans le corsage de vair, et que Jehanne et Michonne la coiffaient, séparant ses beaux cheveux noirs en deux longues tresses flottantes et posant sur son front un riche diadème d'orfroi, Milon, debout entre deux créneaux, regardait de nouveau dans la plaine. Le jour s'était levé, un jour gris et terne qui ne permettait pas de voir au loin ; mais on entendait distinctement, à une petite distance du château, des voix d'hommes, de femmes et d'enfants, des bêlements de moutons, des mugissements de bestiaux, et toute cette grande rumeur

que fait une troupe nombreuse qui se hâte dans sa marche. On discernait aussi, dans les chemins et dans les prés, au bas de la colline, des formes confuses qui s'agitaient dans le brouillard. Un groupe composé de quelques hommes marchait en avant; il s'approcha, gravit la colline et vint s'arrêter devant l'enceinte extérieure du château. Un de ces hommes porta alors à ses lèvres une corne de bœuf dans laquelle il souffla, pour appeler les gens du château; et Milon, se penchant entre les créneaux, répondit à cet appel.

« Que demandez-vous? d'où venez vous? qui êtes-vous?

— Ouvrez, par charité! nous demandons asile, au nom de Dieu et de sainte Agnès, votre patronne. Ouvrez! nous avons marché toute la nuit, nos femmes et nos enfants meurent de froid et ont les pieds en sang. Les ennemis ont brûlé nos villages, et nous nous sommes enfuis pour sauver nos vies. Que Dieu punisse les Anglais maudits! »

Milon, tout en écoutant les suppliants, regardait la troupe qui les suivait; ils ne mentaient pas, c'étaient bien des fugitifs qui imploraient l'asile du château, et nul chevalier fidèle à son serment n'eût osé leur fermer sa porte. Le vieux Milon descendit donc en toute hâte, appela les hommes d'armes qui veillaient dans la grande salle et s'avança avec eux vers la porte de l'enceinte. Le pont-levis fut abaissé, la herse fut levée, et les fugitifs commencèrent à défiler entre les deux tours qui gardaient l'entrée du château.

Milon resta là, les regardant au visage, un à un, prêt à faire saisir le premier qui ressemblerait à un ennemi déguisé. Mais il ne vit que des vieillards brisés par la fatigue, des femmes en pleurs avec des enfants endormis dans leurs bras, et des paysans, laboureurs ou bergers, pliant sous de lourds fardeaux ou chassant devant eux des troupeaux de bœufs ou de moutons.

Quand tout fut entré, on abaissa la herse et on releva le pont-levis; les serviteurs du château s'occupèrent de loger le bétail dans les étables, pendant que les fugitifs trouvaient un asile dans la salle basse du château, où la dame de Rûlamort allait venir les visiter.

II

Un orphelin.

Elle était triste à voir, la salle basse du château, lorsque dame Aliénor y entra, accompagnée de ses suivantes et du père Odon, le chapelain du château. Pour réchauffer les malheureux exilés, on avait rempli la vaste cheminée de troncs d'arbres qui pétillaient et envoyaient jusqu'à la voûte de grandes traînées de clarté rougeâtre. Les petits enfants, transis de froid, étendaient leurs petites mains raidies vers cette belle flamme, et riaient de plaisir d'être à l'abri et de ne plus souffrir. Mais la gaieté de ces innocents faisait d'autant mieux ressortir la désolation empreinte sur le visage de leurs mères, qui restaient accroupies dans les coins, mornes, pâles, les bras pendants, muets de désespoir. Les hommes s'étaient groupés ensemble et parlaient à voix basse en gesticulant; on lisait dans leurs yeux autant de rage que de douleur, et parfois une imprécation, un cri de haine éclatait au-dessus du sourd murmure de leurs paroles.



Le pas pesant des chevaux retentit sous la voûte. (P. 340, col. 2.)

La dame de Rûlamort se sentit le cœur serré en voyant toutes ces misères; mais elles n'étaient que trop communes en ces temps de guerres continuelles, et le moyen de les soulager n'était pas de dépenser son cœur en attendrissements inutiles. Elle s'approcha des femmes éplorées, leur adressa des paroles de pitié, leur promit sa protection et celle de son seigneur qui ne tarderait pas à revenir et qui les aiderait à réparer leurs pertes. Mais il y a des pertes que nulle puissance humaine ne peut réparer; et quand Aliénor promettait aux uns du grain pour refaire leurs semailles, aux autres des bestiaux pour remplacer ceux que l'ennemi avait pris, quand elle parlait de relever les maisons brûlées et de rendre des vêtements et du pain à ceux qui avaient tout perdu, quelque voix entrecoupée de sanglots lui coupait la parole en s'écriant :

« Ils m'ont tué mon mari, madame!

— Ils m'ont tué mon fils, ma joie, tout l'espoir de ma pauvre vie!

— Ils m'ont tué mon vieux père! ils m'ont tué mes enfants! »

Aliénor pensa à son mari, que sa bonne armure ne saurait peut-être pas préserver d'un coup mortel dans le hasard de la mêlée ; elle regarda sa petite Agnès, et ne trouvant rien à dire à ces femmes désolées qui la veille encore étaient comme elles d'heureuses mères, elle cacha sa figure dans ses deux mains et fondit en larmes.

Bien plus que ses paroles, bien plus que ses promesses, ses larmes trouvèrent le chemin de tous ces pauvres cœurs brisés. Les femmes se jetèrent à ses pieds, baisant le bas de sa robe et le bord de son voile, et, appelant sur elle toutes les bénédictions de Dieu. Les hommes s'étaient rapprochés, leurs traits contractés se détendaient un peu, et les plus hardis essayaient d'exprimer leur reconnaissance à la noble dame.

Aliénor avait l'âme d'une châtelaine, presque l'âme d'un chevalier. Elle domina bientôt son émotion, et cherchant à consoler ces malheureux comme elle eût voulu être consolée elle-même, elle s'écria :

« Nous les vengerons, mes amis ! nous les vengerons! Mon seigneur va revenir, il poursuivra les Anglais maudits, il leur rendra le mal qu'ils vous ont fait! Malheur aux Anglais !

— Mort aux Anglais! » répondirent les hommes; et quelques femmes crièrent comme eux. Mais d'autres, secouant la tête:

« Ah ! noble dame, ceux-là étaient Anglais, mais les autres ne valent pas mieux. Ils changent de nom, voilà tout : on dit qu'ils sont Normands, Bretons, Manceaux, Angevins; ils suivent le vieux roi Henri, ou le roi Henri le Jeune, ou le comte Geoffroy, ou le comte Richard; mais pour nous, pauvres gens, c'est toujours la même chose. Ils pillent, ils brûlent et ils tuent, les uns comme les autres, et personne ne peut dire lesquels font le plus de mal. »

Aliénor soupira; elle se dit que peut-être les hommes d'armes qui accompagnaient son mari laissaient aussi derrière eux la ruine et le deuil, sans qu'il pût les empêcher de rendre aux vassaux de l'ennemi les maux que l'ennemi avait faits aux siens. Elle se tourna vers les hommes et les interrogea sur les événements de la veille. Elle apprit que le roi d'Angleterre avait passé à quelques lieues du château, revenant d'une expédition dans le sud, du côté de Saintes, et ravageant tout sur sa route. Il y avait parmi les fugitifs des gens de plusieurs villages , et leur histoire à tous était la même. Assaillis dans leur premier sommeil par les bandes ennemies qui couraient la campagne, ils avaient vainement essayé de se défendre, eux, pauvres paysans, sans autres armes que leurs fourches, contre ces soldats couverts de fer; abandonnant les morts et les mourants, ils avaient pris la fuite avec ce qu'ils avaient pu emporter, en chassant devant eux les bestiaux rassemblés à la hâte. Mais que de têtes de bétail il manquait aux troupeaux ! et quand les malheureux pourraient rentrer dans leurs masures dévastées, qu'y trouveraient-ils? à peine les murs, sans doute! On savait ce que les armées laissaient derrière elles; qui n'avait vu déjà sa maison ruinée, vide, ou remplie de débris et de haillons? cela arrivait tous les jours depuis le commencement de la guerre; et depuis combien de temps la guerre durait-elle? les vieillards eux-mêmes ne pouvaient le dire, car de tout temps les querelles des seigneurs avaient ravagé la terre et écrasé les pauvres gens : à présent que les rois et les princes étrangers s'en mêlaient, c'était bien pis!

Aliénor promit de nouveau de venir en aide de tout son pouvoir aux pauvres fugitifs, et elle commença à leur faire distribuer de la nourriture, pendant que le père Odon, s'approchant des plus tristes, essayait de les consoler en leur parlant des espérances d'une autre vie.

Tout à coup, un cor résonna à la porte de l'enceinte; on entendit le pont-levis s'abaisser avec un grand bruit de chaînes, et le pas pesant de chevaux bardés de fer retentit sous la voûte avec un bruyant cliquetis d'armes. Gaucher entra vivement.

« Monseigneur revient ! dit-il en s'inclinant devant Aliénor; il n'a perdu aucun de ses hommes, toute sa troupe marche en bon ordre. »

Toute joyeuse, Aliénor s'élança dans la cour : elle y arriva au moment où Hugues de Rûlamort mettait pied à terre.

« Ah! mon cher seigneur! s'écria-t-elle en se jetant dans les bras de son mari, quelle joie! j'étais si inquiète !

— Pourquoi aujourd'hui plus qu'un autre jour, ma douce dame? répondit en souriant le sire de Rûlamort. N'ai-je pas toujours ma bonne épée, ma bonne armure et des compagnons braves et fidèles? Je suis en sûreté dans la bataille aussi bien qu'au château, ma belle châtelaine !

— C'est que j'ai vu tant de malheurs aujourd'hui! Venez avec moi : la salle basse est pleine de réfugiés, qui ont fui devant les Anglais. Oh ! mon cher seigneur, que de veuves ! que de mères qui pleurent! Venez; je leur ai promis votre protection. »

Hugues laissa son cheval de bataille aux soins de son écuyer et suivit Aliénor. Les nouvelles qu'il apportait aux fugitifs étaient consolantes; l'armée du vieux roi était remontée vers le nord, et ses derniers traînards venaient d'être écrasés par une troupe qui servait le comte de Poitiers; les paysans pouvaient rentrer chez eux et relever leurs maisons.

Quand le sire et la dame de Rûlamort entrèrent dans la salle, les servantes du château, groupées autour d'une vaste marmite fumante, distribuaient dans des écuelles des portions de soupe aux réfugiés, et le maître-queux, aidé par ses marmitons, découpait sur une grande table qu'on venait de dresser des morceaux de viande salée et diverses charcuteries. Les malheureux, qui n'avaient jamais goûté à une cuisine pareille, se jetaient avec avidité sur cette nourriture si généreusement distribuée; même ceux dont le cœur saignait de quelque perte

irréparable ne pouvaient rester insensibles au plaisir de cesser d'avoir faim, au moins une fois en leur vie. Tous s'interrompirent, par respect, à l'arrivée des châtelains, et se tinrent devant eux, silencieux et immobiles. Le sire Hugues leur donna les nouvelles qu'il apportait, et les fronts soucieux s'éclaircirent ; quelques vieillards pourtant secouaient la tête ; bien des fois déjà on avait cru l'ennemi parti pour toujours, et toujours il était revenu. Ils se disposèrent cependant à reprendre le chemin de leurs villages et à relever encore une fois leurs pauvres masures : quand on n'a plus que quelques jours à vivre, on peut espérer en avoir fini avec les maux de l'existence.

Cependant le sire de Rûlamort et sa femme continuaient à faire le tour de la salle, parlant à tous les réfugiés, demandant à chacun de quel village il était, quelles pertes il avait faites, de quels secours il avait besoin. Le chevalier portait, assise sur son bras vaillant encore revêtu du haubert d'acier, la petite Agnès, qui l'avait vu arriver et avait exigé que Jehanne et Michonne la menassent à lui. Elle avait passé sa petite main autour du cou du chevalier, et, cramponnée au tissu de mailles qui protégeait sa nuque, elle trônait comme une petite reine, regardant de cette hauteur, avec de grands yeux étonnés, toutes ces figures hâves et défaites, tous ces haillons, toute cette misère ; et les coins de sa bouche s'abaissaient comme si elle allait pleurer.



Je suis fils d'homme libre. (P. 342, col. 1.)

Tout à coup son petit visage s'anima ; elle poussa un cri joyeux et étendit la main vers un objet qui scintillait à la clarté de la flamme. Cet objet était une épée, une grande et belle épée, bonne pour briller dans un tournoi où dans une bataille, aux mains de quelque preux chevalier ; elle était portée par un garçonnet à peine aussi grand qu'elle. Cette épée avait excité la joie de la petite fille, probablement parce qu'elle brillait, et puis parce que c'était pour elle un objet familier, au milieu de tant de choses étranges. Sire Hugues regarda ce qui attirait sa petite Agnès, et il fut frappé, lui, de l'étrangeté de cette arme princière au milieu de ces manants en haillons. Il fit un signe au jeune garçon.

« Viens ici, enfant ! lui dit-il. A qui es-tu ?

— A personne, Monseigneur ! » répondit l'enfant en relevant fièrement la tête.

Hugues de Rûlamort le regarda au visage et sourit.

Malgré ses cheveux en broussailles, ses misérables vêtements, malgré la fatigue de la nuit, l'enfant était d'une beauté radieuse. Son large front blanc, sans doute protégé contre le hâle par une forêt de cheveux châtains fort emmêlés et bouffant tout autour de sa figure, ses grands yeux bleus pleins de vivacité, ses joues vermeilles, sa bouche fraîche où

riaient deux rangées de dents blanches, la pose vaillante de son bras appuyé sur la croix de l'épée qu'il tenait debout, et je ne sais quel air de hardiesse, de confiance, de gaieté et de franchise répandu sur toute sa personne, firent dire en lui-même au sire de Rûlamort : « Si Dieu m'envoyait un héritier, je voudrais qu'il fût pareil à ce fils de vilains ! »

« Que dis-tu, à personne? reprit-il, étonné.

A personne, » répéta l'enfant avec assurance. Je suis fils d'homme libre, et je n'ai pas de maître.

— Mais à quels parents appartiens-tu? Le suzerain d'un enfant, c'est son père : est-ce que tu ne sais pas cela? »

Le petit garçon prit un air triste.

« Mon père ! oh ! quand je l'avais !... » et tout à coup, se jetant aux pieds du sire de Rûlamort.

« Mon père ! aidez-moi à venger mon père ! Les Anglais l'ont tué, monseigneur !

— Pauvre enfant ! murmura Aliénor, qui posa sa main blanche sur la tête du jeune garçon. Comment l'ont-ils tué, ton père?

— Ils sont venus je ne sais combien, ils ont voulu prendre toutes les armes que nous avions dans la maison ; car mon père était armurier, madame, il faisait des hauberts et des casques, des fers de lance et des épées pour les chevaliers : c'est un métier noble et digne d'un homme libre. Mon père a voulu se défendre, ils l'ont frappé, ils ont tout pillé, et ils sont partis... Moi, j'avais reçu un coup à la tête, j'étais tombé comme mort ; quand je me suis réveillé j'ai trouvé mon père étendu par terre devant le foyer éteint. J'ai soufflé dans sa bouche, j'ai frotté son pauvre corps pour le réchauffer, j'ai lavé ses blessures, et il a rouvert les yeux. Mais ce n'était que pour me dire adieu : les méchants l'avaient trop meurtri, il ne pouvait pas en revenir. Il a regardé autour de lui, il a vu que tout était saccagé dans notre pauvre maison, et il m'a dit d'un air triste : « L'épée, l'ont-ils prise? » Je savais bien ce qu'il voulait dire : il avait fait, une fois, une épée plus belle que toutes celles des chevaliers du pays, et il n'avait jamais voulu la donner ni la vendre. Elle était bien cachée, les ennemis ne l'avaient pas trouvée ; j'ai été la chercher, je l'ai apportée près de lui. Il a souri, il m'a dit : « Garde-la, tu l'appelleras Franchise. » Et puis il a fermé les yeux ; j'ai eu beau l'appeler, il ne m'a plus répondu, et j'ai compris qu'il était mort.

— Et après, qu'as-tu fait? demanda Aliénor à l'enfant.

— J'ai pleuré, madame ! et le lendemain, comme les ennemis étaient partis, j'ai été chercher des gens pour m'aider à enterrer mon père, avec tous ceux que les soldats du roi Henri avaient tués. Je sais l'endroit, et j'y reviendrai quand j'aurai vengé mon père avec l'épée qu'il avait forgée.

— Mais c'est une épée de chevalier, tu ne pourras pas t'en servir, enfant ! »

Le jeune garçon se redressa.

« Quand j'étais seul avec mon père, les soirs d'hiver au coin du feu, il me chantait des lais et des sirventes, où on disait que la terre appartenait aux vaillants. Je sais l'histoire de beaucoup de manants qui sont devenus seigneurs, en allant conquêter l'Angleterre avec le duc Guillaume de Normandie ; je sais les chansons de plusieurs chevaliers, qui n'étaient que des soldats, et qui ont pris des manoirs par la force de leurs bras : les troubadours chantent leur renom dans les châteaux, et les plus nobles barons trouvent que c'est justice. Pourquoi ne deviendrais-je pas un chevalier, moi aussi? »

Hugues de Rûlamort se mit à rire.

« Par mon épée, enfant, tu me plais ! dit-il au jeune garçon ; et c'est peut-être pour ton bonheur que tu es venu chercher asile dans mon castel. Mais Saintes est loin d'ici : comment es-tu venu jusqu'à Rûlamort?

— J'ai marché, monseigneur ; je m'arrêtais dans les villages, et j'aidais les hommes à leur travail pour gagner mon pain ; on me laissait coucher dans la grange, et le lendemain je repartais.

— Où voulais-tu donc aller?

— Je voulais arriver à une ville ; j'aurais bien fini par en trouver une, en marchant toujours !

— Et qu'aurais-tu fait dans une ville, mon pauvre garçon?

— J'aurais cherché un armurier, et je lui aurais demandé de l'ouvrage ; j'ai souvent aidé mon père, et je sais fourbir et soigner toutes les pièces d'une armure : je ne suis pas en peine de gagner ma vie, tant qu'il y aura des batailles et des tournois !

— Eh bien, tu trouveras de l'ouvrage ici, sans aller plus loin. Mon vieux Milon est assez bon armurier, mais il devient vieux et il a besoin d'un aide. Veux-tu prendre soin de nos armes, aiguiser des coutelas et des épées, rattacher des mailles de hauberts et raccommoder des heaumes et des morions? Je te garde à mon service.

— Je suis votre homme, monseigneur, dit gravement l'enfant, en s'agenouillant devant Hugues de Rûlamort, comme s'il eût voulu lui rendre hommage d'avance pour le futur domaine dont il rêvait la conquête. Je ne suis pas grand, mais je suis fidèle, et je vous servirai loyalement.

— J'en suis sûr, mon petit brave, répondit le chevalier. Viens avec moi, je vais te confier au vieux Milon, qui te fera équiper. Quel âge as-tu?

— J'ai eu douze ans à la Saint-Michel, monseigneur.

— Et ton nom?

— Aimery, fils de Gaudry, le batteur de fer. On disait aussi, Gaudry le rimeur, parce que mon père aimait à chanter en travaillant, et que quand il était au bout de ses chansons il en inventait d'autres, aussi belles que celles des trouvères. Il y avait bien souvent devant notre porte des troupes de gens qui s'arrêtaient là pour l'écouter.

— Et toi, Aimery, avais-tu aussi un surnom?

— Mon père m'appelait *Aimery au clair visage.* »

Le sire de Rûlamort regarda de nouveau l'enfant. « Ton père t'avait bien nommé, lui dit-il : la franchise et la loyauté brillent dans tes yeux. Garde ce nom, et que ton cœur soit toujours aussi clair que tes regards. »

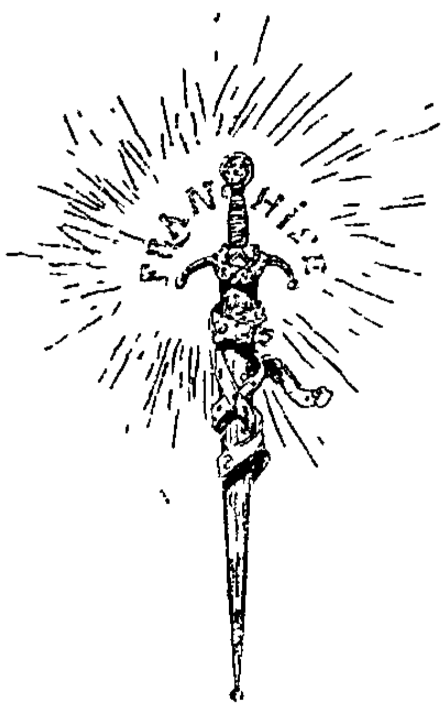
Le seigneur de Rûlamort sortit de la salle, et Aimery le suivit, portant toujours sa grande épée. Il se tint debout, silencieux et grave, pendant que le châtelain le recommandait à Milon; puis, quand sire Hugues eut fini, l'enfant s'approcha de lui, et lui présentant l'épée :

« Monseigneur, lui dit-il, voulez-vous accepter Franchise en dépôt? Je vous la redemanderai quand j'aurai mérité de m'en servir; en attendant, je pense que mon père sera heureux en paradis de la savoir dans les mains d'un vaillant chevalier, qui s'en servira pour frapper sur les Anglais. »

Le châtelain prit l'épée.

« Décidément, dit-il, tu seras un homme : et mon aide ne te manquera pas pour venger ton père et contenter ton ambition. J'accepte Franchise : elle aura de beaux combats à te raconter le jour où tu la reprendras, Aimery au clair visage ! »

A suivre. Mme C. COLOMB.



L'AFFAIRE KLEIN CONTRE WILLEMS

I

Willems était à fumer tranquillement sa pipe dans son petit jardin, quand le père Stock ouvrit la barrière et s'avança de son côté, d'un air solennel et embarrassé ; Willems devina tout de suite ce que l'autre lui voulait, mais il résolut de le laisser venir : « Voyons, Willems, dit le père Stock, est-ce qu'il n'y aurait pas moyen d'arranger cela ?

— Quoi donc?

— Tu m'entends bien.

— Moi, pas du tout, dites clairement ce que vous voulez.

— C'est cette affaire entre Klein et toi. En pleine brasserie tu l'as traité comme le dernier des derniers, et...

— C'est lui qui vous envoie?

— Oui. Il ne voudrait pas faire de la peine à un ancien ami, mais...

— Si nous avons été amis, il y a longtemps que notre amitié est morte et enterrée. Il est mon ennemi et je suis le sien, comprenez bien cela.

— Il dit qu'il n'est pas ton ennemi ; qu'il ne sait pas quelles idées tu as pu te mettre en tête ; que tu lui fais beaucoup de chagrin ; qu'il se contenterait d'un petit mot d'excuses.

— Il se contenterait d'un petit mot d'excuses?

— Absolument.

— Ce petit mot, il ne l'aura jamais. Quant à m'intimider, je le mets au défi.

— Il sera donc obligé, pour défendre son honneur, de t'appeler devant le juge de paix.

— J'irai devant les assises s'il le faut, mais je ne lui ferai pas d'excuses.

— C'est ton dernier mot?

— Non, c'est l'avant-dernier. Mon dernier mot, le voici : je déteste les intrigants et les hypocrites. Vous m'obligerez beaucoup de lui faire savoir cela de ma part. »

Le père Stock baissa la tête et se mit à regarder les cailloux de l'allée.

« A mon âge, reprit-il en relevant la tête, on a le droit de dire ce qu'on pense, surtout quand on est sûr de n'avoir que de bonnes intentions : Eh bien ! moi, je tiens Klein pour un parfait honnête homme.

— Les opinions sont libres, répondit Willems d'un ton sec et cassant.

— Peux-tu au moins me citer des choses qu'il ait faites, et qui te donnent le droit de l'appeler hypocrite et intrigant? »

Willems allait citer des faits, mais il réfléchit que les faits peuvent s'interpréter de différentes manières; ici, par exemple, les faits n'avaient toute leur signification que pour lui, parce que lui seul connaissait les intentions secrètes et le caractère de Klein.

« Je ne citerai pas de faits, dit-il d'un ton bourru. A quoi bon en citer, d'ailleurs, puisque vous êtes convaincu que Klein est un parfait honnête homme?

— Ce que tu me dis et le ton avec lequel tu me le dis me font beaucoup de peine, reprit le père Stock. On se juge mal soi-même, sans cela tu t'apercevrais peut-être...

— De quoi m'apercevrais-je?

— Je crois... il me semble... C'est un vieil ami qui te parle. Je crains que tu ne sois tout simplement jaloux de Klein.

— Père Stock, s'écria Willems en serrant les poings, je veux croire que vos intentions sont bonnes. Malgré cela, estimez-vous heureux d'avoir des cheveux blancs... ! »

Le père Stock se leva avec une grande dignité, et

s'en alla en disant : « Je te plains, car tu dois cruellement souffrir. »

II

Trois jours après, Willems reçut son assignation ; le surlendemain, qui était un jeudi, il se mit en route pour se rendre au prétoire du juge de paix. Dans ce temps-là le juge de paix tenait ses audiences à deux lieues de là, à Metzerwitz. Il faisait une chaleur accablante. Cette circonstance augmenta d'autant la mauvaise humeur de Willems; c'était encore une avanie que lui faisait cet intrigant de Klein, de le contraindre à marcher pendant deux grandes lieues, par les fortes chaleurs de juillet. C'était le dernier chaînon d'une longue chaîne de griefs qui remontait d'anneau en anneau jusqu'à l'époque où les deux hommes sortaient à peine de l'adolescence.

Pour éviter la poussière, Willems marchait sur l'accotement de la route ; à mesure qu'il repassait dans sa mémoire la liste des méfaits de Klein, la colère lui montait au cerveau, le sang empourprait son visage, et pour se soulager un peu, il abattait à grands coups de canne les têtes des chardons.

Au bout d'une heure de marche, Willems arriva tout en sueur à un endroit où la route côtoie une prairie que l'on appelle le *Pre-aux-Chats*. Il descendit dans le fossé, escalada le talus et se coucha dans l'herbe pour se reposer un peu.

Il faisait dans ce petit coin d'ombre une fraîcheur délicieuse ; des lézards gris filaient comme des flèches le long des parois du rocher, ils avaient l'air de jouer entre eux, comme des écoliers en vacances. Les haies, les grandes herbes et les branches d'arbres étaient doucement remuées par un tout petit vent, et produisaient une chanson assoupissante. Au-dessus de la tête de Willems, un oiseau se mit à chanter si doucement qu'il avait l'air de dire : « Allons, repose-toi bien et console-toi, pauvre homme fatigué et attristé. »

Willems ferma les yeux. Au même moment, un souffle de la brise apporta jusqu'à lui les parfums pénétrants du thym et du serpolet, qui croissaient à foison sur les flancs du rocher. Cette odeur, brusquement, reporta son imagination à vingt ans en arrière.

III

Par une belle journée de juillet, précisément un jeudi, Willems et sa sœur Lisbeth, avec Klein et deux de ses petits cousins, étaient venus cueillir des myrtilles et faire la dînette au *Pré-aux-Chats*. Ils avaient passé dans ce petit paradis une après-midi délicieuse, à courir, à sauter, à danser, à se rouler dans l'herbe, et à dire tout ce qui leur passait par la tête, pour se faire rire les uns les autres. Jamais de sa vie Willems ne s'était senti aussi heureux. Dans ce temps-là, Klein était si gai, si bon, si complaisant ! Les autres ne pouvaient se passer de lui, il n'y avait pas de bonne partie sans lui. Dans ce temps-là Willems l'admirait de toute son âme, et se fâchait tout rouge contre ceux qui ne l'admiraient pas assez. Le soir de cette belle journée, avant de retourner au bourg, les cinq amis avaient cueilli de gros bouquets de thym et de serpolet, pour sentir bon pendant la route.

Ils étaient revenus se tenant par la main, de telle sorte qu'ils barraient la route, et pour se délasser ils chantaient le *Choral de Luther*. Comme Willems était un peu jaloux de l'amitié de Klein, il s'était arrangé pour le placer à l'une des extrémités de la chaîne, et pour lui donner la main, le tenant ainsi séparé de tous les autres.

A un certain moment, pendant que les quatre autres continuaient à chanter, Willems s'était interrompu pour se dire que jamais de sa vie il n'aimerait personne autant que Klein. Cette pensée, qui lui était venue dans la plénitude d'une joie parfaite, lui avait gonflé le cœur, au point de le forcer à cesser de chanter. Le parfum du thym et du serpolet s'était mêlé pour toujours dans son esprit avec le souvenir de cette journée où il avait été si heureux.

Il rouvrit alors les yeux et revit aussitôt toute la scène, en contemplant le petit coin de terre qui en avait été le théâtre. Lisbeth était assise là-bas, dans l'herbe, et racontait aux petits cousins de Klein de belles histoires pour les faire tenir un peu tranquilles. Tout près du rocher, Klein et Willems abattaient des papillons dans l'herbe, à grands coups de bonnet.

Le contraste était si poignant entre ce qui avait été autrefois et ce qui était maintenant, que les larmes vinrent aux yeux de Willems, et, comme personne n'était à portée de le voir, il n'eut pas honte de les laisser couler.

Quand il eut cessé de pleurer, son cœur était encore triste, mais beaucoup moins lourd qu'auparavant.

IV

En souvenir du passé, il essaya de penser à Klein sans amertume ; mais il eut beau faire, les torts de Klein se dressaient toujours devant lui.

Tout à coup, une lueur éclatante traversa son esprit, et il se répéta machinalement les paroles du père Stock : « Je crois que tu es jaloux de lui. »

« Non ! je ne suis pas jaloux de lui ! » s'écria t-il avec violence.

Mais la voix du père Stock lui répondit, comme si le père Stock avait été là, présent : « On ne se juge pas bien soi-même ! »

« Voyons, se demanda-t-il avec un grand trouble, comment et quand cela a-t-il commencé? »

Comme il cherchait de bonne foi, et en toute sincérité, il trouva. Cela avait commencé le jour du



Ils étaient venus faire la dînette. (P. 344, col. 1.)

tirage au sort. Klein avait eu un bon numéro, et lui, un mauvais.

Au lieu de penser à Klein, Willems avait pensé à lui-même; au lieu de se réjouir de l'heureuse chance de son ami, il lui en avait voulu de ne pas le suivre aux dragons, à Strasbourg. Oui, oui, c'était bien vrai, il lui en avait voulu; il avait été jaloux de son camarade qui restait au pays, et jaloux de tous ceux qui jouiraient de la présence de Klein, pendant qu'il apprendrait le maniement du sabre et du mousqueton. Quand il était venu en semestre, à deux ans de là, cela avait été pour assister au mariage de Klein avec Catherine Frespel. Willems avait été jaloux de Catherine qui lui prenait son ami, et de son ami qui lui prenait sa fiancée. Il l'appelait sa fiancée, parce qu'il avait songé vaguement à l'épouser quand il quitterait le service. Il est vrai qu'il n'avait jamais parlé de ces velléités à personne, pas même à son ami. Willems avait affecté, pendant son semestre, de se tenir à l'écart, sous prétexte que les jeunes mariés aiment qu'on les laisse seuls; le soir, quand il rentrait de la brasserie, il accusait son ami de le négliger, et c'est ainsi que peu à peu il s'était détaché de lui.

Comme tous les torts étaient de son côté, il avait fini par prendre en haine celui qu'il avait tant aimé; car il est malheureusement trop vrai de dire que l'on ne pardonne pas facilement aux autres le mal qu'on leur a fait.

Après avoir quitté le régiment, il avait trouvé Klein en passe de devenir riche, grâce à son intelligence et à son amour du travail. Klein lui avait ouvert les bras et lui avait offert ses services. Le dragon n'avait voulu voir dans ce mouvement si naturel, qu'une affectation de parvenu, et il avait rudement repoussé les offres de son ami. Une fois dans cette voie, on va vite et loin.

Quand on est prévenu contre une personne, on prend à contre-sens ses moindres mots, ses moindres gestes, on lui fait un crime de tout ce qu'elle dit et de tout ce qu'elle ne dit pas. Pendant de longues années, Klein avait tout supporté sans rien dire, espérant que le temps lui ramènerait son ancien ami. Mais Willems s'aigrissait tous les jours davantage, car il n'y a rien de plus irritable et de plus cruel que les gens qui ont tort.

La veille du jour où le père Stock était venu le trouver dons son petit jardin, Willems qui avait bu trop de chopes pour se consoler de ce que ses affaires allaient mal, s'était oublié jusqu'à traiter publiquement Klein d'hypocrite, parce qu'il lui tendait la main, sans rancune, et d'intrigant, parce qu'il venait d'être nommé conseiller municipal.

Ayant fait toutes ces belles découvertes en lui-même, dans les grandes herbes du *Pré-aux-Chats*, Willems regarda à sa grosse montre d'argent, et se leva brusquement pour partir.

Ensuite il tira de sa houppelande sa grande pipe de porcelaine, l'alluma derrière un buisson, et prit à grands pas le chemin de Metzerwitz, en fumant d'un air réfléchi.

V

Le prétoire de la justice de paix était encombré de gens qui attendaient leur tour, et aussi de curieux qui venaient voir s'il ne se passerait pas quelque chose.

Willems alla s'asseoir dans un coin, à bonne distance de Klein et de ses témoins; en attendant l'appel de son affaire, il demeura les yeux obstinément fixés sur son chapeau.

Quelqu'un lui toucha le bras; il tressaillit. « Il est encore temps, lui dit à voix basse le père Stock.

— Non! » répondit le délinquant avec obstination.

Le père Stock s'en alla tout confus raconter sa mésaventure à Klein, qui l'avait envoyé en ambassade.

« Klein contre Willems, » dit l'huissier.

Les témoins exposèrent l'affaire en peu de mots, et le magistrat se tourna gravement vers l'inculpé.

L'inculpé se leva et dit à haute et intelligible voix: « J'ai refusé de faire des excuses hier, parce que j'avais le diable au corps, sauf votre respect, monsieur le juge. J'ai encore refusé d'en faire tout à l'heure, parce que l'on me demandait de les faire à voix basse, dans un coin, et que je tenais à les faire tout haut, devant tout le monde. L'offense a été publique, les excuses doivent l'être aussi. Klein, je te tiens pour le plus honnête homme qu'il y ait au monde; je me couperais bien la langue pour t'avoir dit ce que je t'ai dit; mais cela ne te servirait à rien, et moi, ça me gênerait beaucoup. »

« Appelez une autre cause, » dit le juge de paix en souriant, et l'huissier appela une autre cause.

Klein et Willems sortirent du prétoire bras dessus, bras dessous, au grand désappointement des curieux, qui, connaissant le caractère de l'ancien dragon, avaient compté sur une scène orageuse.

Les témoins de la partie adverse, après avoir serré la main à Willems, trouvèrent différents prétextes et s'arrangèrent pour le laisser en tête à tête avec Klein. Ces braves gens avaient pensé avec raison que les deux plaideurs aimeraient à revenir seuls, parce qu'ils devaient avoir beaucoup de choses à se dire tout le long du chemin.

J. GIRARDIN.

L'ARABE

Comme le désert est triste, la solitude immense! La plaine uniforme étale son aride étendue sablonneuse sous le soleil ardent; le silence y règne et nul bruit n'y révèle la vie arrêtée à son seuil. Quelques sources marquent, de distance en distance, les haltes des caravanes; elles sont le but cherché, sau-

veur, et de loin déjà, sans que rien ne semble leur en annoncer l'approche, les chameaux, épuisés par la marche, retrouvent des forces pour y courir.

Près d'un de ces puits, un Arabe en embuscade attendait son ennemi, un Juif qui l'avait offensé cruellement.

L'occasion longtemps attendue de se venger venait enfin de s'offrir.

Cet ennemi devait traverser seul le désert, et l'Arabe, posté sur sa route était là, le fusil à portée de sa main, sondant l'horizon de ses yeux et craignant encore que sa victime ne lui échappât.

Que ne pouvait-il se lancer à la rencontre du Juif abhorré, et satisfaire sans tarder cette haine qui s'ancrait de plus en plus avant dans son cœur!

Que l'attente lui était longue! Enfin, bien loin, bien loin, une forme apparut, indistincte dans les ombres du soir. C'était lui.

L'Arabe se glissa derrière une touffe de palmiers; mais, tout à coup il se sentit piqué à la jambe, il recula d'un bond et entrevit un serpent qui se glissait dans son trou. Un cri lui échappa: le serpent était venimeux!

Que faire? Nul secours! Il oublia sa vengeance à observer les progrès du mal. Sa jambe s'engourdissait; le poison, courant comme du feu dans ses veines, l'enfiévrait. Le malheureux se voyait près de s'éteindre loin des siens, de ses amis, de ceux qu'il aimait. Il les appela tous comme s'ils pouvaient entendre cet appel, qui se perdit dans la nuit.

Il renouvela ainsi ses cris jusqu'à ce qu'il perdît connaissance.

Lorsqu'il revint à lui, un homme, le Juif, lui donnait à boire.

L'Arabe se sentit, à son tour, à la merci de l'homme qu'il avait voulu tuer et qui, peut-être, avait deviné ses desseins. Il se rassura en voyant son sauveur s'agenouiller et sucer la plaie pour en extraire le venin. Le Juif, sans doute, n'avait aucun soupçon. Quel ne fut pas son souci lorsque celui-ci lui demanda : « Croyez-vous qu'il était digne de vous de venir vous embusquer ici comme un homme sans courage? Le Seigneur n'a permis ni votre crime ni que vous chargiez votre conscience d'une déloyauté. Il n'a pas permis non plus que vous succombiez avec votre haine, et moi je suis arrivé à temps à votre secours pour pouvoir retourner dans ma maison avec le pardon d'une ancienne offense. Pardonnez-moi donc le mal que je vous ai fait autrefois comme je vous pardonne celui que vous avez tenté de me faire. »

L'Arabe, touché, lui donna sa main, qu'il ne retira jamais, et il prouva par la suite au généreux fils d'Israël que son amitié était encore plus puissante que sa haine.

Ch. Schiffer.

UN NID[1]

VII

Un rayon de soleil.

« Maman, Placide est revenu! » s'écria un matin Laurette qui trouvait moyen d'être fort au courant des faits et gestes des écoliers d'Emma. Le petit meunier avait été malade, il était sujet à des maux de gorge prolongés et tenaces, sa mère se donnait beaucoup de peine pour le soigner; mais elle n'y entendait rien, et toute son autorité ne suffisait pas à empêcher l'enfant de sortir sous la pluie ou de jouer dans le ruisseau lorsqu'il était déjà si enroué qu'à peine pouvait-on comprendre ce qu'il disait. En vain le menaçait-elle de M[lle] Emma. « Il n'y a qu'elle qui ait jamais pu te faire obéir, disait la meunière. — Oh oui! peut-être bien, mais elle n'est pas par ici; » et Placide poursuivait les canards dans la mare, y entrant à leur suite jusqu'aux genoux.

Comme il se retournait, il entendit sa mère qui riait. Emma était debout à côté de la mare, elle le regardait.

« Venez donc me dire bonjour, Placide, dit-elle; c'est jeudi, et je suis venue vous voir; vous n'êtes pas bien malade, il me semble, puisque vous courez dans l'eau après les canards. »

Un instant plus tard, la jeune fille n'aurait pas parlé ainsi; elle tenait entre ses mains les petits doigts crottés, humides de son élève, mais en les touchant elle avait senti la fièvre dans les veines.

« Il faut entrer au moulin, » dit-elle, se penchant vers le petit rebelle qui s'appuyait contre elle lourdement; l'enfant se sentait souffrant, il était entré dans l'eau par bravade, pour désobéir à sa mère; il ne parlait plus et ne criait plus.

Emma s'empressa de le ramener au logis; la meunière déshabilla son fils sans rien dire; elle avait lu l'inquiétude dans les yeux de la jeune maîtresse d'école; le soir Placide avait le délire et rejetait en tous sens ses couvertures: une fluxion de poitrine l'avait saisi.

Pendant bien des jours l'enfant se débattit entre la vie et la mort; à chaque instant de loisir Emma courait au moulin. M[me] Calanville abandonna plus d'une fois la lourde tâche de son ménage pour aider la meunière de son expérience et de ses conseils auprès du lit de son fils unique; Placide obéissait toujours à Emma.

Lorsqu'il reparut à l'école, pâle encore et maigre, la maîtresse avait à jamais conquis le cœur révolté de son élève; au lieu d'être une occasion de

1. Suite. — Voy. pages 170, 188, 203, 219, 235, 251, 267, 283, 299, 315 et 332.

trouble et de discorde dans la classe, il était devenu un élément d'ordre et de discipline. Il était encore difficile à vivre dans sa famille et parmi ses camarades, mais un mot d'Emma, un seul regard suffisait pour obtenir de lui la soumission : « C'est elle qui m'a empêché de mourir, » disait-il toujours. La meunière pensait de même. « Si Mlle Emma n'avait pas été là pour panser les vésicatoires et pour lui faire avaler les potions, nous n'en serions jamais venus à bout, » disait-elle. Emma aimait Placide, et elle l'avait soigné de tout son cœur. « J'ai eu beau faire, se disait-elle parfois, le village nous a envahi. Et je ne sais plus où je mettrai les élèves l'année prochaine s'ils continuent à augmenter ainsi. » Placide recrutait partout des écoliers. « Il n'y a pas une autre maitresse comme la nôtre, » répétait-il à ses cousins et ses amis; les enfants des environs voulaient tous aller en classe à Maisoncelles.

Mme Calanville ne se plaignait pas de cette irruption du village, contre laquelle sa fille aurait voulu la garantir. Elle était très-occupée encore, mais les grands intérêts de sa vie s'étaient éloignés, disséminés, elle avait perdu celui pour lequel elle avait tout sacrifié; ses fils étaient désormais loin d'elle, Albert était entré à l'École polytechnique dans un bon rang, il travaillait « avec rage, avec passion », écrivit-il. Léon était parti pour Caen ; le recteur n'avait pas encore donné des nouvelles de la bourse demandée... « Je n'aurais pas pensé à rien réclamer, disait Mme Calanville, et puisque tu t'es chargée de Léon, nous viendrions bien à bout d'Albert avec l'argent qu'envoie Daniel..... » Emma secouait la tête... « Je comptais sur le recteur, » disait-elle. Mme Calanville avait pris l'habitude d'entrer un instant dans la classe de sa fille avant le départ des enfants. « Quand madame vient, c'est le bon moment, » disaient les écoliers. Les plus petits trouvaient facilement le chemin de ses genoux. « Vous détruisez toute la discipline, maman, » disait Emma; mais elle riait et elle sentait plus que les enfants eux-mêmes le prix de la tendresse maternelle, qui s'étendait jusqu'à ses élèves. Amélie se faisait raconter les moindres incidents qui se passaient dans la classe. La petite école était devenue pour tous un sujet d'occupation et d'intérêt. La mère et la fille ne se disaient jamais l'une à l'autre combien leur incessant travail pesait lourdement sur leurs épaules. « Nous suffisons, c'est tout ce que nous pouvions espérer et demander à Dieu, » pensait Mme Calanville. Si les ambitions d'Emma s'élevaient plus haut, elle n'en parlait pas.



Placide poursuivait les canards. (P. 347, col. 2.)

Il était deux heures, les écoliers venaient de rentrer en classe; c'était encore une des conséquences de son entreprise qu'Emma n'avait pas d'abord prévue, qu'un bout du jardin avait été nécessairement abandonné aux petits villageois. La jeune maîtresse avait déclaré qu'ils resteraient dans la classe pendant les récréations. « Cela est impossible, dit sa mère; ils démoliraient la maison, ils nous assourdiraient par leurs jeux, et si tu les tenais enfermés tout le jour, tu ne pourrais exiger pendant l'étude ni ordre ni discipline ; nous leur consacrerons le petit pré défriché au bas du jardin, ils pourront courir là sans danger. » L'embarras était d'empêcher Laurette de se trouver souvent, par *hasard*, dans le coin de terrain réservé aux écoliers; tant de petites compagnes lui faisaient envie, lorsqu'elle les voyait jouer au colin-maillard ; les garçons couraient aussi, mais la dignité de Laurette la retenait dans les environs de la division féminine, jusqu'au jour où Placide et trois ou quatre de ses amis imaginèrent de bêcher le potager où ils avaient vu leur maîtresse travailler après les heures de classe; Laurette s'élança à leur suite, pour leur indiquer les carrés encore en friche, Placide riait. « Nous les connaissons bien chez nous, mam'zelle Laurette, ma mère est toujours après moi pour me faire travailler dans not' jardin, mais elle ne peut pas m'attraper comme ça. Quand je joue, je joue... — Et aujourd'hui vous voulez jouer à bêcher ? » demanda gaiement Laurette. Le petit paysan fit un signe de tête. « C'est juste comme vous dites, et mam'zelle Emma ne sera pas fâchée de ce jeu-là. » Lorsqu'on rentra en classe, le potager avait pris un aspect réjouissant. « Tu n'en aurais pas tant fait en deux jours, » avait déclaré Laurette en annonçant à sa sœur les hauts faits des élèves. Placide aurait juré que mam'zelle Emma lui avait fait un signe d'amitié lorsqu'il avait repris sa place sur son banc.

La prière était finie plus sérieusement, plus respectueusement qu'au début; les enfants étaient penchés sur leurs cahiers, la jeune maîtresse était au tableau, lorsqu'on entendit le bruit d'une voiture qui s'arrêtait devant la barrière ; Séraphine essuyait ses mains et ôtait son tablier de cuisine sans se presser, étonnée qu'elle était d'un événement qui n'arrivait pas à Maisoncelles deux fois par an. Personne ne venait visiter Mme Calanville; seules depuis qu'Emma avait ouvert son école, les paysannes avaient pris l'habitude d'entrer quelquefois au manoir pour demander un conseil ou pour parler de leurs enfants: les battants de la porte d'entrée criaient sur leurs gonds, mais les voyageurs étaient déjà descendus de leur voiture. « Deux messieurs tout en noir, et qui ne sont plus jeunes, maman, » disait Laurette embusquée dans un coin du salon, près du canapé d'Amélie. La petite malade avait rougi; elle était naturellement timide, son infirmité et la solitude dans laquelle elle avait vécu la rendaient sauvage. « Si je pouvais m'en aller, » disait-elle. Personne ne pouvait la porter. Séraphine et Emma, chargées d'ordinaire de ce soin étaient occupées, la maîtresse n'avait pas quitté sa classe, la servante introduisait les étrangers. Amélie serra la main de sa mère lorsque celle-ci passa auprès d'elle pour s'avancer à la rencontre des visiteurs. « C'est le recteur, » avait dit Mme Calanville.



Les garçons couraient. (P. 348, col. 2.)

« Vous me pardonnerez de venir vous déranger dans votre vie si remplie, dit le recteur qui s'était arrêté en entrant. Je passais par ici, et j'ai voulu vous apporter moi-même la bonne nouvelle : la bourse de votre fils est accordée. — Tout entière ? demanda la mère trop émue pour songer d'abord aux exigences de la politesse. — Tout entière, ainsi que le trousseau. » Mme Calanville pâlit. « Ceci est une grande faveur, dit-elle, et dont je vous suis reconnaissante.— Je n'ai fait autre chose que représenter les droits de votre fils, dit le recteur avec une dignité affectueuse, au nom des droits de son père. » La maîtresse du manoir avait repris ses sens et invita ses visiteurs à s'asseoir. « Nous n'avons qu'un moment, dit le recteur, et M. l'inspecteur d'académie que voilà, ajouta-t-il en désignant son compagnon, désirerait visiter l'école tenue par Mlle votre fille, si elle a donné suite à son projet. » La mère sourit. « Emma donne toujours suite à ses projets, » dit-elle, et sans autres préparatifs elle ouvrit la porte sur le vestibule; on entendit la voix des enfants qui répétaient une leçon.

Les dignitaires de l'Université entrèrent tout à coup, la jeune maîtresse se leva faisant un

signe à ses élèves ; tous les petits paysans regardaient la bouche béante. Placide avait fait un mouvement en avant, il crut qu'un danger inconnu menaçait Mlle Emma, que demandaient ces hommes noirs ; la présence de Mme Calanville le rassurait un peu, il resta à sa place pendant que l'inspecteur posait quelques questions à la maîtresse et aux élèves, dont il examinait rapidement les travaux... « Ils ne savent pas encore grand'chose, monsieur, dit timidement la jeune fille, il n'y a que trois mois qu'ils sont ici et la plupart n'avaient jamais été à l'école... — Ils ont déjà appris l'ordre et la discipline, et ce sont de grandes leçons, » dit l'inspecteur qui regardait la jeune fille par-dessous une paire de lunettes d'or qu'il relevait sur son front lorsqu'il était animé ou satisfait. « Je suis content de ce que je vois ici. La salle est un peu petite, mais la propreté y règne... » Mme Calanville rougit... L'inspecteur avait oublié que la salle d'école faisait partie du manoir ; sur un signe de leur maîtresse, les enfants entonnèrent une petite chanson qu'elle leur avait apprise... « Très-bien, très-bien, mes petits, continuez à bien travailler, mademoiselle continuera à vous donner des leçons..... longtemps si je puis l'y engager... » L'inspecteur parlait bas à Emma. « C'est beaucoup pour lui, dit le recteur à Mme Calanville ; il déteste les écoles libres, il fera ce qu'il pourra pour enrégimenter votre fille dans l'instruction publique. Quelle école modèle elle pourrait tenir. . » La mère souriait. « Emma a de l'autorité et l'esprit bien fait, mais elle est jeune, elle a entrepris ceci pour aider ses frères. — Je sais, je sais, j'ai compris, » interrompit le recteur ; puis élevant la voix : « Monsieur l'inspecteur le temps presse, il faut regagner le chemin de fer. » Emma se rapprochait au même instant de sa mère... « J'ai beaucoup à faire ici, et je n'ai à faire qu'ici, monsieur, disait-elle. Je tiens par-dessus tout à rester à Maisoncelles... dans mon nid... » L'inspecteur riait, bien qu'il parût contrarié. « Je suis sûr que vous réussiriez partout, dans une grande école, dans une grande ville... — Ma mère ne pourrait quitter Maisoncelles, monsieur, et je ne puis quitter ma mère, » répétait Emma. Le recteur eut beaucoup de peine à entraîner son inspecteur.

« Albert a sa bourse, » s'écria Mme Calanville, dès que la porte se fut refermée derrière les visiteurs, puis, se souvenant de toutes les oreilles tendues autour d'elle, de tous les yeux grands ouverts qui la considéraient, elle battit en retraite du côté du salon, échangeant avec Emma un regard pénétré de joie et de reconnaissance. Le rude sentier s'aplanissait devant les pieds de la mère et de la fille qui le foulaient avec tant de courage. « Dieu est bien bon pour nous, » se disait la jeune maîtresse en faisant signe aux enfants de reprendre leurs places et de recommencer leurs leçons. « Mais quelle idée avait cet inspecteur de croire que je pourrais quitter Maisoncelles ! mes pauvres petits élèves me tiennent déjà au cœur, et cependant ce n'est pas pour mon plaisir ni pour le leur que j'ai commencé à leur donner des leçons ! »

A suivre. Mme DE WITT, née GUIZOT.

UNE MATINÉE

DANS LA CAMPAGNE DE ROME

Aussitôt après la prise de Rome, Horace Vernet fut envoyé pour composer un tableau retraçant les scènes émouvantes de l'assaut qui nous rendit maître du Transtévère.

Le général en chef me fit l'honneur de me désigner pour piloter le grand artiste dans les endroits qui répondaient le plus au but de son voyage.

Je vous fais grâce des détails techniques de la première matinée d'exploration, passée à visiter les brèches, pour appeler votre attention sur un fait dont le peintre fut vivement impressionné. Plus que personne Vernet, dans ses grandes compositions, savait placer la note sentimentale ainsi que le petit détail de la vie intime du soldat ; enfin, la chose comprise par tout le monde, à la portée de toutes les intelligences, c'était un des grands secrets de la populaire réputation si justement méritée.

J'arrive au récit promis.

Dès le point du jour, ayant traversé le Tibre sur le pont le plus voisin de la fontaine Pauline, nous prîmes d'abord, du point élevé de San-Pietro in Montorio, un aperçu des deux côtés de la partie militante des opérations du siége ; puis, nous parcourûmes tout le terrain de la défense jusqu'à la crête, dominant la brèche franchie le 30 juin, acte décisif de l'attaque.

C'était avec intention que j'avais indiqué à l'avance cet endroit comme devant marquer le repos de notre première course ; mon soldat s'y trouva avec une cantine et tout ce qu'il fallait pour déjeuner ; tout était préparé quand nous arrivâmes, et je dois déclarer que ce ne fut pas le moindre attrait de notre course matinale pour Horace Vernet qui adorait tout ce qui avait le sans-façon des sommaires installations militaires. Il voulut bien me rappeler que j'avais promis de faire revivre pour lui un épisode de l'assaut, arrivé sur le terrain même, où nous prenions tranquillement le café à l'ombre protectrice des débris d'une cassine qui, quelques jours avant, ne nous paraissait pas sous un si pacifique aspect.

La compagnie de grenadiers du 66e ayant gravi la brèche du bastion 8, après s'être portée en avant du côté de la muraille Aurélienne, revint, dès qu'il fit grand jour, s'abriter contre la petite maison qui la dominait et sous le talus extérieur de l'embrasure

d'une pièce mise en batterie pour saluer les assaillants à leur arrivée. Le terrain fut bien vite, au moyen de quelques gabions, mis en état de protéger les soldats contre un retour offensif de l'ennemi qui, repoussé au delà du ravin, ne cessait de tirer contre un pan de mur surplombant et menaçant à chaque instant de nous écraser par sa chute.

Nous étions couverts de boue, mais le lieu était peu propice pour y faire sa toilette du matin ; il n'était même pas prudent de se tenir debout, le petit réduit dans lequel la compagnie se serrait, n'offrant abri qu'à la condition de s'appuyer contre l'épaulement.

Le soldat français déteste entendre pendant longtemps le bruit d'une action à laquelle il ne participe pas. Nos hommes avaient un regard interrogateur traduisant très-bien cet ennui ; près de moi, un vieux sergent, pour passer le temps, s'amusait à dépouiller une correspondance qu'il venait de découvrir dans un havre-sac abandonné ; sa figure bronzée exprimait une commisération à laquelle j'eus le désir de m'associer, et je lui en demandai le motif ; il me tendit une lettre écrite en italien, dont il comprenait parfaitement le contenu, attendu qu'il était Corse, et m'expliqua qu'elle s'adressait à un tout jeune homme que sa mère désirait rappeler dans son pays en lui exprimant toutes ses craintes des périlleuses éventualités au-devant desquelles il courait.

La réalisation de la triste prévoyance maternelle ne s'était probablement pas fait attendre, et nous restions sous cette pénible impression lorsque, parmi quelques cadavres mis en tas, pour nous faire place, nous vîmes s'ouvrir une main mutilée au bout d'un bras paraissant déjà rigide, puis lentement se dresser sur son séant une masse sanglante ayant à peine forme humaine, tant elle était défigurée. « Ma pauvre mère ! » fut la première phrase sortie des lèvres décolorées de ce moribond; il ajouta presque bas : « J'ai bien soif ; par charité, donnez-moi un peu d'eau, » et, comme épuisé par ce dernier effort, il retomba lourdement à la renverse.

Cette apparition nous avait fortement impressionnés ; et, pendant qu'on lui faisait avaler un peu d'eau et d'eau-de-vie pour répondre à son désir, j'essayai avec mon mouchoir d'enlever les caillots figés qui rendaient méconnaissable ce jeune blessé. Il s'exprimait en français avec l'accent italien, et avait la poitrine percée en plusieurs endroits. Un coup de baïonnette lui ouvrait le nez jusqu'au front ; à sa main droite, il ne restait que les lambeaux de trois doigts : ce soldat de dix-neuf ans avait bravement combattu et résisté bien en face.

Lorsqu'il fut un peu remis, il nous dit sans que sa voix exprimât aucune crainte, mais en l'élevant un peu et d'un air convaincu, qu'il s'était, comme Lombard, battu pour l'indépendance italienne et était heureux de mourir pour son pays. Nous n'avions rien à répondre et fîmes transporter ce pauvre enfant à l'ambulance en lui restituant, sur sa demande, son sac ainsi que la correspondance maternelle qui nous avait si vivement intéressés. Nous le suivîmes des yeux pendant quelque temps, avec la triste certitude qu'il avait à peine quelques heures à vivre. Nous nous trompions. La nature jeune et vigoureuse du sujet fit un prodige. J'eus plus tard l'occasion de rencontrer à Rome ce blessé parfaitement guéri et la satisfaction de le faire employer comme écrivain dans les bureaux de l'intendance ; ayant perfectionné son français, il savait se rendre utile en faisant des traductions.

A suivre. Colonel DUBOUSSET.

A TRAVERS LA FRANCE

L'ABBAYE DE FONTEVRAULT

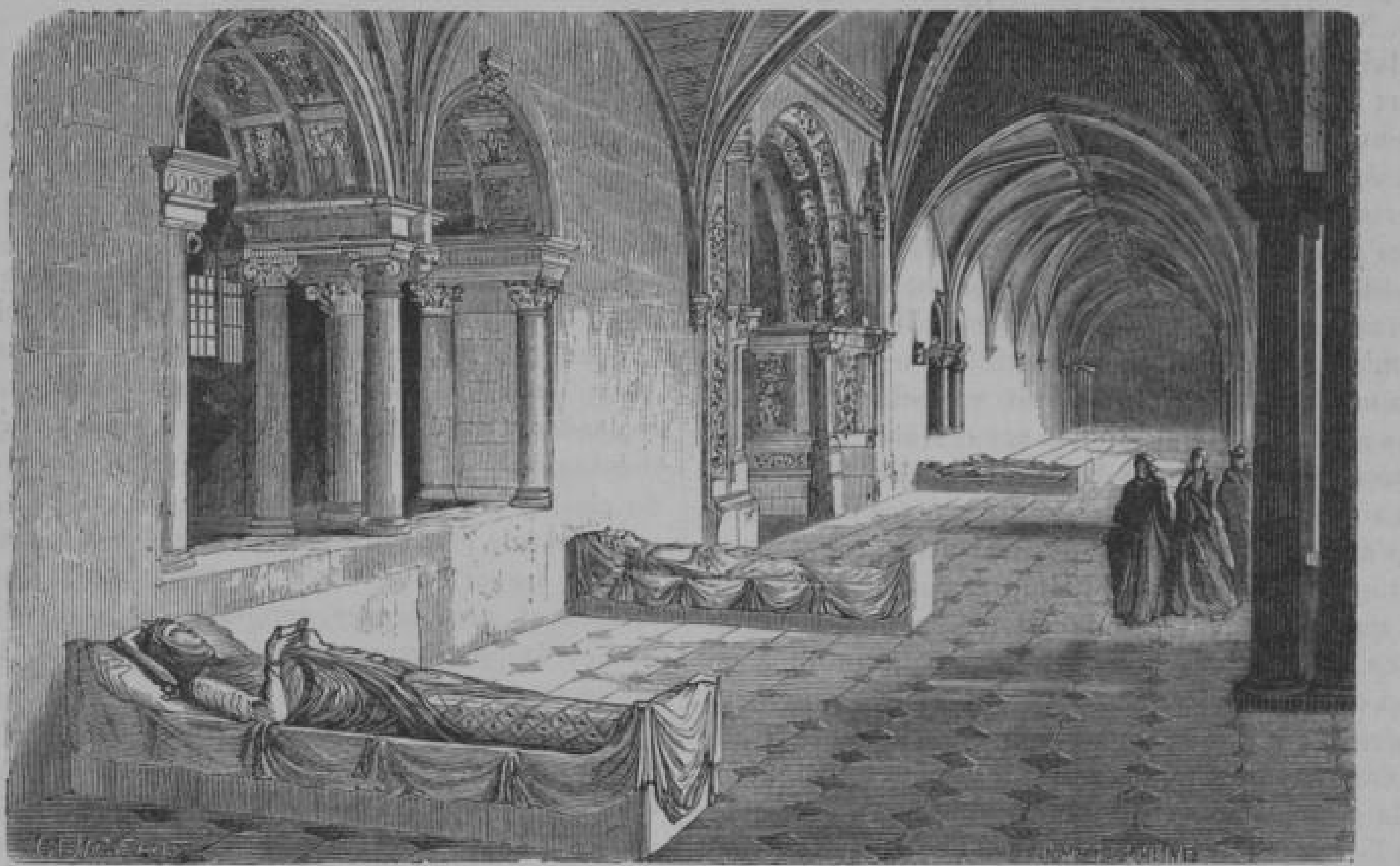
Le XII[e] siècle est, dans toutes les branches de l'art, de la littérature, de la philosophie et de la religion elle-même, l'époque des conceptions originales. Alors, au milieu de l'enthousiasme éveillé par les croisades, des discussions soulevées par les études théologiques et de l'ardeur qui jetait dans la vie du cloître la plupart des fervents catholiques, l'esprit français prit son premier essor et produisit des œuvres imparfaites assez souvent, mais toujours variées et ingénieuses, toujours empreintes d'un cachet de puissance et de jeunesse qui leur donne un prix particulier.

Ce fut dans ce temps d'activité intellectuelle et de zèle religieux qu'un solitaire breton, Robert d'Arbrissel, ayant lu dans les Saintes Écritures que la Mère de Dieu, après la mort du Christ, fut reçue par l'apôtre saint Jean en sa demeure et entourée par lui des égards de la vénération la plus profonde, résolut de fonder un institut monastique où chaque maison serait composée d'hommes et de femmes, sous le gouvernement de ces dernières. Le projet parut d'abord trop bizarre, et l'autorité ecclésiastique l'entoura d'obstacles, surmontés bientôt par la persévérance de Robert et par la renommée de sa vertu. Ce fut dans les environs de Saumur, près de la fontaine dite d'*Evrault*, du nom d'un ancien seigneur du pays, que fut réalisée définitivement la pensée du saint prêtre breton, après un premier essai fait en Angoumois. Bientôt s'éleva un vaste monastère dont une moitié fut occupée par des religieuses, l'autre par des religieux. Tant que le fondateur vécut, il conserva l'autorité suprême ; mais à sa mort elle fut dévolue à une abbesse, et l'ordre continua d'être ainsi gouverné. Telle fut la sagesse de la règle laissée par Robert d'Arbrissel que son institut fut rapidement répandu dans toute l'Europe occidentale et se maintint en France jusqu'à la Révolution, malgré le relâchement introduit dans

l'ordre comme dans la plupart des autres congrégations monastiques. Fontevrault devint comme le chef-lieu de tous les monastères créés à son imitation. Les rois d'Angleterre, seigneurs au XIIe siècle de toute la moitié occidentale de la France, appuyèrent de leur protection l'abbaye mère. Henri II et Éléonore de Guienne, Richard Cœur de Lion et la reine Isabelle d'Angoulême voulurent y avoir leurs tombeaux, qui sont encore une des curiosités de Fontevrault.

Les bâtiments de l'abbaye de Fontevrault ont survécu à la Révolution de 1789. Bâtis sur de vastes proportions, ils remontent en grande partie aux XIIe et XIIIe siècles; les plus anciens, élevés de 1120 à 1150, offrent dans leur architecture cette originalité et cette puissance de conception dont il a été parlé au commencement de cet article. Les cuisines, entre autres, en forme de rotonde, flanquées de petites absides et couronnées par une magnifique pyramide en pierre, paraissent tellement singulières qu'on les a prises longtemps pour une chapelle funéraire. On les appelle la tour d'Évrault. Il existe, du reste, parmi les dépendances de l'ancienne abbaye, une vraie chapelle funéraire consacrée à sainte Catherine : elle date du XIIIe siècle et présente un ensemble très-gracieux. Au-dessus du toit de cet édicule s'élève une colonne creuse au sommet de laquelle était allumé un fanal; on trouve beaucoup de ces colonnes, mais posées directement sur le sol, dans l'ancien Limousin et le Poitou; on les appelle « lanternes des morts », parce qu'elles sont toujours bâties dans les cimetières, que leur lumière signalait pendant la nuit.

L'église est la construction la plus remarquable de l'abbaye. Consacrée en 1119 par le pape Calixte II, mais terminée seulement dix ans après, elle atteint les proportions d'une cathédrale. Sa longueur est de 90 mètres, sa nef est couverte intérieurement de coupoles qui s'élèvent à 29 mètres au-dessus du sol. Deux élégants clochers flanquent la façade; une tour plus grosse s'élève à l'entrée du chœur. Sur un des côtés de l'église s'étend le cloître, dont les belles galeries de la Renaissance (XVIe siècle) ont longtemps abrité les tombeaux des princes anglais.



Les tombeaux de l'Abbaye de Fontevrault. (P. 352, col. 2.)

Malheureusement et malgré la surveillance de l'État, toutes ces vieilles et belles choses se dénaturent chaque jour, par suite de l'affectation des bâtiments aux détenus du département de Maine-et-Loire. L'église elle-même, la plus belle de l'ancien Anjou après la cathédrale d'Angers, a été coupée de planchers et de murs pour servir d'habitation; le chœur seul est resté au culte, ainsi que deux espaces carrés qui donnaient à l'église la forme symbolique de la croix. C'est dans un de ces espaces ou « croisillons » que sont aujourd'hui déposés les tombeaux des rois anglais de la dynastie angevine des Plantagenets, tombeaux précieux pour l'histoire de l'art, et que l'Angleterre a plusieurs fois vainement réclamés à la France.

A. SAINT-PAUL.



Il se mettait à chanter. (P. 353, col. 2.)

FRANCHISE [1]

III

Dans la salle de garde.

Au bout de peu de jours, Aimery était aussi familier avec Rûlamort et ses habitants, que s'il eût passé toute sa vie au château. Il était curieux et hardi. Dans ses heures de liberté, il grimpait partout, examinant en détail le manoir de Rûlamort, depuis les créneaux jusqu'aux oubliettes, et sa mémoire fidèle n'oubliait rien : le vieux Milon pouvait lui donner un message pour n'importe quel soldat ou serviteur occupé dans n'importe quelle partie du château ; il y allait tout droit sans hésiter, sans tâtonner, sans chercher sa route. Il s'était vite fait aimer de Milon, qui, comme tous les vieillards, racontait volontiers ses anciennes prouesses, et qui ne trouvait autour de lui que des gens peu soucieux d'entendre pour la centième fois les mêmes histoires. Pour Aimery, toutes les histoires de Milon étaient nouvelles, et il les écoutait avec un plaisir visible, qui réjouissait l'âme du vieux soldat ; il les lui redemandait, et il ne tarissait pas de questions sur les châteaux que Milon avait vus ou pris, assiégés ou défendus. Il sut bien vite le nom et l'usage de toutes les parties d'un château ; et il battait des mains, et ses yeux brillaient d'enthousiasme, quand Milon lui décrivait tel ou tel donjon, si fort, si haut, si bien gardé, que jamais roi ni seigneur n'avait pu le prendre. « C'est comme cela que j'en veux un ! » s'écriait-il. Les hommes d'armes qui l'entendaient riaient et se moquaient de lui ; mais l'enfant n'était pas timide, et il leur racontait, tout comme s'il y eût assisté, l'histoire de maints vilains qui avaient conquis des terres et des châteaux : comme Hugues le tailleur, Guillaume le tambour, Guillaume le charretier, devenus seigneurs bannerets en Angleterre ; et il racontait si bien, que les soldats cessaient de rire et se groupaient autour de lui pour l'écouter. Alors l'enfant s'animait, ses yeux brillaient, son bras se levait et s'abaissait comme pour frapper ; et parfois, se rappelant quelque lai, quelque sirvente où étaient célébrés les hauts faits de ses héros, il cessait de parler et se mettait à chanter, de sa voix claire, en frappant par intervalles, pour rythmer son chant, sur quelque bouclier qu'il était occupé à faire reluire. Et les hommes d'armes, entraînés, répétaient le refrain, en faisant résonner les morions et les haches.

D'autres fois, dans les longues veillées, Aimery écoutait à son tour. Les soldats du sire du Rûlamort étaient presque tous des hommes du pays, qui se souciaient aussi peu du vieux roi d'Angleterre que de son fils aîné Henri le Jeune, ou de ses autres fils, Geoffroy de Bretagne et Richard de Poitiers. Ils aimaient assez la vieille reine Éléonore, et ils trouvaient que c'était grand dommage qu'elle eût épousé un roi étranger qui ne faisait que ravager le pays dans ses querelles de famille. Ces querelles, ils les connaissaient fort bien, et en parlaient comme s'ils n'y eussent pas été mêlés : pourtant ils suivaient leur

1. Suite. — Voy. page 337.

seigneur sous la bannière de Richard de Poitiers, qu'on appelait déjà Richard Cœur de Lion, et ils étaient assez fiers de la vaillance de leur chef; mais peu leur importait au fond sous quelle bannière ils marchaient: leur métier était de se battre, ils se battaient et n'en demandaient pas davantage.

Il y avait bien six semaines que le sire de Rûlamort était rentré au château, et ses hommes d'armes commençaient à s'ennuyer de n'avoir plus à enlever de leurs morions que des taches de rouille au lieu de taches de sang.

« Quand donc monseigneur repartira-il en guerre? » disait Gaucher, qui n'avait pas fait partie de la dernière expédition, et qui comptait bien suivre son maître dans la prochaine. « C'est une honte qu'on ait laissé partir le roi d'Angleterre sans lui courir sus.

— Tu ne dirais pas cela, ami Gaucher, répondit Hubert, un coutillier qui avait encore la tête bandée et un bras en écharpe, si tu avais vu de près les Brabançons du roi Henri, et si tu avais senti les coups qu'ils donnent. Ce sont des diables, de vrais diables déchaînés. Et leur manière de gâter le pays qu'ils traversent! Cette fois-ci, en revenant de Saintes, ils ont tout brûlé, les maisons, les vignes, les arbres à fruits. Moi, j'aime autant me reposer un peu, jusqu'à ce que monseigneur nous mène contre des ennemis plus courtois... quoique, à vrai dire, les Normands ne valent pas cher, et les Anglais encore moins.

— Tout cela, interrompit un vieux sergent qui s'était assis sur la pierre du foyer pour mieux chauffer ses mains ridées qu'il étendait devant la flamme, tout cela se vaut; ces gens du Nord sont de vrais sauvages, et les Français du roi Louis Septième sont tout aussi mauvais que les Normands, les Anglais et les autres soldats du roi Henri.

— Vous les connaissez, Guillaume, les Français du roi Louis? Nous n'avons pourtant pas été en guerre avec lui depuis longtemps.

— C'est que je suis vieux, Thierry, mon garçon: mes soixante ans ont eu le temps de voir plus de choses que tes vingt-cinq ans. J'ai vu les fêtes du mariage de notre dame, la fille du duc Guillaume d'Aquitaine: quelle belle et noble princesse c'était alors! Mais ce mariage-là a été le commencement de nos malheurs.

— Pourquoi cela, maître Guillaume? demanda vivement Aimery, qui, flairant quelque histoire, s'était rapproché du vieux sergent.

— Parce que, vois-tu, petit, répondit Guillaume en souriant à l'enfant, le roi de France, qui épousait notre duchesse, devenait notre seigneur; il avait avec lui une quantité de chevaliers et d'hommes d'armes de France, à qui il a donné nos villes et nos châteaux à garder: et jamais sous le soleil on n'a vu des gens plus durs, plus insolents que ces barons français. Du moins, dans ce temps-là, on n'en avait jamais vu; depuis, le second mari de notre duchesse a amené des Anglais et des Normands qui sont encore pires. C'est un grand malheur pour un pays quand il tombe en héritage à une femme.

— Expliquez-moi donc, Guillaume, demanda Gaucher, comment notre duchesse a pris un second mari. Le roi Louis n'est pas encore mort, pourtant!

— Non; mais le pape leur a permis de rompre leur mariage: ils ne s'entendaient pas bien ensemble.

— Si tous les ménages qui ne s'entendent pas pouvaient en faire autant! » dit avec un soupir le fauconnier Thibaut. Les autres éclatèrent de rire; la femme de Thibaut, qui régnait sur les habitants du poulailler, passait pour malmener très-fort le pacifique fauconnier.

Thibaut ne se tint pas pour battu.

« On ne doit pas mal parler de ses suzerains, dit-il; mais enfin, j'ai entendu dire que la reine Éléonore, notre duchesse, était d'un caractère assez revêche, et qu'elle faisait la vie très-dure à son mari. Or, un roi, pas plus qu'un autre homme, n'a envie d'être malheureux dans son ménage; et puisque le roi Louis a pu se débarrasser de sa femme, j'estime, moi, qu'il a bien fait! »

Le vieux Guillaume se leva, tout enflammé de courroux.

« Tu ne sais de quoi tu parles, Thibaut! retourne à tes oiseaux, et ne te mêle pas des affaires des maîtres. Le roi Louis, septième du nom, était certainement un noble prince; mais il passait sa vie en son oratoire, à dire oraisons et patenôtres, à faire génuflexions et à se donner la discipline, ce qui est le propre d'un moine plutôt que d'un roi. Notre duchesse, dans notre beau pays de Guyenne, était habituée à une vie plus gaie; elle se plaisait aux chants des jongleurs, aux jeux de ses femmes, aux danses, au son des instruments; elle aimait les fêtes, et il n'y a pas de mal à cela; mais le roi Louis ne les aimait pas, et c'est pourquoi ils n'ont pas pu vivre ensemble. Depuis, elle s'est mariée avec le roi d'Angleterre, et...

— Et on ne peut pas dire qu'elle ait fait bien bon ménage avec lui, interrompit Thibaut; c'est elle qui excite continuellement ses fils contre leur père: une jolie conduite pour une femme chrétienne!

— Elle a aussi à se plaindre du roi Henri, reprit Guillaume un peu timidement, car Thibaut avait visiblement raison; et quant à ses fils, il leur fait des promesses qu'il ne tient pas, ce qui n'est pas d'un loyal chevalier: les fils se plaignent, c'est tout simple.

— Qu'est-ce donc qu'il leur promet? demanda Aimery. Mon père m'a toujours donné ce qu'il m'avait promis, et ce n'était qu'un pauvre homme: un roi devrait avoir honte d'être si discourtois!

— Voilà ce que c'est, petit, reprit Guillaume en s'adressant à l'enfant. Le roi d'Angleterre et notre duchesse ont eu quatre fils: Henri, Richard, Geoffroy et Jean. Quand l'aîné a été en âge d'être armé che-

valier, son père l'a fait couronner roi, en grande cérémonie, pour montrer qu'il comptait, à sa mort, lui laisser la couronne d'Angleterre. Mais tu penses bien qu'il ne voulait pas la lui donner tout de suite : d'ailleurs le prince Henri était trop jeune pour gouverner un royaume et conduire une armée : on l'appelait roi, on le traitait comme un roi, c'était bien assez pour son âge. Ensuite, le vieux roi s'est occupé de pourvoir son fils Geoffroy ; il lui a fait épouser la fille du comte de Bretagne. Mais tout cela n'a pas fait grand plaisir au roi de France : son vassal le duc de Normandie était roi d'Angleterre, il tenait l'Aquitaine du chef de sa femme, notre duchesse Éléonore, il devenait maître de la Bretagne au nom de son fils Geoffroy, qui n'était encore qu'un enfant : c'était beaucoup. Aussi le roi Louis a travaillé à brouiller le père et le fils ; il a engagé le jeune Henri, qu'on appelle Henri au Court Mantel, à quitter son père furtivement pour se réfugier à la cour de France ; il l'a reconnu comme seul roi d'Angleterre ; enfin il a fait tout son possible pour l'aider à détrôner le vieux roi.



Thibaut l'instruisait. (P. 358, col. 2.)

— C'est un suzerain, félon que le roi de France, s'écria Aimery. C'est un grand péché que de mettre la haine entre le fils et le père ; j'espère bien qu'il en sera puni !

— En attendant, dit Gaucher, Henri au Court Mantel a entraîné dans sa révolte ses frères Richard et Geoffroy, et c'est ce qui nous a amené la guerre dans ce pays-ci.

— Et le dernier fils ? demanda Aimery.

— Oh ! il est trop jeune pour se mêler des querelles de la famille. Mais on dit qu'il ne vaudra pas mieux que les autres, interrompit Thibaut. J'ai connu un fauconnier de la maison du roi d'Angleterre qui l'a vu souvent ; il est déjà fourbe et cauteleux, colère et gourmand, et cruel envers les bêtes, en attendant qu'il puisse l'être envers les hommes.

— Notre suzerain, au moins, le comte Richard de Poitiers, est aussi franc que brave, on ne peut pas dire le contraire, repartit Guillaume. Il faut le voir dans la bataille, dressé sur ses étriers, et levant en l'air sa hache d'armes qui brille comme un éclair ! Il est le plus beau et le plus fort de sa famille, et quand ses chevaliers l'entourent, le panache de son casque dépasse tous les autres panaches. Il est un peu colère, comme tous les Plantagenets ; mais il est gai et affable pour ses vassaux ; et puis il aime les troubadours et il chante des lais et des sirventes, et même il en compose, comme s'il était un vrai fils de l'Aquitaine.

— C'est lui qu'on appelle Cœur de Lion, n'est-ce pas ? s'écria Aimery. Quel noble chevalier ! et que je voudrais le voir !

— Tu le verras, quand tu seras en âge de porter la hache et le couteau, et de te coiffer du chapel de fer, interrompit Guillaume, à moins que nous ne soyons délivrés des Anglais avant ce temps-là. Mais sois tranquille, le comte Richard trouvera toujours à batailler tant qu'il sera en vie.

— Tant qu'il sera en vie ! répéta Thibaut en secouant la tête : il ne peut pas compter sur une longue vie, puisqu'il n'honore pas son père. Mon camarade Thomas le fauconnier m'a dit que c'était pitié, quand les trois fils du vieux roi d'Angleterre ont été en révolte contre lui, de voir toutes les nuits des seigneurs qu'il avait nourris à sa table, qu'il avait armés de sa main, qui avaient dormi sous sa tente, se sauver furtivement de son camp pour aller retrouver les rebelles. Le roi les appelait le matin, et ils n'étaient plus là. Il cachait sa peine, et tâchait de montrer un visage riant à ceux qui restaient ; mais il avait le cœur navré, et Thomas l'a vu une fois pleurer, la tête dans ses deux mains, et il l'a entendu prononcer les noms des derniers qui l'avaient quitté, en ajoutant, après chaque nom : « Encore un traître, ô Dieu ! encore un traître ! » Oui, tous les siens l'abandonnaient, et s'en allaient servir ses fils, qui étaient chez le roi de France ; et le roi de France les choyait, leur disait de belles paroles flatteuses, leur promettait son assistance... Je ne suis qu'un fauconnier, mais je ne voudrais pas, sur ma vie, en avoir fait moitié autant ! »

Aimery était tout triste.

« Et pour qui se bat notre sire, le comte de Rûlamort ? Est-ce qu'il aide les méchants fils du roi Henri à guerroyer contre leur père ? »

Ce fut Milon qui lui répondit :

« Ne pense pas mal de notre sire, enfant : il ne tient ni pour Richard ni pour Henri, il tient pour l'Aquitaine. Le roi de France aime que tout ces prin-

ces d'Anjou soient en guerre les uns avec les autres, parce que s'ils étaient unis ils seraient trop puissants : pourquoi le sire de Rûlamort ne penserait-il pas comme le roi de France? L'Anglais nous a assez molestés ; le comte Richard lève sa bannière contre l'Anglais : suivons le comte Richard ! Plus tard, on verra ! »

Thibaut branla la tête d'un air de doute.

« On verra, quoi? dit-il. Tous ces gens-là se servent de nous dans leurs querelles ; mais si nous voulions agir par nous-mêmes, ils auraient vite fait de se réunir contre nous. Rappelez-vous l'affaire d'il y a six ans. Les seigneurs bretons avaient fait une ligue pour chasser les Anglais : beaucoup de nos barons de Poitou et de Guyenne en ont fait autant, et le pays se croyait déjà libre, si bien qu'on chantait partout des sirventes sur la défaite de nos ennemis. Mais les Bretons ont été battus ; et alors le roi de France, qui avait encouragé nos barons, les a vendus au roi d'Angleterre. De si nobles seigneurs ! les meilleurs de l'Aquitaine ! Le roi Henri les a traités comme des malfaiteurs : les uns sont morts en prison, les autres dans les tourments. Si la révolte recommençait, vous verriez que ce serait encore la même chose.

— Ce n'est pas une raison, répondit gravement le vieux Milon. Un homme de cœur ne regarde pas au péril. Souviens-toi de cela, enfant !

— Mon père me l'a appris, dit Aimery ; et vous verrez si je m'en souviendrai le jour où monseigneur m'emmènera combattre les Anglais.

— Oui, oui, tu es un petit brave, toi ! dit le vieux Milon en caressant la chevelure de l'enfant. Dépêche-toi de grandir, Aimery au clair visage ; et si dans dix ans il y a beaucoup de combattants pareils à toi, le beau soleil d'Aquitaine éclairera encore d'heureux jours ! »

IV

Comment le père Odon sortit d'embarras, et ce qui s'ensuivit.

Un samedi matin, le père Odon, le chapelain de Rûlamort, se trouva dans un grand embarras. La veille, les jeunes écuyers et varlets qui vivaient sous le toit du sire de Rûlamort pour y apprendre le métier des armes s'étaient amusés à simuler un tournoi, et plusieurs d'entre eux étaient tombés de cheval et se trouvaient assez grièvement meurtris pour garder le lit, empaquetés d'onguents et de compresses. Or, parmi ceux-là, le plus mal accommodé était justement Jehan de Rochaigue, varlet d'une quinzaine d'années, fils d'un petit châtelain des environs ; et Jehan de Rochaigué, s'il n'avait pas de grandes qualités, savait répondre la messe et chanter au lutrin, et c'était lui qui tous les dimanches servait la messe que disait le père Odon. Le bon chapelain l'avait pansé de ses propres mains, et il espérait qu'une nuit de repos le remettrait en bon état ; mais la nuit était passée, et Jehan restait si endolori de tous ses membres, que le père Odon vit bien qu'il devait renoncer à ses services pour le lendemain. Comment faire ? Il fallait bien que le père Odon dît la messe le dimanche dans la chapelle, d'abord pour les habitants du château, et ensuite pour les paysans des environs, qui n'ayant point de paroisse à leur portée, venaient prier à Rûlamort ; et le père Odon ne pouvait pas dire la messe, sans quelqu'un qui la lui répondît. Or, ni les serviteurs, ni les hommes d'armes, ne savaient un mot de latin ; deux ou trois des camarades de Jehan en savaient un peu, grâce aux leçons patientes du bon chapelain, mais si peu ! pouvait-on se fier à eux, et ne couraient-ils pas risque de s'arrêter net au milieu de la messe ? Le père Odon roulait ces pensées dans son esprit, en revenant de visiter les éclopés de la veille, et il ne savait à quel saint se vouer, quand les sons d'une voix enfantine frappèrent son oreille. Il s'arrêta et écouta, cherchant d'où venait cette voix.

Il sut bien vite à quoi s'en tenir. La voix venait d'une petite cour dépendant des cuisines. En ce moment, quelqu'un y fendait du bois, car on entendait des coups de maillet répétés, puis tout à coup un craquement et la chute, en deux morceaux, de la souche sur laquelle s'escrimait l'ouvrier. Et cet ouvrier était le chanteur lui-même, car chaque coup de maillet interrompait d'une façon bizarre le *Kyrie eleison* ou l'*Agnus Dei*, qu'il continuait ensuite sans arrêt pendant le temps qu'il mettait à choisir une nouvelle souche et à y planter ses coins.

Le père Odon fut bien vite dans la cour. Le bûcheron chanteur, c'était Aimery, les joues rouges et les yeux brillants, qui frappait sur le bois de toute la force de ses bras, s'imaginant peut-être qu'il tenait une masse d'armes et qu'il en assommait des Anglais dans la mêlée. A la voix du prêtre, qui l'appelait par son nom, Aimery jeta à terre son maillet, et vint respectueusement s'informer de ce qu'on lui voulait.

« C'est toi qui chantais, mon enfant? lui dit le père Odon.

— Oui, mon père. Je chante comme cela en travaillant, pour m'aider à l'ouvrage ; mon père chantait toujours en frappant sur son enclume. Il n'y a pas de mal, n'est-ce pas ?

— Sûrement non ! tu chantes même très-bien, et tu dois remercier le Seigneur qui t'a fait don d'une belle voix pour chanter ses louanges.

— Oh ! je sais aussi des chants de guerre ; mais j'aime les airs qu'on chantait à Saintes, dans notre grande belle église. Les clercs commençaient, tout le peuple continuait avec eux, les voix montaient, montaient jusqu'au toit, on aurait dit qu'elles iraient jusqu'au ciel. Et l'encens qui sentait bon ! et les vitraux rouges, bleus, jaunes, par où passait le soleil ! et les cierges qui brillaient ! on se serait cru en paradis. La chapelle du château n'est pas aussi belle, mon père ; mais quand j'y suis, je ferme les yeux,

et alors je me figure que je suis dans la grande église de Saintes, et je la revois telle que je l'ai connue, quand j'y allais le dimanche avec mon père. Mais ici personne ne chante !

— Les hommes de guerre ont des voix trop rudes, mon enfant, pour chanter les hymnes de l'Église. Mais toi, pourquoi ne chantes-tu pas ?

— Je serais tout seul ; je n'ose pas.

— Saurais-tu servir la messe, par hasard ?

— Ce n'est pas par hasard ; c'est parce que le père prieur de Saint-Eutrope, qui m'a entendu chanter en passant devant la forge de mon père, m'a fait venir à son monastère pour m'apprendre. Je lui ai répondu la messe bien des fois, à lui et aux autres pères ; et ils voulaient me donner de l'argent, mais mon père a dit qu'il en gagnait assez et qu'il ne voulait pas qu'on me payât pour servir Dieu.

— Ton père était un homme de cœur, Aimery !

— Et le prieur de Saint-Eutrope aussi ! quand il a vu qu'il ne pouvait pas me donner d'argent, il a chargé un de ses moines de m'apprendre à lire, en disant que la science valait de l'or.

— Et tu sais lire ? s'écria le père Odon tout joyeux.

— Oh ! pas tout à fait ; mais j'apprenais très-bien, et le bon moine parlait de me faire écrire, et même de m'enseigner à peindre des saints et des anges dans les missels. Il disait que je devrais me faire clerc ; mais mon père ne s'en souciait pas, ni moi non plus. J'aime mieux manier l'épée et chevaucher un destrier de bataille ; mais cela n'empêche pas de savoir lire, dites, mon père ?

— Pas du tout ; et je serai ton maître, si tu veux.

— Si je veux ! si je veux ! quel bonheur ! qu'est-ce que je pourrais bien faire pour vous, mon père ? Je voudrais tant faire quelque chose pour vous !

— Veux-tu me servir la messe demain, à la place du varlet de Rochaiguë qui est blessé ?

— Demain, et tous les dimanches, mon père, tant que vous voudrez. Il ne chante déjà pas si bien, ce beau fils de châtelain ! vous n'y perdrez pas, vous verrez ! »

Le père Odon sourit ; il fit à Aimery un petit sermon sur l'orgueil, mais il ne le gronda pas trop, et lui recommanda de venir le trouver quand il aurait fini de fendre son bois. Aimery y alla, et se tira à son honneur de l'examen que le chapelain lui fit subir. Le bon père était dans la joie : Jehan pourrait désormais tant qu'il voudrait se casser les membres, ou suivre le sire de Rûlamort dans ses expéditions, sans que le service divin en souffrît.


Il apprenait à monter un cheval fougueux. (P. 358, col. 2.)

Le lendemain, Aimery, vêtu en clerc, avec une longue robe blanche, répondit et chanta la messe de façon à ravir dame Aliénor, qui avant son mariage avait habité Bordeaux et qui n'avait point oublié les

chants familiers à sa jeunesse. Et même la petite Agnès, qui demandait toujours à entrer dans la chapelle, promettant qu'elle y serait bien sage, se laissa entraîner par la musique et mêla sa petite voix à celle d'Aimery. Dame Aliénor la fit taire, et après la messe présenta ses excuses au chapelain; mais le père Odon répondit que Dieu ne pouvait s'offenser d'entendre la voix d'un de ses anges, et Agnès fut pardonnée.

A partir de ce jour, Aimery ne fut plus un compagnon aussi assidu pour le vieux Milon ; car le chapelain l'emmenait souvent dans sa chambre, pour continuer son éducation commencée par les moines de Saint-Eutrope. L'enfant avait l'intelligence vive, et quand l'été vint, il lisait couramment dans les livres écrits en latin et dans la langue d'oc. Il se montrait plus rebelle à la langue d'oil, parce que c'était celle des Normands et des autres sujets du roi d'Angleterre; il se décida pourtant à l'apprendre, parce que, disait-il, il faut connaître le langage de ses ennemis, pour surprendre leurs mauvais desseins.

Il apprenait aussi à écrire : il avait eu quelque peine à s'y décider, car le sire de Rûlamort ne savait pas tracer une lettre, et Aimery craignait que l'écriture ne fût une science de clerc, peu convenable pour un chevalier. Mais Guillaume, le sergent d'armes, ayant dit devant lui que le comte Richard de Poitiers écrivait lui-même ses lais et ses sirventes, Aimery crut ne pouvoir mieux faire que d'imiter ce modèle de chevalerie.

Le beau temps lui apporta d'autres occupations. Aliénor ne se tenait plus renfermée dans ses appartements, comme lorsque la neige tombait et que la bise soufflait; elle sortait avec sa petite Agnès, et toutes les fois qu'elle rencontrait Aimery, elle ne manquait jamais de lui parler. Aimery la regardait comme il eût regardé la sainte Vierge sur l'autel, son cœur battait bien fort, et il sentait qu'il eût volontiers donné sa vie pour cette noble dame, si belle et si fière, qui lui disait de douces paroles avec un doux sourire, qui l'appelait : « mon enfant », qui s'intéressait à lui, pauvre orphelin, qui lui demandait s'il était heureux au château, s'il lui plaisait d'y rester, si le vieux Milon était bon pour lui et si personne ne lui faisait de peine. Agnès, elle aussi, s'arrêtait volontiers auprès d'Aimery ; elle voulait savoir ce qu'il faisait et pourquoi il le faisait ; elle voulait qu'il la prît dans ses bras pour lui faire cueillir une giroflée sauvage qui avait poussé dans le mur, ou tout simplement pour l'élever à la hauteur des grandes personnes ; et quand elle s'en allait en promenade hors de l'enceinte du château, elle saisissait la main du jeune garçon en lui disant : « Viens avec moi ! » et elle pleurait quand on la séparait de lui, et restait triste tout le temps de la promenade. Elle dit et répéta tant de fois qu'elle voulait Aimery pour son serviteur, que dame Aliénor finit par demander à son mari la permission d'emmener le jeune garçon ; il était déjà grand et fort, et de plus très-poli et très-complaisant: il pourrait lui rendre une foule de petits services, et porter Agnès lorsqu'elle serait fatiguée. Mais Aimery ne pouvait pas accompagner la châtelaine dans son sayon d'enfant du peuple ; on lui fit faire un habit de page, aux couleurs du sire de Rûlamort, et il le porta dans ses excursions aux alentours, à la suite de dame Aliénor, de ses femmes et de la petite Agnès, quand elles allaient cueillir des fleurs sauvages pour en faire des chapelets, ou ramasser les fraises des bois et entendre chanter le coucou et la fauvette. L'enfant eut désormais une vie bien remplie. Le matin, il aidait le vieux Milon à fourbir ou à réparer les armes et les armures, il apprenait de lui à se servir de la large épée, du couteau et de la lance, et à bander un arc et à décocher une flèche dans le but ; il apprenait aussi à monter un cheval fougueux et à le faire caracoler, sans jamais vider les étriers ; puis il allait trouver le fauconnier Thibaut, l'aidait à soigner ses oiseaux, lui faisait raconter tout au long leurs défauts et leurs qualités, et s'instruisait dans l'art difficile de dresser un faucon, un émerillon ou un gerfaut. Dans l'après-midi, Aimery, transformé en page, suivait ses nobles maîtresses dans leurs promenades de plaisir ou de bienfaisance ; car Aliénor aimait à visiter ses pauvres vassaux et à pourvoir à leurs besoins, et son nom était béni sur tout le domaine de Rûlamort. Le soir, Aimery, dans la chambre du père Odon, s'exerçait à copier les belles lettres d'un missel enjolivé de dessins rouges et bleus, et ce n'était pas, de tous les exercices de la journée, celui qu'il trouvait le plus facile : il réussissait mieux à manier l'épieu de chasse ou à rattacher les mailles d'un haubert qu'à tracer les enroulements d'une majuscule. Il s'y appliquait de son mieux pourtant, afin de contenter le père Odon, qui le traitait avec tant de bonté, et l'instruisait avec tant de patience. Mais souvent l'écolier interrompait ce travail ingrat pour questionner le vieillard sur ses jeunes années.

« Père Odon, lui dit-il un jour, vous n'aimez pas les batailles ; pourquoi donc êtes-vous venu ici ? Quand vous parlez d'un beau cloître avec de longues galeries, où les moines se promènent en lisant ou priant, on voit que ce serait le bonheur pour vous de vivre là, sans bruit, et de ne jamais voir de têtes cassées, de querelles et de blessures. »

Le père Odon soupira.

« L'homme doit faire la volonté de Dieu, mon enfant, plutôt que suivre son propre goût. Quand j'avais dix ans, Aimery, j'étais un pauvre garçon bien misérable. Mon père, qui demeurait au nord de la Loire, était serf du seigneur de Talabard, un méchant homme, dur pour tout le monde et surtout pour ses pauvres vassaux. Nous avions beau travailler, père et mère, et même les petits enfants, dès qu'ils étaient capables de se tenir debout, nous ne pouvions pas arriver à vivre. Oui, à l'âge où les enfants des nobles, et même ceux des bourgeois des

villes, ne pensent qu'à jouer et à être heureux, il nous fallait du matin au soir arracher la mauvaise herbe dans les champs, porter des fardeaux trop lourds pour nos bras, traîner des hottées de cailloux pour empierrer le chemin du château. Et quand le blé commençait à faire espérer une bonne récolte, et que notre mère, pensant à tel ou tel de ses enfants qui était mort de privations l'hiver précédent, se disait : au moins, cette année les petits ne manqueront pas de pain, — quand elle disait cela, le seigneur arrivait avec sa meute et ses chevaux, sonnant de la trompe, son faucon sur le poing, et en un instant notre champ était dévasté : il n'y restait pas un épi qui relevât la tête. Ton père, Aimery, était un homme libre, qui travaillait quand il lui plaisait, et à qui on payait son travail ; tu ne peux pas savoir ce que c'est que la vie des pauvres serfs de la glèbe, dans les pays du Nord, où les seigneurs sont plus durs que ceux d'ici, où ils prennent tout au malheureux paysan, son argent, son temps, son travail, sa vie ! Tu dis parfois, enfant, que les braves savent se faire leur place dans le monde, et que tu deviendras chevalier ; si cela arrive, par la volonté de Dieu, ne sois pas dur et mauvais pour les faibles et les pauvres. Quand un jeune noble, après la veille des armes, chausse les éperons de chevalier, il jure devant Dieu et les saints de protéger tous ceux qui réclameront son aide ; mais il n'entend cela que de ceux de sa race, des nobles dames persécutées ou des orphelins dont quelque baron félon détient l'héritage : les vilains n'existent pas pour lui, ce ne sont pas des hommes, et il les écrase sans pitié. Toi, si jamais Dieu t'accorde du pouvoir et de la force, rappelle-toi que Jésus est mort pour tous, et que l'âme d'un serf vaut celle d'un comte ou d'un roi ! »

Le père Odon s'était laissé entraîner par ses souvenirs ; tout son corps tremblait, sa voix s'était élevée, et des larmes coulaient de ses yeux. Aimery, qui l'avait toujours vu si calme et si paisible, fut saisi de respect et de pitié ; et, pressant contre ses lèvres les mains du vieux prêtre, il s'écria :

« Je le jure, mon père ! et si jamais j'ai ma bannière, j'y écrirai pour devise : Justice et Pitié ! Ce sera mon cri de guerre, et je ferai justice des méchants qui n'auront pas eu pitié des pauvres gens.

— Que Dieu t'entende, Aimery, et qu'il te maintienne en charité et en courage ! Que te disais-je, mon enfant ? Ah ! je me rappelle... nous étions bien malheureux... Pourtant, quand, le soir, notre père nous prenait sur ses genoux pour nous embrasser, nous avions encore un peu de joie à penser que nous nous aimions et que nous étions ensemble. Eh bien, cette pauvre joie-là nous fut enlevée. Notre sire eut une querelle avec le baron de Maucastel ; il rassembla tous les hommes de ses domaines pour aller en guerre contre son ennemi, et mon père dut partir. Il ne revint pas, Aimery ! On nous dit qu'il était tombé dans un combat, mais nous ne sûmes pas s'il avait reçu une sépulture chrétienne. Toi, du moins, tu sais où repose Gaudry le batteur de fer.

— Vous ne l'avez pas vengé ? s'écria Aimery.

— Sur qui, mon pauvre enfant ? Celui qui l'a tué était sans doute un malheureux comme lui, enlevé par son seigneur à son champ et à sa famille, et puis, qui aurait pu me dire son nom ? Pauvre père, il n'a pas pu voir notre sort devenir meilleur. Les deux barons firent la paix, et le sire de Maucastel épousa la fille de notre seigneur ; elle eut en dot la terre où je vivais avec ma famille. Le sire de Maucastel était un seigneur doux et humain ; il visita ses nouveaux vassaux, et voyant que ma mère ne pouvait plus cultiver son champ, il la prit à son service et nous emmena avec elle dans son château. Là, le chapelain commença à m'instruire, et plus tard je fus envoyé chez les moines de Saint-Benoît, pour étudier la religion et le latin et devenir clerc. Je pris l'habit de Saint-Benoît, à l'âge de trente-deux ans, et je fus heureux pendant vingt ans : c'est beaucoup dans la vie d'un homme ! Si tu savais, Aimery, quelle paix, quelle joie on trouve dans le cloître. Les bruits du monde, les guerres, les ambitions, les misères des hommes, on oublie tout cela, on passe ses jours dans l'étude et dans la prière, on sait, ou du moins on croit savoir d'avance l'emploi de toutes ses heures jusqu'à la dernière... oh ! c'est une douce vie, mon enfant !

— Et pourtant vous l'avez quittée, mon père !

— Oui... c'était mon devoir. Mon noble seigneur, le baron de Maucastel, fut obligé de donner en mariage sa petite-fille, damoiselle Aliénor, au fils du sire de Rûlamort. Les deux fiancés étaient encore presque enfants, et le sire de Maucastel voulut donner à sa fille un chapelain qui pût lui parler des parents qu'elle quittait, pour qu'elle ne les oubliât pas au milieu de sa nouvelle famille. Il se souvint de moi et de la reconnaissance que je lui devais, et il me demanda au père prieur. Je quittai le couvent, le cœur navré ; mais je compris bientôt que c'était la main de Dieu qui m'en tirait. Malgré sa dévotion à la patronne de ses aïeux, le sire de Rûlamort était un seigneur cruel et sans pitié ; son fils lui aurait ressemblé, si Dieu n'avait béni mes enseignements. J'eus le bonheur de lui faire comprendre les devoirs d'un chevalier chrétien, et de tourner son âme à la charité. Dame Aliénor est heureuse, elle est fière de son mari ; et moi, j'ai payé ma dette à mon bienfaiteur.

— Et vous avez fait beaucoup plus de bien que si vous étiez resté au couvent, j'en suis sûr, père Odon.

— On peut faire du bien et servir Dieu partout, répondit le vieillard en soupirant.

— Moi, je veux le servir comme un chevalier chrétien ! Avec vous et le vieux Milon pour maîtres, je saurai frapper de bons coups et faire de bonnes œuvres, et les troubadours chanteront Aimery au clair visage ! »

A suivre. Mme Colomb.

LIVADIA

Durant les récents événements dont l'Orient a été le théâtre, nos lecteurs ont dû lire souvent le nom de Livadia, où l'empereur de Russie s'était retiré pour suivre de plus près la marche de son armée.

Cette résidence est située près de Yalta, à la pointe méridionale de la Crimée.

Yalta est le Trouville de la Russie. C'est le prince Woronsof qui, en faisant construire son merveilleux château, l'a mis à la mode. La cité, le climat, tout y prête, et depuis la pointe de Baydar jusqu'à Oursouw on n'aperçoit que châteaux, villas, chalets, élevés dans les positions les plus délicieuses, à quelques mètres de la mer. Des flots de verdure semblent faire de chaque demeure un nid caché dans la feuillée. De tous les côtés s'étagent des vignobles. Sur ces coteaux, abrités du vent du nord par des montagnes élevées, la vigne a trouvé la température qui lui convenait, si bien que presque au bord de la mer, presque sur le rivage que vient baigner la vague, tous les crus du Bordelais, nous dit-on, sont représentés. On pourrait toutefois trouver à redire à la monotonie de ces champs d'échalas, si des yeuses aux tons clairs, des oliviers aux feuilles argentées, des cyprès noirâtres, ne se mêlaient aux chênes et aux arbousiers, et ne faisaient oublier que l'on n'est séparé de la steppe que par le Tchaterdak et le Teperkarmen, qui s'étendent comme deux ailes protectrices autour de la baie d'Yalta.

Dès que l'on franchit la montagne, on ne voit au delà qu'une plaine aride où les moutons trouvent à peine une maigre nourriture; mais le contraste est saisissant lorsque, descendant des sommets élevés couverts de neige, on a devant soi, près de la mer, les plantes les plus diverses, depuis le sapin du nord jusqu'aux palmiers africains. C'est dans cette oasis, la plus charmante du monde, que, pendant la saison des bains, la haute société russe et avec elle l'empereur et l'impératrice viennent chercher une compensation aux rudes hivers des bords de la Néva.

Dans un paysage des plus grandioses, à quelques verstes d'Yalta, une cascade immense tombe d'une hauteur de 600 mètres. A la distance de deux lieues environ, on la voit se détacher, toute blanche, sur le ton ardoisé de la montagne, semblable à un filet de glace oublié par le soleil. A 2 kilomètres, une énorme roche entièrement dénudée domine la gorge dans laquelle vient se perdre la rivière, formée par cette chute formidable; c'est entre deux rideaux de sapins qu'on la voit se briser dans son milieu, sur un vaste seuil de pierre. L'eau qui se forme en brouillard rend le chemin glissant; mais les efforts qu'on a faits pour y parvenir sont largement récompensés. L'eau s'est creusé un vaste bassin où abondent les truites, et du bord de cette vasque naturelle on domine toute la baie : on a devant soi, pour le fond, Yalta et la mer Noire aux teintes bleues, calme comme un lac; une heure auparavant, les montagnes barraient tout l'horizon.

Près de là on trouve Ereklik, chalet construit à 1000 mètres au-dessus de Livadia, dans la montagne, où l'impératrice séjourne pendant les plus grandes chaleurs. On y parvient par des routes fort belles, mais d'une pente très-rapide pendant 3 kilomètres. Le petit plateau où il s'élève est charmant; à l'intérieur comme à l'extérieur, tout est d'une grande simplicité. Son principal attrait est d'être en pleine solitude, loin du bruit, loin du mouvement des villes.

« Le seul inconvénient du palais de Livadia, dit M. de Mély, est qu'on ne peut s'en écarter sans avoir toujours à monter ou à descendre : de longues allées parallèles au rivage de la mer s'étagent sur le flanc de la montagne, et pour les réunir le parc est sillonné de sentiers ombreux extrêmement rapides. Ce parc est du reste très-grand; il contient un véritable village, où l'on trouve ici une école pour tous les enfants des employés, là des casernes, à droite des écuries avec toutes leurs dépendances, à gauche des salles pour les musiques des régiments, enfin une habitation séparée pour les aides de camp de l'empereur. Ce palais, où loge seule la famille impériale, ne ressemble en rien à tous ceux que j'ai visités, sauf peut-être celui de Sans-Souci. Ce n'est pas une habitation meublée par les soins d'un tapissier plus ou moins expert, sous les ordres d'un architecte : une femme, l'impératrice, a présidé, avec un goût exquis, à la distribution et à la décoration de cet intérieur. C'est bien mieux que Trianon. A Trianon, l'art remplace la nature; c'est une campagne d'opéra; à Livadia, l'art n'a servi qu'à faire mieux jouir de la nature qui déroule le long de la montagne le spectacle splendide de toutes ses merveilles.

» Une longue véranda s'étend sur tout un côté de l'habitation; elle est lambrissée de grandes mosaïques en pavés persans : on y jouit d'une fraîcheur remarquable, grâce en partie à l'ombre de grandes plantes grimpantes qui montent le long des piliers qui la soutiennent. De ce balcon on découvre toute la baie, les vaisseaux à l'ancre, Yalta, et jusqu'à « l'Ours », rocher situé au loin dans la mer, et qui doit son nom à sa lointaine ressemblance avec un animal roulé en boule.

» Le jardin d'hiver, situé à l'autre extrémité, n'est pas une de ces serres énormes où des palmiers gigantesques étendent leur étonnante végétation, où le soleil tamise ses rayons au milieu de bananiers à larges feuilles : les glycines s'y mêlent aux gobéas, les fucus, les phénix, s'élèvent au travers des fougères qui abritent sous leurs feuilles quelques plantes rares. C'est un salon plutôt qu'une serre. Le regard s'y repose sur une verdure harmonieuse, adoucie par une vapeur molle qui la caresse de son humidité. »



Le chalet impérial d'Ereklik, à Livadia. (P. 360, col. 2.)

UNE MATINÉE

DANS LA CAMPAGNE DE ROME

Voyant tout l'intérêt que prenait le peintre à mon récit, je le complétai avec les détails suivants :

Pendant l'heure que nous passâmes, le 30 juin 1850, dans le réduit où nous sommes, alors plus bruyant qu'aujourd'hui, ayant sur nos têtes le sifflement de la mitraille qui rasait l'épaulement sans nous atteindre, nous eûmes encore à constater, au milieu des ruines qui nous entouraient, un trait de fidélité au malheur, qui, pour avoir son héros pris en dehors de l'espèce humaine, n'en était pas moins très-émouvant. Le canon du Transtévère ne nous gratifiait plus de ses salves, constatant l'inutilité de ses efforts contre la muraille chancelante, dont vous voyez encore la base. De l'autre côté de l'embrasure, les servants avaient succombé sur la pièce démontée dirigée contre nous, sans avoir le temps de s'en servir, surpris par la vivacité de notre attaque.

Depuis quelque temps, un son plaintif arrivait à notre oreille. Quel fut notre étonnement en en decouvrant la cause : c'était un chien espérant soulager son maître en léchant la plaie béante qui lui sillonnait le front. Tous nos efforts furent inutiles pour appeler à nous ce généreux animal et l'arracher aux tristes marques d'affection prodiguées à son ami, dont il sollicitait vainement une dernière caresse.

Il y avait une trève pour enlever les morts ; nous suivîmes de l'œil la civière portant le soldat à travers les inégalités du terrain ; la forme blanche du chien nous la désigna et permit de retrouver sa trace au loin. La pauvre bête s'était attachée à une main pendante du cadavre et semblait vouloir le disputer aux brancardiers, quoi qu'on fit pour l'éloigner. De guerre lasse, on respecta une douleur si vraie qui bravait tous les mauvais traitements. Depuis longtemps ce triste cortége avait disparu que nous y pensions encore.

Lorsque la suspension d'armes fut répandue par nos clairons, tous nos troupiers surgirent et couronnèrent le bastion et la courtine ; c'était un spectacle curieux de voir d'un côté, sur l'arête culminante de la position soldats et officiers, les vainqueurs de la lutte des premières heures du jour, dont l'uniforme portait l'empreinte du désordre qu'y laisse une nuit de pluie, s'ajoutant à la boue d'un terrain fraîchement remué et trop détrempé ; de l'autre, dans le ravin au delà de la vieille muraille Aurélienne, au milieu des vaincus, la figure grave et énergique de Garibaldi tranchant sur son état-major, officiers brillants de jeunesse, propres et serrés dans des costumes aux couleurs voyantes, feutres à larges bords, plumes, velours, formant d'aspect et de pose un ensemble un peu théâtral. Entre les deux camps, sur le terrain du combat, celui que nous avions parcouru le matin, maintenant devenu neutre, un muet échange de morts et de blessés.

Cette journée fut la dernière de la résistance, car, lorsque Mazzini fut d'avis de prolonger la défense, Garibaldi vint lui-même à l'Assemblée constituante, déclarer la supériorité de nos armes ; cependant il considérait encore que tout était possible à la volonté d'un peuple refusant de se rendre. La victoire ayant favorisé la France, il était forcé d'abandonner le mont Janicule, l'enceinte Aurélienne et la position de Saint-Pierre in Montorio, mais, si les Romains étaient décidés à vaincre ou mourir, Rome devait faire de grands sacrifices sans perdre même une heure.

La nation, pour accomplir ce plan de défense conseillé par le désespoir, ne devait pas hésiter à tout oser. Garibaldi avait vu mourir ses principaux chefs ; ses soldats étaient decimés et harassés de fatigue sous une chaleur accablante. Le temps des illusions était passé. L'assemblée se déclara vaincue et vota la reddition de la ville le 30 juin.

J'ai dit que nous étions sur les lieux mêmes où se passaient les deux épisodes que je viens de raconter. Horace Vernet voulut en conserver le souvenir et fit, séance tenante, un très-joli croquis relatant la scène de dévouement du chien. Il est probable que le possesseur de ce dessin ne se doute ni des conditions dans lesquelles il a été fait, ni de la véracité absolue du trait qu'il retrace.

Colonel DUHOUSSET.

UN NID [1]

XIII

En Alsace.

Le soulagement des cœurs était grand dans le petit manoir : Albert était pourvu jusqu'au terme de ses études, les efforts d'Emma permettaient de maintenir Léon au lycée et à Saint-Cyr (s'il avait le bonheur d'y entrer), sans entamer le pauvre petit patrimoine, si fort diminué naguère. Daniel se suffisait déjà à lui-même, il avait vu ses appointements s'élever plus vite qu'il n'avait osé l'espérer. Le jeune homme avait vu M. Russheim, qui lui avait parlé de sa mère, et qui avait posé quelques questions sur la vie qu'on menait à Maisoncelles. « Je vois que tout le monde travaille chez vous, » avait dit le grand manufacturier en apprenant qu'Emma avait ouvert une école... « C'est une bonne vie... la seule qui en

1 Suite et fin. — Voy. page 350.

1 Suite. — Voy. pages 170, 188, 203, 219, 235, 251, 267, 283, 299, 315, 331 et 347

vaille la peine... Si tout le monde pouvait le comprendre !... » Daniel savait ce que signifiait le soupir du maître : son fils unique était paresseux, disait-on, et plus disposé à dépenser la fortune acquise par son père qu'à travailler à ses côtés.

Daniel avait aussitôt augmenté le montant de ses envois à Maisoncelles. « Je n'ai besoin de rien, écrivait-il. Quand je serai sûr que vous pouvez vivre sans trop de privations, qu'Amélie a de la bonne viande et du vin tous les jours, et que ma petite Dorothée est ronde et fraîche, je garderai ici un peu d'argent, et je prierai maman de m'envoyer les deux petits modèles qui sont dans l'atelier, sur la seconde planche à gauche, si tu ne les as pas dérangés en époussetant. J'ai en idée que je pourrais mettre la dernière main à ceux-là, mais il faut quelques avances, et le vieux nid de Maisoncelles me tient encore de plus près au cœur que les inventions. Je rêve cependant presque toutes les nuits que la grande machine de mon père est finie et que je la vois fonctionner dans mes ateliers : ce sera un jour notre grand bonheur, ma chère Emma. »

Mme Calanville prit aussitôt son parti. « Nous pouvons vivre, nous vivrons très-bien sans l'argent de Daniel, » décidèrent la mère et la fille. Emma était devenue le ministre des finances, en même temps que celui de l'intérieur, Amélie avait donné sa démission comme ministre de l'instruction publique. « Tu as tes trois ministères, avait-elle déclaré à sa sœur, moi je réclame les travaux publics. » Sur son canapé et constamment étendue, la petite infirme avait fini par entretenir presque tout le linge de la famille. « Je n'ai rien à faire depuis que les garçons ne sont plus avec nous, » assurait-elle. Laurette commençait à bien coudre ; c'était en travaillant aux petites robes de Dorothée qu'elle avait acquis ce goût nécessaire à toutes les femmes ; la première fois que l'enfant avait été vêtue de son ouvrage, Laurette était folle de joie. « Je ne veux pas que personne mette la main aux affaires de Dorothée, » répétait-elle. Sa mère l'encourageait, tout en préparant silencieusement les tâches difficiles. Laurette était sujette à lancer son ouvrage en l'air lorsqu'elle se trouvait embarrassée. « Je ne suis pas en train aujourd'hui, il faut de l'inspiration pour monter un jupon ! — Je ne connais pas d'inspiration qui vaille la persévérance, » disait la mère ; souvent Laurette était déjà au bout du jardin avant qu'Amélie eût remis de l'ordre dans son panier, renversé par la course folle de la petite fille.

« Mon fils, écrivit Mme Calanville, je viens d'emballer les deux modèles dont tu parlais à Emma dans ta dernière lettre. J'espère qu'aucune pièce ne s'est perdue, et qu'ils t'arriveront en bon état ; nous pouvons suffire à nos besoins, car Dieu ne nous a pas abandonnés depuis que ton père nous a quittés ; le travail de tous a réussi, et nous pouvons dès à présent mettre la main à l'œuvre qui doit le faire connaître. Je comprends ton but, mon cher enfant, les petites inventions sont le chemin vers la grande. Garde donc les sommes dont tu peux disposer pour tes travaux et tes expériences. Je n'ai jamais pu comprendre les inventions de ton père : machines et mathématiques sont également du grimoire pour moi, mais je rends grâce à Dieu de m'avoir donné un fils capable d'achever l'œuvre commencée ; tu travailles pour moi, pour nous tous, en travaillant pour ton père, mon Daniel. »

« Je ne suis pas fâché de recevoir les modèles justement dans ce moment-ci, pensait Daniel ; il y a là une vis destinée à augmenter la force des pressoirs qu'on pourrait peut-être appliquer à ceux qui existaient déjà. Je n'en sais rien, nous verrons. J'aurais besoin d'examiner quelques pressoirs, ils seront bientôt à l'œuvre, puisque le ban des vendanges approche. Je demanderai à mon directeur s'il peut me faire admettre dans quelque ferme au moment où l'on pressera... Quelle bêtise ! il n'y a pas de fermes ici puisqu'il n'y a pas de fermiers, mais il y a des propriétaires, des pressoirs. M. Russheim a des vignes, sans doute... En attendant il faut que j'aille chez mon petit juif chercher les outils et la ferraille dont j'aurai besoin. »

Dans l'une de ses longues promenades du dimanche, à travers la montagne, la forêt et les champs, Daniel avait un jour découvert devant lui un espace vide, sans demeures, sans culture, où broutaient seulement quelques chèvres, et qu'il avait vu parsemé de pierres droites, tournées vers l'orient ; un mur dégradé servait de clôture, plusieurs portes semblaient ouvertes ; au centre s'élevait un mamelon, chargé de ruines, des ronces épaisses parsemées de quelques arbres rabougris en couvraient les flancs. Daniel poussa un des battants d'une porte, il entra ; aucun emblème pieux ne rappelait autour de lui un cimetière, point de fleurs cultivées avec soin, point de guirlandes sur les tombeaux ; pourtant le jeune homme se sentait dans le champ des morts ; en regardant de plus près les pierres, il les vit chargées de caractères étrangers ; parfois deux mains élevées vers le ciel, la paume en dehors, étaient grossièrement gravées sur les tombes, parfois un vase à demi renversé ; sur les pierres anciennes, rougies par le temps et couvertes de mousse, aucune sculpture, aucun dessin, quelques caractères à demi effacés, et au-dessus de chaque tombeau un petit amas de pierres détachées, déposées là volontairement. La solitude et la tristesse étaient poignantes. Daniel comprit qu'il se trouvait dans un cimetière israélite ; bien des fois il avait remarqué dans les rues du village, le samedi, des femmes assises devant leur porte, les mains croisées sur leurs genoux avec une certaine ostentation de repos. Lorsqu'il avait demandé pourquoi elles restaient ainsi oisives, on lui avait répondu : « Ce sont des

juives, » et il avait vu le chandelier à sept branches, pieusement allumé dans leurs maisons, tandis qu'une femme du pays allait et venait de demeure en demeure veillant aux feux et préparant les repas. Ces traces indélébiles d'un passé glorieux avaient frappé le jeune homme de respect; en vain lui disait-on que les juifs étaient des voleurs, des usuriers, profitant de la naïveté et de l'ignorance des paysans qui ne faisaient pas un marché sans appeler un juif à leur aide; il se disait en lui-même et il avait quelquefois répété tout haut : « Nous les avons si longtemps écrasés sous le poids de la persécution, ils ont été méprisés, haïs, pressurés de toutes les manières; leur seule ressource d'existence et leur seul moyen de vengeance, c'est de gagner de l'argent bien ou mal... pourquoi a-t-on recours à eux?... » Daniel regardait avec émotion les pierres tumulaires qui l'entouraient; il ramassa même quelques cailloux qu'il déposa avec soin sur les tombes anciennes, depuis longtemps abandonnées par les survivants. Regardant vers l'orient, toutes ces pierres isolées semblaient des sentinelles debout à leur poste. « Ils attendent, pensa Daniel; s'ils pouvaient seulement comprendre ce que nous savons et ce que nous croyons... Ah! nous leur avons souvent rendu la foi difficile. » Il sortit à pas lents; dans son cœur, et sans qu'il s'en rendit bien compte, s'élevait vers Dieu une prière pour le peuple dispersé dont l'existence constitue à elle seule un fait unique et miraculeux; il reprit le chemin du village, la tête baissée et plongé dans ses réflexions. Il n'avait aperçu personne dans le cimetière, et cet abandon des morts l'avait douloureusement frappé; cependant on l'avait vu. Quelques jours plus tard, comme il marchandait dans une petite boutique étroite et sombre un vieux livre de mécanique dont les planches lui paraissaient curieuses, le marchand dit tout à coup. « Je vous rabattrai encore un sou, car je vous ai vu, il n'y a pas longtemps, au milieu de nos tombeaux, et vous avez rendu hommage à nos morts... les chrétiens n'en font pas souvent autant... » Daniel était revenu plus d'une fois causer avec le vieux juif qui lui témoignait une certaine bienveillance; il comptait trouver dans sa boutique les objets dont il avait besoin pour son travail; l'israélite s'enquit curieusement du but auquel il destinait les morceaux de fer qu'il réclamait, les outils dont il avait besoin. « J'ai une petite machine à achever, » répondit simplement le jeune homme... Le marchand releva la tête. « Une machine de votre invention? — Non, de l'invention de mon père... Quand elle sera finie je vous la montrerai... je la crois applicable aux pressoirs... c'est un perfectionnement qui augmente la force. — Ah! » répéta le juif, et il ajouta : « J'achète quelquefois des machines... Gardez votre invention pour vous, tant que je ne l'aurai pas vue!... » Daniel fit un signe de tête et sortit; les modèles étaient arrivés, ils encombraient sa petite chambre, le jeune homme travailla bien avant dans la nuit.



Daniel entra. (P. 363, col. 2.)

Il attendait impatiemment l'annonce des vendanges. « Pourquoi tout le monde ne commence-t-il pas à son gré et à son jour? pensait-il; toutes les vignes ne sont pas exposées de même et tous les raisins ne sont pas mûrs en même temps. Il faut que je voie fonctionner un pressoir. » Enfin il vit affiché sur les murailles le ban des vendanges, il entendit les enfants qui criaient et qui riaient dans la rue, répétant avec transport : « Mercredi! mercredi! »

Le directeur passait dans la salle où travaillait Daniel, il s'approcha de lui avec bonté. « Vous ne connaissez personne ici, dit-il, et la solitude est lourde au milieu de la joie générale; voulez-vous venir avec nous à notre petite vigne, le grand jour de la vendange, mercredi? » Daniel regardait son chef non sans étonnement. « Et les ateliers? » demanda-t-il. « Il n'y a pas d'ouvriers ce jour là, toutes les fabriques sont fermées, la population tout entière se porte dans les vignes, vous vous en apercevrez le soir en rentrant chez vous. En attendant que le vin nouveau soit fait, on s'enivre avec le vin de l'année précédente; mais personne n'est obligé d'en faire autant, et c'est un beau spectacle que vous ne connaissez pas en Normandie... » ajouta le directeur qui était Alsacien... « Nous avons les pommes et le cidre, » réclama Daniel; son chef haussait les épaules avec mépris.

« Quand vous aurez vu la vendange, vous m'en direz des nouvelles! » riposta-t-il.

Tout le village était en mouvement dès l'aube : hommes, femmes, enfants, chevaux, charrettes, partout on voyait passer des piles de paniers, toutes les mains étaient armées de ciseaux, sur les routes circulaient de longues files de voitures grossières attelées de bœufs ou de chevaux et qui portaient des cuves étroites et profondes. « Ce sont les *bétiques* dans lesquelles on va entasser les raisins pour les porter ensuite au pressoir, » expliqua à Daniel son fidèle compagnon, un des petits garçons du directeur, qui s'était pris d'une belle amitié pour lui. « Maintenant qu'il y a un droit d'entrée dans le village, on les remplit tant qu'on peut, seulement le jus coule, et il faut bien faire attention de ne pas le perdre. » Des hommes chargés de lourdes hottes en bois commençaient à gravir les pentes d'un grand vignoble exposé aux rayons du soleil de midi. « Ah! celles-là sont les vignes de M. Russheim, dit le petit garçon, ce sont les plus belles du pays; voyez comme il y a du monde pour vendanger, et la tente qui est tout en haut auprès du grand mur! C'est là qu'il va y avoir le goûter des vendanges; ça sera beau, je vous en réponds, et quel feu ils feront! Nous en ferons un aussi... et vous nous aiderez, n'est-ce pas? Il faut chercher du bois partout; une fois j'avais arraché deux piquets qui ne tenaient pas bien, et je les avais allumés, mais papa m'a grondé; nous trouverons bien des sarments... »

Daniel fit un signe de tête qui promettait son concours; il regardait attentivement autour de lui, frappé du spectacle nouveau qui s'offrait à ses regards, de l'entrain et de la gaieté qui se peignaient sur tous les visages. « Ces gens-ci s'amusent plus facilement qu'on ne fait chez nous, pensait-il..... mais aussi ils ont besoin de s'amuser davantage. Je voudrais voir une fois un bal de paysans ou d'ouvriers; ils travaillent rudement cependant, » ajouta-t-il en regardant les cuves remplies de raisins que les hommes chargeaient sur les charrettes, le poids énorme de hottes remplies de grappes sous lesquelles pliaient les porteurs, et jusqu'aux paniers débordants de fruits que les femmes balançaient sur leur tête. La vigne du directeur était trop petite pour occuper beaucoup d'ouvriers. « Nous n'avons pas besoin de hottes pour descendre notre raisin, » expliquait le propriétaire, qui semblait avoir oublié pour jamais la fabrique, la construction des machines et la tâche monotone de chaque jour. « Les paniers suffisent ici, les enfants seuls ont des hottes, ils vont grapiller dans les portions vendangées, et tout ce qu'ils recueilleront leur sera payé à part. Il y a par là deux vieilles femmes qui les



Je vous ai vu, lui dit le marchand. (P. 364, col. 1.)

ont vu naître, et qui oublient souvent des grappes à leur intention. — Comme Booz l'avait ordonné pour Ruth, » remarqua Daniel. « Précisément, et personne ne réclame... Ma femme fait toujours provision de petites pièces blanches pour payer la récolte des enfants... » Ceux-ci invoquaient le concours de Daniel. Les ceps étaient quelquefois bien élevés pour leurs petits bras. Bientôt le jeune homme riait et travaillait comme eux. « Nous allons si vite avec *son* secours, disait la petite Marthe, que nous n'aurons bientôt plus rien à faire... les ouvriers n'ont pas fini. — Il est temps de goûter, » prononça la mère. Tous les paniers furent bientôt vidés ; une nappe blanche était étendue par terre : du pain, du fromage, un saucisson, une salade de pommes de terre, et dans une corbeille les plus beaux raisins de la vigne, soigneusement choisis par les ménagères, avant que les ouvriers eussent commencé leur œuvre. « Nous avons des grappes encore plus dorées que celles-là, disait Marthe à son voisin Daniel, maman les a cueillies avec nous il y a déjà quatre jours, et nous les avons pendues dans le fruitier pour l'hiver ; c'est moi qui ai préparé les fils. — J'ai une sœur malade qui trouverait les raisins qu'on jette là-bas dans les bétiques plus beaux et meilleurs que tout ce qu'elle a vu dans sa vie, » et Daniel soulevait dans ses mains le beau panier qui décorait la table : « Quant à ceci, elle n'a même pas rêvé quelque chose de pareil. — Il faut envoyer des raisins à votre sœur, s'écria Marthe, puisqu'elle est malade et qu'elle n'en a pas. — La Normandie est trop loin ! » Au milieu de la gaieté et de la fête de famille, le jeune homme sentait en effet bien loin de lui ceux qu'il aimait et ce pays qui lui était si cher.

La tristesse le gagnait, il la secoua brusquement. « Et maintenant, demanda-t-il, où s'en vont toutes ces bétiques ? — Au pressoir ; demain on boira le vin doux dans presque toutes les maisons... — Et les enfants en goûtent ! » s'écrièrent toutes les petites voix. « Très-peu, » dit la mère... « Avez-vous un pressoir ? monsieur, » reprit Daniel. Le directeur se mit à rire. « Non, non, ma vigne ne mérite pas tant d'honneur. M. Russheim me permet de presser mon raisin dans l'un des siens. — Et pressez-vous aujourd'hui, monsieur ? — Tout à l'heure... — Je voudrais bien voir cela... » Déjà Daniel se levait, prêt à descendre les pentes dorées par les rayons du soleil, à courir après les charrettes chargées de cuves..... « Demain matin, demain matin, disait-on autour de lui... — Mais demain matin nous serons à la fabrique... — Vous aurez bien un quart d'heure pour aller regarder le pressoir... » disait son chef ; mais Daniel était pressé. « Il me faut plus d'un quart d'heure, monsieur, dit-il ; c'est le fonctionnement mécanique du pressoir que je veux comprendre. — Ah ! s'il s'agit de la machine, je vous accompagne, » et le père reprit son chapeau qu'il avait jeté sur l'herbe ; tous les enfants poussaient des cris d'indignation, il fallut promettre de revenir. Daniel seul fit ses adieux à la maîtresse du lieu, encore assise à côté des restes du festin. « J'ai à travailler, dit-il, et je vous prie de m'excuser. — Travailler le jour des vendanges ! » Les exclamations redoublaient ; Daniel était déjà sur le chemin à la suite des chars qui emportaient le raisin.

« J'ai mon affaire, » se disait-il le soir, enfermé dans sa petite chambre, et luttant contre la fatigue qui le gagnait après sa longue journée en plein air et ses courses sur la colline à la recherche des grappes oubliées. « Je vois le procédé d'application, ce ne sera pas une dépense importante, et le perfectionnement sera grand pour tous ces pressoirs. Il y en a là d'assez primitifs et la perte de force est énorme... Dès que mon modèle sera achevé, j'irai voir mon petit juif. »

A suivre. Mme DE WITT, née GUIZOT.



HISTOIRE DU NOMBRE SEPT

LA GRANDE OURSE

Un poète latin a dit que les livres avaient leur destinée, et que bien souvent le sort était favorable aux uns, inexorable pour d'autres, sans motifs justifiés.

Les nombres aussi ont leur destinée. Quelques-uns d'entre eux ont une curieuse histoire et nous nous expliquons que certaines imaginations, amies du merveilleux, en aient été frappées. La superstition des nombres, qui remonte aux premiers peuples, n'a pas encore disparu aujourd'hui. Faut-il vous rappeler que le nombre treize est considéré par beaucoup de personnes comme un nombre fatal ; qu'à cette date du mois beaucoup de gens n'entreprendraient ni un voyage de longue durée, ni une affaire importante ?

N'a-t-on pas fait observer que le nombre 21 jouait un grand rôle dans l'histoire de Louis XVI ? C'est un 21 qu'a lieu à Paris le gala nuptial du mariage du roi ; c'est un 21 qu'on fête à l'Hôtel de Ville la naissance du dauphin Louis XVII ; c'est un 21 (jan-

vier 1791) qu'a lieu l'arrestation du roi à Varennes; enfin c'est un 21 (janvier 1793) que le roi meurt sur l'échafaud.

Voulez-vous un second exemple? On a remarqué que le nombre 28 revenait fréquemment dans l'histoire de la malheureuse campagne de 1870. M. Tarnier a réuni ces dates : C'est un 28 qu'a lieu la reddition de Strasbourg; c'est un 28 qu'a lieu la reddition de Metz; c'est un 28 que commence le bombardement des forts de Paris; c'est un 28 que les Parisiens mettent bas les armes; c'est un 28 que l'Assemblée vote l'urgence sur le projet de loi relatif aux préliminaires de paix; c'est un 28 que la Commune est proclamée à Paris.

Est-il besoin de le dire? Tous ces rapprochements, ingénieux sans doute, sont un pur effet du hasard. Il n'y a pas de cause mystérieuse qui assigne à un nombre abstrait une influence quelconque sur les événements. Mais il n'est pas sans intérêt, à titre de curiosité, de grouper quelques-uns des faits qui constituent l'histoire des nombres. Parmi ceux-ci, le nombre sept est un des plus favorisés. N'avons-nous pas : les 7 jours de la création, les 7 planètes, les 7 merveilles du monde, etc., etc.? Nous parlerons aujourd'hui des sept belles étoiles qui forment sur la voûte céleste la constellation bien connue sous le nom de *Grande Ourse*.

Un de nos grands poètes a fait remarquer que le nom du Créateur, Jéhovah, a sept lettres, et il a imaginé que ces sept lettres sont fixées au firmament et forment par leur ensemble la constellation qu'on appelle Chariot de David ou encore Grande Ourse.

Écoutez ces beaux vers; Victor Hugo parle de Dieu :

> Quand Il eut terminé, quand les soleils épars,
> Éblouis, du chaos montant de toutes parts,
> Se furent tous rangés à leur place profonde,
> Il sentit le besoin de se nommer au monde;
> Et l'être formidable et serein se leva;
> Il se dressa dans l'ombre et cria « Jéhovah! »
> Et dans l'immensité ces sept lettres tombèrent,
> Et ce sont, dans les cieux que nos yeux réverbèrent,
> Au-dessus de nos fronts, tremblant sous leurs rayons,
> Les sept astres géants du noir septentrion.

Il ne faut pas oublier, malgré les beaux vers que nous venons de citer, que le mot Jéhovah, qui veut dire en hébreu, « Celui qui est, fut et sera » : était inconnu avant Moïse. C'est Dieu lui-même, dit l'Exode, qui répondit à Moïse : « Je suis Celui qui est. » Ce nom, Jéhovah, n'était prononcé qu'une seule fois dans l'année, par le grand-prêtre.

Vous savez que « les sept astres géants » du poète avaient chez les anciens une tout autre origine. Calisto, nymphe attachée à Diane, était l'objet de la haine de Junon, femme de Jupiter. L'irascible épouse du roi de l'Olympe est célèbre, vous le savez, par ses cruelles vengeances : la pauvre nymphe Chélonée, coupable de retard, le jour du mariage de Junon, fut métamorphosée en tortue; la reine des Pygmées, Pigas, coupable de s'être comparée à elle, fut changée en grue; les filles de Proetus, qui s'étaient proclamées plus belles que Junon, furent changées en génisses... Junon, qui avait, comme on le voit, le génie des transformations, métamorphosa Calisto en ourse. Jupiter plaça la malheureuse Calisto parmi les constellations.

Toutefois je comprends que cette explication mythologique doit peu vous satisfaire et, bien que ce nom de Grande Ourse soit généralement adopté, il paraît évident qu'il ne doit pas se rapporter à l'animal qui enferma l'âme de Calisto. Comment trouver en effet une ressemblance quelconque avec une ourse dans les sept étoiles qui forment la constellation dont nous parlons? D'autant mieux que les trois étoiles qui sont sensiblement dans le prolongement l'une de l'autre devraient figurer la queue de l'ourse, et l'ourse n'a pour ainsi dire pas de queue! On a donc cherché à expliquer cette bizarrerie et l'on a pensé que cette constellation se trouvant en regard du pôle de la terre, c'est-à-dire d'une région extrêmement froide, pouvait être représentée par l'animal qui hante ces solitudes glacées. Ajoutons que le mot ourse se dit en grec *arctos*, et que c'est de là qu'est venu notre mot français *arctique*.

M. Flammarion, qui a réuni dans son *Histoire du ciel* les opinions diverses émises sur l'origine des constellations, rappelle que les étoiles servent aux marins pour se guider sur les mers. Or, de toutes les étoiles, celles de la Grande Ourse sont non-seulement très-brillantes, mais toujours visibles dans notre hémisphère. Pour cette raison, les Phéniciens les appelaient *doubé* (constellation parlante). Et il paraît que ce même mot *doube* a une deuxième signification qui est *ourse*.

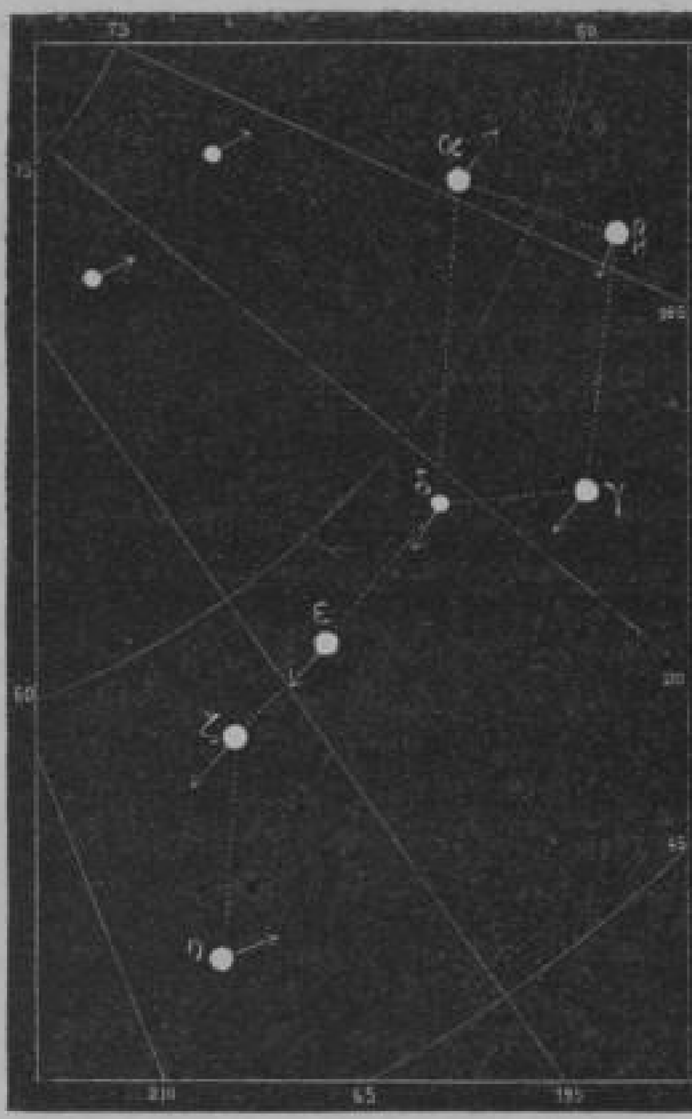
Mais que devient alors notre légende mythologique? N'était-elle pas cependant corroborée par ce fait que cette constellation porta longtemps le nom de Calisto? Point, répondent les étymologistes. Ce nom de Calisto est une corruption du grec *Callista* qui veut simplement dire la plus belle; ou peut-être encore est-il dérivé du mot phénicien *Callista* qui veut dire *salut*, à cause du secours que son observation donnait aux navigateurs.

Mais le nom de *Grande Ourse* est pour ainsi dire un nom scientifique; le public appelle plus volontiers cette constellation : le Chariot de David. Ici, l'explication est plus facile. Cette constellation a bien l'aspect d'un char : les quatre étoiles qui, sur notre dessin, portent les lettres grecques α, β, γ, δ, représentent les quatre roues; les trois étoiles appelées ε, ζ, η, désignent les trois chevaux.

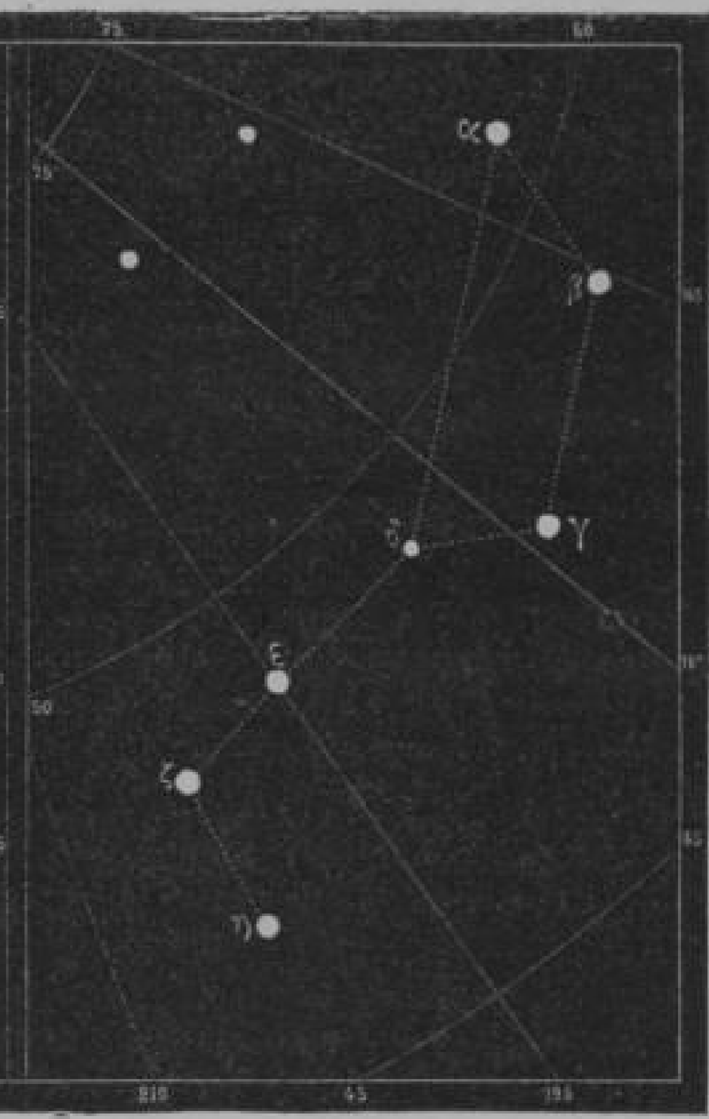
Les Gaulois nommaient cette constellation : le Chariot d'Arthur; les Anglais : la Charrue; les Latins : les Sept Bœufs (*septem triones*), vous voyez l'origine du mot septentrion qui signifie aujourd'hui le nord. Les Arabes ont donné à la Grande Ourse le nom de Grand Cercueil; les trois étoiles qui suivent le char

représentent les pleureuses qui accompagnaient autrefois de leurs gémissements payés le corps qu'on portait en terre.

A côté de la Grande Ourse, nous voyons la Petite Ourse, également formée de sept étoiles, et qui a partagé avec la constellation dont nous venons de parler les différents noms qui lui ont été donnés : Petit Chariot, Petit Cercueil, etc... Lorsque Calisto eut été métamorphosée en ourse, elle erra dans les bois, remplissant l'air de ses cris. Son fils, Arcas, qui était à la chasse, l'ayant aperçue, se disposait à la tuer lorsque Jupiter, pour prévenir cet effroyable parricide, enleva mère et fils et les plaça dans les cieux après avoir changé Arcas en *petit ours!* Contentons-nous de cette explication et ajoutons seulement que cette petite ourse est une des constellations les plus intéressantes du ciel, parce qu'elle renferme l'étoile polaire, c'est-à-dire l'étoile placée au point que rencontrerait la ligne des pôles de la terre si elle était prolongée par la pensée jusqu'à la sphère céleste. Cette étoile nous parait donc immobile et c'est autour d'elle que paraissent graviter toutes les constellations. Nous savons que cela n'est pas tout à fait exact ; l'étoile polaire n'est pas exactement placée au pôle, mais à une très-petite distance (un degré et demi) du pôle. Elle est bien facile à trouver dans le ciel. Cherchez la grande ourse ; prolongez par la pensée la ligne qui joint les étoiles que nous avons appelées α et β et qui portent aussi le nom de *gardes* de l'ourse : la première étoile que vous rencontrerez (à une distance égale à cinq fois environ la distance des gardes) sera l'étoile polaire.



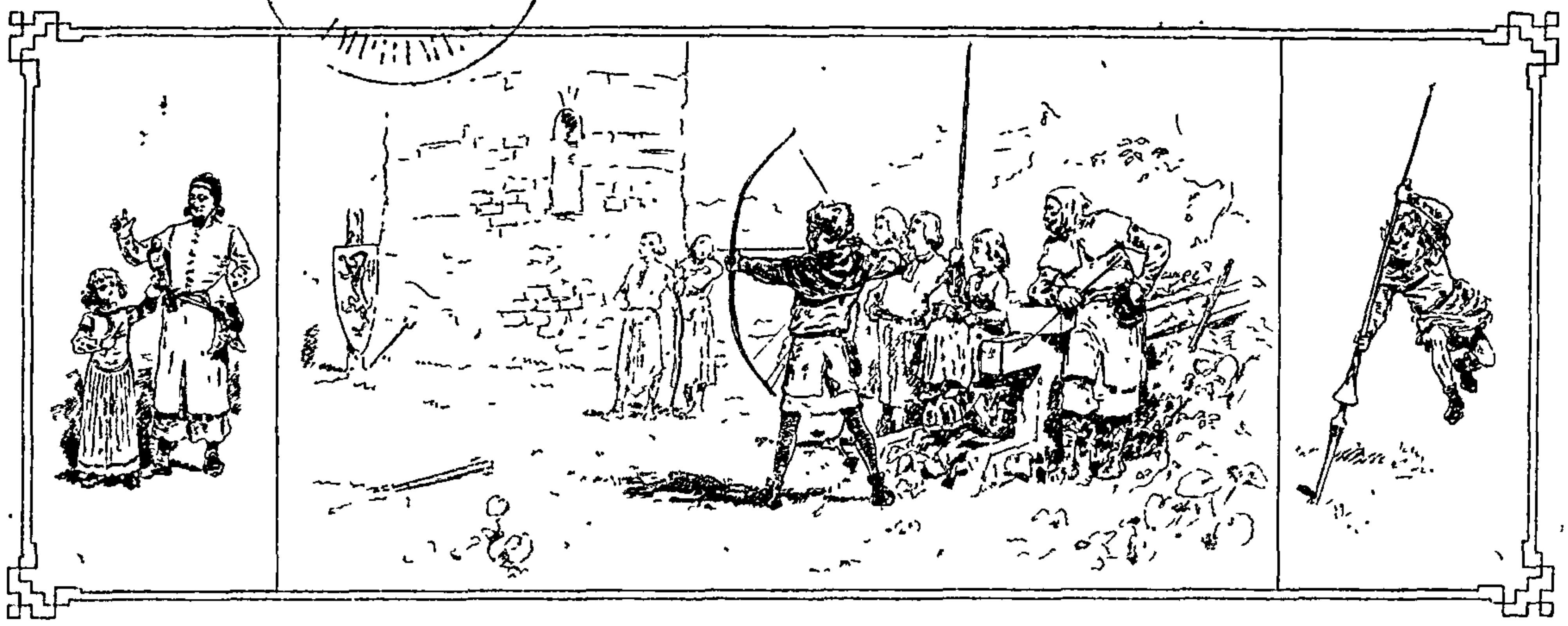
Mouvements propres des étoiles de la Grande Ourse. Forme actuelle de la constellation.



La Grande Ourse dans 36 000 ans. Changements produits par les mouvements propres

Autour de nous, tout est mouvement. La terre et les autres planètes circulent autour du soleil qui lui-même se déplace dans le ciel. Pendant longtemps les étoiles ont seules paru immobiles et comme attachées à la sphère céleste, leur mouvement de rotation n'étant qu'apparent et dû au mouvement de la terre. Pendant longtemps, on a cru que la distance d'une étoile à l'autre était invariable et que les figures des constellations ne variaient pas. C'était une erreur. Les étoiles elles-mêmes sont mobiles, elles se meuvent même avec une vitesse considérable qui est pour quelques-unes cinq fois plus grande que la vitesse de la terre. Leur grand éloignement est cause que les chemins qu'elles parcourent nous paraissent insensibles. Peu à peu la figure d'une constellation se déforme ; notre gravure représente l'aspect actuel de la Grande Ourse et celui qu'elle présentera dans 36 000 ans. Vous remarquerez que l'étoile α se meut dans une direction opposée à celle de toutes les autres : aussi la distance α δ augmente sans cesse et le quadrilatère s'allonge de plus en plus. Disons en terminant que c'est l'astronome Halley, né près de Londres en 1656, mort en 1742, qui signala le premier le mouvement propre des étoiles Sirius, Arcturus et Aldébaran et prouva ainsi que le repos n'existe nulle part dans l'univers.

ALBERT LÉVY.



Il vint se placer sur la même ligne. (P. 372. col. 1.)

FRANCHISE [1]

V

Un ennemi.

En dépit de son caractère pacifique, le père Odon ne pouvait s'empêcher d'aimer dans Aimery jusqu'à ses élans guerriers. Il comprenait que la terre ne pouvait pas être toute peuplée de moines, et se disait que puisqu'il fallait absolument qu'il y eût en ce monde des gens dont la principale occupation fût la bataille, il était bon qu'il s'en rencontrât quelques-uns pour frapper sur les méchants et les réduire au silence. Il ne contredisait donc point les rêves de l'enfant, et le laissait se considérer comme un futur chevalier. Après tout, il n'était pas impossible qu'il ceignît un jour le baudrier. Le sire de Rûlamort l'avait pris sous sa protection; il l'emmènerait sûrement dans ses expéditions, quand Aimery aurait atteint dix-huit ans; et comme le jeune homme, instruit par le vieux Milon, serait plus habile que les autres vassaux dans le métier des armes, il lui donnerait sûrement quelque compagnie de coutilliers ou d'archers à commander. Une fois arrivé là, Aimery ne manquerait pas de se distinguer par quelque trait de vaillance; sire Hugues le rapprocherait de lui, en ferait peut-être son écuyer; et quand il serait écuyer, il trouverait cent occasions pour une de gagner ses éperons. Aussi, le bon moine, pour qu'Aimery devint un chevalier accompli, n'épargnait ni les leçons ni les conseils; et il ne manquait pas de s'appuyer de l'exemple de tel ou tel preux dont il lui racontait l'histoire. L'âme droite et sincère du jeune garçon était comme la bonne terre où la semence germe sans effort; et puis, il s'était fait un modèle auquel il cherchait à ressembler en tout, un chevalier parfait, comme ceux de la Table Ronde ou du Saint-Graal, et il s'appliquait sans cesse à agir, à parler, à penser même comme eût fait son héros.

Mais on ne peut pas contenter tout le monde. Si le père Odon s'était attaché à Aimery comme s'il eût été son enfant, si dame Aliénor ne le rencontrait pas sans lui parler et lui sourire, si la petite Agnès accourait vers lui du plus loin qu'elle le voyait, si Hugues de Rûlamort s'informait souvent de lui près du vieux Milon et le félicitait de sa bonne conduite, et si tous les habitants du château l'aimaient pour sa gaieté, sa complaisance et sa bonne humeur, il y avait pourtant un personnage qui sentait de jour en jour croître dans son âme une haine féroce pour le joyeux Aimery : c'était Jehan de Rochaigué. Pourquoi cela? Aimery, qui servait les jeunes varlets dans leurs jeux et leurs exercices, était pourtant aussi empressé auprès de Jehan qu'auprès de tout autre; Aimery n'était qu'un pauvre enfant recueilli au château, Jehan était noble et héritier d'un fief; Aimery n'avait que treize ans, Jehan venait d'en avoir seize; Aimery n'avait jamais manqué en rien à Jehan : pourquoi donc le jeune homme détestait-il l'enfant?

1 Suite. — Voy. pages 337 et 353

Cela avait commencé par une jalousie étrange, que Jehan aurait été bien fâché d'avouer. Aimery l'avait remplacé à la chapelle pendant qu'il était blessé ; et après sa guérison, le père Odon, sans demander à Jehan s'il voulait reprendre sa place, avait continué à se servir d'Aimery. En cela le père Odon n'avait pas cru mal faire : Jehan avait si souvent dit ou fait entendre que c'était le fait d'un clerc de servir la messe et de chanter des hymnes, et qu'il trouvait ce métier-là fort indigne de lui, que le père Odon avait cru le délivrer d'un grand souci ; il le lui avait même dit un jour, en le remerciant de ses services passés et en s'excusant de les avoir fait durer si longtemps. « C'est bon, avait répondu Jehan, cela lui convient mieux qu'à moi ; je ne suis plus un enfant, et je ne suis pas un manant pour avoir envie de me faire clerc. »

Le père Odon ne devina pas son dépit, et pourtant ce dépit était réel. Bien des fois, il s'était irrité des quolibets de ses camarades qui l'appelaient Jehan Beau Clerc, et lui proposaient de le tondre à la façon des moines ; il continuait pourtant à servir le chapelain, parce que cela le mettait en faveur auprès de la châtelaine, plus cultivée que les hommes, comme il arrivait souvent, et qui aimait le chant et la poésie. Jehan était fier d'être choisi par elle pour l'aider à monter sur son palefroi de chasse, pour lui décapuchonner son faucon ou pour lui porter le gibier que l'animal avait pris. Il fut très-blessé le jour où dame Aliénor lui dit : « Eh bien, Jehan, vous ne chantez donc plus à la chapelle ? C'est dommage, en vérité, » ce qui ne l'empêcha pas, un instant après, de féliciter le père Odon sur la jolie voix de son nouvel enfant de chœur, sans prendre garde que Jehan pouvait l'entendre. Ses camarades, eux, n'y mirent pas autant de politesse ; ils lui dirent tout crûment : « Tu as bien fait de quitter la robe de clerc, Jehan ; l'enfant du batteur de fer chante mieux que toi ! » Jehan répondit par des railleries méprisantes sur le chant, sur le père Odon et sur ce manant qu'il avait pris en gré ; mais il demeura jaloux d'Aimery et mal disposé envers tous ceux qui l'aimaient, c'est-à-dire, plus ou moins, envers tous les habitants du château.

Ce fut la petite Agnès qui lui fournit, dans son innocence, l'occasion de montrer son ressentiment. Elle était très-vive, très-remuante, et ne pouvait rester longtemps assise dans la grande salle, aux pieds de dame Aliénor qui peuplait de personnages nouveaux une grande tapisserie commencée un siècle plus tôt par une autre châtelaine de Rûlamort. L'ouvrage n'avançait pas vite, et l'enfant était vite fatiguée de voir l'aiguille passer et repasser dans la toile ; elle remarquait que depuis le dimanche le chevalier n'avait gagné que la moitié d'une main, et la noble dame qui le couronnait qu'une joue et le coin de la bouche, et elle se demandait si la dame aurait fini de couronner le chevalier avant qu'elle fût grande. Et puis, comme elle s'ennuyait, elle allait prendre Michonne par la main et lui disait : « Allons jouer ! » Michonne, qui travaillait depuis six mois au justaucorps armorié d'un page, et qui n'y prenait pas grand plaisir, ne demandait pas mieux que de suivre Agnès ; et Agnès l'emmenait de préférence là où elle savait trouver quelque chose d'amusant : à la porte de la bergerie, à l'heure où rentraient les moutons ; dans le poulailler, au moment où Périnette, la femme de Thibaut, donnait du grain à ses volailles ; à la fauconnerie, où Thibaut, heureux de voir apparaître ce gentil visage d'enfant, lui montrait tous les oiseaux en détail et lui racontait l'histoire et le caractère de chacun d'eux. Elle allait aussi à la salle des armes, heureuse quand elle en trouvait la porte ouverte, et que Milon et surtout Aimery lui faisaient les honneurs des beaux harnais de combat, qu'elle aimait comme une vaillante petite châtelaine qu'elle était déjà. Il fallait la voir, toute petite, ses cheveux blonds lui formant comme une auréole, courir, légère comme un oiseau, dans la grande salle habituée au pas lourd des hommes d'armes. Elle appelait d'un geste mutin Milon et Aimery, et elle les arrêtait devant chaque objet, qu'elle désignait du bout de son doigt rose, disant d'un air fier : « Ça, c'est un haubert ; ça, c'est une espie ; ça, c'est une lance de seigneur, avec un gonfanon ; voilà un morion, voilà un heaume ; et puis voilà un baudrier, pour tenir l'épée d'un chevalier. Voilà beaucoup d'épées ; et Franchise, où est-elle ? »

Aimery la menait voir Franchise, qui était pendue à une place d'honneur, et qu'il avait soin d'entretenir brillante comme un miroir ; il la décrochait, car Agnès voulait la voir de près, et elle mirait, en souriant, ses doux yeux bleus dans l'acier étincelant. Elle se faisait raconter, pour la centième fois, l histoire de Franchise ; elle s'attendrissait sur le pauvre Aimery qui n'avait plus de père, elle lui disait : « Mais tu es bien chez mon père à moi, dis ? tu n'es pas malheureux ? » et elle s'agenouillait pour réciter un *Ave Maria*, « pour l'âme du pauvre père Gaudry ». Puis, reprenant sa gaieté, elle jouait avec tout, elle voulait qu'on la coiffât d'un grand casque à panache, elle essayait de soulever un écu de chevalier ou une targe de soldat ; et elle remplissait de ses courses folles, de sa gaieté, de ses rires éclatants, la grande salle sombre et sévère.

Un endroit qu'Agnès aimait beaucoup aussi, c'était une cour où les jeunes varlets, hôtes du sire de Rûlamort, se livraient à divers exercices. Elle savait très-bien applaudir, crier : « Noel ! Noel ! » quand l'un d'eux avait sauté plus loin que les autres, ou les avait terrassés, ou quand une flèche ou un trait lancé par une main adroite venait faire résonner le bouclier pendu à la muraille pour servir de but. Les jeunes garçons l'accueillaient avec courtoisie ; ils savaient que le premier devoir d'un chevalier, c'est d'honorer et de servir les dames, et quoique Agnès ne fût qu'un projet de dame, ces aspirants chevaliers s'exerçaient avec elle à la poli-

tesse dont ils auraient besoin plus tard. Ils lui demandaient un gage à porter en son honneur, ou ils la chargeaient de donner le prix au vainqueur des jeux. Agnès prenait son rôle au sérieux ; elle donnait le ruban de ses cheveux ou couronnait le vainqueur d'une guirlande de lierre arraché au mur, tout comme si elle eût été la véritable reine d'un véritable tournoi.

Il arriva qu'un jour son entrée dans la cour des varlets fut saluée par des acclamations plus bruyantes qu'à l'ordinaire.

« Voilà la suzeraine!

— Voilà la reine de beauté!

— Voilà la dame de la joute!

— Venez vite, petite Agnès! Un trône pour la reine! Ici, c'est cela! »

Agnès fut perchée sur les débris d'une ancienne catapulte reléguée dans un coin ; on lui mit un casque sous les pieds pour qu'elle fût plus à son aise, et on lui expliqua qu'il allait y avoir une lutte générale, à la fronde, à l'arc, au javelot, lutte de saut, lutte de course, et qu'elle tiendrait lieu à la fois de la reine de la joute et des juges du camp. Agnès comprit très-bien, et comme elle avait traversé le jardin et qu'elle y avait cueilli une brassée de fleurs, elle les donna à Michonne en lui ordonnant d'en faire des couronnes pour les vainqueurs des jeux. Puis elle regarda les combattants, avec le sérieux d'un juge; et de temps en temps sa petite voix claire s'élevait pour crier : « Los et honneur! En avant, preux chevaliers! pour l'honneur et pour vos dames! » comme elle savait que les hérauts faisaient dans les tournois.



Ce n'était pas le cor de sir Hugues. (P. 373, col. 2.)

Aimery était là avec Milon: Milon surveillait les exercices et donnait de temps en temps un conseil aux jeunes garçons. « Vous tenez mal votre trait, sire Garin! Votre flèche n'est pas au milieu de l'arc, sire Arnoul! Sire Jehan, prenez la lance plus haut pour sauter loin! Vous allez manquer votre coup de fronde, sire Robert! » Aimery ramassait les flèches et les javelots et les rapportait aux combattants, il applaudissait aux bons coups, et il avait grand'-peine à s'empêcher de témoigner un blâme aux mauvais. Les jeunes gens, qui le tenaient en grande estime, se tournaient parfois vers lui en disant : « C'est bien, n'est-ce pas? Que dis-tu de ce coup-là? As-tu vu? le javelot de Robert a frappé le bouclier! »

Il n'y avait que Jehan qui n'adressât pas un mot à Aimery, et qui ne parût pas se soucier de son approbation. Il prenait un air dédaigneux quand l'enfant criait : « Noël! » en voyant sa flèche ou sa pierre atteindre le but, et murmurait de façon à être entendu : « De quoi se mêle ce fils de vilains? » Aimery s'en apercevait bien, mais il n'eût pas osé se plaindre, Jehan étant l'hôte du sire de Rûlamort, et le fils d'un baron.

Les joutes étaient finies; Jehan l'avait emporté sur tous ses rivaux, et les vaincus le conduisaient en triomphe au pied du trône d'Agnès. Agnès n'aimait pas Jehan, qui lui parlait toujours comme un suzerain à une vassale, et qui exigeait d'elle ses fleurs ou ses rubans au lieu de les lui demander, un genou en terre et la tête inclinée, comme faisaient les autres varlets, qui étaient pourtant aussi nobles que lui et bien plus aimables. Quand elle vit que c'était lui qui s'avançait, elle fit une petite moue de désappointement, et, regardant les vaincus l'un après l'autre :

« Il a vaincu Garin ? et Robert? et les autres? Et Aimery? il n'a pas vaincu Aimery! Je suis la reine des jeux, et je veux que Jehan lutte avec Aimery!

— Aimery! s'écria Jehan. Un manant! un vilain! un serf!

— Mon père était un homme libre, dit Aimery tout pâle et d'une voix tremblante, et vous saurez peut-être un jour si j'ai l'âme d'un serf, messire Jehan!

— Jehan a peur de perdre le prix, dit d'un ton railleur Robert de Castelmont, qui avait failli emporter la victoire. »

Les autres chuchotaient à l'écart.

« C'est vrai, Aimery n'est pas noble, disait Garin de Lezinan.

— Mais puisque c'est une joute pour rire! répondit Arnoul de Malefort. Et puis, il est fils d'homme libre, cela suffit. Nous verrons si Milon a fait un bon élève. Allons, Jehan, as-tu peur?

— On va voir si j'ai peur! » cria Jehan. Et brusquement, sans prévenir, il lança son javelot. Mais avait-il bien visé le but? On put en douter, en

voyant le javelot passer au-dessus de la tête d'Aimery, si près qu'il effleura ses cheveux, et aller s'enfoncer dans le mur, assez loin du bouclier.

Les varlets avaient poussé un cri de terreur. Mais Aimery n'était pas blessé. Il prit un javelot, vint se placer sur la même ligne que Jehan, balança son trait, le lança... le javelot siffla, fendit l'air et alla se planter droit au milieu du bouclier.

« Noel pour Aimery! » crièrent les jeunes gens. Jehan fit un geste de dépit, et saisissant une lourde lance, il prit son élan, courut quelques pas, piqua la lance en terre, s'y appuya de tout son poids et sauta.

« Noel pour Jehan! crièrent les autres. Aimery ne pourra jamais sauter aussi loin, il est trop petit, dit Arnoul.

— Il ne pourra seulement pas soulever la lance, » dit Garin.

Milon les avait entendus. Il fit un signe à Aimery, et lui montra une lance de combat, beaucoup plus légère que la lance de tournoi dont s'était servi Jehan. Aimery s'en saisit, et comme, s'il était plus petit que son adversaire, il était plus léger et plus adroit, il sut prendre son élan de plus loin, et, s'enlevant lestement, il alla retomber sur ses deux pieds, juste au même endroit que Jehan.

Les juges applaudirent; la petite Agnès riait et battait des mains; Jehan fronçait le sourcil d'un air farouche.

A la course, ce fut la même chose; Aimery regagnait en agilité ce qui lui manquait en taille et en vigueur, et il toucha le but en même temps que Jehan. Il fut vaincu à la fronde: son bras n'avait pas assez de force pour lancer la pierre aussi loin que Jehan; mais ses trois flèches allèrent retrouver au cœur du bouclier le javelot qu'il y avait déjà planté; et Arnoul de Malefort, faisant l'office de héraut d'armes, proclama vainqueur des jeux Aimery, fils de Gaudry le batteur de fer, homme libre de la ville de Saintes.

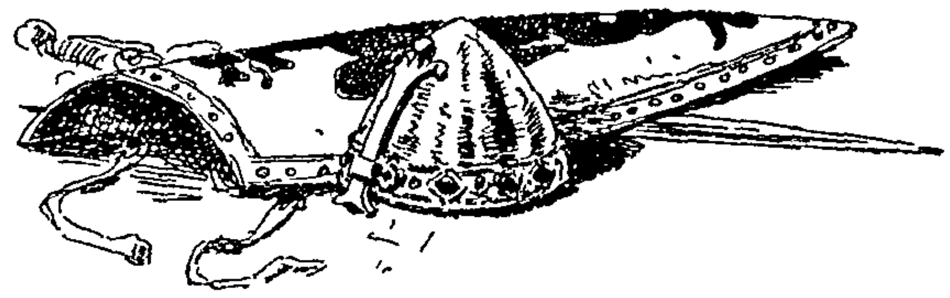
Cette fois, Agnès ne fit pas de difficultés pour couronner le vainqueur. Elle se leva pour se trouver à la hauteur d'Aimery, qui vint mettre un genou en terre devant elle. Elle lui posa sur la tête la couronne de fleurs que Michonne avait préparée, et elle l'embrassa elle-même sur les deux joues, non sans lui dire: « Preux chevalier, recevez la couronne de l'honneur et le prix du tournoi. » Mais tout à coup elle s'interrompit.

« Le prix du tournoi? où est le prix? Il faut un prix, on ne fait pas de tournoi sans prix. Mon père en a deux, qu'il a gagnés: c'est un heaume avec de belles pierres rouges et un grand panache, et une belle coupe d'argent pour boire aux jours de fête. Où est le prix pour Aimery? Je n'ai rien du tout! »

Elle tournait et retournait d'un air de dépit ses petites mains vides. Tout à coup, elle aperçut une petite bande d'orfroi qu'elle avait prise parmi les bijoux et rubans de sa mère, et qu'elle avait tournée autour de son bras, pour avoir un bracelet comme les dames.

« Le voilà! » s'écria-t-elle. Et, s'adressant de nouveau à Aimery. « Preux chevalier, lui dit-elle, recevez le prix de votre vaillance! »

Les jeunes varlets, Michonne et le vieux Milon riaient: Agnès était si drôle avec son petit minois rose et blanc, et les airs graves qu'elle prenait, en s'efforçant de parler comme les dames et les damoiselles des contes de chevalerie que sa mère et ses suivantes racontaient parfois en travaillant! Mais Jehan ne riait point; il se trouva sur le chemin d'Aimery qui se retirait, et le poussa violemment en lui disant: « Va, beau chevalier! tu ne me reverras pas longtemps ici, car je n'aurai pas de peine à trouver un meilleur gîte: il y a de plus hauts seigneurs que le petit sire de Rûlamort, chez lesquels j'aurai plus noble compagnie. Mais tu me reverras ailleurs et, ce jour-là, tu apprendras comment on traite les manants qui veulent sortir de leur état, beau fils de vilain, si fier de ton clair visage! »



VI

Un hôte.

L'automne ramenait la brume et la froidure, et les soirées devenues plus longues réunissaient autour de la vaste cheminée la famille du sire de Rûlamort. Après le souper, quand le père Odon avait récité à haute voix les oraisons du soir, au milieu des maîtres et des serviteurs agenouillés, chacun se rendait dans la partie du château où l'appelaient ses occupations; il ne restait dans la salle d'honneur que le châtelain et sa femme, le chapelain, les suivantes de dame Aliénor, prêtes à exécuter les ordres de leur maîtresse, le vieux Milon et les écuyers du seigneur, les jeunes varlets de noble naissance, et Aimery, qui allait de l'un à l'autre de ceux qui réclamaient ses services. Il présentait à qui avait soif le hanap rempli de clairet ou d'hypocras, il entretenait les lampes, il alimentait le feu, il étendait les tapis ou les coussins sous les pieds du seigneur et de la dame; quand il était inoccupé, il se tenait debout près du fauteuil à dossier élevé où s'asseyait dame Aliénor, et il restait immobile, regardant les jeux de la petite Agnès, qui se roulait sur le tapis avec les chiens de chasse, suivant des yeux les fuseaux qui tournaient sous les doigts agiles de la châtelaine et de ses suivantes, et écoutant les contes et les propos qui s'échangeaient au coin du feu. On parlait ordinairement des aventures du voisinage, du

mariage de tel ou tel châtelain avec la fille d'un baron de l'Aquitaine ou de la Provence, de la naissance d'un enfant chez tel ou tel comte ou chevalier, d'un trouvère ou d'un jongleur habile qui parcourait le pays et qu'on espérait voir bientôt s'arrêter à Rûlamort, de la tour qu'un seigneur voisin faisait ajouter à son château, et de cent choses de ce genre. Depuis quelque temps, on parlait aussi, plus qu'on ne l'avait fait tout l'été, du vieux roi d'Angleterre, dont on avait des nouvelles par des voyageurs ou des pèlerins venant d'outre-mer. On disait qu'il avait remporté des victoires sur des peuples qui habitaient la même île que lui, et cela ne réjouissait personne, car les Aquitains et les Poitevins lui souhaitaient plutôt des défaites que des victoires. On remarquait que le nombre des seigneurs du pays qui fortifiaient leurs châteaux et en augmentaient les garnisons ne faisait que s'accroître : à quoi cela tenait-il? Craignait-on un retour des Anglais, ou songeait-on à lever l'étendard de la révolte? Les jeunes varlets souhaitaient la guerre; ils étaient d'âge à suivre leurs pères, et ils espéraient bien faire sentir la force de leurs bras à quelques chevaliers d'Anjou ou de Normandie, et gagner ainsi leurs éperons. Aimery trépignait d'impatience en songeant à ses treize ans. Jehan se taisait et demeurait sombre et soucieux. Quant à dame Aliénor, malgré sa bravoure en temps de guerre, elle souhaitait ardemment le maintien de la paix, et son cœur se serrait à l'idée qu'elle verrait peut-être de nouveau son cher seigneur revêtir le haubert et le heaume et monter son destrier de bataille, au lieu de chevaucher doucement à côté d'elle dans les bois et les prairies, le faucon sur le poing, et les chiens aboyant autour d'eux.



Agnès voulait voir l'épée de près. (P. 370, col. 2.)

Un jour, la jeune châtelaine, assise dans la chambre étroite et profonde que formait l'embrasure de sa fenêtre, regardait au loin dans le ciel les nuages qui se coloraient de rose à l'approche du couchant. Elle laissait son aiguille oisive pendre au bout du brin de laine, car elle était lasse et se sentait triste : on parlait tant depuis quelques jours du vieux roi des Anglais! A ses pieds, Agnès jouait avec tout un petit mobilier fabriqué exprès pour sa poupée par son ami Aimery : bahuts, tables, dressoirs, escabeaux ; et elle tirait à chaque instant dame Aliénor par sa longue manche pour attirer son attention et lui faire admirer ses joujoux. Mais dame Aliénor ne l'écoutait pas ; il lui semblait que le jour baissait : pourquoi sire Hugues n'était-il pas rentré? l'inquiétude la gagnait malgré elle.

Un appel de cor à la porte de l'enceinte extérieure la fit tressaillir : ce n'était pas le cor de sire Hugues.

Elle se leva vivement et regarda au dehors ; le jour baissait, et l'on entendait des voix d'hommes et un cliquetis de fer ; mais les bâtiments du château lui cachaient la porte où les visiteurs étaient arrêtés. Elle attendit quelques instants ; bientôt le vieux Milon se présenta devant elle.

« Noble dame, dit-il, le sire de Hautefort, accompagné de ses écuyers, est là, et il demande à parler au seigneur de Rûlamort. Je lui ai dit que monseigneur n'était point au château ; alors il a imploré la faveur de présenter ses hommages à la noble châtelaine, dont la beauté et les vertus sont en si grand renom dans toute l'Aquitaine : ce sont ses propres paroles. Qu'ordonnez-vous, noble dame ?

— Rûlamort n'a jamais repoussé un hôte loin de ses murailles, répondit Aliénor. Conduisez le sire de Hautefort dans une chambre où il puisse s'accommoder et quitter ses vêtements de voyage, prenez soin de ses écuyers et envoyez-lui des gens pour le servir. Je vais aller l'attendre dans la salle d'honneur, et j'espère que mon seigneur sera bientôt de retour pour lui faire l'accueil qui lui est dû. »

Milon sortit, et Aliénor appela ses femmes et leur dit de préparer sa toilette ; le sire de Hautefort n'était pas un hôte qu'on dût recevoir sans un peu de cérémonie. Pendant que Jehanne et Michonne sortaient des bahuts de chêne les riches étoffes et les parfums précieux, Aliénor, cachée derrière la fenêtre, regardait dans la cour par où devait passer le visiteur pour pénétrer dans l'intérieur du château. Elle entendit le grincement des chaînes qui relevaient la herse et qui abaissaient le pont-levis, puis le pas lourd et cadencé des chevaux, et elle vit entrer, précédé par Milon, un chevalier suivi de deux écuyers et d'un roussin chargé de son bagage. Elle regarda curieusement le chevalier ; rien pourtant dans son allure ne pouvait attirer l'attention. Il montait un beau palefroi, aux formes fines et nerveuses, qui eût paru petit auprès des grands destriers de combat, mais qui obéissait aux moindres mouvements de son maître, comme si cheval et cavalier n'eussent fait qu'un. Il avait sur la tête un simple casque de fer, sans cimier ni panache d'aucune sorte ; et on voyait, sous son manteau de voyage qui s'était entr'ouvert et qui flottait autour de lui, reluire les mailles légères d'un haubert qui collait sur son corps et en dessinait les formes.

Aliénor fut surprise de ne pas trouver dans le sire de Hautefort un guerrier athlétique, tel qu'étaient, disait-on, Richard de Poitiers et ses frères, plus hauts seigneurs que lui, en leur qualité de fils de roi, mais pas plus braves ni plus célèbres ; le sire de Hautefort était de taille moyenne, plus nerveux que robuste, et on ne se le représentait pas facilement écrasant les ennemis, comme le faisait Richard de Poitiers, sous les coups de sa masse d'armes. Mais sa démarche était si assurée, si aisée et si noble, qu'on devinait en lui une volonté sûre d'elle, et une force qui valait bien celle des géants d'Angleterre ou de Normandie.

Bertrand de Born, sire de Hautefort, petit château des environs de Périgueux, était en grand renom dans toute l'Aquitaine, la Provence et en général dans tous les pays de la langue d'oc. On vantait sa bravoure dans les combats, son habileté dans les conseils ; on chantait partout ses chansons de table et ses chansons d'amour, et surtout ses chants de guerre, et les sirventes où il raillait impitoyablement les maîtres étrangers que les deux mariages d'Éléonore avaient donnés à la pauvre Aquitaine. Beaucoup de chevaliers se défiaient de lui et le jugeaient changeant et perfide : un jour on le voyait animer de sa gaieté et de son esprit la table du roi d'Angleterre, un autre jour il levait sa bannière contre lui ; ou bien il passait dans le camp de Richard ou d'Henri au Court Mantel, et le lendemain la guerre avait changé de face, les amis de la veille se trouvaient ennemis, pendant que les anciens ennemis se traitaient de frères d'armes. Bertrand était-il un démon dont le souffle répandait partout la discorde, ou un fou qui se plaisait à créer et à détruire des brouilleries pour y trouver des sujets de chansons ? Quoi qu'il en fût, Aliénor, qui avait beaucoup entendu parler de lui, était à la fois curieuse de le connaître et inquiète de sa visite : que pouvait-il avoir à dire à son seigneur ?

Malgré son inquiétude, elle prit grand soin de sa toilette : les hommages de Bertrand de Born étaient fort enviés des belles. Jehanne et Michonne lui mirent un chainse de fine étoffe blanche, orné autour du cou et des poignets d'une riche et délicate broderie ; par-dessus le chainse, elles lui passèrent un riche bliaud de siglaton couleur d'azur, rapporté d'Orient par des marchands vénitiens. Les larges manches pendantes du bliaud étaient toutes garnies à l'intérieur de *frezeaux*, et bordées d'orfroi qui brillait à la clarté des lampes. Puis les suivantes agrafèrent sur sa taille gracieuse la gipe ou justaucorps de fourrure, elles la ceignirent d'un cercle d'or travaillé à jour et enrichi d'émail aux vives couleurs, et elles jetèrent sur ses épaules un long manteau flottant, fixé au cou par une agrafe ornée de pierreries. Ensuite elles nouèrent autour de ses hanches une riche ceinture dont les bouts pendants retombèrent jusqu'au bas de sa robe, et elles s'occupèrent de la coiffer. Dans ses belles tresses noires, elles entrelacèrent des fils d'or et de perles ; elles posèrent sur sa tête un léger voile de mollequin blanc et transparent, et elles fixèrent le voile par un diadème d'orfèvrerie : Aliénor était belle comme les saintes qui ornent les missels.

Elle se regarda dans le miroir d'argent poli que Jehanne tenait devant elle, dit : « C'est bien ! » et se rendit dans la salle d'honneur. La table y était dressée et le souper préparé ; Aliénor prit place sur son fauteuil et s'assura d'un coup d'œil que son hôte serait reçu d'une façon digne de son rang et de sa

renommée. Elle fut satisfaite : sur la longue table ornée de dessins coloriés et d'incrustations de métaux précieux, s'étalaient la vaisselle et l'orfèvrerie, salières, plats, coupes, hanaps, qui renvoyaient comme des miroirs l'éclat des torches de résine que quatre serviteurs, debout aux angles de la salle, tenaient dans leurs mains. Des coussins brodés couvraient les escabeaux, d'épais tapis cachaient le pavé de la salle ; des tapisseries du Poitou, renommées alors dans toute l'Europe, étaient tendues le long des murs : la salle du château de Rûlamort eût fait honneur à un prince. Aliénor sourit à Milon, qui l'interrogeait du regard, et lui fit un signe d'approbation ; mais elle avait le cœur de plus en plus triste, et elle se demandait comment elle aurait le courage d'écouter le sire de Hautefort et de lui répondre avec courtoisie, quand elle entendit résonner le cor de sire Hugues.

« Vite, courez, Milon, s'écria-t-elle toute joyeuse, allez au-devant de votre seigneur et dites-lui quel hôte nous est arrivé ; qu'il se hâte de venir me rejoindre. Dès que mon seigneur sera prêt, vous ferez corner l'eau, car il est tard, et il y a déjà longtemps que la clepsydre a marqué l'heure du souper. »

Milon sortit, et Aliénor, rassurée, put faire bon accueil à son visiteur. Elle se leva lorsqu'il entra, et descendit les degrés de son fauteuil pour lui souhaiter la bienvenue. Bertrand de Born mit un genou en terre devant elle, lui baisa la main, et, se relevant, la conduisit à son fauteuil. Elle voulut le faire asseoir sur un autre siége à dossier élevé, monté sur des degrés ; mais il prit un coussin sur lequel il se plaça, disant que tous les chevaliers de la chrétienté lui envieraient le bonheur d'être aux pieds d'une aussi belle dame. Il continua à discourir sur un ton de galanterie, entremêlant les louanges d'Aliénor de l'éloge de son mari, qu'il tenait pour un des plus braves et des plus courtois chevaliers du Poitou, du Périgord et de l'Aquitaine ; et Aliénor se demandait comment ce guerrier, ce poète, ce politique si renommé et si redouté pouvait trouver ces paroles, qui n'auraient pas été déplacées dans la bouche d'un damoiseau habitué à passer sa vie avec des femmes.

Comme elle s'étonnait, sire Hugues entra dans la salle, et aussitôt on corna l'eau, et les convives qui s'asseyaient à la table du seigneur arrivèrent à cet appel. Bertrand de Born alla au-devant de sire Hugues, et lui dit que, surpris dans son voyage par les approches de la nuit, il avait pris la liberté de réclamer son hospitalité. Il était heureux de se rapprocher ainsi d'un chevalier de si haut renom, qu'il avait depuis longtemps le désir de connaître. Il ajouta quelques paroles de louange pour dame Aliénor, et de félicitations pour le sire de Rûlamort, qui était l'époux d'une dame digne de servir de modèle à toutes les châtelaines.

Sire Hugues l'écoutait, flatté de ses louanges, mais peu surpris de sa visite. S'il avait été retenu tard loin du logis, c'est qu'il s'était arrêté à recueillir des bruits de plus en plus nets et menaçants sur les victoires du roi d'Angleterre ; et il ne doutait pas que la présence de Bertrand, à cette distance de Hautefort, n'eût du rapport avec ces victoires. Il ne parut pourtant se douter de rien, et accueillit le visiteur comme il aurait fait tout autre chevalier, pensant d'ailleurs qu'il était inutile de le questionner, et qu'il s'expliquerait de lui-même quand le moment serait venu.

On s'assit autour de la table, et les serviteurs vinrent apporter aux convives des bassins remplis d'eau parfumée pour y laver leurs mains, et des linges de fin lin pour les essuyer. Puis les aides du maître queux, portant sur leurs bras de vastes plats remplis de viandes fumantes, entrèrent successivement et s'occupèrent de découper sur les crédences les énormes rôtis de porc, de sanglier, de chevreuil, les faisans et autres oiseaux de basse-cour, pendant que d'autres plaçaient devant les convives de larges et épaisses tranches de pain destinées à recevoir les mets. Ce fut Aimery qui fut chargé par sa maîtresse de donner à laver au sire de Hautefort, et de le servir ; et il le faisait avec empressement, ravi de voir de près cet homme extraordinaire, dont on parlait dans toute l'Aquitaine, aussi bien parmi le peuple que chez les seigneurs. Quand il ne le servait pas, il demeurait debout, les yeux attachés sur lui ; et avant la fin du repas il l'avait si bien regardé qu'il aurait pu le reconnaître en quelque lieu et sous quelque costume qu'il le rencontrât.

Le sire Bertrand de Born n'était plus un jouvenceau, mais sa vivacité, l'éclat de ses yeux, le brillant de ses cheveux noirs, à peine émaillés de quelques fils blancs, et l'activité incessante qui l'avait préservé de prendre de l'embonpoint, le faisaient paraître plus jeune qu'il n'était. Il avait quitté son armure de voyage et mis un long bliaud couleur de pourpre, orné de broderies où brillaient des fils d'or ; il portait la tête nue, les cheveux longs par derrière et coupés court par devant, selon la mode de l'époque, et sa barbe d'un noir de jais était divisée en une foule de petites touffes entrelacées de fils d'or. Un surcot sans manches, en cendal d'un gris d'acier, recouvrait son bliaud, et une escarcelle de vair pendait à sa ceinture ; il avait aux pieds des souliers pointus, à quartier retombant, qu'on appelait panaché, et ces souliers étaient de fin cordouan d'Espagne. La souplesse de ses mouvements lui donnait une sorte de grâce féline, et, en ce moment, où il prodiguait à ses hôtes les attentions et les compliments les plus flatteurs, on eût pu le prendre pour un chevalier dameret qui mettait toute son ambition à briller dans la chambre des dames. Mais parfois un mot, un geste, un regard, un pli rapide qui se creusait sur son front pour s'effacer presque aussitôt, trahissaient le guerrier et le poli-

tique. A la vérité il se remettait vite à son rôle de visiteur courtois et sans souci, et il louait le bouquet des vins, la perfection et la légèreté des pâtisseries. Puis il contait les nouvelles du dernier tournoi; et le sire et la dame de Rûlamort prenaient grand plaisir à ces descriptions, car un tournoi était une fête pour toute la noblesse, et à ce moment-là ils n'étaient pas très-fréquents, parce qu'on avait trop de véritables batailles pour trouver le loisir de luttes à armes courtoises. Quand le repas fut fini, et que les serviteurs eurent versé l'hypocras à chaque convive, le sire et la dame de Rûlamort se levèrent, et conduisirent leur hôte à la place d'honneur au coin du foyer.

« Je regrette, beau sire, dit Hugues de Rûlamort, de ne pouvoir vous offrir des divertissements dignes de vous; mais l'heure et la saison ne sont point propices à des jeux d'armes, et il n'y a pas aux environs de jongleurs ou de musiciens dont l'art puisse nous réjouir. »

La petite Agnès, qui pendant tout le souper avait regardé avec admiration le sire de Hautefort, et qui, encouragée par son gai sourire, s'était un peu familiarisée avec lui, eut une idée qu'elle crut bonne à tirer son père d'embarras et à divertir son hôte. Elle fit un pas vers Bertrand de Born, et lui dit d'un air joyeux, en désignant Aimery du bout du doigt :

« Aimery chante ! Aimery sait beaucoup de belles chansons ! »

Bertrand regarda la jolie enfant, puis le page qu'elle lui montrait.

« Ah! c'est le gentil page qui m'a servi à table! dit-il. Il chante? oui, il a des yeux de musicien. Allons, enfant, si ton seigneur te le permet, chante-nous quelque lai ou quelque sirvente !

— Ou quelque hymne à la sainte Vierge ou aux saints, dit dame Aliénor; car il sert notre aumônier à la chapelle, et sa voix fait penser aux anges du paradis. »

Le père Odon hocha la tête en signe d'approbation, et Aimery, tout rougissant de joie à l'idée que le sire de Hautefort l'avait remarqué, s'avança au milieu du cercle et commença à chanter.

A suivre. Mme COLOMB.



LE CHAMOIS

On pourrait croire que la Suisse, avec ses montagnes si difficilement accessibles, ses vallées profondes et sinueuses, est par excellence le pays des grands quadrupèdes; il n'en est pas tout à fait ainsi.

« De tous côtés, dit Tschudi, le peintre du monde alpestre, la culture victorieuse enserre le désert, les forêts s'éclaircissent, les chalets se rapprochent de plus en plus des solitudes; l'homme hante les recoins les plus sauvages; chasseurs et vachers, herboristes et chevriers, pénètrent de toutes parts dans les entonnoirs et les labyrinthes rocheux des hautes Alpes. »

Pour commencer, le cerf et le chevreuil ont disparu de la Suisse; les bouquetins s'en vont, et les chamois eux-mêmes menacent de s'éteindre. Que nous sommes loin de l'époque légendaire où ces jolies antilopes des Alpes se voyaient à l'état privé par troupes innombrables, et où les « petits hommes » sauvages confectionnaient de leur lait des fromages exquis ! Ces bêtes inoffensives et sociables ont fui devant l'homme et devant ses armes perfectionnées: elles sont allées se musser dans les replis les plus inconnus du labyrinthe helvétique; encore ont-elles eu beau fuir, leur ennemi les a relancées jusqu'en leurs cachettes et en a fait un tel carnage qu'un jour prochain la chasse finira faute de gibier.

Chacun a pu, dans l'Oberland, où tout est aménagé en vue du touriste, se payer le plaisir de contempler un chamois captif et même celui de lui donner à manger dans le creux de la main. Chacun a pu, de la sorte, admirer à l'aise les cornes noires et crochues de ce ruminant, son corps trapu autant qu'élastique, son pelage tour à tour, selon la saison, gris blanchâtre ou roux comme celui du chevreuil; mais l'aspect de ces pauvres bêtes emprisonnées ne dit rien de leurs mœurs et de leur genre de vie.

On distingue en Suisse deux espèces de chamois : ceux des forêts ou *Waldthiere*, et ceux des cimes ou *Gratthiere*.

Les premiers, plus sédentaires, parce qu'ils trouvent en tout temps, aux lieux qu'ils hantent, abri et pâture, vivent ordinairement seuls ou par paires. Les autres, ceux des hautes régions, sont sans doute, ainsi que les bouquetins, des fugitifs, des *outlaws* de leur race. Ces *Heimathlosen*, comme on dit en Suisse des individus qui n'ont nulle part le droit de cité, mènent une vie essentiellement nomade et agitée : à chaque saison, ils changent de quartier.

L'été, ils se retirent sur les crêtes extrêmes, ne venant que deux fois par jour, au lever de l'aurore et un peu avant le coucher du soleil, brouter au-dessous de leur gîte les pousses tendres de rhododendrons et les spécimens les plus précieux de cette belle flore alpine chère aux botanistes.



Chamois surpris par une avalanche. (P. 378, col. 1.)

L'hiver est pour eux le vilain moment. N'ayant point, à l'instar de la marmotte, le privilége de s'engourdir quelques mois durant, il leur faut, quand la faim les presse, se hasarder sur les pentes basses, abruptes et bien exposées, où la neige n'est pas trop épaisse, et où, avec leur sabot, ils peuvent déterrer des brins de mousse flétrie, des touffes de gazon maigre et des racines. Certains d'entre eux, plus circonspects, ne quittent jamais la région des névés, hivernant sous les grands sapins où ils trouvent lichens et branches à manger; quelques uns, les plus avisés se retirent à propos dans les meules de foin, où ils mènent une vie de délices, à couvert des intempéries.

Les chamois des cimes vivent par troupes souvent fort nombreuses. Les vieux boucs, que l'âge a rendus moroses, font seuls exception.

Comme toutes les bêtes alpestres, ces animaux ont grand'peur du fœhn, et, quand souffle ce vent du sud, ils gagnent le versant nord des montagnes ou se réfugient dans les *creuses* les mieux abritées.

Le *Roc noir*, qui s'élève au milieu du cirque de glaciers qu'on aperçoit du haut de l'alpe de l'Allée, entre les vallées d'Hérens et de Zinal, est, parait-il, en toute saison, un de leurs séjours favoris. Ces ruminants connaissent d'ailleurs parfaitement les endroits exposés aux avalanches, et les montagnards qui ont pu observer leur manége affirment qu'au temps de la fonte ils évitent avec beaucoup de flair les lieux où il suffit même de la commotion imprimée à la colonne d'air par les chutes de neige pour balayer les chalets et leurs habitants.

Ces précautions ne les sauvent pas toujours de l'atteinte mortelle des avalanches. Dans le val Canali, en Tyrol, on a retrouvé une fois le corps d'un chamois en parfait état de conservation et bon à manger sous la neige d'une énorme avalanche qui avait mis deux années à fondre. Parfois aussi ils périssent sous les pluies de pierres.

A suivre. JULES GOURDAULT.

LA MESSE DE LA SAINT-HUBERT

La religion chrétienne ne bannit pas le chasseur du sanctuaire. Il n'est besoin que de nommer saint Hubert pour rappeler une des plus belles et plus touchantes légendes : elle est dans la mémoire de tous ceux qui l'invoquent sous les ombrages des forêts et dans les grandes plaines giboyeuses.

Mais il est un autre fait moins connu et qui montre que l'Église s'est toujours montrée clémente envers tout ce qui tenait au noble et vieil art de la vénerie. A Chantilly, le 30 mai, le jour de la Saint-Hubert, on célébrait la *messe des chiens.* La chapelle était parée comme aux grands jours ; des fleurs étaient répandues sur les saintes dalles ; des fleurs jonchaient le chenil du château. Selon l'antique usage, le plus vieux cheval, suivi du plus vieux chien, accompagné du plus vieux piqueur, ouvrait la marche des chiens se rendant à la messe. Adolphe d'Houdetot, le chasseur philosophe, a exhumé cette histoire des poussières du passé.

Venaient d'abord les grands dignitaires du chenil, le ban et l'arrière-ban des bull-dogs d'Allemagne, à la tête ronde, aux oreilles coupées, au collier hérissé de pointes de fer; suivaient les grands lévriers, à poil ras, aux jambes nerveuses, au ventre avalé, au museau de fouine.

Puis toutes les variétés de lévriers : à poil long, métis d'épagneul; charnaigres, qui bondissent ; harpés, sans ventre ; lévriers nobles, aux rables larges ; lévriers œuvrés, au palais noir, etc.

En sixième ordre, la députation des braques, grande gravité d'oreilles.

Puis les limiers ; puis les bassets, la terreur des blaireaux, répondant au cri de : *Coule, coule, basset !*

Après, se pressaient les chiens courants de race royale, ou chiens français : les baubis, bigles, chiens trouvants, batteurs, babillants, corneaux, clabauds, chiens de tête et d'entreprise.

Puis la populace des chiens.

Introduits dans le même ordre au centre de la chapelle, on les rangeait devant le tableau de saint Hubert, et la messe commençait. Rien n'était omis dans la liturgie, et, la sainte cérémonie terminée, l'aumônier prononçait un panégyrique du grand saint de la chasse.

Telle était cette vieille coutume, bizarre en apparence, mais touchante en réalité, car elle avait un but de charité : c'était de prier le ciel d'éloigner des chiens les maladies, les morsures des serpents, les piqûres des plantes vénéneuses, les blessures du sanglier, et surtout la rage.

L'homme, qui va prier Dieu pour lui-même, devait-il être le mal venu quand il allait demander les mêmes grâces pour le plus ancien, le plus fidèle et le plus dévoué de ses compagnons? pour l'animal dont l'âme connait le regret, la douleur et le sacrifice, et qu'on a vu tant de fois mourir pour son maître?

UN NID [1]

XIV

Espérances.

La machine était achevée, l'idée primitive de M. Calanville, simple et féconde, avait trouvé son application sous les mains habiles et l'intelligence pratique de son fils.

Pendant que Daniel se livrait à ses réflexions,

1. Suite — Voy. pages 170, 188, 203, 219, 235, 251, 267, 283, 299, 315, 331, 347 et 362.

travaillant cependant avec conscience, et surveillant les ouvriers qui commençaient à lui être confiés, M. Russheim parlait de lui à son directeur. « Est-ce que le jeune Calanville n'habite pas une chambre dans la maison Seiler, tout en face de moi ? » demanda-t-il. M. Ergott regardait son chef non sans étonnement. « Oui, dit-il, quand il est arrivé je lui ai indiqué cette demeure, qui est honnête. — Je le croyais, j'ai vu de la lumière chez lui l'autre nuit jusqu'au lever du soleil, et cette nuit-ci il s'est levé avant l'aurore. — Ah ! oui, dit M Ergott, il travaille beaucoup, un peu trop, je crois, car il a l'air fatigué, mais cela ne vous fait pas tort, monsieur; il met tout son cœur à ce qu'il fait dans l'atelier comme à la machine de son père... une vis pour les pressoirs, je crois, il a des modèles à achever. — Dites-lui de vous montrer cela, Ergott, je serai bien aise d'aider ce jeune homme, c'est un brave garçon et un bon fils... ils sont rares de nos jours! » et M. Russheim se détournait en étouffant un soupir. « Toujours la même douleur, se disait M. Ergott; il y a plus d'un mois que M. Philippe n'a paru dans les ateliers ! »

Le directeur était pressé ce jour-là; il ne vit pas Daniel et ne le chercha pas. Le lendemain, comme le jeune homme sortait à l'heure du dîner, lorsque les pas des ouvriers retentissaient déjà dans les rues comme le bruit des grosses eaux, une main se posa sur son bras. « Venez dîner avec moi, Calanville, disait M. Ergott, et racontez-moi ce que vous faites si tard et si tôt? » Daniel rougit : « J'ai fini, monsieur, dit-il... — Vous avez échoué, vous avez renoncé à vos projets? — Non certes, et la voix du jeune travailleur devenait triomphante; j'ai mis la dernière main à l'invention de mon père... la machine est parfaite, peut-être la verrez-vous fonctionner bientôt dans quelques pressoirs... — Vous l'avez vendue? » M. Ergott paraissait vexé... « Pas tout à fait encore... mais c'est tout comme; il y a un juif qui veut l'acheter, il a vu les dessins, il doit venir ce soir pour examiner le modèle... — Allons le voir tout de suite, » et le directeur passait son bras sous celui de Daniel. « M. Russheim m'a recommandé de veiller à vos entreprises. »

Mme Ergott attendit longtemps son mari ce jour-là; lorsqu'il parut enfin, la grande cloche de la fabrique commençait à sonner et le directeur se contenta d'avaler à la hâte quelques bouchées de pain et de viande ; la soupe était trop chaude, disait-il. « J'étais chez le jeune Calanville, à examiner ses machines, répondit-il aux questions de sa femme ; cet enfant-là pourra aller loin. »

Daniel avait persisté dans son marché avec le petit juif. « Ceci ne vous regarde pas, monsieur, disait-il, la maison n'en peut rien faire, et ce serait une bonté onéreuse pour M. Russheim de se charger de cette invention-là. » Mais il avait montré à son amical visiteur le modèle d'une petite machine applicable à l'établissement du retordage du coton. « Ceci, quand ce sera fini, pourrait rendre de grands services, je crois; on flamberait les fils bien plus vite et plus sûrement qu'avec le procédé actuel; je n'ai pas encore trouvé le dernier mot, mais je suis sur la voie... Vous voyez les dessins que mon père a laissés, l'œuvre est bien avancée... — Pourquoi ne prenez-vous pas des brevets ? » et M. Ergott relevait la tête, regardant le jeune homme dont les mains tremblaient un peu en tournant feuillet après feuillet des nombreux projets de son père... « C'est trop long et trop cher, monsieur... Je vous l'ai dit... il y a chez nous une grande machine qui assurerait à jamais la réputation de mon père... si elle était achevée; elle est loin de l'être... et elle a déjà dévoré son temps et ses forces... Il me faut de l'argent et des connaissances pour en venir à bout... c'est ce que je suis venu chercher ici... J'ai une sœur qui tient une école dans le même but... ma mère ne pense qu'à cela. . »

Le cœur de Daniel débordait; sa joie était profonde; il avait fait un pas dans la carrière, il entrevoyait la possibilité d'un second succès, et la franche sympathie que lui témoignait M. Ergott lui donnait des forces nouvelles. « M. Russheim a raison, se disait le directeur en retournant à son bureau; c'est un bon fils, comme ses yeux brillaient en parlant de son père ! Il faut que nous mettions la main sur son invention pour flamber le coton, c'est ingénieux et nouveau... M. Russheim le verra sans doute... » Le soir même Daniel avait conclu son affaire avec le juif, et il écrivait à Maisoncelles. « Nous avons le pied sur le premier échelon, et je crois que l'échelle sera de force à nous porter jusqu'au bout. Je vous enverrai l'argent que me doit le juif dès que je l'aurai touché. J'ai stipulé en argent français, car on perd ici sur le change, et M. Ergott m'avait prévenu que mon israélite chercherait à me soutirer quelques sous de cette manière... Si cela vous est possible, ma mère, mettez de côté cette petite somme; ce que j'économise ici suffit à mon travail comme à mes besoins, et il faut commencer à former un fond pour la grande entreprise. Nous y mettrons du temps, mais nous en viendrons à bout; chaque jour, en ajustant des pièces, je pense au moment où j'en ferai autant pour l'œuvre de mon père. Grâce au dévouement d'Emma, je puis tendre plus directement à ce but; s'il avait fallu lancer Léon dans la vie, l'avenir tant désiré serait encore bien lointain. Je ne désespère pas de réussir avec le second modèle que vous m'avez envoyé comme avec le premier, mieux encore. M. Ergott m'a promis d'engager M. Russheim à venir lui-même l'examiner. »

« C'est dommage de ne pas pouvoir mettre dès à présent le nom de mon père sur tout ce qui sort de son génie et de mes mains, pensait le jeune homme; cela me fait mal au cœur de vendre ainsi pour rien ce qui pourra par la suite valoir beaucoup d'argent; mais il faut vivre, il faut avancer... Je suis

bien ingrat de me plaindre, Dieu a été si bon pour nous. »

A Maisoncelles, la mère et les filles répétaient la même chose; ce que la veuve espérait vaguement comme une consolation suprême au moment de son malheur; ce que les enfants avaient promis au lit de mort de leur père dans la confiance imprudente de leur jeunesse, paraissait sur le point de se réaliser plus tôt que ni les uns ni les autres ne l'avaient rêvé. « Daniel, mon bon Daniel! disait Emma avec une joie profonde et désintéressée; il accomplira ce qu'il avait juré. » La mère ne disait rien. Les mains jointes, les yeux humides, elle remerciait Dieu de lui avoir donné son fils.

Laurette réfléchissait profondément depuis que la dernière lettre d'Alsace avait annoncé aux siens le succès et les espérances de Daniel; elle éclata enfin un matin au déjeuner; les repas étaient courts, car les écoliers d'Emma l'attendaient, jouant bruyamment dans le jardin, et la jeune maitresse avait toujours la dernière main à mettre à quelque travail délicat ou un coup de fer à donner aux robes de Dorothée. Laurette était pressée de communiquer à sa famille le fruit de ses méditations. « Eh bien! dit-elle, nous avions dit bien des fois avec Léon, avant qu'il partît, que c'était bien commode d'être comme Albert à faire ses études tranquillement au lycée, tout comme un prince, sans s'inquiéter des moyens de gagner de l'argent ou de payer les comptes. Maintenant c'est le tour de Léon, et il est tout de même allé à Caen comme Albert; mais après tout, je crois que j'aimerais encore mieux faire comme Daniel, en Alsace, et comme Emma ici, travailler pour les autres, gagner de l'argent pour tout le monde; ça donne plus de mal, mais c'est plus beau! »



M. Ergott regardait les dessins. (P. 379, col. 2.)

Amélie avait rougi, elle n'osait pas défendre Léon, son frère favori, qu'elle sentait abaissé, même à ses yeux, par les remarques de la petite fille; Emma était déjà debout, son dernier morceau de pain à la main. « Tout le monde travaille pour tout le monde, dit-elle en riant, et si tu ne comprends pas bien ce que cela veut dire, prie maman de te l'expliquer. » Elle disparut, car les pas des petits paysans se faisaient déjà entendre. Lorsque l'horloge de l'église sonnait une heure, les jeux cessaient. Mme Calanville avait conseillé à Emma de consacrer chaque jour quelques instants au travail à l'aiguille. « Ces petites filles sont si maladroites, disait-elle, qu'elles ne seront bonnes à rien dans leur ménage si tu ne leur dégourdis pas les doigts pendant qu'elles sont enfants. » Les filles causaient pendant que les garçons écrivaient sur leurs ardoises; plusieurs d'entre eux, Placide en tête, avaient été promus à l'honneur du papier et de la plume.

Laurette s'était appuyée sur les genoux de sa mère, presque aussi pressée que l'était Emma. « Qu'est-ce qu'elle veut dire? » demandait l'enfant. « Elle veut dire, et Mme Calanville baisait les yeux ardents attachés sur elle, elle veut dire que chacun de nous a sa tâche différente sans être pour cela personnelle ou égoïste; Albert et Léon semblent aujourd'hui travailler pour eux seuls, mais quand ils auront réussi, quand leur carrière sera faite, ils aideront les autres, à leur tour, d'autant plus efficacement qu'ils seront plus instruits. Amélie travaille sur son canapé, continua la mère en jetant un affectueux regard à la petite malade; sans elle vous auriez tous des trous à vos habits... — Non, non, criait Laurette, je les raccommoderais... — Tu l'aides aussi... et ma Dorothée nous réjouit tous... en attendant que ses petites mains soient bonnes à quelque chose... — C'est égal (Laurette secouait la tête), j'aimerais mieux faire comme Emma et Daniel... ou comme vous, maman, ajouta-t-elle vivement. Vous travaillez toujours pour les autres... — Les mères sont tout entières aux autres, » ripostait Mme Calanville, tout en débarrassant la table des restes du repas. . mais elle saisit Laurette au passage, comme la petite fille emportait les assiettes.

« Je suis un peu de ton avis, dit-elle, et j'envie quelquefois Emma et Daniel. »

Il était heureux qu'Emma n'entendit pas les remarques de sa mère. Elle sentait et elle avait raison de sentir que son entreprise eût été impossible sans le constant secours, sans la sympathie inépuisable de sa mère, sans les conseils et l'expérience qui lui avaient évité tant de fautes. « J'aurais

bien des fois jeté le manche après la cognée sans maman, » disait-elle, lorsque ses élèves s'étaient montrés indisciplinés, grossiers, ignorants plus que de coutume. La confiance des parents avait été d'abord accordée à Mme Calanville plutôt qu'à Emma. « Elle est bien un peu jeune, disaient les paysannes, mais sa mère est là. » Le caractère de chaque enfant, les moyens d'agir sur les cœurs et les intelligences rebelles, les encouragements dus à la bonne volonté, tout cela était discuté chaque soir entre la mère et la fille; c'était à Mme Calanville qu'étaient confiés les enfants tout à coup souffrants ou fatigués. Elle portait sans y penser une bonne partie du fardeau de l'école; Emma le savait bien et le disait souvent. « On nous aime maintenant à Maisoncelles, disait-elle, c'est à maman que cela est dû. » La bonne fille ne se demandait pas si sa courageuse résolution n'avait pas la première rompu la glace entre le manoir et le village; Mme Calanville avait vécu plus de dix ans à Maisoncelles, retenue dans son intérieur par la volonté et les exigences de son mari, sans qu'une des maisons qui l'entouraient profitât de sa présence. L'école avait ouvert les portes et les cœurs s'étaient ouverts comme les portes. « Heureusement il n'y a pas de pauvres ici, disait Emma, sans quoi je ne sais pas comment ferait maman, entre les pauvres du logis et ceux du village. » L'ingénieuse bonté de Mme Calanville lui permettait d'aider souvent ses voisins malades ou tristes. « Je fais de la tisane quand je ne peux pas faire autre chose, » disait-elle. Lorsque Daniel avait réussi à envoyer pour Amélie une corbeille de raisins, quelques grappes avaient rafraîchi les lèvres d'une jeune fille qui se mourait dans une chaumière prochaine. Si on eût écouté Amélie, à peine aurait-elle goûté un grain du beau raisin que Daniel avait pris tant de plaisir à cueillir lui-même ». Tout est toujours pour moi, disait-elle; j'ai honte de manger de la viande quand Emma et Laurette n'ont que des pommes de terre, et d'avoir une bouteille de vin pour moi toute seule. » Laurette pirouettait dans la chambre. « C'est bien juste, c'est bien juste, disait-elle ; tu n'as pas de jambes et moi j'en ai; tu as mal au dos à en crier quelquefois, et je grimpe aux arbres toute la journée. Il faut bien que tu aies quelque chose de bon ; de la viande et du vin ce n'est pas grand'-chose, et tu veux donner tous tes raisins ! Daniel ne serait pas content s'il savait cela. » Ce dernier raisonnement était le plus efficace auprès d'Amélie.



M. Ergott m'a promis. (P. 379, col. 2.)

A suivre. Mme DE WITT, née GUIZOT.

LES ACTEURS DANS L'ANTIQUITÉ

A l'origine, les poètes eux-mêmes étaient acteurs dans leurs tragédies. Cela nous étonne à première vue, mais les choses ne se passent guère différemment aujourd'hui. En effet, avant de représenter une pièce, on la fait répéter; l'auteur, quand il a l'habitude du théâtre, dirige lui-même la répétition, indique tel ou tel mouvement, corrige certaines intonations défectueuses, en un mot, il charge l'acteur de dire et de faire devant le public ce qu'il a fait lui-même dans la coulisse pendant la répétition. En dehors de quelques acteurs d'un grand talent qui créent eux-mêmes et composent leurs rôles, la plupart des interprètes d'une pièce ne sont que les porte-voix de l'auteur. Mais dans l'antiquité, les auteurs ne se contentaient pas d'instruire et de diriger les chœurs derrière la scène, ils jouaient eux-mêmes le rôle du personnage qui constitua pendant longtemps, comme nous l'avons dit dans un précédent article, le drame tout entier.

Plus tard, quand le perfectionnement de l'art dramatique amena plusieurs personnages sur la scène, ils durent recourir à d'autres acteurs auxquels ils avaient fait préalablement la leçon, comme aux personnages du chœur. Les poètes étaient donc à cette époque ce que fut plus tard notre grand Molière: auteur, acteur et chef de troupe; tâche ingrate et pénible, à laquelle Sophocle semble s'être dérobé le premier, en donnant l'exemple de ne plus jouer ses pièces soi-même. L'auteur, jouant le premier rôle, s'appelait *protagoniste*, et faisait son entrée par la porte du milieu, au fond. Le second acteur entra par la porte de droite, et son rôle se borna d'abord à donner la réplique au protagoniste; son importance fut plus grande lorsqu'un troisième acteur eut été introduit sur la scène.

Le chœur, composé de personnages représentant des vieillards, des enfants, des femmes, des soldats ou des esclaves, prenait place en dehors de la scène, dans l'espace qui lui était réservé à l'orchestre. Les femmes étaient exclues de l'interprétation des pièces; leurs rôles étaient joués par des hommes à la voix factice, et portant des masques féminins. « Le domaine du poète, d'abord sans limites, dit Patin, se restreignit progressivement; la composition et la représentation devenant par degrés des départements distincts, le poète finit par n'être plus chargé, au théâtre même, que d'une surveillance générale sur l'exécution. » Alors apparaissent les grands artistes, qui marquèrent leurs personnalités dans certains rôles. On cite parmi les principaux Andronicus, Œagrus, Timothée, Molon, etc... Alors aussi les acteurs devinrent une corporation spéciale, et leur nom fut mêlé aux succès remportés par les poètes. Quelques-uns, semblables en ceci à bien des acteurs de notre temps, poussèrent l'illusion et la vanité jusqu'à s'attribuer entièrement le succès, comme si le talent du poète n'eût été pour rien. C'est ainsi qu'un certain Callipide conservait à la ville les manières et le ton impérieux du théâtre; il abordait familièrement les plus illustres personnages de son temps, à tel point qu'un jour Agésilas, profondément choqué, lui dit avec sa crudité lacédémonienne: « N'es-tu pas le bouffon Callipide? » Quelques années plus tard, un autre tragédien, qui jouait un rôle de reine, ne voulait paraître en public qu'avec un cortège de femmes splendidement vêtues. Le public attendait depuis longtemps déjà que la représentation commençât; alors le chorège en chef du chœur, impatienté des exigences du tragédien, le poussa sur la scène en lui criant: « Ne vois-tu pas tous les jours la femme de Phocion aller par la ville avec une seule suivante? et tu viens faire ici le glorieux et donner de mauvais exemples à nos femmes! » Plutarque raconte dans la *Vie de Phocion* que ces paroles furent couvertes d'applaudissements.

Malgré ces leçons de modestie données à quelques artistes, l'idolâtrie du peuple ne fit que développer davantage leur vanité. On leur éleva des statues et des monuments, on reproduisit leurs traits sur la toile, dans le marbre et dans l'airain, enfin ils éclipsèrent les poètes dans l'engouement du public. N'en est-il pas de même aujourd'hui, et la photographie ne reproduit-elle pas par milliers d'exemplaires les traits d'acteurs souvent fort médiocres, alors que les visages de certains auteurs d'un grand talent sont absolument inconnus du public?

Au point de vue pécuniaire, le métier d'acteur était aussi profitable. Ainsi Théodore reçut, pour deux jours de représentation, une somme équivalant à cinq mille francs de notre monnaie! Après cela, on s'étonnera moins des prétentions de certains artistes de notre époque; car il en est peu, quelle que soit leur faveur auprès du public, qui osent demander 2500 francs par soirée. Les tragédiens d'Athènes, comme ceux de Paris aujourd'hui, étaient généralement les plus renommés. On les appelait d'autres villes de la Grèce pour des représentations extraordinaires. Philippe, roi de Macédoine, avait fréquemment recours au talent d'Aristodème et de Néoptolème, ainsi que du comique Satyrus, pour les représentations qu'il donnait sur son théâtre. Il les traitait amicalement et leur accordait toute sa faveur; à tel point que la république d'Athènes mit plusieurs fois à profit leurs nombreux voyages d'Athènes en Macédoine, pour les charger de missions diplomatiques. Un autre acteur, Thessalus, qui fréquentait les cours de l'Asie, fut chargé, suivant Plutarque, de négocier le mariage d'Alexandre avec la fille d'un satrape de Carie. « C'étaient là, dans nos idées, d'étranges ambassadeurs, dit Patin: mais en Grèce, à Athènes, où l'égalité démocratique mettait de niveau toutes les conditions, et appelait quelque-

fois les plus humbles au partage de la puissance et des honneurs, il ne s'attachait à cet art, dignement exercé, aucune idée d'infériorité, de dégradation sociale. »

A Rome, au contraire, le métier d'acteur fut regardé comme inférieur, et même servile. Cornélius Népos signale même cette particularité comme une différence distinctive dans le caractère des deux peuples. « En Grèce, dit-il, paraître sur la scène et s'offrir en spectacle n'a rien de dégradant; cela même est considéré chez nous comme un signe d'abjection. » Ce n'est pas que le théâtre fût en défaveur, car il faisait partie de toutes les réjouissances publiques. Les tragédies grecques étaient un sujet de conversation ordinaire, et les citations et les allusions à ce sujet fourmillent dans les écrits de Cicéron et de la plupart des écrivains romains. Cela n'empêche pas que le métier d'acteur ne fût considéré comme vil, et qu'un citoyen qui montait sur le théâtre ne fût taxé d'infamie. Les artistes les plus éminents, même ceux qui étaient de condition libre, n'étaient point admis à jouir des droits du citoyen. Un chevalier ne pouvait se montrer en public avec un acteur, et un sénateur ne pouvait lui rendre visite.

Aussi les acteurs n'étaient, au temps de Plaute, que des esclaves dressés à ce métier par des propriétaires qui les louaient pour de certaines sommes à des entrepreneurs de spectacles. Ce marché rapportait de beaux bénéfices au maître, et comme il était intéressé à ce que son esclave s'acquittât parfaitement de son rôle, la moindre négligence, la moindre bévue, était punie très-sévèrement. Quand l'acteur rentrait dans la coulisse, une distribution de coups de lanière lui apprenait à se corriger de certains défauts. La foule qui remplissait les théâtres de Rome était quelquefois très-exigeante à l'égard de ces pauvres acteurs, et ne leur épargnait ni les sifflets ni les huées, ce qui se traduisait, derrière la scène, par des étrivières. Les comédies fourmillent d'allusions sur ce sujet qui intéressait au plus haut point les épaules des acteurs. Dans l'*Amphitryon* de Plaute, le Mercure de la pièce dit aux spectateurs, dans le prologue, que, quoique fils de Jupiter, il est fort exposé à recevoir les étrivières dans la coulisse. « Jupiter même que vous allez voir, dit-il, craint, autant que pas un de vous, quelque désagrément pour son dos. » César, pour se venger du chevalier romain Labérius, qui avait écrit quelques pièces bouffonnes, le força de monter sur la scène et de jouer dans l'une de ses pièces. C'était, au point de vue des idées romaines, la punition la plus humiliante que l'on pût infliger à un homme de noble condition.

Il y eut cependant quelques grands noms d'acteurs tragiques romains. Les plus célèbres sont Roscius et Æsopus. Le premier eut un remarquable talent dans la mimique et pour les différentes expressions du visage. Cicéron fut son élève pour la déclamation, et prononça en sa faveur, contre C. Fannius Cherea, un discours qui jette une vive lumière sur la condition des acteurs à cette époque. Æsopus fut aussi l'ami de Cicéron, au rappel duquel il ne fut pas étranger, en appliquant adroitement à l'exil de l'illustre orateur un passage du *Telamon proscrit*. Il amassa une fortune que l'on peut évaluer à quatre millions de notre monnaie.

A partir du règne d'Auguste, la tragédie fut remplacée à Rome par les *mimes* ou acteurs qui ne faisaient point usage de la parole, et exprimaient tous les sentiments par les mouvements de leur visage, leurs gestes et leurs attitudes. Le rôle du tragédien ne consistait plus qu'à écrire le livret ou programme de la pantomime. Au lieu de jouer Sophocle et Eschyle, on *dansait* leurs vers, on les rendait par la mimique souvent la plus exagérée et la plus ridicule. C'est ainsi que Pylade, un mime resté célèbre, jouant *Hercule furieux*, lança des flèches sur le peuple. Un autre, dans *Ajax*, voulant rendre avec trop de naturel la folie du héros, mit en lambeaux les vêtements d'un musicien, lui arracha sa flûte des mains et en frappa à coups redoublés sur la tête de l'Ulysse de la pièce; après cela il traversa l'orchestre et alla s'asseoir entre deux personnages consulaires!

Il fallait de pareils spectacles pour amuser une populace que les jeux sanglants du cirque avaient rendue difficile. Les sublimes beautés d'Eschyle et de Sophocle ne suffisaient plus à émouvoir des bourreaux que la vue des plus terribles souffrances physiques laissait indifférents, et qui se récriaient quand un tigre ou un lion, moins féroces qu'eux, épargnaient le martyr ou l'esclave qu'on leur jetait en pâture.

CHARLES RAYMOND.

LES PAPILLONS DE MER

Les *papillons de mer* ne sont point des insectes : ils n'ont pas cet honneur. Ce ne sont que de simples mollusques, mais si gracieux, si agiles, si élégants, si délicats, qu'ils ont mérité d'être comparés aux fleurs animées de l'air.

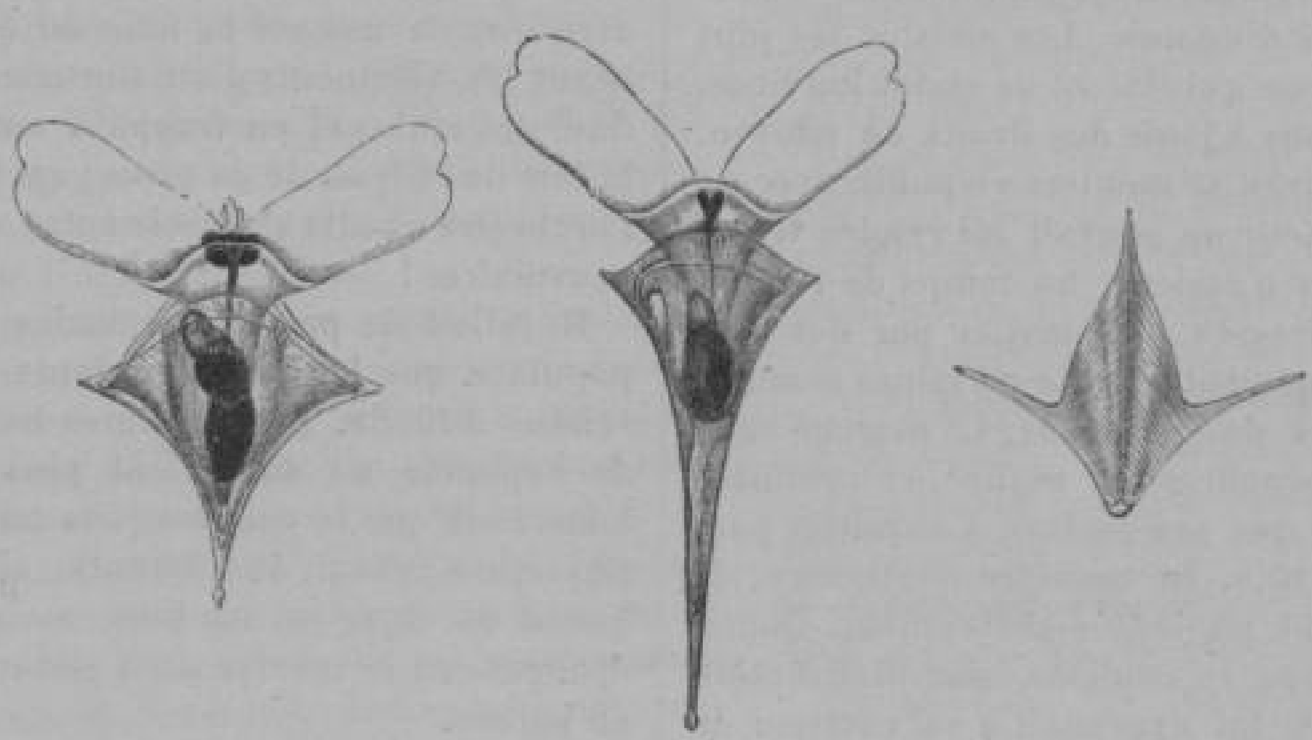
Ils ne possèdent ni longs bras pour s'amarrer, ni disque charnu pour ramper; qu'en feraient-ils? ils ne daignent jamais prendre terre! Deux larges expansions du manteau, placées à droite et à gauche de la bouche, servent à la natation, et leur ont fait décerner le nom de *pteropodes*, c'est-à-dire *pieds-ailes*. Et en effet leurs nageoires sont des ailes dont le battement constant les soutient et les dirige. Suivant la façon dont ils les présentent pour fendre l'eau, ils peuvent monter, descendre, avancer horizontalement ou obliquement. Ils nagent toujours debout, se lestant à volonté pour se fixer en tour-

billonnant dans la couche liquide où ils se croient le plus en sécurité. Ils passent leur vie en folâtrant dans un mouvement perpétuel. On les voit s'élever mollement, redescendre par saccades, filer comme des flèches, pivoter, planer, voler à travers les eaux.

Ces jolis petits êtres sont tous pélagiens, et ne touchent le rivage que lorsque la tempête les y jette : ce sont alors de pauvres naufragés qui n'ont à espérer aucun sauvetage.

Les individus les plus remarquables et les plus connus de cette nombreuse famille sont les *clios*, les *cymbulies*, les *hyales* et les *cléodores*, êtres gracieux et fragiles, qu'on peut justement appeler les *éphémères* de l'Océan.

Les clios n'ont point de coquille ; on les prendrait pour des papillons roses, bleus et lilas, égarés dans un milieu où ils paraissent néanmoins goûter le bonheur le plus pur. Leurs ailes sont insérées à la partie antérieure de leur corps, divisé comme celui des insectes en trois parties distinctes, qu'on pourrait appeler tête, thorax et abdomen. Quelques clios, dits *à longue queue*, ressemblent à des têtards de grenouilles.



Cléodores. (P. 384, col. 2.)

Leur fécondité est si prodigieuse et leur accroissement si rapide, que, malgré leur petitesse et la brièveté de leur existence, ils forment, avec les méduses, le fond de l'alimentation des baleines. Leur présence est toujours un indice certain de celle des grands cétacés ; aussi les pêcheurs et les baleiniers les ont-ils surnommés *pâture des baleines*.

Les clios (*Clio borealis*) habitent les mers boréales où ils pullulent en telle abondance, qu'ils troublent la diaphanéité des eaux et les teignent en rose ou en violet, lorsque, dans les grands calmes, ils se tiennent à peu de profondeur.

Ces gracieux papillons ne vivent pas seulement d'eau de mer ou du nectar des plantes marines ; ils sont carnassiers, sanguinaires même, et sont organisés pour satisfaire aux instincts les plus féroces.

Leur bouche, entourée de six tentacules percés de 360 000 ventouses, laisse bien loin en arrière le terrible appareil de succion des poulpes. Figurez-vous ces petits suceurs de 3 centimètres de longueur, amenés par le microscope à un grossissement considérable.

Les cymbulies, dont le nom signifie *gondole*, n'ont pas encore de coquille. Elles naviguent dans une coque cartilagineuse en forme de chaloupe, et gouvernent à l'aide d'une large nageoire munie d'une petite queue. Elles ne vivent que dans les mers tropicales.

Les hyales et les cléodores sont citoyennes de la Méditerranée. Elles habitent une jolie coquille cristalline, terminée en fuseau, dans laquelle elles sont plantées comme une fleur dans un vase.

Les hyales ont leur coquille fendue sur les côtés, et revêtue en grande partie du manteau qui forme collerette autour de cette ouverture. Par le beau temps, elles viennent papillonner en joyeux essaims à la surface de la mer. Au moindre danger, elles replient leurs ailes, se contractent au fond de leur maison de verre et disparaissent en plongeant. Pendant l'ardeur du jour, elles nagent entre deux eaux avec une rapidité prodigieuse ; et, lorsqu'elles sont par trop fatiguées, elles s'amarrent au bord d'une feuille flottante, qu'elles enserrent entre leurs ailes. Elles voyagent ainsi jusqu'à ce que leurs forces soient revenues. Pour ces petits êtres remuants, le repos est donc encore de l'activité.

Les cléodores sont tout ce qui reste à l'état vivant du souvenir des Danaïdes. Pourquoi leur a-t-on donné pour marraine l'une de ces malheureuses et célèbres princesses? Nous ne saisissons pas bien l'analogie.

Les cléodores sont nocturnes, et, malgré leur beauté, fuient modestement les rayons du soleil. Cependant, en hiver et même au printemps, elles profitent quelquefois du passage d'un gros nuage pour se risquer à la surface de la mer. Leur petite coquille conique, mince et fragile, est si transparente, qu'on aperçoit leurs organes au travers de leur corps gélatineux.

Quand la nuit est venue, les cléodores s'allument et flottent par myriades en battant des ailes. Ces jolies petites lanternes vénitiennes fendent les eaux avec une extrême rapidité, et s'éteignent aux premières lueurs de l'aube.

Mme Gustave Demoulin.



Les deux époux contemplaient Agnès. (P. 388, col. 1.)

FRANCHISE [1]

VII

Poète et guerrier.

D'abord, pour complaire à la châtelaine, Aimery chanta d'une voix claire et douce, sur un ton paisible, un hymne à sainte Agnès, patronne de Rûlamort, que le père Odon lui avait appris; puis un joyeux noël, qui célébrait la naissance de l'Enfant Jésus dans une pauvre étable, au sein du dénûment et de la froidure. Bertrand de Born l'écoutait avec attention, fixant sur lui ses yeux brillants, et hochant parfois la tête en signe de contentement. Puis Aimery chanta un lai, fait par Arnaud de Marveil pour la comtesse Adélaïde de Toulouse. Sire Bertrand alors, apercevant, accroché à la muraille, un faisceau d'instruments de musique, alla détacher un rebec, et dit en riant au jeune garçon : « Chante toujours, gentil page, le son des instruments doit accompagner la louange d'une belle dame. » Et il tira du rebec des sons mélodieux, qui s'unissaient merveilleusement à la voix d'Aimery.

Quand le chant fut achevé, tous les assistants, charmés, prièrent sire Bertrand de jouer encore. Il ne s'y refusa point, et, se tournant vers Aimery : « Allons, beau page, lui dit-il, ne sais-tu point encore quelque chanson? »

Aimery rougit, et, tout tremblant de son audace, il entonna à pleine voix une chanson guerrière, célèbre dans les camps et les châteaux, une chanson de Bertrand de Born lui-même :

« Il me plaît, le doux temps du printemps, qui fait venir les fleurs et les feuilles; je suis joyeux quand j'entends le chant des oiseaux retentir dans le bocage. Mais, ce qui surtout me plaît, c'est de voir sur le pré s'aligner les tentes et les pavillons ; mon cœur se réjouit, quand je vois rangés dans la plaine les chevaux et les cavaliers en armes. »

Dès les premiers mots, Bertrand s'était levé, et son visage s'était animé. Il écouta la première stance, en l'accompagnant d'accords secs et stridents comme un appel de trompettes; et il entonna lui-même la seconde, en faisant signe à Aimery de continuer avec lui :

« Et je me réjouis, quand je vois fuir les chevaux et les cavaliers; j'ai le cœur en fête, quand j'entends une grande rangée de combattants pousser leur cri de guerre; je suis en grande allégresse, quand je vois des châteaux assiégés, dont les murs et les tours s'écroulent, et que mes braves compagnons renversent les fortes palissades! »

Il continua ainsi, toujours faisant vibrer l'instrument docile, qui semblait l'écho de sa pensée guerrière; il s'animait de plus en plus, et Aimery, entraîné par son enthousiasme, se croyait transporté au milieu de la bataille, tenant en main Franchise étincelante, et frappant d'estoc et de taille sur les Anglais qui avaient tué son père. La voix du poète guerrier et celle de l'enfant vibraient, puissantes et sonores, sous les voûtes de la haute salle qui en

1. Suite. — Voy. pages 337, 353 et 369.

renvoyait les échos ; sire Hugues avait porté la main à sa dague dont il serrait la poignée comme s'il eût voulu en frapper quelque ennemi ; les jeunes varlets, les yeux brillants, appelaient de leurs vœux le jour où ils quitteraient la paix du château pour revêtir le harnais de combat ; dame Aliénor, le front penché, demeurait toute tremblante, partagée entre ses craintes d'épouse et sa vaillance de châtelaine ; le père Odon lui-même sentait dans son âme pacifique une émotion guerrière ; et les autres habitants du château, serviteurs, écuyers, hommes d'armes, attirés par l'éclat des voix, étaient venus peu à peu se ranger en un groupe serré à la porte de la salle, que le vieux Milon avait même entr'ouverte pour mieux entendre. Le froissement de leurs habits, le cliquetis de l'acier qu'ils portaient sur eux, leurs piétinements, leurs exclamations étouffées, se fondaient en un murmure qui ressemblait au bruit d'une armée lointaine, digne accompagnement du sirvente belliqueux.

Le sire de Hautefort acheva son chant :

« Va-t'-en, bon jongleur, va-t'-en bien vite vers Oc et No [1], et dis-lui que voilà trop longtemps que nous sommes en paix ! »

Il laissa tomber ces derniers vers avec une négligence affectée, ironique, qui les accentuait bien plus que s'il eût crié : « Aux armes ! » Sire Hugues le comprit ainsi, car il tressaillit et regarda son hôte au visage. Son hôte souriait, et jouait d'une main avec la poignée de sa dague, tandis que de l'autre main il remettait le rebec à Aimery. Puis il se rassit, et reçut avec courtoisie les éloges et les remerciements des châtelains de Rûlamort. On loua sa poésie, et tout naturellement on se mit à s'entretenir des aventures de guerre qu'elle célébrait ; et la conversation glissa insensiblement vers les événements actuels.

« Savez-vous ce qui s'est passé, demanda tout à coup Bertrand de Born à Hugues de Rûlamort, depuis six mois que le vieux roi, que Dieu maudisse ! nous a quittés après avoir si bien dévasté notre terre ?

— J'ai entendu beaucoup de récits, mais je ne sais rien de certain. Il est retourné chez lui, à ce qu'il semble : puisse-t-il y rester !

— Il n'y restera pas : croyez-vous qu'il puisse laisser en paix notre beau pays du Midi, le pays des vins généreux, de la poésie, de la lumière et du soleil ? Non ; il reviendra, et le pas lourd de ses mercenaires écrasera de nouveau les moissons de l'Aquitaine. Il reviendra, comme le brigand misérable revient chez le riche, pour s'emparer de ses dépouilles. Savez-vous ce qu'il a fait ?

— On m'a dit qu'il avait vaincu le roi d'Écosse et qu'il l'avait fait prisonnier.

— Il a fait bien autre chose ! Il n'avait plus d'amis, que quelques seigneurs normands, et plus de soldats, excepté les Brabançons qu'il paye avec notre or. Dans tous ses domaines, on ne l'aime guère ; en Angleterre, on le hait, parce qu'il a fait assassiner l'archevêque de Canterbury, Thomas Becket, le protecteur et l'ami des pauvres Saxons. Quand il arriva en Normandie, après nous avoir quittés, savez-vous la nouvelle qu'il y trouva ? On lui dit, et c'était vrai, que son fils, Henri au Court Mantel, s'était rendu chez le comte de Flandre, et qu'à eux deux, rassemblant toutes les nefs qu'on pouvait se procurer sur la côte, ils levaient une armée pour passer en Angleterre et y guerroyer contre lui.

— Hardi projet, incertain et douteux ! Henri au Court Mantel n'est pas ferme dans ses desseins ; il ne serait jamais allé jusqu'au bout.

— Mais les Saxons y seraient peut-être allés, eux ! Il le sentait bien ; aussi, savez-vous ce qu'il a fait, l'hypocrite ? Il est allé nu-pieds, en habit de pénitent, se faire châtier à coups de discipline par tous les évêques et les clercs qu'on avait réunis là exprès, sur le tombeau de sa victime, protestant à genoux, en pleurant à sanglots, qu'il n'avait ni ordonné, ni souhaité la mort de saint Thomas Becket, le bienheureux martyr.

— Mais alors, s'écria sire Hugues, pourquoi cette pénitence, s'il se disait innocent du meurtre ?

— Oh ! seulement pour le cas où les assassins auraient cru lui faire plaisir en tuant l'archevêque, parce qu'alors il aurait été cause du malheur sans le vouloir, bien entendu. Pour un roi, il a la conscience délicate ! Mais le rusé compère savait bien ce qu'il faisait : chaque coup de discipline lui a ramené des centaines de Saxons ; et comme c'est à ce moment-là que le roi d'Écosse a été pris, on n'a pas manqué de dire que le saint martyr Thomas protégeait le roi d'Angleterre et lui envoyait la victoire pour le récompenser de sa pénitence. Par mon castel de Hautefort ! si je n'étais chevalier, je me ferais flageller tant qu'on voudrait, pour un pareil prix ! Mais un vrai chevalier ne veut devoir la victoire qu'à sa vaillance.

— J'ignorais tout cela, murmura sire Hugues. Ce sont de fâcheuses nouvelles que vous apportez là, sire Bertrand.

— Qui sait ? Le comte de Flandre et le jeune roi n'ont plus osé passer en Angleterre : ils sont un peu couards, à ce qu'il paraît. Il n'y a pas de mal à cela ; s'ils ne sont pas en Angleterre, ils pourront nous servir, en Normandie ou ailleurs. Mais il y a au monde des gens plus braves qu'eux. Les Bretons se sont levés ; le comte de Porrhoët est revenu d'exil, et sa bannière rallie tous les seigneurs qui ne veulent pas du joug normand : il y a eu déjà de beaux faits d'armes, dignes d'être chantés par les trouvères de Bretagne. J'en suis jaloux, par mon épée ! »

En ce moment la clepsydre marqua l'heure du repos, et les serviteurs entrèrent, comme ils avaient

1. Oc et No, surnom donné par Bertrand de Born à Richard Cœur de Lion.

coutume de faire chaque soir, avec des flambeaux destinés à éclairer le coucher des seigneurs. Jehanne et Michonne en prirent deux et marchèrent devant leur maîtresse, qu'elles conduisirent à sa chambre à coucher; chacun se retira, et Hugues de Rûlamort, en châtelain courtois, voulut accompagner lui-même son hôte jusque dans la chambre qui avait été préparée pour lui. Bertrand de Born marchait près de sire Hugues en devisant gaiement; mais, quand il se trouva seul avec lui, au moment où le châtelain allait se retirer après lui avoir souhaité une bonne nuit, il lui saisit le bras, et, reprenant brusquement le propos interrompu :

« Mais je n'en serai pas longtemps jaloux, je le jure! Dans toute l'Aquitaine, dans tout le Poitou, dans tout le Périgord, tout homme de cœur fourbit son armure, aiguise sa dague et son épée et met ses remparts en bon état de défense. Les villes s'arment comme les châteaux, les paysans se serrent autour de leurs seigneurs; encore quelques jours et la révolte éclatera. Êtes-vous prêt à combattre pour la liberté de l'Aquitaine, sire Hugues de Rûlamort? »



Il leur offrait le coup de l'étrier. (P. 388, col. 2.)

Sire Hugues ne répondit pas. Il alla fermer lui-même la porte de la chambre, revint auprès de Bertrand, à qui il indiqua de la main un siége, et s'assit à son côté; alors seulement il dit à son hôte :

« Je suis prêt à combattre pour notre liberté, mais non pour le seul plaisir de batailler. Je me souviens de nos tristes aventures, et j'ai vu les champs dévastés, les villages détruits, les hommes mourant de faim. Quel espoir avez-vous de réussir mieux que les autres fois?

— Quel espoir? Ne voyez-vous pas que tout nous favorise? Cette révolte des Bretons divise les forces de notre ennemi; le retour des Anglais vers lui l'engagera peut-être à ne pas user le reste de sa vieillesse dans les pratiques de la guerre, et à vivre en bon roi dans son île, sans plus s'occuper de nous. Et voyez quelle ligue formidable! Au nord, le comte de Flandre; à l'ouest, les Bretons; au sud, nous et nos voisins, unis d'intérêts avec nous contre le roi du Nord. Et je ne compte pas le roi de France, qui ne nous aime pas, mais qui nous aidera, pour ne pas laisser s'accroître la puissance de son rival.

— Vous comptez sur le roi de France!

— Pour nous faire du bien, non, certes; mais pour faire du mal à notre ennemi, oui, et c'est ce qu'il nous faut. Et je compte encore sur bien d'autres alliés: sur Richard et sur Henri au Court Mantel; sur la haine qui divise les frères dans cette famille maudite, sur leur avidité, sur leur orgueil, sur leur impatience à se partager la dépouille de leur père encore vivant. Oh! sire Hugues, si je les croyais capables, quand ils auront arraché notre beau pays aux griffes du léopard anglais, de s'entendre pour nous fouler aux pieds, vous ne me verriez pas aller de château en château pour appeler des combattants sous la bannière de Richard Cœur de Lion. Mais je le connais, lui et ses frères; je sais que, quand ils auront triomphé de leur père, ils se déchireront entre eux. Et ce jour-là, nous, les barons de Guyenne et de Poitou, de Périgord et d'Angoumois, nous nous lèverons fièrement, et nous leur crierons :

« Hors d'ici! étrangers, pillards, envahisseurs! nous sommes les maîtres chez nous! Savez-vous, sire Hugues de Rûlamort, que du temps de nos aïeux, il y eut des ducs d'Aquitaine qui ne plièrent pas la tête devant les rois du Nord? Savez-vous que pour les vaincre il fallut les armées et l'astuce de Charlemagne? Il y a longtemps que Charlemagne est mort! pourquoi la puissance de l'Aquitaine ne renaîtrait-elle pas? »

Bertrand s'était levé, et, le bras étendu, l'œil étincelant, il semblait contempler d'avance la victoire qu'il prédisait. Hugues s'était levé aussi, entraîné par les paroles du sire de Hautefort; il se laissait tenter par l'espérance, et pourtant le doute et la crainte subsistaient encore au fond de son cœur. Il secoua tristement la tête.

« Sire Bertrand, lui dit-il, cette guerre est impie! Soulever les fils contre le père, lever leur main armée contre ses cheveux blancs, n'est-ce pas commettre un parricide? Si vous aviez des fils, oseriez-vous faire cela?

— Si j'avais des fils, je leur dirais : Marchez avec moi pour la délivrance de notre pays, et si je recule, tuez-moi! Que nous importe, à nous, cette famille des Plantagenets? Qu'ils aillent régner en Angleterre, puisque les Anglais se sont laissé vaincre;

nous, nous sommes debout pour les secouer, comme le voyageur, en entrant dans une ville, secoue la poussière qui couvrait son manteau. Sire Hugues, resterez-vous derrière vos murailles, à regarder du haut de votre donjon les combats que nous livrerons au roi anglais? »

Le sire de Rûlamort serra la poignée de sa dague comme pour la tirer du fourreau; mais il se contint.

« Il n'est pas brave à vous de m'insulter, sire Bertrand, dit-il d'une voix grave; vous êtes mon hôte, et je ne puis pas vous répondre. D'ailleurs, si la désunion des princes angevins fait notre force, il faut que notre union fasse leur faiblesse : point de querelles entre nous. Vous n'aurez pas de sirvente à faire contre moi: je serai prêt au premier signal.»

Un nuage avait passé sur le front de Bertrand de Born; mais aux dernières paroles de sire Hugues, son œil brilla de joie. Il tendit la main au châtelain de Rûlamort.

« Sire châtelain, mon hôte courtois et loyal, dit-il, je vous tiens pour le meilleur chevalier qui porte sur la terre d'Aquitaine le baudrier et les éperons d'or. Si je vous ai blessé, je retire mes paroles et vous demande grâce et merci. Ne voulez-vous pas serrer la main de votre frère d'armes? »

Il disait cela d'une voix si séduisante, avec un regard si franc et un sourire si loyal, que le châtelain sentit s'évanouir son ressentiment. Il serra la main que lui tendait Bertrand de Born, et prit amicalement congé de lui. Au moment où il ouvrit la porte, il fut surpris d'entendre des pas qui s'éloignaient rapidement. Il regarda, mais le flambeau qu'il tenait ne suffisait pas pour percer les ténèbres de la longue galerie; il ne vit rien, et ne crut pas utile de chercher à éclaircir ce mystère : tous ses soldats et serviteurs étaient honnêtes et fidèles, et nul d'entre eux ne pouvait songer à nuire à son hôte. Il revint trouver dame Aliénor, et les deux époux oublièrent bientôt tout souci en contemplant Agnès endormie dans son berceau.

Cependant Jehan de Rochaiguë, haletant et empressé, rentrait d'un air inquiet dans la chambre où dormaient ses compagnons, et se glissait dans son lit, furtivement, en regardant autour de lui, comme s'il eût craint d'avoir été surpris pendant que, caché derrière la porte, il cherchait à écouter ce que Bertrand de Born disait au sire de Rûlamort.



VIII

Un diplomate du XIIe siècle.

Le lendemain, dès l'aube, Bertrand de Born et ses écuyers, montés sur leurs palefrois, prenaient congé du sire de Rûlamort, qui leur offrait le coup de l'étrier dans un vaste hanap d'argent, lorsque Jehan de Rochaiguë, vêtu comme pour un voyage, s'approcha du châtelain :

« Monseigneur, lui dit-il, je viens vous demander mon congé pour quelques jours. Un pèlerin que j'ai rencontré tout à l'heure à la fontaine de Sainte-Agnès, où j'étais allé faire mes dévotions, m'a appris que mon père était gravement malade; c'est mon devoir de retourner au plus vite près de lui.

— Vous êtes allé de bon matin faire vos dévotions, sire Jehan! Mais vous avez agi en damoiseau fort discourtois : il fallait offrir au saint homme l'hospitalité de Rûlamort. Les pèlerins sont des hôtes envoyés par Notre-Seigneur, et ils portent bonheur au toit qui les reçoit. »

En parlant ainsi, sire Hugues regardait en face Jehan, qui ne sourcilla pas et répondit sans se troubler :

« Je n'ai pas failli à ce devoir, monseigneur, mais le pèlerin était pressé de continuer son voyage, et il n'a pas voulu s'arrêter. Si donc le sire de Hautefort voulait me permettre de chevaucher auprès de lui, je partirais ce matin, et je serais à Rochaiguë avant la nuit.

— Volontiers, si le seigneur de Rûlamort le permet, répondit Bertrand. Quoique mes cheveux commencent à grisonner, je n'aime rien tant que la société d'un jeune bachelier.

— Vous pouvez partir, Jehan! dit froidement le sire de Rûlamort.

— Allez donc, mon jeune compagnon, sellez votre cheval, et en route! Le soleil est levé, il faut nous hâter : j'ai vu assez de guerres, il est vrai, pour me contenter de n'importe quel gîte, mais je désire pourtant en trouver un pour la nuit prochaine, que ce soit la hutte d'un manant ou le castel d'un baron.

— Sire chevalier, le castel de Rochaiguë n'est guère qu'à une chevauchée, et, si vous voulez bien y accepter l'hospitalité, mon père, malade ou en santé, sera honoré de vous l'offrir.

— Je l'accepte de grand cœur! Je passerai la nuit prochaine à Rochaiguë, et vous m'y guiderez, beau jouvenceau : vous devez connaître la route. »

Jehan s'inclina et partit en courant. Le sire de Rûlamort le suivit des yeux, d'un air soucieux.

« Défiez-vous de ce bachelier, dit-il à Bertrand de Born. Depuis qu'il est chez moi, je ne puis dire qu'il m'ait donné des sujets de blâme; il est hardi, fort, habile à manier les armes; mais il n'y a pas de franchise dans ses yeux ni dans sa voix, et je serais bien étonné s'il se faisait un jour un renom de

loyal chevalier. Ne lui laissez pas deviner nos secrets.

— Nos secrets? Toute l'Aquitaine les saura bientôt, sire de Rûlamort! et un traître, homme ou enfant, n'a jamais détourné Bertrand de Born de son chemin. Mais je veillerai sur ce damoiseau, pour le jeter de côté s'il me paraît félon ou menteur. Le voici qui revient: adieu! Le jour où nous nous reverrons sera un beau jour! »

Le sire de Hautefort ajouta quelques paroles, à voix basse; Jehan, qui s'était approché, ne put saisir que la réponse de sire Hugues: « Je vous en ai donné ma foi, je serai prêt au premier signal. »

Au moment où les voyageurs allaient s'engager sous la voûte, Bertrand, dont les yeux perçants erraient sans cesse çà et là, comme s'il eût cherché à se rendre compte de la force des remparts de Rûlamort, aperçut Aimery qui le regardait. Il arrêta son palefroi, et, se tournant vers l'enfant:

« C'est toi, dit-il, mon gentil ménestrel! Je suis aise de te revoir; garde mon souvenir comme je garderai le tien. Je m'appelle Bertrand de Born.

— Moi, monseigneur, je m'appelle Aimery, répondit l'enfant en souriant au chevalier.

— Tu n'as pas un autre nom? Es-tu noble ou manant?

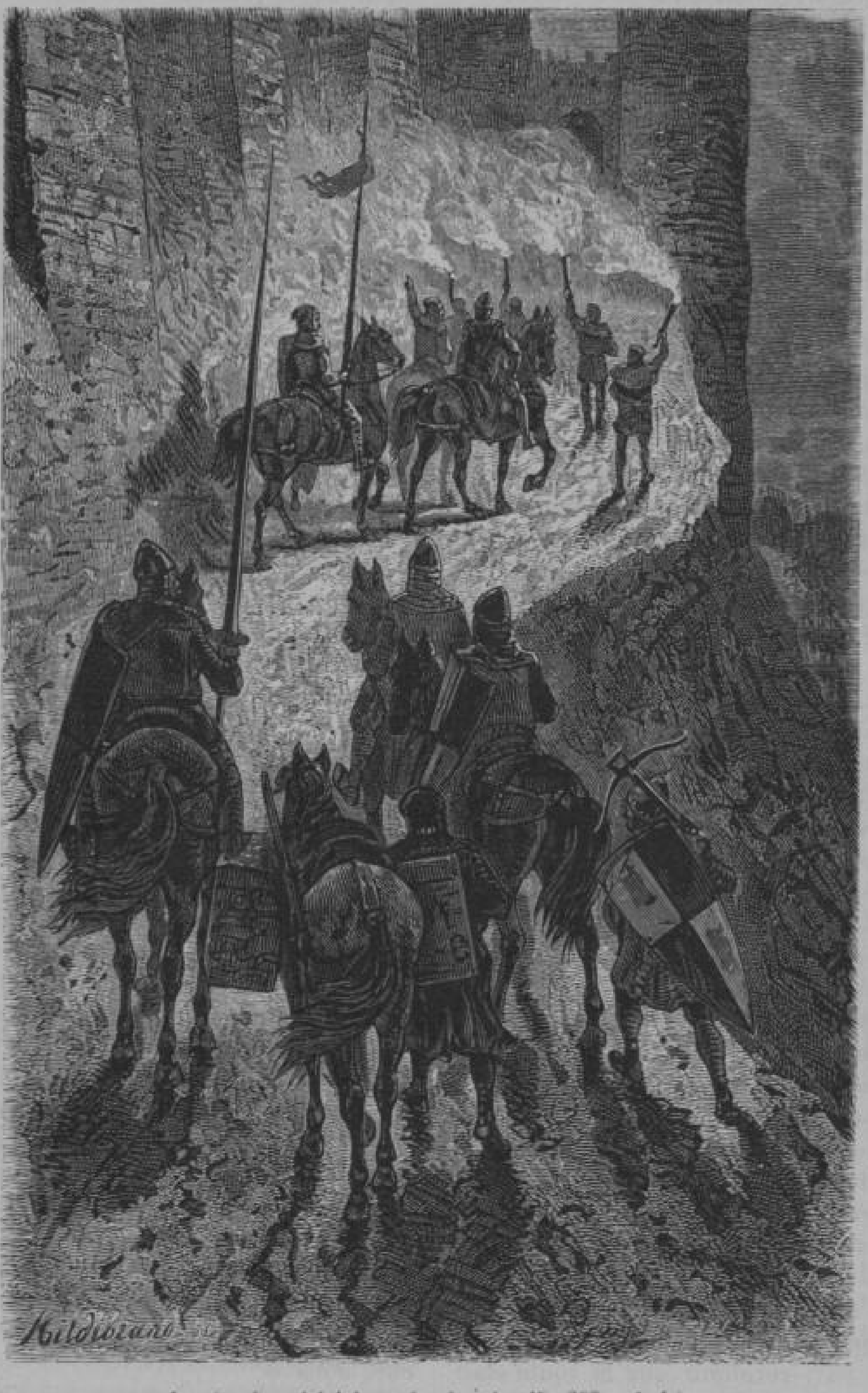
— Je suis né libre, répondit Aimery en se redressant; et ceux qui ne trouvent pas mon nom suffisant m'appellent Aimery au clair visage.

— Tu es né libre, et tes yeux disent que ton âme est née noble, enfant! Tu es sous la protection d'un seigneur vaillant et généreux; mais si jamais tu avais besoin d'une autre aide que la sienne, viens trouver Bertrand de Born, Aimery le bien nommé, Aimery au clair visage! »

Et, éperonnant son palefroi, le sire de Hautefort quitta le château de Rûlamort.

Jehan n'avait pas perdu un mot de cette scène, et son regard s'était assombri; Bertrand de Born, en le voyant à son côté, ne put s'empêcher de remarquer combien son air farouche était différent de la mine ouverte et riante d'Aimery, et il pensa que le sire de Rûlamort l'avait sans doute bien jugé. Mais, comme il l'avait dit, Bertrand de Born ne craignait pas les traîtres; et d'ailleurs, que pouvait un varlet de cet âge? Son père, au contraire, serait peut-être une recrue précieuse, surtout si le château de Rochaiguë possédait de bons remparts, capables d'arrêter longtemps l'ennemi. Le sire de Hautefort résolut donc de sonder le seigneur de Rochaiguë, si la maladie ne le mettait pas dans l'impossibilité de recevoir un hôte.

En attendant, avec sa mobilité d'esprit habituelle,



Les torches éclairèrent le chemin. (P. 389, col. 1.)

il se mit à causer avec Jehan de tout ce qui pouvait plaire à un jeune homme. Il le questionna sur ses occupations, sur ses goûts, sur ses exercices, sur ses projets d'avenir; il lui raconta les plus beaux pas d'armes, les plus brillants tournois entre ceux auxquels il avait pris part; il lui parla des dames dont la beauté était alors chantée par tous les trouvères, de la reine Éléonore, la femme du vieux roi Henri, qu'il avait vue couronner le vainqueur d'un tournoi, alors qu'il n'était encore qu'un jeune page; de la belle Alix, la fille du roi de France, la fiancée du comte de Poitiers; de la fille du comte de Toulouse, dont vingt chevaliers portaient les couleurs, et d'une foule d'autres nobles dames ou damoiselles, toutes brillantes comme les fleurs du printemps.

Plusieurs fois dans la journée, la petite troupe rencontra d'autres voyageurs; quand c'étaient des chevaliers avec leur escorte, Bertrand de Born faisait un signe au plus âgé de ses écuyers, qui piquait des deux et allait au-devant des nouveaux venus. Il échangeait quelques paroles avec eux et revenait vers son maître, à qui il transmettait tout bas un message. Bertrand hochait la tête, paraissait satisfait, et saluait courtoisement, en passant auprès d'eux, les chevaliers inconnus. D'autres fois, sur les paroles de son écuyer, il allait seul parler aux voyageurs, plus ou moins longtemps, et revenait en fredonnant d'un air joyeux le refrain de quelque chanson de guerre. Jehan ne pouvait rien entendre, mais il jugeait que tout cela devait avoir du rapport avec l'adieu du châtelain de Rûlamort, et avec les quelques mots qu'il avait saisis la veille; il avait compris qu'il s'agissait d'une levée de boucliers, et il comptait bien en prévenir son père, homme habile à trouver le bon côté des choses, c'est-à-dire le côté où l'on remportait le plus de profits et le moins de coups.

Il était nuit close lorsqu'on arriva au pied du castel de Rochaigué, un petit castel de fière mine, perché sur le haut d'un rocher d'abord difficile. Jehan, trouvant l'occasion favorable, pria le sire de Hautefort d'attendre qu'il gravît le sentier escarpé pour aller chercher des serviteurs qui lui éclaireraient la route, faute de quoi le chevalier, ses écuyers ou son roussin pourraient tomber dans quelque ravine et s'y meurtrir grièvement. Bertrand répondit gaiement qu'un mauvais chemin de plus ou de moins ne comptait guère pour lui; mais Jehan était déjà parti, et le sire de Hautefort, au bout de quelques pas, reconnut que la route était vraiment périlleuse, et il resta immobile, considérant avec admiration ces tours si haut perchées et si faciles à défendre.

Il vit bientôt des torches briller à l'entrée du château, s'agiter et descendre en s'approchant de lui; bientôt elles éclairèrent d'une rouge lueur le chemin qui montait vers Rochaiguë, et Jehan, accourant, lui apporta les excuses de son père, trop souffrant encore pour venir au-devant de son hôte.

Le chevalier et son escorte gravirent le sentier, et Bertrand de Born, peu d'instants après, était assis à la table du sire de Rochaiguë.

Il ne lui trouva point la mine défaite d'un homme qui relève de maladie; par courtoisie, pourtant, il s'informa de sa santé, regrettant qu'elle ne fût pas aussi bonne qu'aurait dû l'être toujours celle d'un aussi vaillant chevalier.

Le sire Guy de Rochaiguë remercia son hôte; il avait été malade, à la vérité, mais il reprenait ses forces de jour en jour, et il regrettait qu'un pèlerin eût inquiété son fils en lui rapportant de fâcheuses nouvelles. Il ne pouvait pas s'en plaindre d'ailleurs, puisque ce fils lui avait prouvé sa piété filiale en revenant sans tarder auprès de lui; il était heureux de le voir grand et fort et capable de tirer l'épée pour quelque noble cause, si l'occasion s'en présentait bientôt, comme on pouvait l'espérer.

Bertrand de Born ne se pressa pas de répondre; il réfléchissait. « Le fils a entendu ou deviné quelque chose hier, pensait-il; il a feint une maladie de son père, pour venir le prévenir, et le père, digne du fils, au lieu de le rappeler à la sincérité et à la loyauté d'un chevalier, se fait le complice de ses tromperies Mais que m'importe, après tout? Ce qu'il me faut, ce sont des champions pour l'Aquitaine! Honneur à ceux qui tireront l'épée pour l'amour de leur pays, pour la gloire de vaincre et pour la joie de combattre! Mais ceux qui ne se battent que pour agrandir leur domaine ou conquérir quelque nouveau fief peuvent aussi frapper de bons coups; il ne faut pas les rejeter de nos rangs. »

Il répondit donc à Guy de Rochaiguë d'une façon assez vague, que les vaillants ne manquaient jamais d'occasions de montrer leur prouesse, et que le pays était en paix depuis assez de mois pour que cela ne pût durer longtemps désormais. Et le sire Guy, qui voulait l'obliger à se démasquer, se fit l'écho de tous les bruits de guerre, de tous les plans de révolte dont Bertrand lui-même était l'auteur.

« J'espère que tout cela est vrai, s'écria-t-il, et que bientôt, d'un bout à l'autre du Poitou, de l'Angoumois et de l'Aquitaine, les barons vont se lever et accourir sous la bannière du vaillant Cœur de Lion. Je ne serai, certes, pas le dernier à faire flotter mon gonfanon dans sa compagnie. Il faut que le roi du Nord perde à tout jamais l'envie de venir ravager nos terres, et que nous soyons enfin les maîtres chez nous! »

Jehan, étonné, regardait son père. Le sire de Rochaigué vit sa surprise, et, s'adressant à lui :

« N'est-ce pas, Jehan, que c'est là une noble cause, et qu'un jeune bachelier n'aura jamais une plus belle occasion de gagner ses éperons? Puisque te voilà revenu de Rûlamort, je ne t'y renverrai pas; tu iras à la cour de notre suzerain, le noble baron de Maulignage, qui est homme lige du comte de Poitiers. Comporte-toi vaillamment : quelle gloire

pour notre maison, si tu attirais les regards et les louanges de Richard Cœur de Lion ! »

Jehan protesta de son désir de faire ses premières armes sous un seigneur si renommé ; et Bertrand de Born, sûr de l'adhésion du sire de Rochaigue, lui déroula tout le plan de la ligue. Guy de Rochaigue approuva tout, et donna sa foi de se tenir prêt à tenir campagne avec ses vassaux, dès que l'ordre lui en serait donné.

Quand le sire de Hautefort eut été conduit à sa chambre par son hôte, celui-ci se retira chez lui, en faisant signe à Jehan de le suivre. Jehan obéit, et vint en silence se placer debout devant son père, attendant qu'il voulût bien lui parler.

Guy de Rochaigue se mit à rire.

« Tu n'y comprends rien, n'est-ce pas, Jehan? Sois tranquille, mon fils : tu as très-bien fait de venir ici et de me prévenir de ce qui se passe. J'en savais bien quelque chose, d'ailleurs, mais je voulais être sûr de mon fait avant de me décider.

— Mais êtes-vous sûr, monseigneur, que la révolte réussira? J'ai entendu raconter à Rûlamort des choses terribles de la dernière guerre; si nous étions vaincus, si vous alliez être banni, dépouillé de votre fief, mutilé, torturé, mis à mort, comme cela est arrivé à d'autres ! »

Guy de Rochaigue rit de plus belle.

« Il y a des gens à qui ces choses-là arrivent, et il y en a d'autres à qui il n'arrive jamais rien, vois-tu, Jehan. Notre suzerain, le baron de Maulignage, est vassal du comte de Poitiers : il publie son ban de guerre, nous le suivons, c'est trop juste. Que peut-il arriver ensuite? On se bat: si le comte de Poitiers est victorieux, le vieux roi d'Angleterre s'en retourne dans son île pour ne plus revenir, laissant à ses fils ses terres de France, et Richard de Poitiers récompense les chevaliers qui l'ont bien servi; il faut que nous soyons de ceux-là. Mais Richard peut être vaincu : crois-tu que son père veuille le faire périr? Pauvre vieillard ! il aime follement ses fils ingrats; il tendra les bras à Richard, et Richard, qui est inflexible devant les menaces, s'attendrira devant une parole de pitié; ils se donneront le baiser de paix et ils seront réconciliés.

— Mais... nous, alors?

— Nous? qui veux-tu dire, Jehan? les barons d'Aquitaine? Il y en aura, comme le sire de Rûlamort et ce fou de troubadour qui dort à cette heure sous mon toit, qui seront châtiés sévèrement comme rebelles et fauteurs de révolte; mais nous, qu'avons-nous à craindre? Notre suzerain immédiat, le baron de Maulignage, n'est ni Poitevin, ni Auvergnat, et il se soucie fort peu de l'Aquitaine. C'était un petit chevalier angevin, à qui le roi Henri a donné la baronnie de Maulignage, en l'attachant à son fils Richard : il sera avec Richard, pour les Aquitains ou contre eux, cela lui sera bien égal. Et nous, Jehan, nous devons suivre notre suzerain, sous peine de forfaiture. Nous le suivrons donc, et nous laisserons la ligue se tirer comme elle pourra des griffes des Plantagenets. Tu vois bien que, de toutes façons, nous pouvons gagner, mais que nous ne pouvons pas perdre. Le comte de Poitiers est généreux, et, la guerre finie, il ne manquera pas de beaux fiefs à distribuer. »

Ayant donné à son fils cette leçon de politique, Guy de Rochaigue le congédia; puis, le rappelant tout à coup .

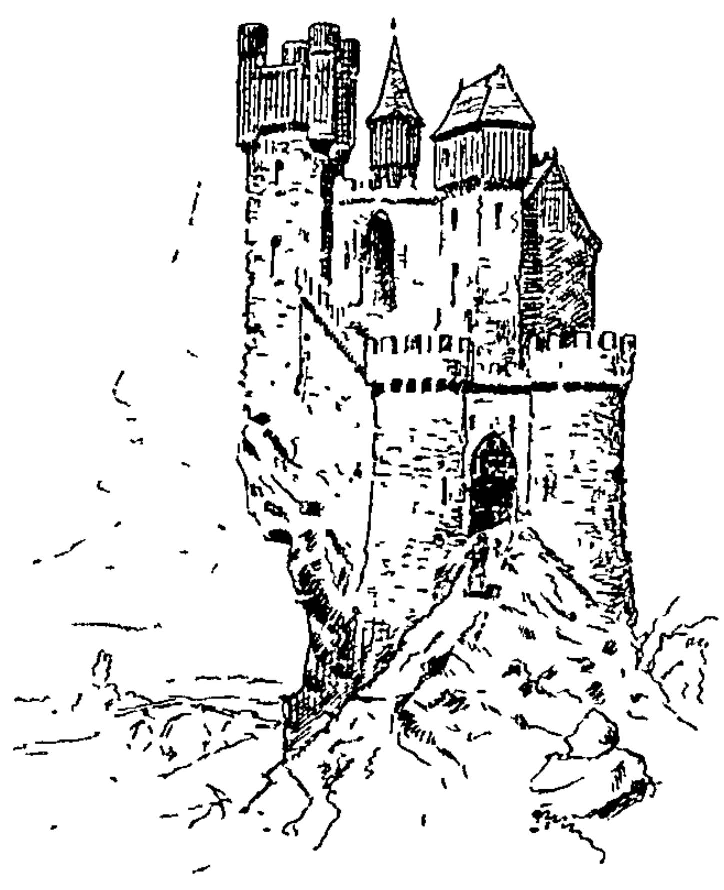
« Tu dois bien connaître le castel de Rûlamort? lui demanda-t-il.

— Oh! d'un bout à l'autre et du haut en bas. C'est un noble castel, monseigneur mon père; quelles murailles, quel donjon, quels fossés, quelles tours! Il y a à peine un ou deux endroits par où on pourrait l'attaquer, et encore faudrait-il connaître l'intérieur des remparts; pour un ennemi qui n'aurait pas vécu dans la place, Rûlamort est imprenable.

— Bien, bien! mais tu connais tout le château, toi! C'est bon à connaître, les défenses d'un château imprenable : si l'on voulait s'en bâtir un, on prendrait modèle là-dessus. Tu comprends!

— Rochaigue n'est pas facile à prendre non plus, mon père, » dit Jehan. Mais le sire Guy trouvait la conversation assez longue, et il donna congé à son fils.

A suivre. Mme C. COLOMB.



LE CHAMOIS [1]

C'est le soir, ou le matin de bonne heure, à la clarté pâlissante des étoiles, que le montagnard, armé de sa carabine et de l'indispensable lunette d'approche, se met en route pour gagner son district de chasse.

1. Suite et fin. Voy. page 376.

L'essentiel est de tenir les bêtes au-dessus du vent, afin qu'elles ne puissent subodorer l'approche de l'ennemi.

Les chamois des forêts, qui passent la plus grande partie du jour couchés à l'ombre des conifères, sont les moins aisés à surprendre; presque toujours ils aperçoivent le chasseur à temps pour lui échapper : aussi ne les chasse-t-on guère qu'à la battue, en les poussant, soit à l'aide de chiens, soit à l'aide de jeunes garçons chargés de faire les chiens sur le chemin de l'embuscade, généralement dans quelque impasse, comme en offrent en quantité les montagnes du Valais et celles des Grisons.

Quant aux chamois des cimes, on les découvre à la longue-vue, en étudiant de loin le fouillis des roches et des gazons. Mais les voir et les tenir sont deux. A la moindre apparence suspecte, la vedette posée par la troupe paissante donne l'alarme en poussant un sifflement aigu, et adieu la proie convoitée.

Le bataillon de chèvres endiablées franchit d'un bond les abîmes et traverse au vol d'immenses plaines de glace. Le foie traversé, les intestins s'échappant du ventre, et n'ayant plus que trois pattes disponibles, la bête atteinte d'un coup de fusil fuit parfois encore jusqu'à plusieurs lieues. Et Dieu sait où, dans l'ardeur de la poursuite, le chasseur peut être entraîné!

Tschudi raconte, d'après Kohl, le cas singulier de cet Oberlandais qui, traquant un chamois blessé, sauta, un peu à l'étourdie, sur une corniche d'ardoise pourrie, large d'un pied à peine, au-dessous de laquelle se trouvait un précipice profond de cent toises. Ladite ardoise se brisant sous ses pieds, l'homme se mit sur le ventre, et, dans cette posture, commença de se traîner avec précaution, en frappant devant lui, pour les jeter à bas, les morceaux d'ardoise délités qui ne pouvaient lui servir d'appui. Au bout d'une heure et demie environ de ce travail, il crut voir une ombre qui passait et repassait contre le rocher. Il parvint, non sans peine, à tourner la tête, et qu'aperçut-il? un aigle énorme, qui tournoyait au-dessus de lui, épiant le moment de le précipiter dans l'abîme. L'imminence du péril lui redonnant un surcroît d'énergie et de sang-froid, le chasseur entreprit de se retourner sur le dos. Au prix d'un quart d'heure d'efforts, la conversion était accomplie; un autre quart d'heure après, il tenait devant lui sa carabine, tout prêt à faire feu. L'aigle, intimidé sans doute par ce branle-bas de combat, finit par s'éloigner; mais ce ne fut qu'après trois nouvelles heures d'évolutions que le montagnard réussit à regagner le roc ferme.

A l'époque lointaine de Maximilien, la chasse au chamois était un passe-temps impérial; elle l'est redevenue, dit-on, de nos jours en Tyrol avec l'empereur François-Joseph; en Suisse, c'est plaisir ou plutôt gagne-pain de simple paysan. Maigres sont les profits. Il ne se tue pas annuellement dans toute la Suisse un millier de chamois; en revanche, avec le temps, presque tous les chasseurs se tuent.

Quelques cantons seulement, les Grisons, Appenzell, Glaris, le Valais, possèdent aujourd'hui ce précieux gibier. Aussi la chasse n'en est-elle permise que trois ou quatre mois d'automne et d'hiver, — ce qui n'empêche pas les aubergistes d'en servir, tout l'été durant, des casserolées au naïf touriste. Dans certains cantons, par exemple celui de Glaris, il existe, depuis plusieurs siècles, des montagnes franches, où les chamois demeurent toute l'année à l'abri du plomb meurtrier : d'anciennes ordonnances avaient également constitué en *réserves* le pays situé entre la Linth et la Sernf jusqu'à Frugmatt.

JULES GOURDAULT.

MA PETITE FEMME

On mariait le cousin Peter : comme au village et dans les environs tout le monde était un peu notre parent, les invités ne manquaient pas pour la noce; il en était venu de partout, de Saint-Louis, près de Bâle, et de Ribeauvillé, de Lutterbach et de Saint-Amarin, de Sainte-Croix-aux-Mines et d'Altkirch; il y en avait même de Haguenau, dans le Bas-Rhin, de Phalsbourg en Lorraine, et de Saint-Dié, de l'autre côté des Vosges. La veille du mariage, un mercredi, on ne pouvait plus se remuer dans la cour du grand-père pas plus que dans celle du cousin, tant il nous en venait, de la famille; ils débouchaient tous à la file, les uns dans des chars à bancs, les autres à pied, d'autres dans des voitures à échelles, assis à cinq ou six, en se suivant, sur la planche du milieu, les jambes pendantes et les bras croisés sur le montant. C'étaient des cris, des jurons, des claquements de fouet; on se reconnaissait, on s'appelait, on s'envoyait des saluts : il y avait là des gens qui ne s'étaient pas vus depuis dix ans; il fallait voir comme on se serrait la main, comme on s'embrassait, comme on était heureux de se retrouver : « Toujours gaillard, Etterlé! — Ta femme va bien, Mathis? — Votre fille doit être grande, M. Ernst, » et les vieux, en habit à queue tombant jusqu'aux talons, soulevaient leur tricorne; les jeunes, en jaquette courte à la mode de Strasbourg, agitaient leur chapeau, tandis que les femmes se contaient leurs histoires et que les chevaux ruaient, hennissaient et secouaient leurs grelots.

Pour mieux jouir du spectacle, je m'étais hissé sur la margelle du puits, un de ces grands puits en grès rouge comme on n'en voit qu'en Alsace, avec deux montants de pierre qui se rejoignent par le haut comme une anse de panier. Mais j'étais à peine à mon poste que la voix de grand-père retentit : « Où est-il, le petit drôle, où se cache-t-il? » Et



Chasse aux chamois. (P. 392, col. 1.)

moi de dégringoler au plus vite, car grand-père n'aimait pas à répéter deux fois la même chose, et de courir à lui. Un char à bancs tout neuf était arrêté sous la porte cochère, et grand-père embrassait à tour de bras un beau monsieur, une belle dame et une jolie petite demoiselle. Tout abasourdi, je me cachais, car j'étais fort sauvage en ce temps-là: mon grand-père me saisit, et m'envoyant dans les bras du monsieur: « Eh bien! qu'est-ce qu'on dit à son oncle Sébastien? »

Je ne l'avais jamais vu, mon oncle Sébastien; j'avais entendu parler de lui, cependant, comme du plus riche et du mieux casé de la famille; il avait des propriétés à Momenheim, près de Strasbourg, et il y engraissait des oies pour le commerce des pâtés. La tante Grédel me dit: « Tu n'embrasses donc pas ta cousine, Tony? » C'est vrai que je n'osais pas, tant j'étais honteux de me voir, avec mes vilaines nippes de tous les jours, en face d'elle si propre et si coquettement habillée. Mais elle n'était pas fière, ma petite cousine, et nous nous connaissions seulement depuis un quart d'heure que nous ne voulions déjà plus nous quitter.

Le lendemain matin, à neuf heures, toute la famille était réunie chez grand-père: on se promenait par groupes dans la salle, on chuchotait à demi-voix, on prenait des airs solennels; il n'y avait pour rire, et bien bas encore, que ma petite Lisel et moi. Nous étions ravis, tous les deux; nous nous trouvions si gentils, si pimpants, que nous ne songions qu'à nous admirer l'un l'autre. On nous avait fait à chacun, pour la circonstance, un costume complet du temps passé: j'étais garçon d'honneur, elle était ma demoiselle, ça se trouvait donc le mieux du monde, d'autant plus qu'on nous avait laissé la surprise: aussi quel plaisir de nous voir, elle avec son court jupon rouge, son corsage de velours noir lacé par devant, sa chemisette à petits plis, son étroit bonnet noir surmonté d'un large nœud de rubans, et ses deux tresses blondes qui pendaient par derrière; moi, je portais le gilet rouge à boutons d'or, les culottes courtes en drap bleu avec des bretelles brodées, et un chapeau tricorne à l'ancienne mode, relevé sur le côté gauche, avec la cocarde sur le rebord. Mes bas blancs bien tirés sur le mollet, je me tournais, je me retournais devant Lisel, comme fait le suisse à la grand'messe, le jour de Pâques; elle aussi minaudait, relevait sa jupe du bout des doigts, arrangeait sur ses épaules son petit châle et le nouait gracieusement sur la poitrine. Personne n'y faisait attention; on était bien trop occupé, on ne songeait qu'à la grande affaire, et tous, jusqu'au premier garçon d'honneur, le frère cadet du cousin, qui avait la sœur de la mariée, la grosse Wivel, pour demoiselle, et qui ne la détestait pas, puisqu'ils se sont mariés depuis, tous attendaient avec émotion l'arrivée des futurs.

Tout à coup on se lève: c'était grand-père qui entrait, son écharpe au côté; comme il était maire et que le cousin Peter était son filleul, il avait décidé qu'il le marierait chez lui: ce serait mieux qu'à la mairie, et ça ne troublerait pas autant les fiancés. On avait donc apporté les registres de l'état civil sur la table, et le mariage se fit comme à la maison de ville. C'était du nouveau pour moi qu'une cérémonie de ce genre-là: j'en ouvrais des yeux! Je regardais les mariés, ils avaient l'air tout gais; je me rappelle même qu'au moment où grand-père leur demanda s'ils voulaient se prendre pour mari et pour femme, ils répondirent tous les deux par un gros oui qui faisait plaisir à entendre.

Quand tout le monde eut signé, on se mit en route pour l'église. Quoiqu'on fût en octobre, le temps était délicieux: tout le long de la route, un beau soleil qui avait l'air de sourire à la mariée et qui semblait vouloir se joindre au cortège. Il est de fait qu'il ne nous a pas quittés du trajet; il nous caressait, ma petite Lisel et moi, tandis que nous suivions la longue file des commères qui jacassaient, en signe de fête, toutes à la fois, et que nous marchions doucement, en nous tenant par la main, comme un petit ménage du bon vieux temps.

A suivre. JEAN D'ALSACE.

UN NID [1]

XV

Les images au ciel.

Le prix du dévouement d'Emma n'était pas encore payé tout entier. Elle avait plus d'une fois répété, et sa mère l'avait pensé plus souvent encore: « Quel bonheur qu'il n'y ait pas de mauvaises fièvres dans le pays, entassés comme nous le sommes tout le jour dans l'école! » L'extrême soin qu'apportait Mme Calanville à aérer et à balayer la petite classe avait jusque-là maintenu la santé parmi les enfants, mais l'hiver arrivait, froid et humide, les portes et les fenêtres étaient désormais fermées. Emma avait prié sa mère de garder Laurette hors de l'école: « J'ai peur des maux de gorge que la plupart des enfants nous apportent en ce moment-ci, disait-elle. J'ai déjà dit à ceux qui étaient souffrants de rester chez eux; mais il y a tous les jours des indispositions nouvelles, et puis ceux dont les mères sont en journée s'ennuient à la maison, ils courent sur la route ou dans leurs jardins; ils sont mieux à l'école, disent-ils. » Mme Calanville avait fait une grande terrine de tisane, Emma l'avait annoncé en classe. « Si vous avez soif, dit-elle aux enfants, apportez chacun deux morceaux de sucre. Je peux bien vous donner mon tilleul, mais je n'ai ni cannes à sucre... ni betteraves. » Tous les écoliers se

1. Suite. — Voy. pages 170, 188, 203, 219, 235, 251, 267, 283, 299, 315, 331, 347, 362 et 378.

mirent à rire, même ceux dont la gorge était si douloureuse qu'à peine pouvaient-ils parler.

Le jour vint où la classe se trouva presque vide, la plupart des élèves étaient dans leur lit. Emma était retenue par ceux qui venaient encore; sa mère hâtait ses travaux de ménage et trouvait le temps de visiter les malades, consolant et encourageant les mères désolées. Plus d'une avait longtemps négligé de soigner ses enfants souffrants; en les voyant sérieusement atteints, elles tombaient dans le désespoir. Mme Calanville s'asseyait auprès des foyers désolés, consultait le médecin au moment de sa tournée et veillait à l'application des remèdes. « Nous ne voyons plus maman, » disait Laurette, non sans humeur. Amélie s'inquiétait parfois de la fatigue que subissait sa mère. « J'ai bien de l'arriéré de soins et de bon voisinage à payer à tous ces braves gens,» disait Mme Calanville lorsqu'elle avait changé de vêtements et qu'elle se reposait le soir, au milieu de ses enfants. Amélie et Laurette avaient déclaré que leur mère ne ferait pas un point pendant la soirée. « C'est notre part à nous, » disait la petite infirme. « Nous ferons le neuf et le vieux, et généralement tout ce qui concerne notre état,» proclamait Laurette. Les talents de l'enfant pour la couture se développaient chaque jour. « C'est Laurette qui a hérité du génie de maman pour ressusciter les habits usés, » disaient ses sœurs.

L'épidémie allait décroissant dans le village, le temps était beau et doux, plus d'un malade avait déjà respiré le bon air, plus d'un manifestait l'intention de retourner bientôt à l'école. « Quand ce ne serait que pour remercier madame et mam'zelle Emma, » disaient-ils; lorsqu'un matin on répéta de maison en maison une nouvelle effrayante: « L'école est fermée, mam'zelle Emma est malade, elle a mal à la gorge à son tour, elle est plus malade que personne n'a été dans le pays.... On a appelé le médecin... M. Robin y est resté longtemps aujourd'hui... tous ceux qui ont été ce matin au manoir ont été renvoyés... » Les écoliers encore souffrants tourmentaient leurs mères pour aller s'enquérir de la santé de mam'zelle Emma. Parmi celles qui se rendirent à Maisoncelles, personne ne vit Mme Calanville; elle ne sortait pas de la chambre de sa fille : « J'ai vu les pauvres petites demoiselles, raconta la mère de Placide en rentrant au moulin ; elles étaient là toutes trois dans le salon, celle qui est toujours malade sur son canapé comme à l'ordinaire; Mlle Laurette cousait à côté et la petite courait dans la chambre. Mlle Laurette ne m'a pas trop bien reçue... « C'est parce qu'elle a eu tous vos enfants autour d'elle que ma sœur est malade... » Dame! nous ne lui avons pas demandé de tenir une école, et nous lui payons notre argent pour ça; c'est pas notre faute si les enfants sont souffrants. D'abord mon garçon n'a rien eu... » Placide se fâcha tout rouge. « Quand j'ai été malade au printemps, qui est-ce qui m'a soigné? demanda-t-il avec colère; c'est-il pas mam'zelle Emma? Et l'as-tu payée pour ça, tant seulement un sou? Et maintenant que madame a été dans toutes les maisons où il y a eu des malades, qui est-ce qui lui a dit seulement merci? » La meunière n'osa pas insister: au fond de son cœur elle sentait bien que Placide avait raison.

A Maisoncelles, l'inquiétude était trop grande pour que l'amertume ou l'aigreur pussent trouver une place dans les pensées de la mère, elles eussent rendu le fardeau insupportable; elle le portait aux pieds du Dieu qui l'avait toujours soutenue à travers ses chagrins, sans regarder ni à droite ni à gauche, sans se demander même ce qu'amènerait le lendemain. « Ce n'est pas à chaque jour, c'est à chaque heure que suffit sa peine, » pensait-elle. Les jours et les nuits s'écoulaient rapides et uniformes auprès du lit de cette fille chérie qui luttait contre la mort. L'univers avait toujours été restreint pour Mme Calanville : au seuil de son foyer domestique, elle avait couvé ses oiseaux dans son nid, sans prendre au loin son essort; maintenant c'était à une seule chambre que se bornait pour elle le monde. Comme elle avait soigné son mari mourant, elle soignait maintenant son Emma, celle qui depuis sa petite enfance avait allégé tous ses soucis et partagé toutes ses fatigues. Le médecin, qui venait chaque jour, secouait la tête. « Quand la fille sera guérie, si elle guérit, la mère se couchera pour ne plus se relever de bien longtemps,» pensait-il. Rien ne pouvait arrêter Mme Calanville, elle n'entendait même pas ce qu'on lui disait. Plus d'une fois, Amélie passa la nuit à pleurer sur son impuissance. Elle seule cependant pouvait encore veiller aux soins de l'intérieur. Séraphine était si occupée qu'elle en prenait souvent de l'humeur; Laurette n'avait plus le temps de courir dans le jardin. « J'ai trop à faire dans la maison, disait-elle, je te sers de jambes, Amélie, je ferai tout ce que tu me diras. »

En Alsace, les lettres que recevait Daniel lui portaient des coups de poignard. Il avait songé à partir, à revoir Emma qu'il sentait en danger, peut-être mourante. La douloureuse étreinte de la pauvreté le retenait. « Écris-moi s'il faut venir et je viendrai, » dit-il à Amélie. La jeune fille hésitait à l'appeler. « Ce serait pour maman un nouveau sujet d'inquiétude, pensait-elle. M Robin consulté ne fut pas d'avis d'exposer Daniel à la contagion possible. Votre sœur est forte, disait-il, et j'espère, j'espère toujours; ne faites pas venir vos frères. » Albert et Léon étaient encore moins libres de leurs mouvements que leur aîné.

Une lueur d'espoir commençait à pénétrer dans l'âme de la mère, ses yeux exercés découvraient la décroissance du mal. Elle n'osait pas encore se réjouir, elle osait déjà remercier Dieu, au milieu de ses souffrances et de son accablement. Emma n'avait pas un instant perdu la pleine possession d'elle-même ; elle n'avait plus bien la notion du temps et ne se rendait pas compte des jours qu'elle avait

passés dans son lit, sa mère toujours à ses côtés. Elle parlait à peine, mais elle fit un signe. « Pourquoi ne vous couchez-vous pas ? » murmura-t-elle. « Je me coucherai quand tu seras mieux... et tu vas mieux ?... » Emma fit un geste d'assentiment; sa faiblesse était excessive, mais de jour en jour le mal s'éloignait ; le ravissement qui se lisait dans les yeux de la mère faisait illusion sur les ravages causés par la fatigue et par l'inquiétude. « Maman n'a pas l'air aussi épuisée que je l'aurais craint, » disait Amélie... « Maman a l'air dans le paradis. » Laurette ne se trompait pas.

« Maman, dit un soir Emma qui entrait en convalescence, lorsque sa mère fut couchée dans un petit lit à côté du sien... Maman, combien de nuits avez-vous passées auprès de moi ?.... — Je n'en sais rien du tout, mon enfant... » Puis, par un effort de cette mémoire naguère infaillible : « Quinze ou seize, je crois... J'ai été bien malade... aussi malade qu'on peut l'être sans mourir ? » Mme Calanville inclina la tête... « Dieu est bien bon de m'avoir laissée vivre..... J'aurais eu bien du chagrin de vous quitter et Daniel aurait eu bien de la peine à lui tout seul..... il va bien, n'est-ce pas ?... » Mme Calanville fut obligée d'imposer silence à sa fille... La joie lui rendait des forces. « Après tout, la mère ne succombera peut-être pas, » se disait M. Robin.



Pour remercier mam'zelle Emma. (P. 395, col. 1.)

La mère ne succomba pas : elle avait encore une grande tâche à remplir, et Dieu la portait entre ses mains toutes-puissantes. Elle avait proposé de rouvrir la classe, et de se charger des leçons. « Si nous tardons trop longtemps à réunir les enfants, nous perdrons notre clientèle, » disait-elle. Emma pensait de même, mais elle ne voulait à aucun prix que sa mère ajoutât de nouvelles fatigues à celles qui l'avaient déjà accablée. « Je suis fort en état de recommencer, assurait-elle, les enfants seront sages, et quand ils me verront faible encore, ils ne me donneront pas de peine. » Amélie se mit à rire. « Je suis enchantée de leur savoir tant de vertu, dit-elle, car j'ai aussi des prétentions sur l'école, maman, permettez-moi d'y remplacer Emma tant qu'elle ne sera pas complétement remise ; on installera mon canapé dans la classe, et M. l'inspecteur me pardonnera, s'il vient par ici, de n'avoir ni diplôme, ni autorisation. Je ferai seulement l'intérim ; les maîtresses d'école ne sont pas à l'abri des angines, quand leurs élèves prennent la peine de les leur apporter. »

Mme Calanville réfléchissait : son premier instinct avait été de repousser la proposition d'Amélie et de partager avec Emma les devoirs de la classe pendant quelques semaines. Lorsqu'elle consentit enfin, ce fut autant pour la satisfaction personnelle de sa fille infirme que dans l'espoir de voir Emma plus vite rendue à sa santé accoutumée. « Pour une fois ma bonne Amélie aura la joie de se sentir activement utile, » pensa-t-elle. Deux jours plus tard Amélie prit solennellement possession de la classe. Les écoliers étaient tous réunis, étonnés de voir leur maîtresse assise sur un fauteuil à côté de sa sœur, pâle et maigre encore, ses mains pendantes à ses côtés. Elle éleva la voix lorsque l'heure eut sonné : « Je ne suis pas encore bien forte, dit-elle, et ma mère ne veut pas me laisser recommencer de suite à tenir l'école ; ma sœur a bien voulu se charger de me remplacer ; vous savez qu'elle est souvent malade : j'espère que vous ne la fatiguerez pas. »

Un murmure courait dans tous les rangs, promettant une sagesse exemplaire ; tout à coup, sur un signal de Placide, les mains droites jusqu'alors cachées derrière le dos se tendirent vers la jeune convalescente ; chaque écolier tenait un bouquet : « Vive mam'zelle Emma ! vive notre maîtresse ! » criaient-ils d'une même voix. Mme Calanville apparut à la porte, touchée mais inquiète ; elle emmena Emma qui remerciait ses élèves, les larmes aux yeux. Le soir, Amélie était fatiguée mais joyeuse. « Ils ont été excellents, disait-elle, et je me trouve plus habile que je ne croyais. »

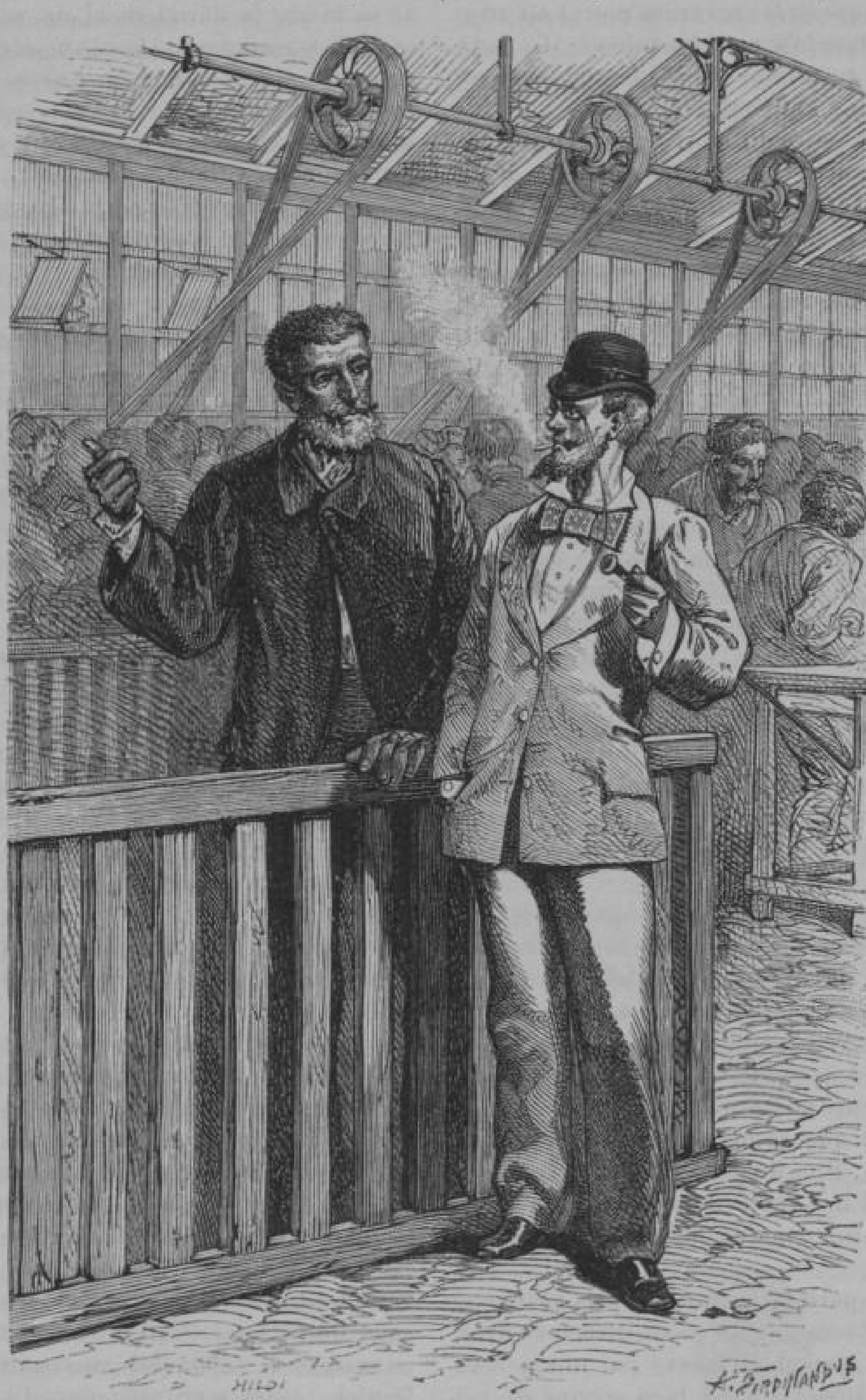
Pendant un mois, Amélie avait courageusement soutenu le fardeau ; chaque matin, elle se faisait porter dans la classe ; chaque soir, elle corrigeait patiemment les devoirs. Emma était fraîche, active, énergique, comme dans le passé ; chassée de la salle d'école, elle reprenait insensiblement possession du ménage ; à chaque instant, sa mère la retrouvait le balai ou le fer à la main, occupée à ces mille soins qui constituent l'agrément du plus modeste intérieur. « Il serait temps de renvoyer Emma dans sa classe, dit enfin Mme Calanville ; je n'ai plus rien à

faire dans la maison ; au moins Amélie me laisse le champ libre sur quelques points, mais tu cours partout sans qu'on puisse te rattraper.

— D'ailleurs, dit Laurette, qui trouvait toujours moyen d'être présente aux conférences, Amélie est très-fatiguée ; elle ne dort pas la nuit, parce qu'elle a mal au dos, et moi, je ne peux plus venir à bout de Dorothée, qui devient très-méchante depuis qu'Amélie ne l'amuse plus de ses histoires; moi, je n'ai pas d'idées ; alors, quand elle crie, je me fâche, et ça ne va pas du tout. »

La pauvre petite Dorothée en aurait dit autant si elle avait pu expliquer sa pensée. « Lili! Lili! » criait-elle tristement lorsqu'on emportait la maîtresse infirme jusque dans sa classe. Emma reprit possession de ses écoliers. Amélie ne dit à personne quel soulagement elle éprouvait à se trouver seule dans le petit salon, libre d'appuyer un instant sa tête sur ses oreillers, si elle souffrait. Elle était heureuse et reconnaissante de l'essai qu'elle avait pu faire de ses forces.

« J'aime cependant mieux raccommoder les bas et coudre les chemises, » pensait-elle. Le métier à dentelle reparut aussi; c'était la grande ambition d'Amélie d'acheter avec son travail les robes de laine grise nécessaires à Mme Calanville et à Emma dans un avenir prochain. Toutes deux se refusaient absolument à cette dépense. « Je crois que j'en viendrai à bout si tu veux bien travailler, » disait-elle à Laurette. La petite sœur se redressait d'un air capable. « Tu peux me laisser la corbeille tout entière, répondait-elle. Je me charge d'entretenir le linge. — Tu ne feras pas les reprises à trop grands points, » insistait Amélie. Laurette aimait beaucoup à aller vite.



M. Ergott fit un signe. (P. 399. col. 2)

On travaillait à Maisoncelles en remerciant Dieu qui avait rendu les travailleurs à la santé. A Paris, les examens de fin d'année avaient placé Albert dans un beau rang. Léon se préparait à subir à son tour l'épreuve du concours. Plus que personne peut-être, il avait fait un grand effort pour attendre l'appel de Maisoncelles. Il était si près! Le voyage n'était pas cher! Emma malade lui apparaissait comme une catastrophe. « Qu'est-ce que la maison peut devenir sans elle? » pensait-il. Comme tous ses devanciers dans la dure carrière de la vie, le lycéen apprit que le travail était la suprême ressource contre les soucis et les inquiétudes. « Cela n'empêche pas de prier Dieu, se disait Léon, et on a le courage d'attendre. » Il avait le cœur soulagé lorsque le moment des examens arriva enfin. « Tu as bien fait de guérir Emma à temps, écrivit-il à Amélie, sans ça je n'aurais dit que des bêtises. Je crois au contraire que je n'ai pas

mal fait. Personne ne s'est aperçu de mon inquiétude. Je n'ai pas d'amis, je n'ai que des camarades... ce n'est pas la même chose, et je ne raconte à personne ce qui se passe à Maisoncelles. Je voudrais bien te voir dans la classe, à la place d'Emma. Tu ne dois jamais punir personne, et quand ils sont méchants, je suis sûr que tu les regardes de cet air suppliant qui fait quelquefois rire Dorothée! Ah! si je pouvais seulement m'asseoir auprès de ton canapé! ce ne sera pas long maintenant. »

Daniel aurait peut-être dit qu'il n'avait en Alsace ni camarades, ni amis; il s'était trompé, et la bienveillance affectueuse de son chef le suivait de loin, sans qu'il le sût, toujours vigilante et perspicace. « Qu'a donc le jeune Calanville? » demanda-t-il de nouveau à M. Ergott, au moment où les nouvelles d'Emma tenaient son frère éveillé pendant la nuit. Le directeur leva les yeux du dessin qu'il examinait. « Le jeune Calanville, monsieur? mais il va à merveille, comme toujours... il n'a pas encore vingt-deux ans et guère de barbe au menton, mais il dirige déjà presque tout son atelier; les hommes lui pardonnent sa jeunesse... sauf quelques grognards qui ne sont jamais contents de rien; il est aimé parmi eux... et il le mérite... Est-ce qu'on vous a fait quelques mauvais rapports sur son compte, monsieur? »

M. Russheim souriait. « Je ne vous demande pas des nouvelles de sa capacité: je crois, comme vous, qu'elle est grande... mais bien de sa santé qui ne me paraît pas bonne. Il n'a plus cette apparence robuste qui le distinguait, il y a dix-huit mois, quand il est arrivé, et depuis quelques jours il me semble malade tout à fait. »

M. Ergott rougissait, avec un mélange de dépit et d'admiration sincère. « Vous voyez toujours tout, monsieur, fût-ce en traversant les ateliers, et bien des fois vous m'avez signalé des abus ou des erreurs que je n'avais pas remarqués quand j'avais le nez dessus; mais c'est la première fois que je vous vois préoccupé de la santé de vos employés.

— Je vous ai dit que je m'intéressais à ce jeune homme, repartit M. Russheim, à cause de son père, et aussi parce qu'il m'a montré de son caractère depuis qu'il est ici. Questionnez-le, et au besoin envoyez-le-moi. »

M. Ergott avait parlé à Daniel, surpris et touché de la sollicitude de son chef. Le brave directeur avait senti son cœur un moment traversé par une pensée de jalousie. « M. Russheim est bien occupé de cet enfant, » avait-il songé. Puis, honteux de ce mouvement mauvais de son âme, il résolut de s'en punir en obéissant à l'injonction de M. Russheim. « Vous êtes demandé au bureau, » dit-il à Daniel. En regardant de près le visage de son jeune monteur, M. Ergott avait reconnu les traces d'une inquiétude poignante. « Ma sœur aînée est bien malade, monsieur; » telle fut la réponse de Daniel à M. Russheim comme à son directeur.

Le jeune homme s'était assis à côté de son chef, selon l'ordre qu'il en avait reçu; sans le savoir, et sur les questions de M. Russheim, il avait raconté en quelques mots l'histoire de sa vie, le but qu'il poursuivait, et les soucis qui l'agitaient souvent. Il avait décrit l'existence de Maisoncelles, le courage de sa mère, le dévouement de ses sœurs. « Est-ce celle de vos sœurs qui tient une école, qui est malade aujourd'hui? demanda M. Russheim. — Oui, monsieur. — Et que devient sa classe? — La plupart de ses élèves ont été malades avant elle; la contagion est venue du village... Autrefois, du temps de mon père, les paysans ne venaient pas souvent au manoir; maintenant ils y sont toujours, les enfants pour l'école et les mères pour causer... je suppose... je ne l'ai pas vu... je ne les ai pas vus depuis si longtemps... — Et la classe? insista M. Russheim... — La classe est tenue par une seconde sœur... elle est infirme... elle ne peut pas marcher... elle n'a jamais grondé personne de sa vie... Je ne comprends pas comment tous ces lutins obéissent à Amélie... — La douceur a aussi sa force, » dit le chef. Il avait appuyé ses deux coudes sur la table... et il regardait Daniel en face, d'un regard à la fois pénétrant et pensif. Le jeune homme baissait les yeux; il était confus de cet examen prolongé.

« Et vous mourez d'envie d'aller les voir? » reprit M. Russheim, comme s'il répondait à une question de Daniel. Celui-ci releva vivement la tête. « Envie! monsieur, s'écria-t-il... vous avez raison, j'en meurs d'envie... mais je ne le peux pas... C'est impossible, ajouta-t-il plus bas... — Vous avez raison, c'est impossible, repartit son maître. D'ailleurs, et il dépliait lentement un papier qu'il tenait à la main depuis que le jeune homme était entré dans son cabinet, Ergott m'avait dit ce matin que votre sœur était malade; j'ai envoyé une dépêche à Maisoncelles, voilà la réponse: elle est mieux, hors de danger... Lisez vous-même... »

Daniel jeta un coup d'œil sur le papier; puis, se levant et s'appuyant d'une main sur le bureau: « Merci! monsieur, » murmura-t-il. Le chef jeta un regard rapide sur le jeune homme debout à ses côtés: ses jambes fléchissaient sous lui, ses lèvres tremblaient, il était pâle. « Asseyez-vous, dit-il de cet accent d'autorité auquel nul ne désobéissait... Puisque votre sœur est mieux, les folles pensées qui vous ont traversé l'esprit ne reviendront plus... Oui, je sais, et il répondait au regard d'étonnement de Daniel... vous n'en avez rien dit à personne; mais ces jours-ci... vous avez été plus d'une fois sur le point de tout abandonner... de me quitter... pour courir chez vous... Vous aviez peur de ne pas revoir votre sœur... je comprends cela... Quand j'avais votre âge et que j'avais mon chemin à faire... j'étais bien loin d'ici quand ma mère est morte... Je ne l'ai pas retrouvée quand je suis arrivé... Je ne vous aurais pas retenu si vous aviez dû subir une pareille torture... Mais ce serait dommage... bien dommage...

de partir en ce moment... vous êtes en bonne voie... mon enfant! »

L'accent du grand industriel était ému et sympathique; Daniel leva sur lui des yeux reconnaissants. « Je n'ai jamais pensé sérieusement à vous quitter, monsieur, dit-il; je sais trop ce que je vous dois... et ce que vous avez fait pour moi!

— Il serait dommage de partir maintenant, répéta M. Russheim... Vous avez encore bien des choses à apprendre, et alors... nous verrons. D'ailleurs... vous savez que je dois voir la machine à laquelle vous travaillez en ce moment... »

Daniel fit un mouvement en avant comme s'il voulait parler, puis il s'arrêta...

« Avez-vous fini déjà? demanda son chef.

— Non, monsieur.... mais je serais heureux de vous montrer ce que j'ai déjà fait... si vous y trouviez quelque utilité. L'idée est ingénieuse... comme toutes les idées de mon père... J'ai eu un peu de peine à retrouver le fil de sa pensée. . ses dessins n'étaient pas complets, et peut-être reconnaîtriez-vous des inconvénients que je ne vois pas... Si un jour cette machine pouvait vous être utile...

— Vous consentiriez à me préférer au juif? demanda M. Russheim avec malice. Ergott m'a raconté votre entêtement; allons voir ce modèle.

— Tout de suite, monsieur?...

— Tout de suite, pourquoi pas? et le chef se dirigeait déjà du côté de la porte.

— Ma chambre est bien en désordre, c'est un véritable atelier... marmottait le jeune homme.

— J'ai vu des copeaux et de la poussière dans ma vie. » M. Russheim était déjà dans la rue. Daniel le suivit, confondu par la confirmation de ses lointaines espérances. Plus d'une fois, il avait rêvé au jour où il pourrait expliquer à son maître le procédé nouveau imaginé par son père .. « Si seulement j'avais fini! » pensait-il.

Deux heures plus tard, Daniel se trouvait seul dans sa chambre, assis sur le bord de son lit, et contemplant le modèle auquel il avait consacré tant d'heures dérobées à son repos. « Il n'est plus à moi, » pensait-il, non sans quelque regret; puis, avec un retour de joie et de reconnaissance : « Mais j'ai maintenant l'assurance de le pouvoir achever sans me tromper; je le verrai fonctionner dans nos ateliers, et j'ai de l'argent, de l'argent à envoyer à ma mère... » Le jeune homme tenait à la main un chèque d'une valeur importante pour les modestes ressources de Maisoncelles. « Demain, je le toucherai et je le ferai porter, pensait-il; cette fois il faudra écorner le trésor de l'avenir; maman doit être bien ruinée après cette maladie : les remèdes, le médecin... »

M. Russheim l'avait deviné avant le jeune homme, et cette pensée avait hâté sa résolution. « Je n'achèterais pas son modèle si je ne le trouvais pas ingénieux et l'invention applicable, se disait le manufacturier en rentrant dans son bureau ; les affaires ne se font pas avec des sentiments; mais quelques semaines plus tôt ou plus tard, c'est toute la différence pour cette pauvre mère qui souffre et qui s'inquiète là-bas... Je réponds qu'ils ne font pas de dettes... Ah! pourquoi Dieu ne m'a-t-il pas donné un fils comme celui-là! »

Cette pensée revenait souvent dans l'esprit de M. Russheim; il l'avait plus d'une fois exprimée dans ses reproches à *son* fils : « Il y a dans mes ateliers un jeune homme bien né, bien élevé, fils d'un ingénieur distingué qui est devenu inventeur, et qui est mort à la peine... cela arrive souvent... Eh bien! ce garçon travaille sans relâche en dehors des heures d'atelier, pour achever et perfectionner les œuvres de son père; il s'est mis en apprentissage comme un simple ouvrier, afin de s'en rendre capable; et toi, tu ne peux pas t'astreindre à venir tous les jours au bureau, et à apprendre les affaires qui t'ont mis là où tu es. »

Philippe Russheim avait pris en horreur le *vertueux inconnu*, comme il appelait Daniel; un jour il s'était rendu dans l'atelier où travaillait le jeune homme; M. Ergott poussa une exclamation de surprise : « Montrez-moi donc ce héros de mon père, demanda-t-il à voix basse au directeur, ce monteur de bonne maison qu'il me cite toujours comme exemple? » M. Ergott fit un signe indiquant Daniel; celui-ci avait la tête baissée; ses cheveux en désordre retombaient sur son front; ses mains étaient noircies par le fer qu'il limait; sa veste d'atelier était vieillie et râpée; le fils du maître haussa les épaules d'un air de mépris... « Mon père en demande trop, disait-il à demi-voix au directeur; même pour lui plaire, je ne saurais ressembler à cet ours-là! » et il sortait. M. Ergott n'était plus jeune; il servait depuis longtemps M. Russheim ; il posa la main sur le bras de son fils : « Votre père n'est pas si exigeant, dit-il; si vous possédiez la moitié du courage et du talent du jeune Calanville, il serait si heureux que son cœur chanterait de joie. » Philippe fit un pas de plus vers la porte, il était pâle de colère. « Calanville! murmurait-il entre ses dents, je me souviendrai de ce nom-là! »

A suivre. Mme DE WITT, née GUIZOT.



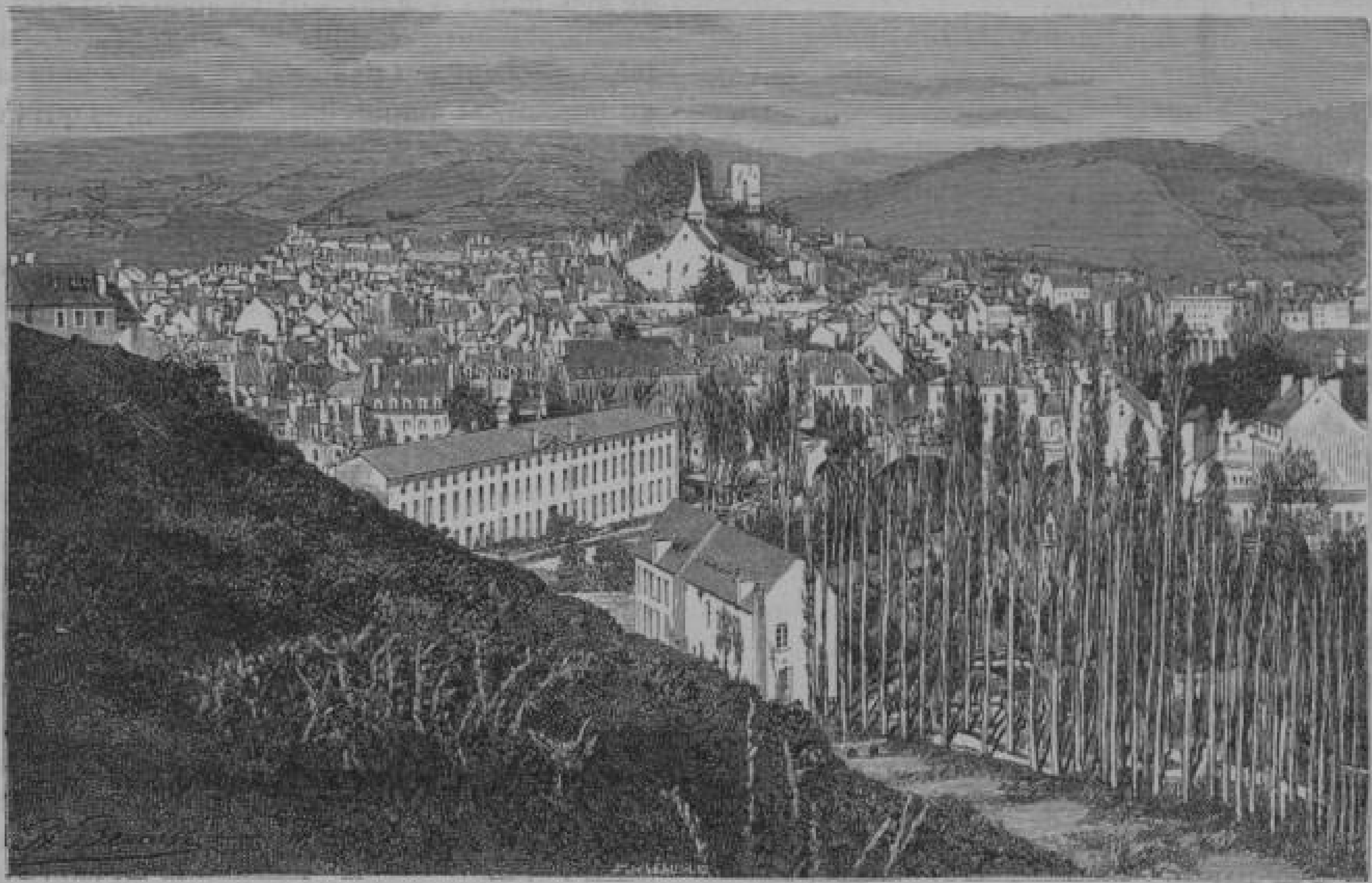
A TRAVERS LA FRANCE

AUBUSSON

Le département de la Creuse doit sa célébrité dans le monde industriel à son bassin houiller d'Ahun et de Lavareix, sur lequel se sont formés des centres d'habitations assez considérables, et à ses tapisseries qui, depuis des siècles, font la gloire artistique des deux villes d'Aubusson et de Felletin.

Grâce à ses manufactures, Aubusson, qu'on regarde généralement comme une antique bourgade romaine, survit aux temps de la féodalité, durant lesquels elle eut une certaine importance, encore attestée par les restes huit fois séculaires d'un château fort. A la fin du moyen âge, le nom d'Aubusson fut porté avec éclat, en Orient, par le fameux Pierre, grand maître de Saint-Jean-de-Jérusalem et. à ce titre, souverain de l'île de Rhodes, qu'il défendit avec le plus admirable héroïsme et avec le succès le plus complet contre les Turcs, en 1480. Il mourut cardinal et légat du saint-siége en 1503.

A l'époque où vivait ce grand homme, les tapisseries d'Aubusson jouissaient de toute leur renommée; elles rivalisaient avec celles de la Flandre, et, après Colbert, elles résistèrent avec avantage à la concurrence, toujours loyale d'ailleurs, des Gobelins et de Beauvais. On sait que du temps de nos pères les tentures ou tapisseries, ornées de scènes allégoriques et historiques, étaient l'ornement obligé de l'église aux jours de fête, et des grandes salles dans les châteaux. Aussi trouve-t-on encore dans nos vieilles basiliques et nos anciens manoirs de nombreux produits des manufactures d'Aubusson. Les exigences du luxe contemporain, auxquelles n'échappe plus aucune classe de la société, maintiennent ces manufactures dans leur activité d'autrefois; elles sont au nombre de quatorze, toutes importantes, et occupant plus de deux mille ouvriers, c'est-à-dire le tiers de la population totale de la ville, qui dépasse de beaucoup le chiffre de 6000 habitants.



Aubusson.

Un embranchement de chemin de fer, qui dessert en même temps les charbonnages d'Ahun, relie Aubusson à Guéret et au grand réseau central.

Aubusson et Guéret occupent dans le département de la Creuse une position rappelant celle des deux foyers dans une ellipse ; chacune de ces deux localités méritait donc, par sa situation centrale, d'être élevée au rang de préfecture. On se prononça, en 1790, pour Guéret, qui avait été la capitale de la Marche ; mais Aubusson reste la plus forte ville de la contrée ; elle en est aussi une des plus agréables : nulle part la charmante rivière de la Creuse n'arrose une vallée plus fraîche, plus pittoresque, plus accidentée.

A. SAINT-PAUL.



La forge fut allumée. (P. 401, col. 1.)

FRANCHISE [1]

IX

Vers l'inconnu.

Après le départ de Bertrand de Born, le castel de Rûlamort sortit de son calme accoutumé, comme s'il s'éveillait tout à coup d'un sommeil de plusieurs mois. Le sire Hugues de Rûlamort eut un long colloque avec le vieux Milon, et passa ensuite dans la chambre de la châtelaine. Jehanne et Michonne, qui n'entendirent point ce que se dirent les deux époux, remarquèrent que dame Aliénor eut l'air triste tout le reste du jour, et que ni leurs chants, ni leurs joyeux propos, ni les caresses de sa petite Agnès, ne réussirent à la faire sourire. Pour Milon, il appela Aimery, et au lieu de l'exercer, comme il le faisait chaque jour, à lancer des javelots, à tirer l'arc et à manier le coutelas, l'épée et la lance, il l'employa à frotter et mettre en bel état toutes les armes offensives et défensives du château. La forge fut allumée, et son feu ne s'éteignit point tant qu'il resta une lame à redresser ou une maille de haubert à remettre; dans les salles, les hommes d'armes préparaient leur équipement, et chantaient gaiement, heureux d'en finir avec l'oisiveté de la paix; dans les écuries, les valets pansaient avec plus de soin qu'à l'ordinaire les nobles destriers de combat, et les robustes roussins destinés à porter les bagages qu'on préparait dans une autre partie du château. Enfin, dans les cuisines comme dans les salles d'armes, aux étables, aux bergeries, et jusque dans le poulailler et la fauconnerie où régnaient Thibaut et Périnette, on entendait tout le long du jour un murmure de voix; car tous les habitants du manoir, soldats, varlets et serviteurs, se répandaient en conjectures sur la visite de Bertrand de Born et sur les suites qu'elle aurait, et en pronostics à propos des évènements à venir. Et Aimery, comprenant qu'il s'agissait de batailles, et que les ennemis étaient les Anglais du vieux roi Henri, mettait tous ses soins à rendre Franchise claire comme un miroir, tout en soupirant de n'être pas encore en âge de s'en servir.

Le sire de Rûlamort recevait des messages, et il appelait le père Odon pour les lui lire, car il était meilleur chevalier qu'il n'était grand clerc. Il était sans doute satisfait de ce qui lui était mandé, car il avait l'air de plus en plus assuré et joyeux. Il partait quelquefois de grand matin avec une escorte armée, et restait absent deux ou trois jours; et le bruit courait que les autres seigneurs du pays faisaient les mêmes préparatifs que le sire de Rûlamort.

Enfin, il arriva au castel un messager que le châtelain reçut dans la salle d'honneur, au milieu de ses écuyers et de ses hommes d'armes. Le messager était un héraut; il publiait le ban de guerre du baron de Maulignage, seigneur suzerain des fiefs de Rûlamort, de Rochaiguë et de plusieurs autres. Le sire de Rûlamort était sommé de venir avec ses vassaux guerroyer sous la bannière de son seigneur, pour soutenir les droits du noble comte de Poitiers

1. Suite. — Voy. pages 337, 353, 369 et 385.

contre le roi d'Angleterre, son père et suzerain, qui avait refusé de lui rendre justice et de lui tenir ses promesses. Des cris de joie saluèrent les paroles du héraut, et le lendemain le soleil levant éclaira, dans la grande cour du castel, les cavaliers qui formaient l'escorte du sire de Rûlamort. La châtelaine, debout sur le perron, tenant sa fille par la main, regardait, pâle et les lèvres tremblantes, son seigneur qui partait pour des combats pleins de hasards. Elle avait orné sa lance d'un gonfanon brodé de sa main; elle avait paré d'une écharpe à ses couleurs l'époux qui était son fidèle chevalier, et elle priait tout bas Dieu, la Vierge et sainte Agnès de le protéger dans la bataille et de le ramener sain et sauf.

La petite Agnès, heureuse de voir ces beaux cavaliers en armes et d'entendre piaffer leurs chevaux, riait et battait des mains. Aimery, le cœur gros, enviait les jeunes varlets, à qui leur âge permettait de combattre, et qui partaient comme écuyers à la suite du châtelain. Ils étaient là tous, Arnoul de Malefort, Garin de Lézinan, Robert de Castelmont, montés pour la première fois sur de grands destriers, coiffés du casque d'acier, et revêtus du haubergeon de mailles, car le haubert complet était réservé aux chevaliers; la ventaille relevée laissait voir leurs yeux brillants de plaisir et d'impatience Sire Hugues portait sa grande lance à gonfanon, sa masse d'armes à pointes de fer; sa hache d'armes était pendue à l'arçon de sa selle, et il avait à son côté son poignard de miséricorde. Son écu était suspendu à son cou, mais il n'avait point d'épée. Il regarda autour de lui, aperçut Aimery et l'appela. L'enfant accourut.

« Va me chercher Franchise! » lui dit-il. Aimery rougit d'orgueil et de bonheur. Déjà, une fois, il avait présenté Franchise au châtelain, au moment où il s'armait pour s'en aller en expédition; mais sire Hugues l'avait refusée, en disant à l'enfant : « Je n'en ai pas besoin aujourd'hui; je te la demanderai quand j'irai combattre les Anglais. »

Aimery s'élança vers la salle d'armes et revint aussitôt. L'épée brillait au soleil, et l'enfant avec ses cheveux flottants et son visage vermeil ressemblait à saint Michel s'avançant contre le dragon. Il s'approcha du châtelain et lui tendit l'épée; mais, avant de la lui remettre, il se pencha vers elle, et imprima sur l'acier poli un baiser retentissant. Puis, l'âme en feu, pendant que sire Hugues saisissait l'épée et la brandissait en l'air, il s'écria de toute la force de sa voix : « Dieu aide la bonne cause et lui donne la victoire! En avant, pour sainte Agnès et Rûlamort. »

Toute l'escorte s'agita, les boucliers choquèrent les cuirasses, et toutes les voix répétèrent avec ardeur : « En avant, pour sainte Agnès et Rûlamort! »

A ce cri, une grande rumeur répondit de la plaine étendue au bas du manoir. C'étaient les vassaux, réunis là pour partir, eux aussi, qui, entendant le cri de guerre, le répétaient à l'envi, et acclamaient leur chef. Tout était prêt : la herse se leva, le pont-levis fut abaissé avec un grincement de chaînes; un à un, les cavaliers défilèrent sous la voûte; sire Hugues sortit le dernier, et avant de franchir le passage, il se retourna pour adresser un dernier salut, un dernier adieu à sa femme et à son enfant. Puis il toucha de l'éperon le flanc de son destrier, et partit. Aliénor rentra tristement dans le château.

Pendant ce temps-là, Aimery montait précipitamment l'escalier du donjon; il ne s'arrêta que sur la plate-forme, et courut s'appuyer aux créneaux pour regarder dans la campagne. Il y avait là une si belle chose à voir : une armée en marche! et Aimery n'en avait jamais vu! C'était à coup sûr une bien petite armée; mais elle suffisait pour faire briller ses yeux et battre son cœur d'enthousiasme; et l'idée que Franchise allait frapper quelques bons coups et recevoir son baptême dans le sang anglais le transportait de joie.

Il regarda donc. A ce moment, le châtelain et son escorte arrivaient dans la plaine, et les vassaux qui les attendaient allaient au-devant d'eux en poussant le cri de guerre : « Sainte Agnès et Rûlamort! » Sire Hugues fit halte, et harangua sa petite troupe. Aimery n'entendait pas ce qu'il disait; mais il le voyait, dressé sur ses étriers, sur son grand destrier tout bardé de fer; son bras droit s'agitait et semblait montrer aux combattants quelque but glorieux, et le soleil y faisait courir des traînées d'étincelles. Son heaume d'acier, au sommet duquel se balançait un panache couleur de feu, son haubert, ses chausses de mailles, son écu, brillaient du plus vif éclat; Aimery se disait au fond de son âme que la plus belle chose qu'il y eût au monde, c'était sûrement un chevalier armé pour la bataille. Autour de sire Hugues se tenaient les jeunes varlets, élevés tout nouvellement au rang d'écuyers; leurs casques n'avaient point de panaches, leurs lances n'avaient pas de gonfanons, et leurs écus ne portaient aucun signe; mais Aimery enviait leur simple équipement, et se demandait comment il ferait, lui qui n'était pas fils de châtelain, pour arriver un jour à revêtir l'armure et à monter un destrier.

Sire Hugues de Rûlamort cessa de parler, et une nouvelle acclamation retentit. Aimery y joignit sa voix, et derrière lui une autre voix, grave et cassée, poussa le cri de guerre : « Sainte Agnès et Rûlamort! » L'enfant se retourna vivement : le vieux Milon était là, regardant, lui aussi, le départ du maître qu'il ne pouvait plus suivre à la guerre.

« Que c'est beau, Milon! s'écria l'enfant. Le châtelain de Rûlamort a une belle troupe, des chevaliers, des coutilliers, des archers... Si tous les autres seigneurs du pays en amènent autant, les Anglais seront chassés; ils n'oseront même pas combattre! »

Le vieux Milon secoua la tête.

« Les Anglais sont de solides compagnons, et le roi Henri a des Brabançons qui n'ont pas l'habitude de fuir. Mais nos hommes sont braves aussi, Aimery;

il y aura de beaux faits d'armes de racontés aux veillées d'hiver. »

Le cortége s'ébranlait, cavaliers en tête, et du haut du donjon on entendait le pas saccadé des chevaux et le cliquetis des armes.

« Qui sont ces chevaliers qui suivent le sire de Rûlamort? demanda Aimery. Ils n'ont pas de belles armures, ni de beaux destriers comme lui, et leur accoutrement est pauvre.

— C'est qu'ils ne sont pas riches non plus, répondit Milon. Ils sont nobles, puisqu'ils ont chacun un petit fief, mouvant du castel de Rûlamort, et c'est pour cela qu'ils suivent leur suzerain dans cette guerre, le heaume en tête et le gonfanon à leur lance; mais leur fief leur donne tout juste de quoi vivre et s'équiper. Aussi ils ne demandent qu'à en conquêter un plus riche, et ce ne seront pas les moins vaillants au combat. Si la chevauchée va jusque dans l'Anjou ou les autres domaines du roi Henri, plus d'un de ces chevaliers saura y gagner de bonnes terres et un beau manoir.



Aimery précéda Bertrand de Born. (P. 405, col. 2.)

— Que Dieu les aide! C'est beau d'être pauvre et petit, et de devenir grand et riche par la force de son bras!...Oh! les beaux soldats! comme ils marchent bien en ordre! Ah! je les reconnais... voilà Gaucher, voilà Guillaume, voilà Robert... Ceux-là, ils sont à la solde de monseigneur.

— Oui; et si cette guerre était une guerre ordinaire, monseigneur n'emmènerait qu'eux et les archers, et ne demanderait à ses vassaux des champs que de l'argent pour les équiper et les payer. Mais c'est une guerre pour chasser l'étranger; monseigneur paye lui-même ses hommes d'armes, et il appelle les vilains autour de sa lance. »

La troupe continuait à défiler. Après les cavaliers venaient les gens de pied; d'abord les mercenaires de sire Hugues, bien équipés, garantis contre les coups par un morion en fer bien poli, un bouclier ovale, et une cotte rembourrée qui était pour eux ce qu'était le haubert pour le chevalier. Ils portaient, les uns la pique ou la lance, les autres la hache ou la fronde; tous avaient une longue épée attachée à leur ceinture. Les archers marchaient à part, et le sire de Rûlamort les avait assez exercés pour qu'ils ne craignissent pas les archers anglais. Quant au reste de la petite armée, il se composait de tenanciers du sire de Rûlamort, hommes libres, sous la condition de payer des redevances au château, et obligés au service militaire. La plupart n'étaient pas riches, et leur équipement s'en ressentait; ils s'étaient fabriqué, pour se garantir des coups, des jaquettes rembourrées de laine, d'étoupes ou même de foin, avec des plaques de fer quand ils pouvaient, ou d'épaisses plaques de cuir; ils en avaient aussi entortillé leurs jambes, et leur tête était couverte d'un chapeau de fer ou de cuir, ou de toute autre coiffure qu'ils avaient pu se procurer; quelques-uns s'étaient fait des chapeaux avec des tortillons de paille. Leurs armes étaient une épée grossière, souvent sans fourreau, passée dans leur ceinture, un couteau, parfois une fronde; et malgré cet accoutrement misérable, le châtelain savait qu'il pouvait compter sur eux, et qu'ils marchaient avec enthousiasme à une guerre qui devait les délivrer des conquérants étrangers. En effet, Hugues de Rûlamort, comme tous les seigneurs du Midi, traitait ses vassaux avec plus de douceur que ne faisaient les barons du Nord. Les paysans d'Aquitaine révoltés par les dures façons des hommes du roi d'Angleterre redoutaient de les avoir pour maîtres, et de voir établir dans leur pays le servage des pays de la langue d'oil; et ils quittaient la charrue en foule pour repousser les étrangers.

Aimery et Milon regardaient toujours, tenant une main ouverte au-dessus de leurs yeux pour les garantir du soleil. La troupe s'éloignait dans le sentier qui serpentait à travers le pays; souvent un détour, un pli de terrain, la faisait disparaître un instant, ou bien un bouquet d'arbres cachait les hommes et les chevaux, et on ne les devinait qu'aux feux que jetaient les armures, et qu'on voyait briller à travers le feuillage. Puis la petite armée se montrait de nouveau, de plus en plus éloignée; et enfin, Milon et Aimery la cherchèrent en vain.

« On ne les voit plus! dit le vieillard. Que Dieu les ramène!

— Il les ramènera, Milon, et vainqueurs encore. Oh! les beaux faits d'armes qu'il y aura dans cette guerre! Le sire de Hautefort la chantera, lui qui est troubadour!

— Oui, murmura Milon, on verra de beaux faits d'armes! Pourvu que tout cela finisse bien!

— Vous n'en êtes pas sûr, Milon? Voyez comme

nos gens sont braves et comme ils ont de bonnes armes! Ils renverseront tout devant eux, et tel qui sera parti simple chevalier reviendra baron, et seigneur d'un beau château. Oh! que je voudrais être grand!

— Tu as le temps de grandir, pauvre garçon, la guerre ne sera pas sitôt finie.

— Tant mieux! j'ai treize ans. Quand je pense que, si j'étais le fils d'un seigneur, dans un an j'aurais un cheval et je serais écuyer! Ah! mais je saurai bien me faire ma place au soleil. Pour aujourd'hui, je suis content : monseigneur a emporté Franchise.

— Et elle est en bonnes mains pour apprendre son métier. Mais descendons maintenant; il faut que j'aille prendre les ordres de notre maîtresse : c'est elle qui commande le château, à présent.

— Croyez-vous que nous serons attaqués, Milon?

— Qui sait? tout est possible. Si le comte de Poitiers ne réussit pas à arrêter l'armée de son père, le vieux roi attaquera tous les châteaux qu'il rencontrera.

— Pourvu que le nôtre se trouve sur son chemin! Je pourrais combattre, au moins! Quel plaisir de décocher une flèche et de voir tomber un Anglais! car il tomberait; vous savez comme je vise bien, n'est-ce pas, Milon? »

Milon hocha la tête comme pour dire oui, mais il ne répondit pas. Il avait vu bien des guerres, le vieux Milon, et celle-ci n'était pas pour lui un jeu d'enfants. Peut-être aussi l'âge, en lui enlevant ses forces, le condamnait il à la prudence; toujours est-il qu'il dut faire effort pour ne pas montrer un front soucieux à la châtelaine.

Aliénor était assise près d'une fenêtre, avec ses femmes et le père Odon. Ses yeux étaient rouges; elle avait pleuré, mais elle était calme, et elle donna ses ordres à Milon comme une vaillante châtelaine, bien résolue à se défendre au besoin. Elle voulut même, tenant sa fille par la main, aller visiter tous les postes et toutes les sentinelles, et dire à chacun quelques mots pour encourager les gens à faire leur devoir.

La journée se passa, la nuit vint, et, sauf le guetteur dans sa tourelle, tout s'endormit dans le château. Au loin, dans les plaines, hauts barons et pauvres gens, étendus autour des feux, s'entretenaient de leurs espérances, et appelaient de tous leurs vœux la guerre qui devait donner aux ambitieux le renom ou la richesse, aux autres la liberté!

X

Rêves déçus.

L'impatience d'Aimery fut trompée; l'automne et l'hiver se passèrent sans que le vieux roi Henri ramenât ses Brabançons et ses Gallois sur la terre d'Aquitaine. Il avait bien repassé la mer; mais il était assez occupé en Normandie, où l'armée du roi de France assiégeait sa ville de Rouen. C'était une belle armée, et les voyageurs ou les pèlerins, qui recevaient parfois l'hospitalité à Rûlamort, parlaient avec admiration des chevaliers français, de leurs grands destriers et de leurs fortes armures, et aussi des gens de pied, mieux équipés et plus fermes dans le combat que ceux de toute autre armée qui fût au monde. Aliénor s'en réjouissait, car le roi de France était l'allié de Henri au Court Mantel, de Geoffroy et de Richard Cœur de Lion, et s'il pouvait vaincre le roi d'Angleterre, avant que celui-ci descendît en Aquitaine, le pays se trouverait libre presque sans coup férir.

En attendant, les petites troupes des seigneurs poitevins parcouraient la campagne pour réduire les partisans du roi anglais, et pour entraîner les indifférents dans la ligue nationale. Bertrand de Born allait, venait, infatigable, composant des sirventes sur tous les incidents de la guerre, s'adressant tour à tour à tous les seigneurs du pays, gourmandant ou menaçant les uns, louant ou encourageant les autres, et disparaissant parfois pendant des semaines entières. Et quand on le revoyait, on apprenait qu'il avait passé son temps auprès de Richard de Poitiers, du jeune Henri ou de leur frère Geoffroy, pour leur souffler l'esprit de révolte qui remplissait son âme. On entendait parler chaque jour de barons du parti anglais, dont le château avait été attaqué et pris par quelque seigneur de la ligue; on racontait aussi, fort souvent, que tel ou tel abbé d'un riche monastère, dévoué au vieux roi Henri, venait d'être arrêté sur une route, et emmené prisonnier jusqu'à ce qu'il payât rançon. Ces dernières expéditions étaient ordinairement le fait de petits seigneurs, peu dignes du titre de chevalier, qui ne voyaient dans la guerre d'indépendance qu'un moyen de faire leur fortune, par la conquête ou par le pillage, peu leur importait. Hugues de Rûlamort ne prêtait jamais les mains à ces brigandages; le sire de Rochaigué non plus, s'il fallait en croire les paroles indignées par lesquelles il flétrissait les coupables. Mais quelques-uns prétendaient avoir aperçu parmi les pillards le varlet de Rochaigué, le jeune Jehan, et des hommes connus pour faire partie du vasselage de son père; on ajoutait que, depuis la guerre, le petit castel de Rochaigué s'était enrichi de nombre de beaux vaisseaux et hanaps d'or et d'argent, et que ses habitants s'étaient mis à porter du vair et de l'hermine, plus qu'on ne leur en avait jamais connu. Mais ce n'étaient que des bruits, car personne ne pouvait faire serment d'avoir reconnu Jehan ni ses vassaux, les hommes qu'on prenait pour eux n'ayant jamais levé leur visière.

Pendant l'hiver, il y eut souvent des hôtes au château de Rûlamort. Ce n'étaient point ces jongleurs ou ces trouvères qui les autres années égayaient les veillées en montrant aux châtelains les tours d'un singe apprivoisé, en chantant des lais ou en

contant des fabliaux; la guerre les avait chassés d'un autre côté. Mais, à chaque instant, le guetteur voyait approcher du manoir une petite troupe armée; une trompe retentissait, et un cavalier s'approchant de la porte demandait l'hospitalité. Le vieux Milon venait reconnaître les visiteurs et les faisait entrer, après avoir parlementé avec eux. Ce soir-là, on s'entretenait des évènements, les maîtres dans la salle d'honneur, les hommes d'armes dans la salle de garde; et Aimery, qui avait ses entrées partout, allait et venait, recueillant les dires d'en haut et les dires d'en bas, et frémissant de ce que la vraie guerre se concentrait en Normandie, pendant que le Poitou ne voyait que des escarmouches.

Un soir, la nuit était déjà sombre, quand un chevalier, suivi d'un seul écuyer, vint sonner du cor à la porte de l'enceinte. Son appel avait quelque chose de hâtif, et Milon s'empressa de s'y rendre. Aimery, qui se trouvait alors avec lui, l'accompagna.

Milon n'eut pas le temps de demander au chevalier qui il était et d'où il venait. Une voix qu'Aimery reconnut dit d'un ton d'autorité :

« Ouvre vite, vieux Milon! C'est moi, Bertrand de Born, seigneur de Hautefort!

— Vous! fit Milon surpris, en se hâtant d'ouvrir la lourde porte. On vous croyait en voyage, seigneur de Hautefort, en Flandre ou en Normandie...

— J'en arrive. Le sire de Rûlamort est-il céans?

— Il y est, monseigneur, il est de retour depuis huit jours.

— Ferme la porte et fais doubler les gardes, Milon.

— Oui, monseigneur, dit le vieillard, qui comprit qu'il se passait quelque chose de grave. Aimery, va conduire le noble sire de Hautefort à la salle d'honneur.

— Aimery? mon petit confrère en la gaie science? Je ne t'ai point oublié, enfant. Conduis-moi vite à ton maître. »

Aimery alluma une torche et précéda Bertrand de Born dans les escaliers du château. Hugues et Aliénor s'entretenaient avec le père Odon; les femmes filaient à quelque distance.

« Tous ces bruits sont alarmants, mon père, disait Aliénor. Je ne suis qu'une femme et je ne sais pas bien les choses de la guerre, mais j'aurais cru qu'une armée, telle qu'on nous peint celle du roi de France, aurait bientôt fait de prendre Rouen.



Dieu aide la bonne cause. (P. 402, col. 1.)

— On assure, répondait le chapelain, que les Gallois du roi d'Angleterre courent les chemins jour et nuit, et arrêtent les convois de vivres que les Français attendent. Aussi sont-ils obligés de se disperser dans la campagne pour chercher leur nourriture, ce qui affaiblit leur armée; les gens de Rouen font aussi des sorties, et le siége ne finit point.

— J'attends un message du sire de Rochaiguë, dit Hugues de Rûlamort : il est allé avec notre suzerain joindre le comte Richard dans le nord du pays, et il doit me faire dire ce qui se passe.

— Le sire de Rochaiguë est un habile homme, repartit le père Odon, trop habile même pour un chrétien et un chevalier ; ne vous fiez pas trop à lui, monseigneur.

— Je ne me fie pas à lui, mon père ; mais il a intérêt à être loyal et à bien servir le comte Richard, qui peut lui donner fiefs et baronnies... »

A ce moment, un cliquetis de fer se fit entendre à la porte, qui s'ouvrit, poussée par Aimery, et Bertrand de Born entra, la visière levée. Il n'avait pas pris le temps, comme à sa première visite, de parfumer ses cheveux et de revêtir une longue robe fourrée ; il entrait tout couvert de fer, le heaume en tête, avec son haubert terni par la poussière de la route.

« Le sire de Hautefort ! s'écria sire Hugues.

— Oui, c'est moi, chevalier, mon brave frère d'armes ! N'y a-t-il que des fidèles ici ? »

Hugues de Rûlamort regarda autour de lui.

« Parlez sans crainte, sire chevalier. Quel malheur nous apportez-vous ? »

Aliénor et ses suivantes, sire Hugues, le père Odon et Aimery, s'étaient approchés de Bertrand, et attendaient ses paroles avec anxiété.

« Tenez vos murailles prêtes, sire Hugues, dit Bertrand de Born. Nous n'irons pas porter la guerre sur le territoire ennemi ; nous serons assiégés chez nous. Nous sommes bien sûrs d'être les plus vaillants, n'est-ce pas ? mais les plus forts, qui sait ? Oh ! les rois ! malheur à qui s'appuie sur eux ! Ils sont là trois : le vieux roi, notre ennemi ; le roi de France, qui nous pousse en avant d'une main pour nous écraser de l'autre, s'il y trouve son intérêt ; et le jeune Henri au Court Mantel, aussi indécis qu'un nuage ballotté par le vent, aujourd'hui notre ami, demain notre ennemi, et sans savoir pourquoi, encore !

— Sont-ils donc réconciliés ? s'écria Hugues.

— Ils le sont, et à nos dépens, cela va sans dire. Le roi de France, ennuyé du siége de Rouen, l'a levé et s'en est retourné chez lui ; et puis, voyant que les Anglais reprenaient peu à peu toute la Normandie, il a trouvé que cette guerre vidait trop ses coffres, et il a déclaré aux fils du roi Henri qu'ils ne devaient plus compter sur lui. Or, que pouvaient-ils faire tout seuls ? Ils n'avaient plus qu'à venir ici se joindre à nous ; mais arriver vaincus, pour combattre à la suite d'un frère qu'ils n'aiment pas et qui le leur rend bien, cela ne pouvait pas être de leur goût. Et à l'heure qu'il est, ils ont une entrevue avec leur père, à qui ils répètent les paroles que leur dicte le roi de France : ils protestent de leur repentir, de leur tendresse ; ils lui jurent fidélité...

— Et Richard Cœur de Lion ? il ne se soumettra pas comme un couard, lui ! Ne désespérons pas, sire de Hautefort : si Richard nous reste, rien n'est encore perdu.

— Et qui vous dit que je désespère ? Si Richard nous reste... Vive Dieu ! nous verrons les pennons et les bannières flotter au vent, les pavillons s'aligner dans la plaine et les casques briller au soleil ! J'en ai assez de cette guerre d'escarmouches, où l'on prend un château tous les quinze jours ! Parlez-moi d'une belle bataille, où la chevalerie du Midi se heurtera contre celle du Nord : aux mieux faisants la victoire ! Mais il faut que Richard nous reste ; et je me rends auprès de lui pour tâcher de tourner son esprit où je veux qu'il aille.

— Que Dieu vous inspire, sire chevalier, dit Aliénor en soupirant, et qu'il ouvre à vos paroles l'esprit du comte Richard !

— Il le fera, noble dame : ces Plantagenets se laissent toujours persuader par le dernier qui s'empare d'eux. Ils sont tous les mêmes : bras lourd et cervelle légère. Adieu, sire Hugues ; je vous enverrai bientôt un messager.

— J'en attends un aussi du châtelain de Rochaiguë.

— De Rochaiguë ? Ne croyez pas trop ce qu'il vous dira. Dieu vous garde ! et tenez-vous prêt, nous n'attendrons pas longtemps. »

Bertrand de Born partit, et on entendit quelque temps dans la nuit le pas lourd de son cheval. Dans la salle d'honneur les femmes et le père Odon priaient ; Aliénor, toute pâle, se pressait en tremblant contre son mari.

« Voici donc les mauvais jours venus ! murmurait-elle avec angoisse.

— Courage, ma vaillante châtelaine, courage ! Dieu vient en aide aux bonnes causes ; grâce à lui, tu verras peut-être bientôt le pays délivré des Anglais, et.... N'aimerais-tu pas à être la femme d'un riche comte ? »

Aliénor secoua la tête.

« *Le cœur d'un homme vaut tout l'or d'un pays*, dit-elle. Le trouvère a raison ; et mon cher seigneur vaut autant pour moi que s'il était comte ou duc souverain.

— Et ma douce dame est au-dessus des reines, répondit Hugues... Mais, écoutez... encore un hôte ! Aimery, cours dire à Milon de se défier. »

Un son de trompe résonnait en effet au dehors. Malgré la recommandation du châtelain, Milon ouvrit presque aussitôt ; un pas précipité traversa la cour et gravit l'escalier, et Bertrand de Born apparut de nouveau au seuil de la salle d'honneur.

« Mauvaises nouvelles, sire Hugues ! s'écria-t-il. J'ai rencontré tout près d'ici un écuyer fidèle qui me cherchait. Il arrive de France ; il a assisté à l'entrevue... Le roi de France nous abandonne lâchement ; il fait une trêve avec le vieux roi pour lui laisser le temps de nous réduire, et il a juré de n'envoyer aucun secours à Richard, c'est-à-dire à nous. Henri le Jeune et Geoffroy ont juré aussi.

— Aux armes, alors ! cria Hugues de Rûlamort. Allons nous ranger sous la bannière de Richard, et, tous ensemble, tombons sur nos ennemis !

— Trop tard! Richard s'est indigné, il est entré dans une de ses colères de lion... que n'étais-je là pour en profiter! Mais, sa colère passée, il s'est attendri ; il a écouté le baron de Maulignage qui ne se souciait pas de voir ravager ses terres d'Anjou, et qui lui a remontré que son père était un bon père, prêt à l'accueillir et à lui pardonner. Richard l'a cru ; il rend ses villes fortes, il se soumet, il implore le pardon du vieux roi.

— Et l'Aquitaine?

— Ah! l'Aquitaine qui croyait en lui, l'Aquitaine qui l'aurait fait roi! il la renie, il l'abandonne ! Nous n'avons plus qu'à nous soumettre, à payer des impôts au roi anglais, à lui jurer foi et hommage, à recevoir des hommes d'armes gallois ou brabançons dans nos châteaux, à oublier nos traditions, nos gloires, jusqu'à notre nom! nous ne sommes plus que les vassaux du roi d'Angleterre! »

Hugues de Rûlamort, pâle, mais résolu, posa sa main sur le bras de Bertrand de Born.

« Sire chevalier, lui dit-il, je sais que vous ne parlez pas sérieusement. Vous n'êtes pas vaincu, vous n'êtes pas résigné ; je ne le suis pas plus que vous. Rien n'est changé : ce n'est qu'un Plantagenet de plus à combattre. Attendons-le de pied ferme! »

A suivre. Mme C. Colomb.

MA PETITE FEMME[1]

I

A notre arrivée devant l'église, on sortait de l'école : sous la surveillance d'un des frères posté sur le perron, mes camarades s'éloignaient deux à deux, et descendaient nonchalamment vers la rivière, en même temps que nous escaladions la montée. Ah ! je me redressais alors ; en passant sur le pont, j'avais repris, comme c'était mon droit, ma place de garçon d'honneur, et je passais crânement devant les *gars* de l'école, en les observant du coin de l'œil, pour voir quel effet je produisais. Eux se retournaient sur mon passage et s'arrêtaient pour se dire : « Mais voyez donc Tony, comme il est brave! — Est-il bien habillé! disait l'un. — Mon Dieu, reprenait l'autre, quelle jolie petite demoiselle avec lui! » C'étaient là des paroles qui me flattaient; si bien que je ne pensai pas à autre chose tant que dura la messe, et qu'il ne me vint pas un instant à l'idée de prier pour le bonheur du cousin : j'en aurai un remords toute ma vie.

A la sacristie, après avoir félicité M. le curé, qui avait parlé sur les devoirs des époux, et qui avait fait pleurer l'assistance, grand-père me montra du doigt un carton que notre domestique Hans Mathis avait apporté, et qui contenait de longs rubans de toutes sortes, comme ceux des conscrits. Emmenant aussitôt mon amie Lisel, j'allai me camper à la porte de l'église, et lorsqu'on ouvrit tout au large les deux battants et que les mariés sortirent bras dessus bras dessous, au carillon des cloches sonnant à pleine volée, nous leur barrions le passage, Lisel et moi, et nous les forçions de payer leur droit d'entrée au village avant d'abaisser devant eux le ruban vert dont nous tenions les deux bouts. Une fois encore, puis une autre, il leur fallut payer les rubans rouges, les rubans bleus qu'on tendait sous leurs pas ; chacun s'en mêlait, riches et pauvres, et quand les mariés repartirent, ce fut au bruit des pétards et aux détonations de tous les vieux pistolets qu'on avait pu trouver dans le pays.

Je vous laisse à penser si le festin fut joyeux, au logis de Peter. C'était Katel qui avait fait la cuisine, et elle s'y entendait, je m'y connais. Par exemple, il ne fallait pas l'approcher, ce jour-là, et lorsque je voulus conduire Lisel dans la grande cuisine du cousin pour lui montrer les *kugelhopf*, les pâtés longs et les *bettelmann*, les babas et les tartes alignés sur la table, à côté d'un tas de friandises, crèmes de diverses couleurs, massepains, papillotes, elle me traita si impoliment de *petite cuiller à pot* et me poussa si irrespectueusement à la porte que je ne lui ai pas pardonné de longtemps. J'en aurais pleuré de colère, si Lisel, qui riait comme une folle, ne m'avait entraîné dans la salle du repas, pour y présider avec elle la table des petits. C'est là qu'on nous a respectés! Nous étions les deux plus âgés, Lise ayant six ans et demi, et moi sept; et puis nous avions de si belles choses, nous étions si bien attifés! les tout petits n'osaient même pas nous parler, tant nous leur inspirions d'étonnement. Il est vrai que nous prenions nos fonctions au sérieux; nous faisions des façons, comme nous avions vu faire aux mariés, et nous n'aurions pas permis qu'on fût trop libre avec nous : il faut savoir conserver sa dignité.

Le repas fini, la nuit venue, on alla danser chez grand-père. Malheureusement, nous ne savions pas, nous autres; ah! ça nous faisait bien envie, tellement envie, qu'à un moment donné, comme le frère de Peter et la grosse Wiwel passaient en dansant devant nous, nous nous sommes trouvés subitement à sauter la *hopser*, tout comme eux; nous allions, fiers de nous, les mains de l'un sur les épaules de l'autre, face à face, nous souriant ; et nous tournions, nous tournions comme si nous n'avions jamais fait que ça, aux sons du vieil air alsacien *Hopse, Lisel!*

Rien ne dure sur la terre, pas même les jours de noces : le vendredi, plus personne. Après la messe, tout le monde se séparait. On sentait de la fatigue, on tenait à rentrer, surtout ceux qui demeuraient à distance et qui avaient plusieurs heures de route. L'oncle Bastien en était, de ceux-là; du village à Momenheim, il y a douze bonnes lieues de pays, et s'il ne voulait pas rentrer trop avant dans la nuit,

1. Suite et fin. — Voy. page 392.

il lui fallait partir sur les onze heures du matin. Lorsqu'on m'apprit cette nouvelle, je me sentis la gorge serrée, et de grosses larmes coulèrent sur mes joues : quoi ! j'allais la perdre, ma petite Lisel, on allait l'emmener, je ne la verrais plus. Et moi qui étais si heureux, avec elle ! Comment faire ? et je sanglotais de plus belle. Au même moment, je la vis s'approcher : comme moi, elle avait les yeux rouges ; ça la chagrinait de partir, je lui plaisais tant ! Est-ce qu'il n'y aurait donc pas un moyen d'arranger les affaires sans se quitter ? — Et de réfléchir, moi aussi. Un instant se passe : la même idée nous a traversé l'esprit, nous levons la tête, nous nous regardons, et nous nous écrions en même temps : « Sais-tu, Tony ? — Tu ne sais pas, Lisel ? — Marions-nous ! Quand on est marié, on ne se quitte plus, on vit toujours ensemble, toujours l'un avec l'autre, toujours heureux. Quelle bonne idée nous avions ! Prévenons tout de suite les parents Oui, mais qu'est-ce qu'ils en diront ? Ça ne leur plaira peut-être pas, grand-père n'est pas commode... — Laisse-moi faire, s'écrie Lisel, » et, me prenant par la main, elle me mène en courant dans le salon.

Grand-père, assis sur le canapé, causait avec l'oncle Bastien ; grand'mère aidait la tante Grédel à s'habiller.

A peine entrés, nous nous étions arrêtés, saisis de peur ; mais Lisel avait du courage : me tenant toujours par la main, elle va droit à son père, et de sa voix la plus câline : « Petit père, m'aimes-tu ? — Comment ? si je t'aime ! tu le sais bien ! — Alors, veux-tu me faire un plaisir, dis, petit-père ? Tu es de bonne humeur aujourd'hui, n'est-ce pas ? » L'oncle Bastien sourit ; elle continua : « Eh bien, tu vois Tony ! il m'aime bien, tu sais ; moi aussi je l'aime bien... Veux-tu me marier avec lui ?... Tu ris, tu te moques de moi ! Papa, tu es donc méchant ? » Et cette fois elle se prit à pleurer, de concert avec moi, en se cachant la tête dans son petit tablier.

Grand'mère intervint alors, et nous prenant tous les deux sur ses genoux, elle nous dit que pour se marier il fallait être plus grands, que le bon Dieu ne le permettait pas de si bonne heure, qu'on devait travailler d'abord, écouter ses parents, devenir femme, devenir homme. Il faut du temps, pour ça ; plus tard, on pourra peut-être y songer ; mais maintenant, il faut faire la volonté du bon Dieu et se quitter sans pleurer, si on veut se revoir. Quand elle eut fini, nos larmes coulaient encore, mais nous étions déjà rassurés ; nous demandions : « Sera-ce bien long ? Faudra-t-il des années ? » Et grand'mère d'expliquer, de plaindre, de consoler, jusqu'à ce que la tante Grédel nous eût promis que nous nous verrions de temps à autre, que grand-père m'enverrait vers Pâques à Momenheim, qu'en été elle-même reviendrait ; et nous nous reprenions à sourire, à former des projets... L'heure du départ arriva ; ce furent de nouvelles larmes, mais plus douces. On s'embrassa tendrement, puis on se sépara. Le char à bancs parti, je montai sur le banc de bois, devant la fenêtre, en agitant mon mouchoir et en criant : « Au revoir, ma petite femme ! adieu, Lisel, au revoir ! » Et tout au bout de la rue je la voyais encore, agitant aussi son mouchoir : « Adieu, Tony, au revoir ! »

Nous ne nous sommes jamais revus.

JEAN D'ALSACE.

ORENBOURG

Après la guerre et la peste, la Russie voit fondre sur elle un nouveau fléau : l'incendie. Chaque jour nous apporte la nouvelle de quelque grande conflagration ; un jour, c'est Orenbourg, un autre, Irbit, puis Perm, Ouralsk. Les villes de la Russie orientale s'allument l'une après l'autre, peut-être sous la main des terribles nihilistes, et l'on se prend déjà à craindre pour le sort de Nijni-Novgorod, le grand marché légendaire des peuples du Nord.

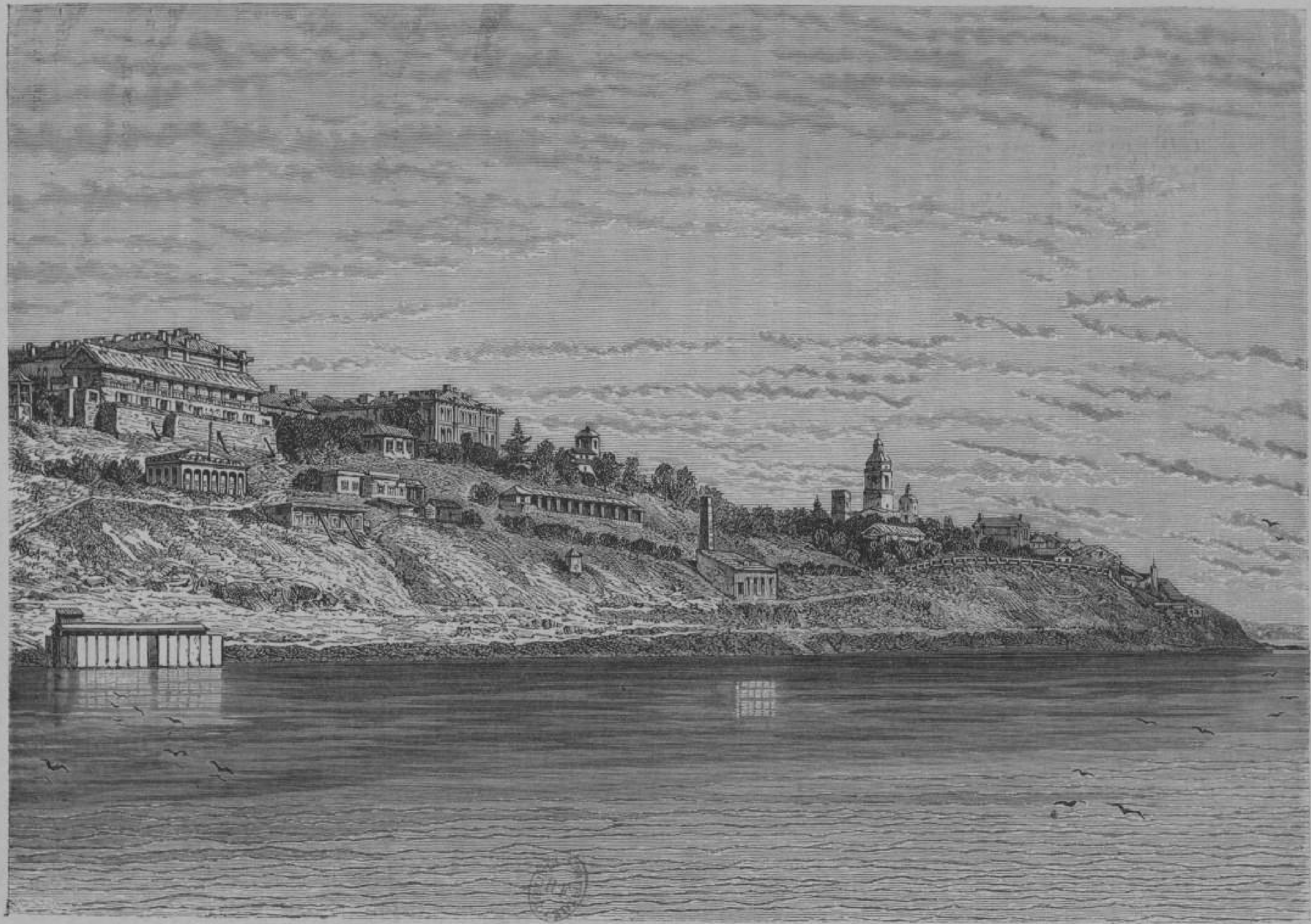
Géographiquement, Orenbourg est une ville européenne, puisqu'elle est assise sur la droite du fleuve Oural qui sépare l'Europe de l'Asie ; mais en réalité c'est bien une ville asiatique, et sur ses 40 000 habitants on compte bien peu de Russes.

« Son aspect, dit Mme de Ujfalvy-Bourdon, est assez agréable, ses maisons ont un air honnête. Un magasin, entre autres, frappa mes regards ; il est situé dans la belle grande rue d'Orenbourg et porte en français l'inscription « Soieries de Lyon ». Cette enseigne, égarée au milieu d'une population de Kirghises, de Bachkirs et de Tatars, était bien faite pour surprendre et intéresser une Parisienne.

» Du haut d'une espèce de terrasse, on voit se dérouler à ses pieds la Sacmara, rivière qui se jette dans l'Oural, séparant majestueusement l'Europe et l'Asie. Au loin s'étendent les steppes !... Sur le bord de la rivière opposé à la terrasse, s'élèvent des arbres et de jolies maisons de campagne à demi submergées au printemps par la débâcle ; elles sont ravissantes en été. Nous nous sommes arrêtés quelque temps pour jouir de ce beau spectacle : derrière nous l'Europe, en face de nous l'Asie !

» Du côté de l'Europe la rivière est bordée de misérables cabanes échafaudées de manière à ne pas être envahies par les hautes eaux : c'est le quartier pauvre des Cosaques. Chaque Cosaque doit avoir au service de la Russie un habillement et un cheval. Aucune femme de cette race ne se résigne à la domesticité ; lui offrît-on l'emploi de femme de chambre, elle refuserait et aimerait mieux mourir de faim.

» Le *menvoi dvor* (ou Cour du Change), grand marché du commerce limitrophe, est le plus curieux spectacle d'Orenbourg ; nous nous y rendîmes en



Orenbourg. (P. 408, col 2.)

traîneau. Le froid était si vif que je dus me plonger la figure dans mon manchon; la curiosité seule me décidait à laisser un peu de jour pour mes yeux. Nous nous engageâmes bravement dans la bagarre; le tumulte était complet; c'était une tour de Babel en raccourci; j'entends que toutes les langues — et, quelles langues, juste ciel! — s'entremêlaient, s'entre-croisaient, déroutaient l'attention, chacun voulant crier et vanter sa marchandise plus fort que son voisin. Ainsi que le langage, le costume était des plus variés : on y frôlait la longue robe du Tatar, le manteau fourré du Kirghise, le *khalat* (caftan) ouaté du Sarte; le tout surmonté des coiffures les plus diverses, depuis le bonnet pointu garni de fourrures du Bachkir jusqu'au turban du marchand boukharien. »

« La Cour du Change d'Orenbourg, dit un autre voyageur, le célèbre peintre russe Vereschaguine, est le grand lieu de rendez-vous des nomades de la steppe; ils y arrivent de tous côtés, souvent de fort loin, à cheval ou à chameau, seuls souvent, parfois en famille. Ils y amènent des bœufs, des vaches, des moutons, toute sorte de bétail; ils y apportent du feutre, des peaux, de la laine qu'ils vendent ou qu'ils échangent : ils reçoivent en retour des ustensiles en bois d'usage domestique, du pain, de la vaisselle, enfin mille objets divers.

» Vers le milieu du jour, la foule encombre la Cour du Change; la presse est extrême, le bruit assourdissant; acheteurs et marchands parlent et crient tous à la fois, chacun plus fort que son voisin, comme s'il y avait cent pas de distance entre les interlocuteurs. On va, on vient, on s'éloigne, on se rapproche, on se frappe dans les mains, on hurle son prix, qui est toujours le dernier prix définitif et sans remise.

» La Cour du Change, énorme édifice, est un carré presque régulier, avec une grande place au centre; les magasins, disposés le long des quatre côtés, s'ouvrent sur la place, vis-à-vis des boutiques occupant une autre construction qui s'élève précisément au milieu du carré intérieur. Dans la cour encore, près de la porte d'entrée du chemin qui vient d'Orenbourg, est bâtie une petite mosquée, près d'une église russe.

» Les marchands qui donnent la vie à ce grand bazar sont de plusieurs nationalités. On remarque surtout parmi eux des Russes, des Boukhares, des Kokandzis (habitants du Khanat de Kokand, sur le fleuve Sir); puis des Tatars, des Bachkirs, etc. Tous ces négociants sont assis par terre, jambes croisées, à côté de leurs marchandises qui font un tas sur le sol. Ils vendent bien des choses : d'abord toute espèce d'étoffes et de confections, et principalement des *tchapans*, robes de chambre de toute grandeur, de toute couleur, de tout prix. C'est que ce vêtement bourgeois a obtenu droit de cité sur la frontière des steppes; le Russe lui-même, ouvrier ou petit commerçant, l'endosse. Quand aux indigènes, on dit d'eux qu'ils ne sortent jamais de leur robe de chambre. A côté de cet article, dont la vente atteint un chiffre énorme à la Cour du Change, les boutiquiers étalent de grandes provisions de tissus de feutre, puis des colifichets, des parures en verre et en métal pour tenter à bon marché les filles d'Ève. Les tissus de feutre, de provenance kirghise, sont de bonne qualité.

» Devant des *arbas*, espèce de petites charrettes, des femmes kirghises, couronnées de hauts turbans en toile blanche, vendent du koumis aux chalands. Je ne connaissais pas encore cette boisson; l'idée me vint de la goûter. Contre mon attente, je la trouvai peu forte, mais elle est d'une grande acidité. Il faut dire aussi que le koumis débité par les dames kirghises contient, paraît-il, moitié de son volume de lait de brebis. Ce n'est pas la liqueur vraie, pour laquelle il faut du lait de jument ou du lait de chamelle.

» Près de l'entrée du bazar, des deux côtés, une longue double file de petites boutiques sert de modeste théâtre aux opérations des petits marchands de tabac, de couteaux, de boutons, de vaisselle au détail. Ici l'on voit des perches coloriées pour tentes, là des pierres funéraires peintes de couleurs criardes; plus loin, on tombe sur un grand troupeau de vaches ou sur des moutons, et près des bêtes se mêlent et s'agitent les vendeurs, les acheteurs et les curieux. Plus loin encore, ce sont d'énormes tas de laine, triés par le marchand, qui met à part la laine mouillée. Après cela, d'autres moutons, des brebis, des chevaux, puis des Russes et des Kirghises en train de mesurer des grains et des farines; c'est le Russe qui vend, et le Kirghise qui fait l'emplette pour charger ses chameaux et regagner avec ses sacs de blé sa tente de feutre ou *kibitka*, éloignée parfois de plus de cent kilomètres dans les steppes. »

Et. Leroux.

LE BIEN DU PAUVRE

Une pauvre femme ne possédait qu'une chèvre pour tout bien. Grand fut l'effroi de cette femme quand un jour le seigneur du château la fit appeler : il avait un si terrible renom, que les gens évitaient de se trouver sur son chemin ou de s'approcher de sa demeure. Elle obéit. Le baron lui commanda alors de venir chaque matin avec sa chèvre, donner une écuelle de lait chaud à son fils, enfant chétif et malingre, qui avait surtout de son père les instincts de rapine.

C'était pour lui que la pauvre vieille, tous les matins, dut gravir à grand'peine la montagne. Blanchette la précédait dans le sentier rocailleux; les sauts et les cabrioles de la chèvre lui faisaient oublier sa lassitude, et regretter en même temps de

n'avoir pas comme elle quatre pattes pour servir un maître logé si haut.

Mais la malheureuse n'était plus jeune ; ces fatigues dépassaient ses forces, elle tomba malade. En vain, le petit baron attendit un matin son lait à l'heure habituelle ; rien ne vint, ni ce jour-là, ni les suivants. Il s'impatienta. Puisque la femme ne pouvait plus venir, pourquoi ne prenait-on pas sa chèvre? Cela lui semblait tout simple, tout naturel, tant il avait le cœur perverti, l'esprit injuste. Le soir, des soldats envoyés amenèrent Blanchette malgré sa résistance.

Pendant ce temps, la pauvre dépouillée se désolait; son bien ne lui était-il pas nécessaire! Dès qu'elle se sentit assez forte, se résignant à implorer le ravisseur, elle partit pour lui redemander sa chèvre. Mais, à la porte du château, les soldats la repoussèrent brutalement; ils n'avaient que faire d'écouter ses plaintes, d'autant plus que justement le petit baron se promenait sur la terrasse, harcelant Blanchette qui, depuis sa captivité, ne donnait plus une goutte de lait. Tout à coup celle-ci manifesta une grande agitation ; elle venait de reconnaître la voix de sa maîtresse, et s'avança vers le bord de la plateforme pour regarder au pied des hautes murailles. Le jeune baron voulut la retenir ; il se plaça devant elle, mais Blanchette, d'un bond, s'élança en avant, entraînant dans le vide le petit malheureux!...

Ch. Schiffer.

UN NID [1]

XVI

Une porte ouverte.

Sans savoir pourquoi, sans se rendre compte dans toute son étendue des malaises qu'il éprouvait, Daniel sentait cependant que l'atmosphère dont il était entouré se modifiait par degrés : un moment, il avait cru que sa situation devenait meilleure, qu'il était plus considéré par les hommes qui travaillaient sous ses ordres ; il avait vu poindre devant lui l'espoir d'un poste de confiance. Depuis quelques semaines, au contraire, les ouvriers paraissaient moins soumis et moins confiants; quelques signes de révolte avaient même éclaté ; deux ou trois fois, les vieux monteurs avaient grommelé : « Un blanc-bec qui se mêle de nous enseigner notre métier ! » M. Ergott était mécontent. « Je ne sais pas ce qui est arrivé à ce jeune Calanville, se disait-il ; jusqu'ici il avait assez bien su prendre son monde, camarades ou subordonnés, et voilà que tout à coup son atelier marche de travers, et j'ai déjà reçu des plaintes contre lui. Je n'y comprends rien. Il faudra que j'en parle à M. Russheim ; il est content pour le moment, il ne fera pas attention à une légère contrariété. M. Philippe a l'air d'avoir envie de mieux faire ; voilà quinze jours que je le vois de pied ferme au bureau ; son père fait plaisir à voir ! »

C'était en effet la plus vive joie que le grand manufacturier pût goûter en ce monde, la plus douce espérance qui pût luire sur son sentier, qu'un retour de son fils vers les voies du travail et de la persévérance. Chaque jour, le père rêvait au moyen de rendre la tâche journalière facile ou attrayante pour son fils ; lorsqu'il entendait la voix de Philippe dans le cabinet voisin du sien, tout travail lui semblait à *lui* facile et satisfaisant. « Si sa mère ne l'avait pas gâté, si nous ne lui avions pas passé toutes ses fantaisies dans son enfance, il ne nous aurait pas donné tant de chagrin, pensait M. Russheim ; il est jeune, peut-être se corrigera-t-il ; il est intelligent... s'il voulait ! » Deux fois M. Russheim avait fait appeler Daniel pour lui communiquer une idée qui avait traversé son esprit au sujet de la machine qu'achevait le jeune homme ; celui-ci avait été frappé de la transformation qui s'était opérée dans la physionomie de son chef. « Jamais je ne lui ai vu l'air si content, » pensait-il.

Daniel n'était pas heureux, malgré la joie que son succès avait causée à Maisoncelles, malgré sa reconnaissance des nouvelles qui lui arrivaient chaque semaine de la rapide convalescence d'Emma. « Grâce à toi, j'ai pu la mettre à un bon régime, écrivait sa mère ; j'ai payé le médecin et le pharmacien, et le trésor de l'avenir s'est encore enrichi d'une somme assez ronde. M. Russheim est plus généreux que ton petit juif. »

« M. Russheim ne ferait peut-être pas aujourd'hui pour moi ce qu'il a fait il y a six semaines, se disait douloureusement Daniel ; quelqu'un m'en veut parmi les hommes ; on monte les ouvriers contre moi ; je voudrais bien savoir comment. Depuis que je vois quelquefois M. Philippe dans les ateliers, M. Ergott lui-même n'est plus si indulgent à mon égard... Oh ! c'est que le fils du maître est puissant... et puis son père est heureux de le voir travailler... Je serais bien ingrat si je n'en étais pas content aussi... mais je ne sais pourquoi, il ne me plaît pas ; j'ai bien l'air de lui faire le même effet... »

Le directeur hésitait encore ; l'assiduité modeste de Daniel, son extrême adresse, la persévérance de ses efforts, toutes ces qualités qui avaient frappé ses chefs n'avaient subi aucun relâchement. « Ce n'est pas sa faute si les hommes ne sont pas aussi bien pour lui que par le passé... il faut qu'il se soit fait un ennemi. » L'instinct du directeur le conduisait aux mêmes conclusions que Daniel; mais sa perspicacité n'allait pas plus loin, il ne savait pas quelles insinuations malveillantes, quels propos méprisants et amers Philippe Russheim avait laissés tomber devant des hommes prêts à l'aduler et à

1. Suite. — Voy. pages 170, 188, 203, 219, 235, 251, 267, 283, 299, 315, 331, 347, 362, 378 et 394.

servir ses passions bonnes ou mauvaises. « Un jour viendra où M. Philippe sera le maître ici, se disaient les courtisans du soleil levant; il fera bon alors de s'être mis d'avance dans sa confiance. » Une ou deux fois déjà, Philippe s'était aventuré à dire un mot à son père; M. Russheim n'avait pas paru y prêter attention. « Il est si entiché de ce rustre qu'il n'écoute même pas ce que je luis dis, » pensait Philippe Russheim avec humeur. Les rapports qui lui étaient faits sur le *zèle hypocrite* de Daniel accroissaient chaque jour son inimitié jalouse. « Je viendrai bien à bout de m'en débarrasser, » se disait-il.

« Ergott, dit un matin M. Russheim, comme le directeur des ateliers de construction entrait dans son cabinet; Ergott, venez ici, j'ai à vous parler. Fermez cette porte. » Et il désignait du doigt celle qui menait au cabinet de son fils. M. Ergott obéit, et s'assit à côté du bureau, comme Daniel l'avait fait quelques mois auparavant. « Il faut en finir avec cette affaire de Pont-Audemer, dit le maître; voilà une lettre (il cherchait parmi les papiers de sa correspondance du matin), voilà une lettre qui me presse d'expédier les dernières machines, et par-dessus tout le monteur qui doit être chargé d'organiser le tout... Je ne vois pas en ce moment qui nous pourrions envoyer... tous les monteurs capables sont déjà en voyage... »


Philippe Russheim excitait les ouvriers. (P. 412, col. 1.)

Le regard du grand manufacturier interrogeait son directeur. M. Ergott réfléchissait; il semblait hésiter. « Je ne sais pas ce que vous en penseriez, monsieur, dit-il enfin... Le mal, c'est qu'il est bien jeune... presque un enfant... Mais le jeune Calanville est le plus habile de nos monteurs... il n'était pas novice quand il est arrivé ici, et il a beaucoup travaillé depuis lors... Il n'y a jamais eu un mot à dire sur son compte, et les hommes l'aimaient beaucoup... jusqu'à ces derniers temps. Je ne sais ce qui s'est passé... mais les choses ne sont plus si bien...

— Je le sais, moi, ou du moins je le devine... » La voix de M. Russheim était devenue sèche et cassante; il frappait impatiemment de sa règle le bois de son bureau... « Vous avez raison, Ergott, ce jeune homme pourrait peut-être faire notre affaire dans l'Eure. . puisqu'il ne réussit plus ici... Il est bien jeune cependant... et je m'étais chargé de sa carrière...

— Il ne vous quittera pas pour cela, monsieur, reprit le directeur fort étonné; quand il reviendra, les idées, injustes ou non, que les hommes se sont faites sur son compte... se seront assurément évanouies, on ne se souviendra plus de tout cela; il reprendra sa place dans les ateliers... une meilleure place, car il apprendra bien des choses là-bas. . J'ai quelquefois pensé que les hommes lui en voulaient, parce qu'il n'était pas d'ici... ce n'est pas sa faute... cependant.

— Je vous dis que je sais, Ergott, » reprit vivement M. Russheim. Personne ne s'aventurait à l'interroger. « Qu'est-ce qu'il peut savoir? » se demandait le directeur.

M Russheim ne s'y trompait pas, et une nouvelle douleur altérait la satisfaction qu'il avait éprouvée pendant quelques semaines à la vue de l'assiduité inaccoutumée de son fils. La jalousie qui avait échappé à la perspicacité de M. Ergott, aux yeux attristés de Daniel, s'était révélée à l'expérience des hommes du grand industriel. « Philippe en veut à ce pauvre garçon, pensait-il; d'autres ont surpris cette malveillance et s'en servent pour faire du tort à Calanville... Je suivrai l'avis d'Ergott, je l'éloignerai... me reviendra-t-il jamais? »

Une seconde conférence avec le directeur décida le sort du jeune monteur; celui-ci était enfermé dans sa chambre, il travaillait encore; les dernières touches de l'inventeur apportaient au modèle une beauté et une utilité nouvelles. En face de son œuvre se perfectionnant sous ses mains, Daniel oubliait ses tristesses et les perplexités qui depuis quelque temps remplissaient sa vie; à l'atelier, il se sentait poursuivi par une malveillance à laquelle il n'était pas accoutumé, qu'il n'avait pas méritée; dans le petit réduit où il travaillait, le souvenir de ceux qu'il aimait se joignait à la force consolante du travail pour animer son courage; il sifflait en polissant doucement les plaques de cuivre, le bois précieux qui garnissaient son modèle; il allait et venait autour de la table, heureux et confiant. « Je le porterai demain à M. Russheim, » pensait-il. Un coup retentit à la porte. « Entrez, dit le jeune homme sans se déranger. M. Ergott était debout sur le seuil. Daniel poussa une exclamation d'étonnement, et laissa tomber

l'outil qu'il tenait. Le bon directeur ne quittait jamais, le soir, le coin de son feu, ou la terrasse entourée de feuillage qui s'étendait tout le long de sa maison, en vue des montagnes et de la forêt; Mme Ergott tricotait à ses côtés; les enfants jouaient ou lisaient. Daniel avait plus d'une fois été admis dans ce paisible intérieur; il n'avait jamais rencontré un Ergott, dans les rues ou sur les chemins, passé sept heures du soir. Sa première pensée fut une inquiétude. « Qu'y a-t-il, monsieur? » demanda-t-il.

M. Ergott était entré, considérant le joli modèle posé sur la table. « Ah! vous avez fini, dit-il, tant mieux!» puis se retournant vers Daniel: «Ce qu'il y a? rien de grave, et cependant j'en suis un peu fâché, pour moi plutôt que pour vous. M. Russheim a décidé de vous envoyer dans l'Eure, à Pont-Audemer, pour y monter un petit établissement que nous sommes en train d'organiser là-bas; vous aurez toute la responsabilité et aussi tout l'honneur; c'est une grande preuve de confiance qu'il vous donne... c'est la première fois qu'il envoie au loin un bambin comme vous! »

Daniel regardait devant lui stupéfait d'étonnement; depuis qu'il était en Alsace, il avait bien des fois assisté au départ des monteurs chargés d'établir au loin les manufactures nouvelles, dont l'entreprise avait été confiée à M. Russheim; il avait envié leur sort. « Plus tard, bien plus tard, se disait-il, quand j'en saurai assez, je demanderai à faire aussi un voyage, à mettre la main à une œuvre que je pourrai mener tout entière à bien, dans tous ses détails. Quel intérêt on doit y prendre, comme le succès doit tenir au cœur! Il faut inspirer beaucoup de confiance aux chefs pour en venir là... je tâcherai d'y arriver... »



J'ai à vous parler. (P. 412, col. 1.)

« A Pont-Audemer, tout seul! monsieur? répéta-t-il.

— Tout seul, bien entendu... Pensez-vous que nous envoyions des bonnes avec nos monteurs? Et ce n'est pas bien loin de chez vous... Quand vous aurez fini, avant de revenir... vous pourriez peut-être aller embrasser votre mère... Mais vous ne bougerez pas tant qu'il y aura un écrou à serrer et un clou à poser, ajouta vivement le directeur... Si je ne me croyais pas sûr de votre conscience... »

Un regard du jeune homme répondit seul. M. Ergott expliquait les conditions de gages et d'installation, les précautions à prendre pour s'assurer des ouvriers entendus, les difficultés qu'on éprouvait souvent à les conserver... « Vous aurez moins de peine qu'un autre; vous connaissez les habitudes du pays; vous êtes Normand? » dit-il. Daniel sourit. « Je suis de Maisoncelles, et depuis l'âge de dix ans je n'ai pas quitté mon village, jusqu'au moment où je suis venu ici; mais je n'ai pas

crainte de manquer d'ouvriers, il y en a beaucoup d'adroits et d'intelligents dans nos régions ; je m'adresserais au besoin aux mécaniciens qu'employait mon père... Quand devrai-je partir, monsieur? »

Une nuance de perplexité perçait dans la réponse du directeur.

« Je ne sais pas pourquoi M. Russheim est si pressé, car les dernières machines ne sont pas encore parties, et elles ne voyageront pas aussi vite que vous ; mais il désire que vous vous mettiez en route après-demain... C'est pourquoi je suis venu vous prévenir ce soir... à la grande indignation de mes enfants. Marthe assurait que je pouvais bien vous envoyer chercher, et que vous étiez toujours bien aise de venir à la maison.

— Marthe a raison, monsieur, répondit Daniel ; mais ses regards restaient distraits. Combien de temps durera mon absence? demanda-t-il.

— Comment voulez-vous que je le sache? et M. Ergott se dirigeait vers la porte avec un mouvement d'impatience. Peut-être deux mois, peut-être six... peut-être plus longtemps... Nous avons bien des monteurs qui ne sont jamais revenus... On nous en a débauché plus d'un dans votre Normandie ; il paraît que la fabrique en est meilleure ici...

— Je reviendrai, monsieur, je reviendrai. Je dois tout à M. Russheim ; je ne le quitterai pas, » insistait Daniel.

Le vieux directeur secouait la tête. « Attendez d'être mis à l'épreuve, » répéta-t-il.

Le lendemain matin, Daniel portant ses dessins, accompagné de deux ouvriers chargés de son modèle, entra dans le cabinet du grand industriel. M. Russheim était seul, la tête appuyée sur sa main ; il paraissait absorbé dans ses pensées.

Lorsque les porteurs se furent retirés, et toujours sans parler, il examina attentivement la petite machine.

« Je l'essayerai de suite, dit-il enfin, demain ; c'est trop tôt, vous ne la verrez pas à l'œuvre. Ergott vous dira si elle réussit ; il vous écrira, car vous aurez des avis et des directions à lui demander. N'oubliez pas surtout que vous êtes chargé en partie de la réputation de la maison, ajouta-t-il en souriant, et en appuyant la main sur l'épaule du jeune homme. Je vous confie donc mon nom, faites-lui honneur. Que personne n'ait à se plaindre de vous, ni de votre travail. »

Daniel était ému ; il regardait son chef ; la reconnaissance et le dévouement se lisaient dans ses yeux.

« Je vous remercie bien, monsieur, dit-il simplement.

— Et quand vous reviendrez, si vous revenez, reprit M. Russheim, nous vous traiterons comme un homme de confiance... Je compte que vous l'aurez mérité. J'ai toujours eu de l'amitié pour vous, mon enfant ; j'ai quelque peine à me séparer de vous... »

Daniel sortit les yeux humides du cabinet de son chef. « Il avait l'air de me dire adieu pour longtemps, pour tout à fait, pensait-il... « Si vous revenez !... » Et M. Ergott m'a dit la même chose... Pourquoi ne reviendrais-je pas? Je suis bien à l'abri des tentations. Qui est-ce qui voudrait d'un garçon qui vient d'avoir vingt-deux ans?... »

A suivre. Mme DE WITT, née GUIZOT.



LES ALLURES DU CHEVAL

A notre époque, tout ce qui parle du cheval a la propriété d'intéresser non-seulement les artistes, mais encore ceux qui s'occupent de physiologie: nous pensons donc être agréables à nos lecteurs en leur signalant un travail récent qui s'y rapporte et pour lequel il vient d'arriver d'Amérique de précieux documents. Un photographe de San Francisco, M. Muybridge, voulant représenter le mécanisme des mouvements rapides de l'allure du galop, s'est donné comme but d'arriver à fixer photographiquement l'image des positions qu'occupent successivement les membres d'un cheval évoluant avec une vitesse de 20 mètres à la seconde. Il est évident qu'à l'inspection des silhouettes présentées par l'opérateur, on aurait le droit de se montrer incrédule, si la véracité de l'expérience ne nous était sérieusement affirmée ; elle a été mathématiquement conduite et c'est le résultat d'une reproduction instantanée obtenue au moyen de l'électricité appliquée à la photographie. Un certain nombre d'objectifs sont placés en ligne, faisant face à la piste sur laquelle doit passer le cheval dont on veut constater graphiquement l'allure. L'animal lui-même brise un réticule numéroté et actionne successivement chaque chambre noire qui s'ouvre et se referme pendant un millième de seconde, par le fait de son passage devant l'appareil.

Pour les chevaux attelés à des voitures légères, au pas et au trot, une des roues agit électriquement sur chaque objectif, décidant et interrompant le courant.

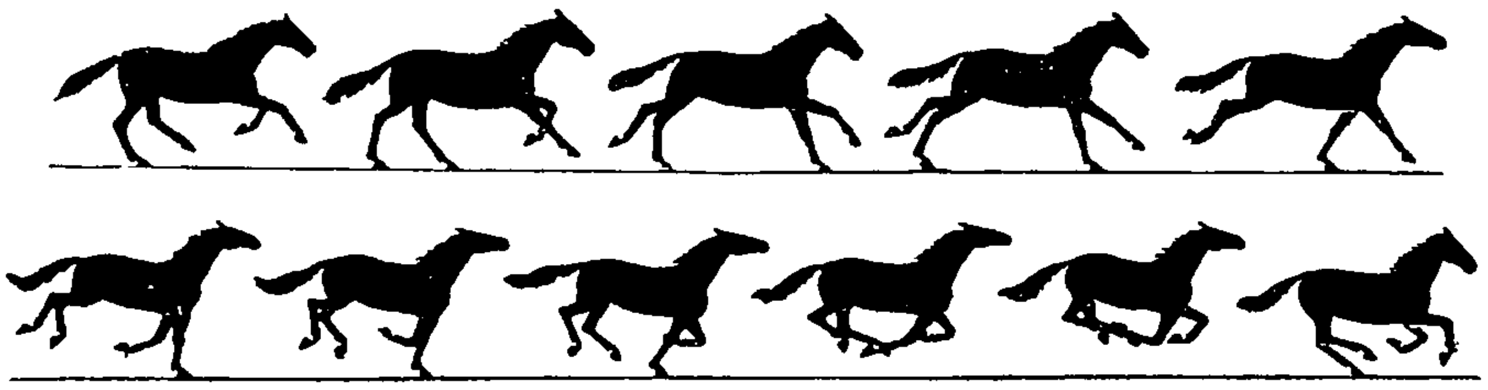
Dans l'allure très-vive, dont nous offrons la repré-

sentation comme étant la constatation du fait le plus extraordinaire de l'expérience, nous avons tenu à conserver l'exactitude *fac-simile* des contours; ce galop est complet avec onze figures donnant les différentes phases au moyen desquelles la progression du cheval s'opère à la vitesse de 1142 mètres par minute.

Quelque extraordinaire que paraîtra la collection de ces mouvements aux artistes qui voudraient les étudier sérieusement, nous tenons à constater la véracité des poses successives de cette vive allure; c'est dans ce but que nous avons cherché à donner l'apparence de la vie réelle à toutes ces figures en les espaçant d'une façon convenable et en les plaçant dans l'instrument bien connu dit Zootrope. Tout le monde sait que cet animateur, dont nous donnons la figure[1], est une espèce de boîte cylindrique percée, à égale distance, de petites fenêtres verticales; le fond, ou base horizontale, reçoit un pivot qui lui permet de tourner très-librement sur son pied.

Cet ingénieux instrument de physique amusante est fabriqué d'après le principe du Phénakisticope (des deux mots grecs : *Phenakisticos*, qui trompe l'œil, et *scopeo*, voir), appareil d'optique dont la construction repose sur le phénomène de la persistance des impressions que les images des objets produisent sur la rétine. Si l'on met en mouvement le disque, on croit voir chacune des images s'animer et accomplir l'action entière, avec une vitesse qui dépend de celle de la rotation imprimée à tout le système. Dans le cas qui nous occupe, on a remplacé le disque vertical, inventé par le physicien Plateau, par le Zootrope (de *zôon*, animal, et de *tropo*, tourne); les ouvertures sont au-dessus des animaux dont la succession, dessinée sur une bande reposant au fond, s'appuie sur la concavité inférieure. Nos petites silhouettes, qui constituent le galop par les mouvements successifs qui le composent, sont la traduction animée des instantanées photographiques de M. Muybridge, obtenues par le procédé expliqué plus haut. Par l'effet du mouvement imprimé au cylindre, les impressions que la rétine recevra de l'image dans ses diverses positions seront distinctes, parcequ'elles sont dues à la lumière qui traverse successivement chacune des petites fenêtres séparées par des intervalles opaques; elles viennent, l'une après l'autre, passer devant l'œil. On aura par cette suite d'impressions intermittentes une notion plus exacte de la forme de l'image que si les figures successives s'étaient superposées.

On est resté longtemps stationnaire pour tout ce qui avait rapport à la représentation des animaux; l'usage résumait la vitalité du mouvement dans quelques positions des membres, la routine obligeait les artistes à se tenir dans les limites de cette animation restreinte. Aujourd'hui le progrès dans ce genre est à signaler, on est même arrivé à noter mathématiquement les allures, et, tout dernièrement encore, le docteur Marey, dans une conférence à la Sorbonne, entretenait ses auditeurs d'expériences faites sur les allures du cheval. Ce savant physiologiste, qui est parvenu à circonscrire le rythme des foulées dans une notation graphique, affirmait que les artistes, qui de nos jours font de si louables efforts pour la représentation correcte du cheval, pouvaient tirer un grand parti de ce procédé, donnant le double avantage de figurer les allures avec exactitude et de nombreuses variations de contours; ce serait une grande ressource pour faire vrai; car l'imperfection dans l'art ne tient pas seulement aux erreurs qui peuvent être commises, mais bien souvent un artiste, lorsqu'il connaît une attitude qui lui paraît exacte, la répète avec une monotonie regrettable.



Allures du cheval au galop. (P. 415, col. 1.)

Pour ne pas prendre un exemple trop loin de nous, les Van der Meulen, les Carle Vernet, etc, dans des tableaux d'un très-grand mérite, ne faussaient-ils pas perpétuellement la vérité lorsqu'ils faisaient galoper les chevaux, dans les chasses ou les batailles? L'animal s'enlevait vivement avec les membres antérieurs également fléchis; l'arrière-train, très-incliné, tenant encore au sol, avait ses deux jambes qui pressaient d'un même effort, par le bout des pinces, le terrain qu'elles allaient quitter. Il a fallu une grande résolution à l'artiste qui le premier a rompu avec cette routine nous venant des anciens, et qui se rapprochait du cabrer et du saut, mais était absolument insuffisante pour l'action qu'on voulait exprimer.

On pouvait, jusqu'à présent, arguer de la difficulté de constater une allure vive et relevée, par l'ana-

1. Cette figure et celle de la page suivante sont empruntées à l'*Illustration* qui vend dans ses bureaux le zootrope et les allures animées qui font le sujet de notre article.

lyse ; après les récentes expériences dont nous inscrivons les résultats, il n'est plus permis de douter. Désormais on peut indiquer avec certitude, à l'artiste, les limites dans lesquelles son imagination choisira la vérité.

Il est utile de placer ici quelques mots explicatifs, à propos du galop que notre planche reproduit ; disons d'abord qu'il y a trois sortes de galop : l'*ordinaire*, le *rassemblé* et celui de *course*.

Dans le galop ordinaire, ou à trois temps, le cheval s'enlève des membres antérieurs et se projette en avant par la détente des jarrets ; les membres postérieurs s'engagent sous la masse. Le cheval est dit galoper *à droite*, lorsque le pied droit de devant laisse l'empreinte de sa foulée en avant de son voisin de gauche. Si le contraire a lieu, il est dit galoper *à gauche*. Au galop en trois temps à droite, le cheval redresse le cou et la tête pour soulager son avant-main, qu'il soulève en commençant par lever le membre gauche ; celui-ci reste légèrement fléchi, pendant que le droit s'étend, afin d'entamer l'espace en avant. Quoique notre planche représente un animal lancé à toute vitesse, nous trouvons l'application de ce que nous venons de dire dans la première silhouette de gauche.

La masse est mise en mouvement par les membres postérieurs engagés sous le centre de gravité ; dans le cas qui nous occupe, c'est la jambe gauche de derrière qui arrive d'abord à terre, et y fait entendre la première battue ; la seconde est frappée par sa voisine et le pied gauche de devant qui portent ensemble (base diagonale gauche), c'est la troisième silhouette ; enfin, la troisième battue est marquée par le pied droit sur lequel le cheval galope. La première figure de la deuxième bande nous en donne le dessin : nous voyons l'animal s'inclinant sur ce ressort qui projette son corps en avant et quitter la terre pour recommencer de nouvelles foulées après ce temps de suspension. La première battue du pas suivant est faite par le membre postérieur gauche, c'est ce que figure le dernier petit cheval de la seconde bande.

Cette foulée, pour le galop rapide, se marque bien en avant de la dernière trace du pied antérieur droit, dont l'effort a déterminé la suspension des quatre membres ; moins cet effort est grand et plus les battues se rapprochent.

Dans le petit galop, le pied de derrière gagne très-peu de terrain, et vient se placer en arrière de son opposé diagonalement, qui a déterminé le côté de l'allure.

Dans le galop à *quatre temps*, le cheval, rassemblé, allégé du devant au détriment de la croupe, a un travail plus relevé ; les membres font entendre quatre battues, et gagnent peu de terrain. L'allure est raccourcie , c'est le résultat du dressage.

La *course* se compose de bonds, dans lesquels la succession des foulées, sous la masse, s'opère très-rapidement et presque simultanément par paires. On peut se rendre compte de l'espace parcouru en consultant les empreintes sur le sol, lesquelles ne sont jamais sur la même perpendiculaire à la trace du plan médian du cheval.



Le zootrope. (P. 415, col. 1.)

J'ai dit que les pieds tombaient presque en même temps par paires, mais chacun précède son voisin du côté sur lequel se dessine l'allure. Les membres ne marquant que deux battues, un peu traînées, semblent rebondir sur leurs foulées, et la masse entre en suspension.

Plus la détente a été vigoureuse et plus le pas de galop de course s'allongera, surtout si le corps a été projeté horizontalement.

L'ancien terme usité de *ventre à terre*, pour rendre le paroxysme du développement de cette allure, exprime d'une façon très-juste l'acte de détente, quand les membres sont le plus allongés en sens inverse ; car, dans cette position, le cheval est le plus près du sol ; c'est donc une erreur, en le représentant ainsi, de l'isoler trop du terrain, ce qui l'éloignerait du point de résistance vers lequel il tend à rebondir.

Il resterait encore beaucoup à dire pour résoudre à fond l'importante question des allures en passant par les périodes successives de celles qui expriment la grande vitesse ; nous ne pousserons pas plus loin pour le moment, mais nous pensons que ce serait un grand pas de fait que d'amener l'artiste à réagir contre l'habitude des contours erronés, dont on a si souvent abusé sous prétexte de *vraisemblance*. Nous affirmons que, pour que celle-ci soit absolue, il est inutile de la chercher en dehors de la vérité ; c'est le goût du dessinateur qui lui fera choisir la personnification la plus vraisemblable de l'action à reproduire, lorsqu'il sera bien pénétré des attitudes qui la circonscrivent réellement.

Colonel DUHOUSSET.

TABLE DES MATIÈRES

FIN DE LA TABLE DES MATIERES

PARIS — IMPRIMERIE EMILE MARTINET, RUE MIGNON, 2

N° 315

14 DÉCEMBRE 1878

LE JOURNAL DE LA JEUNESSE

NOUVEAU RECUEIL HEBDOMADAIRE

ILLUSTRÉ

PRIX DU NUMÉRO
40 CENTIMES

PRIX DE L'ABONNEMENT POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS

Un an (2 volumes), **20** fr. — Six mois (1 volume), **10** fr.

Les abonnements ne se prennent que pour un an ou six mois du 1er juin et du 1er décembre.

IL PARAIT UN NUMÉRO PAR SEMAINE

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

PARIS. — BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND W. C.

PARIS. — IMPRIMERIE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2

N° 316

21 DÉCEMBRE 1878

LE JOURNAL

DE LA

JEUNESSE

NOUVEAU RECUEIL HEBDOMADAIRE

ILLUSTRÉ

PRIX DU NUMÉRO

40 CENTIMES

PRIX DE L'ABONNEMENT POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS

Un an (2 volumes). **20** fr. — Six mois (1 volume). **10** fr.

Les abonnements ne se prennent que pour un an ou six mois du 1er juin et du 1er décembre.

IL PARAIT UN NUMÉRO PAR SEMAINE

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

PARIS. — BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND W. C.

Format in-18 jésus

BIBLIOTHÈQUE DES MERVEILLES

PUBLIÉE

SOUS LA DIRECTION DE M. ÉDOUARD CHARTON

Chaque volume broché : 2 fr. 25 c.

LA RELIURE EN PERCALINE BLEUE, TRANCHES ROUGES, SE PAYE EN SUS, 1 FR. 25 C.

LES SEPT MERVEILLES DU MONDE

Par AUGÉ DE LASSUS

1 volume illustré de 21 vignettes

LA MIGRATION DES OISEAUX

Par De BRÉVANS

1 volume illustré de 89 vignettes

LA MUSIQUE

Par C. COLOMB

1 volume illustré de 119 vignettes

LE TÉLÉPHONE ET LE PHONOGRAPHE

Par le Comte DU MONCEL

1 volume illustré de 74 figures

LE PATRIOTISME

Par C. LACOMBE

1 volume illustré de 3 héliogravures

BIBLIOTHÈQUE ROSE ILLUSTRÉE

POUR LES ENFANTS ET POUR LES ADOLESCENTS

Le volume broché : 2 fr. 25 c.

LA RELIURE EN PERCALINE ROUGE SE PAYE EN SUS, TRANCHES JASPÉES, 1 FR.; TRANCHES DORÉES, 1 FR. 25 C.

DERNIER JOURNAL

Par LIVINGSTONE

1 volume contenant 16 vignettes et 1 carte

HISTOIRE D'UNE GRAND'MÈRE ET DE SON PETIT-FILS

Par Mme J. MARCEL

1 volume illustré de vignettes

LA MAISON MODÈLE

Par Mlle M. MARÉCHAL

1 volume illustré de 42 vignettes

LES VACANCES D'ÉLISABETH

Par Mlle De MARTIGNAT

1 volume illustré de 46 vignettes

LE FILS DU MAQUIGNON

Par Mme la Vicomtesse De PITRAY

1 volume illustré de 65 vignettes

LE SECRET DE LAURENT

Par Mme De STOLZ

1 volume illustré de 32 vignettes

EN QUARANTAINE

Par Mme De WITT

1 volume illustré de 48 vignettes

PARIS. — IMPRIMERIE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2

N° 317 28 DÉCEMBRE 1878

LE JOURNAL DE LA JEUNESSE

NOUVEAU RECUEIL HEBDOMADAIRE

ILLUSTRÉ

PRIX DU NUMÉRO

40 CENTIMES

PRIX DE L'ABONNEMENT POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS

Un an (2 volumes), **20** fr. — Six mois (1 volume), **10** fr.

Les abonnements ne se prennent que pour un an ou six mois du 1er juin et du 1er décembre.

IL PARAIT UN NUMÉRO PAR SEMAINE

LIBRAIRIE HACHETTE ET CIE

PARIS. — BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND W. C.

LE

TOUR DU MONDE

NOUVEAU JOURNAL DES VOYAGES

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION DE M. ÉDOUARD CHARTON

ET TRÈS-RICHEMENT ILLUSTRÉ PAR NOS PLUS CÉLÈBRES ARTISTES

ANNÉE 1878

Elle contient les Voyages

De M. Wiener, au Pérou; de M. de Corbigny, à Hué; du capitaine Chapman, dans l'Asie centrale; de M. André, dans l'Amérique équinoxiale; de M. de Lamothe, au Canada et à la Rivière Rouge; de M. Raffray, sur la côte du Zanguebar; de M. H. Belle, en Grèce; de M. F. de Mély, dans la Russie méridionale; de M. H.-M. Stanley, à travers l'Afrique; du capitaine Nares, à la mer Polaire; de M. de Coster, à Amsterdam; de Mme X***, au Pays des diamants; de M. Pinart, à l'Ile de Pâques; du Dr Testevuide, à l'Ile de Chio, et de M. Marche, au Gabon.

Est illustrée de 500 gravures sur bois

DESSINÉES PAR

A. DE BAR — BARCLAY — É. BAYARD — PH. BENOIST — BELLE — CATENACCI — CHAPUIS — C. DELORT — A. DEROY
A. DUPUY — DOSSO — A. FAGUET — A. FERDINANDUS — FORMANT — E. GUILLAUME — GOUTZWILLER — HUBERT-CLERGET — P. KAUFFMANN
LAFOSSE — D. LANCELOT — J. LAVÉE — D. MAILLART — A. MATHIEU — RIOU — A. RIXENS
E. RONJAT — F. SCHRADER — P. SELLIER — F. SORRIEU — TAYLOR — E. THÉROND — VALNAY
VARÉ — TH. WEBER — S. VUILLIER

Et renferme 27 cartes ou plans

Prix de l'année 1878, brochée en un ou deux volumes, 25 francs.

La reliure en percaline se paye en sus : En un volume, 3 fr. — En deux volumes, 4 fr.
La demi-reliure chagrin, tranches dorées : En un volume, 6 fr. — En deux volumes, 10 fr.
La demi-rel. chag., tranc. rouges semées d'or : En un volume, 7 fr. — En deux volumes, 12 fr.

LES DIX-NEUF PREMIÈRES ANNÉES SONT EN VENTE

Les années 1870 et 1871 ne formant ensemble qu'un seul volume, la collection comprend actuellement 18 volumes qui contiennent 300 voyages, plus de 10,000 gravures, 380 cartes ou plans, et se vendent chacun le même prix que l'année ci-dessus annoncée.

A TRAVERS

LE CONTINENT MYSTÉRIEUX

OU

LES SOURCES DU NIL

LES GRANDS LACS DE L'AFRIQUE ÉQUATORIALE

LE FLEUVE DE LIVINGSTONE ET L'OCÉAN ATLANTIQUE

PAR H. M. STANLEY

Ouvrage traduit de l'anglais avec l'autorisation de l'auteur

PAR MADAME H. LOREAU

ILLUSTRÉ DE 150 GRAVURES ET ACCOMPAGNÉ DE 9 CARTES

Deux beaux volumes in-8° raisin, brochés : 20 fr. — Reliés dos en chagrin, plats en toile, tranches dorées : 28 fr.

NOUVELLE COLLECTION IN-8

A L'USAGE DE LA JEUNESSE

A 5 fr. le volume broché. — Cartonné en percaline à biseaux, tranches dorées, 8 fr.

MONTLUC LE ROUGE

DEUXIÈME ET DERNIÈRE PARTIE

Par ALFRED ASSOLLANT

Un volume illustré de 44 gravures dessinées sur bois par SAHIB

LES PILOTES D'ANGO

Par LÉON CAHUN

Un volume illustré de 45 gravures dessinées sur bois par SAHIB

L'HÉRITIÈRE DE VAUCLAIN

Par Mme COLOMB

Un volume illustré de 104 gravures dessinées sur bois par C. DELORT

MŒURS ET CARACTÈRES DES PEUPLES

(EUROPE, AFRIQUE)

Par RICHARD CORTAMBERT

Un volume illustré de 60 gravures dessinées sur bois

GRANDCŒUR

Par Mlle ZÉNAÏDE FLEURIOT

Un volume illustré de 45 gravures dessinées sur bois par C. DELORT

LE NEVEU DE L'ONCLE PLACIDE

DEUXIÈME PARTIE : A LA RECHERCHE DE L'HÉRITAGE

Par J. GIRARDIN

Un volume illustré de 98 gravures dessinées sur bois par A. MARIE

COUSINE MARIE

Par Mlle JULIE GOURAUD

Un volume illustré de 36 gravures sur bois par A. MARIE

LE CHARMEUR DE SERPENTS

Par LOUIS ROUSSELET

Un volume illustré de 68 gravures dessinées sur bois par A. MARIE

PARIS. — IMPRIMERIE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2

N° 318 — 4 JANVIER 1879

LE JOURNAL
DE LA
JEUNESSE

NOUVEAU RECUEIL HEBDOMADAIRE

ILLUSTRÉ

PRIX DU NUMÉRO

40 CENTIMES

PRIX DE L'ABONNEMENT POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS

Un an (2 volumes). **20** fr. — Six mois (1 volume). **10** fr.

Les abonnements ne se prennent que pour un an ou six mois du 1er juin et du 1er décembre.

IL PARAIT UN NUMÉRO PAR SEMAINE

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

PARIS. — BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND W. C.

Ch. Rossigneux inv. — C. Laplante sc.

Le Gérant : R. Fourret

Format in-18 jésus

BIBLIOTHÈQUE DES MERVEILLES

PUBLIÉE

SOUS LA DIRECTION DE M. ÉDOUARD CHARTON

Chaque volume broché : 2 fr. 25 c.

LA RELIURE EN PERCALINE BLEUE, TRANCHES ROUGES, SE PAYE EN SUS, 1 FR. 25 C.

LES SEPT MERVEILLES DU MONDE

Par AUGÉ DE LASSUS

1 volume illustré de 21 vignettes

LA MIGRATION DES OISEAUX

Par De BRÉVANS

1 volume illustré de 89 vignettes

LE TÉLÉPHONE ET LE PHONOGRAPHE

Par le Comte DU MONCEL

1 volume illustré de 74 figures

LA MUSIQUE

Par C. COLOMB

1 volume illustré de 119 vignettes

BIBLIOTHÈQUE ROSE ILLUSTRÉE

POUR LES ENFANTS ET POUR LES ADOLESCENTS

Le volume broché : 2 fr. 25 c.

LA RELIURE EN PERCALINE ROUGE SE PAYE EN SUS, TRANCHES JASPÉES, 1 FR.; TRANCHES DORÉES, 1 FR. 25 C.

DERNIER JOURNAL

Par LIVINGSTONE

1 volume contenant 16 vignettes et 1 carte

HISTOIRE D'UNE GRAND'MÈRE ET DE SON PETIT-FILS

Par Mme J. MARCEL

1 volume illustré de 36 vignettes

LA MAISON MODÈLE

Par Mlle M. MARÉCHAL

1 volume illustré de 42 vignettes

LES VACANCES D'ÉLISABETH

Par Mlle De MARTIGNAT

1 volume illustré de 46 vignettes

LE FILS DU MAQUIGNON

Par Mme la Vicomtesse De PITRAY

1 volume illustré de 65 vignettes

LE SECRET DE LAURENT

Par Mme De STOLZ

1 volume illustré de 32 vignettes

EN QUARANTAINE

Par Mme De WITT

1 volume illustré de 48 vignettes

PARIS. — IMPRIMERIE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2.

N° 319

11 JANVIER 1879

LE JOURNAL DE LA JEUNESSE

NOUVEAU RECUEIL HEBDOMADAIRE

ILLUSTRÉ

PRIX DU NUMÉRO

40 CENTIMES

PRIX DE L'ABONNEMENT POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS

Un an (2 volumes), **20** fr. — Six mois (1 volume), **10** fr.

Les abonnements ne se prennent que pour un an ou six mois du 1er juin et du 1er décembre.

IL PARAIT UN NUMÉRO PAR SEMAINE

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

PARIS. — BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND W. C.

ROSSIGNEUX, INV.

LAPLANTE SC.

Ceux de nos lecteurs qui voudraient s'appliquer à chercher la solution des problèmes sont prévenus qu'ils auro à adresser, *dans les huit jours*, leurs réponses affranchies (*Lettres* ou *Cartes postales*) à

Monsieur le Secrétaire de la Rédaction du *JOURNAL DE LA JEUNESSE*, 79, Boulevard Saint-Germain, Paris.

Les noms des auteurs des solutions sont publiés.

PROBLÈMES ET QUESTIONS

PROBLÈMES CHIFFRÉS.

*** 10 *** X238451 *** 90 *** 15 *** X0340660 *** 067 *** 04780 *** 9546 *** 65 *** 60Y7S0Z0 *** 54400 ***

PROBLÈMES POINTÉS

(CHIFFRE DE STERNE.)

N° 1. — C**** q** m***** d* c*** *** d*** l'i******** m***** d* d*** *** d*** l* p*********

N° 2. — L* p******** m****** l* b***** a*-d***** d* l'e*********; l* c************ a m** l'e********* a*-d***** d* l* b*****

N° 3. — C****q** s* l***** t****** ****p** l* c***** e* p**** l* p****, e* l* p***** r******* à c**** q** l* r****

N° 4. — L'h**** g******* m** s*** s** p**** c* q*'i* d****, s** s** c**** c* q*'i* r** ***

N° 5. — L'e******** n* s'e* v* q** p*** l****** e***** l* m***

N° 6. — L* c***** e** l'a** d* l'A** ** e* l'a******** d* s** e******

N° 7. — S* l* f****** n* d**** p** d'e*****, e*** f*** d* m**** q** c** *** n*** e* p****

N° 8. — L* p****** d* l* c******* n*** ô** c**** d'ê*** v******* t*** ** d** t***-b***** c*****

N° 9. — N*** o******* a******* n** f*****, l*****'e**** n* s*** s*** q** d* n***

N° 10. — A******* s*** r****, r**** p*****

Communications : Marguerite Destremx (Alais, Gard), n° 1. — Francine et Robert Le Mareschal (Rouen), n° 2. — Une plume d'oie, n° 3. — Indolente et Linotte (Alais, Gard), n° 4. — La Girouette du château d'A., n° 5. — Carina (Florence), n° 6. — Bleuette des bords de l'Ilfovetu, n° 7. — Ben Z., n° 8. — Deux Chimpanzés, n° 9. — Alice Faye (Tours), n° 10.

PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES.

CONSONNES.

N° 1.

C'*st — c — ptt — rmr — d — tnt d'*rgl — *nfl — q — sffl — pr — ss — vrs — pr — s — prs — sffl — tt — mr tr — ds — fx — ps — d — s — ms — trgq — tmb — d — cht — *n — cht — ** — trn — *cdmq

Communication : Ma sœur et moi

N° 2

Mnbvg*ncr*stslndsfnjprs*tds*r mxqbrdntlchmnj **psslsprmrs*pn

Communication : Une Nichée de Linottes du parc de Versailles.

VOYELLES.

N° 1

*'oi*eau — *'e* — *a — *a — *eui* *e — *o**e — *e — *œu* — *'é*ei** — *a* — *'e** — *'*i*e* — *e*i* — oi*eau — *ie** — *u* — *a — *o**e — **a**e* — *ua** — *'a***e — *e* a — *e**

Communication : France et Ouistiti

N° 2.

*e — *o*** — *é — *e — *a — *ou* *e — à — *a — *ou**e — e** — *e**u — *'e***i* — *e*ou**e — au — *ie* — *o** — i* — e** — *e**e**u

Communication : Marguerite, Élisabeth, Marie, Jeanne.

CONSONNES ET VOYELLES.

N° 1.

*e*r*u* — c*l*i — *u* — p*s*è*e — *n — *e — *o*d* — u* — j*l* — b*i* — d*n* — u* — v*l*o* — t*u* — a*p *è* — p*t*t — *a*i*l*n — *e*i*e — *o*r*e — *s*e* — f*c*n*e — *u*i*

Communication : Raoul Digard.

N° 2.

I* — n'*s* — p*i*t — *e — *i — *e*l* — c*o*e — *u'*i*é*e*t — *e* s*s — *n — *e — *l*s*

Communication : France et Ouistiti.

LA VERSIFICATION FRANÇAISE

O gracieuse lune, déjà s'achève un an, qu'ici, dans ces lieux où je rêve, sur ces mêmes coteaux, je m'en souviens, plein d'ennui, je venais te contempler, et, comme aujourd'hui belle, toi, tu baignais la forêt tout entière de tes flots; mais, à moi, ton visage ne m'offrait sa lumière, à travers le voile de mes pleurs, que tremblante, car ma vie aux douleurs était vouée et triste.

Communication : La Bête du Gévaudan.

VERS A TERMINER

L'AMITIÉ.

Sur terre toute——
A sa part do——
Toute épine a sa——
Toute nuit son——

Pour le pré Dieu fit l'——
Pour le champ la——
Pour l'air l'aigle——
Pour le nid le——

Tout arbre a sa——
Toute abeille son——
Toute onde son——
Toute tombe son——

Dans ce monde où tout——
Vers un centre——
La fleur est pour l——
Et l'ami pour le——

Communication : La Girouette du château d'A (Cantal).

LES USAGES MONDAINS.

Qu'appelait-on les *Muscadins* et les *Petits-Maîtres?*

Communications : Églantine, Marguerite, Julius et Petrus (Rochefort-sur-Mer). — Une Abonnée d'Orléans.

LE LANGAGE FRANÇAIS.

Quelle est l'origine des locutions suivantes :

N° 1. — *Chercher noise.*

N° 2. — *Ferrer la mule.*

N° 3. — *Il a laissé ses houzeaux.*

Communications : Une Abonnée d'Orléans, n° 1. — Une Abonnée nantaise, n° 2. — Marguerite, Élisabeth, Jeanne, n° 3

LES ANAGRAMMES.

Marquant l'étonnement, la joie et la douleur,
Quand je suis renversé, j'indique la frayeur.

Communication : A. Esselin.

LES MOYENS MNÉMONIQUES.

Quelles sont les huit peuplades sibériennes qui, par leurs initiales, forment le mot :

KALMOUKS.

Communication : Charlotte, Bathilde et Pauline Chabrier (Paris).

LES CURIOSITÉS.

Nº 1. — Quelle est l'origine du régiment dit des *Portes-Cocheres?*

Nº 2. — Quelle est l'origine des Bourses de Commerce?

Nº 3. — D'où vient le nom de conspiration de l'*Épingle noire?*

Nº 4. — Si je n'étais pas roi, je me fâcherais.

Nº 5. — Si je n'étais pas en colère, je te frapperais.

Nº 6. — Quels sont les généraux romains qui avaient ces mots de ralliement : « Le Dieu Lare; Apollon Delphique ; Vénus mère? »

Nº 7. — Quelle est l'origine du nom des *Chevaliers de la Table ronde?*

Nº 8. — Mon enfant, ne passez jamais derrière un cheval sans laisser entre lui et vous l'intervalle nécessaire pour que vous ne soyez point blessé; cela ne vous fera pas faire une demi-lieue de plus dans votre vie.

MARCHE DU CAVALIER

de	bri	dit	rri	comme	so	geno	nom
que	ble	ma	llant	on	te	une	mme
n'est	front	ce	ance	le	qu'à	le	ux
et	san	il	mère	dont	bal	no	lampe
le	qu'un	doux	ce	ô	qu'on	toi	se
puis	que	de	toi	fait	re	de	ne
jouet	rber	tes	père	pè	il	il	do
sous	ta	re	cou	pieds	qu'a	mon	verme

Communication : Tircis Vieux-Bois (Montvert).

Nº 9. — Tout jeune que je suis, je me sens assez fort pour porter l'épée.

Nº 10. — Quel est le premier souverain qui prit le titre de Majesté?

Nº 11. — Quelle est la patronne de l'Alsace?

Nº 12. — Nous les aurons, quand même ils seraient pendus aux nues.

Nº 13. — Ah! que n'ai-je douze hommes comme saint Jérôme et saint Augustin!

— Dieu n'en a envoyé que deux, et vous en voulez douze.

Nº 14. — La mer, aussi bien que l'air, est chose libre et commune à tous, et une nation particulière n'y peut prétendre droit à l'exclusion des autres, sans violer les droits de la nature et de l'usage public.

Nº 15. — Tant mieux, nous combattrons à l'ombre.

Communications : Raoul Digard, nº 1 — Francine et Robert le Mareschal (Rouen), nº 2. — Deux Alouettes, nºs 3 à 6. — La Thymélée des Landes, nº 7. — Carmen, nº 8. — La petite Hirondelle du Lys, nº 9 — Marguerite, Élisabeth, Jeanne (Viry), nº 10. — Comtesse Marie Nemes (Vienne, Autriche), nº 11 — Une Abonnée mantaise, nºs 12, 13 — Paul et Angélie de L., nºs 14, 15.

LES SYNONYMES.

Un proverbe de trois mots :

Reçu. — Coutume. — Gravure. — Sommeiller. — Eau. — Epée. — Foudre. — Péril. — Langue. — Rien. — Air.

Communication : Marguerite et Louise Lapoire (Roanne).

LES CONTRAIRES.

Un proverbe de quatre mots :

Paresseux. — Obscur. — Étroit. — Trouve. — Amusement. — Misère. — Calme. — Rien. — Bas. — Léger. — Difficile. — Utile. — Dispos. — Entrer.

Communication : Paul et Léon Goursat (Angoulême).

LES MOTS DÉCOMPOSÉS.

Quel est le prénom avec lequel on peut former les mots suivants :

Maitre. — Regret. — Mare. — Are. — Mère. — Mer. — Guêtre. — Rat. — Art. — Métrage. — Marie. — Muet. — Tuer, etc.

Communication : Une Nichée de Linottes du parc de Versailles.

LES ACROSTICHES.

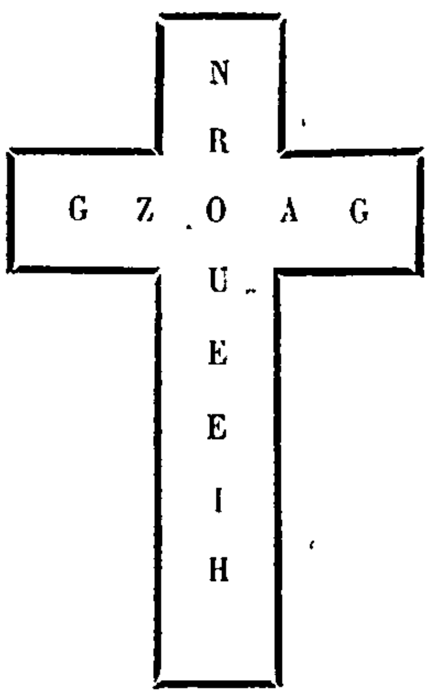
Les huit lettres initiales et les huit lettres finales forment les noms de deux conquérants :

* A B O *
* L I D *
* R I A *
* P A L *
* O Y E *
* M A I *
* M E G *
* E R O *

Communication : Hiren (Belgique).

LA CROIX.

Deux prénoms masculins, le premier de huit lettres, le second de cinq lettres, dont la troisième est commune aux deux prénoms.



Communication : Un pêcheur à la carpe de Pierrefonds (Oise).

ÉNIGMES.

Nº 1.

Je suis, je ne suis plus ; j'étais et je vais être,
Veut-on me retenir? Je suis mort pour jamais;
Mais pour jamais aussi je suis prêt à renaître;
Je meurs toujours, toujours je nais.

Communication : Divers Correspondants.

Nº 2.

Je passe pour monarque au milieu de la cour,
Toujours un menu peuple autour de moi criaille;
Mes sujets sont de plume et mon trône est de paille,
Et je suis toutefois le prophète du jour.

Communication : Louise Guédon (château de Tonnay-Charente, Charente-Inférieure). — La petite Hirondelle du Lys.

Nº 3.

Je suis ovale ou rond ; un seul pied me compose ;
Je commence toute œuvre et me trouve chez vous ;
Si quelqu'un, par hasard, dans la mule me pose,
En mollusque excellent bientôt je la dissous.

Communication : Myosotis et Marguerite

CHARADES.

Nº 1.

Au whist comme au piquet mon premier fait la joie,
Quand le sort du jeu me l'envoie ;
De mon second trouver l'accès,
Pour le hardi touriste est le plus doux succès,
Mon tout, célèbre dans l'histoire,
D'une reine finit les malheurs et la gloire.

Communication : Carmen.

Nº 2.

Mon premier sert à gravir mon second,
Et mon tout est au pied d'un mont,

Communication : Torino et Parigi

Nº 3.

Interrogez les ménageries
Pour deviner mon nom, car mon premier,
Et mon second, et mon entier,
Sont tous trois plantes potagères.

Communication : P.-B.

LOGOGRIPHES.

Nº 1.

Je suis un belliqueux poisson,
Régnant dans l'onde à ma façon;
Mon prochain le sait, il m'évite,
A mon approche il prend la fuite.
Sans ma queue enfin tu me vois
Dans la cuisine du bourgeois;
J'y suis instrument redoutable
Au poulet promis à sa table
Ote encor ma tête, lecteur,
Le lapin, qui fuit le chasseur,
En mes flancs creux trouve un asile,
A s'y cacher il est habile.

Communication : Un Plongeur à cheval de Bougival, et un Canotier en retraite de la Tamise.

Nº 2.

Je suis des fous l'étroit logis;
Otez mon cœur, je vous détruis.

Communication : Charlotte, Bathilde et Pauline Chabrier (Paris).

Nº 3.

Sans chef je suis liquide et connais la tempête;
Je deviens quadrupède en retrouvant ma tête.

Communication : Une habitante de la villa La Palette, au Prado (Marseille).

MÉTAGRAMMES.

Ne cherche pas jusqu'à demain :
Je suis très-utile aux tonneaux ;
Change ma tête, et je deviens soudain
La bête qui nourrit deux célèbres jumeaux.

Communication : Miss Grognon (Saint-Étienne).

LES MOTS CARRÉS.

N° 1.

Mon premier, cher lecteur, est formé d'un prénom,
Autrefois mon second donnait aux morts son nom ;
Un beau fleuve de l'Inde apprendra mon troisième ;
Les chefs des fiers Gaulois étaient mon quatrième ;
Un comté d'Angleterre est mon dernier enfin,
Placé près de la mer, de Londres riverain.

Communication : Myosotis et Marguerite.

N° 2.

Pour mon premier, il est ville de Normandie ;
Mon second peut ravir ou protéger la vie ;
Titre dans l'Arabie est mon avant-dernier ;
Synonyme d'argent en guerre est mon dernier.

Communication : A. Esselin.

MOTS CARRÉS SYLLABIQUES.

Marseille, dont le port passe pour mon deuxième,
Par mon premier surtout s'est rendu mon troisième.

Communication . Carmen

Construire un Mot carré syllabique sur le mot :

VOI-TU-RE

Communication : Marilka

MOTS EN TRIANGLE

1° — Consonne. ★
2° — Article. ★ ★
3° — A vos pieds. ★ ★ ★
4° — Quadrupède. ★ ★
5° — Empereur. ★ ★ ★ ★

Communication : Les Grises (Reims).

MOTS EN LOSANGE.

1° — Voyelle.
2° — Terme de la course.
3° — A vos doigts.
4° — Empereur.
5° — Rue de Rome.
6° — Lettre de l'alphabet grec.
7° — Voyelle.

Communication : Deux Petites Portugaises (Lisbonne, Portugal).

LES TABLEAUX PARLANTS.

N° 1.

Ainsi, quand tu fonds sur mon âme,
E*** *** *****, aigle vainqueur,
Au bruit de tes ailes de flamme
Je frémis d'une sainte horreur.
Je me débats sous ta puissance,
Je fuis, je crains que ta présence
N'anéantisse un cœur mortel,
Comme un feu que la foudre allume,
Qui ne s'éteint plus, et consume
Le bûcher, le temple et l'autel.

N° 2.

Le C********, enfant gâté
Du mauvais goût et de l'oisiveté,
Qui va, guettant, dans ses discours baroques,
De nos jargons nouveaux les termes équivoques,
Et, se jouant des phrases et des mots,
D'un terme obscur fait tout l'esprit des sots.

Communication : Trois Cruchons dans une armoire (Vendée), n°s 1, 2.

NOMS DES CORRESPONDANTS

QUI ONT DONNÉ DES SOLUTIONS CONFORMES

RAPPEL

SUPPLÉMENTS ANTÉRIEURS

Capitaine Hatteras, docteur, Clawbonny (Kichineff, Bessarabie). — Tona Tina (Passerano, Italia)

SUPPLÉMENT N° 132.

16 NOVEMBRE 1878.

PROBLÈMES CHIFFRÉS. — PROBLÈMES POINTÉS, CHIFFRE DE STERNE. — PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES. — RÉBUS. — LA VERSIFICATION FRANÇAISE. — VERS A TERMINER. — LES USAGES MONDAINS. — LE LANGAGE FRANÇAIS. — LES ANAGRAMMES. — LES MOYENS MNÉMONIQUES. — LES MOTS DÉCOMPOSÉS. — LA CROIX. — ÉNIGMES. — CHARADES. — LOGOGRIPHES. — MOTS CARRÉS. — MOTS CARRÉS SYLLABIQUES. — LES ÉTOILES. — MOTS EN LOSANGE. — LES CURIOSITÉS. — LE FIL D'ARIANE, MARCHE DU CAVALIER.

Raymond Pitrou (Tours). — Raoul Digard. — Frédéric Danseux (Lycée de Tours). — Julie Portalis. — Guillaume Danloux et ses sœurs, Anne-Marie et Henriette Danloux (Paris). — Marguerite et Louise Lapoire. — Alice et André Pouzol — Princesses Éléonore et Fanny Schwarzenberg. — Marguerite Destremx (château de Saint-Bénezet, Gard) — Joachim Labrouche (Bayonne). — Princesse Pascaline de Metternich. — C. Ducol-Pommier (Grand Saconnex, Genève). — Suzanne et Marthe de Jussieu. — Blanche Schwingrouber (Saint-Quentin, Aisne). — Sidonie, Caroline et Marie-Henriette Coppieters't Wallant (Bruges, Belgique). — L. Béhic (Nantes). — Ricquebourg. — *Louise de Brimbois*. — Les Grises (Reims). — Blanche C. with Miss Mary — Bouquet d'Orties. — *Fleurs et Bourgeons* (Vendôme). — *Sœur Léocadie* et Trois Novices. — Neddy et Zabeth. — La Girouette du château d'A. — L. T. *et son* Frère. — Nous trois (Versailles). — Deux Cousines de Normandie, *Odette et Metta D. de B.* — *Quatre* Coqs, six Grues. — Cousine Marie (Marseille). — Carmen. — Marie-Henriette (Menton, Alpes-Maritimes). — M. C. (Saint-Germain). — Deux Petites Portugaises (Lisbonne, Portugal). — Chrystal et Rita. — Lormontaise. — Une Pâquerette d'Anjou. — La Quiqueronne. — Boby, Gipsy, Fracasse. — Antoinette et Élisabeth (Alais, Gard). Kiki, Criquette et Cie. — Madeleine, Geneviève, Marguerite et Eugénie (Bayonne). — Marcel et Thérèse (Mantes-sur-Seine). — Bernard et Christine. — Deux Jeunes Novices. — T. M. (Maduré). — Un pêcheur à la ligne. — Gabrielle et Jeanne (Albigny, Rhône). — Esméralda (Bucharest, Roumanie). — Rochemont et Montvazon. — *Signature omise*. — Sophie Filiti (Bucharest, Roumanie).

MOINS LE PROBLÈME CHIFFRÉ.

Une petite société savante. — Jeanne. — Princesse Fanny Liechtenstein. — Paul et Léon Goursat (Angoulême). — *Suzanne Mallet* — *Jane Pavie*. — E. Laforest. — Francine et Robert Le Mareschal (Rouen). — *Pierre et Charles Delacre* (Bruxelles). — Anna de Ranst. — Comtesse Marie Nemes (Vienne, Autriche). — René Jenvresse et sa sœur. — Marguerite Manen. — Un Groupe de Chartrains. — Marguerite de Clamart. — Boulotte et Cie. — Zoé-Renée. — Arlequin et Polichinelle (Belgique) — P. R. — Au pays de Camoens. — Armelle la Bretonne. — Le Grand Ours Noir. — Bouquet de Myosotis des Bords de la Cèze : Suzanne, Marie, Anne-Marie, Angèle. — Tona Tina (Passerano, Italia). — Contessina Giovanna C. (Torino et Parigi). — H. R., E. C. Les Deux Sphinx de la rue Cujas. — Quatre Mousses du Saint-Elme. — Le Touti (Bohême). — René et Thérèse (Somme). — Une Joyeuse Bécasse. — Les Solitaires de Révillon (Remiremont). — Totinette et Cie (Passy) — Deux Papillons de la Mouillère (Orléans, Loiret). — *Corigan*. — Les Langues de Feu (Blois). — Ferdinand et Marie (La Roche-sur-Yon). — La Présidente *et ses enfants* Lyon). — Pomme d'api (Mézin, (Lot-et-Garonne). — Les Montagnards d'Athis-Mons.

SUPPLÉMENT N° 133.

30 NOVEMBRE 1878

PROBLÈMES CHIFFRÉS. — PROBLÈMES POINTÉS, CHIFFRE DE STERNE. — PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES. — LA VERSIFICATION FRANÇAISE. — VERS A TERMINER. — LES USAGES MONDAINS. — LE LANGAGE FRANÇAIS. — LES ANAGRAMMES. — LES MOYENS MNÉMONIQUES. — LES COQUILLES AMUSANTES. — LES SURPRISES. — LES SYNONYMES. — LES CONTRAIRES. — LES MOTS DÉCOMPOSÉS. — LES ACROSTICHES. — LA CROIX. — ÉNIGMES. — CHARADES. — LOGOGRIPHES. — MÉTAGRAMMES. — LES MOTS CARRÉS. — MOTS CARRÉS SYLLABIQUES. — MOTS EN LOSANGE. — LES ETOILES. — LES CURIOSITES. — LE FIL D'ARIANE, MARCHE DU CAVALIER.

Alice et André Pouzol. — Marianne de Ganay. — Louis Hary fils. — Frédéric Danseux (Lycée de Tours). — Guillaume Danloux et ses sœurs, Anne-Marie et Henriette Danloux — Comtesse Marie Nemes (Vienne, Autriche) — Famille Vingtain. — Sophie Filiti (Bucharest). — Raoul Digard. — Marguerite Mercier-Lacombe, Henriette Palavicini. — Joachim Labrouche (Bayonne). — Sidonie, Caroline et Marie-Henriette Coppieters't Wallant (Bruges, Belgique). — Blanche Schwingrouber (Saint-Quentin, Aisne). — Blanche Cornu with Miss Mary. — Princesse Pascaline de Metternich. Louise Béhic (Nantes). — Marguerite et Louise Lapoire (Roanne, Loire). — Louise de Brimbois — Les Grises (Reims). — Plus Buses que Muses. — Libellule et Fourmi. — Une Petite Violoniste — Arthur et Geneviève. — Gabrielle et Jeanne (Albigny, Rhône). — T. M. (Maduré). — L. T. et son Frère. — Selika et *Mignon*. — *Une Abonnée mantaise*. — Rochemont et Montvazon. — Antoinette et Élisabeth (Alais, Gard). — *Marcel et Thérèse* (Mantes-sur-Seine). — Nous trois (Versailles). — Madeleine, Geneviève, *Eugénie* et *Marguerite* (Bayonne). — Neddy et Zabeth. — Chrystal et Rita. — Cousins et Cousines (Vitry-le-François). — Fleurs et Bourgeons (Vendôme). — Vaillantes Belfontaines. — Deux Jeunes Novices. — Princesses Éléonore et Fanny de Schwarzenberg. — Deux Petites Portugaises (Lisbonne, Portugal). — C. Ducol-Pommier (Grand Saconnex, Genève). — Tona, Tina (Passerano, Italia). — Au Pays de Camoens. — Bouquet d'Orties (Paris). — Oks. — Les Braves Gens (Hérault) — Le vieux Trappeur.

MOINS LE PROBLÈME CHIFFRÉ.

Anna de Ranst. — Paul et Léon Goursat (Angoulême). — Régine de Launay. — Suzanne Mallet (Paris). — Princesse de Liechtenstein. — Marie de Trèves (Bruxelles). — Nelly Castilla (Bayonne). — Marie Félix et Jeanne Stavelot (Belgique). — Augusta de Mony-Colchen (château de la Trousse). — Jane Pavie. — L. P. (Valenciennes). — Berthe, Marie, Marthe (Châtellerault). — Une Amy de France. — Un Élève du Lycée Henri IV, G. F. (Paris). — Les Montagnards (Seine-et-Oise). — Les Langues de Feu (Blois). — Deux Papillons de la Mouillère (Orléans). — Corigan et Cie. — Marinette et Fricoteau (Roche-sur-Yon Vendée). — Une Joyeuse *Bécasse*. — *René et Thérèse* (Somme). — A. de V. (Beaulieu, Indre-et-Loire). — Nicolette et Marie *Danelle*. — *Un Groupe de Chartrains*. — T. et O. G. — Pomme d'api (Mézin, Lot-et-Garonne). — Piccolo et Mira. — Un Triton. — R. A L., trois Coureurs de Bois (Marly-le-Roi). — Un Jeune Barbiste, C. J. — Un Bouton de rose. — Flore. — Italie et France (Berne, Suisse). — Une famille amie. — XX.

CHARLES JOLIET.

PARIS — IMPRIMERIE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2.

N° 320

18 JANVIER 1879

LE JOURNAL DE LA JEUNESSE

NOUVEAU RECUEIL HEBDOMADAIRE

ILLUSTRÉ

PRIX DU NUMÉRO

40 CENTIMES

PRIX DE L'ABONNEMENT POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS

Un an (2 volumes), 20 fr. — Six mois (1 volume), 10 fr.

Les abonnements ne se prennent que pour un an ou six mois du 1er juin et du 1er décembre.

IL PARAIT UN NUMÉRO PAR SEMAINE

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

PARIS. — BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND W. C.

C. LAPLANTE SC.

SOLUTIONS

SUPPLÉMENTS ANTÉRIEURS

CORRESPONDANCE

AVEC LES LECTEURS.

MARIE-LOUISE P. — Toutes les *Communications* ne peuvent être proposées, faute d'espace, mais il en sera prochainement publié.

CONTESINA GIOVANNA C. — Torino et Parigi. — Même réponse.

LE FONTI (*Bohême*). — Huit jours francs. Les lettres de l'Étranger qui arrivent trop tard sont publiées en *Rappel* dans le *Supplément* suivant.

KIKI, CRIQUETTE ET Cie. — Les Noms des Correspondants sont publiés à un mois d'intervalle.

UNE PLUME A TROIS BECS. — Oui, mais inédits.

UNE ABONNÉE D'ORLEANS. — Remerciements.

EUGENIE P. (*Vinay*). — Le Journal était imprimé quand la lettre est arrivée.

UN PAQUET DE BLEUETS (*Bruxelles*) — L'espace manque. — Les *Tableaux parlants* ne paraissent pas se prêter à la mise en scène, comme les Charades en action. — Les *Communications* doivent être accompagnées des *Solutions* des *Questions* proposées.

M. A. (*Marseille*). — Huit jours francs. Les Solutions sont toujours publiées à quinzaine, sauf exception, à l'époque des *Concours* ou à la fin de l'année.

S. F. (*Bucharest*). — Les lettres sont parvenues.

BOUTS-RIMÉS

7e CONCOURS

N° 1

NOTRE PETITE CLASSE.

Ces enfants sont toujours nos rayons de soleil ;
Par un temps sombre,
Il suffit de les voir avec leur teint vermeil
Pour chasser l'ombre.
Tenez, voici Jeanne, oubliant au soleil
La classe sombre ;
Son visage riant, si frais et si vermeil,
N'a jamais d'ombre.
Louise est tout en pleurs, à l'abri du soleil,
Sous l'arbre sombre ;
Car Nine a conté, sur le gazon vermeil,
Assise à l'ombre,
Que le loup dévora, fuyant loin du soleil,
O crime sombre !
Petit Chaperon rouge et beurre si vermeil,
Au bois dans l'ombre.
Ah! conservez toujours, doux rayons de soleil,
Quand tout est sombre,
Ce regard pur et franc, ce sourire vermeil,
Éclairant l'ombre.

LA GRANDE CLASSE

Institution de Mes Pernet.

N° 2.

LAMENTATIONS.

Depuis que le Concours est éclos au soleil,
Mes jours sont tourmentés et ma vie est dans l'ombre ;
Adieu, mes chers loisirs, adieu, mon teint vermeil,
En vain mon lit est doux et mon alcôve sombre.

Je cherche et cherche encor ; je suis pensive et sombre,
Et, malgré moi, du soir jusqu'au matin vermeil,
Je médite, fuyant le bruit, demandant l'ombre,
On dirait, à me voir, que j'ai peur du soleil

Pourtant je ne suis pas mélancolique et sombre,
Et mon front soucieux redeviendrait vermeil,
Si, parmi les vainqueurs, mon nom, sortant de l'ombre,
A la face de tous brillait au grand soleil.

La Petite Mauresque d'Alger, à Oran

DIOGÈNE ET ALEXANDRE.

Retire-toi de mon soleil,
Dit au roi qui lui faisait ombre,
Le philosophe au rictus sombre ;
Et le roi s'éloigna dans son manteau vermeil

Miss Adagio.

N° 3.

LE VIEILLARD.

Tu vois en rose, enfant ; tout te paraît vermeil,
Et les choses pour toi n'ont pas de côté sombre ;
Tu gravis la montagne aux rayons du soleil,
Mais, sur l'autre versant, tu rencontreras l'ombre.

LE JEUNE HOMME.

Vieillard, tu vois en noir, toute chose au soleil
Reçoit également et le rayon et l'ombre,
Et tu peux, comme nous, laisser le côté sombre,
Pour n'avoir devant toi que le côté vermeil.

Minette, Riquet et Cie.

N° 4.

Quand l'aube du matin dissipe la nuit sombre,
Les vallons ont encor les pieds noyés dans l'ombre,
Et déjà, sur les monts, les rayons du soleil
Éclairent les sommets de leur reflet vermeil.
L'oiseau de nuit craintif rentre en son abri sombre,
L'aigle sort de son aire et s'élance au soleil,
La rose ouvre au matin son calice vermeil,
Et la belle de nuit se referme dans l'ombre.
Selon l'heure ou le temps, nous cherchons du soleil
L'éclatante chaleur ou la fraîcheur de l'ombre ;
La jeunesse s'enivre avec le vin vermeil,
La vieillesse se tient à l'écart, triste et sombre

Miss Adagio.

N° 5.

SONNET.

Au matin des beaux jours, brillant est le soleil ;
L'enfant, tout au plaisir, le teint frais et vermeil,
Aime le jeu, les fleurs, et quand vient l'heure sombre
Sa mère, ange gardien, le couvre de son ombre.

L'enfant grandit... Hélas ! la coupe de vermeil
Est souvent épuisée au coucher du soleil ;
Au fond est le regret, et son cortége sombre [ombre
Chasse au loin le bonheur qui s'enfuit comme une

Puis enfin le vieillard voit baisser le soleil ;
Son front est entouré d'une auréole sombre ;
Triste, il attend la mort qui le guette dans l'ombre.

Lorsque la nuit sur terre étend son voile sombre,
Ainsi la fleur éclose, au calice vermeil,
S'ouvre, s'épanouit, se fane et meurt à l'ombre,

Sophie Pihti

N° 6.

LES SAISONS.

Voici le beau Printemps ; le ciel, morose et sombre,
Devient d'azur et de vermeil ;
La forêt, en hiver, dépouillée et sans ombre,
Se pare aux rayons du soleil.
Puis vient l'Été brûlant ; sous son regard vermeil,
Partout fuit et disparaît l'ombre,
Si le nuage noir obscurcit le soleil
De sa vapeur épaisse et sombre,
Superbe et triomphant, il redevient vermeil,
Et son rayon a chassé l'ombre.
Mais l'Automne a paru, voici que le soleil
A voilé son éclat plus sombre ;
Il se répand encor sur le pampre vermeil,
Enfin l'Hiver apporte l'ombre,
Jusqu'au nouveau Printemps Salut, ami soleil !

Esméralda.

N° 7.

[sombre
Heureux l'homme des champs ; il n'appelle point
Une vie ignorée en un doux nid à l'ombre ;
Son œil avec bonheur contemple un fruit vermeil,
La fleur d'azur du lin qui mûrit au soleil.
Dans un sommeil fiévreux jamais il ne voit d'ombre
Passer comme un remords, ni le vaisseau qui sombre,
Emportant avec lui l'or, l'argent, le vermeil ;
Sa fortune est son champ, doré par le soleil.
Pourquoi le verrait-on un seul jour le front sombre,
Tant que ses beaux enfants, au visage vermeil,
Le soir, autour de lui, quand descend la grande ombre
Viennent se reposer de leurs jeux au soleil ?

Les Braves Gens de l'Hérault.

N° 8.

Dieu fit la nuit sombre
Et le jour vermeil,
Minuit nous dit ombre
Et midi soleil.

Avril est mois sombre,
Octobre est vermeil;
Le bourgeon, c'est l'ombre,
Le fruit, le soleil.

L'indigent est sombre,
Le riche est vermeil;
Le cuivre, c'est l'ombre,
L'or est le soleil.

Haïr, c'est de l'ombre,
Aimer, du soleil;
La prose est bien sombre,
Le vers est vermeil

Le présent est sombre,
L'avenir vermeil;
La terre, c'est l'ombre,
Le ciel, le soleil.

Le concours est sombre,
Qu'il nous soit vermeil,
L'accessit est l'ombre,
Le prix, le soleil

Georges et Marguerite Kremp

N° 9.

Vois, le jour est venu, la montagne est moins sombre,
Les glaciers sont parés d'un reflet de vermeil;
Vois les grands sapins noirs, que détache dans l'ombre
Le rayon du soleil.

Tout devient plus distinct, vois, sur la roche sombre,
La cascade égrenant ses perles de vermeil,
D'opale et de rubis, que nuance dans l'ombre
Un rayon de soleil

Tout s'éclaire là-bas; vois, dans le vallon sombre,
Le hameau se dessine à l'horizon vermeil,
Et la croix du clocher étincelle dans l'ombre
Au rayon du soleil.

P et A

N° 10.

TÉNÈBRES ET LUMIÈRE.

Plus de regards fixés sur le rivage sombre,
L'Espérance renaît. A l'horizon vermeil
Apparaît de nouveau le radieux Soleil,
Le tout-puissant Indra, le dieu vainqueur de l'Ombre.

Ah! le noir dragon, que poursuit le soleil,
En vain cherche un refuge en la caverne sombre;
Le dieu lance le trait éclatant et vermeil,
Atteint le monstre au front et le chasse dans l'ombre.

N° 11.

JEUNE ET VIEUX.

Garde ton rire, enfant, rire frais et vermeil, [sombre;
Tout est brillant pour toi, tout est gai, rien n'est
Tout est morne au vieillard; à ses yeux le soleil
Darde moins de lumière et projette plus d'ombre.

Élisabeth et Marguerite.

N° 12.

MIDI

Un instant dans le jour le soleil est sans ombre,
La terre resplendit sous son éclat vermeil;
Et le prisonnier même, en sa cellule sombre,
Croit à la liberté quand il voit le soleil.

N° 13

Espérances, bonheurs, dans la vie où tout sombre,
Devez-vous apparaître en un rayon vermeil,
Pour vous évanouir et nous jeter dans l'ombre,
Avec l'amer regret de perdre le soleil.

Valeriane Hennet de Bernoville

N° 14.

LE MATIN

Aux ténèbres, fuyant vers leur retraite sombre,
Succèdent des rayons qui semblent de vermeil,
Le mouvement, le bruit, partout remplacent l'ombre,
Tout s'éveille, tout rit, saluant le soleil

MIDI.

Il n'est plus dans le ciel un seul point qui soit sombre,
[d'ombre,
L'eau n'a plus de fraîcheur, les vallons n'ont plus
Au zénith arrivé, comme un roi, le soleil
Darde ses chauds rayons et rend le fruit vermeil.

LE SOIR.

Un voile épais s'étend comme un nuage sombre,
Dérobant à nos yeux les rayons du soleil;
Au mouvement, au bruit, partout succède l'ombre;
Seul, le ciel resplendit d'étoiles de vermeil.

Une habitante du désert.

N° 15.

La Liberté se lève à l'horizon vermeil;
Peuples, soyez heureux, tranquilles à son ombre;
Elle éclaire et féconde, ainsi que le soleil,
Devant elle s'enfuit le passé triste et sombre

N° 16.

Je m'avance, rêveur et sombre,
Tu nais à la vie, au soleil;
Je vais et m'enfonce dans l'ombre,
Tu chantes sous un ciel vermeil.

N° 17.

Il est parti! là-bas, là-bas, son ombre
Flotte indécise et s'allonge au soleil,
Plus de nectar dans notre coupe sombre,
Plus de nectar enivrant et vermeil.

W M S.

N° 18.

La nuit, calme et tranquille, a répandu son ombre,
Vers de lointains pays s'est enfui le soleil;
Dieu donne au cœur lassé la paix de l'heure sombre,
Et la brise du soir au calice vermeil

Corvette et Goelette.

N° 19.

Parmi de belles fleurs, au calice vermeil,
Présents de la nature et des feux du soleil,
Je rêve doucement sous le feuillage sombre,
Qui me donne à la fois et la fraîcheur et l'ombre.

N° 20.

La rose ouvre au matin son calice vermeil,
Et se flétrit déjà quand revient la nuit sombre;
Ne recherchons pas trop l'éclat ni le soleil;
La vertu, le bonheur se gardent mieux dans l'ombre.

N° 21.

Chaque soir, aux confins de l'horizon vermeil,
Nous voyons lentement descendre le soleil,
Et la terre, perdant son pilote, avec l'ombre
S'abîme dans la nuit comme un vaisseau qui sombre.

Bernard et Christine.

N° 22.

Peut-on douter de Dieu, quand on voit le soleil
Se lever radieux à l'horizon vermeil;
En notre âme soudain le jour succède à l'ombre,
Et la foi du chrétien remplace la nuit sombre.

N° 23.

En vain fait-on briller l'argent, l'or, le vermeil,
Ni beaux deniers comptants, ni grands biens au soleil,
N'empêchent les cyprès de projeter leur ombre,
Et de gémir auprès du tombeau froid et sombre.

N° 24.

Mon Dieu, donnez toujours le rayon de soleil
A la fleur qui lui doit l'éclat frais et vermeil,
A l'aride désert l'oasis et son ombre,
L'espoir au malheureux, l'étoile à la nuit sombre.

N° 25.

Comme on peut voir encore, au coucher du soleil,
Le ciel rester longtemps lumineux et vermeil,
Ainsi, quand le bonheur a passé comme une ombre,
Son vivant souvenir rend notre nuit moins sombre.

Berthe Gérin.

N° 26.

La vie est un chemin où l'on marche dans l'ombre,
Où le vieillard pensif avec l'enfant vermeil
Se hâtent d'arriver au but sinistre et sombre,
Et leurs jours sont mêlés de pluie et de soleil.

Le vieillard, par moments, se trouble en voyant l'ombre
Le soir tombe et le mont seul a le front vermeil;
Mais l'enfant joue et rit; il ne voit rien de sombre
Dans l'horizon pour lui rayonnant de soleil.

Hélas! tous deux bientôt disparaîtront dans l'ombre;
Fugitifs comme l'aube au sourire vermeil;
Ils seront endormis sous une voûte sombre,
Que n'éclaire jamais un rayon de soleil.

Une lueur pourtant se dégage de l'ombre,
Comme en un bronze antique un cercle de vermeil;
C'est qu'en quittant la vie, on quitte le lieu sombre,
Pour aller au séjour de l'éternel soleil.

Et qu'importe dès lors que nous marchions dans l'ombre?
Au seul contact de l'or l'argent devient vermeil;
Et quand la Foi rayonne il n'est plus rien de sombre;
Ce doux rayon au cœur n'est-il pas un soleil?

Mhâg-Hô, Fleur de thé et Thoû-cha-Thoû.

N° 27.

L'air, la fange et le ciel l'eau, la lumière et l'ombre,
Tout était confondu quand, de ce chaos sombre,
Dieu fit sortir les mers, la terre et le soleil,
Et l'univers naquit, frais, riant et vermeil.

A travers le rideau du grand feuillage sombre,
Un rayon se glissa; sous le baiser vermeil,
L'homme se réveilla. L'oiseau chantait dans l'ombre,
Et, dans le bleu des cieux, souriait le soleil.

Et l'homme, en son berceau mêlé d'azur et d'ombre,
Contemplant les clartés de l'horizon vermeil,
Écoutant les rumeurs, voix de la forêt sombre,
Se dit: Tout est à moi, la terre et le soleil.

A moi, tout ce qui vit et s'agite dans l'ombre,
A moi les doux oiseaux au plumage vermeil,
Les daims joyeux fuyant vers leur retraite sombre,
A moi, les fruits dorés que mûrit le soleil.

Le jour brille pour moi; pour moi s'épaissit l'ombre,
L'univers m'appartient sous son dôme vermeil,
Et je n'y laisse entrer rien d'hostile ou de sombre,
J'entends avoir au cœur un éternel soleil.

Mais l'archange passa, qui ricanait dans l'ombre,
Du cœur qu'il effleura jaillit un sang vermeil,
Et la blessure alors que fit son aile sombre,
Rien n'a pu la guérir, l'ombre ni le soleil.

Grand Cercle de Presinge

LE LANGAGE FRANÇAIS

LA SEMAINE DES TROIS JEUDIS

Renvoyer à la *Semaine des trois jeudis*, comme aux *Calendes grecques*, c'est renvoyer indéfiniment; il n'existe point de semaine qui ait trois jeudis. Voici l'explication :

Deux voyageurs partent le même jour d'une même ville pour faire séparément le tour du monde; l'un va par l'Ouest, l'autre par l'Est; tous deux doivent se trouver à un jour fixe chez un ami commun. Le voyageur qui avance a l'Ouest aura compté un jour de moins après avoir fait le tour de la terre; l'autre, qui allait vers l'Est, aura compté un jour de plus, a l'époque de la réunion.

Le premier dit : « C'était *hier* jeudi. »

L'autre répond : « Non, c'est *demain* jeudi. »

Enfin, celui qui n'a pas voyagé dit : « C'est *aujourd'hui* jeudi. »

Cette semaine-là semble donc avoir trois jeudis : de là l'expression.

Voici deux faits historiques qui paraissent avoir suggéré la première idée de la Semaine des trois jeudis :

Lorsque Ferdinand Magellan eut passé, en 1519, le détroit qui porte son nom, et qu'il fut arrivé aux Indes, il se trouva un jour de différence entre son calcul et celui des Européens, qui avaient fait le trajet par l'Orient, et, de part et d'autre, on s'accusa de négligence, car la cause réelle de ce mécompte n'était pas encore connue.

Varenius rapporte qu'à Maca, ville maritime de la Chine, les Portugais comptaient habituellement un jour de plus que les Espagnols ne comptaient aux Philippines, et qu'il était Dimanche pour les premiers, tandis qu'il n'était que Samedi pour les seconds, quoiqu'ils fussent peu éloignés les uns des autres. Cela venait de ce que les Portugais avaient fait le voyage par le Cap de Bonne-Espérance, ou par l'Orient, et les Espagnols par l'Occident, c'est-à-dire en partant de l'Amérique, par la Mer du Sud. Rabelais est le premier auteur français qui ait parlé de la *Semaine des trois jeudis*.

PRENDRE SANS VERT

Il était d'usage, dès les temps les plus reculés, que les jeunes gens, au premier jour de Mai, se rendissent en troupe dans les bois pour y cueillir des rameaux verts, dont ils ornaient les portes de la maison paternelle, en conservant quelques feuilles qu'ils devaient montrer à celui qui demandait à les voir, pour prouver que l'on était allé cueillir le *Mai* avec les autres. Une amende était imposée, ou quelque mauvais tour était joué à celui qui ne pouvait représenter la feuille, qui était *pris sans vert;* le plus souvent, on lui jetait un seau d'eau sur la tête. Cet usage était emprunté à la religion druidique, qui prescrivait aux Druides, au renouvellement de l'année, d'aller en grande pompe cueillir le gui sur les branches du chêne sacré.

Cette expression, qui a été conservée pour signifier : « Prendre au dépourvu », est depuis longtemps dans notre langue, témoin cette phrase de Panurge : « Le diable me prendrait sans vert, s'il me rencontrait sans dez »

Dans les XIII[e], XIV[e] et XV[e] siècles, on formait des sociétés dites *Sans Vert*, dont le principal statut était qu'on porterait sur soi une petite branche de verdure pendant les premiers jours du mois de mai. Les membres de ces sociétés avaient le droit de se visiter a toute heure de la journée, afin de s'assurer que chacun était muni de la branche de l'espèce de verdure déterminée par la compagnie. Quand on se laissait surprendre sans vert, c'est-à-dire sans cette branche, ou si elle était déjà fanée, on recevait un seau d'eau sur la tête, et l'on était obligé de donner un gage, représentant le prix d'une amende, dont le produit s'appliquait à des plaisirs variés.

Ce jeu, qui était fort en usage du temps de La Fontaine, lui a donné l'idée d'une comédie intitulée : *Je vous prends sans vert*.

MANGER SON SAINT-FRUSQUIN

Saint Crépin est le patron des cordonniers. Lui et son frère Crépinien faisaient des souliers, occupation tranquille, comme il est dit dans la *Vie des saints*, propre à les entretenir dans l'humilité qui convient a des ouvriers évangéliques.

Autrefois, les garçons cordonniers, qui couraient dans les rues d'une ville, ou qui allaient de village en village pour travailler, portaient leurs outils et leur cuir dans un sac ; ce petit bagage, qui représentait tout leur avoir, ils l'appelaient *Saint-Crépin*, du nom de leur patron. Ils portaient ainsi avec eux tout leur bonheur et toute leur richesse, *omnia mecum porto*. De là sont nées les expressions : « C'est tout *son crépin;* perdre, manger tout *son crepin*, le *Saint-Crépin* signifiant au figuré tout le bien d'un pauvre homme.

Pour donner à l'idée plus de généralité, on a substitué a *Crépin* le mot *Frusquin*, qui s'est dit d'abord du vêtement, et qui s'est ensuite étendu a tout ce qu'un homme a de hardes et d'argent, a tout ce qu'il possède.

Les Génevois disent *Frisquin, Saint-Frisquin*.

VOUS ETES ORFÈVRE, MONSIEUR JOSSE

Cette phrase, devenue proverbiale, est en usage dans notre langue pour caractériser ces donneurs de conseils, qui, au lieu de prendre part à votre position, ne considèrent que leur intérêt personnel. Elle est empruntée à l'*Amour médecin*, de Molière. La fille de Sganarelle est plongée dans une profonde mélancolie, dans une tristesse dont rien ne peut la tirer, et le pauvre père, qui est à bout de moyens, aurait besoin, dit-il, d'un bon conseil sur cette matière. Il consulte donc sa nièce, sa voisine et ses amis, sur ce qu'il doit faire. Chacun de ces personnages donne un conseil dicté par son propre intérêt, et l'orfèvre, M. Josse, entre autres, pense qu'une belle garniture de diamants, ou de rubis, ou d'émeraudes, serait la chose la plus capable de réjouir Lucinde.

Malgré son chagrin, Sganarelle n'a pas perdu le sens, et il découvre aisément les secrètes intentions de ses conseilleurs : « Tous » ces conseils sont admirables, assurément, » mais je les tiens un peu intéressés, et trouve » que vous me conseillez fort bien pour vous. » *Vous etes orfévre, monsieur Josse*, et votre » conseil sent un homme qui a envie de se » défaire de sa marchandise. Vous vendez des » tapisseries, monsieur Guillaume, et vous » avez la mine d'avoir quelque tenture qui » vous incommode, etc. »

Le mot : *Vous étes orfévre*, dit à lui seul toute la pensée de Sganarelle ; il venait là parfaitement à propos, et c'est parce qu'il tombait juste que le bon sens public l'a adopté.

La Fontaine nous a laissé un trait à peu près semblable dans sa fable *Le Renard qui a la queue coupee*.

DU BRUIT DANS LANDERNEAU

Landerneau est une petite ville bretonne qui, quoiqu'elle ait été prise deux fois a deux siècles de distance, serait restée perdue dans les détails géographiques, si Alexandre Duval n'en avait fait le théâtre de sa comedie des *Héritiers*.

Un officier de marine, M. Kerlebon, a péri dans une tempête, et, comme le dit Alain, le niais méchant, sa mort a fait du *Bruit dans Landerneau*. Les héritiers sont réunis dans le château; la plupart éprouvent une joie à peine dissimulée, et se disputent d'avance sur le partage. Alain tient au courant de tout ce qui se passe les curieux habitants de Landerneau, et, lorsqu'on apprend que « le défunt n'est pas mort », Alain s'écrie : « Je ne dirai rien ; mais cela fera du *Bruit dans Landerneau.* » C'est ainsi que ce mot est cité depuis plus d'un demi-siècle, pour caractériser ces nouvelles et ces événements sans importance qui occupent si fort les habitants des petits endroits.

Pourtant il faut croire que c'est plutôt une réminiscence d'un dicton populaire qu'une heureuse inspiration de ce vaudevilliste. Plusieurs motifs confirment cette opinion.

Jacques Cambry, savant breton, mort en 1807, a cherché l'origine de ce proverbe, et ses recherches sont antérieures à la pièce des *Heritiers*.

De plus, suivant une légende accréditée en Bretagne, le proverbe viendrait d'un charivari donné dans Landerneau :

« Il y aura du *Bruit dans Landerneau.* C'est de cette ville que vient l'usage de donner un charivari aux veuves qui se remarient. Quand un de ces mariages était sur le point de se faire, le bruit s'en répandait vite, et l'on disait : *Il y aura du bruit dans Landerneau*.

AIDE-TOI, LE CIEL T'AIDERA

Ce mot n'est pas dans la Bible, et c'est par erreur qu'il est attribué à Salomon. Le ciel, pris pour Dieu même, pour la volonté divine, n'est pas un mot de l'Écriture ; c'est une métaphore moderne qui appartient à la littérature profane, au moins autant qu'aux livres religieux. *Aide-toi, le ciel t'aidera*, cette bonne et encourageante parole, est de La Fontaine, dans le *Charretier embourbé*.

On la retrouve sous diverses formes chez tous les peuples. Les Lacédémoniens recommandaient d'implorer l'assistance des dieux avec les bras étendus et non pas avec les bras croisés. Les Athéniens disaient : « Dieu aime à seconder celui qui travaille. » Les Basques rendent la même pensée en ces termes : « Quoique Dieu soit bon ouvrier, il veut qu'on l'aide. » Les Espagnols se servent de cette phrase élégamment figurée : « Pour l'eau du ciel, n'abandonne pas l'arrosoir. » Les Écossais s'expriment ainsi : « Fais ce qui convient, et Dieu fera le reste ; » ou bien : « Fais ce qui convient, Dieu fera pour le mieux. »

Le ciel bénit toujours la main laborieuse.
Quand nous n'agissons point, le ciel nous abandonne.

CHARLES JOLIET.

PARIS. — IMPRIMERIE F. MARTINET, RUE MIGNON, 2.

N° 321

25 JANVIER 1879

LE JOURNAL DE LA JEUNESSE

NOUVEAU RECUEIL HEBDOMADAIRE

ILLUSTRÉ

PRIX DU NUMÉRO

40 CENTIMES

PRIX DE L'ABONNEMENT POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS

Un an (2 volumes), **20** fr. — Six mois (1 volume), **10** fr.

Les abonnements ne se prennent que pour un an ou six mois du 1er juin et du 1er décembre.

IL PARAIT UN NUMÉRO PAR SEMAINE

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

PARIS. — BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND W. C.

Ceux de nos lecteurs qui voudraient s'appliquer à chercher la solution des problèmes sont prévenus qu'ils auront à adresser, *dans les huit jours*, leurs réponses affranchies (*Lettres* ou *Cartes postales*) à

Monsieur le Secrétaire de la Rédaction du *JOURNAL DE LA JEUNESSE*,
79, Boulevard Saint-Germain, Paris.

Les noms des auteurs des solutions sont publiés.

PROBLÈMES ET QUESTIONS

PROBLÈMES CHIFFRÉS.

*** JAK *** ANNARNK *** KSTX *** YAK *** ZVJSTK *** AHMAJSTTAK *** KRN *** JV *** NSRXA *** YA *** JV *** WANBXA ***

Communication : L'Amazone.

—

PROBLÈMES POINTÉS.

(CHIFFRE DE STERNE.)

Nº 1. — L* r*** d'u* l****, c'e** d* f**** p***

Nº 2. — Proverbe bohémien.
L* p******* d'u* n***, c'e** d* c** **** l***

Nº 3. — L* s**** p***** d'u* h**** ** h**** d*** a**** t**** l'a******* d* s******

Nº 4. — L* v*** p*** q********** n'ê*** p** v***********

Nº 5. — L* v** e** u* m***** d* h** ** e**** d*** é********

Nº 6. — O* n* p**** p** l** m**** ** a*** d* v*******

Nº 7. — C* n* s*** p** l** é*** q** l***** l* p*** l* t*** q** s*** l** p*** r******

Communications : Carmen, nº 1. — L'Amazone des Champs Élysées, nº 2. — Églantine, Marguerite (Rochefort-sur-Mer), nº 3. — Cousine Marie (Marseille), nº 4. — France et Ouistiti, nº 5. — Une jeune Italienne (Ferrare, Italie), nº 6. — Les Grises (Reims), nº 7

—

PROBLEMES ALPHABÉTIQUES.

CONSONNES.

Nº 1.

*nrstr*nsnbfft*vt ms*nfrmglrsq pr*nfnt*l*prçt*nrtvt*l*ft*ntrrsn cht*fnd*mpchrldmmgmsntrMts** x*gtsmnglrtd*brd*tlfrmg*prs

Communication : Divers Correspondants.

VOYELLES.

*'e** — u*e — e**eu* — *a** — *o***e*i* — *'a*oi* — *ai* — *ei*** e — *a — *i*u*e — *u* — u* — *é*ai **o* — *i — *e*i* — *o* — **e* — a* i — *a — *i*ia*u*e — *e — *eu* — *e***e — *ue — *o* — e***i*

Communication : Paul et Angélie de L.

CONSONNES ET VOYELLES.

*e*s*c*t*u*s — *u — *e*r* — h*m *i* — q*i — *o*n*z — *a*s — *i*e* i*o*d* — q*e — *'a*e*-v*u* — a* — c*u — *a — *o*d* — q*e — *o*s — *e*e* — e* — v*t*e — *a*n

Communication : Sophie Filiti (Bucharest, Roumanie).

—

LES USAGES MONDAINS.

Quelle est l'origine du *Rouge* et des *Mouches?*

Communication : Un paquet de bleuets (Bruxelles).

—

LES MOYENS MNÉMONIQUES

Quels sont les six ports et les six villes d'eaux minérales françaises qui, par leurs initiales, forment le mot :

FRANCE.

Communication : Liden-Villa (Jersey).

—

LES ANAGRAMMES.

Sur mes cinq pieds, instrument d'amarrage,
Renversez moi, je suis un coquillage.

Communication : Gabrielle et Jeanne Albigny (Rhône).

—

LES SURPRISES.

Quelle différence y a-t-il entre la *Dame blanche* et les affaires des autres?

Communication : Catherine Schérémételf (Saint-Pétersbourg)

—

LES SYNONYMES.

Un proverbe de cinq mots :

Conseil. — Courage. — Soumission. — Incurie. — Negoce. — Jalousie. — Hauteur. — Spectacle. — Violent. — Négligent. — Imbecile. — Paiement. — Réunion. — Quietude.

Communication : Divers correspondants.

—

LES MOTS DÉCOMPOSÉS.

Quel est le mot français avec lequel on peut former les mots suivants :

Rire. — Tulle. — Nil. — Oie. — Tour. — Route. — Loi. — Turin. — Rue. — Lit. — Rien. — Lent. — Rôle. — Tir. — Ouie. — Trône. — Reine. — Lire. — Ile. — Ruelle. — Tirer. — Roue. — Irene, etc.

Communication : Neddy et Zibeth.

LES ACROSTICHES.

Les lettres initiales forment le nom d'un poete de l'antiquité, et les lettres finales celui d'un humoriste :

* E R O *
* U E S *
* A I R *
* R R E *
* O M A *
* D I L *

Communication : E. de Mézance,

—

LA CROIX.

Deux prénoms, l'un féminin de cinq lettres, l'autre masculin de sept lettres, la troisième étant commune aux deux prénoms.

C
I
U A S A L
M
R
O
E

Communication : Une petite violoniste.

—

MOTS CARRÉS.

Grand mathématicien, mon illustre premier
Combina savamment et surfaces et lignes;
Mon très-vaste second du globe tout entier
Couvre les profondeurs. O prodiges insignes
Du Dieu qui nous créa, mon troisième n'est rien,
Et de lui tout sortit. Un tout petit lien,
Un simple cordonnet, tel est mon quatrième.
Sans trop vous ennuyer, sachez que mon cinquième
Répond au mot greffer : lecteurs, cherchez-le bien

Communication Bruyere et Genêt bretons

—

MOTS CARRÉS SYLLABIQUES.

Mon premier du désert trompe le voyageur;
De vers harmonieux mon deuxieme est l'auteur ;
Mon troisième est un livre ancien qu'on ne lit guère,
Et qui traite pourtant du ciel et de la terre.

Communication : Marie-Louise Daudé (Le Vion près La Tour-du-Pin).

—

Construire un Mot carré syllabique sur

TACITE.

Communication . Un bouton de Rose.

—

LA VERSIFICATION FRANÇAISE.

SYMPHONIE

De ce sombre bois, beau lac, j'ai vu tes flots au soleil s'embraser; de couleurs sans nombre ils brillaient, d'azur, de vermeil et de bleu Mais, ô lac, ces vives roses, cet azur, ces rayons que tes rives baignent, cet or qui là-bas serpente, ne t'appartiennent pas. Le soleil répété en toi, les couleurs dont rayonne ton eau, cet éclat qu'un beau jour te donne, à ta pureté tu le dois, comme les nuages du sommet à tes ondes immaculées : Jamais les cieux ne se baignent dans l'âme et la source troublées.

Communication · Paul et Angélie de L.

LE LANGAGE FRANÇAIS.

Quelle est l'origine des locutions suivantes :

N° 1. — Imiter de Conrart le silence prudent

N° 2. — *De bric et de broc.*

Quelle est l'origine de ces mots •

N° 3. — HANNETON.

N° 4. — MOUCHERON.

N° 5. — BACHELIER.

N° 6. — MITRON.

Communications : Bouquet de Myosotis des bords de la Cèze, n° 1. — Une Abonnée mantaise, n° 2. — Raoul Digard, n° 3 — Carmen, n° 4. — Suzanne et Marthe de Jussieu, n° 5. — L'Amazone, n° 6.

MARCHE DU CAVALIER

on	sup	pa	mép	joli	au	vant	beau
le	rême	pa	rang	on	son	son	chant
rême	dans	ris	ext	nol	chant	plum	ait
que	le	orgue	son	gens	le	le	gnol
son	ait	de	rossig	il	de	se	age
n'est	mais	tant	en	cô	tait	ssi	anté
tout	font	pas	ain	la	le	té	lou
sage	si	hors	au	met	er	be	ro

Communication : L'Algue et l'Actinie des bords de la Manche.

VERS A TERMINER.

Bonnes gens font les bons———
Bon cœur fait le bon———
Bons comptes font les bons———
Bon fermier fait la bonne———
Bons livres font les bonnes———
Bons maîtres les bons———
Les bons bras font les bonnes———
Le bon goût fait les bons———
Bons maris font les bonnes———
Bonnes femmes les bons———

Communication : France et Ouistiti

ENIGMES.

Entre certains éclats toujours je prends naissance,
Et, descendant tout verticalement,
J'obtiens une proéminence,
Puis, une base également ;
Parfois aussi deux mèches menaçantes
Me séparent, lecteur, d'un gouffre dévorant.
Chez les jeunes beautés, ah ! c'est bien différent,
Mes voisines sont souriantes. [bavard ;
C'est par moi qu'un gourmet.., Oh ! taisons-nous
J'allais parler lorsque je dois me taire ;
J'allais, flairant partout, éventer le mystère
Que, du reste, on saura, cher lecteur, tôt ou tard.

Communication : Gabrielle et Jeanne Albigny (Rhône).

CHARADES.

Mon premier se fait avec mon dernier,
Un habitant de l'onde est mon entier.

Communication : Gabrielle et Jeanne Albigny (Rhône).

LOGOGRIPHES.

Fille de la douleur et sœur de la prière,
Dieu m'exauce toujours si je suis bien sincère;
Mais si de mes cinq pieds vous coupez le premier,
Dans la main du soldat je brille, épée ou lance,
Ou bien sur les flots bleus, que je frappe en cadence,
Je suis l'aile du gondolier.

Communication : Charlotte, Bathilde et Pauline Chabrier (Paris).

MÉTAGRAMMES.

Cinq lettres, quatre sens, lecteur ;
En changeant chaque fois mon cœur,
Je t'offre d'abord un censeur sévère ;
Au bruit de mon second, l'avant-dernier
Se cacherait sous terre ;
Il a beau faire,
Il n'évitera pas le nautonnier
Que désigne mon dernier.

Communication . Carmen.

MOTS EN TRIANGLE.

1° — Consonne. ★
2° — Syllabe. ★ ★
3° — Outil ou cime. ★ ★ ★
4° — Qualificatif. ★ ★ ★ ★
5° — Ville d'Italie. ★ ★ ★ ★ ★
6° — Poète du XVII[e] siècle ★ ★ ★ ★ ★ ★

Communication · Arthur et Geneviève.

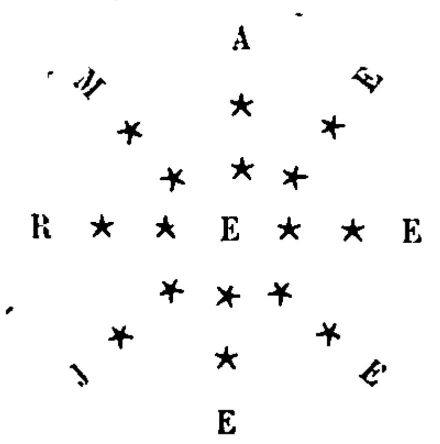
MOTS EN LOSANGE.

1° — Une voyelle.
2° — Un quadrupède.
3° — Un fleuve.
4° — Un pronom.
5° — Une consonne.

Communication : Biren H. (Belgique).

LES ÉTOILES.

Quatre prénoms féminins :



Communication : Tona, Tina (Passerano, Italia).

CORRESPONDANCE

SOLUTIONS

Le *Journal de la Jeunesse* est entré dans sa septième année.

PROBLÈMES POINTÉS.

CHIFFRE DE STERNE

N° 1. — Celui qui manque de courage dans l'infortune manque de dignité dans la prospérité.

N° 2. — Le paganisme mettait la beauté au-dessus de l'expression ; le christianisme a mis l'expression au-dessus de la beauté.

N° 3. — Celui qui se laisse transporter par la colère en porte la peine, et la pierre retourne à celui qui la roule.

N° 4. — L'homme généreux met sous ses pieds ce qu'il donne, sur son cœur ce qu'il reçoit.

N° 5. — L'espérance ne s'en va que pour laisser entrer la mort.

N° 6. — Le cheval est l'ami de l'Arabe et l'amusement de ses enfants.

N° 7. — Si la fortune ne donne pas d'esprit, elle fait du moins que chacun nous en prête.

N° 8. — Le plaisir de la critique nous ôte celui d'être vivement touché des très-belles choses.

N° 9. — Nous oublions aisément nos fautes, lorsqu'elles ne sont sues que de nous.

N° 10. — Abeilles sans reine, ruche perdue.

PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES

CONSONNES.

N° 1.

C'est ce petit rimeur, de tant d'orgueil enflé,
Qui, sifflé pour ses vers, pour sa prose sifflé,
Tout meurtri des faux pas de sa muse tragique,
Tomba, de chute en chute, au trône académique.

N° 2.

Mon beau voyage encore est si loin de sa fin ;
Je pars, et des ormeaux qui bordent le chemin,
J'ai passé les premiers à peine....

VOYELLES.

N° 1.

L'oiseau s'en va, la feuille tombe,
Le cœur s'éteint, car c'est l'hiver;
Petit oiseau, viens sur la tombe
Chanter quand l'arbre sera vert.

N° 2.

Le corps, né de la poudre, à la poudre est rendu;
L'esprit retourne au ciel dont il est descendu.

CONSONNES ET VOYELLES.

N° 1.

Heureux qui possède en ce monde
Un joli bois dans un vallon;
Tout auprès petit pavillon,
Petite source assez féconde.

DUCIS.

N° 2.

Il n'est point de si belle chose
Qu'aisément dessus on ne glose.

LA VERSIFICATION FRANÇAISE.

O lune gracieuse, un an déjà s'achève,
Qu'ici, je m'en souviens, dans ces lieux où je rêve,
Sur ces mêmes coteaux je venais, plein d'ennui,
Te contempler; et toi, belle comme aujourd'hui,
Tu baignais de tes flots la forêt tout entière;
Mais ton visage, à moi, ne m'offrait sa lumière
Que tremblante, à travers le voile de mes pleurs,
Car ma vie était triste et vouée aux douleurs.

VERS A TERMINER

L'AMITIÉ

Sur terre toute chose
A sa part de soleil;
Toute épine a sa rose,
Toute nuit son réveil.

Pour le pré Dieu fit l'herbe,
Pour le champ la moisson,
Pour l'air l'aigle superbe,
Pour le nid le buisson.

Tout arbre a sa verdure,
Toute abeille son miel,
Toute onde son murmure,
Toute tombe son ciel.

Dans ce monde, où tout penche
Vers un centre meilleur,
La fleur est pour la branche,
Et l'ami pour le cœur.

LES USAGES MONDAINS

La solution prochainement.

LE LANGAGE FRANÇAIS.

Les solutions prochainement.

LES ANAGRAMMES.

Ah. — Ha.

LES MOYENS MNÉMONIQUES

KALMOUKS

Kirghiz. — Aino. — Lamoutes. — Mandchoux. — Ostiaks. — Vogouls. — Kamchadales. — Samoyèdes.

LES SYNONYMES.

La solution prochainement.

LES CONTRAIRES.

La solution prochainement.

LES MOTS DÉCOMPOSÉS.

Marguerite.

LES ACROSTICHES.

N A B O T
A L I D A
P R I A M
O P A L E
L O Y E R
É M A I L
O M É G A
N É R O N

LA CROIX.

G
O
H E N R I
Z
A
G
U
E

ÉNIGMES.

N° 1 — Le temps.
N° 2. — Le coq.
N° 3. — La lettre O.

CHARADES.

N° 1. — Aspic.
N° 2. — Piémont.
N° 3. — Betterave.

LOGOGRIPHES.

N° 1. — Brochet. Broche. Roche.
N° 2. — Cabanon. Canon.
N° 3. — Veau. Eau.

MÉTAGRAMMES.

Douve. Louve.

MOTS CARRÉS.

É M I L E
M A N E S
I N D U S
L E U D E
E S S E X

C A E N
A R M E
E M I R
N E R F

MOTS CARRÉS SYLLABIQUES

COM	MER	CE
MER	VEIL	LE
CE	LE	BRE

VOI	TU	RE
TU	MUL	TE
RE	TE	NIR

MOTS EN TRIANGLE.

C
L E
B A S
L A M A
C É S A R

MOTS EN LOSANGE

A
B U T
B A G U E
A U G U S T E
T U S C A
E T A
E

LES TABLEAUX PARLANTS.

N° 1. — Enthousiasme.
N° 2. — Calembour.

LES CURIOSITÉS.

Les solutions prochainement.

LE FIL D'ARIANE.

O père, qu'adore mon père,
Toi qu'on ne nomme qu'à genoux,
Toi, dont le nom terrible et doux
Fait courber le front de ma mère;

On dit que ce brillant soleil
N'est qu'un jouet de ta puissance,
Que sous tes pieds il se balance
Comme une lampe de vermeil

MARCHE DU CAVALIER.

31	38	35	22	59	40	15	20
36	23	32	39	34	21	60	13
43	30	37	58	41	14	19	16
24	49	42	33	18	57	12	61
29	44	25	50	1	10	17	56
48	51	46	9	26	5	62	11
45	28	53	2	7	64	55	4
52	47	8	27	54	3	6	63

CHARLES JOLIET

PARIS — IMPRIMERIE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2

N° 322

1er FÉVRIER 1879

LE JOURNAL DE LA JEUNESSE

NOUVEAU RECUEIL HEBDOMADAIRE

ILLUSTRÉ

PRIX DU NUMÉRO
40 CENTIMES

PRIX DE L'ABONNEMENT POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS

Un an (2 volumes), **20** fr. — Six mois (1 volume), **10** fr.

Les abonnements ne se prennent que pour un an ou six mois du 1er juin et du 1er décembre.

IL PARAIT UN NUMÉRO PAR SEMAINE

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

PARIS. — BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND W. C.

H. ROSSIGNEUX

C. LAPLANTE SC.

SOLUTIONS

SUPPLÉMENTS ANTÉRIEURS.

LE LANGAGE FRANÇAIS.

FAIRE UN TROU A LA LUNE

On a dit d'abord : *Faire un pertuis en l'air :* « Le Maltois de l'autre costé, faisant un pertuis en l'air, se rend invisible. »

Plus tard, cette expression est devenue : *Faire un trou à la nuit,* ou encore : *Faire un trou dans la nuit.*

Se rendre invisible, disparaître en faisant furtivement un trou pour se sauver à la faveur de la nuit, voilà vraisemblablement ce que ces expressions voulaient dire. C'est ainsi qu'elles ont signifié : prendre la fuite, s'évader, et qu'elles ont été remplacées ensuite par l'expression : *Faire un trou a la lune,* qui s'est appliquée plus particulièrement à l'idée de partir en secret pour se dérober aux recherches, de manquer à ses engagements. Le mot *lune* s'est substitué à *nuit* dans la dernière forme qu'a prise la locution ; mais l'idée n'a pas dû changer pour cela, puisque la lune, par périphrase, se prend pour la nuit dont elle est, dans le langage des poetes, la reine, l'astre, le flambeau ou l'inégale courrière.

Mais si, comme on le pense, *faire un trou à la lune* n'est qu'une transformation de l'expression plus ancienne : *Faire un trou à la nuit,* on s'expose à s'égarer en s'attachant à rendre compte du mot *lune* même. C'est pourquoi on est peu disposé à accepter les interprétations figurées qu'a proposées M. Quitard : « Je crois que la lune ne désigne pas le satellite de la terre, mais certain corps opaque qu'on appelle la *Lune de Landerneau*, et qu'elle est tout simplement une variante comique de cette autre expression : *facere bombum*. Si une telle explication, qui semble plus probable, n'était pas admise, on pourrait proposer la suivante :

« Autrefois, le terme des contrats et des payements était ordinairement fixé à la lune qui précède et détermine la fête de Pâques, avec laquelle commençait l'année, sous la troisième race de nos rois, jusqu'au règne de Charles IX. C'est pourquoi les débiteurs qui ne payaient pas plus à l'échéance de la pleine lune que s'il n'eût pas été pleine lune, ou qui déclinaient cette échéance, furent supposés *faire une breche* ou *un trou à la lune ;* et cette locution figurée fut bientôt dans toutes les bouches, parce qu'elle joignait à la singularité le mérite de rappeler un proverbe des anciens, qui disaient d'un homme ingénieux à chercher des expédients dilatoires, lorsqu'il devait accomplir ses promesses ou acquitter ses dettes : *Laconicas lunas causatur. Il allègue les lunes lacédemoniennes*. Ce proverbe des *lunes lacédémoniennes* était venu de ce que la mauvaise foi des Lacédémoniens envers les autres peuples prenait souvent pour prétexte un conseil donné par Lycurgue, de n'entreprendre aucune expédition militaire ni aucune affaire importante, tant que la lune n'était pas dans son plein. »

PRENDRE L'OCCASION AUX CHEVEUX

Ne pas laisser échapper le moment favorable de faire une chose, le saisir juste quand il se présente.

Les anciens représentaient l'*Occasion* debout sur une roue mobile, ayant des ailes aux pieds, et tournant sur elle-même en rond avec une prodigieuse vitesse. Elle avait la partie antérieure de la tête garnie d'une touffe de cheveux, et la partie postérieure entièrement chauve, de sorte que, si on ne la saisissait pas au passage par la première, il n'y avait pas moyen de la prendre par la seconde.

Nous citerons, pour en faire foi, cette inscription sur une statue de l'Occasion, tirée de l'Anthologie : « Quel est l'artiste qui t'a faite? — Un Sicyonien. — Quel est son nom? — Lysippe. — Toi-même, qui es-tu ? — L'arbitre suprême de toute chose, l'Occasion. — Pourquoi te tiens-tu ainsi sur la pointe du pied ? — Je ne me fixe jamais davantage. — Pourquoi t'a-t-on mis des ailes aux pieds ? — Parce que mon vol devance le vent. — Pourquoi ce rasoir à la main? — Pour montrer aux hommes que je suis plus tranchante qu'un glaive. — Et cette chevelure qui descend si longue sur ton front? — C'est pour être facilement saisie par le premier qui me rencontrera. — Tu n'as pas un seul cheveu derrière la tête — C'est afin que nul de ceux qui m'auront une fois laissée échapper ne puisse me resaisir dans mon vol. — Pourquoi l'artiste qui t'a sculptée t'a-t-il placée sous ce portique? — Etranger, c'est pour t'instruire. » (*Posidippe.*)

A LA QUEUE LEU LEU

Leu est un vieux mot français qui se disait pour *loup*.

« Le mot *leu* se dit encore en Picardie et en d'autres lieux au même sens. On dit encore populairement : C'est un vieux *leu*, pour signifier un maître homme, un homme fin, rusé. C'est encore de là qu'on surnomma autrefois *Pel de leu* un noble nommé Raoul, parce qu'il portait une veste de peau de loup. »

Les loups marchent à la suite les uns des autres ; *marcher a la queue leu leu* signifie donc marcher à la file, l'un derrière l'autre. Les petites filles qui jouent *à la queue leu leu* défilent en se tenant par la robe.

FERRER LA MULE

Ferrer la mule s'est dit et se dit encore pour signifier : faire des profits illicites en trompant sur le prix de ce qu'on est chargé d'acheter. « On appelle parmi les valets l'*anse du panier*, les *ferrements de la mule*, les vols qu'ils font à leurs maîtres sur le prix des denrées qu'ils achètent au marché.

Cette expression date, selon quelques-uns, du temps où les conseillers au Parlement se rendaient au Palais, montés sur des mules. Les laquais qui restaient dehors pendant la séance passaient leur temps à jouer, et ils extorquaient à leurs maîtres l'argent qui leur était nécessaire, en prétendant qu'ils allaient *faire ferrer leurs mules*.

On pense plus généralement que cette expression remonte à Vespasien. Le muletier de cet empereur, s'étant laissé corrompre par la promesse d'une récompense, fit avoir une audience à un plaideur, en prétextant que ses mules étaient deferrées. — « Ayant vu, dit Suétone, dans un de ses voyages, son muletier s'arrêter brusquement pour faire ferrer ses mules, et le soupçonnant d'avoir voulu donner ainsi à un plaideur dont ils avaient fait rencontre le temps de lui parler affaire, Vespasien lui demanda combien il avait reçu pour les fers, et il se fit payer une partie de la somme. »

AMER COMME CHICOTIN

L'île de Sucotora, dans les Grandes Indes, fournit à la médecine l'aloès le plus amer et le plus estimé, appelé aloès *succotrin*. De là est venu ce dicton : *Amer comme succotrin,* et, par corruption, *Chicotin.*

LAISSER SES HOUSEAUX

Le houseau était un accessoire de la chaussure fort en usage au temps de Charles VI. Le roi Henri V d'Angleterre, régent de France, ne quittait presque jamais les siens. Lorsque après sa mort, arrivée à Vincennes, le dernier jour d'août 1422, on exposa son corps à Notre-Dame sur un lit de parade, cette remarque fut faite par le peuple, qu'on ne lui avait pas

chaussé ses houseaux, et ce fut l'origine de ce dicton populaire, employé pour désigner un homme mort : *Il a laissé ses houseaux.*

LE SILENCE DE CONRART

Imiter de Conrart le silence prudent.

Vers tiré de la première épître de Boileau. Conrart eut la prudence de ne rien publier, et l'habileté de caresser l'amour-propre de ceux qui écrivaient. Sa maison fut le berceau de l'Académie française. Le silence prudent de Conrart est devenu proverbial, et se dit ironiquement de ceux qui ont la précaution de peu parler ou de ne pas écrire.

BACHELIER

Bachelier est dérivé de *bachele*, qui était le nom donné dans le système féodal à une terre qui n'avait qu'un rang secondaire et qu'on appelait aussi *bachelerie*. C'est de là qu'est venu le nom de *Bacheliers*, qu'on donnait à de jeunes nobles qui n'avaient pas encore reçu l'ordre de chevalerie. D'autres écrivains font dériver ce mot de *Bas chevalier*. Les bacheleries étaient composées de dix manses et réputées terres nobles, mais d'une classe inférieure aux terres de chevaliers; elles étaient sujettes à certaines obligations et devaient fournir pour le service militaire un homme d'armes, ou un demi, ou un tiers, ou un quart d'homme d'armes.

Plusieurs bacheleries se réunissaient, dans ce cas, pour compléter le contingent d'un homme d'armes. Ceux qui possédaient des terres de cette nature gardaient toujours le nom de bacheliers, quel que fût leur âge. Le bachelier avait pour enseigne le *Pennon* ou *Pennonceau*. Cet étendard se distinguait de la bannière, en ce que la bannière était carrée, tandis que le pennon avait une queue. On coupait cette queue lorsqu'on transformait le bachelier en chevalier banneret.

Comme, au moyen âge, toute la société se réglait sur la hiérarchie féodale, on assimila aux jeunes chevaliers tous ceux qui débutaient dans une carrière. On appela bachelier un moine qui n'était pas encore prêtre, un jeune homme non marié, un apprenti soumis aux gardes du métier, enfin un théologien et un étudiant qui avaient obtenu le premier des grades universitaires Aujourd'hui, le mot bachelier ne se prend plus que dans cette acception On a prétendu que *Bachelier*, dans ce dernier sens, venait du mot latin *baculus*, bâton, insigne du bachelier ès lettres; mais cette étymologie est beaucoup moins vraisemblable que les précédentes. C'est de *Bachelier*, traduit en latin, que vient *Baccalauréat*.

BOUTEILLE

L'ancien français *botel*, *boutiaus*, suppose un mot bas-latin, *buticulus*.

Le mot *Bouteille* a de nombreuses acceptions, au propre et au figuré.

« N'avoir rien vu que par le trou d'une bouteille », ne pas connaître les choses.

La bouteille à l'encre, c'est une affaire obscure, embrouillée, et, en parlant d'une personne, c'est quelqu'un dans les idées de qui on ne voit pas clair.

Porter des bouteilles, marcher lentement, comme quelqu'un qui craint de casser des bouteilles dont il est chargé.

Être dans la bouteille, être dans le complot, dans l'intrigue, dans le secret.

Maison de bouteille, petite maison de campagne qui n'est qu'un pied à terre.

Terme de physique, la *Bouteille de Leyde*, etc.

CHŒUR

Terme de l'antiquité grecque, danse. Ensemble de gens qui dansent ou marchent en cadence. Ce sens n'est guère usité que dans la poésie.

Dans la tragédie ou comédie grecque, réunion de gens qui marchaient ou dansaient en chantant ou déclamant des vers lyriques. Le *Chœur*, sorte de personnage collectif et chantant, soit dans les intermèdes, soit dans le cours même de la pièce.

Par extension de l'antique, les personnages du corps de ballet qui dansent ensemble, ou réunion de chanteurs. Terme d'église : Le *Chœur* répond au célébrant. Terme de théologie : Les neuf *Chœurs des anges*, les neuf ordres de la hiérarchie céleste. Partie de l'église où l'on chante l'office divin, et qui est en tête de la nef. Les *Enfants de chœur*, etc. Termes de musique divers.

CADENETTE

La *Cadenette* est une longue tresse qui tombe plus bas que le reste des cheveux. Sous Louis XIII, on appelait *moustache* une grande mèche de cheveux qu'on laissait pendre. Lorsque M. de Luynes devint connétable, on fit maréchal de France son frère, Honoré d'Albret, seigneur de Cadenet, très-recommandé par cette touffe de cheveux, dite moustache, qui, de lui, fut nommée *Cadenette*.

Le règlement de 1707 donnait à l'infanterie la cadenette. C'était une espèce de tresse, partant du milieu du crâne et se retroussant sous le chapeau. La cavalerie portait la queue. Les grenadiers et les hussards ont longtemps conservé la cadenette, même après l'introduction du catogan et de la queue. Aujourd'hui, tous les soldats ont les cheveux courts.

CHENET

Chenet, diminutif de chien, *Chiennet*, petit chien, à cause d'une assimilation avec un chien couché.

Accessoire de cheminée. *Avoir les pieds sur les chenets*, ne se donner aucune peine, vivre commodément.

DESTRIER

Dans le langage de la chevalerie et des guerres du moyen âge, le *destrier* était le cheval de bataille. Ce mot vient du bas-latin *dextrarius*, de *dextra*, *dextre*, la main droite de l'écuyer qui conduisait le cheval avant le combat.

Nous avons précédemment donné l'origine de la locution : *Monter sur ses grands chevaux*.

DAM

Dommage, préjudice, du latin *damnum*.

DAME

Formule d'affirmation ou d'hésitation, selon les divers sens de cette interjection.

Dame s'est dit au masculin, pour seigneur : *Dame Dieu* se trouve souvent dans les anciens textes, et Dame Dieu, ou simplement Dame, es devenu une interjection comme Seigneur Dieu ou Seigneur. C'est cet emploi fréquent qui fait penser que dame, interjection, vient de dame masculin, et non de dame féminin (Notre-Dame). *Dame*, substantif masculin, vient de *dominus*, comme *Dame*, substantif féminin, vient de *domina*.

DINANDERIE

Ustensiles de cuivre jaune. « La ville de Dinant, dit Commines, au diocèse de Liege (Belgique), ville très-riche, à cause du commerce qu'elle faisait de ces ouvrages de cuivre qu'on appelle *dynandene*.

GILET

Ce mot vient de Gille le niais, qui portait une sorte de veste sans manches, ou, selon une autre version, de Gille, nom du premier fabricant de gilets.

Terme d'escrime : *Donner un gilet à quelqu'un*, le battre complétement, le toucher très-souvent avec le bouton du fleuret.

Ce mot ne se trouve ni dans Furetière, ni dans Richelet.

HANNETON

Le mot *Hanneton* vient du latin *Alitonus*, qui a les ailes sonores, dont on a fait d'abord *Halleton*.

Linné lui a donné d'abord le nom de *Melolontha*, qu'il portait probablement chez les Grecs, ainsi que cela semble résulter d'un passage d'Aristophane, dans sa comédie des *Nuées*: « Donnez l'essor à votre esprit, laissez-le voler où il voudra, comme le Melolonthe attaché par la patte à un fil. »

On voit que l'habitude de martyriser les hannetons vient de loin; car Aristote nous dit que la Cétoine dorée, Melolonthe doré, selon lui, partageait avec le hanneton le privilége d'amuser les enfants.

MERCURIALE

Ce mot vient de *Mercure*, en tant que donnant son nom au mercredi.

Autrefois c'était le nom d'une assemblée du parlement de Paris, qui se tenait le premier mercredi après la Saint-Martin, et le premier mercredi après la semaine de Pâques, où le premier président parlait contre les tromperies et les désordres qui se commettaient dans l'administration de la justice. On donne aujourd'hui ce nom au discours que les officiers du ministère public prononcent à la rentrée des cours et tribunaux.

Mercuriale a le sens de réprimande. *Faire* ou *recevoir une mercuriale*, faire ou recevoir des reproches, des remontrances.

S'est dit de certaines réunions de gens de lettres, qui avaient lieu le mercredi, la *Mercuriale de M. Ménage*.

C'est aussi le nom du registre où les maires des communes constatent le prix des denrées dans les marchés. Ce registre fut probablement ainsi nommé par allusion à la *Mercuriale* des parlements.

MANDARIN

C'est le titre qu'on donne aux officiers civils et militaires de la Chine, et qui est étranger à la langue chinoise. L'*arbre des*

mandarins, propre à la Cochinchine, ressemble au tilleul. C'est un mot portugais, que les uns tirent du latin, *mandare*, mander, ordonner, et que les autres regardent comme un mot indien, corrompu du sanscrit, *mantrin*, conseiller, ministre. Cette dernière étymologie est plus probable.

Nous avons donné l'origine de l'expression proverbiale : *Tuer le mandarin* (CHATEAUBRIAND, *Génie du christianisme*).

PAIEN. PAYEN

Païen, du latin *paganus*, paysan, de *pagus*, lieu de campagne, à cause que le paganisme persista plus longtemps parmi les gens de la campagne. L'ancien culte est appelé *religio paganorum*, dans une loi de Valentinien Ier, qui est de l'an 368.

Ce mot a des nuances nombreuses :

Ceux qui sont du nombre des sectateurs du polythéisme antique. Il se dit aussi de tous les peuples idolâtres, des impies, etc.

POMMADE

Cette préparation pharmaceutique ou de parfumerie vient de *pomme*. La Pommade était primitivement un cosmétique où entraient de la graisse et des pommes. On trouve dans les anciens textes *pomade* avec le sens de cidre.

Terme de manège : tour qu'on fait en voltigeant, et se soutenant d'une main sur le *pommeau* de la selle.

REMUE-MÉNAGE

Étymologie française, *Remuer* et *Menage*. Terme familier, dérangement de meubles, de choses que l'on déplace, changement, trouble, désordre.

Origine anecdotique.

On remarquait, à l'hôtel de Rambouillet, un petit lutin, Boileau, fils d'un greffier de la grand'chambre. L'avocat Pellisson l'amenait avec lui, et ce jeune espiègle amusait par ses saillies pétulantes et sa malice précoce. Sa principale victime était *Ménage*, que toutes les dames de l'endroit avaient en horreur. On le livrait impitoyablement aux agaceries de Boileau. Gilles Ménage devenait furieux, courait après l'enfant, ne l'attrapait jamais, et se livrait à toutes sortes de contorsions de colère. De là vient le mot : remue-ménage.

(*Mme de Genlis*.)

RUSSE

Le docteur Thomsen, professeur de philologie comparée à l'université de Copenhague, a fait imprimer trois conférences prononcées à Oxford, où il recherche l'origine du mot *Russe*. Sa conclusion est celle-ci :

A l'origine, ce nom appartenait à une tribu scandinave qui envahit le sol slave et, bien que très-inférieure en nombre, s'empara de la domination sur les peuples indigènes. Le mot se répandit de proche en proche et, quand l'unité de la Russie se fit, il en vint à désigner la nation tout entière.

TOCSIN

Tocsin, de *Toquer*, et du mot latin *signum*, pris au moyen âge dans le sens de cloche. Le Tocsin est le bruit d'une cloche qu'on tinte à coups pressés et redoublés pour donner l'alarme. *Sonner le tocsin* signifie aussi exciter un soulèvement, enflammer les passions, exciter le public contre quelqu'un. Dans quelques villes, la Cloche du tocsin, ou simplement le Tocsin, est spéciale à cet usage et placée dans une tour.

TULIPE

La tulipe vient de Turquie, comme son nom, *tulipend*, donné à la fleur à cause de la comparaison avec un turban.

C'est aussi le nom de plusieurs coquilles.

Dans l'ancien régime, c'était un surnom, appliqué aux caporaux et aux sergents qui faisaient ce qu'on appelle au bivouac les jolis cœurs : *Fanfan la Tulipe*.

La Tulipe noire, au figuré, a le sens du *Dahlia bleu*, du *Merle blanc*, choses introuvables.

URBAIN

Urbanus, de *urbs*, ville, par opposition à rural.

VIRAGO

De *vir*, homme, et *ago*, *agere*, qui signifie contrefaire. Par dénigrement, fille ou femme de grande taille, qui a les manières d'un homme.

LES DEVISES

LE COQ

(*Solution complémentaire.*)

C'est au double sens que présente le mot latin *gallus*, qui veut dire à la fois *Coq* et *Gaulois*, que la France doit d'avoir eu le coq pour symbole ; mais aussi, c'est à tort que l'on répète chaque jour qu'il figurait dans les enseignes des Gaulois.

Lorsqu'elles pénétrèrent en Italie, les hordes gauloises avaient pour emblèmes, selon les tribus ou les confédérations, le Lion, l'Ours, le Taureau, le Cheval, le Sanglier ou l'Épée. Après la conquête des Gaules par César, les légions gauloises qui servaient dans l'armée romaine adoptèrent différents emblèmes, dont le plus connu est l'Alouette. C'était là, du reste, une distinction particulière appartenant à une seule légion, et n'ayant aucune valeur politique. Au moyen âge, le Coq figura sur les blasons en guise d'armes parlantes, par l'effet du jeu de mots. La première médaille où se voit le Coq comme emblème de la France fut frappée à l'occasion de la naissance de Louis XIII.

L'adoption du Coq pour emblème de notre nation remonte donc au dix-septième siècle. En 1665, le Quesnoy, assiégé par les Espagnols, ayant été délivré par les troupes françaises, on frappa à l'occasion de cet événement un jeton en cuivre, sur lequel se voit dans le lointain une représentation de la ville, sur le devant un lion, le *Lion de Castille*, qui fuit, poursuivi par un coq représentant ici les Gaulois ou les Français ; de plus, comme, suivant une croyance antique rapportée par Pline, le chant du coq fait fuir le lion, on ajouta au jeton la légende : *Cantat, fugat*. Ce jeton est un des premiers monuments sur lesquels le Coq ait représenté la France. Le coq ne reparut, adopté comme emblème national, qu'en 1793, parce qu'on se souvint que c'était l'oiseau du dieu Mars et, chez les Grecs, le symbole de l'activité guerrière et de la vigilance. Quelques années après, il fut remplacé par l'aigle impérial. Adopté de nouveau en 1830, il a dû une seconde fois céder la place à l'aigle, oiseau de Jupiter.

Les Républiques de 92 et de 48 et la monarchie de 1830 l'ont placé au sommet de la hampe des drapeaux.

LES CURIOSITÉS

AU CLAIR DE LA LUNE

Origine anecdotique :

Vers l'année 1647, vivait non loin de Paris un pâtissier nommé Perrin. Il avait la manie de rimer continuellement ; aussi ses pratiques, ennuyées d'un marchand qui ne leur parlait qu'en vers, le laissèrent-elles les unes après les autres ; et il se trouva ruiné.

Le peu d'argent qu'il gagnait était employé à acheter du papier et de l'encre, pour écrire ses vers, les seuls compagnons qui lui fussent restés, et c'était bien juste, puisque c'était à cause d'eux qu'il était tombé dans une aussi profonde misère.

Un soir qu'il avait veillé un peu plus tard que d'habitude, et qu'il se couchait à tâtons, car la chandelle lui faisait défaut, il entendit frapper à sa porte. Il fut fort étonné, car il ne lui arrivait pas souvent de recevoir des visites, surtout à cette heure.

S'affublant à la hâte d'un vieux tablier et d'une veste, il alla ouvrir, et se trouva en face d'un jeune garçon qui tenait un violon sous son bras, et qui le pria de lui rédiger un placet, qu'il voulait présenter à la Grande Mademoiselle, Duchesse de Montpensier. Il ajouta qu'étant marmiton chez cette princesse, il désirait obtenir un peu d'amélioration dans sa position, et c'était pour cela qu'il venait prier Perrin, dont il connaissait la verve poétique, de lui composer un placet. Voilà notre pâtissier bien embarrassé ; il avait usé son dernier morceau de papier, et il avait vendu la veille le canif qui lui servait à tailler ses plumes.

Près de sa maison demeurait un homme qui était écrivain public. Perrin résolut de s'adresser à lui, et allant frapper au volet de son voisin, il lui cria à travers la cloison :

Au clair de la lune,
Mon ami Pierrot,
Prête-moi ta plume,
Pour écrire un mot ;
Ma chandelle est morte,
Je n'ai plus de feu,
Ouvre-moi ta porte,
Pour l'amour de Dieu.

L'ami Pierrot se leva, et lui cria en entr'ouvrant sa fenêtre :

Je n'ouvre pas ma porte à un pâtissier,
Qui porte la lune dans son tablier.

En effet, au clair de la lune, le voisin avait aperçu un énorme trou au milieu du tablier de Perrin, et riait sous cape de la mine confuse du pauvre poëte, en vérifiant l'épigramme qu'il venait de recevoir.

Pendant ce temps, le petit Italien promenait son archet sur son violon, et priant Perrin de répéter les vers qu'il venait de composer, il leur adapta un air simple et doux.

Quelques mois après, Perrin, toujours aussi gueux, était dans sa boutique et ne pensait déjà plus à cette aventure, lorsqu'il vit entrer un jeune page, galonné sur toutes les coutures, qui voulut lui mettre des pièces d'or dans la main ; et comme le pâtissier s'en défendait, il lui rappela son couplet et lui raconta le reste de son histoire : Une fois revenu chez la Duchesse, il avait appris son air à tous les cuisiniers, et ils l'avaient souvent chanté en chœur ; cette chanson était arrivée jusqu'aux oreilles de la Grande Mademoiselle, qui voulut en connaître l'auteur : cela fit sa fortune.

Cet enfant était Lulli.

CHARLES JOLIET.

PARIS — IMPRIMERIE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2.

N° 323 8 FÉVRIER 1879

LE JOURNAL
DE LA
JEUNESSE

NOUVEAU RECUEIL HEBDOMADAIRE

ILLUSTRÉ

PRIX DU NUMÉRO

40 CENTIMES

PRIX DE L'ABONNEMENT POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS

Un an (2 volumes), **20** fr. — Six mois (1 volume), **10** fr.

Les abonnements ne se prennent que pour un an ou six mois du 1er juin et du 1er décembre.

IL PARAIT UN NUMÉRO PAR SEMAINE

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

PARIS. — BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND W. C.

Ceux de nos lecteurs qui voudraient s'appliquer à chercher la solution des problèmes sont prévenus qu'ils auront à adresser, *dans les huit jours*, leurs réponses affranchies (*Lettres* ou *Cartes postales*) à

Monsieur le Secrétaire de la Rédaction du *JOURNAL DE LA JEUNESSE*,
79, Boulevard Saint-Germain, Paris.

Les noms des auteurs des solutions sont publiés.

PROBLÈMES ET QUESTIONS

PROBLÈMES CHIFFRÉS.

⁂ HJ ⁂ KW ⁂ MVNS ⁂ BVX VHZ ⁂ CWZWZDWYWY ⁂ CW ⁂ MVHYW ⁂ TW ⁂ FNW ⁂ CVNSY WZ ⁂ LKS ⁂ MVHS ⁂

Communication : Libellule et Fourmi.

PROBLÈMES POINTÉS.

(CHIFFRE DE STERNE.)

N° 1. — T*** h**** b*** i******** r***** b***

N° 2. — A**** q*'o* v*** c******** e* n** p** q*'o* v*** l***

N° 3. — L* j******* e** l* p*** b** ** d** f*****, e* l* v********* l* p*** s******** d** f*****

N° 4. — L** f***** n* s* s****** p** s********, e**** s'e*********

N° 5. — I* e* e** d* l'h******* c** ** d** g***** t****** à f******, i* f*** l** v*** à d*******

N° 6. — N* s* d***** d* p******* e** s*********, s* d***** d* t*** l* m**** e** f****, s* d***** d* s** e** l* p****** p** v*** l* s******

Communications : Une Abonnée d'Orléans, n° 1. — P. L. Divers Correspondants, n° 2. — Fleurs et Bourgeons (Vendôme), n° 3. — Bouquet d'orties, n° 4. — Geneviève d'Hauteserve (château de Neufmesnil, Seine-Inférieure), n° 5. — Libellule et Fourmi, n° 6.

PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES.

CONSONNES.

Crtn — hrlg — *n — jr — dt — ** — cq — d — clchr — trnr — ** — mn dr — vnt — qll — tt — lgr — *st — c — * — t — rpnd — l'**tr — * — m — l — rprchr — mrqr — d'** — l — vnt — sffl — *st — mn — *nq — *ffr — c'*st — *gr — sns — svr — t — mm — *st — dns — c — cs — cmmnt — t — mrqs — l'hr — *t — t — n — l — ss — ps

Communication : Joséphine et Thérèse Bertholle, Charles et Marie Borde (Paris).

VOYELLES.

*o**e — *i** — *u — *o*ei* — *e — *y* — *a*e**ueu* — *e** — *'a***e — *a*e**e* — *o** — i* — **a*e — *e* — *eu* — é*è*e — a*e* — o**u ei* — *a — *ê*e — *ou*e*ai*e — i* — e** — *e — *oi — *e* — **eu** — *o** — *a — *o*e — e** — *a — *ei*e

Communication : Les héritiers de la reine Inburgis.

CONSONNES ET VOYELLES.

*u*j*p*a*n*l*d*s*i*d*g*a*d*e*m *n*c*s*u*l*u*l*p*i*d*s*s*a*e*v*r *u*p*r*é*u* é*a*l*c*u*l*i*è*e*m* o*s*n*é*a*l*t*a*t*e*i*o*i*n*l*i*e *t*i*p*u*p*u*d*r*i*r*m*s*r*q*e*ê *r*c*a*t*p*r*r*d*n

Communication : Paul et Léon Goursat (Angoulême).

LES USAGES MONDAINS.

Quelle est l'origine de la Robe des magistrats, des avocats et des professeurs?

Communication : Divers correspondants.

LES MOYENS MNÉMONIQUES.

Quel est le nom de la province dont la première lettre, ajoutée à la première du nom du prince qui la réunit à la couronne, à la première lettre de sa capitale et à la première lettre du département qu'elle a formé, donne le mot :

LAPS.

Communication : Une plume à trois becs.

LES ANAGRAMMES.

Personnage célèbre de l'histoire de France :

REINE, CELA MENT.

Communication : Geneviève d'Hauteserve (château de Neufmesnil, Seine-Inférieure).

LES CONTRAIRES.

Un proverbe de quatre mots :

Embrouillé. — *Séparation.* — *Leger.* — *Travail.* — *Dispos.* — *Nouveau.* — *Connu.* — *Ignorant.* — *Lac.* — *Sujet.* — *Spirituel.* — *Reculer.* — *Mourir.* — *Bruit.* — *Dernier.* — *Bas.* — *Utile.* — *Jour.* — *Hiver.*

Communication : Paul et Léon Goursat (Angoulême).

LES MOTS DÉCOMPOSÉS.

Quel est le mot français avec les lettres duquel on peut former les mots suivants :

Tierce. — *Traité.* — *Craie.* — *Cette.* — *Tiare.* — *Grâce.* — *Tiret.* — *Acte.* — *Geai.* — *Age.* — *Cage.* — *Crête*, etc., etc.

Communication : Une Nichée de Linottes du parc de Versailles.

LA CROIX.

Deux prénoms féminins, l'un de huit lettres, l'autre de cinq lettres, la troisième étant commune aux deux prénoms.

L
N
M C O I M
N
E
E
É
C

Communication : T. M. Maduré.

LES ACROSTICHES.

Les lettres initiales et les lettres finales forment le nom de deux villes de France :

* O N *
* R N *
* E C *
* V O *
* E N *

Communication : Cousins et Cousines (Vitry-le-François).

MOTS CARRÉS.

Bons laboureurs, en la saison,
Vous arrachant à mon second,
Dans vos champs semez mon premier,
Pour récolter en mon dernier.

Communication : Un Plongeur à cheval de Bougival, et un Canotier en retraite de la Tamise.

MOTS CARRÉS SYLLABIQUES.

Une ville de l'Hindoustan ;
Un philosophe ;
Un peintre.

Communication : Chrystal et Rita.

Construire un *Mot carré syllabique* sur :

IVOIRE.

Communication : Gabrielle et Jeanne Albigny (Rhône).

MOTS EN TRIANGLE.

1° — Consonne. ★
2° — Article. ★ ★
3° — Conjonction. ★ ★ ★
4° — Ville de France. ★ ★ ★ ★
5° — Écrivain. ★ ★ ★ ★ ★

Communication : Paul et Léon Goursat (Angoulême).

LE FIL D'ARIANE

LA VERSIFICATION FRANÇAISE.

Quand au couchant, les soirs d'été, un éclair tardif luit et passe, et que, dans l'espace, la lune montre son front clair et placide; quand, à voix basse, la nuit prélude et, aux esprits de l'air mêlée, nous avertit, que tout s'efface, qu'aujourd'hui comme hier s'en va; devant tous ces bruits qui meurent, ces chants qui pleurent, ces longs adieux, si vous êtes altéré d'espoir, écoutez de l'*Angelus* mélancolique le cantique frémir : le ciel s'ouvre, Dieu se fait voir.

Communication : Bouquet d'orties.

VERS A TERMINER.

Le temps a laissé son———
De vent, de froidure et de———
Et s'est vêtu de———
De soleil luisant, clair et———
Il n'y a bête ni———
Qu'en son jargon ne chante ou———
Le temps a laissé son———
De vent, de froideur et de———

MARCHE DU CAVALIER

is	car	dé	l'al	le	de	ait	j'a
tour	de	tend	étai	la	llais	par	ier
j'en	au	mê	clo	lée	sent	mousse	c'ét
me	la	trem	nuit	m'arr	che	une	llais
blan	des	dis	ler	voix	j'a	je	vents
de	mur	voi	morts	douce	de	moins	sa
lée	te	ait	un	par	lais	les	ven
mur	*prof*	*qui*	*et*	*et*	us	*ient*	*forts*

Communication : L'Ondine du Loing (Loiret).

Riviere, fontaine et———
Portent une livrée———
Gouttes d'argent d'———
Chacun s'habille de———
Le temps a laissé son———
De vent, de froidure et de———

Communication : F. et M. P. (Bilbao)

NOTA. — Dans l'ancienne versification française, il n'y avait pas encore de règle proscrivant l'hiatus.

LE LANGAGE FRANÇAIS.

Quelle est l'origine des locutions :

Nº 1. — *Avoir la tête près du bonnet.*

Nº 2. — *Bouc émissaire.*

Quelle est l'origine des mots :

Nº 3. — POLTRON.

Nº 4. — BÉJAUNE.

Nº 5. — BAGUENAUDER.

Nº 6. — ÉCUYER.

Communications : Bouquet d'orties, nº 1. — Un paquet de bleuets (Bruxelles), nº 2. — Clair Labat, nº 3. — Comtesse Marie Nemes (Vienne, Autriche), nº 4. — Libellule et Fourmi, nº 5. — Trilby, nº 6.

MOTS EN LOSANGE.

1° — Une boisson.
2° — Ce qui est certain.
3° — Une ville d'Italie.
4° — Un aliment.
5° — Une mauvaise passion.

Communication : Neddy et Zabeth.

LES ÉTOILES

Quatre mots :	Quatre mots finissant par la même lettre.
★ ★ ★ ★ E ★ ★ ★ ★	M P ★ D ★ ★ L ★ ★

Communication : Trois cruchons dans une armoire (Vendée).

CORRESPONDANCE

SOLUTIONS

PROBLÈMES CHIFFRÉS.

Les erreurs sont des jalons échelonnés sur la route de la vérité.

PROBLÈMES POINTÉS.

Nº 1. — Le rêve d'un lâche, c'est de faire peur.

Proverbe bohémien :

Nº 2. — La promesse d'un nain, c'est de cracher loin.

Nº 3. — La seule parole d'un honnête homme doit avoir toute l'autorité du serment.

Nº 4. — Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable.

Nº 5. — La vie est un moment de halte entre deux éternités.

Nº 6. — On ne prend pas les mouches avec du vinaigre.

Nº 7. — Ce ne sont pas les épis qui lèvent le plus la tête qui sont les plus remplis.

PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES.

CONSONNES.

Un rustre en son buffet avait mis un fromage,
Lorsque par une fente il aperçut un rat;
Vite il y fait entrer son chat,
Afin d'empêcher le dommage;
Mais notre Mitis aux aguets,
Mangea le rat d'abord et le fromage après.

VOYELLES.

ÉPIGRAMME.

C'est une erreur, sans contredit,
D'avoir fait peindre ta figure
Sur un médaillon si petit;
Mon cher ami, la miniature
Ne peut rendre que ton esprit.

CONSONNES ET VOYELLES.

ÉPIGRAMME.

Contre les sonneurs de cloches.

Persécuteurs du genre humain,
Qui sonnez sans miséricorde,
Que n'avez-vous au cou la corde
Que vous tenez en votre main.

LA VERSIFICATION FRANÇAISE.

SYMPHONIE.

Beau lac, j'ai vu de ce bois sombre
Tes flots s'embraser au soleil;
Ils brillaient de couleurs sans nombre,
De bleu, d'azur et de vermeil.

Mais cet azur, ces roses vives,
Cet or qui serpente là-bas,
Ces rayons qui baignent tes rives,
O lac, ne t'appartiennent pas.

Les couleurs dont ton eau rayonne,
Le soleil en toi répété,
Cet eclat qu'un beau jour te donne,
Tu le dois à ta pureté,

A tes ondes immaculées
Comme les nuages du sommet :
Dans la source et l'âme troublées,
Les cieux ne se baignent jamais.

VERS A TERMINER

Pays. — Caractère.
Amis. — Terre.
Mœurs. — Serviteurs.
Lames. — Ecrits.
Femmes. — Maris.

LES USAGES MONDAINS.

La solution prochainement.

LE LANGAGE FRANÇAIS.

Les solutions prochainement.

LES MOYENS MNÉMONIQUES.

ꟷ écamp.	ꟷ orges.
ꟷ ochefort.	ꟷ oyat.
▷ ntibes.	▷ ix.
⋈ antes.	⋈ éris.
⌒ herbourg.	⌒ auterets.
⊏ tretat.	⊏ nghien.

LES ANAGRAMMES.

Ancre. — Nacre.

LES SURPRISES.

C'est que la *Dame blanche* vous regarde, et que les affaires des autres ne vous regardent pas.

LES MOTS DÉCOMPOSÉS.

Ritournelle.

LES ACROSTICHES.

H ÉRO S
O UES T
M AIR E
E RRE R
R OMA N
E DIL E

LA CROIX.

C
A
M A R I E
O
L
U
S

MOTS CARRÉS.

M O N G E
O C É A N
N É A N T
G A N S E
E N T E R

MOTS CARRÉS SYLLABIQUES.

MI	RA	GE
RA	CI	NE
GE	NE	SE

TA	CI	TE
CI	TER	NE
TE	NE	BRES

ENIGMES.

Le nez.

CHARADES.

Baleine.

LOGOGRIPHES.

Larme. Arme. Rame.

MÉTAGRAMMES.

Caton. Canon. Capon. Caron.

MOTS EN TRIANGLE.

R
M A
P I C
P O L I
M I L A N
R A C I N E

MOTS EN LOSANGE.

I
A N E
I N D U S
E U X
S

LES ÉTOILES.

A
M E
N
A T
N N T
R O S E T T E
S T T
O T
T
J E
E

1° — Annette. 3° — Rosette.
2° — Manette. 4° — Josette.

LE FIL D'ARIANE.

LE PAON ET LE ROSSIGNOL.

Le paon vantait son beau plumage,
Le rossignol son joli chant;
Se louer ainsi n'est pas sage;
Mais que de gens en font autant.
Le paon, dans son orgueil extrême,
Méprisait tout, hors la beauté;
Le rossignol, de son côté,
Mettait le chant au rang suprême.

MARCHE DU CAVALIER.

34	63	2	41	14	61	4	7
1	40	33	62	3	6	13	60
64	35	42	39	12	15	8	5
25	32	37	54	27	10	59	52
36	43	26	11	38	53	16	9
21	24	31	28	55	58	51	48
44	29	22	19	46	49	56	17
23	20	45	30	57	18	47	50

NOMS DES CORRESPONDANTS

QUI ONT DONNÉ DES SOLUTIONS CONFORMES.

RAPPEL

SUPPLÉMENTS ANTÉRIEURS

Capitaine Hatteras, docteur Clawbonny.

SUPPLÉMENT N° 319.

11 JANVIER 1879.

Marianne de Ganay (Tracy-le-Val, Oise). — Julie Portalis. — Mathilde Géruzez (Château de Gamaches). — Alice et André Pouzol. — Frédéric Danseux (Lycée de Tours). — Guillaume Danloux et ses sœurs, Anne-Marie et Henriette Danloux. — Paul et Léon Goursat (Augoulême). — Marguerite, Élisabeth et Jeanne Polonceau. — Marie-Thérèse Lainé (Saint-Amand, Cher). — Princesse Pascaline de Metternich. — La Famille Brabant. — Alice Faye (Tours). — Raoul Digard. — C. Ducol-Pommier (Grand Saconnex, Genève). — Comtesse Marie Nemes (Vienne, Autriche). — Marguerite et Louise Lapoire (Roanne). — Sidonie, Caroline et Marie-Henriette Coppieters't Wallant (Bruges, Belgique). — Berthe et Albert Godchau. — Marie Richert (Alger). — Jeanne Vallotte. — Geneviève d'Hauteserve. — Joachim Labrouche (Bayonne). — Marie Bellot (Bergerac). — Joséphine et Thérèse Bertholle (Paris). — Marguerite Mercier-Lacombe. — Blanche Schwingrouber (Saint-Quentin, Aisne). — Émile Laforest. — Louise de Brimbois. — L. T. et son Frère. — Quick et sa Famille (Louvain, (Belgique). — Cousine Marie (Marseille). — Madeleine, Geneviève, Marguerite, Eugénie (Bayonne). — Trois Epis de Blé Dauphinois. — M. C. (Saint-Germain). — Bouquet d'Orties (Paris). — Sophie Filiti (Bucharest, Roumanie). — H. F. — Deux Jeunes Novices. — Chrystal et Rita. — Un mauvais Latiniste (Paris). — Une Abonnée Mantaise. — Buses et Muses des Bords de l'Orvanne. — Fleur d'Arbousier (Paris). — T. M. (Maduré). — Une Petite Violoniste. — Bernard et Christine (Lorraine). — France et Pâquerette (Bilbao). — G. R. E. C. les Deux Sphinx de la Rue Cujas. — Cousins et Cousines (Vitry-le-François). — Un Hermite Borgne (Moravie). — Selika et Mignon (Dijon). — Gabrielle et Jeanne (Albigny, Rhône). — Marcel et Thérèse (Mantes-sur-Seine). — France et un Ouistiti. — Une Nichée de Linottes du parc de Versailles. — Une Brune et une Blonde (Saint-Quentin). — Château de Ricquebourg. — Djani. — Les Exilées du 45. — Les Braves Gens (Hérault). — Sœur Léocadie et Trois Novices. — Mlles de Khivouvoudré et Wataxi. — Une famille Luciennoise (Louveciennes, Seine-et-Oise). — Une Nichée d'Hirondelles. — Les quatre Fils Aymon. — Neddy et Zabeth. — La Petite Hirondelle du Lys. — La Girouette du château d'A. et une Petite Mauvaise Herbe des Montagnes d'Auvergne. — Une Étoile Filante. — Les Jeunes d'Amade (Alger). — Société du Châlet. — Le Touti (Bohême). — Marie-Anne Genty (Orléans). — Charlotte, Bathilde et Pauline Chabrier. — Marguerite Biret (La Flotte, île de Ré, Charente-Inférieure). — Sophie Filiti (Bucharest (Roumanie). — Bruyère et Genêt bretons (Nantes). — Nous trois (Versailles). — Tona Tina (Passerano, Italia). — Au Pays de Camoëns. — Deux Cousines de Normandie : Odette et Metta D. de B. — Deux Petites Portugaises (Lisbonne, Portugal). — La Petite Mauresque d'Oran. — Esméralda (Bucharest, Roumanie). — Le Capitaine Lotton. — S. T. E. — L'Amazone des Champs-Élysées. — Isabelle et Gilbert (Paris). — Béatrix.

MOINS LE PROBLÈME CHIFFRÉ.

René Jenvresse et sa Sœur. — Robert et Francine Le Mareschal (Rouen). — Eugène Darras. — Noémie Ortigé (Tonnay-Charente). — R. Ducrocq. — Georges Foucart (Athènes). — Jane Pavie. — Anna de Ranst. — Marcel Lenoble et Paul Aufiliâtre. — Ilsée, Nicolette et Marie Danelle. — Jeanne Devey. — C. de Saint-Prest. — Ferdinand et Marie Lamontre (La Roche-sur-Yon). — Suzanne Orban (Bruxelles). — Antoine Gavet (Paris). — Une Famille de Bourges. — Pomme d'api (Mézin, Lot-et-Garonne). — Une Petite Baigneuse de Langrune-sur-Mer). — Bécasse et Bécassine. — Piccolo et Mira. — H. R. (Paris). — Valentine et Marie. — R. A. L., trois Coureurs de Bois (Marly-le-Roi). — Un Oncle Taillé sur un Bon Patron (Bordeaux). — Un Elève du Lycée Henri IV, G. F. — P. — L. — Une Sauterelle de Givors. — Marilka, Max, Carina et Africano. — Paul et Angélie de L. — Une Artiste en Herbe. — Une Plume d'Oie. — Deux Amies, Suzanne et Amélie (Nîmes, Gard). — Bébée. — Miss Grognon (Saint-Étienne). — Petite et Grande. — Berthe, Marie, Marthe (Châtellerault). — Un Groupe d'Amis (Chartres). — Colinette. — Deux Papillons de la Mouillère (Orléans). — Isa, Lolo et Jaja. — Les Montagnards d'Athis-Mons. — Régine de L. — Une Sœur et ses Trois Frères. — Bouton de Rose. — Une Matrone et Deux Soldats de Plomb. — Bouquet de Myosotis des bords de la Cèze. — René et Thérèse (Somme). — Violette des Bois. — Sur les Bords de la Remberge. — Frimousse et le Petit Duc. — La Thymélée des Landes. — Fairgirl. — Ennaej Nav Mexlow et Adi-Mali (Bruxelles). — Deux Hivers et un Printemps. — Une Nichée de G. à Sainte-Foy. — Contesina Giovanna C. (Torino e Parigi). — Une Blonde et Une Brune d'Avaray. — Une Fille Blonde. — J. de Bien (Bruxelles). — Princesse Fanny Liechtenstein. — Fleur de Neige. — Armelle la Bretonne. — Une Giboulée de Mars. — Une Etourdie (Bucharest, Roumanie). — Le commandant de l'Espérance et Deux Passagères (L. M. A.). — Une Oreille du Sphinx (Ismaïlia, Égypte). — Une Habituée du Mardi. — La petite Duchesse. — Ecco.

CHARLES JOLIET.

PARIS. — IMPRIMERIE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2.

N° 324 15 FÉVRIER 1879

LE JOURNAL DE LA JEUNESSE

NOUVEAU RECUEIL HEBDOMADAIRE

ILLUSTRÉ

PRIX DU NUMÉRO
40 CENTIMES

PRIX DE L'ABONNEMENT POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS

Un an (2 volumes). **20** fr. — Six mois (1 volume). **10** fr.

Les abonnements ne se prennent que pour un an ou six mois du 1er juin et du 1er décembre.

IL PARAIT UN NUMÉRO PAR SEMAINE

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

PARIS. — BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79
LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND W. C.

Format in-18 jésus

BIBLIOTHÈQUE DES MERVEILLES

PUBLIÉE

SOUS LA DIRECTION DE M. ÉDOUARD CHARTON

Chaque volume broché : 2 fr. 25 c.

LA RELIURE EN PERCALINE BLEUE, TRANCHES ROUGES, SE PAYE EN SUS, 1 FR. 25 C.

LES SEPT MERVEILLES DU MONDE

Par AUGÉ DE LASSUS

1 volume illustré de 21 vignettes

LA MIGRATION DES OISEAUX

Par De BRÉVANS

1 volume illustré de 89 vignettes

LE TÉLÉPHONE ET LE PHONOGRAPHE

Par le Comte DU MONCEL

1 volume illustré de 74 figures

LA MUSIQUE

Par C. COLOMB

1 volume illustré de 119 vignettes

BIBLIOTHÈQUE ROSE ILLUSTRÉE

POUR LES ENFANTS ET POUR LES ADOLESCENTS

Le volume broché : 2 fr. 25 c.

LA RELIURE EN PERCALINE ROUGE SE PAYE EN SUS, TRANCHES JASPÉES, 1 FR.;
TRANCHES DORÉES, 1 FR. 25 C.

DERNIER JOURNAL

Par LIVINGSTONE

1 volume contenant 16 vignettes et 1 carte

HISTOIRE D'UNE GRAND'MÈRE ET DE SON PETIT-FILS

Par Mme J. MARCEL

1 volume illustré de 36 vignettes

LA MAISON MODÈLE

Par Mlle M. MARÉCHAL

1 volume illustré de 42 vignettes

LES VACANCES D'ÉLISABETH

Par Mlle De MARTIGNAT

1 volume illustré de 46 vignettes

LE FILS DU MAQUIGNON

Par Mme la Vicomtesse De PITRAY

1 volume illustré de 65 vignettes

LE SECRET DE LAURENT

Par Mme De STOLZ

1 volume illustré de 32 vignettes

EN QUARANTAINE

Par Mme De WITT

1 volume illustré de 48 vignettes

PARIS. — IMPRIMERIE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2.

N° 325

22 FÉVRIER 1879

LE JOURNAL DE LA JEUNESSE

NOUVEAU RECUEIL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

PRIX DU NUMÉRO
40 CENTIMES

PRIX DE L'ABONNEMENT POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS

Un an (2 volumes), **20** fr. — Six mois (1 volume), **10** fr.

Les abonnements ne se prennent que pour un an ou six mois du 1er juin et du 1er décembre.

IL PARAIT UN NUMÉRO PAR SEMAINE

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

PARIS. — BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND W. C.

Ceux de nos lecteurs qui voudraient s'appliquer à chercher la solution des problèmes sont prévenus qu'ils auron à adresser, *dans les huit jours*, leurs réponses affranchies (*Lettres* ou *Cartes postales*) à

Monsieur le Secrétaire de la Rédaction du *JOURNAL DE LA JEUNESSE*,
79, Boulevard Saint-Germain, Paris.

Les noms des auteurs des solutions sont publiés.

PROBLÈMES ET QUESTIONS

PROBLÈMES CHIFFRÉS.

*** 68 *** 287S1838 *** Z92Z9745 *** 5840 *** H7M618 *** 68 *** Y712 K8 *** 3045 *** Z695 *** 68 *** S12JX *** 0S416 *** 685 *** 5967X1925 *** 8X *** 685 *** H41N *** 68 *** S12JX *** Y70X48 *** 301 ***

PROBLÈMES POINTÉS.

(CHIFFRE DE STERNE.)

Nº 1. — Q*****'u* a d** d'u**b**** e* h******** v********* q** c'è**** l'e****** d* l'i*********

Nº 2. — L** h**** s*** c**** l** d***** d'u* t******, i* f*** l** v*** d* l***

Nº 3. — L* d**** n* p*** p** p*** *** s** p***** s***

Nº 4. — L* f*******, d* l* m****** e** u* d** g**** l** p*** a****** d* c* q** v*** l* c****

Nº 5. — C'e** q**** l* p**** e** à s** q** l'o* s*** l* p*** d* l'e**

Nº 6. — L'e******** e** u* r***** d*** l'a***** q** n*** a*** à s****** ** l* p******

Communications : Une Abonnée d'Orléans. — Cendrillon (château de Ricquebourg), nº 1. — Bleuette des bords de l'Ilfovetu, nº 2. — Cousine Marie (Marseille), nº 3. — Bouquet d'orties, nº 4. — Marguerite Mercier-Lacombe, nº 5. — Une Brune et une Blonde (Saint-Quentin), nº 6.

PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES.

CONSONNES

Jnssnsspstncprcvlg**plsbdtsjr ssvnstdtfnpt*trvrrsttnsrdnstnm tn*tlñvrdtv**prntmpsdtn*g

Communication : Bleuette des bords de l'Ilfovetu (Bucharest, Roumanie).

VOYELLES.

ÉPIGRAMME.

Sur les Métamorphoses *d'Ovide, mises en rondeaux par Bensarade.*

*e — *e* — *o**eau* — u* — *i**e — *ou* — *ou*eau, — a — *ie* — *e* — *e** — *'a — *a* — eu — *'*e u * — *e — **ai*e; — *ai*, — *uan* — à — *oi, — *'y — **ou*e — *ou* — *o** — *eau, — *a*ie*, — *o*u*e, — i*a*e*, — *a*a**è*e, — *o**i* — *e* — *e** — *u'i* — *a**ai* — *ai**e* — *ai*e — à — *a — *o**ai*e

Communication : Deux Cousines de Normandie, Odette et Metta D. de B.

CONSONNES ET VOYELLES.

*u*n*p*r*e*e*o*s*é*i*a*e *l*u*e*t *q*i*a*h*z*o*r*a*u*s*u*l*p*b*r*e *é*o*r*a*t*o*r*c*r*l*e*s*l*g*r*e *c*q*e*t*ô*e*i*e*l*u*d*b*é

Communication : Marguerite Mercier-Lacombe.

LA VERSIFICATION FRANÇAISE.

FLEUR DE PRISON.

Entre deux barreaux noirs, là-haut, petite sœur, qui brilles et qui grimpes à l'étroite fenêtre, quitte ces épais murs de grilles tout hérissés; les sentiers sont si beaux, avec nous viens donc rire. Ainsi, sur la pelouse jouant, les fleurs disaient. Celle qui à l'ombre fleurissait répondit : Sous le ciel bleu, riez, je n'en suis point jalouse; en un ciel noir qui resplendit par moi je plonge. Au milieu des heureux de la terre heureuses, sous le clair horizon, mes sœurs, enchantez-les; laissez-moi la solitaire et humide fenêtre; j'embaume un malheureux, de prison je suis fleur.

Communication : France et Pâquerette (Bilbao).

VERS A TERMINER.

Qu'il est doux quand du soir l'étoile———
Précédant de la Nuit le char———
S'élève lentement dans la voûte des———
Et que l'ombre et le jour se disputent la———
Qu'il est doux de porter ses pas———
Dans le fond du vallon, vers ce temple———
Dont la mousse a couvert le modeste———
Mais où le ciel encor parle à des cœurs———

Communication : Églantine-Marguerite et l'Ami Fritz (Rochefort-sur-Mer). — Une Brune et une Blonde (Saint-Quentin).

LES USAGES MONDAINS.

Quelle est l'origine de l'*Habit de cour?*

Communication : Un Paquet de bleuets (Bruxelles).

LE LANGAGE FRANÇAIS.

Quelle est l'origine de ces locutions :

Nº 1. — *Maille à partir.*

Nº 2. — *Boire comme un Templier.*

Nº 3. — Quelle est l'origine du mot : *Perpignan*, signifiant manche de fouet?

Communications : Un paquet de bleuets (Bruxelles), nº 1. — Une Abonnée d'Orléans, nº 2. — Trois cruchons dans une armoire (Vendée), nº 3.

RÉBUS.

	Lance	OR ★ OR ★ OR
	Lance	OR
	Lance	OR ★ OR
LE	Lance	OR
	Lance	OR ★ OR ★ OR
	Lance	

Communication : Perdita.

LES ANAGRAMMES.

M. ICI CHAT NE SE DÉRIDE.

Communication : E. de Mézance.

LES MOYENS MNÉMONIQUES.

Quel est le sage dont le souvenir sauva la vie d'un roi?

La première lettre du nom de ce roi, ajoutée à la première du nom du sage et à la première lettre du nom de la ville où vécut ce dernier, donne le mot :

SAC.

Communication : Une Plume à trois becs.

LES CONTRAIRES.

Un proverbe de sept mots :

Délier. — Désespoir. — Vie. — Nature. — Léger. — Calme. — Matin. — Céleste. — Court. — Lui. — Blanc. — Oui. — Allumer. — Croûte. — Réalité. — Violent. — Futile — Mal. — Continent. — Ouest. — Avouer.

Communication : Carina.

LES MOTS DÉCOMPOSÉS.

Arc. — Athos. — Astre. — Asti. — Aser. — Asie. — Cor. — Cher. — Char. — César. — Cétacé. — Caire. — Éther. — Été. — Estoc. — Écrit. — Écart. — Échecs. — Écho. — Ortie. — Osier. — Hostie. — Ostie. — Oreste. — Orchies. — Scier. — Sachet. — Soir. — Héros. — Horace. — Rose. — Roche. — Riche. — Rosa. — Rite. — Race. — Rat. — Chat — Tic. — Tierce. — Tiare. — Troie. — Thrace, etc.

Communication : Marguerite et Louise Lapoire (Roanne).

LES CURIOSITÉS.

Nº 1. — Tu arriveras toujours assez tôt, si tu arrives.

Nº 2. — Cette épée est encore dans le fourreau, mais si la reine n'est pas déclarée régente, je prévois qu'il faudra l'en tirer.

Nº 3. — Où la Fête-Dieu fut-elle célébrée pour la première fois ?

Nº 4. — Après la mort de quel roi trouva-t-on ce vers écrit au bas d'un édit rendu la veille pour l'augmentation des impôts :

C'est ainsi qu'en partant je vous fais mes adieux.

Nº 5. — C'est la dernière fois que je proposerai mes demandes, au lieu de faire connaître mes volontés.

Nº 6. — Quel est l'auteur du premier *Guide des voyageurs ?*

Nº 7. — Barberousse n'a pu prendre cette place; mais, Dieu aidant, Barbe-grise la prendra.

Nº 8. — Quelle est la ville de France qui a cette inscription sur sa porte d'entrée : « *Stat spes ?* »

Nº 9. — Qui posa la première pierre de Notre-Dame de Paris.

Nº 10. — « Combien y a-t-il de journées d'ici à Paris ? » — Si Votre Majesté entend par journées, batailles, il y en aura bien une douzaine, à moins que l'agresseur n'ait la tête rompue dès la première.

Nº 11. — Tu auras beau me faire souffrir, douleur, je n'avouerai jamais que tu es un mal.

Nº 12. — Les rois ne meurent pas en France.

Nº 13. — S'il suffisait d'accuser, il n'y aurait jamais d'innocents.

Communications : Une pêcheuse de grenouilles, nº 1. — Comtesse Marie de Nemes (Vienne, Autriche), nº 2. — Francine et Robert Le Mareschal (Rouen), nº 3. — Marie, Geneviève et Claire Vingtain, nº 4. — Deux amis (Sainte-Barbe), nº 5. — Sur les côtes de l'Adriatique, nº 6. — Marie-Thérèse (Paris), nº 7. — Neddy et Zabeth, nº 8. — Suzanne Orban, nº 9. — Marfa Strogoff et Nadia, nº 10. — Mignardise et Feu-follet (Montlignon), nº 11. — Divers correspondants, nº 12. — Raoul Digard, nº 13.

—

LE FIL D'ARIANE

MARCHE DU CAVALIER

on	sé	tout	te	il	emp	pa	n'i
et	don	se	res	sera	rai	de	ner
prés	pag	au	assé	en	yé	je	qu'à
nez	cur	ati	un	pont	arr	me	man
har	en	des	emb	s'imp	sou	moi	ards
si	un	et	voilà	arts	ge	de	pro
te	soir	mon	ien	pas	se	li	tié
sou	jure	votre	un	deux	comb	sa	pour

Communication : C. Vingtain.

LA CROIX.

Deux prénoms, l'un féminin de huit lettres, le second masculin de sept lettres, la troisième étant commune aux deux prénoms.

L
H
A R L M E S A
C
E
E
C
L

Communications : Une nichée de Linottes du Parc de Versailles. — Une petite Bergère (Sainte-Féréole).

—

ÉNIGMES.

A l'ordre naturel j'ai cela de contraire
Que, pour me donner l'être, il faut m'ôter le jour;
Je suis nuisible aux uns, aux autres salutaire;
C'est dans un bois épais que je fais mon séjour.
Vrai Protée, on me voit souvent changer de forme ;
Je ne suis point un corps, encor moins un esprit ;
Souvent, quoique petite ou de grandeur énorme,
On sait que je fais peur, même à qui me produit.

Communication : Trois Cruchons dans une armoire (Vendée).

—

CHARADES.

Combien de fous, sur mon premier,
Fondent l'espoir de leur fortune ;
Nos pères, bien plus fous, moyennant mon dernier,
Prétendirent jadis monter jusqu'à la lune ;
La franchise toujours dédaigne mon entier.

Communication : Armelle la Bretonne.

—

LOGOGRIPHES.

Autour de moi, quelque soin qu'on se donne,
Pour être plus poli, je n'en suis pas moins dur;
Mais retranchez mon chef, vous aurez, j'en suis sûr,
De mes fleurs au printemps, de mes fruits en automne.

Communication : Joséphine Chaussier.

—

MÉTAGRAMMES.

Sur quatre pieds souvent je brille,
Comme la rose du matin,
Dans un minois de jeune fille
Ou dans celui d'un gai lutin.
Au bas d'un fringant équipage,
Si vous changez, selon les lois,
Ma tête, je puis à tout âge,
Mesdames, vous conduire au bois.

Communication : Une habitante de la Villa La Palette au Prado (Marseille).

—

LES MOTS CARRÉS.

En quatre petits mots je vous offre, lecteurs,
Un ange dont Vigny célébra les malheurs,
Un des puissants seigneurs de la riche Angleterre,
Le contour d'une sphère,
Un État d'Arabie au rivage riant
Caressé par les flots des mers de l'Orient.

Communication : Les Lecteurs du château de la Chassaigne (Ain).

—

MOTS CARRÉS SYLLABIQUES.

Mon premier fut en Italie
Une victoire des Français ;
Mon second, femme avilie ;
Mon troisième une fleur qui plaît.

Communication : Les Quatre Fils Aymon.

Construire un *Mot carré syllabique* sur :

TA-PA-GE.

Communication : Marie-Louise Daudé (Le Vion, La Tour-du-Pin).

—

MOTS EN TRIANGLE.

1º Pendu à un arbre.	* * * * * * *
2º Grondeur.	* * * * * *
3º Ce qu'on n'attend pas.	* * * * *
4º Contraire de parler.	* * * *
5º Ce qu'on espère gagner.	* * *
6º Pronom indéfini.	* *
7º Consonne.	*

Communication : Frimousse et le Petit Duc.

—

MOTS EN LOSANGE.

1º — Consonne.
2º — Hauteur.
3º — Chez le photographe.
4º — Vent violent.
5º — Onguent.
6º — Rongeur.
7º — Consonne.

Communication : Un Groupe de Chartrains.

—

LES ÉTOILES.

Étoile mythologique :



Communication : Un Bouquet de myosotis des bords de la Cèze.

—

CORRESPONDANCE

SOLUTIONS

—

PROBLÈMES CHIFFRÉS.

Il ne faut jamais désespérer de faire ce que d'autres ont fait.

—

PROBLÈMES POINTÉS.

CHIFFRE DE STERNE

Nº 1. — Tout homme bien interrogé répond bien.

Nº 2. —

Aimez qu'on vous conseille et non pas qu'on vous loue.

Nº 3. — La jeunesse est la plus belle des fleurs, et la vieillesse le plus savoureux des fruits.

N° 4. — Les fautes ne se suivent pas seulement, elles s'engendrent.

N° 5. — Il en est de l'histoire comme des grands tableaux à figures, il faut les voir à distance.

N° 6. — Ne se défier de personne est simplicité, se défier de tout le monde est folie, se défier de soi est le premier pas vers la sagesse.

PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES.

CONSONNES.

Certaine horloge, un jour, dit au coq du clocher :
— Tourner au moindre vent, quelle tête légère !
— Est-ce à toi, répond l'autre, à me le reprocher ?
Marquer d'où le vent souffle est mon unique affaire.
— C'est agir sans savoir. — Toi-même est dans ce cas.
— Comment ? — Tu marques l'heure, et tu ne la sais pas.

VOYELLES.

Noble fils du soleil, le lys majestueux,
Vers l'astre paternel dont il brave les feux,
Élève avec orgueil sa tête souveraine ;
Il est le roi des fleurs dont la rose est la reine.

CONSONNES ET VOYELLES.

Que je plains le destin du grand Germanicus ;
Quel fut le prix de ses rares vertus ?
Persécuté par le cruel Tibère,
Empoisonné par le traître Pison,
Il ne lui restait plus, pour dernière misère,
Que d'être chanté par Pradon.

LES MOYENS MNÉMONIQUES.

LAPS.

Picardie. Louis XI. Amiens. Somme.

LES ANAGRAMMES.

Étienne Marcel.

LES MOTS DÉCOMPOSÉS.

Cigarette.

LES ACROSTICHES.

P O N T
A R N O
R E Ç U
I V O R
S E N S

MOTS CARRÉS.

B L E
L I T
E T E

MOTS CARRÉS SYLLABIQUES.

GOL	CON	DE
CON	DIL	LAC
DE	LAC	ROIX

I	VOI	RE
VOI	SE	NON
RE	NON	CER

MOTS EN TRIANGLE.

V
L E
C A R
L A O N
V E R N E

MOTS EN LOSANGE.

T
S U R
T U R I N
R I Z
N

LES ÉTOILES.

V
J Z
M E R
N T
R

M
P T
O
D T
T

LE FIL D'ARIANE.

J'allais par le sentier de mousse,
J'allais ; c'était la nuit des Morts,
Et les vents, devenus moins forts,
Laissaient parler la cloche douce.
Je m'arrêtai, car j'entendis,
Au détour même de l'allée,
Une voix tremblante et voilée,
Qui murmurait : « *De profundis !* »

MARCHE DU CAVALIER.

40	37	42	47	4	7	12	9
43	46	39	36	13	10	3	6
38	41	44	31	48	5	8	11
45	30	51	14	35	32	49	2
52	15	64	29	50	1	34	19
61	58	55	16	33	20	23	26
56	53	60	63	28	25	18	21
59	62	57	54	17	22	27	24

NOMS DES CORRESPONDANTS

QUI ONT DONNÉ DES SOLUTIONS CONFORMES.

SUPPLÉMENT N° 137.

25 JANVIER 1879.

Une Matrone et deux Soldats de plomb (*Rappel*). — Mathilde Geruzez (château de Gamaches). — Guillaume Danloux, Anne-Marie Danloux, Henriette Danloux (Paris). — Marguerite Mercier-Lacombe. — Joséphine et Thérèse Bertholle, Charles et Marie Borde. — Raoul Digard. — Sidonie, Caroline et Marie-Henriette Coppieters't Wallant (Bruges, Belgique). — Marie-Louise Luraxe (Saintes, Charente-Inférieure). — Frédéric Danseux (Lycée de Tours). — Geneviève d'Hauteserve. — Princesse Pascaline de Metternich. — Aline, Maurice et Léon Greindl (Bruxelles). — Berthe et Albert Godchau. — Famille Vingtain et Cie. — S. et M. de Jussieu. — Marie Hischmann (Paris). — La Famille Brabant. — L. M. L. Mathieu (Paris). — Marie-Anne Genty (Orléans). — Julie Portalis. — Blanche Schwingrouber (Saint-Quentin, Aisne). — Comtesse Marie Nemes (Vienne, Autriche). — Louis Camille et Julien Bouglé (Orléans). — Joachim Labrouche (Bayonne). — Marie Bellot (Bergerac). — Marguerite Destremx (Alais, Gard). — J. Brontana (Paris). — C. Ducol Pommier (Grand Saconnex, Genève). — Les Élèves de l'Institution de Mesdames Pernet (Belfort). — Louis Hary fils (Doignies, Nord). — Alice et André Pouzol. — Ricquebourg. — Bouquet d'Orties. — Marie Richert (Alger). — Une Brune et une Blonde (Saint-Quentin). — Un Ermite (Moravie). — Marie-Henriette (Menton). — Une Pâquerette d'Anjou. — Lormontaise. — Quick et sa Famille (Louvain, Belgique). — Madeleine, Geneviève, Marguerite et Eugénie (Bayonne). — Bruyère et Genêt bretons (Nantes). — Carmen. — Zélo et Le Touti (Bohême). — Marguerite de Reihcoof. — Buses et Muses des bords de l'Orvanne. — Une Étoile Filante. — R. Avaro (Genève). — Madeleine (Toulouse). — Une branche de Rosier. — Groupe *** — Trois Épis de Blé Dauphinois. — Isa, Lolo et Jaja. — Neddy et Zabeth. — La Girouette du château d'A. (Cantal). — Marie et Hélène U. (Paris). — La Sœur de Trois Frères. — Sur les Bords de la Remberge. — Une Nichée d'Hirondelles. — T. M. (Maduré). — Afom (Paris). — Un Mauvais Latiniste (Paris). — Blanche C. with Miss Mary. — La Thymélée des Landes. — Selika et Mignon (Dijon). — Une Petite Violoniste. — H. R., E. C., M., Une Société. — Boule de Neige. — A. de V. (Champs-Élysées). — Fleur d'Arbousier (Paris). — Fleurs et Bourgeons (Vendôme). — Chrystal et Rita. — Cousine Marie (Marseille). — Marcel et Thérèse (Mantes-sur-Seine). — Bernard et Christine (Lorraine). — Société du Châlet. — M. C. (Saint-Germain). — Nous trois (Versailles). — Cousins et Cousines (Vitry-le-François). — Une Nichée de Linottes du parc de Versailles. — Mhâg-Hô, Fleur-de-Thé et Thoû-Châ-Thoû. — Princesses Éléonore et Fanny Schwarzenberg. — Marguerite Biret (La Flotte, île de Ré, Charente-Inférieure). — Sophie Filiti (Bucharest, Roumanie). — H. F. — Esméralda (Bucharest, Roumanie). — Tona. Tina (Passerano, Italia). — Charlotte Chabrier. — Au Pays de Camoëns. — M. N. B. — Raymond Pitrou (Tours). — Deux Petites Portugaises (Lisbonne, Portugal). — France et Fleur (Bilbao). — Odette et Méta D. de B. et leur amie Isa. — La Petite Mauresque d'Oran. — Une bonne fourchette, J. T. — L'Amazone des Champs-Élysées. — Le Capitaine Lotton. — S. F. E. — Gabrielle et Diane. — Isabelle et Gilbert. — Béatrix. — Dominique. — Trois Lycéens de la Saint-Charlemagne.

MOINS LE PROBLÈME CHIFFRÉ.

M. T. L. Lainé. — Marie et Ferdinand Lamontre (La Roche-sur-Yon). — Nelly Castilla (Bayonne). — Pierre Delacre. — Geneviève Mallein (Grenoble). — C. de Saint-Prest. — Un Lycéen de Lyon, Dœloch. — Anna de Ranst. — Paul et Léon Goursat (Augoulême). — Jane Pavie. — Marie Danelle, Nicolette, Ilsée. — Jules Dauriac (collége de Gaillac). — René Jenvresse et sa Sœur. — Les Jeunes d'Amade (Alger). — J. de Bien. — Le Président du Pickwik-Club. — Piccolo et Mira. — Un vieux Grison. — Colinette (Bayonne). — Deux Petites Sœurs. — La Petite Jeanne (Florence). — Quatre Moutons Champenois et leur fidèle Berger. — Frimousse et le Petit-Duc. — Blondine. — Une Famille de Bourges. — La Nymphe du Gave et la Bergère d'Ossau. — Les Langues de Feu (Blois). — Paul et Angélie de L. — Colonie de Grimonster (Belgique). — Violette des Bois. — Une Tante et ses Nièces (Paris). — Fagot d'Épines. — Frère et Sœur, Cha et Ma. — Deux Papillons de la Mouillère (Orléans). — Un Oiseau en cage. — Une Petite Chasseresse de Papillons. — An. Lé. Ra. Trois Coureurs des Bois de Marly. — Fairgirl. — Pomme d'api (Mézin, Lot-et-Garonne). — Trois Lapins de Marmousse. — Une Nichée de G. (Sainte-Foy.) — Les Montagnards d'Athis-Mons. — Une Huître Verte de Marennes. — Trois crayons : Tipy, Lolie, Miss Pooff (Château des Récollets). — Marguerite Durocher. — Mitzi. — Un Conscrit et son Sergent. — Un Groupe d'Amis (Chartres). — Petite et Grande. — Bouquet de Myosotis des bords de la Cèze. — Graziella. — René, Thérèse (Somme). — Deux Amies : Suzanne et Amélie. — Eugénie Pétrel (château des Plants, Nièvre). — Fleur de Neige. — La Nymphe d'Etretat. — Les deux Sandales d'Empédocle. — Marie. — Une Rose de Noël (Savigny, Ardennes). — Une Artiste en Herbe et Miss Friquet. — Deux Pâquerettes. — Alfrede. — Un Alsacien (Paris). — Flore. — Valentine. — Une Villagéoise d'Auteuil. — Une Petite Abonnée de Montmédy. — Rothomago. — Un Élève de l'École Monge W. B. — Zoé-Renée. — L. H. — *Signature Omise.* — Princesse Fanny Liechtenstein. — Armelle la Bretonne. — Une Étourdie (Bucharest, Roumanie). — Trois Poitevines. — Une Matrone et deux Soldats de plomb. — Bécasse et Bécassine d'Anjou. — Miss Grognon (Saint-Étienne). — Une petite société savante. — En famille. — Un lauréat du dernier concours. — Trois Cousines. — Le chevalier de la Triste-Figure. — Un Oublié. — Toto.

CHARLES JOLIET.

PARIS. — IMPRIMERIE E. MARTINET RUE MIGNON, 2.

N° 326

1er MARS 1879

LE JOURNAL DE LA JEUNESSE

NOUVEAU RECUEIL HEBDOMADAIRE

ILLUSTRÉ

PRIX DU NUMÉRO
40 CENTIMES

PRIX DE L'ABONNEMENT POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS

Un an (2 volumes), **20** fr. — Six mois (1 volume), **10** fr.

Les abonnements ne se prennent que pour un an ou six mois du 1er juin et du 1er décembre.

IL PARAIT UN NUMÉRO PAR SEMAINE

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

PARIS. — BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND W. C.

CH. ROSSIGNEUX INV.

C. LAPLANTE

Format in-18 jésus

BIBLIOTHÈQUE DES MERVEILLES

PUBLIÉE

SOUS LA DIRECTION DE M. ÉDOUARD CHARTON

Chaque volume broché : 2 fr. 25 c.

LA RELIURE EN PERCALINE BLEUE, TRANCHES ROUGES, SE PAYE EN SUS, 1 FR. 25 C.

LES SEPT MERVEILLES DU MONDE

Par AUGÉ DE LASSUS

1 volume illustré de 21 vignettes

LA MIGRATION DES OISEAUX

Par De BRÉVANS

1 volume illustré de 89 vignettes

LE TÉLÉPHONE ET LE PHONOGRAPHE

Par le Comte DU MONCEL

1 volume illustré de 74 figures

LA MUSIQUE

Par C. COLOMB

1 volume illustré de 119 vignettes

BIBLIOTHÈQUE ROSE ILLUSTRÉE

POUR LES ENFANTS ET POUR LES ADOLESCENTS

Le volume broché : 2 fr. 25 c.

LA RELIURE EN PERCALINE ROUGE SE PAYE EN SUS, TRANCHES JASPÉES, 1 FR.; TRANCHES DORÉES, 1 FR. 25 C.

DERNIER JOURNAL

Par LIVINGSTONE

1 volume contenant 16 vignettes et 1 carte

HISTOIRE D'UNE GRAND'MÈRE ET DE SON PETIT-FILS

Par Mme J. MARCEL

1 volume illustré de 36 vignettes

LA MAISON MODÈLE

Par Mlle M. MARÉCHAL

1 volume illustré de 42 vignettes

LES VACANCES D'ÉLISABETH

Par Mlle De MARTIGNAT

1 volume illustré de 46 vignettes

LE FILS DU MAQUIGNON

Par Mme la Vicomtesse De PITRAY

1 volume illustré de 65 vignettes

LE SECRET DE LAURENT

Par Mme De STOLZ

1 volume illustré de 32 vignettes

EN QUARANTAINE

Par Mme De WITT

1 volume illustré de 48 vignettes

PARIS. — IMPRIMERIE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2.

N° 327

8 MARS 1879

LE JOURNAL
DE LA
JEUNESSE

NOUVEAU RECUEIL HEBDOMADAIRE

ILLUSTRÉ

PRIX DU NUMÉRO

40 CENTIMES

PRIX DE L'ABONNEMENT POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS

Un an (2 volumes), **20** fr. — Six mois (1 volume), **10** fr.

Les abonnements ne se prennent que pour un an ou six mois du 1er juin et du 1er décembre.

IL PARAIT UN NUMÉRO PAR SEMAINE

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

PARIS. — BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND W. C.

Ceux de nos lecteurs qui voudraient s'appliquer à chercher la solution des problèmes sont prévenus qu'ils auront à adresser, *dans les huit jours*, leurs réponses affranchies (*Lettres* ou *Cartes postales*) à

Monsieur le Secrétaire de la Rédaction du *JOURNAL DE LA JEUNESSE*,
79, Boulevard Saint-Germain, Paris.

Les noms des auteurs des solutions sont publiés.

PROBLÈMES ET QUESTIONS

9e CONCOURS

Le 9e CONCOURS *sera publié dans le prochain* Supplément *du* 15 *mars* 1879; *il sera clos le* 20 *avril. Les Solutions et les Prix seront publiés dans le* Supplément *du* 24 *mai* 1879.

PROBLÈMES CHIFFRÉS.

*** X1 *** 90 *** 972 *** 497 ***
4X33XYZ1297 *** Y6559 *** 497 ***
38026597 *** X1 *** 38Z2 *** 197 ***
K9H8K49K *** 90 *** 38Y9 ***

PROBLÈMES POINTÉS.

(CHIFFRE DE STERNE.)

N° 1. — A* t**** o* n*** v*****, l'i********* p*** t*** l** j**** d* t******

N° 2. — L* d******* n'e** p** é*****; l** é********* d* l* v** d******** b******* d* l'e***** d* c*******e* d* l'i************ d** h*****

N° 3. — I* f*** a**** d* l'â** p*** a**** d* g***

N° 4. — L** œ***** d* l* n***** s*** c**** u** p***** d* D*** f********** e*******

N° 5. — E******* :
C* q** j'a* d******, j* n* l'a* p***; c* q** j* p********, j* l'a* l***** à d'a*****; m*** c* q** j'a* d**** e** e***** à m**

Communications : Une Abonnée d'Orléans, n° 1. — Libellule et Fourmi, n° 2. — Bouquet d'orties, n° 3. — Marie-Thérèse Lainé, n° 4. — Marguerite Cromarias (Clermont-Ferrand), n° 5.

PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES.

CONSONNES.

Jds*n*nnxcntrpr*llngrs mgrprs *trtcm m*trvrscrtqtttchscrnt**n ssmntrrgrnddctrq l q*nlssl d tplsd *rtfcdsprrsqtslsmtnsnstv nsjtrdn slsjrdnsnsrstjmsbtr*n*dfc?

Communication : Deux Cousines de Normandie, Odette et Méta D. de B.

VOYELLES.

*i-*i* — *ui — *a** — *e**e — *ou *u*, — *ui, — *u* — *e* — **a*** — **e*i**, — *a*ui*, — *é*u*, — *ou* u* — *ou* — **ou*e* — *e — *ue — *i* — *e — *a*e, — *ue — *o**e — *ie — e** — u* — *a**a*e

Communication : Divers correspondants.

CONSONNES ET VOYELLES.

N*t*e*œ*r*u*p*u*e*x*i*p*o*e*l* g*o*a*c*e*t*o*d*m*é*a*t*u*o*r*l* m*i*g*u*h*i*n*r*c* q*e*a*a*n*r*i *e*d*n*é

Communication : La Girouette du château d'A

LA VERSIFICATION FRANÇAISE.

Sonnet.

LE MYOSOTIS.

Comme Marguerite, je porte écrit mon secret sur mon front; j'aime les étangs, et partout où l'eau se creuse un lit j'habite. Au moindre bruit, au moindre vent, s'agite ma fleur d'un bleu pâle; si petite est ma coupe d'or qu'une larme d'oiseau l'emplit. Je n'ai ni richesse, ni parfum, et si l'on s'empresse près de moi, si tout bas l'on m'interroge, c'est que, en songeant aux absents, ma corolle inquiète ces trois mots répète : « *Ne m'oubliez pas.* »

Communication : Paul et Angélie de L.

VERS A TERMINER

Toutes les rimes en *ment*. Les vers de huit pieds.

L'HOMME TRANQUILLE.

Il se lève———
Déjeune———
Dans le Luxembourg———
Promène son———
Lit la gazette———
Quand il a dîné———
Chez son voisin———
S'en va causer très-———
Revient souper———
Rentre dans son———
Dit son *Pater*———
Se déshabille———
Se met au lit tout———
Et dort bientôt———
Ah! le pauvre monsieur———

Communication : E. de Mézance.

LES USAGES MONDAINS.

Quelle est l'origine du premier *Bal masqué* en France?

Communication : Divers correspondants.

LE LANGAGE FRANÇAIS.

Quelle est l'origine des locutions :

N° 1. — *Donner un suif.*
N° 2. — *Être né coiffé.*

Quelle est l'origine des noms géographiques :

N° 3. — AVIGNON. N° 5. — LONDRES.
N° 4. — GENÈVE. N° 6. — STOCKHOLM.

Communications : Trois cruchons dans une armoire (Vendée), n° 1. — Un paquet de bleuets (Bruxelles), n° 2. — Teresa et Maria Parato (Palerme), nos 3 à 6

RÉBUS.

L L L
L L L L L L
L L L L L L L L L

L L L
L L L L L L
L L L L L L L L L

Communication : E. Vingtain

LES MOYENS MNÉMONIQUES.

Quel est le nom du roi dont la première lettre, ajoutée aux deux premières de son royaume, à la première lettre du nom de sa femme, à la première du royaume de cette dernière, et à la première lettre du nom du royaume formé par ces deux États, donne le mot :

FIACRE.

Communication : Une plume à trois becs.

LES SYNONYMES.

Un proverbe de sept mots :

Affection. — *Continuel.* — *Chemin.* — *Loin.* — *Réponse.* — *Vague.* — *Vif.* — *Fainéant.* — *Habitation.* — *Coutume.* — *Demande.* — *Courrier.* — *Diversité.* — *Révolte.* — *Ordonnance.* — *Récit.* — *Épouvante.* — *Idiome.* — *Lettre.* — *Courage.* — *Gouvernement.* — *Réception.* — *Monde.* — *Obscurité.* — *Fonction.* — *Infortune.* — *Division.* — *Maléfice.*

Communication : Le Ménage Xavier

MARCHE DU CAVALIER

tu	sa	d'où	fou	je	dit	l'ig	rép
hée	la	lui	les	perc	er	viens	el
cria	viens	sœur	d'où	rmi	tu	on	nor
et	me	sur	haut	cor	hée	le	peux
ons	si	mmè	it	ma	s'é	nes	une
bo	que	de	mi	re	our	re	du
tu	ven	ur	co	ta	ant	fo	d'un
er	la	fais	nous	ur	bœuf	lab	ven

LES CURIOSITÉS.

N° 1. — De qui parlait Joachim du Bellay dans ces vers :

Ce que parlant de soy César même disait,
Cettuy ci peult le dire à bon droit, ce me [semble:
Je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu tout en- [semble.

N° 2. — Quel est le roi de France qui jurait par la *Pasque-Dieu?*

N° 3. — Quelle est la reine de France que son mari avait surnommée sa *Belle lumière* et le *Soleil de son royaume?*

N° 4. — En quelle année fut fondée la première fabrique de dentelles?

N° 5. — Quel est le volcan que les marins ont surnommé le *Grand fanal de la Méditerranée?*

N° 6. — « Si j'avais su comment tournerait la Révolution, je ne m'en serais jamais mêlé. »

N° 7. — « Puisse-t-on me déchirer en un assez grand nombre de morceaux, pour rappeler à chaque village du royaume la fidélité qu'un sujet doit à son roi. »

N° 8. — « Rome m'a paru un temple, et le Sénat une assemblée de rois. »

N° 9. — « J'oublierai aussi facilement ses injures qu'il oubliera mon pardon. »

N° 10. — « Je suis prêtresse pour bénir, et non pour maudire. »

N° 11. — « Il n'y a que les morts qui ne reviennent pas. »

N° 12. — « Combien faudra-t-il de peaux d'Espagne pour former un gant de cette grandeur? »

Communications : Deux élèves de Louis le Grand, n° 1. — Maurice Allard (Versailles), n° 2. — Francine et Robert le Mareschal (Rouen), n° 3 — Marguerite Cromarias (Clermont-Ferrand), n° 4. — Marguerite et Madeleine de C. (château de Claireau), n° 5. — Le léopard, n° 6. — Sidonie, Caroline et Marie-Henriette (Bruges), n° 7. — Anne-M. Dupré, n° 8. — Lormontaise, n° 9. — Sous les pins, n° 10. — Bleuette des bords de l'Ilfovetu, n° 11. — Prince de Caramos (Mons, Belgique), n° 12.

LES ANAGRAMMES.

Homme de guerre de l'antiquité :

ASIE LIBRE.

Communication : Myosotis et Marguerite.

LES MOTS DÉCOMPOSÉS.

L'ange marche. Large manche. Marc. Armée. Manger. Nager. Léger. Glace. Gare. Cale. Mare. Ame. Char. Ane, etc.

Communication : Paul et Léon Goursat (Angoulême).

LES ACROSTICHES.

* A C A *
* B O R *
* A P H *
* Y L L *
* S A A *
* I G E *
* S E R *

Les sept lettres initiales donneront le nom d'un astronome; les sept lettres finales le nom d'un roi barbare.

Communication : René Ducrocq.

LA CROIX.

Deux prénoms féminins, la troisième lettre étant commune :

```
     T
     I
U A J A L
     E
     E
     E
     G
     T
```

Communication : Une Brune et une Blonde (Saint-Quentin).

MOTS CARRÉS.

1° — Gouverneur dans l'Inde ;
2° — Type d'une comédie de Molière ;
3° — Insigne des maréchaux ;
4° — Parfum des fleurs ;
5° — Personnage ridicule.

Communication : Un groupe d'amis (Chartres).

MOTS CARRÉS SYLLABIQUES.

1° — Grand capitaine de l'antiquité;
2° — Écrivain de Port-Royal;
3° — Dans le département du Calvados.

Communication : Linden-Villa (Jersey).

Construire un *Mot carré syllabique* sur :

CO-LÈ-RE.

Communication : Marie-Louise Daudé (Le Vion, La Tour-du-Pin).

ÉNIGMES.

L'histoire nous l'apprend, jadis on repoussait,
Gentilhomme ou manant, quiconque me sentait;
Plus sage maintenant, chacun, près du foyer,
Tout en me débitant me regarde brûler.

Communication : Geneviève d'Hauteserve (château de Neufmesnil, Seine-Inférieure).

CHARADES.

Chez les Celtes, mon premier
Était un rocher solide;
Sans mon second, mon entier
Ne serait guère valide;
Il en a deux au couchant,
Trois au Nord, quatre au Levant,
Et l'on dit, quand on l'approche :
« Cité sans peur, sans reproche. »

Communication : Blanche Mouraret et Mathilde Feltin.

LOGOGRIPHES.

On me compte six pieds; je suis un corps brillant;
Quand on m'ôte la clef, c'est une chose étrange,
En rideau gracieux aussitôt je me change ;
En ce nouvel état, d'un peuple impatient
J'arrête les regards. Si l'on me coupe en deux,
Ma dernière moitié, par l'océan baignée,
Dresse au milieu des flots ses flancs anfractueux,
Où se brise en mourant la vague dédaignée.

Communication : Bruyère et Genêt bretons.

MÉTAGRAMMES

Sur quatre pieds je suis bon à te nettoyer ;
Change sept fois mon chef, tu verras défiler
Ce que cherche Harpagon, qui pratique l'usure ;
Le double serviteur que nous donne Nature ;
Ce qu'est un petit homme, et puis la nourriture
Que riche et pauvre mange et qui nourrit le plus ;
Ce qu'étant, de chez toi Diafoirus est exclus ;
Ce qui fait un miroir d'une glace bien fine ;
Puis ce que tu n'es pas, lecteur, si tu devines

Communication : Les Quatre Fils Aymon.

MOTS EN TRIANGLE.

1° — Consonne.
2° — Conjonction.
3° — Terme de musique
4° — Siége.
5° — Ville de France.

Communication : Liden-Villa (Jersey).

MOTS EN LOSANGE.

1° — Consonne.
2° — Mois.
3° — Meuble.
4° — Entouré d'eau.
5° — Voyelle.

Communication : Un bouton de rose.

LES ÉTOILES.

Mon premier est, lecteur, un oiseau blanc et tendre ;
Par Hercule, le ciel jadis se vit suspendre ;
Porté par mon second,
Qui garde encor son nom,
Mon troisième est, lecteur, une ville Rhénane ;
Enfin, mon dernier, dans la petite cabane,
Est pour le paysan
Un légume excellent.

Communication : Les Quatre Fils Aymon.

CORRESPONDANCE

SOLUTIONS

PROBLÈMES CHIFFRÉS.

Le Neuvième Concours sera publié le quinze Mars, clos le vingt Avril; les Solutions et les Prix le vingt-quatre Mai.

PROBLÈMES POINTÉS.

CHIFFRE DE STERNE.

N° 1. — Quelqu'un a dit d'une belle et honorable vieillesse que c'était l'enfance de l'immortalité.

N° 2. — Les hommes sont comme les décors d'un théâtre, il faut les voir de loin.

N° 3. — Le devin ne peut pas prédire son propre sort.

N° 4. — La fidélité de la mémoire est un des gages les plus assurés de ce que vaut le cœur.

N° 5. — C'est quand le puits est à sec que l'on sait le prix de l'eau.

N° 6. — L'espérance est un regard dans l'avenir qui nous aide à supporter le présent.

PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES.

CONSONNES.

Jeunesse, ne suis pas ton caprice volage;
Au plus beau de tes jours souviens-toi de ta fin;
Peut-être verras-tu ton soir dans ton matin,
Et l'hiver de ta vie au printemps de ton âge.

VOYELLES.

ÉPIGRAMME.

Sur les Métamorphoses *d'Ovide mises en rondeaux par Benserade.*

De ces rondeaux un livre tout nouveau
A bien des gens n'a pas eu l'heur de plaire;
Mais, quant à moi, j'y trouve tout fort beau,
Papier, dorure, images, caractère,
Hormis les vers, qu'il fallait laisser faire
A La Fontaine.

CHAPELLE.

CONSONNES ET VOYELLES.

Nul ne parle de vous, délicate fleurette,
Qui cachez votre azur sous l'épi barbelé;
Pourtant votre corolle est legère et coquette,
Petite fleur du blé.

LA VERSIFICATION FRANÇAISE.

FLEUR DE PRISON.

« Petite sœur, là-haut, qui grimpes et qui brilles
A l'étroite fenêtre, entre deux noirs barreaux,
Quitte ces murs épais tout hérissés de grilles,
Viens donc rire avec nous, les sentiers sont si beaux. »

Ainsi disaient les fleurs, jouant sur la pelouse.
Celle qui fleurissait à l'ombre répondit :
« Riez sous le ciel bleu; je n'en suis point jalouse :
Je plonge en un ciel noir, qui par moi resplendit.

Heureuses au milieu des heureux de la terre,
Enchantez-les, mes sœurs, sous le clair horizon;
Laissez-moi la fenêtre humide et solitaire,
J'embaume un malheureux : je suis fleur de prison. »

VERS A TERMINER.

Solitaire. Silencieux.
Cieux. Terre.
Religieux. Rustique.
Portique. Pieux.

LES USAGES MONDAINS.

La solution prochainement.

LE LANGAGE FRANÇAIS.

Les solutions prochainement.

RÉBUS.

Le silence est d'or.

LES ANAGRAMMES

Catherine de Médicis.

LES MOYENS MNÉMONIQUES.

SAC.

C'est Solon, sage d'Athènes, qui fut appelé à la cour de Crésus. Celui-ci, vaincu par Cyrus, et près d'expirer sur un bûcher, se rappela les paroles de Solon sur l'inconstance des richesses, et se mit à crier : « *Solon! Solon!* » Cyrus lui demanda le sens de ces paroles, et lui laissa la vie.

LES CONTRAIRES.

LE MAL EST L'ENNEMI DU BIEN.

Lier. — Espoir. — Mort. — Art. — Lourd. — Ému. — Soir. — Terrestre. — Long. — Elle. — Noir. — Non. — Eteindre. — Mie. — Illusion. — Doux. — Utile. — Bien. — Ile. — Est. — Nier.

LES MOTS DÉCOMPOSÉS.

Acrostiche.

ÉNIGMES.

L'ombre.

CHARADES.

Détour.

LOGOGRIPHES.

Marbre. Arbre.

MÉTAGRAMMES.

Joue. Roue.

MOTS CARRÉS.

E L O A
L O R D
O R B E
A D E N

MOTS CARRÉS SYLLABIQUES.

RI	VO	LI
VO	LEU	SE
LI	SE	RON

TA	PA	GE
PA	TÈ	NE
GE	NE	SE

MOTS EN TRIANGLE.

A B S A L O N
B O U G O N
S U B I T
A G I R
L O T
O N
N

MOTS EN LOSANGE.

M
P I C
P O S E R
M I S T R A L
C É R A T
R A T
L

LES ÉTOILES

C
A
C E R E S
O O
N

LES CURIOSITÉS

Les solutions prochainement.

LE FIL D'ARIANE.

Pour se promener, empressé,
Au pont des Arts, un soir, Harpagon se présente :
— Votre passage? Embarrassé,
Il demande combien, jure et s'impatiente
— Donnez un sou, monsieur, et tout sera payé.
— Un sou! Voilà deux liards, je n'irai qu'à moitié.

MARCHE DU CAVALIER.

17	8	49	40	29	6	51	60
48	41	18	7	50	61	30	5
19	16	9	28	39	52	59	62
42	47	38	53	10	27	4	31
15	20	11	26	37	54	63	58
46	43	36	55	12	25	32	3
21	14	45	34	23	2	57	64
44	35	22	13	56	33	24	1

AVIS

Les noms des Correspondants seront publiés dans le *Supplément* n° 143, du 22 mars 1879.

CHARLES JOLIET.

PARIS. — IMPRIMERIE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2

N° 328

15 MARS 1879

LE JOURNAL DE LA JEUNESSE

NOUVEAU RECUEIL HEBDOMADAIRE

ILLUSTRÉ

PRIX DU NUMÉRO

40 CENTIMES

PRIX DE L'ABONNEMENT POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS

Un an (2 volumes), **20** fr. — Six mois (1 volume), **10** fr.

Les abonnements ne se prennent que pour un an ou six mois du 1er juin et du 1er décembre.

IL PARAIT UN NUMÉRO PAR SEMAINE

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

PARIS. — BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND W. C.

9E CONCOURS

PROBLÈMES ET QUESTIONS

9e CONCOURS

—

RÈGLEMENT

Le Neuvième Concours du *Journal de la Jeunesse* est ouvert a tous ses lecteurs. Il sera clos le 20 avril. Le résultat en sera publié dans le *Supplément* du 24 mai 1879.

Les lauréats des Concours précédents peuvent y prendre part.

La Direction du *Journal de la Jeunesse* met à notre disposition vingt ouvrages illustrés, ensemble d'une valeur de cinq cents francs, qui seront décernés à ceux des concurrents qui auront obtenu les premières places du Concours.

Les Compositions seront examinées par le Conseil de rédaction du *Journal de la Jeunesse*, qui fixera les places et désignera les prix.

Plusieurs personnes peuvent s'unir pour concourir ensemble, une famille, une institution, etc., mais seulement pour une composition collective et unique. Il serait absolument contraire à toutes les conditions d'un Concours, que des compositions identiques ou similaires, c'est-à-dire que la même composition envoyée par plusieurs concurrents, même avec des différences de détails, obtînt plusieurs prix.

Les lettres devront porter :

En tête : le nom et l'adresse des correspondants. Sans cette condition, la composition ne serait pas admise au Concours.

A la fin : le nom, les prénoms, les initiales ou le pseudonyme, en un mot toutes les indications à publier dans la liste des concurrents.

Nous recommandons à nos correspondants, pour la régularité du classement du Concours :

1° De n'expédier qu'une *Lettre unique* avant la date du 20 avril, clôture du Concours;

2° D'écrire cette lettre *à part*, afin d'éviter toute confusion;

3° D'observer, pour les Solutions, l'ordre de la série des Problèmes et Questions.

Adresser les lettres :

A Monsieur le Secrétaire de la rédaction du Journal de la Jeunesse

PARIS

79, boulevard Saint-Germain, 79.

—

PROBLÈMES CHIFFRÉS.

N° 1.

7152620086X3550X081460781962Y 408347085l7K04Z04H065050708X34N 1S7086Z34W12096491827084Z

Ce problème est du genre simple Les mots ne sont pas séparés.

N° 2.

*** ABC *** DBHC *** KJM *** HB *** PNHR *** SMBH *** CB *** TSNM BHR *** TVXVYABC *** ZB *** RNJR *** PVMSB ***

Ce problème est du genre simple.

—

PROBLÈMES POINTÉS.

(CHIFFRE DE STERNE.)

N° 1.

T*** l* m****, t*** l** s******, t** ** l* c******* p*** u** p*****, e* t***** l** p****** d* l'h**** a*** t*** l* r**** p*** u* s********: v**** l* p*****

N° 2.

L* p**** e* l'a***** s* v****** à n** r******; m*** l'u* p**** l* v**** d** v*****, l'a**** c**** d** v******

N° 3.

C***** p*** a s** e****** m******, c**** c***** n***** d* t****** a s** m******** h*****

N° 4.

C******, f**** d* l* G****, a*** t** m***** l* D******, q** s***, a*** u* a** a******, l* P******* i********** d* l* P***, s** a****** s****

N° 5.

C*** q** m'o** v* g***** p****** ** l* c****** n* r************ p*** l'h**** q** d********

—

PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES.

CONSONNES

Mv*st*nflrsvg*nrssqsprdsnsbr t*llpsscmm*nngprmls*mbrsdlntd chvrlltrclgrs*ffc**sffldzphrmspl svt*ncrsrltrrltmpsdtrtlsvnr

VOYELLES.

A**e* — *e — *oé*e* — **i*o*e* — *i*a** — *a** — *'a*eu — *'A*o* *o* — i*o** — *e — *a*i*ue* — *e — *eu** — *ai*e* — *a*o*e* — *a** —*ue — *'ai**e — e* — **o**i* — *'e **uyeu* — e**a**o* — *u — *e**a* — *o* — *e**e** — *'*o*o*e* — *u — *i*e**e — où — *'o* — *e — *ie** — *e*a** — *e* — *oi* — *o* — *é* i*e — e* — *i* — **u* — *ue — *ou *e — *'é*o*ue**e — e* — *o* — *o* — *eu* — **u* — *ue — *a — *oi*

A quel personnage de l'antiquité ces vers sont-ils adressés?

CONSONNES ET VOYELLES.

P*i*q*e*o*s*o*n*i*s*z*e*o*r*d* l*G*r*n*e*u*a*u*e*u*ô*u*i*d*S*n *g*l*ù*e*e*t*m*n*i*u*s*l*o*s*l*i *l*m*z*n*à*e*r*q*a*d*l*e*s*p*u* o*i*e*c*e*a*

—

LE LANGAGE FRANÇAIS.

N° 1.

Qu'appelait-on, au dix-huitième siècle, les *Cacouacs?*

N° 2.

Quelle est l'origine de la locution :

Il est du bois dont on fait les flûtes.

—

LES MOYENS MNÉMONIQUES.

Quels sont les sept poètes de la Pléiade française du dix-septième siècle, dont les sept initiales sont représentées par les lettres capitales de ce vers :

Ces Sept Poètes Morts, Regne De Louis XIII.

—

LES DEVISES.

Quelle est l'origine de la devise :

Liberté, Egalité, Fraternité.

—

LES CURIOSITÉS.

N° 1.

Quel est le premier homme qui, selon la tradition, a été abandonné dans une île déserte?

N° 2.

Quelle est l'origine anecdotique du *Chapiteau Corinthien?*

N° 3.

Quelle est l'origine anecdotique du *Premier Portrait?*

—

LA VERSIFICATION FRANÇAISE.

LA TOMBE D'UNE JEUNE FILLE.

Un épineux arbuste, à la verdure pâle, est le seul monument que la nature lui fit ; calciné du soleil, des vents de mer battu, enraciné au cœur comme un funèbre regret, sans lui donner d'ombrage, dans le rocher il vit. Du chemin la poudre son feuillage y blanchit ; près de terre il rampe, où par la dent des chevreaux ses rameaux penchés sont retranchés toujours. Comme un flocon de neige, un jour ou deux une fleur y flotte au printemps ; mais comme la vie, avant qu'elle ait charmé le cœur, avant qu'elle ait répandu son odeur, le vent qui l'assiége l'effeuille. Sur le rameau qui plie un oiseau de mélancolie et de tendresse pour chanter s'y pose. Oh ! dis, où tout doit refleurir n'est-il pas une terre, fleur que la vie a fait flétrir sitôt ?

—

LE FIL D'ARIANE

MARCHE DU CAVALIER

mal	ne	sez	puis	pas	mon	seul	hél
lais	se	le	ument	moi	sable	de	d'un
char	heur	oux	vez	se	poids	as	ement
y	que	pas	du	jal	scri	de	nom
eux	gez	point	n'in	tombe	sombre	à	je
pour	poser	ma	eure	suis	oux	sur	peu
pas	qui	deux	d'esp	ombre	dem	ne	peine
ses	ace	mon	sur	gen	assez	d'un	ma

VERS A TERMINER.

L'ENFER.

Plus d'heures, de mois ni d'———
Plus d'espérance, de———
Des populations———
La seule attente est de———
Leur peine incalculable———
A tous les instants———
Ni le temps, ni l'———
N'en adoucissent l'———
De leur horloge où rien n'———
Le cadran sans chiffre———
N'offre qu'une aiguille———
Et le seul mot :———

—

BOUTS-RIMÉS.

Composer un quatrain à volonté.

—

LES USAGES MONDAINS.

Quelle est l'origine de l'usage, pour les particuliers, d'avoir un jour spécial pour recevoir des visites, usage qui a donné naissance à la locution : *Avoir son jour ?*

—

LES NOMBRES.

L'ÉCOLE DE PYTHAGORE

— O gloire de l'Hélicon, Pythagore, chéri des Muses ! dis-moi combien de disciples fréquentent ton école ; combien, près de toi, écoutent, haletants, la parole du maître discutant la sagesse ?

— Le voici, Polycrates ; grave dans ton esprit ce que je vais te dire :

La moitié étudie les mathématiques, la science de lumière et de vérité ; le quart travaille à découvrir les immortelles lois qui régissent la nature ; le septième réfléchit sur tout ce qu'il entend et reste assis en silence ; mais à côté, il y a trois femmes.

—

LES SYNONYMES.

Un proverbe de cinq mots :

Abandonner. — *Citadin.* — *Péché.* — *Carnet.* — *Economie.* — *Abattre.* — *Compétiteur.* — *Panégyrique.* — *Consentir.* — *Plainte.* — *Monde.* — *Tuer.* — *Branche.* — *Festin.* — *Défaite.* — *Haine.*

—

LES CONTRAIRES.

Un proverbe de quatre mots :

Douceur. — *Neuf.* — *Libre.* — *Sucré.* — *Séparer.* — *Monotonie.* — *Soumission.* — *Ignorant.* — *Fourbe.* — *User.* — *Gendarme.* — *Maître.* — *Mécontent.* — *Fertile.* — *Carré.* — *Aiguisé.*

—

LES LETTRES ABSENTES.

NAGEUR. — LISSE. — SUCRE. — LIN. — RIEN. — LIBRE. — SIRE. — CIEL. — LOURD. — FRONDE. — LAYETTE. — NICOT. — LICE. — TIR. — FREIN. — VOIR. — BILE. — IRE. — CARON. — RACE.

Ajouter une *même voyelle* et une *même consonne* aux lettres qui composent chacun de ces vingt mots, et, au moyen de cette addition, former vingt autres mots.

L'ordre des lettres peut être transposé à volonté.

—

LES MOTS DÉCOMPOSÉS.

En me décomposant, de moi l'on peut extraire :
Festin, amis, témoins, mariage, notaire ;
Amiens, Niort, Angers, Reims, Mantes, Saint-Omer ;
Naître, agiter, gémir, oser, sentir, aimer ;
Ton, notes, ré, mi, fa, son, air, gosier, ramage ;
Aisne, Saône, Tamise, Oise, Marne, Mein, Tage ;
Songe, mânes, fantôme, antre, monstre, géant ;
Mine, or, argent, étain, agate, fer, aimant ;
Anatomie, organe, os, nerfs, sang, rate, foie ;
Geai, tarin, agami, serin, taon, faisan, oie ;
Ogre, tigre, magot, âne, faon, singe, rat ;
Rétif, maigre, fort, sage, ignare, sot, ingrat ;
Iman, émir, aga, roi, trône, sénat, mitre ;
Estragon, tamarin, anis, oignon et nitre.
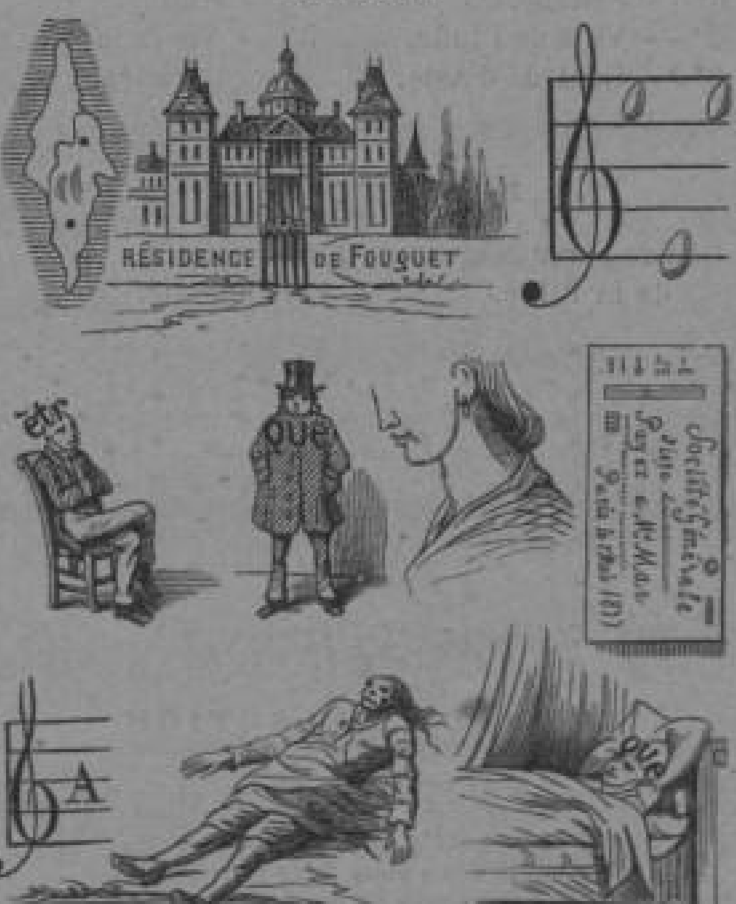
—

LES MOTS RECOMPOSÉS.

Trouver douze villes de deux syllabes dans les vingt-quatre syllabes suivantes :

TOUR. — RHO. — TES. — TRES. — TIERS. — CE. — LAC. — NON. — NON. — VAL. — LOU. — RE. — POI. — CAS. — GAIL. — NI. — SEN. — DEZ. — NAN. — LIS. — THO. — HANS. — LA. — LU.

—

RÉBUS.



—

LES SURPRISES.

Quel est l'objet, attribut d'un personnage mythologique, dans le dessin duquel se trouvent figurés tous les chiffres arabes ?

—

LES COQUILLES AMUSANTES.

Selon l'usage patriarchal, il réveilla les dormeurs et dit : « Levez-vous, le four va cuire, et la grise commence à vider le sac. »

—

LA CROIX.

Le nom d'un souverain et celui de sa mère, la troisième étant commune aux deux noms.

R
I
E P I P E
G
O
N
N
N
A

—

ACROSTICHES.

1° — Patriarche.	A	* * * * *	M
2° — Fleuve.	N	* * * * *	A
3° — Roi de Soissons.	G	* * * * *	N
4° — Dans les Bouches-du-Rhône.	L	* * * * *	C
5° — Amiral.	E	* * * * *	H
6° — Ville.	T	* * * * *	E
7° — Famille historique.	E	* * * * *	S
8° — Écrivain.	R	* * * * *	T
9° — Prénom féminin.	R	* * * * *	E
10° — Grand-prêtre.	E	* * * * *	R

—

LES ANAGRAMMES.

On le trouve chez un imitateur ;
On peut le changer chez un confiseur.

NOTA. — Le mot a huit lettres.

ÉNIGMES.

N° 1.

Je suis, lecteur, une maison gentille ;
Avec plaisir l'ouvrier m'arrondit,
Légèrement sur un pivot me mit,
Si que je tourne et même je frétille.
Une commère habite le premier,
Qui de parler fait son unique affaire,
Ange ou démon, nuisible ou salutaire,
Sage parfois, souvent folle à lier.
A mon second demeure un locataire
Assez souvent par le rhume affligé,
Parfois bruyant, mais le propriétaire
Point ne voudrait lui donner son congé.
Mon troisième est une double guérite
Où deux jumeaux sont postés pour tout voir,
Et rien n'échappe à ce couple hypocrite ;
Mais il est sourd : on ne peut tout avoir.
Deux pavillons, sis à l'une et l'autre aile,
Servent d'asile à deux autres jumeaux,
Aveugles-nés qui, de leurs soupiraux,
Entendent tout ce que dit la donzelle.

N° 2.

Comme un oiseau je suis léger,
Mes plumes valent bien des ailes,
Ainsi que les cœurs infidèles,
Ainsi qu'on voit les hirondelles,
On me reçoit sans me fixer.

CHARADES.

N° 1.

Mon premier vaut cinquante fois
Ma troisième partie,
Et celle-ci contient dix fois
Ma deuxième partie ;
Mon tout, qui ne vaut qu'une fois
Ma troisième partie,
Contient pourtant cinq cent neuf fois
Ma deuxième partie.

N° 2.

On mange mon premier,
Ainsi que mon dernier,
Et l'on habite mon entier.

LOGOGRIPHES.

N° 1.

Prenez un arbre, un élément,
Un des métaux, un sédiment,
Joignez-y ce que fait l'abeille ;
Mêlez ensemble tout cela :
Bientôt un diable en sortira,
Sans se faire tirer l'oreille.

N° 2

Sur cinq pieds je suis île, île encore avec quatre,
Toujours île avec trois, et, si tu veux abattre
Quelques pieds de mes noms pour en trouver la clef,
Rogne toujours la queue et respecte le chef ;
Enfin, sur mes trois pieds, et sur cinq, et sur quatre,
L'Atlantique toujours de ses flots vient nous battre.

MÉTAGRAMMES.

Passant trop près de mon premier,
Vous avez taché mon deuxième ;
Comment ce malheur réparer ?
En recourant à mon troisième.

MOTS CARRÉS SYLLABIQUES.

(4 syllabes.)

Un vrai jour de folie ; un grand conspirateur,
L'œuvre du tonnelier ; femme utile, lecteur.

MOTS CARRÉS.

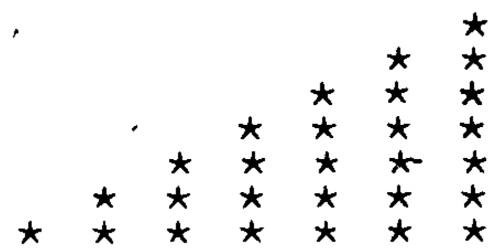
Jadis, pour gouverner son peuple très-altier,
Un roi sage daignait consulter mon premier ;
Pour parler d'Henri quatre on se sert du deuxième ;
Un verbe ayant trois E formera mon troisième ;
Un terrain se trouvant mon cinquième a besoin
Qu'on cherche à l'aplanir avec le plus grand soin ;
Mon quatrième est produit par la guerre,
Par le feu, par le tonnerre ;
Enfin, si mon dernier est pris à contre-sens,
Il apporte l'émoi chez la plupart des gens.

Construire un mot carré de six lettres sur :

FRANCE.

MOTS EN TRIANGLE.

Si tu veux mon premier, cherche-le dans campagnes ;
Dans la musique écrite on trouve mon second ;
Le passage restreint séparant deux montagnes
Vous donnera le trois, et le quatre répond
Au but où, tôt ou tard, tend mainte demoiselle ;
Sur la femme parée on pourrait, c'est certain,
Rencontrer mon cinquième ; et parfois la plus belle
S'orne, pour plaire aux yeux, de l'œuvre de la main
De celui qui, lecteur, s'appelle mon sixième ;
Mon septième et dernier fut le grand écrivain,
Qui vécut dans le temps de Louis quatorzième.



MOTS EN TRIANGLE SYLLABIQUES.

(5 syllabes.)

1° Chaque année on me fête en vidant plus d'un verre ;
2° Un très-violent poison qui vite vous enterre ;
3° Ce que souvent l'ivrogne éprouve en cheminant ;
4° Sa tête ne l'est point, rien là de surprenant ;
5° Une syllabe enfin qui termine la terre.



MOTS EN LOSANGE.

Composer un *Mot en losange* avec :

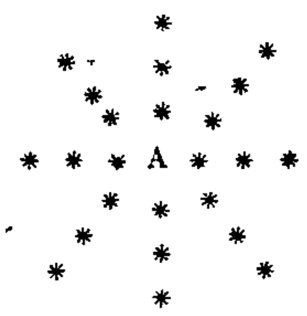
Quatorze	E	Deux	A
Trois	T	Un	G
Deux	L	Un	V
Deux	R		

MOTS EN LOSANGE SYLLABIQUES.

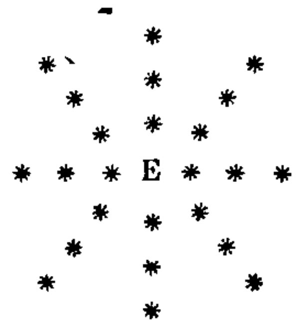
1° — Syllabe.
2° — Ville de l'Inde.
3° — Contrée d'Asie.
4° — Métier.
5° — Vieux mot français.

LES ÉTOILES.

Quatre personnages de la Bible.



Quatre noms de la Mythologie.



CHARADE EN ACTION.

PREMIER ACTE.

C'est une table bien servie
De mets fins à vous faire envie,
Où, sans bouder ou dire non,
Chacun doit dire : « Ah ! que c'est bon ! »

2° ET 4° ACTES.

Là, c'est une classe d'école,
Où les bambins font, sans parole,
Sur le cahier fixant les yeux,
Des *o* et des *a* de leur mieux.

3° ACTE.

Perrette, sur sa tête ayant un pot au lait,
Bien posé sur un coussinet,
Prétendait arriver sans encombre à la ville.
Légère et court vêtue, elle allait à grands pas,
Ayant mis ce jour-là, pour être plus agile,
Cotillon simple et souliers plats.
Etc., etc.

5° ACTE.

Au château de Bonaventure,
C'est un prince, gai compagnon,
Qui, verre en main, d'une voix sûre,
Entonne la vieille chanson :

Si le roi m'avait donné
Paris sa grand' ville,
Et qu'il me fallût quitter
L'amour de ma mie,
Je dirais au roi Henri :
Reprenez votre Paris,
J'aime mieux ma mie,
O gué !
J'aime mieux ma mie !

ENSEMBLE.

C'est Jacob, accusant la fortune ennemie,
Qui, captif volontaire, en Mésopotamie,
Fait paître de Laban les troupeaux bondissants,
Pour épouser Rachel, — au bout de quatorze ans.

* * *

LES TABLEAUX PARLANTS.

Un prince, contre lequel É. combattit souvent, eut une grande renommée ; c'est F. N. ou le N. comte d'A., qui fit trois pèlerinages à la Terre Sainte. Au dernier il se fit traîner sur une claie par les rues de Jérusalem, nu, la corde au cou, se faisant fouetter à grands coups par deux de ses valets, et criant de toutes ses forces : « Seigneur, ayez pitié du traître, du parjure F. ! » Puis il entreprit de revenir à pied, mais il mourut en route (1040). F. avait en effet bien des crimes à expier. C. était sa nièce : s'étant plainte à lui d'un favori de son époux, F. avait aussitôt envoyé douze chevaliers avec ordre de poignarder le favori partout où ils le trouveraient. De ses deux femmes, il avait fait brûler l'une, ou, selon quelques-uns, il l'avait poignardée lui-même après qu'elle s'était sauvée d'un précipice où il l'avait fait jeter ; l'autre, il l'avait contrainte par ses mauvais traitements à se retirer en Palestine. Son fils, G. M., fut aussi batailleur. Il avait voulu, en 1036, contraindre par les armes son père à lui céder le comté d'A. ; mais le vieux F. l'avait vaincu et soumis à la peine du *harnescar*. Le fils rebelle avait fait plusieurs milles en rampant, une selle sur le dos, pour venir aux pieds du comte implorer son pardon. G. M., jaloux de la puissance du duc de Normandie, s'unit contre lui au roi H. Ses successeurs suivirent cette politique, et les rois de France eurent dans les comtes d'A. d'utiles alliés contre les ducs normands devenus rois d'Angleterre, jusqu'au moment du moins où ces comtes héritèrent eux-mêmes de la couronne britannique. On rapporte que la femme de G. M. aimait la lecture ; mais que telle était alors la rareté des livres, qu'elle fut obligée de donner deux cents moutons, cinq quartiers de froment et autant de seigle et de millet, pour avoir un manuscrit renfermant des homélies. La belle cathédrale d'Angers fut commencée sous F. N.

CHARLES JOLIET.

PARIS. — IMPRIMERIE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2.

N° 329

22 MARS 1879

LE JOURNAL DE LA JEUNESSE

NOUVEAU RECUEIL HEBDOMADAIRE

ILLUSTRÉ

PRIX DU NUMÉRO
40 CENTIMES

PRIX DE L'ABONNEMENT POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS

Un an (2 volumes). **20** fr. — Six mois (1 volume). **10** fr.

Les abonnements ne se prennent que pour un an ou six mois du 1er juin et du 1er décembre.

IL PARAIT UN NUMÉRO PAR SEMAINE

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

PARIS. — BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND W. C.

SOLUTIONS

CORRESPONDANCE SOLUTIONS

PROBLEMES CHIFFRÉS.

Il en est des difficultés comme des fantômes : il faut les regarder en face.

PROBLÈMES POINTÉS.

CHIFFRE DE STERNE.

N° 1. — Au temps où nous vivons, l'impossible perd tous les jours du terrain.
N° 2. — La destinée n'est pas écrite; les événements de la vie dépendent beaucoup de l'esprit de conduite et de l'intelligence des hommes.
N° 3. — Il faut avoir de l'âme pour avoir du goût.
N° 4. — Les œuvres de la nature sont comme une parole de Dieu fraîchement exprimée.

GŒTHE.

N° 5. — ÉPITAPHE.
Ce que j'ai dépensé, je ne l'ai plus; ce que je possédais, je l'ai laissé à d'autres; mais ce que j'ai donné est encore à moi.

PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES.

CONSONNES.

Jadis un ennuyeux conteur,
Pour allonger sa maigre prose,
A tort comme à travers critiquait toute chose,
Croyant ainsi se montrer grand docteur.
Quelqu'un, lassé, lui dit : — Plus d'artifice !
Des pierres que, tous les matins,
Nous te voyons jeter dans les jardins,
Ne sauras-tu jamais bâtir un édifice?

VOYELLES.

ÉPITAPHE.

Du Chevalier de Boufflers, par lui-même.

Ci-gît qui sans cesse courut,
Qui, sur les grands chemins, naquit, vécut, mourut,
Pour prouver ce que dit le Sage,
Que notre vie est un passage.

CONSONNES ET VOYELLES.

Notre cœur, qui pour eux t'implore,
A l'ignorance est condamné,
Car toujours la main gauche ignore
Ce que la main droite a donné.

LA VERSIFICATION FRANÇAISE.

Sonnet.

LE MYOSOTIS.

Sur mon front, comme Marguerite,
Je porte mon secret écrit;
J'aime les étangs et j'habite
Partout où l'eau se creuse un lit

Ma fleur d'un bleu pâle s'agite
Au moindre vent, au moindre bruit;
Ma coupe d'or est si petite
Qu'une larme d'oiseau l'emplit.

Je n'ai ni parfum ni richesse,
Et si, près de moi, l'on s'empresse,
Si l'on m'interroge tout bas,

C'est que ma corolle inquiète,
En songeant aux absents, répète
Ces trois mots : « Ne m'oubliez pas. »

VERS A TERMINER

L'HOMME TRANQUILLE.

Il se lève tranquillement,
Déjeune raisonnablement,
Dans le Luxembourg fréquemment
Promène son désœuvrement,
Lit la gazette exactement,
Quand il a dîné largement,
Chez son voisin paisiblement
S'en va causer très longuement,
Revient souper légèrement,
Rentre dans son appartement,
Dit son *Pater* dévotement,
Se déshabille lentement,
Se met au lit tout doucement,
Et dort bientôt profondément,
Ah! le pauvre monsieur Clément!

LES USAGES MONDAINS.

La solution prochainement.

LE LANGAGE FRANÇAIS.

Les solutions prochainement. (N°s 1, 2.)

N° 3. — *Avignon.* — Ville près de l'eau.
N° 4. — *Geneve.* — Ville sur le bord de l'eau.
N° 5. — *Londres.* — Ville des vaisseaux.
N° 6. — *Stockholm.* — Demeure des bœufs.

RÉBUS.

Citadelle.

LES ANAGRAMMES

Bélisaire.

LES MOYENS MNÉMONIQUES

FIACRE.

C'est Ferdinand, roi d'Aragon, époux d'Isabelle, reine de Castille. La réunion des deux États forma le royaume d'Espagne.

LES SYNONYMES.

APRÈS LA PLUIE VIENT LE BEAU TEMPS.

mitié.	— Affection.
erpétuel.	— Continuel.
oute.	— Chemin
loigné.	— Loin.
olution.	— Réponse.
ame.	— Vague.
lerte.	— Vif.
aresseux.	— Fainéant.
ogement.	— Habitation.
sage.	— Coutume.
nterrogation.	— Demande.
stafette.	— Courrier.
ariété.	— Diversité.
nsurgé.	— Révolté.
dit.	— Ordonnance.
arration.	— Récit.
erreur.	— Épouvante
angage.	— Idiome.
pître.	— Lettre.
ravoure	— Courage.
tat.	— Gouvernement.
ccueil.	— Réception.
nivers.	— Monde.
énèbres.	— Obscurité.
mploi.	— Fonction.
alheur.	— Infortune.
artage.	— Division.
ortilége.	— Maléfice.

LES MOTS DÉCOMPOSÉS.

Charlemagne.

ACROSTICHES.

C ACA O
A BOR D
S APH O
S YLL A
I SAA C
N IGE R
I SER E

—

LA CROIX.

```
      J
      U
A  G  L  A  E
      I
      E
      T
      T
      E
```

—

MOTS CARRÉS.

N A B A B
A V A R E
B A T O N
A R O M E
B E N E T

—

MOTS CARRÉS SYLLABIQUES.

AN	NI	BAL
NI	CO	LE
BAL	LE	ROY

CO	LE	RE
LE	PAN	TE
RE	TE	NU

—

ÉNIGMES.

Fagot.

—

CHARADES.

Béfort (par corruption, Belfort).

—

LOGOGRIPHES.

Etoile. Toile. Ile.

—

MÉTAGRAMMES.

Cain. Gain. Main. Nain. Pain. Sain. Tain. Vain.

—

MOTS EN TRIANGLE.

D
S I
T O N
S O F A
D I N A N

—

MOTS EN LOSANGE.

T
M A I
T A B L E
I L E
E

—

LES ÉTOILES.

```
            C
  C         O         É
     O                T
        L   L   T
C   O   L   O   G   N   E
        R   M   N
     A              N
  C         B          É
            E
```

1° — Colombe. 3° — Cologne.
2° — Colonne. 4° — Carotte.

—

LES CURIOSITÉS.

N° 1. — Le duc de Guise, après la prise de Calais. — N° 2. — Louis XI. — N° 3. — Jeanne de Bourbon, femme de Charles le Sage. — N° 4. — En 1666, sous le ministère de Colbert. — N° 5. — Le volcan de Stromboli, dans les îles Lipari. — N° 6. — Sieyès. — N° 7. — Jacques Graham, marquis de Montrose. — N° 8. — Cinéas. — N° 9. — Richard Cœur de Lion, parlant de Jean Sans Terre. — N° 10. — *Solution explicative*. — N° 11. — Carnot. — N° 12. — Charles-Quint au duc d'Albe.

—

LE FIL D'ARIANE.

LA FOURMI.

Sur les cornes d'un bœuf revenant du labour
Une fourmi s'était nichée.
— D'où viens-tu? lui cria sa sœur,
Et que fais-tu, si haut perchée?
— D'où je viens? Peux-tu l'ignorer?
Répondit-elle: Ma commère,
Nous venons de labourer.

MARCHE DU CAVALIER.

27	30	25	2	41	50	45	48
24	1	28	5	38	47	42	51
29	26	31	40	3	44	49	46
32	23	4	37	6	39	52	43
59	36	55	22	53	20	7	16
62	33	60	19	56	15	10	13
35	58	63	54	21	12	17	8
64	61	34	57	18	9	14	11

—

SOLUTIONS

SUPPLÉMENTS ANTÉRIEURS

—

LA VERSIFICATION FRANÇAISE.

Sonnet.

Les soirs d'été, quand luit et passe
Au couchant un tardif éclair,
Et que la lune, dans l'espace,
Montre son front placide et clair;

Quand la Nuit prélude à voix basse,
Et, mêlée aux esprits de l'air,
Nous avertit que tout s'efface,
Qu'aujourd'hui s'en va comme hier;

Si devant tous ces bruits qui meurent,
Ces longs adieux, ces chants qui pleurent,
Vous êtes altéré d'espoir,

Écoutez frémir le cantique
De l'*Angelus* mélancolique
Le ciel s'ouvre, Dieu se fait voir.

—

VERS A TERMINER

Manteau. — Pluie,
Broderie. — Beau.
Oiseau. — Crie.
Ruisseau. — Jolie.
Orfévrerie. — Nouveau

—

LES CONTRAIRES.

Nul plaisir sans peine.

N et — Embrouillé.
U nion. — Séparation.
L ourd. — Léger.

P aresse. — Travail
L as. — Dispos.
A ncien — Nouveau.
I nconnu. — Connu.
S avant. — Ignorant.
I le. — Lac.
R oi. — Sujet.

S ot. — Spirituel.
A vancer. — Reculer.
N aître. — Mourir.
S ilence. — Bruit

P remier. — Dernier.
E levé. — Bas.
I nutile. — Utile.
N uit. — Jour.
E té. — Hiver.

—

LES CONTRAIRES.

Tel père, tel fils.

T ravailleur. — Paresseux.
E clairé. — Obscur.
L arge. — Étroit.

P erdu. — Trouvé.
E nnui. — Amusement
R ichesse. — Misère.
E ffaré. — Calme.

T out. — Rien.
E levé. — Bas.
L ourd. — Léger.

F acile. — Difficile.
I nutile. — Utile.
L as. — Dispos.
S ortir. — Entrer.

—

LES SYNONYMES.

A bon chat, bon rat.

A vis.	— Conseil.
B ravoure.	— Courage.
O béissance.	— Soumission.
N égligence.	— Incurie.
C ommerce.	— Négoce.
H aine.	— Jalousie.
A rrogance.	— Hauteur.
T héâtre.	— Spectacle.
B rutal.	— Violent.
O ublieux.	— Négligent.
N iais.	— Imbécile,
R èglement.	— Payement.
A ssemblée.	— Réunion.
T ranquillité.	— Quiétude.

LES SYNONYMES.

Qui dort dine.

Q uittance.	— Reçu.
U s.	— Coutume.
I mage.	— Gravure.
D ormir.	— Sommeiller.
O nde.	— Eau.
R apière.	— Épée.
T onnerre.	— Foudre.
D anger.	— Péril.
I diome.	— Langue.
N éant.	— Rien.
E ther.	— Air.

LA CROIX.

```
      G
      O
H  E  N  R  I
      Z
      A
      G
      U
      E
```

LES CURIOSITÉS.

N° 1.

N° 1. — Le 15 février 1649, chaque propriétaire d'une *Porte-Cochère* dut fournir un homme et un cheval pour composer un régiment. — N° 2. — *Solution explicative.* — N° 3. — Les conjurés portaient à la chemise une *Epingle noire.* — N° 4. — Louis XIV. — N° 5. — Socrate. — N° 6. — Marius. Sylla, César. — N° 7. — Après le *Pas d'armes*, les combattants soupaient à la même table; on avait soin qu'elle fût ronde, pour éviter toute dispute sur le rang et la préséance; de là est venu le nom de *Chevalier de la Table ronde.* — N° 8. — Turenne. — N° 9. — Charles IX. — N° 10. — Charles-Quint. — N° 11. — Sainte-Odile. — N° 12. — Jeanne d'Arc, à la bataille de Patay. — N° 13. — Charlemagne et Alcuin. — N° 14. — La reine Élisabeth à l'ambassadeur d'Espagne. — N° 15. — Le Spartiate Diénécés à un Trachinien qui, voulant lui donner une haute idée de l'armée des Perses, disait que le nombre de leurs traits suffirait pour obscurcir le soleil.

LES CURIOSITÉS.

N° 2.

N° 1. — Auguste.

N° 2. — Le duc d'Épernon, parlant de Marie de Médicis.

N° 3. — A Liége, devant l'église Saint-Martin, en 1246.

N° 4. — Louis XV.

N° 5. Adieux de Charles le Téméraire à ses états, avant de partir pour la Suisse.

N° 6. — Caxton, vers la fin du quinzième siècle.

N° 7. — Le connétable Lesdiguières, au siége d'une ville aux environs de Gênes.

N° 8. — Moret (Seine-et-Marne).

N° 9. — Le pape Alexandre III, sous Louis VII, en 1163.

N° 10. — Réponse d'un capitaine français à Charles-Quint.

N° 11. — Posidonius.

N° 12. — Le chancelier de Sillery à Marie de Médicis qui, à la nouvelle de l'assassinat de Henri IV, dit : « Le roi est mort. »

N° 13. — Julien l'Apostat.

LES CURIOSITÉS.

N° 3.

LE CHAPEAU ROUGE.

Le privilége de porter le *Chapeau rouge* a été accordé aux cardinaux de l'église romaine par le pape Innocent IV, au treizième siècle, comme un emblème de leur promptitude à verser leur sang pour la foi catholique. Un siècle et demi avant, on leur avait permis de porter des souliers rouges. Dans l'année 1630, ils prirent le titre d'*Eminence;* on les désignait comme *Illustrissimi* avant ce temps-là.

LA CROIX.

```
         M
         A
C  H  A  R  L  E  S
         C
         E
         L
         L
         E
```

NOMS DES CORRESPONDANTS

QUI ONT DONNÉ DES SOLUTIONS CONFORMES.

SUPPLÉMENT N° 139.

8 FÉVRIER 1879.

Marguerite et Louise Lapoire. — Louise Greux (Rouen). — Marie Bellot (Bergerac). — Marie-Anne Genty (Orléans). — Marie Richert (Alger). — Suzanne et Marthe de Jussieu. — Raoul Digard. — Julie Portalis. — Geneviève d'Hauteserve. — Sidonie, Caroline et Marie-Henriette Coppieters't Wallant (Bruges, Belgique). — Georges Laureau (Paris). — Blanche Schwingrouber (Saint-Quentin, Aisne). — Comtesse Marie Nemes (Vienne, Autriche). — Marie-Louise Luraxe (Saintes, Charente-Inférieure). — Frédéric Danseux (Lycée de Tours). — C. Ducol-Pommier (Grand Saconnex, Genève). — Princesse Pascaline de Metternich. — J. Brontana (Paris). — Joachim Labrouche (Bayonne). — Marguerite Biret (La Flotte, île de Ré, Charente-Inférieure). — Alice et André Pouzol (Jarnac, Charente). — Louis, Camille et Julien Bouglé (Orléans). — Marie-Thérèse Lainé. — Guillaume Danloux et ses Sœurs, Anne-Marie et Henriette Danloux (Paris). — Emile Laforest. — Mathilde Geruzez (château de Gamaches). — Fernand Nouvion et Marguerite Mercier-Lacombe. — Ricquebourg.— Pâquerette et Bouton d'Or.— Gabrielle et Jeanne (Albigny, Rhône). — Cousins et Cousines (Vitry-le-François). — M. C. (Saint-Germain). — Sœur Léocadie et Trois Novices. — Neddy et Zabeth. — Buses et Muses des bords de l'Orvanne. — Madeleine, Geneviève, Marguerite et Eugénie (Bayonne). — La Bergère d'Ossau et la Nymphe du Gave. — Trois Epis de Blé Dauphinois. — Marie et Hélène U. (Paris). — T. M. (Maduré).— Marie-Henriette. — L. T. et son Frère. — Quick et sa Famille (Louvain, Belgique). — Tête de Linotte. — Nous trois (Versailles). — Une Brune et une Blonde (Saint-Quentin). — Une Étoile Filante. — Ecureuil et Perruche. — Sophie Filiti (Bucharest, Roumanie). — H. F. — Une petite société savante. — Bas-de-Cuir. — Marguerite de Reilhcuof — Christine et Bernard. — Zélo et Le Touti (Bohême). — France et Pâquerette (Bilbao). — Cousine Marie (Marseille). — Bouquet d'Orties (Paris). — Société du Chalet. — Deux Jeunes Novices. — Fleur d'Arbousier (Paris). — Chrystal et Rita. — Une branche de Rozier. — Les Braves Gens. — Au Pays de Camoens. — Les Deux sœurs de Lazare et une Personne (Versailles). — Tona, Tina (Passeriano, Italia). — *Signature omise.* (Creue). — *Signature omise.* — Deux Petites Portugaises (Lisbonne, Portugal). — Raymond Pitrou (Tours). — La Petite Mauresque d'Oran. — Marie-Louise de Poissy. — Esméralda (Bucharest, Roumanie). — L'Amazone des Champs-Elysées. — Beatrix d'A. — S. F. E. — Diane. — Gabrielle et Suzanne. — Dominique — Isabelle et Gilbert. — David La Gamme.

MOINS LE PROBLÈME CHIFFRÉ.

Pierre Delacre. — Nelly Castilla (Bayonne). — Les Deux Frères Jacob et Racine, la Reine de Saba (Pension Perret, Morges, canton de Vaud). — L. Laurent. — Noémie Ortigé et son Frère (Tonnay-Charente). — Eugène Darras. — Paul et Léon Goursat (Angoulême). — Ferdinand et Marie Lamontre (Roche-sur-Yon). — Anna de Ranst (Paris). — Les Jeunes d'Amade (Alger). — Marianne de Ganay (Paris). — Jane Pavie. — Sur les bords de la Remberge. — Piccolo et Mira. — Valentine. — Une abonnée des Bords de l'Yon (Roche-sur-Yon). — Fleur de Neige. — René Jenvresse et sa Sœur. — Hernani. — Une Famille de Bourges. — Des G. qui n'ont qu'une aîle (Gironde).— L. M. L. Mathieu (Paris). — Une Sauterelle de Givors. — Le Petit Duc de Parthenay (Beauvais). — Grenouille et Crapaud (Vincennes). — Pomme d'Api (Mézin, Lot-et-Garonne). — Les Montagnards d'Athis-Mons. — Carina et Katia, deux amies — L. D. (Laborde).— Deux Papillons de la Mouillère (Orléans). — Un Epi fit l'Homme Devin. — Les Langues de Feu (Blois). — Les Habitants de la Roche-du-Chêne — Petite et Grande. — H. L. — Une Plume d'Oie. — Bouquet de Myosotis des bords de la Cèze. — Deux Petites Sœurs. — Fagot d'Épines (Bordeaux). — Armelle la Bretonne et Louise l'Ondine. — Une Mouette du Port de Marseille et un Galet du Château d'If. — Deux Pâquerettes. — Jean qui pleure et Jean qui rit. — Encore moi. — Un Paon paré des plumes du Geai. — Le Capitaine Lotton. — Labringue. — Sœur Estelle.

CHARLES JOLIET.

PARIS. — IMPRIMERIE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2.

N° 330

29 MARS 1879

LE JOURNAL DE LA JEUNESSE

NOUVEAU RECUEIL HEBDOMADAIRE

ILLUSTRÉ

PRIX DU NUMÉRO
40 CENTIMES

PRIX DE L'ABONNEMENT POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS

Un an (2 volumes), **20** fr. — Six mois (1 volume), **10** fr.

Les abonnements ne se prennent que pour un an ou six mois du 1er juin et du 1er décembre.

IL PARAIT UN NUMÉRO PAR SEMAINE

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

PARIS. — BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND W. C.

Format in-18 jésus

BIBLIOTHÈQUE DES MERVEILLES

PUBLIÉE

SOUS LA DIRECTION DE M. ÉDOUARD CHARTON

Chaque volume broché : 2 fr. 25 c.

LA RELIURE EN PERCALINE BLEUE, TRANCHES ROUGES, SE PAYE EN SUS, 1 FR. 25 C.

LES SEPT MERVEILLES DU MONDE

Par AUGÉ DE LASSUS

1 volume illustré de 21 vignettes

LE TÉLÉPHONE ET LE PHONOGRAPHE

Par le Comte DU MONCEL

1 volume illustré de 74 figures

LA MIGRATION DES OISEAUX

Par De BRÉVANS

1 volume illustré de 89 vignettes

LA MUSIQUE

Par C. COLOMB

1 volume illustré de 119 vignettes

BIBLIOTHÈQUE ROSE ILLUSTRÉE

POUR LES ENFANTS ET POUR LES ADOLESCENTS

Le volume broché : 2 fr. 25 c.

LA RELIURE EN PERCALINE ROUGE SE PAYE EN SUS, TRANCHES JASPÉES, 1 FR.; TRANCHES DORÉES, 1 FR. 25 C.

DERNIER JOURNAL

Par LIVINGSTONE

1 volume contenant 16 vignettes et 1 carte

HISTOIRE D'UNE GRAND'MÈRE ET DE SON PETIT-FILS

Par Mme J. MARCEL

1 volume illustré de 36 vignettes

LA MAISON MODÈLE

Par Mlle M. MARÉCHAL

1 volume illustré de 42 vignettes

LES VACANCES D'ÉLISABETH

Par Mlle De MARTIGNAT

1 volume illustré de 46 vignettes

LE FILS DU MAQUIGNON

Par Mme la Vicomtesse De PITRAY

1 volume illustré de 65 vignettes

LE SECRET DE LAURENT

Par Mme De STOLZ

1 volume illustré de 32 vignettes

EN QUARANTAINE

Par Mme De WITT

1 volume illustré de 48 vignettes

PARIS. — IMPRIMERIE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2

N° 331 5 AVRIL 1879

LE JOURNAL DE LA JEUNESSE

NOUVEAU RECUEIL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

PRIX DU NUMÉRO
40 CENTIMES

PRIX DE L'ABONNEMENT POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an (2 volumes), 20 fr. — Six mois (1 volume), 10 fr.

Les abonnements ne se prennent que pour un an ou six mois du 1er juin et du 1er décembre.

IL PARAIT UN NUMÉRO PAR SEMAINE

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

PARIS. — BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79
LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND W. C.

CH. ROSSIGNEUX INV.
LAPLANTE

SOLUTIONS

SUPPLÉMENTS ANTÉRIEURS

LES CURIOSITÉS.

BOURSES DE COMMERCE

(*Solution complémentaire.*)

C'est à Bruges, deuxième capitale des Flandres, que furent fondées, dit-on, les premières Sociétés d'assurances. C'est là aussi que des financiers inventèrent les premières méthodes d'emprunt avec primes A Bruges, les marchands venaient causer de leurs affaires devant une maison dont la porte était surmontée de *Trois Bourses d'argent*, et dont le propriétaire se nommait Van den Beursen.

Il paraît que de cette coutume sont venues les *Bourses de commerce*, édifices publics où les commerçants traitent de leurs affaires, où sont arrêtés les prix courants officiels et cotés les fonds publics.

C'est à Anvers que fut construite la première Bourse.

L'ORGUE

Il est fort difficile, pour ne pas dire impossible, d'assigner une date précise à la naissance de l'orgue. Un certain nombre d'auteurs, parmi lesquels Héron, le mécanicien, et Athénée, attribuent l'invention de la *clepsydre* ou *hydraule*, autrement dit orgue hydraulique, à un fameux mathématicien d'Alexandrie, Ctésibius, qui vivait sous le règne d'un Ptolémée, un peu plus d'un siècle avant Jésus-Christ. Mais les écrivains modernes tiennent pour assuré que le type de l'orgue existait avant Ctésibius.

On trouve des traces d'un instrument analogue dans la flûte ou syrinx de Pan, origine mythologique qui atteste sa grande antiquité. La syrinx est composée de plusieurs roseaux d'inégales grandeurs, dont on tire des sons en promenant les lèvres sur le bord de chaque tuyau. On est fondé à croire qu'on imagina d'abord de placer la flûte de Pan sur un petit coffre en y adaptant un soufflet, et que ce fut là l'ébauche grossière dont les perfectionnements successifs ont formé l'orgue.

L'orgue, du grec *organon*, l'instrument par excellence, à vent et à touches, de la plus grande dimension, est composé de tuyaux de différentes grandeurs, d'un ou de plusieurs claviers, et de soufflets qui fournissent le vent. Les tuyaux d'orgues sont en bois, ou le plus souvent faits avec un mélange d'étain et de plomb.

L'orgue est surtout en usage dans les églises, où ses sons majestueux roulent sous les voûtes sonores. On l'a introduit au théâtre; on a pu même, en réduisant beaucoup ses dimensions, lui faire prendre place dans les salons. L'art de toucher de l'orgue est un des plus difficiles. On compte, parmi les plus habiles organistes : D'Aquin, Couperin, Ballâtre, Séjan, et plusieurs grands compositeurs tels que Rameau, Mozart, Bach, Hændel, etc.

Suivant la tradition la plus répandue, l'invention de l'orgue daterait seulement du huitième siècle. Le premier instrument de ce genre aurait été envoyé en 757 à Pépin le Bref par Constantin Copronyme, et placé dans l'église de Saint-Corneille, à Compiègne, et l'on rapporte qu'une femme mourut de saisissement en l'entendant pour la première fois.

Le second fut envoyé à Charlemagne, par le calife de Bagdad. Mais il est certain aujourd'hui que cet instrument remonte à une époque beaucoup plus reculée, puisque Vitruve en décrit un dans son dixième livre, et saint Jérôme dit qu'il y avait à Jérusalem un orgue qu'on entendait du Mont des Oliviers.

Dans le principe, l'air était chassé dans les tuyaux par la force de l'eau (*Orgue hydraulique*); quant à l'*Orgue pneumatique*, c'est-à-dire avec soufflets, qui est l'orgue proprement dit, il ne paraît pas qu'il ait été en usage avant le cinquième siècle. Son emploi dans les églises fut solennellement consacré, en l'année 660, par un décret du pape Vitalien. Dans le quinzième siècle, Bartholomeo Ategnati et son fils Graziadio enrichirent l'Italie de cent quarante orgues plus parfaites que tout ce qu'on avait vu jusque-là. Les *Orgues à cylindres* sont les Orgues d'Allemagne, et les Orgues de Barbarie.

LES USAGES MONDAINS.

LA POUDRE

A quelle époque remonte cet artifice de toilette, aujourd'hui presque abandonné, si fort en usage à l'avant-dernier et au dernier siècle? Plus d'un chercheur a tenté, mais en vain, de résoudre la question. Ce qu'il y a de certain, c'est que la poudre remonte à une époque très-reculée.

D'après l'historien Josèphe, les Juives faisaient usage de la poudre à poudrer; il ajoute même que certaines se servaient de poudre d'or.

Les femmes grecques, qui attachaient un grand prix à l'éclat, au brillant de leur chevelure, n'ont connu de poudre que la poussière ou la cendre dont elles se couvraient la tête en signe de deuil.

Dans l'ancienne Rome, où l'on se teignait les cheveux en noir, en jaune, en bleu, où l'on portait même perruque, on connut certainement la poudre à poudrer, et la preuve, c'est que Caton le censeur reprochait aux dames romaines de se couvrir la tête d'un mélange pulvérulent, *perverulenta mixtura*.

En France, sous les premières dynasties, on se serait bien gardé de ternir par de la poudre les grandes chevelures rutilantes et ruisselantes d'huile de senteur, parce que cette chevelure était un signe de noblesse.

Sous Henri IV on poudrait les perruques de poudre parfumée, celle de violette à l'usage des brunes, celle d'iris pour les blondes. Les femmes du peuple se servaient de poussière de chêne pourri; aussi étaient-elles toutes rousses. Les filles de village devancèrent leur siècle et se poudrèrent avec de la farine.

Ce n'est donc que vers la fin du seizième siècle que réapparaît, on pourrait dire apparaît, la poudre; c'est l'Estoile qui nous l'apprend. Cet usage, cependant, tarda assez longtemps à se répandre; les comédiens seuls d'abord se poudrèrent les cheveux pour paraître sur la scène.

Dès les premières années du règne de Louis XIV, dit M. Feuillet de Conches, un œil de poudre blonde relevait parfois les perruques des jeunes courtisans, car la poudre était la dernière mode des petits-maîtres.

La fureur de déguiser la couleur de ses cheveux introduisit par degrés cet usage, et, vers la fin du règne de Louis XIV, le duc de Bourgogne se mettait de la poudre. Jusque-là ce n'était encore qu'un usage accidentel et de caprice; c'est seulement sous le règne suivant qu'il devint général.

Les perruques à cheveux blancs étaient recherchées et rares; la poudre blanche vint au secours des perruquiers. Les jeunes gens, les acteurs, les petits-maîtres, avaient été les premiers à l'adopter; mais elle n'était pas alors d'un usage obligé. Tel qu'on avait vu la veille la tête blanche, paraissait le lendemain la tête noire. Mlle de Montpensier remarque, dans ses Mémoires, que le prince de Condé s'étant présenté un jour chez le roi sans poudre, les dames en furent choquées, et regardèrent cette négligence comme une sorte de mépris pour les beaux usages Les grandes perruques poudrées étaient fort incommodes. Un avocat poudré répandait autour de lui, en déclamant, des flots de poudre. Les ecclésiastiques ayant adopté la poudre, les casuistes leur en firent de sévères reproches. Les statuts synodaux la prohibèrent; mais il n'est pas de souverain plus absolu que la mode, et on garda la poudre malgré les statuts.

Sous Louis XV, les femmes se poudraient en si grande abondance qu'on eût dit leurs têtes couvertes de neige. L'armée fut asservie à la mode de la poudre et des queues. Alors tout le monde en portait, jusqu'aux classes plébéiennes, au moins les hommes. La poudre se jetait avec une houppe et tombait en frimas

sur la tête. Les perruquiers de bas étage, qui, par économie, mêlaient beaucoup de farine à l'amidon, en étaient tout blanchis, ce qui leur valut le sobriquet de *merlans*, par allusion à ce poisson roulé dans la farine pour être frit. La mode de la poudre dura jusqu'aux premières années de la Révolution.

En 1789, un cri de réprobation s'éleva à Paris contre la poudre : les partisans de l'ancien régime, au contraire, s'obstinèrent à la maintenir, et la plupart des gardes nationaux gardèrent la perruque poudrée, qui leur donnait un air de conformité avec les soldats de l'armée.

De nos jours, quelques élégantes, du plus grand monde même, ont essayé de remettre la poudre à la mode ; mais l'engouement ne dura pas longtemps, et aujourd'hui la mode de se poudrer les cheveux est bien passée et oubliée.

LES PETITS-MAÎTRES

Dans sa jeunesse, le grand Condé s'était fait chef d'un parti opposé à la cour et composé de jeunes gens qui, par les airs de hauteur qu'ils se donnaient, se firent appeler *Petits-Maîtres*. Ce nom resta, et, par la suite, on l'appliqua aux jeunes fats.

LES MUSCADINS

(*Solution complémentaire.*)

Muscadin vient de *muscade*. Pris comme substantif masculin, c'est une petite pastille à manger où il entre du musc.

C'est le nom qui fut donné aux élégants du temps de la République qui se joignirent au parti thermidorien et, plus tard, au parti royaliste.

Au dix-septième siècle, il s'éleva, parmi les beaux esprits de l'hôtel de Rambouillet, une dispute pour savoir s'il fallait dire *muscadins* ou *muscardins*. La discussion fut orageuse et la question fut agitée à l'Académie française, qui, après de longs débats, décida en faveur de *muscadins*. Voiture, voulant se moquer de ceux qui avaient soutenu le mot *muscardins*, fit l'épigramme suivante :

> Au siècle des vieux *palardins*,
> Soit courtisans, soit *citardins*,
> Femmes de cour ou *citardines*,
> Prononçaient toujours *muscardins*,
> Et *balardins* et *balardines* ;
> Même l'on dit qu'en ce temps-là
> Chacun disait rose *muscarde*.
> J'en dirais bien plus que cela ;
> Mais, par ma foi, je suis *malarde*,
> Et même en ce moment, voilà
> Que l'on m'apporte une *panarde*.

Depuis, le mot *muscadin*, dans l'acception de jeune homme coquet, ayant été abandonné à Paris, alla se réfugier en province. On l'avait conservé à Lyon pour designer les commis des magasins d'épicerie en gros.

Les jeunes gens de la ville de Lyon, ayant formé, en 1789, un corps de volontaires, on les nomma *Muscadins*, à cause de l'élégance de leur tenue. Ce mot reprit faveur en 1794, et servit a désigner ce qu'on appelait alors un jeune aristocrate, un contre-révolutionnaire. Les *Muscadins*, au commencement de notre siècle, furent remplacés par les *Incroyables*, ainsi nommés parce qu'on les entendait s'écrier à tout propos : « C'est vraiment *incoyable !* » Les Incroyables avaient une grande répugnance pour la lettre *r*, qu'ils supprimaient dans tous les mots.

Il y a lieu de croire, d'après l'application qu'on a toujours faite du mot *muscadin*, qu'il a été donné aux élégants et aux petits-maîtres à cause du *musc* dont ils faisaient usage dans leur toilette.

LES BALLETS

Quelques auteurs ont prétendu que c'est à la cruauté d'Hiéron, tyran de Syracuse, que les *Ballets* doivent leur origine. Ils disent que ce prince soupçonneux, ayant défendu aux Siciliens de se parler, de peur qu'ils ne conspirent contre lui, la haine et la nécessité, deux sources fertiles d'invention, leur suggérèrent les gestes, les mouvements du corps, les différentes figures de ces danses, pour se faire comprendre les uns des autres ; mais les ballets sont bien antérieurs à cette époque.

La représentation d'une action par des gestes et des mouvements du corps est d'un usage plus ancien. Les Égyptiens firent les premiers de leurs danses des hiéroglyphes d'action, comme ils en avaient de figurés en peinture.

Les Grecs introduisirent dans leurs tragédies des danses, et suivirent les notions des Égyptiens. Socrate a dansé. Pyrrhus a donné son nom à la *Danse pyrrhique*. *Thésée* changea ce premier mode de danse, et donna à ces évolutions les figures et les détours du fameux Labyrinthe de Crête. Cette danse, inventée par le vainqueur du Minotaure et dansée par la jeunesse de Délos, fut nommée la Danse de la Grue, parce qu'on s'y suivait à la file. Deux célèbres danseurs paraissaient être, en Grèce, les inventeurs véritables du ballet : ce sont les deux pantomimes Pylade et Bathyle, qui, sous Auguste, se partageaient les faveurs du public de Rome ; le premier, né en Cilicie, le second à Alexandrie. Ils bâtirent ensemble un théâtre où ils représentaient des tragédies et des comédies, sans autre secours que ceux de la pantomime, de la danse et de la symphonie.

Les danses furent l'origine de fêtes assez bizarres, auxquelles on a donné le nom de ballets ambulatoires. Ces ballets consistaient en promenades et en danses, que l'on exécutait tantôt sur la mer, tantôt sur les places et dans les rues des villes ; c'était une imitation des cérémonies décrites par Appian Alexandrin. Une des plus célèbres fut celle dans laquelle on fêta, à Lisbonne, la canonisation du cardinal Charles Borromée. Au quinzième siècle, Simplicius chercha à faire reparaître ces fêtes, sans y réussir.

On pourrait trouver des traces du ballet à la cour de Caribert, roi de Paris ; mais le ballet fut apporté en France dans les temps modernes par les Médicis. Il date de la Renaissance, et fut inventé à Tortone par un gentilhomme lombard, Bergonzo di Botta, à l'occasion du mariage de Galéas de Milan avec Isabelle d'Aragon. Les Médicis en apportèrent le goût en France au seizième siècle. Le premier ballet fut composé en 1581, par Balthazarini, dit Beaujoyeux, et donné au Louvre pour le mariage de Joyeuse. Ce ballet avait pour nom *Circé et ses nymphes*, avec paroles de Ronsard, musique de Baïff ou Baillif.

On sait que Louis XIV, dans les premières années de son règne, prit part à ces divertissements ; il dansa notamment dans le fameux ballet des *Noces de Thétis et de Pélée*, dont Benserade avait composé les vers, et qui fut représenté, en 1654, sur le théâtre du Petit-Bourbon. Le premier ballet-pantomime fut donné à Paris, en 1671 ; il était intitulé : *Les fêtes de Bacchus et de l'Amour*. Quinault et Lulli en furent les auteurs. Plus d'une fois, Molière contribua à l'ordonnance et même à la composition des Ballets du roi, comme on les appelait alors. Il eut ainsi l'idée d'introduire, dans plusieurs de ses comédies ou farces, empruntées à des sujets du théâtre italien, des intermèdes bouffons qui reçurent la dénomination de *ballets*. Tels sont, dans *le Bourgeois gentilhomme*, le divertissement des marmitons et des tailleurs ; dans *le Malade imaginaire*, la *Cérémonie* de la réception ; et dans *Monsieur de Pourceaugnac*, les danses grotesques des garçons apothicaires.

Henri IV, Louis XIII et Louis XIV donnèrent des ballets. Sully, Louis XIV, la reine Marie-Thérèse, les princes, les princesses, y figurèrent. Un jour, Louis XIV entendit au théâtre ces vers de *Britannicus :*

> Pour toute ambition, pour vertu singulière,
> Il excelle à conduire un char dans la carrière,
> A disputer des prix indignes de ses mains,
> A se donner lui-même en spectacle aux Romains.

Il renonça dès lors pour toujours à se donner en spectacle aux Français, et des danseurs et des danseuses à gages prirent la place des grands seigneurs et des grandes dames.

LE MANTEAU

Manteau, du latin *mantellum*, radical *manus*, main, parce que les mains sont cachées sous ce vêtement. On écrivait autrefois *mantel*. Vêtement long, ample et sans manches, destiné à se placer par-dessus les autres vêtements et à envelopper tout le corps. Il était en usage chez les Grecs. Les Romains ne l'adoptèrent que sous les Antonins. En Espagne, il fait partie du costume national. En France, à l'avénement de la seconde race, les Francs adoptèrent le manteau gris ou bleu, plié en double, retenu à droite par une fibule, et drapé sur le côté gauche de façon à descendre jusqu'aux genoux, tandis qu'il touchait presque le pied par devant et par derrière. Sous Charlemagne, la plupart des Francs portaient la petite saie bariolée au lieu du vaste manteau germanique. Bernard, roi d'Italie, à qui son oncle Louis le Débonnaire fit crever les yeux, fut, à sa mort, enterré avec un grand manteau de soie blanche et damassée, avec bordures et coins richement brochés d'or et de soie de couleur ; ce manteau était si grand qu'il avait douze aunes, et ce n'était pas là assurément le manteau germanique.

Aux approches de l'an 1100, le manteau s'éloigna de la dimension de la saie pour prendre celle de la chlamyde ; sa coupe fut celle d'une demi-roue ; au lieu d'être attaché sur l'épaule droite, comme cela s'était toujours fait, il le fut à gauche. Vers 1240, ce vêtement, toujours garni de fourrure, n'était plus qu'à l'usage des grands seigneurs. Il se transforma au déclin du treizième siècle, en un manteau entièrement fermé à l'encolure. Une courte pèlerine, du nom de *collier*, fut souvent ajoutée pour couvrir les épaules. Sous Henri III, le manteau n'était plus qu'une cape exigue, posée sur les épaules, et qui n'était plus à proprement parler qu'un collet. En 1613, on portait la cape, débarrassée de ses doublures d'apprêt, et n'ayant plus par-dessous qu'une bande de velours. Au lieu d'être tenue toute raide sur les épaules, elle put se draper sur un bras. Le commun des mortels disait la cape, tandis que les puristes affectaient de dire le manteau.

En 1628, un sieur d'Auvray décrit, dans un *Banquet des Muses*, le portrait d'un élégant de l'époque. Il commence par dire qu'il avait sur l'épaule :

> Le manteau à la Balagnie,

c'est-à-dire le manteau qui se drapait autour du buste, mais alourdi par la frise dont il était doublé et par l'immensité du collet.

Vers 1668, le costume d'hiver était complété par le manteau court ou par le *brandebourg*, vaste collet à manches, dont les boutons et les boutonnières aboutissaient à cette sorte de passementerie appelée depuis *bran-*

debourgs. Il n'y eut plus, en fait de manteaux longs, que les manteaux d'apparat, manteaux de pairie ou des chevaliers du Saint-Esprit, manteaux des hautes magistratures, dans l'ordre judiciaire, et manteaux de deuil. Au milieu du dix-huitième siècle, la redingote remplaça le manteau; on ne voyait plus ce dernier que sur le dos des soldats de cavalerie et des commerçants en voyage. Si restreint que fût le nombre de ceux qui faisaient usage de ce vêtement, la mode ne laissa pas d'y introduire des changements. Il fut tour à tour *la Roquelaure*, à collet et garnitures de boutons, et le *Volant*, plus ample, sans boutons ni doublures.

Le manteau était, au quatorzième siècle, un signe d'honneur et d'investiture. Les ordonnances des rois de France prouvent qu'aux quatorzième et quinzième siècles, les rois fournissaient des manteaux aux notaires et secrétaires qui les accompagnaient. Les gens des enquêtes du Parlement en recevaient deux fois l'an, pour l'été et pour l'hiver. On appelait cette cérémonie livrée ou livraison de manteau; de là est venu le mot *livrée*. Jusqu'à nos jours, le manteau a été la marque de certaines dignités. Le manteau ducal était chargé d'armoiries et de fleurs de lis; les chevaliers du Saint-Esprit portaient aussi un manteau sur lequel était brodée la croix de l'ordre. Au quatorzième siècle, les avocats portaient le manteau comme un signe d'autorité et d'honneur Une lettre de rémission, datée de 1385, contient le passage suivant : « Auquel suppléant ledit Peresson demanda : « As-tu vestu mantel? D'où te vient-il? Es-tu advocat? » Les pairs de France, à l'époque de la Restauration, avaient aussi un manteau d'honneur. Les dames portaient aussi souvent des manteaux, dont on trouve la description dans les poëmes du moyen âge. Il paraît, d'après un passage du roman de *la Violette*, que ces manteaux étaient quelquefois ornés avec un grand luxe.

NOMS DES CORRESPONDANTS

QUI ONT DONNÉ DES SOLUTIONS CONFORMES.

RAPPEL

SUPPLÉMENTS ANTÉRIEURS

Graziella. — S. F. E.

SUPPLÉMENT N° 140

22 FÉVRIER 1879.

Marie-Thérèse Lainé. — Mathilde Geruzez (château de Gamaches). — Sidonie, Caroline et Marie-Henriette Coppieters't Wallant (Bruges, Belgique). — Guillaume Danloux et ses Sœurs, Anne-Marie et Henriette Danloux (Paris). — C. Ducol-Pommier (Grand Saconnex, Genève). — Sophie Filiti (Bucharest Roumanie). — Joachim Labrouche (Bayonne). — Raoul Digard. — Princesse Pascaline de Metternich. — Madeleine de Ganay (Ricquebourg). — M. Roy (Sèvres). — Les jeunes d'Amade (Alger). — Jeanne Vallotte — Geneviève d'Hauteserve. — Marie Bellot (Bergerac). — Julie Portalis. — Suzanne et Marthe de Jussieu. — Georges Laureau (Paris). — Famille Vingtain et Cie. — C. de Saint-Prest. — Marguerite et Louise Lapoire (Roanne). — Louise Behic (Nantes). — Louise Greux (Rouen). — Fernand Nouvion et Marguerite Mercier-Lacombe. — Chrystal et Rita. — Un Bouquet de Myosotis des bords de la Cèze (Bességes, Gard). — Neddy et Zabeth. — Une Petite Violoniste. — Boule de Neige. — Marcel et Thérèse (Mantes-sur-Seine). — Gabrielle et Jeanne (Albigny, Rhône). — Un Solitaire du Vieux-Pont. — Les Braves Gens. — L. T. et son Frère. — Tête de Linotte. — Écureuil et Perruche. — Cousine Marie (Marseille). — Nous trois (Versailles). — Une Bonne Fourchette. — Marguerite de Reihcuof. — Bernard et Christine. — Une Brune et une Blonde (Saint-Quentin). — Les Exilées de Port-Royal. — Une Nichée de Linottes du Parc de Versailles. — Une Abonnée Mantaise. — Fleur d'Arbousier (Paris). — Une Étoile Filante. — Buses et Muses des bords de l'Orvanne. — Une Blonde et une Brune d'Avaray. — Une branche de Rozier. — Société du Chalet. — France et Fleur (Bilbao). — Quick et sa Famille (Belgique). — La Thymélée des Landes (Dax). — Cousins et Cousines (Vitry-le-François). — T. M. (Maduré). — La Bergère d'Ossau et la Nymphe du Gave. — La Quiqueronne. — Zélo et Le Touti (Bohême). — M. C. (Saint-Germain). — Marie Richert (Alger). — R. Pitrou (Tours). — Bouquet d'Orties. — La Petite Mauresque d'Oran. — Au Pays de Camoëns. — Un Groupe de Futures Nonnes. — Tona, Tina (Passerano, Italia). — Deux Petites Portugaises (Lisbonne, Portugal). — Marie-Louise de Poissy. — Esméralda (Bucharest). — Béatrix. — *Deux Lettres sans indications.* —

MOINS LE PROBLÈME CHIFFRÉ.

Armelle la Bretonne. — Une Matrone et deux Soldats de plomb. — Le caporal Bonbon. — Ferdinand et Marie Lamontre (Roche-sur-Yon). — Frédéric Danseux (Lycée de Tours). — Berthe et Juliette Petitjean (Alger). — Paul et Léon Goursat (Angoulême). — René Jenvresse et sa Sœur. — Jules Dauriac (collège de Gaillac). — Eugène Darras. — L. M. L. Mathieu (sur les bords du canal de l'Ourcq, Paris). — Jeanne Van Volxem et Zézel, Adi-Mali (Bruxelles). — Maurice Pougnet (Niort). — Princesse Fanny Liechtenstein. — Francine et Robert Le Mareschal (Rouen). — Jeanne de Bien (Bruxelles). — H. Vial (Roanne). — Jane Pavie. — Louis Laurent. — Marie Danelle et Nicolette. — H. Hirsch, A. Lion, L. Rodrigues. — Piccolo et Mira. — L. D. (La Borde). — Deux Papillons de la Mouillère (Orléans). — Mignon, la Petite Duchesse (Le Havre). — Deux Pâquerettes. — Valentine. — Quatre savantes en Herbe. — Fleur de Neige. — — Un Groupe de Chartrains. — Petite et Grande. — La Petite Jeanne (Florence). — Maître Corbeau et Quatre Pies. — Uncas et Oeil de Faucon. — Une Jeune Bécasse. — Deux Petites Sœurs (Bouchevereau, Sarthe). — Paul et Angélie de L. — Miss M. B. Émile et Marthe. — Deux Sœurs. — Deux Périssoires de Joinville-le-Pont. — Trois Petits Bengalis (Abbeville). — La Nymphe d'Étretat. — Une Villageoise d'Auteuil. — Une Abonnée Yonnaise (Roche-sur-Yon). — Un Petit Page (Liège). — Une Petite Louloute du Vésinet. — Bête-à-Bon Dieu. — Marguerite du Rocher. — Une Flâneuse. — Une Rose de Noel (Savigny, Ardennes). — Doudou (Paris). — (Château des Récollets). — M. L. L. (Saintes). — Une Amazone des Bords de la Mayenne (Laval). — Marie, Hélène, Alfred (Paris). — Grenouille et Crapaud (Vincennes). — Frimousse et le Petit Duc. — Une Famille d'Étourneaux (Bordeaux). — Un Petit Ouistiti. — Léon et sa Meute (Louvain, Belgique). — Les Montagnards d'Athis-Mons. — Les Bénédictins de Saint-Nicolas. — Une société savante des Bords du Beuvron. — Jacques. — Flore. — Le Capitaine Lotton, Bas-Rouge, Fido et Lajoie. — Christiane — W. N.

SUPPLÉMENT N° 141

8 MARS 1879.

Georges Laureau (Paris). — Léon Watel, Louise et Lucie Devismes. — Marie et Marthe Watel. — Alice et André Pouzol (Jarnac, Charente). — Suzanne et Marthe de J. — Frédéric Danseux (Lycée de Tours). — Blanche Schwingrouber (Saint-Quentin). — Guillaume Danloux et ses sœurs, Anne-Marie et Henriette Danloux. — Louis Camille et Julien Bouglé (Orléans, Loiret). — Mathilde Geruzez (château de Gamaches). — Sidonie, Caroline, Marie-Henriette Coppieters't Wallan (Bruges, Belgique). — Princesses Éléonore et Fanny Schwarzenberg. — Raoul Digard — Madeleine de Ganay (Ricquebourg). — Louise Greux (Rouen). — Julie Portalis. — Famille Vingtain et Cie. — Louise Behic (Nantes). — Marguerite et Louise Lapoire (Roanne). — L. M. L. Mathieu (Gagny, Seine-et-Oise). — Geneviève d'Hauteserve. — Charlotte Chabrier. — Princesse Pascaline de Metternich. — C. Ducol-Pommier (Grand Saconnex). — Joachim Labrouche (Bayonne). — R. Pitrou (Tours). Marguerite Mercier-Lacombe. — Bouquet d'Orties. — Une Étoile Filante. — Bernard et Christine. — Zélo et Le Touti (Bohême). — Cousine Marie (Marseille). — Écureuil et Perruche (Dieulefit). — Les Braves Gens. — Nous trois (Versailles). — Marie-Henriette (Menton, Alpes-Maritimes). — Tête de Linotte. — Une Artiste en Herbe et Miss Friquet (Bordeaux). — Une Brune et Une Blonde (Saint-Quentin). — L. T. et son Frère. — Cousins et Cousines (Vitry-le-François). — Alfred. — Marie et Hélène U. (Paris). — Un Bouquet de Myosotis des Bords de la Cèze (Bességes, Gard). — J. B — Trois Épis de Blé Dauphinois. — Marcel et Thérèse (Mantes-sur-Seine). — Régina, Tempête et Colibri. — Une Famille Luciennoise (Louveciennes, Seine-et-Oise). — Isa, Lolo et Jaja. — T. M. Maduré. — Carmen (Lyon). — Chrystal et Rita. — Gabrielle et Jeanne (Albigny, Rhône). — La Bergère d'Ossau et la Nymphe du Gave. — La Quiqueronne. — La Famille Brabant. — Deux Papillons. — Fleur d'Arbousier (Paris). — Une Petite Violoniste. — Une Branche de Rozier — Une Nichée d'Hirondelles. — Madeleine, Geneviève, Marguerite, Eugénie (Bayonne). — Les Exilées de Port-Royal. — Marguerite de Rihcuof. — Société du Chalet. — Deux Amies : Suzanne et Amélie (Nimes, Gard). — *Signature omise.* — Charles et Charlotte. — Saint-Hippolyte. — Sophie Filiti (Bucharest, Roumanie). — Les Jeunes d'Amade (Alger). — M. C. (Saint-Germain). — Deux petites Portugaises (Lisbonne. Portugal). — France et Pâquerette (Bilbao). — Marie Richert (Alger). — Esméralda (Bucharest, Roumanie). — La petite Mauresque d'Oran. — Tona, Tina (Passerano, Italia). — Marie-Louise de Poissy, l'élève des cours Fénelon. — Deux cousines de Normandie, Odette et Mé'a D. de B. — *Signature omise.*

MOINS LE PROBLÈME CHIFFRÉ

Francine et Robert Le Mareschal (Rouen). — Ferdinand et Marie Lamontre (Roche-sur-Yon). — Princesse Fanny Liechtenstein. — Jane Pavie. — Michette Patzouris (Bucharest). — René Jenvresse et sa Sœur. — Jules Dauriac (collège de Gaillac). — Nicolette et Marie Danelle. — Jeanne de Bien (Bruxelles). — Maurice d'Artannes. — Ernest Gérard (Saint-Dié). — Nelly Castilla (Bayonne). — C. de Saint-Prest. — Paul et Léon Goursat (Angoulême). — Marie et Louise Affre. — Eugène Darras. — G. A. René Adam Salomon — Jeanne Kersalaun (Paris). — E. Crémieux (Collège Sainte-Barbe, Paris). — Vial H. (Roanne). — Une Huître Verte de Marennes. — L'Innominata (Toorino e Parigi). — Corigan — Uncas et Oeil de Faucon. — Frère et Sœur E. S. (Pont-de-Vaux). — Une Rose Thé. — La Persévérance. — Paul et Virginie. — Un aspirant à Saint-Cyr. — L'Abonnée du Petit Château. — La Nymphe d'Étretat. — La Fauvette de Poissy. — Deux Petites Sœurs (Bouchevereau). — Colinette (Bayonne). — Une Blonde et Une Brune. — Nous Autres. — Frimousse et le Petit Duc. — Fleur de Neige (Vendée). — Petite et Grande. — Les Langues de Feu (Blois). — La Petite Hirondelle du Lys. — Une Rose de Noel (Savigny, Ardennes). — Armelle la Bretonne. — Les Montagnards d'Athis-Mons. — Une Sœur et Trois Frères. — L. D. (La Borde). — Deux Papillons de la Mouillère (Orléans). — Une Sauterelle de Givors. — Une Flâneuse. — Un Futur Sous-Officier (Angers). — Deux Pâquerettes. — Une Famille de Bourges. — Deux Petites Vendéennes. — Un Groupe de Chartrains. — Trois Ablettes de l'Allier. — Une abonnée Yonnaise (Roche-sur-Yon). — Pomme d'Api (Mézin, Lot-et-Garonne). — Valentine. — Laup Knarf. — Un Adepte de la Philosophie du Rire. — Grenouillot. — Une Villageoise d'Auteuil. — Piccolo et Mira. — *Signature omise.* — Dominique. — Stella. — Paul et Angélie de L.

CHARLES JOLIET.

PARIS — IMPRIMERIE E MARTINET, RUE MIGNON, 2.

N° 332 12 AVRIL 1879

LE JOURNAL DE LA JEUNESSE

NOUVEAU RECUEIL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

PRIX DU NUMÉRO
40 CENTIMES

PRIX DE L'ABONNEMENT POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS

Un an (2 volumes). **20** fr. — Six mois (1 volume). **10** fr.

Les abonnements ne se prennent que pour un an ou six mois du 1er juin et du 1er décembre.

IL PARAIT UN NUMÉRO PAR SEMAINE

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

PARIS. — BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79
LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND W. C.

CH. ROSSIGNEUX INV.

JOULAPLANTE SC.

Format in-18 jésus

BIBLIOTHÈQUE DES MERVEILLES

PUBLIÉE

SOUS LA DIRECTION DE M. ÉDOUARD CHARTON

Chaque volume broché : 2 fr. 25 c.

LA RELIURE EN PERCALINE BLEUE, TRANCHES ROUGES, SE PAYE EN SUS, 1 FR. 25 C.

LES SEPT MERVEILLES DU MONDE

Par **AUGÉ DE LASSUS**

1 volume illustré de 21 vignettes

LA MIGRATION DES OISEAUX

Par **De BRÉVANS**

1 volume illustré de 89 vignettes

LE TÉLÉPHONE ET LE PHONOGRAPHE

Par le Comte **DU MONCEL**

1 volume illustré de 74 figures

LA MUSIQUE

Par **C. COLOMB**

1 volume illustré de 119 vignettes

BIBLIOTHÈQUE ROSE ILLUSTRÉE

POUR LES ENFANTS ET POUR LES ADOLESCENTS

Le volume broché : 2 fr. 25 c.

LA RELIURE EN PERCALINE ROUGE SE PAYE EN SUS, TRANCHES JASPÉES, 1 FR.;
TRANCHES DORÉES, 1 FR. 25 C.

DERNIER JOURNAL

Par **LIVINGSTONE**

1 volume contenant 16 vignettes et 1 carte

HISTOIRE D'UNE GRAND'MÈRE ET DE SON PETIT-FILS

Par **Mme J. MARCEL**

1 volume illustré de 36 vignettes

LA MAISON MODÈLE

Par **Mlle M. MARÉCHAL**

1 volume illustré de 42 vignettes

LES VACANCES D'ÉLISABETH

Par **Mlle De MARTIGNAT**

1 volume illustré de 46 vignettes

LE FILS DU MAQUIGNON

Par Mme la Vicomtesse De PITRAY

1 volume illustré de 65 vignettes

LE SECRET DE LAURENT

Par **Mme De STOLZ**

1 volume illustré de 32 vignettes

EN QUARANTAINE

Par **Mme De WITT**

1 volume illustré de 48 vignettes

PARIS. — IMPRIMERIE E MARTINET, RUE MIGNON, 2

N° 333

19 AVRIL 1879

LE JOURNAL DE LA JEUNESSE

NOUVEAU RECUEIL HEBDOMADAIRE

ILLUSTRÉ

PRIX DU NUMÉRO

40 CENTIMES

PRIX DE L'ABONNEMENT POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS

Un an (2 volumes), **20** fr. — Six mois (1 volume), **10** fr.

Les abonnements ne se prennent que pour un an ou six mois du 1er juin et du 1er décembre.

IL PARAIT UN NUMÉRO PAR SEMAINE

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

PARIS. — BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND W. C.

Ceux de nos lecteurs qui voudraient s'appliquer à chercher la solution des problèmes sont prévenus qu'ils auront à adresser, *dans les huit jours*, leurs réponses affranchies (*Lettres* ou *Cartes postales*) à

Monsieur le Secrétaire de la Rédaction du *JOURNAL DE LA JEUNESSE*,
79, Boulevard Saint-Germain, Paris.

Les noms des auteurs des solutions sont publiés.

PROBLÈMES ET QUESTIONS

PROBLÈMES CHIFFRÉS.

*** 5V *** 3892 *** X49 *** 201Y 0169 *** 4598 *** Z8 *** W583 *** 74568 *** 138 *** SK098 *** 74S5V8 ***

Communication : La Mouche du Coche.

PROBLÈMES POINTÉS.

(CHIFFRE DE STERNE.)

N° 1. — L'h**** a é** c*** a**** l* f****, p**** q*'a**** d'a******** u*c***-d'œ****i* f*** f****u* b** ******

N° 2. — L* s*** e******* a***** o* n* d*** p** d'i**********, c'e** s**-m***

N° 3. — L* v** e** p*** l** u** u* t****** i********, p*** l** a*****, u* l** p*******

N° 4. — L* l**** d* l'a***** e** d*** l'é**** d* p****

N° 5. — L* s*** s* r***** e* c***** *** d* t******

N° 6. — S* l'â** n'é**** p** i****** ***, l* v** s***** p** d* c**** e* l* m*** n* s***** r***

N° 7. — P**** d* c***** q** n* f**** d'o****

N° 8. — I* n* f*** p** q** l'i**** ***** p**** t*** h***, d* p*** d'é*** **** l* j******

N° 9. — L* s******** e** u** f**** d*** l* f**** s'a****** a*****

N° 10. — L** h***** i******** t**** *** l* j******, e* c'e** e*** q** d*** l** f**** t*******

N° 11. — S* t* a* p*** d* c**** q** t* c*******, é****** c**** q** t'o* ***

N° 12. — L* v********* e** u* t**** q** d*****, s*** p**** d* m***, t*** l** p******* d* l* j*******

N° 13. — I* y a d** s******* q** b*** **** c**** d** p********

Communications : Une plume d'oie, n° 1. — La Thymélée des Landes, n° 2. — Bête à Bon Dieu, n° 3. — Marie-Thérèse Lainé, n° 4. — Une plume d'étourneau, n° 5. — Sidonie, Caroline et Marie-Henriette Coppieters't Wallant, n° 6. — L. M. L. Mathieu (Paris), n° 7. — Neddy et Zabeth, n° 8. — France et un Ouistiti, n° 9. — King et Triquet, n° 10. — Marguerite de Reihcuof, n° 11. — Boule de neige, n° 12. — E. Vingtain, n° 13.

PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES.

CONSONNES.

N° 1.

Bssmprr — dst — ** — r — q — dns — s — drnr — *mbssd — * — Mdrd — *l — ft — cvlcd — sr — *n — ml — *n — dsrr — *h — l — chs — rdcl — rpnd — *lrs — S — Mjst — q'*l — fst — b — vr — mnt — *n — *n — sr — *n — ml — tt — b — rprt — l — fn — mts — sr — j — vs — rpr snts.

Communication : Divers correspondants.

N° 2.

Dnsl*lcvsmbrprsd*nhmbl**tll*n fntdrt*l*mbrdltmtrnltndsq*lrps spprrsprltrrclss**vrprlcl

Communication : Deux petites Portugaises (Lisbonne, Portugal).

VOYELLES.

ie — *e — *e — *e***e — *o*, — *ie* — *e — *au*ai* — *e — **ai*e; — *eu*-*u — *e — *e — **a**i* — *e — *ué*i* — *é*o**ai*? — *ai* — *e* — *e**, — *u — *ou**a* — ai**i — *e — *a*i**ai*e; — *a*ai* — *o**e — *'e* — *i* — *u'i* — ai* — **ou* é* — *au*ai*

Communication : Neddy et Zabeth.

CONSONNES ET VOYELLES.

A*i*u*e*a*s*u*e*t*r*n*n*é*a*s* a*i*s*n*c*m*r*n*r*e*q*i*t*n*l*s* t*e*q*e*a*m*i*c*q*e*u*o*t*n*i*d *t*i*t*s*e*t*e*i*q*a*d*h*m*e*i*r *t*u*e*q*e*i*u*i*j*m*i*

Communication : L.-M.-L. Mathieu (Paris).

LA VERSIFICATION FRANÇAISE.

Henri quatre passait un jour la Loire en bateau; le robuste nautonier, homme de cinquante ans, avait la barbe toute noire, les cheveux blancs. Bon et familier, le prince en voulut savoir la raison. « Pardi, sire, répondit le manant, qui ne fut pas honteux, toute naturelle est la raison; c'est que vingt ans plus vieux qu'elle sont mes cheveux.

Communication : Divers correspondants.

VERS A TERMINER.

Laissons, laissons aller le———
Comme il lui plaît, comme il l'———
Vivons caché, libre et———
Dans une retraite———
Là, que faut-il pour le———
La paix, la douce paix du———
Le désir vrai qu'on nous———
Le travail qui sait———
Tous les fléaux de notre———
Assez de bien pour en———
Et pas assez pour faire———

Communication : Une Nichée de linottes du parc de Versailles.

LES USAGES MONDAINS.

Quel est le roi qui accorda le premier le *Droit de Chasse* aux bourgeois ?

Communication : Carmen.

LE LANGAGE FRANÇAIS.

1° — *Mettre les clefs sur la fosse.*

2° —
Glissez, mortels, n'appuyez pas.

3° — *Trancher le nœud gordien.*

Communications : Comtesse Marie Nemes (Vienne, Autriche), n° 1. — Marie Hischmann (Paris). — Petite et Grande, n° 2. — Une petite Bergère (Sainte-Féreole), n° 3.

LES DEVISES.

Quelle est l'origine de l'*Oriflamme?*

Communication : Une Abonnée d'Orléans.

LES MOYENS MNÉMONIQUES.

Quelles sont les six tragédies dont les initiales, jointes à celle du roi sous lequel elles ont été composées, forment le mot :

ALI-BABA.

Communication : France et Fleur (Bilbao).

LES ANAGRAMMES.

J'offre, dans les sept pieds qui forment ma structure,
Animal fort commun, ruse de procédure.

Communication : C. de Saint Prest.

LE FIL D'ARIANE

MARCHE DU CAVALIER

la	créa	che	si	verte	la	se	enf
frê	vous	aux	la	pen	ants	elle	plaine
rose	issez	ture	au	rbes	qui	feu	Dieu
cas	le	des	si	an	quand	est	mois
se	le	bal	d'he	bout	verte	bon	de
se	siez	ruis	cer	vous	er	de	cou
vous	aux	af	sur	iez	er	l'air	le
son	les	fer	vol	dans	voyez	pleur	la

Communication : Frimousse et Petit Duc.

LES CURIOSITÉS.

Nº 1. — Sire, je vais combattre les ennemis de Votre Majesté, et je vous laisse au milieu des miens.

Nº 2. — Les Génois se donnent à moi, et moi je les donne au diable.

Nº 3. — Quel est le fleuve qui, dans la dernière partie de son cours, a la forme d'une faucille?

Nº 4. — Vous ne le connaissez pas; il se mettra en chemin un peu tard, mais il ira plus loin qu'un autre; il y a en lui l'étoffe de quatre rois et d'un honnête homme.

Nº 5. — Nul n'a jamais fait plus de bien à ses amis, ni plus de mal à ses ennemis.

Nº 6. — Depuis quelle époque les Évêques portent-ils le titre de Monseigneur?

Nº 7. — Que le savetier ne s'élève pas au-dessus de la chaussure.

Nº 8. — Quelle est la fleur à laquelle on attribua la vertu de chanter au lever et au coucher du soleil?

Nº 9. — Je savais que mon fils était mortel, et sa gloire me console de sa mort.

Nº 10. — En tout, considérez la fin.

Nº 11. — Quelle est la reine qu'on appelait *loyale et fine?*

Nº 12. — Adieu, Mars.

Nº 13. — Quel est le patron de l'Espagne?

Nº 14. — Quelle est l'origine de l'*Angelus?*

Nº 15. — Attendez, pour me jurer obéissance, que j'aie moi-même juré obéissance aux lois.

Nº 16. — Quelle est la bataille que Trivulce appelait un Combat de géants, en comparaison des autres, qu'il appelait des jeux d'enfants?

Communications : Les Quatre Fils Aymon, nº 1. — Bouquet de Myosotis des bords de la Cèze, nº 2. — Creuc, nºs 3 et 15. — Une Flâneuse, nº 4. — L. D. (La Borde), nº 5. — Julie Portalis, nº 6. — Polenta, nº 7. — Piccolo et Mira, nºs 8 et 16. — E. Vingtain, nºs 9 et 14. — Marguerite de Reihcuof, nº 10. — France et Ouistiti, nº 11. — L. M. L. Mathieu (Paris), nº 12. — Comtesse Marie Nemes (Vienne, Autriche), nº 13.

DERNIÈRES PAROLES

Nº 1. — Je remercie le Seigneur de pouvoir poser ma tête aussi tranquillement sur ce bloc, que je la posais chaque soir sur mon oreiller.

Nº 2. — Frères, regardez ce que vaut le monde : voici le roi de France.

Nº 3. — Frappe hardiment.. Seigneur Jésus, recevez mon âme.

Nº 4. — Mon Dieu, mon Dieu, ayez pitié de mon pauvre peuple.

Nº 5. — Mon fils, venez voir mourir un chrétien.

Nº 6. — Il est tard et le jour baisse.

Communications : Esméralda (Bucharest), nº 1. — Cousine Marie (Marseille), nºs 2, 3. — Valentine, nºs 4, 5. — Comtesse Marie Nemes Vienne, Autriche), nº 6.

LES COQUILLES AMUSANTES.

Nº 1. — Pour se livrer à l'étude, Démosthènes s'enferma dans une caserne.

Nº 2. — Le roi a plusieurs sages, mais il n'a qu'un sou.

Nº 3. — On demande un professeur de français pour l'étrangler.

Nº 4. — Il fuyait, galonné par la peur.

Nº 5. — Il faut vendre à César ce qui appartient à César.

Nº 6. — Le docteur m'a recommandé les pains de sapeur.

Communications : Paul et Angélie de L., nº 1. — Une petite Bergère (Sainte-Féréole), nº 2. — Frimousse et Petit Duc, nº 3. — Esméralda (Bucharest), nº 4. — Cousine Marie (Marseille), nº 5. — Marinette et Fricoteau (Roche-sur-Yon, Vendée), nº 6.

LES NOMBRES.

L'ÉPITAPHE DE DIOPHANTE

Passant, c'est ici le tombeau de Diophante; c'est lui qui, par cette étonnante disposition, t'apprend le nombre d'années qu'il a vécu. Sa jeunesse en a occupé la sixième partie; puis, sa joue se couvrit d'un premier duvet pendant la douzième. Il passa encore le septième de sa vie avant de prendre une épouse, et, cinq ans plus tard, il eut un bel enfant qui, après avoir atteint la moitié de l'âge de son père, périt d'une mort malheureuse. Son père fut obligé de lui survivre, en le pleurant pendant quatre années.

De tout ceci, déduis son âge.

Communication : Divers correspondants.

RÉBUS.



LES SYNONYMES.

Un proverbe de deux mots :

Aucun. — *Sombre.* — *Hésiter.* — *Briller.* *Frayeur.* — *Tendre.* — *Contentement.* — *Rayer.* — *Choisir.* — *Terme.* — *Dialecte.* — *Pensée.* — *Parier.* — *Rival.*

Communication : Une Flâneuse.

LES CONTRAIRES.

Un proverbe de cinq mots :

Personne. — *Nombreux.* — *Reconnaissant.* — *Blanc.* — *Sortir.* — *Humain.* — *Calme.* — *Fidèle.* — *Vert.* — *Lumière.* — *Agité.* — *Discret.* — *Souvenir.* — *Affirmer.* — *Lâcher.* — *Épictète.* — *Oui.* — *Jamais.*

Communication : Boule de Neige.

LES MOTS DÉCOMPOSÉS.

Étal. — Ilot. — Lie. — Lit. — Lot. — Ote. — Paille. — Pâle. — Pape. — Pâte. — Plaie. — Pile. — Pilote. — Pipe. — Plié. — Pôle. — Toile. — Taille, etc.

Communication : Marcel et Thérèse (Mantes-sur-Seine).

LES LETTRES ABSENTES.

CHÈVRE. — NITRE. — GRIVE. — SATURNE. — GRENAT. — TIMON. — CHIEN. — RIMES. — CENS. — RIEN.

En ajoutant une seule et même voyelle, former dix autres mots.

L'ordre des lettres peut être transposé à volonté.

Communication : Bruyère et Genêt bretons.

LA CROIX.

Deux prénoms féminins, l'un de neuf lettres, l'autre de cinq lettres, la quatrième du premier et la troisième du second communes aux deux prénoms :

ONUVFELRRIEQE

Communication : Un bouton de rose.

ACROSTICHES.

Deux sous-préfectures de France dans le même département.

* O N *
* S E *
* A M *
* G L *

Communication : Alfred et Marie Grenier (Lure, Haute-Saône).

MOTS CARRÉS.

Messagère des dieux, du haut de leur demeure,
Ma première a souvent tendu son arc doré;
Mon second du soldat est le plat préféré;
Mon troisième s'en va grossir les flots de l'Eure ;
Mon quatrième est la liqueur
Du cœur.

Communication : Boule de Neige.

MOTS CARRÉS SYLLABIQUES.

1° — Nom d'un journal du soir.
2° — Voiture de voyage.
3° — Ile.

Communication : Tipy, Lohe, Miss Poof.

Construire un *Mot Carré syllabique* sur :

MIR-LI-TON

Communication : Deux petites Vendéennes.

TRIANGLES.

Mon premier est au ciel; mon second, en renom,
Est un saint de Bretagne ; et mon suivant, poisson;
Mon quatrième enfin, la peau peu délicate
D'un animal très-gras, que tous nous connaissons ;
Je ne désire point mon dernier pour cravate.

Communication : Myosotis et Marguerite.

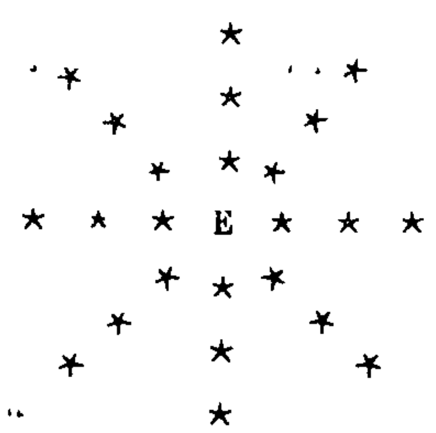
LOSANGES.

Une consonne à chaque extrême;
Un pré fauché, c'est mon deuxième ;
Une déesse, mon troisième ;
Mon quatrième est un carême,
Ayant l'origine la même
Que mot pris des Turcs mon cinquième ;
C'est un calmant que mon sixième;
Dimanche voit, en mon huitième,
Pieds crottés faire mon septième.

Communication : Grand Cercle de Presinge.

LES ÉTOILES.

Quatre villes.



Communication : Comtesse de S.

ÉNIGMES.

N° 1.

Je suis partout, quoique invisible;
On ne saurait vivre sans moi ;
A l'oreille, à l'âme sensible,
Je puis causer un doux émoi.
A vos regards si je me cache,
D'autres fois soudain j'apparais,
Et de ceux à qui je m'attache
J'emprunte la voix et les traits.
Tantôt je semble plein de grâce,
De douceur, de sérénité;
Tantôt à vos yeux je retrace
L'envie et la malignité.
On me voit gracieux, maussade,
Joyeux, bien portant ou malade,
Confiant, timide ou jaloux.
Je suis charmant, je suis horrible,
Inoffensif, calme ou terrible,
Nul n'est à l'abri de mes coups.
Voulez-vous enfin me connaître?
Ouvrez la porte ou la fenêtre
Et je me glisse auprès de vous.
J'en ai dit assez ; ce mystère
Vous paraît-il encore obscur ?
Ne me cherchez plus sur la terre
Dont le séjour me rend impur.
Plus je suis haut, moins je m'altère,
Ma patrie est le ciel d'azur.

Communication : France et Marguerite (Bilbao).

N° 2.

Du haut de mon séjour je contemple l'aurore;
Je foule sous mon pied ce que le monde adore ;
Je n'ai qu'un ennemi qui trouble mon repos,
A qui jamais pourtant je ne tourne le dos.

Communications : Divers correspondants.

N° 3.

Mon origine est incertaine;
Mais on me dit communément
Ou Chinoise, ou Napolitaine.
Je navigue très-fréquemment,
Et l'empire affreux de Neptune,
Que mon sexe a tant en horreur,
Ne m'inspire point de terreur.
Quand l'homme y va chercher fortune,
Il ne l'entreprend pas sans moi;
Sans moi, faible est son espérance ;
Je possède sa confiance
Sans que je devine pourquoi ;
Car, chez moi, ce n'est qu'inconstance,
Que faiblesse et fragilité,
Souvent une vivacité
Qu'on prendrait pour extravagance.
A me consulter empressé,
Malgré ces défauts, plus d'un sage
A très-souvent eu l'avantage.
De se voir par moi redressé.

Communication : Carmen.

CHARADES.

N° 1.

Avec un vrai plaisir je revois mon premier,
Dont la vive couleur et l'aspect printanier
Réjouit mon regard et donne à l'atmosphère
Une douce fraîcheur, un parfum salutaire ;
Mon second en justice est une autorité;
On l'invoque souvent et, lorsqu'il l'a cité,
L'avocat est certain d'en tirer avantage;
De mon tout, le bon droit ne fait aucun usage ;
L'honnête homme l'évite et méprise toujours
De ce moyen trompeur l'inutile secours.

Communication : Fleur de lin.

N° 2.

Comme un symbole d'abondance,
Cérès dans sa couronne a toujours mon premier ;
Une mesure, assez connue en France,
Vous donne mon dernier;
Et, sous forme de vers, un trait mordant qu'on lance,
Compose mon entier.

Communication : Une Nichée de linottes du parc de Versailles.

N° 3.

Tout au milieu du nez se trouve mon premier ;
Un vil insecte, à mon dernier,
Dans son recoin travaille avec constance ;
D'un Dieu créateur mon entier
A l'univers annonce la puissance.

Communication : Armelle la Bretonne.

LOGOGRIPHES.

N° 1.

Je suis, sur mes huit pieds, un effronté gamin ;
Sur sept, un être sous-marin ;
Sur six, une substance invisible et mortelle,
Que parfois un objet inoffensif recèle ;
Sur cinq, des basses-cours je deviens habitant ;
Sur quatre, un mets appétissant ;
Sur trois, le bruit qui frappe nos oreilles,
Quand la nature et l'art font assaut de merveilles ;
Sur deux, petit pronom répété bien souvent,
Je me trouve endosser plus d'une médisance,
Et, sous ce masque, impunément,
Chacun, *incognito*, parle avec assurance
Aux dépens de la conscience.

Communication : Un futur Sous-officier.

N° 2.

Très-connu, sur six pieds, en langue arithmétique,
Je deviens, avec cinq, un objet fantastique ;
Bienheureux le soldat qui rentre en ses foyers,
S'il illustre mes trois premiers.

Communication : Une petite Bergère (Sainte-Féréole).

N° 3.

Je plonge avec ma tête au sein de l'onde amère ;
Les chars, les combattants , soulèvent ma poussière,
Quand je n'ai plus de tête ; ami, coupez encor,
Des chevaux excités je modère l'essor.

Communication : Geneviève d'Hauteserve (château de Neufmesnil).

MÉTAGRAMMES.

Si cinq fois vous changez ma tête,
Lecteur, vous aurez l'épithète
Qu'on applique à l'homme insensé,
En musique un mot usité,
De la toilette un accessoire,
Le sujet d'un réquisitoire,
Le vase où l'on peut se laver
Les doigts à la fin du dîner.

Communication : Geneviève d'Hauteserve (château de Neufmesnil).

LES TABLEAUX PARLANTS.

Quand la patriotique cité d'A******** vit se promener par les rues les soldats qui, depuis quinze années, foulaient la France aux pieds, et n'entendaient pas garder de bien grandes réserves avec ceux que la victoire leur avait livrés, des conciliabules se formèrent, puis une émeute éclata. Elle fut réprimée. Un riche bourgeois, R******, y fut pris. Le commandant anglais usa cependant de modération et lui offrit la liberté, sous la seule condition qu'il prêterait à E****** serment de fidélité. Il refusa. On le conduisit à D****** cette fois en le menaçant de la mort s'il s'opiniâtrait. Il persista. On le mène alors sur la plate-forme de la forteresse; on le fait monter sur le dernier parapet ; la mer en bat le pied avec fureur. Qu'il dise un seul mot, et il est sauvé. Il refuse encore. Les gardes le précipitent. Les Grecs et les Romains ne laissaient pas périr la mémoire des grands courages, des généreux dévouements. Chez nous, le nom de R****** est inconnu. Soyons moins ingrats que nos pères.

Communication : Robert et Francine Le Mareschal (Rouen).

CHARLES JOLIET.

PARIS. — IMPRIMERIE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2.

N° 334

26 AVRIL 1879

LE JOURNAL DE LA JEUNESSE

NOUVEAU RECUEIL HEBDOMADAIRE

ILLUSTRÉ

PRIX DU NUMÉRO

40 CENTIMES

PRIX DE L'ABONNEMENT POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS

Un an (2 volumes), **20** fr. — Six mois (1 volume), **10** fr.

Les abonnements ne se prennent que pour un an ou six mois du 1er juin et du 1er décembre.

IL PARAIT UN NUMÉRO PAR SEMAINE

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

PARIS. — BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND W. C.

SOLUTIONS

SUPPLÉMENTS ANTÉRIEURS

CORRESPONDANCE

AVEC LES LECTEURS.

DIVERS CORRESPONDANTS. — En comparant les *Problèmes et Questions* du *Supplément du Journal de la Jeunesse* avec leurs *Solutions*, les nouveaux lecteurs seront vite familiarisés avec le mécanisme de ce genre d'études.

Voici une *Méthode* sommaire qui suffira pour le *Déchiffrement des Problemes Chiffrés* du genre simple :

Transcrire le problème sur le papier, et voir combien chaque signe est répété de fois.

Le signe le plus fréquemment répété révèle la lettre E, qui est la base du déchiffrement.

Les mots composés d'un petit nombre de syllabes permettent de découvrir assez facilement les voyelles.

Il n'y a que trois lettres, A, O, Y, qui seules forment un mot complet.

Si on a découvert le mot LE, un mot de trois lettres commençant par LE donne LES Un mot de trois lettres commençant par ES donne EST. Un mot de deux lettres finissant par L donne IL. Un mot de deux lettres commençant par L et dont la seconde n'est pas un E révèle ordinairement la lettre A.

Ces six lettres connues, on marche de découverte en découverte et on comble les lacunes.

LA PETITE MAURESQUE D'ORAN. — UN ERMITE (*Moravie*). — Les lettres de l'Étranger sont enregistrées dès qu'elles arrivent; si elles parviennent trop tard, les noms sont publiés en *Rappel* dans le *Supplément* suivant.

T. M. MADURE. — UNE NICHÉE DE G. (*Sainte-Foy*). — Les indications à publier dans la liste des *Noms des Correspondants* doivent être à la fin des *Solutions*, et non en tête.

PETITE ET GRANDE (*Pas-de-Calais*). — M L. L. (*Saintes*). — Il suffit d'avoir résolu une question pour que le nom soit publié.

TÊTE DE LINOTTE. — C'est un nom géographique.

UNE FLANEUSE (*Paris*). — Les *Communications* seront publiées.

FRANCE ET FLEUR (*Bilbao*). — La question des *Vaisseaux célebres* sera posée, si elle est accompagnée de la Solution explicative. — La lettre Y est supprimée, comme les voyelles, dans les *Problemes alphabetiques*.

ROSE DE NOEL (*Savigny, Ardennes*). — Les *Communications* doivent être accompagnées de la Solution des questions à proposer.

FAMILLE LUCIENNOISE. — Tout ce qui ne concerne pas les *Problemes et Questions du Supplément* doit être adressé à la Direction du *Journal de la Jeunesse*.

MARIE ET LOUISE A. (*Orthez*). — Oui.

NEDDY ET ZABETH. — *Neige*, au lieu de *nuage*.

UNE BRANCHE DE ROSIER. — Les Problèmes du *genre simple* sont ceux où la lettre E est le plus souvent répétée.

POLENTA (*Turin*). — L'*Annonce* placée en tête de tous les *Suppléments* de quinzaine répond à la question.

BRUYERE ET GENET BRETONS (*Nantes*). — Il est inutile de donner la *Marche du Cavalier;* les vers suffisent.

MARGUERITE R. (*Bourges*). — Les *Solutions* des *Problèmes et Questions* sont publiées chaque quinzaine, à la suite des *Problemes et Questions* du *Supplément* suivant. — Pour les *Concours*, la date est indiquée dans le *Reglement*.

LE CAPITAINE LOTTON. — Indiquer la source des *Communications*. — Pas dans un autre journal.

DIVERS CORRESPONDANTS. — Il n'a pas été possible de répondre aux explications particulières, demandées relativement au 9e *Concours*.

LES MOYENS MNÉMONIQUES.

GUELFES ET GIBELINS

Il arrive quelquefois qu'on se demande, dans cette complication d'événements où se trouvent mêlés les Guelfes et les Gibelins, quels sont les partisans du Saint-Siége, et quels sont ceux de l'Empire.

Il existe un *Moyen mnémonique* qui fixe le souvenir à cet égard :

Les *Guelfes*, comme le *Pape* dont ils étaient les défenseurs, ont deux syllabes; les *Gibelins* et l'*Empereur* en ont trois.

LES CURIOSITÉS.

MAJESTÉ

Horace est le premier poëte courtisan qui ait salué Auguste du titre de *Majestas tua*.

On s'accorde généralement à reconnaître que Louis XI est le premier roi de France auquel on ait donné le titre de *Majesté*, mais que ce titre n'a reçu une acception officielle que sous le règne de Henri II.

LE RÉGIMENT DES PORTES-COCHERES

(*Solution complémentaire*)

C'était un corps de la maison militaire des rois de France, créé en 1261, par Louis IX. Le nom primitif de ces gardes était celui de *Portiers*, ce qu'il faut entendre de la porte de la principale cour du logis du roi, qu'ils gardaient pendant tout le jour jusqu'au soir. Leur uniforme était un justaucorps bleu, avec deux larges galons d'or et d'argent, et des boutons d'orfévrerie. Ils étaient armés de l'épée et de la carabine, avec la bandoulière chargée de deux clefs. Ils avaient un chef appelé Capitaine des portes, et quatre lieutenants, qui portaient un bâton d'ébène garni d'ivoire aux deux bouts. Les gardes de la porte furent supprimés en 1787, rétablis en 1814, et disparurent définitivement en 1815.

LES CHEVALIERS DE LA TABLE RONDE

(*Solution complémentaire*).

L'ordre des *Chevaliers de la Table Ronde* est un ordre fabuleux institué, selon les légendes de la Grande-Bretagne, à la fin du cinquième siècle, par le roi Artus ou Arthur, d'après le conseil de l'enchanteur Merlin. Il se composa de vingt-quatre, puis de cinquante membres. Leurs noms sont gravés sur une *table ronde*, en marbre, conservée à Winchester.

Le nom de *Table Ronde* vient, dit-on, de l'habitude où étaient les Chevaliers de s'asseoir autour d'une table circulaire, afin d'éviter les querelles de préséance.

LE LANGAGE FRANÇAIS.

AVOIR LA TÊTE PRÈS DU BONNET

L'opinion la plus répandue rattache ce proverbe à l'habitude de porter des bonnets. Ceux qui ont continuellement la tête couverte ont la *tête chaude*, dit-on, car la chaleur fait monter le sang à la tête et dispose à l'emportement. Mais cela n'explique que bien vaguement les mots *pres du bonnet*, qui semblent pourtant avoir une signification.

L'abbé Tuet raconte que l'usage des bonnets est fort ancien dans l'Église, et il cite, pour en faire foi, les bonnets de laine du dixième siècle et la calotte du cardinal de Richelieu. Ces détails ont sans doute leur intérêt, mais on ne voit pas bien ce qu'ils viennent faire à propos d'une locution qui veut dire être prompt à s'emporter, se laisser aller aux mouvements de la colère.

Il eût mieux valu nous rappeler qu'il y avait jadis un *bonnet*, qui était la coiffure distinctive des fous. Celui-ci, beaucoup plus que l'autre, nous met sur la voie, car il nous fait entendre que l'homme colère est bien près d'être fou. Celui qui s'emporte a perdu momentanément l'usage de sa raison, et la colère est un degré dans la folie. Senèque et Horace nous l'ont dit l'un et l'autre : « La colère est une courte démence. »

On peut aussi considérer cette expression proverbiale comme une image : une tête bouillante, un caractère irascible, violent, qui ne sait pas se contenir, fait aisément irruption au dehors, et plus qu'un autre alors, *il est pres du bonnet*.

Les Italiens disent dans ce sens : *Avoir la cervelle au-dessus du bonnet*.

MAILLE A PARTIR.

Maille, du bas latin, *mallia, medula, medalia*, petite monnaie de cuivre qui avait cours sous les rois de la troisième race, et qui ne valait que la moitié d'un denier. Avoir *maille a*

partir avec quelqu'un signifie donc avoir une *maille à partager; partir*, de *partire*, signifiant autrefois *partager*, et au figuré, avoir des tracasseries, car il n'appartient qu'à des esprits tracassiers et chicaniers de vouloir partager la plus petite pièce de monnaie.

BOUC ÉMISSAIRE

Comme l'indique son étymologie, l'*émissaire* est un agent qu'on envoie au dehors, et cela dans une intention plus ou moins suspecte. Le bouc, bête à cornes généralement peu considérée, était souvent l'objet, chez les anciens, des sacrifices destinés à apaiser la colère des dieux.

C'est une cérémonie pratiquée par les juifs et célébrée une fois par an, le 10 septembre, qui nous a valu le *bouc émissaire*, employé comme terme de comparaison pour désigner l'homme sur lequel on fait retomber les torts des autres. Le grand prêtre recevait deux boucs de la main des princes du peuple, et il jetait le sort pour savoir lequel serait immolé. Il posait ensuite sa main sur celui qui devait être mis en liberté, confessait ses péchés et ceux du peuple, et priait le Seigneur de faire tomber sur cet animal la peine qu'ils avaient méritée. Chargé ainsi de toutes les iniquités d'Israel et des imprécations universelles, ce bouc, appelé chez les juifs *azazel*, était traîné dans le désert et jeté dans les précipices par un homme qui, à son retour, se purifiait.

DONNER UN SUIF

Nous devons cette expression à un usage de la marine. Voici en effet ce qu'on trouve dans le *Dictionnaire nautique* de A. Jal :

« Une préparation, dont le suif est la base, est étendue sur la carène d'un navire, qu'elle peut, jusqu'à un certain point, préserver des attaques des vers, et dont elle doit favoriser la marche. Appliquer ce mélange à un bâtiment, c'est lui *donner un suif*. »

De même qu'au propre un suif est une réparation ordonnée par le commandant du navire pour lui assurer une meilleure marche, de même, au figuré, un suif est une réprimande faite par celui qui a autorité sur un autre, dans le but de mieux le faire agir.

On dit aussi, dans le même sens, *donner un savon* à quelqu'un, par suite de quelque usage qui a de l'analogie avec le cas qui précède.

PERPIGNAN

Le mot *Perpignan*, signifiant *manche de fouet*, vient du nom même de la ville de Perpignan, comme le prouve ce passage tiré de l'*Histoire des villes de France* : « L'industrie » de Perpignan consiste en distilleries, tanne- » ries, etc... de bouchons de liége et de » *manches de fouet*, en bois d'alisier, nommés » *perpignans*. »

MADRID

Le nom de *Madrid* est d'origine arabe et signifie : *Maison du bon air*.

Madrid est, en effet, des capitales de l'Europe, celle qui a l'altitude la plus élevée.

LES USAGES MONDAINS.

L'HABIT DE COUR

L'habit long des Romains fut l'habillement des enfants de Clovis et, pendant plusieurs siècles, celui des personnages de distinction. L'habit court ne se portait qu'à l'armée ou à la campagne; on le bordait d'hermine, de martre zibeline ou de vair.

Jusqu'à Philippe de Valois, on porta une espèce de soutane avec queue; puis, sous ce règne, la mode vint de porter un habit court. Sous Charles V, on armoria les habits, et cette mode bizarre dura cent ans. Charles VII, qui avait les jambes courtes, fit revivre les habits longs; puis, sous Louis XI, on adopta de petits pourpoints.

Sous Louis XII, on reprit l'habit long. Sous François Ier, la mode fut tout opposée : pourpoint à basques et caleçon tout d'une pièce avec les bas.

La casaque, vêtement dont on fait remonter l'origine à Caracalla, parut sous Louis XIV. Elle laissa paraître toute la forme du corps et de la taille, ce qui lui fit donner le nom de justaucorps; dans la suite, on y fit des plis sur les côtés, on le garnit de boutons, et il forma l'habit tel que nous le portons aujourd'hui. Sous Louis XV, on vit successivement la taille de l'habit se raccourcir, puis s'allonger considérablement; les poches furent placées, tantôt en travers, tantôt en long; les manches furent ouvertes et pendantes, ensuite fermées et arrondies; les boutons variés à l'infini formèrent une branche de commerce.

C'est donc au siècle de Louis XIV que remonte l'habit à la française, que l'on fit d'abord de soie et de brocart d'or. Le siècle suivant le remplaça par l'habit de soie brodé et pailleté, auquel l'anglomanie substitua, peu de temps avant la Révolution, le frac et l'habit noir. Avec l'habit français surgirent la veste ou gilet au lieu du justaucorps, et la culotte courte au lieu du haut-de-chausses. Napoléon remit l'habit français à la mode. On raconte qu'ayant demandé le dessin de costumes de cour à David, celui-ci lui en apporta qui furent peu de son goût, à ce qu'il paraît, car il se contenta de dire quelques jours après, à ceux qui l'entouraient, qu'il serait bien aise de les voir en habit à la française avec le tricorne. Ceux-ci s'empressèrent d'obéir, et l'habit français galonné redevint à la mode.

LA TABLE A MANGER.

L'usage de la *Table a manger* paraît remonter à la plus haute antiquité. Ainsi, dans le Psaume CVI, il est écrit : « Dieu ne pourra apprêter de tables au désert. » On pourrait encore citer de nombreux passages des Livres saints où il est question de tables à manger.

Les Hébreux, dans leurs fêtes solennelles et dans leurs repas de sacrifices, avaient deux tables : à la première, ils mangeaient la chair de la victime, et à la seconde, ils donnaient a la ronde la coupe de bénédiction.

Chez les anciens, les tables à manger étaient rondes, ovales, carrées ou de différentes formes, avec un ou plusieurs pieds, en bois; puis, quand les Grecs eurent pénétré en Asie, ils rapportèrent les tables en bois précieux et en mosaique. On les lavait avec des éponges; plus tard on eut des nappes de toile peinte.

Les anciens avaient un grand respect pour les tables à manger et les regardaient comme des choses consacrées aux dieux protecteurs de l'hospitalité; ils y faisaient les libations aux dieux; à la fin des repas, en touchant les tables, ils faisaient les serments par lesquels ils contractaient l'obligation d'hospitalité entre eux, et ils avaient pour elles le même respect que pour les autels.

Dans Homère, et surtout dans l'*Odyssée*, on parle souvent de tables dressées pour les festins.

Les Grecs et les Romains adoptèrent cet usage. D'abord d'un bois commun et sans ornements, les tables devinrent, par suite des relations des deux pays avec l'Asie, des objets d'un grand luxe, faits des bois les plus précieux et décorés d'ornements d'or, d'argent et d'ivoire. Chez les Grecs, les tables avaient généralement la forme d'un trépied. Chez les Romains, les jours de grand festin, la table avait la forme d'un fer à cheval. Les invités se plaçaient du côté extérieur, et les esclaves faisaient le service par le côté intérieur, ce qui facilitait l'ordonnance du repas.

Les Gaulois prenaient leurs repas assis par terre sur du foin, ayant devant eux des tables de bois fort basses; c'est ainsi, du moins, que les représente Posidonius. Les Romains introduisirent dans la Gaule l'usage de manger couchés; mais, sous les rois francs, on avait déjà renoncé à cette habitude. On se servit alors de siéges, qui d'abord n'étaient que des escabeaux de bois; dans la suite, on y plaça des coussins ou des tapis. Dans un accord qui fut fait sous Louis le Gros, il fut réglé qu'au banquet royal, Foulques aurait un siége de bois couvert d'un tapis ou d'une autre étoffe. Les bancs, que l'on employait dans les festins, ont donné naissance au mot *banquet*. On voit, dans la liste des officiers des ducs de Bourgogne, qu'il y en avait un qui portait le tapis et le coussin destinés pour le banc du duc.

Au seizième siècle, on introduisit l'usage des fauteuils réservés aux personnages éminents. Régnier parle de ces différents siéges. Il dit en décrivant un festin :

> ...« Chacun en son rang
> S'assied sur une chaise, ou s'assied sur un banc,
> Suivant ou son mérite, ou sa charge, ou sa place.

Les tables furent longtemps sans ornements; les grands et les riches les faisaient polir et vernir avec soin. Dans le palais des rois, elles étaient quelquefois de matière précieuse et travaillées avec art. Charlemagne, d'après le récit d'Eginhard, fit faire trois tables d'argen massif, qui étaient plus remarquables encore par la beauté du travail que par la richesse de la matière. La première représentait Rome, la deuxième Constantinople, la troisième les régions de l'univers qui étaient alors connues.

Les tables étaient quelquefois jonchées de fleurs. Fortunat, décrivant un festin dans des vers adressés à la reine Radegonde, dit : « La table, qui ordinairement est couverte par une nappe, était jonchée de roses. Les mets y reposaient sur des fleurs; au lieu d'un tissu de lin, on avait ce qui flatte l'odorat et sert également a couvrir la table. »

Jusqu'à la fin du seizième siècle, les serviettes ne furent pas d'un usage commun chez les particuliers. La nappe en servit longtemps : on en mettait un bout devant soi, et l'on s'en essuyait la bouche et les mains après avoir mangé. Les premiers linges dont on fit des serviettes furent fabriqués à Reims. Lorsque Charles VII s'y fit sacrer, la ville lui présenta des serviettes en hommage. Quand Charles-Quint passa par Reims en traversant la France, les officiers municipaux lui offrirent un présent du même genre, qui fut estimé mille florins. Montaigne nous apprend que l'usage des serviettes ne pénétra, de son temps, que dans les maisons particulières.

LES COMMUNICATIONS.

Les *Charades*, *Enigmes*, et *Logogriphes* suivants, que nous publions avec leurs Solutions, font, sous une forme nouvelle, double emploi avec des Communications antérieures ; ce qui ne permettrait pas de les proposer, et nous donnons ces variantes à titre de curiosité.

CHARADES.

N° 1.

J'obtiens de mon premier une eau très-parfumée;
Le second de mon feu voit s'enfuir la fumée;
Et tel de mon entier la gloire se promet,
Qui, tout désappointé, n'y trouve qu'un sifflet.

Louise Guédon.

N° 2.

Mon premier chauffe au foyer;
Mon second, c'est le foyer;
Mon tout possède un foyer.

Charles Portalis.

N° 3.

Un soir que, buvant mon premier,
En me chauffant à mon dernier,
Un vieil ami vint me prier
De le conduire à mon entier.

Madeleine, Geneviève, Marguerite et Eugénie.

N° 4.

Si vous voulez consommer mon entier,
N'allez pas, imprudent, renverser mon premier;
Gardez-vous bien, en personne discrète,
De me demander mon dernier;
Mais j'en ai dit assez. Cherchez donc, je m'arrête.

Sidonie, Caroline et Marie-Henriette Coppieters't Wallant.

N° 5.

Le premier plusieurs fois se répète dans l'an;
L'autre, en courant dans l'air, parvient à notre oreille;
Le laboureur actif est du tout partisan,
Pour remplir ses greniers dès que l'aube l'éveille.

Grenouillot.

N° 6.

Mon premier n'a point de serrure,
Et cependant il a sa clé;
Mon second est trompeur, c'est une chose sûre;
Si vous manquez de nourriture,
Par mon entier bientôt vous serez désolé.

Une petite Amognonne.

N° 7.

L'un se chante, l'autre se sème,
Et le tout cause un mal extrême.

Louise Guédon.

N° 8.

Mon tout, sur mon premier,
Fait gaîment à l'écho répéter mon dernier.

Trois amateurs du Skating-Rink de Boulogne.

N° 9.

Lorsqu'on éprouve mon premier,
On n'est pas du tout mon dernier,
Mais on se plaint de mon entier.

N° 10.

On brûle mon premier;
On entend mon dernier;
Et l'on boit mon entier.

N° 11.

En chasse, on entend mon premier;
Mon jardin produit mon dernier;
Au fond des mers on trouve mon entier.

D. Avati.

N° 12.

L'un excite les chiens, l'autre excite le goût;
Sur vos lèvres, Néris, on admire le tout.

Charlotte, Bathilde et Pauline Chabrier.

N° 13.

Mon premier se voit fréquemment
Sur le visage des coquettes;
Mon second est un élément
Fort peu choyé dans les guinguettes;
Réel ou figuré, mon tout est inhérent
A notre chétive existence,
Et, dans plus d'une circonstance,
Il est d'autant plus lourd qu'il est moins apparent.

Adèle Malbec.

N° 14.

Au jardin, au parc, au château,
Mon premier sert de barrière;
Mon second, au flanc du coteau,
Mûrit, humble fruit de la terre;
Mon tout est le bruit du ruisseau,
Et l'improbation du parterre.

Sapho les Bas bleus.

N° 15.

Sonnet

En été, pendant la chaleur,
Je sais un endroit solitaire,
Entouré d'ombre et de mystère,
Où l'on peut trouver la fraîcheur

Mon premier y sert de tuteur
Aux restes d'un vieux banc de pierre,
Où le chèvrefeuille et le lierre
Forment un abri protecteur

Sur les buissons du voisinage,
Quelquefois on cueille en passant
Mon dernier, au parfum sauvage;

Puis l'on s'endort sous le feuillage,
Bercé par mon tout caressant,
D'un ruisseau qui court sous l'ombrage.

Marie Bellot.

ÉNIGMES.

N° 1.

Place donc mes enfants, place à votre héros!
Le voilà qui, tout fier, auprès de vous arrive;
Laissez-le vous lancer sa gambade assez vive;
Voyez comme il est rouge et qu'il a le nez gros!
Il fait des pas bruyants dans sa lourde chaussure,
Le timbre de sa voix n'est pas des plus moelleux,
Le rire est provoqué par sa grotesque allure,
Il ne respecte rien sous son geste anguleux.
Parfois il est pourtant un sage remarquable,
Il tient beaucoup d'Ésope et d'esprit et de corps;
Mais il se montre à vous sous un si laid dehors
Que le plaisant parleur, las! devient votre fable.
Petits, vous l'avez eu tous en votre pouvoir,
Et comme il n'était pas lutteur à votre taille,
Vous l'avez tous laissé sur le champ de bataille,
Sans dos, sans bras, sans tête et faisant peine à voir.
Mais il a beau chez vous essuyer ce dommage,
Vrai phénix, il renaît toujours,
Pour vos dépits et vos amours,
Charme et victime de votre âge.

Sidonie, Caroline et Marie-Henriette Coppieters't Wallant.

N° 2.

Tantôt avec le cavalier
Je mets mon pied dans l'étrier,
Et tantôt dans le râtelier
Je sers à nourrir son coursier;
Des coups mortels je sais porter,
Si l'on n'a soin de me parer.

Signature omise.

N° 3.

Je suis la douceur même, et souvent j'accompagne
Un petit nez crochu, se trouvant en campagne;
J'escortais autrefois Pança le chevalier,
Je le suivais partout comme un ardent limier;
Mais hélas! un beau jour, la Fortune inconstante
Me rejeta bien loin du dos de Rossinante;
De l'ouvrier maçon, qu'il travaille ou qu'il chante,
Tu seras, me dit-elle, éternelle suivante.

Trois Cruchons dans une armoire.

N° 4.

Je me berce dans ton hamac,
Et je finis ton almanach.

Un citron et une orange.

N° 5.

Quel est le premier à Rome, le deuxième sur le trône, le troisième à Paris, le quatrième à la cour, et le cinquième à Londres?

Divers correspondants.

LOGOGRIPHES.

N° 1.

Sur mes cinq pieds, je suis terrible,
Par mes accents j'effraie et coteaux et vallons;
Avec un pied de moins, je suis mal invincible;
Avec trois pieds, je suis la trace irrésistible
Que le temps grave sur nos fronts.

Les Quatre fils Aymon.

N° 2.

Que je vienne de l'homme ou j'émane du ciel,
Ma source est en la Providence;
Qu'une imprudente main trouble cette ordonnance,
Je distille un poison mortel;
Mais Dieu bon de tout mal fait le remède naître,
Et j'apporte avec moi l'arme qui te défend,
La scène des exploits d'Alexandre le Grand,
Les champs verts et fleuris où tes agneaux vont paître.

Marguerite B.

N° 3.

Sur quatre pieds, je suis reine,
Et, quoique inconstante et vaine,
On obéit à mes lois en tous lieux;
Coupez mon chef, pour célébrer la gloire,
Chanter les héros, la victoire,
Je puis m'élever jusqu'aux cieux.

P.-B.

N° 4.

J'ai quatre pieds, et pourtant aisément
Je perds mon équilibre; un léger changement
Pourra me transformer. Dotez-moi d'une tête
Et changez-la deux fois, et je vais devenir
Un droit que tout mortel par sa naissance achète;
Puis, au temps des frimas, ce qui fera blanchir
Et briller la campagne; enfin certain ouvrage
Que compose l'esprit et qui plaît à chaque âge.

Totinette et Cie.

N° 5.

Je suis fils du feu, fils de l'onde,
Un des bienfaits du genre humain;
Coupez ma tête, et de ce monde
Je pourrais n'être plus demain;
Coupez encor, la mer m'appelle,
Elle s'apprête à m'engloutir;
Coupez toujours, mademoiselle,
Et parlez de moi sans mentir;
Coupez, je suis toujours en cage,
Sans être un habitant des airs;
Coupez, je suis en toute page,
Écrite en prose comme en vers

Marie et Louis de Cazaux.

SOLUTION DES CHARADES

N°s 1, 2, 3. Théâtre. — N° 4. Potage. — N° 5. Moisson. — N° 6. Famine. — N° 7. Migraine. — N° 8. Pinson. — N° 9. Malaise. — N° 10. Boisson. — N°s 11, 12. Corail. — N° 13. Fardeau. — N°s 14, 15. Murmure.

SOLUTION DES ÉNIGMES

N° 1. Polichinelle. — N° 2. Botte. — N° 3. La cédille. — N° 4. La lettre H. — N° 5. La lettre R.

SOLUTION DES LOGOGRIPHES

N° 1. — Orage. Rage. Age.
N° 2. — Présent. Serpent. Serpe. Perse. Prés.
N° 3. — Mode. Ode.
N° 4. — Ivre. Vivre. Givre. Livre.
N° 5. — Potage. Otage. Tage. Age. Ge. E.

CHARLES JOLIET.

PARIS. IMPRIMERIE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2.

N° 335

3 MAI 1879

LE JOURNAL DE LA JEUNESSE

NOUVEAU RECUEIL HEBDOMADAIRE

ILLUSTRÉ

PRIX DU NUMÉRO

40 CENTIMES

PRIX DE L'ABONNEMENT POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS

Un an (2 volumes), 20 fr. — Six mois (1 volume), 10 fr.

Les abonnements ne se prennent que pour un an ou six mois du 1er juin et du 1er décembre.

IL PARAIT UN NUMÉRO PAR SEMAINE

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

PARIS. — BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND W. C.

SUPPLÉMENT AU JOURNAL DE LA JEUNESSE N° 147

Ceux de nos lecteurs qui voudraient s'appliquer à chercher la solution des problèmes sont prévenus qu'ils auront à adresser, *dans les huit jours*, leurs réponses affranchies (*Lettres* ou *Cartes postales*) à

Monsieur le Secrétaire de la Rédaction du *JOURNAL DE LA JEUNESSE*,
79, Boulevard Saint-Germain, Paris.

Les noms des auteurs des solutions sont publiés.

PROBLÈMES ET QUESTIONS

PROBLÈMES CHIFFRÉS.

⁂ 13447V24V2 ⁂ 285 ⁂ 64 ⁂ 24W945 ⁂ 12 ⁂ 02Y70X8 ⁂ 285 ⁂ 64 ⁂ 9X7128V245 ⁂ 12 ⁂ 02Z 24530 ⁂ 285 ⁂ 64 ⁂ H5231190X ⁂

Communication : Perdita.

PROBLÈMES POINTÉS.

(CHIFFRE DE STERNE.)

N° 1. — L* b*** e** l***, i* m****; l* m** e** r*****, i* d******

N° 2. — L* b****, h***** m**, g*** ** c****

N° 3. — Proverbe russe :

L'e***** q** a n*** b***** e** t******* b*****

N° 4. — R*******s** b********* e** u* m***** d* t***; o****** c***d** a***** e** u* m***** d* c****

N° 5. — L* c***** d* d***** m*** c**** q** o****, e* t***** c**** q** r******

N° 6. — L* g*** e** l* f**** d* b** s***

N° 7. — Q** v*** s'e******* e* u* a* r***** d* s* f**** p***** e* s** m***

N° 8. — L'a** e** d* c***** l'a**

N° 9. — L** l****** d** s******* s*** c**** l'h******; p*** o* s'e* a*******, p*** e**** r*******

Communications : France et un Ouistiti, nos 1, 2. — Marguerite de Reihcuof, n° 3. — Une abonnée d'Orléans, n° 4. — Cousins et Cousines (Vitry-le-François), n° 5. — Paul et Angélie de L., n° 6. — J. H., n° 7. — Marie Hischmann (Paris), n° 8. — Cousine Marie (Marseille), n° 9.

PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES.

CONSONNES,

BnqPlstdnsl*ndgncsn*nv*tsmd sncm*mpchntdlslgrsfrtn*st*ngr nddsrdr*lntrvpls*mngrms*ltrvtj rs*mrdr

Communication : E. Vingtain.

VOYELLES.

*o**e** — *o**i*ie*, — *ie**e — *u — *ie* — **é*ie, — *a — *ou*e u* — *e — *e* — yeu* — e* — *e — **ai*e — i**i*é? — *a — *ou*eu* — *e — *e* — yeu* — *ou*i* — à — *a *a**ie, — e* — *e — **ai*e — *e** en* — *é*e** — *a — *i*e**é

Communication : Un Trio de baudets.

CONSONNES ET VOYELLES.

O*p*u*a*e*u*p*u*e*p*i*g*â*e*à *é*u*v*q*e*n*r*n*e*e*a*p*n*e*t* u*c*q*o*d*t*e*a*d*r*t*u*c*q*o*p *n*e

Communication : Une Artiste en herbe et Miss Friquet.

LES MOYENS MNÉMONIQUES.

Quelles sont les quatre femmes célèbres de la Grèce dont les noms, par leurs initiales, forment le mot :

AJAX.

Communication : Fleur d'Arbousier (Paris).

LES ANAGRAMMES.

Poète du dix-septième siècle :

LE ROI P A BU DES EAUX.

Communication : L.-M.-L. Mathieu (Paris).

LES SYNONYMES.

Un proverbe de quatre mots :

Tendresse. — Ouragan. — Rang. — Rien. — Frayeur. — Candeur. — Remède. — Jalousie. — Aliment. — Honnêteté. — Vaguer. — Vase. — Enchanté. — Immolation. — Logement. — Clarté. — Affabilité. — Spectacle.

Communication : Sur les bords de la Remberge.

RÉBUS.



LES LETTRES ABSENTES.

Ajouter aux neuf mots suivants une même consonne et une même voyelle, pour former neuf nouveaux mots :

MER. — SEL. — FIEF. — TRIO. — PILE. — RUSE. — CRAN. — LITRE. — LUEUR.

Communication : R. d'Yomso (Paris).

LES MOTS DÉCOMPOSÉS.

Quelle est la ville dans le nom de laquelle on trouve les mots suivants :

Mesure. Almée. Lure. Saler. Mère. Jules. Ruse. Mûre. Rue. Mêler. Arme. Lame. Amer. Merle. Muse. Lares. Musée. Rame. Saule. Année. Saül. Mule. Samuel. Mare. Semur. Marée. Amuser, etc.

Communication : La Quiqueronne.

LES NOMBRES.

Il y a un panier et cent cailloux, rangés en ligne droite et à des espaces égaux d'une toise. On propose de les ramasser et de les rapporter dans le panier, un à un, en allant chercher le premier, ensuite le second, et ainsi de suite jusqu'au dernier.

Combien de toises doit faire celui qui remettra les cent cailloux dans le panier?

Communication : Fleur d'Arbousier.

ACROSTICHES.

* A R I N *
* E T H E *
* M I E N *
* A N T U *
* O G N A *
* G Y P T *

Communication : Cousins et Cousines (Vitry-le-François).

LA CROIX.

Deux prénoms, l'un féminin de sept lettres, l'autre masculin de cinq lettres, la troisième étant commune aux deux prénoms :

MZAEIRIEOLN

Communication : Une petite Louloute du Vésinet.

MOTS CARRÉS.

Lieu de refuge et de repos;
Fleuve de germanique race;
Baptise un sauvage héros;
Ou d'Horace ou de Curiace.

Communication : Neddy et Zabeth.

LE FIL D'ARIANE

MARCHE DU CAVALIER

te	âge	nat	plus	dité	au	est	uve
ure	de	ari	cote	la	les	dir	la
sur	tris	ill	glaçons	rbe	sombre	fle	ciel
feu	veut	verte	que	le	ait	ne	on
cach	la	sa	d'he	les	le	le	et
dans	en	re	sur	rté	he	fuy	ige
bra	er	val	jours	plus	la	sur	courts
nos	l'omb	nche	cla	lons	sont	blanc	ant

Communication : Paul et Angélie de L.

LA VERSIFICATION FRANÇAISE.

Sur le bord du chemin que j'aime à voir, fuyant le léger nid que l'ormeau balance, l'oiseau prendre le grain qu'il porte, quand la rose s'entr'ouvre, les premiers jours de mai, à sa couvée éclose! Que j'aime le berger sur le bord du chemin, son léger chalumeau, son vieux chien, triste comme une plainte, la cloche du troupeau, qui parfois s'arrête, puis qui s'ébranle et tinte!

Communication : Geneviève d'Hauteserve (château de Neufmesnil).

VERS A TERMINER.

Vous me donnez pour———
De faire un mauvais———
C'est plus aisé qu'on ne le———
On réussit toujours au———

Communication : Marcel et Thérèse (Mantes-sur-Seine).

MOTS CARRÉS SYLLABIQUES.

1° — Une arme.
2° — Une cage.
3° — Une usine.

Communication : Trois Ablettes de l'Allier.

Construire un *Mot Carré syllabique* sur :

MO-LIÈ-RE.

Communication : Valentine.

TRIANGLES.

1° Consonne. *
2° Syllabe. * *
3° Sous le front. * * *
4° Prénom. * * * *
5° Vaut mieux que courir. * * * * *
6° Compositeur. * * * * * *

Communication : Valentine.

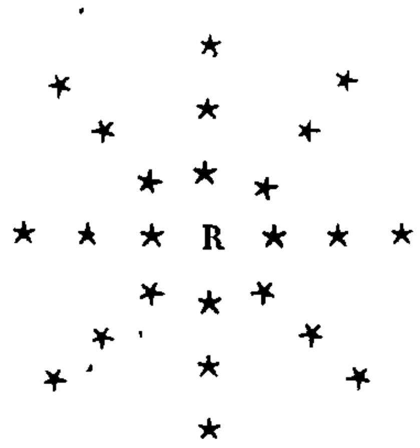
LOSANGES.

1° — Dans un gâteau.
2° — Dernier échec.
3° — Ville d'Italie.
4° — Statue.
5° — Impératif.
6° — Au milieu du visage.
7° — Voyelle.

Communication : Un groupe de Chartrains.

LES ÉTOILES.

Quatre prénoms.



Communication Valentine.

ÉNIGMES.

Mes amis, j'ai vécu cent ans et quelques mois;
J'aimais à célébrer le jour de ma naissance;
Devinez de ce jour la singulière absence,
Il n'est, pendant cent ans, venu que vingt-cinq fois.

Communication : Fernand Nouvion et Marguerite Mercier-Lacombe.

CHARADES.

Au corps humain appartient mon premier;
Une fleur symbolique exprime mon dernier;
De l'écrevisse on prise un savoureux entier.

Communication · Totinette et Cie (Passy).

LOGOGRIPHES.

Je suis avec mon cœur une pauvre monture;
Otez-le moi, lecteur, j'embellis la nature.

Communication : Bibi, Loulou, Rose du Liban et Suzanne Rapp (Rouen).

MÉTAGRAMMES.

Sur trois pieds, dans la querelle
On doit toujours me consulter,
Et, sous peine d'être rebelle,
On m'obéit sans hésiter;
Changez ma tête, et je deviens
D'un peuple maître et souverain.

Communication : L.-M.-L. Mathieu (Paris).

CORRESPONDANCE

SOLUTIONS

Il n'est pas toujours aisé de bien faire les choses faciles.

PROBLÈMES POINTÉS.

CHIFFRE DE STERNE

N° 1. — L'homme a été créé avant la femme, parce qu'avant d'accomplir un chef-d'œuvre il faut faire un brouillon.

N° 2. — Le seul coupable auquel on ne doit pas d'indulgence, c'est soi-même.

N° 3. — La vie est pour les uns un torrent impétueux; pour les autres, un lac paisible.

N° 4. — La leçon de l'avenir est dans l'étude du passé.

N° 5. —

Le sage se repose en changeant de travail.

N° 6. — Si l'âme n'était pas immortelle, la vie serait peu de chose et la mort ne serait rien.

N° 7. — Point de cheveu qui ne fasse d'ombre.

N° 8. — Il ne faut pas que l'indulgence parle trop haut, de peur d'éveiller la justice.

N° 9. — La sympathie est une fleur dont le fruit s'appelle amitié.

N° 10. — Les hommes invoquent toujours la justice, et c'est elle qui doit les faire trembler.

N° 11. — Si tu as peur de celui qui te commande, épargne celui qui t'obéit.

N° 12. — La vieillesse est un tyran qui défend, sous peine de mort, tous les plaisirs de la jeunesse.

N° 13. — Il y a des sourires qui blessent comme des poignards.

(SHAKSPEARE.)

PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES.

CONSONNES.

N° 1.

Bassompierre disait au roi
Que, dans sa dernière ambassade,
A Madrid, il fit cavalcade
Sur une mule en désarroi.
— Oh! la chose ridicule!
Répond alors Sa Majesté;
Qu'il faisait beau voir monté
Un âne sur une mule!
— Tout beau, reprit le fin matois,
Sire, je vous représentois.

N° 2.

Dans l'alcôve sombre,
Près d'un humble autel,
L'enfant dort à l'ombre
Du lit maternel.
Tandis qu'il repose,
Sa paupière rose,
Pour la terre close,
S'ouvre pour le ciel.

LE LANGAGE FRANÇAIS.

N° 1. — FLANDRIN.
N° 2. — CANADA.
N° 3. — BARDE.
N° 4. — MARÉCHAL.
N° 5. — IDYLLE.
N° 6. — CIMETIÈRE.
N° 7. — COLOMBE.
N° 8. — FERME.
N° 9. — ANNÉE.
N° 10. — MARTEAU.

Communications : Comtesse Marie Nemes (Vienne, Autriche), n° 1. — Libellule et Fourmi, n° 2. — André Dulongbois (Gueron), n° 3. — Sphinx-Club, n°s 4 à 6. — Ma sœur et moi n°s 7 à 10.

LES USAGES MONDAINS.

Quelle est l'origine des *Carrosses* et des *Chaises de poste?*

Communication : Divionensis (Lycée de Dijon).

VOYELLES.

Rien ne te semble bon, rien ne saurait te plaire;
Veux-tu de ce chagrin te guérir désormais?
Fais des vers, tu pourras ainsi te satisfaire;
Jamais homme n'en fit qu'il ait trouvés mauvais.

CONSONNES ET VOYELLES.

Adieu! je t'ai souvent prononcé dans ma vie,
Sans comprendre, en quittant les êtres que j'aimais,
Ce que tu contenais de tristesse et de lie,
Quand l'homme dit : *Retour*, et que Dieu dit *Jamais*.

LA VERSIFICATION FRANÇAISE.

Henri quatre en bateau passait un jour la Loire;
Le nautonier robuste, homme de cinquante ans,
Avait les cheveux blancs,
La barbe toute noire.
Le prince, familier et bon,
En voulut savoir la raison.
« La raison, pardi, sire, est toute naturelle,
Répondit le manant, qui ne fut pas honteux,
C'est que mes cheveux
Sont vingt ans plus vieux qu'elle.

VERS A TERMINER.

Monde. — Entend. — Content. — Profonde. — Bonheur. — Cœur. — Oublie. — Éloigner. — Vie. — Donner. — Envie.

LES USAGES MONDAINS.

DROIT DE CHASSE

En accordant le *Droit de Chasse* aux bourgeois, Louis IX mit pour condition qu'un cuissot de la bête serait donné au seigneur sur la terre duquel elle aurait été tuée. C'est de là que date la coutume, encore scrupuleusement observée aujourd'hui, de présenter le pied de la bête à la personne qui a eu les honneurs de la chasse.

François I[er] fut surnommé le *Pere des veneurs*.

LE LANGAGE FRANÇAIS.

Les solutions prochainement.

LES DEVISES.

La solution prochainement.

LES MOYENS MNÉMONIQUES.

ALI BABA.

Louis XIV. — Alexandre. — Iphigénie. — Bérénice (ou Bajazet). — Andromaque. — Britannicus. — Athalie.

LES ANAGRAMMES.

Caniche. — Chicane.

LES COQUILLES AMUSANTES.

N° 1. Caverne. — N° 2. Pages. Fou. — N° 3. Étranger. — N° 4. Talonné. — N° 5. Rendre. — N° 6. Bains. Vapeur.

LES NOMBRES.

84 ans.

LES SYNONYMES.

Noblesse oblige.

N ul	
O bscur.	O pter
B alancer.	B ut.
L uire.	L angue.
E pouvante.	I dée.
S ensible.	G ager.
S atisfaction.	E mule.
E ffacer.	

LES CONTRAIRES.

Qui ne dit mot consent.

Q uelqu'un.	M ûr.
U nique.	O mbre.
I ngrat.	T ranquille.
	C urieux.
N oir.	O ubli.
E ntrer.	N ier.
	S errer.
D ivin.	E picure.
I rrité.	N on.
T raître.	T oujours.

LES MOTS DÉCOMPOSÉS.

Papillote.

LES LETTRES ABSENTES.

La lettre E.

Revêche. — Entier. — Vierge. — Sénateur. — Renégat. — Témoin. — Nichée. — Misère. — Scène. — Reine.

ACROSTICHES.

L O N G
U S E R
R A M A
E G L Y

MOTS CARRÉS.

I R I S
R A T A
I T O N
S A N G

MOTS CARRÉS SYLLABIQUES.

LI	BER	TE
BER	LI	NE
TE	NE	DOS

MIR	LI	TON
LI	O	NEL
TON	NEL	LE

LA CROIX.

V
E
R
F L O R E
N
I
Q
U
E

TRIANGLES.

C
L O
B A R
L A R D
C O R D E

LOSANGES.

S
R A S
P A L E S
R A M A D A N
S A L A M A L E C
S E D A T I F
S A L I R
N E F
C

LES ÉTOILES.

L
T U E
E C
H C N
O R L E A N S
C R R
I A
V N N
E

ÉNIGMES.

N° 1. — Air.
N° 2. — Le coq du clocher.
N° 3. — La boussole.

CHARADES.

N° 1. — Prétexte.
N° 2. — Épigramme.
N° 3. — Étoile.

LOGOGRIPHES.

N° 1. — Polisson. Poisson. Poison. Oison. Pois. Son. On.
N° 2. — Nombre. Ombre. Nom.
N° 3. — Carène. Arène. Rène.

MÉTAGRAMMES

Fol. Sol. Col. Vol. Bol.

LES TABLEAUX PARLANTS

Abbeville. — Ringois. — Édouard III. — Douvres.

LES CURIOSITÉS.

Les solutions prochainement.

RÉBUS.

Un indiscret est une lettre décachetée que tout le monde peut lire.

LE FIL D'ARIANE.

Quand d'herbes la plaine est couverte,
Si vous voyez sur les ruisseaux
Voler la demoiselle verte
Qui se penche au bout des roseaux,
Laissez la créature frêle
Se balancer dans l'air de feu :
Enfants, si vous cassiez son aile,
Vous feriez pleurer le bon Dieu.

33	36	27	50	23	4	25	48
38	51	32	35	26	49	22	5
31	34	37	28	3	24	47	64
52	39	30	9	42	1	6	21
15	56	41	2	29	8	63	46
40	53	14	43	10	61	20	7
57	16	55	12	59	18	45	62
54	13	58	17	44	11	60	19

CHARLES JOLIET.

PARIS. — IMPRIMERIE E. MARTINET, RUE MIGNON 2

N° 336 — 10 MAI 1879

LE JOURNAL DE LA JEUNESSE

NOUVEAU RECUEIL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

PRIX DU NUMÉRO
40 CENTIMES

PRIX DE L'ABONNEMENT POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS

Un an (2 volumes), **20** fr. — Six mois (1 volume), **10** fr.

Les abonnements ne se prennent que pour un an ou six mois du 1er juin et du 1er décembre.

IL PARAIT UN NUMÉRO PAR SEMAINE

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

PARIS. — BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND W. C.

PARIS. — IMPRIMERIE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2

N° 337

17 MAI 1879

LE JOURNAL
DE LA
JEUNESSE

NOUVEAU RECUEIL HEBDOMADAIRE

ILLUSTRÉ

PRIX DU NUMÉRO

40 CENTIMES

PRIX DE L'ABONNEMENT POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS

Un an (2 volumes), **20** fr. — Six mois (1 volume), **10** fr.

Les abonnements ne se prennent que pour un an ou six mois du 1er juin et du 1er décembre.

IL PARAIT UN NUMÉRO PAR SEMAINE

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

PARIS. — BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND W. C.

SUPPLÉMENT AU JOURNAL DE LA JEUNESSE N° 148

Ceux de nos lecteurs qui voudraient s'appliquer à chercher la solution des problèmes sont prévenus qu'ils auront à adresser, *dans les huit jours*, leurs réponses affranchies (*Lettres* ou *Cartes postales*) à

Monsieur le Secrétaire de la Rédaction du *JOURNAL DE LA JEUNESSE*,
79, Boulevard Saint-Germain, Paris.

Les noms des auteurs des solutions sont publiés.

PROBLÈMES ET QUESTIONS

PROBLÈMES CHIFFRÉS.

*** 853 *** 098 *** 14098 *** 75 *** 296V8 *** 01 *** 234829889 *** 89 WXZ09 ***

Communication : Divers correspondants.

NOTA. — Dans ce Problème, la lettre E n'est pas la plus fréquemment employée.

PROBLÈMES POINTÉS.

(CHIFFRE DE STERNE.)

N° 1. — L* v** s* p**** à d***: p*** t***, e* à s'e******* d***: t*** t***

N° 2. — L* m******* e* l* r**** a** *** l'o****; t***** d*** n* b******* a* g**** j*** d* l* t**** q** p*** r** ***** a* c***

N° 3. — L** h***** n* d***** p** f********* u* é****** a**** a** b** ** d* c* m**** e* a** p******* d* l* v**

N° 4. — D*****-v*** d* l* c***** **; e*** a******* d* l* f**** d*** s* c*****

N° 5. — N* s** m** a*** l*** e** u* m****** l**** d*** s** t******

N° 6. — A b******* l* t*** d'u* n****, o* p*** s** s****

N° 7. — L** a***** n* f*** p** l** s****; e**** n* f*** q** d** v*****' ****

Communications : Carmen, n° 1. — Cache, n° 2 — Ma sœur et moi, n° 3, 4. — Les Grises (Reims), n° 5 — Noémie, n° 6. — Une abonnée d'Orléans, n° 7.

PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES.

CONSONNES.

J — vs — l'*cdm — ** — vs — *ts — prsnt — s — vs — m'* — rcvz — mn — srt — *st — *ssz — b — ns — *vns — * — ns — dx — d — l'*sprt — pr — qrnt — vs — cmm — qtr — *t — m — cmm — zr

Communication : France et Fleur.

VOYELLES.

*i-*î* — *ui — *u* — *ou*ou** — *ou* — *e**i**e — *i*è*e — e* — *u**ue* — au — *o**eau — *e* — a*i* — *e — *o*è*e — i* — *e — *e — *ui**a — *a* — *ua** — *e — *e**i * — *o* — *ie* — *'é*ai* — u* — ê**e — u*i*ue — *é*a* — *'é*ai* — u* — **ie*

Communication : Paul et Angélie de L

CONSONNES ET VOYELLES.

*a*o*t*e*e*o*é*à*h*r*e*u*p*n*u *y*é*l*c*i*u*c*e*a*s*i*a*t*a*s*i* u*q*e*i*m*n*e*c*a*d*n*s*s*l*i*e *d*z*r

Communication : Paul et Angélie de L.

LA VERSIFICATION FRANÇAISE.

Quand le pêcheur retire ses filets de l'eau, le poisson reste pris s'il est gros; tout le menu fretin, au contraire, par les mailles du rets sans efforts s'échappant, à la rivière retombe. Les grands sont exposés à tous les coups du sort; le fardeau pèse sur eux dans les malheurs publics, tandis que les petits sont menacés en vain : donc vivre caché et humble n'est pas mauvaise chose.

Communication : Les Amis du Silence.

VERS A TERMINER.

Ainsi qu'un nuage qui———
Mon printemps s'est———
Mes yeux ne verront plus la———
De tous les biens dont j'ai———
Par le souffle de la———
Hélas ! arrache de la———
Je vais d'où l'on ne revient———
Mes vallons, ma propre———
Et cet œil même qui me———
Ne reverront jamais mes———

Communication : Victoire Lauriol (Nantes).

LES USAGES MONDAINS.

Quelle est l'origine des *Montres?*

Communication : Hélène Floresco

LE LANGAGE FRANÇAIS.

1° — *Gai comme un pinson.*
2° — *Être la coqueluche.*
3° — *Point de quartier.*

Communication : Une Abonnée mantaise, n°s 1 à 3.

LES MOYENS MNÉMONIQUES.

Quelles sont les îles anglaises dont les noms, par leurs initiales, forment le mot :

MARIN.

Communication : Une Flâneuse.

LES MOTS DÉCOMPOSÉS.

Quel est le village, où est mort l'auteur de la *Chute des Feuilles*, avec les lettres duquel on peut former les mots :

Or. Argent. Marot. Tage. Numa. Néron. Suger. Raguse. Mantes. Nantes. Tarn. Garonne. Ornans. Est. Ouest. Orne. Manne. Rue. Rage. Mare. Sot. Sort. Trou. Raton. Rature. Sage. Morue. Note Mort. Genou, etc.

Communication : Vaillantes Belfortaines.

ACROSTICHES.

* B A *
* T A *
* I T *
* N I *
* O L *
* O U *
* N E *

Communication : Sur les Bords de la Remberge

LA CROIX.

Deux prénoms, le premier de sept lettres, l'autre de cinq lettres, la troisième étant commune aux deux prénoms :

DLFEORPLAEH.

Communication : Boule de Neige.

MOTS CARRÉS

N° 1.

1° — Se file.
2° — Mauvais temps.
3° — Quadrupède.
4° — Terme d'architecture.
5° — Dieu marin.

Communication : Les Grises (Reims).

N° 2.

Mon premier court le matin
Dans la rosée et le thym ;
Vous saurez que mon second
Porte le nom d'Harpagon ;
Vous comprendrez mon troisième,
C'est le fait d'un homme blême ;
Mon quatrième, adjectif,
Indiquant la couleur pâle
Et bleuâtre d'une opale,
Est suivi d'un substantif
Qui, figurant à la fin,
Est le nom d'un Dieu marin.

Communication : Grenouillot.

MOTS CARRÉS SYLLABIQUES

1° — Muse.
2° — Vase.
3° — Héroïne de l'Odyssée.

Communication : L. D. (La Borde).

LE FIL D'ARIANE

MARCHE DU CAVALIER

leur	la	efo	le	fleur	nous	toi	par
is	sort	cou	bril	de	que	que	reste
nte	tout	quand	ai	doux	ble	fum	quel
fu	temps	ta	ne	lieu	divin	du	tu
perds	fin	ne	prin	ma	me	à	lat
dé	ta	fleur	au	pei	de	mais	se
ste	tu	ci	ste	plais	chér	éc	las
dé	a	tri	ie	ton	hé	ro	ie

Communication : Une Flâneuse.

LES CURIOSITÉS.

Nº 1. — Le bruit des armes m'a empêché d'entendre la loi.

Nº 2. — Un roi est fait pour ses sujets, et non les sujets pour le roi.

Nº 3. — Quel est l'inventeur des *Panoramas?*

Nº 4. — Quel est le poète qui, en mourant, ordonna de brûler ses chefs-d'œuvre ?

Nº 5. — Mes amis, voici de nouveaux chefs que je vous amène et deux orphelins que je vous confie.

Nº 6. — Quand fut chanté le premier *Te Deum?*

Nº 7. — Quelle est l'île surnommée la *Fleur de l'Océan?*

Nº 8. — Quel est le roi qui avait pris le titre de *Roi de la terre et de la mer?*

Nº 9. — Je comptais vous donner à souper aujourd'hui ; mais la fortune en dispose autrement et veut que je soupe chez vous.

Nº 10. — Quel est le peintre, orfèvre et graveur, surnommé le *Maître de la Cruche?*

Nº 11. — Quel est le peintre qui signait souvent en remplaçant son nom par une étoile ?

Nº 12. — Quel est le pape qui, fils d'un cordonnier, fit représenter son père exerçant son métier sur les vitraux de l'église de sa ville natale ?

Nº 13. — Inscription sur la statue d'un orateur grec :

« Si ton pouvoir eût égalé ton » éloquence, la Grèce ne serait » pas aujourd'hui dans les fers. »

Nº 14. — Il n'y a point de plus mauvais garçon au monde ; il est toujours battant ou battu.

Communications : Marguerite et Louise Lapoire, nºs 1, 2. — Francine et Robert Le Mareschal (Rouen), nº 3. — Linden Villa (Jersey), nºs 4, 5. — Carmen, nº 6. — Une pêcheuse de grenouilles, nº 7. — Marie Bellot (Rochefort-sur-Mer), nº 8. — Antoinette et Élisabeth (Alais, Gard), nº 9. — Hélène Floresco (Bukarest, Roumanie), nºs 10, 11. — Neddy et Zabeth, nº 12. — L. D. (La Borde), nº 13. — Tipy, Lohe, Miss Pooff, nº 14.

Construire un *Mot Carré syllabique* sur :

OR-FI-LA.

Communication ; Chrystal et Rita.

TRIANGLES.

1º Pays d'Amérique. ★ ★ ★ ★ ★ ★
2º Harpagon. ★ ★ ★ ★ ★
3º Fruit d'Arabie. ★ ★ ★ ★
4º Mesure de surface. ★ ★ ★
5º Préposition. ★ ★
6º Voyelle. ★

Communication : Un groupe de Chartrains.

LOSANGES.

1º — Dans un soulier.
2º — Pronom possessif.
3º — Sage de la Grèce.
4º — Ce qui désigne.
5º — Consonne.

Communication : Alfrede. — Une Nichée de Linottes du Parc de Versailles.

LES ÉTOILES.

Villes de France.

★
★ ★
★ ★
★
★ ★ R ★ ★
★ ★ ★
★ ★
★

Communication : L. M. L. Mathieu (Paris).

ÉNIGMES.

Ma sœur et moi, lecteur, avons même destin,
Je parle pour nous deux, étant le masculin ;
Car la géographie, en décrivant la terre,
Nous mit l'un près de l'autre, ainsi que la grammaire.
Ma sœur a quatre pieds et je n'en ai que trois ;
Je suis cap, elle est ville et port tout à la fois.
Nous sommes tous les deux sur la rive africaine ;
Le marin m'a doublé ; chez ma sœur, plus humain,
Il vient contre les vents abriter son esquif.
Aimes-tu mieux en nous trouver un adjectif ?
Nous le sommes tous deux, et de qualité, même.
Si quelqu'un nous mérite, on le chérit, on l'aime ;
Mais tu dois nous trouver en consultant ton cœur,
Je suis avec ton père, et ta mère a ma sœur.

Communication : Sidonie, Caroline et Marie-Henriette Coppieters't Wallant (Bruges, Belgique).

RÉBUS.



CHARADES.

Mon premier a toujours une faible valeur ;
Mon second produit peu quand il est sans culture ;
Et mon tout, fort souvent refuge du voleur,
Abrite ses larcins sous sa triste toiture.

Communication : Myosotis et Marguerite.

LOGOGRIPHES.

Sur six pieds, cher lecteur, j'arrose tes prairies ;
Sur quatre, en tes jardins, tu me mets volontiers ;
Avec trois, en hiver, j'échauffe tes foyers ;
Tout humain avec trois me doit encor la vie.

Communication : Une artiste en herbe et Miss Friquet.

MÉTAGRAMMES.

J'ai quatre pieds ; changez sept fois ma tête, et vous aurez :

1º — Fleuve espagnol.
2º — Fureur violente.
3º — Prison d'oiseaux.
4º — Prêtre persan.
5º — Prudent, circonspect.
6º — Garantie, enjeu.
7º — Jeune écuyer d'un roi.

Communication : Paul et Léon Goursat (Angoulême).

CORRESPONDANCE

SOLUTIONS

L'innocence est un enfant;
Le remords est un adolescent;
Le repentir est un vieillard.

PROBLÈMES POINTÉS.

CHIFFRE DE STERNE

Nº 1. — Le bien est lent, il monte ; le mal est rapide, il descend.

Nº 2. — La bonté, humble mot, grande chose.

N° 3. — Proverbe russe :
L'enfant qui a neuf bonnes est toujours borgne.

N° 4. — Rappeler ses bienfaits est un manque de tact; oublier ceux des autres est un manque de cœur.

N° 5. — La chaîne du destin mène celui qui obéit, et traîne celui qui résiste.

N° 6. — Le goût est la fleur du bon sens.

N° 7. — Qui veut s'enrichir en un an risque de se faire pendre en six mois.

N° 8. — L'art est de cacher l'art.

N° 9. — Les limites des sciences sont comme l'horizon; plus on s'en approche, plus elles reculent.

PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES.

CONSONNES.

CONTRE UN MÉDISANT.

Bien que Paul soit dans l'indigence,
Son envie et sa médisance
M'empêchent de le soulager ;
Sa fortune est en grand désordre ;
Il ne trouve plus à manger,
Mais il trouve toujours à mordre.

VOYELLES.

JEANNE D'ARC.

Comment concilier, vierge du ciel chérie,
La douceur de tes yeux et ce glaive irrité ?
La douceur de mes yeux sourit à ma patrie,
Et ce glaive vengeur défend sa liberté.

CONSONNES ET VOYELLES.

On peut, avec un peu d'esprit,
Grâces à l'équivoque, en France,
Ne pas penser tout ce qu'on dit,
Ne pas dire tout ce qu'on pense.

RÉBUS.

Le diamant avec des défauts vaut mieux que la pierre qui n'en a pas.

LA VERSIFICATION FRANÇAISE.

Sur le bord du chemin que j'aime à voir l'oiseau,
Fuyant le nid léger que balance l'ormeau,
Prendre le grain qu'il porte à sa couvée éclose,
Les premiers jours de mai, quand s'entr'ouvre la rose.

Sur le bord du chemin que j'aime le berger,
Son vieux chien vigilant, son chalumeau léger,
La cloche du troupeau, triste comme une plainte,
Qui s'arrête parfois, puis qui s'ébranle et tinte.

VERS A TERMINER

Pénitence. Madrigal.
Pense. Mal.

LES USAGES MONDAINS.

LES CARROSSES.

L'usage des Carrosses a été introduit à la cour de François Ier par Jean de Laval de Bois-Dauphin, qui était si gros qu'il ne pouvait monter à cheval.

LES CHAISES DE POSTE.

La première Chaise de poste a été faite pour M. de Louvois, peu de temps après la prise de Strasbourg, où il se rendit sur un chariot avec des relais, ce qui donna l'idée des chaises de poste, qui furent perfectionnées.

LE LANGAGE FRANÇAIS.

Les solutions prochainement.

LES MOYENS MNÉMONIQUES.

Antigone. Jocaste. Atalante. Xantippe.

LES ANAGRAMMES.

Boileau Despréaux.

LES SYNONYMES.

A bon entendeur, salut.

A ffection. — N ourriture.
D roiture.
B ourrasque. — E rrer.
O rdre. — U rne.
N éant. — R avi.

E ffroi. — S acrifice.
N aiveté. — A ppartement.
T isane. — L umière.
E nvie. — U rbanité.
T héâtre.

LES LETTRES ABSENTES.

Les lettres O C.

CORMIC. — SOCLE. — OFFICE. — OCTROI. — POLICE. — SOURCE. — CORNAC. — CLOITRE. — COULEUR.

LES MOTS DÉCOMPOSÉS.

Jérusalem.

LES NOMBRES.

10.100 toises, ce qui fait plus de quatre lieues.

TRIANGLES.

F A R I N A
R E T H E L
A M I E N S
N A N T U A
C O G N A C
E G Y P T E

LA CROIX.

Z
E
M A R I O
L
I
N
E

MOTS CARRÉS SYLLABIQUES.

RE	VOL	VER
VOL	IE	RE
VER	RE	RIE

MO	LIE	RE
LIE	GEOI	SE
RE	SE	DA

MOTS CARRÉS.

P O R T
O D E R
R E M I
T R I O

TRIANGLES.

M
T O
N E Z
N I N A
T E N I R
M O Z A R T

LOSANGES.

G
M A T
M I L A N
G A L A T E E
T A T E Z
N E Z
E

LES ÉTOILES.

G
L E E
O C
R O I
G A B R I E L
U G A
A I
M E N
S

ÉNIGMES.

Le 29 Février.

CHARADES

Coulis.

LOGOGRIPHES.

Rosse. Rose.

MÉTAGRAMMES

Loi. Roi.

LE FIL D'ARIANE.

L'HIVER.

Plus de feuillage sur la branche,
Plus d'herbe verte en nos vallons,
Sur le coteau la neige blanche,
Et sur le fleuve les glaçons.

Les jours sont courts, le ciel est sombre
On dirait, fuyant la clarté,
Que la nature veut dans l'ombre
Cacher sa triste aridité.

MARCHE DU CAVALIER.

62	5	52	1	64	21	40	31
53	2	63	20	51	32	43	22
6	61	4	33	12	41	30	39
3	54	13	50	19	44	23	42
58	7	60	11	34	29	38	27
55	14	57	18	49	26	45	24
8	59	16	35	10	47	28	37
15	56	9	48	17	36	25	46

AVIS. — Les Noms des Correspondants seront publiés dans le prochain Supplément, après les *Solutions du 9e Concours.*

CHARLES JOLIET.

PARIS. — IMPRIMERIE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2

N° 338

24 MAI 1879

LE JOURNAL
DE LA
JEUNESSE

NOUVEAU RECUEIL HEBDOMADAIRE

ILLUSTRÉ

PRIX DU NUMÉRO

40 CENTIMES

PRIX DE L'ABONNEMENT POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS

Un an (2 volumes), **20** fr. — Six mois (1 volume), **10** fr.

Les abonnements ne se prennent que pour un an ou six mois du 1er juin et du 1er décembre.

IL PARAIT UN NUMÉRO PAR SEMAINE

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

PARIS. — BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND W. C.

9e CONCOURS

SOLUTIONS

SOLUTIONS

DU 9e CONCOURS.

PRIX.

Après l'examen des *Compositions du 9e Concours*, et vu le nombre des concurrents, la Direction du *Journal de la Jeunesse*, outre les Vingt prix offerts, a mis à notre disposition Vingt ouvrages illustrés, ce qui porte à quarante le nombre des lauréats.

Tout en constatant la supériorité des premières Compositions, le Conseil de Rédaction du *Journal de la Jeunesse* n'a pas décerné le *Prix d'Honneur*.

PREMIER PRIX.

W. M. S. (*Bordeaux*).
Suzanne et Marthe de Jussieu (*Savoie*).
Lucie et Aline de Rothschild (*Paris*).
Eugénie et Adèle Delvaille (*Bayonne*).

DEUXIÈME PRIX

Marie-Anne Genty (*Orléans*).
Sophie Filiti et Hélène Floresco (*Bucharest, Roumanie*).
Une Nichée de Linottes du Parc de Versailles.
Les Amis du Silence (*Paris*).

TROISIÈME PRIX.

Bouquet d'Orties (*Paris*).
Joachim Labrouche (*Bayonne*).
Deux Feuilles et Quatre Violettes (*Paris*).
Louise Desjardins (*Paris*).
Pierre et Paul Gavault (*Alger*).

QUATRIÈME PRIX.

A. P. de Nouméa (*Charente*).
Boule de Neige (*Paris*).
L'Amie de Mira (*Saint-Benin d'Azy*) (*Nièvre*).
Marianne, et Madeleine de Ganay (*Paris*).
Loyale Amitié de Saint-Côme (*Paris*).

CINQUIÈME PRIX.

H. A. C. T. des Aulnottes (*Nancy*).
Lison, Marie-Truge et Vani (*Vosges*).
Alice Faye (*Tours*).
Marie Gondinet (*Paris*).
Les Amis d'Athos (*Orléans*).

ACCESSITS.

G. G. et sa Sœur (*Paris*).
Béatrice de Rothschild (*Paris*).
Princesse Pascaline de Metternich (*Autriche*).
Iris et Marjolaine (*Lyon*)
Mathieu Louis (*Paris*).
Christine Ducol (*au Pommier, Commune du Grand-Saconnex*, (*Geneve*).
Buses et Muses des Bords de l'Orvanne (*Yonne*).
Herr (*Héricourt, Haute-Saône*).
Sidonie, Caroline et Marie-Henriette Coppieters't Wallant (*Bruges, Belgique*).
Princesses Éléonore, Fanny et Marie de Schwarzenberg (*Vienne, Autriche*).
A. de Villeneuve (*Paris*).
Marie-Louise Frossard (*Cannes*).
Cousins et Cousines (*Vitry-le-François*).
Marie-Louise Daude et son neveu Paul Escalier de Ladevèze (*Nimes*).
Neddy et Zabeth (*Paris*).
Marguerite et Louise Lapoire (*Roanne*).
Société des Jeunes Abeilles (*Belfort*).
Marguerite, Marie, Aline et Cie (*Paris*).
Fleur d'Arbousier (*Paris*).
Myosotis et Marguerite (*Haute-Vienne*).
Antoinette et Élisabeth (*Alais, Gard*).

COMPOSITIONS MENTIONNÉES.

Robert et Valentine (*Berry*).
Raoul Digard et sa Sœur (*Sarthe*).
Mathilde Meignen (*Paris*).
R. Pitrou (*Tours*).
René Chollet (*Maine-et-Loire*).
Les Habitués de la Place Mathieu (*Oran, Algérie*).
Jeanne Moller (*Vendée*).
Linden-Villa (*Jersey*).
Emmanuel Lion (*Auteuil*).
Julie Portalis (*Charenton, Seine*)
La Petite Mauresque d'Oran.
Louise de Brimbois (*Paris*).
Deux Roses, un Rayon de Lune et G. M. (*Toulouse*).
Cousine Marie (*Marseille*).
Des G. qui n'ont qu'une aile (*Gironde*).
Madeleine et Marguerite (*Paris*).
Jean, Joseph, Anne Willotte (*Morbihan*).
Sœur Trotte-Menu, Communauté de G. P. M. (*Paris*).
Famille Vingtain et Cie (*Paris*).
Deux Perruches Inséparables (*Bordeaux*).
Majo et Maja (*Bordeaux*).
Marie de Trèves (*Bruxelles*).
Aline, Maurice, Léon G. (*Bruxelles*).
Aline Lacombe (*Paris*).
Louis Demanest (*Paris*).
Mustapha (*Alpes-Maritimes*).
Les Habitants de Cannes (*Alpes-Maritimes*).
Louis de Larralde (*Basses-Pyrénées*).
A.-J. Lacombe (*Biarritz*).
Daisy (*Bucharest*).
Alice et André Pouzol (*Jarnac, Charente*).
Marie, Gabrielle et Suzanne Lambrecht (*Paris*).
Une Tortue et un Ecureuil de Live-Oak (*Paris*).
Charlotte Carette (*Versailles*).
Louis, Camille et Julien Bouglé (*Orléans*).
Ecureuil et Perruche (*Drôme*).
Marie-Henriette (*Menton, Alpes-Maritimes*).
Mlles Ch. Gosselin (*Paris*).
Sur mon Rocher L. H. (*Granville*).
Un Jeune Devin de la Cèze (*Bagnols, Gard*).
Nous Trois (*Versailles*).
Laure Bona-Christave (*Rochefort-sur-Mer*).
Airelle, Pervenche et Reine des Prés (*Basses-Pyrénées*).
La Quiqueronne (*Indre-et-Loire*).
Maurice et Jules Ernst (*Saint-Dié*).
H. L. M. (*Paris*).
Deux Amies, Suzanne et Amélie (*Nimes, Gard*).
Marie Avenel (*Vosges*).
Mathilde Geruzez (*Eure*).
L'Amazone des Champs-Elysées (*Paris*).

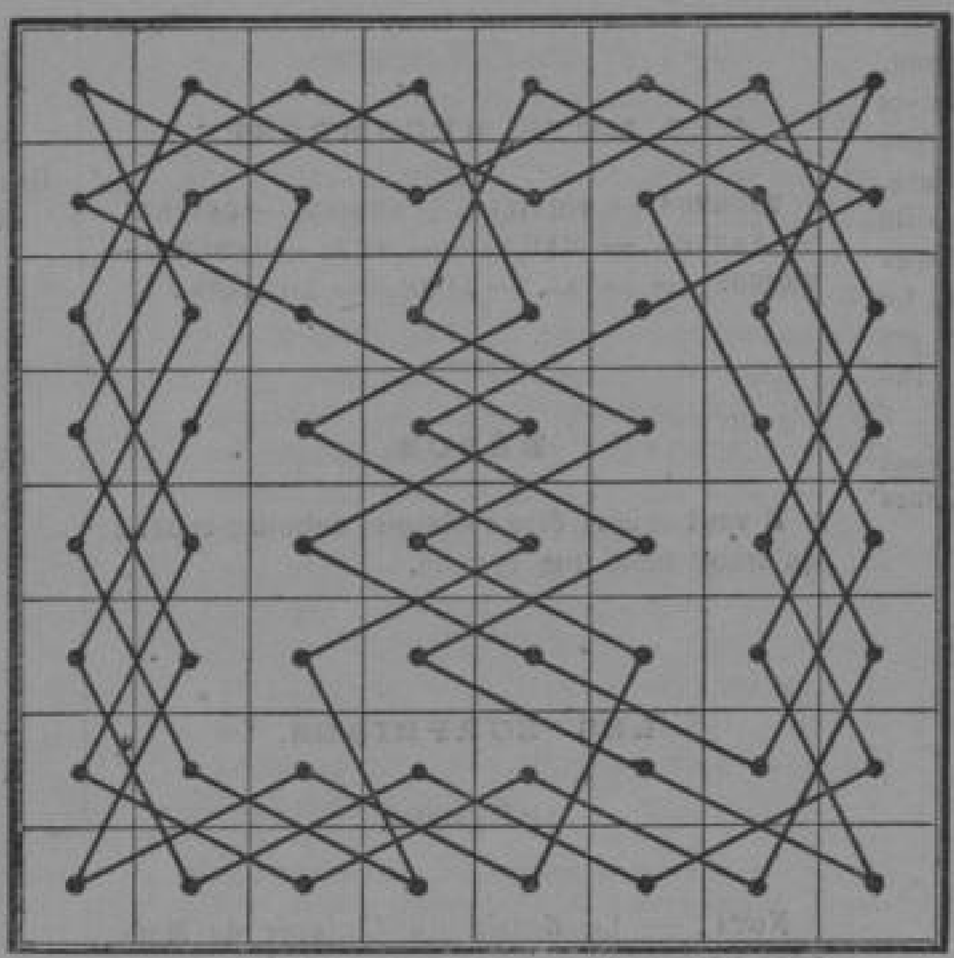
PREMIÈRE SÉRIE

Un Habitant des Eaux (*Seine-et-Marne*).
Gipsy, Tram et Dora (*Belgique*).
J., Maréchal (*Paris*).
Un Branche de Rozier (*Cantal*).
Marcel et Thérèse (*Mantes-sur-Seine*).
Ma Mère et Moi (*Paris*).
Deux Petites Portugaises (*Lisbonne, Portugal*).
Princesse Christiane d'Auersperg (*Autriche*).
Marguerite Morand (*Cher*).
Marguerite Biret (*la Flotte, île de Ré, Charente-Inférieure*).
Louise Behic (*Nantes*).
T. M. Maduré (*Bayonne*).
Édouard et Madeleine Creux (*Paris*).
Un des Trois Cruchons dans une Armoire de la Vendée.
Totinette et Cie (*Passy*).
Deux Voisins (*Paris*).
Bénédictins de Saint-Nicolas (*Aisne*).
R. L. L. L. (*Pas-de-Calais*).
Marie Salles and Company (*Orne*).
Les Exilées de Port-Royal (*Paris*).
Odette et Méta D. de B., Isa de C. et leurs Amies (*Paris*).

9E CONCOURS

SOLUTIONS (SUITE)

LE FIL D'ARIANE
MARCHE DU CAVALIER.



LA VERSIFICATION FRANÇAISE.

LA TOMBE D'UNE JEUNE FILLE.

Un arbuste épineux, à la pâle verdure,
Est le seul monument que lui fit la nature;
Battu des vents de mer, du soleil calciné,
Comme un regret funèbre au cœur enraciné,
Il vit dans le rocher sans lui donner d'om-
[brage;
La poudre du chemin y blanchit son feuillage;
Il rampe près de terre où ses rameaux penchés
Par la dent des chevreaux sont toujours
[retranchés.
Une fleur au printemps, comme un flocon de
[neige,
Y flotte un jour ou deux; mais le vent qui
[l'assiége
L'effeuille avant qu'elle aît répandu son odeur,
Comme la vie, avant qu'elle ait charmé le cœur.
Un oiseau de tendresse et de mélancolie
S'y pose pour chanter sur le rameau qui plie.
Oh! dis, fleur que la vie a fait sitôt flétrir,
N'est-il pas une terre où tout doit refleurir?

—

On lit dans l'*Avertissement* de la *Menagiana :*

« Il (Ménage) reçoit *tous les mercredis*. On sait depuis combien d'années il tenait son assemblée des *mercredis*, qu'il nommait sa *Mercuriale.* »

Il est vrai que ces réceptions de Ménage avaient le caractère d'une réunion littéraire à jour fixe; c'était plutôt une petite académie privée, d'après l'opinion de M. Adolphe Regnier. Telles nous apparaissent aussi ces espèces de matinées littéraires que nous représente M. Walckenaer dans son livre sur Mme de Sévigné.

Dans la même catégorie de réceptions, il faut ranger enfin les fameux *Samedis* de Mlle de Scudéry.

Mais, d'après plusieurs passages des lettres de Mme de Sévigné, on voit clairement que les Lavardin, Mme de Lafayette, etc., *avaient leur jour* de réception pour les simples visites. La marquise dit elle-même : « Saint Pavin avait fait, un jour, une épigramme sur *Les Vendredis*, qui était *le jour* qu'il me voyait chez l'abbé. »

Donc le *Bien Bon* ou l'abbé de Coulanges avait *son jour* de réception pour les simples visites, et ce jour était le vendredi.

Enfin on lit dans le *Dictionnaire de Trevoux*, au mot Jour : « On dit qu'une personne tient *ses grands jours*, quand elle reçoit chez elle beaucoup de monde ; » mais ce passage n'est pas suffisamment explicite, et paraît seulement renfermer une allusion à l'affluence des visiteurs chez certains personnages très-occupés. On sait que *grands jours* est un terme emprunté aux assemblées judiciaires de quelques provinces de France.

—

LES NOMBRES.

L'ÉCOLE DE PYTHAGORE.

28 disciples.

—

LE FIL D'ARIANE.

N'inscrivez pas de nom sur ma demeure sombre,
Du poids d'un monument ne chargez pas mon ombre,
D'un peu de sable, hélas ! je ne suis point jaloux ;
Laissez-moi seulement à peine assez d'espace
Pour que le malheureux, qui sur ma tombe passe,
Puisse y poser ses deux genoux.

CHIFFRES

48	17	36	57	4	15	38	27
35	58	47	16	37	26	5	14
18	49	34	3	56	13	28	39
59	46	55	12	33	2	25	6
50	19	32	1	54	11	40	29
45	60	53	10	31	64	7	24
20	51	62	43	22	9	30	41
61	44	21	52	63	42	23	8

—

VERS A TERMINER

L'ENFER.

Plus d'heures, de mois ni d'*années*,
Plus d'espérance de *mourir ;*
Des populations *damnées*
La seule attente est de *souffrir*.
Leur peine incalculable, *immense*,
A tous les instants *recommence ;*
Ni le temps, ni l'*accoutumance*
N'en adoucissent l'*âpreté*.
De leur horloge où rien n'*oscille*,
Le cadran sans chiffre *inutile*
N'offre qu'une aiguille *immobile*
Et le seul mot : *Éternité*.

—

QUATRAINS.

Les solutions prochainement.

—

LES CURIOSITÉS.

N° 1.

Philoctète, abandonné dans l'île de Lemnos.

Dans les *Solutions explicatives*, nous résumerons les différentes légendes, anciennes et modernes, qui se rattachent à cette question.

N° 2.

LE CHAPITEAU CORINTHIEN.

D'après Vitruve (*De architecturâ*), une jeune fille de Corinthe, en âge d'être mariée, atteinte par la maladie, vint à mourir et reçut la sépulture. Sa nourrice, ayant rassemblé les coupes dont elle se servait pendant sa vie, et les ayant disposées dans une corbeille, les porta sur le tertre de son tombeau et les y déposa. Afin qu'elles y demeurassent plus longtemps à l'abri des intempéries, elles les recouvrit à l'aide d'une tuile.

La corbeille s'étant trouvée, par hasard, placée sur la racine d'une acanthe, cette racine, pressée par la tuile, commença à lancer ses tiges du milieu et ses rejetons sur les flancs de la corbeille ; les angles de la tuile contraignirent la plante de former des courbes et de décrire des volutes à l'entour de l'obstacle.

Callimaque, qui, à cause de l'élégance et de la délicatesse de ses sculptures, avait été nommé par les Athéniens *Catatechnos*, c'est-à-dire passé maître en son art, s'arrêtant un jour devant le tertre de la jeune fille, remarqua cette corbeille et admira la flexibilité des feuilles naissantes. Il se plut à cette nouveauté. Le premier, à Corinthe, il décora la partie

supérieure de ses colonnes en s'inspirant de ce motif et en reproduisant avec son ciseau, sur le marbre, l'arrangement symétrique des feuilles de l'acanthe qu'il avait dessinées, et il établit d'après ce modèle les proportions et les règles de l'*ordre corinthien*.

Mais M. Bosc, au mot *Acanthe*, dans son *Dictionnaire raisonné d'architecture*, dit avec raison que, longtemps avant Callimaque, 416 avant Jésus-Christ, les Égyptiens avaient connu le *chapiteau à efflorescence*. On sait, en effet, qu'en Égypte des chapiteaux fort anciens offrent une décoration de feuilles vivantes de lotus, de papyrus et de palmiers.

N° 3.

LE PREMIER PORTRAIT.

C'est dans Pline le naturaliste qu'est mentionnée cette curieuse origine du *Premier portrait :*

La fille du potier Dibutades, de Sicyone, était fiancée à un jeune Grec. Lorsque celui-ci la quitta pour un lointain voyage, elle enferma dans des lignes, qui en limitaient les contours, l'ombre de son visage projetée sur la muraille par la lumière d'une lampe. Le père appliqua de l'argile sur le trait de cette silhouette. Le médaillon fait, il le mit au four avec ses autres poteries : l'art du portrait était inventé.

Dans les *Solutions explicatives*, nous résumerons les légendes antiques relatives aux premières origines du dessin.

LES SYNONYMES.

Qui terre a guerre a.

Q uitter. — *Abandonner.*
U rbain. — *Citadin.*
I niquité. — *Péché.*

T ablettes. — *Carnet.*
E pargne. — *Économie.*
R enverser. — *Abattre.*
R ival. — *Compétiteur.*
E loge. — *Panegyrique.*

A ccéder. — *Consentir.*

G émissement. — *Plainte.*
U nivers. — *Monde.*
E xterminer. — *Tuer.*
R ameau. — *Branche.*
R epas. — *Festin.*
E chec. — *Défaite.*

A nimosité. — *Haine.*

LES CONTRAIRES.

Au pauvre la besace.

A preté. — *Douceur.*
U sé. — *Neuf.*

P risonnier. — *Libre.*
A cide. — *Sucré.*
U nir. — *Separer.*
V ariété. — *Monotonie.*
R ébellion. — *Soumission.*
E rudit. — *Ignorant.*

L oyal. — *Fourbe.*
A buser. — *User.*

B rigand. — *Gendarme.*
E sclave. — *Maître.*
S atisfait. — *Mécontent.*
A ride. — *Fertile.*
C ercle. — *Carré.*
E moussé. — *Aiguisé.*

LES LETTRES ABSENTES.

La voyelle A et la consonne F:

NAUFRAGE. — FILASSE. — SURFACE. — FINAL. — FARINE. — FRIABLE. — FRAISE. — CALIFE. — FOULARD. — OFFRANDE. — LAFAYETTE. — FACTION. — FACILE. — TARIF. — RAFFINE. — FAVORI. — FAIBLE. — FAIRE. — CARAFON. — CARAFE.

LES MOTS DÉCOMPOSÉS.

Les initiales des vers, moins celle du premier, donnent le mot :

FANTASMAGORIE.

NOTA. — C'est par erreur que le mot *oignon* figure dans le dernier vers.

LES MOTS RECOMPOSÉS.

TOURNON. — POITIERS. — RHODEZ. — CASTRES. — NANTES. — GAILLAC. — NICE. — SENLIS. — THONON. — LAVAL. — LURE. — LOUHANS.

RÉBUS.

Il vaut mieux être assis que debout; couché qu'assis; mort que couché.

LES SURPRISES.

LE SABLIER.

NOTA. — Le dessin du *Caducée* de Mercure ne répond qu'imparfaitement à la question. — L'*Anneau de Salomon* s'en rapproche davantage, mais il n'est pas l'attribut d'un personnage mythologique.

Solutions explicatives.

LES COQUILLES AMUSANTES.

Selon l'usage *patriarcal*, il réveilla les dormeurs et dit : « Levez-vous, le *jour* va *luire* et la *brise* commence à *rider* le *lac*.

LA CROIX.

		A		
		G		
N	E	R	O	N
		I		
		P		
		P		
		I		
		N		
		E		

ACROSTICHES.

A B R A H A M
N I A G A R A
G O N T R A N
L A M B E S C
E A M O U T H
T A R E N T E
E S T R E E S
R E M U S A T
R O S A L I E
E L E A Z A R

LES ANAGRAMMES.

PASTICHE. — PISTACHE.

ÉNIGMES.

N° 1. — Tête. Cou. Langue. Nez. Yeux Oreilles.
N° 2. — Volant.

CHARADES.

N° 1. — DIX.
N° 2. — Paimbœuf.

LOGOGRIPHES.

N° 1. — If. Feu. Fer. Lie. Cire. *Lucifer.*
N° 2. — Les îles Féroé, Fero, Fer.

MÉTAGRAMMES.

Peinture. Ceinture. Teinture.

MOTS CARRÉS SYLLABIQUES.

MI	CA	RE	ME
CA	TI	LI	NA
RE	LI	A	GE
ME	NA	GE	RE

MOTS CARRÉS.

E	G	E	R	I	E
G	A	L	A	N	T
E	L	E	V	E	R
R	A	V	A	G	E
I	N	E	G	A	L
E	T	R	E	L	A

Etrela, à rebours, donne *Alerte*.

F	R	A	N	C	E
R	E	V	O	I	S
A	V	O	U	E	S
N	O	U	R	R	I
C	I	E	R	G	E
E	S	S	I	E	U

Il y a d'autres combinaisons justes.

MOTS EN TRIANGLE.

M
D O
C O L
M A R I
C A M E E
D O R E U R
M O L I E R E

MOTS EN TRIANGLE SYLLABIQUES.

AN NI VER SAI RE
NI CO TI NE
VER TI GE
SAI NE
RE

MOTS EN LOSANGE.

E
E T E
É T A L E
E T A G E R E
É L È V E
E R E
E

MOTS EN LOSANGE SYLLABIQUES.

ME
MY SO RE
ME SO PO TA MIE
RE TA MEUR
MIE

LES ÉTOILES.

BIBLE.

A
A B L
T R E
ABSALON
E H L
J A I
M

MYTHOLOGIE.

M
A I N
C N O
NEMESIS
P R O
H V N
E

1° — Abraham.
2° — Athalie.
3° — Absalon.
4° — Jézabel.

1° — Minerve.
2° — Achéron.
3° — Némésis.
4° — Phaéton.

NOTA. — D'autres noms de la *Bible* et de la *Mythologie* répondent à la question.

CHARADE EN ACTION.

Mésopotamie.

LES TABLEAUX PARLANTS.

Eudes. Foulques Nerra. Noir. Anjou. Constance. Geoffroi Martel. Henri Ier.

NOMS DES CORRESPONDANTS

QUI ONT DONNÉ DES SOLUTIONS CONFORMES.

RAPPEL

SUPPLÉMENTS ANTÉRIEURS

Les Deux Marguerite.

SUPPLÉMENT N° 145

19 AVRIL 1879.

PROBLÈMES CHIFFRÉS. — PROBLÈMES POINTÉS, CHIFFRE DE STERNE. — PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES. — LA VERSIFICATION FRANÇAISE. — VERS A TERMINER. — LES USAGES MONDAINS. — LE LANGAGE FRANÇAIS. — LES DEVISES. — LES MOYENS MNÉMONIQUES. — LES ANAGRAMMES. — LES CURIOSITÉS. — LE FIL D'ARIANE, MARCHE DU CAVALIER. — LES COQUILLES AMUSANTES. — LES NOMBRES. — REBUS. — LES SYNONYMES. — LES CONTRAIRES. — LES MOTS DÉCOMPOSÉS. — LES LETTRES ABSENTES. — LA CROIX. — ACROSTICHES. — MOTS CARRÉS. — MOTS CARRÉS SYLLABIQUES. — TRIANGLES. — LOSANGES. — LES ETOILES. — ENIGMES. — CHARADES. — LOGOGRIPHES. — METAGRAMMES. — LES TABLEAUX PARLANTS.

Marguerite et Louise Lapoire (Roanne). — Marie et Paul Bellot (Bergerac). — Marie-Anne Genty (Orléans). — Geneviève d'Hauteserve. — Sidonie, Caroline et Marie-Henriette Coppieters't wallant (Bruges, Belgique). — Georges Laureau (Paris). — Princesses Eleonore et Marie de Schwarzenberg. — Sophie Filiti (Bucharest). — C. Ducol-Pommier (Grand-Saconnex). — Madeleine de Ganay. — Marie de Maillé (Paris). — Mathilde Geruzez (château de Gamaches). — Alice et André Pouzol (Jarnac, Charente). — Hélène Pottier. — Louis, Camille et Julien Bouglé (Orléans). — Princesse Pascaline de Metternich (Vienne, Autriche) — Marie de Trêves (Bruxelles). — Guillaume Danloux, Anne-Marie Danloux, Henriette Danloux. — Paul et Léon Goursat (Angoulême). — Raoul Digard. — Marie Richert (Alger). — H. Vial. — Bouquet d'Orties (Paris). — Les Deux Marmitons du Havre. — Marcel et Thérèse (Mantes-sur-Seine). — La Quiqueronne. — Une Famille d'étourneaux (Bordeaux). — T. M. (Maduré). — Berthe, Marie, Marthe (Châtellerault). — Régine, Tempête et Colibri. — Les Exilées de Port-Royal. — Cerf agile. — Une Abonnée Mantaise. — Petite et Grande. — Marie, Louise et Mathilde (Orthez). — Une Branche de Rozier. — M. C. (Saint-Germain). — Totinette et Cie (Passy). — Fleur d'Arbousier (Paris). — Un Banni au Lait. — Buses et Muses des Bords de l'Orvanne. — Les Cousins de Moufette. — Marie et Nelly. — Une Petite Violoniste. — Antoinette et Elisabeth (Alais, Gard). — Une Pâquerette d'Anjou. — Chrystal et Rita. — La Bergere d'Ossau et la Nymphe du Gave. — Cousine Marie (Marseille). — Madonitta. — Madeleine, Geneviève, Marguerite, Eugénie (Bayonne). — A. de V. (Champs-Elysées). — Tête de Linotte. — Nous Trois (Versailles). — Marie-Thérèse (Paris). L. T. et son Frere. — Zelo et Le Touti (Bohême). — Etrop Al Ed Etireugram Te Ecnarf (Bilbao). — Deux Cousines de Normandie: Odette et Méta D. de B. — Deux Petites Portugaises (Lisbonne, Portugal). — Marie-Louise de Poissy. — Une Mousse de la Tourmagne (Nimes). — Une Comète. — Castel San-Philiberto — Boule de Neige. — Gipsy, Train et Dora. — Neddy et Zabeth. — Trois Epis de Blé Dauphinois. —

MOINS LE PROBLÈME CHIFFRÉ.

Marie Maurisset (Saint-Pierre d'Oleron, Charente-Inférieure). — Jane Pavie. — Marie et Ferdinand Lamontre (Roche-sur-Yon) — Louise Greux. — Emmanuel Rivière. — C. de Saint-Prest. — S. Gius. — Michette Patzouris (Bucharest) — Juliette et Berthe Petitjean (Alger). — E. Crémieux (Sainte-Barbe, Paris). — Jeanne d'Amade. — Nicolette et Marie Danelle. — Lemouchoux (Péronne). — René Jenviesse et sa Sœur. — Nelly Castilla (Bayonne). — J.-E.-M. de Peyronnet. — Selsis Félix. — Jeanne de Bien (Bruxelles). — Clothilde de La Chartreuse. — Piccolo et Mira. — L. D. (La Borde). — Des G. Qui N'ont Qu'Une Aile. — Une Plume d'Oie. — Cousins et Cousines (Vitry-le-François). — Trois Mouettes du Bleu-Léman. — Gabrielle et Jeanne (Albigny, Rhône). — La Rose de Boisselas. — Laup Knarf. — Deux Petites Sœurs. — Colinette (Bayonne). — La Petite Princesse des Bruyeres. — Une Nichée de G*** à Sainte-Foy-la-Grande. — René et Thérèse (Somme). — Pomme d'Api (Mézin, Lot-et-Garonne). — La Nymphe d'Etretat. — Armelle-la-Bretonne — Fleur de Neige (Vendée). — La Studieuse Juliette de P. (Paris). — Un Pêcheur à La Ligne (Quimper-Corentin). — Un Malheureux Tonton des Squares de Liége (Belgique). — Hernani. — Une Joyeuse Bécasse. — Paul et Angélie de L — Une Étourdie (Bucharest, Roumanie). — Edith (Zuyderzée). — Marie-Jauny et Sa Tante. — Deux Petites Vendéennes. — L'Innominata (Torino e Parigi). — Paul et Virginie. — Deux Pâquerettes. — Bibi-Loulou, Rose du Liban et Suzanne Rapp (Rouen). — La Petite Jeanne. — Etoile du Soir. — Oncle, Neveu et Nièce (Bordeaux). — Une Famille de Bourges. — Valentine — Une Nichée de Serins. — Belle-de-Nuit et Belle-de-Jour. — Une Flâneuse (Paris). — Flore. — An. Lé. Ra. Les Trois Couleurs des Bois de Marly-le-Roi. — Un Trio de Myosotis (Château-Gontier). — Bête à Bon Dieu. — Petite Belle. — Une Rose de Noel (Savigny, Ardennes). — Croquet-Club (Furonnières de Claix). — La Pervenche (Lannion, Côtes-du-Nord). — Un Martin-Pêcheur des Bords de La Laignes. — Follette (Rouen). — Soland et Cie (Cambrai). —

QUATRAINS.

DU 9e CONCOURS.

N° 1.

PASTICHE

Qu'on ait ou non trouvé tous les problèmes,
Hélas! voici le terme du Concours;
Pour vous, chercheurs, persévérants et blèmes
Plus de délai, plus de mois, plus de jours.

N'espérez pas, si trompant votre zele,
Malgré vos vœux la fortune cruelle
A vos efforts s'est montrée infidele,
N'espérez pas éloigner le péril.

Le temps fatal approche, inéluctable,
L'aiguille court et vous montre, implacable,
Sur le cadran la date inexorable,
Terme effrayant : Vingt avril! Vingt avril!

W. M. S.

N° 2.

Qui sait son avenir? La vie est un mystère,
Les biens avec les maux sont mêlés sur la terre;
Mais quand il eut à l'homme imposé la douleur,
Dieu créa l'espérance et la nuit dans son cœur.

Suzanne et Marthe de Jussieu.

N° 3.

Robinson Crusoé, chassant dans son îlot,
Vit devant lui s'enfuir une horde sauvage;
Mais Vendredi revint, et de là cet adage :
« Chassez le naturel, il revient au galop. »

Des vers? je n'oserais parler ce doux langage,
Si charmant que les dieux s'en réservent l'usage,
Et sans perdre mon temps en orgueilleux essais,
J'aime à lire les vers des autres, et me tais.

Lucie et Alice de Rothschild.

N° 4.

Tel avec de bon sens sait accorder la rime,
L'esprit avec le goût, la grâce avec l'entrain,
Qui, je ne sais pourquoi, piteusement s'escrime
Et ne peût, sans cheville, ajuster un quatrain.

Eugénie et Adèle Delvaille

N° 5.

vous faut un quatrain ; mais je ne sais que dire.
Voilà pourtant un vers ; restons en si bon train,
Car mon avant-dernier se fait; et du quatrain,
Grâce à ce supplément, à la fin je me tire.

Deux Feuilles et quatre Violettes.

N° 6.

Quoi! seulement quatre lignes permises?
Votre programme est vraiment trop restreint,
Et l'on aura du mal, dans un quatrain,
A faire entrer plus de quatre sottises.

Marianne et Madeleine de Ganay.

N° 7.

Au touriste affamé le buffet fait envie;
Vingt minutes d'arrêt ! Nous allons essayer;
Le potage nous brûle, et vite il faut payer,
Le train part, dépêchons : N'est-ce point là la vie ?

Loyale amitié de Saint-Cône.

N° 8.

Faire un quatrain parfait
Est une grosse affaire;
Mon Dieu, comment le faire?
Eh! mais... le voilà fait.

Louise Desjardins.

N° 9.

Problèmes, Vers français, Chiffre, Etoile, Devise,
Consonnes, Bouts-rimés, Contraires, jeux de Sphinx,
Voyelles, Metagramme, Acrostiche, Surprise,
Logogriphe, Tableau, fait pour des yeux de lynx,
Charade, Mots carrés, en Triangle, en Losange,
Fil d'Ariane, Rébus, Curiosités, Croix,
Synonymes, Coquille, Usage, Enigme étrange,
Quelle salade, ô ciel ! Si tout cela s'arrange,
Aurai-je au moins un prix au Concours? Je le crois.

H. A. C. T. des Aulnottes.

N° 10.

L'homme est plein d'indulgence ou sévère à l'extrême,
Selon le point de vue auquel il s'est placé;
Les autres sont par lui jugés sur leur passé;
C'est d'après l'avenir qu'il se juge lui-même.

Lison, Marie Truge et Vani.

N° 11.

Comment voulez-vous donc qu'un poète s'inspire
Pour faire un bon quatrain?
A peine a-t-il le temps de décrocher sa lyre
Et de se mettre en train.

Les Amis du silence.

N° 12.

Je trouve tous les mots dans *Fantasmagorie*,
Moins deux N et deux O contenus dans *Oignon* !
Je m'en frotte les yeux, et j'en pleure, et j'en crie :
Et puis un A de trop. Ah ! c'est trop de guignon !

L'Amie de Mira.

N° 13.

Hélas ! pourquoi faut-il qu'en cette vie amère,
Par un sort trop commun et trop souvent accru,
Du berceau de l'enfant au tombeau de la mère,
Le chemin soit si court et si tôt parcouru?

Alice Faye.

N° 14.

Composer un quatrain à volonté me semble
Un problème facile, et cependant je tremble,
Car je crains justement que la facilité
Ne me fasse accoucher d'une banalité.

Joachim Labrouche.

N° 15

MADRIGAL

Vous peindre en quatre vers est difficile à faire,
Par trop de jolis traits je me vois arrêté ;
On trouve en vous l'esprit, la grâce et la beauté ;
Vous avez donc trois fois tout ce qu'il faut pour plaire.

SUR UN ALBUM

Vous ne redoutez pas mon affreux griffonnage;
J'ai reçu votre album, mon nom confus s'inscrit ;
Mais vous auriez bien dû, par le même message,
M'envoyer aussi votre esprit.

Marie Gondinet,

N° 16.

Quatre vers, c'est bien long pour qui n'a rien à dire ;
Pourtant si j'essayais, en quatre vers, d'écrire
Tout le désir que j'ai d'un prix à ce Concours,
Ah! que ces quatre vers, lecteur, me seraient courts.

Boule de Neige.

N° 17.

Jean, Paul, Aline, Henry, se vantent de nous battre,
Et d'enlever le prix promis par le journal ;
Ils se sont réunis ; le moyen n'est pas mal :
De la sorte ils auront de l'esprit comme quatre.

Marguerite, Marie, Aline et Cie.

N° 18.

Cachez-vous, tendres violettes,
Sous le souffle glacé d'Avril,
Qui met tous les fruits en péril
Et détruit nos chères fleurettes.

Princesses Eléonore, Marie et Fanny de Schwarzenberg.

N° 19.

Le bonheur n'est qu'une chimère ;
Ne le cherchons pas ici-bas ;
On veut toujours ce qu'on n'a pas,
Et ce qu'on a cesse de plaire.

LE JOUR

Là-bas, à l'horizon, le soleil étincelle,
La fleur s'épanouit sur le bord du ruisseau,
Dans les cieux azurés gazouille l'hirondelle,
Et la brise embaumée agite le roseau.

LA NUIT

Les oiseaux se sont tus ; seul, le rossignol lance
Sa voix mélodieuse en ce profond silence,
Et de l'astre des nuits l'incertaine clarté
Jette quelques lueurs dans cette obscurité.

Bouquet d'Orties.

N° 20.

D'être sorcier pour des sornettes
Le metier n'est pas sans danger,
Puisqu'à chercher ces devinettes
On perd le boire et le manger.

Iris et Marjolaine.

N° 21.

VENDREDI SAINT

Au grand jour des douleurs, lorsqu'à la neuvième [heure,
Jésus, pour nous sauver, sur la croix expira,
Le grand voile du temple en deux se déchira,
Et l'on vit s'entr'ouvrir la céleste demeure.

Neddy et Zabeth.

N° 22.

— Quatre vers, je serai content.
— Vous les ferez facilement?
Demandez-vous. — Oui, mais se taire
Est cent fois plus facile à faire.

Marguerite et Louise Lapoire.

N° 23.

L'ARITHMÉTIQUE

De cette science sévère
Savez-vous quel est l'inventeur?
C'est le diable, la chose est claire,
Qui la fit, pour damner sur terre
L'élève avec le professeur.

Myosotis et Marguerite.

N° 24.

Le voici, le Printemps ; il s'avance à grands pas ;
Les plantes ont déjà leur teinte verdoyante;
Les fleurs viendront bientôt, car n'en faudra-t-il pas
Pour orner des vainqueurs la tête triomphante?

Marie-Louise Daudé et son neveu Paul Escalier de Ladevèze.

N° 25.

Vous m'arrêtez en vain, nombres, fil d'Ariane,
Enigmes, questions, rébus, pointés, chiffrés,
En losange ou triangle, étoiles, croix, carrés ;
Sphinx, je veux te poursuivre au fond de ton arcane.

A. de V.

N° 26.

Journal de la Jeunesse, objet de nos amours,
Si prenant en pitié les labeurs de trois Buses,
Tu daignais leur offrir une palme au Concours,
D'orgueil et de bonheur, elles se croiraient Muses.

Buses et Muses des bords de l'Orvanne.

N° 27.

LE PRINTEMPS

Oubliez l'hiver, qu'il emporte
Et ses frimas et ses rigueurs ;
Je suis le Printemps, et j'apporte
La brise embaumée et les fleurs.

En même temps que l'hirondelle,
Je viens annoncer les beaux jours,
Et joyeux et léger comme elle,
Je revêts mes plus frais atours.

Admirez ma verte parure,
Mes blonds cheveux, mes ailes d'or
Admirez comme la nature
Par moi se fait plus belle encor.

Je rends l'aurore plus vermeille,
Je fais naître le papillon.
Qui, lorsque la rose s'éveille,
Brise bien vite sa prison.

L'oiseau me doit son doux ramage,
La violette sa senteur,
Et les traces de mon passage
Portent l'empreinte du bonheur

Le mortel n'a qu'une jeunesse,
Qui fuit pour ne plus revenir ;
La mienne refleurit sans cesse,
J'ai le présent, j'ai l'avenir.

Sophie Filiti.

CHARLES JOLIET.

PARIS. — IMPRIMERIE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2.

Eugénie et Maurice (*Paris*).
Augustin Ferrand (*Narbonne*).
Ilsée, Nicolette et Marie Danelle (*Haute-Marne*).
Une Etourdie (*Paris*).
Mouffette et Tante Friquet (*Seine*).
Mignardise et Feu-Follet (*Paris*).
Quick et sa Famille (*Belgique*).
Gabrielle et Jeanne (*Albigny, Rhône*).
Madeleine, Geneviève, Marguerite et Eugénie (*Bayonne*).
Un Élève de Troisième du Lycée d'Angoulême.
Deux Amies (*Alpes-Maritimes*).
Les Clowns de Grange-Collomb (*Suisse*).
La Grand'Mère de Pépin le Bref (*Égypte*).
L'Invalide à la Tête de Bois (*Seine*).
Chrystal et Rita (*Maine-et-Loire*).
Joséphine Peccoud (*Haute-Savoie*).
Andrée Chambige (*Constantine*).
L. M. l'Œdipe Meusien (*Meuse*).
Une Mousse de la Tourmagne (*Nîmes*).
La Famille Brabant (*Nord*).
Deux Amies de Vichy (*Allier*).
Butterfly and Bee (*Dordogne*).
France et Pâquerette (*Bilbao*)
L. T. et son Frère (*Vinoy, Marne*).
Marguerite, Elisabeth, Marie, Jeanne (*Vienne, Autriche*).
Une Étoile Filante (*Loiret*).
Trois Canotiers de l'Yères (*Paris*).
Marie Richert (*Alger*).
Petite et Grande (*Château de la Vinelle, (Pas-de-Calais*).
Louise Greux (*Seine-Inférieure*).
Pâquerette et Bouton d'Or (*Paris*)
L. D. (*Laborde, Paris*).
Jeanne Clémence (*Meuse*).
M. C. (*Saint-Germain*).
Parents et Enfants (*Seine*).
Mère et Fille (*Paris*).
Charles Joliet (Lycée de Versailles) et Charlotte Joliet.
M[lles] de Bragelongne-Versigny (*Vannes*).
De Vieux-Bois (*Pas-de-Calais*).
Madeleine Dufour (*Vosges*).
Jeanne et Pauline de Solare (*Seine*).
Firmin Y. (*Loire*).
Denyse de Bonnault (*Cher*).
Marie-Thérèse Lainé (*Saint-Amand*).
Marie-Louise de Poissy (*Seine-et-Oise*).
Une Pâquerette d'Anjou.
Pierre Delacre (*Ixelles-Bruxelles*).
Les Deux Sœurs de Lazare en une Personne (*Versailles*).
S. F. E. (*Vieux-Colombier*).
Isabelle et Gilbert M. (*Paris*).
Dominique et Jules Brun (*Côte-d'Or*).
Un Bénédictin (*Jura*).

DEUXIÈME SÉRIE.

La Petite Hirondelle du Lys (*Indre*).
L'Ami d'Énée et Martine Hibou (*Paris*).
Les Élèves du Pensionnat de Saint-Joseph (*Annecy*).
Lilas blanc et Violettes (*la Rochelle*).
Boulotte et C[ie] (*Paris*).
Étienne Marcel (*Nîmes*).
Marthe et Gaston Vanderheym (*Paris*).
Régina, Tempête et Colibri (*Seine-et-Oise*).
Une Comète (*Paris*).
Deux Pâquerettes des Bords du Vistre (*Gard*).
Piccolo et Mira (*Lyon*).
Louis Hary fils (*Doignies, Nord*).
Trois Zoulous (*Maine-et-Loire*).
Claire Labat (*Paris*).
Bruyère et Genêt Bretons (*Nantes*).
Blanche Cornu with Miss Mary (*Chemiré*).
M. L. et A. I. (*Paris*).
Une Abonnée Mantaise (*Seine-et-Oise*).
Zélo et son Touti (*Bohême*).
Francine et Robert Le Mareschal (*Rouen*).
Trilby et la Fée aux Miettes (*Paris*).
Briséis (*Dunkerque*).
Clotilde et Blanche R. N. (*Versailles*).
Tona-Tina (*Passerano, Italia*).
William Théodore Lewy, Le Danois (*Paris*).
Un Exposant de 1878 (*Rome*).
Clotilde et Jeanne de Partz (*Paris*).
Pompon Nicodème (*Versailles*).
L. G. (*Paris*).
Bernard et Jeanne d'Amade (*Alger*).
Une Famille d'Étourneaux (*Bordeaux*).
Isa, Lolo et Jaja (*Paris*).
Trois Têtes dans un Bonnet (*Blois*).
C. de Saint-Prest (*Eure-et-Loir*).
Clairette (*Manche*).
Une Petite Violoniste (*Paris*).
La Bretonne de 18 ans et les Auteurs de ses jours (*Loire-Inférieure*).
H B. S. (*Grenoble*).
Paganel, 48° degré de latitude.
Le Gardien du Phare (*Havre*).
Quentin Durward et Ivanhoé (*Liège*).
Deux Jumelles (*Séville*).
Oncle et Nièces (*Dieppe*).
Aimée et Suzanne (*Poitiers*).
Césarine et Octavie de N. (*Mayenne*).
Valentine Deschapelles (*Milan*).
Sylvaine Merlin (*Doubs*).
Diane (*Saint-Germain*).
Un Oncle et son coquin de Neveu (*Côte-d'Or*).

TROISIÈME SÉRIE.

Frédéric Danseux (*Lycée de Tours*).
Paul et Angélic de L. (*Ariège*).
Marie et Marguerite Labuzan (*Gironde*).
Marguerite Mercier-Lacombe (*Paris*).
Les Solitaires de Revillon (*Remiremont*).
Une Artiste en herbe et Miss Friquet (*Gironde*).
Marie-Louise (*Paris*).
Berthe Griffand (*Louhans*).
Mignon, La Petite Duchesse (*Le Havre*).
Émile et Maurice Querette (*Saint-Quentin, Aisne*).
Georges Laureau (*Paris*).
Une Famille Luciennoise (*Louveciennes, Seine-et-Oise*).
Marinette et Fricoteau (*Roche-sur-Yon, Vendée*).
La Bergère d'Ossau et la Nymphe du Gave (*Basses-Pyrénées*).
Trois Épis de Blé Dauphinois (*Isère*).
Un Petit Bouquet de Myosotis des Bords de la Cèze (*Gard*).
Carina (*Florence*).
Une Nichée de G. (*Sainte-Foy, Gironde*).
Quatre Cousines M. M. M. M. (*Paris*).
Miss B. Mary (*Seine*).
Quatre cousines (*Paris*).
H. et W. B. (*Seine-Inferieure*).
Perdreau, Fœdor et Minette (*Aube*).
Deux Inséparables (*Seine-Inferieure*).
Fagot d'Épines (*Bordeaux*).
Alfred Desmarest (*Paris*)
G. C. (*Hérault*).
O. Pacha et sa Sœur (*Seine*).
Pézevingue, Jocquot et Saïda (*Côte-d'Or*).
Un Bon Couteau et une Bonne Fourchette (*Paris*).
Graziella (*Naples*).
Pierre Charles d'Hausen de Weidesheim (*Seine-et-Oise*).
Georges F. (*Athenes*).
La Petite Princesse des Bruyères (*le Havre*).
Thérèse Lampérière (*Haute-Marne*).
Herminie L (*Eure*).
La Petite Fadette (*Franche-Comté*).
Romeo et Hamlet (*Paris*).
Maurice B (*Ajoye*).
Bonamy (*Vaucluse*).

QUATRIÈME SÉRIE.

Une Flâneuse A. M. T. B (*Paris*).
Bête à Bon Dieu (*Paris*).
La Nymphe d'Étretat (*Paris*).
J. P. et C[ie] (*Seine*).
L. Laurent (*Paris*).
A la Recherche (*Calvados*).
Colinette (*Bayonne*).
Deux Débutants (*Paris*).
La Petite Jeanne (*Alsace-Lorraine*).
Une Matrone et Deux Soldats de Plomb (*Paris*).
Marie Maurisset (*Saint-Pierre d'Oléron, Charente-Inférieure*).
Jeanne de C. (*Bouches-du-Rhône*).
Une Famille de Renards (*Paris*).
Tata, Titi, Toto (*Saint-Quentin*).
Un amateur de Tulipes (*Rotterdam*).
Lindor, bachelier (*Estudiantina*).
Une pauvre petite esclave (*Reims*).
Une Oie du Capitole (*Toulouse*).
Un Pensionnaire (*Eure-et-Loir*).
Une Petite Société Savante (*Ardeche*).

CINQUIÈME SÉRIE

Paul et Léon Goursat (*Angoulême*).
Quatre Mousses du *Saint-Elme* (*Charente*).
Pâquerette (*Allier*).
Élisabeth de G (*Saint-Dié, Vosges*).
Une Famille de Bourges (*Cher*).
Louise et Amélie, Pensionnat de Civray (*Vienne*).
Nelly Castilla (*Bayonne*).
Princesse Fanny Liechtenstein (*Vienne, Autriche*).
Cécile D. (*Seine*).
Les Fourvoyés Provençaux (*Loire-Inférieure*)
H. S. (*Paris*).
Mangé par le Sphinx (*Châlons*).
Albert et André (*Rouen*).
Le Club du Jeudi (*Paris*).
K-Fé-O-Lé (*Seine*).
Une Fille Blonde (*Belgique*).
Une Bretonne de R. (*Ille-et-Vilaine*).
Léon Meyer (*Paris*).
Deux Séguriens (*Paris*).
Un bonhomme en pain d'épices (*Vincennes*).
Eau-Douce et Eau-Salée (*Saône*).
Don Quichotte et Sancho (*Manche*).
Va-ton-train et Saute-en-l'air (*Tarn*).
Deux Petites Sœurs (*Bouchevereau*).
Charles et Amélie Thorin (*Paris*).
Une Jeune Perruche (*Paris*).
Un Lycéen de Lyon L. D.
La Fée Joyeuse (*Paris*).
Marie de Buisseret (*Bourges*).
Armelle la Bretonne (*Loire-Inférieure*).
Angelo, tyran de la maison (*Paris*).
Piccolina (*Paris*).
Paul et Virginie (*Paris*).
Le Caporal Bonbon (*la Rochelle*).
Une Violette Blanche (*Allier*).
Valentine Bernheim (*Paris*).
René et Thérèse (*Somme*).
Soirées du Lundi (*Paris*).
Bas-de-Cuir (*Ontario*).
Une Abonnée des Bords de l'Yon.
Louise Mariotte et sa Cousine Cécile Soudon (*Paris*).

Capitaine Hatteras (*Saint-Pétersbourg*).
Jeanne Brunel (*Nîmes*).
Jeanne et Élisabeth de Peyronnet (*Paris*).
Trois Mouettes du Bleu Léman (*Suisse*).
Roxelane et Soliman (*Saint-Pétersbourg*).
Jenny Daninos (*Livourne*).
H. Bateman (*Saint-Omer*).
Un petit Brigand (*Lyon*).
Alphonse Poirier (*Nantes*).
X. Y. Z.
Benoni.

COMPOSITIONS NON CLASSÉES.

Les deux Compositions suivantes, ne remplissant pas toutes les conditions du *Règlement du Concours*, n'ont pas été classées.

Fleur de Neige (*Luçon, Vendée*).
Trois Petits Bengalis (*Abbeville*).

AVIS. — *Si quelque omission dans les Noms des Concurrents témoignait qu'une Composition n'a pas été enregistrée, on est prié de nous en donner avis.*

Pour le Conseil de rédaction du *Journal de la Jeunesse*,

CHARLES JOLIET.

SOLUTIONS

DU 9e CONCOURS.

PROBLÈMES CHIFFRÉS.

N° 1.

L'amitié est comme ces autels antiques où les malheureux et même les coupables trouvaient un asile sûr.

N° 2.

Les gens qui ne font rien se croient capables de tout faire.

PROBLÈMES POINTÉS.

(CHIFFRE DE STERNE.)

N° 1.

Tout le monde, tous les soleils, toute la création pour une pensée, et toutes les pensées de l'homme avec tout le reste pour un sentiment : voilà la poésie.

CHARLES NODIER.

N° 2.

Le passé et l'avenir se voilent à nos regards ; mais l'un porte le voile des veuves, l'autre le voile des vierges.

N° 3.

Chaque pays a ses esprits malades, comme chaque nature de terrain a ses mauvaises herbes.

N° 4.

Charité, fille de la Grâce,
Avec toi marche la Douceur.
Que suit, avec un air affable,
La Patience inséparable
De la Paix, son aimable sœur.

N° 5.

Ceux qui m'ont vu gravir pesamment la colline
Ne reconnaîtront plus l'homme qui descendra.

NOTA. — Les variantes qui présentaient un sens logique et régulier ont été admises.

PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES.

CONSONNES.

Ma vie est une fleur sauvage,
Un ruisseau qui se perd sans bruit ;
Elle passe comme un nuage
Parmi les ombres de la nuit.
Du chevreuil la trace légère
S'efface au souffle du zéphir ;
Mais plus vite encor sur la terre
Le temps détruit le souvenir.

VOYELLES.

A ssez de poètes frivoles,
R imant sans l'aveu d'Apollon,
Iront te fatiguer de leurs vaines paroles,
S ans que j'aille en grossir l'ennuyeux escadron.
T u verras mon respect t'honorer du silence
O ù l'on se tient devant les rois ;
T on mérite en dit plus que toute l'éloquence,
E t ton nom seul plus que ma voix.

Ces vers sont adressés à ATISTOTE, comme l'indique l'*Acrostiche* formé par leurs initiales.

CONSONNES ET VOYELLES.

— Puisque vous connaissez le cours de la Garonne,
Du Danube, du Pô, du Nil, du Sénégal,
Où se jette, monsieur, s'il vous plaît, l'Amazone ?
— A terre, quand elle est peu solide à cheval.

LE LANGAGE FRANÇAIS.

N° 1.

LES CACOUACS.

Moreau, l'historiographe, qui était fort hostile aux encyclopédistes, fit paraître un *Nouveau Mémoire pour servir à l'histoire des* CACOUACS (Amsterdam, 1757, in-12), où les Encyclopédistes et les Philosophes du temps sont peints comme professant des principes pernicieux pour la société et la tranquillité publique.

L'année suivante (1758), on vit paraître : *Cathéchisme et décision de cas de conscience à l'usage des* CACOUACS, *avec un discours du patriarche des* CACOUACS, *pour la réception d'un nouveau disciple*, à Cacopolis (Paris), 1758, in-12.

Cette plaisanterie est attribuée à l'abbé Giry de Saint-Cyr, de l'Académie française.

Nous donnerons, à titre de curiosité, quelques *Solutions complémentaires*, extraites des Compositions du 9e Concours.

N° 2.

IL EST DU BOIS DONT ON FAIT LES FLUTES.

C'est un homme sans caractère, qui se range aisément à l'opinion des autres et dont on fait ce qu'on veut. On sait que la flûte n'était d'abord qu'un simple roseau grossièrement façonné en instrument ; on sait aussi que le roseau est souple et facile à manier. *Il est du bois dont on fait les flûtes* signifie donc figurément : c'est un roseau qui plie à tous les vents.

Origine anecdotique :

Il y avait autrefois à la Chambre plusieurs députés du nom de *Dubois*. L'un d'eux appartenait au parti conservateur, et son vote était toujours au service et aux ordres du ministère.

Un journal de l'opposition, — *le Charivari*, — qui prenait quelquefois à partie ce député obéissant, ne manquait jamais de l'appeler : *Monsieur Dubois dont on fait les flûtes.*

Mais M. Dubois n'étant pas encore assez de ce bois-là pour supporter cette amère ironie, demanda justice aux tribunaux, et le journal fut condamné.

A partir de ce moment, le *Charivari* ne parla pas moins de M. Dubois ; seulement, pour rendre hommage à la chose jugée, il adopta une autre méthode : *Monsieur Dubois dont on ne fait pas les flûtes, Monsieur Dubois dont nous avons le plus vif regret d'avoir fait des flûtes, dont nous nous gardons bien de faire des flûtes*, etc. etc.

Un renvoi indiquait au lecteur la date du jugement qui en avait ainsi décidé.

LES MOYENS MNÉMONIQUES.

Ces Sept Poètes Morts, Règne De Louis XIII.

PLEIADE FRANÇAISE.

(Louis XIII.)

Rapin. — Larue. — Commire. — Dupérier. — Santeuil. — Petit. — Ménage.

LES DEVISES.

La devise : *Liberté, Égalité, Fraternité* fit sa première apparition le 14 juillet 1790, à la fête de la Fédération, au Champ-de-Mars, sur les drapeaux des provinces de la Franche-Comté et du Dauphiné.

Siéyès était opposé à l'adoption officielle de cette devise, qu'il déclarait ne pas comprendre. Une proposition fut faite d'abord, en juin 1791, au Club des Cordeliers, dans un projet relatif à l'uniforme des troupes de ligne et de la garde nationale. D'après l'énoncé de ce projet, chaque soldat devait porter sur sa poitrine, à l'endroit du cœur, une plaque avec ces mots : *Liberté, Egalité, Fraternité.*

Sur la proposition de l'imprimeur Momoro, membre de l'administration départementale de Paris, cette devise fut gravée ou imprimée sur les monuments publics.

En 1793, on ajouta ces mots : *ou la mort*, qu'il faut entendre dans le sens de : « Vivre libres, vivre égaux, vivre frères, ou mourir. »

La devise nationale disparut sous le premier Empire, reparut un instant en 1830, puis fut adoptée par la Révolution de février 1848, sans aucune addition. Enfin elle reparut une troisième fois en 1870, et elle est devenue celle de la troisième République française.

(*Solutions explicatives.*)

LES USAGES MONDAINS.

AVOIR SON JOUR.

C'est un usage ancien, mais qui ne remonte pas plus haut que l'Hôtel de Rambouillet. Dans la comédie des *Précieuses ridicules*, représentée en 1659, on voit bien que Cathos et Madelon *ont leur jour* de réception, et que c'est en raison de ce choix d'un des jours de la semaine pour recevoir leurs visiteurs, que l'on voit se présenter chez elles le Marquis de Mascarille et le Vicomte de Jodelet. De même, Élise, dans la *Critique de l'Ecole des Femmes*, attend chez elle, sans l'avoir priée, la compagnie qui s'y donne rendez-vous.

URANIE. — Quoi ! cousine, personne ne t'est venu rendre visite ?
ÉLISE. — Personne du monde.
URANIE. — Vraiment, voilà qui m'étonne que nous ayons été seules l'une et l'autre tout aujourd'hui.

N° 339

31 MAI 1879

LE JOURNAL
DE LA
JEUNESSE

NOUVEAU RECUEIL HEBDOMADAIRE

ILLUSTRÉ

PRIX DU NUMÉRO

40 CENTIMES

PRIX DE L'ABONNEMENT POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS

Un an (2 volumes). **20** fr. — Six mois (1 volume). **10** fr.

Les abonnements ne se prennent que pour un an ou six mois du 1er juin et du 1er décembre.

IL PARAIT UN NUMÉRO PAR SEMAINE

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

PARIS. — BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND W. C.

SUPPLÉMENT AU JOURNAL DE LA JEUNESSE N° 150

Ceux de nos lecteurs qui voudraient s'appliquer à chercher la solution des problèmes sont prévenus qu'ils auront à adresser, *dans les huit jours*, leurs réponses affranchies (*Lettres* ou *Cartes postales*) à

Monsieur le Secrétaire de la Rédaction du *JOURNAL DE LA JEUNESSE*, 79, Boulevard Saint-Germain, Paris.

Les noms des auteurs des solutions sont publiés.

PROBLÈMES ET QUESTIONS

PROBLÈMES CHIFFRÉS.

..V4Y2821 .*. 178 .*. 56 .*. 732 .*. 927468 .*. 953 .*. 35 .*. 93W9 2642W1 .*. 2V .*. 6X .*. 16 .*. 4 .*. 0556 .*. 052 .*. ZK4681 .*.

Communication : André Dulongbois (Gueron, Calvados).

NOTA. — Dans ce problème, la lettre E n'est pas la plus fréquemment répétée.

—

PROBLÈMES POINTÉS.

(CHIFFRE DE STERNE.)

N° 1. — I* p****, i* t******, l* c*** e** c****** d* s***, c**** p*** n*** a******* c* m****** i*******: F****, i* f*** r*******

N° 2. — P********-n*** d* g***** e******* à i*****, p***** q** d* v** **s******* à s*****

N° 3. — E* p****** l** u** d** a** ***, l** h***** d*****: n** s******* **; c'e** t***** t*** d'o****** e* t***** t*** d'h*******

N° 4. — L* c**** d* p******** e** r***** d* m******** h*****

N° 5. — L* v***** n'e** p**** u** p***** d* c**** t****

N° 6. — C**** h******* a t******* l'o****** d*******

N° 7. — I* e** t***** d* v*******; m*** c'e** e***** l* m******* m** ** q*'o* a** t***** d* v**** l**** ****

N° 8. — I* y a***** d* q*** f**** b*** d** h****** a*** t*** l* b*** *** q** s* p*** e* c* m****

N° 9. — R*** d* c* q** e** b*** f*** n* s* f*** a*******

N° 10. — N* f***** j***** c***** d* l*****, D*** l** c*****

Communications : Une petite violoniste, n° 1. — Joséphine et Thérèse Bertholle, Charles et Marie Borde, n° 2. — La Girouette du château d'A. (Cantal), n° 3. — Raoul Digard, n° 4. — E. de Mézance, n° 5. — Paul et Léon Goursat (Angoulême), n° 6. — André Dulongbois (Gueron, Calvados), n° 7. — Paul et Angélie de L., n° 8. — J. Brontana (Paris), n° 9. — Francine et Robert le Mareschal (Rouen), n° 10.

—

PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES.

CONSONNES.

Invitation à diner de Scarron à Mignard.

Dmnch — Mgnrd — s — t — vx — ns — mngrns — *n — bn — ptg — sv — d'*n — rgt — ** — d — dx — d — rt — dssrt — *t — frmg — ns — brns — d'*n — vn — *xcllnt — *t — cntr — l — frd — vlnt — ns — **rns — d — f — dns — m — chmbr — ns — **rns — ds — vns — d — lqr — ds — cmpts — *vc — d — l'*mbr — *t — j — sr — d — bnn — hmr

Communication : Raoul Digard.

VOYELLES.

e — *e** — *'e***i*, — a*! — *e — *'y* — *a**e* — *a*, — *i*ai* — *Martin* — *'u* — *o* — *e — *u**i*a* *e, — i** — o** — eu* — *eu** — *e**u — *a — **a**e. — *ue — *e — *a — *au*ie*-*ou*? — *ui — *é*o* *i* — *Thomas.*

Communication : Paul et Angélie de L.

CONSONNES ET VOYELLES.

*i*é*a*t*n*a*s*ù*o*v*c*t*o*j*u* s*i*a*s*v*c*l*i*i*y*e*m*n*r*e*j* u*s

Communication : Buses et Muses des bords de l'Orvanne.

—

LA VERSIFICATION FRANÇAISE.

LA VOIE LACTÉE

O souveraine vierge, quand sereine est la nuit, dans les espaces bleus, des étoiles sans nombre sous la pénombre mêlent leur nébuleux éclat. Ineffaçable vestige, cette voie est le sable de diamant et d'or par où vous fîtes au firmament votre entrée de reine, belle et parée.

Communication : Paul et Angélie de L.

RÉBUS.



VERS A TERMINER.

Lorsque Maillard, juge d'enfer, ———
A Montfaucon Samblançay l'âme ———
A votre avis, lequel des deux ———
Meilleur maintien ? Pour vous le faire ———
Maillard semblait homme que mort va ———
Et Samblançay fut si ferme ———
Que l'on croyait, pour vrai, qu'il menât ———
A Montfaucon le lieutenant ———

Communication : Divers correspondants.

—

LES USAGES MONDAINS.

Quelle est l'origine des *Clefs*?

Communication : Bleuette des bords de l'Ilfovetu.

—

LE LANGAGE FRANÇAIS.

Quelle est l'origine anecdotique du mot *Canard*, appliqué aux nouvelles fausses ou invraisemblables des journaux ?

Communication : E. de Mézance.

—

LES MOYENS MNÉMONIQUES.

Avec les initiales de seize villes d'Italie, former les noms de quatre fleuves du même pays :

PO. ADIGE. ARNO. TIBRE.

Communication : Geneviève d'Hauteserve (château de Neufmesnil, Seine-Inférieure).

—

LES ANAGRAMMES.

Quels sont les noms géographiques qui se lisent, de gauche à droite et de droite à gauche, sans être dénaturés?

Communication : La Girouette du château d'A. (Cantal).

—

LES COQUILLES AMUSANTES.

N° 1. — Il faut manger ce diner avant qu'il ne soit tout à fait cuit.

N° 2. — L'armée fut arrêtée par un chameau mort qu'elle fut obligée de tourner, n'ayant pas le temps de faire un piége.

N° 3. — Le soleil qui se lave et qui se mouche, deux grands spectacles.

N° 4. — Il lui offrit des cigales de la Havane.

N° 5. — Parmi les poêles fumeux de l'antiquité, etc.

N° 6. — Ce château est trop petit pour une si grosse bête.

N° 7. — Il faut un certain temps pour manger une bibliothèque.

N° 8. — Le paradis de Mahomet est plein de souris.

Communications : La Girouette du château d'A. (Cantal), n°s 1 à 4. — Geneviève d'Hauteserve (château de Neufmesnil), n° 5. — André Dulongbois (Gueron, Calvados), n°s 6 à 8.

—

LES SYNONYMES.

Fatigué. Respecter. Chérir. Valeur. Outrage. Flèche. Vaisseau. Bannir. Charge. Sec. Pauvreté. Ouragan. Courtoisie. Triste. Destin. Blême. Surprise. Rebelle. Entêté. Déconcerté. Funeste. Servitude.

Communication : Linden-Villa (Jersey).

—

LETTRES A SUPPRIMER.

En retirant la lettre X à chacun des treize mots suivants, former treize mots nouveaux.

Vexer Exploit. Luxer. Boxer. Exil. Xavier. Expres. Exciter. Exact. Excuser. Expert. Exempt. Expier. .

Communication : Raoul Digard

—

LES MOTS DÉCOMPOSÉS.

Quel est le nom géographique qui, décomposé, forme les mots suivants :

Oracle. Oncle. Ilion. Ancile. Ancre. Arc. Are. Lacer. Lia. Faner. Filon. Once. Farine. Carlin. Fer. Force. Air. Aire. Nil. Laon. Calife. Foire. Racine. Nacre. Lac. Ronce. Frelon. Ocre. Frac. Craie. If. Roc. Cor. Local. Loin. Loi. Nerf. Cerf. Loire. Loir. Noce. Rail. Recoin. Fiel. Claire. Clairon. Faon. Ail. Aile. Cran. Craon. Or. Orne. Fil. Corne. Foin. Oran. Raie. Liane. Lance. Corail. Cri. Lame. Arno. Arien. Arion. Folie. Foie. Cane. Canif. Flore. Fiole. Filer. Racler. Race. Rafler. Ciel. Cire. Ionie. Cela. Lion. Niel. Lien. Lier. Force. Farce. Face. Confier. Confire. Col. Coin. Clore. Flanc. Corse. Coran. Flair. Franc. Caen. Œil. Carie. Oie. Nef. Icarie. Aloi, etc.

Communication : Hernani.

—

LA CROIX.

Deux personnages de la Bible.

AAEOJRCLHB.

Communication : E. de Mézance.

—

MOT CARRÉ.

Mon premier se trouve en Espagne ;
Mon second se perdit en voulant perdre Esther ;
Mon troisième est le long de nos chemins de fer ;
Mon dernier fut père d'Ascagne.

Communication : Linden-Villa (Jersey).

—

MOTS CARRÉS SYLLABIQUES.

1° — Synonyme de sottise.
2° — Ce qu'on boit quand on est malade.
3° — Colonie française.

Communication : Fernand Nouvion

Construire un *Mot Carré syllabique* sur :

MO-DE-NE.

Communication : Madeleine, Geneviève, Marguerite et Eugénie (Bayonne).

—

LOSANGES.

N° 1.

Dans mon premier est mon premier ;
Mon second est un meurtrier
Fort redouté dans les savanes ;
De mon suivant font fi les ânes ;
Et mon dernier, fort employé,
Se trouve dans les mots, et même
Il est très-souvent répété ;
Gardez pour la soif mon troisième.

Communication : Marie Hischmann (Paris).

N° 2.

1° — Consonne.
2° — Titre de noblesse.
3° — Poète.
4° — Tragédie de Corneille.
5° — Consonne.

Communication : T. M. Maduré

—

TRIANGLES.

```
            ★
          ★ ★
        ★ ★ ★
      ★ ★ ★ ★
    ★ ★ ★ ★ ★
```

N° 1.	N° 2.
1° Consonne.	1° Consonne.
2° Article.	2° Article.
3° Négation.	3° Instrument.
4° Rongeur.	4° Jeu.
5° Prénom.	5° Empereur.

Communications : Une Flâneuse, n° 1. — Raoul Digard, n° 2.

—

ÉTOILES

N° 1.	N° 2.
Quatre villes de France.	Quatre noms géographiques.

```
    ★             ★
    ★             ★
★ ★ U ★ ★     ★ ★ R ★ ★
    ★             ★
    ★             ★
```

Communications : Boulotte et Cie, n° 1. — Trois Cruchons dans une armoire (Vendée), n° 2.

—

ÉNIGMES.

On me nomme *la belle*, et ce surnom m'a fui,
Je fus riche et puissante et suis moindre aujourd'hui ;
Je ne suis point marais, pourtant l'eau me sillonne ;
Je ne suis point rocher, le flot sur moi bouillonne ;
Je ne suis point navire et l'onde est mon appui.
Quoiqu'à l'air, au soleil, j'entr'ouvre mes artères,
On trouve en les sondant de bien tristes mystères.
Chez moi chaque passant se transforme en marin,
Tout sentier fluctue et s'écoule,
Et le sol mouvant qu'on y foule,
Fut l'épouse du chef jadis mon souverain.

Communication : Sidonie, Caroline et Marie-Henriette Coppieters't Wallant (Bruges, Belgique).

—

CHARADES.

Jadis aux bords du Nil mon premier, triomphant,
Fut d'un peuple crédule une idole adorée ;
Mon second, s'il est sage, évite prudemment
Sa griffe meurtrière. A sa gloire admirée,
Entre sept autrefois connaissez mon dernier ;
Et tous les Auvergnats parlent bien mon entier.

Communication : Eugène Bertrand.

—

LOGOGRIPHES.

Je ne crains rien avec ma tête ;
Je suis enterré sans ma tête.

Communication : T. M. Maduré.

—

CORRESPONDANCE

SOLUTIONS

Sur les ailes du Temps la tristesse s'envole.

—

PROBLÈMES POINTÉS.

CHIFFRE DE STERNE

N° 1. — La vie se passe à dire : plus tard, et à s'entendre dire : trop tard.

N° 2. — La modestie et la rosée aiment l'ombre ; toutes deux ne brillent au grand jour de la terre que pour remonter au ciel.

N° 3. — Les hommes ne disent pas facilement un éternel adieu aux biens de ce monde et aux plaisirs de la vie.

N° 4. — Déliez-vous de la calomnie ; elle acquiert de la force dans sa course.

N° 5. — Un sot mis avec luxe est un mauvais livre doré sur tranche.

N° 6. — A blanchir la tête d'un nègre, on perd son savon.

N° 7. — Les années ne font pas les sages ; elles ne font que des vieillards.

—

PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES.

CONSONNES.

Je vois l'Académie où vous êtes présente ;
Si vous m'y recevez mon sort est assez beau ;
Nous avons à nous deux de l'esprit pour quarante,
Vous comme quatre, et moi comme zero.

VOYELLES.

ÉPITAPHE.

Ci-gît qui fut toujours doux, sensible, fidèle,
Et jusques au tombeau des amis le modèle ;
Il ne me quitta pas quand je perdis mon bien ;
C'était un être unique... Helas ! c'était mon chien

CONSONNES ET VOYELLES.

La goutte de rosée, à l'herbe suspendue,
Y réfléchit un ciel aussi vaste, aussi pur,
Que l'immense océan dans ses plaines d'azur.

—

LA VERSIFICATION FRANÇAISE.

Quand de l'eau le pêcheur retire ses filets,
Le poisson, s'il est gros, reste pris ; au contraire,
S'échappant sans efforts par les mailles du rets,
Tout le menu fretin retombe à la rivière.

A tous les coups du sort les grands sont exposés ;
Dans les malheurs publics sur eux le fardeau pèse,
Tandis que les petits sont en vain menacés ;
Donc vivre humble et caché n'est pas chose mauvaise

—

VERS A TERMINER

Passe. Evanoui. Trace. Joui. Colère. Terre. Pas. Demeure. Pleure. Pas.

—

LES USAGES MONDAINS.

La solution prochainement.

—

LE LANGAGE FRANÇAIS.

Les solutions prochainement.

—

LES MOYENS MNÉMONIQUES.

MARIN

Les Malouines. Ascension. Rodrigue. Itchaboé. Norfolk.

LES MOTS DÉCOMPOSÉS.

Nogent-sur-Marne.

ACROSTICHES.

```
A  BA  T
U  TA  H
G  IT  É
U  NI  R
S  OL  È
T  OU  S
E  NE  E
```

LA CROIX.

```
    A
    D
F L O R E
    L
    P
    H
    E
```

MOTS CARRÉS.

N° 1.	N° 2.
C O T O N	L A P I N
O R A G E	A V A R E
T A P I R	P A L I R
O G I V E	I R I S E
N E R E E	N E R E E

MOTS CARRÉS SYLLABIQUES.

EU	TER	PE
TER	RI	NE
PE	NE	LOPE

OR	FI	LA
FI	A	CRE
LA	CRE	TELLE

TRIANGLES.

```
C A N A D A
A V A R E
N A F E
A R E
D E
A
```

LOSANGES.

```
    S
  M O N
S O L O N
  N O M
    N
```

ÉTOILES.

```
        P
  N           T
     E  A  E
A  R    R  A  S
     U  I  A
  M           C
        S
```

ÉNIGMES.

Le cap Bon. Bone (ville). Bon, bonne.

CHARADES.

Souterrain.

LOGOGRIPHES.

Fleuve. Fève. Feu. Eve.

MÉTAGRAMMES.

Tage. Rage. Cage. Mage. Sage. Gage. Page.

RÉBUS.

Montre-moi le fleuve de l'Oubli, et je découvrirai la fontaine de Jouvence.

LES CURIOSITÉS.

N° 1. — Marius. — N° 2. — Louis, duc de Bourgogne, petit-fils de Louis XIV. — N° 3. — Robert Barker, peintre écossais. — N° 4. — Virgile. L'*Enéide*. — N° 5. — Jeanne d'Albret. — N° 6. — Le premier *Te Deum* fut chanté sous Philippe de Valois, à la bataille d'Hazebruck, et selon les désirs du roi, l'évêque de Paris ordonna la même cérémonie dans les églises de Paris. Depuis cette époque le *Te Deum* a toujours été chanté à la nouvelle d'un triomphe. — N° 7. — Madère. — N° 8. — Genséric, roi des Vandales. — N° 9. — Jean le Bon, prisonnier du prince de Galles, le soir de la bataille de Poitiers. — N° 10. — Louis Krug. — N° 11. — Jacques Stella, en latin, étoile. — N° 12. — Jacques Pantaléon, pape sous le nom de Urbain IV, né à Troyes. — N° 13. — Démosthènes. — N° 14. — La mère de Du Guesclin parlant de son fils.

LE FIL D'ARIANE.

LA ROSE.

Du doux printemps aimable fleur,
Que tu me plais, rose chérie ;
Mais, hélas ! à peine fleurie,
Tu perds ta brillante couleur.
Toutefois quand le sort funeste
A décidé ta triste fin,
Au lieu de ton éclat divin,
De toi quelque parfum nous reste.

MARCHE DU CAVALIER.

32	29	34	37	8	63	58	61
35	38	31	28	57	60	9	64
30	33	36	5	2	7	62	59
39	4	27	22	51	56	1	10
26	49	40	3	6	11	20	55
43	46	23	50	21	52	17	14
48	25	44	41	12	15	54	19
45	42	47	24	53	18	13	16

NOMS DES CORRESPONDANTS

QUI ONT DONNÉ DES SOLUTIONS CONFORMES

RAPPEL

SUPPLÉMENTS ANTÉRIEURS

Suzanne et Marthe de Jussieu. — Tona, Tina (Passerano, Italia). — Capitaine Hatteras, docteur Clawbonny (Saint-Pétersbourg).

SUPPLÉMENT N° 147.

3 MAI 1879.

Marie de Trèves (Bruxelles). — Sidonie, Caroline et Marie-Henriette Coppieters't Wallant (Bruges, Belgique). — Paul et Léon Goursat (Angoulême). — M. Roy (Sèvres). — Georges Laureau. — Julie Portalis. — Frédéric Danseux (Lycée de Tours). — Raoul Digard. — Famille Vingtain et Cie. — Geneviève d'Hauteserve. — René Jenvresse et sa Sœur. — L. M. L. Mathieu (Paris). — Suzanne et Marthe de Jussieu. — Alice et André Pouzol (Jarnac, Charente). — C. Ducol-Pommier (Grand Saconnex). — Princesse Pascaline de Metternich (Vienne, Autriche). — Joachim Labrouche (Bayonne). — Marianne de Ganay. — Madeleine de Ganay. — Hilaire Vial (Roanne). — Guillaume Danloux, Anne-Marie et Henriette Danloux. — Andréa et Giannina Sirelly et leurs Amis. — Etoile du Soir. — Régina, Tempête et Colibri. — Chrystal et Rita. — Les Exilées de Port-Royal. — Une Nichée de G. (Sainte-Foy-la-Grande). — T. M. (Maduré). — Bergère d'Ossau et Nymphe du Gave. — L. N. B. — Marie et Nelly. — Miss B. Mary. — Gypsy, Tram et Dora. — Une Petite Violoniste. — Cousins et Cousines (Vitry-le-François). — Marie et Hélène (Paris). — Gabrielle et Jeanne (Albigny, Rhône). — Marie-Louise de Poissy. — La Petite Hirondelle du Lys. — Un Collégien de cinquième (Châlons-sur-Marne). — Deux Cousines de Normandie : Odette et Méta D. de B. — Neddy et Zabeth. — Les Deux Sœurs de Lazare en une Personne (Versailles). — Les Cousins de Moufette. — Nous trois (Versailles). — Djani. — Tête de Linotte. — Deux Amies. — M. C. (Saint-Germain). — Trois Epis de Blé Dauphinois. — Antoinette et Elisabeth (Alais, Gard). — Bouquet de Myosotis des Bords de la Cèze (Bessèges, Gard. — Fleur d'Arbousier (Paris). — Trois Ablettes de l'Allier. — Une Branche de rozier (Massise). — Petite et Grande. — Une Mousse de la Tourmagne (Nîmes). — Bruyère et Genêt bretons (Nantes). — Madeleine, Geneviève, Marguerite, Eugénie (Bayonne). — Buses et Muses des bords de l'Orvanne. — Colonie du Puy d'Eyliac. — Marie-Thérèse (Paris). — Piccolo et Mira. — *Signature omise*. — Sophie Filiti (Bucharest, Roumanie). — Hélène Floresco (Bucharest, Roumanie). — Bouquet d'Orties. — Princesse Eléonore Schwarzenberg. — Zélo et son Touti (Bohême). — Jeanne d'Amade (Alger). — France et Fleur (Bilbao). — S. F. E. — L'Amazone des Champs-Élysées.

MOINS LE PROBLÈME CHIFFRÉ.

Jane Pavie. — Anna et Marguerite de la Guistière. — E. Crémieux (collége Sainte-Barbe). — C. de Saint-Prest. — Marguerite Pissard. — Nelly (Bayonne). — Clotilde de la Chartreuse. — Colinette (Bayonne). — La Quiqueronne. — Marie, Mathilde et Louise (Orthez). — Bête à Bon Dieu (Paris). — Une Famille de Bourges. — An. Le. Ra. Les Trois Coureurs des Bois de Marly-le-Roi. — Un Borgne dans Le Royaume des Aveugles (Nantes). — Un Macaque de Nossi-Bé. — Une Flâneuse, — Dorothée (Grenoble). — La Rose du Boisselas. — Nathalie et son Ami (La Rochelle). — Une Abonnée des Bords de l'Yon. — Escamillo. — Une Sauterelle de Givors. — Mademoiselle et Lucie. — Valentine. — Une Etourdie (Bucharest, Roumanie). — Paul et Angélie de L. — Deux Petites Sœurs (Bouchevereau, La Flèche, Sarthe). — Armelle la Bretonne et Le Modèle des Tantes C. S. — Deux Papillons de la Mouillère (Orléans). — *Lettre sans indications*. — Princesse Fanny Liechtenstein (Vienne). — Béatrix. — Valentine Deschapelles. — Diane. — Suzanne et Aimée. — Isabelle et Gilbert M. — Une petite société savante. — Dominique Brun. — Deux Collégiens.

CHARLES JOLIET.

PARIS. — IMPRIMERIE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2.